

G. de Pauly



LES PEUPLES

DE

LA RUSSIE



LES

PEUPLES DE LA RUSSIE

DESCRIPTION ETHNOGRAPHIQUE

DES

PEUPLES DE LA RUSSIE

PAR

T. DE PAULY

MEMBRE EFFICIF DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE IMPÉRIALE DE RUSSIE

PUBLIÉE A L'OCCASION

DU JUBILÉ MILLÉNAIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

SAINTE-PÉTERSBOURG

IMPRIMERIE DE F. BELLIZARD, RUE DE LA POSTE, N° 8.

MDCCCLXII

DESCRIPTION ETHNOGRAPHIQUE
DES
PEUPLES DE LA RUSSIE

DES

PAN

T. DE PAULY,

Membre officiel de la Société géographique impériale de Russie.

OUVRAGE DÉDIÉ

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ALEXANDRE II

ET PUBLIÉ À L'OCCASION

DU JUBILÉ MILLENAIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

PROSPECTUS.

Cet ouvrage — entrepris par l'auteur avec la collaboration de M. d'ECKERT, membre de la Société géographique, et le concours de plusieurs savants distingués tels que CH. RITZER, M. le professeur SCHOTT, MM. DE KOEPPEN, KOWSK, WIEDEMANN, BRUSSET, membres de l'Académie des sciences, LERCH, etc. — a été rédigé sur les nombreux et importants matériaux de la Société géographique impériale de Russie et sur les documents des ministères et administrations de l'État. Une introduction, due à la plume de M. CH. DE BAER, membre de l'Académie, fait connaître ce que la science ethnographique était dans le passé et ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce livre contient la description exacte de l'état actuel et des traits caractéristiques de tous les peuples du vaste empire de Russie, classée d'une manière claire, naturelle et méthodique, d'après l'origine de ces peuples et les limites géographiques.

L'ouvrage est divisé en cinq grandes sections, dans l'ordre suivant :

Peuples indo-européens : Slaves, Lithuaniens, peuples de race latine, Iraniens, fractions de peuples indo-européens, Juifs (appartenant aux peuples sémitiques).

Peuples du Caucase : Géorgiens, Lésghis, Kistes, Tcherkesses.

Peuples ouralo-altaïques : Samoïdes, Finnois, Tatars, Mongols, Toungouses.

Peuples de la Sibirie orientale : Youkaghirs, Koriako-Tchouktschis, Kantchadales, Ghiliaks, Kouriles ou Almos.

Peuples de l'Amérique russe : Aléoutes, Eskimos, Kénaïens ou Thualnas, Koloches.

Ces sections se subdivisent à leur tour en un grand nombre de chapitres dont chacun est consacré à une nationalité distincte.

L'ouvrage est orné de soixante-deux planches imprimées en couleurs, représentant les types et les costumes de tous les peuples de la Russie et exécutées de manière à satisfaire le goût le plus difficile ; les dessins, confiés au crayon des plus habiles artistes, ont été faits d'après nature et les pierres en ont été dérivées après le tirage ;

D'une planche chronologique lithographiée reproduisant les types les plus remarquables ;

D'un tableau statistique et ethnographique dressé d'après les documents officiels les plus récents ;

D'une carte ethnographique chromolithographiée.

Le texte est écrit en français et forme un magnifique volume in-folio de soixante-seize feuilles à deux colonnes imprimées sur beau papier grand aigle.

Ce livre, par son étendue et le luxe avec lequel il a été traité, ne pouvant s'adresser qu'à un cercle restreint, n'a été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.

PRIX DE L'OUVRAGE.

Pour la Russie, 200 roubles ; — Pour l'Allemagne, 200 thalers ; — Pour la France, 800 francs ;
— Pour l'Angleterre et l'Amérique, 32 livres sterling.

Adresser les demandes chez l'auteur, M. de Pauly, rue des Officiers, 19, à St-Petersbourg.

A

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

ALEXANDRE II

PRÉFACE.

Parmi les œuvres scientifiques qui signalent le progrès des lumières à l'époque actuelle, il en est peu qui soient aussi utiles et qui méritent d'être accueillies avec plus de faveur qu'une description nouvelle, étendue et complète, des peuples de l'empire de Russie. On s'occupe aujourd'hui, dans les traités d'anthropologie, non-seulement de grouper avec soin les nombreuses variétés de la race humaine, mais on attache aussi, dans les études historiques et politiques, la plus grande importance à la diversité des facultés intellectuelles de chaque nationalité.

Le livre qui donnera des renseignements précis sur ces objets intéressants facilitera les recherches scientifiques et sera une œuvre indispensable à consulter pour l'administration du pays. Le gouvernement d'un empire dont la population est formée d'éléments très-divers a besoin de connaître exactement ces éléments. Les améliorations et les développements ne peuvent réussir qu'autant qu'ils sont en harmonie avec les facultés et les idées des peuples, et qu'ils s'accordent avec les rapports sociaux préexistants. Il est donc évident que la connaissance de ces intérêts est essentielle non-seulement aux autorités locales, auxquelles en général ces renseignements ne font pas défaut, mais surtout aux pouvoirs plus élevés.

On doit reconnaître que, jusqu'à ce jour, les diverses nationalités de l'empire de Russie n'ont pas été suffisamment étudiées, bien qu'une foule de notions isolées aient été recueillies par suite des divers voyages provoqués par le gouvernement ou entrepris sous ses auspices.

Nous voyons d'abord un graveur nommé ROTH publier, en 1774, par cahiers de cinq feuilles, une collection de dessins représentant les costumes des peuples de la Russie. Ces dessins obtinrent du succès, mais on regretta l'absence d'un texte. Le libraire K.-W. MULLER, de St-Petersbourg, s'occupait avec zèle de combler cette lacune, et il trouva un collaborateur empressé dans un écrivain connu, J.-T. GEORGI, qui avait vu lui-même des peuples très-divers dans le cours de ses voyages à travers les provinces de l'empire de Russie. C'est ainsi que, de 1776 à 1780, parut en allemand et en français un ouvrage composé de quatre livraisons, sous le titre de *Description de toutes les nations de l'empire de Russie*. En égard au temps où il fut écrit, cet ouvrage a un mérite réel, car on y trouve les documents les plus authentiques extraits de voyages entrepris dans tout l'empire par ordre de l'impératrice Catherine II, et complétés, autant qu'il était possible de le faire, par d'autres notions puisées aux meilleures sources. Cependant on n'avait, dans le principe, aucune certitude que ces sources fussent toujours suffisantes et dignes de foi, car l'auteur n'avait pas d'abord jugé à propos de se nommer. Le titre des trois premières livraisons ne porte, en effet, que le nom de l'éditeur MULLER, et ce n'est que dans la préface qui précède la dernière livraison que GEORGI se fit connaître comme auteur principal du recueil. Presque en même temps parut une traduction de ce livre en russe. L'ouvrage original eut beaucoup de succès dans les pays étrangers; il fut utilisé par la science, et l'on en fit plusieurs extraits; car c'est précisément à cette époque que BLEMENBACH commença à se livrer à ses savantes recherches sur les différences physiques de la race humaine, recherches qui amenèrent, par une conséquence pour ainsi dire inévitable, l'observation des facultés intellectuelles et des situations sociales qui en résultent parmi les diverses tribus de la grande famille humaine. C'est principalement sous ce dernier point de vue que les études ethnographiques ont subi de grandes modifications, de même que les études linguistiques, qui, largement développées, ont fourni, à partir de la seconde moitié du siècle dernier, de précieux matériaux pour l'histoire

des nations. On peut donc affirmer que le texte rédigé par GEORGI est aujourd'hui très-surrané. Les dessins, à l'époque même de leur publication, passaient déjà pour médiocres : la gravure en est très-défectueuse, l'expression des physionomies est inexacte, et à force de vouloir varier les poses, l'auteur n'est parvenu qu'à les rendre ridicules. Le peu de valeur qu'a cet ouvrage sous le rapport de l'art et du goût explique suffisamment l'indifférence avec laquelle il fut accueilli par les classes élevées de la société.

Le comte DE REICHBERG semble avoir eu particulièrement en vue toutes ces considérations lorsqu'il livra au public, en 1812, un nouvel ouvrage en français, en deux volumes in-folio, sous ce titre, *les Peuples de la Russie*. Les dessins en sont élégants, mais ils manquent souvent d'exactitude ; la valeur scientifique du texte est excessivement médiocre : il contient en effet beaucoup d'erreurs. Nous citerons comme exemple ce que le comte de REICHBERG dit des Esthoniens : « Les habitations sont disséminées, dans l'Esthonie, sur un vaste espace et rarement on y aperçoit des villages. » C'est, au contraire, un trait caractéristique des Esthoniens que la tendance de ce peuple à habiter de grands villages, en réunion de plusieurs familles, tandis que les Lettons vivent ordinairement dispersés. Quiconque a voyagé en Livonie, ne fit-ce qu'en passant, doit avoir remarqué qu'on ne trouve presque aucun village dans la partie lettone, et qu'on en rencontre beaucoup, et d'assez grands, dans la partie esthonienne. — Pour le comte de REICHBERG, les Lettons paraissent être les descendants des Scandinaves qui vinrent en Russie avec Rurik et se confondirent avec les Slaves. C'est un moyen facile de simplifier les recherches historiques. Que les anciens Prusses, les Lithuaniens et les Lettons soient des rameaux d'un même tronc, l'auteur le constate lui-même. Mais descendaient-ils tous des Varagues? Ceci indiquerait une fécondité sans pareille!

On ne trouve guère le livre du comte DE REICHBERG que dans les grandes bibliothèques, et il a peu attiré l'attention du monde savant.

Comme travaux d'une importance générale, on doit une attention particulière à la *carte ethnographique de la Russie d'Europe*, par KOEPPEN, et aux *Mémoires sur la population totale de l'empire de Russie*, du même auteur, qui font partie des *Mémoires de l'Académie des sciences*. La carte est le résultat de renseignements tout à fait spéciaux qui lui donnent une grande authenticité relativement aux points qu'elle traite; mais elle ne comprend que la Russie d'Europe. Quant à l'œuvre intitulée *Population totale de la Russie*, ce n'est qu'une énumération statistique des différents peuples, établie d'après le dénombrement par têtes, dans les divers gouvernements, provinces et colonies de l'empire.

Un ouvrage véritablement universel sur la population de l'empire de Russie manquait donc absolument jusqu'à ce jour. Cependant, depuis 1776, de vastes provinces, comprenant des populations très-variées, ont été annexées à l'empire, et de notables changements ont eu lieu parmi les peuples des anciennes provinces. Il est vrai qu'il a été publié une grande quantité de descriptions comprenant des groupes plus ou moins considérables ou des peuples séparés. Les uns sont sans gravures; les autres, telles que le *Caucase*, par le prince GAGARINE; le *Voyage en Grèce*, par ANATOLE DEMIDOV; la *Description des peuples de la Sibirie*, par BOULITCHEV, etc., sont enrichies de dessins très-soignés; mais la plus grande partie des renseignements sont éparpillés dans des récits de voyages, dans des descriptions spéciales de certains contrées et dans des revues périodiques. La Société géographique impériale de Russie possède aussi beaucoup de matériaux précieux dont quelques-uns sont accompagnés de beaux dessins. Parmi ces travaux, les uns ont surtout pour objet la situation sociale des peuples; les autres, leur conformation physique; d'autres, enfin, s'occupent principalement de la partie linguistique.

Il serait certainement fort à désirer qu'on réunit ces nombreux matériaux, qu'on les soumit à un examen critique qui les ferait mieux apprécier, et qu'on complétât autant que possible cette riche collection. C'est dans ce but que, deux fois déjà, on a émis au sein de la Société géographique la proposition de concourir en commun à la rédaction d'un nouveau tableau de la population de l'empire de Russie. Cependant les membres de la Société géographique n'ont pu s'entendre encore sur les bases d'une collaboration commune, sans doute à cause du nombre, de la variété et de l'importance des renseignements scientifiques que l'on serait en droit d'exiger d'une œuvre émanant d'une société savante.

Tel était l'état des choses lorsque M. DE PAULY, membre de la Société géographique impériale de Russie, commença à réunir d'importants matériaux sur cet objet. Mettant à profit les précieuses collections de cette Société, il rédigea un ouvrage dont le manuscrit abrégé et les dessins purent être mis sous les yeux de SA MAJESTÉ L'EMPEREUR dès l'année 1857. Plus tard, M. DE PAULY et son collaborateur M. D'ERCKERT, membre aussi de la Société géographique, retirèrent presque en entier et augmentèrent considérablement l'œuvre offerte aujourd'hui au public à l'occasion de la fête qui solennisa l'existence millénaire de l'empire de Russie.

La tâche principale imposée aux auteurs consistait à présenter les traits caractéristiques actuels et une classification claire, naturelle et méthodique de tous les peuples faisant partie de l'empire russe, ainsi que de leurs subdivisions, d'après leur origine probable et les limites géographiques. C'est d'ailleurs beaucoup moins sur leurs investigations personnelles que les auteurs prétendent fonder le mérite de cet ouvrage que sur les importants matériaux empruntés à la Société géographique impériale de Russie et mis au jour pour la première fois. Les auteurs ont aussi beaucoup à se louer du concours de M. le professeur SCHOTT et des conseils précieux de CH. RITTER, des académiciens de KOEPPEN, KOUNIK, WIEDEMANN, BRÖSSET, de M. LERCH et de plusieurs autres personnes. Il s'agissait de décrire l'état actuel des peuples de la Russie d'après les sources les plus authentiques; car on ne peut se dissimuler que l'abolition du servage, la libre circulation qui en résulte, les progrès toujours croissants de l'industrie et la facilité des communications rendues plus rapides par l'emploi de la vapeur, effaceront assez promptement les particularités qui distinguent encore aujourd'hui les différentes tribus répandues sur le sol de la Russie : bien des peuples, de nos jours, représentent encore une nationalité particulière, ne tarderont pas à s'absorber dans d'autres peuples de nationalité supérieure, et surtout dans la grande famille russe.

La partie artistique de l'ouvrage est de nature à satisfaire complètement le goût le plus difficile. Les 62 dessins chromo-lithographiés, pour la plupart exécutés d'après nature, ont été traités avec un soin véritablement remarquable. La carte ethnographique de M. D'ERCKERT est dressée, pour les peuples non slaves de la Russie d'Europe, d'après celle de M. de KOEPPEN; pour les peuples de la Russie d'Asie, c'est presque le premier essai de ce genre. Le tableau ethnographique et statistique, en connexion avec le texte (corrigé, pour quelques

chiffres, d'après les données les plus récentes), est basé sur des documents authentiques, surtout sur des emprunts faits aux revues périodiques de différents ministères et administrations; le mode de classification et de division s'appuie sur le langage actuel et sur l'origine probable des différentes tribus.

Une feuille spéciale indique les variétés crâniologiques les plus remarquables, photographiées avec soin d'après des crânes que j'ai choisis dans la collection de l'Académie des sciences. Le dessin et l'impression de cette feuille sont parfaitement réussis, et il me semble que l'œil le moins exercé peut y découvrir facilement les différences qui y sont signalées. La tête du Tatar a été placée au milieu, comme type de conformation moyenne, et représentée, ainsi que les autres, sous ses trois aspects principaux. Les têtes du Suédois et de l'Éskimo se distinguent d'une manière frappante par leur longueur, et celle du Petit-Russien par son raccourcissement. Quant à la tête du Kalmouk, elle est remarquable par la largeur du crâne et par celle de la face.

En ce qui concerne le texte, je sais personnellement que les auteurs se sont efforcés de répondre aux exigences les plus sévères. La description des usages et des mœurs de tant de tribus de races différentes a été rédigée d'après des renseignements puisés aux meilleures sources, et pour les tribus russes elle est en grande partie le résultat d'observations personnelles. Quant à l'origine et aux degrés de parenté plus ou moins rapprochés des différentes tribus, il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'arriver à la certitude; car, pour ce qui concerne les peuples les plus éloignés du centre de l'empire, les recherches linguistiques laissent encore beaucoup à désirer et les renseignements historiques manquent presque totalement.

L'abrégé historique des sectes religieuses des Russes et celui du développement du servage en Russie, ainsi que le chapitre des Kozaks, paraissent avoir un intérêt particulier.

Quant aux noms propres peu connus, on s'est efforcé autant que possible d'en écrire l'orthographe conformément à la prononciation des langues originales ou à celle de la langue russe. Le kh a été employé pour indiquer le son aspiré.

Les considérations qui précèdent prouvent suffisamment que l'ouvrage de M. DE PAULY vient fort à propos pour combler une lacune très-regrettable dans le domaine de la science: aussi n'ai-je pas hésité à placer quelques lignes en tête d'un livre impatientement attendu et dont la publication me paraît d'une indispensable nécessité.

CH. DE BAER,
Membre de l'Académie des sciences.

TABLE DES MATIÈRES.

PEUPLES INDO-EUROPÉENS.

PEUPLES SLAVES.

RUSSES. — Russes proprement dits. — Russes de la Sibérie. — Petits-Russiens : *Petits-Russiens proprement dits. — Iouliènes.* — Russes de la Russie-Blanche : *Russes de la Russie-Blanche proprement dits. — Bessiars.* — Kozaks : *Kozaks du Kouban. — Kozaks de la rive d'Azov. — Kozaks de la Nouvelle-Russie. — Kozaks du Don. — Kozaks de l'Oural. — Kozaks de la ligne du Caucase, appelés maintenant Kozaks du Terek. — Kozaks d'Astrakhan. — Kozaks d'Orenbourg. — Kozaks de Sibérie, de la Transcaucasie et de l'Amour.*

SERBES.

BULGAIES.

POLONAIS.

PEUPLES LITHUANIENS.

LITHUANIENS.

LETTONS.

PEUPLES DE RACE LATINE.

ROUMAINS OU VALAKIES.

PEUPLES IRANIENS.

OSSES.

PERSANS.

KOURDES.

ARMÉNIENS.

FRACTIONS DE PEUPLES INDO-EUROPÉENS HABITANT LA RUSSIE.

GERMAINS. — Allemands. — Suédois.

GRECS.

ARIENS DES INDES. — Indous. — Bohémiens.

APPENDICE.

JUIFS

(Appartenant aux peuples sémitiques).

ISRAÉLITES. — Talmudistes. — Kabbalistes.

KARAÏMES.

PEUPLES DU CAUCASE.

GÉORGIENS.

(Comptés aussi parmi les peuples indo-européens).

KARTHLES (GROUZIENS).

IMÉRS (IMÉRIÉTIENS).

MINGRÉLIENS.

GOURIENS.

SOUANES.

PCHAVS. — THOUCHES. — KHEVSOURS.

LESGHIS.

KISTES.

TCHERKESSES.

ADIGHÉ OU TCHERKESSES PROPREMENT DITS.

AZÉGA OU APKHAZ (APRHAZ).

PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES.

PEUPLES SAMOÏÈDES.

SAMOÏÈDES DU NORD-OUEST. — Samoïèdes du pays de Kanine. — Samoïèdes du pays de Timan. — Samoïèdes des marais de Bolchë-Zemelsk. — Samoïèdes du golfe de l'Obl. — Youmaks.

SAMOÏÈDES DU NORD-EST OU TAVGH-SAMOÏÈDES.

SAMOÏÈDES DU SUD OU OSTIAKS-SAMOÏÈDES. — Ostiaks-Samoïèdes du dialecte de Tomroukhausk. — Ostiaks-Samoïèdes du dialecte de Tomsk.

PEUPLADES SAMOÏÈDES DANS LES LIEUX DE LEUR RÉSIDENCE PRIMITIVE.

APPENDICE.

OSTIAKS DE L'YÉNÏSSËL.

PEUPLES FINNOIS.

GROUPE OCCIDENTAL. — Livons. — Esthoniens. — Finnois du gouvernement de Pétersbourg : *Votés*. — *Ingriens (Fjors)*. — *Apyramoïets*. — *Sveabotes*. — Finnois de la Finlande, et Karék russes. — *Lapons* : *Lapons de la Laponie finnoise*. — *Lapons de la Laponie russe*.

GROUPE ORIENTAL. — Finnois permians : *Perniaks*. — *Zyrianes*. — *Vidiaks et Besermeanes*. — Finnois ongriens : *Vogouls*. — *Ostiaks*. — Finnois du Volga : *Tchércassis*. — *Mordéians ou Mordva*.

PEUPLES TATARS.

TCHOUVACHES.

BACHKIRS. — MËCHTCHËRIAKS. — TËPTIARS.

TATARS PROPREMENT DITS. — Nogaïs. — Tatars de Crimée. — Tatars de Lithuanic. — Tatars d'Astrakhan : *Tatars-Koundraes*. — *Tatars-Yantous et Yénichais*. — *Tatars des marchés de Boukhary, de Ghiliane et d'Agryme*. — *Arrensacs*. — *Karikalpaks*. — Tatars de Kazan et d'Orenbourg. — Tatars de Sibérie : *Tatars des gouvernements de Tobolsk et de Tomsk*. — *Arrensacs*. — *Boukhars et Tachkentes*. — *Tatars du gouvernement d'Yeïsséisk*. — *Téléoutes*. — Tatars du Caucase.

TURKMÈNES.

KIRGHIZ-KAÏSSAKS. — Petite Horde. — Horde de Boukëiev. — Horde Moyenne. — Grande Horde.

KIRGHIZ PROPREMENT DITS.

YAKOUTES.

PEUPLES MONGOLS.

MONGOLS DE L'EST. — Mongols proprement dits. — Bouriates.

MONGOLS DE L'OUEST OU KALMOUKS. — Kalmouks de l'Altai. — Kalmouks du Volga.

PEUPLES TOUNGOUSES.

TOUNGOUSES ERRANTS, NOMADES ET SÉDENTAIRES (TOUNGOUSES DES BOIS, PÂTEURS ET PÊCHEURS). — TOUNGOUSES du gouvernement d'Yéïsséisk. — TOUNGOUSES du lac Baïkal ou d'Irkoutsk. — TOUNGOUSES de la province d'Yakoutsk. — TOUNGOUSES de la mer d'Okhotsk ou Lamontes. — TOUNGOUSES de Ner-tchinsk. — TOUNGOUSES de l'Amour supérieur : *Oréthones de l'Amour*. — *Maniagres*. — TOUNGOUSES pêcheurs sur l'Amour inférieur. — TOUNGOUSES au nord et au sud du cours inférieur de l'Amour.

DAOURS.

PEUPLES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE.

YOKAGHIBS.

KORIAKO-TCHOUKTCHIS.

TCHOUKTCHIS.

KORIAKS.

KAMTCHADALIS.

GHÏIAKS.

KOURILES OU AÏNOS.

PEUPLES DE L'AMÉRIQUE RUSSE.

ALËOUTES.

ESKIMOS.

KÉNAIËNS OU THINAÏNAS.

KOLOCHES.

KOLOCHES PROPREMENT DITS OU TLINKITES.
OUGALENTSES OU OUGALAKHIMUTES.

DESSINS.

PEUPLES INDO-EUROPÉENS.

PEUPLES SLAVES.

RUSSES du centre de la Grande-Russie.
RUSSES des gouvernements d'Yaroslav, Vladimir, Nijni-Novgorod, Iliazan, Orel et Tambov.
RUSSES des gouvernements de Pskov, Tver, Smolensk, Kalouga et Toulâ.
RUSSES du gouvernement de Voronéje.
PETITS-RUSSEIENS.
RUSSES DE LA RUSSIE-BLANCHE, gouvernement de Mohilev.
KOZAKS DU KOUBAN (autrefois nommés de la mer Noire), DE L'OURAL, DU DON.
KOZAK DE L'OURAL, costume de steppe.
KOZAK DU TÉREK (autrefois nommés de la ligne du Caucase).
BULGARS.
POLONAIS des gouvernements de Radom, Lublin, Varsovie, Ploïsk et Augustovo.
POLONAIS des environs de Cracovie.

PEUPLES LITHUANIENS.

LITHUANIENS du gouvernement de Vilna.
LETTONS du gouvernement de Livonie.

PEUPLES DE RACE LATINE.

VALAKH. — MOLDAVE.

PEUPLES IRANIENS.

KOURDE. — ARMÉNIEN.

FRACTIONS DE PEUPLES INDO-EUROPÉENS HABITANT LA RUSSIE.

COLONS ALLEMANDS des environs de St-Petersbourg.
SUÉDOIS DE L'ESTHONIE.
GREC ET ARNAOUTE.
INDIENS DE BAKOU.
BOHÉMIENS.

APPENDICE.

JUIFS

(Appartenant aux peuples sémitiques).

TALMOUDISTES.
KARAIMES.

PEUPLES DU CAUCASE.

GÉORGIENS (KARTHLES OU GROUZIENS).
GÉORGIEN (KARTHLE). — IMER OU IMÉRÉTIEN.
MINGRELIEN. — GOURIEN.

TCHÉTCHENTSE. — LESGHI OU LESGHIE.
OSSE OU OSSÈTE (appartenant aux peuples iraniens). — KABARDIEN.
DIFFÉRENTS PEUPLES DU CAUCASE.

PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES.

PEUPLES SAMOÏÈDES.

SAMOÏÈDES DE MÉSÈN.
YOURAK.

PEUPLES FINNOIS.

LIVES. — KRÉVINGUES.
ESTHONIENS du gouvernement d'Esthonie.
INGRIKOTES OU LIORS du gouvernement de Pétersbourg.
AËYRAËMOËËÏËT ET SAVAKOTÉ du gouvernement de Pétersbourg.
FINNOIS PROPREMENT DITS, SOÛOMA-LAÏËT.
LAPONS D'ÉNARÉ.
ZYRIANES ET VOTIAKS.
OSTIAKS D'OËBOËSK.
TCHÉRÉMËÏËSES. — MORDVINES. — TCHOUVACHES (appartenant
aux peuples tatars).

PEUPLES TATARS.

BACHIKIS.
TATARS DE CRIMÉE.
TATARS DE KAZAN.

DOUKHAR. — KIIIVIEN. — TATAR D'ORENBOURG.
FEMME DOUKHARE. — FEMME KIIIVIENNE. — FEMME TATARE.
FEMMES TATARES DE SIBÉRIE, des gouvernements d'Yénisséïsk et
de Tomsk.

TATAR TRANSCAUCASIEN.
KIRGHIZ-KAÏSSAKS (Kirghiz).
KIBITKA DE DEYLET-GHIRÉI, sultan de la Horde Intérieure des
Kirghiz-Kaïssaks.
YAKOUTES.

PEUPLES MONGOLS.

BOURHATES.
KALMOUKS DU VOLGA.

PEUPLES TOUNGOUSES.

TOUNGOUSES DES DOIS.
CHAMANES DES TOUNGOUSES.
TOUNGOUSES DE NERTCHINSK.
NENDALE des environs de l'Amour inférieur.

PEUPLES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE.

TCHOUKTCHIS NOMADES.
KORIAKS SÉDENTAIRES ET NOMADES.

KANTCHADALE.
AÏNOS des îles Kouriles. — GHILIAKS.

PEUPLES DE L'AMÉRIQUE RUSSE.

ALÉOUTES.

KOLOCHES.

PEUPLES INDO-EUROPÉENS.

PEUPLES INDO-EUROPÉENS.

PEUPLES SLAVES.

La population de l'empire russe, dont l'étendue est de 400,000 milles carrés, s'élevait, dans l'année 1859, à 74 millions d'habitants; dans ce nombre, les trois quarts environ, plus de 55 millions, appartiennent à la race slave, la plus nombreuse des trois races principales de l'Europe, et qui compte plus de 80 millions d'âmes. C'est ainsi que des divers éléments dont se compose la population de l'empire russe, le slave est celui qui prédomine, et qui se montre là seulement dans sa souveraineté, et non soumis, comme il l'est ailleurs, à d'autres nationalités.

L'élément slave, malgré les nombreuses différences nationales qui distinguent ses divers peuples, constitue dans son ensemble tout un monde à part, et présente, vis-à-vis des éléments latin et germanique, un contraste beaucoup plus tranché qu'on ne le remarque pour ces deux derniers éléments entre eux.

Le Slave est pénétré d'un profond sentiment religieux, d'une soumission absolue aux décrets du Tout-Puissant, mais sans cependant éprouver le besoin d'élever son âme vers son Créateur. La vie du Slave ne saurait être un moment séparée de l'Eglise, avec laquelle elle est constamment dans la plus étroite union, et qui remplit la partie la plus essentielle de son existence, contrairement aux habitudes des peuples de races latine et germanique, chez lesquels l'influence de l'Eglise sur la société, l'Etat et l'individu même, semble décliner visiblement.

Le monde slave tout entier est enlacé comme d'un lien commun par un système patriarcal dont les effets s'étendent à toutes les relations, et qui conserve un certain aspect de force primitive et de jeunesse fraîcheur. Les Slaves, avec leur langue identique dont les idiomes sont beaucoup moins variés que ceux des nations latines et germaniques, se considèrent comme un tout indivisible opposé au reste de l'Europe, comme les parlants, les Slaviens ou Slaves (de slovo, parole), en opposition aux non parlants, les Niemty (de niemy, muet, désignation sous laquelle on désigne essentiellement les Allemands, comme voisins immédiats).

Il règne entre les différents peuples de la race slave une sympathie beaucoup plus vive que parmi les divers peuples latins et germaniques, et, par contre, une antipathie générale contre tout élément étranger, particulièrement contre les Allemands, antipathie qui remonte à une époque très-reculée.

Dans le monde slave, le retentissement d'une primitive égalité sociale se fait vivement sentir. Dans l'antiquité, en effet, il n'existait pas, chez les Slaves, de noblesse considérée comme caste privilégiée, de même qu'ils n'ont pas passé par les phases du moyen âge dans l'acceptation occidentale de ce mot. Mais la domination des Lithuaniens et celle des

Tatars entrava, durant des siècles, la liberté du développement politique et social des Slaves orientaux, et jusqu'à ce jour il n'existe nullement encore de véritable bourgeoisie slave, pour former la transition entre la classe supérieure et le peuple proprement dit. Ce dualisme social et la séparation bien tranchée qui subsiste entre l'aristocratie actuelle et la plèbe ont eu précisément pour résultat de conserver plus intacte au peuple sa nationalité primitive.

Les Slaves, quoique mêlés d'éléments hétérogènes, ont imprimé à leur histoire un cachet d'originalité que ne présente pas l'histoire des peuples de races germanique et latine, qui date cependant de la même époque. En dépit de leur existence pour ainsi dire passive, les Slaves se sont conservés plus primitifs et plus naturels que les peuples de ces deux races. Il leur était néanmoins bien difficile, pour ne pas dire impossible, de se soustraire entièrement à l'influence des idées et des préjugés modernes relativement aux rapports de la vie publique et intime; toutefois cette influence, quoique provenant du dehors, n'a pas encore porté les mêmes fruits que dans l'Europe occidentale. Ce n'est que depuis peu de temps que le Slave de l'est travaille à édifier un système plus national. Il est vrai que beaucoup de matériaux indispensables lui manquent encore; mais comme on devrait les prendre chez l'étranger, leur appropriation à l'ensemble du système en troublerait l'harmonie. Le principe slave renferme un grand nombre de contrastes qui, chez les individus isolés aussi bien que dans les relations d'existence politique et sociale de toute la grande famille slave, se touchent d'une façon très-heurtée. Celui de tous les écrivains qui connaît le mieux les Slaves, Schaffarik, s'exprime à ce sujet avec beaucoup d'élevation: « La même puissance universelle, » dit-il, qui a enchaîné l'homme la tête tournée vers le firmament et les pieds attachés au pouvoir terrestre, donna aussi chaque nation de deux faces, l'une sombre et l'autre lumineuse, afin qu'excitée par la connaissance de ce contraste, chaque individualité sente s'éveiller ses facultés et travaille à développer sa force. »

A côté de la division sociale du monde slave en catégories hautes et basses, en aristocratie et en plèbe, il existe encore une scission politique, religieuse et géographique: c'est la séparation du slavisme en oriental et occidental, qui correspond au contraste qu'offrent entre elles l'Europe orientale et occidentale, l'Asie orientale et occidentale, ou l'Asie et l'Europe. Cette scission dans le monde slave s'est développée insensiblement par suite de la propagation ancienne et très-étendue des tribus slaves sur l'est de l'Europe, et du voisinage tout à fait disparate de l'Europe occidentale d'un côté et de l'Asie d'un autre côté.

La séparation en Slaves de l'est et Slaves de l'ouest se manifesta principalement par l'antagonisme de Moscou (plus tard l'empire de Russie) contre la Lithuanie (plus tard la Pologne), antagonisme dont les résultats placèrent la tribu russe de la Grande-Russie au premier rang de tous les peuples slaves.

Le monde slave appartient à l'Europe, mais il forme l'élément transitoire du monde européen au monde asiatique, essentiellement représenté par les tribus slaves de l'est, c'est-à-dire par les Russes, et chez ceux-ci par leur tribu orientale et principale, les Russes proprement dits ou Russes de la Grande-Russie. C'est ainsi que les Slaves forment l'Orient européen, les Russes, l'Orient slave, et les Russes de la Grande-Russie, l'Orient russe. Ces véritables Russes trouvent dans les Petits-Russiens et les Russes de la Russie-Blanche un élément transitoire aux Slaves de l'ouest.

Avant de nous occuper de la répartition actuelle des peuples slaves tels que les événements historiques les ont constitués, et de procéder à l'analyse particulière des tribus qui habitent l'empire de Russie, nous jetterons encore un rapide coup d'œil sur les particularités plus ou moins propres à tous les peuples slaves, et qui les distinguent essentiellement des races latines et plus encore des races germaniques.

À l'exception d'un teint plus foncé et d'un œil plus vif, mais pour ainsi dire moins transparent que chez les peuples germaniques, l'extérieur des Slaves n'offre pas de signe particulièrement caractéristique et distinctif, car il existe entre leurs principaux peuples de notables différences. Les traits du visage sont plus fortement marqués que chez les Germains, mais beaucoup moins modelés que chez les peuples de race latine; ils ont aussi la poitrine plus développée qu'elle ne l'est dans ces deux races, la taille plus élancée, le visage pâle et les extrémités plus petites que chez les Germains.

Depuis les temps historiques les Slaves ont toujours été un peuple essentiellement cultivateur, s'occupant de préférence d'agriculture et de culture potagère, mais dont l'ancien esprit de migration s'est en quelque sorte conservé encore aujourd'hui parmi les Russes de la Grande-Russie. Fidèles au principal objet de leur labeur, mais changeant souvent de résidence, les Slaves des premiers siècles de notre ère pourraient être désignés sous le nom d'agriculteurs nomades. Une existence longtemps errante fortifia dans ce peuple l'habitude des meurs patriarcales. Il y eut de bonne heure des villes slaves; mais le genre de vie des habitants restait essentiellement rustique; c'est pour cela que les mots gorod, ville, et ogorod, potager, dérivés l'un et l'autre d'enclos, sont très-significatifs. (Au reste, le mot ville a aussi en anglais à peu près la même signification que celui d'enclos, car le mot anglais town équivalent au mot allemand *Zam*, palissade. Dans le dialecte anglais de la basse Ecosse, on se sert encore du mot *town* pour désigner un enclos, une ferme, un hameau.)

Le Slave est essentiellement sanguin, ce qui le rend mobile, inconstant et léger. Il est capable de nobles actions, mais elles sont rarement accompagnées de réflexion. Son cœur et sa raison ne sont pas toujours en équilibre; mais il se distingue de la plupart des autres peuples par son esprit de sociabilité et son naturel hospitalier. Il est, dans ses relations, aimable et exempt de gêne; il se livre, pour ainsi dire, à la société, contrairement au Germain, qui ne sait que difficilement faire abstraction de sa pensée intime. Il est doué de beaucoup d'intelligence, mais il a rarement la persévérance nécessaire pour atteindre au but. Adonné tout entier au présent, il aime à jouer, mais renonce volontiers à acquiescer s'il s'agit de faire de longs efforts pour cela, et il n'envisage généralement pas assez la vie au point de vue de l'avenir. Son tempérament inconstant explique seul comment sa passion d'imitation pour tout ce qui est étranger peut se concilier et même s'harmoniser avec son incontestable orgueil national. Chez l'Allemand, cette même passion d'imitation tient à un défaut tout contraire.

Comme le Slave s'entend mieux à dépenser qu'à amasser, il tombe souvent dans la misère, ce qui ne l'empêche pas de se donner les apparences du bien-être et d'affecter des dehors brillants. Ainsi que le dit Schaffarik, «la nature semble l'avoir créé pour la gaieté au sein de la société, et pour la jouissance de la vie plutôt que pour la mélancolie rêveuse. Le sang pur et frais qui coule dans ses veines produit cette vivacité et cette surexcitation des nerfs, cette souplesse des membres, cette anima-

tion du regard, cette loquacité et cet entraînement du cœur qui distinguent «si particulièrement le peuple slave de toute autre nation. La vivacité «des sentiments qui débordent en lui aime à trouver un aliment dans le chant et la danse : aussi l'un et l'autre sont-ils en grande vogue parmi «les Slaves, surtout dans les contrées du sud. Partout où se trouve une «femme slave, ses chants retentissent dans la maison ou dans la cour, à «travers vignes et jardins, monts et vallées, bois et prairies. Souvent, «après une journée laborieuse passée à l'ardeur du soleil, exténuée de «fatigue, de faim et de soif, la femme slave, à son retour, anime encore «par son chant l'heure silencieuse et calme du crépuscule.»

Les Slaves en général se divisent, comme nous l'avons dit, en deux groupes principaux, en Slaves de l'est et de l'ouest, auxquels on peut adjoindre un troisième groupe, celui des Slaves du sud, qui, quoique séparés en deux parties par les Eglises grecque et romaine, ne forment cependant qu'un seul groupe. L'influence qu'exerce l'Eglise sur la nationalité, les meurs, le genre de vie, les lettres, doit être considérée comme le mode le plus rationnel de division des Slaves en général, et il est aussi plus juste que le mode de division purement linguistique. Il s'ensuit que la division en Slaves de l'est et en Slaves de l'ouest reste la plus caractéristique et aussi la plus exacte sous le rapport géographique. Sous le rapport de la langue, les Slaves de l'est et ceux du sud se fondent en un seul groupe, celui des Slaves du sud-est, par opposition aux Slaves de l'ouest. Suivant ici le système adopté par Schaffarik pour la division des Slaves, nous allons les répartir, d'après des variations linguistiques plus ou moins sensibles, en quelques groupes spéciaux avec leurs subdivisions :

Les Slaves des idiomes du sud-est, au nombre de plus de 65 millions, s'exprimant dans les langues suivantes : la langue russe, parlée par près de 53,500,000 individus, dont près de 50,500,000 en Russie; la langue bulgare, parlée par 4 millions d'individus, dont 60,000 en Russie; et la langue illyrienne, parlée par 8 millions d'individus, dont plus de 1,000 en Russie;

Les Slaves des idiomes de l'ouest, au nombre de 15 millions, s'exprimant aussi dans trois langues : la langue lithuanienne ou lekhon, qui n'est aujourd'hui représentée que par le polonais, parlée par plus de 5,700,000 individus, dont 4,840,000 en Russie; la langue tchèque, parlée par plus de 6 millions d'individus; et la langue lusace-serbe, parlée par 140,000 individus.

La langue russe se subdivise elle-même en trois dialectes principaux : celui de la Grande-Russie, parlé par 35,400,000 individus; celui de la Petite-Russie, parlé par plus de 15 millions d'individus, dont plus de 12 millions en Russie; et celui de la Russie-Blanche, parlé par près de 3 millions d'individus.

La langue bulgare se subdivise en cyrille-bulgar, qui n'est usité que comme langue religieuse parmi les Slaves appartenant à l'Eglise grecque; et en bulgar moderne, qui est d'un usage général comme langue vivante.

La langue illyrienne se subdivise en trois dialectes principaux : le serbe ou illyrien, le khovrate (croate) et le khorontane ou slovène (en Styrie, en Karynthie, en Kraïne, sur la côte illyrienne et dans une partie de la Hongrie).

La langue lekhon ou polonaise se divise en différents dialectes locaux mais non principaux.

La langue tchèque se divise en deux dialectes principaux, le tchèque-morave et le hongrois-slave ou slovake.

La langue lusace-serbe se divise en deux dialectes principaux, ceux de la haute et basse Lusace.

Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, les peuples slaves, à l'exception toutefois des protestants et des grecs unis, sont divisés par la religion, d'une manière plus caractéristique encore que par la langue, en deux groupes, l'un oriental et l'autre occidental; et si l'on en exclut les Illyriens ou Serbes, les limites religieuses et linguistiques sont identiques dans la plus large acception de ce mot.

À l'exception de 3 millions d'individus qui appartiennent à l'Eglise unie, tous les Russes confessent la religion grecque (russe). Plus de 3,500,000 Bulgars et plus de 3 millions de Serbes ou Illyriens font en outre partie de l'Eglise grecque, ce qui porte le nombre de ses croyants à plus de 57 millions.

A l'Église unie appartiennent 3 millions de Petits-Russiens (Ruthènes), parmi lesquels 2,800,000 habitent l'Autriche et au delà de 200,000 la Russie (le royaume de Pologne).

La religion catholique compte parmi les Slaves 17,800,000 fidèles qui se répartissent ainsi : 60,000 Bulgars, plus de 2 millions d'Ilyriens ou Serbes, 1,300,000 Kraates, 1,000,000 de Khoronâtes ou Slovéniens, plus de 8,300,000 Polonais (4,740,000 en Russie), 3,500,000 Tchêkhs et Moraves, 1,500,000 Slaves et 1,000 Luscâniens.

Les Slaves protestants, au nombre de 1,600,000, se composent de 15,000 Khoronâtes ou Slovéniens, 400,000 Polonais (dont 100,000 en Russie), 150,000 Tchêkhs et Moraves, 900,000 Slovaiks et 130,000 Luscâniens.

300,000 Bulgars et 600,000 Serbes ou Ilyriens sont mahométans.

Parmi les Slaves, l'emploi des lettres slavones ou anciennes-slaves et des lettres latines se trouve en analogie complète avec les deux Églises grecque et catholique romaine, dont la dernière se sert des caractères latins, et l'Église grecque des caractères slaves, qui doivent en grande partie leur forme actuelle à l'influence byzantine ou grecque. Outre l'écriture d'Église ou écriture cyrillique bulgare, il y a aussi l'écriture ancienne-slave, devenue, avec le temps, l'écriture russe moderne, et qui n'est en usage que parmi les Slaves qui font partie du groupe linguistique dit ci-dessus, à l'exclusion des Ilyriens catholiques, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Cette écriture ancienne-slave s'appelait autrefois glagolitsa, par opposition à la cyrillitsa, qui fut inventée ou plutôt imitée de l'alphabet grec par Cyrille, l'apôtre des Slaves. La glagolitsa est plus originale et paraît dater de l'époque du monde slave antérieure à l'ère chrétienne. Il faut donc l'envisager comme un débris de l'antiquité païenne des Slaves, comme un perfectionnement des rzyz, caractères sculptés. Dans la cyrillitsa il y a quelques caractères, surtout ceux qui représentent des sons chuchotés, qu'on peut considérer comme originaux, c'est-à-dire non grecs. La glagolitsa ayant adopté quelques-uns des caractères de la cyrillitsa, est en conséquence, comme l'écriture régénérée ancienne-slave (rzyz), plus jeune que la cyrillitsa relativement à l'influence grecque, c'est-à-dire chrétienne. Les formes embarrassées de la glagolitsa, le nombre restreint des personnes qui connaissent et pouvaient enseigner l'ancienne écriture, et surtout le développement intellectuel et religieux, alors très-vif, de tribus slaves de l'est, firent remporter par la cyrillitsa la victoire qui lui était due. La glagolitsa jouissait dans les pays occidentaux d'une protection manifeste : ses documents représentent indubitablement des indices non-seulement de panthéismes de l'ouest, mais aussi de l'influence de l'Occident dans la sphère légendaire des Slaves demeurant plus à l'ouest. A cet égard, le dualisme de l'ancienne littérature slave reflète parfaitement la concordance directe de cette littérature avec les deux éléments religieux qui se disputaient les pays slaves.

Si l'écriture latine ne put s'implanter chez les Slaves de l'ouest comme l'écriture grecque le fit chez ceux de l'est, c'est parce que Rome non-seulement n'encouragea jamais la traduction de la Bible, des livres sacrés, des réglemens du culte, etc., dans l'idiome national, mais qu'elle l'interdit même constamment et réserva exclusivement la langue latine pour la célébration du service divin. A Constantinople, les choses se passèrent d'une façon toute différente : non-seulement Byzance protégea l'étude de la religion dans la langue nationale, mais elle ne craignit pas de lui donner des encouragements. Le peuple nouvellement converti devait connaître l'écriture sainte et prier dans l'idiome national; c'est ainsi que la connaissance de la nouvelle écriture (la cyrillitsa) devint un besoin suggéré par la religion autant que par les exigences de la vie officielle et privée, par les relations commerciales, etc.

Par les intelligents choisis des prêtres chrétiens, ainsi que par suite des rapports commerciaux, les deux nouvelles écritures devinrent enfin, dans le cours des siècles, communes à tous les peuples slaves.

La principale tribu actuelle de tous les Slaves, leur centre politique est aujourd'hui, comme nous l'avons dit, formé par les Russes de la Grande-Russie ou Russes proprement dits, que l'on nomme aussi parfois Moscovites. Ceux qui leur ressemblent le plus par l'affinité de race et aussi par la langue et le nombre, ce sont les Petits-Russiens, qui ont le mieux conservé le type slave dans sa pureté primitive. Les Russes de la Russie-Blanche forment la transition des Russes aux Po-

lonais. Les Russes émigrés en Sibirie proviennent presque tous de la Grande-Russie et, n'ayant pu éviter de se mélanger avec les indigènes ni échapper à l'influence du climat sibérien, forment conséquemment une catégorie à part. Les Kozaks ne constituent, à proprement parler, aucun fragment national des Russes; ils sont d'origine russe ou Petits-Russiens, mais fortement mêlés de nationalités étrangères, et furent soumis pendant des siècles à l'influence tatare. Ils occupent aujourd'hui une place importante parmi les tribus russes, vu que leur position isolée, leur destination et leur organisation spéciales leur ont imprimé un cachet tout particulier.

Les Slaves sont de la même extraction que les peuples celtes, latins et germaniques, c'est-à-dire qu'ils sont d'origine indo-européenne et, de même qu'eux, habitants primitifs de l'Europe, par opposition aux peuples de race ouralo-altaïque, qui n'ont pénétré dans l'est de l'Europe que du quatrième au treizième siècle.

Les ancêtres des Slaves, les Vénédes ou Vendes, Serbes (mot dérivé peut-être de serb, faux, instrument qu'aujourd'hui encore les Slaves emploient de préférence pour couper le lino) ou Spors (querelleurs), habitaient déjà, dans l'antiquité, les vastes terrains qui s'étendent entre les Karpathes, la mer Baltique et la mer Noire, le Don et le Volga supérieur. Des les sixième et cinquième siècles avant Jésus-Christ, les Slaves agriculteurs furent expulsés par des Scythes; dans les troisième et deuxième siècles, par des Sarmates (d'origine arienne); et dans les deuxième et troisième siècles après Jésus-Christ, par des Goths (de race germanique) des rives nord-ouest de la mer Noire, et en partie subjugués, en partie chassés dans l'intérieur. Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, les Slaves furent refoulés au delà du Danube par les Varkhans ou Varkhs, peuple celte que le nom fut donné non-seulement à l'Italie septentrionale habitée par eux, mais encore à une partie de la population romaine qui fut transférée de Viakhia (Italie) en Dacie. Ainsi chassés par les Celtes (le plus ancien peuple de l'Europe d'origine indo-européenne, et qui, fort nombreux et très-civilisé, s'étendait déjà avant Jésus-Christ jusqu'à la Vistule, le Danube et le Dniester), les Slaves du Danube se réfugièrent chez leurs frères au nord des Karpathes, parmi lesquels Hérodote nous cite les Bonnies (probablement bientôt mêlés de Sarmates), dans la Volhynie et la Russie-Blanche actuelles, et les Neurs ou Neurs, sur le Boug, le Narev et le Nour.

Les tribus slaves paraissent avoir longtemps habité, comme agriculteurs paisibles, les rives à côté des autres, avant qu'il survint entre elles des dissentiments et des dissensions dont les causes sont inconnues. Ils vivaient d'abord sous l'autorité des patriarches chefs de famille, qui, de leur côté, choisissaient des chefs de tribus investis des fonctions de prêtres et de juges. Depuis un temps très-reculé ils avaient des lois et des prérogatives traditionnelles. L'égalité régnait en général parmi eux, et ils jouissaient d'une certaine liberté. Il paraît toutefois que la possession du pouvoir suprême par droit d'hérédité n'a pas tardé à s'imposer dans quelques tribus. Mais alors même que commença à se former une hiérarchie de classes plus élevées, le peuple n'en continua pas moins à rester libre. L'esclavage se développa premièrement chez les Slaves occidentaux, qui en prirent l'exemple des peuples germaniques; et chez les Slaves du sud, par l'influence grecque et italienne.

A côté des soins qu'ils donnaient aux travaux agricoles, les Slaves se livraient aussi à la chasse et élevaient des bestiaux et des abeilles; ils joignaient à ces occupations le goût du commerce et la pratique de divers métiers : c'est pour cette raison que leurs villes étaient toujours bâties sur les grandes routes de commerce. Ils se rendaient bientôt célèbres comme sculpteurs sur bois, charpentiers et mineurs; ils montraient aussi plus de talent et de goût pour la musique que leurs voisins.

Leur migration vers l'est ou le nord-est eut lieu longtemps avant que le peuple slave se fut étendu de l'est à l'ouest et au sud; ce déplacement, qui s'effectua au deuxième et surtout au quatrième siècle de notre ère, joint à quelques causes inconnues, prépara la séparation ultérieure des Slaves en groupe oriental et groupe occidental. Au septième siècle, les Bulgars, puissants envahisseurs, vinrent d'un delà du Don dans les contrées du Danube. Luis d'abord avec les Slaves, ils commencèrent par ravager l'empire byzantin; puis, trouvant leurs armes contre leurs alliés, ils les subjuguèrent ou les contraignirent à émigrer vers le nord et au delà de la Thésis. Aux Bulgars survinrent un peuple nomade encore plus barbare, les Avars, qui, venant d'un delà de la mer Caspienne pour se

jetter sur l'Europe, châtèrent les Bulgars et les Slaves, et étendirent leur domination du Volga jusqu'à l'Elbe. Une partie des Slaves resta sous la domination des Avars; les autres repassèrent les Karpathes et se dirigèrent à l'ouest et au nord, où se trouvaient déjà depuis longtemps des tribus de leur race. Les tribus slaves qui s'étaient dirigées vers le nord-ouest au septième siècle occupèrent tout le territoire compris entre la Vistule et l'Elbe, et soutinrent jusqu'à la fin du huitième siècle, sous les diverses dénominations nationales de Tchékhs, Moraves, Sorabes, Lekhs, etc., des guerres non interrompues contre leurs voisins du sud et de l'ouest. Ces derniers (les Allemands), après avoir, sous Charlemagne, secoué le joug des Avars, subjuguèrent en partie les Slaves, les convertirent violemment au christianisme sous le règne des successeurs du grand empereur d'Allemagne, et furent longtemps un obstacle au libre développement de l'existence paisible et stable du peuple slave, ainsi qu'à la prospérité de son commerce dans les villes et dans les villages.

A cette époque mémorable pour l'histoire de la civilisation en Europe par l'union de presque toutes les nations romano-germaniques, la misère et les calamités de toutes sortes dont leurs ennemis les avaient accablés firent sentir aux peuples slaves le besoin de s'entendre et de s'unir dans l'intérêt de leur défense commune. L'ancien démembrement par tribus disparut soudainement et fut remplacé par de grandes confédérations d'États. Les Lekhs et les Moraves commencèrent l'établissement de ce système, et bientôt les Serbes et les Khorvates suivirent leur exemple. Dès cette époque, et par suite de l'important événement de l'appel fait aux Russes-Varègues (Normands de la Suède septentrionale) par quelques tribus des Slaves du nord-est — ce qui donna naissance à la formation

de l'empire russe, — les Slaves de l'ouest se séparèrent définitivement de leurs compatriotes de l'est et du sud.

Au neuvième siècle, nous trouvons les tribus slaves de l'ouest et de l'est, séparées par les contrées orientales de la Vistule, réparties de la façon suivante sur le vaste espace qui s'étend entre l'Elbe et l'Okà, les contrées de la mer Baltique et les Karpathes :

Les Slaves occidentaux habitaient la Bohême sous le nom de Tchékhs; la Moravie, sous celui de Moraves; la Thuringe, sous celui de Sorabes (entre l'Elbe et la Saale); sous le nom d'Obostrites et de Viltzes, entre l'Elbe et l'Oder inférieurs; comme Pomoranes (Poméranien), les bords de la mer Baltique; comme Lekhs ou Lekhions, la rive gauche, et sous le nom de Mazovians, la rive droite du cours central de la Vistule. Les trois dernières de ces tribus se réunirent, au dixième siècle, sous la dénomination générale de Poliakhs ou Polaks (Polonais).

Les Slaves de l'est habitaient comme Khorvates le versant nord-est des Karpathes; comme Polanes, sur le Dniepr dans le gouvernement actuel de Kiev; comme Sévérianes, sur la Desna et la Soula; comme Drevlans, sur le Pripiet; comme Boujanes, sur le Boug; comme Drégothiches et Polotchans, entre le Niémen et la Duna; comme Radimitches, sur le Soja et le Dniepr; comme Vintitches, sur l'Okà; comme Krivitches, aux sources de la Duna, du Dniepr et du Volga; comme Slavians (plus tard Norgorodiens, du nom de la ville de Norgorod), sur le lac Ilmitz.

Après avoir ainsi fait connaître les Slaves considérés dans leur ensemble, nous allons nous occuper particulièrement de ceux qui habitent aujourd'hui l'empire de Russie: Russes, Serbes, Bulgars et Polonais.

RUSSES.

De tous les peuples slaves, c'est chez les Russes que se développa le plus complètement le caractère patriarcal des institutions nationales qui distingue les Slaves d'une manière si frappante des peuples de l'Europe occidentale. Réuni à l'influence orientale qui se faisait sentir plus tard d'une manière si efficace, ce caractère patriarcal créa le type russe, qui apparaît, de nos jours encore, si saillant et si remarquable. Nulle autre part la famille — société créée par la nature — et la commune — ensemble institué par les hommes, — la première comme corporation dirigée par son chef naturel, la seconde comme association administrée par un chef élu, n'ont une telle importance, une si large signification; nulle autre part elles ne forment un tout si homogène et si indépendant. Le chef de toutes les familles, de toutes les communes, de toutes les tribus russes, c'est le tsar. L'idée qui se rattache à ce mot est toute différente de celle qu'exprime en Occident le mot *kaiser* (empereur), bien que l'un et l'autre soient dérivés de *Cæsar*. (La transformation du mot *Cæsar* en *tsar* se retrouve aussi dans *Tsarogotsa* (Saragossa), nom que les Espagnols ont formé de *Cæsar Augusta*). Le *tsar* est le père naturel, légitime et absolu de toute la nation russe, et en même temps le chef suprême de l'Église russe. Aussi illimité est son pouvoir sur le peuple russe, aussi absolue est l'obéissance de ce peuple aux volontés du *tsar*, aussi décisive est sur ses sujets l'influence de la grâce ou de la déchéance de l'empereur.

La nation russe, telle qu'elle est formée d'éléments slaves soumis à des influences non slaves — et peut-être justement pour cette raison — devine le peuple le plus éminent de la race slave, — ne peut être ni comprise ni définie sans l'unité religieuse, politique et nationale. Le principe russe ou moscovite est concentré tout entier dans l'idée que représente le mot *tsar*, et n'en est à vrai dire que le développement. Et de même que ce principe et cette idée, parfaitement compris aussi du reste du monde slave, sont tout à fait étrangers à l'Occident de l'Europe, de

même aussi l'Église russe — très-rapprochée de l'Église grecque par des liens d'intime parenté — n'a aucune affinité avec les Églises d'Occident, auxquelles elle est même opposée. La dénomination de grecque donnée à l'Église russe n'est plus admissible aujourd'hui pour les adeptes de ce culte, car depuis longtemps les Grecs ont cessé de représenter le point central et dirigeant de l'Église d'Orient. La période grecque ou byzantine de l'Église russe prit fin avec le commencement de la domination mongole; depuis cette époque on doit remarquer les efforts successifs que fit l'Église russe pour s'affranchir du joug de la suprématie grecque. C'est alors, en effet, qu'on la vit se diviser en deux métropoles, conformément à la séparation politique des Russes en Russes moscovites et en Russes lithuaniens: la métropole de Moscou et celle de Kiev (1415), jusqu'à ce que, par l'extinction du patriarcat à Moscou en 1589, elle devint complètement indépendante, et qu'enfin, après l'abolition du patriarcat et la création du saint synode en 1721, cette Église s'identifiait complètement avec l'État.

Plus de 57 millions de Slaves professent le culte oriental, comme nous l'avons dit plus haut. Les adeptes de l'Église grecque proprement dite sont, comparativement à ceux de l'Église russe (qui sont tous Russes), de peu de poids sous le rapport numérique et de nulle importance sous le rapport politique. L'ancienne Église grecque, avec ses interminables discussions théologiques et ses innombrables sectes, a disparu depuis longtemps en Russie, et à côté de sa jeune sœur, l'Église grecque d'aujourd'hui se voit dépouillée de prestige et d'influence.

Les Slaves de l'est professent encore, par tradition antique que par piété, un grand respect pour le patriarcat de Constantinople, parce que c'est de là qu'ils reçurent le bienfait du christianisme: les sièges des quatre patriarcats grecs sont Constantinople, Antioche, Jérusalem et Alexandrie.

L'immense domination de la Russie, qui s'étend, dans trois parties du monde, sur les nationalités les plus diverses, doit son soutien, sa force et sa vitalité uniquement à l'élément russe de la Grande-Russie, qui, à la vérité — surtout à St-Petersbourg et par l'intermédiaire de cette capitale, — se trouve depuis presque deux siècles, et surtout depuis la fin de la dernière guerre (1856), en rapport continué avec les derniers sociaux, industriels et agricoles du reste de l'Europe. Sur tous les points de l'empire, même dans les régions les plus éloignées — et la plus visiblement et plus vite encore que partout ailleurs, — la vie et les habitudes russes pénètrent dans les nombreuses nationalités souvent encore païennes, et cela arrive dans les contrées même où, comme au Caucase, les Russes sont en minorité.

Deux provinces cependant occupent une position à part : ce sont la Pologne et la Finlande. En Pologne, l'élément polonais, en Finlande, l'élément suédois, supérieurs, jusqu'à un certain point, à l'élément russe sous le rapport de la civilisation et des mœurs, maintiennent les droits de leur indépendance nationale et administrative. En Pologne, la grande majorité de la population est polonaise. En Finlande, elle est presque entièrement finnoise et aussi en partie suédoise, surtout sur les côtes; mais tous les monuments de l'intelligence et de la civilisation, tous les souvenirs historiques, toute l'administration, le culte même (le protestantisme) sont suédois; l'élément finnois, dont l'essor est devenu très-progressif, se retrouve constamment dans l'élément suédois et se fortifie par lui. On doit cependant remarquer que depuis quelques dizaines d'années les Finnois reviennent avec passion à leurs traditions nationales, qui revivent dans l'esprit et les œuvres de leur littérature contemporaine.

Dans les provinces Baltiques, la grande majorité de la population est estonienne (finnoise) et lettone (lithuanienne); la mollesse des campagnes et la bourgeoisie des villes sont allemandes. Tous les usages, l'administration, les mœurs et la civilisation appartiennent aussi à l'Allemagne. Toutes les autres parties de l'empire sont devenues véritablement russes ou se trouvent — comme les provinces du Caucase et une partie de la steppe kirghize — en voie de le devenir, par suite de la prépondérance de la nationalité russe.

La Russie forme un point central entre l'Europe et l'Asie, dominant ainsi l'orient de l'Europe et le nord de l'Asie. La tâche que la nature lui a imposée est d'introduire en Asie la civilisation. C'est pour accomplir cette mission providentielle que la Russie a commencé à entrer dans une voie de progrès, d'humanité, de sociabilité, de commerce et d'industrie. Le centre de gravité de l'empire penche chaque jour de plus en plus vers l'est et le sud-est. Le pays d'Oréoubourg, les gouvernements de Sarant, de Samara et le Caucase, prennent un puissant essor; c'est vers ces régions que se dirige la colonisation volontaire et obligée, et ce mouvement a pris plus d'importance encore depuis que la grande question sociale du moment a reçu sa solution. Les deux principales tâches qui incombent à la Russie — son progrès en Europe et la civilisation de l'Asie — sont encore éloignées de leur accomplissement; mais pour l'une et l'autre on emploie depuis quelques années les leviers les plus énergiques et les plus efficaces, et c'est le succès de la première de ces tâches qui facilitera l'heureux résultat de la seconde. Aucun peuple ne possède une intelligence aussi souple, aussi pratique que les Russes, l'orsqu'il s'agit de propager leur nationalité parmi des peuples non européens et de se les assimiler par la civilisation.

Dans son livre intitulé « l'Amérique, l'Europe et les questions politiques du moment présent, » Frebel s'exprime ainsi : « La Russie, avec une teinte orientale et sa population levantine, forme l'opposé du monde américain en général, et spécialement du monde nord et sud américain, considéré comme extrêmes géographiques et politiques. Mais de même qu'en ce moment le monde américain n'est activement représenté que par les Etats-Unis, de même aussi le groupe oriental n'a aujourd'hui d'autre représentant actif que la Russie. La Russie, relativement au Levant, doit conséquemment être mise en parallèle avec les Etats-Unis relativement aux Etats latino-américains.

« Ce n'est que par la guerre d'Orient que la situation de la Russie vis-à-vis de l'Europe occidentale a été mise à jour. Sa participation active aux affaires de l'Occident ne correspond qu'à une phase passagère du développement de la puissance russe. Ce n'est qu'en présence des résultats de la dernière guerre qu'un orateur illustre a pu faire en-

« tendre, à propos du principe slave, des paroles dont la portée aurait été assurément moins grande avant cette guerre : « La Russie est dans une position tout exceptionnelle : elle n'appartient pas à l'Europe, elle n'appartient pas à l'Asie. La Russie forme par elle-même une nouvelle partie du monde, qui se développe à sa manière, s'assimilant la civilisation occidentale par les couches supérieures, en restant parfaitement nationale à sa base. »

« En effet, la Russie occupe extérieurement et intérieurement, vis-à-vis de l'Europe occidentale, une position analogue à celle qu'occupent les Etats-Unis d'Amérique. La différence consiste uniquement en ce que, jusqu'à présent, les Etats-Unis ont posé en système le principe de non-intervention dans la politique européenne, tandis que la Russie professe au contraire le principe d'immixtion. L'existence nationale d'un peuple ne se manifeste point par la concentration en soi-même, mais par l'habileté à profiter des événements et des intérêts qui s'agitent autour de lui dans l'univers; et cela ne peut avoir lieu que si l'on comprend bien ces intérêts et qu'on sache y prendre à propos une part active. Si la Russie a créé dans une lutte inégale, la guerre d'Orient l'a éclairée sur certaines imperfections de son administration intérieure, pas trop difficiles à réparer, et a provoqué en même temps chez elle des améliorations progressives qui, sans cet événement, se seraient peut-être fait attendre encore longtemps. Cette guerre lui a inspiré la conscience exacte et la juste appréciation de soi-même, et a mis ainsi à jour les points sur lesquels elle diffère avec l'Occident. Et c'est là, sans doute, un résultat contraire, sous plusieurs rapports, à celui que l'Occident s'était proposé et qu'il croyait avoir atteint.

« Malgré les contrastes de tout genre et l'immense espace qui les sépare, la Russie se trouve vis-à-vis de l'Amérique — son antipode géographique et politique — dans des rapports naturels qu'on ne saurait contester. Si ces deux pays étaient mis en contact immédiat, ils se rapprocheraient évidemment l'un l'autre; mais ce contact n'existe pas. C'est ainsi qu'il règne entre ces deux extrêmes politiques une certaine sympathie basée sur des particularités communes de situation, d'intérêts, de tendances et de direction de leurs forces respectives. La jeunesse pareille des deux peuples, quoique prise d'un point de vue différent, l'identité des phénomènes de la nature se développant sur un territoire d'une grande étendue et en partie encore inculte, dont on a prit possession par une série analogue de découvertes successives, par la colonisation et l'asservissement de peuples sauvages; le même voisinage d'Etats plus faibles et tombés en décadence; les mêmes rapports de nationalité avec l'Europe occidentale : toutes ces circonstances réunies ont produit dans les deux nations un fond de réalité semblable, une même tendance à l'accroissement politique, la même perspective d'un avenir glorieux et brillant. »

La Russie est un Etat jeune, comme les Russes une jeune nation; et de même que l'on est porté à user de plus d'indulgence envers un adolescent et que beaucoup de choses chez lui passent sans conséquence et inaperçues, ainsi doit-il en être à l'égard des Russes et de la Russie. En grand aussi bien qu'en petit, une foule de choses réussissent en Russie qui échoueraient ailleurs; et si le Russe rencontre partout moins de difficultés, c'est parce qu'il ignore l'art de s'en créer lui-même. Dans les événements historiques les plus décisifs aussi bien que dans les incidents de la vie journalière et privée, tout se fait plus que partout ailleurs avec une tranquillité calme et d'une manière moins ostensible. Les Russes ont subi la domination des Normands, l'introduction du christianisme, la période du partage en principautés, la domination mongole, l'absorption des provinces de l'est dans l'empire moscovite, de l'ouest dans le grand-duché de Lithuanie et le royaume de Pologne, l'union religieuse avec l'Eglise latine, les réformes politiques et religieuses de Pierre le Grand, la concentration de la Russie en un seul empire, les guerres et conquêtes en Occident et en Orient, l'influence européenne et asiatique, — et ils ont survécu à tout et ne se sont point altérés. Tous ces événements ont laissé des traces de leur passage, et néanmoins les Russes sont toujours restés Russes.

Toutefois, sous le rapport ethnographique, on s'occupera ici essentiellement et presque exclusivement de ceux des Russes qui, par le nombre aussi bien que par la nationalité, représentent le type le plus pur, le plus vrai de leur race, type qui s'écarte déjà plus ou moins de sa forme originelle et primitive dans les classes élevées, où il tend à se rap-

procher davantage, souvent plus extérieurement qu'intérieurement, des Européens de l'Occident.

En faisant même abstraction de la Pologne et de la Finlande, et de l'élément allemand représenté en beaucoup d'endroits isolément, on voit que l'empire russe contient un grand nombre de nationalités étrangères, c'est-à-dire non russes, répandues sur des territoires en partie très-étendus. Elles se trouvent toutes placées à un degré de civilisation inférieur à celui des Russes eux-mêmes. Dans la Russie d'Europe, elles forment en quelque sorte un cercle autour de la nation dominante et se trouvent toutes plus ou moins entraînées sur la pente rapide de leur déclin.

Quiconque veut connaître les véritables Russes ne doit point s'arrêter à la porte majestueuse de l'empire qui s'élève si fièrement à l'embouchure de la Néva. La connaissance de l'ancien centre de l'empire, de la grande capitale moscovite, ne suffirait pas non plus pour atteindre ce but, quoique le cachet russe national soit déjà beaucoup plus sensible à Moscou que dans la jeune cité pétersbourgeoise. Quiconque veut bien voir la nation russe, et autrement qu'à travers un prisme aux mille couleurs changeantes, doit l'étudier dans cette partie de la population qui n'est point altérée par le contact de l'Occident, la chercher dans les villes de province et dans la cabane du cultivateur. Il doit aller trouver le Russe orthodoxe (pravoslavny) à son foyer rustique et hospitalier, sur la verte pelouse de son village, et le surprendre dans les expressions de sa naïve gaieté. C'est au milieu de ses occupations favorites qu'il doit apprendre à le connaître, dans son adresse vraiment digne d'admiration, dans son audacieux esprit d'entreprise, dans sa langue pleine de vitalité, si riche en expressions allégoriques, en bons mots et en proverbes frappants de vérité; dans son expression nimbique, et surtout dans ses chants d'une mélancolie douce et mélodieuse. C'est alors qu'on acquerra la conviction que derrière l'image de la Russie tournée vers l'Occident — et pour laquelle Paris semble être le nec plus ultra de la perfection — s'élève, comme du milieu d'un épais brouillard, une autre figure d'une inexprimable beauté. Cette seconde Russie, différente de l'autre, mais plus vraie qu'elle, se trouve sur le second plan, masquée, pour ainsi dire, par la Russie qui parut il y a cent cinquante ans sur le théâtre des événements politiques. Dans sa rustique simplicité, dans sa modeste apparence et dans sa somolence intellectuelle, elle a pourtant conservé depuis une succession de siècles sa raison d'être et sa valeur. C'est dans cette seconde Russie que git l'inépuisable force et la puissance réelle de l'empire russe. Mais cette autre Russie n'est pas encore parvenue à trouver dans son activité une satisfaction sensible et un bien-être suffisant, ni dans ses particularités et dans sa langue les sources d'un développement intellectuel assez élevé.

Occupons-nous maintenant des Russes qui habitent sinon exclusivement, du moins en grande majorité la véritable Russie ou la Russie d'Europe proprement dite, c'est-à-dire toute l'étendue de l'empire, à l'exception du Caucase, de la Sibérie, de l'Amérique russe, de la Pologne et de la Finlande, à l'exception aussi des gouvernements d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Kovno, où le nombre des Russes est fort restreint.

La Russie d'Europe est habitée par les tribus russes en masses plus ou moins compactes, mêlées, comme nous l'avons dit, mais seulement sur les frontières, aux nationalités étrangères qui les entourent; en sorte que les Russes apparaissent comme un peuple essentiellement continental, qui est resté toujours fidèle aux habitudes et aux principes primitifs de sa colonisation, c'est-à-dire de s'avancer successivement de différents points du centre, par masses et par groupes, le long des rivières et des fleuves, voies naturelles de communication. Les Russes ont enfin franchi la barrière géographique et politique qui les enfermait naguère, et ont pénétré jusqu'à la mer, afin de se créer des membres pour leur tronç colossal, de combattre la sécheresse par une humidité fécondante, de donner à l'œil voilé un regard dans l'espace et à la respiration oppressée un air pur et vivifiant; en un mot, pour acquérir les éléments vitaux et les conditions indispensables d'une existence politique placée sur une échelle grandiose et solide; pour entretenir l'énergie de ses propres forces par un exercice salutaire, et ne pas s'exposer à devenir, en persévérant dans son ancien état passif, la victime de circonstances désastreuses.

La Russie d'Europe, circonscrite dans les limites ci-dessus indiquées,

c'est-à-dire sans la Pologne et la Finlande, occupe un espace de 88,000 milles carrés, et dans ses 59 millions d'habitants elle compte 47,000,000 de Russes, c'est-à-dire 32,400,000 Russes proprement dits, y compris les Kozaks, 11,800,000 Petits-Russiens et 2,850,000 Russes de la Russie Blanche, qui constituent ainsi les quatre cinquièmes de sa population totale et auxquels s'applique spécialement ce que nous avons à dire sur la Russie d'Europe relativement à son climat, sa topographie, sa culture intellectuelle et sa population.

Les nombreuses particularités et les contrastes qu'on remarque dans la Russie d'Europe, et qui ont une influence si marquée sur la répartition, le genre de vie et les occupations des habitants en général, se font également sentir parmi les Russes qui, dans les gouvernements du centre et du midi, composent presque exclusivement la population. Plus on s'éloigne de Moscou, plus cette population se trouve mêlée à des peuplades de nationalités étrangères, qui dominent par le nombre dans les gouvernements de Vilna, de Bessarabie, de Kazan, d'Orenbourg, et composent presque exclusivement, comme nous l'avons dit plus haut, la population dans ceux d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Kovno.

La Russie d'Europe offre, plus que partout ailleurs dans cette partie du monde, les contrastes les plus variés, autant sous le rapport de la nature même du pays que sous celui des mœurs et du caractère de ses habitants. Mais ces contrastes n'excluent pourtant pas une certaine conformité dans les masses groupées sur une gigantesque échelle, une certaine concordance entre les rapports de la conformation du sol, du climat, etc., qui finissent par produire la lassitude et la monotonie, et excitent naturellement le désir de les rompre et de les faire oublier par le charme des jouissances que procure la société.

Ce tableau que nous offre la Russie considérée sous son point de vue topographique, le peuple Russe nous l'offre aussi à son tour; car il représente plus que tout autre peuple une nationalité colossale, homogène et compacte, à côté de cette singularité de phénomènes si opposés qui se heurtent dans sa nature et qu'on voit se manifester non-seulement dans l'état de culture matérielle et intellectuelle de la nation, mais même dans le caractère de chaque individu.

La Russie d'Europe présente une plaine peu élevée dans quelques-unes de ses parties, dont le climat, le sol et la végétation ont, directement ou indirectement, une influence d'autant plus grande sur les habitants qu'ils se touchent immédiatement avec leurs variétés très-caractéristiques. La Russie renferme à la fois et en abondance tout ce que les autres pays possèdent en partie. Mais en Russie tout est groupé par masse et non réparti suffisamment en égales proportions. Le superflu et le dénuement sont souvent, en conséquence, étroitement enchaînés l'un à l'autre; et de même que chez l'homme un ensemble moral, si imposant et si complet qu'il soit, n'est pas, dans maintes circonstances, aussi appréciable et aussi décisif que le relief de certaines qualités dominantes; de même aussi, dans la Russie, la masse absolue mais isolée de sa richesse lui est moins profitable qu'elle ne le serait si elle était composée de plusieurs parties homogènes également bien distribuées, plutôt que d'un ensemble de produits hétérogènes inégalement répartis.

En raison de sa situation géographique, le climat de la Russie est essentiellement continental; il est, selon les différentes zones que la Russie embrasse, chaud ou froid, et, en égard à la diversité des produits végétaux, groupés en masses colossales, — humide, de température moyenne, ou très-sec. Les vents ont une influence plus grande que la latitude géographique, et leur effet se fait sentir au point qu'il annihile, pour ainsi dire, l'état normal du climat. La force des vents agit dans l'intérieur même du pays aussi bien que sur les bords de la mer, et elle fait, surtout en hiver, descendre le thermomètre à un degré très-bas, dans les contrées méridionales non abritées; de sorte que la température journalière varie brusquement du froid au chaud, et que l'on passe presque sans transition des chaleurs excessives de l'été aux froids les plus rigoureux de l'hiver. Relativement à la répartition du chaud et du froid, de la sécheresse et de l'humidité, la Russie se trouve généralement dans une situation peu avantageuse. Le froid et l'humidité sont aussi intenses dans le nord que la sécheresse et la chaleur le sont dans le midi. Quant à la pluie et à la grêle, elles tombent en quantité moins grande

qu'en France, et donne seulement le tiers de celle qu'on observe dans l'Italie septentrionale. Sous les mêmes degrés de latitude, la température moyenne de l'année diminue sensiblement vers l'est; de sorte que les plus subtiles transitions d'une température élevée à une température moyenne ou inférieure sont moins sensibles dans la direction du sud au nord que dans celle du sud-sud-ouest vers le nord-nord-est. Au nord-est, la Russie a comme climat moyen celui de la Sibirie occidentale, et au sud-ouest celui de l'Allemagne. Les lignes isothermes (lignes qui réunissent les endroits de température égale pendant l'année) sont tournées vers l'est-sud-est, en sorte que certaines localités de la Suède et de l'Allemagne ont une température moyenne de l'année beaucoup plus élevée que d'autres localités placées en Russie sous les mêmes degrés de latitude.

C'est dans des proportions beaucoup plus marquées encore qu'augmentent la rigueur du froid sous la même latitude, dans la direction de l'ouest vers l'est; les lignes isochimères (lignes qui réunissent les endroits de la même température moyenne pendant l'hiver) sont tournées dans la direction du nord-ouest au sud-est et forment en même temps des courbes fortement inclinées vers le sud. La température moyenne de l'été augmente, sous le même degré de latitude dans la direction de l'ouest vers l'est. C'est pour cette raison que, dans la Russie centrale, les lignes isothermes (lignes qui réunissent les lieux de la même température moyenne d'été) traversent presque perpendiculairement les lignes isochimères, ou, en d'autres termes, le froid d'hiver augmente en Russie à mesure qu'on avance dans la direction du sud-ouest vers le nord-est, et dans la Russie centrale, lorsqu'on avance dans la direction de l'ouest-sud-ouest vers l'est-nord-est. Ainsi le nord-est de la Russie a la température d'hiver de la steppe kirghize, et le sud-ouest le même froid que celui de la partie méridionale de la Suède. Il en est tout autrement et presque à l'inverse quant à la température moyenne de l'été, attendu que le nord-est et le nord-ouest de la Russie correspondent, sous ce rapport, au sud de la Suède et au nord de l'Allemagne, tandis que le midi de la Russie correspond aux provinces danubiennes, au nord de l'Italie et au midi de la France.

Ces particularités de température jointes à celles du sol et de la végétation, par lesquelles la Russie se divise en plusieurs zones principales, produisent des phénomènes singuliers. L'extrémité nord ou, pour mieux dire, le nord-est de la Russie, c'est-à-dire la presque Kola et le territoire qui s'étend au sud jusqu'à 60° degré de latitude, en s'élargissant depuis la presque de Kaine jusqu'aux monts Ourals, sont couverts d'immenses marais fangeux dont l'ensemble est désigné sous le nom de toundra septentrionale. Cette toundra est limitrophe d'une vaste contrée dont les deux tiers au moins sont occupés par de grandes forêts. On y trouve les gouvernements de Perm, de Viatka, de Kostroma, d'Olonetz, de Novgorod, de Kazan, de Nijni-Novgorod, de Tver et de Pskov, dans lesquels plus de la moitié du sol est recouverte de forêts. Cette zone, qui s'étend à l'ouest jusqu'à 56° et à l'est jusqu'à 55° degré de latitude, confine vers le sud à la zone centrale, où le sol est mêlé de bois et de terres cultivées. Au midi de cette zone se trouve le véritable terrain propre à l'agriculture, celui qui contient le meilleur humus (tchernozém, c'est-à-dire la terre noire); cette zone touche au nord à une ligne que l'on suppose s'étendre le long de la Biélaïa, de la Kama, des villes de Kazan, de Riazan, de Toula, d'Orel, de Koursk, de Tchernigov, de Kier et de Jitomir. Au midi, la partie méridionale des gouvernements d'Orenbourg et de Samara, le gouvernement d'Astrakhan, de Tauride, le midi des gouvernements de Kherson, de Podolie et de Bessarabie, n'en font plus partie. Ce n'est que dans les parties nord-est et dans celles qui touchent à la zone dite centrale que l'on trouve quelques bois peu importants; mais au sud des villes d'Orenbourg, de Saratov, de Tambor, de Khar'kov, de Poltava et de Kichéoune règne une steppe immense, presque complètement dépourvue d'arbres et où l'agriculture et l'élevé des bestiaux se pratiquent sur une grande échelle. C'est dans la partie boisée et la zone centrale, c'est-à-dire la zone industrielle par excellence, que se trouve la véritable patrie de la Russie de la Grande-Russie.

A cette zone appartiennent, outre les gouvernements boisés de Perm, de Kazan, de Nijni-Novgorod et le gouvernement de Kostroma, très-riche en fabriques, ceux de Simbirsk, de Penza, de Tambor, de Riazan,

de Vladimir, de Toula, de Moscou, d'Yaroslav, de Kalouga, d'Orel et de Smolensk. Les gouvernements de Moscou et de Vladimir sont de toute la Russie, à l'exception toutefois du gouvernement de Pétersbourg, les plus riches en fabriques. Ceux d'Orel, de Tambor, de Penza, mais surtout de Simbirsk et d'Orenbourg, abondent en céréales. La culture des terres est mieux entendue et plus avancée dans les gouvernements boisés et marécageux situés à l'ouest du Dniepr que dans ceux de la Grande-Russie; mais l'industrie, par contre, y est fort arriérée, sauf dans celui de Kiev, riche en blés et en fabriques, et qui est déjà un gouvernement de steppe. Les trois gouvernements de la Baltique suppléent au manque de fertilité de leur sol par une culture excessivement avancée et par l'élevé du bétail porté à un assez haut degré de développement. En Livonie, la moitié du sol est couverte de bois.

Si le climat du nord-est de la Russie est, par sa rudesse, très-défavorable aux deux occupations principales des Russes — l'agriculture et l'élevé des bestiaux, — il en est déjà tout autrement dans les gouvernements d'Yaroslav, de Vladimir, de Nijni-Novgorod, de Moscou, de Riazan, de Tambor, de Toula, de Kalouga, de Smolensk, d'Orel et de Tchernigov, bien qu'ils soient encore fort en retard des contrées de l'Europe occidentale placées sous la même latitude, et que le climat n'accorde au labourer que la courte période de quatre à cinq mois pour cultiver ses champs; encore arrive-t-il que le printemps commence souvent très-tard, et que même en été il y ait des gelées pendant la nuit, dans les contrées éloignées des grands fleuves, non loin des boursiers et des marais. Dans ces contrées, la rudesse de l'air ne permet pas, comme dans l'Europe occidentale, de faire les semailles du printemps dès le mois de mars et telles d'automne au mois de septembre et même plus tard, c'est-à-dire à l'époque des pluies périodiques. En Russie, lorsque les pluies commencent à tomber, au printemps elles sont ordinairement accompagnées de chasse-neige et de dégel, tandis que la neige d'hiver couvre encore tous les champs; en automne, au contraire, lorsque le temps des pluies est arrivé, le froid commence déjà à se faire sentir et la neige à tomber, en sorte que la pousse des végétaux se trouve arrêtée. C'est pour cette raison que l'on a coutume, en Russie, de commencer l'ensemencement, au printemps, longtemps après la période équinoxiale et à une époque où, au lieu d'un horizon sombre et chargé de nuages pluvieux, le ciel est pur et que les vents s'est viennent pomper l'humidité. Par un motif analogue, et vu le retour prématuré du froid, les semailles d'automne doivent être faites bien avant l'équinoxe, car on sait combien l'aridité du sol est contraire au développement des germes. Le labourage répété et soigné comme il l'est dans d'autres pays, par exemple au cœur de l'Allemagne, est plus ou moins impraticable en Russie. La température y est aussi plus variable que dans l'Europe occidentale; les transitions du chaud au froid, et réciproquement, y sont excessivement brusques, très-fréquentes et se manifestent parfois subitement, ce qui influe d'une manière défavorable non-seulement sur les plantes, mais aussi sur les arbres. La situation est beaucoup plus avantageuse dans les gouvernements situés au sud-est et au sud de la zone que nous venons de décrire. Là, en effet, ne règnent ni hivers rigoureux, comme dans la Grande-Russie, ni chaleurs d'été intolérables, comme celles qu'on éprouve dans les steppes de l'extrême midi de la Russie. Le gouvernement de Podolie et celui de Kiev se recommandent surtout par la salubrité de leur climat, propice à la végétation; les variations atmosphériques n'y sont pas si subites que dans la Grande-Russie; l'époque favorable aux travaux des champs y est beaucoup moins limitée et s'étend pour le moins à une durée de six mois. Il faut y joindre l'incroyable fertilité du sol, trop riche pour avoir besoin d'un engrais qu'il ne supporterait même pas. Dans la région limitrophe des steppes, jusqu'à la mer Noire et les avant-postes du Caucase, le climat est chaud, l'hiver est court, l'été plus long, et les travaux ruraux peuvent être continués durant sept et même neuf mois. Le manque de forêts n'y pas, dans cette contrée, une influence si fâcheuse, et la conformation du sol y est plus favorable au bétail, quoiqu'il ait encore beaucoup à souffrir des variations trop brusques de la température. Ces variations sont si fréquentes, en effet, qu'elles se produisent presque journellement. Dans la steppe de Kherson, le printemps s'annonce dès le mois de février; en mars commencent les travaux des champs; en avril, la chaleur et par suite la sécheresse se font déjà

sentir; mais la moisson dépend de la température du mois de mai, car s'il n'y a pas de pluie dans le courant de ce mois, tout déperit aux champs. L'état de l'atmosphère n'offre pas, en hiver, plus de certitude et de stabilité. Parfois les dernières gelées ont lieu au mois de mars, d'autres fois elles se prolongent jusqu'en mai, et souvent alors il suffit d'une seule nuit pour anéantir les espérances fondées sur la plus opulente floraison. Mais ce qui, dans la région des steppes, remplit le cœur d'épouvante, ce sont les orages d'été, qui s'élevaient ordinairement avec la violence de tempêtes, et qui, par la grêle et la furie de l'ouragan, détruisent les fruits des arbres et toutes les productions des champs. La grande différence qui existe entre la température d'été et celle d'hiver exerce non-seulement dans cette zone une influence pernicieuse sur la culture du sol, mais aussi sur la principale branche d'alimentation, l'élevé des bestiaux. Parfois le bétail peut paître presque durant tout l'hiver en pleine steppe; d'autres fois on doit le nourrir pendant des mois entiers sous des hangars ouverts. Ce qui est plus pernicieuse encore que les variations de la température dans la steppe, c'est l'effrayante inégalité de la quantité de neige et de pluie qui tombe en Russie. Le climat de l'intérieur est presque sec. Même à St-Vétersbourg, ville entourée pour ainsi dire de tous côtés de masses d'eau considérables, la quantité de pluie et de neige ne s'élève que de peu au delà de ce qu'elle est en général dans le reste de la Russie d'Europe, où cette quantité n'est évaluée qu'à 15 pouces. Mais dans les steppes du midi de la Russie, elle est de beaucoup moindre, et il y tombe rarement de la pluie dans le courant de l'été, parfois même pas une seule goutte. Des étés aussi secs occasionnent alors de ces phénomènes qu'on s'attendrait à ne voir qu'un désert, et causent les plus grands ravages parmi les troupeaux par de dangereuses épidémies; tandis que, d'un autre côté, des pluies torrentielles de quelque durée qui surviennent parfois sont encore plus pernicieuses au bétail et à la végétation que les modifications qu'elles entraînent dans la conformation du sol. Dans la steppe, l'autonne est la plus belle saison; car l'hiver, avec les dangers particuliers qu'il fait naître, exerce sur les hommes et sur les animaux une influence dévastatrice. Lorsque, après une forte neige, le vent souffle soudain avec une irrésistible violence du nord ou du nord-est, et produit ce terrible phénomène des steppes connu et redouté de tout habitant de ces contrées sous le nom de bouran, la température marque souvent jusqu'à 28° R. au-dessous de zéro et rend la tempête qui l'accompagne d'autant plus intolérable.

Si l'on considère la situation topographique de la Russie d'Europe, on voit que l'immense plaine qu'elle forme ne se trouve coupée que par deux ramifications de collines peu remarquables, dans la direction de l'est-nord-est et de l'est-sud-est. Ces collines, en forme de plateau, donnent un aspect plus pittoresque aux paysages de l'ouest qu'à ceux de l'est, et leur direction est indiquée par le changement subit du cours normal des grands fleuves. La disposition des grands cours d'eau a toujours été et est encore aujourd'hui, pour le développement des Russes, d'une conséquence plus immédiate que les élévations de terrain.

L'importance des fleuves et des rivières a été augmentée et soutenue d'abord par divers systèmes de canaux, malheureusement en trop petit nombre, puis par l'entreprise toute récente de l'immense réseau de chemins de fer qui doit s'étendre sur toute la Russie, ouvrir au commerce russe la voie du progrès, au pays une ère de prospérité, aux rapports administratifs et politiques des avantages matériels et intellectuels qui se propagent ainsi sur tous les points de l'empire, en rayonnant du centre à la circonférence. Afin de donner plus d'efficacité aux chemins de fer, il faudrait, en général, maintenir en meilleur état les voies de communication déjà existantes et en créer de nouvelles, notamment auprès des fleuves, qui, dans le nord, restent pendant un long espace de temps recouverts de glace; ce serait un moyen excellent de rendre à la circulation les riches productions de tant de contrées fertiles de la Russie, en en faisant profiter le pays d'abord, puis le commerce par l'exportation à l'étranger des produits excédant la consommation. C'est en effet la difficulté des communications qui rend cette exportation peu sûre et très-coûteuse, et c'est ainsi pour la même raison que, dans l'intérieur de la Russie, des gouvernements entiers manquent souvent du nécessaire, tandis que dans d'autres la moisson reste pendant plusieurs années entassée en meules sur les champs, faute de débou-

chés; le prix du blé baisse alors à tel point que le cultivateur en tire très-peu de profit. Dans les gouvernements du nord et du centre, le transport des céréales par terre n'a lieu qu'en hiver, car au printemps et en été les habitants de la campagne sont trop occupés de leurs travaux des champs. En automne, l'humidité du sol rend presque impraticable le transport des charges d'un volume et d'un poids considérables. Il ne reste en conséquence, au cultivateur russe, que la saison d'hiver pour le transport de son blé; mais les routes d'hiver, ces magnifiques voies naturelles que possède la Russie, ne s'établissent quelquefois qu'assez tard, environ vers le mois de janvier, lors même qu'elles ne font pas complètement défaut, ce qui n'arrive, il est vrai, que très-rarement. En outre, les rivières russes ne sont pas toutes aussi navigables qu'on serait porté à le croire, à n'en juger que par leur grandeur. L'absence totale, dans l'intérieur de la Russie, de hautes chaînes de montagnes et de vallées abondantes en sources, ainsi que le manque de forêts dans tout le midi, expliquent suffisamment pourquoi les fleuves et les rivières russes, ne coulant que lentement sur une surface à peine inclinée et n'ayant qu'une profondeur peu considérable, contiennent généralement peu d'eau. Le plus grand fleuve russe se jette d'ailleurs dans une mer intérieure, la mer Caspienne, dont les populations rivérales, pauvres et à moitié sauvages, entravent le commerce plutôt qu'elles ne le favorisent. Ce n'est que tout récemment que la mer Caspienne a pris plus d'importance en raison de la voie naturelle de communication qu'elle présente entre la Russie d'Europe et le Caucase oriental. Les grandes inondations qui ont lieu au temps du dégel, où presque toutes les communications par terre sont interrompues, n'offrent pas une suffisante compensation au manque d'eau qui se remarque souvent dans les fleuves et les rivières de la Russie.

Mais les fleuves de la Russie ont aussi un caractère national: le Volga représente au général la véritable Grande-Russie; le Dniepr, la Petite-Russie; le Don, les Kozaks sortis de la Grande-Russie; la Vistule est un fleuve polonais; la Duna est lettonne, et le Niémen, l'Ilithuénie; la Dvina est le fleuve des Russes du nord; c'est en joignant son cours que l'élément russe brisa et démembra l'élément finnois en deux groupes principaux.

Si nous faisons une courte revue rétrospective des rapports que la nature a établis entre les diverses parties de la Russie; si nous laissons de côté les plaines marécageuses de l'extrême nord, les steppes salines de l'extrême sud-est et les particularités transitoires de l'ouest, nous reconnaitrons que la Russie d'Europe se subdivise en quatre immenses régions qui ne peuvent former un Etat puissant et indépendant que par leur réunion. Le nord, et surtout le nord-est, consiste en immenses forêts qui recouvrent environ 20,000 milles carrés, et se transforment, vers le centre de la Russie, par un mélange de terres cultivées, en une région qui, à l'aide du puissant système fluvial qui l'alimente, forme le centre physique, national, politique et industriel de la Russie, et s'étend sur une surface d'environ 18,000 milles carrés. Cette région centrale a cependant besoin, pour l'existence de ses habitants, des forêts qui sont situées au nord et des terrains du midi, excessivement fertiles et deux fois aussi grands que la France. Ces terrains se relient, vers le sud, à la grande région des steppes, dans une étendue d'environ 20,000 milles carrés. Cette région des steppes, qui a été traversée pendant plusieurs siècles consécutifs par des hordes nomades, est devenue, de nos jours, de plus en plus cultivée par le nombre toujours croissant des colonies venues de l'intérieur, et ne tardera pas à voir luire une ère nouvelle de prospérité, conséquence inévitable de l'émancipation des serfs et du départ complet des dernières tribus tatares du gouvernement de Tauride.

Ce qui concerne les animaux domestiques et l'élevé du bétail se présente sous des rapports très-variés et analogues à l'influence commune du climat et de la végétation. Les bestiaux abondent davantage et on en prend aussi beaucoup plus de soin dans les lieux où l'agriculture et l'exploitation des forêts font plus ou moins défaut, en un mot, dans les steppes. On trouve pourtant aussi, dans la région de l'agriculture par excellence, l'élevé de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux, à côté d'une économie rurale d'une grande importance. Malgré la situation défavorable des steppes et les pertes fréquentes de troupeaux entiers auxquelles on y est exposé, l'élevé des bestiaux s'y fait sur une très-grande échelle, comme, en général, dans toute la Russie

d'Europe. Un rapide aperçu suffira pour donner une idée de l'étendue de cette industrie. Dans la Russie d'Europe, non compris la Pologne et la Finlande, pour 57,600,000 habitants dans l'année 1856, on comptait, 88,600,000 têtes de bétail de toutes catégories, c'est-à-dire 155 têtes environ pour 100 habitants; tandis qu'en Angleterre on compte pour 100 habitants plus de 200 têtes de bétail; en Prusse, 150; en France, 150; et en Autriche, 130. Mais proportionnellement aux quatre régions principales que nous avons décrites plus haut, la richesse du bétail, eu égard à ses diverses espèces, est très-inégalement répartie.

Dans la Russie d'Europe on comptait plus de 15,000,000 de chevaux pour une population de 57,600,000 âmes, c'est-à-dire environ 26 chevaux pour 100 habitants; tandis qu'en Prusse il n'y en a pas plus de 9 pour un pareil nombre d'habitants; en France, pas plus de 8; en Angleterre et en Autriche, pas plus de 7. Ce sont les gouvernements d'Orenbourg, d'Astrakhan et de Podolie qui sont les plus riches sous ce rapport; puis viennent les gouvernements de Samara, de Perm, d'Orel, de Smolensk et de Tambov dans la Grande-Russie; les plus pauvres dans cette catégorie sont ceux de Vladimir et de Moscou.

21,700,000 têtes de bêtes à cornes fournissent une moyenne de 37 têtes pour 100 habitants de la Russie d'Europe. La Prusse offre ici une proportion de 33 têtes pour 100; l'Autriche, de 30; la France, de 29; l'Angleterre, de 28. Les contrées les plus riches en bêtes à cornes sont le gouvernement d'Astrakhan, le pays des Kozaks du Don et le gouvernement de Novgorod; parmi les gouvernements de la Grande-Russie, ceux de Kalouga, d'Orenbourg et de Smolensk. Les plus pauvres sont ceux de Tambov, de Biazan, de Simbirsk, de Penza, de Pétersbourg et en général tous les gouvernements du centre.

En Russie, 41,500,000 moutons faisaient une moyenne de 72 têtes pour 100 habitants; l'Angleterre offre ici une moyenne de 144 têtes; la Prusse, 100; la France, 97; l'Autriche, 74. Les gouvernements qui contiennent le plus de moutons sont ceux d'Astrakhan, de Tauride, d'Yékaterinoslav, de Simbirsk, de Kherson et le pays des Kozaks du Don; les plus pauvres sont ceux de Moscou, de Pskov, de Novgorod et notamment celui de Pétersbourg. L'élevage des moutons progresse visiblement; elle est surtout répandue dans les gouvernements du midi ainsi que dans le territoire qui s'étend depuis le fleuve Oural, à l'ouest, vers le Volga moyen et le haut Don, jusqu'au Dniepr moyen; ensuite cette industrie diminue à mesure qu'on avance vers le nord ou le nord-ouest, où l'agriculture et les relations commerciales sont plus florissantes et où les terres cultivées, les forêts et le climat apportent quelques obstacles à l'élevage du bétail. Les races supérieures de moutons se trouvent principalement dans la Nouvelle-Russie, puis en Petite-Russie, dans les gouvernements du sud-ouest et en partie dans ceux du Volga. Le gouvernement d'Astrakhan possède environ 26,000 chameaux; celui d'Arkhangel, 140,000 rennes.

Si nous considérons les habitants, sous le triple rapport de leur répartition dans le pays; du chiffre proportionnel des deux sexes dans les villes et dans les campagnes; des différentes classes de la population et de l'état de leur culture intellectuelle, nous obtiendrions le résultat suivant:

Il y avait, dans l'année 1859, 59,000,000 d'habitants répartis sur 88,000 milles carrés, ce qui fait une moyenne de 670 habitants par mille carré pour la Russie d'Europe, non compris la Pologne et la Finlande. En 1856, cette moyenne était de 660 individus par mille carré; tandis que dans la Grande-Bretagne elle est de 4,780; en France, de 3,750; en Prusse, de 3,380; en Autriche, de 3,600. Les gouvernements relativement les plus peuplés sont ceux de Moscou, avec environ 2,750 habitants par mille carré; de Podolie, de Koursk, de Toul, de Poltava et de Kiev, avec plus de 2,000 habitants par mille carré. Les moins peuplés sont ceux de Novgorod, de Perm, le pays des Kozaks du Don, les gouvernements d'Orenbourg, de Vologda, d'Olonetz, d'Astrakhan et d'Arkhangel, dans lesquels le chiffre moyen tombe de 400 à 17 individus par mille carré.

La Russie d'Europe, comparativement au reste de cette partie du monde, n'est donc que faiblement peuplée; observons toutefois qu'en égard au peu de culture du sol et à la médiocrité des récoltes, il faut admettre pour la Russie des proportions inférieures à celles des autres contrées; car les effets d'une population trop nombreuse doivent se produire chez elle d'une manière plus sensible et plus prompte que dans d'autres grands pays.

La population de la Russie est plus nombreuse au centre de l'Empire que vers les frontières; c'est à Moscou et dans les cinq autres gouvernements nommés plus haut qu'on s'en aperçoit davantage. Si l'on ajoute à ces six gouvernements les douze autres qui les suivent immédiatement pour l'importance relative de la population, on aura 18 gouvernements qui renferment dans leur ensemble tous les grands centres: St-Petersbourg, Moscou, Nijni-Novgorod, Kiev, et cette partie de la Russie dont le nord est presque exclusivement habité par des Russes, le sud à peu près entièrement par des Petits-Russiens, et où la moyenne de la population s'élève au delà de 1,350 individus par mille carré.

Si le classement des habitants de la Russie en citadins et en campagnards ne suffit pas pour donner une idée complète de la situation relative de la population des villes vis-à-vis de celle des campagnes, dans laquelle il faut comprendre aussi un grand nombre de bourgs et de possads, le rapide exposé suivant complètera cette lacune et pourra, jusqu'à un certain point, offrir au lecteur une statistique exacte de ces diverses populations. D'après les calculs faits en l'année 1856, la population citadine de la Russie d'Europe, au nombre de 5,200,000 âmes, était répartie dans 614 villes et plus de mille bourgs, dont 25 assimilés aux villes; celle des campagnes était de 52,400,000 âmes. D'où il suit que l'on pouvait compter 91 villageois et seulement 9 citadins sur 100 habitants. Il faut d'ailleurs remarquer que la population des villes augmente aujourd'hui plus qu'autrefois et en plus grande proportion que celle des campagnes; et cependant l'accroissement de la population totale de la Russie ne s'élève annuellement qu'à une moyenne de 1 pour 100. — Si l'on y ajoutait la population de tous les bourgs, villages, et surtout celle des villes de la Petite-Russie, elle serait relativement beaucoup plus nombreuse. Les gouvernements de Pétersbourg et de Moscou offrent, en raison de leurs capitales, des rapports tout à fait anormaux. Dans le premier de ces gouvernements, la population citadine s'élevait en 1856 à 53.5 pour 100, et dans l'autre à 27.5 pour 100; tandis que dans la Russie d'Europe en général elle ne représente que 11 pour 100; puis viennent les gouvernements situés sur la mer Noire, qui ne furent que plus tard habités par des Russes: ceux de Kherson, de Tauride et de Bessarabie, avec environ 29 pour 100 de population urbaine; enfin les gouvernements essentiellement russes, dans lesquels la population des villes compte entre 10 et 5 pour 100. Dans celui d'Orenbourg, elle ne se monte pas même à 2 pour 100.

Remarquons que non-seulement la population totale des villes de la Russie est faible, mais que celle des villes prises séparément, abstraction faite des chefs-lieux de gouvernement, est aussi très-restreinte. On ne compte que trois villes ayant au delà de 100,000 habitants: St-Petersbourg, Moscou et Odessa; huit en renferment plus de 50,000 et 18 en ont plus de 25,000; le plus grand nombre contient entre 5,000 et 2,000 habitants; la plus petite ville de la Russie, celle de Khotmyk, dans le gouvernement de Koursk, n'en a que 426.

Dans toute la Russie septentrionale, le gouvernement de Pétersbourg excepté, et dans la plus grande partie du centre, la population des femmes dépasse celle des hommes. Ce n'est que chez les Petits-Russiens et les Tatars que les hommes sont plus nombreux que les femmes. On compte en moyenne, sur 203 individus, 100 hommes et 103 femmes; dans le gouvernement d'Yaroslavl, on trouve 119 femmes contre 100 hommes; dans ceux de Moscou, de Kherson, de Tauride et de Pétersbourg, respectivement 93, 91, 85 et 71 femmes seules contre 100 hommes. Dans les gouvernements du midi, le chiffre des naissances, malgré le petit nombre des femmes, dépasse celui des morts.

Sous le rapport des écoles publiques et du nombre de ceux qui les fréquentent, les résultats ne sont malheureusement pas encore aussi satisfaisants qu'on devrait le désirer. Mais il faut constater que l'enseignement élémentaire — la lecture, l'écriture et le calcul — a pris récemment un assez grand développement parmi les classes inférieures, tant par l'augmentation des écoles ordinaires que par la création des écoles gratuites du dimanche, fondées dans beaucoup de localités par les hautes classes de la société et entretenues par elles. En 1856, l'instruction en Russie n'était encore répartie qu'entre 430,000 individus des deux sexes, c'est-à-dire à peine 1 sur 100; tandis que dans les gouvernements de

Livonie, d'Esthonie, de Courlande et de Pétersbourg, plus de 4, 3 et 2 pour 100 de la population participaient à l'enseignement. Dans ceux de Samara, de Saratov, de Tauride et de Bessarabie — qui contiennent tous de nombreux colons allemands, — et dans ceux de Moscou et d'Arkhangel, le chiffre des individus qui recevaient une instruction quelconque était en général de 1 pour 100; dans tous les autres gouvernements il y en avait encore moins, et même on remarque qu'en Volhynie le chiffre était au-dessous d'un quart pour 100. En général, les gouvernements de la Russie-Blanche et de la Petite-Russie sont, sous ce rapport, dans un état encore moins favorable que ceux de la Grande-Russie.

Quant aux établissements industriels, fabriques, manufactures et autres usines de la Russie d'Europe, ils se trouvent situés pour plus de moitié dans les quatre gouvernements de Pétersbourg, de Moscou, de Vladimir et de Perm; celui de Kiev en contient encore beaucoup; les gouvernements de Novgorod, de Poltava, de Smolensk et de Bessarabie sont ceux qui en possèdent le moins.

Mais un des points les plus importants à signaler est celui qui établit la proportion existant entre les fidèles de l'Eglise grecque orthodoxe et les adeptes des divers autres cultes pratiqués en Russie. Parmi les 49 gouvernements qui divisent le territoire de la Russie d'Europe, les 30 qui forment le centre sont de confession grecque; les 19 autres gouvernements sont, à cet égard, placés à peu près dans les conditions suivantes : l'Esthonie et Kovno sont presque exclusivement habités par des adeptes de religion non grecque; la Courlande, par plus de 90 pour 100, la Livonie et Vilna, par plus de 80 pour 100; Orenbourg en compte plus de la moitié; à Grodno, le nombre des grecs orthodoxes l'emporte de peu sur celui des non grecs. Puis, en descendant l'échelle, on trouve dans le gouvernement d'Astrakhan plus de 40 pour 100 d'adeptes de religion non grecque; dans ceux de Vitebsk et de Minsk, plus de 80 pour 100; dans ceux de Pétersbourg, de Kazan, de Podolie et de Volhynie, plus de 20 pour 100; enfin, dans ceux de Kiev, de Mohilev, de Samara et de Saratov, plus de 10 pour 100. Dans le gouvernement de Tauride, les anciennes proportions ont beaucoup changé depuis l'émigration en masse de la population tatare.

Quant à la répartition des cultes entre les 59,000,000 d'habitants de la Russie d'Europe, on peut l'établir ainsi : plus de 50 millions appartiennent à l'Eglise grecque, desservie par un clergé qui compte, avec familles et serviteurs d'église, 600,000 membres et 24,600 églises.

Le nombre des catholiques est d'environ 3 millions, possédant 1,150 églises proprement dites, desservies par 3,000 ecclésiastiques. La population catholique est principalement répartie dans les gouvernements de Kovno, de Vilna et de Grodno. Dans le premier, plus des trois quarts des habitants sont catholiques; dans le second, deux tiers, et dans le dernier, un tiers. Le chiffre total des catholiques dans tout l'empire de Russie se monte environ à 6,750,000.

Le nombre des protestants est de 2,000,000, dont 1,950,000 luthériens et 50,000 réformés; leur clergé se compose de 490 membres et le nombre des églises est de 990. Le gouvernement d'Esthonie est presque entièrement peuplé de protestants; en Livonie, ils forment les trois quarts et en Courlande plus de la moitié de la population; dans le gouvernement de Pétersbourg, on en compte 150,000. Il y en a quelques-uns dans tous les gouvernements. Le nombre des protestants dans tout l'empire russe est de 4 millions.

Le nombre des juifs s'élève au delà de 1,400,000, dont 6,000 karaïmes. Dans tout l'empire il y a plus de 2 millions de juifs. Ils sont principalement répandus dans les provinces de Pout, surtout à Kiev, en Podolie, Volhynie, à Kovno, Grodno, Minsk et Mohilev. Ils forment, dans ces sept gouvernements, la neuvième partie (1,050,000) de la population totale, possèdent 568 synagogues, 2,305 maisons de prière et un clergé composé de 5,043 rabbins.

Le nombre des mahométans s'élève à environ 2 millions, avec un clergé de 7,935 membres et 4,718 mosquées. C'est principalement dans les gouvernements d'Orenbourg et de Kazan qu'ils sont le plus répandus.

Le chiffre des lamattes ou bouddhistes se monte à environ 70,000, avec un clergé de 1,930 individus et 82 khourouls ou maisons de prière. Ces lamattes sont les Kalmouks du gouvernement d'Astrakhan et en petit nombre ceux du pays des Kozaks du Don.

Une fraction très-minime de la population russe est encore idolâtre; on les trouve parmi les Bachkirs, les Metchériaks, une petite partie des tribus finnoises de l'est et quelques bohémien, le tout au nombre d'environ 100,000 individus.

La répartition des habitants en diverses classes, le nombre des propriétaires fonciers comparé à celui des paysans, des seigneurs aux côtés des serfs, fournissent un intéressant complément au tableau de l'état social de la Russie. On peut admettre qu'en Russie il y a un prêtre sur 126 habitants, et sur 800 un fonctionnaire public. Ce qui prouve à quel point l'administration est concentrée à St-Petersbourg, c'est le grand nombre d'employés qui y sont établis : on en compte plus de 10,000 qui forment le dixième de la totalité des employés russes; en sorte qu'à St-Petersbourg, sur 40 personnes on trouve 1 employé. Le chiffre de la noblesse héréditaire et de la noblesse personnelle, c'est-à-dire les personnes jouissant soit par leur naissance, soit par leurs fonctions, des droits et des prérogatives de la noblesse, se monte environ à 750,000; il y a 70,000 familles nobles d'origine. 107,000 nobles possédaient autrefois des serfs, et 103,000 propriétés avaient des paysans attachés à la glèbe. Quant aux marchands inscrits dans l'une des trois guildes, il y en avait au delà de 300,000; plus de 3,500,000 mechtchanines, c'est-à-dire bourgeois; plus de 15 millions de paysans appartenant aux apanages de la couronne et aux domaines de l'empire et de la famille impériale. La noblesse allemande des provinces de la Baltique possédait 1,100,000 Esthoniens et Lettons comme paysans sur ses propriétés. Dans les années 1856 et 1859, la Russie avait 21,976,000 serfs (parmi lesquels 10,695,000 appartenant au sexe masculin), et 1,463,000 gens dits de la cour seigneuriale, qui n'avaient aucune portion de terrain et formaient la domesticité, les artisans, etc., ou bien qui s'entretenaient eux-mêmes et payaient à leur seigneur une redevance annuelle. Le chiffre des serfs du sexe masculin formait environ 35 pour 100 de la population mâle de la Russie d'Europe; celui des propriétaires, moins de deux cinquièmes pour cent. Parmi les serfs, chez lesquels le nombre des femmes dépassait de 600,000 celui des hommes, il y avait presque 65 pour 100 de la population, c'est-à-dire 7,100,000 individus mâles faisant partie de la propriété de 44,000 biens fonciers engagés hypothécairement aux banques de l'empire pour une somme de plus de 425,000,000 de roubles (1 milliard 700 millions de francs), c'est-à-dire plus des deux cinquièmes de tous les biens privés et les deux tiers de tous les serfs, situation qui s'était encore aggravée pendant ces dernières années.

Des 105,800 propriétaires de serfs il y en avait à peu près 3,600 qui, sans avoir de terre, possédaient ensemble 12,000 individus mâles, ce qui faisait une moyenne de trois serfs pour chaque propriétaire. Le chiffre des plus petits propriétaires, c'est-à-dire de ceux qui avaient moins de 21 serfs, se montait à 43,000, possédant ensemble 340,000 âmes, c'est-à-dire chacun 8 individus mâles en moyenne; 36,200 propriétaires, qui, réunis aux précédents, forment ce qu'on appelle les petits propriétaires, possédaient de 21 à 100 serfs du sexe masculin, ou un ensemble de 1,697,000 et une moyenne de 47 pour chacun. 20,150 gentilshommes possédaient de 100 à 500 âmes donnant un total de 3,974,000 âmes ou une moyenne de 197 par propriétaire. 2,450 gentilshommes possédaient de 500 à 1,000 âmes, soit 1,598,000 ou 652 pour chacun. 1,400 gentilshommes possédaient une masse plus de 3,074,000 âmes ou 2,196 pour chacun. Si nous divisons les propriétaires en trois classes et que nous comptons dans la première ceux qui avaient moins de 100 âmes, dans la deuxième ceux qui en avaient entre 100 et 500, et dans la troisième ceux qui en avaient au delà de 500, nous trouvons un effectif de plus de 79,000 petits propriétaires, avec 2,037,000 âmes ou 19 pour 100 de tous les serfs mâles; plus de 20,000 propriétaires avec 3,974,000 âmes ou 37 pour 100, et 3,850 propriétaires avec 4,672,000 âmes ou pris de 44 pour 100. Conséquemment les petits propriétaires étaient en majorité, mais la plupart des paysans serfs appartenaient aux grands domaines.

Des 49 gouvernements de la Russie d'Europe — ou 50 en y ajoutant le gouvernement de Stavropol — il fallait exclure au moins les trois provinces de la Baltique, où il n'y avait pas de serfs, et celui d'Arkhangel, où il ne s'en trouvait que 20 n'appartenant à aucun domaine. Le plus grand nombre de serfs se trouvait dans trois gouvernements

de la Petite-Russie : Kiev, Volhynie, Podolie; puis dans les gouvernements de la véritable Grande-Russie : Toula, Riazan, Smolensk, Tambov, Tver, Nijni-Novgorod, Koursk, Orel, Vladimir, etc.; puis dans les gouvernements de l'ouest. On en trouvait en plus petite quantité vers l'est, le nord et le sud, où la noblesse russe ne s'établit que plus tard, ainsi que le constatent les documents historiques. En égard au nombre relatif des serfs, les gouvernements pouvaient être en général groupés à peu près de la manière suivante : il y avait plus de 50 serfs pour 100 habitants dans les gouvernements du centre et de l'ouest, qui forment géographiquement un demi-cercle non interrompu de Kostroma jusqu'en Podolie. A ce groupe appartiennent les 16 gouvernements suivants : Smolensk, 69 pour 100; Toula, 69; Mohilev, 65; Kalouga, 62; Minsk, 61; Podolie, 60; Nijni-Novgorod, 59; Vladimir, 58; Kiev, 58; Kostroma, 57; Vitebsk, 57; Yaroslav, 57; Volhynie, 57; Riazan, 57; Pskov, 54; Tver, 51. Au second groupe, qui entoure le premier au sud-est et au nord-ouest, et dans lequel le chiffre des serfs constituait de 25 à 50 pour 100 de la population totale, appartiennent 19 gouvernements, c'est-à-dire le reste de tous ceux de la Grande-Russie, à l'est jusqu'au Volga; le surplus de ceux de la Petite et de la Nouvelle-Russie, à l'exception du gouvernement de Tauride; puis Novgorod, Kovo, Vilna, Grodno et Perm. Le troisième groupe, qui contenait en serfs 10 à 25 pour 100 de la population totale, comprend les cinq gouvernements de Pétersbourg, 24 pour 100; Vologda, 23; Samara, 15; Kazan, 14; Orenbourg, 12. Au quatrième groupe, dont les serfs ne formaient pas plus de 10 pour 100 de la population totale, appartiennent les six gouvernements de Tauride, 6 pour 100; Olenetz, 4; Viatka, 3; Astrakhan, 3; Stavropol, 2; Bessarabie, 1. Mais le nombre relatif des serfs en général ne suffirait pas pour donner une idée approximative de la situation morale des habitants des divers gouvernements; on doit, pour l'obtenir, considérer aussi la répartition des serfs sur les grands et les petits domaines. On comptait en moyenne, dans la Russie d'Europe, 100 individus mâles par chaque propriétaire de serfs; mais il y avait d'énormes contrastes dans la répartition des serfs : dans le gouvernement de Perm, par exemple, il y avait 2,621 individus mâles par propriétaire, tandis qu'en Bessarabie il n'y en avait que 20. Il y avait plus de 150 âmes par propriétaire dans les gouvernements de Perm, de Kiev, de Podolie, de Nijni-Novgorod, de Volhynie et de Viatka; dans 25 gouvernements de la Grande et de la Petite-Russie, il y avait l'un dans l'autre de 75 à 150 âmes par propriétaire; et dans les 15 gouvernements suivants, moins de 75 âmes, savoir : ceux de Kharkov, d'Astrakhan, de Smolensk, d'Ykaterinodar, de Koursk, de Tchernigov, de Kherson, de Stavropol, de Tauride, dans le pays des Kozaks du Don, dans les gouvernements de Novgorod, de Poltava, d'Orenbourg, d'Olenetz et de Bessarabie. Ainsi les biens les plus considérables peuplés de serfs se trouvaient à Perm, où les grandes mines et les usines ont la propriété d'un petit nombre de familles. En sus des individus attachés spécialement à ces établissements, plus de 120,000 paysans de domaines privés y travaillaient aussi. Après le gouvernement de Perm viennent les gouvernements à grains du sud-ouest, remarquables par le nombre de grands domaines seigneuriaux qui se sont formés du temps de la domination polonaise, et deux des gouvernements du nord-est : celui de Nijni-Novgorod, dans lequel plusieurs anciens domaines (votchines) se sont conservés, et celui de Viatka, où chaque propriétaire foncier possédait habituellement beaucoup de paysans, parce que le nombre des domaines y était, en général, très-restreint. Puis viennent deux gouvernements de la Russie-Blanche, ceux de la Lithuanie et la majeure partie des gouvernements de la Grande-Russie, sans distinctions bien tranchées; puis encore quelques-uns de la Grande-Russie; ensuite plusieurs gouvernements de la Petite et de la Nouvelle-Russie, où le servage s'est formé plus tard; et enfin ceux où le nombre des serfs était en général très-faible. Le plus grand nombre de petits propriétaires de terres morcelées se trouvait dans les gouvernements de Poltava, de Koursk, de Tchernigov, de Smolensk, de Riazan, de Novgorod et dans le pays des Kozaks du Don, où le servage pesait, pour cette raison, d'une manière plus onéreuse sur les paysans.

C'est donc au moyen même de la population de l'empire, c'est-à-dire parmi les Russes proprement dits, que le servage s'était le plus fortement développé, mais particulièrement dans les gouvernements situés plus près de Moscou, où s'établirent les institutions d'État sous l'influence

directe du centre de l'empire. Par contre, il avait pris moins d'extension chez les Petits-Russiens, les habitants de la Russie-Blanche et les Lithuaniens, et moins encore parmi les tribus dont les Limites se confondaient avec celles des tribus russes, c'est-à-dire chez les Polonais, les Finnois et les Tatars. Dans les deux derniers groupes de onze gouvernements ci-dessus désignés, la proportion du nombre des serfs avec celui du reste de la population était beaucoup plus faible.

A l'exception des gouvernements de Riazan, de Koursk (habité en partie de Petits-Russiens), de Smolensk (contenant un grand nombre de Russes de la Russie-Blanche) et de Novgorod (renfermant des éléments finnois), les autres gouvernements de la Grande-Russie représentaient le plus grand nombre absolu et relatif de serfs; mais le servage y était moins pernicieux, parce que le nombre des serfs, comparé à celui des propriétaires, était en effet assez considérable, car il s'élevait en moyenne jusqu'à 100 individus par propriétaire, état de choses jugé alors très-favorable. Un fait vraiment intéressant et qui doit causer une vive satisfaction, c'est que, dans les vingt-cinq dernières années qui viennent de s'écouler, le nombre des serfs avait diminué de plus de 250,000 individus, c'est-à-dire de plus de 1 pour 100; tandis que la population totale s'était accrue d'environ 10 millions d'âmes, c'est-à-dire à peu près 20 pour 100. Ce fait s'explique tout naturellement par un pressant besoin de recrues provoqué par plusieurs guerres successives : un grand nombre de serfs appelés sous les drapeaux furent, par leur entrée au service militaire, définitivement affranchis du servage.

Après cette rapide esquisse de la situation générale de la Russie et des Russes, nous nous occuperons des époques principales du développement historique de ce peuple en général et de ses diverses tribus en particulier, ainsi que des détails ethnographiques qui les concernent; car bien que les Russes forment un grand ensemble politique, ils offrent cependant plusieurs nuances distinctes de nationalité.

C'est à partir du neuvième siècle que l'histoire des Slaves de l'est vient celle des Russes ou de la Russie, par suite de l'appel qu'ils firent aux Russes-Varaques, qui donnèrent le nom de Russes au pays subjugué. Les différents noms que les tribus slaves portaient précédemment disparurent bientôt, et les tribus russes, qui se distinguent encore aujourd'hui les unes des autres en Russes proprement dits, Russes de la Sibirie, Petits-Russiens, Russes de la Russie-Blanche et Kozaks, ne naquirent et ne se formèrent qu'à la suite d'événements postérieurs.

Comme il ne s'agit pas ici, à proprement parler, de l'histoire russe, mais de la description caractéristique des Russes dans leur développement historique, nous ne mentionnerons que très-succinctement les diverses périodes de cette histoire.

L'histoire de la Russie se divise avant tout en ancienne et en moderne; cette dernière ne date que des créations de Pierre le Grand. Mais des événements importants ont nécessité plusieurs subdivisions marquées, surtout avant Pierre le Grand. Novgorod doit être considérée comme le germe de l'empire russe, de même que Kiev en est le berceau. C'est de Novgorod que les Slaves de l'est reçurent une nouvelle dynastie et une désignation nationale qui les réunit sous le même nom. Kiev devint bientôt le centre politique, plus religieux de l'empire, et conserva le premier rang parmi les villes russes jusqu'aux temps de la domination mongole; il en fut de même de ses princes vis-à-vis des autres princes russes. Ce fut aussi sur le sol de Kiev que le fruit d'une intime fusion du monde slave oriental avec les idées normandes et grecques parvint à sa maturité. Mais le centre national, le cœur, la Russie ne le trouva qu'à Moscou, comme elle en trouva plus tard la tête à St-Petersbourg, que l'on pourrait aussi nommer le trait d'union intellectuel qui réunit la Russie au reste du monde civilisé.

Jusqu'à Pierre le Grand, nous voyons dans l'histoire de la Russie une lutte entre deux éléments opposés, la lutte de l'ancien monde slave morcelé contre le principe de centralisation et d'autocratie fondé par les Normands, développé politiquement et moralement par les Mongols, et enfin poussé depuis au plus haut degré d'intensité. Lorsque le pouvoir se centralisa, l'ancien système de morcellement disparut, l'importance primitive du peuple fut annihilée et la loi remplaça l'usage. D'une agitation fébrile et de l'absence de formes on passa à la stabilité.

C'est de l'avènement de Rurik, c'est-à-dire de l'appel fait aux Varaques,

que datent les premiers germes de l'autocratie; mais, dans le quatorzième siècle, ces germes se développèrent plus amplemment, le principe autocratique poussa de profondes racines dans la principauté moscovite, entra ensuite en lutte ouverte avec un adversaire discrédité et épuisé, et affranchit enfin le peuple et le pays du joug étranger. L'invasion des Mongols en Russie, leur longue domination, leur décadence et leur chute, eurent, en Russie, sous plusieurs rapports, une grande influence, d'abord sur la Russie, et en second lieu sur tout l'est du monde slave. Sans cette période d'humiliation et sans la réaction de l'esprit de nationalité qui en fut la suite, sous le double rapport politique et religieux, l'empire se fût difficilement élevé au degré de grandeur et de prospérité qu'il atteignit plus tard. Jusqu'à l'époque de l'appel fait aux Varagues, les tribus slaves de l'est vécurent, sans lien politique intérieur ou extérieur, en un grand nombre de groupes plus ou moins considérables, séparés parfois par de longs intervalles inhabités. La proche parenté était désignée par le mot *rod* (genus, famille, tribu); chaque *rod* vivait séparément, gouverné par un chef élu, le *starost* (ancien), ou par le *vladika* (souverain) ou *kniaz*. (Ce dernier mot, qui était employé comme équivalent de *knazh*, est dérivé du mot allemand *knute*, lequel signifie principalement une personne de bonne race, de haute dignité; car le mot allemand *kunne*, avec lequel il a de l'affinité, signifie, dans l'ancienne langue allemande, race, famille). Les tribus formaient des communes libres se gouvernant elles-mêmes, et trouvaient dans le sentiment d'une même origine un puissant lien de cohésion. Chaque tribu se subdivisait en cantons (*mirs*), ceux-ci en villages (*selos*, viés) qui réunissaient plusieurs enclos. Ainsi que le chef de la famille dirigeait l'enclos, de même les anciens dirigeaient les communes, et c'est parmi eux que l'on choisissait les anciens de tribu, auxquels étaient confiés les intérêts communaux. La masse du peuple jouissait auprès d'eux d'une liberté complète et de droits égaux. Ainsi que nous l'avons dit, on ne trouve aucune trace d'États politiques parmi les anciens Slaves; ils n'avaient de même aucune idée des rapports qui existent entre le maître et l'esclave. Les affaires se décidaient en conseil général; les fonctions de chef militaire étaient électorales et temporaires. La séparation des tribus donnait naissance à une hostilité réciproque et les laissait dans un état de faiblesse relative vis-à-vis de leurs voisins. Des dangers communs amenaient des rapprochements momentanés, comme, par exemple, l'union des tribus slaves et finnoises contre les Normands lorsque ceux-ci entreprirent leur expédition contre Constantinople et que, s'avancant du nord au midi par la grande voie fluviale du Dniepr, ils imposèrent un tribut aux peuplades slaves et finnoises du nord. Le développement indépendant de beaucoup de tribus slaves se prolongea jusqu'à la formation de fédérations permanentes et se manifesta de nouveau au onzième siècle, au commencement du partage de la Russie en principautés séparées.

Les Slaves de l'est manquaient d'unité politique et d'une religion qui, comme le christianisme, eût donné à cette unité une sanction et une vigueur réelles. Ils acquirent l'unité par les Varagues, princes héréditaires et chefs de tribus guerrières organisés d'après des principes aristocratiques; la religion leur fut apportée par les Grecs (Byzantins), représentants de la chrétienté orientale et de sa civilisation. Mais les germes de cette civilisation furent plus tard anéantis par les hordes sorties des steppes de l'Asie centrale.

Lorsque l'héroïque personnalité de Charlemagne eut opéré la réunion de presque tous les peuples de races latine et germanique du continent, le besoin d'une alliance dans l'intérêt de la défense commune fut aussi vivement éveillé chez les tribus slaves par leur contact avec ce nouveau pouvoir d'une si colossale grandeur. Il n'est cependant pas possible de démontrer jusqu'à quel degré cette nouvelle existence politique parvint à s'établir parmi les tribus des Slaves de l'est; il est probable qu'elle se développa différemment dans les diverses contrées; et il paraît que dans le nord, à Novgorod, la fédération ou l'assujettissement de la majeure partie des tribus s'enracina plus profondément. Les Slaves novgorodiens, les Krivitchs et quelques tribus finnoises du voisinage firent ensemble appel aux Russes ou Romes (862), l'une des tribus principales des Varagues qui, probablement plus comme d'eux par des relations commerciales, n'avait pas fait partie de leurs oppresseurs et n'avait exigé d'eux qu'un simple tribut, ne se préoccupant ni du peuple ni de l'administration. Les députés envoyés aux Russes-Varagues pronon-

cèrent ces paroles caractéristiques: «Notre pays est grand et productif, mais l'ordre y manque. Venez pour y régner et nous gouverner.»

Les Russes-Varagues vinrent du nord de la Suède, en plusieurs troupes de guerriers placées sous le commandement de trois frères: Rurik, Sinéus et Trouvor, qui s'établirent séparément à Ladoga, sur le littoral-Ozéro (le Blanc) et à Isborsk, non loin de Pskov. Après la mort de ses deux frères, qui survint bientôt après leur arrivée sur le territoire slave, Rurik transféra sa résidence à Novgorod et, assisté par des gouverneurs et appuyé sur des garnisons, régna sur des contrées même bien plus éloignées de cette ville que celles où il avait été appelé par les députés des tribus slaves.

Oleg, successeur de Rurik, établit, en l'année 882, sa résidence permanente à Kiev, qu'il nomma la mère des villes russes, après avoir éteint dans ses premiers germes la dangereuse rivalité de la domination des Normands, qui s'y était établie. C'est ainsi que Kiev devint et resta pendant plusieurs siècles la capitale, le véritable centre de la Russie, dont l'unité fut assurée à jamais, au moins en principe.

Kiev, située au bord du Dniepr, cette grande route militaire et commerciale des Varagues, entre la mer Baltique et Constantinople, était on ne peut mieux placée pour recevoir et faire fructifier les germes dont le nouvel État russe en formation avait besoin pour se développer et constituer un empire chrétien. Les droujines (troupes militaires russo-varagiques), qui régnaient sur la Russie pendant plus d'un siècle et demi, n'apportèrent pas de changements notables dans les éléments ethnographiques de la Russie d'alors; mais partout où ils s'établirent ils donnèrent une forme nouvelle à la vie publique. D'anciennes alliances de tribus se consolidèrent par eux; d'autres, rejetées à l'arrière-plan, se fondirent après avoir perdu l'importance particulière qu'elles avaient acquise antérieurement. Tout le pouvoir de l'empire et toute la vie politique se concentrèrent dans les droujines et dans leurs chefs les princes russo-varagiques, auxquels s'adjoint aussi, depuis Vladimir, l'Église nationale avec son initiative, son impulsion et ses représentants. La hache d'armes des Normands n'avait pu toute seule fonder un édifice de quelque stabilité; l'État guerrier avait bien subi successivement différentes tribus, mais il fallait que, tôt ou tard, l'Église chrétienne, avec sa puissance d'assimilation, vint s'y adjoindre pour créer une véritable nationalité. Ce que le nord et l'ouest résistèrent alors à l'empire russe, le sud vœut le lui apporter.

Les relations successives de guerre et de commerce que les Varagues entretenaient avec Constantinople leur avaient fait connaître le christianisme, qui, par ce moyen, fut aussi connu des tribus slaves et se répandit ensuite dans tout l'empire, sous le règne du grand-duc Vladimir (988). La propagation rapide et pacifique du christianisme parmi les Russes, chez lesquels il ne trouva guère de résistance qu'à Novgorod, s'explique en partie par le caractère paisible et patriarcal du peuple en général, et en partie aussi par l'exemple donné par les princes, les gouverneurs et leurs suites militaires (droujines), qui contenaient déjà beaucoup d'éléments slaves. De plus, l'Écriture sainte était alors répandue par des traductions en slave, et Kiev surtout était devenue le principal siège des doctrines chrétiennes dans l'empire russe.

Le peuple se présenta en masse pour recevoir le baptême. Mais comme la connaissance des dogmes de la doctrine chrétienne ne pouvait pas marcher du même pas que le baptême, et que pendant longtemps encore il y eut pénurie de missionnaires éclairés de la foi grecque, l'adoption du christianisme par le peuple ne produisit pas immédiatement tous ses fruits, et les usages païens furent observés pendant longtemps encore.

Par l'adoption du rit grec comme religion de l'État, la Russie fit un pas décisif dans la rupture de ses relations avec l'Occident de l'Europe, rupture qui subsista pendant des siècles. Cet événement acquit encore plus d'importance en 1054, époque de la mort d'Yaroslav, par la séparation des Églises grecque et latine, séparation qui plaçait la Russie dans une sorte d'isolement. Ce ne fut qu'au seizième siècle que les descendants de Rurik purent mettre un terme à cette situation.

Mais ce qui influa plus encore que toutes ces causes sur la prompte et pacifique propagation du christianisme parmi le peuple russe, ce fut, comme on l'avait fait chez les Serbes et les Bulgars, l'emploi que l'on fit de la langue nationale et des caractères de son écriture pour la reproduction des livres chrétiens, ce qui rendait la liturgie intelligible au peuple;

ce qui, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, est tout le contraire dans l'Église romaine, où l'on ne fait usage que de la langue latine. Une circonstance particulière qui contribua encore à populariser la religion grecque, ce fut l'introduction d'un prêtre russe sur le siège métropolitain de Kiev, au milieu du onzième siècle. D'où l'on voit qu'à cette époque le clergé slave indigène, remplaçant le clergé grec, était déjà assez éclairé pour occuper peu à peu les plus basses salarieres et même les charges élevées de l'Église. Ajoutez à cela l'influence notable du paganisme russe, ainsi que cette circonstance très-remarquable que, dans la Russie paternelle, l'état ecclésiastique n'avait jamais eu d'importance politique ou religieuse, et que toute son activité semblait être exclusivement restreinte à un rôle très-secondaire. Au temps du paganisme, le grand-duc avait été, en Russie, souverain absolu, au double point de vue politique et ecclésiastique. Tandis que, chez les Slaves païens de l'ouest, les prêtres possédaient souvent un grand pouvoir politique à côté de la puissance hiérarchique, aucune caste privilégiée de prêtres ne parvint, chez les Slaves russes, à paralyser l'influence du grand-duc ou même à lutter avec elle.

Selon la coutume normande, Vladimir avait, au moment de mourir, partagé l'empire entre ses douze fils; mais l'un d'eux, Yaroslav, sut dominer ses frères et devenir autocrate (1019-1054). Par son union avec la princesse Inghégherd, fille du roi de Suède, la Russie acquit dès cette époque le territoire situé sur le lac Ladoga, et, sur la partie est du golfe de Finlande, Ingermannland (le pays d'Inghégherd), ou à peu près l'étendue de territoire formant le gouvernement actuel de Pétersbourg. A la mort d'Yaroslav et par le partage de l'empire entre ses cinq fils se termine la véritable période normande de l'histoire russe et commence celle des principautés séparées. Dès lors l'élément normand se fonda insensiblement dans l'élément slave subjugué, sans cependant disparaître tout à fait, et l'existence séculaire d'États séparés, qu'un faible lien rattache à peine au grand-duché de Kiev, devient la première cause de la séparation de la Russie en est et ouest et de la formation des trois groupes principaux qui en résultèrent plus tard : la Russie-Blanche, la Grande-Russie et la Petite-Russie.

L'ascendant de l'élément normand sur les mœurs et la langue des nombreuses peuplades soumises ne pouvait être que passager; mais les chefs Scandinaves contribuèrent beaucoup à développer l'existence politique des Slaves et à lui donner du relief. Le plus ancien code donné par Yaroslav (la *pravda* russe) est basé sur d'antiques principes de droit germanique. Cette collection de coutumes et de traditions judiciaires, et leur réunion en code écrit, restera pour l'avenir un monument de la fusion de l'élément slave avec l'élément germanique.

Rurik et ses premiers successeurs régnèrent, comme nous l'avons dit, en autocrates et administrèrent par l'intermédiaire de gouverneurs et de drojines. Rurik partagea le pays et les villes entre ses compagnons d'armes, sans établir de système féodal, mais à titre d'appanages de famille. Ils étaient probablement, pour la plupart, ses parents, et restaient dans la dépendance immédiate du chef de famille.

A Novgorod on ne vit point encore s'établir d'union plus étroite entre le souverain et ses sujets; aussi le gouvernement de ces contrées et de celles qui furent bientôt conquises offrait-il tout le caractère d'une occupation militaire. C'est à Kiev seulement que la nouvelle domination devint vivace et féconde. Les prérogatives du grand-duc consistaient à lever des impôts sur ses sujets et parfois aussi sur les peuples soumis du voisinage. La suite militaire du prince (*drojina*, drojine), passait par héritage à ses enfants, avec le pays où il avait établi sa résidence permanente.

La drojina du prince consistait d'abord en volontaires indépendants; plus tard, depuis Vladimir, en gens soldés et sujets. Primitivement, les princes ne régnaient que sur les villes qu'ils habitaient; puis leurs successeurs étendirent insensiblement leur domination pour augmenter le chiffre des impôts, dont le taux ne fut fixé que peu à peu, mais qui devinrent plus tard permanents et furent enfin payés à Kiev même. Ils étaient d'abord levés par certaines personnes désignées à cet effet (*dačtchiks*), ensuite ils le furent par les gouverneurs (*namestniks*), puis par les fils des princes, et enfin par les souverains des principautés séparées (*odielnyé kniazia*). Quant au reste de l'administration, les princes y eurent peu de part; puis ils s'en occupèrent moyennant certaine rétribution, même avant que ce mot eût acquis une signification honorifique; plus tard ils devinrent législateurs.

Dans l'occident féodal de l'Europe, les gouverneurs, margraves, etc., dépouillaient les indigènes de leurs terres et se les partageaient entre eux comme un butin légitime. En Russie, ces personnages restaient éloignés du pays et souvent la possession ne leur en était accordée par le prince que pour un temps limité et à titre de gratification; ainsi, par exemple, les revenus de telle ou telle ville leur étaient attribués en qualité de gouverneur, de fonctionnaire ou de fermier du prince, qui était libre de les remplacer et de les destituer en tout temps. Les boyards russes n'avaient pas de domicile fixe; ils vivaient dans le lieu où le prince leur avait ordonné d'habiter, et pour la plupart auprès de lui. Tandis que dans l'occident de l'Europe les paysans étaient obligés de travailler pour les possesseurs de terres, en Russie les boyards n'avaient rien à exiger du peuple; aussi vivaient-ils en bonne intelligence avec lui; ils levaient seulement les impôts et siégeaient dans les tribunaux. En Occident, il se créait de grands États formés de beaucoup de petites seigneuries; en Russie, il n'y avait qu'un seul empire.

Tandis qu'en Occident la société était partagée en deux classes parfaitement distinctes, celle des vainqueurs et celle des vaincus, il n'existait pas en Russie de différence entre les indigènes et les nouveaux venus, entre les Slaves et les Russes; conséquemment il ne pouvait y avoir ni noblesse ni sujets, selon le sens qu'on donne à ces mots dans l'Europe occidentale.

Dans la vie privée des Slaves de l'est, depuis devenus Russes, nous retrouvons également l'influence normande, qui, bien que fortement atténuée par la nationalité du peuple slave, conserva, malgré la domination mongole, une certaine importance jusqu'à Pierre le Grand. Dans la première période, essentiellement normande, l'influence des Normands fut tout extérieure; ils ne se mêlèrent pas encore avec le peuple slave, dont l'influence sur la formation de la Russie fut au contraire tout intérieure. La fusion des deux peuples par la transformation des Normands en Slaves n'eut lieu que dans la période suivante. Après l'introduction du christianisme, l'influence grecque se fit promptement sentir à côté de la prépondérance normande, surtout dans les arts et les sciences, et spécialement dans l'architecture.

Les mariages avaient lieu au moyen de l'acquisition (*vykoupe*) de la femme par l'homme; le prix d'achat était offert en cadeau aux parents de la fiancée. La beauté était très-recherchée. La polygamie était permise, du moins aux princes; mais il existait une différence entre l'épouse et la concubine. Cette différence n'avait aucune influence sur le sort des enfants, qui jouissaient tous des mêmes droits, quelle que fut leur mère. L'éducation des enfants était confiée à des maîtres étrangers. Les usages religieux et nationaux subirent de grands changements par l'introduction du christianisme et furent aussi détournés de leur signification primitive.

Le prince habitait son *térem* (tour) de pierre; tout auprès se trouvaient d'autres habitations spacieuses, formant ce qu'on appelle la cour, qu'occupait la drojina, d'où proviennent les mots *dvorianine* (gentilhomme) et *privorny* (attaché à la cour); par une dérivation analogique, le mot *stolitsa* (capitale) vient de *stol* (table), c'est-à-dire l'endroit où il y avait table princière (résidence).

Les Varangues ne se livraient ni à l'agriculture ni aux travaux manuels comme le faisaient les Slaves, qui devaient pourvoir eux-mêmes à tous leurs besoins. Sauf le métier des armes, leur seule occupation favorite était le commerce avec les peuples voisins, commerce qui devint très-florissant dans la période suivante. Les Normands, fiers de leur naissance et de leur position, étaient ambitieux d'acquiescer de la gloire et de s'illustrer par des actions d'éclat; ils étaient aussi amis de l'intrigue, vindicatifs, sensuels et enclins à l'ivrognerie. C'étaient d'ailleurs de beaux hommes, bien faits et d'une constitution robuste.

Avec l'introduction du christianisme commença l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Les saints apôtres du slavisme, Cyrille et Méthodius, l'un d'origine grecque et l'autre Slave, inventèrent l'alphabet slave (*slavon*), dont ils se servirent pour traduire la Bible et plusieurs livres chrétiens dans l'un des dialectes slaves; ils consolidèrent ainsi le christianisme parmi les tribus slaves du sud, surtout parmi les Bulgars, au temps de l'arrivée des Varangues à Novgorod et à Kiev. Des apôtres slaves et bulgares pénétrèrent chez les Slaves de l'est ou Russes, à l'inspiration des Grecs, qui s'étaient toujours appuyés sur le christianisme pour dominer leurs voisins et leurs ennemis, et qui se servaient alors

des Bulgars pour répandre et faire germer le grain semé en Russie par les Normands; car les Slaves pouvaient aussi bien comprendre les Bulgars que ceux-ci les Sévériens. Ces apôtres introduisirent peu à peu les saintes Ecritures, l'histoire des pères de l'Eglise et d'autres livres religieux, constamment traduits du grec par leurs disciples et successeurs. Mais outre ces écrits transmis aux Russes par les Bulgars, ils en avaient quelques-uns qui leur étaient propres, entre autres la rousskaia pravda, mentionnée plus haut.

Ce qui est très-singulier, c'est l'existence simultanée de trois langues différentes dont chacune avait en Russie son cercle séparé. La langue russe, c'est-à-dire russo-varéguie (normande ou scandinave), fut pratiquée par les premiers princes et boyards, les drojzjines et tous les autres Normands immigrés, pendant une période d'environ deux cents ans, c'est-à-dire l'espace de six générations depuis l'arrivée de Rurik. Après cette période, aucune immigration normande n'ayant plus lieu, cette langue, d'abord très-répandue, s'affaiblit et finit par être complètement hors d'usage. La seconde langue fut la langue slave littéraire ou ecclésiastique, nommée alors bulgare, et intelligible pour les Slaves de la Russie. La troisième était parlée par le peuple.

A partir de cette époque, la langue slave fut nommée russe; de même que le pays slave, depuis l'établissement des Varégués à Kiev, se nomma Rouss, c'est-à-dire Russie.

La langue et la nationalité des Russes se divisèrent, au commencement de la période des principautés séparées, en six groupes différents, résultat dû autant à la nature du pays qu'à d'anciennes divisions en tribus que l'on peut distinguer encore aujourd'hui, quoique faiblement :

La nationalité russe du sud, dans le pays russe par excellence (Rousskaia zemla), représentée par les Polanes, Ouliches (en Podolie), Khorvates, Tivertses (dans le Galitch), Volhyniens et Dobleles (en Volhynie);

La nationalité des Russes de Séversk, dans le pays du même nom (Séverskaia zemla), représentée par les Sévériens et les Radmitches;

La nationalité des Russes de la Grande-Russie (les Russes proprement dits d'aujourd'hui), dans le pays de Soussdal et de Riazan (Soussdalskaia et Riazanskaia zemla), représentée par les Viatitiches et des colons novgorodiens;

La nationalité des Russes de la Russie-Blanche, dans le pays des Krivitiches (Krivskaia zemla), représentée par la tribu du même nom.

La nationalité des Russes de Pskov, représentée par des Krivitiches mélangés de Novgorodiens;

La nationalité des Russes de Novgorod, représentée par les Novgorodiens dans le pays du même nom (Novgorodskaia zemla).

La nationalité des Russes de Smoleensk forma la transition des Russes de la Russie-Blanche aux Russes de la Grande-Russie, mais appartenait plutôt à la dernière.

Au commencement, on partageait le pays parmi les princes, sans tenir compte de la communauté de race; mais plus tard on fut forcé de respecter ces limites de nationalité.

La seconde période de l'histoire des tribus russes dans leur ensemble s'étend depuis l'époque du partage de l'empire entre les cinq fils d'Yaroslav jusqu'à la séparation de la Russie en empire de l'est et empire de l'ouest, au commencement de l'ère mongole, c'est-à-dire depuis l'année 1054 jusqu'en 1250, époque à partir de laquelle date le développement politique et national séparé, des Russes proprement dits, des Petits-Roussiens et des Russes de la Russie-Blanche.

Cette seconde période, nommée aussi celle des principautés séparées, est la plus obscure et la plus compliquée de toutes les époques de l'histoire russe. Ce n'est que tout récemment que l'historien Soloviev a pu jeter quelques rayons de lumière au milieu de ce chaos. Des dissensions de famille, des disputes d'héritages et de possessions parmi les descendants de Rurik, absorbant alors presque complètement tous les intérêts politiques et nationaux, la domination primitive sur les contrées se transforma de plus en plus en droit réel de propriété.

A la mort d'Yaroslav, l'empire fut partagé en cinq principautés entre ses cinq fils, dont l'aîné succéda à son père comme grand-duc de Kiev. Tous les princes s'attribuaient le droit de participer à la souveraineté des contrées russes que leurs aïeux avaient acquises, exactement comme de nos jours chaque paysan russe s'attribue des droits sur le terrain de son village. De même que le terrain du village est considéré par eux

comme la propriété commune de tous les habitants de ce village, tout le pays des Russes (Rouss) était réputé la propriété de toute la famille princière descendant de Rurik, et chacun de ses membres prétendait faire valoir ses droits sur le pays.

Ces prétentions de tous les princes furent pendant deux siècles le principe et la cause de querelles intestines qui facilitèrent l'invasion des hordes mongoles et leur longue domination. Le caractère essentiel de cette période est la division, plus le démembrement du pays avec ses suites inévitables, démembrement qui, avec le temps et suivant les circonstances, s'accrut, diminua et cessa enfin. Parmi les contestations qui surgirent entre les princes, les prétentions au droit de succession se placèrent en première ligne. Il existait parmi ces princes un droit d'ancienneté fondé sur la naissance, qui constituait le droit même de succession, tempéré par de sages restrictions. Afin d'éviter de continuel changements, le fils avait un titre exclusif à la principauté du pays ou de la ville que son père avait possédé; conséquemment il existait un droit d'héritage spécial dans le système des oudiels, c'est-à-dire la part de la famille (Tapanage). Le petit-fils n'avait aucun droit à la propriété du grand-père, si elle n'avait pas appartenu préalablement à son père. Ce droit se perdait souvent aussi par la conduite du prince.

L'édifice varéguie, fondé sur la religion grecque, s'est conservé en Russie jusqu'à nos jours comme base de l'empire dans ses traits principaux, malgré de nombreuses modifications et déviations, quoique les Russo-Varégués et le clergé essentiellement grec aient disparu relativement depuis Yaroslav et l'invasion des Mongoles. Là où les drojzjines varégués ne purent prendre pied, ou pour mieux dire là où ils ne représentaient pas une puissance politique, comme faisant partie de la famille et de la suite de leur prince, ainsi que c'était le cas dans le nord de la Russie, l'ancien état de choses se maintint plus longtemps (jusqu'à la fusion avec Moscou). Si l'on fait abstraction des contrées qui ne dépendaient que peu ou point du tout de Kiev, où les communes avaient conservé leurs droits de propriété, la possession des terres était, dans le reste de la Russie, concentrée entre les mains de l'Église et des princes, ou de leurs subordonnés à divers degrés. Ces derniers étant mêlés des drojzjines, pouvaient peut-être encore, au commencement, et s'ils étaient d'origine slave, ainsi que cela eut lieu généralement plus tard, élever des prétentions à la possession des terres qui leur revenaient comme membres de la communauté; mais insensiblement ce droit se modifia et ne dépendit plus que du service près du prince et de sa faveur spéciale. Au commencement, toute la famille de Rurik fut, par droit d'héritage, maîtresse de la terre russe; mais ses membres n'avaient aucun titre à la propriété héréditaire de telle ou telle partie du pays; ils échangeaient seulement leurs domaines d'après certaines prérogatives d'ancienneté. Bientôt, cependant, cet ordre de choses fut modifié, la Russie se divisa, surtout depuis 1157, en principautés séparées qui devinrent héréditaires dans les familles princières; ces principautés se subdivisèrent encore en plus petites parties également héréditaires; et enfin ces terres princières, après avoir perdu le caractère de leur primitive origine, devinrent des propriétés privées, avec une ombre de pouvoir souverain réservée aux tuteurs, et qui dépendait beaucoup de leur individualité, lesquels toutefois étaient tous descendants de princes régnants.

Par sa position exceptionnelle, le grand-duc de Kiev mérite une attention particulière. Il ne s'arrogeait pas le droit de décider seul des affaires générales, mais il appelait les autres princes en conseil. Il ne faisait valoir aucune prérogative de supériorité, mais il était le premier et le doyen de ses égaux (primus inter pares). Vers l'année 1100, Vladimir Monomakh, devenu le premier et le plus puissant des princes, luttait les dangereux Polovtzes et consolida, pour un certain laps de temps, le trône grand-ducal dans sa famille; mais cette prépondérance du pouvoir sur les prérogatives de la naissance devait bientôt susciter de nouvelles querelles, des luttes fondées sur l'ancienneté, qui amoindrirent la considération due à la dignité de grand-duc de Kiev et finirent par lui rendre presque impossible le maintien d'une position briguée souvent par de nouveaux compétiteurs. Jusqu'à la domination mongole, qui reconnut en 1250 la souveraineté du prince Daniel de Halitch (Galitch) sur le sud-ouest de la Russie, les grands-ducs de Kiev étaient les égaux des autres princes; ils combattaient, triomphaient ou succombaient avec eux, et leur droit individuel ne se manifesta nulle part par des actes extérieurs.

Lorsque les successeurs de Monomakh eurent perdu, en 1157, le premier rang parmi les princes, et que Kiev eut cessé aussi, en 1169, d'être la résidence du grand-duc, la Russie se divisa en plusieurs Etats indépendants qui appartenaient à quatre lignes de princes régnants, subdivisées en plusieurs branches, toutes issues de Vladimir le Saint. Les princes de Polotsk (la partie la plus importante de la Russie-Blanche actuelle, comprenant le pays des anciens Krivitchs ou la Krivskaja zemla) se détachèrent les premiers du grand-duc de Kiev et se rendirent indépendants. Ils étaient depuis cette époque, et sauf quelques interruptions, restés libres jusqu'à ce qu'ils fussent assujettis à la domination lithuanienne, au commencement du quatorzième siècle.

Depuis cette époque, une ligne de démarcation s'établit entre l'histoire et la nationalité des Russes de la Russie-Blanche actuelle et l'histoire des Russes en général. Nous retrouverons plus loin, au chapitre des Russes de la Russie-Blanche, un court aperçu sur l'histoire de ce pays jusqu'à sa réincorporation dans l'empire russe à la fin du dix-huitième siècle. La dynastie des princes qu'on nomma plus tard princes de Halitch régna dans la Galicie actuelle, où elle fonda la ville et le principauté de Halitch (Galitch), qui passa en 1198, par extinction de race, aux princes de Volhynie. Sous le règne de Daniel, cet Etat fut florissant sous le nom de royaume de Halitch, vers le milieu du treizième siècle; plus tard, au quatorzième siècle, il fut incorporé à la Pologne. On trouvera plus loin, au chapitre des Petits-Russiens, les explications et renseignements nécessaires sur le développement particulier de la Russie du sud-ouest.

La dynastie de Vladimir Monomakh se divisa en trois lignes principales qui régnèrent sur la principauté de Volhynie, sur celle de Smolensk, sur Souzdal et bientôt aussi sur les pays voisins. (Les princes de Souzdal et de Vladimir furent reconquis par les Mongols comme grands-duc du nord-est de la Russie, et devinrent plus tard, en la personne d'Ivan III, autocrates de la Grande-Russie actuelle, après s'être déjà, vers le milieu du douzième siècle, élevés à la dignité de grands-duc de Souzdal et avoir soumis la plupart des autres princes à leur dépendance immédiate.) Dans la Russie du nord-est, bientôt démembrée une seconde fois, le grand-duc de Vladimir, à l'époque de l'invasion des Mongols, conserva néanmoins la préséance sur les autres princes, et elle lui fut confirmée par le khan, dont il devint le vassal en l'année 1243.

Des dix grandes principautés séparées qui existaient en Russie à l'époque de l'invasion des Mongols, et parmi lesquelles comptait Novgorod comme Etat tout exceptionnel, l'une forma la Russie-Blanche, trois la Petite-Russie et la Russie-Rouge, et cinq — ou six en y comprenant Novgorod — la Grande-Russie actuelle.

Le grand-duché de Souzdal, formé, vers le milieu du douzième siècle, à côté de celui de Kiev, ne fut pas, comme ce dernier, un Etat compact ni le centre politique indispensable et constant du nord-est comme l'était Kiev au sud-ouest; c'était seulement la première principauté par droit d'ancienneté, à laquelle se rattachait surtout un titre honorifique, une possession digne d'envie. Son territoire était dès le commencement assez étendu, ses drojines étaient très-nombreuses, ses forces puissantes, le pays très-fertile et fort riche. L'influence paternelle du frère aîné avait cessé bientôt après la mort d'Yaroslav. Le grand-duc

ne se préoccupait aucunement de ce qui se passait dans les autres principautés et ne conservait d'influence légitime que sur les princes qui vivaient sur son territoire; son pouvoir, au surplus, dépendait complètement des circonstances et de ses qualités personnelles.

Dans cette seconde période, les ennemis les plus intractables et les plus terribles de la Russie étaient les Polovtzes, sur la mer Noire. Leurs brigandages ne pouvaient même parfois être conjurés que par des alliances de famille entre les maisons princières. D'abord longtemps humiliés par Vladimir Monomakh, ils furent enfin complètement anéantis par les Mongols. Quelques faibles débris de leurs bandes purent seuls se sauver en Hoagrie, où leurs descendants ont conservé leur ancienne dénomination de Komes. Quant au nom de Polovtzes (hommes qui font butin), il leur avait été donné par les Slaves.

Au reste, les guerres de cette période ne durèrent pas longtemps. Elles étaient d'ailleurs restreintes à certaines localités. Aussi n'employait-on qu'un petit nombre de troupes dans ces expéditions isolées qui consistaient plutôt en sièges qu'en campagnes ouvertes. Les calamités de la guerre frappèrent surtout les princes, les boïars et les drojines; les villes en souffrirent aussi beaucoup, mais le menu peuple s'en ressentit relativement peu, au moins jusqu'à la moitié du douzième siècle.

Jetons encore un rapide coup d'œil sur l'Etat de Novgorod, qui, séparé du reste des principautés russes, conserva le caractère normand plus spécialement que le reste de la Russie. C'était un Etat puissant par les armes et le commerce, qui recevait et comptait au sein de sa population plus d'éléments finnois que le reste du nord de la Russie.

Novgorod ne fut et ne resta puissant qu'aussi longtemps qu'il sut se conserver indépendant et isolé; ses efforts pour augmenter son pouvoir, joints à son esprit d'entreprise et de commerce, le forment et le soutiennent. Son territoire se divisait en oblasts, ceux-ci en piatins, et les piatins en volosts. Tout ce territoire était la propriété de la ville de Novgorod; c'est de là qu'on envoyait dans les différents districts des administrateurs chargés aussi de lever les impôts payables à Novgorod. L'intendance des villes était souvent confiée à des personnes princières.

Les différentes classes de la population, plus variée à Novgorod que dans le reste de la Russie, prenaient la même part aux affaires publiques, malgré les rivalités qui régnaient et les dissensions qui éclataient souvent entre elles, surtout depuis l'année 1255. Les affaires d'Etat étaient décidées aux vetchas (assemblées générales). Après son incorporation à Moscou, la principauté de Novgorod tomba promptement du rang important de cité centrale à celui d'une insignifiante province frontière où se débattaient des intérêts étrangers.

Nous voici arrivés à cette époque de l'histoire où les invasions des Mongols changent beaucoup les rapports politiques et bientôt aussi les rapports nationaux du peuple russe. C'est alors que la Russie commença à se diviser en trois groupes, savoir: la Grande-Russie, la Petite-Russie et la Russie-Blanche. Nous abandonnons ici l'histoire du développement des Russes dans leur ensemble pour la continuer séparément dans les chapitres suivants, correspondant aux diverses tribus.

RUSSES PROPREMENT DITS.

Les Russes proprement dits ou Grands-Russiens (Vélko-Rouss, Vélko-Roussiens), ou Moscovites — par opposition aux Russes de la Russie-Blanche et aux Petits-Russiens — présentent dans leur nationalité la différence la plus caractérisée entre l'élément général slave et l'élément spécial russe. Nous divisons en trois périodes distinctes l'étude de leur développement progressif jusqu'à un commencement de l'histoire moderne.

L'histoire ancienne des Russes de la Grande-Russie commence au moment où eux-mêmes apparaissent sous cette dénomination, c'est-à-dire où l'histoire des Russes en général devient celle des tribus séparées que l'on voit se former successivement. Elle se subdivise avant tout dans la période de la domination mongole, qui contient la formation progressive et le déploiement de pouvoir de l'empire moscovite, dont l'extension sur tout l'orient de la Russie coïncide avec la chute de la domination

tatare. Sous la domination des Mongols et des Tatars, les principautés séparées de la Russie orientale prolongèrent leur pernicieuse existence jusqu'à ce que la prépondérance de la principauté de Moscou vint y porter une grave atteinte et que le grand-duc Ivan III, le premier autocrate de toute la Russie, lui donnât enfin le coup de grâce.

La seconde période s'étend depuis l'avènement au trône d'Ivan III ou, à proprement parler, depuis la délivrance de la Russie du joug des Tatars, jusqu'à l'extinction des souverains de la dynastie de Rurik et à l'époque des prétendants au trône. C'est pendant cette époque que la rivalité entre le grand-duché de Moscou et celui de Lithuanie avait atteint son apogée. L'ascendant momentané du grand-duché de Lithuanie était parvenu à son plus haut degré à l'époque de l'avènement des Romanov au trône de Moscou, époque à partir de laquelle la puissance de la

Russie orientale s'accrut visiblement et se fixa à jamais assurée par l'incorporation de la Petite-Russie à l'Empire moscovite.

La troisième période de l'histoire ancienne s'étend de l'avènement des Romanov au trône de Russie, jusqu'au commencement de l'histoire moderne, époque où l'Occident commence à acquérir une influence décisive sur l'histoire et le développement de toute la Russie. C'est depuis ce moment qu'elle détourna ses regards de l'est pour les reporter vers l'ouest, et que les différences politiques et nationales que les siècles avaient créées entre les Grands-Russiens, les Petits-Russiens et les Russes de la Russie-Blanche, commencèrent à s'effacer.

Dans la première période de l'histoire des Russes de la Grande-Russie, depuis la soumission de la Russie par les Mongols (1237-1243-1250) jusqu'à l'avènement d'Ivan III (1462) et la délivrance du joug tatar (1480), les rivalités et les hostilités des principautés séparées dans la Russie orientale, auxquelles les Mongols avaient donné pour chef le grand-duc de Vladimir, durèrent sans interruption. C'est aux dissensions intestines des princes qu'il faut attribuer la longue durée de la domination mongole, qui pendant deux siècles et demi imprima à l'est de la Russie un cachet tout oriental dont il reste encore bien des traces et le sépara de l'ouest tant sur le rapport politique que sous celui de la nationalité. Mais ce contraste n'est pas exclusivement l'œuvre des Mongols; les Lithuaniens et les Polonais y eurent aussi leur part. Si l'est fut orientalisé, on peut dire que l'ouest fut moins soumis à l'influence de l'Occident qu'à celle du catholicisme, et, sous l'ascendant rigoureux et puissant des Polonais, il resta en quelque sorte plutôt par slave, en opposition avec le régime moscovite (moscovitisme), basé sur l'assimilation, qui, soutenu de son côté par sa situation politique et nationale toute particulière, prit encore un développement religieux indépendant par la division de la hiérarchie russe en métropoles de Moscou et de Kiev (1415).

Après une victoire remportée près de la Kalka (1224) sur les princes de Kiev, de Tchernigov et d'Halitch, et la dévastation immédiate du sud-ouest de la Russie par les Mongols, ceux-ci organisèrent une seconde expédition en 1237 et 1238, et firent invasion dans l'est. Ils expulsèrent alors les Polovtzes et incendièrent le sud-ouest de la Russie, détruisirent Kiev, avancèrent encore davantage vers l'ouest, et retournèrent enfin, en 1243, à Kiptchak, pays du Volga inférieur, d'où ils régneront sur toute la Russie.

Tous les princes russes durent se reconnaître tributaires et sujets du khan de Sarai, à l'exception des princes de la Russie-Blanche actuelle, qui doit probablement à cette cause le nom qu'elle porte et qui, à son tour, tomba bientôt au pouvoir de la Lithuanie. En l'année 1243, le prince Yaroslav de Vladimir fut nommé grand-duc de toute la Russie orientale par le khan de la horde de Kiptchak, tandis que le prince Daniel de Halitch, qui avait su s'acquiescer la plus grande considération, fut, en l'année 1250, en son qualité de protégé, mais plutôt comme l'allié du khan, reconnu grand-duc de la Russie du sud-ouest.

La domination mongole, établie en fait depuis 1237, en principe depuis 1243, pesa, si nous remontons à la première date, sur la Russie de l'est précisément aussi longtemps que l'anion religieuse sur celle de l'ouest, c'est-à-dire pendant deux cent quarante-trois ans. Jusqu'en 1328, la horde régna sur toute la Russie, à l'exception de la Russie-Blanche; mais à dater de cette époque elle ne régna plus que sur la partie orientale.

Grâce à la dénuon et à la faiblesse des princes, la domination des Mongols tendant de plus en plus à se convertir en possession des principautés séparées, les princes ne virent pas d'autre moyen de se maintenir que de se concilier l'appui du khan, de ses dignitaires et de ses favoris, par de grands tributs, des présents et des témoignages d'obsequiosité personnelle. Dans les guerres qu'ils se faisaient entre eux, ils briguaient l'assistance du khan de la horde d'Or, et lui offraient leur appui dans les guerres qu'il faisait lui-même. Le grand-duc Alexandre Nevski, quoique victorieux de ses ennemis de l'ouest, ne se sentit pas non plus assez fort pour s'opposer aux Mongols, et sous son règne (1252-1263) on procéda à un désarmement du peuple pour l'exacte perception des impôts. L'antique droit héréditaire normand perdit de plus en plus de son importance et fut remplacé par la faveur du khan, achetée au prix d'une promesse d'augmentation de tribut.

Le véritable maître de la Russie était le khan de la horde de Sarai, horde d'Or, ou plus exactement orda d'Or (c'est-à-dire résidence d'Or); c'est lui qui distribuait les divers pays entre les princes, nommait parmi eux le grand-duc, prononçait sur leurs dissensions intuelles, et, en cas de désobéissance à ses ordres, leur infligeait un châtiment et les punissait même de mort. Aucun prince ne pouvait être investi de la souveraineté sans la confirmation du khan; chacun d'eux devait se rendre personnellement au campement de la horde d'Or, s'incliner avec humilité devant le khan et faire de riches cadeaux à ses dignitaires. La Russie payait un tribut qui, dans l'origine surtout, était prélevé d'une façon tout arbitraire. Le tribut et les impôts en général, affermés bientôt à des négociants asiatiques ou juifs, devenaient par là plus lourds et plus pénibles encore à supporter pour le prince et pour le peuple.

La seconde période de la domination mongole commence à l'avènement de Ivan I^{er} Kalita au trône de Moscou (1328-1340). Ce prince parvint à acquiescer une prépondérance décisive sur l'est de la Russie et à consolider le trône grand-ducal dans sa famille. Moscou, nommée pour la première fois en l'année 1147, d'abord la plus petite et la moins peuplée des nombreuses principautés qui naguère faisaient partie de Soudal, se plaça dès lors à la tête de la Russie orientale, étendit insensiblement sa puissance et son influence, et parvint enfin à soumettre à son autorité, toutefois sous la suzeraineté du khan, presque toute la Russie septentrionale et orientale. Les dissensions intérieures de la horde commencèrent à en affaiblir le pouvoir. L'est de la Russie, concentrant de plus en plus ses forces, obéissait toujours plus évidemment à une seule tendance, à une seule volonté, et cette volonté possédait de plus en plus à l'indépendance.

Le pouvoir du grand-duc était d'ailleurs très-différent selon les divers pays sur lesquels il s'étendait. Dans l'héritage paternel (l'ouïed), le grand-duc était maître absolu, aussi bien que les autres princes dans le leur; il en était possesseur même sans l'assentiment du khan. Il ne régna sur Vladimir et Novgorod qu'en qualité de vassal du khan, et ces deux pays ne lui appartenaient qu'à titre vager. Dans les autres contrées de la Russie orientale, il était simplement juge supérieur; il percevait les impôts pour les envoyer au khan. Il était, au reste, comme tous les princes russes, entièrement dans la dépendance du khan, qui pouvait le destituer à son gré.

La translation du siège métropolitain de Vladimir à Moscou (transférée déjà de Kiev à Novgorod en 1299, par suite des persécutions exercées par les Mongols) ne contribua pas médiocrement à la prépondérance qu'acquiescent de plus en plus Moscou et son grand-duc. La puissance de Moscou et son influence morale prirent surtout de l'extension au temps de Dmitri Donskoi (1362-1389), et c'est aussi à la même époque que le pouvoir de la horde et le génie belliqueux qui l'animaient déclinaient de plus en plus, surtout depuis la défaite qu'essuyèrent les Tatars dans la plaine de Koulikov en 1380.

Cet événement n'arrêta pourtant point ni la cupidité ni l'esprit envahissant et destructeur de la horde, qui ne firent au contraire qu'aller en augmentant; de nouvelles armées tatares, commandées par Timour (Tamerlan, ou tatar, Akak-Timour), vinrent même, en 1395, faire encore de nouveaux ravages en Russie.

Ce qui contribua surtout au grand essor que prit Moscou, ce fut l'incroyable démembrement et le nombre toujours croissant des dynasties princières descendant de Vladimir le Saint, dont les héritages se morcelèrent en États tout à fait insignifiants, réunis même quelquefois à une seule ville, ce qui plaçait forcément ces princes dans la dépendance de Moscou. Basile II (Vassili), père d'Ivan III, qui régna de 1425 à 1462, recueillit par héritage un territoire déjà très-vaste, faisant partie de la Moscovie (dont il fut toutefois excepter les petits héritages paternels qui tombèrent en partage à ses frères), et cette contrée embrassait la partie la plus peuplée de la Russie orientale. Basile agrandit encore ses États, de sorte que, à l'avènement de son fils aîné au trône, les grands-duchés de Tver et de Riazan, et les principautés électives de Novgorod et de Pskov, étaient, à l'exception de quelques contrées peu importantes, les seuls pays qui fussent, de fait seulement, indépendants de Moscou, mais toujours sous la dépendance des Mongols.

Le grand-duché de Moscou, dont le prince portait le titre de grand-duc de toutes les Russies, se composait du territoire grand-ducal de Moscou, où le grand-duc régnait exclusivement, et des pays placés

sons sa dépendance, mais gouvernés par ses parents, savoir : les principautés de Dmitrov, d'Ouglitch, de Volok-Lamsk, de Vologda, de Rostov, d'Yaroslavl. Ces proches parents du grand-duc avaient dans leurs pays les mêmes droits que le grand-duc dans son patrimoine (ouïed); Novgorod et Pskov lui payaient un tribut; mais les princes de Riazan et surtout ceux de Tver étaient considérés comme ses égaux.

Malgré la décadence de la horde depuis la bataille de Koulikov, et surtout depuis son partage en trois hordes, dans la première moitié du quinzième siècle — la Grande Horde, celle de la Crimée et le royaume de Kazan, — la fatale influence de la domination mongole ou tatare sur l'est de la Russie fut encore pendant longtemps aussi puissante que funeste; et c'est à juste titre que l'on peut affirmer que la plupart des côtés défectueux du caractère russe doivent être attribués à cette influence. L'ancienne fierté nationale fut humiliée et brisée; la flatterie, la perfidie, l'hypocrisie, la fraude et la corruption remplacèrent la franchise et l'honnêteté naturelles du peuple; tous les moyens semblaient légitimes pour alléger autant que possible un joug insupportable.

Le système financier et spécialement la perception des impôts subirent aussi une grande transformation par la domination mongole. Au lieu des redevances en produits du sol et des faibles contributions qui avaient suffi jadis aux besoins publics — jusque-là les princes possédaient des villages à part pour l'entretien de leur cour et de leur table, dans un temps où il n'existait pas de monnaies et peu d'espèces sonnantes, — les Mongols instituèrent le tribut et en même temps la nécessité de l'argent monnayé, qui maintenant encore porte en Russie le nom tatar de *deghi*, comme quelques espèces particulières de monnaies courantes ont encore aujourd'hui des noms tatars. Les Mongols introduisirent aussi toutes sortes d'impôts inconnus avant eux, et inventèrent de cruels châtimens corporels et des supplices dont jusque-là on n'avait pas eu l'idée. C'est ainsi qu'ils humilièrent et effrayèrent à la fois le peuple qui leur était soumis et dont la démoralisation fut activée par l'établissement du servage. Le véritable patriotisme devait nécessairement perdre son énergie dans de semblables conditions. En outre, à cette époque, on combattait plus souvent derrière des remparts et des fossés qu'en rase campagne; et si le cas se présentait d'engager une bataille en plaine, le combat se livrait avec des bandes asiatiques irrégulières, et non d'après les principes de la tactique normande.

Avec tant d'éléments hétérogènes qui prirent une grande place dans toutes les circonstances de l'existence des Russes, leur langue devait nécessairement adopter beaucoup de mots étrangers, lors même qu'en général elle n'en souffrait pas dans son essence. La grande quantité de mots tatars qui existe encore aujourd'hui pour désigner des objets d'un usage journalier prouve assez quelle fut la puissante influence de l'élément tatar sur l'existence russe. Il faut ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que la simplicité de la langue tatare jointe à l'harmonie qui la distingue inspire encore aujourd'hui au Russe le désir de l'apprendre et de la parler aussitôt qu'il se trouve en rapport intime avec des Tatars.

Les Tatars ne gênèrent point les Russes en matière religieuse; ils accordèrent même au clergé certains privilèges, en sorte que la religion resta le seul appui, le dernier soutien du peuple russe si opprimé sous tant d'autres rapports. Le fatalisme, la résignation absolue aux décrets du destin, l'inébranlable attachement du Russe au culte des ancêtres et l'indestructible unité de l'Église russe, paraissent dater principalement de cette époque.

C'est de l'ère mongole que date aussi la fondation de la plupart des couvents les plus célèbres, qui, par leur situation et la solidité de leur structure, offraient un abri sûr contre le brigandage et renfermaient de précieux monuments de la science autant que de riches trésors matériels.

Dans la seconde période de l'histoire de la Grande-Russie, c'est-à-dire depuis le moment où le peuple fut délivré du joug tatar jusqu'à l'avènement de Romanov (1480 à 1613), nous assistons aux progrès successifs de la concentration de l'empire de Moscou, à ses guerres de rivalité avec la Russie lithuanienne, et nous voyons les inutiles efforts du vieil élément slave pour établir une réaction dans les affaires intérieures de l'empire. La domination de la noblesse devint absolue, illimitée, et c'est alors que le servage prit un grand développement.

Ivan III (1462-1505), est un des plus remarquables figures de l'histoire russe. Déjà possesseur, par droit de succession, de tout l'est de

la Russie, sauf quelques districts de peu d'importance, il subjuguait aussi, en 1478, tout le territoire et la cité de Novgorod, cette ville hanséatique qui jadis si florissante par son commerce.

Aussitôt après l'incorporation de cet Etat dans l'empire moscovite, Ivan III seconna, en 1480, le joug de la domination tatare. Son successeur Basile III (Vassili) réunit à l'empire moscovite, d'abord la principauté élective de Pskov, qui était une sorte de copie en miniature de Novgorod, puis, en 1521 et 1526, les principautés de Riazan et de Séversk, ce qui mit un terme définitif à l'existence des principautés séparées. Sous le règne du tsar Ivan IV (1533-1584) la puissance extérieure de Moscou s'accrut énormément par la conquête des royaumes de Kazan et d'Astrakhan, et cette conquête détermina l'annexion à la Russie de tout le territoire du Volga moyen et inférieur, de celui de la Kama, du pays du Don (patrie des Kozaks grands-russiens) presque jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, ainsi que de celle des contrées voisines jusqu'au Térék.

L'idée très-significative de la puissance du tsar avait jeté de profondes racines, surtout dans le bas peuple; cela ressort clairement de la conduite qu'il tint pendant l'interrègne qui suivit l'extinction de la dynastie de Rurik. On éprouvait l'indispensable besoin d'une autorité suprême, d'un tsar; aussi tout ce qu'on avait entrepris resta sans effet décisif jusqu'à ce que Moscou eût été arrachée aux mains des Polonais.

Si l'époque du règne d'Ivan III était déjà si remarquable pour le développement de la politique extérieure et intérieure de l'empire du tsar de Moscou, l'immense changement de toutes les relations, et surtout de celles qui touchaient profondément à la vie politique intérieure, se fit sentir bien davantage encore sous Ivan IV, dont le règne, bien que réactionnaire comme celui d'Ivan III, doit être considéré comme une époque de transition. Le système de gouvernement que ce prince avait adopté était provoqué par des circonstances locales et des faits extérieurs dont il fallait tenir compte, en sorte qu'il se trouva parfois en pleine contradiction avec le principe qu'il voulait faire triompher.

Nous apercevons une singulière tendance à réformer dans le principe et dans la forme ce qui existait alors, pour revenir à un état de choses antérieur, en reconnaissant juridiquement les anciens droits de la commune rurale (*mir*) tombés en désuétude. Les nouveaux principes de pouvoir et de gouvernement du tsar occupaient la première place, et plus tard, sous Pierre le Grand, ils dominèrent exclusivement dans l'histoire du développement de la Grande-Russie. Ils causèrent la première tendance du bas peuple à se soustraire aux vues du gouvernement dans le régime kozak, comme plus tard dans le rascol (scission, réunion de sectes). L'idéal du pouvoir incarné dans la personne du tsar, auquel tendait Ivan IV surnommé le Terrible (*Grozny*), portait le cachet de la période des principautés séparées. Le tsar se déclara le *votchnik*, c'est-à-dire le possesseur héréditaire de tout le territoire faisant partie de l'empire de Moscou, au même titre que les princes avaient été seigneurs les *votchnik* dans les différents pays et villes. En effet, à l'égard du territoire, la position du tsar, sous les derniers princes de la dynastie de Rurik, était devenue précisément le contraire de ce qu'elle avait été sous Rurik et ses premiers successeurs. Autrefois les princes tenaient le pays des mains du peuple, et, dans certains cas, ils héritaient de leurs sujets; mais, au temps dont nous parlons, les sujets recevaient la terre, la confirmation de leurs anciens droits ou l'octroi de privilèges nouveaux, de la grâce du tsar, surtout quand le tsar accordait la jouissance du terrain en usufruit héréditaire ou seulement vieger (*votchina* et *ponestitié*). Autrefois, c'étaient les princes qui, en raison de leurs nombreuses familles, possédaient personnellement beaucoup de terres; mais depuis, ce fut le tsar seul, qui donnait, comme faveur spéciale émanée de lui seul, ces terres en usufruit à ses sujets, c'est-à-dire aux boyards, aux fonctionnaires publics, aux communes rurales (et aux églises), à la charge par les concessionnaires de servir l'Etat comme employés immédiats du tsar. Ivan IV s'était efforcé d'abolir en principe la propriété privée des descendants des anciens princes indépendants. Mais, en fait, les circonstances ne changèrent pas pour cela, elles restèrent les mêmes dans la pratique; car ces princes conservaient toujours leurs anciennes idées de propriété, leurs droits de possession basés sur la naissance et la hiérarchie sociale. Pour des raisons politiques, les tsars agirent contre ces idées et inventèrent l'expédition de la propriété vieger (*usufruit*), afin de pouvoir conserver plus sûrement le pays entre leurs mains;

Ivan III aussi bien qu'Ivan IV pouvaient disposer, en outre, d'immenses étendues de pays conquis. Considérant toute la contrée comme pays d'Etat, les tsars avaient constamment en vue qu'elle ne pût aucunement se soustraire à ses obligations et relevances envers l'Etat. C'est dans cette prévision qu'ils changèrent selon leur bon plaisir et selon les circonstances la destination du territoire, l'affaîmant lorsqu'ils avaient besoin d'argent, ou le donnant en propriété à certaines personnes lorsqu'ils avaient besoin de gens. Vis-à-vis du gouvernement, le territoire devait répondre de tout. L'Eglise avait aussi, relativement à la propriété des terres, une position toute particulière. Au commencement, les princes lui avaient donné des terres en toute propriété; puis celles qu'elle possédait s'accrurent par les dons pieux des fidèles qui donnaient par testament des biens et des richesses aux églises et aux monastères, afin de faire prier pour le salut de leurs âmes. C'est en vertu de cet usage que s'établit peu à peu le droit de l'Eglise à la propriété d'une certaine portion de terrain, et même celui de réclamer la totalité des biens par héritage à défaut de proches parents.

Cette prérogative ou cet usage cessa à la seconde moitié du dix-septième siècle, et, sous l'impératrice Catherine II, les possessions territoriales des églises furent annexées au domaine de la couronne.

Les tsars Ivan III et Ivan IV représentaient, comme descendants de Rurik, le véritable pouvoir autocratique qui les plaçait au-dessus de tous leurs sujets; ils choisirent leurs épouses non parmi leurs sujettes, comme l'avaient fait les princes leurs prédécesseurs, mais parmi les familles primitives de l'étranger. Ces deux tsars s'efforcèrent de susciter une réaction contre l'élément oriental et d'amener un rapprochement avec l'Occident, et ils crurent contribuer au développement de leurs Etats en accordant quelques privilèges à des étrangers. L'un et l'autre diminuèrent des droits légaux absolument identiques à toutes les classes de l'Etat, principalement à la commune rurale (obchtchina); et néanmoins la situation morale et matérielle des paysans empirait de plus en plus.

La fin du quinzième siècle et surtout la majeure partie du seizième furent en principe la période du plus complet développement de la commune rurale, et l'on peut considérer les tsars Ivan III et Ivan IV comme les défenseurs les plus énergiques et les plus zélés des anciens droits des paysans, tombés en décadence sous les princes des principautés séparées, et notamment pendant la domination mongole.

A la fin de cette période nous voyons apparaître une loi qui, en contradiction absolue avec le principe suivi jusqu'alors, et uniquement née des besoins matériels de l'Etat, enleva d'un seul coup aux paysans leur droit de libre circulation en les attachant au sol et à la glèbe; posant ainsi en quelque sorte, mais sans prémeditation, la pierre angulaire du servage ultérieur. Plus loin nous exposerons d'une manière plus circonstanciée le développement de cette organisation.

La troisième période de l'histoire ancienne de la Grande-Russie commence, ainsi que nous l'avons dit, à l'avènement des Romanov (1613). Entre cette période et la précédente se trouve placée la courte mais triste époque d'un interrègne, avec des prétendants à la couronne, des partis opposés et des luttes intestines qui ébranlèrent l'empire moscovite jusque dans ses fondements, et dont les fatales conséquences se faisaient encore sentir sous le premier tsar de la famille des Romanov. Le peuple, qui pendant ces agitations s'était prononcé pour l'unité de la patrie et l'empire moscovite indivisible, se retira de la scène politique aussitôt qu'un nouveau tsar eut été élu, et attendit avec confiance la pacifique réorganisation de tout le pays. Mais lorsque, bientôt après, il se vit trompé dans ses espérances, sa colère se tourna contre les classes chargées du dépôt sacré de la justice et qui usaient de leur pouvoir de la façon la plus révoltante. Le nouveau tsar Michel Fédorovitch agit avec une grande indulgence envers les mécontents du nouvel ordre de choses, surtout envers les Kozaks.

Depuis l'apparition de Stenka Razine, il n'était plus question de ces mécontentements éclatant parfois dans certaines contrées et qui étaient causés par des abus spéciaux; au contraire tous les intérêts privés et locaux se fondirent dans un intérêt unique et général auquel s'était dévouée une grande partie des classes élevées. Le soulèvement était dirigé contre les bolards et autres personnes qui participaient à l'administration du pays, et non contre le tsar. Stenka Razine savait toucher la corde sensible de la population infime, sa position dépendante.

C'est par de tels moyens qu'il excitait un intérêt général pour ses antiques entreprises, et que l'on vit s'étendre si vite et si puissamment ce soulèvement dont la répression coûta au gouvernement d'immenses efforts.

Le règne du tsar Alexis Mikhaïlovitch (1645-1676) est le dernier vestige de toutes les périodes précédentes, le couronnement de l'ancien édifice de l'histoire des Russes de la Grande-Russie. C'est pendant cette période que tout ce qui s'était accumulé de mauvais et de contradictoire provoqua un inévitable conflit et une éruption définitive. De même que le soulèvement de Stenka Razine avait un but politique et social, de même on vit alors le raskol poursuivre un but social et religieux. Contre ces deux ennemis, l'Etat trouva un secours suffisant dans sa puissance politique qui allait grandissant, notamment depuis l'annexion de la Petite-Russie (1654), par laquelle Moscou triompha pour toujours dans la lutte de rivalité séculaire qui avait existé entre la Russie et la Lithuanie d'abord, puis ensuite avec la Pologne. (Voir le chapitre Petits-Russiens.)

C'est aussi à dater de cette époque que commence la colonisation de l'Oukraina russe dans le voisinage de l'Oukraina polonoise, c'est-à-dire celle des gouvernements actuels de Kharkov, de Kourk et de Voronje, par des Russes et des Petits-Russiens. L'Oukraina fut considérée comme une sorte de frontière militaire où les rapports entre la petite noblesse et le régime kozak importés de la Petite-Russie ont laissé jusqu'à ce jour des traces visibles.

Le code des lois qui parut en 1649, sous le nom d'oulojénie, devait donner une nouvelle base judiciaire et un nouvel ordre aux rapports altérés et fort embrouillés des diverses classes entre elles; mais la force invincible des circonstances l'empêcha d'être une œuvre d'amélioration et de véritable progrès, et en fit au contraire un nouvel instrument d'oppression plus lourde contre les classes inférieures. Les privilèges de la noblesse de rang et de service se trouvaient aussi dans un chaos de nature à paralyser tout progrès. Des idées venaient de l'Occident, sur les privilèges de la naissance, se mêlaient de la manière la plus bizarre aux degrés difficiles à franchir d'une hiérarchie bureaucratique uniquement basée sur le service de l'Etat.

La cause la plus directe des divisions et des sectes religieuses qu'on vit naître sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch doit être attribuée aux réformes du patriarche Nikon, qui voulut rétablir la rigoureuse observance des saintes Ecritures, affaiblie dans le cours du temps par la dégénérescence du cérémoniel et la décadence complète de l'Eglise. Dans leur ignorance, et vu la rudesse de l'époque, les sectaires s'attachaient davantage aux choses extérieures qu'ils avaient prises en affection. Quant aux sectaires qui professent une doctrine tout à fait nouvelle, tels que les donkhabortses, ils sont d'origine postérieure.

Le mot raskol (scission) fut en général le mot de ralliement des partisans de l'ancien système dans leur opposition contre le nouveau; ce fut le drapeau pour lequel on combattit. Dix ans après la séparation publique des raskolniks comme starobriadstse (partisans de l'ancien cérémoniel religieux), c'est-à-dire en 1661, il y avait déjà dans la Grande-Russie et dans les pays des Kozaks qui en font partie, un nombre très-considérable de personnes prêtes à sacrifier leur vie à cette association.

Fédor II (1676-1682) eut le mérite de mettre un terme au différend suscité par les questions de préséance (mieshtchestvo) qui rendait impossible toute discipline — en détruisant les livres qui — avait donné lieu. Cette querelle avait pris naissance au temps du tsar Ivan III, qui avait voulu anéantir complètement toutes les privilèges attachées à la naissance, en faisant dépendre chaque rang hiérarchique du service de l'Etat. Après la mort de Fédor II, toutes ces discussions se renouvelèrent comme après Fédor I^{er}, le dernier des Rurik. A la cour dominaient deux partis puissants, et au milieu de leurs querelles les prétoriens d'alors, les strélitzes (streltsy, c'est-à-dire tirailleurs) jouèrent un rôle décisif, tandis que le peuple proprement dit n'y prit aucune part. Enfin le tsar Pierre I^{er}, qui ne tarda pas à mériter le surnom de Grand, mit fin, en 1696, à cette situation qui offrait sous tous les rapports l'image d'un véritable chaos.

L'histoire moderne de la Russie commence avec la consolidation complète de l'autocratie du tsar, qui, par ses efforts durant deux siècles, avait posé le véritable caractère de la domination moscovite.

Moscou avait été pour la Russie un point culminant, une sorte de centre de gravité; St-Petersbourg le devint dès lors vis-à-vis même de l'Occident.

Chaque période antérieure de l'histoire de la Russie avait puisé les germes de son caractère particulier dans les époques qui l'avaient précédée. Mais avec Pierre le Grand commence une phase toute nouvelle de développement. Ce qui fut créé par lui n'a point de racines dans l'ancien ordre de choses. Les puissances réformes de Pierre, qui touchaient à tout, ont fait sortir la Russie des limites de son ancienne histoire et l'ont fait entrer dans une voie qui rendait tout retour impossible et où il fallait nécessairement marcher en avant, quoique par des moyens différents. Si Pierre, qui ne put transmettre sa grande tâche à un héritier direct, a voulu créer en peu de temps quelque chose de durable, il ne devait ni se pouvoir procéder autrement qu'il ne l'a fait. Il faut avouer d'ailleurs que des efforts précipités et impatientes vers un résultat profitable sont tout à fait dans l'esprit du caractère national russe.

Pierre le Grand prit ses modèles dans l'Europe occidentale, non-seulement en principe, mais aussi sous le rapport de la forme, portant là où de rudes coups au sentiment national des Russes, ce qui provoqua contre lui une vive opposition, surtout parmi les sectes religieuses, qui s'étaient beaucoup accrues sous son règne. Le tsar avait constamment devant les yeux l'état de l'Occident tel qu'il était constitué de son temps, réunion d'autorités princières appuyées sur un régime très-développé de police et de bureaucratie. Le caractère jusqu'alors pour ainsi dire religieux de la société russe devait être remplacé sans transition par des habitudes juridiques, administratives et bureaucratiques.

Le gouvernement de Pierre le Grand assigna des limites nettement tranchées aux classes dont ce nouveau régime avait amené par la création, et fixa avec exactitude et régularité leurs rapports vis-à-vis de l'État. Il dirigea toute son attention sur les forces productives et le travail personnel de la population. Au lieu de l'ancien dénombrement par enclos, on introduisit le dénombrement par âmes, et chaque individu fut obligé à de certaines redevances envers l'État. Le tsar amantait les anciens serfs, les exemptions de la règle commune, et émit des ordonnances d'application générale, qui devinrent la base vivifiante des institutions de la Russie nouvelle.

Pierre le Grand créa une aristocratie toute nouvelle, basée sur le service de l'État, telle qu'elle existe en partie en Autriche, un système hiérarchique des classes dotées de grandes prérogatives, afin de contraindre la masse ignorante de la noblesse à s'approprier les connaissances, les mœurs polies, l'activité et les bienfaits de la civilisation. Mais les pauvres serfs — le peuple proprement dit — ne profitèrent que bien peu de toutes ces réformes et de ces institutions paternelles. La nouvelle noblesse des fonctionnaires publics rivalisa d'injustice avec les petits seigneurs, qui faisaient peser un joug de plus en plus lourd sur les serfs, et des milliers d'exacteurs s'évertuèrent à faire croire au peuple que tout ce qu'on lui accordait était l'effet d'une pure faveur, et non de son droit.

À la fin du dix-septième siècle, les premières troupes régulières furent organisées avec l'aide d'officiers étrangers et sur le modèle des armées de l'Europe occidentale. L'année 1703 vit une ville surgir du milieu des marais de l'Ingrie, et St-Petersbourg fut fondée; une flotte fut en même temps créée dans la mer Baltique. En 1708, toute la Russie fut divisée en gouvernements; peu de temps après, la douma (assemblée, conseil) des boyards fut transformée en sénat, et les douze collèges (ministères) de l'empire furent établis. La dignité de patriarche, dont le titulaire avait déjà été suspendu, fut définitivement abolie par Pierre et remplacée par le saint synode, comme autorité supérieure ecclésiastique sous la suprématie du tsar. En l'année 1721, le tsar prit le titre d'empereur (imperator) et fonda l'Académie impériale des sciences de St-Petersbourg.

Les réformes de l'intérieur furent accompagnées d'extensions de territoire qui en assurèrent la stabilité. De même que la prise de possession de la Petite-Russie avait naguère décidé de la suprématie de la Russie sur la Pologne, de même aussi la conquête de l'Ingrie, de la Livonie et de l'Esthonie lui assura la suprématie sur la Suède et la domination de la mer Baltique. La victoire de Pultava, en 1709, neutralisa la puissance suédoise et brisa l'influence polonoise en Petite-Russie.

Après la mort de Pierre le Grand, St-Petersbourg, où l'influence

étrangère commençait déjà à agir pernicieusement, jouit dans l'empire pendant quelque temps d'une importance et d'une autorité presque sans bornes. Sous l'impératrice Catherine II, l'abus choquant de l'influence des étrangers, surtout des hauts dignitaires et des favoris allemands, diminua peu à peu; cette influence passa à des Russes, comme par exemple Potemkine (Patioukine), Beshorokko, etc. La Russie acquit la Russie-Blanche, la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et une partie de la Pologne. Elle hérita aussi de la Courlande et détruisit les derniers vestiges de la domination tatare en Crimée et dans le midi de la Russie. L'hostilité des Kozaks s'éteignit définitivement par la soumission de la setch des Zaporogues et le transfèrement d'une partie de ses débris au Koutan. Plusieurs des contrées caucasiennes, surtout celles qui sont situées dans le voisinage de la mer Caspienne, avaient déjà fait acte de soumission du temps de Pierre le Grand. C'est de Catherine II que date l'envahissement en Russie des mœurs françaises, et l'instruction encyclopédique, malheureusement trop superficielle, qu'elles amenèrent à leur suite pénétra dans les rangs les plus élevés de la société. Sous Pierre le Grand et plus tard, c'était l'influence allemande qui avait dominé, et même encore du temps de Catherine II les officiers, les professeurs, les artisans et les colons étaient empruntés à l'Allemagne. La haute société russe, il faut le reconnaître, doit à l'influence occidentale l'éminent degré de civilisation auquel elle est parvenue.

Catherine donna un règlement des villes et plusieurs autres ordonnances concernant la bourgeoisie, le tout rédigé dans l'esprit allemand, d'après des modèles empruntés aux provinces de la Baltique. Le résultat ne pouvait être et ne fut pas, en effet, tel qu'on l'attendait. L'esprit allemand de corporation, sur lequel ces règlements étaient basés, est absolument contraire au caractère national des Russes, remarquable surtout par le génie de l'association.

Le soulèvement de Pougatchev, qui avait pris rapidement des proportions colossales, fut, comme celui de Razine, purement social dans ses tendances. Comme à l'époque de l'interrègne, on se servit du prétexte du rétablissement du tsar légitime (Pierre III), que l'on disait être encore vivant. Les Kozaks, surtout ceux de l'Oural, prirent part au mouvement pour reconquérir d'anciens droits; mais, comme autrefois, ils détruisirent sans rien établir. Le soulèvement de Pougatchev eut la même fin que celui de Stenka Razine. Le peuple obtint avec résignation aux décrets de la Providence et attendit avec patience et soumission l'époque où sonnerait pour lui l'heure de l'amélioration de son sort et celle de sa délivrance du servage.

Dans les premières années du dix-neuvième siècle, l'acquisition de la Finlande, du grand-duché de Varsovie (le royaume de Pologne proprement dit) et de la Bessarabie donnèrent encore à l'empire russe de grandes contrées habitées par des nationalités étrangères, qui possédaient une administration spéciale et toute différente de la sienne. La conquête de quelques pays caucasiens procura ensuite à la Russie une position stable au bord de la mer Caspienne et affaiblit la Perse. Mais, avant tout, la prise de possession de la Géorgie, de l'Arménie et de diverses autres parties de la Transcaspienne et des bords de la mer Noire, firent espérer la soumission successive de tous les peuples montagnards du Caucase. On put prévoir alors que l'isthme caucasiens ne resterait pas éternellement une plaine béante, mais que sa conquête deviendrait dans un temps donné la tâche civilisatrice la plus féconde réservée à la Russie. Par la steppe kirghize et la contrée de l'Amour, la Russie commença à enlancer l'intérieur de l'Asie et pose le fondement d'un pouvoir d'une immense étendue.

Depuis l'avènement de l'empereur Alexandre II au trône, toute la direction de la vie sociale et politique des Russes, à l'intérieur comme à l'extérieur, a complètement changé. Elle est en effet devenue plus intime et tend de plus en plus à développer les productions de son sol et toutes les ressources naturelles dont la Providence a gratifié la Russie. Rien de saillant, de véritablement grand, ne pouvait se faire, aucun progrès réel ne pouvait avoir lieu avant la solution de l'importante question de l'émancipation des serfs. Le désir de la liberté, le plus vif de tous, ne s'était jamais effacé du cœur de l'homme du peuple, malgré le poids d'une servitude séculaire. Toutes les privations qu'il doit s'imposer, tous les avantages qu'on peut lui offrir sont de peu de considération pour lui en comparaison de ce fait moral, de cette conviction

intime qu'il a d'être personnellement libre! En réalité, la solution de ce difficile problème conduira la nation tout entière dans une voie féconde de progrès et assignera aux classes élevées de la société leur situation normale et leur véritable direction. La noblesse pauvre, qui forme la grande masse des petits propriétaires, est certainement la plus directement atteinte dans ses plus chers intérêts par la solution de cette question sociale; mais c'est elle aussi qui y gagnera le plus au point de vue moral, par la nécessité de se créer d'autres moyens plus légitimes d'existence et d'occupation. Le système du travail libre ne saurait avoir, de toute manière, que d'heureux résultats, car la servitude ne pouvait procurer de bénédiction ni pour le maître ni pour le serf, surtout si l'on considère la nature particulière du climat, du sol et de la population. Après cette évolution, la plus décisive de son existence, la Russie s'imposera une tâche plus rationnelle qu'elle ne l'a fait jusqu'à ce jour, et le concours du véritable principe russe exercera son heureuse et féconde influence sur toutes les grandes institutions de l'empire. La dernière grande guerre, qui peut être envisagée comme la dernière maladie grave inhérente au développement de la nation, l'a conduite à faire sur elle-même les conquêtes les plus difficiles et les plus salutaires et à remplacer, sous beaucoup de rapports, l'apparence et la forme par la réalité. L'intérieur de la Russie se couvra rapidement de villages florissants, de champs fertiles, de villes industrielles et civilisées; l'aisance du cultivateur augmentera par ses troupeaux et les produits de sa terre; partout l'ordre, la tempérance et le bien-être viendront s'établir sur de solides fondements.

Dans la description très-succincte que nous allons donner des rapports internes et externes des Russes habitants de la Grande-Russie, c'est-à-dire des Russes proprement dits, soit de l'individu, soit de la société, nous aurons principalement en vue l'homme du peuple et la masse des campagnards; nous ne mentionnerons qu'accessoirement les indigènes appartenant aux autres classes. Ces derniers, en effet, à l'exception toutefois des marchands, se sont déjà, dans leurs mœurs, leurs usages et leur manière de vivre, sensiblement éloignés du type national primitif et se rapprochent beaucoup aujourd'hui des habitudes et des mœurs de l'Europe occidentale.

Afin d'éviter les redites inutiles, après avoir offert au lecteur un aperçu aussi complet que possible des Russes sous les divers rapports physiques et intellectuels, matériels et moraux, nous signalerons en passant les divergences notables qui caractérisent les différentes classes sociales du peuple russe en général.

Les résidences des Russes peuvent se classer en deux catégories distinctes : les villes et les campagnes. A la première catégorie appartiennent les villes (gorods) et les bourgs (possads, miestetchkos); à la seconde, les slobodas (espèces de villes), les sêdos (villages paroissiaux), les derevnias (villages), les khoutors et ysselkas (métairies, petits hameaux, fermes éparses et isolées). Les villes sont divisées, selon leur importance administrative, en chefs-lieux de gouvernement, villes de district et autres de moindre importance. L'aspect des villes de la Grande-Russie diffère beaucoup, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de celui des villes de l'Europe occidentale. Les rues sont larges, les places spacieuses, mais malheureusement elles ne sont pas toujours pavées. Les maisons, généralement bâties en solives et recouvertes avec des planches, sont basses et se touchent rarement; elles sont reliées les unes aux autres, du côté de la façade, par des palissades ou des grilles en bois. Le goût oriental apparaît plus fréquemment dans les grandes villes telles que Moscou, Smolensk, etc. Les demeures des personnes de distinction, primitivement isolées et très-vastes, entourées de jardins ou de groupes d'arbres, ont été successivement réunies les unes aux autres par la construction de nouvelles habitations. Le centre moral et réel des villes d'autrefois était la forteresse ou le kremlin (kreml), résidence du prince ou du gouverneur, des autorités, de l'administration, etc.; la ville (possad, city) s'élevait sous sa protection et l'entourait de ses murailles; au delà de celles-ci se développaient les faubourgs (slobodas). Aujourd'hui, l'ornement des villes consiste presque exclusivement en un grand

nombre d'églises en pierre, d'architecture orientale, avec leurs nombreuses coupoles dorées ou bigarrées de couleurs diverses. Dans les petites villes, les bâtiments d'administration ou les magasins sont souvent les seuls édifices qui donnent à l'ensemble une apparence de ville. Dans les cités plus considérables, les édifices publics sont très-nombreux et d'une belle architecture, notamment ceux qui sont destinés aux écoles et autres établissements d'éducation; on y trouve aussi les maisons de riches propriétaires qui passent à la ville la saison d'hiver, et ces habitations ne le cèdent en rien, pour l'élégance et le confort, à celles des plus somptueuses résidences européennes, à l'exception peut-être de celles qu'on rencontre en Angleterre. Anciennement les possads avaient l'importance des villes; élevés dans le voisinage du kremlin, ils étaient habités par des employés, des marchands, des bourgeois (mesthchaines), etc.; mais les possads et les miestetchkos n'ont plus aujourd'hui qu'une importance commerciale.

Les slobodas forment la transition entre les villes et les villages; c'étaient autrefois des espèces de faubourgs habités par des Kozaks et certaines catégories de bourgeois, tels que commerçants, industriels, yametchiks (voituriers, rouliers, paysans de la poste); c'étaient des villages où l'on trouvait des industries qui n'appartiennent ordinairement qu'aux villes. Si l'on n'en considérait que les habitants, on pourrait encore aujourd'hui leur donner cette importance; mais leur aspect extérieur les range dans la classe des villages.

Parmi les localités essentiellement rurales, les sêdos (paroisses) occupent le premier rang; on les distingue des autres villages par l'existence d'une église ordinairement en pierre, et principalement par le siège des autorités subalternes de l'administration rurale.

Les villages ordinaires (derevnias, du mot dérevo, arbre) sont bâtis, dans la Grande-Russie, dans des conditions telles que le comportent le climat septentrional et la grande richesse du pays en bois de construction; les maisons y sont ornées selon le goût et la fortune de leurs propriétaires. Si l'on veut considérer l'état actuel de la majorité de la population rurale de la Grande-Russie, on comprendra qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver des villages pareils à ceux de l'Allemagne, dont l'extérieur seul annonce l'aisance, le bien-être et la civilisation de leurs habitants, et dont l'aspect pittoresque prête un si grand charme au paysage. Les villages russes sont rarement situés sur des hauteurs; ils s'étendent généralement sur une ligne droite formée par des bâtisses en solives surmontées de pignons artistement ornés et presque toujours tournés vers la rue. Dans les villages où les habitants sont parvenus, par le négoce ou l'industrie, à un état bien supérieur à celui de la majorité des paysans, on voit s'élever et filer avec la rapidité de l'éclair la troïka (attelage à trois chevaux) menée par le yametchik (conducteur) barbu et jovial; tandis que dans les villages pauvres le chariot primitif, le téléga, lourdement chargé, n'avance qu'avec peine, traîné par un seul cheval, petit, maigre et de chétive apparence. Si l'on aperçoit quelques arbres auprès des villages, ce n'est que le pin mélancolique et sombre, ou le pôle bouleau qui fait entendre son léger murmure; mais, en revanche, les plaines sont couvertes de vastes champs de blé qui s'étendent à perte de vue. Par leur couleur grisâtre et sombre, par la disposition du paysage et surtout l'absence d'arbres, les villages russes offrent une grande monotonie. On voit que l'économie domestique y laisse beaucoup à désirer, et l'on est souvent frappé du manque de bien-être qui s'y fait sentir. Les maisons sont, pour la plupart, assez rapprochées les unes des autres et entourées, du côté de la cour, d'une quantité de petites constructions rurales qui le plus souvent ne sont que des hangars. La grandeur des villages varie singulièrement, et cette diversité tient à des causes tantôt historiques ou sociales, tantôt simplement locales. Dans les gouvernements essentiellement agricoles de la Grande-Russie, qui marquent en même temps la limite entre la nationalité exclusivement russe et les nationalités petite-russienne et tatare, les villages sont très-grands et doivent ordinairement leur accroissement à une colonisation postérieure produite par le besoin d'une protection relativement plus efficace et d'une plus grande sécurité, par le goût inné de la vie commune et de la sociabilité aussi bien que par le manque de cours d'eau. Les villages des gouvernements de Tambov, de Saratov, de Samara, de Simbirk, de Voronège, de Koursk, de Penza et d'Orenbourg appartiennent à cette catégorie. Dans les gouvernements du centre et de l'est, les villages sont de grandeur moyenne, mais peuvent encore passer pour

considérables; le besoin de réunion y est si impérieux que chacun tient à habiter au centre du village, et que les paysans ne s'établissent qu'au regret aux extrémités. On doit ranger dans cette catégorie les villages des gouvernements de Kazan, de Perm, d'Yaroslavl, de Riazan, de Toula, d'Orel, de Nijni-Novgorod, de Kalouga, de Moscou et de Vladimir. Dans les gouvernements très-boisés du nord-est et du nord-ouest, les villages sont généralement fort petits et ne consistent même souvent qu'en quelques enclos éparés nommés *yssekals*, *potchinoks*, etc. Ceux des gouvernements de Novgorod, de Pétersbourg, de Tver et de Smolensk, mais principalement ceux des gouvernements d'Arkhangel, de Viatka, de Kostroma, de Volégda, d'Olonetz et de Pskov, appartiennent à cette catégorie. Outre l'effet que doivent nécessairement produire la grande quantité de forêts, le mauvais terrain et l'âpreté du climat, on reconnaît aussi dans ce fait l'influence de la population primitive des Finnois, ainsi que celle des persécutions religieuses exercées dans le siècle passé contre le grand nombre de *raskolniks* (dissidents de l'Eglise orthodoxe de Russie) réfugiés en ces lieux, et de leurs efforts constants pour se soustraire aux réformes administratives et sociales introduites par Pierre le Grand. Les maisons des villages sont bâties les unes assez près des autres, souvent même deux maisons ne forment qu'un seul enclos; dans ce cas, une cour commune s'ouvrant sur la rue par une porte cochère pratiquée dans la palissade sert aux deux maisons. Dans le gouvernement de Toula, les maisons contiguës n'ont souvent qu'un seul et même toit. On ne trouve que bien rarement dans les villages des carrefours et des rues parallèles. Dans les gouvernements du nord, les rues n'ont aucune régularité, et, contrairement à l'usage établi dans les autres gouvernements de la Grande-Russie, la partie la plus large de la maison est tournée du côté de la rue. Les résidences seigneuriales sont isolées ou du moins séparées du village; elles contiennent toujours une maison d'habitation construite avec une certaine prétention, une grande quantité de bâtiments de service, d'écuries, etc., une espèce de jardin et une orangerie, si la fortune du seigneur lui permet ce luxe. Autrefois, lorsque les propriétaires vivaient sur leurs terres, ils y déployaient dans leurs habitations toutes les magnificences de la civilisation de l'Orient et de l'Occident, ce qui faisait ressortir plus tristement encore l'immense contraste de leur demeure avec la pauvreté des habitations du village. Dans la Grande-Russie, la maison ou cour seigneuriale s'appelle *oussadha*; mais dans toute la partie septentrionale on se sert, pour la désigner, du mot finnois *myza*.

Ainsi que nous Favons dit plus haut, l'enclos d'un campagnard russe consiste en une maison d'habitation avec écuries et bâtiments de service qui sont contigus; tout cet ensemble se nomme en russe *dyor*, cour. Le corps de logis constitue naturellement la partie principale de l'enclos; on l'appelle *izba*, dans son acception la plus étendue, car on nomme aussi *izba* chacune des deux chambres qui composent d'ordinaire la maison: c'est ainsi qu'il y a une *izba* blanche et une noire ou une *izba* d'hiver et une d'été. La chambre d'habitation s'appelle *gornitza*, nom qui provient vraisemblablement de la position élevée de la chambre, qui se trouve ordinairement placée au-dessus des étables et des magasins. Pour construire une maison, on fait, avec des troncs d'arbre posés horizontalement, une ou deux charpentes carrées proportionnées à la grandeur du bâtiment projeté; on y ménage des ouvertures pour les portes et fenêtres, puis les deux *izbas* sont réunies au moyen de cloisons en solives, et sur le tout on établit un toit de planches ou de chaume ordinairement très-élevé, de telle sorte que les chambres et le vestibule soient également recouverts et protégés par ce toit. Les maisons sont plus ou moins grandes et plus ou moins décorées, selon le degré de fortune des habitants. Dans les gouvernements du nord, sauf ceux d'Yaroslavl et de Kostroma, les maisons sont ordinairement petites; il en est de même sur la rive gauche du Volga, au delà de Kazan et dans les gouvernements presque exclusivement agricoles d'Orel, de Koursk, dans les contrées où les villages ne sont pas placés le long de la grande route, partant, enfin, où demeurent des paysans jadis attachés à la glèbe. On y trouve encore beaucoup d'*izbas kournyia* (enfumées), c'est-à-dire des maisons dépourvues de cheminées, qui sont réputées plus chaudes et d'où la fumée sort par des intervalles pratiqués dans les murs. Dans la plus grande partie du gouvernement de Viatka, c'est-à-dire dans l'ancienne contrée de ce nom (*Viatski kraï*), et en général dans tous les

gouvernements septentrionaux habités par un grand nombre d'anciens Novgorodiens, les villages sont, comme nous Favons dit, très-petits; souvent même on aperçoit des enclos parsemés de distance en distance et fort éloignés des champs. Cela tient à ce que les anciens Novgorodiens n'aimaient pas à habiter longtemps le même endroit. L'architecture des maisons — en harmonie avec la rigueur du climat — et la topographie des lieux présentent une grande ressemblance avec celles des gouvernements de Volégda et de Pskov. Les maisons n'ont ordinairement qu'un seul étage, un toit peu élevé et des cheminées en bois; la cour y est souvent entièrement couverte et chauffée. Les villages des gouvernements du nord, surtout ceux qui sont habités par les descendants des anciens Novgorodiens, se distinguent, tant par la diversité des coutumes, des mœurs, du langage et du costume des habitants que par l'architecture des maisons, — de ceux des gouvernements du centre, où le genre de construction rappelle l'ancienne architecture russe, évidemment modifiée sur les térens, habitations des boïars, ou plutôt la partie de ces habitations où logeaient les femmes.

Dans les campagnes, toutes les maisons, comme nous l'avons dit, sont en général bâties avec des troncs d'arbre; mais dans les gouvernements de Samara, Saratov et Orenbourg, où le bois est rare, elles sont en partie construites avec des pierres ramassées dans les champs, et n'ont habituellement qu'un seul étage. Ordinairement on arrive à l'habitation par un petit escalier extérieur couvert; cet escalier aboutit à un balcon également couvert, situé à peu près à huit ou dix pieds d'élévation au-dessus du sol. L'espace réservé au-dessous de la chambre d'habitation sert d'écurie, de magasin, etc. La porte d'entrée est toujours placée dans la cour et sur un des côtés de la maison. La chambre d'habitation prend toute la largeur du pignon de la façade de la maison; elle est ordinairement pourvue de trois fenêtres. Une autre fenêtre est percée immédiatement sous le toit; elle est souvent ornée d'un petit balcon. Devant la maison, sur la cour longue et étroite, fréquemment garnie d'un plancher de poutres, sont d'ordinaire plusieurs bâtiments contigus servant d'étables, de grange, de magasins à blé, etc. Une aire pour l'attre le léc, un four pour le sécher et un bain de vapeur complètent cette demeure. La cour est quelquefois fermée par une clôture en planches, mais ordinairement elle est ouverte et conduit directement au potager, etc. Les toits en planches sont peints soit en rouge, soit en toute autre couleur; les contrevents et les ornements des fenêtres sont verts ou bigarrés de couleurs tranchantes. Les sculptures dont sont ornés beaucoup de maisons, surtout dans les contrées boisées des gouvernements nord-est tels que Kostroma, Nijni-Novgorod, etc., indiquent bien le goût des Russes pour l'ornement et la décoration; leurs galeries et balcons, reposant ordinairement sur des colonnettes en bois, sont aussi d'un effet très-pittoresque. Les clôtures sont faites, dans le nord, soit avec des perches de moyenne grandeur posées horizontalement entre des pieux, soit au moyen d'une haie.

La chambre d'habitation du paysan russe sert en même temps de cuisine et contient un grand four carré, peu élevé, qui sert à cuire le pain et les aliments, et sur lequel on a ordinairement aussi l'habitude de dormir. A partir de l'angle saillant de ce four, une cloison percée d'une porte s'étend ordinairement jusqu'à l'une des fenêtres et forme une pièce renfermant le foyer, les ustensiles de cuisine et des coffres pour serrer les vêtements; cet étroit espace, qui n'a qu'une fenêtre, sert en même temps de cabinet de toilette. Le surplus de la chambre, qu'éclairait habituellement deux fenêtres, est garni d'un banc longeant les parois, ainsi que d'une soupente destinée à recevoir divers objets de ménage. Entre le four et la paroi la plus rapprochée de la porte d'entrée sont placés à une certaine hauteur diverses planches horizontales qui servent de lit. Dans l'un des angles de la chambre, près des fenêtres et adossé à la paroi, est un rayon en bois ou une petite armoire triangulaire qui contient les images des saints, devant lesquelles une petite lampe est continuellement allumée; cette armoire est souvent ornée, en guise de draperie, d'un essai-main de toile très-blanche, dont les bords sont garnis de broderies rouges. En face de l'image sainte (*obraz*) est placée une table carrée. La porte de la maison est basse; les fenêtres sont ordinairement petites et pourvues de crochets.

Pour éclairer l'intérieur de la maison on emploie ordinairement de longs copeaux de résine sèche que l'on fixe obliquement à l'une des parois et dont on allume l'extrémité inférieure. Les ustensiles les plus

indispensables sont une pelle à four pour le pain, une fourche en fer pour ramasser les charbons, une auge, de grands pots de fonte de forme circulaire, des plats en bois peint et verni, une fourche arrondie pour poser et enlever les pots; un tonneau contenant de l'eau et un vase garni d'un petit manche (kofchik) dont on se sert pour puiser l'eau et pour boire; un petit baquet (ouchate) où l'on verse les eaux sales; un seau et des cuillers de bois. Les izbas sont pour le plupart assez proprement tenues; celles des paysans riches sont même fort jolies et sont ornées de tableaux très-bizarres représentant des sujets religieux ou militaires, etc.; mais les izbas qui n'ont point de cheminée sont sales et malsaines. La chambre du paysan russe sert presque toujours d'asile à une grande quantité d'insectes nommés tarakanen (en français, cancrelats), sorte de scarabées attirés par la chaude humidité de l'appartement. On distingue deux catégories de ces insectes : les tarakanen noirs, qui sont les véritables, sont plus grands que les autres et leur démarche est plus lente; on ne les inquiète pas, et même, lorsqu'ils paraissent dans une maison neuve, le maître a coutume de dire : « Dieu soit loué, ils sont venus! » Les petits tarakanen de couleur brun-clair se multiplient à l'infini et courent très-vite; on les nomme aussi proussaks, parce que le peuple prétend que les Kozaks les ont importés de la Prusse après la guerre de sept ans.

Quant aux habitations des particuliers dans les villes et sur leurs propres domaines, leur organisation offre un singulier mélange de confort européen, de négligence et d'habitudes asiatiques. Elles sont, en général, disposées avec beaucoup de luxe chez les gens opulents, et le plus souvent très-bien tenues; mais on en peut rarement dire autant des habitations des villes de province et des petites propriétés rurales, où les pièces dites de parade forment un contraste choquant avec le reste de l'appartement, et surtout avec la chambre à coucher, où le lit est presque toujours caché par une draperie ou un paravent. Le manque d'ordre intérieur et l'absence de propreté se font particulièrement remarquer. L'intérieur des maisons n'a point ce riant aspect qu'offrent les habitations des peuples germaniques surtout; il y manque ce je ne sais quoi d'attrayant et de sympathique qui révèle la main invisible de la femme agissant partout et donnant au foyer domestique l'âme et la vie. L'usage encore presque généralement répandu des ablutions quotidiennes, non pas dans une cuvette, mais au moyen d'un petit robinet dont le mince filet d'eau arrose à peine les mains, n'indique pas précisément une très-grande consommation d'eau fraîche pour la toilette de chaque jour. Les chambres des gens de la domesticité offrent un aspect peu réjouissant, le lit surtout laisse beaucoup à désirer.

Les costumes nationaux des Russes offrent en général peu de variété. Celui des hommes est à peu près le même partout, notamment en ce qui touche la coiffure. Quant au costume des femmes, bien que plus varié, il se compose néanmoins presque des mêmes parties et présente le même caractère dans toute la Grande-Russie, où, malgré son immense étendue, il n'existe pour ainsi dire qu'un seul costume national, avec des nuances relativement peu nombreuses, surtout en comparaison des costumes nationaux de l'Allemagne, de la Finlande, de l'Esthonie, etc.

Dans les gouvernements du centre, tels que Moscou, Tver, Vladimir, Toula et les contrées adjacentes, les costumes se ressemblent beaucoup entre eux et leur type est en quelque sorte plus purement national; dans ceux d'Orel et de Koursk, il a, quelque affinité avec le costume des Petits-Russiens; dans le sud-est, l'emploi de la toile blanche brodée de rouge joue un grand rôle dans l'habillement et rappelle beaucoup, de même que la coiffure dans les contrées de l'est, l'origine ou l'influence finnoises. Dans le gouvernement de Smolensk, le costume se ressent du voisinage de la Russie-Blanche et même de celui de la Pologne. Pskov, Novgorod, Vologda et les autres gouvernements septentrionaux offrent l'élément finnois dominant dans le costume, excepté parmi les raskolniks, qui s'y trouvent en assez grand nombre. Dans les gouvernements voisins de celui de Moscou, du côté de l'est, le costume national s'est conservé dans toute sa pureté. Dans le gouvernement d'Yaroslavl on porte un costume tout particulier, fort ancien et fort riche. Le petit chapeau que portent les cochers des villes, ou plutôt les yamitchiks, n'est en général en usage que dans les gouvernements du nord-ouest et surtout dans ceux de Pskov, Novgorod, Pétersbourg, Olo-

netz, etc.; dans les autres gouvernements de la Grande-Russie on porte plus fréquemment un chapeau pointu à bords étroits; à Kazan, Perm, Kalouga, c'est encore le chapeau à la française, mais plus bas. Pour éviter de plus longs détails sur ce sujet, bornons-nous à la description suivante du costume russe en général.

Le paysan russe porte habituellement, pendant l'hiver, des bottes de feutre (valiki) ou des sabots en écorce de bouleau (lapki); des bas de laine tricotés par les femmes de la maison, ou des chiffons et des lisières entortillés autour de la jambe (anotchki, partianki); de larges pantalons (charavari, mot tatar) faits en drap grossier; une chemise courte (ron-hakha), en grosse toile de couleur et à mille raies, ou en cotonnade de couleur tranchante, qui, boutonnée sur le côté gauche du cou, se porte par-dessus les pantalons et s'attache au moyen d'une étroite ceinture ou d'un simple cordon; une courte pelisse en peau de mouton (polouchouk) s'attache sur le côté gauche de la poitrine et va jusqu'aux genoux; si elle est brunie extérieurement, on l'appelle doublouny polouchouk; une longue pelisse également en peau de mouton (tonloupe), descendant plus bas que les autres; l'une et l'autre sont rarement recouvertes d'étoffe, mais elles sont souvent brodées sur la poitrine et sur les bords. Par-dessus la courte pelisse on porte communément un armiak (mot tatar) gris ou brun, vêtement ample et long comme une robe de chambre, et fait à la maison, en laine non teinte; ou un kaftan court (podivka) qui ne descend que jusqu'aux genoux, dont la taille est marquée et dont les pans fermés sont garnis par derrière d'une grande quantité de petits plis. La tête est couverte d'un bonnet en fourrure ou simplement ouaté. Le costume du dimanche et des jours de fête est beaucoup plus soigné que celui des jours ordinaires; il se compose de grandes bottes (sapaghi, mot tatar) garnies le plus souvent par en haut d'une bordure de maroquin rouge; de larges pantalons de pluche ou de nankin ou d'autres plus étroits (porty) en toile rayée. La chemise est ordinairement aussi en toile rayée ou en indienne ligarrée, fil et coton, ou en kouchatch (étoffe tatar), très-rarement en toile blanche; le cou est entouré d'une écharpe rouge ou d'un mouchoir (platok) de laine, de coton ou même de soie; le gilet (gilet), ordinairement en drap, s'attache par deux rangées de boutons; l'armiak, le kaftan, la podivka, sont généralement en drap bleu ou en nankin. Les bonnets, dont un grand et droit (cartouze, dérivé de carton), et un petit plus flexible (chapska), sont en drap et souvent garnis de fourrure; les gantettes (ronkavitzs) sont en cuir et doublés de gants de drap ou de laine. Par-dessus la podivka, le pointik ou la podolotchka, on met souvent le touloupe recouvert de drap ou l'armiak de drap bleu, que maintient une ceinture (kouchak, mot tatar, ou polass) de soie ou de laine rouge, verte ou bleue.

Pendant l'été, le paysan porte rarement des bottes, mais le plus souvent des sabots d'écorce de bouleau (lapki), ou s'enveloppe les jambes de chiffons (anotchki). Le reste de l'habillement se compose de pantalons de toile, blancs, bleus ou rayés, d'un pardessus ou demi-kaftan (pointik) et d'une podolotchka ou podivka, moitié fil et moitié laine, attachée par une ceinture. La tête est quelquefois couverte d'un bonnet ouaté de forme hémisphérique et muni d'une grande visière; mais le chapeau noir est plus usité. Les uns, dont la forme est déprimée et dont le fond s'élargit par en haut, tirent probablement leur origine de la Grèce; quant aux autres, qui sont hauts et pointus, ils semblent être d'origine slave et beaucoup plus anciens. Les habits de fête pour cette même saison d'été consistent ordinairement en étoffes provenant de l'industrie domestique. Les gens aisés portent des chemises rouges ou de couleurs variées en laine et coton, des pantalons de couleur, de hautes bottes en cuir qu'ils mettent par-dessus le pantalon, des chapeaux ou des bonnets, et des ceintures en laine rouge. Les jeunes gens portent le même costume qu'en hiver, à l'exception du long touloupe qui est remplacé par un demi-kaftan en drap. Quant à l'armiak, ils le rejettent sur les épaules.

Le costume des hommes est commode, simple, approprié au climat et aux localités; il produit un bon effet, car il est ample, complet, et sa confection n'exige pas beaucoup d'art. Un usage essentiellement russe, répandu même parmi les petits marchands et les ouvriers des villes, consiste à porter la chemise par-dessus le pantalon; il en est de même de l'habitude, qui leur vient des Tatars, de porter d'amples vêtements et de longs kaftans. Dans la vie habituelle, la chemise remplace le vêtement de dessus; c'est pour cela qu'elle est montante et s'attache au



Dessine d'après nature par Ch. Heitz.

lith. par Wibelmann et fils à Berlin.

RUSSES.
(Centre de la Grande Russie)

ВЕЛИКОРОССІАНЕ
ЦЕНТРАЛЬНЫЯ ГЕБЕРНИИ

cou. Chez les gens aisés, parmi les populations des villages de fabriques ou de ceux situés auprès des villes navigables ou des routes de transport, mais principalement dans les villes, le gilet et le chapeau ainsi que la petite casquette à visière forment un premier degré de rapprochement entre le costume russe et le costume généralement adopté en Europe, spécialement le costume allemand. La seconde transition consiste dans le kaftan racourci et souvent taillé par devant en forme de redingote. Quant aux grandes bottes en cuir qu'on porte en été, et celles de feutre qu'on emploie en hiver, elles resteront en usage, car elles sont essentiellement appropriées au pays.

L'homme du peuple porte les cheveux séparés sur le milieu de la tête et tombant sur les oreilles, mais retenus souvent au moyen d'un étroit cordon de cuir ou d'étoffe. Les cheveux sont coupés ras sur la nuque, qui est même quelquefois entièrement rasée, ce qui est un reste évident des usages tatars. Quant à la barbe et aux moustaches, elles se déploient dans toute leur ampleur; les Russes les conservent intactes par un sentiment religieux et national. C'est par là qu'ils se distinguent essentiellement des Petits-Russiens et des Polonais, qui ne conservent que les moustaches, et des habitants de la Russie-Blanche, qui ordinairement ne portent pas de barbe du tout. Les Varègues ne portaient que des moustaches, signe distinctif aristocratique et guerrier, à la différence des Slaves orientaux ou Russes actuels, qui portaient toute la barbe.

Le costume ordinaire des femmes pour l'hiver est la chemise en toile blanche ou en cotonnade de couleur, le plus souvent rayée de blanc et de rouge, par-dessus laquelle se porte un sarafane en toile bleue ou à dessins imprimés, et qu'elles confectionnent elles-mêmes. Le sarafane (mot tatar) n'a pas de taille; il est coupé tout droit, monte jusqu'à la poitrine ou la recouvre, et se trouve retenu par deux bretelles unies sur le dos. La taille est serrée par un cordon, par une étroite ceinture ou par un tablier; ce tablier monte souvent jusqu'au-dessus de la poitrine et à quelquefois des manches; dans ce cas, il ne dessine pas la taille. L'échancrure de la chemise sur le cou est assez basse; les manches, qui sont bouffantes, laissent la plus grande partie du bras à découvert. Le sarafane n'a pas de manches; il est fréquemment garni par devant d'un lacet et d'une rangée de petits boutons qui simulent une ouverture; dans les gouvernements au sud-est de Moscou, il ne monte qu'au niveau de la taille, en sorte qu'il ne forme guère qu'une sorte de jupe. Pour le travail, les femmes portent des lapins ou des bottes, quelquefois aussi des souliers (bachmaki, mot tatar) avec des bas. Elles se couvrent la tête d'un mouchoir de coton ou de laine fabriqué par elles; elles en mettent plusieurs l'un sur l'autre pendant les grands froids et portent en outre une pelisse et des gantelés.

Pour les femmes âgées, les habits de fête, en hiver, sont presque les mêmes que ceux des jours ordinaires. Les jeunes femmes portent un sarafane d'indienne nommé kitaïka (chinois), un tablier de même étoffe ou en mousseline, des bottes chaudes ou des souliers et des bas, et autour du cou un mouchoir de coton ou de soie. Le cou est orné de plusieurs rangées de fausses perles souvent noires ou de perles d'ambre; des boucles d'oreilles et des bagues, soit en argent, soit dures, sont l'indispensable complément de cette parure. La tête est couverte d'une sorte de bonnet (shernik) enveloppé d'un petit mouchoir de soie. Dans beaucoup de gouvernements l'on porte une coiffure (kitchka) anglaise et parfois assez élevée, qui rappelle complètement celle des tribus féroces de l'est; elle a conservé, à Yaroslav et dans plusieurs autres gouvernements, la forme de celle du pays de Novgorod. Cette coiffure consiste en une sorte de bonnet posé sur le derrière de la tête, qui s'élève et s'élargit sur le devant et qu'on nomme kokochnik. A Kalouga et dans la partie orientale de Smolensk, il est d'usage de porter aussi une coiffure assez serrée, descendant très-bas en arrière, et recouvrant toute la chevelure; elle est souvent brodée et garnie tout autour de petites rangées de perles et rappelle beaucoup cette partie du costume finois de l'est, qui naguère encore était très-répandue dans le centre de la Russie. Les jeunes filles portent la povizanka, espèce de mouchoir ou large ruban en forme de diadème, plus haut par devant, et laissant voir la chevelure et la natte pendante par derrière. Les femmes mariées portent le povoinik (le kokochnik plus bas, plus simple et sans forme distincte). Par-dessus le sarafane on porte une longue fourrure recouverte de drap ou

de nankin, qui se nomme chongat (mot tatar) lorsqu'elle est pourvue d'un grand col; si la pelisse est courte, avec ou sans col de la même étoffe que le dessus, et si elle forme par derrière une grande quantité de petits plis, on la nomme douchagrèïka (réchauffeur de l'âme). Pour les jours de fête, il est indispensable de teindre à la main un joli mouchoir blanc. Les femmes riches portent le sarafane en soie ou en par-técha, lourde étoffe de soie tissée d'or et d'argent, et garni de lacets pareils, ou en autres tissus précieux et pour la plupart de couleur tranchante; on y ajoute un tablier très-appareil ou très-fin; la tête et le cou sont entourés de mouchoirs de soie ou d'un grand chapeau, et la chemise doit être en mousseline ou en toile très-fine.

Les vêtements ordinaires de l'été ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'hiver, à l'exception des souliers chauds, des mouchoirs et des fourrures, qui sont supprimés. Dans plusieurs contrées on porte encore une espèce de jupe grossière (paniova) fabriquée au légis, à dessin quadrillé, et par-dessus un tablier large et montant qui donne au buste un aspect informe.

L'habillement d'été pour les jours de fête ressemble aussi beaucoup, sauf la suppression des vêtements chauds, à celui de l'hiver; on porte alors des souliers de taffetas ou de maroquin, des bas, des gants de fil et des douchagrèïkas de riches étoffes avec ou sans manches et sans col.

C'est vraiment une chose curieuse que de voir, principalement dans les villages opulents et manufacturiers ou dans ceux qui sont situés près des routes fréquentées, les femmes aller en été à l'église, ou se réunir, les jours de fête après midi, pour la promenade, la danse, le chant, etc. Les vives couleurs des mouchoirs de soie ou de coton qui recouvrent les têtes, les cheveux ornés de fleurs, la bigarrure des tabliers et des sarafanes, tout cela offre dans son ensemble, et malgré le mélange bizarre des divers objets, une certaine harmonie qui attire et captive l'attention.

Dans ces mêmes villages on voit fréquemment le costume dit allemand, depuis longtemps déjà plus ou moins en usage dans les grandes villes; il consiste en une robe ordinairement d'indienne bleue semée de petites fleurs; les femmes des marchands portent en outre sur la tête un mouchoir de soie en forme de bonnet, noué de manière qu'on n'en aperçoive pas les bouts et que la chevelure soit entièrement couverte. L'usage naguère si répandue de se farder disparaît de plus en plus à la ville aussi bien qu'à la campagne; c'était une coutume tatar adoptée jadis généralement par les Russes, pour qui les mots rouge et beau ont un sens identique (krasny, rouge; kraska, couleur; krassavitsa, jolie femme ou jolie fille).

Le costume des femmes a, comme celui des hommes, plusieurs affinités avec le costume tatar: tel est, par exemple, l'usage des grands mouchoirs qui couvrent souvent tout le visage; l'ampleur des vêtements, qui ne permettent guère de dessiner une taille belle et élancée, comme chez les Polonaises; enfin, la peine que prennent les filles à marier pour se donner une grande circonférence et paraître bien corpulentes, en mettant en évidence une poitrine aussi étroite et aussi déprimée que possible. Le Russe a un goût prononcé pour les couleurs tranchantes dans les vêtements; dans la décoration, il préfère ce qui est lourd et massif à ce qui est léger et délicat. La différence entre les vêtements de tous les jours et ceux des jours de fête est très-grande: autant les derniers sont riches et pittoresques, autant les autres sont, pour la plupart, fort négligés et dénotent peu de penchant à la coquetterie. Il semble qu'il suffise aux femmes de savoir qu'elles sont habillées, sans qu'elles aient à s'occuper de la manière dont elles le sont.

Parmi les classes civilisées, tout le monde porte le costume français, et les dames se distinguent par le luxe et le bon goût qu'elles déploient. Une particularité caractéristique remarquable chez les femmes russes, c'est qu'elles ne portent presque jamais de bonnet dans l'intérieur de leur maison, et qu'une sorte de laisser aller leur fait négliger un peu le soin de leur toilette lorsqu'elles n'attendent pas de visites, ce qui, à la vérité, n'arrive que bien rarement.

La nourriture principale des paysans russes consiste en pain d'orge, choux, gruau, œufs, lard et peu de viande, excepté dans les villes et les grands villages, où l'on mange beaucoup de volaille, de mouton et de poisson. Les plats essentiellement nationaux sont: la soupe aux choux

(chtchi), le gruau grillé (kacha) et le gâteau de farine de froment (pirag) diversément farci ou assaisonné avec du poisson (koulébiaka). Le Russe a une grande prédilection pour les oignons, l'ail, les concombres, le raifort et les champignons; les classes supérieures y ajoutent les fruits confits, le pain d'épice, les bonbons et toutes sortes de friandises; chez elles, le plat doux occupe, dans l'ordonnance du repas, la place la plus importante. Le laitage et les pommes de terre ont été pendant longtemps d'une consommation peu fréquente; mais ces dernières commencent à jouir de quelque faveur. L'arrangement des plats au naigre est une chose très-importante; cela tient à la rigoureuse observation des lois religieuses, qui prescrivent de s'abstenir de viande les mercredis, les vendredis et pendant tout le cours des divers carêmes; tous ces jours réunis ne comprenant guère moins de six mois. Les mets maigres les plus usuels sont le poisson, très-abondant et fort beau en Russie, les choux, les pois, les champignons, les pommes de terre, les laies, etc. La viande, le beurre, le lait, les œufs, le poisson, enfin tout ce qui provient d'un être vivant, est expressément interdit comme aliment par l'Église pendant la durée du grand carême. L'huile de lin, de tournesol, de pavot, etc., remplace alors le beurre dans les préparations culinaires. La transgression de cette prescription est considérée comme un grand péché.

Au nombre des boissons ordinaires, les plus en faveur sont le kvass, boisson fermentée et aigrelette qui contient principalement de la drêche (orge germée); une sorte de petite bière, et du kisiyachtchi, boisson aigre-douce non fermentée; on boit aussi du moos, provenant du jus de certaines laies, puis une espèce d'hydromel (miel), et enfin de la bière (pivo). On fait encore un usage fréquent d'une espèce de petite bière préparée à la maison et nommée braga. Nous ne devons pas oublier de mentionner l'habitude qu'ont les Russes de boire une mauvaise eau-de-vie relativement fort chère, et qui semble indispensable dans une foule d'occasions gais ou tristes, car elle sert à engourdir la peine aussi bien qu'à célébrer la joie. Mais le Grand-Russien ne boit pas constamment et à égale mesure, comme l'habitant de la Russie-Blanche et le Petit-Russien; il s'en abstient même souvent durant des semaines entières, puis, comme s'il voulait se dédommager de cette sobriété, il se met à boire jusqu'à perdre la raison, et cela pendant plusieurs jours de suite. C'est alors que ce besoin de boire devient réellement une passion ou plutôt une maladie qu'on nomme zapoi, et qui n'est comme chez les Grands-Russiens. C'est là un fait tout particulier qui dénote une certaine faiblesse de caractère, une sorte de laisser aller, l'impossibilité morale de lutter contre une passion funeste qui entraine le Russe, souvent même celui des classes supérieures, à boire immédiatement pour épancher l'excès de sa joie ouayer ses soucis dans le vin ou l'eau-de-vie. Le climat, la localité et le genre de vie exercent sans doute une grande influence sur la consommation de l'eau-de-vie, dont l'usage modéré peut être salubre. Le vice de l'ivrognerie est d'ailleurs beaucoup plus répandu dans les villes que dans les campagnes.

Une coutume généralement adoptée en Russie, et qui paraît originaire de la Suède, consiste à prendre, immédiatement avant le repas, un peu d'eau-de-vie en mangeant quelques hors-d'œuvre piquants (zakouska). La classe civilisée fait une grande consommation de vin, surtout de ceux de qualité supérieure, tels que le bordeaux, le bourgogne, le xérès, mais principalement le champagne. L'immense quantité de ce dernier vin importée de l'étranger en Russie est vraiment incroyable : dans les quinze dernières années, cette importation a atteint le chiffre énorme de 800,000 bouteilles par an. Mais la boisson universelle des Russes, celle qu'ils absorbent dans une proportion qui dépasse tous les calculs, c'est le thé, qui joue un rôle tout à fait extraordinaire dans la vie de ménage; la classe marchande en fait une consommation prodigieuse pendant toute la journée. Sans le thé on ne saurait conclure aucune affaire. Il existe, en conséquence, dans les villes, les bourgs et les villages importants de la Grande-Russie, un nombre considérable d'établissements (kharitchévnia) où il ne se débite aucune autre boisson que le thé, accompagné de quelques mets essentiellement nationaux. Le petit marchand dans sa boutique y boit du thé du matin au soir; dans tous les ménages, même les plus petits, on prend le thé au premier et au second déjeuner et avant le souper. Parmi les classes aisées des villes, on le prend tous les soirs, et quelquefois même immédiatement après le dîner. Les petits marchands, les gens du peuple et les paysans ont

l'habitude de ne point mettre de sucre dans le thé; ils en tiennent un morceau entre deux doigts, le brisent en miettes avec les dents et ne boivent le thé qu'après. Cette façon d'agir porte un nom tout spécial : on l'appelle prikousska. Le samovar (bouilloire) est un ustensile tout à fait indispensable à la préparation du thé en Russie. Il est fait en forme de vase et ordinairement fabriqué en cuivre, quelquefois en argent ou en plaqué, et tel qu'il était encore partout usité au nord-est de l'Allemagne au commencement de ce siècle. C'est l'ustensile national des Russes, on en trouve partout, même chez les paysans. Un tuyau vertical allant du haut en bas du samovar reçoit le feu, qui maintient longtemps l'eau du vase au degré d'ébullition.

La quantité de thé importée annuellement par terre, par la voie de Kiakhta, dépasse 350,000 pouds (de 40 livres). Ce thé est excellent, mais le prix en est élevé; les espèces les plus chères, parmi lesquelles on doit ranger le thé jaune, coûtent de 5 à 10 roubles (40 francs) la livre; les bonnes qualités, nommées thé de fleurs et thé vert, se payent de 2 roubles et demi à 5 roubles; le thé noir est moins cher. L'usage du café n'est répandu que dans les villes, où les domestiques, qui en sont très-friands, consacrent souvent le montant de leurs gages à cette boisson avec laquelle ils régulent leurs visiteurs. La coutume d'offrir le café aux visiteurs de la matinée règne aussi parmi les personnes élevées, notamment parmi les dames. L'usage du tabac est en général peu répandu dans le peuple et chez les paysans. Il n'en est pas de même dans les classes civilisées, qui finissent au contraire plus que partout ailleurs. Le grand tuyau de pipe en bois de cerisier (tchoubook, mot tatar) et la petite pipe de terre (troubka, nom que porte aussi la pipe entière) n'ont disparu que dans ces dernières années pour faire place aux cigares et principalement aux cigarettes (papiros), dont certains gens ne peuvent se passer : ils commencent la journée par fumer et la finissent de même. Le papiros remplit chaque intervalle de toute occupation, en société, au théâtre, au bal même. Les dames fument aussi beaucoup de papiros, non-seulement dans leur intérieur, mais encore en voyage, etc., ce qui paraît moins choquant, si l'on considère l'ensemble et les habitudes d'un ménage russe. Ainsi que nous l'avons dit, l'homme du peuple fume peu, et le tabac qu'il consume est de qualité commune et d'insupportable odeur (morkhoka), il faut remarquer, toutefois que la culture du tabac indigène est maintenant en progrès dans les gouvernements du sud et du sud-ouest, c'est-à-dire dans ceux de la Petite-Russie et de la Nouvelle-Russie. Pour les religionnaires dissidents, qui s'écartent des pratiques du culte reconnu par l'État, ils considèrent l'usage du tabac comme un péché et le tabac en lui-même comme un produit diabolique, comme une plante impure.

Le Russe, c'est-à-dire l'habitant des gouvernements de la Grande-Russie, est en général d'une constitution robuste. Vivant isolé dans les gouvernements de l'est et du nord, et dans les provinces magnétiques polonaises, en qualité de réfugié d'une époque antérieure, il a conservé plus pur son ancien type, consistant en une stature haute, vigoureuse, athlétique, de grands yeux expressifs, des traits nobles et fortement accentués. Mais dans les gouvernements du centre, où l'établissement des fabriques s'accroît de jour en jour, l'influence délétère de l'eau-de-vie, dont la consommation a beaucoup augmenté, surtout depuis l'année 1812, se fait malheureusement sentir d'une façon déplorable tant sur le physique que sur le moral : les hommes grands et beaux, communs chez les anciens Russes, deviennent de plus en plus rares.

Il serait difficile de décrire les diverses nuances qui caractérisent le type russe; mais un observateur habile saura distinguer au premier aperçu un visage russe non-seulement d'un visage allemand, finnois ou tatar, mais encore d'un visage polonais et souvent même de celui du Russe de la Russie-Blanche et de la Petite-Russie. Le type primitif et fondamental se trouve dans les gouvernements du centre, et bien qu'il soit un composé de sang slave, finnois, bulgare et tatar, le premier de ces éléments est cependant fort prédominant, et les modifications assez importantes qu'il a pu subir résultent essentiellement de l'existence que même le Russe de nos jours, de ses rapports sociaux, de la différence des localités et de l'influence du climat qu'il habite. L'ancien type et la nationalité primitive des Russes se sont pour ainsi dire concentrés dans les limites de la véritable Russie, dans ces contrées où se réfugia, à

différentes époques, le peuple des gouvernements intérieurs ou moscovites, pour échapper à l'oppression politique, sociale et religieuse des siècles passés, et où les conduit encore aujourd'hui une tendance singulière au déplacement. Ce sont tous les gouvernements septentrionaux qui faisaient partie de l'ancien empire de Novgorod, et où les *raskoïniks* trouvent plus tard un asile contre la persécution. Dans ces contrées, le mélange du sang finnois, plus sensible, se manifeste par la couleur très-blonde des cheveux, par celle des yeux d'un bleu clair, et par la forme de la tête qui est plus grande. Ce sont les gouvernements de Pest, Viatka, Kazan, Penza, Simbirsk, Nijni-Novgorod, où le mélange du sang tatar s'annonce par la couleur plus foncée des cheveux, par des yeux plus petits, bruns ou noirs, un nez plus large et plus plat. Dans les gouvernements d'Oréol, de Samara et de Saratov, ce mélange est moins apparent, parce que la population russe ne s'y est établie que postérieurement, et principalement de nos jours, par de nombreuses immigrations. Vers l'ouest du gouvernement de Kalouga, le type moscovite se fond peu à peu dans le type russe de la Russie-Blanche; — et vers le sud, dans les gouvernements de Voronège, de Koursk et d'Oréol, dans le type du Russe de la Petite-Russie. En général le Grand-Russien a le buste proportionnellement assez long, de larges épaules, la poitrine élevée, le dos légèrement voûté, la nuque épaisse, la tête plutôt allongée que ronde, la face grande et large, le front peu développé, les pommettes saillantes, les mâchoires fortes, les cheveux blonds, les mains et surtout les pieds petits, le teint pâle et la peau moins blanche que celle des peuples de race germanique. On peut, en général, distinguer deux types principaux : dans l'un on remarque des cheveux blonds, des yeux plus grands et de couleur brune; dans l'autre, des cheveux un peu plus foncés, des yeux gris ou bruns et plus petits, et un visage plus allongé. La force musculaire des Russes est généralement médiocre, mais la faculté qu'ils ont de porter sur la tête de pesants fardeaux est presque incroyable. La barbe sur les joues n'est ordinairement pas très-fournie, mais celle qui couvre le menton est épaisse et forte.

Les femmes sont relativement plus fortement constituées que les hommes; cela tient probablement à ce qu'elles sont moins que les hommes exposées aux pernicieux effets de l'abus de l'eau-de-vie, à l'influence de la vie qu'on mène dans les lieux de fabriques. En effet, elles restent presque toujours au village, tandis que les hommes vont dans les villes chercher du travail et deviennent artisans, journaliers, etc. Les femmes sont robustes, ont les épaules larges et la taille épaisse; elles portent le sein très-bas; leur chevelure n'est pas très-fournie; le visage est rond et un peu aplati, les pommettes saillantes, les lèvres charnues, les yeux grands. Le travail assidu, le genre de vie assez rude et peut-être aussi le trop fréquent usage des bains de vapeur, font paraître les femmes et même les hommes plus âgés qu'ils ne le sont en effet. Les Russes ont la vue et l'ouïe extraordinairement subtils, et ils conservent cette faculté jusque dans un âge avancé. Le Russe n'a ni l'habileté de l'Allemand ni son aptitude au travail; mais il le surpasse de beaucoup par sa patience et son courage à supporter la chaleur, le froid, la faim, la soif, la douleur même et les fatigues de toute espèce. Ses gestes sont aimés, sa tenue déagée, sa démarche plus légère et plus élégante que celle des peuples germaniques.

Dans la classe commerçante, les hommes se distinguent par une corpulence toute particulière; les femmes, par un visage grand et plat qui rappelle le type finno-mougol, et des mâchoires très-prononcées.

La noblesse russe se compose des propriétaires fonciers, des officiers et des employés de l'État, et ne constitue pas une caste sociale et historique dans le sens germanique du mot, mais plutôt une classe dont l'hérédité est conditionnelle : aussi n'offre-t-elle pas un type particulier, quoiqu'un assez grand nombre de familles, par leur mélange avec l'ancienne noblesse tatarre, en reproduisent le type, qui se traduit chez l'un et l'autre sexe par des cheveux noirs, une taille svelte, des yeux de couleur foncée, un nez fin, la forme du visage ovale, la régularité du buste et un extérieur séduisant.

L'exacte définition du caractère russe est une tâche des plus difficiles à remplir, bien que dans chaque trait du portrait qu'on en peut faire, tout ce qui est spécialement russe soit très-saillant et frappe l'observateur à première vue. Ce caractère, en effet, a été formé ou modifié

par une foule de circonstances historiques et sociales, extérieures et intimes, et néanmoins il compose un ensemble tout spécial. Celui qui ne se sent pas de sympathie pour le caractère russe ne peut ni le comprendre ni le définir. Le fond du caractère et le mobile de toutes les actions du Russe, c'est le cœur avec ses lumières et ses ombres, ses nobles sensations et ses tristes égarements.

Ainsi qu'on l'a vu par ce qui a été dit ci-dessus, le caractère russe contient un grand mélange d'éléments empruntés à l'Orient et à l'Occident, beaucoup de contradictions, beaucoup de traits primitifs ou nés des circonstances; une grande variété de manèges dus, comme on l'a déjà dit, à des causes historiques, religieuses et sociales. En résumé, l'amour du prochain, la fraternité, l'épanchement du cœur dans les relations d'amitié, la sociabilité et l'hospitalité sont les qualités natives du Russe. La ruse, la superficialité, l'indolence, la légèreté, l'intempérance et la prodigalité, sont des défauts qui ne lui viennent pas de la nature, mais de circonstances accidentelles et d'une civilisation trop hâtive.

L'homme du peuple est bon, simple, calme, confiant en Dieu et plein de résignation. Les particularités les plus remarquables de son caractère sont un esprit patriarcal qui se manifeste en toute circonstance, dans chacune de ses pensées et dans chaque phase de son existence, et une faculté singulière à recevoir les impressions des événements et des faits extérieurs. Ardemment dévoué à sa religion et à sa patrie, pour lesquelles il est prêt à supporter tous les sacrifices, le Russe considère le « tsar blanc » comme la suprême personification de l'une et de l'autre. Le tsar, *gossodar* ou *imperator*, est pour lui le seul souverain légitime du monde entier. Les ordres du tsar ou ceux des fonctionnaires, instruments de sa volonté, sont exécutés sans réserve; le mot *prikazano* (ordonné) est sans appel; l'uniforme suffit à celui qui le porte pour exiger et obtenir partout un respect immédiat et sans réplique, ce qui n'exclut pourtant pas toujours la mauvaise exécution de ces ordres et la réalisation souvent insuffisante de l'idée fondamentale qui les a dictés. L'asservissement séculaire qui, dans le passé, pesa si lourdement sur le peuple, naturellement peu favorable au développement de ses facultés intellectuelles, l'a laissé dans une ignorance souvent complète et a produit chez lui une certaine indolence, une inertie d'esprit qui se sont enracinées en lui et dont les résultats étaient inamalgamables. C'est avec une inviolable fidélité que le Russe est attaché au trône, à l'Église et aux anciennes coutumes nationales bonnes ou mauvaises, comme le dit très-justement M. de Haxthausen dans son important ouvrage sur la Russie : « La terre de ses pères, la sainte Russie, la confraternité de tous les Russes sous le sceptre du tsar, la foi commune, les reliques des saints et les tombeaux des ancêtres, tout cela forme un ensemble harmonieux, un tableau touchant et animé qui absorbe tous les sentiments du Russe et remplit son cœur. Là, tout est vivant et personnalisé. De même que le Russe considère chacun de ses compatriotes comme un frère, par opposition avec l'étranger (le *nimetz*), de même il a des dédains et des sentiments tout particuliers pour ses parents même les plus éloignés. Il est attaché au pays qu'il habite, à la nature elle-même par les liens d'une sorte de parenté, et il les désigne sous des noms qui expriment ce sentiment. Au tsar, aux prêtres, à chaque vicaire il donne le nom de père, à ses égaux, celui de frère, et c'est aussi la qualification dont les supérieurs se servent vis-à-vis de leurs inférieurs; l'homme du peuple tutoie même ses supérieurs et appelle du doux nom de mère la Russie, la ville de Moscou, le beau fleuve du Volga, etc. »

Malgré la bonté de son cœur, sa résignation, l'habitude de l'oppression et du mépris qui jadis pesaient sur lui, le paysan russe, guidé par ses instincts de sociabilité, son sens pratique et droit, et son jugement subtil, n'avait jamais entièrement perdu le souvenir de son ancienne liberté personnelle; le sentiment s'en était conservé vivace au fond de son âme. De même qu'il y a eu des nations qui ont préféré leur ancienne indépendance au bien-être matériel dont elles jouissaient sous une domination étrangère, de même aussi le paysan russe, devenu libre, s'est préoccupé beaucoup moins du mode et des conditions de son émancipation que du grand fait de son réel affranchissement.

C'était une opinion très-répandue parmi un grand nombre de propriétaires, et propagée souvent dans les pays étrangers, que le paysan serf n'était pas encore mûr pour la liberté, et qu'il considérait son maître comme un protecteur et un père. Quel éclatant démenti cette opinion

ne reçoit-elle pas d'un fait d'une grande portée morale que nous aimons à consigner ici ! Des vieillards, en recevant le décret d'affranchissement, se découvrent la tête, fient le signe de la croix, et, levant les yeux au ciel pour appeler ses bénédictions sur la tête du tsar, s'écrient attendris, avec l'accent d'une profonde gratitude et d'une ardente conviction : « Dieu soit loué ! nous avons au moins un jour vécu en hommes libres, nous pouvons maintenant mourir tranquilles ! »

Le Russe vit dans une certaine intimité avec les merveilleux de la nature, dont il est resté plus rapproché que ne le sont d'autres nations plus civilisées, parce que l'homme du peuple passe la plus grande partie de ses jours en plein champ ou dans des forêts majestueuses d'une incomparable beauté, animées par le chant des oiseaux ou enveloppées dans leurs blanes vêtements d'hiver ; sur les fleuves poissonneux, les lacs orange et dans la steppe d'une immense étendue. Son sang est resté pur, ses organes sont subtils, son coup d'œil n'a point été obscurci par les brouillards d'une incomplète civilisation. L'âme du Russe est comme un reflet de la configuration en pur monotone de son immense pays. Réaliste sans effort et sans parti pris, le Russe est exempt de cette sensibilité produite par une nature factice, si fréquente en Occident, et surtout en Allemagne. Il est, en face de la nature, un être absolument pratique. Son œil clairvoyant, son oreille sans cesse aux aguets, sont pour lui des guides infailibles qui mettent son être en rapport direct et non interrompu avec tous les phénomènes du monde extérieur : aussi aucune apparition, aucune figure, aucun mouvement même n'échappent à ses sens constamment en garde ni à son regard vigilant, s'ils se trouvent renfermés dans le cercle de son horizon. D'ailleurs ce n'est pas son esprit seul qui embrasse la nature, mais aussi son cœur : l'attitude remarquable du Russe en face de la création qui l'entourne établit entre les animaux et lui une sorte de relation sociale ; nous en pourrions trouver la preuve dans l'humanité avec laquelle il traite les animaux, humanité qui est presque de la tendresse, et dans ses jeux naïfs avec les fleurs et les rameaux verdoyants. Le paysan russe, dur pour lui-même, a pour ses animaux domestiques des prévenances et des soins qui, dans l'Occident de l'Europe, sembleraient tout à fait extraordinaires. C'est surtout dans la manière dont les yanitchiks agissent vis-à-vis de leurs chevaux que cette humanité du Russe étonne et paraît plus touchante encore. Jamais il ne pousse à une façon brutale son cher troika au point d'exécuter ses forces ; c'est, au contraire, avec les mots les plus caressants, les exhortations les plus douces qu'il cherche à activer l'ardeur de ses chevaux bien-aimés. Sous ce rapport, il ne faut pas juger le Russe d'après les cochers des villes : ceux-ci appartiennent, pour la plupart, à des entrepreneurs et se servent du cheval sans trop le ménager.

Un trait tout à fait caractéristique du Russe, c'est son vif penchant pour l'hospitalité et le besoin généreux qu'il éprouve d'exercer sa bienfaisance. Le Russe ne connaît pas ce misérable égoïsme qui consiste à éloigner durement de sa porte le mendiant affamé et couvert de haillons, l'homme estropié que ses infirmités rendent incapable de travail. Qu'un voyageur frappe à la cabane du paysan russe, elle lui sera ouverte sans hésitation, et tout ce que possède le rustique ménage sera mis à la disposition du nouvel hôte. Le brave homme ne songe d'ailleurs nullement à s'informer au préalable du culte de son hôte ou de sa position sociale. Il songe encore moins, malgré son *gentil* assez prononcé pour l'agréable bruit des roubles, à compter sur un témoignage quelconque de reconnaissance. On trouve cependant dans les cabarets des grandes routes le même penchant pour l'argent du voyageur qu'ailleurs en Europe. Le criminel le plus obscur qui, rivé à la chaîne, traverse à pied villes et villages pour se rendre dans les déserts ou les mines de la Sibérie, n'est, à ses yeux compatissants, qu'un malheureux digné de pitié. Toute main russe qui peut dispenser de quelques copes s'ouvre alors pour adoucir les douleurs du prisonnier.

On doit remarquer aussi le penchant prononcé des Russes pour l'association et leur antipathie pour le principe corporatif ; il en résulte souvent une irrégularité de formes, un défaut de solidité et de stabilité qui se font sentir dans beaucoup de relations.

De même que, dans la Grande-Russie, le vent souffle de l'est et de l'ouest, du nord et du sud, sans rencontrer de résistance, et qu'un printemps les eaux inondent des plaines à perte de vue ; de même qu'il n'existe pas de profondes vallées ni de ces montagnes formant des for-

terres naturelles, vénérables cimes qui dominent le pays et donnent aux habitations un cachet particulier et caractéristique ; de même aussi la vie intellectuelle et morale du Russe n'offre qu'un faibles germs des principes arrêtés, des pensées fondées sur un raisonnement solide, et point de classe sociale qui représente un principe arrêté et arrêté. Le Russe s'associe pour tout et avec tout, selon que semblent l'exiger les avantages communs ; il s'associe pour le travail, pour la cohabitation, les voyages, la chasse, la pêche, la faison, la moisson, le commerce et l'industrie.

L'esprit de discipline, très-évident dans les associations, ne se retrouve plus dans les corporations, pour le principe desquelles le Russe a une antipathie innée. Le Russe obéit plutôt par le cœur que par la raison, d'où résultent de fréquentes transgressions de la loi dès que celle-ci ne répond pas aux intérêts privés, l'absence d'intérêt public ainsi que de tendances arrêtées, et l'influence dominante de la personne sur la chose, de l'individualité sur la position, de la crainte sur la persuasion. Le maréchal Marmont a dit : « Le caractère particulier des peuples non civilisés est d'être beaucoup plus soumis aux influences personnelles qu'aux lois : ils s'attachent facilement à un homme ; c'est le premier lien qui peut les unir ; il faut déjà quelques années pour porter du respect à la règle et s'attacher à cette puissance morale placée hors de l'action de nos sens. »

Le Russe est peu attaché au foyer paternel ; il ne témoigne ce effet que bien peu d'affection pour le coin de terre qu'il occupe et pour le sol, qu'il ne cultive d'ailleurs que pendant un temps limité. La cause de cette indifférence doit sans doute être attribuée au manque de propriétés foncières parmi les paysans, car les communes n'ont jamais eu de masse et sans exception. Le plus souvent il s'en détachait quelques membres qui se réunissaient à d'autres et formaient une nouvelle commune. Chez eux, dans leurs villages, les Russes ne se sentent intimement liés qu'à leur famille, à leurs voisins, à la commune, aux individus, mais pas au sol ni au lieu qu'ils habitent ; et en cela ils présentent un frappant contraste avec les peuples germaniques, avec ceux de race latine, et même avec les Slaves occidentaux, chez lesquels l'attachement pour le foyer paternel se montre dans toute sa force et sa vivacité.

Le Russe est propre à tout ; il est peut-être, de tous les peuples, celui qui a le plus d'esprit pratique pour se créer une position convenable. Mais quant à cette qualité si essentiellement particulière au Germain, qui consiste dans l'attachement, l'amour qu'il porte à sa profession, à son travail, le Russe l'ignore complètement. Le Germain, et surtout l'Allemand, aime son état et ne l'échangera jamais volontiers contre un autre ; il reste fidèle à la profession ou à l'industrie qu'il a embrassée ; il s'y livre avec persévérance, avec amour et avec un certain orgueil ; il tient à l'honneur de perfectionner son œuvre et se réjouit du résultat qu'il a obtenu. Dans la position qu'il a acquise, il croit reconnaître une destination particulière de la Providence, et juge de son devoir d'y rester fidèle. Sous ce rapport, le Russe a une manière de voir toute différente : il remarque une chose, recueille un renseignement, acquiert une notion sur tel ou tel objet, et cherche à en tirer parti de quelque manière que ce soit ; quant à l'amour de son état, à une sorte de culte pour sa profession, il n'en saurait être question. S'agit-il de fixer le prix de son travail, il n'a pour cela ni principe ni règle arrêtée, et tâche d'obtenir le plus qu'il peut. Ce sentiment d'honneur ou plutôt de conscience qui fait un devoir à l'ouvrier de fournir un ouvrage solide et bien confectionné, il ne le connaît pas ; il ne travaille que pour l'apparence, pour délayer plus vite sa marchandise. Si un métier ne lui réussit pas bien, il en choisit un autre qu'il suit. Ses occupations varient souvent selon la saison, les circonstances et la localité. Cependant son goût pour le trafic et les petites spéculations le conduit à mener toutes sortes d'affaires, jusqu'à ce qu'enfin il s'établisse quelque part ; et si la chance lui est favorable, il finit par devenir un véritable commerçant. Devenu riche marchand, fabricant ou entrepreneur (*podrobnik*), il n'en aime pas davantage pour cela son état ou son industrie qu'il ne considère que comme un moyen de s'enrichir. S'il a des enfants, il donne à l'un d'eux peut-être une direction analogue à sa position, afin de le préparer à le secourir dans ses affaires, et uniquement pour trouver en lui un aide sûr et fidèle ; quant aux autres, il fait tout son possible pour leur faire donner une éducation qui les rende propres au service militaire, aux emplois



Designé d'après nature par différents auteurs groupé par Ch. Hahn

Lith. par Winkelmänn et fils à Berlin.

RUSSES DE DIFFÉRENTS GOUVERNEMENTS,

Yroslov.

Vladimir.

Nijni - Novgorod.

Riazan.

Orel.

Tambov.

БЕЖИТЕЛСКИЕ ПАРЫ И СЕМЬИ,

Рязанская.

Владимирская.

Нижегородская.

Рязань.

Орелъ.

Тамбовъ.

civils, etc., et leur facilité ainsi les moyens d'acquiescer la noblesse. L'homme du peuple, le paysan, est bon, simple et d'un excellent naturel ; mais dès qu'il a acquis de l'argent et qu'il est devenu marchand, spéculateur, etc., il se gâte souvent et perd insensiblement sa candeur et sa loyauté naturelles. L'importance de la position étant très-grande, le rang, les titres, la représentation, les manières, le maintien, en un mot, tout ce qui peut donner de l'influence, conséquemment aussi la richesse (ainsi que cela se voit partout aujourd'hui), ont en Russie une très-haute valeur. Comme il existe en général une concurrence complètement libre pour obtenir des places, des dignités, une position, personne ne se croit, comme en Allemagne, prédestiné à telles ou telles fonctions, et certaines classes n'ont pas non plus le privilège exclusif des emplois et des dignités. Il n'existe de fait presque aucun esprit de caste, mais aussi, par compensation, peu d'esprit de corps et pas assez de conscience de la portée spéciale de l'état qu'on a choisi. L'absence de convictions intimes fait que le sentiment du devoir n'est pas toujours assez fortement prononcé : on aime à acquiescer les droits des classes privilégiées en négligeant souvent les graves obligations qui y sont inhérentes.

Le Russe est patient et calme ; une sorte de fatalisme l'aide à parvenir au but qu'il s'est proposé et à supporter avec résignation bien des choses pénibles. « Dieu le veut ainsi, qu'y faire? — Telle est la destinée! » Voilà ce qu'il dit en se soumettant à son sort. Il est homme de sentiment plus que de conviction ; il est soumis à sa première impression ; mais dans son appréciation il se préoccupe rarement des motifs qui le font agir et n'a pas d'opinions parfaitement arrêtées ; c'est pourquoi il tombe facilement en mille contradictions. Il est crédule, exclusif dans ses jugements, curieux et bavard, extrême jusqu'à l'exagération, même lorsqu'il fait le bien, et se laisse entraîner par le cœur plus souvent qu'il n'agit d'après un principe. Il est capable des plus ridicules actions comme des plus nobles. Ce défaut de conviction et de réflexion lui rend nécessairement difficile ce qui exige de la discipline, de la persévérance, un dévouement constant et de la stabilité. Le Russe n'a pas l'âme remuante ; il est un peu rude, mais bon ; il a le sentiment très-prononcé de la justice et du droit ; il se conforme facilement un acte de sévérité, s'il est accompagné d'une certaine bonhomie appuyée de marques d'intérêt. Celui qui est institué pour le gouverner, chef, maître ou supérieur, doit bien se garder de laisser soupçonner la moindre incertitude dans ses paroles ou dans ses actions. Le Russe demande toujours une décision positive, surtout s'il s'agit de quelque dissentiment. S'il aperçoit de l'indécision dans les ordres qu'on lui donne, il devient difficile et récalcitraire. Mais on ne doit jamais manquer de se montrer paternel : dans tout ce qui lui est prescrit, le peuple doit reconnaître la voix du père ; l'ordre doit émaner de la sollicitude paternelle, comme l'obéissance vient de la pitié filiale. Ceci bien observé, s'il arrivait par hasard que l'ordre fût maladroît, injuste, et parût même contraire au but proposé, on n'y verrait qu'un léger inconvénient.

Le Russe est disposé aux plus grands sacrifices pour jouir des charmes de la société ; le plus dur châtimeur qu'on puisse lui imposer, c'est la solitude ; rien ne lui paraît plus désirable qu'une heure passée en joyeuse compagnie, au milieu d'agréables connaissances et de bons amis. Le caractère national russe des classes élevées est empreint d'une certaine gaieté facile et pleine de mobilité. Le sentiment et les sens le dirigent facilement : aussi n'aime-t-il ni la règle ni une existence systématiquement ordonnée ; il a besoin du plus grand laisser aller ; il veut pouvoir circuler à son aise, rester au logis ou voyager en pays étranger, selon son bon plaisir et son goût du moment ; il ne veut pas être astreint à une vie d'ordre et d'économie ; il aime le changement, le hasard, le jeu, etc. Dans sa famille et son intérieur, il ne supporte point les formes inflexibles et les règles fixes ; point de rapports nettement tranchés entre les personnes de son plus proche entourage. Ne voulant pas être régi, dans sa vie intime, par des ordres absolus ou des idées théoriques, il aime son libre arbitre et veut qu'on ait égard aux éventualités qui peuvent se produire et aux circonstances du moment.

L'homme du peuple, en Russie, manque d'esprit de prévoyance ; son penchant pour la destruction l'emporte sur le besoin de conserver et se manifeste d'une façon toute particulière. Cela tient à ce qu'en raison du servage qui vient d'être aboli, il était jadis dépourvu de notions justes et précises sur le droit de propriété et sur le respect

qui lui est dû. Il vit de préférence pour le moment présent et ne se soucie pas de préparer des germes qui ne doivent produire leurs fruits que beaucoup plus tard. Il fait tout avec une sorte de précipitation et avec une énergie momentanée, excitée en lui par le désir ardent de voir aussi promptement que possible le résultat immédiat de ses actions et de ses efforts. Il ne sait rien ménager, et ce soin est d'autant plus éloigné de sa pensée que, n'ayant eu bien souvent aucune propriété à lui, il considérait, en un certain sens, le bien de son maître comme le sien, puisque lui-même appartenait à ce maître ; et dans son idée, ce n'était pas lui causer un préjudice que de profiter de ce qui lui appartenait. La grande destruction des forêts particulières ; le mauvais état des routes, des chemins de traverse et des ponts dans les terres des propriétaires fonciers ; la culture des champs, si arriérée et si défectueuse ; la surveillance des troupeaux, déplorablement négligée ; tout atteste chez le Russe l'insouciance du caractère, l'absence du désir d'acquiescer par un travail persévérant, l'indifférence pour la propriété et les jouissances qui en résultent ; ce qui explique la lenteur des progrès de la civilisation et des mœurs. Aussi longtemps que subsistera le principe « que chacun a droit à sa part des terres de la commune, » il est difficile d'espérer un progrès réel et durable, fondé sur la propriété privée, parce que ce principe paraît s'opposer à la liberté de l'industrie et des transactions qui en sont la suite. Accorder à chacun le droit et la possibilité d'acquiescer et de posséder des biens fonds, et de conserver cette propriété dans sa famille, en la préservant, par certaines réserves, d'un trop grand morcellement, tel paraît être le moyen sûr de hâter le progrès de l'agriculture et de faire prospérer en tout sens la classe agricole. L'Etat, en effet, est aujourd'hui ce qu'était la commune autrefois ; voilà pourquoi le membre de la commune, le cultivateur, doit jouir de certains droits et être tenu vis-à-vis de l'Etat aux mêmes obligations qu'il avait jadis à remplir vis-à-vis de la commune. Le mode de répartition du terrain établi il y a un millier d'années, admirable alors pour la population clair-semée d'un pays d'une immense étendue, avait été créé par les rapports les plus naturels, les plus simples et les plus directs ; mais il ne pourrait plus servir aujourd'hui de règle absolue ni être considéré comme une base suffisante.

Le reproche d'improbité adressé au Russe est malheureusement souvent fondé et résulte des conditions sociales du passé. Aussi longtemps que les habitants des villages n'ont aucun rapport avec les villes, les entrepreneurs, etc., il règne parmi eux une probité et une loyauté tout à fait remarquables, notamment dans les districts du nord, où l'on a par excellence l'habitude de se réunir en petites associations pour un travail en commun (artel). On y trouve, en général, une simplicité native, des rapports mutuels et des relations qui nous ramènent par la pensée aux temps antiques. Malheureusement, ces mœurs si belles, si véritablement chrétiennes, ne résistent pas toujours aux influences diverses et puissantes du monde actuel, au contact des rapports multipliés de la vie journalière et des exigences qu'entraîne une existence plus répandue. Ces beaux traits, ces mouvements spontanés du cœur humain nous impressionnent comme des témoignages du passé ; ce sont des qualités instinctives et non raisonnées, innées et non développées, transmises et non acquises ; c'est pour cela qu'ils succombent si souvent dans la lutte contre la corruption du siècle, contre la vie actuelle et les rapports qu'elle fait surgir. On peut affirmer qu'il y a une immense exagération dans ce reproche d'improbité formulé contre les Russes, quand on l'étend à toutes les classes de la population et à toutes les régions du pays. Dans les contrées habitées par le simple propriétaire rural, le modeste marchand ou le paysan, les Russes sont aussi probes, aussi honnêtes, aussi droits et aussi surs qu'on puisse l'être dans quelque autre patrie que ce soit du reste de l'Europe. Dans toute la Russie, le peuple des classes inférieures ne dresse jamais d'actes publics pour le règlement de ses droits, même lorsqu'il s'agit des plus importantes stipulations relatives à la propriété. En ce cas, tout se traite simplement sur parole, de confiance et avec pleine loyauté.

Il n'existe probablement aucun pays où l'on puisse faire, comme dans la Grande-Russie, de très-lointains voyages à travers d'épaisses forêts ou de vastes plaines en aussi parfaite sécurité. Les horrons sont, il est vrai, assez nombreux dans les villes et sur les grandes routes ; toutefois les guet-apens, le brigandage et le meurtre ne s'y montrent que bien rarement ; et même, dans les grandes villes, les crimes contre la pro-

piété et la sécurité des personnes sont relativement en petit nombre. L'étranger qui a eu des rapports intimes avec les Russes des classes inférieures doit, s'il est impartial et juste, convenir qu'en toute occasion il a pu compter sur la complaisance et le concours actif de ceux avec lesquels il aura eu des relations. Mais que l'on ne croie pas à la patience illimitée de l'homme du peuple, si les exigences dépassent les bornes convenables. Le Russe possède à un haut degré le sentiment de l'obéissance passive; il supporte bien des choses, mais dans une certaine limite; si elle est dépassée, s'il sent qu'on lui porte préjudice, alors son sang commence à s'échauffer et toutes ses facultés physiques et morales sont dirigées vers le désir de la vengeance et de la satisfaction qu'il veut obtenir. Cette manière de voir et de sentir prouve que l'idée du juste et de l'injuste n'est aucunement éteinte en lui. La lâcheté est en contradiction manifeste avec toutes ses dispositions naturelles; il a beaucoup trop de confiance en lui-même pour que la pusillanimité et une crainte puérile puissent avoir accès dans son âme. Un vigoureux système nerveux, parfaitement organisé pour supporter les maux physiques, le protège d'ailleurs suffisamment contre les différentes influences du dehors.

Le Russe témoigne un grand sang-froid au milieu du danger; ce sentiment prend sa source dans sa confiance en Dieu, qu'il invoque avant de commencer l'exécution d'une entreprise, fit-ce même la plus insignifiante. Un certain fatalisme et une grande résignation religieuse le mettent au-dessus du péril, des considérations secondaires, de la réserve et de l'irrésolution. Le mot russe avos, intraduisible dans toute autre langue, désigne d'une façon caractéristique le calme imperturbable au moment d'une entreprise; il se traduit en soi l'espoir assuré de la réussite; il désigne le peut-être d'une victoire remportée sur les obstacles; c'est la destinée qui promet le succès indépendamment de toute appréhension; c'est la confiance qu'on a dans son étoile. Une expression analogue, mais qui s'applique directement aux circonstances contrairement, aux obstacles, est représentée par le mot nitchevy, grammaticalement le génitif de rien, ce qui signifie à peu près: cela ne fait rien! il le faut pourtant! qu'importe! etc.; sorte d'exclamation qui trouve mille fois son application dans la vie quotidienne. Ce mot traduit fidèlement une pensée de consolation, une volonté arrêtée de persister, malgré les obstacles à vaincre. Le mot chto dielat (que faire? — il n'y a rien à faire) se trouve en rapport intime avec le précédent, pour toutes les contrariétés et les coups du sort quels qu'ils soient; cette locution est en quelque sorte le fidèle symbole de la résignation à la destinée, d'une soumission absolue aux décrets de la volonté divine.

Par suite du défaut d'instruction, du développement insuffisant du commerce et de la difficulté des communications, le Russe en général est resté dans une certaine ignorance de beaucoup de choses qui ne concernent pas sa vie journalière. Si l'on ajoute à cela une sorte de somnolence d'esprit, on s'expliquera aisément la crédulité naïve et le cercle étroit de ses idées. Il écoute avidement les nouvelles qu'on lui apporte et les récits qu'on lui fait, mais il n'aime en général ni à réfléchir longtemps sur un sujet sérieux ni à se donner la peine d'y mettre son avis. Le Russe est dominé généralement par une certaine paresse de corps et d'esprit qui lui fait préférer les impressions produites sur ses sens à celles qui peut former son jugement, celles qui agissent sur ses sentiments plutôt que celles qui agissent sur sa raison. Comme nous l'avons dit plus haut, il aime mieux se laisser prendre par le cœur que de se former une conviction, être entraîné que rappelé froidement au devoir rigoureux. Il faut d'ailleurs avoir acquis une connaissance bien exacte de la manière de voir de l'homme du peuple, si l'on veut obtenir de l'ascendant sur lui, bien qu'il aime à écouter des conseils amis, le talent et la volonté ne suffisent pas en pareil cas. Il faut un art tout particulier pour causer avec le paysan; on se tromperait fort en supposant que toute espèce de bavardage ou de sottise lecture pourrait influer sur les sentiments naturels de l'homme du peuple, qu'on peut comparer à un enfant raisonnable qui tient énergiquement aux traditions chères à son cœur, aux saintes coutumes du foyer paternel. Celui qui désire inspirer confiance au paysan russe doit donc se placer à son niveau pour le familiariser avec les vérités de la science auxquelles on veut l'initier et dont la connaissance est si utile à l'amélioration de son existence. Il faut surtout être excessivement prudent en abordant le domaine de ses idées, de ses croyances et même de ses préjugés; c'est là son arche sainte, ce sont ses plus chers trésors.

Pour tous les incidents inattendus, le Russe possède un coup d'œil étonnamment juste et sait se les rendre favorables, s'il veut prendre la peine de les bien envisager. Dans un pays où beaucoup de choses sont encore dans un état anormal, il faut déployer beaucoup d'activité pour faire son chemin, profiter des moindres circonstances et utiliser tout ce qui peut conduire au but. Aussi le Russe, noble, bourgeois ou simple paysan, sait-il se conformer à tout ce qui peut survenir et se conduire adroitement dans toutes les situations de la vie.

Par son penchant à la socialité, le Russe a des manières d'être tout à fait aisées dans ses rapports avec autrui, et prouve une grande facilité à accepter les situations et les localités les plus opposées. On ne remarque en lui rien de gauche, de boursif, d'anguleux, ainsi que cela se rencontre fréquemment chez d'autres peuples; il ne colporte pas toujours avec lui ses intérêts particuliers, ses affections privées, ses habitudes, ses scrupules, sa personnalité; il passe légèrement et sans souci sur tout ce qui est incommode, se soumet aux circonstances quelles qu'elles soient, et sa présence est toujours accompagnée d'une certaine rondeur dans les relations et d'un ensemble qui paraît complet. C'est ce qui rend la vie si facile avec les Russes, et ce qui, abstraction faite d'un manquement fréquent d'intérêt élevé, laisse toujours dans l'âme une impression agréable et satisfaisante. Au reste, la simplicité de cœur et le sentiment prononcé d'humanité qui dirigent le Russe en toute occasion sont les seuls motifs qui le maintiennent souvent dans le sérieux accomplissement de son devoir, et qui, dans les relations d'affaires, l'empêchent de s'en tenir à la rigueur des formes et d'invoquer l'inflexible application de la loi. Mais c'est aussi, d'un autre côté, la même cause qui aplanit bien des difficultés et qui adoucit d'une façon vraiment chrétienne un grand nombre de circonstances anormales dans les transactions et surtout dans les rapports sociaux. Et cependant le Russe ne fait point parade de sa philanthropie assistance, de ses secours, de sa charité; il agit sans ostentation, parce que tel est le besoin de son cœur et parce qu'il en éprouve une satisfaction intime. Il méprise l'ingrat et l'abandonné à sa conscience: Bog nim! (que Dieu soit avec lui!) s'écrie-t-il alors. Le Russe considère comme un grand péché d'aggraver les maux d'un homme malheureux, fussent-ils mérités: On ne frappe plus celui qui est déjà terrassé, dit-il; et il tend au misérable une main compatissante, quelle que soit la cause de son infortune. Il répugne aussi au caractère russe de dire du mal des morts: Dieu seul est leur juge, dit-il; laissez-les en paix. Le servage et les circonstances historiques, géographiques et sociales en vertu desquelles il s'était établi, avaient, il faut l'avouer, une influence très-défavorable sur le développement de l'homme du peuple, qui se trouvait ainsi arriéré. Aussi doit-on prévoir, avec des espérances qui vont jusqu'à la certitude, un immense progrès intellectuel et moral dans cette classe si nombreuse, depuis que la loi d'émancipation a fait tomber des barrières longtemps infranchissables, en dissipant entièrement la défiance, excusable jusqu'à un certain point, des basses classes contre les classes élevées. Un grand nombre de détails particuliers concernant le caractère national se retrouveront d'ailleurs dans l'exposé des relations sociales, des habitudes intimes, des occupations et des mœurs du peuple russe.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il n'existe pas dans la Grande-Russie de bourgeoisie proprement dite et telle qu'on pourrait la concevoir d'après les idées européennes, et surtout allemandes, parce qu'il n'y a pas de véritable classe d'artisans; mais on y trouve, par contre, une classe marchande (koupetchestvo) séparée socialement, et d'une manière très-caractéristique, de la noblesse (employés ou propriétaires), des paysans, cultivateurs, ouvriers des fabriques, etc. Les marchands russes (koupctzy), leurs femmes et leurs filles (koupctchiki) forment, parmi les Russes de la Grande-Russie, une caste toute spéciale, autant par l'apparence extérieure et le genre de vie que par le caractère et les mœurs. On y retrouve encore beaucoup d'anciens éléments nationaux qui s'y sont conservés jusqu'à ce jour, et l'élément oriental y joue un grand rôle. C'est tout récemment que, dans les grandes villes, la civilisation européenne a commencé à étendre dans toutes les directions son ascendant progressif sur cette classe. Par ses nombreux rapports avec les classes élevées de la société et par son manque d'éducation, la classe marchande a revêtu des formes originales qui lui sont

tout à fait particulières. La femme du marchand (kouptchikha) spécialement est devenue un type très-distinct des femmes des autres classes. Comme symbole inéparable de sa profession, le marchand de la Grande-Russie porte la barbe longue. Il représente presque exclusivement cette profession parmi les diverses tribus russes, malgré la grande concurrence des Allemands et des Anglais pour le commerce européen, des Tatars, Boukhars et Arméniens pour le commerce asiatique, et des juifs pour le commerce de détail dans la Russie-Blanche, la Petite-Russie et la Nouvelle-Russie. Dans la vie intérieure des marchands on voit très-distinctement prédominer l'influence des mœurs orientales, soit dans les habitudes sédentaires et isolées des femmes, dont le costume est européen par la coupe et presque oriental par la coiffure (le mouchoir décrit plus haut), soit par les étoffes, la quantité des ornements et par une véritable passion pour un luxe exagéré dans les appartements et les festins. La présence de convives d'un rang élevé et ayant des décorations supérieures est l'indice d'une fête de bon goût; il arrive même quelquefois que l'on invite à des fêtes exceptionnelles de famille, célébrées avec éclat, des personnes étrangères, pourvu qu'elles possèdent un rang supérieur et qu'elles soient décorées de la plaque d'un ordre quelconque; ce qui prouve combien les marchands attachent d'importance aux distinctions et aux choses purement extérieures.

Le marchand russe réunit à l'esprit pratique et entreprenant du Russe en général l'adresse, l'habitude de l'économie, la finesse et l'activité, un esprit qui sait admirablement s'approprier aux circonstances locales et commerciales, en ne visant qu'aux profits matériels; une telle connaissance des hommes et un bon sens si impossible qu'il existe entre le paysan et lui, sous le rapport du caractère et des idées, un véritable abîme. Quelquefois déraisonnable dans ses prétentions vis-à-vis du chaland, surtout de celui des classes supérieures, mais insinuant, servile, et cachant sous des apparences trompeuses l'infériorité de la valeur réelle de la marchandise, le marchand est en général loyal, honnête et sans arrière-pensée vis-à-vis de ses égaux. Avec le système tout particulier d'énormes crédits dans le commerce russo-européen, les fabricants étrangers font souvent, à la foire de Nijni-Novgorod, à des marchands russes inconnus, des crédits pour des centaines de mille roubles, payables après plusieurs années, sans qu'il soit, en cas de non-paiement, porté aucune atteinte à leur honneur; et il est fort rare que dans de pareilles transactions les capitaux soient perdus par mauvaise foi. Le Russe en général, et cette observation s'applique à toutes les classes, a un penchant et même une aptitude particulière pour toute espèce de trafic, mais plutôt pour le commerce de détail que pour les grandes spéculations du négociant européen, et notamment du négociant anglais. Acherter et vendre, se connaître en marchandises et être bien fixé sur les prix de chaque chose, tel est le talent particulier du Russe. Ce goût se manifeste évidemment encore dans l'habitude qu'ont les Russes de s'immiscer dans les détails du ménage, les articles de toilette, etc., dont en Europe les maîtres de maison, et en général les maris, ne s'occupent guère, et qui sont ordinairement confiés aux soins des femmes. Le premier souci qui préoccupe un Russe, lorsqu'on lui montre un objet quelconque, est d'en connaître immédiatement le prix. Nulle part la conversation ne roule autant sur l'argent, les affaires, la situation financière de chacun que parmi les Russes, qui néanmoins tiennent souvent peu à l'argent et en font un usage inconsidéré. Le marchand russe ne vise pas, comme en d'autres pays, à s'attirer des clients permanents afin d'arriver au bien-être par une voie progressive et sûre; mais il s'efforce, par des prix aussi élevés que possible, de tirer profit de chaque occasion et de s'enrichir promptement en réduisant autant qu'il le peut les besoins de son existence matérielle. Il s'entend d'ailleurs merveilleusement à prêter une certaine valeur aux objets les plus insignifiants et à mettre en circulation tout ce qui paraît avoir le poids ou la mesure. Il est servi à cet égard par un genre tout particulier de familiarité et de joviale insistance moins fatigantes que l'importunité du juif. Comme marchand en gros, le négociant russe exploite de préférence le commerce par terre, où il montre souvent une hardiesse et un esprit d'entreprise qui excitent l'étonnement. Beaucoup de marchands en gros entretiennent des relations de commerce jusque dans les déserts et parmi les tribus à demi sauvages où des dangers imminents ne leur laissent pas un moment de repos. Le marchand russe possède ces qualités presque au même degré que les Boukhars, le peuple de l'Orient le plus ex-

périmenté en affaires commerciales, et il occupe une position toute spéciale aux foires qui, en Russie, ont une tout autre importance et une autre origine que dans l'Europe occidentale, notamment en Allemagne. Une rapide description de ces foires et du rôle qu'y jouent les marchands russes, que nous empruntons au remarquable livre de M. Aksakov, ne paraîtra peut-être pas hors de propos à cette place.

On trouve en Allemagne les corps de métiers, les associations forcées et autres restrictions qui, par leur principe conservateur, soutiennent une classe très-respectable de la nation, mais qui entravent en même temps les relations industrielles et commerciales. Il n'en est pas de même en Russie, où les prérogatives d'une ville ne l'emportent jamais sur les privilèges d'une autre et où chaque individu établi dans l'empire peut organiser telle industrie, exercer tel métier qui lui convient, quand et comme il l'entend. Il résulte de cet état de choses que les places centrales insituées pour le commerce, telles que les foires en Allemagne, n'étaient pas absolument nécessaires en Russie, et que les grandes concentrations de marchands étaient ordinairement motivées par de nombreuses agglomérations d'acheteurs qui les avaient précédées: les pèlerinages, par exemple, à certains jours fériés, sur des tombes célèbres ou vers des images vénérées, amenaient tout naturellement un grand concours de visiteurs et de marchands, ceux-ci tout préoccupés du désir de répondre aux besoins des premiers. La facilité de la vente attirait les vendeurs; l'occasion d'acheter augmenta le nombre des acheteurs et en attira d'autres que les pèlerins; et c'est ainsi que, si la situation topographique de la place et les circonstances politiques le permettaient, il s'établissait une foire qui prenait des développements considérables et finissait par faire oublier aux pèlerins le but primitif de leur réunion. Dans la Russie méridionale surtout (voir le chapitre des Petits-Russiens), les foires augmentent chaque année d'importance et d'étendue en proportion de l'accroissement du commerce en général, parce que les mœurs et les coutumes y ont un caractère tout particulier, que le commerce par commission y est encore peu développé, et que le marchand et l'acheteur doivent conséquemment se trouver sur la même place. Et d'ailleurs, dans ces centres, les rapports commerciaux sont toujours pour ainsi dire imprégnés d'une sorte d'élément nouveau, beaucoup de marchands n'étant domiciliés nulle part, mais allant de foire en foire avec leurs marchandises. Or, parmi les nombreuses peuplades encore non civilisées de la Russie, il ne peut être question de correspondance, et quantité d'affaires qui, dans l'Europe occidentale, se font par écrit, doivent nécessairement se traiter ici verbalement. Les marchands de la Grande-Russie jouent, à tous égards, le rôle principal dans ces foires, autant comme producteurs ou fabricants qu'en qualité d'intermédiaires. Plus de la moitié des marchandises provient en effet de leurs grandes fabriques, et la plupart des marchands en gros appartiennent aux divers gouvernements de la Grande-Russie. Indépendamment de leur génie véritablement commercial, ils ont une si profonde connaissance de leur patrie que personne ne saurait les égarer sous ce rapport.

Le marchand de la Grande-Russie allie d'une façon remarquable le goût de la locomotion à l'amour d'une demeure fixe. Il n'enferme pas ses revenus dans le coffre héréditaire de ses pères, mais il les met en circulation pour augmenter son capital et agrandir son commerce, ou il en emploie une partie à se faire une existence relativement confortable et agréable. C'est ainsi, par exemple, qu'il aime à construire des maisons en pierre, vastes et solides, qui, malgré une architecture souvent défectueuse, sont un ornement pour la ville et flattent la vanité de leur heureux propriétaire. Parfois il achète des maisons dans plusieurs villes où se tiennent les foires, et s'occupe à les faire reconstruire plus élégamment, sans cesser pour cela d'aller pendant toute l'année de foire en foire dans la Russie méridionale. Cette circonstance le distingue d'une façon très-caractéristique du marchand petit-russien, qui se contente d'une tenue de maison tris-modeste. Il n'offre pas moins de singularité dans sa manière de trafiquer, qui consiste à demander d'abord des prix exorbitants, pour diminuer peu à peu ses prétentions et descendre à des prix relativement minimes. Le Russe trouve à ce système un si grand charme qu'il ne peut s'habituer aux prix fixes. Il invite par toutes les voies possibles le chaland à entrer dans sa boutique, reconnaît au premier coup d'œil sa qualité d'après son costume, son langage, ses manières, et sait aussitôt s'il doit lui céder sa marchandise à

bon marché, « lui témoigner du respect, » selon son expression originale, ou s'il peut exiger un prix triple de la valeur réelle. Il arrive quelquefois qu'il vend à perte uniquement pour conserver la clientèle de son acheteur, et, dans ce cas, il sait compenser sa perte à la première occasion. Le marchand russe exige peu des pauvres, beaucoup des riches, et fait des crédits étonnants.

On retrouve en général, dans les classes élevées de la société russe, quelques-uns des traits du caractère national décrits au commencement de ce chapitre; mais elles se distinguent aussi par d'autres particularités dignes de remarque. La sociabilité, la bienfaisance et l'hospitalité sont leurs qualités les plus saillantes; il faut y ajouter une certaine affabilité de manières qui se manifeste souvent à l'occasion de relations tout à fait accidentelles et dans lesquelles éclate parfois une sympathie subite et involontaire. S'il est vrai que l'argent vite et facilement gagné soit tout aussi aisément dépensé, et si la possession de moyens matériels rend pour quelques-uns la bienfaisance et l'hospitalité faciles, il est juste aussi de reconnaître que cette considération n'est que secondaire pour le Russe, qui, même avec une fortune médiocre et acquise à la sueur de son front, n'en est pas moins porté à exercer avec un égal empressement la bienfaisance et l'hospitalité. Accueillir dans sa maison un compatriote ou un étranger, l'héberger, le nourrir au besoin des mois entiers, est tout à fait dans les habitudes du pays, et personne ne s'en fait un mérite : on partage ce qu'on possède, peu ou beaucoup, et l'offre en est faite avec un sentiment tout fraternel. Ce qu'on appelle ailleurs la vie publique étant chose presque inconnue en Russie, la maison, la famille, ont, dans les mœurs habituelles, une acception particulière et y jouent un rôle important. Non-seulement les réunions de famille sont très-fréquentes, mais on aime encore à avoir un cercle de connaissances qui sont toujours vives avec plaisir et accueillies joyeusement, selon que les circonstances le permettent. La force des liens de famille chez les Russes se fait remarquer surtout quand on compare leurs habitudes vis-à-vis de leurs hôtes à celles de l'Europe occidentale, et particulièrement en Allemagne, où plus qu'ailleurs l'hospitalité domestique tend à s'effacer. En Allemagne on est visiblement gêné de recevoir pour un temps un peu prolongé des parents ou des amis, tandis qu'en Russie on accueille les visites avec un plaisir aussi vrai que touchant. Au lieu de convier à un dîner de famille la personne qui leur fait visite, les Allemands la conduisent à la table d'hôte d'un restaurant; on tâche de cacher devant elle les habitudes journalières et intimes; par exemple, on ne fait pas la prière avant et après le dîner, on renvoie les enfants de la table, on chasse le chien et le chat de leur coin; bref, on a honte des habitudes de famille au lieu d'en être fier. En Russie, c'est tout à fait le contraire; toute la famille, la domesticité même, se réjouit de la visite inattendue d'un étranger, chacun s'empresse de le mettre à son aise, et, sans rien changer à l'ordre ordinaire de la maison, on lui prouve par mille petites attentions qu'il est le bienvenu. Il ne saurait mieux reconnaître cette prévenance générale qu'en renouvelant bientôt sa visite. Quand on attend des parents, des amis ou des connaissances intimes, il faut voir l'expression sincère et heureuse de toute la famille! C'est avec un accent de satisfaction tout particulier qu'on dit: « Sévodnia gosti boudout! » (aujourd'hui nous aurons des visites). Mais les nombreuses visites que l'on reçoit et que l'on rend en Russie ont encore un autre motif. La sphère d'activité de la femme dans son intérieur, comme épouse, mère et maîtresse de maison, est relativement plus restreinte qu'elle ne l'est dans d'autres pays, bien que son influence et son développement intellectuel soient souvent supérieurs à ce qu'ils sont chez les femmes de l'Europe occidentale. Comme on aime à s'occuper plutôt de choses superficielles que de choses sérieuses, l'ennui se fait souvent sentir. On craint de rester isolé, seul avec soi-même, et l'on se réjouit de recevoir des visites qu'on désire. D'ailleurs ces visites, reçues avec plaisir à toute heure du jour, ne troublent en rien l'ordre de la maison et n'entravent aucunement les occupations de la famille, comme cela pourrait avoir lieu dans l'Ouest de l'Europe, où tout se fait avec une certaine régularité et où chacun a son centre d'activité bien nettement tracé.

Le Russe opulent et de noble origine, alors même qu'il s'abandonne à son penchant pour l'ostentation, ne s'enferme pas en égoïste dans sa

maison pour y satisfaire, seul avec sa famille, son goût pour les plaisirs; mais il aime — et c'est là une preuve de générosité innée — à voir le plus de monde possible assis à sa table abondamment servie. Ce qui est plus méritoire encore en lui, c'est cet esprit d'humanité vraiment chrétien qui a couvert la Russie d'une quantité d'établissements de bienfaisance et de charité. Le Russe vêtu de l'élegant frac parisien ou d'un brillant uniforme, le bourgeois barbu enveloppé dans son kaftan, le grand seigneur dont les richesses sont immenses, le simple propriétaire campagnard, l'opulent marchand moscovite, rivalisent d'empressement et de zèle pour participer à la création des plus nobles institutions de bienfaisance. En un mot, l'esprit de charité est si généralement répandu en Russie que presque toutes les villes, et même beaucoup de villages, possèdent des établissements destinés à l'assistance des pauvres et au soulagement des malades.

La haute société de St-Petersbourg, c'est-à-dire celle des classes les plus élevées, occupe incontestablement, par sa tenue, sa manière d'être et ses formes distinguées, le premier rang en Europe à côté de la véritable aristocratie française. Malheureusement, le goût du faste extérieur et la passion du luxe sont quelquefois poussés un peu trop loin par les classes civilisées en Russie, ce qui tient à un reste d'habitudes anciennes liées à un peu de faiblesse de caractère et à une certaine vanité. On est prodigue, on mène un train au-dessus de ses moyens, trois-souvent dans le seul but de briller, de faire parler de soi et de ne pas rester en arrière de ceux que l'on connaît. Tout est sacrifié au moment présent, et une heure passée dans le plaisir et la joie ne semble jamais payée d'un prix trop élevé. Il en résulte une répugnance habituelle pour les affaires sérieuses et les lenteurs d'un travail difficile; on flotte entre mille intérêts divers; ce sont souvent de continuelles alternatives d'indulgence et d'exigence, d'un certain laisser aller et d'un élan, de mollesse et de résolution.

Le Russe a une adresse si remarquable pour arranger les choses et leur donner une apparence avantageuse, en un mot, une si grande habileté de mise en scène, que nul ne saurait l'égaler sous ce rapport. N'appartenant pas de suite dans ses actions, de persistance dans ses résolutions, d'ordre dans ses affaires, exagérant aujourd'hui ses prétentions, demain indulgent et faible, il tombe très-souvent, sans s'en apercevoir, dans la dépendance des membres de sa famille, de sa domesticité, de ses intendans, en un mot, de tous ceux qui sont en rapport avec lui et qui profitent de cette absence d'esprit de suite pour l'exploiter parfois avec une incroyable adresse. C'est sous ce rapport que l'élasticité du caractère russe se révèle de la manière la plus frappante. Le Russe civilisé a beaucoup d'intelligence et conçoit rapidement, mais il est promptement fatigué. Les choses ne l'intéressent que quelques moments; il aime le changement et se soumet aveuglément aux caprices de la mode.

Un mal profond que produit chez les Russes leur existence accidentée, c'est l'éducation imparfaite des enfants, que l'on gâte souvent, il faut en convenir, plutôt qu'on ne les élève, et dont on fait d'agréables passe-temps pour satisfaire sa propre vanité, plutôt qu'on ne les instruit dans le but d'en faire des hommes utiles, sérieux, ayant un caractère indépendant et ferme. La tendresse exagérée, le fol amour même dont ils sont l'objet, l'indulgence et la faiblesse qu'on a pour leurs caprices et leurs petits défauts, sont extrêmement préjudiciables aux enfants; émancipés de trop bonne heure, ils se soumettent difficilement à une discipline nécessaire; ils sont présomptueux et ne respectent pas assez l'âge et l'expérience. Si l'on ajoute à cela le manque d'exercices gymnastiques et la surexcitation des nerfs, on ne sera plus étonné que la génération actuelle représente plus rarement à nos yeux l'idée que l'on se fait du beau type russe d'autrefois. Cependant ce Russe, frappé aux bons comme aux mauvais coins de la civilisation, accomplit souvent des choses incroyables sans en faire grand bruit et sans parler longuement et avec emphase de chaque incident, comme pourrait le faire un Allemand ou un Français; ce qui tient peut-être aussi un peu à l'indolence de son caractère. S'abandonnant aujourd'hui à toutes les délicatesses du confort, recherchant tous les raffinements d'une existence luxueuse, ce même Russe roulera le lendemain à travers champs, monts et vallées, sur un télégramme dépourvu de siège confortable, sans appui pour ses reins, sansabri contre la pluie, la boue, le vent et la poussière; il fera ainsi des milliers de verstes, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but lointain de son voyage, sans se plaindre de son véhicule, de la rapidité des albergistes,



D'après nature par différents artistes, groupé par Ch. Habé.

RUSSES DE DIFFÉRENTS GOUVÈRNEMENTS.

ISKOV.

ИСКОВЪ.

Iver.

ИВЕРЪ.

Smolensk.

СМОЛЕНСКЪ.

БЕЛГОРОДСКІЕ ПАВЛИНЫ ТУРЬПИЦЫ.

Kalouga.

КАЛУГА.

Toula.

ТУЛА.

Léon par Wundelmann et fils à Berlin.

de l'état déplorable des chemins au printemps et en automne, de la chaleur ou du froid, et sans faire le moins du monde parade de son stoïcisme. Quand on le rencontre plus tard à la ville on dans la société, c'est souvent le hasard seul qui fait arriver jusqu'à vous la connaissance de ce voyage et de ces fatigues tout à fait incroyables pour les Européens occidentaux, gâtés par la commodité que leur offrent les chemins de fer.

La vie de famille du Russe reflète fidèlement son caractère, son genre d'esprit, sa manière de voir et les influences historiques, politiques et sociales du présent aussi bien que celles du passé. Le Russe commence et achève la journée par la prière. Les ablutions quotidiennes, la toilette du matin, qui pour l'homme du peuple est en même temps celle de la journée, prennent en général trop peu de temps et de soins. Les bains russes (probablement d'origine finnoise), usités surtout dans la Grande-Russie, sont, il faut le reconnaître, d'un très-grand prix pour la propreté, surtout pour les classes inférieures de la population, qui en ont l'habitude une fois par semaine; mais il résulte du relâchement des pores de la peau et peut-être aussi de l'influence de ces bains sur la chute des cheveux, une apparence de vieillesse prématurée chez ceux qui en font un usage trop fréquent. Le bain russe est un bain de vapeur obtenu par la chaleur d'un poêle ou par l'emploi de pierres brûlantes qui mettent l'eau en ébullition à un degré très-élevé; il en résulte une transpiration abondante augmentée encore par des flagellations répétées, au moyen de verges formées de branches de bouleau garnies de leur feuillage. Une aspersion d'eau froide termine le bain, après lequel on change de linge. Ces bains, que l'on prend les samedis, mardis et jeudis, et plus particulièrement les samedis, font partie intégrante de la vie du peuple et ont aussi une sorte de portée religieuse : c'est la purification du corps, précédant celle de l'âme qui se fait par l'office divin. Quant à l'importance médicinale de ce bain pris ordinairement en commun, souvent même, chez les paysans, par les deux sexes en présence l'un de l'autre, nous en parlerons plus loin.

Le travail occupe la majeure partie de la journée de l'homme du peuple. En général, le mari ou plutôt le maître de la maison travaille le moins; il s'occupe souvent que les travaux faciles, préside à l'arrangement de l'ensemble, s'occupe des affaires du dehors et se rend lui-même ou envoie quelqu'un de la famille chercher ailleurs à gagner quelque chose comme industriel, ouvrier, etc. La plupart des travaux, et les plus difficiles, sont le partage des femmes, qui, à part la fenaison, dont les hommes sont exclusivement chargés, mettent la main à tout et se ressentent bien durement d'une situation subordonnée qui rappelle trop les coutumes orientales. Le paysan vit en général assez mal au village sous le rapport matériel, sa nourriture n'est guère substantielle; mais il mange beaucoup et souvent, surtout du pain. Dans les grands villages et les villes, la nourriture est bonne et solide. Le Russe, même celui des classes civilisées, dort beaucoup et profondément. Il serait difficile de trouver chez un autre peuple un besoin de sommeil aussi prononcé et un pareil goût à le satisfaire. Dormir après le repas est une chose presque indispensable pour tous; les personnes aisées, les femmes surtout, dorment bien avant dans la matinée, d'où résulte malheureusement dans la tenue du ménage, dans l'éducation des enfants, etc., un grand défaut d'ordre et de surveillance.

Un inconvénient qu'on ne peut sans s'empêcher de remarquer, c'est l'irrégularité de l'emploi du temps; la différence entre la nuit et le jour n'est pas assez tranchée. Même chez les personnes des classes civilisées, la chambre à coucher se trouve ordinairement réunie au lodoir de la femme, dont elle n'est séparée que par des armoires. Dans les villes, le soin d'entretenir la propreté des appartements n'est pas confié aux femmes de chambre, mais le plus souvent aux domestiques mâles, dont le nombre est relativement beaucoup plus considérable que dans l'Europe occidentale, mais qui font aussi beaucoup moins d'ouvrage; ils sont même bien souvent plutôt une entrave qu'un secours utile, car le premier se repose de son service sur le second, celui-ci sur un troisième, et chacun d'eux s'en tient strictement à sa partie spéciale, sans qu'on puisse en obtenir le moindre petit travail qui ne serait pas essentiellement dans ses attributions.

Les repas n'ont pas toujours lieu à heure fixe, comme il est d'usage en Occident. Chez les gens du peuple, l'arrangement de la table est négligé;

ils se préoccupent fort peu de la garnir de nappe, de vaisselle, de serviettes, et tous prennent leur nourriture dans un grand plat de terre ou plus souvent de bois, en se servant d'une cuiller de bois de forme ronde, dont le manche est très-court. Ni le petit propriétaire de campagne, ni l'employé inférieur à la ville, ne pensent qu'il y ait nécessité de faire une toilette soignée pour se mettre à table; mais chez les personnes bien élevées on voit naturellement régner, comme partout ailleurs, les usages de la bonne société. Assurément ce n'est pas sans motifs que les peuples européens, et notamment les Anglais, attachent une valeur souvent exagérée aux formes extérieures : elles sont basées sur un esprit élevé, un sens profond, et sont le signe caractéristique d'une civilisation supérieure. En Russie, les femmes sont ordinairement placées à table d'un côté, et les hommes de l'autre; cette disposition est également observée dans les grands festins.

La domesticité joue dans la maison un rôle plus important qu'en Occident. Sommis autrefois, en leur qualité de serfs, à la volonté et à l'honneur des maîtres, traités souvent comme des membres inférieurs de la famille, les serviteurs étaient, vis-à-vis de leurs maîtres, dans des rapports tantôt durs et humiliants, tantôt familiers et empreints de cordialité. Les nourrices, les bonnes, les vieux domestiques, sont souvent considérés comme des commensaux, et ils exercent parfois un grand ascendant sur toute la famille. Le personnel féminin est le plus rapproché de la maîtresse de la maison, et c'est effectivement là qu'on trouve des femmes qui, par leur vie intime, leurs idées, leurs habitudes, leurs préjugés même, s'éloignent le moins de celles qui appartiennent aux classes plus civilisées.

Le luxe est loin de faire défaut aux classes supérieures; il est, au contraire, dans certaines maisons aristocratiques, poussé à un point qu'on rencontre rarement en d'autres pays. On trouve aussi tout le confort européen chez les riches marchands; mais les habitants de ces somptueuses demeures semblent quelquefois eux-mêmes être des étrangers au milieu des produits de la civilisation et des merveilles de l'art dont ils se sont entourés. Dans la demeure du Russe, comme en général dans toute son existence, on s'aperçoit souvent du manque d'esprit d'ordre, on y remarque l'absence de la main infatigable et de l'œil vigilant de la maîtresse de la maison, dont l'influence doit se retrouver partout, tout invisible qu'elle soit.

Chez les gens du peuple, la femme travaille trop, et trop peu dans les classes civilisées. Parmi les premiers, elle est chargée de la plupart des travaux de l'homme; chez les autres, l'homme prend dans ses attributions bien des choses qui devraient être exclusivement du ressort de la femme. Les résultats à peu près certains de ces rapports irréguliers sur une fausse position, le manque de goût pour les fonctions réservées à chacun, le malaise, l'ennui, etc. Tandis que la femme du peuple est opprimée, celle des classes supérieures est au contraire presque trop émancipée; elle attache évidemment plus d'importance aux jouissances passagères, aux réceptions, aux visites et aux réunions du monde qu'à ces devoirs qui font la gloire et le bonheur du cœur féminin, à cette position si enviée, si noble, de maîtresse de maison, d'épouse et de mère. Cette insouciance des soins de l'intérieur de la maison, ce goût prononcé pour l'apparence, ce besoin de plaire qui occupent tant les dames russes, tournent au profit de leur amabilité et contribuent beaucoup à les faire rechercher dans la société. La femme russe a conservé plus que toute autre une certaine bonhomie, une grande bonté de cœur, le goût de la bienfaisance. On trouve en elle des facultés intellectuelles et un certain bon sens qui se manifestent autant dans les classes inférieures, malgré leur situation subordonnée, que dans les classes supérieures, en dépit de la manière d'être des hommes, qui n'est pas toujours au niveau des qualités de leurs femmes. Quelquefois, il est vrai, la femme ne sait pas se mettre à la hauteur de sa mission; elle n'est guère plus alors que le jouet dont son mari s'amuse, dont il fait parade aux yeux d'autrui. Il est vrai aussi que l'homme n'en exige souvent pas plus de sa femme et qu'il n'est pas même toujours en état de lui donner une direction plus juste. Hâtons-nous de dire que l'introduction des usages européens depuis Pierre le Grand a singulièrement adouci et amélioré les mœurs des classes élevées, et créé pour la femme une position plus douce que celle qu'elle occupait avant cette époque. Il n'est pas rare, en Russie, dans les réunions de la bonne société, de voir la dame de la maison représenter seule son sexe au milieu d'une assemblée d'hommes; et, tout en mon-

trant une véritable indépendance d'opinion dans une conversation vive et entraînante, elle sait se conduire avec ce tact et cette dignité qu'on ne trouve guère que dans les cercles les plus élevés de l'Europe occidentale. Il faut reconnaître que beaucoup de ces dames sont douées d'avantages précieux qui leur donnent le droit de paraître avec autorité dans la société; car, en Russie, les femmes de qualité reçoivent une éducation très-soignée, et souvent elles ont un jugement plus sain, plus de profondeur dans le sentiment et plus de délicatesse dans le cœur que les hommes. L'amour maternel est certainement l'un des sentiments les plus développés dans le cœur d'une femme russe, et il se serait difficile de la surpasser sous ce rapport, quoique la manifestation de cet amour s'exprime souvent chez elle d'une autre manière que dans l'ouest de l'Europe.

L'autorité du père de famille est très-grande, et même souvent illimitée; elle s'étend jusque sur ses arrière-petits-enfants. Tout dans la maison se soumet et obéit sans réserve au père de famille, mais plutôt par principe que de fait. Chez les classes inférieures, la famille ne se sépare pas après le mariage des fils ou des filles, qui restent, pour la plupart, dans la maison paternelle. Cet usage, qu'on trouve même parmi les classes supérieures, est, sous quelque rapport, contraire à l'indépendance des enfants mariés; car, en n'isolant pas assez le jeune ménage, il empêche peut-être la femme de s'attacher exclusivement à son mari et l'oblige trop directement à subir l'ascendant que les parents continuent à exercer sur elle.

Ainsi que nous l'avons dit, le Russe est généreux et hospitalier; mais son penchant pour les réunions et les plaisirs, ne dégénère jamais, chez l'homme du peuple, en gaspillage; il dépense volontiers et largement, mais il ne se ruine pas, comme cela arrive malheureusement quelquefois chez les gens de qualité: la facilité de se faire des revenus par le produit de leurs terres procure souvent aux seigneurs les moyens de se livrer à une dissipation provoquée par une certaine légèreté naturelle dont ils ne calculent pas les conséquences.

Un fait à noter comme trait caractéristique, c'est que tout propriétaire d'un domaine de quelque importance, d'une maison ou d'une entreprise quelconque, ouvre aussitôt un comptoir, choisit un intendant qui souvent n'a pas même vu le domaine, et qui s'occupe plutôt de négociations courantes et d'affaires d'argent que de l'administration des biens; c'est un agent de second ordre, qu'on peut considérer comme un commissionnaire, mais non comme un employé spécial ou un véritable intendant. C'est aussi pour cela que le comptoir (kontora), l'employé (kontorchik), la chancellerie (kantsellaria), l'expéditionnaire (pissar), les papiers ou documents (bomaga), etc., jouent un rôle d'une si haute importance.

Le Russe fréquente beaucoup les églises. Pour lui, c'est un besoin, une habitude, un devoir, non-seulement d'assister à la célébration du service divin (obednia) les dimanches ordinaires et les nombreux jours fériés, mais encore d'entendre pendant les grandes fêtes les matines (zaoutrenia) et de suivre les offices du soir (vetchernia). Il aime en outre que les dimanches et jours de fête, après la messe, le prêtre vienne dans sa demeure y asperger d'eau bénite les images saintes, les commensaux de la maison, les meubles; ce qui se pratique chaque fois que l'on entreprend une construction, que l'on recommence à manger de la viande, à Pâques, après le grand carême, que l'on fait des prières à l'occasion de circonstances particulières telles que la célébration d'un jour de naissance, etc. Dieu, l'église et la volonté du Seigneur sont indissolublement liés aux phases journalières de la vie d'un Russe. Comme il se rend presque toujours à jeun à l'église, le pirogue, sorte de pâté à la viande, un poisson ou aux choux, est de rigueur au sortir de l'église et devient une occasion de réunion non-seulement pour les membres de la famille, mais aussi pour les amis, les connaissances, auxquels ce gâteau est offert avec cordialité.

Les occupations de l'homme sont naturellement très-diverses et conformes à sa position sociale; elles l'appellent le plus souvent au dehors. Celles de la femme, au contraire, sont presque toujours sédentaires. Les exceptions à cet égard ne se rencontrent, avant l'émancipation des serfs, que chez les femmes employées dans les maisons seigneuriales et faisant partie de la domesticité, telles que couturières, blanchisseuses, brodeuses, etc. Les femmes de la classe des serviteurs appelés gens de la cour (dvorovyé loudii) n'avaient pas la portion de terrain accordée aux véritables paysans et étaient entretenues aux frais des maîtres.

Un grand nombre de femmes cherchent de l'occupation hors de leur maison et s'engagent dans les villes comme domestiques et dans les villages comme servantes, ou elles travaillent dans les fabriques, genre d'industrie qui a pris de nos jours beaucoup d'extension. Les femmes des classes inférieures s'acquittent, pour la plupart, non-seulement des travaux domestiques et agricoles qu'exige leur propre ménage, mais, en outre, celles qui sont dans le voisinage des villes s'occupent aussi à tisser, à filer, etc., pour le compte des fabriques, qui leur fournissent les matières premières. Ce travail, qui a malheureusement beaucoup augmenté dans ces derniers temps, au grand détriment du bien-être physique et moral des femmes, affaiblit leurs forces, leur donne le goût de la parure et les éloigne insensiblement des travaux domestiques et de la famille.

Pendant les longues soirées d'automne et d'hiver, les jeunes filles des villages forment entre elles des réunions où l'on passe le temps à filer, à chanter, à raconter d'anciennes légendes ou des fables merveilleuses dont le sujet nous reporte souvent aux temps et aux idées d'une période bien antérieure à l'introduction du christianisme. Les filles du village sont divisées, d'après leur âge, en trois catégories: les filles à marier (niévesty); les moyennes (srédokhi) et les petites (malenkia); ces trois catégories se réunissent séparément et forment des assemblées à part, les jours de fête, pour se divertir par le chant, la danse, etc. Lorsqu'une niévesta quitte ses compagnes pour se marier, une sérédokha la remplace. Les veillées du soir sont un reste des mœurs anciennes. Les canseries, les chansons, les narrations, les idées qu'on y émet sur les occupations ordinaires ou sur des sujets plus importants, n'offrent aucun indice de civilisation européenne. L'esprit naïf, ignorant et simple de la jeune villageoise russe, qui ne voit rien en dehors des intérêts de la famille et de la commune, peut, dans ces réunions, se donner libre carrière. C'est là que se développe, avec le temps, une grossière et choquante uniformité d'idées, de sentiments et de préventions; c'est là aussi qu'est ou grande partie encore le germe d'une certaine méfiance à l'égard de tous ceux qu'on n'appelle pas les nôtres, nos frères. Quant à ces autres, elles considèrent comme une infraction aux mœurs de porter leur costume, comme une apostasie d'adopter leurs habitudes, comme un trop dangereux d'employer pour se guérir les mêmes médicaments qu'aux.

Il est sans doute tout autrement dans les districts industriels et dans les villages traversés par les routes de poste ou situés sur les bords des rivières navigables, habités par des paysans plus éclairés et plus aisés. Les femmes y sont plus intelligentes et jouissent de plus de liberté; elles aiment les fêtes, les étrangers, le costume dit allemand, la joie, les plaisirs; et là, malgré les habitudes fidèlement conservées de la vie campagnarde, les gains sont plus faciles et l'on hésite moins à dépenser ce que l'on a gagné; on y trouve une gaieté communicative et des manières plus aisées; les femmes y ont plus d'abandon et les hommes plus d'assurance et plus d'aplomb. Ces contrées sont habitées par un peuple dont l'intelligence est plus développée. Là le jeune yantschik (voiturier), avec son petit chapeau couvert de fleurs, se promène gaiement, et chacun, dans la manière de se vêtir, de se loger, de se nourrir, d'atteler son troika, etc., aime à faire parade de ce qu'il possède.

Dans les villages écartés et où les habitants s'occupent exclusivement d'agriculture, le caractère est plus finie, les mœurs sont plus simples, les travaux rudes et peu lucratifs. Là il ne s'agit pas de gagner beaucoup, mais seulement de tâcher d'acquiescer par le travail le moyen d'attendre la moisson suivante. Il n'y règne pas d'animation, et à neuf heures du soir tout le monde est livré au sommeil. Les femmes y sont retirées, craintives, les hommes pusillanimes et privés du sentiment de dignité. Il faut remarquer d'ailleurs que c'est précisément cette existence isolée du cultivateur qui s'oppose à l'influence de la civilisation et à l'introduction de mœurs plus douces.

D'un autre côté, le paysan qui va chercher du travail dans les grandes villes, celui surtout qui exerce quelque industrie, perd vite ses anciennes habitudes et s'ennuie bientôt lorsqu'il est de retour au village; il jette alors des regards de dédain sur son modeste et rustique ménage, sur les vêtements qu'on y porte et les plaisirs qu'on y prend; tout lui déplaît, sa femme même n'a plus d'attraits pour lui. Il n'en est pas de même chez les dissidents religieux (askolniki), qui, vivant souvent isolés, sont plus fortement attachés aux anciens usages.

On ne saurait croire à quel point il est difficile de recueillir sur les lieux mêmes des notes ethnographiques et statistiques dans les gouvernements essentiellement agricoles, dans ces villages écartés où l'on a tant de peine à combler la défiance extrême qui y règne — bien que justifiée par l'histoire — contre tous ceux qui portent le costume européen, contre tous ceux qui, aux yeux des paysans, paraissent appartenir à la classe civile (obrasvannyï). On cherche surtout à tromper ceux qui sont vêtus de ce prétendu costume allemand, parce qu'on les considère comme suspects, comme étrangers au paysan (zemski telekovich).

On trouve en Russie une grande et précieuse compensation à l'absence de la vie publique, dans la multiplicité des relations sociales qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, peuvent être considérées comme une extension de la vie domestique, de même que la vie de famille représente un peu la vie sociale en miniature. Le peuple russe est le plus sociable de la terre. En admettant même que la société offre trop de plaisirs matériels et qu'elle manque un peu de variété dans ses distractions, on y trouve cependant quelque chose d'intime, d'affectueux, de franc, de libre; on y sent le besoin qu'ont les Russes de se mettre en rapport avec des hommes plutôt que de vivre isolés au milieu de ces objets dont l'art et le luxe ornent les somptueuses demeures. Le Russe de toutes les classes aime les réunions pour la société elle-même, mais il les aime aussi par ostentation; il mesure souvent le charme qu'il trouve dans une compagnie au nombre, à la position et à la qualité des convives; il attache autant d'importance à une visite, à la cause de l'attention qu'elle indique et des circonstances qui l'accompagnent, qu'en raison du plaisir que lui procurent les personnes qui viennent le voir. C'est pourquoi l'on ne met peut-être nulle part autant de prix aux visites qu'en Russie; mais nulle part aussi l'on ne reçoit avec plus de grâce et d'amabilité. Les collations jouent toujours un grand rôle. En voyant la société russe, personne ne pourrait se douter qu'il y a un siècle et demi à peine les dames n'osaient pas encore se montrer dans le monde. Dans les réunions qui appartiennent aux sphères moins élevées, la séparation des dames et des cavaliers paraît déjà choquante et constitue un certain manque de galanterie envers les femmes. Dans les grandes villes, la bonne compagnie est souvent initiée d'une façon bien baroque par certains bourgeois ou, pour mieux dire, par des campagnards devenus citadins, par des artisans, des expéditionnaires, des employés de comptoir, des petits commis, etc.; on cherche à se donner une apparence d'éducation par la toilette, par la manière de traiter ses invités, par la musique, la danse; et à cet égard on se montre très-exclusif et très-dédaigneux pour les personnes vivant dans la gêne ou dans une modeste simplicité. A la campagne, les propriétaires se rendent en visite chez des parents, des voisins, où l'on séjourne pendant des semaines entières; cet usage est surtout pratiqué chez les petits propriétaires et chez ceux d'une fortune moyenne; leurs familles et leur nombreuse domesticité passent ainsi sans scrupule d'une terre à l'autre, lorsque les habitations ne sont pas trop éloignées. L'usage d'accompagner les personnes partant pour un voyage est fort ancien et très-toucheant. Non-seulement on se réunit au lieu du départ, mais souvent l'accompagnement se fait jusqu'à une certaine distance. S'il s'agit d'un long voyage, on prend place, un peu avant le moment du départ, sur des sièges rangés autour de l'appartement, et on observe pendant quelque temps un silence absolu, coutume superstitieuse qui a pour objet d'assurer l'heureux retour du voyageur. Le lundi étant généralement considéré comme un jour néfaste pendant la durée duquel il ne faut jamais rien entreprendre, on évite de se mettre en route ce jour-là.

Le Russe, surtout celui des classes élevées, aime peu en général les courses à pied ou à cheval; il n'aime pas davantage les promenades à pied hors de la ville, dans les bois ou les prairies; ce n'est pas qu'il soit insensible aux beautés de la nature, bien au contraire; mais il n'aime pas à se fatiguer. Aussi n'est-il question que de courses en voiture; et surplus, on n'est pas très-difficile sur le choix de l'équipage, pourvu que les chevaux soient bons coureurs. C'est d'ailleurs une qualité qui appartient essentiellement aux chevaux russes, dont on exige beaucoup, mais qu'on nourrit très-bien. S'ils ne sont pas toujours assez forts pour traîner les lourds fardeaux auxquels on les attèle, en revanche ils sont infatigables à la course et rendent d'incroyables ser-

vices. Le téléga, véhicule national, a probablement été emprunté aux Magyars, pendant leurs immigrations en Hongrie, où l'on trouve encore une voiture semblable de nom et de forme; le téléga n'est traîné d'ordinaire que par un seul cheval attelé entre deux brancards (ogloby); au lieu du harnais qui doit entourer le poitrail, ou se sert de ce que l'on nomme le khomoute, sorte de coussinet en bois garni de cuir, de forme circulaire, qui repose sur les palerons et la poitrine du cheval. Un morceau de bois courbé en demi-cercle (douga) réunit les deux bouts des ogloby (brancards) au khomoute. Dans le nord et principalement dans les gouvernements de Vitebsbourg et de Pskov, on se sert de charrettes à deux roues, d'origine finnoise, que l'on nomme radkas ou tarataikas. L'équipage national et très-usité, employé par les personnes des classes civilisées pour voyager dans l'intérieur de la Russie, est le tarantass, qui consiste en un corps de voiture à quatre roues, posé sur deux longs chevrons qui réunissent les deux essieux très-éloignés au de l'autre.

Les divertissements des Russes sont, en général, d'une nature simple, peu bruyante et tout à fait appropriés à leur caractère pacifique, à la position respective que les diverses classes, surtout les femmes, occupent dans la société.

Une distraction universellement adoptée à la ville par la classe marchande, à la campagne par les villageois, c'est la goulané, sorte de promenade en masse, à pied ou en voiture, qui constitue à peu près la seule réjouissance publique. Ces promenades à jour fixe sont essentiellement nationales; elles viennent de l'antiquité et rappellent probablement quelque cérémonie d'un culte naif qui ressemblait le peuple pour une grande fête dans laquelle il offrait des sacrifices au milieu des forêts consacrées à ses dieux. Aujourd'hui encore, plusieurs de ces fêtes se célèbrent dans les bois et se terminent par des repas et de fréquentes libations. A présent, les promenades publiques, bien qu'elles aient encore lieu le plus souvent aux jours de fêtes religieuses et dans le voisinage d'une église, d'un convent ou d'un cimetière, sont devenues de véritables réjouissances populaires où l'on ne pratique plus de cérémonies religieuses, sauf celle qui a lieu à l'occasion de l'anniversaire des morts et qu'on nomme piouiki. Nous ferons plus tard mention des fêtes d'église. Plusieurs de ces fêtes populaires ont évidemment une origine très-ancienne: ainsi la fête de semik (de sem, sept), célébrée le septième jeudi après Pâques, a été probablement autrefois une fête dédiée à Tora; c'était le jour où les jeunes filles désireuses de se marier se rendaient jadis dans une forêt consacrée à la déesse, y chantaient des chants analoges à la circonstance, et exécutaient des danses en tenant à la main des rameaux verts ornés de rubans de différentes couleurs. Après la danse, ces branches étaient lancées à l'eau; si elles tombaient au fond, c'était un signe certain que la jeune fille qui les avait jetées verrait l'année s'écouler sans trouver un mari. Aujourd'hui encore, ce même jour et le lundi de la Pentecôte, les jeunes filles parcourent les rues en chantant, en dansant et agitant dans leurs mains des rameaux de bouleau vert. Une époque particulièrement gaie est celle nommée sviatki; c'est le temps qui s'écoule entre la fête de Noël et celle des Rois, qui se célèbre le 6 janvier, anniversaire du baptême du Christ. Pendant ces jours de fête, les rues retentissent de chansons joyeuses; on se réunit dans les maisons pour chanter, danser, et principalement pour se déguiser; les masques vont de maison en maison et représentent souvent des scènes très-singulièrement composées, rappelant des souvenirs historiques, etc., ce qui plaît particulièrement aux Russes. Les solennités villageoises, particulièrement la fête du patron du village ou celle de l'église, se célèbrent durant plusieurs jours avec beaucoup d'entrain, surtout lorsqu'elles ont lieu pendant la belle saison. On y déploie un grand luxe de toilette; tout s'y passe sans tumulte, et ces fêtes ont un aspect patriarcal qui réjouit le cœur. Les jeunes filles se parent de leurs plus beaux atours, qu'elles garnissent de fleurs, et, rangées par groupes d'après leur âge, elles traversent le village en chantant. Leur chant se rapporte le plus souvent à des objets et à des idées fort simples; il est perçant, langoureux et mélancolique. Les jeunes gens se réunissent aussi entre eux, ainsi que tous les autres habitants du village. On s'établit sur une grande place, et quantité de visiteurs arrivent des villages environnants. On dresse des bancs noirs, des tentes garnies de toutes sortes de comestibles, surtout de noix et de pains d'épice.

Pour la musique, accompagnement obligé de chaque fête, on emploie la balalaka (espèce de guitare fort simple à trois cordes, instrument véritablement national), mais plus souvent l'harmonica, ou bien le gonouk ou gonssil, sorte de harpe horizontale. Les instruments à vent sont de plusieurs espèces : il y a la doukka, sorte de flûte dont l'ouverture destinée au son est si près de l'embouchure qu'il faut la prendre dans la bouche; puis la djéleka, la sipovka, le sopol, espèce de double cornemuse; le sviril, sorte de sifflot en jonc; ces divers instruments paraissent d'origine grecque. On se sert aussi de la volynka, également très-répandue en Petite-Russie et dans la Russie-Blanche, et qui est probablement d'origine finnoise ou hongroise.

Pour le chant, les garçons et les filles forment des cercles à part, sous la direction d'un chef de chant qui cède de temps en temps sa place à un autre (zapiévale). Ce chant est assez monotone. Les hommes s'interrompent souvent pour exécuter des danses très-originales.

Pour la danse, on forme un cercle au milieu duquel deux danseurs, homme et femme, exécutent le trépak, danse nationale qu'on nomme aussi prisaïdka et kazatchka; cette danse est véritablement russe, quoique de caractère asiatique, et le Russe ne s'y livre que par amour pour la danse en elle-même, sans se préoccuper aucunement de sa danseuse. La danse russe n'était probablement, dans l'origine, qu'un mélange de danses tatares qui consistaient en sants précipités et en contorsions violentes, et de danses bohémienues, au caractère sauvage et passionné, ressemblant beaucoup aux danses des noirs en Afrique. Mais la danse russe de nos jours a son cachet poétique : c'est d'abord une certaine mesure et des pas bien calculés pour faire ressortir la beauté des formes par une mimique passionnée dans laquelle les caresses et les empressements de l'homme sont repoussés par la danseuse; puis une danse finale en vis-à-vis (empruntée probablement aux Kozaks), d'une mesure très-rapide, d'une grande vivacité de mouvement, et accompagnée de génuflexions et de gestes très-accentués. Les pas de la femme sont petits et rapides; elle tient les bras étendus et le mouchoir dans les mains; elle fait toutes sortes de passes et de mouvements ondulés et gracieux. La danse est accompagnée d'un instrument cruc de clochettes, de rubans harloïtes, etc., et nommé lojki, parce qu'il semble composé de plusieurs cuillers; le danseur tient dans chaque main un de ces instruments qui lui sert d'ornement et donne du relief à ses mouvements, comme le mouchoir en donne à la danseuse. Le chant et la danse sont aussi accompagnés du tambourin. Dans les villages plus opulents et plus animés, près des grandes voies de communication ou dans les districts de fabriques, la danse nationale ordinaire est moins en usage; on l'a remplacée par des imitations tout à fait singulières de la cotredanse française. Dans quelques contrées on voit aussi une danse nommée tchijk (serin), pendant laquelle les cavaliers, conservant une physionomie impassible, la casquette sur la tête et vêtus d'un long kaftan, la main dans la poche, circulent en cercle devant les dames, qui les suivent en chantant; à certains accords de la musique, les cavaliers se retournent, ôtent leur casquette, font un imperceptible salut et embrassent les danseuses avec une tranquillité d'âme et de visage vraiment incroyable. Dans les villes, surtout dans celles de quelque importance, on n'admet que des danses européennes, cotredanses, polkas, galops, valse, etc. Dans toutes les réjouissances, soit privées, soit publiques, il règne en général une tranquillité, un calme que rien ne saurait troubler : point de tumulte, de bruit, d'emportement, mais aussi point d'animation ni de véritable gaieté comme en France. A cet égard, toutefois, les habitants des villages se distinguent très-avantageusement du peuple des villes et surtout des ouvriers de fabriques. En effet, c'est surtout dans les grandes villes, et à l'occasion des solennités publiques, que la tranquillité, le manque d'entrain, l'indifférence de toutes les classes se font particulièrement remarquer dans les promenades, aux concerts, aux illuminations, etc. Tout le monde passe et repasse tranquille et muet, les uns défilant devant les autres. C'est à ce propos qu'un étranger adressa un jour à ses voisins cette question originale et caractéristique : « Quel est le personnage pour l'enterrement duquel tant de monde se trouve rassemblé ? »

Outre la danse et le chant, il existe encore plusieurs autres jeux et divertissements en grande faveur auprès du peuple des classes inférieures : ce sont les balançoires, puis, en hiver, les glissades sur des montagnes artificielles de glace, au moyen de petits traîneaux ou de simples nattes

d'écorce. Il est encore un amusement très en vogue, nommé svaika, qui consiste à lancer dans un petit cercle de fer posé à terre un grand clou rond à tête épaisse et lourde. On nomme goroldi (du mot gorod, ville) un jeu consistant en un certain nombre de courts cylindres en bois disposés de façon que l'un d'eux soit placé debout au milieu; autour de ces morceaux de bois ainsi rangés on trace sur le sol une petite place carrée; alors les joueurs se séparent en deux parts et jettent, en se tenant à une certaine distance, des bâtons rendus sur les petits morceaux de bois pour les faire sortir du carré qui les contient : si l'un d'eux roule en dehors, le parti qui l'a fait sortir se rapproche d'une demi-distance, tout en continuant le jeu; la victoire reste, en définitive, au parti qui jette adroitement le dernier morceau de bois hors du carré, et pour prix de la victoire, les vainqueurs se mettent à califourchon sur le dos des vaincus. La désignation de goroldi contient peut-être quelque allusion historique ou allégorique; quoiqu'il en soit ce jeu est vraisemblablement imité du jeu de quilles, et le manque de boules et d'accessoires tout préparés aura sans doute obligé de recourir à des moyens plus simples. Un jeu très-aimé des petits garçons est celui des ossetes (habki), l'un des plus anciens jeux communs et répandus dans tous les pays du globe. Parmi les classes civilisées, les cartes ont remplacé tous les autres jeux; elles sont devenues non-seulement une distraction, mais une véritable passion, souvent déjà très-développée chez les jeunes gens, qui ne trouvent rien de comparable à ce plaisir, sinon peut-être celui de fumer des papiers. On en jugera par ce fait curieux que dans l'espace d'une année seulement on transporte environ 6,000 pouds (340,000 livres) de cartes à jouer par le chemin de fer de St-Petersbourg à Moscou.

Ce qui manque aux jeux, aux plaisirs, aux distractions des Russes, c'est le penchant pour les exercices du corps, qui pourraient servir de contrepoids énergique aux tendances à la dégénérescence et à la mollesse qu'assume ordinairement une civilisation trop raffinée. C'est dans leur goût pour l'équitation, la gymnastique, les exercices violents, qu'il faut, sans aucun doute, chercher les causes de la supériorité des Anglais sur ce rapport. A vrai dire, le Russe n'aime avec passion, comme nous l'avons dit, que les courses rapides en voiture de toute espèce; à quelques exceptions près, il ne connaît que peu ou point la chasse, l'équitation, l'escrime, la gymnastique, la natation, et les jeux qui exigent de la force, de l'adresse; il manque pour cela de goût et d'élan.

La médecine, et en général l'art de guérir, sont encore dans un état qui laisse beaucoup à désirer parmi les populations clair-semées de la Russie, à cause du manque de moyens de communication et surtout en raison de l'esprit borné des habitants de la campagne, remplis de superstitions et imbus des plus étranges préjugés contre les médecins et les médicaments qu'ils ordonnent. Ils ne se détachent qu'avec peine des anciens remèdes domestiques qu'ils vont demander à leurs zaakharis et zakharikas, hommes savants et femmes savaantes du peuple. Fort mal prévénu contre les médecins, le peuple a aussi une grande répulsion pour les hôpitaux, quelque admirablement et philanthropiquement organisés qu'ils soient en Russie. C'est là évidemment un reste des mœurs et des idées qui existaient avant Pierre le Grand.

Lorsqu'un homme, et spécialement une femme, se décide à quitter leur village pour se rendre à la ville dans l'intention d'y chercher du travail, les campagnards ont bien soin de les avertir qu'ils ne doivent accorder aucune confiance aux médecins ni aux médicaments des blagurodnyïé (nobles ou civilisés), et qu'il vaut mieux pour eux rester fidèles aux anciens moyens de guérison, parmi lesquels le bain russe est le remède principal et universel. Ce qui prouve à quel degré cette ignorance et cette antipathie sont parvenues, ce sont les contes absurdes qui se débitent à ce propos, et d'où il résulte, suivant leur conviction, qu'on fait bouillir les cadavres (peut-être ont-ils pris cette idée à propos des embaumements) dont les os servent à préparer des médecines, et entre autres l'huile de ricin, dont l'usage est aujourd'hui très-répandu. Les conséquences d'une telle superstition, d'une si profonde ignorance, sont malheureusement fatales; car il en résulte que, par suite de maladies négligées et de remèdes inefficaces ou dangereux, il meurt beaucoup de personnes qu'un traitement raisonné et conforme à la science aurait pu sauver, et qu'on voit beaucoup d'individus atteints de maladies chroniques, notamment parmi les Russes de la Grande-Russie, d'ail-



Dessiné d'après nature par S Pavloff.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

RUSSIES.
(Gouvernement de Voronège.)

ВѢДНОРОССІЯ.
(Воронѣжской Губерніи)

leurs si vigoureux. Il faut reconnaître aussi qu'en raison des grandes distances qui séparent les localités les unes des autres, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir partout, et en temps opportun, les secours des médecins. La prédisposition au scorbut est très-fréquent, surtout dans les contrées du nord, où l'air a une pernicieuse influence sur la composition du sang. Cela provient peut-être de ce que les Russes ont un sang d'une nature toute particulière et qui exige impérieusement des boissons acides et des aliments d'un goût relevé, à défaut desquels des symptômes scorbutiques ne tarderaient pas à se manifester chez eux. Une nourriture souvent mauvaise et qui n'offre aucune variété, des habitations malsaines, peuvent y contribuer aussi; mais ne serait-ce pas plutôt à ces soupes aux choux aigres, à ce pain aigre, mangé en grande quantité, qu'il faudrait attribuer, la plupart du temps, ces symptômes morbides?

Le plan nécessairement restreint de cet ouvrage ne nous permet pas d'offrir au lecteur une description détaillée des usages si variés qui se pratiquent à l'époque des naissances, des baptêmes, des noces, etc. Ces usages sont assez généralement les mêmes, ou du moins se ressemblent beaucoup, dans les divers gouvernements de la Grande-Russie; nous n'en exposons donc ici que les circonstances les plus caractéristiques.

À la naissance d'un enfant, on lui apporte, ainsi qu'à la mère, des cadeaux et toutes sortes de comestibles; on dépose aussi de l'argent dans l'eau où l'enfant doit être lavé, afin que, par la suite, il devienne heureux et riche. Il y a des contrées où la mère n'ose pas s'asseoir avec son enfant à la table de famille avant un délai de trois jours, et quelquefois plus, lors même que sa santé n'y met point obstacle; et la sage-femme doit préalablement lui laver trois fois les mains, puis se les laver aussi, afin que par ces ablutions la mère soit purifiée et la sage-femme apte à entreprendre une nouvelle délivrance. La jeune mère reprend ordinairement ses travaux habituels peu de jours après sa délivrance.

Le père du nouveau-né ou l'un de ses plus proches parents invite un parrain (koum) et une marraine (kouma) qui doivent présenter l'enfant au baptême; le premier, souvent même tous les deux, apportent le pain et le sel, que l'on tient en très-haute estime et comme des dons bénis de Dieu, parce qu'on les considère comme la base essentielle des aliments nécessaires à l'existence humaine. Dans une foule de circonstances, le pain et le sel sont considérés comme un accessoire indispensable. On suppose que la présence de ces objets paralyse même l'influence pernicieuse de l'esprit du mal. La marraine est tenue d'apporter au nouveau-né quelques archines de toile, une chemise et une petite croix. Avec l'assentiment du prêtre, les parents de l'enfant font connaître le nom qu'il doit porter. Pendant le baptême, qui est accompagné de différentes cérémonies, le père n'est pas présent à l'église. Le parrain et la marraine se font réciproquement des cadeaux; celui qui donne la marraine ne consiste jamais qu'en un essuie-main; mais le parrain, outre les présents qu'il fait à la marraine, donne aussi de l'argent à l'enfant. L'un et l'autre contractent l'obligation de prendre soin de leur fils pendant toute leur vie, continue respectable et touchante que toutes les classes observent religieusement. Durant tout le cours de son existence, l'enfant orphelin ou sans autre tuteur chez ses parrain et marraine protection et assistance, comme s'ils étaient ses propres parents, et les fillets sont rarement oubliés dans les testaments. La haute importance que l'on attache aux fonctions du parrain et de la marraine va si loin que la loi leur défend de se marier ensemble, comme si ce titre créait entre eux un lien de parenté naturelle. Après le baptême on se met à table, le koum et la kouma occupant les places d'honneur. Durant le repas, divers usages singuliers sont observés pendant qu'on fait circuler les plats, surtout celui qui contient le grain national (kacha). Puis, le repas fini, le koum et la kouma s'embrassent, comme pour sceller la parenté qui vient de s'établir entre eux depuis l'acte du baptême.

Les parents marient de bonne heure leurs enfants. Jusqu'à l'affranchissement du servage, ceux qui appartenant à un domaine privé n'osaient prendre aucune résolution sans l'assentiment du seigneur, qui seul en décidait, et le plus souvent dans le sens de ses propres intérêts. En effet, avec chaque nouvelle famille se formait une nouvelle unité de travail

nommée tiaglo, en sorte que la fortune du seigneur se trouvait augmentée par l'accroissement des forces actives de son domaine.

En général, dans la Grande-Russie, sauf parmi les classes supérieures, l'opinion du jeune homme ou de la jeune fille a peu de poids dans la délibération relative au choix d'une épouse ou d'un mari. Ordinairement, ce sont le père et mère, ou les autres parents, ou tout au moins les plus intimes connaissances, qui arrangent et concluent les mariages. On peut affirmer qu'il régnait chez les Russes de toutes les classes un goût très-prononcé pour intervenir dans les mariages des jeunes filles de leur parenté ou seulement de leur société intime; ils aiment à servir d'intermédiaires ou à charger de ce rôle une femme à laquelle on donne le nom de svakha. C'est vraiment une chose singulière et très-caractéristique que, contrairement à ce qui se pratique chez les Petits-Russiens, la conviction intime, le sentiment personnel, le penchant naturel du cœur et la sympathie mutuelle soient moins consultés et si peu pris en considération par les Russes, même dans les classes éclairées, que l'influence étrangère, les suggestions, les convenances présumées d'intérêt et de position, etc. Les jeunes filles sont à la vérité animées du désir très-naturel de se marier promptement; mais ce sentiment est moins le résultat d'une aspiration du cœur que du besoin de se créer une certaine indépendance et de s'affranchir, dans la vie domestique et sociale, de l'autorité des parents. En tout cas, ce n'est pas sans un profond étonnement qu'on entend fréquemment des jeunes personnes dire qu'après leur mariage elles aimeraient l'époux qu'on leur présente, mais qu'autrement elles ne se sentiraient capables d'aucune véritable affection pour lui.

Dans les classes inférieures de la population, et surtout à la campagne, ce sont, ainsi que nous l'avons dit, les parents — et jusqu'ici le seigneur — qui marient les jeunes gens. Dans les villes, les mariages se font généralement, du moins parmi la basse classe, par l'intervention des amis, qui souvent viennent de se marier eux-mêmes et qui présentent alors aux jeunes filles de la société qu'ils fréquentent un grand nombre de jeunes gens tout à fait inconnus de celles-ci et dont ils font successivement l'éloge, jusqu'au moment où l'on tombe d'accord après quelques entrevues. Il n'y a pas très-longtemps encore que, même à St-Petersbourg, le second jour de Pentecôte, les jeunes filles à marier appartenant à la classe marchande venaient au jardin d'Été s'exposer aux regards du public dans leurs plus riches toilettes et accompagnées d'entremetteuses (svakhas). Les jeunes gens du commerce désireux de se marier se promenaient lentement devant elles, tout disposés à fixer leur choix aussitôt qu'ils croyaient avoir rencontré la femme digne de devenir leur compagne. Dans la classe marchande, l'influence des parents prédomine, et l'action de la svakha est jusqu'à présent restée toute-puissante. On règle d'abord toutes les conditions du mariage, la dot, le trousseau, etc., etc.; puis l'on réunit les jeunes gens; les fiançailles sont célébrées, et, quelque temps après, la nocce. Les fiançailles ne durent jamais bien longtemps; les jeunes gens restent promis tout au plus autant de semaines ou de mois que très-fréquemment on l'est d'années en Allemagne. On ne s'engage presque jamais et on ne célèbre point publiquement de fiançailles sans fixer en même temps l'époque du mariage. Contracter jeune une promesse de mariage; fonder son espoir sur un avenir incertain et encore éloigné; ne se marier qu'après de longues années avec l'objet d'une inclination de jeunesse : ce sont là des formes et des précautions que le Russe ignore absolument ou qu'il ne pratique que dans des cas exceptionnels. Il faut convenir que le Russe n'est pas homme à subir une longue attente et à faire preuve d'une persévérance rudement éprouvée. C'est la raison des nombreuses déceptions qu'il rencontre dans le mariage, des regrets et du malheur qui souvent en sont l'inévitable suite. Dans l'antique Russie, une fille non mariée n'avait aucune position dans la société civile; il ne lui restait d'autre refuge que le couvent. Jusqu'à présent même, les vieilles filles sont peu considérées en Russie; contrairement à ce qui a lieu dans d'autres pays, une demoiselle de plus de vingt ans ne passe déjà plus pour jeune et compte généralement au nombre des vieilles filles. Le gouvernement, qui fait des sacrifices immenses pour l'éducation des enfants des fonctionnaires publics placés à tous les degrés de la hiérarchie, a pourvu aussi, de la manière la plus noble et la plus digne, aux moyens d'existence des filles et des veuves des officiers et des employés de l'État décédés sans fortune. Dans les basses classes du peuple,

une résignation singulière, la croyance à une prédestination et le fatalisme, jouent, comme il est constaté dans les châteaux de noces, même dans le mariage, un rôle très-important. Si l'on demande à une femme pourquoi elle a épousé un homme qu'elle n'aurait point et qu'elle n'a pas choisi, elle répond tranquillement : « Qu'y faire ? telle était sans doute la volonté du destin (soudla). » Les relations entre les jeunes villageois et les jeunes paysans, et en général entre les deux sexes, sont, chez les Russes, plus naturelles, plus simples, mais aussi plus grossières que chez les Petits-Russiens, et bien éloignées d'ailleurs de toute exaltation platonique.

L'Eglise a établi pour les unions et le choix des époux de grandes restrictions provenant de la parenté. L'oncle et la nièce, le neveu et la tante, les cousins et cousines, leurs enfants même, n'ont pas la permission de se marier ensemble ; ces derniers seulement peuvent quelquefois obtenir une dispense de l'archevêque (l'évêque). Il y a plus : les deux frères, dans une famille, ne peuvent pas épouser les deux sœurs d'une autre famille, et même, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les parrains et marraines n'ont pas le droit d'épouser leurs filleuls ni même de se marier entre eux.

On trouve une preuve frappante de la grande influence qu'exerce la parenté sur les rapports de la famille et de la société chez les Russes, ainsi que de l'importance et du prix que l'on attache aux liens du sang, dans le grand nombre de dénominations affectées aux divers degrés de la parenté même la plus éloignée. Le mari donne au père de sa femme le nom de *telst* ; à la mère de sa femme, celui de *tiotchka* ; au frère de sa femme, celui de *chourine* ; à la sœur, celui de *svofatchentsia* ; il appelle l'époux de la sœur de sa femme *svoiak* ; et l'épouse du frère de sa femme, *nevistka*. Au regard de la femme, le père du mari se nomme *svokor*, la mère du mari, *svokrov* ; le frère de celui-ci, *déver* ; la sœur, *zavokva* ; l'épouse de la sœur du mari, *ziate* ; l'épouse du frère du mari, *nevistka* ou *snakha*. Ces dénominations affectueuses ne s'arrêtent pas là : la bru (femme du fils) se nomme *nevistka* ; le genre, *ziate*. Les parents de l'épouse nomment le père et la mère du mari *svat* et *svatia*. Les sœurs de l'épouse nomment *ziate* le mari de leur sœur ; la belle-mère, c'est-à-dire la seconde femme du père, est pour les enfants du premier lit une *matchikha* ; le beau-père, c'est-à-dire le second mari de la mère, est nommé *voitchin* par les enfants du premier lit. Le fils d'un premier mariage est, pour le beau-père, un *passynok*, la fille, une *padtcheritsa*. Cousins et cousines se donnent le nom de frères et sœurs au second degré ; leurs enfants sont frères et sœurs au troisième degré. Le grand-père se nomme *died*, son frère, *diédouchka*. L'oncle s'appelle *diadia* ; la tante, *tiotka* ; le neveu, *plémiannik* ; la nièce, *plémianitsa*.

On voit que cette parenté est un vrai labyrinthe dans lequel beaucoup de Russes eux-mêmes ont de la peine à se retrouver, mais qui atteste positivement l'intimité des relations par lesquelles les parents sont unis entre eux.

Pour faire la demande en mariage, les parents des jeunes gens envoient, dans la maison du futur ou de la promise un *svato* et une *svakha*, afin de s'entendre sur toutes les conditions. La visite du *svato* ou de la *svakha* est souvent précédée de ce que l'on nomme les *smotriny* (revue) : c'est un usage qui consiste à laisser le jeune homme voir la promise dans la maison des parents ou ailleurs ; après cette formalité, l'intermédiaire demande au futur si la jeune personne lui plaît et s'il consent à l'épouser ; le même préliminaire est observé à l'égard de la jeune fille. Si les jeunes gens se conviennent, le père et la mère du promis se rendent, accompagnés de leurs plus proches parents, chez le père et la mère de la promise (*nevista*), où se sont aussi donné rendez-vous les parents de celle-ci. Alors, après s'être mis d'accord sur les principaux points du mariage projeté et sur le cadeau de noces (*klaja*, *kladka*) que doit donner le fiancé, on fait une prière, les parents des deux côtés se tendent réciproquement la main, et les fiancées sont accomplies. Dans les classes inférieures du peuple, les fiancées sont nommées *ronkobitité* (poignée de main), *sgovor* (promesse) ou *zapoï* (le toast). Dans les classes supérieures et naturellement plus civilisées, l'accord entre les parents est suivi de la cérémonie solennelle des fiançailles, célébrée par le prêtre au moyen de l'échange des anneaux de mariage (littéralement, l'union par la bague, *obrouchtchénié*, *ponovka*), puis vient, avant la noce, le *sgovor* (promesse), qui se fait sans autre cérémonie

qu'une invitation aux parents et amis, et à l'occasion de laquelle on fixe le jour où la noce devra avoir lieu. La *klaja* consiste, outre les vêtements qui sont destinés à la promise, en une petite somme d'argent qu'elle dépense en cadeaux pour les parents de son promis. Viennent ensuite certaines solennités dans lesquelles une table bien garnie joue ordinairement un rôle très-important. Dans quelques contrées, la noce est précédée, chez les campagnards, d'une fête nommée *vinopitité* (consumation d'un-de-vie), qui a beaucoup d'analogie avec le *sgovor* des marchands, etc. La promise échange alors un verre d'un-de-vie avec son futur beau-père, puis elle s'éloigne, et les parents du fiancé reçoivent en cadeau des essie-mains, des mouchoirs, etc. Immédiatement avant la conclusion du mariage, on célèbre ce que l'on nomme la *devitchnik* (fête des filles, veille des noces) ; on y invite les parents et amis de la fiancée ; et parfois aussi les amis et parents du promis. On chante, dans cette réunion, toutes sortes de chansons analogues à la circonstance et dans lesquelles le nom du futur est souvent répété ; on y prend en quelque sorte congé de la fiancée, qui va cesser de faire partie de la société des jeunes filles, etc. Il est d'usage, que cette occasion, que la promise soit assise à la table entre deux fiancés allumés : elle est tenue de manifester la plus profonde tristesse et de verser continuellement des larmes, assistée d'ailleurs dans cette tâche pénible par une de ses compagnes que l'on nomme, en quelques endroits, la *vyhlitsa*. Cette jeune fille fait parfois des mouvements tout particuliers et assez ridicules en balançant son corps de côté et d'autre, comme si elle était près de chanceler. L'assistance se montre très-choquée si la fiancée a le malheur de paraître un peu gaie et de ne pas savoir assez bien cacher son bonheur. Devant elle est placée une assiette contenant des morceaux de rubans roses ou rouges (la *krassa*, beauté, l'ornement de la jeune fille vierge), que la promise distribue le lendemain, un peu avant la noce, à ses amies.

Pour assister le fiancé pendant la cérémonie, on lui choisit parmi les jeunes gens de la noce un *dronchko* (garçon d'honneur) et un aide qu'on nomme *paloudroïtché*. Les père et mère de chacun des jeunes gens ne doivent pas être présents à la célébration du mariage, mais ils sont représentés par un père et une mère choisis, *possajony otietz*, *possajonnaia matie*. L'acte religieux est accompagné de nombreuses cérémonies ayant toutes un rapport allégorique avec l'avenir et la destinée des époux. Pendant que le prêtre prononce les paroles sacramentelles, on tient des couronnes richement ornées suspendues sur la tête des jeunes mariés ; cet usage se pratique chez les pauvres aussi bien que chez les riches. Avant le mariage, la fiancée a fait ses adieux à ses parents au milieu de la tristesse et des larmes ; à son retour de l'église, elle est reçue par eux avec le pain et le sel et lénie en face de l'image sainte, qu'on a portée devant elle et qui sanctifiera désormais la maison que le jeune couple habitera. On attache la plus grande importance à la fête solennelle qui suit immédiatement l'acte religieux : les provisions de toute espèce doivent y paraître en abondance ; les gens même les moins fortunés s'imposent souvent des privations dont l'effet se fait sentir encore longtemps après la noce, pour qu'elle soit splendide et ne laisse rien à désirer. A la ville, on déploie, en ces occasions, un luxe remarquable, et les frais que l'on fait dans la classe marchande dépassent toutes les bornes. Le nouveau marié danse presque continuellement avec sa jeune épouse, et chez les gens du peuple aucun autre invité n'oserait sans danger le faire. Lorsque les époux se retirent du bal, la toilette de nuit de la mariée est faite par des jeunes femmes de son intimité. Le lendemain de la noce, le jeune couple se rend chez les parents et les amis, leur porte des bonbons et reçoit en échange quelques cadeaux. A la campagne, le lendemain des noces est célébré par un repas nommé *kniaje-obied* (banquet princier) ou *knavaïny*, auquel sont invités les parents de la femme et ceux du mari. Ces derniers reçoivent, par l'intermédiaire de la *svakha*, des cadeaux auxquels ils répondent en donnant à leur tour quelque somme d'argent au jeune ménage. La solennité du mariage est accompagnée, chez les paysans, de pratiques superstitieuses et de toute sorte de coutumes et cérémonies auxquelles ils attachent une grande importance, parce qu'elles sont considérées comme des pronostics heureux ou malheureux pour l'avenir.

Les nombreuses cérémonies prescrites par le culte à l'occasion des enterrements, et les usages qui les accompagnent, rappellent d'une ma-

nière frappante les souvenirs d'un passé déjà très-éloigné. Lorsqu'un parent ou une connaissance intime tombe gravement malade, on se rend à l'église et on y fait des prières pour le rétablissement de sa santé. S'il y a danger, on appelle le prêtre pour administrer au mourant les saints sacrements; si l'état du malade y met obstacle, on lit, pour suppléer aux sacrements, une prière nommée *okhodnania* (prière d'adieu). Le corps du mort est lavé, habillé, placé avec respect dans le cercueil; le front est surmonté d'un large papier rempli d'inscriptions religieuses et découpé en forme de diadème. Chez les personnes riches, les cérémonies funéraires et la lecture des prières durent parfois sans interruption jusqu'à l'enterrement; deux fois par jour, après les prières du matin et celles du soir, on célèbre un service funèbre (*panikhida*); tous les assistants tiennent en main des bougies allumées et baissent le front et les mains du mort. Le troisième jour, on procède à l'inhumation. Les dernières cérémonies sont très-solennelles; on chante les hymnes des funérailles, on ferme ensuite le cercueil et on le transporte au cimetière sur un char funèbre pompeusement orné, en suivant une route qu'on a eu soin de jucher de branches de sapin. Dans les villages, les femmes, suivant l'antique usage religieusement conservé, accompagnent encore le mort jusqu'à sa dernière demeure, avec des lamentations et des sanglots, pendant que les hommes expriment leurs regrets et font avec exaltation l'éloge du défunt. Ceux qui ne suivent pas le cercueil sortent tous de la maison mortuaire en même temps que le corps, et en prennent congé en récitant des prières et en faisant des signes de croix. Toutes les personnes qui voient passer un enterrement ne manquent jamais de se découvrir la tête et de se signer. Immédiatement après que le corps a été recouvert de terre, on se rend à l'église du lieu de la sépulture, lorsqu'il y en a une, et on y assiste un certain mets nommé *koutia* (mélange de riz ou de grain cuit avec du miel), que le prêtre bénit sur un petit plat; puis on assiste au banquet mortuaire, souvent fort splendide; on bien, ce qui se pratique fréquemment chez les gens du peuple, on reste réunis sur la tombe, où l'on mange et où l'on boit, dit-on, en mémoire du mort. Après l'enterrement, les *panikhidas* continuent encore pendant quelque temps. Les gens riches font prier pour le défunt durant quarante jours, quelquefois même deux et trois mois après le décès; dans les convents, où les cérémonies du culte ont lieu sans interruption, les prières continuent souvent pendant une année entière. Au neuvième, au vingtième et au quarantième jours écoulés depuis le décès, l'office des morts est répété avec toute sa solennité; il en est de même à l'expiration des six mois, et de l'année à partir de cette même date; puis cela se renouvelle chaque année, le jour anniversaire de la mort, et aussi aux différentes époques qui rappellent le souvenir du défunt, telles que le jour de sa fête, de sa naissance, etc. Parmi les classes inférieures de la population, ces cérémonies commémoratives, qu'on nomme *panjnik* (souvenir), ont lieu au cimetière même, où l'on mange et où l'on boit, comme au jour des funérailles.

La religion tient encore une place très-importante dans plusieurs circonstances de la vie des Russes: c'est ainsi qu'à l'occasion des incendies, des inondations, des épidémies, des épidémies, de la sécheresse ou de la stérilité de la terre, etc., on récite des prières spéciales et l'on célèbre un service particulier (*molebstvie*, prière); il en est de même pour le départ ou l'arrivée des troupes, pour des obstacles surmontés ou des calamités dont on a triomphé. Dans ces diverses circonstances, on adresse au ciel des actions de grâces, on se rend en pèlerinage aux couvents et aux lieux consacrés; on fait des dons aux églises, aux monastères et aux établissements de bienfaisance. En toute chose, comme nous l'avons répété déjà, l'élément religieux tient la plus grande place dans la vie des Russes, qui s'humilient devant l'infinie sagesse et la toute-puissance de Dieu; ce sentiment se manifeste d'une façon énergique et très-caractérisée dans le langage journalier du Russe et surtout dans celui de l'homme du peuple: le nom de Dieu (*Bozh*) est prononcé avec respect et conviction dans toutes les occasions où le cœur est intéressé: ainsi le Russe ne manquera jamais de dire: « Dieu l'a donné! Dieu l'a voulu! Dieu, dans sa miséricorde, a pardonné! Dieu est irrité! Dieu a châtié, etc. » C'est avec la même sincérité de cœur qu'il dit encore: « Dieu jugera! Dieu vous accompagnera! etc. »

Le christianisme, expliqué d'après les dogmes et le rite byzantin, ouvrit un nouveau monde aux peuples slaves de l'est et leur donna en quelque sorte une nouvelle existence en fécondant les germes de leur nature inculte mais noble, sans altérer en rien leurs forces naturelles. La religion grecque apporta beaucoup aux Russes et ne leur ôta rien. On peut en dire autant, mais dans une mesure restreinte, de l'Église russe actuelle, fille de l'Église grecque: cette Église russe est en effet la vivante expression de la fusion de l'Église grecque avec la nationalité russe. Si, avec beaucoup de piété et de foi, avec une obéissance absolue à toutes les prescriptions du culte, la majorité des Russes ne possède qu'un faible degré la connaissance des dogmes, le peuple n'y trouve pas moins le principe vital de cette grande unité religieuse et nationale dont les hautes classes, avec leur éducation tout européenne, ne se sont jamais départies. Malgré une certaine frivolité de sentiments et peut-être même, chez quelques personnes, une légèreté répréhensible, jamais, en Russie, personne ne se détachera de l'Église, dont les pratiques sont en opposition tranchée avec les idées des classes civilisées des peuples de l'Occident; personne n'aura la pensée de se soustraire à l'observation des cérémonies extérieures ou d'affecter du mépris pour elles. De fait, et à bon droit, l'Église russe est à la tête de tout l'Orient chrétien. L'empereur est le chef de l'Église russe, mais à tout autre titre et dans une tout autre acception que le pape considéré comme chef de l'Église romaine. Le tsar nomme, il est vrai, aux emplois ecclésiastiques les plus élevés, et n'a limité son pouvoir sous ce rapport qu'en abandonnant au saint synode, aux évêques, le droit de proposition des sujets dignes de remplir les charges vacantes. L'empereur peut aussi faire passer un évêque d'un siège à un autre: mais il ne s'est jamais arrogé le droit de prononcer sur le dogme ni de décider des questions purement théologiques.

L'histoire de l'Église russe présente, dans ses rapports extérieurs avec sa mère spirituelle l'Église grecque ou catholique orientale, trois périodes successives.

Dans la première, qu'on peut appeler période grecque ou byzantine (988-1240), l'Église russe se trouvait dans la dépendance absolue du patriarche de Constantinople et formait l'une des métropoles qui lui étaient soumises. Le patriarche, avec le comité qui l'assistait, nommait, sans aucune participation des princes ou des évêques, un métropolitain pour la Russie, lequel était presque toujours pris exclusivement dans la hiérarchie grecque; c'est par l'intermédiaire de ce métropolitain que le patriarche de Constantinople administrait l'Église russe. Durant toute cette période d'environ deux cent cinquante ans, il ne se présenta que deux circonstances où le métropolitain fut élu par le grand-duc: la première fois sous le règne d'Yaroslav, puis sous celui d'Isiaïav.

Dans la seconde période dite gréco-russe 1140-1589, l'Église russe passa par une transition doucement ménagée d'une dépendance entière à une indépendance absolue. Le pouvoir du patriarche de Constantinople s'affaiblit peu à peu à compter du jour où — le métropolitain en fonction ayant été dépossédé de son siège à la suite des invasions mongoles et de la destruction de Kiev — le célèbre prince Daniel de Halitch choisit un métropolitain dans la hiérarchie russe et appela l'évêque Cyrille II à cette haute dignité. Ce choix fut pour la première fois confirmé par le patriarche. Cette période se divise en deux parties. Durant la première (de Cyrille à Yona, 1243-1448), le patriarche abandonna à l'Église russe ou au grand-duc de Russie le droit d'élire un métropolitain sorti de la hiérarchie russe; mais cette consécration ne fut que momentanée. Une fois seulement, sous Vitovt (1416), le métropolitain fut élu dans la hiérarchie lithuanienne russe, sans le consentement du patriarche, dont l'autorité prépondérante diminua considérablement, mais subsista néanmoins. Pendant la seconde partie de cette période (d'Yona à Yov, 1448-1589), le patriarche de Constantinople abandonna non-seulement à l'Église russe, alors déjà divisée en deux métropoles, Kiev et Moscou, le droit d'élection, mais encore la prérogative permanente, du moins quant à l'Église de Moscou, de confirmer le métropolitain nommé pour la Russie. Dans la métropole occidentale, le patriarche n'intervenait plus, il est vrai, dans le choix du métropolitain, mais il arrivait souvent que ce dignitaire, élu seulement par un concile composé de quelques évêques, toutefois avec l'assentiment du patriarche, était envoyé à Constantinople pour y recevoir la bénédiction de son chef spi-

rituel et la consécration de sa charge. Dans la Russie orientale, le métropolitain était constamment choisi et confirmé par un concile national, avec l'assentiment du grand-duc, et l'on se contentait d'en faire parvenir la nouvelle à Constantinople et d'y demander la bénédiction du patriarche. A cette époque, aucun métropolitain n'était, ni dans l'est ni dans l'ouest de la Russie, pris dans le clergé grec; tous appartenaient au clergé russe ou quelquefois lithuanien. Si la dépendance existait encore de fait dans la métropole occidentale, elle ne subsistait plus de droit pour la métropole orientale.

La troisième période, dite période russe, est celle de l'indépendance de l'Église; elle représente, depuis l'année 1589, son entière émancipation vis-à-vis de l'autorité du patriarche de Constantinople, et se divise exactement en deux parties. La première comprend le patriarcat (1589-1721); c'est l'époque du pouvoir absolu d'un pasteur ecclésiastique suprême nommé patriarche et particulier à la Russie, mais qui ne gouvernait que la partie orientale de l'Église russe; pendant que la partie occidentale, moins considérable, resta jusqu'en 1686 sous la dépendance du patriarche de Constantinople. La seconde partie de la période russe embrasse l'époque de l'administration du synode. C'est en effet par lui que, depuis 1721, après la vacance de la dignité patriarcale durant plusieurs années, l'Église russe a été régie jusqu'à ce jour, comme par un concile permanent de la hiérarchie ecclésiastique russe, investi de la puissance de l'ancien patriarcat. Cette Église ne forme dans toute l'étendue de l'empire qu'une seule unité spirituelle, et depuis l'année 1839 elle a recueilli dans son sein l'Église désignée sous le nom de grecque unie, qui avait été séparée durant deux cent quarante-trois ans de la métropole de Kiev.

Le clergé russe se divise en deux classes bien distinctes : le clergé séculier et le clergé régulier (les moines) ou clergé blanc et noir. Les évêques (archidiocèses) sont choisis parmi les moines, et pour la plupart ils habitent les couvents; c'est parmi les évêques que l'on choisit les quatre métropolitains (de St-Petersbourg et Novgorod, de Moscou, de Kiev et de Kazan). Celui de Novgorod préside le synode de St-Petersbourg. Toute l'étendue de l'empire est divisée en cinquante-cinq éparques. Les prêtres séculiers à divers degrés (protopères, yérésis ou sviatshchenniks) ont des aides nommés diakons, diatshoks (sacrétains), pomomars (sonneurs de cloches), etc. Les popes, qui composent ce qu'on appelle le clergé blanc, choisissent presque exclusivement leurs femmes dans la classe à laquelle ils appartiennent eux-mêmes. Tout prêtre doit être marié avant d'être consacré; mais, suivant le texte de la Bible, il ne peut avoir, dans le cours de sa vie, qu'une seule femme. Les fils de popes peuvent seuls devenir diakons et popes à leur tour; mais ils peuvent aussi choisir toute autre carrière selon leur goût, et c'est ordinairement un professeur qu'ils donnent la préférence. Le clergé noir ou les moines est pris indistinctement dans toutes les classes et se compose en partie de jeunes gens ayant reçu une très-bonne éducation dans les académies ecclésiastiques. Dans la hiérarchie ecclésiastique, l'archimandrite (le prieur) est à peu près l'égal du protopère; l'yéromonakh, de l'yéri; l'yéro-diakon, du diakon; viennent ensuite les moines proprement dits (monakhs) et les frères laïcs (laïques) ou pochoukhniks.

Les couvents sont divisés en trois classes; quelques-uns possèdent des richesses extraordinaires, d'autres sont annexés à des maisons de pauvres et d'infirmités. La plupart sont situés dans la Grande-Russie, notamment dans les gouvernements voisins de celui de Moscou. Le nombre des couvents de femmes est des trois quarts inférieur à celui des monastères d'hommes. Les religieuses s'entretiennent en partie elles-mêmes au moyen d'aumônes et d'ouvrages de femme. La fortune des couvents, fondée jadis sur des propriétés territoriales, était alors très-considérable; l'administration de ces biens était placée sous la surveillance du patriarche; mais elle fut confiée aux soins d'un conseil (collège économique, ékonomat) institué par Pierre le Grand. Les couvents ne recevaient de provisions et de fournitures quelconques que proportionnellement à leurs besoins. Plus tard, cette administration fut confiée au synode. L'impératrice Catherine fit entrer dans le domaine de l'Etat presque toutes les propriétés des monastères. Les couvents furent longtemps d'une grande importance pour la Russie, qui leur dut beaucoup sous le rapport intellectuel, national et même politique. Ils exerçaient alors une très-notable influence sur la propagation et l'affermissement de la

foi chrétienne en Russie. Ils servaient d'écoles, de lieux de refuge, et plus tard d'asiles protecteurs contre les poursuites politiques. Le monastère le plus important, celui qui devint si célèbre sous le nom de couvent des cavernes de Kiev, fut fondé sous l'épiscopat du premier métropolitain, Michel de Grèce (mort en 992), et ne tarda pas à être considéré comme le centre des meilleures études scientifiques. Les premiers monastères se propagèrent rapidement et suivirent l'exemple donné par celui de Kiev; mais ceux qui se formèrent plus tard ne conservèrent pas avec autant de soin le dépôt de la science, qui commença à aller en déclinant, surtout depuis la période tatarre et la séparation de l'Église russe d'avec celle de Constantinople.

L'architecture byzantine des églises russes les distingue des églises catholiques romaines, qui sont, pour la plupart, d'architecture gothique. Le Dniepr forme à peu près la limite entre les unes et les autres. Dès le temps de Vladimir le Saint on commença à construire des églises en Russie, surtout à Kiev. La forme de ces édifices est presque toujours carrée. La longueur et la largeur des églises, même des plus grandes, est d'ordinaire peu considérable. Le maître autel se trouve placé en face de l'entrée principale, c'est-à-dire du côté qui regarde l'orient. La partie en terre rebâissée qui renferme l'autel est séparée du reste de l'église par l'icônostase (cloison ornée d'images saintes) et se divise en trois compartiments attenant les uns aux autres. Celui du milieu contient l'autel; dans celui du nord, à gauche, est placé le jertvechnik, table dans le sanctuaire, sur laquelle on prépare le pain et le vin destinés à la sainte Cène; le compartiment du midi, à droite, se nomme le diakonik; c'est là que l'on conserve les ornements sacerdotaux, qui y sont rangés avec le plus grand soin. Le nombre des couples qui couronnent l'édifice est toujours impair et doit correspondre à l'un des nombres dits sacrés.

L'Église russe professe, comme le catholicisme, la doctrine de l'adoration des images et de la prière par l'intercession des saints; mais l'Église grecque russe exclut de ses temples la sculpture, qu'admet l'Église catholique; elle n'adore que des images peintes et n'a point de statues.

On trouve dans l'intérieur de la Russie, surtout près de Souzdal, des villages entiers dont tous les habitants s'adonnent, de génération en génération et depuis les temps les plus reculés, à la peinture des images saintes. Tous dans le village, hommes, femmes, enfants, exercent ce genre d'industrie, sans être dépendant en état de produire spontanément quelque œuvre de leur propre inspiration. Cette singularité a donné lieu de croire dans la langue russe une expression toute particulière qui s'applique à la peinture des images. On peint d'après les chablonnes (modèles) d'images connues et permises par l'autorité ecclésiastique, où le nez, la bouche, les yeux, etc., sont découpés d'avance; l'un peint alors l'espace laissé par la bouche, un autre, celui qui est réservé pour le nez, etc. Ces images se transportent dans toute la Russie et bien au delà, dans toutes les contrées orientales et slaves. Le mot schat, lorsqu'il s'agit d'en faire l'acquisition, est considéré comme peu convenable; il faut dire qu'on fait un échange. Ces images sont peintes sur du bois de cyprès, qui brunit en vieillissant. On attache d'autant plus de prix à leur encadrement qu'elles-mêmes sont presque toujours ornées d'argent et d'or, de perles et de pierres précieuses; car les parties qui, dans la peinture, doivent représenter les vêtements, sont chargées de plaques d'argent ou de similor qui reproduisent la forme réelle des habits et ne laissent à découvert que le visage, les mains et les pieds.

La prédication n'est pas en usage dans les églises russes, et les prêtres d'un rang supérieur sont à peu près les seuls qui y prononcent quelquefois des sermons. Ce qu'il faut admirer, c'est le chant plein d'élevation des voix d'hommes, sans accompagnement d'aucun instrument. C'est en 1051 que les premiers chœurs grecs vinrent avec leurs familles de Constantinople à Kiev, où ils introduisirent l'usage de chanter en chœur à l'église et firent entendre pour la première fois ces accents harmonieux qui ont été cependant modifiés et embellis encore avec le temps, surtout sous le patriarcat de Nikon et sous les règnes de Pierre le Grand, d'Elisabeth et de Catherine II, de sorte qu'ils se distinguent très-avantageusement aujourd'hui du chant nasal du clergé grec. Il n'y a dans les églises russes ni chaises ni bancs; tous les fidèles se tiennent debout et se plaçant à leur convenance, sans ordre ni régularité.

Bien que nous ayons déjà fait mention d'une manière générale des fêtes qui se célèbrent chez les Russes, nous en dirons encore quelques mots au point de vue spécialement religieux. La plus grande solennité de l'Église grecque est la fête de Pâques. Après un carême de sept semaines pendant lequel on a confessé ses péchés au tribunal de la pénitence et participé à la sainte communion, la solennité de la résurrection du Seigneur est une fête générale de délivrance et de joie. On se jette dans les bras les uns des autres, on s'embrasse et s'écriant : Christos vosressit ! (le Christ est ressuscité !) C'est en prononçant ces mots que l'on s'aborde dans les rues et sur les places publiques, riches et pauvres, grands et petits ; les situations et les rangs se confondent un moment dans une touchante égalité basée sur la commune allégresse et la même foi religieuse. On s'adresse réciproquement de mutuelles félicitations, et il existe dans la langue russe un verbe tout spécial pour exprimer cet usage : christosovetsa. Après un carême long et rigoureux, la consommation de la viande, des œufs, du beurre et de l'eau-de-vie est de nouveau permise ; on recommence aussitôt à visiter librement les théâtres, les bals, les établissements consacrés aux distractions et aux plaisirs.

C'est par ce motif que l'on célèbre avec une animation toute particulière la semaine du carnaval qui précède immédiatement le carême ; on consomme alors une grande quantité de viande et on se livre presque sans frein à tous les plaisirs possibles. Dans tout le courant de cette semaine, qu'un homme assez singulièrement la semaine de beurre (massalitsa), on mange comme mets de prédilection une pâte spéciale faite de farine de froment, de gruau et de levain, cuite au beurre dans une poêle, et qu'on appelle bline. Les promenades (katania) en voiture ou en traîneau comptent au nombre des plaisirs les plus habituels des Russes pendant la semaine de carnaval, et cet usage s'est conservé même chez les raskoïniks russes des provinces occidentales, qui ne manquent jamais, à cette occasion, de faire parade de leurs bonnes voitures et de leurs beaux et rapides chevaux. La fête de la Pentecôte comporte pour ainsi dire deux solennités ; car le premier jour on célèbre la fête de la sainte Trinité (troisième dieu), et le second est consacré à celle du Saint-Esprit (doukhov dieu). Le jour de Noël n'a pas chez les Russes autant d'importance que chez les Lithuaniens, qui le considèrent à la fois comme la plus grande solennité religieuse de toute l'année et comme une véritable fête de famille. La joyeuse coutume qui consiste à garnir de bonbons, de bougies allumées, de fruits et de cadeaux de toute espèce un arbre qu'on nomme l'arbre de Noël, a été importée en Russie par des Allemands et s'est propagée, surtout depuis le siècle dernier, dans les hautes classes et conséquemment dans les villes ; mais l'arbre, dont la véritable place est dans la chambre des enfants, est devenu souvent un objet de parade pour le salon.

Quelques-unes de ces fêtes et d'autres encore, telles que celle de saint Pierre et saint Paul (29 juin), celle de sainte Marie (15 août) et les fêtes de Noël, dont nous venons de parler, sont précédées d'un carême qui dure plusieurs semaines. Dans le nombre considérable des fêtes d'église on compte parmi les plus importantes celles du baptême du Christ (le 6 janvier), celle de l'Annonciation de la vierge Marie (le 25 mars), jour auquel les oiseaux même doivent, dit-on, interrompre la construction commencée de leurs nids ; l'Ascension ; la fête de saint Alexandre-Nevsky (le 30 août), et celle de saint Nicolas (le 6 décembre), etc. Les villes, les villages, les corporations, et même chaque individu, célèbrent en outre spécialement, et indépendamment des autres fêtes, celle de leur saint patron. Les fêtes d'église tiennent lieu de calendrier à la masse du peuple, qui, à quelques exceptions près, ne sait ni lire ni écrire : ainsi les événements passés ou à venir sont calculés d'après les solennités de la religion, et c'est aussi d'après elles que sont réglées les affaires particulières ou générales, les échéances, les travaux des champs, etc.

Nous devons joindre encore à ce court aperçu des particularités du culte national des Russes une rapide description des sectes religieuses, dont l'étude est d'un puissant intérêt, bien que fort triste ; car le chaos religieux dans lequel une grande partie du bas peuple reste plongée a pris naissance dans des tendances politiques semi-religieuses et semi-sociales. L'Oppression antérieure et les persécutions exercées autrefois contre les sectaires n'ont pu alors et ne pourraient pas davantage au-

jourd'hui les faire rentrer au sein de l'Église russe. Le progrès des lumières, de la civilisation et du commerce, le rétablissement de la liberté individuelle, sont des moyens beaucoup plus efficaces pour atteindre ce but.

Le raskol, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les dissidences religieuses de l'Église grecque, ou, pour parler plus exactement, de l'Église russe, qui, comme on l'a vu plus haut, est sœur de la première, mais une sœur indépendante et n'en différenciant que par quelques cérémonies extérieures ; le raskol, disons-nous, offre le phénomène le plus remarquable et le plus singulier de l'Église russe en même temps qu'il caractérise une époque toute particulière dans les relations sociales du peuple russe, c'est-à-dire des Russes de la Grande-Russie. Pris dans son acception la plus générale, le raskol remonte à un passé depuis longtemps disparu, pendant lequel les rapports de la vie publique et intime plus encore que les intérêts religieux provoquèrent une forte opposition dans les classes inférieures du peuple. Quant aux différentes sectes issues elles-mêmes du raskol, elles se produisirent, pour la plupart, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, par suite des réformes religieuses introduites par le patriarche Nikon. En fait, le raskol dénote un phénomène tout aussi caractéristique dans le développement politique et social que dans les rapports religieux du peuple russe, notamment des basses classes. Il est en quelque sorte placé au même degré que l'élément kozak, qui s'est formé, dans l'empire moscovite, sur le Don et le Volga ; il est, pour ainsi dire, le côté religieux du principe kozak se développant simultanément avec son côté politique et social. Le raskol fut, à son origine, une communauté, une association religieuse, de même que l'élément kozak était une association guerrière ayant une organisation et une existence à part ; aussi trouve-t-on chez les Kozaks en général, à l'exception de ceux qui sont de nationalité petite-russienne (Kozaks du Kouhan et d'Azov), les plus nombreux partisans du raskol. Les persécutions exercées précédemment contre les raskoïniks procurèrent en effet aux Kozaks autant de renforts pour leur association que leur en amena plus tard, surtout au dix-septième siècle, l'oppression matérielle et morale des basses classes de la population russe.

Le raskol, dans son acception actuelle plus restreinte, prit naissance en l'année 1667, par suite de la rectification faite par le patriarche Nikon des livres employés pour le service divin et de la réforme de quelques usages religieux, c'est-à-dire d'un grand nombre d'abus condamnés déjà par la piété des fidèles. Le raskol, dans une acception plus large, s'est formé peu à peu, dans les deux siècles qui ont précédé cette époque, pour des causes politiques, sociales et religieuses, d'où il suit que les réformes de Nikon ne doivent pas être considérées comme le premier mobile, mais plutôt comme la conséquence de son existence et de sa séparation officielle de l'Église russe.

Le raskol provenait plutôt de l'attachement absolu d'une grande partie du peuple aux traditions et au rit qui étaient l'œuvre du temps, que d'une opposition raisonnée contre les innovations prescrites. Déjà bien avant de s'être proclamé ouvertement, le raskol s'était lui-même permis des innovations et avait appuyé sa base sur de nouvelles institutions. Cette contradiction se retrouve souvent dans le caractère des Russes et dans l'arrangement de leurs intérêts, et devient plus évidente encore, si l'on considère en combien de sectes différentes et souvent hostiles les uns aux autres le raskol est aujourd'hui divisé. Une aversion naturelle pour tout ce qui était nouveau renplit alors plus puissants et plus tenaces encore l'attachement et la sympathie des masses pour tout ce qui était ancien ; d'autant plus que les réformes demandaient, pour être appréciées, des efforts d'intelligence et de moralité, et qu'il était facile aux gens malintentionnés de dispenser les ignorants à préférer l'apparence à la réalité, la forme au sens profond et basé sur une morale solide. L'homme du peuple russe est d'un naturel très-tolérant aussi longtemps que ses intérêts, ses mœurs et ses habitudes ne sont ni attaqués ni menacés. Il le serait encore plus sous le rapport religieux, s'il connaissait plus distinctement les différences essentielles qui caractérisent les trois principales communions de l'Église chrétienne. Il suffit d'étudier un Russe qui aura vécu pendant un certain temps au milieu des raskoïniks ou qui aura eu quelques rapports même superficiels avec des mahométans, pour avoir la preuve évidente de l'humanité, de la tolérance, de l'humour pacifique du caractère russe. Ces bonnes dispositions se manifestent même alors que, dans sa simplicité, le Russe oppose le Dieu des Russes (rousski

Bogh) à celui qui n'est pas russe, au niémetski Bogh, c'est-à-dire au Dieu catholique ou protestant; il considère alors les catholiques et surtout les protestants comme exclus des bienfaits de la vie future; ces derniers sont pour lui un sujet particulier de profonde pitié, tandis qu'il regarde les premiers comme ennemis historiques. Ainsi les Russes n'ont aucune animosité instinctive contre ceux qui suivent une autre croyance qu'eux; ils ne sont animés non plus d'aucun fanatisme contre les raskolniks. Abstraction faite du profond attachement que le Russe professe pour sa religion, le culte catholique, célébré dans une langue intelligible pour la plupart des fidèles, lui conviendrait tout aussi peu que l'austère gravité de la religion protestante, qui ne saurait, en raison surtout de l'absence de pompes extérieures, éveiller aucune sympathie dans son esprit impressionnable.

L'histoire du raskol embrasse une période d'environ quatre cent cinquante ans qui se divise en deux époques principales dont la première s'étend jusqu'à l'année 1667; tandis que la seconde date précisément de cette même année, où se manifesta pour la première fois l'apparition des dissidents appelés vieux croyants (starobriaditsy), qui formèrent une secte à part.

La première période, de 1419 à 1667, embrasse l'histoire du développement des diverses idées religieuses (tolks) jusqu'à l'apparition du véritable raskol. Elle représente l'essor progressif de certaines opinions bizarres et d'erreurs religieuses, la propagation de ces opinions parmi les basses classes du peuple, et l'empêchement des fausses doctrines qui forment aujourd'hui le principal fondement du raskol en Russie.

La seconde période, de 1667 jusqu'à nos jours, embrasse l'histoire du raskol lui-même et de ses différents dogmes. Elle représente le raskol dans toute sa vigueur, tel qu'il s'est formé sur la base d'erreurs déjà enracinées, et tel qu'il se montre ouvertement contraire à l'Église et au pouvoir de l'État. On voit dans cette période comment le raskol se propagea, puis se divisa en diverses sectes qui s'éloignèrent de plus en plus de l'Église orthodoxe, et enfin par suite de quelques variations il arriva à ce qu'il est aujourd'hui.

Au milieu du douzième siècle, un Arménien du nom de Martin se mit à prêcher une singulière doctrine, mélange bizarre de dogmes arméniens et catholiques et d'idées toutes personnelles; ce schisme naissant fut promptement étouffé par le concile de Kiev, en 1157; mais plus tard, au commencement du quinzième siècle, des discussions assez animées s'élevèrent dans l'Église sur différents points du rituel et notamment sur la question de savoir si l'alleluia devait être répété deux ou trois fois dans la liturgie, et si, dans les processions autour de l'Église, il fallait se diriger d'après le cours du soleil ou marcher en sens contraire. Dans la première moitié du seizième siècle, on vit ces discussions, à propos du cérémonial, se multiplier, devenir plus tenaces et prendre insensiblement plus d'extension, par suite de la grossièreté croissante et de l'enlèvement superstitieux du peuple; une grande fraction du clergé, dont quelques membres, par suite du manque d'écoles, ne savaient ni chanter ni même lire, ne craignit pas de prendre part à ces déplérables querelles. On abusa du nom de pères de l'Église et d'ecclésiastiques dont on revêtit des écritures mensongères ou faussifiées; des fautes et des additions se glissèrent dans les anciennes ordonnances de l'Église (konrtchevjia knighi), et des erreurs furent intercalées dans la biographie des saints; enfin la cessation complète du choix des métropolitains du rit grec et l'ignorance de la langue grecque parmi les dignitaires du haut clergé rendirent impossible désormais la correction des livres sacrés d'après les textes originaux. Tant d'abus favorisèrent nécessairement l'essor d'idées nouvelles et la propagation de fausses doctrines nouvellement émises. La foi dans l'inviolabilité de la sainteté du texte même des anciens livres religieux s'affaiblit parmi le peuple et devint la base de l'opiniâtreté dont il fit preuve en repoussant le véritable perfectionnement des Écritures établi par le patriarche Nikon. Le signe de croix, fait avec le premier et les deux derniers doigts de la main droite, au lieu des trois premiers, devint le signe extérieur, de jour en jour plus caractéristique, de l'opposition contre l'Église existante; et pourtant on ne trouve, jusqu'au dix-septième siècle, ni en Russie, ni en Grèce ou quelque autre part en Orient, aucun document

écrit qui puisse prouver avec évidence que la première opinion soit la meilleure et doive être adoptée de préférence à l'autre.

Au milieu du seizième siècle, beaucoup d'apostats essayaient déjà de donner à leurs doctrines une sorte d'importance dogmatique, comme si elles eussent émané de l'assemblée ecclésiastique qui avait appelé le tsar Ivan IV afin de tenir sous sa dépendance l'état religieux, moral et intellectuel du peuple aussi bien que du clergé; mais cette assemblée n'avait aucune portée canonique et ses prescriptions étaient désignées sous le nom de stoglav.

A la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, quelques principes équivoques se glissèrent dans l'impression des livres religieux, et l'on commença à leur attribuer une autorité officielle en matière de religion. Jusque-là les erreurs n'avaient pu se propager que par des copies ou des communications verbales; aussi le stoglav substitué à la vérité ne pouvait induire en erreur que les gens qui n'avaient aucune connaissance des Écritures. Mais il en fut autrement lorsque, à partir de l'année 1553, on commença à imprimer des livres religieux où ces mêmes erreurs s'étaient glissées, et à les distribuer, ce qui eut lieu à divers intervalles, dans les années 1564 à 1652, sous les cinq premiers patriarches. Le raskol prit dès lors une rapide extension; on attribua à beaucoup de livres une importance irréalisable; on discuta sur les formes dont nous venons de parler, sur l'orthographe d'Isus ou d'Issus, sur l'opportunité de porter la barbe ou de la couper, sur l'authenticité et la portée réelle du stoglav, etc. Les raskolniks donnèrent pour base à leur doctrine des livres d'origine très-diverse: les vieux livres slaves imprimés hors de Russie jouirent de peu de crédit; ceux qui furent imprimés à Kiev, la seconde métropole russe, en obtinrent davantage. Les anciens livres perfectionnés depuis par Nikon et dont on avait imprimé de nouvelles éditions, contenaient précédemment une grande diversité de principes sur les mêmes objets, ce qui ne pouvait se concilier avec les doctrines des raskolniks. Mais lorsque, sous Nikon, les livres eurent été soigneusement perfectionnés, leur authenticité confirmée d'après le texte primitif grec et vieux slave, et quand la grande masse du peuple, reconnaissant son ignorance et ses erreurs, se fut soumise au nouveau rituel, on vit s'élever une opposition formidable par le nombre et l'audace de ses membres, qui déclarèrent les livres de Nikon contraires à la foi, se détachèrent ouvertement de l'Église, comme partisans des anciens usages du culte religieux, et se constituèrent en association sous la dénomination de starobriaditsvo (adeptes de l'ancien rit), ou de raskolniks, dans l'acceptation réelle et actuelle de ce mot.

Le raskol représentait alors l'opposition d'une grande partie du bas clergé contre Nikon, qui lui semblait être une sorte de second pape de Rome, dont il avait tout lieu de redouter la sévère discipline touchant la moralité, la police et l'administration de l'Église, et qui en même temps, par son caractère hautain et impérieux, repoussa non-seulement une grande partie du clergé, mais aussi l'aristocratie et les hauts fonctionnaires de l'État. Le raskol, qui, dans le principe, avait un caractère purement religieux, spirituel et dogmatique, descendit dans le bas peuple, passa insensiblement, à partir de l'année 1667, de la sphère religieuse dans la sphère politique et sociale, et prit bientôt le caractère d'une opposition démocratique hostile aux réformes de Pierre le Grand. C'est alors qu'il se prononça particulièrement contre la transformation de la Russie en un empire taillé à l'européenne, avec des institutions qu'il considérait comme antérieures et païennes, et contre l'autantissement des anciens droits individuels et communaux des paysans. Ainsi, sous le règne de Pierre le Grand, le raskol prit finalement un caractère à la fois religieux, national et politique, et, se tenant à l'écart des nouvelles institutions, persista à se considérer comme la partie la plus compacte de l'ancienne Russie orientale, à laquelle Pierre le Grand avait fait subir une violente transformation.

Au commencement de la seconde période de l'histoire du raskol, parmi les diverses doctrines qui furent alors répandues, la prescription du signe de la croix fait avec le premier et les deux derniers doigts devint — chose inconcevable et qui ne peut s'expliquer que par l'absence de différences réelles dans les points de doctrine — le dogme fondamental du raskol et celui que l'on chercha à propager de préférence à tous les autres. Le raskol finit par trouver accès même parmi les hautes classes, surtout à Moscou; et c'est pour cela que l'épuration des livres religieux fut si difficile et presque impossible.

Dès le milieu du dix-septième siècle, les patriarches de Jérusalem avaient appelé l'attention des fidèles sur les altérations du culte divin en Russie, et les ecclésiastiques qui y avaient été envoyés en mission avaient confirmé l'opinion de leurs supérieurs. Nikon, devenu patriarche, lut accidentellement dans sa bibliothèque un livre qui traitait de l'institution de la dignité patriarcale en Russie (en 1589) et des conciles qui avaient eu lieu à ce sujet à Constantinople en 1593. Profondément affecté des déviations qu'il remarquait dans l'application des dogmes de l'Église, et redoutant les résultats qu'elles pouvaient avoir pour la religion, il entreprit la révision des livres sacrés, afin de signaler les omissions dont il s'apercevait et de constater les additions hétérogènes qui devraient être élaguées.

Avec l'assentiment et sous la présidence du tsar Alexis Mikhaïlovitch, Nikon convoqua à Moscou, en 1654, une assemblée ecclésiastique composée des membres du haut clergé, dont le but principal était la révision et l'épuration des livres religieux. Dès l'année 1656, et pendant que cette assemblée siégeait encore, deux ecclésiastiques se présentèrent devant le tsar et, se posant comme antagonistes déclarés de Nikon, prétendirent que les réformes qu'il voulait faire étaient d'arbitraires interprétations des documents religieux. Telle était, en effet, l'opinion que l'on avait propagée parmi le peuple, qui, dans la conviction qu'on cherchait à lui enlever son antique foi orthodoxe, ne voulut pas rendre les anciens livres. Nikon essaya d'abord de la persuasion; mais lorsqu'il vit l'inutilité de cette tentative, il prononça l'excommunication contre le raskol, et eut ensuite recours à la sévérité, à l'emploi de la force et même à des moyens d'une extrême rigueur. Mais ayant à lutter contre l'influence de puissants personnages dont il s'était fait des ennemis, Nikon, qui se prévalait de la confiance du tsar, tomba bientôt en disgrâce, ce qui ne contribua pas médiocrement au progrès du raskol, qui cependant avait été condamné par une assemblée officielle et légale des membres du haut clergé, et dont les affiliés avaient été maudits comme séparés de la métropole de Moscou et de l'Église grecque en général. Le raskol devint donc une opposition ouverte contre les pouvoirs de l'Église et de l'État, dès l'instant qu'il eut été mis au ban de l'Église nationale et qu'il ne lui fut plus possible, sous aucun prétexte, de se donner l'apparence d'une opposition personnelle contre Nikon. Ce schisme se montra d'abord ouvertement en deux endroits : au caucase de Solovetsk (célèbre par le bombardement des Anglais en 1854), non loin d'Arkhangel, et à Moscou même. Et lorsque la rébellion eut été étouffée dans ces deux localités, surtout à Moscou, où la révolte des strélites eut une fin si terrible, cette résistance ouverte rencontra encore de la sympathie et des adhérents.

Le raskol se répandit rapidement, surtout dans les classes inférieures, à une époque de misère matérielle, intellectuelle et morale, où dominaient avant tout la rudesse, l'ignorance et la plus grossière superstition. Les progrès du raskol trouvaient leur aliment bien plus dans les affaires et les intérêts matériels que dans les intérêts purement religieux.

Les circonstances suivantes peuvent être justement considérées comme les principaux motifs de l'origine, du développement et de la rapide extension du raskol : l'attachement d'une grande partie de la population aux usages extérieurs du culte divin plus qu'à la morale et aux préceptes véritablement religieux; la méfiance et le mécontentement des masses relativement aux innovations au moyen desquelles le peuple s'était senti lourdement opprimé depuis la fin du seizième siècle; l'état moral, intellectuel et religieux du peuple en général, ses institutives eux-mêmes favorisant ses tendances et apportant au raskol une sorte de force intérieure qui lui permit de prendre une position indépendante et séparée de l'Église nationale; la situation matérielle, disciplinaire et morale du clergé russe, et la position que l'Église commençait à occuper dans l'État; et surtout, comme nous l'avons dit plus haut, le caractère hantain, impérieux et intolérant de Nikon, provoquant la révolte au lieu d'enrayer par la vérité du fait et l'importance de l'œuvre entreprise. Le clergé inférieur suivait sur divers points une direction religieuse tout démocratique, et son opposition aux réformes de Nikon devint la principale cause des diverses sectes qui se formèrent au sein du raskol même.

Au dix-septième siècle, il n'existait plus, pour ainsi dire, aucun lien réel entre le gouvernement et la masse du peuple, formée notamment des paysans attachés à la glèbe, qui, mécontents de leur situation, ne

demandaient qu'un drapeau et un chef (tels que Razine et plus tard Pougatchev) pour se réunir aux éléments de trouble répandus dans toutes les parties de l'Empire, afin de donner de la consistance à leurs projets, à leurs aspirations, et d'obtenir enfin quelque résultat satisfaisant.

Ce drapeau commun qui manquait à la foule mécontente se trouva dans le seul intérêt qui touchait également tout le monde, la religion. L'épuration des livres sacrés et en général des différentes solennités du culte donna aux protestations des opposants l'ensemble, la forme et la direction qui leur manquaient, et l'on vit apparaître un fait dont le développement avait duré deux siècles, mais qui s'était établi sur une vaste échelle. La protestation de foi contre les réformes de Nikon ne fut, pour les raskolniks, qu'un prétexte qui servit à dissimuler le mouvement populaire. Au lieu d'employer contre l'apparition ouverte du raskol l'intervention énergique du gouvernement et d'adopter quelque mesure politique qui eût sur la vie du peuple une influence décisive et salutaire, on recourut à des spécifices purement religieux et qui ne concernaient que la police de l'Église, et l'on oubliait conséquemment aucun résultat.

Le raskol, divisé en plusieurs sectes dès son apparition, se réfugia, lorsque le gouvernement prit enfin des mesures énergiques, dans les contrées éloignées et limitrophes de l'Empire, et même dans les pays étrangers voisins de la Russie. Le nord, le sud et l'est, même la Sibirie, devinrent pour lui des lieux d'asile. Du vivant de Nikon, il y avait déjà en Sibirie, surtout dans les mines, cent mille raskolniks prêts à tout sacrifier pour leur croyance.

Le raskol, ainsi que nous l'avons dit, consistait principalement, sous le rapport des formes, dans l'attachement des sectaires au cérémonial primitif de l'Église d'après les anciens livres, qui contenaient, ainsi qu'on le croyait du moins, les dogmes de la foi tels que Vladimir le Saint les avait apportés de Constantinople. On y ajouta successivement les diverses doctrines qui naquirent plus tard et dont nous avons déjà fait mention. Après la mort de l'évêque Paul de Kolomna, principal adversaire de Nikon, aucun autre prêtre du haut clergé ayant droit d'ordination n'ayant adopté l'hérésie des raskolniks, ceux-ci durent bientôt rester sans prêtres et en confier les fonctions à des personnes étrangères au culte, on choisit des prêtres ayant reçu légalement les ordres, mais qui s'étaient précédemment rangés parmi les raskolniks. C'est ainsi que se formèrent les deux sectes principales du raskol (starodubrovistov) qui existent encore aujourd'hui, l'une nommée *popovtchina* (vieux croyants sans prêtres) et l'autre *popovtchina* (vieux croyants ayant des prêtres). Il s'en forma bientôt d'autres qui se joignirent à ces deux sectes principales. La première considère l'Église russe comme une Église déchuë; elle l'appelle l'Antéchrist et est persuadée que toutes les autorités agissent en son nom; aussi a-t-elle soin de donner un nouveau baptême à ceux qui entrent dans son sein, et quelques-uns de ses adhérents ne prient pas pour le tsar. Le baptême et la confession sont administrés par des laïques, souvent même par des filles; les autres sacrements n'existent pas. Quelquefois la sainteté du mariage est religieusement observée, d'autres fois elle est complètement dédaignée et le concubinage est permis. Les mauvaises mœurs sont non-seulement tolérées, mais souvent même encouragées par les noms d'amours saintes, fraternelles, chrétiennes.

L'autre secte principale des vieux croyants, la *popovtchina*, consacrait avec des cérémonies particulières ceux de ses prêtres qui s'étaient détachés de l'Église orthodoxe; elle reconnaissait d'ailleurs l'efficacité de l'imposition des mains pour l'ordination des prêtres de l'Église orthodoxe; et, conservant conséquemment certains rapports avec celle-ci, ne lui était pas aussi hostile que la secte de la *raspovtchina*.

La *raspovtchina*, la première des deux sectes principales qui se formèrent parmi les vieux croyants, se subdivisa en trois sectes de doctrines diverses (tolks). Elle commença, sous le règne du tsar Michel Fédorovitch, à se répandre à Kostroma et à Vladimir, par les soins d'un raskolnik appelé Kapiton, qui transmit son nom à ses disciples. C'est d'elle que naquit la secte des *podrétchéniks* (c'est-à-dire sous les tamis), qui accomplissent les cérémonies du culte dans leurs propres demeures, à l'exception de la sainte Cène, pour la célébration de laquelle ils font usage d'un mode fort singulier. Ils cachent une jeune fille, vêtue d'habits éclatants, sous le plancher de la salle où s'assemblent, et

font ensuite venir vers eux cette jeune fille qui porte sur la tête un faucon rempli de raisins de Corinthe. Il y a aussi en Sibérie des sectaires nommés pravoverby (ce qui signifie dont la croyance est juste) ; et d'autres encore, les tchouvstvenniks (qui sont sensibles), d'après l'opinion desquels le Christ se manifeste par le sentiment. Vivant dans le célibat, ils se livraient eux-mêmes aux flammes du bûcher, ce qu'ils font encore parfois de nos jours, avec accompagnement de chants religieux et sans que la douleur puisse leur arracher un seul cri, un seul gémissement. C'est ainsi que, aux environs de la ville de Tomsk, dans la Sibérie occidentale, mille sept cents personnes prirent la résolution de se laisser brûler ensemble, avec un ecclésiastique nommé Domédian. De nombreuses communautés de raskolniks se formèrent aussi dans diverses contrées de la Russie d'Europe ; elles s'établirent autour des convents qui leur avaient donné naissance, et leurs relations, surtout avec les Kozaks du Don et du Volga, devinrent bientôt très-étouffées. Les sièges les plus nombreux et les plus importants de la doctrine du raskol se trouvaient alors dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, sur le fleuve Irglitz, et dans le gouvernement de Saratov, d'où le raskol se répandit dans tout le midi et pénétra jusqu'au Caucase.

La première secte ou le premier tolk principal de la bespopovtchina formait le pomarski tolk (sur le rivage de la mer), autrement dit le danilovtchina, au gouvernement d'Onetz (provenant principalement des frères du couvent de Solovetski), dans la contrée de Novgorod et de Pskov, et dans les provinces voisines de la Suède et de la Pologne. Cette secte ne représentait, à son début, aucune nouvelle doctrine et se contentait de rendre hommage aux opinions des raskolniks en général. Elle fit aussi, à Moscou et aux environs, des prosélytes dont les premiers virent du couvent des ermites (skite) de Danilov, sur le fleuve Vyga.

Le second tolk principal, la fessiovisetchnina, formée essentiellement à Moscou et dans les environs, en l'année 1708, sortit du sein même de la danilovtchina. C'était la secte la plus nombreuse de toutes ; elle comptait beaucoup d'adeptes dans les grandes villes et même à l'étranger.

Le troisième tolk principal se nommait la philipovtchina. Cette secte réunit beaucoup de partisans dans la contrée d'Arkhangel et en Karlie. Elle se distinguait des autres en ce que, parmi ses adeptes, la privation volontaire de nourriture et le suicide par combustion étaient principalement pratiqués. A cette catégorie appartenaient encore diverses subdivisions chez lesquelles domine avant tout le principe de la résignation et des tortures volontaires.

La bespopovtchina, surtout la secte des stranniks, est très-hostile à l'Église orthodoxe et à l'État. En effet, son principal dogme consiste dans cette conviction que l'Église russe croit à l'Antéchrist, que celui-ci a déjà fait son apparition et agit soit visiblement, soit invisiblement, par l'intermédiaire des autorités civiles et ecclésiastiques. Les pomoranes seuls prient pour le tsar ; mais ni eux ni aucune des autres sectes de la bespopovtchina ne prient pour l'Église. Bien que soumis en apparence à la législation du pays, les partisans de la bespopovtchina et surtout les stranniks croient accomplir un devoir en éludant la loi et en menant une vie errante ; le nom même de stranniks signifie errants. Ils considèrent tous les orthodoxes comme des démons avec lesquels ils ne veulent avoir aucune communication ni pour la prière ni pour les aliments.

Dans la bespopovtchina on compte encore la remarquable secte des skoptsy, qui se mutilent volontairement en se retranchant les parties sexuelles ; et celles des malakanes et des donkubortses. La première appartient, sous le rapport de la doctrine, aux sectes qui prêchent la douleur et la mortification de la chair ; les deux autres se sont formées plus tard.

Les skoptsy, pour justifier leur système de mutilation, se fondent sur certains passages du Nouveau Testament qui, mal compris et faussement interprétés, peuvent en effet servir de prétexte à cette déplorable erreur. Ils croient que le paradis descendra sur la terre lorsque l'humanité entière se trouvera dans cet état de mutilation ; que leur apôtre, sous le nom de Séllivanov, erre continuellement au delà du lac Baïkal, afin de rassembler un jour tous les partisans de la secte, de régner sur la terre et d'y répandre la paix et la félicité éternelles. Poursuivis par le gouvernement comme affiliés à une secte immorale, ils cherchent à obtenir, par l'influence des capitaux considérables dont ils disposent — car dans les grandes villes beaucoup de bijoutiers, d'or-

èvres et de marchands d'or font partie de cette secte, — une certaine tolérance qui cependant ne s'étend jamais jusqu'aux nouveaux adeptes, contre lesquels on sévit rigoureusement. Bien que moins nombreuse que les autres sectes, aucune n'est plus avide de prosélytes que celle-ci, et l'opération douloureuse qui fait le principal objet de la doctrine de ces sectaires s'accomplit chez eux avec une remarquable habileté. Parfois la mutilation du chef de la famille n'a lieu qu'après la naissance d'un fils, et ce délai a évidemment pour but matériel de perpétuer la conservation de la fortune dans la même famille. Mais il arrive souvent aussi que ce sont des étrangers qui remplissent les devoirs conjugaux, sans que pour cela le mari soit irrité contre sa femme et fasse mauvais ménage. La croyance et le culte divin des skoptsy respirent un sentiment ardent et exalté d'espérance et de résignation.

Ainsi que nous l'avons dit, les malakanes et les donkubortses n'ont pris naissance que plus tard, probablement vers le milieu du siècle précédent, et présentent un contraste frappant avec toutes les autres sectes connues ; car, contrairement à celles-ci, ils n'attachent point d'importance à la forme et n'accroient aux sacrements qu'une valeur spirituelle ; se rapprochant en cela des idées protestantes, en basant toutefois ces idées sur les traditions de l'Église grecque. On leur a donné, dans la langue vulgaire, le nom de skomyi (sauteurs), à cause de la singularité des sauts qu'ils font pendant l'office divin pour se procurer une agitation convulsive qui les mette en état d'invoquer avec succès le Saint-Esprit qui vit en eux. Il est vraisemblable que des notions religieuses d'une époque antérieure se sont confondues dans leur esprit avec d'autres venues de l'Occident. Bien que rapprochées entre elles par l'identité de leurs dogmes, les deux sectes des malakanes et les donkubortses diffèrent néanmoins sur certains points, et vivent même l'une vis-à-vis de l'autre dans un certain état d'hostilité. Les malakanes (du mot moloko, lait) sont originaires du gouvernement de Tambov ; ils se sont nommés eux-mêmes istenyi-khristiani (vrais chrétiens) ; ils sont surtout nombreux en ce moment près du fleuve Malotchalna, dans les colonies mennonites et les Tatars-Nogais du gouvernement de Tauride. On pense que les donkubortses (les champions de l'esprit ou peut-être les vainqueurs de l'esprit) proviennent directement des malakanes ; ils sont d'ailleurs répandus dans toute la Russie, et leur doctrine contient un système complet de mysticisme et de théologie rempli de grandes idées et d'une logique serrée. Il est à remarquer que les disciples de cette secte ont toujours été des gens personnellement libres et qu'on n'a point compté de serfs parmi eux. Un de leurs principaux apôtres, qui était en même temps leur chef, fut, au commencement de notre siècle, un certain Kapoustine, sorte d'anabaptiste qui avait d'abord prêché pendant de longues années, et finit par former sur la Malotchalna un petit État tout à fait théocratique, composé de neuf villages et fondé sur des bases chrétiennes, mais gnostiques et purement communistes. Par sa position et son individualité même, Kapoustine avait la plus grande ressemblance avec Jean de Leyde, grand maître des anabaptistes à Munster, et les dogmes religieux des anabaptistes ont même, dans leurs principes fondamentaux, sinon dans leur développement, une analogie incontestable avec ceux des donkubortses.

La seconde division principale des vieux croyants qui se manifesta ouvertement à la suite des réformes religieuses de Nikon, la popovtchina, diffère peu de la bespopovtchina et offre également le triste spectacle d'hérésies bizarres et d'un attachement mal raisonné à la forme extérieure, bien qu'elle soit infiniment moins hostile à l'État et à l'Église nationale que ne l'est la bespopovtchina. La doctrine qui sert de base à cette secte et qui forme en même temps la différence essentielle qui la sépare de la bespopovtchina, ne s'est pas fixée immédiatement, mais quelque temps seulement après son apparition. Les premiers prêtres de cette secte faisaient partie de ceux qui avaient reçu l'ordination avant le patriarcat de Nikon ; car elle n'admit, comme la bespopovtchina, ni la consécration de ceux qui embrassèrent sa foi postérieurement à cette époque, ni les autres sacrements de l'Église russe. Dans l'origine, la différence entre l'une et l'autre secte ne consistait extérieurement qu'en un seul point : c'est que la première accordait le droit d'administrer les sacrements à ceux des prêtres qui avaient les premiers embrassé sa doctrine, tandis que la bespopovtchina la leur refusait. Tous les prêtres de la popovtchina ordonnés

avant Nikon étant morts, la secte se décida à choisir des prêtres parmi ceux qui étaient sortis volontairement du clergé ou qui en avaient été expulsés et qui n'avaient été consacrés que plus tard, après la réforme de Nikon. Les doctrines de la *popovtchina* se manifestèrent simultanément en plusieurs endroits, surtout près de Nijni-Novgorod, sur le Don, le Kouban, etc., et même, en l'année 1698, dans les montagnes du Caucase, au delà du Terek, dans la grande et la petite Kabardah. Au commencement du dix-huitième siècle, un grand nombre de strélitzes (stréltsy, tirailleurs) exilés importèrent cette doctrine dans le sud-est de la Russie. Cette innovation occasionna des troubles à la suite desquels Ignace Nekrassov, qui en avait été le principal instigateur, prit la fuite avec une troupe de sectaires qui se soulevèrent d'abord au khan de Crimée, puis, en 1777, au sultan des Turcs, et qui ne sont rentrés en partie dans leurs foyers que de nos jours. Tous les membres séparés de la secte restèrent constamment en communication avec ses deux centres principaux, Starodoub et Viïetka (faisant alors partie de la Pologne). Déjà, à la fin du dix-septième siècle, une église principale de ce rit avait été bâtie pour la secte dans cette dernière localité, et vers le milieu du dix-huitième siècle, 40,000 adeptes s'étaient groupés en colonie autour du nouveau temple. C'est notamment depuis cette époque que beaucoup de prêtres apostats de l'Eglise orthodoxe furent reçus dans cette secte et que la *popovtchina* se subdivisa en un grand nombre de sectes séparées dont celle de Viïetka, nommée *viïetkovskoïe soglassié*, se distinguait nettement par deux particularités : une huile consacrée d'une façon toute spéciale, et la prohibition du suicide par les flammes. En outre on donna l'autorisation de peindre des images saintes, d'après l'ancien modèle, et de personnes qui ne faisaient point partie de la secte; on mangeait, on buvait, on se baignait en commun avec les orthodoxes. En Sibirie surtout, la *popovtchina* fit beaucoup de prosélytes, et au commencement de ce siècle elle comptait dans les seuls gouvernements de Perm, d'Orenbourg et de Tobolsk, plus de 150,000 adhérents.

La *popovtchina* n'ayant pas d'évêques pour conférer les ordres ecclésiastiques, et reconnaissant la gravité de cette déficience, cherche toujours à attirer à elle des prêtres orthodoxes destitués de leurs fonctions, expulsés du clergé ou qui l'ont abandonné par une retraite volontaire.

A la *popovtchina* se rattache aussi par un lien de commune origine la secte des *yéïnovvertses* (c'est-à-dire qui ont la même croyance) ou, si l'on s'en rapporte au nom qu'ils se donnent eux-mêmes, les *blago-slovennyï* (béni), appelés aussi habituellement *starobriadny* et *starovéry*, pour les distinguer des *raskolniks* en général, c'est-à-dire de toutes les autres sectes. Cette secte est celle qui s'écarte le moins du culte orthodoxe; elle a des églises reconnues par l'Etat. Il n'y a véritablement aucune différence essentielle entre la doctrine des *yéïnovvertses* et l'Eglise russe orthodoxe; celles qu'on pourrait signaler n'ont rapport qu'à des cérémonies et à des usages symboliques dont nous avons déjà fait mention.

Aujourd'hui, le gouvernement a cessé d'exercer contre les sectes des poursuites qui fortifiaient leur opiniâtreté et augmentaient le nombre de leurs adeptes. L'Etat tolère les sectes, tout en punissant, dans les cas isolés, toute infraction manifeste au loi du pays. Les progrès de la civilisation et la connaissance, de jour en jour plus répandue, de la lecture et de l'écriture, ferait reconnaître insensiblement aux adeptes eux-mêmes l'absurdité de ces sectes en Russie et y mettrait naturellement un terme.

On trouve mêlées et confondues dans l'esprit des Russes, à côté des plus saines notions religieuses, toutes sortes d'opinions bizarres, de préjugés et de superstitions, restes surannés d'idées qui remontent à une antiquité très-reculée on qui ont été introduites soit par l'influence des Normands, des Grecs, des Finnois et des Tatars, soit par des circonstances politiques et sociales, soit même par la rudesse des mœurs et l'ignorance qui en était inséparable sous le rapport matériel, moral et religieux. Ce cortège de superstitions forme dans la vie intime, intellectuelle et morale des Russes, un monde tout à fait à part dont le fond ne manque pas d'une certaine poésie, particulièrement dans les classes inférieures. C'est tout un système, ou, pour parler plus exactement, tout un chaos d'images, de souvenirs, de choses surnaturelles en harmonie avec les tendances anticonciliaires du peuple russe et servant à mettre en relief ses sentiments moraux et sa richesse d'imagination.

Ces monuments si nombreux et d'un caractère si varié, transmis par tradition de la mère à l'enfant, des vieillards aux jeunes hommes, sont restés jusqu'à ce jour gravés dans l'esprit du peuple russe et forment, pour ainsi dire, la littérature orale et nationale de la classe illettrée, se perpétuant de siècle en siècle à côté de la littérature écrite de la Russie civilisée. Ces monuments si divers de la littérature populaire réunissent à la fois, dans un ensemble plein d'intérêt, des chansons (*pesni*), des proverbes (*poslovitsy*), des sentences (*pagovorki*), des paraboles (*pritchitanisï*), des conjurations magiques (*zagovory*), des énigmes (*zagadki*), des fables (*lassni*) et des contes (*skaski*). Intimement liés par la forme et le fond à tous les autres monuments de la langue du peuple, ces monuments offrent beaucoup de charme sous le rapport artistique et ont aussi une grande valeur ethnographique. Ces traditions et ces images véritablement populaires dénotent bien, par l'absence de toute prétention esthétique et par la pureté des sentiments moraux, l'esprit naïf ainsi que la langue naturelle et pure du peuple, ses tournures piquantes, ses descriptions pittoresques et vraies.

Il règne parmi tous les peuples de race indo-européenne une antique parenté de traditions et d'idées religieuses antérieure à l'histoire; cette parenté est due à la concordance des impressions primitives de la nature visible; car à cette époque où la société humaine était encore à l'état d'enfance, l'adoration de la nature formait la base des idées morales et religieuses de l'homme. Cette parenté vient aussi de la communauté d'origine de ces peuples, aujourd'hui si diversement séparés, qui, au moment de leur séparation, emportèrent avec eux une infinité de traditions concordantes et renforcèrent les preuves de leur antique origine dans les sons de la langue qui leur était propre. On a reconnu depuis longtemps que la même force créatrice qui donna naissance aux divers idiomes créa aussi, à plus forte raison, les croyances religieuses des peuples et leur interprète fidèle, la poésie populaire.

Il existe un genre particulier de contes russes nommés *loubotchnya skaski*, rédigés par des littérateurs populaires et ornés de grossières images. Ils parurent d'abord au dix-septième siècle, et influencèrent sur eux les livres imprimés où ils se trouvaient réunis en plus ou moins grand nombre ne peut se comparer qu'à l'influence que la littérature vient exercer plus tard sur ces mêmes livres. Des contes qui n'avaient aucune origine populaire virent se mêler aussi à ces *skaski*. Les contes russes représentent un vaste univers; les traditions et les notions religieuses qu'ils contiennent témoignent d'une existence antérieure à l'histoire des Slaves. Les éléments personnels, des oiseaux et des animaux prophétiques, de la magie et des coutumes nationales, des énigmes, des songes et des pronostics, — tout servait de thème à ces naïves épopées, qui exercent un charme si puissant par leur candeur juvénile, leur ardent amour pour la nature et sa puissance infinie. Les contes postérieurs reproduisent, dans leurs récits héroïques, l'époque de la grande lutte des idées chrétiennes contre les idées païennes. On y voit des héros chrétiens combattant contre le culte païen; des magiciens qui défendent la contrée qui leur est sacrée, et qui nous rappellent les récits écrits sur les sorcières du douzième siècle. On retrouve chez quelques-uns de ces héros magiciens des traits distincts de leur antique alliance avec diverses puissances et phénomènes de la nature déifiée. Ces faces et ces phénomènes, reconnus comme divinités à l'époque du paganisme, prirent, avec le développement des anciennes idées, des qualités et des formes humaines, et finirent par descendre des hauteurs insaisissables où la religion païenne les avait placés, au rang de simples héros (généros) soumis aux passions humaines et aux influences terrestres, et créèrent ainsi les légendes héroïques. Luttant contre l'antiquité païenne, les héros chrétiens des contes épiques russes représentent aussi le combat incessant et sans miséricorde que les Russes livraient aux peuples païens (*pagany*) nomades de l'Asie et la lutte qu'ils ont entreprise pour constituer l'existence de l'Etat et l'indépendance de la patrie. Il est intéressant de voir comment la tradition populaire, qui représente les héros magiciens comme les types d'une existence antihistorique, en fait en même temps les défenseurs du paganisme; confondant ainsi ensemble deux périodes très-distinctes. Plus tard encore le conte populaire, qui offre souvent des récits caractéristiques de l'existence des Novgorodiens, conduit le lecteur dans l'empire de la réalité et le rapproche des épopées historiques postérieures, interprètes des expéditions militaires d'Igor et des exploits des Petits-Russiens, ainsi que des chants populaires ayant pour sujet

Ivan le Terrible, Pierre le Grand et d'autres grands hommes. Les contes populaires russes renferment tous les éléments de la poésie épique. Le peuple n'inventait pas, il ne racontait que ce qu'il croyait, et son imagination ne se permettait aucune addition. Malgré l'uniformité qui devait résulter de cette façon de raconter, les légendes populaires contiennent un grand nombre de scènes touchantes; elles respirent la franchise et sont animées du feu de la véritable poésie. Plus tard, les contes fournirent des armes au caractère et à la satire populaire, et perdirent un peu de leur simplicité primitive; mais jamais ils ne perdirent le sens du juste et du bon et ne cessèrent de demander le châtiement du méchant. C'est toujours le malheur ou la pauvreté, la veuve ou l'orphelin qui font appel à la sympathie du peuple. Cette poésie populaire est essentiellement lyrique et exprime tous les sentiments de l'âme. Son langage est le plus souvent très-simple, quoique caractéristique, quelquefois humoristique et tourné à la satire, mais plus fréquemment plaintif et cependant toujours très-riche en images. L'époque tatare n'a provoqué aucune joyeuse chanson, mais, au contraire, des chants empreints de tristesse; les chansons où la gaieté domine remontent à une époque antérieure plus fortunée, bien qu'il faille reconnaître qu'un grand nombre de ces chants ont pris naissance dans une période plus rapprochée de nous.

Des superstitions et des préjugés de toute sorte accompagnent encore aujourd'hui les événements quotidiens de la vie du Russe; il voit dans chaque futilité, dans chaque combinaison du hasard un bon ou un mauvais présage, et l'esprit impur qui y est attaché joue toujours dans les affaires qui l'intéressent un rôle très-important. Le Russe croit à l'esprit familier (*domovoi*), aux fantômes, aux songes, aux visions, etc., ainsi qu'àux êtres fantastiques, dont on parlera dans le chapitre consacré aux Petits-Russiens. Il considère le lundi comme un jour néfaste (jour noir) pendant lequel il n'aime à entreprendre aucune affaire; la vaisselle cassée par mégarde porte bonheur; mais lorsqu'on reverse le sel, c'est un pronostic de malheur; se tendre la main sur le seuil de la porte d'entrée signifie une séparation; si le pain est posé sur son côté convexe, cela annonce une maladie; trois lumières brûlant ensemble présagent la mort, etc. Enfin c'est un chaos d'interprétations de toute sorte auxquelles viennent s'ajouter les innombrables phénomènes qui se manifestent journellement dans la nature et qui se lient de quelque manière aux fêtes religieuses. Il faut y joindre encore une innombrable quantité de proverbes et de locutions qui contiennent, sous des allégories orientales, des prédictions, des vérités, des observations, etc., et qui, pris dans la vie réelle, renferment, pour la plupart, un sens particulièrement astringent et consolant pour l'humanité.

La langue russe parlée dans la Grande-Russie ne ferme point un ensemble aussi homogène qu'on le croit ordinairement; la manière de s'exprimer des classes supérieures est surtout très-différente de celle du bas peuple; ce dernier, sans parler positivement un patois, se sert cependant de locutions triviales qui sont souvent complètement inconnues aux Russes lettrés. La langue écrite est remarquablement correcte et uniforme et peut être parlée avec pureté dans toutes les localités, même dans celles où les classes inférieures parlent un idiome défectueux. On peut faire assez souvent la même remarque à propos de quelques provinces de la France, et du nord de l'Allemagne, où elle présente une anomalie choquante. La langue littéraire des classes supérieures est à peu près étrangère à toutes les nuances du langage parlé par le peuple russe, et, par cette raison même, elle les réunit toutes dans sa théorie. Le dialecte du nord de la Russie, ou dialecte de Novgorod, est celui qui se distingue le plus essentiellement des autres variétés qu'on remarque dans l'idiome national des Russes proprement dits. Moscou, ou plus exactement le gouvernement de Tver, forme une sorte de centre (ce dernier est le point culminant des quatre versants des monts Valdai) d'où la langue présente, selon la direction des points cardinaux, quatre particularités différentes qui renferment parfois encore de faibles déviations provinciales. La différence du dialecte a pour cause la séparation très-ancienne des tribus slaves (russes) dispersées à l'est, ou, comme on disait autrefois, des districts ou territoires (*zemlas*). Les altérations provinciales, qui effectivement ne concordent que bien rarement avec les limites actuelles des gouvernements, mais qui rappellent plutôt d'anciennes délimitations de territoire, pro-

viennent des communes dérivées de tribus primitives qui, après s'en être détachées, forment bientôt elles-mêmes de nouvelles tribus dans des districts particuliers. La diversité de dialectes parlés dans la Grande-Russie est beaucoup moins considérable que celle que l'on remarque dans les langues de l'Europe occidentale. Il n'y a en effet, dans la Grande-Russie, qu'une seule langue principale, avec quelques légères déviations. La grammaire et la construction de la phrase sont fondées partout sur des principes identiques.

Les contrées dans lesquelles on parle l'idiome national sont les gouvernements de Moscou, Novgorod, Tver, Riazan, Vladimir et Smolensk; Tambov et Penza, Perm et Viatka en diffèrent un peu; Koursk et Voronège renferment des éléments petit-russiens; Pskov et même Kalouga contiennent beaucoup d'éléments de la langue parlée dans la Russie-Blanche. A Tver, où des colons de tous les autres gouvernements se sont établis, on fait généralement usage des quatre dialectes. Il en est de même en partie et pour les mêmes motifs à Kostroma, où se sont établis en grand nombre des colons de Riazan.

La langue littéraire russe est jeune encore, comparativement aux autres langues slaves. Née, avec l'empire moscovite, sur un territoire primitivement finnois, l'influence finnoise exercée sur elle se manifeste clairement par l'intercalation de voyelles dans beaucoup de mots semblables aux autres idiomes slaves.

La langue russe est belle, sonore, souple, flexible et abondante en diminutifs et en augmentatifs; mais elle manque de mots pour désigner une foule d'idées, d'objets et d'institutions empruntés à l'Occident, surtout à l'Allemagne; elle est pauvre aussi pour exprimer les nuances les plus délicates des mouvements de l'âme et du travail de l'intelligence. Cette langue, jusqu'ici incomplètement connue et approfondie, a trop peu d'affinité avec les autres langues non slaves de l'Europe pour se plier à leur génie; il ne faut donc pas la considérer trop légèrement, bien que sa grammaire soit encore fort arriérée et que de nombreuses exceptions y élèvent trop souvent la règle. La langue littéraire moderne n'est pas l'expression exacte de la vie réelle de la nation; elle est presque exclusivement théorique, car elle n'est véritablement parlée nulle part, et souvent elle se distingue d'une façon peu heureuse du langage vulgaire, si énergique, par des phrases interminables et par des tournures et des expressions maniérées; elle s'est étendue et élargie, mais non pas embellie, précisément parce qu'on a essayé de la traiter arbitrairement, en négligeant trop souvent le ton naturel, l'élégance et la sonorité. Heureusement Pouchkine parut, Pouchkine assurément le plus grand des poètes de la Russie, et cet illustre écrivain a singulièrement développé et pour ainsi dire fixé la langue, en la maniant avec beaucoup de dextérité et en lui imprimant à la fois la grâce et la simplicité, la force et l'énergie.

Dans les provinces éloignées, la langue maternelle, pleine de vigueur, s'est conservée dans toute sa pureté parmi le peuple; car les dialectes provinciaux ont, ainsi que nous l'avons dit, beaucoup moins d'importance que dans d'autres pays. Il se forma, par contre, au sein des classes lettrées de St-Petersbourg — la nouvelle et splendide capitale — un jargon souvent étranger, contenant un grand nombre de germanismes et de gallicismes. Mais, abstraction faite de l'inséparable réserve que possèdent les divers dialectes slaves, la richesse de la langue russe se manifeste principalement en un nombre infini, insusé et inexploré jusqu'ici, de tournures de phrases énergiques, naturelles et caractéristiques, et de particularités diverses qui, à la vérité, ne sont presque pas connues et n'apparaissent que dans le langage populaire, resté pur de toute altération.

Dès les premiers temps de l'existence politique de l'Etat, la langue russe se manifesta sous deux formes : la langue écrite et la langue parlée. Les Varangues, qui s'établirent au milieu des Slaves de Novgorod et de Kiev, adoptèrent sans doute leur langage, mais ils y introduisirent naturellement beaucoup d'expressions normandes, posant ainsi dès l'origine la base d'une différence marquée entre la langue écrite, celle dont on se servait pour la rédaction des actes publics, ordonnances, etc., etc., et la langue orale des Slaves devenus Russes. L'antique langue slave (ou slavone) écrite n'est pas une langue exclusivement slave; ce n'est pas non plus un dialecte particulier qui se soit conservé dans sa pureté native; mais c'est véritablement le langage slave primitif marqué du cachet byzantin. Cyrille et Methodus, auxquels la Russie est redev-

valde des caractères slaves et du commencement de la littérature slave, traduisirent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'écriture sainte en une langue qui était pour eux une langue étrangère (le slave ou bulgare); ils y introduisirent beaucoup d'éléments grecs et formèrent ainsi, en quelque sorte, une nouvelle langue, le slave d'église. Cette langue, qui devint celle du clergé et des érudits, et qui ne fut jamais parlée par le peuple, resta à l'abri des phases et des changements que sont exposées à subir les langues vivantes comme tout ce qui a quelque vitalité. Le slave d'église, qui grandit sous cette forme et dans ces conditions, représente quelque chose de stable, pour ainsi dire d'immuable, et s'éloigne ainsi chaque jour et de plus en plus du langage populaire, qui suivit librement son propre développement. Ce développement et ces phases successives par lesquelles la langue passa, en absorbant d'abord une certaine quantité d'expressions varéguques, étaient basés aussi sur l'influence qu'exerçait le grec sur le langage vulgaire. Cette influence passa de la langue écrite (documents politiques et religieux, prières, etc.) au langage du peuple, et grandit par les relations du commerce de la Russie avec l'empire de Byzance. Ce qui agit encore sur le perfectionnement ultérieur du langage populaire, ce furent d'abord les rapports intimes établis avec les Bulgars ainsi qu'avec les peuples qui habitaient la Russie méridionale actuelle; mais ensuite, et avant tout, la domination, durant deux siècles et demi, des Mongols et des Tatars. Cette influence hétérogène, cette adoption involontaire de mots étrangers ne cessèrent que plus tard, et c'est alors seulement que la langue prit une allure plus indépendante. Les mots étrangers venus de l'Occident qui, par la suite, se sont insinués en grand nombre dans la langue pour désigner des objets et des idées peu à peu entrés dans les mœurs, n'ont rien changé à la construction de la langue.

Le slave d'église et le langage populaire étaient devenus en quelque sorte deux dialectes rapprochés dans lesquels le même peuple exprimait la même pensée, et qu'il employait l'un et l'autre comme interprètes du cercle restreint de la vie intellectuelle. Le slave d'église ne fut la source d'aucune liaison entre les Russes et d'autres peuples (résultat produit, au contraire, et dans d'assez grandes proportions, par la langue latine en Occident); il n'offrit pas non plus de modèles de littérature et était loin de posséder la perfection que les peuples de l'Occident trouvaient à la langue latine complètement formée. Les Russes furent ainsi, dès le début, privés de rapports avec les nations de l'Occident et n'eurent pas la possibilité de faire un échange d'idées, d'opinions, etc. Les Normands ne pouvaient rien fournir, car eux-mêmes se trouvaient encore à cet égard dans un état voisin de l'enfance. Les forêts marécageuses de la Russie-Blanche séparaient la Russie de tout contact avec l'Occident; au nord-ouest et au nord-est vivaient des tribus lithuaniques et finnoises; au sud, des hordes asiatiques nomades; la Grèce elle-même, qui influa presque exclusivement sur la Russie par les croyances religieuses, mais de loin seulement, était trop vieille et trop débile pour pouvoir exercer un grand empire sur la jeune nation russe.

La Russie était donc séparée en quelque sorte intellectuellement de l'Europe par la religion et la langue, et politiquement par la Pologne ennemie; elle était, en outre, ébranlée et affaiblie par ses guerres avec les Khazars et les Polovtses, par des luttes intestines entre les princes et d'anciennes inimitiés entre les tribus, luttes dont les motifs étaient fondés non sur un principe — comme en Occident, où l'on se battait pour le pape, pour l'empereur, etc., — ni sur la foi, ni sur l'indépendance ou le salut de la patrie, mais uniquement sur de misérables intérêts privés.

Enfin parurent les hordes innombrables des barbares de l'est (Mongols et Tatars), dont l'influence sur tous les intérêts vitaux, la foi exceptée, contribua à développer d'une façon toute particulière l'individualité des Russes vis-à-vis des autres Slaves. La délivrance du joug des Mongols et des Tatars jeta dans l'élément russe, conjointement avec d'autres éléments étrangers, les germes de sa grandeur future, destinée à être l'intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, et à galvaniser le colosse asiatique presque inanimé, en tournant la face intellectuelle de la Russie vers l'Europe et sa face matérielle vers l'Asie. Après la mort d'Ivan IV s'éleva la grave question de savoir si la Russie ou la Pologne, Moscou ou Cracovie, régneraient sur les pays russes. Il ne s'agissait de rien moins que de l'existence politique, nationale et religieuse, et de la solution de cette question dépendait véritablement le développement in-

tellectuel. Mais la Pologne, l'ordre Teutonique et la Suède étaient autant de barrières qui empêchaient tout contact avec l'Occident, sans intermédiaire possible du progrès. Il fallut la main puissante de Pierre le Grand pour briser les entraves et donner à la Russie de l'air, de la lumière et le moyen de respirer plus librement. Le développement intellectuel date conséquemment d'une époque très-récente, et il ne faut pas le juger d'après les résultats actuels, mais d'après les progrès qu'il a faits, toute proportion gardée. La littérature essentiellement russe n'existe que depuis Pierre le Grand, et c'est avec lui aussi que commença une ère toute nouvelle pour la langue. Si les bases d'une vie intellectuelle avaient été fondées de bonne heure, l'imprimerie lui aurait donné de l'élan; mais la véritable poésie nationale, la chanson populaire russe, n'était pas jugée digne d'être transmise par ce moyen. Avant Pierre le Grand, le cercle restreint de la vie intellectuelle, l'absence de toute société à la manière européenne, la séparation des sexes et mille autres causes empêchaient la langue du peuple, si riche, si énergique, de révéler ses trésors. Avec une nouvelle vie cette langue entra dans une nouvelle période; mais la rapidité de la transformation ne permit pas de trouver immédiatement les mots précis, les expressions justes, et força à de nombreux emprunts étrangers; on recourut surtout aux mots allemands.

Sans ses nombreuses modifications, le russe ne serait pas devenu la langue nationale; il serait resté ce qu'il avait été d'abord : un des dialectes de la langue slave. Depuis l'appel fait aux Varéguques, le principe russe représente en général et très-exactement, sous tous les rapports, la fusion du passé avec des éléments étrangers nouvellement introduits. Les dialectes provinciaux s'effacèrent de plus en plus devant celui du russe de Moscou et devant la prépondérance ultérieure de cette capitale de l'empire. Lomonossov, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, donna surtout, par la vigueur de son talent, à la forme de la langue parlée dans la Grande-Russie — le véritable russe, — une préséance marquée sur le petit-russien et sur le dialecte de la Russie-Blanche; mais la langue, qui n'était pas encore assez développée, en lui obéit pas complètement, et il retomba malgré lui dans l'emploi des formes étrangères. Les guerres de 1812 à 1815 déployèrent les forces de toute la nation, lui donnèrent de la confiance et la conscience de sa propre valeur; elles la rendirent plus accessible à la civilisation, même dans les rangs infimes de la population; et c'est alors que Pouchkine sut revêtir la langue de sa forme jusqu'ici la plus parlée et la plus belle.

Les rapports sociaux des Russes entre eux, c'est-à-dire leur division par classes, d'après diverses catégories et suivant leurs relations spéciales quant à la commune, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture, seront la conclusion de cette rapide esquisse caractéristique des Russes. Nous essayerons ainsi de rendre plus complet le tableau de l'ensemble, bien qu'il soit très-difficile de saisir et de dépeindre avec exactitude les institutions nationales des Russes, attendu que l'état de choses existant en Russie forme, plus que dans aucun autre pays de l'Europe, un monde à part qui, en principe comme en pratique, offre très-peu d'analogie avec l'Occident.

Ainsi que nous l'avons dit dans l'aperçu historique de leur développement, il n'y avait pas chez les Russes — les Slaves orientaux — d'aristocratie héréditaire indigène à l'époque de l'appel aux Varéguques. La première aristocratie vint dans le pays avec les Russo-Varéguques et recueillit bientôt aussi des éléments slaves (russe) dans lesquels l'aristocratie varéguque (normande) et la dynastie de Rurik, ainsi que ses branches collatérales, qui formaient la haute aristocratie, se fondirent complètement. En principe, la noblesse russe était une aristocratie de service et d'état, qui entourait les princes et formait leur suite, leur troupeau (espèce d'association militaire permanente chargée d'exécuter leurs ordres en temps de paix comme en temps de guerre). Une haute origine varéguque avait aux yeux de la noblesse une grande valeur, et c'est parmi ceux qui jouissaient de ce privilège que se forma la classe des boyards. Ainsi donc, la base de la noblesse russe était de nature varéguque; mais les nobles, attachés d'abord volontairement au service des princes, passèrent successivement et peu à peu à l'état de véritables sujets. La descendance de Rurik était réputée alors, parmi la noblesse, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui, comme le plus haut degré d'illustration de naissance.

Lorsque Moscou devint le nouveau centre de l'Etat et fut élevé au rang de capitale de l'empire, la haute noblesse se vit enlever par les tsars Ivan III et Ivan IV une partie de son ascendant et de ses droits; mais les autres membres de la noblesse en général n'avaient pas pour cela acquis plus d'importance; ils n'étaient pas devenus propriétaires effectifs des terres, mais seulement possesseurs viagers ou héréditaires — usufructiers — du sol, qui appartenait au tsar, c'est-à-dire à l'Etat. Les princes tatars (mongols), exclusivement aristocrates, avaient fait prendre à la noblesse russe une position qui ne répondait point à l'état ni à la nature des choses. Cette noblesse commença à s'élever au-dessus du peuple des campagnes et à jouir de quelques prérogatives, mais sans qu'il en résultât pour le peuple aucune obligation nouvelle. Dès le quinzième siècle, la décadence complète des principautés séparées fit surgir des différences de rangs fondées sur la naissance. A la fin du seizième siècle, la noblesse avait déjà pris de fait un grand ascendant sur la classe libre des paysans; mais, en principe, elle n'avait point encore de droits réels à la possession du sol. Au dix-septième siècle, la noblesse prit beaucoup d'influence et de pouvoir et s'établit sur de larges proportions comme noblesse acquise au service de l'Etat, c'est-à-dire par des fonctions publiques. La classification vraiment remarquable fondée sur la hiérarchie des rangs était restée héréditaire, amena un chaos qui n'avait pas encore existé et détruisit toute discipline; mais alors, comme toujours et partout, l'ancienne et véritable noblesse ne put être complètement évincée de la position qu'elle occupait ni perdre la considération dont elle jouissait par l'ascendant qu'elle avait su prendre. L'obligation imposée aux nobles de servir l'Etat était générale, mais, de fait, purement facultative. Les terres possédées à titre héréditaire ou seulement viager devinrent de plus en plus des propriétés personnelles qui s'étendirent particulièrement sur les paysans qui s'y trouvaient établis. Avec Pierre le Grand, la situation de la noblesse changea complètement et les distinctions de rang cessèrent; mais les grandes prérogatives que cette noblesse s'était arrogées furent légalement confirmées, et dès lors elles continuèrent à subsister comme un droit. La concurrence générale à tous les emplois fut admise en principe, et on institua le schine (d'où est dérivé le nom de tchinovnik, qui désigne un employé de l'Etat), avec ses quatorze classes de rangs hiérarchiques pour le service militaire et civil, sans lesquelles la noblesse n'existait pas ou se trouvait annihilée dans certaines circonstances. C'est ainsi que beaucoup de personnes qui, par leur naissance, n'appartenaient pas à la noblesse, purent l'acquiescer en servant l'Etat. Cette hiérarchie ou division de la noblesse par classes et par rangs, qui est encore jusqu'à présent la seule noblesse légalement dotée par la loi de prérogatives spéciales, détruisit, pour ainsi dire, l'individualité de noblesse héréditaire et propriétaire. L'idée de former une caste à part, comme à l'occident de l'Europe, avec l'ascendant moral qu'elle possédait dans les pays germaniques. La noblesse était d'ailleurs héréditaire dans les quatorze classes; mais cette règle subit plus tard différentes restrictions. Cependant les rapports dans lesquels les paysans se trouvaient placés vis-à-vis de la noblesse ne pouvaient avoir de base morale et solide qu'avec des institutions patriarcales; en d'autres termes, la possession des serfs ne pouvait exister en principe et prospérer qu'en s'appuyant sur des éléments véritablement aristocratiques et conservateurs, et sur une plus grande permanence de la propriété foncière. Aussi la position du paysan devint-elle très-pénible par suite de fréquentes mutations dans les propriétés et par l'absence de majorats. L'impératrice Catherine II chercha, par de grands privilèges civils accordés à la noblesse dans les assemblées des gouvernements, à faire d'une noblesse d'employés une noblesse territoriale, et lui confia une grande partie de l'administration et de la juridiction par droit d'élection. Mais cette aristocratie, qui n'était pas, pour la plus grande partie du moins, une noblesse dans l'acceptation occidentale du mot, ne considéra pas ces concessions comme leur importance le demandait. Les avantages matériels qui furent concédés à la noblesse, en lui donnant la possession des terres et des paysans, étaient immenses. Parmi les princes et les comtes nommés depuis Pierre le Grand, plusieurs furent reconnus princes et comtes de l'empire d'Allemagne. Tous les princes existants jusqu'à cette époque descendaient d'ailleurs d'anciennes maisons princières. Un grand nombre d'émigrés étrangers, Allemands, Polonais, Tatars, Grecs, étaient entrés dans les rangs de la noblesse.

Le mode institué par le tsarine pour acquérir la noblesse héréditaire fut, vers le milieu du siècle actuel, et à plusieurs reprises, Toljet de quelques restrictions; cependant il est à remarquer que le rang d'officier obtint toujours plus de prérogatives que celui des fonctionnaires civils. — Présentement, le rang de colonel (de la 6^e classe) au service militaire donne encore droit à la noblesse héréditaire; dans le service civil, ce droit héréditaire ne s'acquiert que par le rang de conseiller d'Etat actuel, qui appartient à la 4^e classe. A partir de la 14^e classe jusqu'à la 9^e, tout gentilhomme a le titre de *lagorodit* (bien né); de la 8^e jusqu'à la 6^e, *vysokholagorodit* (très-noble); dans le service civil, la 5^e classe (rang qui n'existe pas pour le service militaire) prend le titre de *vysokorodit* (très-haut); la 4^e et la 3^e classe ont celui de *prévskhoditelstvo* (excellence); enfin les titulaires de la 2^e et de la 1^e classe sont qualifiés de *vysokoprévskhoditelstvo* (très-excellent).

Le baron d'Haxthausen s'exprime ainsi qu'il suit sur l'état actuel de la noblesse russe: « Il n'existe pas en Europe d'institution noble qui possède d'aussi grandes fortunes, des prérogatives personnelles et des privilèges aussi étendus, des droits politiques aussi importants, quant à l'administration des gouvernements et des districts, et un aussi considérable pouvoir matériel que la noblesse russe. (Observons que cet état de choses a été sensiblement modifié par l'émancipation des serfs proclamée par l'oukase du 5 (17 mars 1861). Plus de la moitié de toutes les terres cultivées lui appartenait, jusqu'en l'année 1861, comme propriété absolue. Plus de 22 millions d'âmes, dans la Russie d'Europe, étaient sinon ses sujets en principe, au moins et de fait ses serfs. On ne saurait cependant affirmer que la noblesse russe, si on la considère au point de vue des idées européennes, constitue une puissante aristocratie. Les dernières traces d'une telle aristocratie se sont en effet perdues dans la première moitié de notre siècle, alors que Moscou commença à se transformer de ville aristocratique en ville industrielle. Le manque d'esprit de corps git dans le sang des Slaves et notamment dans celui des Russes, et toute la civilisation européenne qu'ils ont acquise ne saurait acclimater cet esprit dans la vie populaire du Russe.

La noblesse russe a presque constamment vécu dans les villes, à la cour des princes; ses principales occupations ont été le service militaire et les emplois à la cour ou dans l'administration de l'Etat. Ce n'est, à proprement parler, que la petite noblesse pauvre qui vit sur ses terres et s'y occupe d'agriculture. C'est à cela qu'il faut attribuer le manque d'une économie rurale sagement organisée et l'habitude qu'ont adoptée les propriétaires d'abandonner la gestion de leurs terres à la commune, moyennant une certaine redevance (obrok). Aussi la noblesse n'a-t-elle pas un attachement bien prononcé pour ses propriétés; elle ne ressent pas pour l'héritage paternel cette tendre affection qui rend la possession du patrimoine si précieuse, et elle n'a aucune répugnance à vendre ses biens avec la plus grande facilité. Les fils héritent de leur père par portions égales, mais les filles ne reçoivent que la quatorzième part de la succession. Le testateur dispose librement du bien acquis, mais il est tenu à certaines restrictions légales relativement aux biens qu'il possède par héritage. »

De nos jours, et notamment dans ces dernières années, les progrès sensibles que l'on remarque dans l'éducation morale et intellectuelle de la jeunesse ont rendu la nouvelle génération de la noblesse, surtout à St-Petersbourg et à Moscou, très-accessible aux bienfaits de la science et aux questions qui intéressent l'humanité tout entière. Son influence sur les classes inférieures et l'ensemble des affaires en général ne saurait donc manquer de se faire bientôt sentir de la manière la plus favorable, pourvu qu'elle acquiesce assez de tact pour savoir bien distinguer les besoins réels, le positif et la pratique, de ces théories vagues nommées libérales, sans principes solides et qui ne sauraient produire aucun bon résultat. L'émancipation du serfage a été, comme nous l'avons dit, une mesure beaucoup plus importante et plus efficace encore pour la noblesse et son développement que pour le serf lui-même, et cette considération s'applique principalement aux petits propriétaires. En effet, les occupations de la noblesse et ses façons d'administrer avaient été jusqu'à présent en harmonie avec sa situation et ses seuls intérêts particuliers, et on ne saurait établir une ligne de démarcation bien tranchée entre la noblesse des campagnes et celle des fonctionnaires publics; car les deux catégo-

ries n'en forment plus ou moins qu'une seule, et la dernière même, si on pouvait la détacher de l'autre, l'emporterait de beaucoup sur elle en nombre et en importance. Le génie singulièrement mercantile et industriel de la noblesse aussi bien que de toute la population russe est sans doute un phénomène très-caractéristique; mais il devient moins frappant, si l'on considère que, en dehors de la population des paysans et de celle des marchands, tout le reste de la nation fait partie de la noblesse.

Comme il a déjà été question à diverses reprises, dans cet ouvrage, de la classe marchande et de cette partie de la population des villes (environ 4,500,000) qui n'appartient en général ni à la noblesse ni à la classe des paysans, nous nous occuperons présentement de la classe des paysans, autrement dit de toute la population des campagnes, qui se divise en odnovortses (fermiers nobles ou jadis nobles), en paysans cultivateurs libres, en paysans des apanages, paysans de la couronne et paysans des domaines privés.

Les odnovortses tiennent aux gouvernements du centre de la Russie et tirent leur origine d'abord d'une classe d'individus nommés jadis enfants de boyards (espèce de suite militaire des princes), et secondement de divers éléments formés d'une sorte de milice colonisée d'origine non noble, qui s'était établie, au dix-septième siècle, sur la frontière nommée alors Oukraina (pays frontière dans les contrées sud-est de la Russie d'alors), où elle avait reçu des terres à titre d'indemnité pour ses services. Sous Pierre le Grand, tous ces gens, dont chaque habitation devait fournir un soldat à pied et un cavalier monté, furent nommés odnovortses (ce qui signifie littéralement homme possédant un seul enclos). Plus tard, ils furent classés, relativement au recrutement, dans la catégorie des paysans libres; mais ils avaient le droit d'entretenir sur leurs terres des travailleurs formant une espèce particulière de serfs. Maintenant les odnovortses sont compris dans le système général d'administration qui régit les colons, avec lesquels ils forment un ensemble. Ils habitent spécialement les gouvernements de Koursk, d'Orël, et la partie occidentale de celui de Voronège.

La seconde catégorie d'odnovortses, qui habite, surtout dans le nord de la Russie, des fermes isolées, consiste en paysans indépendants possédant en toute propriété le terrain qui fait partie de leurs fermes, et qui n'appartiennent à aucune commune. On retrouve encore chez les odnovortses de la première catégorie des pratiques aristocratiques analogues à celles de la petite noblesse des gouvernements de la Russie-Blanche et de la Petite-Russie, qui faisaient autrefois partie de la Pologne; mais il n'en existe aucune trace chez les autres odnovortses. Ce sont, pour la plupart, des sectaires et des réfugiés d'une époque antérieure, comme tous les raskolniks établis dans les provinces occidentales de la Russie. Les deux catégories sont, relativement au reste de la population rurale de la Russie, dans la situation la plus favorable; leur nombre s'élève à 2 millions d'âmes. Les serfs affranchis avant le décret de l'année 1861, les yanchelchiks ou paysans de la poste, les paysans forestiers, etc., appartiennent, ainsi que les colons, à la seconde catégorie, c'est-à-dire aux paysans indépendants. Au reste, un grand nombre d'odnovortses ont perdu la totalité de leurs propriétés territoriales et se sont réunis à la communauté des paysans de la couronne, dont ils ne se distinguent en aucune manière par leur situation actuelle. La tradition seule de leur origine s'est conservée. Chaque paysan de la couronne ou affranchi peut se faire inscrire au nombre des odnovortses, s'il acquiert un terrain en toute propriété.

Les paysans des apanages, qui comptent environ 2 millions d'individus, sont, sous le rapport personnel et communal, presque absolument au même degré que les paysans de la couronne, au nombre d'environ 16 millions, auxquels ont été adjoints, comme nous venons de le dire, un grand nombre d'odnovortses; ou compte aussi parmi eux, depuis quelque temps, tous les paysans des colonies militaires qui ont été abolies. Le gouvernement ne considère en aucune façon l'indivisibilité des propriétés, ni la situation des fortunes, ni la capacité physique et morale des individus, ni leur force, ni leurs aptitudes; il a imposé à tous ces paysans le même obrok (la même redevance); il ne prend non plus nul souci des métiers ou professions qu'ils veulent exercer et sur lesquels ne pèse aucun impôt. Sous ce rapport, les pay-

sans de la couronne jouissent et ont toujours joui de la plus complète liberté; ils peuvent s'adonner à la profession qui leur convient, on ne les assujettit point à tel métier plutôt qu'à tel autre; mais, par contre, on ne leur en enseigne aucun. C'est ce qui fait que les paysans de la couronne ne se livrent qu'aux travaux qui procurent le plus de gain avec le moins de peine possible; ils ne s'occupent conséquemment que de métiers faciles et redoutent ceux qui exigent de la fatigue et de pénibles efforts. Contrairement à ce qui se pratiquait jadis à l'égard des serfs appartenant à des propriétaires, le gouvernement a imposé chacun de ses paysans comme individu, et non en considération de ce qu'il vaut personnellement et du métier qu'il exerce: ainsi le gouvernement ne frappe pas d'impôt la famille qui représente une force vive pour l'exploitation du travail réparti entre ses divers membres, mais il prend l'impôt sur chaque individu séparément.

Comme nous l'avons dit précédemment, il y avait en Russie, au commencement de l'année 1869, 22,560,000 serfs des deux sexes, répartis irrégulièrement dans les divers gouvernements. En leur conférant le bienfait de la liberté, le gouvernement leur a imposé l'obligation de payer, par un amortissement progressif, soit en travail, soit en argent, le prix d'une propriété faisant partie du territoire de la commune, et dont ils deviendront ainsi possesseurs incommutables. Jusqu'à l'acquiescement de cette obligation, ils ne restent, vis-à-vis de leurs anciens seigneurs, que dans les rapports de simples contractants, tandis qu'ils acquièrent dès à présent différents privilèges relativement à leurs intérêts dans les affaires communales. Abstraction faite de tous les avantages matériels qui, à la vérité, ne ressortiront qu'après plusieurs années et qui seront essentiellement basés sur une économie rurale plus rationnelle, l'essor moral donné à une population de 23 millions d'hommes, et y comprenant les serfs affranchis de la Transcaucasie, n'en est pas moins, dès aujourd'hui, un fait d'une immense portée.

Queux que fussent la résignation et la docilité du paysan jadis serf, l'immense majorité des individus de cette classe a reçu la liberté avec noblesse, reconnaissance et dignité, avec la conscience de ce qu'il doit à l'empereur pour si grand bienfait, et sans aucun ressentiment des rudes épreuves subies. Ceux qui ne connaissent pas ou qui ne veulent pas connaître le peuple russe, ceux dont la conscience n'a pu être peuplée pas sans reproche et qui ne comprennent pas le noble élan que doit donner l'émancipation, ceux-là seuls pouvaient attribuer aux masses des actions répréhensibles dont les rendent incapables la douceur de leur caractère et leur profonde vénération pour le tsar. Le texte mal interprété de l'ordonnance concernant l'affranchissement des serfs, ainsi que la mauvaise intention de quelques individus, ont seuls été la cause des troubles qui ont éclaté dans plusieurs endroits.

Indépendamment des paysans de la couronne et des apanages, les serfs formaient diverses catégories: ainsi il y avait les paysans des propriétés seigneuriales et ceux de divers ressorts, les paysans inscrits dans les fabriques et ceux qui étaient attachés à des établissements privés. Les paysans des propriétaires pouvaient eux-mêmes être subdivisés en paysans soumis aux lois générales du servage et en paysans dont la servitude n'était que conditionnelle. Les renseignements qui tiennent à l'esclavage n'ayant plus aujourd'hui qu'un intérêt historique et ethnographique, nous nous bornerons à présenter un rapide aperçu de l'origine du servage et de l'influence qu'il a exercée jusqu'à ce jour sur la société, l'agriculture et l'industrie. Nous ne saurions mieux faire, sur ce point, que de nous en rapporter à l'ouvrage intéressant et authentique publié par M. Troïnitcki au commencement de l'année 1861, et de lui emprunter quelques-uns des détails que nous allons exposer ici.

Le servage s'était développé en Russie pendant deux siècles et demi, peu à peu et d'une façon toute particulière. Ce servage, au surplus, n'était annuellement ce qu'on entendait par le mot esclavage dans le sens que lui donnaient le droit romain et le droit germanique; il ressemblait encore moins à celui qui existe aujourd'hui dans le sud des États-Unis d'Amérique. L'esclavage compris dans ce dernier sens existait, en effet, dans la Russie des temps anciens et dans celle du moyen âge jusqu'au règne de Pierre le Grand, sous le nom de kholopstvo et kabala. D'après les anciennes ordonnances de la pravda russe (code donné dans le onzième siècle), des soudalniks (dans la première moitié

du seizième siècle) et de l'oulojéni (en l'an 1649), les hommes nommés kholops, zakoupes et gens à kabala, qui avaient été réduits en esclavage, soit comme prisonniers de guerre, soit par droit d'achat ou par sentence du juge pour cause de dettes ou de crimes; ceux enfin qui s'étaient volontairement vendus pour un temps limité ou à perpétuité, étaient considérés comme propriété personnelle et absolue ou comme partie intégrante des biens d'un seigneur. Les lois accordaient cependant à ces esclaves une participation à certains droits personnels, sans leur reconnaître toutefois la possibilité de faire partie de la commune. Au reste, l'esclavage, sous cette forme, n'avait jamais pris de racines ni d'extension en Russie, même dans les temps les plus reculés. Il commença à diminuer peu à peu, à mesure que se consolidait l'autocratie de Moscou, et disparut complètement au commencement du dix-huitième siècle, époque où il se confondit avec le servage, qui s'était déjà largement développé. Dans le code des lois russes actuelles, (svod zakonov) décrété et promulgué par l'empereur Nicolas I^{er}, il n'existe plus le moindre vestige ni du principe de l'esclavage ni même du mot (ralstvo) qui en exprime l'idée.

D'un autre côté, le servage était absolument inconnu dans l'ancienne Russie. Les populations des campagnes, qui, jusqu'en l'année 1861, composaient la masse des serfs, étaient restés entièrement libres depuis la fondation de l'empire russe jusqu'à la fin du seizième siècle. Les paysans devaient payer divers genres d'impôts et s'acquitter de certains devoirs selon le territoire qu'ils habitaient, soit que ce territoire fit partie d'un domaine princier ou ecclésiastique, ou qu'il appartint à des villes, à des communes, à l'État ou à des personnes privées; mais ils avaient le droit de libre circulation d'un lieu à un autre, et celui d'établissement et de résidence dans les endroits qui leur paraissaient les plus avantageux. Une pareille latitude occasionna cependant de notables inconvénients dans ce grand empire auquel sa configuration topographique prescrit principalement les exploitations agricoles. Les impôts ne pouvaient être perçus régulièrement, des terrains considérables restaient sans culture, et les propriétaires fonciers étaient obérés par suite de leurs obligations envers l'État, surtout sous le rapport du service militaire. Le désir d'éloigner ces calamités et d'en prévenir le retour fut le premier motif sur lequel on se fonda pour attacher les populations rurales à la glèbe dans le lieu qu'elles habitaient.

On trouve déjà les premières traces d'une pareille mesure au temps de la domination tatar, lorsque, au milieu du treizième siècle (en 1257), les conquérants du pays décrétèrent le dénombrement de toute la nation russe afin d'assurer l'exacte perception des impôts. Il fut défendu à tous les habitants des villes et des campagnes qui étaient établis sur les terres de l'État de circuler sans autorisation d'une contrée à une autre. Au surplus, cette ordonnance n'avait encore aucune force permanente. Peu à peu, cependant, l'usage devint général de ne pas accorder aux paysans (krestianine, krestiané) le droit de se transporter d'un lieu à un autre avant la clôture des travaux des champs. Le terme fixé pour cette clôture était alors ordinairement au printemps, le jour de St-Georges (Youriev saint), le 23 avril, et surtout à l'automne, le jour de la fête du même saint, fixée au 26 novembre; mais on choisissait aussi quelquefois d'autres jours de fête. Cet usage, et particulièrement la fixation du jour de St-Georges d'automne comme terme au delà duquel la libre circulation était permise, reçut une sanction légale dans les soudebniks d'Ivan III en 1497 et d'Ivan IV en 1550. La décision légale qui attachait définitivement les paysans à la glèbe ne reçut son exécution qu'à la fin du seizième siècle.

Sous le dernier tsar de la dynastie de Rurick, Fédor Ivanovitch, les besoins toujours croissants de l'administration intérieure et les exigences des différents services de l'État rendirent indispensable la défense faite aux paysans de se rendre d'un lieu à un autre. Sur le conseil et par l'influence de Boris Godounov, alors tout-puissant, juré, le 24 novembre 1597, un ukase qui interdit à tous les paysans de sortir du domaine rural où l'oukase les aurait trouvés; ceux qui s'en étaient éloignés précédemment reçurent l'ordre de retourner dans l'endroit où ils avaient résidé cinq années auparavant, c'est-à-dire vers l'année 1592. C'était à cette époque qu'avaient été introduits les registres du recensement des habitants des différentes communes, et que, suivant toutes probabilités, la première ordonnance qui défendait toute circulation à la Saint-Georges avait été décrétée. Telle fut la première manifestation du servage des

paysans jusqu'alors libres. Il ne fut pas institué immédiatement d'une manière complète; il passa par diverses phases à l'époque des prétendants au trône, dans les commencements du dix-septième siècle, sous Doris Godounov, les faux Démétrius et Basile Chouisky. On peut même dire qu'il ne se développa complètement qu'à la suite de l'oulojéni (ordonnance relative à la fixation des droits des propriétaires et de ceux des paysans) décrétée par le tsar Alexis Mikhalovitch en l'année 1649. Ce décret, qui attachait les paysans à la glèbe d'après un mode nouveau, ne fut cependant pas un acte juridique faisant des paysans la propriété d'un maître quelconque; ce fut simplement une mesure de police administrative, qui d'ailleurs ne s'étendait pas seulement aux paysans vivant sur les domaines privés (votchinas et pomesties), mais aussi à ceux qui habitaient les villages dépendants des appanages de la couronne, les biens des monastères et les volosts appelés volosts noirs ou volosts de l'État, c'est-à-dire à toute la population rurale en général. Cette mesure avait autant pour but d'assurer l'accomplissement régulier des obligations dues à l'État que de faire cesser la dépopulation des campagnes, telles que famine, guerre et luttes intestines des partis. Ajoutons qu'en attachant les paysans à la glèbe, conformément à l'esprit des lois du dix-septième siècle, on voulait attribuer en même temps l'usufruit du sol aux paysans. Les propriétaires s'engageaient à conserver à perpétuité, au profit des paysans, une certaine portion de terrain pour des potagers et des champs, dont le produit devait appartenir à ces derniers; et cette partie de terrain fut toujours nommée terre de paysan, par opposition à celle du propriétaire, que l'on nomma terre votchinnia ou gospodskaja, c'est-à-dire seigneuriale.

C'est de ce premier lien qui attachait l'homme au sol que se forma peu à peu, et en subissant différentes transformations, l'état de servage en Russie; mais presque toujours l'usage et souvent même l'abus existèrent avant la loi, qui ne vint pour ainsi dire que sanctionner les changements établis dans l'existence du peuple par la force des circonstances.

Dans tout le cours du dix-septième siècle, non-seulement les paysans des boyards ou des propriétaires, mais aussi ceux des appanages, des monastères et de la couronne, ou tchernosotchniy (de chair noire), étaient attachés au territoire seulement auquel ils appartenaient, pour le paiement des impôts et redevances à l'État et au propriétaire. C'est ainsi que les habitants des cités, marchands et ouvriers, étaient de même attachés aux villes et aux possédants pour le paiement des impôts que ces villes devaient supporter; et les nobles, les enfants de boyards, étaient, pour cet objet, inscrits dans des livres à part. On concevait parfaitement que le gouvernement fût obligé de donner quelques droits aux propriétaires fonciers sur la personne des paysans qui habitaient leurs terres, puisqu'il les rendait responsables du paiement des impôts, des charges du recrutement, de l'équipement en temps de guerre, etc. Les propriétaires commencèrent bientôt à transporter leurs paysans non-seulement d'une terre à une autre, mais aussi de la terre elle-même à la cour seigneuriale, c'est-à-dire à en faire des gens attachés spécialement à la maison, en un mot, des serviteurs personnels. On commença même à les vendre sans la terre, ce qui fut permis à la fin du dix-huitième siècle, sinon généralement, du moins en partie. De cette manière les paysans, qui par la loi n'étaient attachés qu'au territoire seulement, devinrent insensiblement, par l'usage, attachés aussi à la personne du propriétaire.

Au commencement du dix-huitième siècle, cette seconde phase du servage s'établit d'une manière plus normale et plus distincte, par suite des réformes presque radicales apportées par Pierre le Grand dans toute l'administration civile de la vie publique en Russie. Le tsar, pour régler le recrutement et le paiement des impôts, introduisit en 1718, sous le titre de révision, un nouveau mode de dénombrement de la nation.

À dater de cette époque on substitua au paiement des impôts par chaque terre et à l'acquiescement des obligations par enclos, le paiement et l'obligation par tête, podouchy oklad (littéralement, obligation par âme.) Comme complément de ce règlement, la loi imposa aux propriétaires fonciers une entière et absolue responsabilité quant à l'acquisition du podouchy oklad et des autres charges résultant du service

militaire, tant pour eux que pour tous leurs paysans, serviteurs personnels, etc., c'est-à-dire pour toutes les personnes jadis esclaves, et les serfs en vertu de contrats (kholops) ainsi que pour ceux qui faisaient partie de la kabala. Dans ces deux catégories composées d'esclaves à peu près privés de toute espèce de droit dans l'Etat se trouvaient aussi des gens destinés à servir l'Etat; tandis que, d'un autre côté, la position des paysans comme classe sociale perdit beaucoup de son importance. Les paysans avaient été, en effet, jusqu'à cette époque, une classe sinon tout à fait libre, du moins à demi libre; tandis que dès lors on les mettait au niveau des gens privés de liberté. Ils conservaient pourtant encore quelques-uns de leurs anciens droits, par exemple celui d'entrer volontairement au service militaire, celui d'acheter des immeubles, de faire le commerce, etc. Les propriétaires, de leur côté, devaient pour ainsi dire des collecteurs ou fermiers responsables de l'impôt et des obligations des paysans envers l'Etat, et acquièrent en même temps un pouvoir très-étendu sur les habitants de leurs terres. L'obligation de compter les paysans par âmes et non par enclos — introduite comme mesure de finances et d'administration militaire plutôt que comme mesure de droit juridique — fut de fait la première loi qui plaça les paysans dans la dépendance personnelle des propriétaires fonciers. Pierre le Grand ordonna aussi, en 1721, d'inscrire les paysans comme attachés non-seulement aux terres, mais aussi aux fabriques, manufactures, etc., pour donner plus d'essor à l'exploitation des mines et à l'industrie.

Sous le règne de l'impératrice Anna Ivanovna et sous celui d'Elisabeth Petrovna, les liens de la dépendance du paysan vis-à-vis du propriétaire se resserrèrent encore davantage. Sans égard pour les droits des paysans, on faisait passer des gens de kabala à l'état de servage absolu, quoiqu'ils se considérassent seulement comme esclaves provisoires; puis on défendit aux paysans d'entrer au service militaire sans la permission de leur propriétaire; enfin, à l'époque de la seconde révision (1742), on ne faisait plus aucune différence entre les personnes de la domesticité et les paysans agriculteurs, et on les inscrivait dans les villages, mais non plus, comme autrefois, parmi les personnes faisant partie de la maison du seigneur. En ce qui touche les droits des propriétaires, les biens viagers (pomestie), c'est-à-dire les terres avec les paysans de la couronne, qui avaient été donnés temporairement aux gentilshommes comme récompense du service de l'Etat, furent déclarés propriété absolue des possesseurs d'alors. De cette manière, les pomesties et les votchinas furent placés au même niveau, et, ainsi que cela s'est pratiqué constamment depuis cette époque, la noblesse reçut le droit exclusif de posséder des terres avec des paysans, prérogative dont avaient joui jusqu'alors des personnes appartenant aux diverses classes de la société ainsi que des corporations entières, telles, par exemple, que des villes et des monastères. Quoiqu'il en soit, ce droit excluif des nobles n'eût encore, d'après le sens positif de la loi, pendant tout la première moitié du dix-huitième siècle, qu'une valeur en quelque sorte conditionnelle, c'est-à-dire formellement assujettie à l'obligation de servir l'Etat en qualité d'officiers ou, en cas d'impossibilité physique, comme fonctionnaires civils. Si cette obligation n'était pas remplie, la propriété retournait à l'Etat. Ce qui n'empêcha pas, que par le fait, les possessions se consolidèrent de plus en plus comme propriétés définitives dans la main des nobles.

La résidence invariable et absolue des paysans sur les propriétés foncières n'eut lieu que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, sous l'impératrice Catherine II. Elle fut le résultat de l'exonération complète pour la noblesse du service de l'Etat et la confirmation du droit qui lui avait été précédemment accordé d'acheter des villages. Par ce rescrit (dvorianskaia gramota), la noblesse fut élevée au-dessus des autres classes de l'empire, et le privilège qu'elle avait eu jusqu'alors à titre conditionnel de posséder des propriétés héréditaires avec des paysans fut dès lors absolu. Les biens ruraux devinrent donc la propriété complète de la noblesse. Le droit de possession du propriétaire noble, non-seulement sur la terre mais aussi sur les paysans qui l'habitaient, fut légalement fixé par un ukase du sénat de l'année 1792, où il était dit que les serfs des propriétaires et les paysans font et doivent faire partie des domaines où ils sont inscrits dans les actes concernant la vente d'une propriété, tout en payant les impôts à l'Etat conformément à la valeur du bien, impôts qui pèsent sur eux comme sur tout autre im-

meuble. Voilà comment, à dater de la fin du dix-huitième siècle, les serfs furent rangés au nombre des biens immobiliers, et comment l'état de servage, sous les rapports administratifs et financiers, devint un état légal.

C'est ainsi que se forma le servage en Russie. On voit que d'abord les populations libres de la campagne furent attachées au domaine qu'elles habitaient; puis, par une transition insensible, ce lien s'étendit du sol au propriétaire, sous la dépendance personnelle dont les paysans se trouvèrent placés; ensuite cette dépendance, d'abord conditionnelle, devint définitive, absolue, et conduisit finalement les paysans à un servage complet. Mais il faut bien remarquer que le caractère principal du droit des propriétaires relativement au servage ne changea point; c'est-à-dire que peu à peu la noblesse obtint et conserva légalement ses droits de possession, non sur la personne même du paysan, mais seulement sur les relevances qu'il devait acquitter, en d'autres termes, sur les obligations du paysan envers le propriétaire; et que les paysans, outre leurs devoirs envers les seigneurs, se trouvaient également liés envers l'Etat par des obligations de travail et de service. Ce caractère s'est conservé jusqu'à ce jour dans la législation russe. Toutes les ordonnances qui furent rendues à ce sujet depuis la fin du dix-huitième siècle aussi bien que dans la première moitié du dix-neuvième avaient essentiellement pour but l'exacte fixation des devoirs des paysans et la restriction des actes arbitraires des seigneurs envers la personne de leurs serfs. Les prescriptions et formalités décrétées à cet égard durent insensiblement se perdre dans la diversité des conditions auxquelles était soumise la possession territoriale dans les diverses parties de cet immense empire, si différentes entre elles à tant d'égards. Les ordonnances sur ce sujet durent admettre beaucoup d'exceptions et de modifications par rapport aux nouvelles contrées annexées à la Russie, à l'Ouest et au delà du Caucase, qui avaient également une population esclave, des intérêts divers d'organisation d'état et de communes.

Ajoutons que les formes du servage s'adoucirent de plus en plus par les progrès généraux de la civilisation. La rigueur des obligations imposées aux paysans et les obstacles qu'elles apportaient aux efforts tentés pour l'amélioration de leur situation commencèrent à prendre du poids dans l'opinion publique. Tout cela agissait directement sur l'état du servage tel qu'il existait en principe et de fait jusqu'à l'année 1861, et tel que l'a trouvé la réorganisation récemment décrétée, qui indique dans les vues du gouvernement actuel un progrès si grandiose. Les bases principales de cette réorganisation sont d'abord l'affranchissement des paysans de la dépendance personnelle des propriétaires, puis la répartition du terrain destiné à leur culture et à celui de leur famille, au prix de certaines obligations qui leur sont imposées, mesure naturelle, pratique et indispensable pour améliorer leur sort et assurer leur existence; car aussi longtemps que la classe des paysans subsistera en Russie dans les conditions actuelles, la jouissance d'une certaine portion de terrain sera inséparable de la liberté qu'on vient de leur donner.

L'impératrice Catherine II a placé la classe noble en Russie dans une situation plus normale et a déterminé le véritable caractère de cette grande institution en dispensant les gentilshommes du service obligatoire; elle a en son sein en même temps d'établir les droits et les obligations des classes bourgeoises sur des bases plus solides. Mais une moitié de la population rurale en Russie se trouva, pendant le règne de cette illustre souveraine, non-seulement sous la dépendance générale de l'Etat, mais encore sous la dépendance personnelle de la noblesse, et se vit ainsi placée, relativement à ses droits civils, dans un état d'inégalité et d'infériorité vis-à-vis de l'autre moitié des habitants des campagnes, qui ne dépendaient immédiatement que de l'Etat. C'est à son auguste arrière-petit-fils que la Providence a confié la sublime mission d'être le libérateur de cette moitié de la population rurale de l'empire. La noblesse russe, comprenant toute la grandeur de la pensée de son souverain, s'est efforcée de répondre par un acquiescement unanime aux paroles qui ont été adressées du haut du trône en l'année 1857, paroles vraiment immortelles et qui proclamaient la nécessité d'améliorer l'état d'une classe si nombreuse en lui rendant l'indépendance et la dignité morale. C'est donc à notre époque qu'il était réservé de voir disparaître de la législation de l'empire toutes ces nuances qui marquaient du sceau d'une injuste inégalité les droits de plus d'un tiers des habi-

tants de la Russie. Cette inégalité n'était pas chez nous, comme dans l'Europe occidentale, une conséquence de la conquête ou de la domination violente d'une classe sur une autre; elle n'était pas la suite d'une mesure gouvernementale excusable peut-être dans son but et qui avait son utilité dans l'état transitoire où s'est trouvée la Russie lorsqu'il s'agissait de forcer, pour ainsi dire, les populations rurales à abandonner leurs habitudes nomades pour s'établir à une vie plus sédentaire. Aujourd'hui, cette inégalité est évidemment surannée et a été même reconnue préjudiciable au développement du bien-être de la Russie et de toutes ses forces productives.

Les paysans soumis jusqu'ici aux règlements généraux du servage étaient obligés d'obéir passivement au propriétaire en tout ce qui n'était pas contraire aux lois générales de l'Empire, de lui payer l'obrok (redevance annuelle), de faire la corvée, etc. Le paysan ne pouvait passer dans un autre domaine ni changer sa manière de vivre ou son genre de travail, ni entrer au service militaire, sans la permission de son seigneur; il ne pouvait, sans demander cette même permission, s'éloigner du lieu de sa résidence habituelle, acquérir aucun immeuble ni même se marier; mais il se trouvait soumis à l'action directe de l'Etat relativement à ses intérêts communaux, à ses redevances, à ses obligations et au jugement des affaires criminelles. Les possesseurs de terres habitées par des paysans devaient être nobles héréditaires; ils avaient le droit d'imposer au paysan toutes sortes de travaux et d'obligations, sans cependant excéder ses facultés et ses forces; ils pouvaient céder le paysan à d'autres seigneurs, sous certaines conditions fixées par la loi, le forcer à s'établir sur d'autres terres, le punir pour des délits correctionnels envers le pouvoir seigneurial ou par suite de différends survenus entre eux sur des affaires pécuniaires et autres. Par contre, le seigneur devait prendre soin de l'entretien du paysan en temps de disette, et de son bien-être en général; il lui devait assistance dans ses démêlés avec des tiers et assumait la responsabilité envers l'Etat de l'acquiescement exact des impôts.

Les serfs soumis aux lois générales du servage se divisaient en deux classes : en paysans (krestians) dans le sens rigoureux de ce mot, qui habitaient les terres du seigneur, et gens de la domesticité, autrement nommés de la cour seigneuriale (dvoroyié loubdi).

Les paysans proprement dits composaient la grande majorité des serfs. Leur obligation essentielle consistait à cultiver les terres sur lesquelles ils étaient établis, en travaillant trois jours par semaine pour le propriétaire; ils recevaient de lui, par compensation, une étendue de terrain suffisante pour leur entretien et celui de leur famille. Ce terrain, qui n'était pas donné à l'individu séparément, mais à la commune, se nommait terre de paysan et comportait en général environ un tiers de toutes les terres cultivées. Les paysans s'acquittaient de leurs obligations soit par le travail personnel (corvée ou barchtchina, dérivatif de barine, seigneur) sur les terres du propriétaire, soit par le paiement d'une somme fixée par ce dernier. Selon ces différentes manières de s'acquitter, les paysans se nommaient *isdielnyé* ou *barchtchenyé* et *obrotchenyé*. Le propriétaire pouvait en tout temps changer ces rapports et ces devoirs, ce qui se rencontrait fréquemment, même les réunir et les mettre à la charge du même individu. Les gens de la cour seigneuriale composaient la dernière catégorie des serfs du propriétaire; leur condition était presque identique à celle du véritable esclavage personnel. Le chiffre des gens de la cour seigneuriale (ou de la domesticité) s'élevait, dans toute la Russie d'Europe, à 1,466,500, dont environ 25,000 étaient inscrits non sur des domaines, mais à la cour seigneuriale ou ne payaient qu'une redevance en argent. La majorité des gens de la cour, dont le nombre, contrairement à celui des serfs en général, avait augmenté depuis vingt ans, se trouvait dans les gouvernements de Koursk, de Khar'kov, d'Orel, de Poltava, de Tambov, de Biazan, de Toula, de Voronège, de Kherson, d'Yékatérinoslav, de Tchernigov, de Smolensk, de Saratov, de Tver et de Penza. Les gens de la cour seigneuriale se distinguaient essentiellement des autres paysans en ce que leur travail n'était pas exigé seulement pendant trois jours par semaine, mais d'une manière permanente; qu'ils ne recevaient aucune portion de terrain, mais étaient complètement entretenus aux frais du propriétaire. En dehors des paysans et des gens de la cour il y avait encore la catégorie des serfs des fabriques et autres établissements industriels (zavodskié), c'est-à-dire

de ceux qui appartenaient spécialement à des fabriques ou à des établissements d'industrie et qui y remplissaient la corvée.

Les paysans placés dans un état de servitude relative, dont le nombre s'élevait à 354,000, ne se trouvaient que dans les gouvernements de Pougnet, nagnère provinces polonoises, surtout dans les gouvernements de Volhynie, de Podolie, de Minsk et de Kiec; inutile donc d'en parler ici, où l'on n'a à s'occuper que des Russes. Ils tiraient leur origine de circonstances particulières remontant à une époque très-ancienne, et se divisaient en paysans des ordres, paysans des jésuites, des fiefs, et paysans des domaines confisqués; ils comprenaient aussi, mais en petite partie, la classe nommée paysans obligés, lesquels étaient établis sur des domaines seigneuriaux ou sur des majorats que le gouvernement donnait à des personnes privées.

La seconde catégorie principale de serfs comprenait ceux inscrits dans divers ressorts tels que les établissements de bienfaisance, les villes, les églises et les convents, dans les provinces occidentales de l'Empire. Parmi eux, 5,000 appartenaient à des odobroverts; leur nombre total ne se montait pas au delà de 40,000 âmes.

La troisième catégorie principale de serfs était celle des paysans inscrits dans les fabriques et autres établissements d'industrie appartenant à l'Etat ou à des particuliers. Cette classe se forma au commencement du dix-huitième siècle, par les ordres de Pierre le Grand, et fut composée de paysans qui devaient, par villages entiers, faire la corvée pour les établissements en question. 543,000 individus furent compris dans cette catégorie; le plus grand nombre d'entre eux étaient disséminés dans les gouvernements de Perm, qui en comptait 278,000, dans celui d'Orenbourg, 100,000, de Kalouga, 137,000, et de Koursk, 21,000.

Le chiffre absolu des serfs affranchis dans les divers gouvernements est d'un intérêt ethnographique moins grand que leur nombre pris relativement à l'ensemble de la population, ainsi que leur répartition sur des propriétés plus ou moins grandes. La personnalité des propriétaires, les circonstances locales et le règlement des intérêts relatifs à l'obrok ou à la corvée, etc., offraient et présentent encore mille nuances variées dans la situation matérielle et morale des paysans. Nous ne pouvons faire connaître ici ces divers points que par quelques traits généraux; nous nous bornerons, en conséquence, à de simples et rapides observations. Constatons d'abord que les paysans des propriétaires nommés moyens, c'est-à-dire de ceux qui possédaient de 100 à 500 âmes (environ 200 l'un dans l'autre), se trouvaient dans les conditions matérielles et morales les plus favorables. Les paysans des petits propriétaires, c'est-à-dire de ceux qui possédaient au-dessous de 100 âmes (soit 25 l'un dans l'autre), se trouvaient au contraire dans les plus mauvaises conditions, sinon relativement à leur position matérielle, au moins en ce qui touchait leurs devoirs et la somme des obligations qu'on exigeait d'eux. Quant aux paysans des grands propriétaires, c'est-à-dire de ceux qui possédaient depuis 500 jusqu'à 20,000 âmes et au-dessus (soit 1,200 l'un dans l'autre), ceux-là se trouvaient en quelque sorte dans une situation moyenne; car, quoiqu'ils fussent trop éloignés de leurs seigneurs qui ne pouvaient s'occuper de leur sort, les paysans de cette catégorie étaient opprimés par les intendants et soumis à des redevances exagérées. Il est vrai qu'ils n'avaient pas à faire en masse de trop rudes corvées, mais on les y soumettait isolément, quelquefois même arbitrairement, et leur situation matérielle laissait beaucoup à désirer. Quelques-uns cependant faisaient exception à la règle et finissaient par devenir riches, au point qu'on comptait même parmi eux des millionnaires.

Ne voulant nous occuper ici que des Russes de la Grande-Russie, nous devons reconnaître que chez eux le servage était à la vérité plus répandu, mais aussi dans des conditions moins défavorables que chez leurs voisins des autres gouvernements de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche. La raison en est que précisément, dans les gouvernements de la Grande-Russie, la majorité des paysans appartenait à des domaines de moyenne étendue. La situation des gens de la domesticité était la plus mauvaise; car ils étaient réellement esclaves, comme nous l'avons dit plus haut, et dépendaient de la volonté arbitraire de leur seigneur. Ceux dont la moralité laissait le plus à désirer et qui ne vivaient que pour le moment présent, sans aucun soin ni souci de leur avenir, étaient les paysans attachés aux établissements industriels; leur nombre ne suffisait pas toujours, il fallait souvent leur en adjoindre beaucoup d'autres qui payaient leur obrok par des travaux de cette nature.

Terminons cette esquisse du paysan de la Grande-Russie par un rapide coup d'œil sur ses rapports avec la commune et sur sa situation toute particulière relativement à l'économie rurale et à l'industrie.

La commune russe — dont l'origine et le nom n'indiquent pas autre chose qu'une famille plus étendue dans laquelle tous les membres travaillent et possédaient en commun — est une institution très-étroitement liée aux intérêts primitifs de l'existence même des Russes et en parfaite harmonie avec leur caractère national; c'est le fruit immédiat de leur égalité sociale dans l'antiquité, de leur penchant pour l'association et de leur besoin de solidarité. Dominant par sa durée tous les changements politiques intérieurs et extérieurs, ainsi que toutes les réformes administratives, la commune du paysan russe (*mir*, *obchtchina*) est un Etat dans l'Etat, un anneau de la chaîne qui unit le paysan au gouvernement, à côté de ses rapports vis-à-vis du propriétaire. L'individu se trouve, à l'égard de la famille, dans les mêmes rapports que la famille à l'égard de la commune et la commune vis-à-vis de l'Etat. Les impôts, les redevances et les autres prestations en nature, etc., sont exigés de la commune par l'Etat, et la commune à son tour les exige de la famille ou des individus. Le territoire d'une commune appartient à tous ses membres en général, soit qu'il dépende de la propriété d'un seigneur ou d'une propriété de la couronne. La répartition de ces terres entre les divers membres de la commune ne peut être faite que par la commune tout entière ou du moins avec son assentiment. Tous les membres de la commune ayant atteint leur majorité ont les mêmes droits sur le terrain communal, et chacun peut exiger une part égale de terres labourables, de prairies, etc. Cependant, au moment de la répartition qui se renouvelle périodiquement, on prend ordinairement en considération le nombre des personnes et les besoins de chaque famille, ainsi que la quantité de bras valides qu'elle peut employer pour le travail, — sans qu'il en résulte de grandes contestations, que savent d'ailleurs éviter la sagacité naturelle et la tolérance fraternelle du paysan russe. Lorsqu'un paysan meurt, la part de terrain qu'il a cultivée n'est point partagée entre ses héritiers et ne peut être donnée à des filles qui se seraient mariées à des paysans d'autres villages ou soumis à d'autres conditions d'existence. Cette part revient à la masse générale, à la commune, d'après la décision de laquelle elle est concédée à un nouveau possesseur. C'est ainsi que, jusqu'à présent, les paysans russes nommés libres n'ont possédé réellement aucune propriété privée dans le sens réel qu'on donne à ce mot en Occident, à l'exception toutefois des campagnes, jardins et maisons d'habitation qu'ils ont pu acquérir par leur industrie. La commune rurale est parfois véritablement une sorte de petite république dans laquelle l'individu est en principe complètement absorbé par l'ensemble et peut conséquemment être tout à fait expulsé, si sa conduite n'offre pas les garanties nécessaires. Relativement à l'Etat, la commune représente l'être abstrait qui paye l'impôt et qui organise comme il l'entend l'administration intérieure de sa propre maison. L'Etat n'a de rapports qu'avec la commune et non avec les différents individus qui la composent. L'âme tout entière du véritable Russe tenait jusqu'à présent à cette institution antique, nationale et populaire, à laquelle il était surtout redevable d'une protection efficace contre les empiétements dont il était souvent menacé, et surtout de l'intelligence et de la hardiesse dont il fait preuve dans toutes les circonstances de sa vie pratique. Les effets de l'administration communale du campagnard russe ont été d'une utilité immense, incalculable; c'est grâce à eux surtout que le peuple est resté intact et pur de toute influence étrangère; ils ont donné à l'élément russe son véritable caractère et mis en relief les points par lesquels il diffère de l'élément polonais, dont l'influence essaya de se faire sentir dans l'ouest et le sud-ouest de la Russie. Mais ces avantages, qui tiennent à l'ancien esprit de la slavisme — conservé dans l'élément russe malgré toutes les influences étrangères, et qu'il possède encore, — sont, pour la plupart, des avantages moraux beaucoup plus que matériels. On peut même affirmer que le bien-être matériel des Russes de la Grande-Russie, fruit de l'agriculture et conséquemment basé sur le travail qui lui convient le mieux, se trouvait en proportion inverse du bien-être moral produit par l'organisation communale. C'est, en effet, le fardeau écrasant des obligations communales sous le rapport matériel qui décida les paysans à abandonner en masse l'ancien foyer paternel et à préférer la servitude à une liberté si onéreuse.

Ainsi que nous l'avons dit, l'organisation de la commune se créa d'elle-

même, sous l'inspiration de l'esprit colonisateur inné chez les Slaves de l'est; cette organisation se consolida par leur établissement sur d'immenses contrées incultes, par l'instinct patriarcal de la famille agrandie, où tous travaillant ensemble, dirigeant leurs efforts communs vers un seul et même but. La commune n'était donc, à son origine, qu'une très-grande famille dont le chef devait son pouvoir non à la naissance, mais à l'élection. L'état d'isolement de la commune et les limites dans lesquelles elle se trouvait renfermée devaient cesser avec l'accroissement de la population et le développement de la colonisation, et l'attachement absolu à l'ancien organisation devait naturellement en souffrir quelque atteinte. On commença à changer fréquemment de commune, le plus souvent, à la vérité, par suite de l'oppression administrative, ce qui développa cette tendance au déplacement innée dans la population, que les princes indépendants n'avaient pu que restreindre dans la limite de leur pouvoir et de leur pays, mais que le grand-duc détruisit plus tard dans toute l'étendue de l'empire moscovite, en attachant les paysans à la glèbe. Aussi longtemps qu'il y eut beaucoup de terres à partager, et tant que la culture du terrain n'exigea point de soins rationnels et ne demanda pas d'engrais particuliers, la répartition des terres dans les communes ne rencontra aucune difficulté; mais plus la population augmenta, plus le terrain cultivable à partager devint restreint et exigea des soins mieux entendus. C'est alors que les intérêts des communes ne subsistèrent plus dans leur état normal et commencèrent à être lésés. Aujourd'hui encore, et bien souvent dans beaucoup de contrées, il est question du manque de terrain. Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, c'est cependant un fait reconnu; mais ce manque de terrain n'est que relatif, ainsi qu'on va le voir. D'abord, dans la plupart des gouvernements, la quantité de terres cultivées n'est pas, proportionnellement, très-considérable; puis elles sont souvent très-éloignées des villages; quelquefois aussi on manque de bétail pour le fumer et le labourage des champs. La culture triennale exige une étendue considérable de terrain, et les procédés agricoles ne sont que trop souvent dans l'enfance. C'est par ces divers motifs qu'on ne récolte guère, en Russie, sauf peut-être dans les gouvernements de Koursk, d'Orël, de Voronège et de Penza, que le sextuple ou le septuple du grain, et cette quantité est absolument nécessaire pour assurer l'existence des habitants.

L'usage si ancien de vivre réunis par grandes familles et de former des communes avait sans doute aussi sa raison d'être dans l'impérieux besoin de sociabilité qu'éprouvent les Russes. A l'exception de ce qui se pratique dans les gouvernements du nord et de l'est — mais là plutôt pour des raisons politiques et religieuses que par une tendance particulière des habitants, — les Russes ont en général, comme nous l'avons dit plus haut, une telle répugnance à s'éloigner du village pour aller s'établir dans les fermes séparées, qu'ils préfèrent sacrifier les avantages matériels qui en résulteraient pour eux plutôt que de se priver de jouir de la vie en commun, du plaisir de passer la soirée chez leurs parents, leurs voisins, de se divertir ensemble pendant les jours de fête, etc. Il faut cependant reconnaître que les rapports si intimes du paysan avec la commune sont, dans les circonstances actuelles, décidément préjudiciables aux progrès d'une économie rurale intelligente, plus indispensable aujourd'hui que jamais. Ils nuisent aussi au développement de l'individu, qui s'annihile complètement dans les rapports et les intérêts communaux, et ne peut, matériellement et moralement, prendre aucun essor. Ces idées et ces intérêts relatiens à la glèbe l'homme industriel qui pourrait devenir un ouvrier habile, et sont aussi un fardeau souvent enlaidissant pour le cultivateur lui-même, car ils n'inspirent point l'amour de l'agriculture, l'ardeur de la production et de la conservation, en un mot l'idée de la propriété et la satisfaction que donne une possession acquise par de loyaux et honorables travaux. Il est vrai qu'avec le système de la commune il n'y a pas eu de pauvres parmi les habitants des campagnes en Russie; mais en principe, et avec un bon système de répartition du terrain que l'avenir doit nécessairement développer, le prolétariat n'est pas à redouter; car malgré la densité de la population, qui devra naturellement s'accroître dans de grandes proportions, chacun ayant le droit d'acquiescer et de posséder du terrain, le goût de la propriété naîtra en dépit de la commune, et on verra beaucoup de petits cultivateurs libres et heureux sur leurs terres.

Le Russe de la Grande-Russie, si clairvoyant, si pratique, qui connaît si bien son pays et ses besoins, et qui saura comprendre les

conjonctures actuelles, n'abandonnera jamais entièrement la culture de la terre et ne voudra pas même la négliger pour s'adonner exclusivement au commerce et à l'industrie. C'est maintenant, au contraire, qu'il s'occupera plus sérieusement encore de travaux agricoles, ce qu'il a déjà commencé à entreprendre en affermant des terres pour lesquelles il paye une certaine somme, lorsqu'il peut le faire sans entraves, d'une façon avantageuse pour lui, et que ses moyens et ses forces le lui permettent. Ce genre de fermage est déjà très-répandu parmi les paysans de la couronne. D'un autre côté, les entreprises et les spéculations les plus hardies et les plus éloignées le captiveront aussi et exerceront son intelligence et ses forces, lorsque rien ne gênera plus la liberté de ses mouvements, quand aucune contrainte ne pesera sur lui et qu'aucun lien ne le retiendra plus à la glèbe, à laquelle il devrait souvent faire tant de sacrifices sans en tirer des ressources suffisantes pour sa subsistance. La mobilité naturelle au Russe et sa facilité à participer à des associations, pouvant prendre tout leur essor par l'affranchissement de la glèbe et par une sage modification des rapports communaux, en verra se produire d'immenses résultats, tant pour l'agriculture que pour l'industrie et le commerce. Le petit nombre de voies de communication qui existent actuellement en Russie, tandis qu'elles seraient précisément si nécessaires dans ce grand pays si peu peuplé, et le mauvais état des routes existantes, apportent encore, on le sait, de fréquents obstacles au développement de l'agriculture, obligée de lutter, en outre, contre les difficultés du climat. L'émancipation des serfs amènera d'abord, dans de grandes proportions, un emploi plus rationnel des forces productives du pays et conforme à la nature particulière des différences climatiques et locales de la Russie d'Europe; le contraste du nord, en grande partie industriel, avec le sud, presque exclusivement adonné à l'agriculture et à l'élevé du bétail, devenant de jour en jour plus saillant, ces deux zones se prêteront un mutuel secours au lieu de s'opposer dans un antagonisme stérile. Le paysan qui aime à aller périodiquement dans les villes pour y gagner quelque argent n'a pas toujours en vue un but purement pécuniaire, bien qu'à la fin de la saison il rapporte le plus souvent au foyer domestique et qu'il sache employer utilement le petit pécule si péniblement amassé; mais, ainsi que nous l'avons dit, le Russe n'aime guère les travaux pénibles; il préfère le commerce et même le petit trafic. Le séjour des villes a beaucoup d'attrait pour lui, la nourriture et les vêtements y étant meilleurs; mais il se laisse séduire par les distractions, entraîner quelquefois par les mauvaises fréquentations, et le gain qu'il avait espéré obtenir de salaires plus élevés devient assez problématique; de plus, il contracte l'habitude de boire d'une manière immodérée, ce qui achève de détruire sa moralité aussi bien que sa santé. Le paysan gagnerait souvent bien davantage en cultivant avec soin le sol qu'on lui laisse, et il agirait ainsi d'une façon plus profitable pour sa famille. A vrai dire, ceux qui ne quittent leur village que pour peu de temps trouvent à réaliser des gains assez avantageux et sont plus disposés à amasser que ceux qui résident longtemps dans les villes.

La part de terre des domaines appartenant à des particuliers, qui était donnée à la commune, c'est-à-dire au tiago (maison, famille), pour la répartir entre les paysans, formait, à l'époque du servage, les deux tiers environ de toutes les terres labourables du domaine. Pour prix de cette concession de terrain, les paysans devaient, avec leurs bestiaux et leurs propres ustensiles aratoires, cultiver les champs de leurs maîtres, sans que ceux-ci eussent besoin d'entretenir un personnel de travailleurs, un mobilier de campagne ou une économie rurale quelconque. Les paysans installés de cette façon n'avaient pas d'impôts à payer et n'étaient tenus qu'à une corvée proportionnée aux travaux à effectuer sur la portion de terrain conservée spécialement par la propriétaire; cette corvée, ainsi qu'on l'a dit plus haut, n'excédait pas légalement trois jours de travail par semaine. L'importance de la corvée avait aussi une certaine influence sur la répartition du terrain dans la commune. Relativement au règlement de l'obrok, chaque individu mâle recevait une part égale de terrain (les fils mineurs étaient comptés avec leur père pour une seule part); mais chaque homme devait aussi se charger d'une part égale d'impôts (obrok). Ceci n'interdisait pas aux paysans de prendre souvent plusieurs parts dont ils payaient l'impôt en proportion de l'étendue des champs qui leur étaient données à bail. Les enfants et les vieillards ne pouvant naturellement pas faire la corvée, étaient exempts de toute charge; mais ils ne participaient

pas à la distribution du terrain qui était attribué aux travailleurs comme équivalent de la corvée. Il devint donc nécessaire d'adopter un autre principe de répartition des terres, et c'est alors qu'on les distribua par tiagos.

L'idée que représente le tiago est difficile à exprimer dans une autre langue que la russe. Traduit littéralement, ce mot signifie la force de trainer, la quantité de travail qu'une famille, une maison ou une ferme peut faire, en un mot, l'unité de travail motivant l'unité de partage. Le tiago a une signification qui tient le milieu entre l'idée de famille et d'époux. Le mariage est donc indispensable pour la formation d'un tiago: aussi les trois parties intéressées au mariage et qui y apportaient leur concours se réunissaient-elles souvent dans la pensée d'en hâter la conclusion. C'était d'abord le seigneur, intéressé à posséder beaucoup de tiagos; puis la commune, pour laquelle un nouveau ménage était une unité de plus pour le travail, qui lui profitait surtout lorsqu'elle pouvait disposer de beaucoup de terrain; enfin les pères de famille, qui voyaient avec joie une augmentation de forces pour les membres de la famille, dans laquelle tous travaillaient au profit du ménage commun; car, en Russie, les fils mariés vivent le plus souvent dans la maison paternelle sans former de ménage à part. Tous ces intérêts concordants faisaient singulièrement le mariage: aussi ne voit-on presque jamais de célibataires parmi les Russes des classes inférieures. Outre la division par tiagos, et parallèlement à elle, on trouve encore les *boyles*. On nomme ainsi des hommes et des femmes qui ne forment pas un tiago complet; ce sont, pour la plupart, des veuves ou des hommes vivant seuls, qui, ayant moins de forces productives, jouissent néanmoins de quelques droits séparés de ceux de la commune. Dans le nord de la Russie il existe aussi des individus que l'on appelle *polovniks* (demi-paysans), ainsi nommés parce que, en leur qualité de fermiers d'un terrain pris à bail, ils fournissent en nature la moitié du revenu du terrain sur lequel ils résident, soit qu'ils habitent leurs propres fermes, soit qu'ils demeurent dans des maisons louées dans le voisinage. Parmi les paysans de la couronne on trouve, à la tête des petits villages, des individus qu'on appelle *dessiatniks* (c'est-à-dire surveillants de dix hommes ou maisons); ces *dessiatniks* sont, dans les grands villages, les aides des *sotsiks* (centeniers), on leurs subordonnés lorsque plusieurs villages sont réunis par une administration commune. Plusieurs communes villageoises forment une *obchetchina* (communauté) sous la direction d'un *starchina* (ancien); plusieurs *obchetchinas* composent une *volost* placée sous l'autorité du *golova* (chef, tête) et de la *volostnaïa-ouprava* (administration de la volost); plusieurs *volosts* forment un arrondissement (*okrong*) sous un *okroujnoï-natchalnik* (président de l'okroug), fonctionnaire civil d'un rang déjà assez élevé. Dans les villages qui ont la propriété de particuliers, l'ancien ou chef du village se nomme *starosta* (ancien).

L'industrie manufacturière des Russes a la plus grande influence sur la prospérité de l'empire, où elle répand partout l'aisance et la vie; d'un autre côté, le commerce avec les pays étrangers n'a pas diminué; il s'est simplement modifié quant aux marchandises qui forment l'objet de ses spéculations. Indépendamment du goût très-prononcé des Russes pour le commerce et l'industrie, il est certain que les circonstances nouvelles que nous venons d'exposer les pousseront avec plus de force et d'énergie dans cette voie féconde. Les métiers ont aussi, en Russie, une organisation véritablement nationale et qui remonte à la plus haute antiquité.

Parmi les gouvernements où l'on s'occupe d'industrie, ceux de Moscou, de Pétersbourg, de Vladimir et de Perm sont les plus remarquables par leur activité et l'importance de leurs produits; les trois premiers par leurs fabriques, le dernier par ses usines métallurgiques. Le gouvernement de Moscou dépasse du double celui de Perm sous le rapport du bénéfice absolu que l'industrie lui procure; mais il le cède à cet égard d'environ un tiers au gouvernement de Pétersbourg. Quoique entretenue dans les villages par un prodigieux mouvement de métiers de toute espèce, l'activité des fabriques est cependant beaucoup moins grande dans les gouvernements d'Orél, de Kostroma (aux environs du Volga), de Tambou, de Riazan, de Kalouga, de Nijni-Novgorod, de Simbirsk, de Koursk, de Samara, de Tver, d'Orébourg et de Voronéje. Puis vien-

nent en troisième ligne les gouvernements de Toula, de Viatka, de Saratov, de Penza, de Kazan, de Yaroslav, de Pskov, de Nougorod et de Smolensk. Dans le reste des gouvernements de la Grande-Russie, l'activité des fabriques est presque nulle, et le commerce aussi bien que l'agriculture n'y sont pas dans un état plus florissant.

Mais ce qui est d'un intérêt géographique bien plus remarquable encore que l'activité industrielle, c'est le caractère en quelque sorte rustique de l'industrie en général. Dans les environs des grandes villes manufacturières, telles que Moscou par exemple, le travail des fabriques est pour ainsi dire transporté à la campagne, dans les villages. La fabrique fournit la matière première et les jeunes filles du village la rapportent ouvrière à la ville. La tendance toute particulière qui dirige vers l'industrie des districts entiers de la Grande-Russie est de nature toute différente; car non-seulement le même métier est exercé par tous les habitants d'un même village, mais même aussi par la population entière de certains districts; singularité qui s'explique par les rapports primitifs des familles et des communes, et par le mode de colonisation pratiqué dans des temps plus reculés. Le genre d'occupation d'une famille devient bientôt, au fur et à mesure de son accroissement, celui de toute la commune, et s'étendit de celle-ci à tout le district. On trouve aussi, en Russie, des artisans et des marchands ambulants qui se livrent pendant l'hiver à quelque métier dans leur village natal, et qui, attirés par l'appât du gain, le quittent en été pour aller au loin travailler comme jardiniers, maçons, charpentiers, etc. Ce dernier mode d'industrie est moins le résultat de la nécessité — car il est possible que le travail manque au village — que la conséquence d'un goût inné chez les Russes pour les voyages dans des contrées éloignées. Ce goût prédomine à tel point que ceux qui exercent le même métier changent fréquemment de séjour pendant l'été, et que les ouvriers d'un gouvernement se trouvent remplacés par ceux d'un autre. Dans la plupart des gouvernements, les travailleurs ne manquent pas d'ouvrage et peuvent réaliser un gain assez considérable; mais, malgré le peu de variété des aspects de la nature, le Russe aime un continué changement; il cherche toujours de nouveaux aliments à son insatiable gaité; aussi préfère-t-il les grandes agglomérations de travailleurs, quelque pénibles que soient les travaux à exécuter, et se préoccupe-t-il fort peu de la perte d'argent à laquelle il s'expose par des déplacements fréquents. De là provient, chez l'ouvrier russe, un changement souvent fort original dans le genre de ses occupations, selon les circonstances et les saisons, ce qui lui offre, il est vrai, plus d'avantages; système absolument contraire à celui qui se pratique chez les artisans de l'Europe occidentale, et surtout en Allemagne, où l'attachement à la carrière choisie est souvent poussé jusqu'à l'exagération, ainsi qu'on l'a constaté par exemple chez les tisserands. Ils espèrent trouver dans le changement une société nouvelle, étrangère pour eux et qui leur promet, en dédommagement, des chants et des causeries, choses indispensables pour le Russe, pendant la durée de son travail comme aux heures de loisir. Il en est tout autrement de certaines branches d'industrie exploitées par de riches marchands ou d'habiles entrepreneurs.

Les habitants de la plupart des villages situés aux environs des fabriques s'occupent aussi, à côté et en dehors de l'agriculture, d'une branche spéciale d'industrie qui fut très-lucrative aussi longtemps que le paysan lui-même fut producteur et vendeur. Il en est tout différemment aujourd'hui. Des fabricants en gros se sont établis, puis des entrepreneurs qui achètent les produits de l'industrie des paysans ou qui les leur commandent à l'avance. Ils leur fournissent les matériaux bruts et leur payent plus tard le prix convenu de la main-d'œuvre. Telle est la façon de traiter aux environs de Moscou. C'est ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui en France, dans la fabrique de Lyon, où tout le tissage se fait au domicile même des ouvriers. De cette manière, le producteur fut peu à peu évincé du marché, de telle sorte que celui qu'on nomme le maître de fabrique n'établit le prix de sa marchandise qu'à la foire même, ou après qu'elle a été vendue, d'où il résulte souvent une perte qui frappe exclusivement le paysan producteur. On ne fixe ordinairement aucun prix au moment de la livraison de la matière brute, car le paysan, qui craint de manquer de travail en hiver, se voit obligé de consentir à toutes les conditions qu'on lui impose, et particulièrement à celle qui ne détermine le prix de chaque objet qu'après la vente de la marchandise. Le métier de corlonnier, dans le gouvernement de Vladimir,

à beaucoup d'analogue, sous ce rapport, avec l'industrie des tisserands. En été, les ouvriers de cette contrée se rendent à Moscou, à St-Petersbourg et dans d'autres grandes villes, afin d'y amasser quelque argent en qualité de garçons d'hôtel, de maçons, etc.; mais ils en dissipent une partie en dépenses inutiles et n'en rapportent que bien peu au village. A leur retour, ils relèvent cordonniers et reçoivent des marchands en gros ou des entrepreneurs le cuir nécessaire à leur industrie. On fixe la valeur de ce cuir à un taux fort élevé et en disproportion avec le prix de l'ouvrage à faire, ou bien la fourniture du cuir se fait gratuitement, avec cette réserve que le prix n'en sera déterminé qu'après la livraison de la marchandise confectionnée. Il est à remarquer qu'un ouvrier ne fait souvent des bottes que pour un seul pied et d'après l'échantillon qu'en lui fournit, afin qu'aucune vente clandestine ne puisse avoir lieu.

Ainsi que nous venons de le démontrer, le Russe ne borne pas son activité industrielle à une seule localité ou à son voisinage immédiat. Il ne craint point de s'engager dans des chemins impraticables; il descend les fleuves ou les remonte, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Baltique; ne se laisse abattre ni par la chaleur des steppes ni par la rigueur des tourbillons de neige du nord, et ne recule même pas devant les privations et les fatigues des longs voyages en Sibirie. A l'arrivée du printemps, il abandonne sa maison, ses champs, et les confie aux femmes qui doivent rester au logis; quelquefois aussi il loue les services d'un compagnon pour l'aider dans son travail; enfin, au moment du départ, il fait avec résignation et gaieté de cœur le signe de la croix sur sa femme et ses enfants, les bénit, et espère qu'en revenant en automne revoir son cher foyer, il y retrouvera tous les êtres aimés qu'il va quitter. En route, il est rangé et très-sobre; et quoique l'homme du peuple s'adonne souvent à l'ivrognerie dans les villes, on ne rencontre cependant presque jamais d'ivrognes sur les routes. L'espérance et la gaieté sont les compagnes fidèles du paysan russe qui se rend au travail; l'une et l'autre se manifestent par des chants tantôt gais, tantôt mélancoliques. Plein de confiance en Dieu et exempt de soucis sur le lieu où sa destinée le conduira et sur l'avenir qui lui est réservé, il poursuit tranquillement sa route. Bien opposé en cela au marchand colporteur, qui ne cherche qu'à surfaire ou à tromper l'acheteur, l'homme du peuple se montre partout prêt à aider, à obliger son semblable, sans aucun espoir de récompense.

Dans tout ce qui touche à cette industrie des campagnes dont les produits sont si variés, l'esprit d'association des Russes trouve l'occasion de se mettre en évidence d'une manière frappante. Toutes les entreprises de métiers et d'industrie se font ordinairement par artels, c'est-à-dire par associations d'ouvriers qui travaillent librement en petit nombre ou par grandes réunions, ou encore, ainsi que cela arrive souvent, en contractant un engagement avec un entrepreneur (poudriatchik). Dans ce cas, ils fixent d'avance le prix et la durée du travail, choisissent parmi eux un délégué nommé artelchtchik, chargé des intérêts économiques de l'artel; ils lui remettent chaque semaine, pour pouvoir aux dépenses nécessaires, une part, égale pour chacun, de l'argent qu'ils ont gagné, et à la fin de la saison ils retournent dans leur village avec ce qu'ils ont su conserver. Ce genre d'industrie présente des circonstances quelquefois bien singulières. Par exemple, dans le district d'Youriéretz, gouvernement de Kostroma, se trouve un village qui possède à frais communs un moulin à eau dans la propriété duquel chaque paysan a une part égale. Cette part consiste dans le droit de pouvoir y moudre son blé à certains jours de l'année; le nombre de jours pendant lesquels on peut user de ce droit dépend de celui des individus de chaque ferme (enclos). Chaque peut disposer de sa part comme il l'entend; mais le droit à toute la propriété, au moulin, n'appartient qu'à la commune entière qui l'entretient. Quelque chose de semblable se pratique chez les burlaks qui remorquent les bateaux sur le Volga, emballent et déballet les marchandises: c'est une race très-intéressante, dont les institutions sont tout à fait singulières. De races grossières et d'un esprit peu développé, les burlaks forment également des associations ou artels organisés pour le travail, de la manière la plus précise. Celui qui est considéré comme le plus habile est nommé chef; il précède les autres pour les diriger et marque la mesure des pas dans l'opération du remorquage des bateaux. Tous reçoivent une part égale du gain, sans qu'on puisse leur faire de retenue; celui qui néglige le tra-

vail — ce qui d'ailleurs n'arrive presque jamais — est battu par ses camarades ou chassé de l'artel.

Ce qui est très-singulier, c'est l'existence simultanée des différences et des contrastes que nous avons déjà mentionnés et que l'on rencontre dans le centre de la Grande-Russie proprement dite, c'est-à-dire dans les contrées du Volga moyen et sur l'Oka moyen et inférieur. Des districts purement industriels se trouvent à côté de villages exclusivement agricoles, une fabrication développée à côté d'une culture grossière, un essor déjà remarquable et des institutions avancées en matière de fabriques à côté des notions les plus obscures sur l'économie agricole et la juridiction. Dans le gouvernement de Kostroma, qui contient plusieurs districts couverts de forêts, on remarque sur des terrains défrichés une population dont les travaux et l'économie rurale très-arrière offrent les singularités inhérentes au caractère des habitants des districts forestiers en général, et tout près de là, sur les rives du Volga, on trouve une activité manufacturière très-étendue et le type le plus vigoureux d'une population industrielle.

Les métiers et les branches d'industrie les plus diverses ne sont point classés selon les gouvernements et districts actuels, mais d'après des conditions et des influences locales appuyées sur l'ensemble communal et politique que formaient antérieurement les localités. Les limites administratives fixées postérieurement concordent rarement avec les anciennes frontières, et la répartition des groupes d'industries par gouvernements ou plus exactement encore par districts, s'applique plutôt à leurs centres respectifs, qui pour la plupart existaient déjà dans les temps anciens.

Les habitants du district de Rostov, par exemple, dans le gouvernement d'Yaroslavl, pauvre en terres propres à la culture, s'occupent presque exclusivement de jardinage, principalement de la culture des concombres; ceux du district de Danilov vont servir dans les auberges ou les restaurants des villes. Dans le bourg (selo) de Vélikoïe, du même gouvernement, la fabrication de la toile de lin se pratique sur une vaste échelle; mais l'importance de cette industrie a beaucoup diminué depuis l'immense essor qu'ont pris les filatures de coton. A Romanov-Borisogoleïsk on ne voit presque que des forgerons, et vis-à-vis, sur la rive opposée du Volga, rien que des tanneurs. Dans le gouvernement de Volodga, les charpentiers (plotniks) sont en grand nombre, ainsi que dans tous les gouvernements forestiers du nord-est. Ces charpentiers, qui travaillent le bois de toutes les manières imaginables, confectionnent avec leur seule hache, et sans même se servir de la scie, les objets les plus délicats aussi facilement que les plus grossiers, et possèdent réellement une adresse toute particulière et une admirable habileté. Ils se rendent, pendant l'été, sur tous les points de la Russie pour y faire toutes sortes de constructions en bois. Il y a des contrées entières, dans le gouvernement de Volodga, où les paysans s'occupent

uniquement des travaux de la terre; d'autres, dans le district de Kadnikovsk, qui confectionnent d'excellentes bottes en feutre (valki). La construction des canots et des petites embarcations maritimes est très-répandue dans le gouvernement d'Arkhangel; quelques contrées du gouvernement de Kostroma sont réputées pour celle des barques (ou bateaux plats). Les gouvernements forestiers se livrent de préférence à la confection des nattes et des sacs d'écorce de tilleul, et quelques districts de ces mêmes gouvernements, à la préparation du goudron. Dans les gouvernements de Nijni-Novgorod et de Vladimir, où les associations de cordonniers sont très-répandues, on confectionne aussi très-habilement des vases en bois d'une seule pièce. Kazan est célèbre par la fabrication du cuir. Dans les environs de Sosudal, gouvernement de Vladimir, la peinture des images saintes occupe plusieurs villages; ce gouvernement fournit en outre beaucoup de maçons et de tailleurs de pierre. A Torjak, gouvernement de Tver, la broderie en or et en argent sur le cuir maroquiné est une industrie presque générale; le gouvernement de Tver fournit d'ailleurs aussi la plupart des rasnochitchiks (colporteurs de fruits et de toutes sortes de marchandises), ainsi que les rameurs des bateaux pour les grandes villes situées au bord des fleuves, telles, par exemple, que St-Petersbourg.

Mais ce ne sont pas seulement les occupations spéciales des habitants des divers districts qui les distinguent les uns des autres; les rapports des paysans entre eux et avec les propriétaires, les influences locales, celles du voisinage et les souvenirs d'une époque passée, se font sentir aussi très-fortement dans le caractère des habitants. La pureté des mœurs et les habitudes primitivement patriarcales de l'extrême nord de la Russie contrastent d'une manière remarquable avec le caractère brutal, farouche et peu sûr des habitants des gouvernements de Riazan et d'Orel, par exemple, avec lesquels — sauf pourtant de grandes exceptions — on n'aime guère à avoir de relations, et qui sont envisagés comme rasboïnki (brigands ou plutôt fripons, dans le sens le moins étendu de ce mot).

L'étude éminemment riche et intéressante de la physiologie des diverses classes de la société russe, surtout celle des classes inférieures, qui seront très-prochainement soumises à une épreuve décisive de la vitalité de leur existence nationale; — cette étude, disons-nous, sera, sans aucun doute, l'objet de recherches plus spéciales et plus approfondies de la part de savants dignes de l'entreprendre. Forcé de nous restreindre beaucoup, nous ne pouvons fournir qu'une esquisse rapide et nécessairement incomplète, qui n'a guère d'autre mérite que celui d'avoir été entreprise avec amour et exécutée avec autant d'impartialité que possible. A cet égard, la juste répartition des ombres et de la lumière, si nécessaires pour donner du relief à un tableau, laisse sans doute beaucoup à désirer et n'offre peut-être quelque compensation à son défaut de vigueur que dans la diversité des nombreuses nuances qui contribuent à l'ensemble.

RUSSES DE LA SIBÉRIE.

Les habitants russes de la Sibérie ne sont pas, comme ceux de la Grande-Russie, les Petits-Russiens et les Russes de la Russie-Blanche, des descendants de l'une ou de quelques-unes des tribus slaves de Pest qui habitaient la Russie actuelle à l'époque de l'appel fait aux Russos-Varaques. Leur origine ne remonte pas au delà des immigrations volontaires ou forcées et plus ou moins interrompues vers cette contrée depuis près de trois siècles, et auxquelles tous les sujets de l'empire, principalement les Russes de la Grande-Russie, ont fourni leur contingent. Une séparation morale presque absolue de la patrie, causée par une si grande distance, des raisons dépendantes du climat et de la topographie, les occupations et le genre de vie qui en résultent, le contact des indigènes et une fusion inévitable avec ces peuples vivant encore pour la plupart à l'état primitif, ont donné aux Russes de la Sibérie un type particulier qu'on pourrait appeler sibérico-russe et qui se rapproche beaucoup du russe, mais portant assez fortement, dans les contrées septentrionales et orientales plus éloignées, l'empreinte du type asiatique qui distingue plus spécialement les indigènes. A part les différentes influences de localité et de voisinage, la grande masse de la po-

pulation russe de la Sibérie nous offre un type vraiment caractéristique, résultat évident du contact des éléments importés de la mère patrie avec ceux que fournissait la Sibérie elle-même. La Russie d'Europe et surtout la Grande-Russie ont contribué à ce résultat par l'émigration de trois catégories de colons, savoir : les individus de toutes les classes poussés par le désir du gain ou seulement par la nécessité de se procurer des moyens de subsistance; les exilés de toutes conditions; enfin les émigrés des classes les plus infimes de la population; ces derniers obéissant pour la plupart à des motifs religieux.

La Sibérie, dont le nom seul suffisait naguère pour répandre la terreur et l'effroi, car il n'offrait à la pensée que l'image des déserts glacés, d'éternels frimas et d'une horrible désolation, est devenue l'objet d'une plus intelligente appréciation depuis les récentes descriptions des voyageurs et les recherches des savants. Nous avons, par ce moyen, appris à connaître aussi des côtés plus attrayants de ce pays et des particularités intéressantes sur ceux qui l'habitent.

La Sibérie forme un trait d'union colossal entre l'Asie centrale et l'Est de l'Europe, entre la Chine et la Russie. Présentant dans sa topographie

des points extrêmes analogues à ceux du plateau de l'Asie centrale vis-à-vis de la plaine de l'Europe orientale, la Sibirie appartient par sa partie orientale plutôt au plateau de l'Asie, et par sa partie occidentale complètement à la plaine de la Russie d'Europe. Depuis que l'Asie a cessé de provoquer dans son intérieur, et surtout dans les contrées de l'Altai, ces transmissions de peuples qui se dirigeaient en masse vers l'Europe, la Sibirie semble tourner de plus en plus vers l'Occident sans splendeur et nous invite à aller la visiter, en exposant sans réserve à nos regards la diversité des trésors qui y abondent. C'est ainsi que, jadis représentant d'un monde antédiluvien, elle passe insensiblement à un état de choses moins vague et présente l'aurore d'un avenir européen.

La Sibirie, dans le sens le plus étendu, embrasse cet immense territoire de 270,000 milles carrés qui s'étend entre la mer Glaciale, le grand Océan, l'Oussouri, l'Amour, le versant nord et nord-ouest du plateau de l'Asie centrale, le Tchouï, le Syr-Daria, le lac d'Aral et la mer Caspienne, le fleuve Oural et la chaîne montagneuse du même nom. Dans ces limites se trouve comprise la steppe des Kirghiz, c'est-à-dire le pays au sud de l'Irtych ou pays des véritables Kirghiz et des Kirghiz-Kaisaks de la Grande, de la Moyenne et de la Petite Horde. Cette dernière fait partie de l'Administration d'Orenbourg.

Dans la circumscription de ces limites, la Sibirie s'étend depuis le point le plus septentrional du pays de Taimour, sous le 78° degré de latitude, vers le sud, jusqu'aux 50° et 45°; et au grand Océan, à l'Issyk-Koul (Issy-Koul) et au lac d'Aral, jusqu'au 43° et même au 42° degré. Rentrant dans des climats et des spécimens de végétation très-variés, la Sibirie méridionale est comprise dans la zone des biés européens, qui s'étend dans les contrées de l'ouest jusqu'au 65° degré de latitude, et seulement jusqu'au 59° du côté du grand Océan. Dans ces espaces immenses, situés pour la plupart dans la Sibirie occidentale, on trouve tantôt le sol aride des steppes, tantôt un humus excellent qui s'est formé au pied des immenses chaînes de l'Altai, qu'on peut considérer comme le point central géognostique, hydrographique, autrefois même politique et national de la Sibirie occidentale. Dans le chapitre des peuples tatars (paragraphe Kirghiz-Kaisaks) on verra la description de la steppe des Kirghiz, qui offre un caractère tout particulier et qui forme une continuation méridionale de la partie la plus occidentale de la Sibirie. Cette steppe devait être jadis le bassin d'un grand lac réunissant la mer Glaciale à la mer Caspienne et au lac d'Aral.

A cette steppe succède jusqu'à la mer Glaciale une ceinture de marais contenant d'immenses forêts dans ses parties méridionales, mais dont le nord n'est couvert que de mousses et le plus souvent de glaces éternelles et de neiges qui, dans les contrées les plus septentrionales, ne fondent jamais. Plus on avance vers le nord, plus les forêts dégènerent en broussailles et on bois rabougris qui s'étendent sur la frontière d'Europe jusqu'au 66° degré, vers le Léna et l'Yana au 69°, et sur la côte du grand Océan, jusqu'au 58° degré de latitude septentrionale. La zone des herbes et des mousses s'étend à l'ouest jusqu'au 70°, et vers le grand Océan, jusqu'au 66° degré de latitude septentrionale. Les communications pour les hommes et les animaux n'y sont possibles en été que parce que la terre reste gelée à plusieurs centaines de pieds de profondeur, et ne dégele guère de plus d'un pied d'épaisseur, même pendant la saison des grandes chaleurs. C'est là que s'étendent ce que l'on a coutume d'appeler les toundras, immenses plaines marécageuses interrompues seulement par quelques oasis de terrain solide.

Exposée complètement et sans abri aux ouragans du nord et de l'est; entourée au sud d'une chaîne non interrompue de montagnes qui de l'Altai s'étend vers l'est jusqu'au grand Océan, et forme au nord et au nord-ouest la barrière qui la sépare du plateau de l'Asie centrale, la Sibirie n'est accessible que dans sa partie occidentale aux vents chauds qui soufflent de la steppe des Kirghiz.

La sécheresse absolue de l'atmosphère au sud-ouest, dans la steppe des Kirghiz, les vastes et fertiles plaines du nord avec leurs eaux abondantes, la position géographique et topographique de la Sibirie, produisent des degrés extrêmes de température tels qu'on n'en trouve probablement pas de pareils dans aucun autre climat du globe. Il n'existe pas, pour ainsi dire, même sous les latitudes semblables, de climat tempéré qui puisse adoucir ces degrés extrêmes; à mesure qu'on avance

vers l'est, la chaleur diminue sensiblement; mais dans l'extrême nord-est, le voisinage de la mer exerce sur l'état de l'atmosphère une influence modératrice.

Pétrozavodsk, sur le lac Onéga, dans la Russie d'Europe, se trouve presque sous le même degré de latitude (le 62°) qu'Yakouts dans la Sibirie orientale, et cependant la première de ces villes jouit d'une température moyenne de + 1° R., tandis que celle de l'autre ville est habituellement de - 9° R. Les températures extrêmes sous le même parallèle se présentent d'une manière plus frappante encore dans les exemples suivants : Pétrozavodsk a en moyenne une température d'été de + 10°5 R., Yakouts de + 11°5 R., tandis que la température d'hiver descend relativement à - 8° R. et - 31° R. Riga en Livonie, Yékaterinebourg dans l'Oural, Tara dans le gouvernement de Tobolsk, et Aïan sur la mer d'Okhotsk, se trouvent presque sous la même latitude (le 57° degré), et malgré cette similitude, les conditions de la température sont, dans ces différentes villes, extrêmement variées. La chaleur moyenne des lieux susdésignés est respectivement de + 4°5 R., + 0°5 R., + 0°2 R., - 3° R., les chaleurs d'été, + 13°5, + 12°5, + 16°5, + 8°5 R.; les froids d'hiver - 3°5, - 12°, - 16°, - 15°. Tchernigov, Ouralsk et Nerchinsk se trouvent à peu près sous le 51° degré de latitude septentrionale, et les conditions de leur température présentent les variations suivantes : la chaleur moyenne de l'année compte relativement + 6°, + 3°, - 3°5; la chaleur moyenne de l'été, + 17°, + 17°3, + 13°; les froids moyens de l'hiver, - 4°5, - 11°, - 21°.

On trouve, en Sibirie, une véritable surabondance de rivières, de poissons, d'animaux et de minéraux de toute espèce. Ces vastes trésors prodigués par la nature sont répartis de telle sorte que la richesse et la pénurie se trouvent compensées par un juste équilibre. Le savant Henri Muller nomme la Sibirie le plus vaste réseau fluvial de toute la terre. Les fleuves immenses qui se jettent dans la mer Glaciale sont, pendant plus de la moitié de l'année, couverts de glace sur leur cours inférieur, près des côtes de la mer Polaire. Au printemps, leurs eaux supérieures subissent une crue considérable, et leur écoulement dans la mer éprouvant de grands obstacles, leurs flots inondent les rivages, entraînant avec eux d'immenses alluvions. Avec ces masses de terres déchlorées et emportées par les flots, ces fleuves déforment et englobent les bas-fonds des marais et des plateaux rocheux situés dans les plaines, transportant ainsi constamment des terres végétales du sud au nord; d'où il résulte naturellement que les contrées septentrionales deviennent de jour en jour plus accessibles à la colonisation. Ces torrents ont une puissance inadmissible qui agit plus violemment encore que celle du Nil, dont la fougue impétueuse nous a été décrite par Hérodote. Le système fluvial le plus important est celui de l'Irtych combiné avec l'Obi. Il se trouve en contact avec deux chaînes de montagnes tout à fait distinctes l'une de l'autre : l'Altai, dont il tire sa source, et l'Oural, vers l'est, d'où il se dirige du sud au nord, avec les affluents qui lui viennent de l'ouest. De cette sorte, l'Irtych et l'Obi réunissent d'abord l'est de la Sibirie avec le nord de cette contrée, puis avec l'Europe orientale. Muller nomme ce système fluvial un essai inachevé de la nature pour produire en ces lieux des fleuves jumeaux semblables aux fleuves jumeaux ou parallèles chinois, indiens et araméens, dont l'existence eut une si grande influence sur le développement des populations qui habitaient les terrains placés entre eux.

Le territoire colossal de la Sibirie signale dans toute son étendue les indices d'une population autrefois beaucoup plus considérable; d'innombrables collines tumulaires, des inscriptions sur les rochers des rives du Léna, des ruines de villes antiques et de forteresses couvrent le pays dans toutes les directions. La majeure partie de ces vestiges d'une civilisation antérieure doit sans doute son existence à des peuples primitifs dont l'histoire ne fait pas mention, mais qui étaient arrivés à un certain développement; car dans toute la Sibirie, partout où on a commencé récemment à explorer les montagnes, on retrouve les traces d'une culture antérieure depuis longtemps disparue.

Ce qui concerne les habitants de la Sibirie de nationalité non russe se trouve aux divers chapitres où l'on traite des peuples finnois, samoïdes, tatars, mongoles, toungouses, et ceux de la Sibirie orientale.

Après la conquête de la Sibirie, les Russes ne tardèrent pas à envahir les parties les plus éloignées de cette immense contrée; les uns poussés par leur goût pour les aventures (les Kouzoks); les autres par l'amour du gain (les promyehkenniks, c'est-à-dire les industriels de toute espèce, surtout les chasseurs de bêtes fauves); plusieurs par crainte d'un châtiment mérité (les criminels ou suspects); d'autres enfin, pour des causes religieuses (les raskohlks). C'est ainsi qu'ils faisaient disparaître devant eux, du moins dans le nord, les indigènes pour la plupart nomades ou chasseurs errants, dont le nombre diminue chaque jour sensiblement dans l'extrême nord, et qui ont même, dans certaines contrées, complètement disparu. Ce n'est que dans les lieux où l'agriculture et des établissements fixes commencent peu à peu à se développer que l'on remarque un accroissement de population progressant simultanément avec l'amélioration de l'état moral et matériel du pays. C'est un fait évident et qui frappe surtout chez les Bouriates, les Yakoutes, et de nos jours aussi chez les Kirghiz-Kaïssaks. Le christianisme, l'établissement de la propriété et la culture des terres opèrent une transformation successive dans les conditions primitives de l'existence en Sibirie, et la Russie semble surtout appelée à y contribuer.

Conformément aux observations topographiques et aux circonstances qui ont signalé le développement de l'ancienne culture du reste de l'Asie, la Sibirie se divise en deux parties parfaitement distinctes : la Sibirie orientale et la Sibirie occidentale, division qui se trouve également justifiée sous le rapport administratif. Le fleuve Yénisséï forme la frontière des deux parties de ce vaste pays.

La Sibirie occidentale est principalement habitée par des Russes. Cette contrée est généralement plate; ce n'est que dans le midi du gouvernement de Tomsk que s'élevaient des montagnes qui, dans quelques parties, s'étendent jusqu'aux régions glaciales. On peut à peine la séparer, sous le rapport physique, de la Russie d'Europe; car l'Oural lui-même ne constitue pas une véritable ligne de démarcation, et les plaines du nord-est de l'Europe se prolongent, sans modification du sol, jusque dans la Sibirie occidentale. Les productions du sol, la nationalité, la langue et les mœurs des habitants du gouvernement de Perm dénotent déjà d'une manière frappante le caractère asiatique.

La Sibirie orientale, c'est-à-dire les gouvernements d'Yénisséïsk et d'Irkoutsk, et les provinces (oblasts) de Zabaïkalsk, Yakoutsk, Amoursk et Primorsk, contrée riveraine, peuvent être considérés, d'après les idées généralement reçues, comme la véritable Sibirie, avec ses sites incultes, ses privations, ses terreurs et ses souffrances. Le nombre des Russes qui l'habitent ne dépasse pas la moitié de celui des indigènes. La Sibirie orientale diffère essentiellement des contrées montagneuses et des grands pâturages qui abondent vers l'Yénisséï supérieur, et se distingue par d'immenses forêts vierges et marécageuses. La Sibirie orientale est traversée par de longues chaînes de montagnes et entrecoupée par des vallées fluviales. Les forêts marécageuses commencent à l'ouest, sur le fleuve Kan, affluent de l'Yénisséï sur la rive droite, et se trouvent partout, à l'exception du terrain occupé par les hautes chaînes de montagnes. Plus on avance vers le sud, plus les montagnes atteignent d'élevation. Celles des bords du Léna, du Sénga et de l'Yénisséï offrent un panorama magnifique; les innombrables cascades qui s'en échappent produisent une impression saisissante lorsque les masses de glace formées par les fortes gelées se brisent et sont emportées par la violence du torrent. La congélation des petits fleuves, dont les eaux débordées gèlent de nouveau en couches superposées entre lesquelles l'eau reste liquide, produit des cristallisations glacées de formes toutes particulières.

Les steppes de la Sibirie orientale ont un tout autre caractère que les steppes de la Russie méridionale et celle des Kirghiz, car elles sont toujours situées près des fleuves et fournissent des pâturages excessivement abondants. Ce que l'Oï est pour la Sibirie occidentale, l'Amour l'est pour la Sibirie orientale. Par son cours s'établissent des communications avec l'Amérique, la Chine, le Japon, et ses rives paraissent être aussi riches en métaux que ses eaux le sont en poissons d'une dimension colossale. Un singulier phénomène que l'on remarque dans ces contrées, c'est l'incroyable limpidité de l'eau, toujours si claire que, dans le Baïkal, on peut distinguer les objets à une grande profondeur, et même jusqu'à quatre toises sous les eaux si rapides de l'Angara.

Les contrées montagneuses sont riches en lacs; dans la Sibirie orientale, elles le sont encore en eaux minérales, car il n'y a pas de ruisseau dont les rives ne laissent apercevoir du sable d'or. Des pierres précieuses se trouvent en grand nombre dans la Daourie et dans le Stanovoi-Klérévt.

A l'époque de la conquête de la Sibirie, sous le règne du tsar Ivan IV, cette contrée était habitée par un certain nombre de peuplades dont beaucoup de rejetons subsistent encore aujourd'hui, mais très-affaiblis et touchant à leur déclin. Les plus nombreux de ces rejetons, les Tatars, étaient alors, dans la Sibirie occidentale, le peuple dominant.

Yermak, l'intrépide Kozak qui, à la tête d'une petite mais audacieuse légion, devint le conquérant de la Sibirie, ne peut pas cependant avoir l'honneur de la découverte de cette contrée, car une partie du pays était connue des Russes bien longtemps avant lui. Le moine Nestor faisait déjà mention, dans sa vieille chronique, de l'Yongrie, pays situé entre l'Oural, l'Oï et la mer Glaciale, et même de peuples sauvages vivant plus loin et qui échangeaient, dit-il, des contoux et des haches contre des fourrures. En l'année 1003, les Novgorodiens firent une expédition contre l'Yongrie et passèrent probablement par le détroit de Vaigatch. En 1093, les Zyrianes se frayèrent jusqu'à l'Oï, par les forêts près de l'Oural, un chemin qui servit pendant longtemps de voie de communication entre le Petchora et l'Oï, et qu'on avait appelé route zyriane. Cent ans plus tard, une troupe d'aventuriers novgorodiens se dirigea sur l'Yongrie où elle subit un rude échec. Enfin, dans le treizième siècle, les Novgorodiens entreprirent des relations régulières et durables avec les peuplades d'un delà de l'Oural, dont plusieurs devinrent leurs tributaires. C'est ce que firent aussi les habitants d'Oustiong; mais l'amour du gain fit naître souvent des dédétés entre eux et les Novgorodiens. C'est à la suite de ces discussions qu'Oustiong fut, à plusieurs reprises, occupé et brûlé par les Novgorodiens. Lorsque les grands-ducs de Russie eurent secoué le joug des Tatars et soumis Novgorod, ils envoyèrent des troupes contre les Vogoules et les Yongriens (1483-1499). A la suite des expéditions belliqueuses de Tchinghis-Khan, on vit se former dans les parties méridionales de la Sibirie occidentale, sur l'Oï, l'Irtych et le Tobol, des khanaats ou souverainetés plus ou moins considérables, dépendants en partie les uns des autres, mais qui n'arrivèrent jamais à une importance notable ou permanente. Le premier empire tatar de la Sibirie qui eut quelque consistance s'éleva sur la rivière Ichim et eut pour capitale Kyzyl-Toura (la ville rouge), plus tard Tumen.

Vers la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, tous les oulous tatars, de même que tous les Vogoules et les Ostiaks des fleuves que nous venons de nommer, se réunirent pour former un puissant empire ayant pour capitale Isker (à 16 verstes de la ville de Tobolsk d'aujourd'hui, fondée en 1587), nom qui signifie antiquité, décadence, etc., et qui depuis fut appliqué au pays que les Russes nomment Sibirie. A quelle époque et pour quelle raison la ville fortifiée d'Isker prit-elle le nom de Sibirie? par qui ce nom lui fut-il imposé? on l'ignore. Lorsque, à la fin du quinzième siècle, les Russes entreprirent des expéditions militaires vers l'Irtych, ils n'y trouvèrent point encore de Tatars; mais la ville d'Isker existait déjà et était probablement gouvernée par un prince yongrien ou ostiak. On peut donc admettre que les Tatars de l'Ichim, qui se réunirent à ceux du Tobol, ne possédaient pas les embouchures de ce fleuve avant le seizième siècle, et que ce n'est pas à eux que l'on doit attribuer la fondation de la ville d'Isker, qu'ils trouvèrent établie lorsqu'ils vinrent dans le pays.

Koutehoum, khan des Kirghiz-Kaïssaks, chassa le prince Eligher (Edi-Ghiréï), qui, lors de la prise de Kazan, s'était engagé à payer le tribut aux Russes; et s'empara du pays situé entre l'Oï et l'Oural, contraignant les habitants à embrasser l'islamisme, fit un traité d'alliance avec les Nogais et marcha contre le tsar Ivan IV. Les Strogonov, riches propriétaires de terres et de mines, s'offrirent à repousser cet audacieux ennemi et s'engagèrent à protéger la ville de Perm, en demandant pour cet important service une concession de droits et de privilèges très-étendus. Ils élevèrent des citadelles et des postes fortifiés, organisèrent une force militaire et soutinrent, à partir de l'année 1572, la guerre la plus sanglante et la plus opiniâtre contre les Tatars sibiriens commandés par leur khan Koutehoum. Pour consolider leur puissance, qui

avait subi un échec pendant le cours de cette guerre, les Strogouov appellèrent à leur aide un des nombreux atamanes pillards des Kozaks du Don, Yermak Timoféïev (fils de Timoféï), qui vint à leur secours avec cinq cent quarante hommes bien armés, et parvint à former, avec les débris des troupes des Strogouov, une petite armée d'environ mille hommes.

Après les expéditions les plus périlleuses et les combats les plus acharnés, on parvint enfin à s'emparer de la ville d'Isker, et le compagnon d'Yermak, Ivan Koltso, qui avait précédemment mérité la peine de mort, se rendit en toute hâte à Moscou, afin de déposer aux pieds du tsar, comme expiation de ses crimes, cette nouvelle conquête (1583). Il est vrai qu'Yermak perdit la vie dans un de ces nombreux combats et que ses compagnons, réduits à un nombre très-restrict, quittèrent même la Sibirie; mais dès l'année 1585, sous le règne de Boris Godounov, le pays fut reconquis et Koutchoum fut définitivement expulsé. L'Asie septentrionale fut peu à peu entièrement subjuguée et prit bientôt tout entière et sans aucune restriction le nom de Sibirie. Il n'y a même pas longtemps que la steppe des Kirghiz, au sud, jusqu'au Syr-Darya, ainsi que le territoire de la Horde Moyenne, ont été placés sous le régime de l'administration de la Sibirie; ce n'est que tout récemment aussi (1858) qu'on a soumis à ce même système de gouvernement toute la rive gauche de l'Amour, y compris la côte jusqu'au 43° degré de latitude septentrionale, et à l'ouest jusqu'à l'Ooussouri et la contrée de Pissyk-Koul, c'est-à-dire le pays des vrais Kirghiz ou Kirghiz noirs.

A peine conquise, la Sibirie fut, dans toute son étendue, subdivisée en districts séparés et inégaux, et partout vinrent s'y établir des colons russes, inaugurant en ce pays une transmigration qui porta la civilisation vers le nord-est. Sous ce rapport, les nouvelles acquisitions de la Russie sur l'Amour sont d'une importance toute particulière; mais plus encore celles qui ont été faites entre les lacs Balkhach et Isyk-Koul, territoire qui, par son doux climat et sa fécondité — et précisément parce que ce n'est pas un pays à mines d'or, — pourrait devenir le véritable Eldorado de la Sibirie. On y a posé la base des plus importantes relations commerciales et politiques de la Russie avec l'intérieur de l'Asie. Dans toutes les contrées habitables de ce monde colossal qui se nomme la Sibirie, on trouve des colons russes dont les domaines, qu'on pourrait à juste titre nommer oasis, prennent de jour en jour une étendue plus considérable.

Un immense cordon de Kozaks, auxquels on doit aussi la création de postes importants, forme une mince ceinture de colonies fixes autour de la Sibirie méridionale et la sépare des hordes nomades de l'Asie centrale, devenues aujourd'hui complètement inoffensives.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les premiers colons furent des Kozaks; leurs petits corps de troupes pénétrèrent avec une incroyable audace jusqu'à la mer Glaciale et au grand Océan, où ils surent donner aussi une sérieuse consistance à l'élément maritime de leur association guerrière. Leur propagation au moyen d'uniens avec les femmes indigènes, et plus encore par suite des expéditions envoyées par la mère patrie, ont considérablement augmenté leur nombre, et les rapports qu'ils ont entretenus avec le pays sont maintenant analogues aux rapports de leurs aïeux et de leurs frères du Don, de l'Oural et du Caucase.

Aux premiers Kozaks succédèrent bientôt des aventuriers de toute espèce: vagabonds, déserteurs, sectaires et spéculateurs de toute sorte. Ceux-ci avaient entendu parler d'une contrée aurifère dont, à la vérité, il se faisaient une tout autre idée, mais dont la richesse existe cependant bien réellement en Sibirie pour le travailleur assidu et le chercheur persévérant qui savent exploiter les trésors variés d'une nature encore vierge dans plusieurs de ses parties. Autrement on y envoyait même des prisonniers de guerre, et plusieurs s'y sont volontairement fixés pour toujours. Mais la fraction la plus importante de la colonisation sibérienne consiste en criminels et en exilés de la Russie d'Europe; toutes les tribus, et principalement les habitants de la Grande-Russie, ont fourni leur contingent à cette émigration, et c'est elle qui forme le noyau de la population russe de la Sibirie.

Les plus anciens habitants russes de cette contrée, ceux des gouvernements d'Arkhangel, d'Olonetz et de Novgorod, peuvent être répartis en trois catégories principales, eu égard à leurs occupations et à la position sociale qui en résulte: d'abord les conquérants, qui prenaient la qualité de gens au service, équivalant actuellement à celle de militaires

et d'employés; puis les industriels, tels que chasseurs, commerçants, etc.; et enfin les agriculteurs, les moins nombreux, dont les produits servaient d'articles d'échange, et qui se chargeaient en quelque sorte de tout le commerce intérieur du pays.

C'est seulement de nos jours que la recherche de l'or a commencé sur une grande échelle et a fait négliger et presque abandonner la chasse des animaux à fourrures. On peut opposer, en un certain sens, aux anciens habitants de ces trois catégories, les derniers colons récemment envoyés des gouvernements de la Russie d'Europe, qui s'établirent dans le pays, soit isolément, soit par colonies compactes. Au surplus, les conquérants russes trouvèrent des éléments d'agriculture chez les peuples tatars établis sur le Touva, le Tobol et l'Irtych. La contrée de l'est était la seule exclusivement habitée par des peuples pêcheurs, pasteurs et chasseurs, auxquels le pain était absolument inconnu. La nécessité força beaucoup de Russes à s'occuper de la culture du blé, surtout à cause des longs et nombreux carêmes, qui rendent cet aliment indispensable.

Avant de présenter une rapide esquisse de la Sibirie, qu'on nous permette quelques aperçus sur la colonisation des exilés et des forçats; nous l'empruntons à la Gazette du gouvernement de Tobolsk.

« La Sibirie est regardée, en général, comme le pays de l'exil par excellence, le pays dont le séjour seul est imposé comme un châtiment. En Russie et dans une grande partie de l'Europe, le peuple et même les classes moyennes de la société ne comprennent guère la Sibirie autrement que comme une immense prison où l'on voit errer, comme les ombres dans l'enfer du Dante, d'infortunés criminels exilés, soumis à d'épouvantables supplices. Cette idée s'est d'autant plus enracinée en Russie, qu'aux mots crime, châtiment, est constamment accolé, comme une des peines expiatoires, le mot Sibirie, c'est-à-dire l'exil du condamné en Sibirie, pour y être colonisé ou soumis aux travaux forcés. Le colon devient le rebut de la société et la loi le frappe même de mort civile. Cette séquestration de la Sibirie est exprimée par les noms que le vulgaire donne aux exilés: posseltchik (colon), varnak (forçat), la plus acablante injure qu'il puisse imaginer. Il y a une vingtaine d'années, on donnait, en Sibirie, aux exilés un nom qui n'était pas injurieux, mais touchant, celui de malheureux (niestchastny); toutefois, chose regrettable, ce mot n'est plus prononcé que rarement, et il a été en général remplacé par ceux que nous avons cités plus haut.

« Pour s'assurer la possession des contrées nouvellement acquises, il était indispensable d'y établir une population russe. C'est dans ce but que le gouvernement s'occupa, dès les premiers temps de la conquête de la Sibirie, d'y propager la colonisation russe. Mais elle s'étendait lentement, parce qu'elle n'était pas complètement obligatoire et que très-peu d'individus venaient s'établir volontairement dans ces contrées.

« Le gouvernement eut recours alors à un autre moyen pour augmenter la colonie: ce fut l'exil en Sibirie comme peine expiatoire des crimes commis. Dans le principe, et avant la suppression de la peine de mort, on exilait principalement en Sibirie les nobles et les personnes des classes élevées auxquels le gouvernement, dans certaines vues ou uniquement par clémence, faisait grâce de la vie. Beaucoup de noms célèbres d'exilés sont inséparables du nom de la Sibirie, et leurs tombeaux isolés, à Bérézov et dans d'autres villes, rappellent encore jusqu'à ce jour sur cette terre la grandeur déchu. Il est évident qu'en exilant de pareils personnages, le gouvernement n'avait pas en vue la colonisation, mais seulement le châtiment des coupables. Quoique l'on exilât alors en Sibirie un grand nombre d'individus appartenant à d'autres classes telles que, sous Pierre I^{er}, des prisonniers suédois, et sous le règne de l'impératrice Anne, beaucoup de gens du peuple, l'exil n'était pourtant pas, à cette époque, comme il l'est aujourd'hui, prononcé par la loi, non plus qu'il n'était la conséquence d'un châtiment encouru pour crime commis, ni infligé comme peine afflictive. C'est au temps de l'impératrice Elizabeth, c'est-à-dire à dater de l'abolition de la peine de mort, que l'on commença à prononcer plus fréquemment celle de l'exil en Sibirie, et c'est dans les premières années du siècle actuel qu'elle est devenue une peine constamment et régulièrement appliquée.

« Avant l'année 1823, c'est-à-dire antérieurement à l'établissement du bureau des exilés à Tobolsk, le gouvernement ne tenait pas un contrôle exact des exilés, de sorte qu'il était souvent très-difficile de connaître

la résidence d'un individu en Sibérie. Il avait bien existé, de 1867 à 1823, à Tomén, une administration pour les forçats, mais sans formes déterminées pour la tenue des listes ou registres alphabétiques des exilés, telles qu'elles ont été établies depuis l'ouverture des bureaux des exilés. Il est donc impossible d'établir une statistique exacte du nombre et de la répartition des exilés pendant ces seize années. Il serait encore impossible de déterminer le chiffre des exilés pendant cette période, en raison des règlements alors en vigueur, en vertu desquels un certain nombre d'entre eux obtenaient la permission de rester dans le gouvernement de Perm, tandis que d'autres pouvaient être envoyés aux travaux dans les distilleries et les sauneries, ce qui était considéré comme travaux forcés.

Disons maintenant quelques mots sur la procédure suivie pour l'exil en Sibérie. Chaque tribunal de l'empire, après avoir jugé un criminel et l'avoir condamné à l'exil dans cette contrée, en donne avis au bureau des exilés en Sibérie — institution unique en Russie, — qui inscrit immédiatement le nom du condamné avec les renseignements qui le concernent, dans une liste nommée alphabet préalable; d'après cette liste, le bureau attend son arrivée à Tobolsk, ou une communication dont l'objet est de l'informer des causes (maladie ou mort pendant le voyage) qui l'ont empêché d'atteindre le lieu de sa destination. A l'arrivée du condamné à Tobolsk, et vérification faite de son signalement, il est porté sur une autre liste nommée alphabet de répartition, où le gouvernement qui lui est assigné pour résidence par le bureau est indiqué. Les exilés sont envoyés ensuite, accompagnés de listes détaillées indiquant le crime, le signalement, l'âge, etc., dans les divers gouvernements de Sibérie, où sont établis des bureaux spéciaux par les règlements relatifs aux exilés; ces bureaux à leur tour, après avoir déterminé l'arrondissement et le canton où les exilés devront résider, en informent le bureau principal de Tobolsk, pour qu'il inscrive ces renseignements dans l'alphabet de répartition. Pour faciliter le travail, ces listes ou alphabets sont tenus, par le gouvernement, pour chaque année séparément. Avec un pareil ordre, et si les listes alphabétiques sont consciencieusement tenues, on peut instantanément savoir, au bureau principal, le gouvernement, l'arrondissement et même le canton où chaque exilé se trouve interné.

En 1854, le nombre des exilés transportés en Sibérie fut de 6,530, dont 5,649 hommes, 1,134 femmes et 747 enfants; parmi ces derniers on comptait 332 garçons et 415 filles; sur ce nombre, 4,316 hommes et 452 femmes avaient été judiciairement condamnés à l'exil; 1,188 hommes et 582 femmes avec 571 enfants des deux sexes avaient été expulsés de l'intérieur de la Russie et transportés en Sibérie par la volonté des corporations et des seigneurs, pour cause de mauvaise conduite; 145 hommes et 4 femmes avaient été renvoyés de nouveau en Sibérie, d'où ils s'étaient enfuis après y avoir été une première fois exilés; et enfin 90 femmes avec 176 enfants des deux sexes avaient volontairement suivi leurs maris exilés.

Les Russes de la Sibérie sont très-diversément répartis dans les gouvernements et les provinces. Les chiffres suivants donneront une idée générale de cette répartition ainsi que de leurs occupations et de leur position. A cet égard, pour rendre plus frappant et plus clair le tableau de certaines conditions de l'existence en Sibérie, nous ne devons pas perdre de vue le chiffre total de la population, c'est-à-dire celle des Russes et des peuplades indigènes. Parmi les 4,550,000 habitants de la Sibérie, y compris les Kirghiz-Kaisaks et les Kirghiz proprement dits, il y a environ 2,350,000 Russes, et au nombre de ces derniers, environ 200,000 Kozaks. (Voir le chapitre qui traite spécialement des Kozaks.) Il y a 1,600,000 Russes dans la Sibérie occidentale et 750,000 dans la Sibérie orientale, lesquels sont répartis, selon les gouvernements et les provinces, de la manière suivante:

Dans la Sibérie occidentale, le gouvernement de Tobolsk, sur 1,020,000 habitants, en supposant l'un dans l'autre 40 individus par mille carré, compte environ 950,000 Russes établis surtout dans la partie méridionale. Dans le gouvernement de Tomsk, on trouve environ 600,000 Russes sur 700,000 habitants ou 108 par mille carré. Dans la province Sémi-palatinsk, 40,000 Russes sur 320,000 habitants. Dans la province des Kirghiz sibériens et les territoires de la Petite Horde et des Turkmènes

(appartenant à Orébourg), avec une population d'environ 1,200,000 âmes, on compte seulement 5,000 Russes.

Dans la Sibérie orientale, le gouvernement d'Yénisséïsk, qui présente 300,000 habitants, soit plus de 6 par mille carré, contient 270,000 Russes. Il y en a environ 240,000 dans le gouvernement d'Irkoutsk, sur une population de 320,000 habitants, dont 30 par mille carré. La province d'Yakoutsk compte 220,000 habitants, dont 3 par mille carré, et seulement 11,000 Russes. La population des provinces d'Amourskaïa et de Primorskaïa s'élève relativement, dans l'une à 45,000 et dans l'autre à 90,000 habitants, dont presque 50,000 Russes.

Comme les habitants des villes de la Sibérie sont presque exclusivement Russes, tout ce qui se rapporte à ces villes concerne immédiatement les Russes de la Sibérie.

La Sibérie occidentale compte 130,000 habitants répartis dans 23 villes; la Sibérie orientale, 70,000 seulement dans 26 villes. La plus petite de ces villes, Verkholaïnsk, n'en a que 113. La proportion du chiffre des citadins aux autres habitants russes de la Sibérie est généralement la même dans la Sibérie occidentale et dans la Sibérie orientale, bien qu'elle paraisse, à en juger d'après le nombre des villes, moins favorable dans la première que dans la seconde. Dans la Sibérie occidentale on trouve, sur 3,400 milles carrés, une seule ville contenant en moyenne 5,600 habitants; dans la Sibérie orientale, sur 6,500 milles carrés on trouve seulement une ville d'une population moyenne de 2,700 habitants.

Les Russes habitent principalement les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk dans la Sibérie occidentale; ceux d'Yénisséïsk, d'Irkoutsk et la province de Zabaïkalsk, dans la Sibérie orientale. C'est dans les contrées méridionales des gouvernements de Tobolsk et d'Yénisséïsk que se trouve la population la plus nombreuse.

Dans ces cinq provinces que nous venons de nommer, et qui seules contiennent 35 villes et environ 11,000 villages, le nombre des femmes ne dépasse celui des hommes que dans le gouvernement de Tobolsk; il est au contraire de beaucoup inférieur dans le gouvernement d'Yénisséïsk, où la proportion descendante va même jusqu'à 16.5 pour 100.

Le chiffre des écoliers dans ces cinq provinces ne comporte que la trois-centième partie de la population, et moins de la deux-centième en n'y comprenant pas les indigènes.

Parmi les importantes productions minérales de ces contrées, l'or occupe le premier rang par sa valeur et son produit; car l'exploitation par les lavages aurifères des particuliers seuls se monte annuellement à environ 15,000 pouds. L'Altai et l'Yablonovoï-Khrçhet fournissent relativement peu d'or, mais beaucoup de fer, et le premier livre plus de 1,000 pouds d'argent et 10,000 pouds de cuivre par année. Presque toute l'exploitation des lavages aurifères particuliers se fait dans le district de Tomsk, gouvernement du même nom; dans les districts d'Atchinsk, de Krasnolarsk, de Kansk et d'Yénisséïsk du gouvernement d'Yénisséïsk; dans les districts de Nijné-Oudinsk et d'Irkoutsk du gouvernement de ce nom; dans le district de Verkhné-Oudinsk, province de Zabaïkalsk, et le district d'Olekmïnsk, province d'Yakoutsk.

À ces lavages aurifères sont employés constamment environ 40,000 habitants du sexe masculin; dans les mines de l'Altai, gouvernement de Tomsk, il y a 150,000 individus mâles, parmi lesquels 130,000 paysans de la couronne, que l'on ne doit pas confondre avec les forçats condamnés aux travaux des mines. Dans la province de Zabaïkalsk, plus de 40,000 individus mâles sont employés aux mines de Nerchinsk, qui appartiennent à l'État. Dans ce nombre sont plus de 25,000 paysans des domaines de la couronne et 3,000 criminels.

Comme la Sibérie offre partout le contraste de la surabondance d'une part et de la pénurie de l'autre, l'exploitation de l'or est plus productive dans les endroits où les vivres et surtout le blé coûtent le plus cher, par la raison que ces localités manquent le plus souvent de moyens de communication et que l'agriculture y est complètement nulle. La production de l'or a considérablement augmenté depuis l'année 1829, par suite de l'établissement d'exploitations privées (1826); d'un autre côté, on remarque dans les mines de l'État situées dans l'Altai et près de Nerchinsk, exploitées depuis le milieu du dernier siècle, une diminution dans la quantité des produits, mais une stabilité plus régulière dans le revenu; tandis que dans les mines nouvellement ouvertes, l'augmentation

momentané de bénéfice n'a lieu souvent qu'au détriment de l'avenir. Les mines d'argent de Nerchinsk ont été ouvertes dès l'année 1702, mais sur une étendue beaucoup plus restreinte qu'aujourd'hui.

Depuis 1745 jusqu'en 1850, l'Altaï a fourni plus de 80,000 pouds d'argent; de 1704 à 1850, les mines de Nerchinsk n'en ont donné que 25,000 pouds. L'exploitation de l'argent dans l'Altaï et près de Nerchinsk est d'une importance toute particulière par la régularité de son produit; car, dans les cent dernières années qui ont précédé 1850, elle a fourni plus de 130 millions de roubles, conséquemment un peu plus que n'a rapporté l'exploitation totale de l'or par les lavages particuliers dans les vingt années écoulées jusqu'en 1850. L'utilité de l'exploitation des mines d'or et d'argent en Sibérie, notamment dans l'Altaï, est donc d'une haute importance, puisque, d'une part, le produit en appartient au gouvernement et que les frais d'extraction ne s'élevaient qu'à un tiers environ de la valeur totale, et que, d'autre part, les travaux de ces mines occupent tout le pays environnant et sont la source d'un bien-être réel pour les paysans, qui ne connaissent aucune autre industrie.

Dans les principales villes frontières de la Sibérie occidentale, toutes les classes d'habitants entretenaient, avec l'Orient et la steppe des Kirghiz d'un côté, et de l'autre avec la Russie d'Europe, un commerce très-actif consistant en bétail, poissons, matières premières et autres produits russes. Les marchands tatars et boukhars font une active concurrence aux Russes. Troïkosovsk, près de Kiakhla, point central du commerce de toute la Sibérie et, à proprement dire, le seul centre du commerce de toute la Sibérie orientale, est situé immédiatement sur la frontière chinoise et tout à côté de la ville chinoise si commerçante de Maimatchine (Maimai-tching).

Nous croyons indispensable de nous arrêter un instant au commerce de Kiakhla comme entrepôt central de tout le commerce russe avec la Chine. Jusqu'à l'année 1862, où il sera remplacé par Irkoutsk, ensuite de la permission d'importer du thé par mer en Russie, il tient une place très-importante dans le mouvement général des affaires et a donné une grande valeur à la route nommée la grande route de Sibérie, qui conduit de Kiakhla à Moscou par la Sibérie méridionale en passant par Yékaterinebourg, Perm, Kazan et Nijni-Novgorod. Après la conquête de la Sibérie jusqu'au territoire chinois, la quantité de fourrures livrées en paiement de l'impôt s'accrut à tel point que le gouvernement russe dut chercher ailleurs un débouché avantageux pour l'excédant, après déduction de la partie nécessaire au pays et aux besoins de l'exportation en Turquie et en Pers. On envoya dès lors directement des fourrures à Péking, à la suite du traité conclu avec la Chine en 1866, et on en recevait, comme échange, de l'or, de l'argent, des porcelaines, des pierres et du thé, quoique à cette époque on ne fit encore en Russie qu'une consommation très-restreinte de cette dernière. Mais quelques désordres survenus du fait de ceux qui accompagnaient les caravanes, déterminèrent, en 1722, la cessation de tout commerce avec la Chine. Un nouveau traité, conclu en 1728, spécifia l'établissement d'un entrepôt permanent pour le commerce sur la frontière russo-chinoise, dont le tracé n'était pas encore, à cette époque, réglé d'une manière définitive.

De notables et fréquents préjudices causés au commerce russe avec Péking en amenèrent encore une fois la cessation complète. Depuis lors il se concentra entièrement sur la frontière même, à Kiakhla. On peut considérer l'année 1755 comme la date du commencement de cette modification dans les relations commerciales et comme l'époque du départ de la dernière caravane pour Péking. Malgré les interruptions causées par des dissensions survenues à la suite de prétentions mutuelles, le commerce augmenta successivement dans des proportions considérables, et en dernier lieu, avant le traité de commerce de l'année 1792, il atteignait, en échanges respectifs de marchandises, le chiffre de 3 millions de roubles. Entre autres marchandises, la Russie exportait principalement des fourrures, en échange desquelles elle recevait annuellement 1,000 pouds de thé ordinaire et de thé en briques. L'importation du thé en Russie augmenta d'une manière remarquable depuis 1792; en 1800, époque à laquelle un nouveau traité de commerce fut conclu, elle se montait à environ 8,000 pouds de thé ordinaire et 30,000 pouds de thé en briques. Après plusieurs traités, qui eurent pour résultat l'extension du commerce en général, celui du thé devint, à partir de 1824, essentiellement prédominant; car les 150,000 pouds qu'il fournissait

chaque année équivalaient à un chiffre de 6 millions de roubles, somme qui s'est accrue encore depuis et qui représente aujourd'hui environ les neuf dixièmes de l'exportation totale de la Chine par Kiakhla. Quant à l'exportation annuelle des marchandises de l'Asie pour la Russie, elle s'élève à une valeur de 20 millions de roubles.

La classe civilisée de la Sibérie consiste presque exclusivement en employés civils et militaires dont la majeure partie est fixée dans cette contrée, mais qui se complète constamment par de nouveaux venus arrivant de la Russie d'Europe. Il n'existe presque pas de bourgeoisie en Sibérie. Dans la classe civilisée, à laquelle appartiennent aussi des particuliers en dehors du service officiel, surtout des employés dans les lavages aurifères, et quelques marchands, il règne un esprit tout particulier de sociabilité, de fraternité et de bonne humeur; la vie habituelle y est insouciante, animée par la gaieté, et sans doute aussi plus substantielle que chez leurs compatriotes de la Russie d'Europe. Le beau climat de la Sibérie méridionale, les grandes distances qui séparent les villes et les bourgs, le petit nombre de leurs habitants, les magnificences d'une nature gigantesque, tout cela influe forcément sur l'esprit et le cœur, et banit l'égoïsme et les mesquineries qui se produisent en Europe dans les relations plus ou moins intimes.

Le nom de Sibérie, si effrayant pour un Européen, produit un effet électrique sur quiconque y a vécu plus ou moins longtemps et éveille de chers souvenirs. Le bas peuple aussi bien que les classes civilisées possèdent en quelque sorte dans une plus grande mesure les qualités du Russe sans avoir la plupart de ses défauts. On trouve en même temps, à Irkoutsk, le bon ton et les bonnes manières dans la société. L'intérieur des maisons y est plus confortable, les modes parisiennes y sont plus brillamment représentées, le champagne y ruisselle plus abondamment et en meilleure qualité que dans beaucoup de villes importantes de l'Europe. Tandis qu'en Europe on regarde à deux fois avant d'entreprendre un court voyage de quelques milles pour faire une visite ou pour se rendre à une fête, un bal réunit souvent, en Sibérie, des invités qui ont franchi une distance de plusieurs centaines de verstes, et l'on brave de sang-froid des alîmes, des fleuves, des chemins et des ponts qui feraient reculer d'effroi un Européen engourdi dans la mollesse d'une civilisation raffinée.

Les Russes de la Sibérie, ceux qui composent le peuple proprement dit, sont de taille moyenne et vigoureusement bâtis. Dans les contrées septentrionales, le type russe est prédominant: les hommes y sont presque tous blonds et ont les yeux bleus. Dans le midi, on remarque l'effet d'une notable fusion avec des tribus asiatiques (Tatars et Bouriates); les cheveux noirs, les yeux petits et noirs, les pommettes saillantes, y sont très-communs. La voix des Russes de la Sibérie est plus profonde et plus forte que celle des Russes de l'Europe, leur caractère plus animé, plus passionné, leurs gestes plus vifs. Le paysan sibérien est constamment armé; même en dirigeant sa charrue, il porte le fusil sur l'épaule; il est intrépide chasseur.

Les femmes ne sont pas belles, mais elles sont d'une forte constitution et très-laborieuses. La femme conduit non-seulement tout le ménage, mais encore elle laboure, ensemence et confectionne le linge et les vêtements pendant que le mari cherche à gagner de l'argent en charriant des marchandises. Elles conservent leurs anciens costumes et déploient, surtout sous le rapport des fourrures, un luxe incroyable.

Dans les provinces énumérées plus haut, essentiellement habitées par des Russes, la population, formée d'émigrés, de criminels libérés et de leurs descendants, constitue en général une classe paisible, laborieuse et bonne, souvent très-aisée, quelquefois même opulente. Il règne beaucoup d'activité dans les colonies. Les colons arrivent de toutes les parties de la Russie, pour se réunir en Sibérie, chacun y apporte de son pays ce qu'il y a appris d'utile pour l'agriculture, les arts et les diverses professions. La masse profite naturellement des connaissances de chacun: aussi y est-on moins routinier et plus pratique que dans la Russie d'Europe. Quoique la plus grande partie des habitants soit issue de criminels, les mœurs sont pures et simples; il régnait partout une telle probité que les maisons n'ont pas même de serrures. Le Sibérien ne connaît pas les serments et les protestations dont le Russe est si prodigue; toutes ses promesses ont pour base sa parole, qui est sacrée. Cependant,

il faut l'avouer, depuis très-peu de temps Phoumété et la simplicité des mœurs ont un peu souffert de l'affluence, de jour en jour plus grande, des chercheurs d'or. Une partie des colons sacrifié déjà à ce culte corrompue et abandonne les travaux de la charue pour chercher quelques parcelles d'or.

Dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk, particulièrement dans la Baraba, contrée faussement appelée steppe Barabine, une race d'hommes singulièrement belle, forte et représentant le vrai type russo-sibérien, habite les arrondissements de Tara et de Kalmk. Ce sont des descendants de Russes émigrés. Hauts, adroits, riches, libres et aisés dans leurs manières, naturellement dignes et doués, dans leur tenue extérieure, d'une certaine fierté qui prend sa source dans la conscience de leur force et de leur indépendance personnelle, ils ne veulent pas qu'on les nomme Russes, mais Sibériens. Un grand nombre d'entre eux appartiennent soit à la secte des vieux croyants (staroverzes), soit à toute autre. Le fanatisme portait autrefois fréquemment ces raskolniks à se donner volontairement la mort et à monter plusieurs à la fois sur un bûcher, pour s'y laisser consumer ensemble par les flammes.

Les Russes de la Sibérie sont très-superstitieux, mais, en même temps, fort portés aux idées poétiques. Les chants populaires, les fables et les légendes s'y trouvent en grand nombre : une partie de ces poésies a été importée de la Russie, d'autres sont nées sous le ciel de la non-veulle patrie.

La fusion de tous les dialectes russes en Sibérie, parmi lesquels ceux de Novgorod, de Viatka et de Volodga occupent la première place, y a produit un idiome particulier qu'on nomme dialecte sibérien, et qui, à part les influences locales, reproduit les formes de la langue russe avec des nuances singulières. Les Russes de la Sibérie font généralement entendre une espèce de chant dans l'intonation; la construction du discours n'est logiquement ni correcte ni régulière et la prononciation des mots est changée. Dans les contrées éloignées, l'isolement des colons et le voisinage des tribus indigènes ont quelquefois fortement modifié l'idiome russe et l'ont même subordonné à la langue indigène. Dans la province d'Yakoutsk, la langue yakoute est employée pour le commerce et les autres relations; dans le nord-est de la Sibérie, c'est la langue koriako-tchoukche. Dans le nord et l'est, surtout au Kamtchatka, la langue russe a adopté des tournures et des expressions tout à fait particulières, des mots en grand nombre détournés de leur signification naturelle; il en est résulté un singulier mélange de russe en général avec les dialectes de la Russie nord-est et les idiomes des peuples sibériens. C'est ainsi que le nom même de Kamtchatka provient peut-être du mot konietz (fin), konchitsa (ce qui se termine), d'où est venu d'abord Konchatska (?) puis Kamtchatka (?), probablement parce que les Kozaks conquérants de la Sibérie virent la terre ferme se terminer en cette contrée. Dans la Russie d'Europe, le mot de kamtchatka est employé pour désigner quelques localités qui forment de semblables presqu'îles. On appelle même kamtchatka une espèce particulière de tissu servant à confectionner les nappes; désignation qui a peut-être aussi pour cause l'idée d'une fin.

La fertilité du sol dans les cinq gouvernements assure de riches bénéfices à l'agriculture et à l'élevage de bestiaux. Tandis que dans la Russie d'Europe on ne compte que 26 chevaux pour 100 habitants, et même, dans le gouvernement d'Orenbourg, le plus riche sous ce rapport, 77 chevaux pour une centaine d'individus, le gouvernement d'Yénisséïsk compte l'un dans l'autre 88 chevaux pour 100 habitants; Tomsk, 80; la province de Zabaïkalsk, 77; le gouvernement de Tobolsk, 70, et celui d'Irkoutsk, 57. Toutefois on ne doit pas oublier que dans ces gouvernements vivent beaucoup de Tatars et de Bouriates nomades. — Les bêtes à cornes et les brebis y sont en nombre encore plus considérable.

Les villages russes de la Sibérie ont un autre aspect que ceux de la Russie d'Europe. Les rues sont larges et irrégulièrement tracées; les maisons ne sont pas alignées l'une près de l'autre; elles sont au contraire isolées, et chacune a son enclos, de sorte que les incendies y sont plus rares et ne s'y propagent pas facilement. La construction et l'organisation des maisons se rapprochent davantage de celles du nord de la Russie; mais elles sont plus vastes, mieux meublées et ont meilleur air, à cause des ornements sculptés dont elles sont garnies sur toutes

les faces. La maison d'été se trouve le plus souvent à côté de la maison d'hiver, ainsi qu'on le remarque dans le gouvernement de Volodga. Il y règne en général une grande propreté; on ne laisse jamais, même dans les plus petites maisons, entrer les animaux domestiques dans la chambre d'habitation, comme on ne le voit que trop souvent dans la Russie septentrionale. Le sol est toujours planchéié, ou le lave souvent, et la maison entière est blanchie intérieurement à la chaux deux fois par an, à Pâques et à Noël, ainsi que cela se pratique chez les Petits-Russiens.

En raison des conditions toutes spéciales du climat, on cultive plus de grains d'été que d'hiver. Dans les contrées du nord, la végétation des arbres fruitiers, par les courtes mais chaudes journées d'été, est remarquablement prompte; on la calcule par jours, comme ailleurs par semaines. Le soleil ne disparaissant presque pas de l'horizon durant les journées les plus longues, l'air et le sol ne peuvent se refroidir pendant la nuit. Immédiatement à côté et tout autour des villages se trouvent des pâturages clos de palissades; mais les champs de culture sont souvent à 18 et 20 verstes de distance des villages. Le bétail demande une active surveillance, afin d'être, au besoin, strictement garanti contre les animaux carnassiers; par contre, les terres labourables exigent moins de travail qu'ailleurs, parce qu'il y a abondance de bêtes de somme et qu'on n'emploie pas d'engrais. Des potagers entourés de haies vives avoisinent les maisons d'habitation.

Dans les contrées situées plus au nord et au nord-est, surtout dans la Sibérie orientale, les Russes, vivant très-isolement, ont généralement adopté les mœurs, le genre de vie, la langue, les vêtements des indigènes, vêtements composés de fourrures légères mais chaudes. Le croisement des races a développé chez eux le type indigène, surtout celui des Yakoutes. Dans les contrées éloignées, les Russes établis dans les stations sont presque partout chargés du service de la poste, c'est-à-dire qu'ils expédient les voyageurs et les paquets, occupation pour laquelle on emploie fréquemment des Yakoutes. La vie nomade est le seul genre d'existence qui n'ait été nulle part adopté par les Russes.

Dans les contrées septentrionales, dont les toundras rendent l'usage des chevaux impossible à cause des broussailles, des marais, du manque de fourrages et d'une énorme masse de neige en hiver, de même que dans les terrains montagneux qui appartiennent à la Sibérie orientale, les Russes attendent des chiens et des rennes domestiques, comme le font les indigènes des autres tribus, et se servent en hiver de patins (lyji) tout aussi bien que les indigènes.

Le renne est l'animal essentiellement indigène et national de tout le nord et même du centre de la Sibérie; il est absolument indispensable aux habitants de ces contrées. Bien que la localité et la nourriture influent diversement sur cet animal, il n'y en a cependant qu'une même espèce pour toute la Sibérie; elle est connue sous le nom scientifique de *cervus tarandus*. Les principales nuances par lesquelles ces animaux diffèrent les uns des autres consistent dans la taille et la couleur du pelage. En général, le renne des contrées septentrionales est plus petit que celui du midi; le renne sauvage est également de plus petite taille que le renne domestique. Le premier a toujours le pelage plus ou moins foncé; celui de l'autre est blanc, gris ou rayé, et même quelquefois noir. Le renne des Koriako-Tchoukchis est moins robuste que celui des Lamoutes (Toungouses) d'Okhotsk, mais plus fort que celui des Samoïtes. En Sibérie comme ailleurs, la tête du renne ressemble un peu à celle d'un veau. Le renne a de grands yeux à fleur de tête, la queue courte, de gros pieds larges, fendus et couverts de poils. Il atteint souvent l'âge de quinze ans, mais ne peut être utilisé que jusqu'à dix. Le lait et la chair de cet animal servent de nourriture, sa peau sert de vêtements, de couverture pour les tentes et d'article de commerce. Il suffit d'un ou deux bergers et de six chiens pour conduire au pâturage jusqu'à 2,000 rennes. La course de ces animaux est plus rapide que celle des chiens. Pendant les longues journées d'été, par un temps favorable et si le chargement n'exécède pas les forces des rennes, en changeant les guides, on peut parcourir en vingt-quatre heures, avec ces intelligents animaux, un espace de plus de 250 verstes. Deux rennes mâles entraînent un fardeau de 16 pouds; la paire de femelles ne peut traîner qu'un poids de 12 pouds.

Comme véhicule, on se sert en été comme en hiver de nartas (nartes),

espèce de traîneau de sept pieds de long environ, et dont les patins, de quatre pouces et demi de largeur, rapprochés sur le devant, sont repliés fortement sur eux-mêmes. Parfois les nartes sont couvertes d'une petite tente destinée à abriter les voyageurs et les bagages; cette tente est faite de feutre ou de peau de renne et sa forme ressemble à une ruche d'abeille. Par les grands froids, ce moyen de transport n'est guère confortable, les émanations des voyageurs produisant une vapeur humide assez incommode. Si la narte vient à se renverser, elle est difficile à relever. Le conducteur se place sur le devant et à califourchon, en appuyant les talons sur les patins du véhicule. Les femmes sont toujours assises à droite, n'appuyant conséquemment que le pied droit sur le patin; le pied gauche reste étendu le long du siège de la narte. Le conducteur tient les guides des deux mains; il est aussi pourvu d'un long et mince bâton garni à l'un des bouts d'une boule en os, et à l'autre, d'un crochet, d'un marteau ou d'une lance. La boule sert à donner l'impulsion et les autres ustensiles à soigner l'attelage pendant la course; quant à la perche, elle est destinée généralement à soutenir la narte en cas de chute. Les rennes sont peu propres à servir de montures ou à porter des fardeaux, à cause de la faiblesse de leur épine dorsale; ils ne peuvent porter que trois à quatre pouds, et la petitesse des selles, ainsi que l'arrangement des harnais simplement passés autour du cou, rendent la monture très-pénible. Dans la Sibirie septentrionale, le renne ne peut être employé de cette manière qu'en été, parce qu'alors sa nourriture est plus substantielle; mais au centre de cette contrée et dans les parties plus méridionales de la Sibirie orientale, spécialement chez les Tougousses, on peut l'utiliser à ce service pendant toute l'année.

Dans tout le nord et le nord-est de la Sibirie on se sert de préférence de rennes et de chevaux pour les attelages d'été; mais en hiver on emploie des chiens, sauf dans les contrées basses et marécageuses auprès de l'Obi et de ses affluents, où la mince couche de neige est plus facile à franchir avec des rennes, à cause de la largeur de leurs pieds. Dans les contrées montagneuses de la Sibirie orientale, où il tombe d'incroyables quantités de neige, les rennes ne font guère que 5 verstes par jour, tandis que les chiens en font 50 sans grands efforts; ajoutons que la finesse et la subtilité de leur flair sont inappréciables dans ces tomdras dépourvus de chemins. On se sert aussi des chiens pour la chasse, et, dans certains cas, ils tiennent même lieu des autres animaux domestiques. Les chiens de Sibirie ne forment pas d'ailleurs une race à part et ne sont que des chiens ordinaires (canis familiaris); ils ont les oreilles dressées et pointues, le museau allongé, le poil bien fourni, surtout sous le ventre et sur la nuque, et ne se distinguent guère par leur attachement pour leur maître; ce qui provient sans doute des mauvais traitements que ceux-ci leur font subir. La taille de ces chiens est ordinairement de grandeur moyenne; leur couleur est uniformément noire, blanche ou grise comme celle des loups. Dans le gouvernement d'Yénisséisk ainsi que dans celui de Tobolsk, les chiens destinés à être attelés ont 28 pouces de longueur et 21 de hauteur; ils sont plus sveltes que les chiens de chasse, ont le poil ras, mais une queue très-fournie et retroussée. La principale différence entre les chiens de Sibirie et les chiens de même espèce dans différents pays consiste en ce que les premiers n'aboient pas, mais qu'ils hurlent, grognent, et ne sont pas exposés à devenir enragés. Les tout jeunes chiens seuls sont l'objet de quelques soins, surtout de la part des femmes; ils sont tenus chaudement et bien nourris; leur peau sert à confectionner des ornements pour les habits d'homme et de femme. On dresse les chiens à l'attelage lorsqu'ils ont un an et qu'ils sont coupés, opération qui se fait d'une façon toute particulière et sans employer le couteau. Lorsqu'une seconde année s'est écoulée, on leur coupe la queue (surtout dans le Kamtchatka), afin de rendre leur course plus rapide; on ne laisse la queue qu'à ceux qui sont destinés à la reproduction de l'espèce. En été, on ne retient à la maison que les chiens nécessaires à la chasse; les autres jouissent d'une entière liberté et se nourrissent de différents produits animaux qui pullulent dans les tomdras, ainsi que de poissons, qui souvent remontent les fleuves en si grande quantité que les chiens peuvent les saisir facilement. Pour aller à la chasse, on charge les chiens de petites selles de chasse pourvues d'habillements et de provisions, et pesant d'un poud à un poud et demi. En automne, les propriétaires rassemblent leurs chiens et les tiennent en laisse auprès de leurs habitations, afin

qu'ils aient plus d'ardeur une fois attelés et qu'ils puissent mieux courir. En hiver, ces animaux sont généralement bien nourris. Au Kamtchatka, on leur prépare habituellement de l'opane faite avec de l'eau chaude, des poissons aigres et des arêtes; ailleurs on leur donne de l'youkhuala (youkala et porsa), espèce de bouillie faite avec des poissons et des arêtes pilées, cuits à l'eau, et mélangés parfois à un peu de farine. Ils se nourrissent aussi de poisson cru et de la chair crue des animaux tués, etc. De même que leurs maîtres, ils ne mangent jamais de pain. Même pendant les plus violents chasses-neige, les chiens de trait de la Sibirie ne s'égarent jamais, ou, s'ils s'écartent un moment de leur direction, ils la retrouvent vite et facilement. Lorsque le temps devient trop mauvais pour qu'il soit possible de continuer la route, ils se couchent sur la neige à côté de leur maître et le réchauffent par leur propre chaleur. Mieux que tous les baromètres ils annoncent les ouragans et la tempête, en se couchant sous la neige pour y chercher un refuge. Nonobstant ces inappréciables avantages, les courses avec des chiens ont leur côté déféctueux. Le peu de largeur de la narte et sa légèreté font qu'elle verse aisément sur les pentes, quelle que soit l'adresse du conducteur, ce qui ne ralentit pas la course des chiens, qui continuent sans interruption jusqu'à ce que leurs forces soient épuisées ou que des pierres ou des troncs d'arbres les arrêtent. Cependant le chien placé à l'avant, toujours bien dressé, prévient d'ordinaire un semblable accident. Un bon chien servant de guide se paye 100 roubles et au delà, il court toujours à la tête des autres, se retourne souvent pour regarder le conducteur, et obéit à ses signaux et à ses appels. Si le conducteur a été lancé hors de la narte, le chien de guide retourne sur ses pas avec le reste de l'attelage pour chercher le maître. Si les autres chiens ne veulent pas obéir, il use de ruse, en cherchant à atteindre son but au moyen d'un large circuit. Lorsqu'ils ne parviennent pas à retrouver le maître, les chiens retournent au logis en poussant d'affreux hurlements. L'instinct presque irrésistible de ces chiens pour la chasse cause bien des embarras, surtout lorsqu'ils ont flairé la trace de quelque animal. En pareil cas, le conducteur se sert de ses pieds comme moyen de résistance et d'arrêt; il enfonce sa longue perche dans le sol ou l'accroche aux objets qui se trouvent à sa portée. Pour monter une pente, les chiens peuvent à peine traîner une narte vide, de sorte qu'on peut à chaque colline on est contraint de descendre du véhicule. Il arrive aussi quelquefois que les chiens s'enchevêtrent de telle sorte dans les traits de l'attelage qu'il faut absolument les dégrager avec la main non gantée. Les meilleures courses et les plus commodes avec les chiens se font aux mois de mars et d'avril, lorsque la croûte superficielle de la glace est encore solide; c'est en même temps l'époque la plus favorable pour la chasse, surtout celle de l'élan (cervus alces), au delà du Léna. Les chiens sont alors attelés en cercles les uns devant les autres, et le chasseur poursuit le gibier sur ses patins, accompagné de ses chiens. L'élan succombe enfin à la fatigue, et, vu sa pesanteur, s'enfonce, en tombant, sous la croûte glacée de la neige. Les nartes traînées par des chiens sont plus courtes et plus étroites que celles auxquelles on attelle des rennes. Au Kamtchatka, on attelle pour les courses ordinaires cinq chiens, mais de sept à dix pour des transports de 20 à 25 pouds. Quant aux nartes destinées à transporter des voyageurs, elles sont attelées de quinze à vingt-cinq chiens.

Un autre moyen de locomotion généralement adopté en Sibirie consiste dans les patins (lyji), dont la construction diffère un peu de celle des patins en usage dans la Russie d'Europe; ceux de Sibirie sont surtout plus élevés.

Si l'on ajoute à tous les inconvénients déjà signalés un froid dépassant souvent 30 degrés, des maisons de poste qui ne contiennent rien qu'un foyer enfumé; si l'on considère que ces stations sont souvent distantes les unes des autres de 50 à 100 verstes et au delà; que le voyageur, complètement enveloppé de fourrures et sans pouvoir descendre de la narte, doit faire le trajet d'une station à l'autre dans une position horizontale, asphyxié par ses propres émanations qui ne trouvent aucune issue, on n'aura encore qu'une imparfaite idée des incroyables peines et de l'extrême fatigue qu'entraîne un voyage dans la Sibirie septentrionale et orientale. Ces peines et ces fatigues sont pour ainsi dire encore plus grandes en été qu'en hiver, en raison du surcroît d'obstacles que présentent un sol marécageux et d'innombrables essaims de moustiques et d'autres insectes non moins incommodes. D'exactes descriptions de voyage pourraient seules renseigner complètement le lecteur sur des difficultés

qui étonnent l'imagination et pour lesquelles l'aspect de la nature boréale dans toute sa majesté et sa magnificence féerique ne saurait offrir une suffisante compensation.

Quel est l'Européen qui n'éprouvera pas une saisissante et profonde émotion, dans la Russie septentrionale, à la vue de ces magnifiques forêts couvertes de neige et s'étendant à perte de vue; de ces immenses plaines enveloppant d'un brillant voile de cristal tous les accidents du terrain; de la splendeur magique d'une nuit où l'éclat des étoiles et le pâle reflet du soleil se réimissent et se fondent dans une teinte merveilleuse? Quel voyageur pourrait rester insensible au spectacle magnifique

des aurores boréales, surtout lorsqu'il se sentirait rapidement emporté par un léger traineau qui souvent n'est formé que de branches d'arbre entrelacées, lorsque le hâblon non interrompu d'un simple paysan russe vêtu d'une pelisse de mouton et d'un grand bonnet fourré, et le hennissement de ses infatigables petits chevaux, réveillent seuls en son âme le souvenir du monde réel?

Que sera-ce donc encore lorsque, pénétrant jusqu'au nord de la Sibirie, il verra les forêts et les plaines, les nuits et les jours, la chaleur et les frimas se succéder d'une façon inconnue et se produire sous des aspects et avec des exagérations si extrêmes?

PETITS-RUSSENS.

Sous le rapport du nombre autant que sous celui de l'intelligence, les Petits-Russiens (Malo-Rosses, Malorossiané) forment, après les Russes proprement dits, la tribu la plus importante du vaste empire de Russie. Pendant plusieurs siècles elle constitua le centre politique, religieux et intellectuel de toute la nation. En perdant leur hégémonie, les Petits-Russiens ne tardèrent pas à perdre aussi leur indépendance politique. Ils tombèrent d'abord sous la domination des Lithuaniens, puis des Polonais, et ne furent derechef politiquement réunis à la Russie (Grande-Russie, Moscovie) qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles. Une séparation de quelques siècles et l'influence polonaise avaient éloigné sous beaucoup de rapports les Petits-Russiens et les Russes de la Russie-Rouge des Russes, notamment ceux qui habitaient le pays sur la rive droite du Dniepr, surtout par l'importation forcée de l'union religieuse établie par les Polonais; tandis que les habitants de la rive gauche conservèrent, au prix des plus sanglants combats, leur liberté de conscience, après avoir perdu leur indépendance politique. La Petite-Russie fut le berceau du régime kozak, qui créa plus tard sa propre nationalité et forma en partie un corps indépendant, politique et militaire qui, exclusivement militaire aujourd'hui, n'a pas moins conservé sa nationalité. Ce régime kozak s'identifia pendant longtemps avec le peuple petit-russien, du moins avec les habitants de la rive gauche du Dniepr.

Les Petits-Russiens qui habitent la Russie d'Europe sont au nombre de 11,800,000 âmes; mais lorsque l'on y comprend les Kozaks du Koban (autresfois de la mer Noire), d'Azov et une partie des Kozaks de la Nouvelle-Russie, cette population s'élève à environ 12 millions d'individus. Si l'on y en ajoute encore 215,000 appartenant à l'Eglise unie et habitant le royaume de Pologne, on obtient le chiffre de 12,200,000. En Autriche, on compte 2,800,000 Petits-Russiens nommés Ruthènes, Routhènes, Russines ou Roussiaks. Dans le chiffre de 12 millions de Petits-Russiens (sans les Kozaks) nous ne comprenons point une partie de ceux de la rive droite du Dniepr, qui sont devenus, dans le cours des derniers siècles, complètement Polonais et catholiques.

Les Petits-Russiens, dans l'acception la plus étendue de ce mot, c'est-à-dire avec les Russes de la Russie-Rouge, sont presque les seuls habitants des gouvernements de Poltava, où l'on en compte 1,790,000; de Tchernigov, 1,800,000; de Kharkov, 1,500,000. Ils composent la grande majorité de la population dans les gouvernements de Kiev, au nombre de 1,640,000; de Volhynie 1,120,000; de Podolie, 1,250,000; d'Yékaterinoslav, 880,000; et on les retrouve encore en grand nombre dans plusieurs autres gouvernements, tels que celui de Voronjé, où on en compte 600,000; celui de Koursk, 300,000; de Tauride, 200,000; en Bessarabie, 150,000; puis dans le gouvernement d'Orel, 150,000; de Saratov, 50,000; de Samara, 50,000; dans le pays des Kozaks du Don, 80,000; et enfin dans le gouvernement de Mohilev, 40,000. Dans le royaume de Pologne il y en a, comme nous l'avons dit plus haut, 215,000.

La Russie-Blanche et la Petite-Russie sont chacune partagées en deux parties, orientale et occidentale, la Russie-Blanche par la Duna et la Bérésina, la Petite-Russie par le Dniepr. La partie occidentale de la Russie-Blanche est habitée par les Russines; la partie correspondante de la Petite-Russie l'est par les Ruthènes (Roussiaks ou Russines). Les gouvernements de Minsk et de Kiev servent de trait d'union, le premier entre les Russes de la Russie-Blanche et les Grande-Russiens, le second entre ces derniers et les Petits-Russiens. Il faut observer toutefois que, grâce à l'influence polonaise, la différence qui existe entre les Russes

de la Russie-Blanche proprement dite et les Russines, tant sous le rapport de la nationalité que sous celui de la religion, est moins tranchée que celle qui existe entre les Petits-Russiens et les Ruthènes. Les Petits-Russiens, quoique étrangers aux Grande-Russiens et hostiles aux Polonais, sont cependant Russes dans le véritable sens du mot.

Dans le gouvernement de Kiev, le Dniepr forme encore une ligne de démarcation entre les propriétaires fonciers russes et polonais, entre le costume russe et le costume polonais, entre l'usage du kvass et celui de la bière. Cette même ligne de démarcation s'étend jusqu'au commerce du blé; car la partie septentrionale du gouvernement de Kiev et la Volhynie transportent leur blé vers la mer Baltique, tandis que la partie méridionale conduit le sien vers la mer Noire. La même chose se remarque dans l'exportation des laines. L'organisation administrative des villes diffère de même d'une manière sensible. Dans la Grande-Russie, les villes possèdent, outre des prairies et des forêts, quelques terres labourables qu'elles afferment à des bourgeois. Sur la rive droite du Dniepr, d'autres lois sont en vigueur dans les contrées soumises à l'influence polonaise, notamment dans celles qui sont polonaises d'ancienne date. Non-seulement le droit allemand selon la jurisprudence de Magdebourg y était en vigueur dans les villes, mais tous les rapports sociaux et administratifs s'y étaient développés dans le sens germanique. Depuis une époque très-reculée il existait dans cette région des guildes et des maîtrises; les villes possédaient des dépendances territoriales dans lesquelles elles exerçaient pleinement le pouvoir seigneurial comme en Allemagne. Elles avaient établi, sur le territoire qu'elles possédaient, des villages et des fermes (folvarki, du mot allemand Vorwerk), et les paysans devaient y faire la corvée comme dans les propriétés seigneuriales. En Russie, la noblesse n'a jamais possédé de villes et la législation ne lui accorde aucun droit légal sur elles. Il en est autrement en Pologne et sur la rive droite du Dniepr: à l'imitation des Allemands, la noblesse y a établi des villes sur son territoire; elle leur a concédé certains privilèges et donné des libertés municipales, tout en se réservant les droits de suzeraineté héréditaire et de justice, et habituellement aussi une redevance sur les maisons. Au surplus, ces villes ne sont, pour la plupart, que de misérables bourgades peuplées de juifs.

Conformément à la séparation topographique indiquée ci-dessus, nous divisons les Petits-Russiens en Petits-Russiens proprement dits, habitants des gouvernements de Poltava, de Tchernigov, de Kharkov, de Yékaterinoslav, de Kherson, de Bessarabie, de Tauride et des parties limitrophes d'Orel, de Koursk, de Voronjé, de Saratov, de Samara, de Mohilev et du pays des Kozaks du Don, et en Ruthènes, habitants des gouvernements de Podolie, de Kiev, de Volhynie et en partie de Lublin; mais il faut remarquer que le gouvernement de Kiev compte un grand nombre de Petits-Russiens proprement dits qui appartiennent à la même catégorie que les habitants de Poltava et de Tchernigov.

Parmi les gouvernements peuplés principalement de Petits-Russiens, ceux de Poltava et de Tchernigov, qu'ils habitent depuis plusieurs siècles, et celui de Kharkov, colonisé depuis plus de deux cents ans, forment seuls la Petite-Russie proprement dite ou les gouvernements petits-russiens, au nombre desquels quelques-uns comptent encore celui de Kiev. Ceux qui sont situés plus au midi n'ont été acquis et colonisés que depuis moins d'un siècle; mais dans les gouvernements voisins, au nord et à l'est, l'élément purement russe est prédominant.

Le vrai centre de la Petite-Russie est la ville de Kiev et son artère principale est le Dniepr. Quoique Kiev ait cessé depuis des siècles d'être pour tous les Russes un centre politique, il est néanmoins resté pour eux jusqu'à ce jour le centre religieux.

La désignation d'Oukraina (Ukraine) pour la Petite-Russie n'est exacte que relativement. Le mot oukraina signifie en général pays limitrophe; mais cette acception s'est modifiée en raison du changement qu'ont subi les frontières elles-mêmes : aussi, Russes et Polonais ont-ils employé le nom d'Oukraina dans des acceptations très-diverses. Après la prise de Kiev par les Lithuaniens, la partie méridionale des gouvernements actuels de Kiev et de Podolie forma la frontière du pays habité par les nomades des steppes voisins, et dès la fin du quatorzième siècle les Polonais la nommèrent Oukraina. La domination polonaise s'étendit, par la suite, sur la majorité des possessions de l'ancien grand-duché de Kiev, presque jusqu'au Donetz, où elle existait encore au dix-septième siècle. Après le partage de la Petite-Russie en deux parties, l'une russe et l'autre polonaise, des fugitifs, des mécontents et d'autres émigrés vinrent se fixer comme Kozaks dans le gouvernement actuel de Kharkov. Ces colonies trouvèrent assistance et protection à Moscou, et c'est ainsi que fut créé, comme boulevard contre les Tatars, une nouvelle Oukraina dont la limite vint s'appuyer à celle de l'Olta et de la partie méridionale du gouvernement de Koursk. Les limites naturelles de la première étaient le Don et le Dniepr. Les deux Oukrainas sont identiques sous beaucoup de rapports naturels et climatériques; mais elles sont très-différentes l'une de l'autre sous le rapport ethnographique.

D'après ce qui précède, il nous paraît convenable de faire connaître séparément les Petits-Russiens proprement dits et les Ruthènes, en faisant précéder cette appréciation d'un rapide aperçu historique sur les Petits-Russiens, d'où ressortiront les causes de la séparation des deux peuples. Ces causes ainsi exposées, jointes à certaines influences dont l'effet a survécu à cette séparation, feront mieux comprendre notre description et prouveront qu'elle est le résultat indispensable et logique de l'histoire.

L'histoire de la Petite-Russie, considérée comme un ensemble séparé du reste de la nation, c'est-à-dire de la Grande-Russie, forme, sous les rapports politique, national et en partie religieux, l'histoire de l'ouest ou sud-ouest de la Russie, par opposition à celle de l'est ou du nord-est. Elle commence à l'année 1250, c'est-à-dire à l'époque de la conquête de la Russie par les Mongols, et continue jusqu'en 1665, 1667 et 1798.

Après la soumission de tous les pays russes à la souveraineté des Mongols de la horde d'Or ou de Sarai sur la Volga inférieure, Yaroslav, prince de Vladimir, fut institué par le khan Batou comme premier vassal et grand-duc de toute la contrée nord-est de la Russie.

À côté de cet empire, connu bientôt sous le nom de Grande-Russie ou de grand-duché de Moscou et gouverné par le prince de Vladimir, Batou reconnut, en l'année 1250, le royaume de Galitch ou Halitch comme Etat entièrement séparé, mais également tributaire des Mongols. Cet Etat, après le démembrement de la Russie en principautés indépendantes (1157), forma, à partir de l'année 1198, un vaste et solide ensemble, et se reconstitua plus tard en puissant empire, après les terribles ravages faits par les Mongols et la destruction de Kiev par le prince Daniel de Halitch. Cet empire comprenait la Galicie actuelle, la Volhynie, la Podolie, quelques parties du gouvernement de Kiev et de Grodno, la partie méridionale du royaume de Pologne, et le nord de la Moldavie et de la Bessarabie. En 1654, Khmelutski, à la tête du peuple petit-russien, prêta serment de fidélité au tsar Alexéi Mikhalovitch, tout en conservant une assez grande indépendance.

À partir de l'année 1665, la Petite-Russie se divisa en deux parties gouvernées par un hetman : l'une, sur la rive gauche du Dniepr, était sujette de la Russie; l'autre, sur la rive droite, obéissait à la Pologne. En 1667, en vertu de la paix d'Androusov, Kiev passa sous la domination de la Russie, et deux siècles plus tard, la Podolie et la Volhynie eurent le même sort, par suite du second partage de la Pologne en 1793.

Toute la Russie était divisée en deux parties, celle du nord-est et celle du sud-ouest, ou en deux empires, la Grande et la Petite-Russie, ou encore en grands-duchés de Moscou et de Lithuanie, subsistant, l'un la

prépondérance relativement orientale (tatare) et l'autre l'influence occidentale (polonaise). Cette séparation s'effectuait à une époque où tout était encore en pleine fermentation dans les diverses provinces et principautés de la Russie, émancipées par leurs grands-ducs, et dans leurs rapports réciproques.

Après la dévastation réitérée et complète de la Petite-Russie, Kiev avait même, par le fait, cessé d'être le centre national et politique de toute la Russie. Il ne restait à cette ville qu'un faible reflet de son ancienne splendeur, depuis que la Russie s'était divisée en un certain nombre de duchés indépendants; et plus tard, en 1413, près de deux cents ans après la séparation de la Russie en deux empires distincts, Moscou devint une seconde métropole ecclésiastique entièrement indépendante de Kiev, et sa prépondérance sur cette ville grandit en proportion de l'ascendant que la Grande-Russie avait pris sur la Petite-Russie.

Bientôt après sa séparation de la partie orientale de l'empire, Kiev perdit son importance, même dans la Russie occidentale, et ne resta que bien peu de temps encore un centre religieux et intellectuel pour l'Eglise grecque orthodoxe.

Avant cette séparation entre l'orient et l'occident de la Russie, l'histoire des différentes provinces russes avait un caractère plus ou moins général et qui s'appliquait également à presque toutes les parties de l'empire. Mais l'irruption subite des Mongols et des Tatars, qui vinrent envahir tout le pays, ébranla jusque dans leurs fondements les bases constitutives de l'empire, déjà démembré avant ce grave événement. La Russie septentrionale fut renouée davantage vers le nord, le midi fut converti de cendres et de ruines, et chacune des deux grandes parties de la Russie fut poussée dans une voie particulière de développement.

La Petite-Russie conserva presque intacte l'ancienne nationalité russe; ce ne fut que dans les contrées méridionales que les Petits-Russiens laissèrent introduire chez eux des éléments asiatiques. Ces éléments, importés d'abord par les Petchénèques, plus tard par les Polovets et les Tatars, se fondirent complètement, avec le temps, dans la nationalité petite-russienne.

Le prince Daniel fonda (1238-1264) le puissant empire de Halitch en réunissant les principautés du sud-ouest, qui s'étaient formées au commencement du treizième siècle, à la suite de plusieurs guerres et de partages successifs.

La Russie-Rouge, qui s'était déjà déclarée indépendante avant le partage de la Russie entre les fils d'Yaroslav I^{er}, issus en droite ligne de Vladimir le Saint, avait été le noyau du nouvel empire.

La ville de Halitch ou Galitch fut fondée sur le Dniepr, et avec elle se forma la base d'un empire devenu puissant par la suite, et qui, appuyé sur la Pologne et la Hongrie, s'étendait des Karpathes jusqu'aux deux rivières de Boug. A l'extinction de la dynastie princière en 1198, la souveraineté de cet empire passa aux princes de Volhynie, descendants de Vladimir Monomakh, qui possédaient aussi Kiev, où ils régnèrent dans un état de parfaite indépendance jusqu'à la réunion de Halitch proprement dit, ou mieux encore de la Galicie à la Pologne, en 1386.

Sous le rapport politique, la situation de la Russie occidentale, c'est-à-dire de l'empire de Halitch, était infiniment plus favorable que celle de la Russie orientale sous les grands-ducs de Vladimir. Les princes de Halitch étaient plutôt des alliés tributaires que des sujets ou vassaux de la horde d'Or, tandis que la nomination et l'investiture des princes de la Russie orientale dépendaient entièrement du khan, auquel ils étaient tenus de témoigner leur respect et leur soumission d'une façon humiliante.

Daniel s'arrogea, en 1254, le titre de roi de Halitch, conféré par le pape; il le conserva même après ses discussions avec Rome, pour n'avoir pas rempli les obligations que ce titre lui imposait.

À la mort de Daniel en 1264, son royaume fut, pendant un certain temps, divisé en quatre Etats indépendants, et resta néanmoins très-florissant au delà sans rien de dehors. Il conserva, par la succession au trône, son indépendance vis-à-vis des Mongols, auxquels il payait seulement un tribut, et s'appuya sur eux pour résister aux Lithuaniens, qui, depuis le commencement du treizième siècle, tendaient à agrandir leurs possessions et leur pouvoir. Mais la Russie du sud-ouest se trouva bientôt réunie derechef sous le sceptre d'un seul souverain, Yourik, qui, en 1301, prenait le titre de roi de Russ. A cette

époque, le pays qui forma plus tard la Petite-Russie fut pendant quelque temps la plus puissante de toutes les principautés russes. Mais vers l'année 1300, la partie septentrionale, au nord de la rivière Pripiet, tomba au pouvoir des Lithuaniens, et bientôt après, au moment même où les grands-ducs de Moscou avaient une prépondérance décisive sur les autres princes souverains, les Lithuaniens s'emparèrent de toute la rive droite du Dniepr, c'est-à-dire de la Volhynie, de la Podolie, de Kiev et même de Tchernigov, sur la rive gauche du même fleuve. Ces contrées furent pour longtemps annexées à la Lithuanie et valurent à Pédémisme (1320-1345) le titre de grand-duc de Rouss et de Lithuanie.

Délivrée du joug mongol, la majeure partie de la Russie occidentale passa dès lors sous la facile domination des Lithuaniens, et bientôt après sous celle des Polonais. Supérieurs par leur civilisation, les Polonais exercèrent sur leurs nouveaux sujets une influence infiniment plus grande que ne l'avait été celle des Tatars, qui s'arrêtaient à la superficie.

Après que la Petite-Russie, par l'intervention des Lithuaniens, eut secoué le joug tatar, on vit apparaître dans ce pays une classe de paysans qui s'y développa successivement, tandis que, d'un autre côté, dans la Grande-Russie se forma une sorte de bourgeoisie qui prit de l'importance par l'étendue de son commerce et par la protection et l'aide qu'elle accorda aux habitants de la campagne. Le paysan petit-russien était, au contraire, réduit à se défendre lui-même, car les villes étaient ruinées; les princes et leurs droujines ayant été tués ou expulsés.

Quand la domination mongole eut cessé de s'appesantir sur les Russes, on vit reparaître quelques-unes de leurs anciennes institutions; mais l'esprit public n'existait plus.

Tant que dura la puissance des Tatars (les Mongols s'effacèrent bientôt dans leur fusion avec les tribus soumises des Tatars, c'est-à-dire des tribus turques), la population de la Russie sud-ouest dut, à cause de sa séparation d'avec le nord, rester isolée dans son développement progressif, ou se rapprocher des tribus alliées de l'ouest. Les événements politiques qui se succédèrent ne pouvaient manquer de contribuer puissamment à ce rapprochement.

L'ascendant qu'exerçait la Pologne commença à se faire sentir en Petite-Russie lorsque Yagallo (Yagellon), grand-duc de Lithuanie, monta sur le trône de Pologne et embrassa le catholicisme en 1386. A partir de cette époque, l'élément catholique poussa des racines de plus en plus profondes; les contrées du sud-est (la Petite-Russie actuelle) échappèrent seules à cette influence, car la nationalité russe pouvait s'y réfugier à l'abri du régime kozak, qui fut toujours pour les Polonais un adversaire infatigable et jamais complètement subjugué.

En 1476, Kazimir, fils d'Yagallo, mit fin à la principauté de Kiev et commença la réorganisation de la Russie sud-ouest en prenant la Pologne pour modèle. Il créa différents emplois de dénomination polonaise, et donna à la noblesse indigène russe, issue en grande partie des princes, les prérogatives de l'aristocratie polonaise. Des villes, des bourgs et des villages qui jusque-là avaient été libres, furent concédés à perpétuité, en toute propriété, à des voïevodes, châtelains, starostes, etc.

Autant ce système d'administration, joint à des mœurs plus civilisées, contribua à altérer la nationalité de la noblesse russe et à l'absorber dans l'élément polonais, autant ce régime trouva d'opposition dans le bas peuple, qui seul en souffrait et qui fit une énergique résistance. C'est à cette époque que, succombant sous le poids des charges et des corvées, il abandonna en masse ses habitations, comme il l'avait fait après la première apparition des Mongols; il s'enfuit dans les steppes et s'établit dans le voisinage des cataractes du Dniepr. Les réfugiés y vécurent dans un état à demi sauvage, se mêlant en partie aux débris des populations de l'ancienne frontière militaire et s'organisant d'après elles. Ils ne devaient leurs moyens d'existence qu'à leur courage et à leur esprit aventureux. Les Petits-Russiens restés dans la patrie sympathisèrent plus ou moins avec l'association libre et militaire qui venait de se constituer et dont les membres étaient nommés, d'après leur genre de vie, Kozaks (mot d'étymologie probablement tatare, qui signifie un guerrier errant et libre), et, d'après leur domicile, Zaporogues (gens d'eau delà des cataractes du Dniepr).

La conscience religieuse et nationale du peuple petit-russien lui donna une telle force de résistance commune contre l'invasion de la nationalité polonaise et du catholicisme, que les rois de Pologne se virent contraints d'accorder à cette nation, ainsi qu'à celle de la Russie-Blanche, déjà

précédemment subjuguée par les Lithuaniens, certains droits et prérogatives qui ne sont en général attachés qu'à la qualité de citoyen. C'est ce que fit surtout Stéphane Batori en organisant régulièrement l'association kozake sous le commandement d'un hetman (ataman) pour toute la Petite-Russie, lequel devint le troisième chef revêtu de cette dignité, et gouverna comme le hetman de la Lithuanie proprement dite (y compris la Russie-Blanche) et comme celui de la Pologne.

Secouer le joug de l'oppression polonaise, tel était le but de la nouvelle association kozake; mais elle y joignit, grâce aux circonstances, l'avantage glorieux de battre les Tatars et de protéger les frontières contre ces pillards nomades. C'est ainsi que le pays des Kozaks devint une contrée frontière (Oukraina) dans toute l'acception du mot, dont l'existence était regardée par les Polonais comme un mal nécessaire. Les contrées sud-est de la Petite-Russie avaient surtout à souffrir des irruptions incessantes des hordes tatars de la Crimée, qui assistaient comme alliés tantôt les Lithuaniens contre les Moscovites, tantôt les Moscovites contre les Lithuaniens. Dans ce dernier cas, la Petite-Russie essayait toujours le premier choc et le plus sensible. Le peuple petit-russien, habitué de longue date aux luttes fréquentes, dut plus que jamais se maintenir sur le pied de guerre. Parmi les molodets (c'est-à-dire gens entreprenants), nom que les Kozaks prenaient de préférence, on tenait à honneur non-seulement de préserver la patrie de l'intrusion des Tatars, mais encore de pénétrer dans la steppe, afin d'y joindre l'ennemi et de l'arrêter loin de l'Oukraina, de la Podolie (c'est-à-dire du pays bas) et de la Volhynie.

La sécurité du pays exigeait la création de places fortifiées au delà de la véritable frontière, devenue le refuge d'aventuriers intrépides recherchant par-dessus tout le pillage et les combats.

Cette association kozake, augmentée encore d'un grand nombre de fugitifs qui avaient abandonné leur patrie, établit au delà des cataractes du Dniepr un grand camp retranché auquel on donna le nom de setch, d'où dérive celui de setch zaporogue, sous lequel on désigna depuis ces Kozaks.

L'année 1569 eut pour les Kozaks, comme pour toute la nation petite-russienne, les résultats les plus importants. Sigismond-Auguste, qui, pendant tout son règne, avait laissé les Polonais agir contre le peuple petit-russien, parvint enfin à réunir complètement la Lithuanie à la Pologne, afin d'éviter qu'à l'extinction de la dynastie des Yagellons le grand-duché de Lithuanie devint la propriété du tsar de Moscou. Toute la Russie méridionale, c'est-à-dire l'Oukraina (les gouvernements actuels de Kiev et de Poltava), la Volhynie et la Podolie furent alors immédiatement incorporées au royaume de Pologne. « Les Russes, » disait l'acte d'union, « se réunissent aux Polonais comme des égaux avec des égaux, des hommes libres avec des hommes libres. » La noblesse russe, la fraction du moins qui avait conservé sa nationalité, s'opposa d'abord à l'annexion; mais elle cessa de résister, sur la promesse qu'on lui fit par serment que la foi religieuse, la langue, les lois, en un mot la nationalité russe, seraient maintenues à perpétuité dans toute leur intégrité. Il est vrai que depuis longtemps on avait des preuves, surtout en Galicie et dans la Russie-Rouge, du peu de cas qu'il fallait faire de pareilles assurances.

Le successeur de Sigismond-Auguste, le grand Stéphane Batori, issu d'une des plus illustres familles de Hongrie, manifesta l'intention la plus formelle d'annexer la Russie méridionale à la Pologne et d'en faire un ensemble complètement homogène. Les jésuites avaient été appelés dans le pays en 1570, mais ils se opposer comme contre-poids politique et religieux au protestantisme, qui commençait à être accueilli favorablement en Pologne et dans la Lithuanie proprement dite. Batori les employa d'abord à entraver la liberté du culte grec. Il procéda ensuite avec la plus grande circonspection, pour arriver plus sûrement à son but, voulant affaiblir les Kozaks afin de les amener insensiblement à une complète dépendance; car il avait pressenti qu'ils seraient les soutiens les plus puissants de la nationalité russe. Ils n'avaient été sujets du grand-duc de Lithuanie que de nom; car ils ne se nommaient jamais eux-mêmes autrement que gens libres, bien que Batori eût institué un hetman spécial pour la Petite-Russie et leur eût donné un nouveau statut qui les organisait en polks, c'est-à-dire en régiments indiquant tout à la fois les districts et les divisions administratives du pays.

Eclairés sur leur sort futur par le système d'oppression continue et

d'inimitié nationale des Polonais autant que par les insidérations qui avaient échappé à Batori, les Kozaks paraissaient reconnaissants de témoignages apparents de sa faveur, mais ils n'en firent pas moins, de leur propre mouvement, la guerre aux Turcs, malgré la défense de Stéphan Batori, qui leur témoigna son mécontentement, en même temps que sa prédilection pour les Turcs, en faisant décapiter le hetman des Kozaks.

Cette rigueur provoqua le premier cri de vengeance que les Kozaks firent entendre ouvertement et le premier soulèvement hostile qu'ils dirigèrent en commun contre la Pologne. C'est ainsi que s'engagea une lutte qui dura plus de cinquante ans, presque sans interruption et avec acharnement, bien que sans succès réel en définitive; car, malgré leurs sacrifices et tous leurs efforts, les Petits-Russiens n'en redevinrent pas moins sujets soit de la Grande-Russie, soit de la Pologne.

Sous le règne de Sigismond III, la diète polonoise commença à agir d'une façon fort impolitique à l'égard des Kozaks. Ils furent, ainsi que les Petits-Russiens en général, exaspérés par toutes sortes de vexations et de prohibitions. Enfin on introduisit aussi l'union religieuse, qui pesa, chose remarquable, sur la Russie occidentale de 1596 à 1839, c'est-à-dire précisément le même nombre d'années que la domination mongole, qui s'était appesantie sur la Russie orientale en 1237 pour ne finir qu'en 1480.

Avant de nous étendre sur cet incident, il ne sera pas hors de propos de dire ici quelques mots sur les principales dissidences qui existent entre l'Église grecque et l'Église romaine.

La religion grecque se fonde exclusivement sur les dogmes qui furent fixés dans les sept premiers conciles œcuméniques, dogmes auxquels elle est restée fidèle après la scission qui se produisit dans l'Église chrétienne au septième siècle et qui donna naissance aux deux communions grecque et romaine. Érigée, dans l'année 1589, en Église indépendante gréco-russe, elle ne subit par la suite que quelques modifications de forme, et elle rejette certains dogmes nouveaux introduits dans le cours des siècles par les papes, concernant le purgatoire et le Saint-Esprit considéré comme émanation du fils de Dieu. Elle vénère le pape comme l'un des premiers patriarches chrétiens, mais sans le reconnaître comme le chef infallible de la chrétienté.

En Russie, le service divin a lieu dans la langue nationale primitive, c'est-à-dire dans l'ancien slave (slavon); la sainte eucharistie y est donnée sous les deux espèces : le corps et le sang du Sauveur; les prêtres séculiers peuvent contracter mariage, mais une fois seulement, ainsi que l'Église occidentale elle-même permettait de le faire avant le quatorzième siècle. Déjà, lors de son institution première au concile de Brzesc en Lithuanie, en l'année 1594, l'union, espèce d'institution intermédiaire entre les confessions grecque et latine, reconnaissait le pape comme unique chef ecclésiastique; mais elle conservait les statuts grecs, admettait le mariage du prêtre, le service divin en langue slavone, etc. Dans un second concile tenu également à Brzesc en 1596, les nouveaux dogmes furent solennellement promulgués; mais, malgré les bulles formelles des papes, on fit tout pour fonder la nouvelle Église une dans l'Église catholique romaine, ce qui ne put arriver avec le temps, sinon de droit, au moins de fait, grâce aux intrigues que l'on employa pour atteindre ce but. C'est ainsi que l'union religieuse fut la cause de la séparation qui eut lieu entre les Ruthènes, qui appartenaient à l'Église une jusqu'en 1839, et les Petits-Russiens proprement dits de la confession gréco-russe.

Depuis l'installation des jésuites en Pologne et dans le grand-duché de Lithuanie, en 1570, les empiétements de l'Église romaine sur l'Église grecque augmentèrent dans une proportion considérable. La majeure partie de la noblesse de la Russie-Blanche, de la Russie-Rouge et aussi un grand nombre d'individus faisant partie du peuple, s'inclinèrent devant l'influence de l'ordre redoutable dont la haute intelligence soulevait le zèle religieux. On connaissait parfaitement bien la force du lien national qui unissait les Russes entre eux par leur Église, et l'on comprenait l'ascendant que pouvait exercer le clergé, qui, chez les Russes, ne constituait pas un État dans l'État ni un monde à part; car, sans l'autorisation du grand-duc, aucune organisation religieuse de quelque importance ne pouvait se constituer, et le clergé russe n'intervenait en aucune façon dans les affaires de la politique intérieure ou extérieure.

La séparation de l'unité métropolitaine qui existait entre Kiev et Moscou (1413) ne fut que l'œuvre arbitraire du grand-duc Vitold : aussi

n'aneantit-elle point l'unité de l'Église grecque en Russie et ne put-elle ébranler la foi orthodoxe; car le patriarche de Kiev et celui de Moscou reconnaissaient tous deux la suprématie de celui de Constantinople.

Dès leur apparition en Pologne et dans la Russie occidentale, les jésuites s'emparèrent de toute la politique et de tout ce qui se rapportait à l'éducation de la jeunesse. Disposant des moyens intellectuels et matériels les plus puissants, ils s'attachèrent à élever et à former la société aristocratique et à abaisser plus profondément encore le bas peuple; ils arrêtaient l'essor de l'industrie et assujétirent l'être moral tout entier au pouvoir de la raison, qui, comme dit Goethe, conduit au mal lorsqu'elle n'est pas appuyée sur le cœur, qui trouve toujours dans l'esprit un refuge et un guide assuré.

La noblesse petite-russienne, dont la haute aristocratie descendait des Varagues et la petite noblesse des droujines des princes dans les principautés séparées, s'agita au moment où l'on voulut introduire l'union, et organisa des assemblées dont le but était de protéger la foi de ses pères; mais en moins de quarante ans cette aristocratie avait déjà elle-même en grande partie embrassé la religion catholique, qui faisait de jour en jour plus de prosélytes. Un grand nombre de gentilshommes, descendants de Vladimir le Saint ou de Ghédimine, occupant de hautes fonctions et possédant une grande fortune, servaient souvent, dans les dîtes, d'auxiliaires puissants au gouvernement. Ils échangeaient volontiers leur étroit cercle d'activité domestique contre des emplois publics, et se familiarisèrent bientôt avec l'idée que la Pologne était leur véritable patrie. D'ailleurs, le royaume de Pologne n'était au fond qu'une grande république aristocratique, comme l'indiquait le titre officiel même qu'il se donnait : *rzeczpospolita*, c'est-à-dire *republica*. Grâce à leur qualité de dignitaires attachés à la cour de la nation dominante, et poussés par l'influence des jésuites, les gentilshommes russes ne tardèrent guère à devenir catholiques; ils se mariaient alors pour la plupart à des Polonaises et envoyaient leurs enfants à Cracovie, à Lemberg, à Yaroslav (en Galicie), et souvent aussi à l'étranger (en Autriche, en France, en Italie et en Espagne), afin de leur faire donner une bonne éducation, sinon polonoise, tout au moins catholique. L'Église gréco-russe ne trouva quelque appui que dans le haut clergé, indépendant et éclairé, de Kiev et de Mohilev, tandis que le clergé de l'union l'emportait presque partout ailleurs, principalement dans les campagnes.

Moins de trente ans après l'introduction de l'union, la plupart des évêchés grecs étaient vagues et la consécration du sacerdoce grec ne s'obtenait même qu'avec de grandes difficultés.

Les mœurs et le droit polonais accordaient aux propriétaires un pouvoir sans limites sur leurs serfs, bien qu'il n'existât réellement aucune loi déterminant clairement les rapports officiels des serfs avec leurs seigneurs. Le gentilhomme, même de petite noblesse (*chliakhtsitz*), lorsqu'il tuait un homme du peuple qui n'était point placé sous sa dépendance, n'était ordinairement passible d'aucun châtimant; car il fallait, pour former une plainte contre lui, réunir des conditions qui ne se trouvaient presque jamais remplies. Sans l'influence de l'union, le seigneur polonais ou devenu polonais n'aurait nullement pu le paysan, qui lui était étranger sous le rapport de la religion et ne parlait pas la même langue que lui. Ajoutez à cela que la noblesse était un luxe insensé qui exigeait des sommes énormes; car on regardait l'économie comme un calcul indigne d'un gentilhomme. Les riches propriétaires s'entouraient d'une foule d'individus appartenant à la petite noblesse (*chliakhta*), qui passait son temps à ramper devant eux ou occupait de petits emplois sur leurs terres. Les corvées ou autres obligations exigées du paysan n'avaient point de bornes, et ses redevances en argent et en denrées étaient tellement exorbitantes que l'existence lui paraissait intolérable. Le fermage des propriétés, donné à des intendants, devenait aussi la source de grands abus, surtout quand les fermiers étaient des juifs. Répandus déjà, depuis le dixième siècle, à Kiev et dans toute la Russie occidentale, c'est-à-dire dans le grand-duché de Lithuanie, ces juifs opprimaient le paysan bien plus cruellement encore que ne le faisaient les propriétaires eux-mêmes. Il est vrai que de semblables abus existaient aussi à cette époque dans la Grande-Russie; mais il faut avouer que l'oppression du peuple par les hautes classes ne se montrait pas aussi cruelle, parce qu'elle était du moins exempte de haines religieuses et nationales.

Sous le règne de Vladislav IV de Pologne, les Petits-Russiens (Kozaks)

conçurent l'espoir d'une prochaine émancipation. Mais Vladislav avait trop peu d'énergie pour exécuter, en face de la noblesse et du clergé, des réformes dont il reconnaissait cependant la justice. Cette hésitation donna lieu à des luttes violentes et prolongées qui, après plusieurs alternatives de succès et de revers, se terminèrent très-malheureusement pour les Kozaks en 1638. L'impuissance de leurs efforts les rendit, jusqu'à la mort de ce roi, la proie des jésuites et des magnats polonais.

Enfin, sous le hetman Khmelnitski, les Kozaks engagèrent, pour obtenir leur affranchissement, une lutte colossale dont le résultat, sans répondre complètement aux vœux des Petits-Russiens, détermina néanmoins la réunion d'une moitié du peuple avec ses coreligionnaires les Russes de l'empire moscovite.

L'histoire et la légende, qui signalent Khmelnitski comme le libérateur de la Petite-Russie et le plus brillant représentant d'une période héroïque presque séculaire, lui font toutefois trop d'honneur à l'égard du peuple petit-russien, dont les souffrances et les actions n'ont pas encore été suffisamment appréciées. Bogdan Khmelnitski commença la guerre pour des motifs purement personnels; mais lorsque, à l'aide de la nation soulevée en masse, il eut remporté victoire sur victoire, et que l'œuvre de l'émancipation était presque accomplie, le hetman s'effraya de ses propres succès, se montra indécis, timide même dans ses négociations avec la Pologne, et enleva ainsi aux Petits-Russiens presque tous les fruits de leurs efforts persévérants. Cette longue guerre de l'indépendance, qui continua, avec quelques interruptions, même après que la Petite-Russie eut été partagée entre la Russie et la Pologne, signale une époque mémorable.

Khmelnitski ne sachant tirer aucun avantage de ses victoires, concluant des traités entachés de faiblesse et ne fixant pas de terme aux combats, la position des Petits-Russiens, aveuglément dévoués à leurs chefs, devint de plus en plus fâcheuse. Ces traités ne terminaient la guerre que sur le papier; renouée à l'intérieur du pays, elle prit le caractère d'une lutte universelle entre les paysans et les propriétaires. Les villes et villages étaient en flammes, les habitants étaient massacrés, le pays était couvert de ruines et converti en un désert.

Dès l'année 1651, Khmelnitski, paraissant alors déjà renoncer à l'idée de conserver l'indépendance de la nation, avait provoqué son annexion au grand-duché de Moscou. En 1654, il prêta lui-même serment de fidélité au tsar Alexis Mikhaïlovitch, et son exemple fut suivi par le peuple petit-russien, c'est-à-dire par tous les habitants du pays situé sur les deux rives du Dniepr, au nord depuis les frontières de la Russie-Blanche, à l'ouest depuis les sources du Dniestr et du Doug, et à l'est jusqu'aux steppes de la Crimée et aux confins de la Grande-Russie.

Quoique l'ambassadeur du tsar n'eût voulu accéder à aucune des demandes formulées par les Petits-Russiens, le peuple prêta néanmoins serment au tsar sans conditions, et le clergé lui-même se soumit, ainsi que le métropolitain de Kiev, sans y avoir été engagé expressément par les Kozaks.

Le traité de Vilna, conclu en 1656 entre le tsar et la Pologne, qui fit passer la Petite-Russie et la Russie-Blanche sous le sceptre de la Grande-Russie, améliora momentanément la situation des habitants russes de la Pologne; mais, après la mort de Khmelnitski (1657), la lutte recommença de nouveau; et ce ne fut que par la paix d'Androussov, en 1667, que toute la rive gauche du Dniepr, y compris la province de Smolensk, fut définitivement acquise à la Russie, tandis que la Petite-Russie occidentale, c'est-à-dire les gouvernements actuels de Podolie, de Kiev et de Volhynie, fut annexée à la Pologne. La ville de Kiev devint, après un bref délai déterminé d'avance, être abandonnée à la Pologne; mais les Russes la gardèrent malgré les clauses du traité, et les Polonais y renoncèrent définitivement en 1668.

Ce partage de la Petite-Russie, qui ne fut incorporée en totalité à la Russie qu'en 1793, porta une grave atteinte à la nationalité russe et acheva la scission, aujourd'hui même encore très-sensible, entre les Petits-Russiens proprement dits et les Ruthéniens ou Roussniaks (en Podolie, en Volhynie et dans la partie méridionale de la Pologne, ainsi que dans la Galicie et une partie de la Hongrie).

Pendant une lutte de près de deux siècles, soutenue à la fois contre les invasions des Tatars et les empiétements des Polonais, la Petite-Russie n'avait pas trouvé le temps de s'occuper de son organisation intérieure.

Elle se divisa généralement en deux classes, celle des guerriers (Kozaks) et celle des agriculteurs. Ces derniers n'avaient à défendre que leurs foyers.

La formation de l'association kozake, ses exploits et ses souffrances continuelles, avaient concentré toutes ses facultés et son énergie dans les luttes extérieures et épuisé ses forces morales à l'intérieur.

Aujourd'hui encore, la vie du Kozak passe en Petite-Russie pour l'idéal de l'existence. Tous les souvenirs du temps passé, que la poésie populaire a consacrés, se rapportent presque exclusivement aux Kozaks.

Lorsque Khmelnitski, après avoir entièrement détaché la Petite-Russie de la Pologne, songea à l'organisation intérieure du pays, il dut reconnaître que ces guerres de deux siècles n'avaient produit ni véritable indépendance politique, ni amélioration sociale. Tout effort pour arriver à ces deux grands résultats se ralentissait aussitôt que le péril avait cessé. Le régime kozak semblait perdre pied, si l'on peut s'exprimer ainsi, et, jusqu'à la soumission de la Crimée, réalisée seulement vers la fin du siècle dernier, il ne conserva que l'importance locale et secondaire d'un cordon de frontière destiné à la défense des limites de l'empire russe.

La Petite et la Grande-Russie se réunissaient donc deux sources qui contribuent à former un même fleuve, mais qui laissent voir longtemps encore la différence de teinte de leurs eaux avant de les confondre définitivement.

La division des habitants de la Petite-Russie, pendant sa période guerrière, en Kozaks et en paysans, n'avait que bien difficilement permis l'établissement dans les villes d'une population sédentaire. Les rois de Pologne s'étaient constamment efforcés d'en créer une, aussi bien dans le but d'avoir une classe distincte et en quelque sorte palpable, sur laquelle on pût assurer le paiement des impôts, que comme point d'appui pour le développement des opérations stratégiques et militaires en général. Les habitants des villes formaient ainsi de véritables communautés municipales, possédant d'importants privilèges selon le droit civil de Magdebourg; mais comme elles avaient été composées à l'aide d'éléments divers d'une infériorité relative, et par une force en quelque sorte factice, ces communautés ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine parvenir à créer de véritables citoyens et à constituer une bourgeoisie respectable. Chose remarquable, la population de la Petite-Russie n'affluait point dans les villes, mais plutôt dans les bourgs, qui aujourd'hui encore y sont ordinairement plus peuplés que les villes et font un commerce plus étendu. C'est ce qui explique le dicton qu'en Petite-Russie les villes sont semblables aux bourgs (mistetchkos) et aux communes paroissiales (selos), et, par contre, les bourgs et les villages semblables aux villes. Tel est le motif qui empêcha les villes et leur commerce d'arriver à une véritable indépendance. Ce n'est que de notre temps seulement que les marchands de la Russie commencent à donner quelque essor à leurs opérations commerciales. Le droit de Magdebourg n'avait pu prendre racine ni trouver de sympathie parmi ces populations; aussi tomba-t-il de lui-même en désuétude, même avant le manifeste de 1785, qui créa pour toute la Russie une nouvelle organisation des villes empruntée au modèle allemand des provinces Baltiques, et s'étendit à celles de la Petite-Russie.

De nos jours encore on retrouve en Petite-Russie de faibles traces de l'ancienne organisation des villes, qu'à défaut de mieux on avait demandé à conserver, lorsque eut lieu l'annexion à la Grande-Russie, où la situation des habitants, surtout celle des paysans, n'était, à cette époque, ni digne d'envie ni bonne à imiter, ainsi que nous l'avons vu au chapitre des Russes proprement dits.

Aujourd'hui même, l'expression de bourgeois (mechtchane), malgré la signification que les lois russes ont donnée à ce mot, est employée, dans la langue du peuple petit-russien, pour désigner en général un citoyen, et cette qualité y est environnée de plus de considération qu'elle ne l'est dans la Grande-Russie.

Après le traité d'Androussov, la population de la Petite-Russie s'accrut considérablement par l'affluence d'émigrés et de fuyards de la rive droite du Dniepr et de la Grande-Russie. Les Kozaks se répandirent dans les différentes métairies (khoutors), villages, bourgs et faubourgs, en restant toutefois campagnards par leurs occupations.

Les villes n'y gagnèrent pas cependant, car les Kozaks ne devinrent pas de véritables marchands: leur commerce se bornait à écouler les

produits de leur sol et de leurs travaux agricoles. C'est ainsi que les foires, qui aujourd'hui encore jouent un rôle si utile et si intéressant dans les relations sociales du peuple petit-russien, acquièrent dès cette époque une importance particulière. L'extension du territoire russe jusqu'à la mer Noire a placé plus en sus les divers centres où se tiennent ces foires; la Petite-Russie étant devenue pays intérieur, ce pays frontière qu'elle était auparavant.

Après une rivalité de plusieurs siècles avec le grand-duché de Lithuanie et ensuite avec la Pologne; après de longs combats et de fréquentes alternatives de revers et de succès, la Grande-Russie acquit, par suite de l'annexion de la majeure partie de la Petite-Russie, une supériorité décisive et incontestable dans l'Europe orientale, et y posa ainsi les fondements de sa puissance ultérieure, comme plus tard en Asie par la conquête de la Sibirie. Cette puissance européenne arriva enfin à son apogée par la réunion de toutes les tribus russes sous le même sceptre.

L'agitation continua néanmoins encore dans la Petite-Russie partagée, même après la paix d'Androussov, et les parties séparées, sans en excepter les Zaporogues, libres de fait et soumis pour la forme seulement à l'autorité turque, travaillèrent dès lors isolément, mais dans un but commun, à l'affranchissement complet de la Petite-Russie.

Cette terrible époque d'efforts suprêmes fut très-menaçante pour Moscou, à cause de la révolte simultanée des Kozaks (Grands-Russiens, au moins pour la plupart) du Don et du Volga, sous la conduite de Stenka (Étienne) Razine, vers 1670, révolte qui envahit la Russie méridionale et orientale.

Cependant cette rébellion fut bientôt étouffée, mais non sans peine. La Podolie tomba entre les mains des Turcs, les Zaporogues devinrent sujets de la Turquie, et le traité d'Androussov fut confirmé, en 1686, entre la tsarévna Sophie et Jean Sobieski, par le traité de Moscou. La ville de Kiev et sa banlieue furent seules annexées à la Russie. Lorsque les hostilités, auxquelles la Suède prit une part si décisive sous le roi Charles XII, éclatèrent de nouveau entre la Russie et la Pologne, le hetman Mazeppa, d'abord dévoué au tsar Pierre, mais visant bientôt à l'indépendance de son propre territoire, se joignit, avec ses Kozaks petits-russiens, aux troupes du roi Charles XII, dans le but de livrer la Petite-Russie à la Pologne. Mais ses projets secrets ayant été dévoilés, la majeure partie de ses Kozaks passa à la Russie, et la mémorable bataille de Poltava (1709) acheva de rétablir l'ordre et la paix dans la Petite-Russie. Toutefois les Zaporogues, soumis à la Russie depuis 1736, continuèrent à former, jusqu'au règne de Catherine II, une association turbulente et peu sûre. Les nombreuses colonies de Petits-Russiens établies à l'est de l'empire depuis Pierre le Grand, et au sud depuis la conquête de la Crimée; la réorganisation partielle des Kozaks petits-russiens (les slobodes) en régiments de hussards; mais surtout la disso-

lution de la Setch des Zaporogues et leur émigration forcée au Kouban, avec des Kozaks petits-russiens, sous le nom de Kozaks de la mer Noire, éloignèrent du peuple petit-russien en général tout élément d'agitation.

Dans l'intervalle des années 1667 à 1793, les Polonais avaient continué l'œuvre déjà commencée en Petite-Russie. La Volhynie, et la Podolie surtout, furent complètement polonaises, et cette dernière reçut même une colonie militaire composée de petits noblesse polonaise, pour garder ses frontières. Lorsqu'en 1793 la rive droite du Dniepr tomba au pouvoir de la Russie, la nationalité petite-russienne était déjà fortement distincte de celle de la rive gauche; en sorte que le nom de Ruthènes semble justement appliqué aux premiers, de même qu'à ceux de la rive gauche celui de Petits-Russiens proprement dits. L'abolition de l'union, qui eut lieu en 1839, écarta le principal obstacle qui s'opposait à la fusion de ces deux parties distinctes, et maintenant le jour n'est pas éloigné où Ruthènes et Petits-Russiens seront étroitement unis avec les Russes par un lien religieux et national d'autant plus solide qu'il aura été plus longtemps à se former. Ce résultat sera la conséquence inévitable de l'état florissant du midi de la Russie, grâce à la grande mesure de l'émancipation des paysans accomplie récemment.

Jusqu'à ce jour, les Kozaks sont restés une classe séparée, même de nom, de la masse des campagnards ou jadis serfs de la Petite-Russie. Ils ressemblent, sous beaucoup de rapports, à la petite noblesse (chakhhta) de la Pologne et des provinces de la Russie occidentale en grande partie peuplées de Polonais; ils exercent des métiers et des professions, et possèdent des terres en toute propriété ou en location. Mais cette classe de la population petite-russienne commence déjà à se fondre insensiblement dans celle des odnovotzes (possesseurs d'une petite ferme).

La tenue extérieure et le costume du Kozak petit-russien ne rappelle en rien l'apparence patriarcale du Kozak grand-russien barbu. Celui-ci est fier, présomptueux, intriguant, et conserve en général beaucoup de traits du caractère de l'ancienne chakhhta polonaise. Parmi les paysans jadis serfs, appartenant aux terres de quelques riches propriétaires, et les paysans dépendants du domaine de la couronne, ces Kozaks composent la partie la plus nombreuse de la population en Petite-Russie.

En 1839, tous les grecs unis des provinces naquire polonaises rentrèrent avec leurs prêtres dans le giron de l'Église grecque.

La riche aristocratie, doté d'un grand nombre n'habite pas ses terres, se distingue par là de la noblesse moins opulente, qui, de même que le peuple, a un attachement tout particulier pour son foyer domestique et ne le quitte presque jamais, ou, si son service l'appelle dans d'autres gouvernements, fait au moins tout son possible pour revenir terminer ses jours sous le ciel natal.

PETITS-RUSSIENS PROPREMENT DITS.

Les Petits-Russiens actuels sont les descendants de ces indigènes qui, restés toujours fidèles à leur foi, furent, par suite du partage de la Petite-Russie, réunis aux Russes, leurs coreligionnaires et leurs véritables frères de race. Le centre national de ces Petits-Russiens se trouve dans les gouvernements de Poltava, de Tchernigov et dans les parties contiguës de celui de Kiev (centre moral et religieux), d'où ils s'étendirent par la suite, surtout depuis la fin du siècle passé, d'abord vers l'est, puis vers le sud, dans les steppes des gouvernements d'Ykaterinoslavl et de Kherson, et en partie aussi dans les autres gouvernements cités plus haut. En conséquence, nous comprendrons dans l'appréciation caractéristique des Petits-Russiens les habitants des gouvernements de Poltava et de Tchernigov, qui présentent le type le plus pur. Le gouvernement d'Ykaterinoslavl renferme diverses nationalités et porte en général le caractère d'une vaste colonisation. Dans le gouvernement de Kharkov, les Petits-Russiens de l'oukrajna slobode se rapprochent déjà des Grands-Russiens, et dans le gouvernement de Kherson, fortement colonisé de Russes et d'étrangers, le type petit-russien est encore moins prononcé.

Si, d'un côté, les Petits-Russiens sont, pour ainsi dire, un peuple des anciens temps, et si les rêves du passé auxquels ils s'abandonnent leur

font peut-être un peu trop négliger le présent et les progrès qu'il anime, d'un autre côté, le pays qu'ils habitent est infailliblement réservé, par sa situation méridionale et ses immenses ressources, à l'avenir le plus prospère. La complète soumission des contrées caucasiennes et le rapide et brillant essor de leur civilisation, combinés avec l'émancipation des serfs en Russie, provoqueront nécessairement une forte affluence des populations des gouvernements septentrionaux vers le sud, et l'on peut prévoir avec certitude que, au lieu de s'engourdir dans sa paresse, le Petit-Russien, secourant alors son apathie, suivra la voie du progrès et se lancera courageusement dans le torrent de la civilisation russe. Les Petits-Russiens sont restés plus libres d'influences extérieures et plus purs de mélange étranger; mais tandis qu'ils représentent un arbre séculaire qui ne pousse que de faibles rejetons, les Grands-Russiens, au contraire, offrent l'image d'un jeune rameau vivace issu de la même racine et dépassant déjà le tronc paternel en lui disputant l'espace.

Pendant que le gouvernement de Tchernigov appartient encore à la zone moyenne de la Russie, et que ceux de Poltava et de Kharkov comptent parmi les régions les plus fertiles de la terre noire, le pays situé plus au sud se termine en une steppe immense dégarinée

d'arbres et particulièrement propre au pâturage. Traversée du nord au sud par des fleuves aux eaux abondantes, cette steppe représente pour ainsi dire la face de la Russie d'Europe qui se tourne vers le sud. De même que les peuples finnois sont les indigènes primitifs du nord-est de la Russie ou de la zone boisée; de même que les Grands-Russiens sont les habitants du centre continental de l'industrie et de l'agriculture, où les principaux fleuves de l'empire prennent leur source; de même aussi les Petits-Russiens doivent être considérés comme les habitants d'une zone réservée à l'agriculture et aux pâturages, sur laquelle le Russe fabrique et commercer commence à prendre un ascendant qui augmente de jour en jour.

Les contrées méridionales des gouvernements de Mohilev, d'Orël, de Koursk et de Voronège forment, par une sorte de ceinture inclinée vers l'est-sud-est, la transition de la Grande-Russie à la Petite, du nord-est au sud-ouest. Elles embrassent ainsi la plus grande partie de la zone agricole par excellence et de la steppe de la Russie d'Europe, et le caractère des habitants s'y modifie suivant les différentes variétés du sol. Le bœuf et le pin sauvage côtoient la place aux autres espèces et aux arbres fruitiers; la terre fertile, les villages pittoresques, la pureté même de l'air qu'on respire avec délices dans ces contrées, annoncent un monde différent de celui de la Grande-Russie. Les chaleurs d'été y sont accablantes, l'air y est étouffant et le ciel sans nuages. Des groupes considérables de kourganes (collines artificielles), qui servent autrefois de redoutes et de sépulture à des victimes inconnues, tombées depuis des siècles dans les combats livrés aux hordes asiatiques par les Kouzaks petits-russiens, interrompent la monotonie du paysage et de l'immense étendue de la steppe méridionale.

Mais les soirées tout italiennes et les nuits d'été de la Petite-Russie sont encore plus belles que ses journées: elles plongent l'âme dans de délicieuses rêveries en y faisant descendre le calme et la paix.

Les habitants des campagnes de la Petite-Russie, notamment ceux des gouvernements de Tchernigov, de Poltava, de Khar'kov et d'Yékaterinoslav, vivent dans des bourgs, des villages et des khoutors (métairies); ces derniers sont disséminés dans la steppe et ne consistent souvent qu'en un seul enclos; quelques-uns aussi en contiennent plusieurs et même jusqu'à vingt. Les anciens villages sont presque tous situés d'une façon très-pittoresque sur les bords des fleuves ou dans des vallées formées par le lit des rivières desséchées; les maisons sont rarement alignées en rues; elles sont le plus souvent placées sans symétrie, et, pour la plupart, autour d'un grand pâturage commun. L'aspect d'un village petit-russien produit généralement une impression plus agréable que celui d'un village russe: sa situation, ordinairement bien choisie, est rendue plus pittoresque encore par quelques moulins à vent et de petits groupes d'arbres. Les maisons, entourées de jardins, sont blanchies avec soin, et l'encadrement des fenêtres est enduit d'une terre glaise d'une couleur voyante qui fait très-bon effet. Tout l'enclos est entouré d'une légère palissade en osier tressé, et l'on n'y pénètre que par une entrée faite avec des perches un peu plus solides. Ces enclos n'ont pas la fatigante uniformité des fermes russes; ils sont entourés çà et là de remises, d'écuries, etc., qui, placées quelquefois sur la même ligne que la maison (khata), se trouvent aussi au milieu de groupes d'arbres. Les remises sont souvent bâties de telle sorte que les branches d'un grand arbre s'échappent du toit. Les fenêtres des maisons d'habitation, surtout celles des chambres de jeunes filles, sont garnies de pots de fleurs; le potager est parsemé de grandes tournesols, de pavots, etc., en un mot, tout l'ensemble diffère agréablement de la nudité et de la monotonie des villages de la Grande-Russie. La chaumière du Petit-Russien est rarement construite avec des troncs d'arbres; elle est ordinairement bâtie en osier entremêlé de pierres, et le plus souvent en terre glaise. On lui donne aussi plus de solidité en y employant du bois, de l'osier tressé ou un mélange de paille. Ce dernier genre de construction prédomine à mesure qu'on avance vers le sud, le bois devenant de plus en plus rare et presque introuvable dans la steppe. Le toit, consistant en jonc ou en paille, est souvent arrangé très-régulièrement et avec assez de goût. Tous les voisins et amis aident à la construction d'une maison, car tout homme marié doit être quelque peu charpentier et ne saurait se dispenser du travail auquel le voisin l'invite. Le côté le plus large de la maison est ordinairement tourné vers la rue; l'entrée est

placée au milieu. Le bâtiment est moins élevé que la maison russe, dont le rez-de-chaussée est occupé par l'étable et la remise à provisions, et soutient un étage supérieur où sont les chambres d'habitation pour la famille. Sans être obligé de monter un escalier extérieur, on passe du seuil de la porte d'entrée dans le vestibule, où, à droite et à gauche, se trouvent plusieurs chambres ainsi que la cuisine, qui forme un réduit séparé, tandis que chez les paysans russes on prépare ordinairement les aliments dans la chambre d'habitation, le poêle ne faisant qu'un avec le fourneau de cuisine. Les cheminées et les poêles sont construits en briques. Il arrive quelquefois que pendant les violents ouragans qui éclatent en hiver dans la steppe, les cheminées servent seules d'unique issue. Quant aux poêles, ils sont ordinairement légers, commodes, élégants, et répondent bien aux besoins des habitants.

La cour est proprement tenue; les remises, granges, étables, etc., contenues dans des bâtiments pour la plupart carrés, mais quelquefois aussi de forme ronde, sont bâties en bois léger, avec des broussailles et de la terre glaise. Derrière la cour et dans la même direction se trouve l'aire où l'on bat le blé; elle est entourée d'une haie, mais n'est pas couverte. Malgré la légèreté et le peu de solidité des matériaux de construction, les maisons des paysans petits-russiens sont de bonne durée, et souvent même elles subsistent plus longtemps que celles de la Grande-Russie; car loin d'être insouciantes comme les Russes, les Petits-Russiens sont constamment occupés à réparer la plus petite détérioration aussitôt qu'ils l'aperçoivent. Les parois de terre glaise entremêlée de broussailles sont toujours sèches (sauf dans les contrées supérieures des Kouzaks du Don, situées dans le voisinage des terres crayeuses) et protègent les habitations contre le froid en hiver et contre la chaleur en été, mieux que ne pourrait le faire tout autre genre de clôture. Autour de la maison règne une sorte de banc très-bas, fait de branches ou de troncs d'arbres enduits de terre glaise et peints en jaune. On plante souvent sur ce banc des arbustes et des fleurs qui semblent entourer la maison d'une sorte de jardin, ce qui produit un aspect agréable et donne beaucoup de gaieté à l'habitation.

Les maisons sont presque partout distribuées en trois compartiments: la khata dans le sens intime de ce mot, ou corps de logis; le vestibule (sénul), et le petit grenier (khija) où l'on conserve les vêtements, les provisions et en général tout ce que l'on possède. Entre les fenêtres de la chambre d'habitation est une planche posée sur des supports de terre glaise et nommée lava (banc); il y existe aussi une large couchette, consistant en cinq planches réunies (pil), et placée entre le banc du poêle, élevé à la hauteur d'une archine, et celui des fenêtres, qui lui fait face. Sur le sol de terre battue, rarement planchéié, mais très-proprement entretenu, se trouve un coffre (skryniya) contenant les effets des femmes de la maison. Lorsqu'il n'y a pas de table, ce coffre en tient lieu et se place alors entre les deux fenêtres, dans l'angle même où se trouve l'image du saint patron, afin qu'on puisse faire commodément usage des deux bancs placés le long des murailles. Les objets suivants font aussi partie du mobilier de l'habitation d'un Petit-Russien: une perche suspendue horizontalement par des cordes au plafond (jérka); une petite banquette (stylichik); un autre banc plus long (oslync), que l'on pose à côté de celui qui longe la muraille, pour servir de lit, et à côté du coffre ou de la table, lorsque, dans un jour de fête, les maîtres de la maison mangent seuls ou avec des convives. On se sert, pour tenir lieu de lampe, du fond d'un pot cassé rempli d'huile et pourvu d'une mèche. Sur une planche assujettie à la muraille, dans laquelle est percée une porte qui conduit de la chambre au vestibule, sont posées les assiettes d'argile et les cuillers de bois; sur une autre planche (polytsa), près du plafond, on place le pain, des pots et une petite cuve dans laquelle on prépare le lard destiné au borchet. Dans un des coins de la chambre sont suspendus divers tamis; près du poêle sont des ustensiles pour étaler le linge, différents vases pour la préparation de la pâte et pour contenir des résidus qui servent à la nourriture des porcs. Les images saintes, placées dans le coin qui fait face à la porte, sont ornées de fleurs fraîches ou sèches, ou de colombes faites avec des plumes ou du papier découpé. Les riches ornent les murs de leur chambre des portraits des tsars et de ceux des anciens hetmans des Zaporogues les plus célèbres. En été, tous, sauf les vieillards, dorment hors de la maison; en hiver, le mari et la femme couchent sur le banc ou le coffre décrits ci-dessus; et les

autres commensaux, où il leur plaît. A côté de la couchette de la femme est souvent placé le berceau de l'enfant. Sous la couchette et les bancs on arrange ordinairement, pendant l'automne et l'hiver, des cages destinées à renfermer la volaille. Les artisans gardent les ustensiles de leur profession dans la chambre; les gros objets sont placés dans le vestiaire d'entrée.

L'extérieur du Petit-Russien diffère beaucoup de celui du Russe proprement dit; il offre, pour ainsi dire, un type plus asiatique que celui-ci. Ses cheveux sont foncés, son visage est hâlé, son corps est grêle. L'usage de se raser les cheveux sur la nuque et les tempes, reste des habitudes tatars, a valu au Petit-Russien, de la part du Russe son voisin, le sobriquet de khokhol, c'est-à-dire houppe. Cette coutume, que l'on retrouve encore dans la coiffure des Kozaks, tend chaque jour à disparaître. Le Petit-Russien se distingue aussi parce qu'il coupe sa barbe, ne conservant que la moustache; d'ailleurs la barbe peu fournie du Petit-Russien atteindrait difficilement l'ampleur de celle du Russe; aussi ne rencontre-t-on pas dans ce pays ces vénérables têtes de vieillards si fréquentes dans la Grande-Russie. Cependant, et pour cette raison même, les traits si accentués du Petit-Russien ressortent encore avec plus d'énergie. Tandis que la tête du Russe affecte la forme sphérique très-prononcée et que son corps est arrondi, on trouve partout, chez le Petit-Russien, des visages allongés à traits anguleux, des nez minces et effilés, des lèvres pincées, des mentons pointus, des longs cous, des corps sveltes et maigres.

Les vêtements des Petits-Russiens sont, en général, moins variés que ceux des Russes, et ont, pour cette raison, plus de caractère. La redingote est beaucoup plus courte, le bonnet cylindrique est un peu plus large dans sa partie supérieure; l'arrangement et la coupe de la plupart des habits ont plus d'analogie avec ceux des Slaves occidentaux et rappellent beaucoup l'origine hongroise.

Le costume des hommes est moins pittoresque que celui des Russes; il se compose ordinairement d'une courte redingote de drap semblable à une jaquette et retenue par une ceinture de laine, d'un pantalon de toile ou de drap très-ample et descendant jusqu'à mi-jambe, de bottes à talons hauts et d'une casquette cylindrique en peau de mouton. Les habitants des villes portent pour la plupart du nankin et des habits de peluche. L'habillement des hommes comprend en outre les objets suivants: la chemise (sorotcha), avec des manches larges et un col droit, est faite en toile blanche de ménage. Les amples pantalons de toile ou de drap (chtany) sont attachés autour des reins par une ceinture de cuir. Une espèce de surtout (youpka) de drap de ménage noir ou gris, à col étroit et rigide, descend jusqu'aux genoux. On y ajoute encore souvent un autre pardessus (syta), également noir ou gris et à col droit. En guise de manteau, les hommes portent le kobyniak, qui descend jusqu'aux pieds. Ce vêtement, fait de gros drap gris, est garni d'un petit collet auquel est assujéti par derrière un capuchon (kukka) qui sert à garantir la tête contre la pluie. Le kojoukha, fait de peaux d'agneaux cousues ensemble, et orné d'un collet de deux verchoks de hauteur, descend jusqu'au-dessous du genou et s'attache aux reins avec une ceinture de laine. Le toutoupe, espèce de manteau en peaux de vieux moutons et garni d'un large collet tombant sur les épaules, descend jusqu'aux pieds. Le bonnet (chapka), en peau d'agneau de couleur noire ou grise, a la forme cylindrique et est fermé par le haut avec du drap noir ou bleu foncé. Les gants sont tricetés par le maître de la maison lui-même avec de la laine filée, et on en met encore par-dessus une autre espèce qui se nomme makorchi, que vendent des fripiers ambulants. Les bottes en cuir ordinaire (tchoboty) montent jusqu'aux genoux; les talons en sont garnis de fers qu'on ne voit jamais chez le Russe. Mais le plus ordinairement le Petit-Russien porte, au lieu de bottes, des postoly, qui rappellent les anciennes sandales de l'Orient et les lupki des Russes, faites en cuir fin, montant également jusqu'aux genoux et retenues autour des jambes par de minces courroies.

En Petite-Russie, les vêtements des femmes diffèrent beaucoup plus de ceux des hommes que dans la Grande-Russie. La chemise blanche (sorotcha), qui descend jusqu'aux talons, a de larges manches et un col étroit. La place de la jupe est occupée par deux mouchoirs (zapasski), l'un en avant, l'autre en arrière, et rattachés à la taille au moyen

d'une large ceinture (okraïka) de laine. Les femmes confectionnent elles-mêmes ces zapasski avec la laine de leurs propres moutons, puis elles les teignent en noir, en brun ou bleu foncé. On met ensuite un corsage (youpka), ordinairement sans manches, en étoffe demi-coton, et par-dessus tout cela une courte pelisse (kojouchanka) faite avec de peaux de jeunes moutons et recouverte de différentes étoffes en coton; cette pelisse est garnie d'un petit collet et descend jusqu'aux genoux. La longue pelisse (kojouch) est faite de peaux de vieilles brebis; elle descend jusqu'aux pieds et est garnie de deux collets, l'un petit et droit, l'autre large et plat sur les épaules. Le vêtement de fête des femmes (plakhta) se met par-dessus la chemise et remplace les zapasski; l'étoffe dont on la fait est habilement tissée avec de la laine bigarrée à dessin quadrillé. Les bottes se distinguent de celles des hommes par une forme particulière et par des fers plus larges encore. Les femmes portent autour du cou des coraux ou des perles de verre de diverses couleurs, en colliers de cinq jusqu'à quinze rangées, ainsi que des médaillons en or, de petites monnaies anciennes et des kreutzers; cet ornement est nommé namsoty. La coiffure (atchipok) consiste en un petit bonnet d'indienne, de partha (étoffe d'or ou d'argent) ou de simple toile, assujéti au moyen d'un ruban. Par-dessus l'atchipok on attache un mouchoir (platek) de cachemire, de coton ou de soie, lequel, chez les femmes mariées, recouvre l'atchipok en entier, et laisse, chez les filles, le sommet de la tête et la tresse à découvert. Les femmes mariées et surtout les jeunes filles portent des lagues (perstny) et des pendants d'oreilles (serghi); mais les jeunes filles seules entrelacent leurs tresses de rubans de couleur et les laissent pendre.

En été, les Petits-Russiens s'habillent fort légèrement, car tous leurs travaux s'exécutent en plein air et sous les rayons d'un soleil brûlant. Les vêtements des hommes ne consistent qu'en une chemise et un pantalon de toile; ceux des femmes, aussi en une chemise recouverte des deux mouchoirs décrits ci-dessus (zapasski). Les femmes aiment bien que les hommes marchent nu-pieds pendant tout l'été; les hommes portent rarement une casquette, même pour le travail. Mais comme, dans les journées chaudes, il y a souvent des orages, des pluies et de brusques variations de température, les hommes mettent alors une syta qui descend jusqu'aux genoux, et les femmes une youpka de drap. On peut dire que, pendant toute l'année, les Petits-Russiens ne travaillent généralement qu'en chemise et en pantalon, leurs femmes en chemise et en zapasski, avec un mouchoir autour de la tête.

Pendant l'été, les hommes fréquentent l'église en sytas et les femmes en youpkas de drap; elles mettent dans leurs cheveux des fleurs fraîches avec lesquelles les jeunes femmes et surtout les filles font souvent des guirlandes qu'elles attachent sur les tempes. La plupart des femmes et des filles vont à l'église nu-pieds; quelques-unes mettent leurs bottes.

En hiver on s'habille très-chaudement. Par-dessus leurs pantalons de toile, les hommes en mettent d'autres en drap, serrés autour des reins par une étroite ceinture de cuir. Ils portent alors par-dessus la chemise par-dessus la chemise qui descend jusqu'aux genoux; ils y ajoutent le kojoukha, plus encore, par le froid rigoureux, une longue fourrure (toutoupe), et enfin le kobyniak, pour se garantir des chasse-neige. Leurs pieds sont enveloppés de drap, ce qui ne les empêche pas de se chauffer de très-larges bottes d'hiver; des gantelets fourrés préservent leurs mains de la rigueur du froid. Le Petit-Russien conserve pendant tout l'hiver ces vêtements, avec lesquels il peut sans aucun danger passer la nuit en plein air. Les femmes s'habillent aussi bien chaudement en hiver. Elles portent sur la chemise l'youpka de drap, puis la kojouchanka, par-dessus celle-ci le kojoukha, et pour se garantir contre le chasse-neige, le môle kobyniak dont se couvrent les hommes. Ajoutez à cela les grandes bottes et les gantelets fourrés.

Tous les vêtements que nous venons de décrire sont ordinairement dans un grand état de vétusté et fort rapiécés, à l'exception de ceux qui servent pour les jours de fête. Les bergers et les tchomaks qui se rendent dans des localités éloignées enduisent leur chemise de goudron afin de se préserver de la vermine. Pendant la nuit et lorsque la température est froide, ils portent communément une longue fourrure par-dessus leurs pantalons de toile. Ils prennent d'ailleurs un soin tout particulier de leurs habits de fête. Les hommes portent alors des sytas neuves, noires ou grises, en peaux d'agneau; ils s'entourent les reins

d'une ceinture de koumach (étouffe de coton rouge), mettent des bottes de cuir ordinaire ou préparé à la russe avec du godron de bouleau, quelquefois même des bottes de marouquin jaune ou rouge et des casquettes de drap noir. En hiver, ils portent aussi, les jours de fête, un kojouk neuf sur leur syta, ou le kojouk en drap noir ou gris.

A l'occasion des fêtes, les femmes s'habillent aussi tout autrement que les jours ordinaires : elles mettent de nouvelles youpkas soit en laine d'agneau tissée, soit en étouffe de perse ligarrée ou en drap de laine et coton mêlés; elles se couvrent la tête d'un mouchoir neuf, et leurs zapasski sont également neuves. Celles qui sont plus riches portent, en pareilles circonstances, des plakhtas neuves et des bottes en marouquin rouge ou jaune. En hiver, l'youpka d'été est remplacée par une kojouk-chanka en peau de mouton recouverte de diverses étoffes, mais toujours rayées. Les coraux et les fausses perles onduleuses en plusieurs rangées autour de leur cou; des pendants d'oreilles et des bagues complètent l'ornement de leur costume.

La nourriture principale et quotidienne des Petits-Russiens consiste en pain de froment pur ou mélangé d'orge et de blé noir. Quelque pain que ce soit, on le mange avec de l'eau et du sel. Cet aliment si frugal sert de premier et de second déjeuner, souvent même de dîner et de souper; cependant le dîner se compose aussi de borchetch (soupe aigre), de gruau de millet cuit ou de boulettes de farine de sarrasin, rarement de farine de froment.

Les dimanches et jours de fête, on mange des mets plus délicats et plus variés, parmi lesquels il faut citer principalement le borchetch avec du porc, qui se sert aux fêtes de Noël, du nouvel an et le jour du baptême du Christ. En hiver on nourrit des porcs, qui fournissent une graisse excessivement blanche; et, à l'exception des plus pauvres, chacun cuit pendant longtemps son borchetch avec du porc dont le lard est haché très-fine. En automne, on emploie d'autres espèces de viandes pour le plat national; mais le principal assaisonnement est toujours le lard. Le borchetch est alors accompagné de gruau de millet épais ou clair, cuit dans du lait de vache, et d'un rûti quelconque. Un plat véritablement national est celui qu'on nomme varéniki; il se compose d'une pâte légère en farine de froment, remplie de fromage mou (en russe, tvorog, dans la Prusse orientale, kvarkh), plâée en forme de petit pâté, que l'on arrose de beurre fondu tout bouillant et de crème aigre épaisse et très-froide. Des piéds de cochon cuits avec de l'ail constituent un mets froid nommé kholodetz. La kokchina est une soupe d'une espèce toute particulière; elle est faite avec de la pâte, de la viande, des pommes de terre et des citrouilles (garbouzes, courges). Excepté les jours de nocé, de baptême ou d'enterrement, il paraît rarement plus de deux mets sur la table du Petit-Russien, et ce sont d'ordinaire le borchetch et la kacha (grau); le borchetch et les varéniki, ou le borchetch et les garbouzes, etc.

Vu le grand nombre de carêmes institués par le culte grec, les plats maigres tiennent une grande place dans la cuisine du Petit-Russien. Préparés sans beurre, mais seulement avec de l'huile, ces mets où domine le poisson, les raves, les choux, les pommes de terre et la farine, trouvaient difficilement des amateurs parmi les gastronomes européens, surtout à cause de la mauvaise huile qu'on emploie.

La principale occupation du Petit-Russien consiste dans les travaux des champs : il ne connaît presque aucune industrie et reste étranger à tout esprit d'entreprise. Il faut en excepter toutefois une occupation assez lucrative et qui a créé en Petite-Russie une sorte de caste particulière, c'est le soin de conduire les chariots de marchandises qui se rendent pour le plupart dans les ports de la mer Noire et retournent ensuite de ces ports et de l'embarcure du Don dans l'intérieur de la Russie. Ces charretiers sont nommés tchoumaks, parce que, bien que chacun ait le droit de se livrer au transport des marchandises, ils demeurent tous ensemble dans des villages où les habitants vivent exclusivement de ce genre d'industrie. Leurs chariots, grands et forts, sont attelés de bœufs vigoureux. Dès qu'au printemps l'herbe commence à pousser dans les prairies, le tchoumak se dirige avec ses marchandises vers le midi, où il achète souvent pour son propre compte le fret du retour. De haute stature et fort comme son attelage, mais tout aussi lent et d'un esprit paresseux, le tchoumak, hâlé du soleil et vêtu de sa chemise goudronnée, suit tête nue son chariot, en fumant une courte pipe

(joukha). En temps de pluie, il met sur sa tête une sorte de capuchon qui lui recouvre presque tout le visage. Un propriétaire économe, qui exerce la profession de tchoumak, possède souvent une dizaine de ces tétiges et au delà, ainsi que l'attelage qu'ils comportent.

Les tchoumaks n'entreprennent jamais seuls un voyage, mais toujours en nombreuse compagnie; ils choisissent un ancien ou conducteur émérite, qu'ils nomment ataman, et lui obéissent en tout. Sur le chariot de l'ataman se trouve un coq qui tient lieu d'horloge vivante, car il chante chaque jour à des heures régulières.

Le charretier petit-russien (fourchtchik) se distingue essentiellement du charretier russe (izvochtchik), qui attelle ordinairement trois chevaux à sa voiture, laquelle prend pour cette raison le nom de troika. Le Petit-Russien ne se met en route qu'en été, à cause de la facilité qu'offre cette saison pour se procurer des fourrages; il ne prend habituellement qu'une charge de 35 pouds et parcourt de 10 à 30 verstes par jour. Il ne saurait, comme l'izvochtchik — qui travaille toute l'année et fait journellement une cinquantaine de verstes, — s'engager à amener la marchandise à sa destination dans un délai fixe : aussi ne prend-il presque jamais de marchandises sur le territoire de la Grande-Russie, tandis que l'izvochtchik conduirait celles qu'on lui confie au bout du monde, pourvu qu'il pût espérer d'avoir un chargement pour le retour. C'est pour cette raison que le transport par le tchoumak s'effectue à un prix plus modéré; le conducteur et ses bœufs dépensent beaucoup moins pour leur entretien que l'izvochtchik avec ses chevaux. En route, le Petit-Russien campe toujours en plein champ, y prépare ses aliments et y prend ses repas, pendant que ses bœufs paissent moyennant une modique rétribution, et souvent même sans qu'on exige rien pour cela. Bien que l'on donne quelquefois à tous les fourchtchiks le nom de tchoumaks, cette désignation ne convient réellement qu'à ceux qui amènent du Don et de la Crimée des charges de sel et de poisson, et qui font ce double commerce.

Le métier de tchoumak est si ancien et tellement inhérent à la nature du Petit-Russien et aux traditions du pays, que lorsque, dans un avenir prochain, l'état de choses actuel devra cesser, la Petite-Russie, et surtout la steppe de la mer Noire perdront beaucoup de leur charme poétique.

La poésie populaire des Petits-Russiens a conservé à l'ancienne profession nationale des tchoumaks toute une série de chansons qui reflètent dans leurs mélodies tristes et monotones le vide et l'uniformité de la steppe et le mouvement lent et mesuré des bœufs. Les courses compliquées des tchoumaks méritent non-seulement une description spéciale, mais aussi une attention toute particulière.

Les chemins qu'ils suivent ne sont connus que d'eux seuls, et ils se sont frayés ces routes à une époque où toute la Petite-Russie n'était encore qu'un désert. Les tchoumaks sont nommés les uns hâtifs, les autres tardifs. Le tchoumak hâtif part pour la Crimée en avril ou en mai; il revient chez lui et se remet encore en route sur la fin du mois d'août; c'est alors qu'on l'appelle tchoumak tardif. Un grand nombre d'entre eux ne se mettent en route qu'au printemps; d'autres partent seulement en automne; quelques-uns trouvent même encore le temps de retourner en course après un second voyage, si l'air est sec; d'autres passent l'hiver à l'endroit où ils font leurs achats. Les marchands russes font une différence entre le tchoumak de la Crimée, c'est-à-dire celui qui se rend en Crimée, au Don et dans la ville d'Azov, et le tchoumak d'Odessa ou fourchtchik petit-russien, qui n'a que son chariot de transport et ne ramène dans ses foyers ni sel ni poissons. On peut se faire une idée de l'importance du métier de tchoumak en considérant que le sel qui passe par le gouvernement de Khar'kov et dont le poids s'élève à 3 millions de pouds exige 100,000 chariots de transport, contenant l'un dans l'autre chacun 30 pouds; mais comme on vient ordinairement chercher le sel deux fois par an, nous pouvons, sans exagération, estimer à 50,000 le nombre des chariots employés au transport de cette denrée.

On trouve chez les Petits-Russiens la confirmation de cette antique vérité que plus le sol récompense avec libéralité les soins qu'on donne à sa culture, plus il est négligé. Dans ces contrées, en effet, la nature fournit seule à peu près tout ce qui est indispensable à une existence simple mais confortable. Le système qu'on y suit pour l'agriculture est



Deuxième étage. Les conjoints de M^r Boyer par Vialé.

Lith. par Winkelmans et fils à Berlin.

RUSSSES DE L'UKRAÏNE.

(Petite Russie.)

МАЛОРОСЬИ.

(МАКШИМІ)

suranné et n'atteste presque aucun progrès, en raison de la paresse toute particulière du paysan petit-russien. Le blé, qui est parfois excessivement abondant, est battu en plein air et amoncelé en tas; mais le défaut de communication et le prix très-élevé du transport font qu'il se pourrit faute d'emploi. C'est depuis peu qu'on a trouvé dans les districts septentrionaux de la Petite-Russie une nouvelle source de débit pour le blé en l'employant dans les distilleries, dont le nombre a beaucoup augmenté. Le tchetvert de froment (mesure équivalente à 4 scheffels de Prusse), qui coûte 8 à 10 roubles dans le gouvernement de Kherson, ne vaut souvent que 3 roubles au centre de la Petite-Russie; et dans le nord on ne trouve d'acheteurs à aucun prix.

Les travaux de la fenaison se font avec une certaine solennité. Le cultivateur aide lui-même plusieurs travailleurs qui restent toute la journée aux champs : ils se munissent de toutes les provisions nécessaires et se rendent tous ensemble, de grand matin et en chantant, sur les prairies situées souvent à six verstes de distance. Pour la fenaison même, on nomme un ataman qui commande les opérations et maintient l'ordre parmi les travailleurs. On dresse en plein champ une espèce de tente dans laquelle le propriétaire de la récolte donne un repas aux faucheurs. Le travail se prolonge jusqu'au coucher du soleil, quelquefois même jusqu'au lever de la lune; et après la clôture, les ouvriers restent assemblés. Alors viennent les jeunes filles du village; on cueille des fleurs, on plaisante, on fêlote au milieu de cette atmosphère parfumée qui prête un grand charme aux soirées d'été. La fenaison est presque immédiatement suivie de la moisson, à laquelle succèdent bientôt, dans la ferme, d'autres occupations domestiques auxquelles l'homme et la femme se consacrent assiduellement pendant tout le cours de l'année.

Outre la culture des champs, en général fort productive dans les contrées méridionales de la Petite-Russie, l'élevé du bétail est pour l'habitant une très-grande ressource et constitue souvent sa principale industrie. Les grands bœufs tcherkass, dont la peau est de couleur gris-clair, presque bleuâtre, sont expédiés en très-grand nombre dans les principales villes de la Russie, où l'on ne mange pas d'autre viande dans tous les ménages un peu aisés : la viande nommée viande russe, c'est-à-dire autre que tcherkass, est beaucoup moins nourrissante, elle a moins de goût et la couleur en est plus foncée. Après l'élevé des bœufs, des montons et des porcs, il faut mentionner d'une façon toute particulière l'élevé des abeilles, pratiqué sur une grande échelle, la culture du tabac et la pêche sur le bord des grands fleuves. On doit signaler encore comme une culture caractéristique de ce pays celle des fruits, qui se fait dans des proportions très-étendues et qui est l'objet de soins intelligents. Dans la Grande-Russie, où l'on aime cependant beaucoup les fruits, on regrette assurément de voir beaucoup de contrées privées de cette culture intéressante, qui ne prendra probablement quelque essor qu'après l'émancipation des paysans. En attendant, et pour remplacer les fruits qui lui manquent, le Russe consomme une grande quantité de choux et de raves qu'il mange tout crus, comme il le ferait d'une pomme ou d'une poire.

Quelques faits que nous consignons ici pourront donner une idée de l'étendue de l'élevé du bétail dans les gouvernements essentiellement petits-russiens.

Les gouvernements de Tchernigov, de Poltava, de Kharkov, d'Yekaterinoslav et de Kherson, exclusivement ou en grande partie peuplés de Petits-Russiens, appartenant, sous le rapport du nombre des bêtes à cornes, des montons et des porcs, aux gouvernements proportionnellement les plus riches de tout l'empire russe; mais sous le rapport de la quantité de leurs chevaux, ils sont évidemment partie des plus pauvres. Tandis que dans la Russie d'Europe on compte 37 têtes de bêtes à cornes par cent habitants, en Prusse 33, en Autriche 30, en France 29 et en Angleterre 28, le gouvernement d'Yekaterinoslav compte 62 têtes de bétail pour le même nombre d'habitants, celui de Kherson 42, celui de Kharkov 41, celui de Poltava 36 et celui de Tchernigov 26.

Dans la Russie d'Europe, on compte pour cent habitants 72 montons, en Angleterre 144, en Prusse 100, en France 97, en Autriche 74, et dans les gouvernements de Tauride 287, d'Yekaterinoslav 239, de Kherson 151, de Poltava 99, de Kharkov 86 et de Tchernigov 36.

Quant aux montons, dont la race s'est progressivement améliorée, le gouvernement d'Yekaterinoslav en compte 1,700,000, et celui de Tchernigov seulement 115,000.

On compte aussi dans la Russie d'Europe au delà de 15 porcs par cent habitants, en Angleterre 21, en Autriche 15, en France 14, en Prusse 13, et dans les gouvernements de Tchernigov 31, de Poltava 29, de Kharkov 23, de Kherson 18 et d'Yekaterinoslav 17.

Quant aux chevaux, on en compte dans la Russie d'Europe 26 par cent habitants, en Prusse 9, en France 8, en Autriche 8, en Angleterre 7, dans le gouvernement de Tchernigov 29, dans celui de Kherson 13, de Kharkov 13, d'Yekaterinoslav 10 et de Poltava 9.

Conséquemment, le gouvernement de Tchernigov équivaut, sous le rapport de son agriculture et de ses produits, aux gouvernements du centre de la Russie et à la Russie-Blanche; par contre, les gouvernements d'Yekaterinoslav, de Kherson et de Tauride, nommés la Nouvelle-Russie, reproduisent le caractère plus spécial des gouvernements des steppes, tandis que ceux qui avoisinent Poltava et Kharkov ont le type essentiellement petit-russien et possèdent la culture la plus productive.

Quelques rapides aperçus statistiques contribueront aussi à donner une idée plus exacte des Petits-Russiens, surtout de ceux qui habitent les gouvernements de Poltava, de Tchernigov, de Kharkov et d'Yekaterinoslav.

Avec ses 2,000 âmes par mille carré, le gouvernement de Poltava est l'un des plus peuplés de l'empire russe. Viennent ensuite Tchernigov et Kharkov, avec plus de 1,500 habitants par mille carré, tandis que le gouvernement d'Yekaterinoslav n'en compte que 900.

La population féminine dépasse celle des hommes dans toute la Russie d'Europe; cette particularité est surtout frappante en Petite-Russie. Dans le gouvernement de Tchernigov, le nombre des femmes excède celui des hommes d'au moins 6 pour cent et de 4 pour cent dans ceux de Poltava et de Kharkov; tandis qu'au contraire, dans le gouvernement d'Yekaterinoslav, on trouve à peu près 100 hommes contre 97 femmes.

Dans la Russie d'Europe, le nombre des habitants des deux sexes qui participent au bien-être de l'instruction publique est de 0,75. Dans le gouvernement d'Yekaterinoslav, la proportion est de 0,92 (à cause des colons); dans celui de Tchernigov, de 0,54; de Kharkov, de 0,48; de Poltava, de 0,44.

Le gouvernement de Moscou produit des marchandises manufacturées pour 40 millions environ; celui de Pétersbourg, pour 38 millions; celui de Vladimir, pour 21 millions, et celui de Perm, pour 20 millions de roubles. Les produits de Kharkov ne représentent environ que 5 millions; ceux de Tchernigov, à peu près 3 millions; d'Yekaterinoslav, 2 millions; de Poltava, 1 million et demi.

Sous le rapport du servage, récemment aboli, la proportion s'établit sur les chiffres suivants : dans le gouvernement de Poltava, le servage comprenait 37 pour cent de la population mâle, qui était répartie parmi 7,322 propriétaires, de telle sorte que chacun possédait en moyenne 45 serfs mâles. Les gouvernements de Tchernigov et de Kharkov, où le chiffre des serfs était généralement moindre, comptaient cependant parmi ceux où les serfs étaient le plus répandus sur les petits domaines (60 et 70 serfs milles par propriété).

Nous trouvons dans l'important ouvrage de M. J. Aksakov sur les foires de la Petite-Russie, quelques notions intéressantes concernant l'élément bourgeois comparé à l'élément campagnard dans cette contrée. Nous voyons dans le court aperçu historique, au commencement de ce chapitre, comment Kiev et presque toutes les villes et villages des contrées avoisinantes furent ravagés et détruits par les invasions des Mongols, presque tous les princes massacrés et les habitants expulsés. Ces désastres provoquèrent des émigrations vers les lieux abrités de la steppe et introduisirent entre ces fugitifs des relations qui donnèrent naissance à l'association kozak. Dans la Grande-Russie, les choses se passèrent autrement. Là, sous l'empire de circonstances analogues, les villes prirent plus de pouvoir et d'importance, et devinrent le refuge du commerce et de l'industrie, comme nous l'avons dit plus haut.

La répartition des habitants de la Petite-Russie et de la Nouvelle-Russie dans les villes, y compris les bourgs, et dans les villages, présente approximativement les chiffres suivants : dans les gouvernements de la Nouvelle-Russie, où la colonisation russe s'établit plus tard qu'à l'intérieur, la bourgeoisie, favorisée par le commerce, parvint à un état florissant; et si l'on excepte les gouvernements de Pétersbourg et de

Moscou, on ne retrouve nulle part en Russie la population citadine représentée en si grande proportion relative que dans les gouvernements de la Nouvelle-Russie. Dans celui de Kherson, elle se monte à 21 pour cent; dans les gouvernements d'Yékaterinoslav, de Kharkov, de Tchernigov et de Poltava, à 10 pour cent de la population totale.

En Petite-Russie, le régime kozak fut tellement défavorable au développement de la bourgeoisie que, même après le traité d'Androusoff en 1667, l'industrie et le commerce ne purent reprendre une nouvelle vigueur ni s'appuyer sur une base nationale. Depuis lors, les Kozaks purent se livrer à des occupations paisibles; mais cependant ils ne s'établirent pas dans les villes et se bornèrent à écouler leurs produits dans les foires, actuellement au nombre de 425 dans le gouvernement de Kharkov et de 372 dans celui de Poltava, tandis que dans celui de Vladimir il n'y en a que 9.

Les foires de la Petite-Russie diffèrent de celles de la Grande-Russie non-seulement par le nombre, mais aussi et spécialement par le caractère. Une foire de village petit-russien se prolonge, dans l'endroit où elle est établie, pendant une ou deux semaines, parfois même au delà, et se renouvelle dans la même localité jusqu'à six fois par an; elle se porte, pendant ces intervalles, vers d'autres endroits, de sorte qu'il en résulte une nombreuse série de petites foires successives. Les grandes foires ont le même caractère: ainsi, par exemple, il s'en tient quatre à Kharkov, et chacune d'elles dure environ un mois. Mais une pareille institution, lorsqu'elle dure quatre mois sans qu'il survienne aucun changement dans les marchands ou les marchandises, ne devrait plus être désignée sous le nom de foire.

Avec le temps, les Petits-Russiens ont eu de plus en plus besoin de bois de construction, de verre, d'ustensiles de fer et d'autres objets que leur pays ne produisait pas et qu'ils ne pouvaient tirer que de la Grande-Russie ou de la Pologne. D'un autre côté, le Petit-Russien était riche en produits bruts qui manquaient à ses voisins. Mais peu habitué au mouvement commercial et à la vie publique du nord, il ne conçut pas la pensée de faire des voyages dans la Grande-Russie pour y porter ses produits ou pour y chercher soit du travail, soit les marchandises qui lui manquaient; de manière que les industriels de la Grande-Russie n'attendaient pas qu'on leur fit des commandes, mais venaient eux-mêmes en Petite-Russie pour apporter des denrées de toute espèce et les y laisser avec un crédit indéterminé. La ligne douanière établie entre la Grande et la Petite-Russie gênait d'abord ces transactions; mais aussi-tôt qu'elle eut été abolie, des milliers de colporteurs des gouvernements d'Orel, de Vladimir et des sbobodes russes habités par des vieux croyants du gouvernement de Tchernigov, affluèrent dans la Petite-Russie et y provoquèrent dans les foires de village un assez grand mouvement commercial. Cette invasion pacifique et industrielle, cette continuelle infiltration de l'esprit vif et actif du Russe est encore en progression croissante; mais on doit remarquer que l'élément flottant de la civilisation russe commence à prendre racine en se localisant. Depuis quarante ans il a considérablement multiplié les différents centres d'affaires et les capitaux des villes.

Les villes de Soumy et de Kharkov ont effectivement été fondées par des marchands russes: la dernière est située à l'endroit même où la grande route qui se dirige de Moscou vers les régions du sud se divise en deux embranchements dont l'un conduit au sud-est, dans la direction du Caucase, et l'autre au sud-ouest, vers les ports de la mer Noire. Dans d'autres villes telles que Poltava, Lohvitsa, Loubya, etc., les Russes ont monopolisé le commerce en grand et les juifs le petit commerce. Ces derniers se contentent d'être intermédiaires lorsqu'ils ne peuvent faire mieux.

De cette manière, le Petit-Russien ne quitte presque pas le lieu de sa résidence; les juifs et les Russes s'étant chargés de pourvoir à tous ses besoins et s'étant emparés de tout le mouvement commercial. Il n'y a qu'un fort petit nombre de citadins petits-russiens qui se fassent inscrire dans les guildes des marchands, et très-peu d'entre eux font réellement le commerce. On ne peut pas dire, cependant, que le chiffre des négociants indigènes soit insignifiant, et peut-être y aurait-il quelque intérêt à établir un parallèle entre eux et les marchands russes.

En Petite-Russie, la démarcation des classes, en égard à leurs diverses professions, n'est pas aussi tranchée que dans la Grande-Russie, où la classe marchande a pris un développement tout à fait particulier

par son contact avec les classes élevées de la société et son origine assez rapprochée de celle du bas peuple, tandis qu'en Petite-Russie on ne trouve rien de pareil.

Le pauvre (gentilhomme propriétaire) peu fortuné, le Kozak possesseur d'un khoutor (métairie) et le marchand inscrit dans un guide vivent tous de la même façon, ont la même manière de s'exprimer et sont arrivés au même degré de civilisation. Il est très-difficile de distinguer ces différentes classes l'une de l'autre, et tout ce qui indique une position sociale particulière est encore moins marqué chez les femmes que chez les hommes. Le goût universel du beau et une certaine délicatesse finie rendent moins frappant, chez les bourgeois petites-russiennes, le manque d'une éducation plus soignée, tandis que dans la Grande-Russie, la femme du marchand présente un type tout particulier qui la distingue essentiellement des femmes des autres classes. Dans la Grande-Russie, la barbe est un signe distinctif du marchand; mais en Petite-Russie, toutes les classes ont le menton rasé. Dans la Grande-Russie, l'origine nobiliaire rappelle la forte démarcation qui existait, avant Pierre le Grand, entre la classe des employés et celle des campagnards; en Petite-Russie, les Kozaks mêmes étaient divisés en Kozaks au service de l'État, en agriculteurs et en commerçants.

Ce qui caractérise particulièrement les Petits-Russiens et les distingue des marchands russes, c'est leur manière de faire le commerce. Le Petit-Russien ne cède presque jamais rien sur le prix qu'il a demandé; il s'en tient constamment à un prix fixe qui, quoique subordonné aux chances du commerce, est ordinairement calculé avec une honorable modération. Semblable à cet égard aux Turcs, le marchand petit-russien se détourne flegmatiquement de l'acheteur lorsque celui-ci lui fait une offre au-dessous de son prix, et ne donne presque jamais sa marchandise à crédit, tandis que tout le commerce des Russes est basé sur le crédit le plus étendu et souvent même le plus déraisonnable.

Il est certain que la Petite-Russie a beaucoup perdu et que l'exportation de ses produits est devenue presque impossible depuis que la frontière russe a été reportée jusqu'aux bords de la mer Noire et que la Nouvelle-Russie a pris si rapidement le grand essor dont le développement du port d'Odessa offre la preuve éclatante. Il faut reconnaître néanmoins que le tarif de 1822 donna un nouvel élan à la Petite-Russie; car, à partir de cette époque, les produits russes des gouvernements essentiellement industriels de Moscou, de Vladimir, de Kostroma, etc., furent expédiés sur une vaste échelle vers le sud, dans la Petite et la Nouvelle-Russie, et évincèrent les marchandises allemandes et la concurrence étrangère. Le rapide développement que prit bientôt la ville de Kharkov fut le résultat de ce mouvement commercial; et cela sera facilement compris, si l'on songe que sur les foires de la Petite-Russie on vend annuellement pour 22 millions de roubles de marchandises de fabrication russe.

L'importation des marchandises de la Grande-Russie dans la Petite et la Nouvelle-Russie dépasse en général l'exportation que ces contrées peuvent faire en Grande-Russie. Cela vient de ce qu'une grande quantité de matières premières ne sont pas achetées seulement aux foires de la Russie méridionale, mais que beaucoup de marchandises sont transportées par eau en Petite-Russie, sur le Dniepr et ses affluents. L'activité commerciale se dirige généralement vers le sud et le sud-ouest beaucoup plus que vers l'est. La différence des nationalités dans les gouvernements voisins de la Grande-Russie, encore en partie peuplés de Petits-Russiens, est aussi une des causes qui influent sur la direction du mouvement commercial.

La dissemblance qui existe entre les Petits-Russiens et les Russes se manifeste surtout dans la vie intérieure. Les Russes vivent réunis en familles nombreuses, et souvent toute la parenté, comprenant une dizaine de personnes, habite la même maison et ne forme qu'un ménage commun sous l'autorité du chef de la famille, sorte de patriarche qui dirige toutes les affaires intérieures et extérieures, et pour lequel tous professent une obéissance filiale. Chez les Petits-Russiens, au contraire, non-seulement les cousins germains et les parents plus éloignés ne forment ni un ensemble ni des ménages en commun, mais les fils mariés quittent même presque toujours la maison paternelle pour s'établir à part. Deux frères mariés vivent rarement ensemble, même si la pauvreté ou d'autres raisons s'opposent à leur séparation; il ne régnait pas

non plus dans leur vie privée la même subordination que dans les ménages russes, où chacun a sa part dans la propriété aussi bien que dans le travail. Ce démembrement des familles porte aujourd'hui un préjudice notable à la prospérité des Petits-Russiens; car l'établissement d'un ménage et d'une maison à part, l'achat des divers ustensiles, du bétail et des instruments aratoires, sont choses toujours très-coûteuses. C'est pour cette raison que l'habitation du Petit-Russien est beaucoup moins commode que celle du Russe et que les constructions rurales de ce dernier ont beaucoup plus de solidité que celles du Petit-Russien. Les encintes et clôtures diverses étant en son grand nombre, exigent naturellement plus de matériaux et plus de travail; ensuite, les habitants de chaque maison brûlent relativement plus de bois pour le chauffage et la cuisine; la préparation des aliments demande aussi plus de peine et de temps, car presque chaque ménage est obligé de cuire son pain; en sorte que l'économie des provisions ne saurait avoir lieu comme dans les grandes familles unies. Tout doit nécessairement reposer sur les soins d'un très-petit nombre de personnes, souvent même de l'homme et de la femme seulement; la surveillance de la maison, celle des enfants et du bétail, prennent un temps considérable et entrent à la famille les forces les plus actives et les plus nécessaires. Comme le bétail est toujours partagé quand il s'ouvre un héritage, chaque cultivateur n'en possède souvent pas en quantité suffisante pour ses besoins et se voit obligé d'en louer chez ses voisins. Une si petite famille ne pouvant se priver d'aucun de ses membres pour lui faire apprendre un métier quelconque, le manque d'ouvriers se fait vivement sentir chez elle et la prive ainsi d'une foule d'avantages dont jouissent les familles russes. Peu d'individus possèdent assez de capitaux pour acheter en temps opportun et à bas prix toutes les denrées nécessaires et pour faire au besoin des provisions, dans le cas d'insuffisance de la récolte en blé ou en fourrages; en sorte que le Petit-Russien doit tout acheter isolément et en petite quantité, payer plus cher, et aller, pour cette raison, aux marchés ou aux foires. Les dépenses pour les noces, baptêmes et enterrements sont aussi beaucoup plus sensibles si la famille est divisée. Lors du partage de toute la succession après la mort du père, il arrive souvent que la charge du ménage retombe tout entière sur la veuve, ce qui est d'autant plus onéreux pour elle que les mœurs nationales établissent une distinction sévère entre les travaux des hommes et ceux qui sont dévolus aux femmes. Si c'est la femme qui meurt et qu'elle ne laisse pas de grandes filles, la difficulté n'est plus la même, car habituellement le veuf ne tarde pas à se remarier. Beaucoup de propriétaires se sont cependant appliqués à maintenir leurs paysans en grandes familles; mais les anciennes coutumes sont un obstacle énergique.

Les enfants des Petits-Russiens naissent souvent aux champs pendant le travail, et il arrive parfois qu'après quelques heures de repos la mère continue ses occupations; en tout cas, son état de faiblesse ne dure que peu de jours.

Lorsqu'un enfant vient de naître, le père choisit un parrain et une marraine, les invite à venir dans sa maison, où ils apportent des pains d'orge qu'ils déposent sur la table. La sage-femme coupe un morceau du pain apporté par le parrain (konn), le place dans une chemise blanche appartenant au père du nouveau-né, y enveloppe ensuite l'enfant, le pose sur une pelisse, puis le remet au parrain qui à son tour le remet à la marraine. Alors la sage-femme place une hache sur le seuil de la maison, et lorsque le parrain et marraine se retirent, ils doivent passer par-dessus, afin que personne ne nuise à l'enfant en lui jetant le mauvais regard. Dans toute la Petite-Russie, les témoins du baptême apportent l'enfant dans la maison du prêtre, avec trois pains d'orge dont il lui fait présent: l'un est offert par la sage-femme, le second par le parrain et le troisième par la marraine; ils y ajoutent un petit baril d'eau-de-vie, et dans quelques contrées un certain nombre de poeles.

Lorsque le baptême est terminé, les parrain et marraine rapportent l'enfant dans la maison paternelle et le rendent à la sage-femme; alors les parents de l'enfant régalaient les convives, auxquels la sage-femme, de son côté, présente de l'eau-de-vie ou une espèce de punch fait d'eau-de-vie; elle reçoit en récompense quelque menue monnaie de cuivre.

Trois jours après le baptême, l'accouchée demande trois fois pardon à la sage-femme de la peine qu'elle lui a causée pour obtenir sa délivrance; puis elle verse à trois reprises de l'eau sur la main de la sage-

femme, de façon qu'elle coule jusqu'au coude, où l'accouchée la recueille avec la main gauche et en boit trois gorgées. A son tour, la sage-femme verse trois fois de l'eau sur la main gauche de l'accouchée, qui pendant toute la cérémonie tient son pied droit dans un vase en bois destiné à recevoir l'eau sur une hache et un balai à bain placés l'un à côté de l'autre. Quand cette aspersion est terminée, la sage-femme puise avec sa main trois fois de l'eau dans ce vase et en frotte la poitrine et le dos de l'accouchée, à laquelle cette opération est censée assurer du lait en abondance; telle est du moins la croyance populaire.

Après une année écoulée, les parents rachètent leur enfant aux parrain et marraine, c'est-à-dire que la mère se rend chez le parrain et la marraine avec trois pains d'orge, un mouchoir de poche neuf et de l'eau-de-vie qu'elle leur offre en présent à tous deux; ensuite elle va successivement chez toutes ses connaissances et leur annonce qu'elle vient de racheter son enfant.

Dans les chansons dont on berce les enfants, le chat joue ordinairement un rôle important, parce qu'il est presque l'unique jouet du premier âge. A sept ans on donne des pantalons au garçon et il commence déjà à aider ses parents à faire paître le bétail, occupation qui entre aussi dans les attributions des petites filles. Il faut dire cependant que l'on confie de préférence à celles-ci la garde des petits frères et sœurs, et qu'elles assistent aussi la mère dans les travaux du ménage. Jusqu'à l'âge de douze ans, les enfants jouissent toujours d'une sorte de liberté; ce n'est qu'à partir de cet âge qu'on les emploie à des travaux faciles.

A dix-huit ans, les jeunes gens des deux sexes songent déjà au mariage; on leur laisse le plus souvent toute latitude dans le choix de leur fiancé. Le jeune homme fait publiquement la cour à sa promise, sur la place du village, où la jeunesse de l'endroit se réunit d'ordinaire pendant les belles soirées, causant, chantant et dansant. Il y a une certaine délicatesse dans les rapports des deux sexes, une sorte de noblesse poétique et chevaleresque que les Russes ne connaissent pas. Dans les villages petits-russiens, les couples amoureux profont souvent de l'obscurité des chaudes nuits d'été pour se glisser inaperçus à l'écart; et cependant ces tête-à-tête nocturnes sont bien rarement cause de quelque désordre. Le jeune homme voit déjà dans l'âme de son cœur sa femme légitime, la mère future de ses enfants, la fidèle compagne de sa vie; c'est pour cela qu'il est réservé, généreux, et qu'il sait étouffer les emportements de la passion.

De même qu'on se rémit dans la rue en été, c'est dans une grande chambre de la maison d'une vieille femme quelconque qu'on lui lie, en automne et en hiver, les plus nombreuses réunions. Les jeunes filles du village s'y rendent chaque soir; elles y apportent leur ouvrage et quelquefois des provisions, travaillent en chantant et babillant, et souvent même elles y passent la nuit. L'accès de ces réunions, qui n'ont lieu que le soir, est permis aux jeunes gens; mais ils doivent y observer la plus grande retenue. C'est sans doute pour cette raison que dans toutes les maisons où il y a des filles à marier, elles savent toujours d'avance quel jour l'époux viendra faire sa demande.

Il faut remarquer cependant que dans les petits villages et les métairies (khoutors) les unions ne se contractent guère par inclination, mais le plus souvent d'après le choix des parents, ce qui donne lieu à des romans pareils à ceux que l'on voit si fréquemment dans nos villes. Là comme ailleurs, le plus ou moins d'aisance de l'un des époux est naturellement une cause déterminante, bien qu'il arrive souvent qu'un ouvrier épouse la fille de son patron ou le fils de la maison une simple ouvrière.

Occupons-nous maintenant des usages adoptés dans les fiançailles et dans les noces. Accompagné de deux demandeurs (starosts), le jeune homme se rend chez les parents de la jeune fille à laquelle il veut s'unir et leur offre un pain d'orge et du sel. S'ils acceptent, c'est le signe du consentement; dans le cas contraire, ils se bornent à remercier pour l'honneur qu'on leur a fait en recherchant leur fille. Pour la forme, les parents s'informent de la volonté de leur fille. Si elle est affirmative, ils lui ordonnent d'aller chercher des cadeaux pour les deux starosts et pour le fiancé (molodot, c'est-à-dire le jeune homme). Après l'accomplissement de cette formalité, elle s'incline jusqu'à terre trois

fois devant son père et trois fois devant sa mère; ces triples prosternations sont nommées, chez les Petits-Russiens, la bénédiction, car c'est ainsi que la promesse est accordée; simultanément les parents touchent la tête de leur fille avec le pain qu'ils tiennent des deux mains. Après les inclinations d'usage, la promise prend des pièces de toile qu'elle attache sur l'épaule droite des starosts, en les laissant retomber sur leur hanche gauche; puis elle attache un long morceau de toile blanche (khoustka) autour de la main droite de son fiancé, et régale d'eau-de-vie les trois visiteurs. Enfin, après avoir remercié le maître de la maison, les starosts lui laissent le pain qu'ils ont apporté et en emportent un autre qu'ils reçoivent de lui. C'est ce que l'on nomme l'échange des pains. Les starosts portent le pain échangé dans la maison du promis et disent, en le remettant aux parents de celui-ci : « Le demandeur en mariage (svakh) et la demandeuse (svakha) ainsi que la fiancée vous saluent, en vous envoyant ce pain grand et hommé. » Alors le père du promis répond : « Je vous remercie, demandeur, demandeuse, et les gens qui s'en sont occupés. » Ensuite le maître du logis régale les starosts, et tous boivent à la santé de la future mariée, à celle des parents, de toute la parenté et des convives. Un repas semblable a lieu dans la maison des parents de la promise.

Il est d'usage que l'on célèbre la noce une semaine après les fiançailles; les cérémonies sont alors plus nombreuses et des plus variées.

Le samedi qui précède la solennité, les femmes qui se trouvent chez le promis et la promise cuisent un pain avec du levain de farine de froment, que l'on nomme korovai, plus deux pains blancs d'une façon particulière (en russe kalutsh, en petit-russien léjen), qui sont posés aux deux bouts de la table, et on met au milieu une grande chichka (espèce de pâtisserie) remarquable par plusieurs petites découpures. Les femmes cuisent, en outre, une quantité de petites chichkas de forme ronde, que le fiancé et la fiancée portent le lendemain dans les maisons où ils vont faire leurs invitations pour la noce. Pendant la cuisson du korovai on doit régaler les femmes qui prennent part à sa confection. Tandis qu'elles se livrent à cette occupation, elles font entendre divers chants relatifs aux noces et qui contiennent des allusions aux diverses phases par lesquelles le korovai doit passer jusqu'à ce que la cuisson ait réussi : ainsi il y a une chanson particulière que l'on chante avec des interruptions pendant que l'on coupe la pâte, et une autre dans laquelle les femmes engagent un homme à nettoyer le four avec un balai de broussailles ou d'herbes (vénil) et à y mettre le korovai. Quand cela est fait, l'homme lève le pied droit et donne trois coups de botte sur l'entrée du four, probablement pour lui recommander en quelque sorte de bien cuire le korovai; pendant tout ce temps, les femmes chantent sans discontinuer.

Les invitations pour la noce sont accompagnées de différentes cérémonies. La veille, on soupe dans la maison des parents de la promise. On se met à table dans l'ordre suivant : à la place d'honneur, au coin, se place le fiancé; à sa gauche la promise; après celle-ci, la plus ancienne des filles d'honneur, puis les autres; à droite du fiancé, l'aîné des garçons de noce (botarine), et ensuite les autres jeunes gens. Lorsque tous sont assis, les demoiselles d'honneur les plus âgées demandent trois fois la bénédiction des quatre starosts, pour tresser le ghlitsé. Ce ghlitsé est un rameau de cerisier fiché dans le pain de froment placé sur la table. On le tresse suivant l'usage, puis le promis et la promise y attachent un petit rameau de genévrier (halina) avec des épis de blé; toutes les jeunes filles présentes en font autant après eux, en accompagnant cette cérémonie de diverses chausons, après quoi commence le souper, pendant lequel les amies de la mariée chantent une mélodie; puis le souper à lieu la bénédiction de la promise. Lorsque tous se sont levés de table, le plus âgé des garçons de noce prend le ghlitsé et accompagne le promis chez lui, et toute l'assemblée se sépare. Le lendemain dimanche de bon matin, la promise, avec sa demoiselle d'honneur, se rend chez son fiancé et s'incline trois fois jusqu'à terre devant le père, la mère et tous les parents de son promis, après quoi les fiancés se rendent ensemble dans la maison des parents de la fiancée, où se renouvellent les mêmes cérémonies. Ces prosternations répétées trois fois s'appellent également en Petite-Russie la bénédiction. On s'incline d'abord devant les hommes, puis devant les femmes; à chaque salutation, la personne à laquelle elle est adressée touche le promis et la promise avec du sel et du pain d'orge. De la maison des parents de la jeune fille, les fiancés se rendent immédiatement à l'église, entrent chez tous leurs parents et connaissances

dont les habitations se trouvent sur leur chemin, et s'inclinent aussi trois fois devant eux, ainsi que devant les passants qu'ils rencontrent. Après la cérémonie nuptiale, le jeune couple suivi de toute l'assistance se rend dans la maison du jeune homme, où le repas de noce est servi. Après le festin, le marié reste au logis avec les convives; mais la mariée retourne avec la plus âgée de ses demoiselles de noce dans la maison de ses parents, et ce n'est que plus tard que ses autres amies, qui n'ont pas le droit d'assister à la cérémonie dans l'église, viennent l'y rejoindre, accompagnées du mari.

Lorsque le jeune homme et les convives se rendent chez la jeune femme, dans la maison de ses parents, tous s'arrêtent devant la porte et attendent que les starosts du mari soient entrés trois fois dans la chambre avec la chichka et aient demandé la permission d'être introduits. A chaque entrée ils prennent une nouvelle chichka et la présentent au père de la jeune mariée, avec accompagnement de diverses cérémonies. La mère de la jeune femme apporte alors des cadeaux et distribue aux hommes des mouchoirs et aux femmes des essuie-mains (khoustkas). Chacun remercie, en ajoutant comme un éloge qu'on doit s'être levé de bien bonne heure pour avoir tissé si laborieusement. Alors revient encore la mère de la jeune femme, couverte d'une pelisse dont le poil est en dehors, et tenant à la main une petite cruche en terre cuite remplie d'eau ou de kvas. Cette cruche est donnée au genre; il boit quelques gorgées de son contenu, puis la remet au premier garçon de noce, lequel tourne trois fois cette cruche autour du dos du jeune marié, puis, en présence de tous, la jette à terre de manière à la briser. Ensuite la belle-mère apporte de l'avoine mélangée de noisettes et en jette trois poignées sur son genre, pour lui donner santé et richesse. Ces cérémonies sont aussi accompagnées de chansons de circonstance.

Toutes les personnes présentes se rendent alors dans la chambre, précédées des garçons de noce; les jeunes filles, assises autour de la table, chantent encore une fois. On donne aux garçons de noce de l'eau pour se laver les mains, puis on leur présente du fromage et de la bière, le tout avec accompagnement de chant. Ensuite la svitlarka, celle des jeunes filles qui fait les honneurs de la noce, coud un ruban rouge (vityka) à la casquette du jeune homme, qui doit payer le prix de cet ornement. En attendant, elle se couvre la tête de la casquette garnie de la vityka, et ne la retire qu'après le paiement. Les starosts du jeune homme demandent à ceux de la jeune femme la permission de la conduire à table, demande qu'on répète aussi trois fois, en s'écriant : « Dieu bénit! »

Lorsque le jeune homme s'approche de la table pour s'asseoir, le frère ou le plus proche parent de la jeune femme, placé dans un angle et armé d'un long bâton, lui barre le passage jusqu'à ce qu'il ait consenti à payer une petite somme. Quand tous sont assis, le festin commence.

Lorsque le repas touche à sa fin, une chanson rappelle encore aux jeunes filles qu'il est temps de s'éloigner. Alors celles-ci commencent à chanter en chœur; pendant ce chant, le frère ou le plus proche parent détache et pose sur la table les tresses de cheveux de la jeune femme, puis les femmes lui font prendre le costume de femme mariée, et en lui attachant un mouchoir ou filet autour de la tête, elles battent des mains en chantant, et les jeunes filles chantent aussi pour leur répondre. Après ce chant et la bénédiction qui l'accompagne, on tranche le korovai. Pendant qu'on le partage entre tous les convives, les jeunes gens des deux sexes s'éloignent. Lorsqu'ils ont quitté la maison, les femmes mariées prennent place à la table et chantent à la jeune femme des mélodies relatives à sa situation. Enfin suit la bénédiction du jeune couple, que l'on conduit jusqu'au seuil de la maison, où se trouve la dija (c'est le vase où l'on prépare le levain); cette dija est recouverte d'un essuie-main et contient un pain d'orge avec du sel. Les nouveaux mariés sont amenés au vestibule, où les parents du jeune homme sont assis sur un banc. Le couple s'incline trois fois devant eux, d'abord devant le père, ensuite devant la mère. C'est ainsi que se terminent pour le dimanche toutes les solennités du mariage.

Le lundi matin, le jeune couple se rend d'abord à l'église, puis il fait des visites dans toutes les maisons, en souhaitant le bonjour et en faisant saluer les maîtres du logis, qui sont déjà au travail. Les femmes accompagnent les nouveaux mariés en chantant. Lorsque toutes les maisons des parents et des convives de la noce ont été visitées, on se rend dans la maison du jeune homme, où le korovai est partagé entre tous

les jeunes gens en âge de se marier; puis le jeune couple régale les convives d'eau-de-vie, tandis qu'à leur tour ceux-ci le gratifient de brebis et de bêtes à cornes, s'ils sont riches, ou de simples monnaies de cuivre, si la modestie de leur position ne leur permet pas de faire plus.

Lorsqu'il est avéré que la jeune épouse a été chaste jusqu'au mariage, on fait grand vacarme le lendemain matin du jour des noces, on danse, on chante; mais si le contraire a eu lieu, on brise de la vaisselle. Dans le premier cas, qui est le plus fréquent, on hisse un mât sur le toit de la maison; les demandeurs en mariage et les garçons de nocce mettent des écharpes rouges sur leurs épaules et lavent solennellement la jeune femme au puits. Ensuite tous les convives de la nocce se rendent chez les parents au son de la musique et font des cadeaux au jeune couple. Si la jeune fille n'a pas été chaste, il arrive quelquefois qu'on passe au cou de sa mère un licol de cheval.

Une semaine environ après la nocce, les nouveaux mariés recommencent leurs visites chez leurs parents et leurs plus proches connaissances; mais alors, au lieu de montrer une franche gaieté, les jeunes époux affectent un air grave et sérieux. Ils ne chantent ni ne dansent plus; leur ménage les occupe exclusivement. La vie d'intérieur s'écoule calme et paisible dans le travail et les soins domestiques.

Les unions les plus heureuses sont celles où le fils marié vit dans sa propre maison, ainsi que cela se pratique le plus habituellement en Petite-Russie. Lorsque plusieurs familles vivent ensemble dans la maison du père, il régit, surtout entre les femmes, une désunion continuelle; ce qui n'arrive que rarement chez les Russes, qui, en raison de leur caractère plus soumis et plus patient, se résignent plus facilement à obéir sans murmure aux ordres du chef de la famille.

Les cérémonies qui accompagnent les funérailles sont peu remarquables. Lorsque le corps du défunt passe le seuil de la maison pour être transporté au cimetière, sa famille se hâte de fermer après lui la porte de la maison, où personne ne peut entrer avant que le cadavre soit à une distance très-éloignée. Ceux qui ont suivi le convoi funèbre retournent dans la maison après l'euterment, pour y faire un repas en mémoire du mort. Quelques vieilles femmes restent réunies dans la maison mortuaire, depuis le soir jusqu'au lendemain matin, afin de «garder l'âme du défunt.» A cet effet, elles délayent du miel dans de l'eau et posent cette boisson dans un vase sur la table. On croit que l'âme du défunt apparaitra sous la forme d'une mouche, qu'elle se posera sur le vase et mangera du miel. On célèbre la mémoire des morts le troisième, le neuvième et le quarantième jour du décès; mais c'est surtout l'anniversaire de ce jour qui donne lieu à la solennité la plus imposante, on l'observe même en l'honneur de ceux qui sont morts depuis longtemps; on leur consacre un service funèbre (panikhida), on visite les tombeaux et on donne un repas où règne souvent beaucoup de gaieté.

Les jours de fête sont strictement observés, car le Petit-Russien est en général très-scrupuleux dans l'accomplissement des préceptes de sa religion. L'aspersion d'eau bénite joue un rôle important en toute occasion. De même qu'en Pologne, en Lithuanie et dans la Prusse orientale, quantité d'individus portent, pendant la nuit de Noël, une perche au haut de laquelle est adaptée une double étoile de papier transparent sur laquelle est peinte une fête entourée d'une auréole. On se promène avec cette perche, de maison en maison, en chantant une espèce d'hymne qui exprime à la fois un compliment de félicitation et un souhait de prospérité pour l'hôte et sa famille. C'est ce que l'on nomme kolaeda ou kolaedka, mot que les uns font dériver de Kolado ou Lado (déesse des Lithuanais); les autres de kolo (cercle, c'est-à-dire promenade circulaire), et ce qui, en polonais, s'appelle kolenda. Souvent aussi les promeneurs ne se contentent pas seulement de porter une étoile — sans doute pour rappeler celui qui brillait à la naissance de Jésus-Christ, — ils colportent encore une véritable cascade, contenant dans ses divers compartiments des grottes où l'on représente avec des marionnettes toutes sortes d'épisodes de l'histoire sainte, et même aussi des juifs qui sont fustigés par des Kozaks ou des diabolites.

Les Petits-Russiens ont un grand attachement pour leur patrie; mais ils unissent à ce noble sentiment un orgueil national excessif. Le Kozak

de la Petite-Russie est fier de sa nationalité comme le gentilhomme Pest de sa noblesse et de sa parenté avec des familles de hetmans. La noblesse de ces contrées est, bien plus que celle de la Grande-Russie, une caste nobiliaire dans le sens germanique ou dans le sens général qu'on y attache dans l'Europe occidentale. Il régit entre les gentilshommes une certaine rivalité de prérogatives : ceux dont les noms se terminent en ski s'estiment plus nobles que ceux qui ont la terminaison en o ou en enko, par la raison que les premiers sont issus par la plupart des princes russes descendant de Rurik ou de princes lithuanais et polonais, tandis que les seconds proviennent de Kozaks, c'est-à-dire de paysans anoblis par les armes. Les innombrables légendes et les récits du passé sont un motif de fierté pour la gloire des aïeux et d'amour pour le foyer paternel. Lorsque les Petits-Russiens ont entre eux, et dans leur propre pays, des querelles et des procès, ces différends ne les empêchent pas, au delà de la frontière, de se tendre toujours une main fraternelle.

Tandis que chez les Russes les facultés intellectuelles paraissent assez uniformément réparties, on remarque qu'il en est autrement chez leurs frères les Petits-Russiens, où les uns sont doués de beaucoup d'intelligence pendant que les autres en sont presque entièrement dépourvus. La force et la débilité de l'intelligence, la richesse et la pauvreté de l'esprit se touchent de si près en Petite-Russie, qu'il en résulte d'inévitables chocs. Aucune tribu slave ne saist mieux ses propres travers et ses ridicules et ne s'entend à les mettre en évidence avec autant d'aigreur et si peu de pitié. Tous les sarcasmes que le Russe prodigue à la simplicité du Khakhol (Petit-Russien), à sa maladresse et à son humeur capricieuse, ne sont que de faibles imitations des brocards que se lancent les Petits-Russiens eux-mêmes. L'humour caustique est une qualité commune chez eux; elle les accompagne dans toutes les situations de la vie, et leur manière laconique de s'exprimer la met en relief et en augmente encore l'effet.

On croit assez généralement que les Petits-Russiens s'adonnent immodérément à la boisson; cette opinion n'est pas absolument juste. Il est vrai qu'ils boivent souvent et beaucoup; qu'ils ne savent pas, comme les Russes, se priver d'eau-de-vie pendant des semaines entières pour s'adonner ensuite pendant plusieurs jours à ce spiritueux, au point de n'avoir plus conscience d'eux-mêmes; mais ils boivent régulièrement et pour la plupart sans commettre d'excès. On doit remarquer aussi que cette boisson coûte moins cher dans la Petite-Russie que dans la Grande. Les nombreux cabarets établis dans les villages et sur les grandes routes ont sans doute une certaine influence sur la consommation si répandue de l'eau-de-vie, et ce spiritueux est devenu à tel point indispensable qu'il joue un grand rôle dans les nombreuses petites transactions commerciales que les Petits-Russiens font sans cesse avec les juifs, et en général dans toutes les fêtes et solennités.

Le vol est fort rare en Petite-Russie; la langue du pays n'a pas même de mot pour exprimer le nom de voleur; on le remplace par celui de malfaiteur. Favorisé par une nature plus féconde, le Petit-Russien se nourrit généralement mieux que le Russe, et il a chaque jour besoin de faire au moins un repas chaud.

Plus profondément sensible et moins scrupuleux observateur des formes extérieures du culte que le Russe, le Petit-Russien n'a jamais montré de penchant pour les sectes religieuses; aujourd'hui encore on ne trouve chez ce peuple aucun dissidant (raskolnik). Les continuelles oppressions et les persécutions religieuses des Polonais ne produisent aucun effet sur les Petits-Russiens proprement dits, c'est-à-dire sur les habitants de la rive gauche du Dniepr; elles ne les convertirent pas au catholicisme ni même à l'unian; car cette fraction du peuple qui combattit pour sa foi et se réfugia dans la steppe est toujours restée fidèle à sa religion.

La nature poétique et rêveuse du Petit-Russien croit encore aux esprits élémentaires et à toutes sortes de démons, héritage de ses ancêtres païens, et qui sont restés en quelque sorte un besoin pour lui. Il redoute surtout la puissance du malin esprit, qui cherche à s'emparer de l'homme dès sa naissance; aussi les parents font-ils baptiser leur enfant nouveau-né le plus promptement possible; car, à défaut de cette cérémonie, si c'est une fille, elle devient une roussalka (de rousslo, ruis-

seau); et si c'est un garçon, un léchy ou démon du bois (de less, forêt). Les roussalkas et les léchys ont la même apparence que les autres hommes; ce ne sont pourtant que des êtres imaginaires, mais le signe de croix ne fait pas disparaître, et c'est ce qui les distingue des autres mauvais génies.

Les roussalkas vivent dans l'eau; mais souvent elles viennent par légions sur la prairie voisine du fleuve, pour danser au clair de lune. Elles sont si belles et si attrayantes que celui dont le regard curieux les aperçoit est exposé à mourir de langueur. Des cheveux blonds d'où l'eau découle, tombant en longues boucles sur une blanche poitrine et des épaules splendides; des yeux bleus comme le ciel du midi, garnis de longs cils veloutés; une taille élancée et des formes charmantes: tout cet ensemble ravit et attire irrésistiblement. Mais ces êtres si séduisants n'ont ni cœur ni âme. Celui qui, captivé par l'appel enchanteur d'une roussalka, se décide à la suivre et croit déjà la saisir dans une étroite passionnée, entend soudain un ricanement sortir des vagues: à la nix a disparu, et le pauvre amoureux ne tient entre ses bras qu'une plante marécageuse. Ces nixas sont surtout dangereuses pendant la semaine qui suit la Pentecôte: c'est alors qu'elles mettent tout en œuvre pour harceler l'homme; car, suivant l'opinion du peuple, ce sont les âmes elles-mêmes de personnes mortes pendant cette même semaine. Quoique ce livre au moindre travail le lundi, le mardi ou le jeudi de cette semaine, est assailli pendant son sommeil on même éveillé par ces nixas, qui le pincent, le mordent et le tourmentent de mille manières; quelquefois aussi elles entraînent leur victime dans les biefs ou les marais, et la forcent à danser avec elles, au son d'une mélodie qu'elles laissent elles-mêmes échapper de leur bouche. Cette superstition commence cependant à perdre son prestige.

Les léchys sont les âmes de jeunes garçons non baptisés. S'il faut en croire les légendes populaires, leur forme extérieure n'est pas bien définie et l'on se borne à croire tout simplement à leur existence. Ils se trouvent en parenté avec les roussalkas et manifestent aussi le même désir de tromper les hommes. Pour y parvenir, le rusé léchy emploie deux moyens: il essaye d'abord de faire résonner les cordes de la pitié et de la générosité; si cet artifice ne lui réussit pas, il tâche d'inspirer la terreur.

Les sorcières (vredmas, du mot védatt, savoir) et les magiciens (vredmaks, onyres) sont des hommes et des femmes qui se sont mis en rapport avec le génie du mal; mais le moyen qu'ils emploient pour y arriver est resté secret. Quelques-uns croient qu'il suffit de signer de son sang l'abandon de son âme et d'en donner avari à Satan, sur l'heure de minuit. Mais ce moyen n'est guère admissible, car il suppose, comme condition indispensable, la connaissance de l'écriture; or il est notoire que les sorcières appartiennent d'ordinaire aux plus basses classes du peuple, et que conséquemment elles ne savent ni lire ni écrire. D'autres prétendent qu'il suffit de manifester l'intention de devenir sorcière et de prononcer ensuite, en présence d'un esprit impur, le serment qu'il a exigé. D'autres encore sont d'avis que les sorcières naissent telles, et que l'unique signe qui sert à constater leur identité est une queue semblable à celle d'un animal. Il est vrai que de pareils cas sont fort rares; cependant on assure qu'il n'y a pas longtemps que dans le midi de la Russie naquirent des enfants avec une épine dorsale prolongée en forme de petite queue. La sorcière prépare un onguent mystérieux et un fromage magique fait avec du lait de vache, que l'on mange pendant le carnaval. Cette grande fête se célèbre sur la montagne Chauve, non loin de Kiev, et sur le Dniepr; cette montagne est donc, pour les sorcières, une sorte d'Olympe, comme le Brocken en Allemagne. Les sorcières du monde entier s'y donnent rendez-vous, et la plus vieille et la plus hideuse est particulièrement vénérée par les plus jeunes et les plus belles. Il existe plusieurs versions sur l'époque de ce carnaval: quelques-uns croient qu'il a lieu la veille de Pâques; d'autres, et c'est le plus grand nombre, reportent le moment de sa célébration à la nuit qui précède la St-Jean. Dès que l'heure de se rendre sur la montagne Chauve est arrivée, la sorcière enlève son mari et ses enfants, leur frotte les épaules avec l'onguent qu'elle a préparé, enfourche un lalai et s'échappe par la cheminée. Comme les sorcières sont en intime rapport avec l'esprit des ténèbres, elles possèdent elles-mêmes un certain pouvoir dont elles n'usent que pour nuire. Elles peuvent changer d'aspect à volonté et se montrer même sous la forme d'un animal quel-

conque. Elles se transforment le plus souvent en chiens ou en chats, animaux qui sont peu estimés dans toute la Russie, où ils passent pour impurs; à la faveur de cette métamorphose, elles font beaucoup de mal à ceux contre qui elles sont irritées.

Il en est de même des magiciens (vredmaks, onyres ou voykolaks). Ces êtres sont également en rapport avec les mauvais esprits. Ordinairement ils ne nuisent à l'homme que dans ses propriétés; mais il arrive aussi qu'ils l'atteignent personnellement en faisant pénétrer dans son corps toutes sortes de maladies. Leur occupation favorite consiste à se changer en loups et à faire, sous cette forme, des ravages dans les troupeaux; ils ont aussi le pouvoir magique de provoquer de mauvaises récoltes, des épidémies, la sécheresse, etc.

Une individualité toute différente se révèle encore dans ce qu'on appelle les savants (zakhars et znakharks) qui disent la bonne aventure, guérissent les maladies, etc. Ceux-ci, du moins, ne passent pas pour être en rapport avec les mauvais esprits.

Dès le berceau, l'enfant est initié par sa bonne à toutes ces choses surnaturelles, et c'est ainsi qu'une légion de préjugés s'empare de sa jeune imagination, d'où il est d'autant plus difficile de les expulser que l'homme s'est plus développé au sein de la nature.

C'est principalement dans les solennités de la St-Jean, nommée jour de la Koupaia, ou simplement Koupaia, que l'influence posthume du paganisme se fait plus profondément sentir. Cette fête, que les Russes ne célèbrent que comme solennité religieuse, est pour les Petits-Russiens l'occasion indispensable de toutes sortes d'amusements. Chacun doit, ce jour-là, revêtir ses plus beaux habits. Les jeunes couples ainsi que la jeunesse des deux sexes allument, le soir, de grands feux par-dessus lesquels on doit sauter on autour desquels on se borne à danser en chantant. A minuit, les plus intrépides vont chercher la fleur du papourosnik, que personne encore n'a vue, car elle ne s'épanouit qu'à minuit et ne dure, dit-on, que quelques instants. Un mauvais génie garde la plante, ce qui rend sa possession extrêmement difficile; mais quoique ce soit assez heureux pour la posséder une seule fois n'a plus rien à désirer, car il acquiert la connaissance du bien et du mal, l'intelligence du langage des animaux, des insectes, des plantes, en un mot de tout ce que l'imagination ou la réalité peuvent offrir de plus merveilleux.

Contrairement aux langues russe et polonoise, le dialecte petit-russien est resté, sauf l'introduction d'un petit nombre de mots en partie tatars, presque entièrement pur de tout mélange: aussi reproduit-il plus purement que les autres dialectes russes l'ancien slave de l'est.

Bien que le bas peuple, dans la Petite-Russie proprement dite et dans la Nouvelle-Russie, regarde avec méfiance toute personne qui, en lui parlant, se exprime pas en langue petite-russienne, les classes élevées ne parlent le petit-russien qu'à la campagne ou avec les domestiques, mais jamais dans la société ni même dans l'intimité de la famille: aussi ce dialecte est-il resté exclusivement le langage des classes inférieures, c'est-à-dire de la masse du peuple. Les gens civilisés, quoique ayant un accent particulier, parlent purement le russe, qui est aussi devenu la langue littéraire des Petits-Russiens; ce n'est que tout récemment que le dialecte du pays a été introduit dans quelques productions littéraires.

C'est bien à tort que les Russes trouvent ce dialecte grossier et barbare, car sans mentionner les autres genres de mérite qui le distinguent, il a incontestablement celui de nous avoir transmis la vraie poésie populaire épique et lyrique du peuple russe. Il conserve en même temps toute la force et toute la naïveté virginale de la langue mère telle qu'on la retrouve dans le vieux slavon; il a gardé en outre beaucoup de formes rejetées par le russe; enfin il est plus sonore et plus harmonieux à l'oreille.

Les différentes nuances qu'on remarque dans le langage des Petits-Russiens sont dues à des influences de voisinage et d'histoire: la prononciation différente d'un mot correspond toujours au langage de telle ou telle contrée du pays.

Le langage pur est parlé dans le gouvernement de Poltava, dans la partie méridionale de celui de Tchernigov, dans les contrées voisines du Dniepr, dans le gouvernement de Kiev, dans les gouvernements de Kherson, d'Yekaterinoslav et les districts septentrionaux du gouvernement de Tauride, enfin dans le pays des Kozaks du Kouhan (parmi les anciens Tchernomores ou Zaporogues).

Le langage qui forme la transition avec le dialecte de la Russie-Blanche se parle dans la partie septentrionale du gouvernement de Tchernigov.

La transition avec le dialecte de la Grande-Russie se rencontre dans le gouvernement de Khar'kov, où, par suite d'influences historiques, s'est conservé aussi le dialecte de la rive droite du Dniepr.

Le langage qui contient beaucoup d'éléments polonais est usité dans les gouvernements occidentaux de la Petite-Russie, c'est-à-dire ceux de la rive droite du Dniepr.

Les Petits-Russiens des gouvernements de Koursk, Voronéje, Saratov et Samara parlent comme ceux du gouvernement de Khar'kov, sauf des nuances insignifiantes résultant de la diversité du voisinage immédiat. Le langage pur se trouve cependant mêlé aussi de quelques mots tatars, même dans les villes du gouvernement de Khar'kov et d'Yékaterinoslav; ces mots sont étrangers aux habitants des districts voisins.

Dans la partie septentrionale du pays des Kozaks du Don, sur la péninsule de Koubourou du gouvernement de Tauride, et dans le gouvernement de Stavropol, entre le Don et Stavropol, les dialectes des diverses localités se rencontrent l'un à côté de l'autre et représentent des immigrations de différentes contrées.

Les mélodies des chants petits-russiens sont originales et très-poétiques. Excepté les chants qui accompagnent ordinairement la danse, et dont le nombre n'est pas considérable, elles reflètent presque toutes le regret mélancolique d'un beau passé disparu. Parmi toutes les tribus

slaves, celle des Petits-Russiens est la plus essentiellement adonnée au chant (les chœurs de la chapelle impériale sont presque tous des Petits-Russiens); ils chantent au village, aux champs, dans la forêt, etc.; mais leurs chants sont en grande partie de notre époque. En effet, la plupart des anciens chants kozaks s'est effacée de leur mémoire (sauf toutefois chez les Kozaks de la mer Noire ou du Kouban), parce qu'ils n'étaient connus que d'une classe particulière de chanteurs, les bandouristes aveugles ou kobsars; et qu'il existait des écoles spéciales où un bandouriste renommé enseignait l'art du chant à des élèves aveugles. Les bandouristes actuels connaissent très-peu d'anciennes chansons, souvent même ils n'en savent que des fragments altérés par des additions et des fautes innombrables. La mélodie de ces chants, connus dans la littérature sous le nom de *doum*, est uniforme, mélancolique, mais conforme aux sujets historiques qu'ils rappellent. Bodestedt a eu le grand mérite de révéler au public allemand, dans d'excellentes traductions, toute la richesse de la poésie lyrique des Petits-Russiens.

Leur danse ne se distingue point par la variété. Leur instrument de prédilection est la *volyka* (cornemuse). Les hommes exécutent de différentes manières la danse qu'on appelle la *kozake* ou la *prissadka*; elle consiste principalement à ployer brusquement et rapidement les genoux. La danse des femmes se borne le plus souvent à un pincement en mesure. Les danses les plus répandues sont la *gorlita* et la *métélitsa*, qui ont des mélodies spéciales pour accompagnement obligé.

RUTHÈNES.

Nous avons nommé Ruthènes, Routhènes, Roussiaks (ou Russiens) les Petits-Russiens résidant sur la rive droite du Dniepr, dans les gouvernements de Kiev, de Podolie, de Volhynie, et dans la partie sud-est du royaume de Pologne, c'est-à-dire les habitants de l'ancienne principauté de Halitch (Galitch), qui restèrent à la Pologne, sauf la ville de Kiev et sa banlieue, en vertu du traité d'Androusov. Ces Ruthènes forment, sous la double influence des Polonais et des jésuites, une nationalité visiblement distincte de celle des Petits-Russiens proprement dits, fixés sur la rive gauche du Dniepr. Les habitants du gouvernement de Volhynie peuvent être considérés comme le type le plus pur de ces Ruthènes en Russie, car le type réellement petit-russien ne s'y retrouve point.

Les habitants du gouvernement de Kiev offrent déjà une transition assez accentuée avec les Petits-Russiens proprement dits de la rive gauche du Dniepr. Les habitants de la Podolie ont un cachet plus méridional. La grande diversité de nationalités de la population podolienne n'a pas permis au caractère purement national de prendre d'essor et de se dessiner plus vigoureusement.

Les habitants des trois districts sud-est du gouvernement de Lublin, dans le royaume de Pologne, constituent la partie de la population de la Russie-Rouge proprement dite ou la Galicie, dont la limite nationale qui les sépare des Polonais commence à Letchao.

Parmi les Polonais — et beaucoup de Ruthènes entièrement polonisés et convertis au catholicisme, qui, avec les Polonais, au nombre de plus de 500,000, sont répartis dans les trois gouvernements de Podolie, de Volhynie et de Kiev, — les Ruthènes ne se distinguent pas, au premier abord, d'une manière bien tranchée. Leurs villages diffèrent peu, quant à l'aspect, de ceux de la Pologne, sauf que les maisons, au lieu d'être construites tout simplement en planches, sont le plus souvent bâties avec des poutres et percées de fenêtres donnant sur la rue. Plus on avance vers le sud-est, plus on rencontre les bonnets faits en peau d'agneau et plus on entend l'hollande petit-russien.

Depuis quatre siècles, c'est-à-dire depuis l'occupation de Lemberg et de la Russie-Rouge par Kazimir le Grand, jusqu'à nos jours, les traces de la domination russe et même celles d'une nationalité spéciale se sont insensiblement effacées.

Les affaires territoriales, celles qui concernent les paysans, les ménages, les villes, les corporations, les maîtrises, etc., portent toutes le cachet des Slaves de l'ouest et dénotent fortement l'influence exercée par l'aristocratie allemande. L'élément polonais prédomine et se développe aussi

plus largement sous le rapport intellectuel, par la raison toute simple que non-seulement les classes élevées de la société, mais aussi la petite noblesse, les intendants, les fermiers, les serviteurs et un grand nombre d'artisans sont Polonais. Les juifs, qui abondent dans cette contrée, ont monopolisé tout le petit commerce, quelques-uns des métiers les plus lucratifs et tous les cabarets. Ils sont plus de 550,000 répartis à peu près également dans les trois gouvernements.

Avant de présenter une rapide description de la population ruthène de la Volhynie, pays qui tire vraisemblablement son nom de la ville, depuis longtemps détruite, de Volyne (Vilyne), située sur le Boug, nous donnerons quelques chiffres comparatifs et statistiques concernant les Ruthènes.

En ne considérant ici que les trois gouvernements de Kiev, de Podolie et de Volhynie, nous trouverons, eu égard à la densité de la population, que la Podolie, avec ses 2,300 habitants par mille carré, est en général le gouvernement le plus peuplé de l'empire russe, excepté toutefois celui de Moscou. Le gouvernement de Kiev compte environ 2,000 âmes par mille carré, et la Volhynie seulement 1,200.

L'élément citadin est faiblement représenté chez les Ruthènes. En effet, dans le gouvernement de Kiev, un dixième seulement de la population totale habite les villes et les bourgs (*metestehkos*): en Volhynie et même en Podolie, le chiffre est seulement de un dixième à un quinzième de la population. Et comme toutes les villes et les bourgs sont presque exclusivement habités par des Polonais et des juifs, les Ruthènes ne peuvent en aucune manière être considérés comme citadins, et diffèrent singulièrement à cet égard des Petits-Russiens proprement dits, notamment dans les gouvernements de la Nouvelle-Russie.

L'extérieur des Ruthènes offre d'assez grandes variétés selon les contrées qu'ils habitent, de sorte que, dans les grandes réunions populaires, aux foires par exemple, il est aisé de reconnaître les habitants de chaque village à la conformation particulière de leurs traits et à leur manière de se vêtir. Tous ceux dont le développement physique n'a pas été entravé des l'enfance par des travaux trop rudes, sont bien portants et vigoureusement bâtis, quoique leur taille soit rarement très-élevée. Les hommes ont, pour la plupart, de larges épaules. Les femmes, quoique maigres et pâles, ont un extérieur agréable; leur tête est petite, leur visage allongé, leur chevelure foncée; elles sont pour la plupart de

petite ou au moins de moyenne taille. Tous, hommes et femmes, ont le pied petit. Dans quelques villages, les hommes ont le teint foncé, la chevelure noire et la taille plus élevée que le reste de la population. On remarque en général que dans le midi de la Volhynie les habitants sont plus grands et plus bruns; dans le nord, plus petits et plus blonds, et que tous ont rarement des yeux gris ou bleus.

Parmi les maladies qui sévissent en ce pays on signale, au printemps, des fièvres; en été, la dysenterie; en automne et en hiver, des fièvres lentes ou nerveuses.

La Volhynie septentrionale, boisée et marécageuse, a un climat toujours humide qui justifie l'usage que les hommes font universellement du tabac. Les habitants de ces contrées sont en général peu vigoureux; mais cela tient moins à l'effet du climat qu'aux rudes travaux auxquels ils sont assujettis dès leur plus tendre jeunesse et au défaut d'une nourriture assez substantielle. Ils s'adonnent surtout à l'agriculture; le commerce et l'industrie étant complètement accaparés par les juifs.

Les Ruthènes parlent en général le petit-russe, mais fortement mêlé de tournures de phrases et d'expressions polonoises.

Les maisons des paysans (khatas) n'ont pour la plupart qu'une seule chambre à laquelle ne se trouve que bien rarement joint un cabinet; cette chambre a de trois à quatre fenêtres, dont les deux plus grandes s'ouvrent dans l'angle principal; l'autre est en face du poêle, près du lit (pol), qui consiste en trois planches posées sur le banc qui règne tout autour de la chambre. Le lit n'est dressé que pour la nuit; pendant le jour, il est plié et rangé dans un coin. Sur le pol couche seulement la maîtresse de la maison avec ses enfants, et aussi la mère du mari; quant aux hommes, ils sont simplement campés tout autour sur des bancs. Dans l'angle principal de l'appartement et immédiatement sous le plafond sont placées les images saintes; au-dessous d'elles est une bouteille contenant de l'eau bénite. Un banc est placé devant la table, ordinairement de forme carrée. Les maisons sont, à l'intérieur et à l'extérieur, peintes à l'argile blanche plusieurs fois chaque année, notamment avant les grandes fêtes et avant la moisson. De l'autre côté du vestibule, en face de la chambre, sont les résidus destinés aux provisions, où les paysans conservent tout ce qu'ils possèdent en linge, habits de fête, etc. Les bâtiments sont couverts en chaume. Chaque maison a deux poêles, l'un pour cuire le pain, l'autre pour chauffer l'habitation; lorsqu'il fait très-froid, tout le monde s'assoit sur le poêle qui sert de four. Les arbres que l'on emploie pour bâtir les maisons sont des sapins, des aunes et des trembles, que l'on taille et dont on fait des poutres posées horizontalement les unes sur les autres ou fichées perpendiculairement en terre. À côté de la maison se trouve presque toujours un hangar en face duquel est l'étable pour les pores et la volaille. La palissade qui entoure la cour et le potager est partout en pieux de chêne, et rarement en longues perches, comme nous l'avons vu dans d'autres contrées. La grange est d'ordinaire éloignée de la maison; le grenier à blé est établi sur deux pieux épais et forts et sur plusieurs autres moins solides. Les étables sont très-légerement construites.

Vu la qualité inférieure du sol, on s'occupe en général assez peu de jardinière, excepté dans le midi de la Volhynie, qui produit surtout des cerises, des prunes et des poires. La principale ressource de la population est dans l'agriculture, dont les produits s'écoulent de la Volhynie vers le nord par la Vistule, et de Kiev ainsi que de la Podolie vers le sud; mais la difficulté d'exportation étant très-grande pour la Podolie, on a commencé à alimenter les distilleries d'eau-de-vie du produit des récoltes. Les gouvernements habités par des Ruthènes sont remarquables par leur étonnante fertilité. Les gouvernements de Podolie et de Kiev sont certainement les plus beaux et les plus salubres de la Russie d'Europe, autant à cause de leur heureux climat qu'en raison de leur sol accidenté, montagneux et couvert en grande partie de magnifiques forêts.

Les paysans portent habituellement du linge grossier, mais un peu plus fin pour les jours de fête. Les chemises, dont le col est rabattu, sont fendues depuis le col jusqu'à la poitrine; celles des hommes descendent jusqu'à terre, se portent par-dessus le pantalon de toile et sont fixées

sur les reins au moyen d'une ceinture. Les femmes ont de longues chemises qui descendent jusqu'à la cheville et des tabliers de toile; elles portent aussi, du côté du dos, une espèce de tablier très-étroit, en laine de couleur tissée par bandes horizontales. Pour les jours de travail, les hommes sont coiffés d'un bonnet de drap avec un retard rond de quatre verchoks (7 pouces anglais) de largeur; mais pour les fêtes, leur bonnet est de forme cylindrique; il a quatre verchoks de hauteur, une entaille par derrière, et est fait avec la laine noire ou grise des montons de Crimée. Les hommes se rasent la tête, à l'exception du sommet, d'où les cheveux retombent tout autour, par devant jusqu'à la naissance du front, et par derrière jusqu'à la nuque. Les femmes portent des pardessus blancs, les hommes, des pardessus gris descendant jusqu'à la cheville et maintenus par une ceinture rouge qui fait deux fois le tour du corps et dont les bouts sont dissimulés sur le devant. Les pelisses de mouton sont taillées en forme de redingotes; elles sont brodées de soie rouge autour des poches et sur le dos, à l'endroit des reins. Les sabots de louteau sont la chaussure ordinaire; on ne porte des bottes que pendant les fêtes. Pour ces jours-là, les femmes mettent des robes de perse et des tabliers de cotonnade blanche à ramages. Dans la maison, elles ont la tête couverte de simples mouchoirs blancs; mais lorsqu'elles sortent, elles attachent sur leur bonnet bigarré ce même mouchoir blanc qu'elles laissent retomber en arrière, ce qui produit un effet assez disgracieux. Dans les contrées méridionales de la Volhynie, la coiffure est plus gracieuse. Les jeunes filles tressent leurs cheveux très-serrés en deux nattes à l'extrémité desquelles sont attachés de longs cordons de laine rouge, puis elles s'en entourent la tête comme d'une espèce de guirlande. Les cordons rouges sont noués sur la nuque; sous les tresses elles attachent avec des épingle une dizaine de rubans de couleur et quelquefois plus. Elles arrangent aussi dans leurs tresses et sur la nuque des fleurs fraîches en été et artificielles en hiver. Les femmes couvrent d'abord leur tête d'un bonnet de couleur et ensuite d'un léger mouchoir blanc d'un tissu fin dont un des bouts entoure complètement la tête, tandis que l'autre, très-long, pend en arrière. Les femmes et les filles riches portent des kokouks ou bédèches recouverts de drap, avec des passe-poilés faits de la laine de petits agneaux de Crimée; elles se chargent le cou d'autant de coraux et de petites monnaies qu'il leur est possible d'en placer, et à ces ornements sont suspendues de petites croix et des images de saints peintes en miniature.

La nourriture ordinaire des Ruthènes est le borchth et le gruan avec du lard, du lait ou de l'huile. Au second déjeuner, ils mangent du pain avec du lard ou des oignons et des concombres salés; au souper, le plus souvent des pommes de terre, et quelquefois, pour les jours de fête, du macaroni.

L'affection n'entre pour rien dans le choix des fiancés pour les unions projetées; les mariages sont arrangés par les parents ou les commis-saires. Les cérémonies nuptiales sont les mêmes que chez les Petits-Russiens, sauf les chants, qui sont en moins grand nombre et auxquels manque la variété. Tout porte, dans la célébration des mariages, un caractère moins gai et moins solennel; mais, en revanche, on y voit beaucoup d'eau-de-vie.

Lorsqu'il est constaté que la jeune épouse est restée chaste jusqu'à son mariage, on lui attache le lendemain autour de la tête un mouchoir blanc maintenu par un ruban rouge. On la conduit alors avec cet ornement chez les convives qui se sont rassemblés et que la musique et l'eau-de-vie ont mis en gaieté, puis l'on coupe le ruban rouge en petits morceaux, et chaque assistant en prend un bout qu'il attache avec une épingle à sa casquette ou à son mouchoir de tête. Les demandeurs en mariage et les garçons de noce attachent sur leurs épaules des écharpes rouges, et le père et la mère de la jeune femme reçoivent des gâteaux saupoudrés avec de la graine de pavot.

Les jours de fête, on se rassemble pour s'amuser, et surtout pour danser, dans les cabarets et les auberges, dont la Grande-Russie est complètement dépourvue. Là on est obligé de se réunir en plein air ou dans des kabalks (boutiques où l'on vend l'eau-de-vie) qui inspirent, par leur malpropreté, un dégoût au delà de tout ce qu'on peut imaginer;

ces kabaks ne sont d'ailleurs ouverts et organisés que pour faciliter au peuple la possibilité de boire tout à son aise. Les anbergs de la Petite-Russie, surtout dans les gouvernements habités par des Ruthènes, ont un aspect et un caractère plus européen, plus occidental : elles contiennent une grande chambre de réunion, des chambres plus petites servant de pied à terre, un buffet, etc. C'est aussi à l'auberge que se tiennent toutes les assemblées relatives aux affaires de la commune.

Il n'y a pas d'autres instruments de musique que le violon et le tambourin. Ces derniers sont touchés avec de petites baguettes dont on frappe sur des cordes en fil de fer.

La pitié, l'honnêteté et l'hospitalité sont les qualités caractéristiques des Ruthènes. Il est vrai qu'ils n'ont pas plus que les Petits-Russiens ces manières engageantes et aimables pour les étrangers qui distinguent particulièrement le Russe; mais leurs intentions n'en sont pas moins bonnes et pleines d'honnêteté.

De même que les Petits-Russiens proprement dits, les Ruthènes confectionnent eux-mêmes tous les ustensiles qui leur sont nécessaires, et sont, comme eux, économes et même avarés, excepté quand il s'agit de se procurer de l'eau-de-vie. Ils n'emploient les bœufs que pour les travaux du labourage.

RUSSES DE LA RUSSIE-BLANCHE.

Après les Petits-Russiens, les Russes de la Russie-Blanche forment dans la Russie d'Europe la tribu pour la plus rapprochée des Russes proprement dits; ils résident dans les gouvernements de Mohilev, de Vitebsk, de Smolensk, de Tchernigov, d'Orel, de Minsk, de Grodno et de Vilna. Si l'on considère seulement l'origine, on peut évaluer leur nombre à plus de 3,000,000 individus; mais si l'on prend la religion et la langue comme signes distinctifs de la nationalité, on ne trouvera que le chiffre de 2,850,000 âmes. On désigne spécialement sous le nom de Russes de la Russie-Blanche les 1,550,000 âmes des gouvernements de Mohilev, de Vitebsk, de Smolensk, de Tchernigov et d'Orel, qui forment, dans la langue officielle et usuel, les Biélorusses; tandis que leurs frères des gouvernements de Minsk, de Grodno et de Vilna, au nombre de 1,300,000 — qu'il serait peut-être plus exact de nommer communément Russiens, — forment la population principale des gouvernements appelés Lithuaniens et n'ont pas de dénomination particulière. Cette circonstance caractérise parfaitement une situation complexe sur laquelle nous reviendrons. Il en résulte que la position des Biélorusses offre la plus grande analogie avec celle des Petits-Russiens. C'est ainsi qu'aux Ruthènes de la Petite-Russie correspondent les Russiens de la Russie-Blanche.

Les Biélorusses proviennent essentiellement de deux grandes ramifications des Slaves orientaux (ultérieurement les Russes), après qu'ils se furent étendus vers les régions de l'est et du nord. C'étaient les Krivitches et les Drégovitches, qui ne furent réunis à la mère patrie qu'à la suite des trois partages de la Pologne, dans la seconde moitié du siècle dernier, après une très-ancienne séparation politique de leurs frères de l'est et une longue incorporation dans le grand-duché de Lithuanie et le royaume de Pologne. Mais cette réunion politique ne devint vraiment nationale qu'à partir de l'année 1839, qui ramena dans le sein de leur ancienne Eglise presque tous les habitants russes des gouvernements susnommés, ainsi que tous les autres grecs unis, c'est-à-dire tous les grecs qui appartenaient antérieurement à l'Eglise unie. Il s'ensuit qu'aujourd'hui la confession religieuse est l'indice le plus certain de la nationalité, et que, sous le rapport de la religion et de la nationalité, les Russes de la Russie-Blanche de religion grecque, c'est-à-dire les Biélorusses proprement dits et les Russiens, offrent un contraste frappant avec les Lithuaniens et les Polonais catholiques romains. Nous devons cependant compter actuellement comme Polonais un très-grand nombre de Biélorusses qui, dans le cours des siècles, ont embrassé le catholicisme et, sauf l'origine, ne se distinguent aucunement des Polonais. C'est ainsi que le chiffre de plus de 3,000,000 Biélorusses se trouve réduit à 2,850,000 répartis comme suit : dans le gouvernement de Mohilev, 670,000; dans celui de Vitebsk, 430,000; de Smolensk, 300,000; de Tchernigov, 100,000; d'Orel, 50,000; de Minsk, 50,000; de Grodno, 450,000; de Vilna, 190,000, et quelques milles dans ceux de Penza, Podolie, Kherson et Kovno.

L'influence catholique romaine et surtout celle des jésuites; l'immigration d'un grand nombre de gentilshommes polonais, qui acquirent pour la plupart des terres dans les contrées de la Russie-Blanche; la présence d'un nombre encore plus considérable de petite noblesse (chaklita) et de domesticité polonaises; enfin l'influence des juifs, qui remonte à une époque très-éloignée, ont imprimé aux habitants primitifs des gouver-

nements de la Russie-Blanche un cachet particulier qui les distingue fortement des autres Russes. Cela devient plus évident encore par la comparaison qu'on peut faire entre eux et un grand nombre de Russes disséminés dans ces contrées, où leurs aïeux, persécutés comme vieux croyants ou sectaires, se réfugièrent pendant la brillante période de l'histoire polonaise; car leurs descendants sont restés de véritables Russes par l'extérieur, les mœurs et même par la langue.

La différence que nous venons de signaler entre les Biélorusses proprement dits et les Russiens nous oblige à une analyse plus spéciale des uns et des autres. Nous ferons donc, pour plus d'exactitude, une mention spéciale des habitants du gouvernement de Mohilev et de ceux du gouvernement de Vitebsk, comme les représentants les plus purs du type des Biélorusses. La description des Russiens du gouvernement de Vilna suffira ensuite pour faire ressortir les principales différences qui subsistent entre eux et les Biélorusses, vu que ceux des gouvernements de Grodno et de la partie occidentale du gouvernement de Minsk leur ressemblent complètement.

Les Biélorusses du gouvernement de Minsk, sans former une catégorie à part, appartiennent en partie aux Biélorusses proprement dits et en partie aux Russiens. Afin donc d'éviter des répétitions oiseuses, nous commencerons par un rapide aperçu historique des Biélorusses, jusqu'à leur incorporation à la Russie, leur véritable patrie.

Les plus anciens habitants slaves des districts occupés aujourd'hui par des Biélorusses furent les Krivitches, au nord de la Duna, dans le gouvernement actuel de Vitebsk, et les Drégovitches, au midi de la même rivière, à l'ouest du Dniepr et au nord du Pripiet. Ces Drégovitches touchaient à l'ouest aux Yatvignes (tribu sarmate, selon toute probabilité, aujourd'hui éteinte et habitant naguère quelques parties occidentales du gouvernement de Grodno), aux Lithuaniens et aux Lettons.

Le christianisme, inauguré à Kiev par Vladimir le Saint, se répandit sans violence jusque dans ces contrées qui, bien que ne formant pas un ensemble politique, composaient cependant plusieurs duchés soumis à la dynastie de Rurik sous Yaroslav et ses descendants. Les contrées du Dniepr avaient notamment été, depuis les temps les plus reculés, exposées aux passages et aux invasions des Normands (Varègues); mais après l'appel fait aux Russo-Varègues dans la personne de Rurik leur chef, en 862, les districts nommés postérieurement Russie-Blanche durent nécessairement ressentir l'influence des Varègues, de même que, bientôt après, ils éprouvèrent, quoique sous d'autres rapports, celle des Lithuaniens. Le grand-duc Yaroslav ne tarda pas à réunir en un empire les différentes contrées appelées depuis ce temps Russie; il y parvint par des institutions et des lois générales, par la pacifique propagation de la religion chrétienne, l'organisation de plusieurs écoles et la construction d'un grand nombre d'églises. Si les contrées actuellement peuplées de Biélorusses furent jadis en partie le théâtre des expéditions normandes dirigées sur Constantinople, et de l'apparition première des Russo-Varègues comme nouveaux maîtres des pays slaves septentrionaux, elles devinrent aussi plus tard l'arène des querelles sanglantes des princes de la dynastie de Rurik entre eux, ainsi que de leurs luttes séculaires contre les Lithuaniens. Ces mêmes contrées furent enfin le théâtre de la chute de ces princes lorsqu'ils tombèrent eux-mêmes sous la domination des

Lithuaniens, et des guerres avec l'ordre Teutonique, les Russes, les Tatars et les Suédois. Après avoir subi divers partages complets ou partiels en plusieurs principautés, Polotsk, Minsk, etc., ces contrées furent enfin réunies, en 1128, avec Smolensk et Kiev, et conséquemment avec la majeure partie de la Russie d'alors, sous le grand-duc Mstislav le Grand, fils de Vladimir Monomakh. Cette réunion eut lieu après que la dynastie qui régnait séparément à Polotsk et à Minsk se fut, la première de toute la descendance de Vladimir le Saint, éteinte, mais inutilement, de se rendre indépendante de Kiev. Cette ancienne dynastie de Polotsk réussit cependant bientôt à se réinstaller de nouveau dans l'héritage paternel et à s'y maintenir indépendante jusqu'à la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècle. Des dissensions intestines amenèrent l'affaiblissement et la décadence du pouvoir des différents princes souverains, et facilitèrent, pour les Lithuaniens à l'ouest, de même que pour les Mongols à l'est, la conquête et l'assujettissement définitif de leurs Etats, après que les divers duchés de la dynastie de Rurik se furent séparés en trois groupes plus ou moins distincts qui avaient chacun leur point central, savoir : à Vladimir par la Russie orientale ou la Grande-Russie, à Halitch par la Russie sud-ouest ou la Petite-Russie, et à Polotsk par la Russie nord-ouest ou la Russie-Blanche. Cette scission politique, jointe à d'autres influences de diverses natures, produisit des différences nationales assez marquées. Dès la seconde moitié du treizième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, les contrées de la Russie-Blanche actuelle (Polotsk, Vitebsk, etc.) tombèrent en partage au grand-duché de Lithuanie. Elles suivirent ainsi les destinées de cet Etat, jadis puissant aussi, après sa réunion à la Pologne en 1386, et l'incorporation complète qui s'ensuivit plus tard en 1569, et jusqu'à sa réunion à la Russie, par suite du triple partage de la Pologne dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les districts situés plus au nord-ouest et habités par des Lettons furent placés sous l'autorité de l'ordre Teutonique en Livonie.

Malgré son immense étendue, embrassant aussi presque tout le sud-ouest de la Russie, le grand-duché de Lithuanie se trouva bientôt, en présence du pouvoir toujours croissant de ses deux voisins la Russie moscovite et la Pologne, dans une position trop difficile pour pouvoir conserver son indépendance. Mais sa fusion avec la Pologne, qui venait d'embrasser la religion catholique romaine et qui n'avait pu échapper à l'influence du fanatisme régnant à cette époque dans l'Eglise latine, menaçait la liberté religieuse des habitants (russe) du grand-duché de Lithuanie attachés au culte grec. La réunion des Russes de ce grand-duché avec la Russie moscovite, habitée par leurs coreligionnaires et leurs frères de race, eût été par conséquent plus naturelle, et cette réunion était, dans la Russie lithuanienne, l'objet des vœux unanimes du peuple russe exprimés à diverses reprises; mais les craintes commises alors par le tsar Ivan IV furent peut-être, au moins en partie, un obstacle à son accomplissement. C'est ainsi qu'en 1569, la Russie lithuanienne se réunit à la Pologne, conditionnellement il est vrai, si l'on s'en rapporte aux paragraphes des pacta conventa souvent renouvelés, mais, en fait, d'une manière absolue et définitive. Les Russes de la Russie-Blanche — c'est-à-dire du pays non subjugué par les Tatars, situé entre la Duna, le Dniepr et le Niémen — s'étaient, depuis le règne de Vladimir le Grand et de son fils Yaroslav, convertis à la religion grecque, par opposition au peuple lithuanien, qui, paten alors et bien inférieur en nombre, devint plus tard catholique romain et dont, par la suite, les plus notables familles, y compris des grands-ducs et ensuite des hetmans, passèrent fréquemment à l'Eglise grecque. Les hetmans de Lithuanie, qui appartiennent à cette Eglise jusqu'au milieu du dix-septième siècle, avaient pour résidence Vilna, siège du métropolitain grec. Au seizième siècle et au commencement du dix-septième, Vilna était une ville absolument russe; dans la première moitié du dix-septième siècle, on y comptait encore trente-six églises grecques et seulement trois églises latines. De tout temps la langue russe fut non-seulement la langue du peuple du grand-duché de Lithuanie — qu'il ne faut pas confondre avec sa plus petite partie, la Lithuanie proprement dite, — mais elle resta même la langue officielle jusqu'au dix-huitième siècle, époque de l'absorption du pays par la noblesse polonaise et le clergé catholique. Jusqu'à nos jours, le grand-duché de Lithuanie fut administré séparément de la Pologne, conformément aux lois russes, différentes à la vérité des lois actuelles de la Grande-Russie; car le statut lithuanien n'était autre

chose que la collection systématique des lois régissant celles des principautés russes qui constituaient le corps du grand-duché de Lithuanie. Ce code avait été rédigé en 1588, par les juriconsultes les plus éclairés, et transcrit en langue russe.

Sous la dénomination de troupes lithuaniennes, des guerriers biélorusses et petits-russiens composaient la majeure partie des forces militaires de Bator, de Jolievski et de plusieurs autres rois et généraux polonais célèbres dans l'histoire, et les aidaient à remporter ces victoires qui étendirent au loin vers l'est les limites du royaume de Pologne. Si cet Etat avait joui d'un système administratif habile et régulier; si sa noblesse n'eût pas exercé sur la population qui lui était soumise la pression la plus impitoyable en la traitant comme propriété conquise et passagère; si le gouvernement avait été assez intelligent pour maintenir dans leur intégrité les conditions auxquelles les pays russes s'étaient annexés à la Pologne, et avant toutes choses, s'il se fut abstenu de froisser les libertés religieuses et les droits civils de ses sujets russes, il est probable que le grand-duché de Lithuanie aurait fini par devenir une puissance de premier ordre, autant par sa force intérieure que par le respect qu'il aurait inspiré aux nations étrangères. Chez les habitants de la Russie-Blanche, l'élément polonais domina l'élément lithuanien, parce qu'il l'emportait sur ce dernier sous le rapport du développement intellectuel et parce que la langue des Polonais avait plus d'affinités avec celle des Biélorusses. La domination mongole pesa sur les Russes de l'est aussi longtemps que l'union sur ceux de l'ouest (Biélorusses et en partie Petits-Russiens); mais les Mongols avaient au moins laissé au peuple russe son indépendance nationale, bien que leur influence se fit profondément sentir sur les mœurs, le genre de vie, le costume, et indirectement aussi sur la position des sujets vis-à-vis du gouvernement et sur celle des paysans vis-à-vis des seigneurs. L'union, au contraire, ouvrit à l'élément polonais un vaste champ et subjuguait moralement et matériellement l'élément russe.

Les véritables Lithuaniens, considérés si souvent et si injustement comme un peuple de brigands et de guerriers farouches, représentèrent surtout dans les classes inférieures une nationalité complètement distincte, tenace et persévérante. Elle favorisa le développement indépendant des Biélorusses, bien supérieurs en nombre aux Lithuaniens, sans être entamée par eux. Il en fut tout autrement, plus tard, de l'élément polonais, bien inférieur en nombre, et qui cependant subjuguait non-seulement le rapport politique et religieux le tenace élément lithuanien, mais imprima même aux Biélorusses, sous plusieurs rapports, un cachet polonais. En face des Tatars, l'habile souplesse du caractère national russe pouvait lui suffire pour garder son individualité et même pour s'approprier beaucoup de choses des mœurs et des usages étrangers; mais l'élément russe opposait aux Polonais une résistance plus faible. La discipline du catholicisme, si riche en forces intellectuelles dans l'ordre des jésuites, jointe à la civilisation et aux mœurs occidentales, devait avoir pour premier effet de transformer la noblesse russe et aussi, sous beaucoup de rapports, le peuple lui-même. Les Polonais ne se bornaient point à tenir comme les Tatars un camp et une cour dans le pays conquis; mais ils s'y établissaient, construisaient des églises, des écoles, des châteaux et des fermes seigneuriales. Aujourd'hui encore, des ruines nombreuses de couvents et de châteaux d'une belle architecture annoncent le bien-être qui régnait autrefois dans ces contrées, quoique le bas peuple, composé de Biélorusses, ait eu bien rarement la possibilité d'en jouir.

L'union eut pour effet d'éloigner les Biélorusses de l'Eglise russe, sans pour cela les conquérir à l'Eglise romaine. Toute l'aristocratie lithuanienne et la noblesse russe devinrent catholiques, ainsi qu'une partie des Biélorusses élevés au rang de petite noblesse (chakhtak) et de fonctionnaires particulières au service des propriétaires polonais. Quant à la masse du peuple et au paysan, auxquels était moralement et matériellement échue le plus mauvais lot, ils acceptèrent l'union: ainsi ne furent-ils jamais regardés comme les égaux des Polonais, qui représentaient d'ailleurs, dans toutes les classes sociales, un degré de culture intellectuelle et de civilisation plus élevé. La noblesse polonaise grande et petite était non-seulement propriétaire et maîtresse absolue, elle était encore, par son origine et sa signification même, la caste guerrière par excellence; sa considération et ses prérogatives étaient basées sur la naissance et l'épée, origines de sa haute position dans la république

aristocratique qui, de fait, constituait le gouvernement de la Pologne. Mais les Polonais échouèrent à la fin vis-à-vis des étrangers aussi bien qu'au centre même de leur puissance intérieure, par le manque de fondements solides indispensables pour la stabilité d'un Etat, par le fanatisme de leurs prêtres, par le défaut d'organisation des classes sociales et enfin par la substitution de l'individualité à l'intérêt général.

Chez les Polonais, l'Église romaine ne se renfermait pas dans ses attributions ecclésiastiques; elle se mêlait des affaires de l'Etat, les dirigeait et finit par absorber l'Etat lui-même. La puissance du clergé fut se maintenir ferme et intraitable, exerçant une vigilance attentive sur tout élan de la vie intellectuelle et la retenant dans les liens de l'autorité spirituelle.

La propagation du catholicisme par tous les moyens possibles, même par la violence, était, à cette époque, une chose fréquente dans l'histoire de l'Église, et le moyen âge en fournit des preuves irrécusables, particulièrement relatives aux Russes lithuaniens. Un pareil état de choses régnait en Pologne, où l'intolérance du catholicisme était dirigée contre l'autorité gouvernementale elle-même dès qu'elle voulait établir son indépendance à côté de l'Église. Le primat, les évêques et beaucoup d'autres ecclésiastiques romains siégeaient au sénat et à la diète, cherchaient à influencer la conduite des chefs du peuple, et accompagnaient dans leurs expéditions les généraux et l'armée. Afin de mieux répandre le catholicisme, ils suscitèrent parmi les hauts fonctionnaires une haine antichrétienne contre ceux de leurs frères qui professaient la foi grecque, les encourageant à la violation des traités, à des violences et à des actes de cruauté.

Comme premier moyen pour arriver au but que le clergé catholique s'était proposé, on se servit de l'union. Entraînés par les promesses des hauts fonctionnaires du gouvernement polonais, quelques évêques et d'autres ecclésiastiques grecs formèrent un plan pour l'introduction de l'union, c'est-à-dire pour la réunion de l'Église grecque avec l'Église latine d'après les bases du concile de Florence. Lorsque cette union eut été proclamée à Brest-Litovsk, en 1594, par une assemblée du clergé, et introduite solennellement dans la même ville en l'année 1596, malgré l'aversion, le mécontentement et l'opposition du peuple, et malgré les énergiques protestations du prince Ostroïki, qui fit appel à la liberté de conscience garantie par la loi, — les Biélorusses de la religion grecque se virent forcés de reconnaître le pape comme chef suprême. Cependant l'union, prudemment basée sur certaines sympathies slaves, ne donnait pas à ce schisme l'apparence d'une rupture complète avec l'Église grecque et faisait ainsi plus facilement des prosélytes; car l'introduction violente et forcée du catholicisme eût infailliblement provoqué une révolte formidable surtout parmi les Petits-Russiens du grand-duché de Lithuanie. L'Église unie conserva généralement les anciens dogmes, le rite grec et la langue slave pour la célébration de l'office divin, en sorte que le peuple pouvait toujours considérer cette Église comme Église russe.

Mais le clergé romain et l'oligarchie polonaise ne se contentèrent pas de ce mode de conversion, qu'ils trouvaient insuffisant pour l'accomplissement de leurs desseins. Ils n'avaient, en effet, employé ce moyen que comme un préliminaire devant frayer la voie à un catholicisme absolu et à la complète polonisation du peuple. Les propriétaires et les employés polonais institués dans la Russie-Blanche, de concert avec le nombreux clergé latin et la noblesse russe déjà polonaise et convertie au catholicisme, travaillaient vigoureusement à ce que le rite romain évinçât le rite grec dans les églises unies, et ils employaient beaucoup d'autres artifices pour transformer les chrétiens unis en catholiques romains. Malgré la défense de passer de l'Église unie à la confession romaine, le clergé et la noblesse établis dans la Russie-Blanche persévèrent, par la ruse ou la violence, dans leur système de prosélytisme. C'est ainsi qu'en peu de temps les icônes (portés du sanctuaire revêtus d'images et de peintures sacrées) disparurent de beaucoup d'églises unies, et que les autels de forme grecque furent remplacés par des autels latins. C'est alors aussi qu'un grand nombre de grecs unis passèrent impunément à l'Église romaine. On désirait surtout attirer dans le giron de l'Église catholique la haute aristocratie russe. Quelques ambitieux et des gens cupides furent séduits par l'ap-

pât des honneurs ou de charges lucratives, et les gens honnêtes et incorruptibles cédèrent à l'intrigue et à l'intimidation. Les charges et emplois du gouvernement n'étaient, en général, accordés qu'à des catholiques, et s'ils étaient déjà occupés par des fonctionnaires appartenant à la religion grecque, on les en éloignait sous des prétextes frivoles. La majorité de la noblesse russe de la Russie-Blanche ne sut pas résister à ces séductions et à toutes ces vexations employées tour à tour pour la convertir; elle passa conséquemment au catholicisme et devint tout à fait polonaise.

Pendant cette époque fatale, on exerça les plus cruelles persécutions contre le peuple resté fidèle à la foi grecque ainsi que contre les ecclésiastiques grecs qui n'avaient point adhéré à l'union. Le clergé grec fut dépourvu de tout moyen d'enseignement et de conservation légale; il ne put soutenir sa misérable existence que grâce aux dons volontaires de ses paroissiens, pauvres paysans courbés eux-mêmes, par leurs maîtres catholiques, sous le joug du plus dur esclavage. Les biens des églises et des communautés grecques furent confisqués au profit d'un grand nombre de couvents latins organisés pour soutenir le catholicisme. Les églises grecques furent en partie fermées ou profanées par les choses mondaines auxquelles on les employait. On les affaiblissait de préférence à des juifs, qui prélevaient une lourde redevance rien que pour en permettre l'entrée dans des occasions spéciales. L'édification de nouvelles églises fut interdite et l'entretien de celles qui subsistaient encore devint impossible pour le peuple, entièrement privé des moyens de subvenir à cette dépense. Néanmoins, et malgré tant d'obstacles apportés à sa foi, une partie du peuple resta constamment fidèle à l'Église grecque.

Ces persécutions cruelles et prolongées eurent d'ailleurs des conséquences différentes dans les diverses contrées de la Russie-Blanche, selon leur position géographique et leur voisinage: ainsi, par exemple, dans les contrées de l'est et du nord formées des gouvernements actuels de Mohilev, de Vitebsk et en partie de ceux de Smolensk et de Minsk, c'est-à-dire dans la Russie-Blanche proprement dite, le peuple resta plutôt russe, et la langue qu'il parlait était un dialecte russe mais fortement accentué et extrême de phrases polonaises. Au contraire, dans les parties occidentales (le gouvernement actuel de Minsk, à l'ouest de la Biélorussie, et les gouvernements de Grodno et de Vilna), le peuple fut fortement polonisé et sa langue devint un mélange désagréable de russe et de polonais. Les éléments de la langue polonaise prédominent donc à Vilna, tandis que ceux de la langue russe se sont conservés à Minsk.

Lors du premier partage de la Pologne en 1772, la Russie-Blanche proprement dite, composée des gouvernements actuels de Mohilev et de Vitebsk, passa à la Russie. La possession du gouvernement de Minsk fut la conséquence du second partage qui eut lieu en 1793. Ce n'est qu'en 1794, après le troisième partage, qu'eut lieu l'annexion de ceux de Vilna et de Grodno. Cette prise de possession exécutée par la Russie n'était, selon les expressions de Maltzbrun dans sa Géographie universelle, qu'une reprise sur d'anciens envahisseurs. Mais les effets de l'influence polonaise tinrent pendant longtemps la nation dans une sorte de froidure vis-à-vis des Russes de la Grande-Russie, et ce n'est que depuis l'année 1839, époque de la dissolution de l'union, dont les principes avaient pénétré l'esprit de ses partisans et les avaient séparés de l'Église grecque, que l'élément russe commença peu à peu à reprendre quelque influence.

Ce qui vient d'être exposé rendra plus claire l'appréciation qui nous reste à faire des Biélorusses et leur division en Biélorusses proprement dits et en Russes. Qu'on nous permette, après un examen tout spécial des Biélorusses résidant dans les gouvernements de Mohilev et de Vitebsk, de nous borner, pour la description des Russes, au seul gouvernement de Vilna; car ceux du gouvernement de Grodno et de la partie occidentale du gouvernement de Minsk leur ressemblent complètement. Les habitants du gouvernement de Minsk forment en effet, dans les contrées de la Biélorussie, la transition des Biélorusses proprement dits aux Russes.

RUSSÉS DE LA RUSSIE-BLANCHE PROPREMENT DITS.

Les Russes de la Russie-Blanche proprement dits, ou véritables Biélorusses, résident sur l'étroite langue de terre située entre la Duna et le Dniepr et sur le territoire avoisinant ces deux fleuves qui réunissent la Russie-Blanche à deux mers, la Baltique et la mer Noire. Ce point central est d'une grande importance sous le rapport géographique et commercial.

Les limites occidentales des Biélorusses sont en partie les trois arrondissements nord-ouest du gouvernement de Vitelsk (Loutzine, Réjitsa et Danabourg), et la Livonie polonoise, habitée par des Lettons (voyez Lettons au chapitre des Lithuaniens), où la nature elle-même semble avoir tracé une ligne de démarcation entre les deux nationalités : un district de dix verstes de largeur s'étend de Neuhausen à Petchory ; ce n'est qu'une suite de stériles monticules d'argile et de sable recouverts de broussailles. Plus loin, la frontière orientale monte le long de la Duna jusqu'à Disna, et de cet endroit à Borissovo sur la Bérésina ; puis elle descend le cours de cette rivière jusqu'au Dniepr, et se prolonge en aval de ce fleuve jusqu'à la limite sud du gouvernement de Mohilev. Au sud et au nord les Biélorusses habitent les deux gouvernements de Vitelsk et de Mohilev et en partie ceux de Smoleusk, Orel et Tchernigov.

La population complète des gouvernements de Vitelsk et Mohilev peut être répartie en trois catégories bien distinctes : celle des propriétaires (Polonais), celle des paysans (Biélorusses) et celle des juifs. Nous ne nous occupons ici que des paysans, sur le sort desquels ont influé et pèsent encore si fatalement les juifs, qui prennent réellement leur part dans tout ce que possède le paysan.

Dans la Russie-Blanche on ne voit ni les constitutions vigoureuses, ni les familles nombreuses, ni les mœurs patriarcales et les paisibles réunions des paysans de la Grande-Russie, qui habitent de beaux villages et des maisons claires et spacieuses. On n'y voit pas non plus les Polonais vifs, adroits, distingués de visage et de formes, quoique un peu maniérés et vaniteux, avec leurs femmes sveltes, belles, vives et coquettes. Le paysan, revenant au loisir de son long travail journalier, ne trouve, pour le recevoir, qu'une misérable maisonnette sans cheminée, une cruche d'eau pour apaiser sa soif et un morceau du pain le plus grossier pour se restaurer. Aux jours de fête et de marché, qui sont les vraies solennités du pays, on se rend ensemble à la ville ou au bourg le plus prochain. Après le service divin et lorsque les paysans ont vendu leurs produits, souvent même les provisions les plus indispensables à leur existence, ils s'entassent dans les nombreux cabarets des juifs, qui ne savent que trop habilement leur soutirer leur argent, à force d'astuce et de trompeuses promesses : aussi le campagnard de la Russie-Blanche vit-il dans une misère habituelle, résultat de l'usage immodéré de la bière, et dans de continuelles soucis qu'il cherche à noyer dans l'eau-de-vie.

Sous le rapport de la civilisation et du bien-être, le paysan de la Russie-Blanche est bien inférieur aux paysans des autres contrées russes ; on doit toutefois signaler ici un progrès important fait récemment pour l'amélioration de son sort : nous voulons parler de l'interdiction faite aux juifs d'habiter les villages biélorusses et de prendre en location les cabarets qui s'y trouvent. Malgré sa rudesse et sa pauvreté, le paysan de la Russie-Blanche est excessivement bon et tout à fait inoffensif, le brigandage et le meurtre lui sont inconnus, et si l'on considère la situation misérable à laquelle les juifs l'ont réduit, on ne peut s'étonner assez de voir sa bonté native survivre aux efforts faits pour l'étouffer.

La Russie-Blanche est loin d'être aussi stérile qu'on le suppose généralement ; mais la culture du sol y est négligée au plus haut point. Ce pays pourrait être très-optimel, car il possède une foule de rivières navigables, des forêts et un terrain parfois productif et qui ne demande que de Fergais pour devenir plus fertile. On pourrait comparer la Russie-Blanche à une jeune fille pauvre mais belle, qui attend un riche héritage qu'elle doit recueillir un jour. Mais les avantages physiques ne sont rien sans la force morale qui les vivifie. Ce qui est absolument nécessaire pour obtenir un résultat, c'est la diffusion des lumières et le

progrès de la civilisation ; c'est par là seulement qu'on peut exciter l'activité industrielle, améliorer la culture du sol et relever l'homme à ses propres yeux, en l'attachant à sa honteuse somnolence.

Comme langue littéraire, l'idiome de la Russie-Blanche peut être considéré aujourd'hui comme frère de celui qui est parlé dans la Grande-Russie. Il y eut un temps, et cette époque commence au quatorzième siècle, où cette langue contenait un grand mélange de polonais. Prédominante alors et adoptée à la cour des grands-ducs de Lithuanie à Vilna, aussi bien que pour la rédaction des lois et ordonnances, elle différait beaucoup de celle que l'on parle aujourd'hui dans les classes inférieures du peuple, de sorte que quelques personnes la nomment encore langue russe-lithuanienne. Le dialecte des Biélorusses proprement dits se distingue en général de celui des Russes par de plus grandes affinités avec celui de la Grande-Russie. Les Russes de la Russie-Blanche, devenus depuis longtemps catholiques et Polonais, emploient le dialecte qui parle tous les Polonais en Lithuanie.

Les Biélorusses du gouvernement de Mohilev, qui compose la partie la plus productive de la Russie-Blanche, sont moins que leurs frères de race soumis à l'influence polonoise sous le rapport de la langue, du costume et des autres particularités de leur vie privée, bien que, d'un autre côté, l'oppression polonoise ait affaibli leur intelligence et les ait dépourvus de toute énergie.

Le paysan de Mohilev est souvent exposé, sur un terrain fertile, aux plus dures privations, par suite de son esprit borné, du manque d'initiative et de toute idée d'industrie. Il est, pour ainsi dire, rivé à sa triste motte de terre et craint même de s'éloigner de son village : aussi la plus grossière ignorance de toutes choses est-elle l'inévitable conséquence d'un pareil genre de vie. Si la récolte a été abondante, il reste pendant des semaines entières couché sur le poêle de sa misérable cabane, dort, boit et jouit alors, dans la plus profonde apathie et sans la moindre prévoyance, des biens que Dieu lui envoie. Quoique peu estimés de leurs frères de race du gouvernement de Vitelsk, qui les ont gratifiés de surnoms ironiques, les Biélorusses de ces contrées ont cependant beaucoup plus qu'eux le sentiment de l'hospitalité et la bonté du cœur, et jugent sévèrement ceux qui montrent peu d'attachement pour l'agriculture, la famille et le foyer paternel. Ils restent opiniâtrement fidèles aux mœurs et aux usages qui leur ont été transmis depuis des siècles. Les sectaires russes qui vivent disséminés parmi eux offrent les traces d'une tout autre nationalité. Les habitudes et la langue des habitants du gouvernement de Mohilev les distinguent, même dans les contrées septentrionales, de ceux de Vitelsk, et rappellent en quelque sorte les populations de la Petite-Russie. La principale particularité qui distingue leur prononciation consiste dans la substitution du son russe *ts* à celui de *te* et ce qu'on appelle *tsokanié* ; cette substitution a également lieu dans les parties du sud-ouest et du centre du gouvernement de Vitelsk.

Le campagnard de ces contrées est petit et chétif ; ses yeux sont gris ; ses cheveux, d'une teinte jaunâtre, sont emmêlés et accusent souvent une triste maladie, la plique. Les maisons, construites avec des poutres assez minces, sont recouvertes de chaume ou de bardeaux ; elles n'ont ni cheminées ni planchers. Dans la chambre, toute noire de fumée, on ne voit pas de véritables lits, mais seulement une table et des baux qui servent de couchettes. Tout près de la porte se trouve un moulin à bras pour le blé. Les aliments ordinaires du paysan sont le pain et la soupe aux pommes de terre, ou quelquefois une même légume cuit avec du lait. Il arrive souvent que les pommes de terre ou le pain le plus grossier deviennent l'unique nourriture ; dans les temps de stérilité et de disette, le Biéloruss se contente même d'une sorte de bouillie de farine ou d'herbes cuites dans l'eau avec un peu de farine. Le pain, noir et mélangé de son, est très-désagréable au goût et occasionne des coliques. Le kvass, dont on fait usage dans la Grande-Russie, est ici tout à fait inconnu. Le paysan ne mange de la viande que fort rarement et seulement en hiver, lorsqu'il tue son porc, ce qui est un



Desse d'après nature par Vaino.

Impr. par J. B. Kuhn & Morich.

ВЪ МОРОСЪИ
(МОГИЛЕВСКОЙ ГУБЕРНІИ.)
Russes du Gouvernement de Mohileff
(Russie Blanche.)

événement rare, car ces animaux sont d'ordinaire accaparés par les juifs lorsqu'ils ne sont encore qu'à l'état de cochons de lait. On considère comme de riches paysans ceux qui sont en état de suffire à leur entretien dans l'intervalle d'une moisson à l'autre.

Les vêtements des hommes consistent principalement en une souquenille de toile ou une espèce de kaftan de drap grossier de couleur gris-clair, fissé dans la maison; ce kaftan est serré au milieu du corps par une ceinture de cuir. Pendant l'hiver, ils portent des pelisses en peau de mouton. En été, ils se couvrent la tête d'un bonnet en feutre blanc, de forme cylindrique, ressemblant à un petit chapeau sans bords, et en hiver d'un bonnet fourré. Ils s'enveloppent la partie inférieure de la jambe avec des chiffons; leurs chaussures sont faites en écorce. Ils ont aussi l'habitude de se raser les moustaches et la barbe. Les femmes portent le même kaftan que les hommes, ou des robes de coupe polonaise; en été, elles ne sont vêtues que d'une chemise et d'une jupe bigarrée. D'ordinaire, elles s'enveloppent la tête d'un morceau de grosse toile dont les bouts pendent sur le dos. Les femmes sont blondes comme les hommes et ont le visage rond; elles ont presque toutes un goût prononcé pour l'eau-de-vie.

Le peuple est en général paresseux. Cette paresse tient, d'un côté, au désordre qui règne dans le ménage, et de l'autre, au peu d'intérêt que le propriétaire porte à ses paysans, moins pressurés par lui cependant que par les intendants et les fermiers des domaines. Lors même que le paysan a eu une bonne récolte, le juif n'en sait pas moins se rendre indispensable; il se rembourse d'abord de tous les emprunts que le paysan lui a faits; il lui vend ensuite toutes sortes de chaux et ne recule devant aucune ruse infâme pour entraîner sa malheureuse dupe à boire de l'eau-de-vie et à engouffrer dans cet excès de boisson le reste de ce qu'il possède.

Le bétail est petit et maigre; les chevaux ne sont pas plus grands qu'une vache ordinaire et sont de mauvaise race, car ils ne peuvent pas grandir et se développer convenablement, par la raison qu'on les attelle de trop bonne heure. Les charrettes sont petites, fragiles et dépourvues de toute espèce de garnitures en fer. Les ustensiles, très-misérables, suffisent à peine au strict nécessaire. L'ymatchéik, type classique de la Grande-Russie (crochet de louage ou de poste), n'existe pas dans ces contrées; au lieu des interpellations toutes caractéristiques et très-singulières que l'ymatchéik adresse à ses chevaux, de son chant plein de gaieté et du sifflement aigu qu'interrompent ses exclamations, on n'entend ici que des gémissements continus, on ne voit que de pauvres chevaux excités et conduits déraisonnablement, sans aucun égard à l'état des chemins. La poésie nationale des Russes de la Russie-Blanche est réellement l'expression d'une âme contristée par la douleur. Il est rare qu'on y entende de joyeuses mélodies; elles sont pour la plupart tralantes, plaintives et monotones, aussi bien que l'instrument national lui-même, le doula (volynka), espèce de cornemuse. Dans certaines contrées du pays, les anciens chants rappellent les souvenirs du paganisme; car les traditions de ce culte se sont conservées longtemps chez le peuple russe et particulièrement chez les Biélorusses. Cela s'explique très-bien, si l'on considère que les idoles et les temples païens des anciens Slaves orientaux se trouvaient dans les contrées du Dniepr, du Pripiet, de la Sola et près de la Duna supérieure. Dans les basses classes du peuple de la Russie-Blanche on retrouve beaucoup d'usages, de jeux, de coutumes et de proverbes dont l'origine remonte à l'antiquité païenne; on y trouve même des chants dont la mélodie est exactement restée telle qu'elle existait avant l'ère chrétienne. Les traditions orales des Biélorusses, légendes pleines de poésie, sur leurs divinités aïeuses que sur les esprits et les fantômes, concordent d'une manière remarquable avec ce que l'on retrouve dans de vieux livres sur les croyances religieuses des anciens Slaves de l'est.

Il existe, par exemple, une espèce de bon génie nommé Bagan, probablement le même que Voloss, protecteur des animaux domestiques, et pour lequel les étables, en Russie-Blanche, contiennent un compartiment séparé où se trouve une petite crèche garnie de foin, afin que, s'il est bien disposé en faveur du propriétaire, Bagan y établisse son séjour et conserve le bétail de toute espèce de maladies et d'accidents. Le foin de cette crèche sert à l'alimentation des femelles pendant la première semaine après qu'elles ont mis bas. Bieloun, le dieu blanc, source de richesse et de miséricorde, est représenté sous les traits d'un

vieillard à longue barbe blanche, vêtu d'un talar long et blanc et appuyé sur une houlette blanche. Vavkalaka, non qui rappelle le mot allemand Wolf, loup, est un homme qu'une puissance diabolique ou calchastique a métamorphosé en loup. Lorsque l'esprit malin est mécontent de l'un de ceux qui lui ont livré leur âme, il en fait un loup qui vient errer dans les habitations de ses parents. Ceux-ci le reconnaissent comme un de leurs proches et le nourrissent. Leur Vastroukha est l'Astrée de l'antiquité grecque, la déesse de la justice et de la chasteté. Dziéva est une divinité d'un rang plus élevé, empruntée aux Polonais; ce nom rappelle tout à la fois l'ancien mot slave déva, vierge, et le mot sanscrit déva, déesse. Dziedka, dieu de la richesse, auquel on suppose que naguère encore la première semaine du grand carême était consacrée, apparaît quelquefois aux pauvres et aux nécessiteux et leur indique les endroits où sont enfoncés des trésors. Zorka, qui n'est autre que l'Aurore, est considérée comme la déesse des destinées et se fait la kallada inséparable de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Kallada préside aux plaisirs et à la gaieté; les journées qui séparent Noël du nouvel an lui étaient consacrées. Aujourd'hui encore, des réunions ont lieu à cette époque, où des jeunes gens et des jeunes filles parcourent les villages au son d'une espèce de musique dont ils sont eux-mêmes les exécutants. Koujala est la patronne des fleurs et des fruits; le jour de la Saint-Jean, les jeunes filles la célèbrent d'une façon toute particulière. Elles choisissent, pour représenter la vierge Koujala (Dzievica-Koujala), la plus belle et la plus svelte d'entre elles, la dépouillent de ses vêtements et l'enlacent de guirlandes de fleurs de la tête aux pieds; puis le chœur des jeunes filles la conduit dans la forêt, à un endroit désigné où se trouve pratiquée une fosse profonde remplie de couronnes de fleurs fraîches et séchées. La vierge Koujala est placée dans la fosse, les yeux bandés, et le chœur forme un cercle autour d'elle; alors cette espèce de déesse ou plutôt cette reine de la fête saisit sans aucun choix les couronnes répandues autour d'elle et les distribue au hasard aux jeunes filles formant le cercle. Toutes celles que le sort a gratifiées d'une couronne de fleurs fraîches seront riches et heureuses en mariage; celles, au contraire, qui ont reçu une couronne fanée la considèrent comme un présage de pauvreté et de malheur dans la vie conjugale. Le soir étant arrivé, et après que toutes ont reçu des couronnes, elles se rendent rapidement, et sans se détourner, de la forêt à la maison, afin que Koujala, qui s'élance de la fosse à la poursuite des jeunes filles, n'en puisse attraper aucune; car celle qui se laisse prendre par la reine de la fête ne pourra pas se marier dans le courant de l'année. Lolo est le protecteur des amants, comme Léliou ou Liouli chez les anciens Slaves, et Liouli est un Amour ailé. Pegada est le génie du vent et de la tempête; il réside dans les bois. Peroun est le dieu bien connu du tonnerre et des éclairs; les Biélorusses croient que, voyant les vices des hommes, il parcourt le ciel sur un chariot de feu et armé d'un arc flamboyant, afin d'épouvanter les mortels: c'est ainsi qu'ils s'expliquent les éclairs et la foudre. Sous le nom de Rassanakha, les Biélorusses désignent un affreux génie dont le corps, moitié homme, moitié lion, vit en été dans les champs de lin, d'où il ne sort que la nuit pour piller et manger; lorsque quelques individus sont réunis, il attaque le plus jeune et dédaigne les vieillards. Les roussalas sont des nymphes aquatiques, espèces d'ondines, qu'on représente à peine couvertes de quelques feuilles sèches insuffisantes pour cacher leur nudité; on s'imagine qu'elles vivent dans des lacs et s'agitent lascivement sur le rivage, au clair de lune, pour attirer les passants; lorsque ceux-ci ont la faiblesse de se rendre à leur appel, elles se jettent sur les imprudents et excitent en eux, par leurs attouchements, un rire convulsif. Tchoungog est le dieu des frontières; c'est en son honneur que chaque propriétaire élève sur la limite de ses possessions une colline de terre entourée d'une palissade. Yagabaha ou Baha-yaga est un mauvais génie qui se présente sous la forme d'une horrible vieille femme; il entre chez les paysans et abuse avec une astuce diabolique de leur simplicité pour ravir leurs enfants. Yaryjo est le dieu du printemps et de la fécondité; les Biélorusses lui consacrent le temps des premières semailles (le 27 avril) et célèbrent son culte avec des cérémonies très-singulières. Tsmok est un esprit sous la forme d'un serpent; dans la Russie-Blanche on se le représente comme le Tsmok (serpent) universel, domestique et forestier. Le premier ne passe rien moins que pour le diable en personne; quant au Tsmok domestique, chaque chef de famille en a un particulier, qui ne le quitte

pas aussi longtemps qu'il se trouve avec lui en bonne intelligence; il apporte des bénédictions et de la prospérité dans la maison. Afin de le maintenir constamment dans des dispositions favorables, chaque paysan a coutume de faire, à certains jours de l'année, un gâteau aux œufs destiné à son Tsmok, et à soin de le poser, recouvert d'un tamis, près de l'aire. Le Tsmok forestier passe pour être l'implacable ennemi du Tsmok domestique, et par conséquent aussi des paysans.

Dès qu'un enfant est né, les parents le font baptiser et offrent à leurs invités un festin de réjouissance.

Pendant les enterrements, on ne voit guère de larmes et de marques de douleur : on dirait que chacun s'empresse de se réjoindre à l'idée que le défunt jouit d'un meilleur sort. Il est d'usage que le prêtre aille visiter la famille du défunt et assiste au repas des funérailles.

Quand il y a une noce décidée dans la famille, les futurs époux, escortés d'un certain nombre d'amis, se rendent à la maison seigneuriale où, se prosternant selon l'usage et se frappant trois fois le front contre terre, ils invitent leurs maîtres à la noce et demandent leur bénédiction ou, en d'autres termes, leur permission, qui est toujours accordée. Lorsque le couple a obtenu l'autorisation demandée, qui est habituellement accompagnée d'un cadeau en argent, il s'incine vers tous les commensaux de la maison sans distinction, et se rend ensuite, avec le même cérémonial, chez le juge du village et les amis des deux familles; si le couple est riche, il va même faire des visites dans les villages voisins. Les sanglots et les gémissements de la promise ainsi que des jeunes filles qui l'accompagnent ne cessent pas de se faire entendre pendant le trajet.

Les Biflorousses du gouvernement de Vitebsk, dont le sol argileux et sablonneux est peu fécond, mais dont les collines, les lacs et les forêts rendent l'aspect très-pittoresque, sont soumis plus que les autres à l'influence polonaise, naturellement plus profonde et plus vivace en ces contrées, à cause des guerres qu'elles soutinrent jadis contre un voisinage ennemi, guerres fréquentes et dont le gouvernement de Vitebsk fut spécialement le théâtre, grâce à sa disposition géographique et aux accidents particuliers du sol.

Contrairement à la population lettone des trois arrondissements du nord-ouest, Lioutvine, Rejtsa et Dunaborg, le véritable élément national de la Russie-Blanche se concentre plutôt autour de Vitebsk et dans les districts de Souraj, Polotsk, Lepel, Drissa, tandis que les indigènes qui occupent les districts du nord-ouest, près de la frontière du gouvernement de Pskov, ont plus d'analogie avec le peuple de la Grande-Russie. Les habitants des trois arrondissements de Vélitch, Nevelsk et Sébetch se distinguent beaucoup des autres habitants de la Russie-Blanche par le physique, le costume et les mœurs, et, dans les deux premiers, par le dialecte, qui se rapproche de celui de la Grande-Russie. Comme le pays est pauvre, les habitants cherchent du travail dans les gouvernements de Novgorod et de Pétersbourg, surtout pour ce qui tient à l'agriculture; un contact fréquent avec les Russes les a initiés aux habitudes, aux mœurs, au costume et jusqu'à la langue de ces derniers. Le son représenté par ts au lieu de tch est aussi particulièrement en usage chez eux, surtout dans l'arrondissement de Sébetch.

Les paysans des arrondissements plus purement biflorousses ont les traits réguliers, sont de taille moyenne, assez faibles, nonchalants, paresseux, et malpropres sur eux et dans leurs habitations. La population du gouvernement de Vitebsk se compose de plus de nationalités diverses que celle du gouvernement de Mohilev, attendu qu'outre les propriétaires polonais, la petite noblesse polonaise et les juifs, on y trouve encore les Lettons, cités précédemment, des fugitifs émigrés de la Grande-Russie (raskolniks), quelques Lithuaniens, des Biéchiens et des paysans à cuirasse (surtout dans le village de Goultsat), dont les ancêtres se nommaient Kozaks à l'époque polonaise et servaient de garde frontière contre les arrondissements actuels de Sébetch et de Nevelsk du gouvernement de Pskov. Ils ont conservé jusqu'à ce jour une partie des privilèges que leur avait concédés Stéphan Batori. Leurs anciens noms de famille leur sont restés jusqu'à présent; seulement, d'autres habitudes et d'autres travaux ont remplacé leurs occupations antérieures. Ils sont laborieux, sobres, actifs, et se distinguent par conséquent d'une manière

remarquable de leurs voisins de la Russie-Blanche. On retrouve encore aujourd'hui dans leur stature, la vigueur de leur constitution et de leur santé, les traces irrécusables de leur ancienne vie de dangers et de combats incessants. Ils sont au nombre de 7,000 environ et vivent pour la plupart dans l'aisance.

Les Biflorousses du gouvernement de Vitebsk ne sont pas de grande taille (en moyenne 2 archines et 3 à 4 verchoks); leurs cheveux sont généralement blonds, et même d'un blond ardent; la couleur de leurs yeux est très-variée. Les paysans riches sont laborieux, ce qui contraste singulièrement avec la paresse et l'indolence universellement répandues autour d'eux; en été, souvent ils ne se reposent que trois ou quatre heures par jour, et consacrent tout le reste du temps aux occupations de leur métier.

Dans leur langage ils ajoutent encore la lettre *g* devant les mots commençant par *e* : ceux qui s'expriment ainsi sont nommés Ghetyki par les Russes. Les Biflorousses de confession grecque du district de Sébetch prononcent presque tous la lettre russe *g* comme le *g* polonais; mais les catholiques et ceux de l'arrondissement de Lepel le prononcent comme l'*h* de la même langue. Dans l'arrondissement de Gorodetsk on dit souvent *s* au lieu de *ch*; on remplace aussi fréquemment *t* et *tch* par *ts*, et *kv* ou *khy* par *f*. Les Biflorousses catholiques (Polonais) parlent polonais, langue que les véritables Polonais de tous les gouvernements de la Russie-Blanche ne parlent pas purement, mais avec une espèce de chant fortement accentué.

Les villages biflorousses, généralement situés dans des lieux isolés et souvent même éloignés des rivières, semblent avoir été bâtis à la hâte, par des fuyards ou des persécutés et sous le coup d'une crainte perpétuelle. Les maisons, peu nombreuses et irrégulièrement placées, sont petites, dépourvues de cheminée et même souvent de planchers, malgré la vaste étendue des forêts. En hiver comme en été, elles abritent toute la famille, ainsi que le menu bétail et la volaille. En face de la chambre d'habitation, et séparée d'elle par un simple vestibule, se trouve un compartiment assez délaissé dans lequel on conserve les ustensiles de ménage, les légumes pour l'hiver et le moulin à bras pour moudre le blé, accessoire indispensable dans le ménage du paysan de la Russie-Blanche. Les villages les plus aisés se trouvent dans les arrondissements de Drissa et de Lepel; les plus misérables, dans ceux de Souraj, Vitebsk, Polotsk, et principalement de Gorodetsk. Malgré l'abondance du bois, le paysan de ces contrées n'en consomme que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de froid. On ne se donne pas non plus la peine de réparer les maisons; on trouve, à ce qu'il paraît, plus commode d'en construire de nouvelles lorsque les anciennes tombent en ruines. Les étables sont situées dans le voisinage des maisons, dont elles ne sont séparées que par une très-petite cour abandonnée au service du bétail; un peu plus loin sont placés d'insignifiants magasins, les uns à côté des autres pour la plupart, sans aucun ordre ni méthode quelconque. Plus loin encore, et tout à fait à part de l'habitation, est tout pareil à celui des habitants de la Grande-Russie, sauf une petite ouverture pratiquée sur le devant à l'endroit du cou; mais la coupe en est moins gracieuse. Ils se couvrent la tête d'une casquette de drap avec ou sans visière, ou d'un bonnet de feutre avec ou sans rebords. Leurs jambes sont enveloppées de chiffons et leurs pieds chaussés de sabots en écorce de bouleau. Ils portent, en hiver, un kaftan de drap ou de peau de mouton, et des sandales de drap. La chemise est retenue sur les reins par une ceinture en laine rouge, et le kaftan ou la fourrure par un cordou. Les habits de fête consistent en fourrures blanches et en kaftans gris (armials); le col de la chemise est brodé de laine rouge et les bottes remplacent les sabots; l'ensemble de l'habillement est alors plus riche et mieux soigné. La

partie supérieure et les manches de la chemise des femmes sont en toile plus fine ou tôle, mais la partie inférieure est de la plus grossière étoffe. La chemise de gala est fine, à larges manches, brodée sur les épaules et garnie d'autres ornements. Leur sarafane ressemble à celle des femmes russes du gouvernement de Pétersbourg. Dans l'arrondissement de Drissa, les femmes remplacent ce vêtement par un pardessus de grosse toile blanche ou noire, rarement laine, fixé sur les reins au moyen d'une étroite ceinture de laine à laquelle sont suspendus les clefs. Le sarafane de fête consiste en une kitaïka d'étoffe de coton bleu foncé; ce vêtement est garni, aux épaules, de broderies de diverses couleurs, et par devant, jusqu'à l'ourlet du bas, de cordons, de rubans et de boutons de métal. On voit d'ailleurs aussi quelques sarafanes en indienne aux couleurs bigarrées. La coiffure des femmes forme une espèce de kokochnik, sorte de bonnet nommé soroka, qui consiste en morceaux d'étoffes bigarrées et quelquefois seulement en un morceau de toile rouge ou blanche plus ou moins brodée en diverses couleurs. Les colliers et les boucles d'oreilles ne font pas défaut. En hiver, les femmes portent des fourrures comme les hommes. La coiffure des filles diffère de celle des femmes; elles tressent leurs cheveux avec de courts rubans et en font des nattes qu'elles laissent pendre; les jours de fête, elles y attachent un petit sac en fausses perles. Elles sont d'ailleurs presque toujours tête nue ou ne se couvrent qu'avec un simple mouchoir. Leurs doigts sont, comme ceux des femmes mariées, ornés d'une grande quantité de bagues.

Les Biélorusses catholiques (Polonais) portent une chemise de forme ordinaire, boutonnée sous le menton; de plus, une espèce de court kaftan ou litvka (c'est-à-dire habit lithuanien) à col droit et à parements. Comme ils n'ont que des moutons blancs, la litvka est toujours faite en gros drap blanc de ménage. La coupe de la litvka n'est pas plus gracieuse que celle des pelisses de mouton: l'une et l'autre s'attachent autour des reins avec une large courroie et une boucle de fer-blanc. Le costume des catholiques diffère de celui des Biélorusses de communion grecque; cette dernière est plus marquée chez les femmes, qui s'habillent à l'instar des Lithuanienues et des véritables Polonaises, et portent une espèce de bonnet qui ne recouvre que le front; les tempes et la nuque sont enveloppés d'un mouchoir carré dont les bouts sont brodés. La jupe qui remplace la robe est le plus souvent de couleur tranchante. Les jours de fête, on y ajoute une jaquette sans manches qui descende jusqu'aux reins, et, sur les autres habits, un pardessus en tôle, taillé en forme de châle, dont les bouts sont brodés. Les jeunes filles ne portent pas de bonnets et laissent pendre leurs tresses sur les épaules en toute liberté.

La principale nourriture des Biélorusses consiste en un pain d'orge très-grossier mêlé de son, en choux et en pommes de terre. Ils ont un goût prononcé pour les aliments aigres et très-salés, et font une grande consommation de fromage et de lait caillé. Au printemps, les plus pauvres sont obligés de se contenter d'un seul aliment, consistant en hercules cuits à l'eau avec un peu de farine. Les riches fient, on été, quatre repas par jour, et trois seulement en hiver. A table, les hommes occupent la première place, selon l'usage russe. Les personnes invitées doivent se montrer modérées dans leur appétit et se faire continuellement prier pour manger. Chez les catholiques (Polonais), les femmes sont plus considérées que chez les grecs; elles sont assises au même rang que les hommes, sans aucun signe d'infériorité. La maîtresse du logis présente les plats sans s'incliner et sans être tenue d'inviter ses convives à manger.

Les sages-femmes, qui sont souvent, chez les bas peuple, plus nuisibles qu'utiles, font boire de l'eau-de-vie aux femmes enceintes avant l'accouchement. Lorsque la délivrance est laborieuse, elles aspergent la femme d'eau froide pour la fortifier. Il est de rigueur que la sage-femme soit âgée, de bonne conduite et célibataire ou au moins qu'elle vive séparée de son mari; dans le cas contraire, elle est envisagée comme impure et indigne d'exercer son état. Aux baptêmes, on commence par régaler d'eau-de-vie le parrain (konn) et la marraine (konna). Puis on remet l'enfant à la marraine, on plaçant dans la ceinture, au côté droit, un morceau de pain et un sel enveloppé dans un mouchoir, afin que pendant sa vie le nouveau-né n'ait pas à souffrir du besoin. La cérémonie du baptême se fait chez le prêtre; dès qu'elle est terminée, la marraine met une chemise à l'enfant, après quoi on l'emballote en le serrant avec une ceinture. Ces objets sont des cadeaux de la marraine.

Après le retour dans la maison paternelle, on proclame solennellement le nom du nouveau chrétien, et, après l'avoir déshabillé, on le remet à sa mère, ainsi que le sel et le pain dont il a été question au moment du baptême. Pendant le repas qui suit, on mange beaucoup, et les femmes mêmes boivent de l'eau-de-vie, qu'on offre aux invités avec toutes sortes d'instances et de phrases cérémonieuses. Avant de quitter la maison, le parrain et la marraine reçoivent encore des cadeaux, qui consistent en une espèce de pain blanc enveloppé de toile neuve et entouré d'une ceinture de laine. Quand la mère est relevée de ses couches, elle fait des visites à ses parents, à ses amies et surtout à la marraine; ces visites sont renouvelées après le baptême et rendues par ceux qui les ont reçues, excepté par les jeunes filles, à qui cette politesse est interdite, même lorsqu'elles ont été choisies pour marraines.

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, les parents et les plus anciens alliés de la famille se concertent avec lui sur le choix de l'épouse. Alors le père ou le tuteur se rend dans la maison du père de la jeune fille ou y envoie une députation chargée de le représenter. Si la réponse est évasive, on fait une seconde démarche qui d'ordinaire est couronnée de succès et à l'occasion de laquelle les parents de la fiancée sont abondamment régalez d'eau-de-vie. Une troisième demande est-elle devenue nécessaire, les sollicitateurs font encore une dépense plus considérable de cette boisson; par compensation, on leur prépare un petit repas. Pendant que l'on est assis autour de la bouteille enveloppée dans un mouchoir, on traite la question de la dot ou de la quantité d'eau-de-vie que le fiancé doit envoyer pour la quatrième demande, qui donnera lieu à une dernière réunion de buveurs. Si cette quatrième demande a lieu, le fiancé choisit ordinairement quatre personnes, deux hommes et deux femmes, pour la plupart proches parents, auxquels il remet la quantité d'eau-de-vie convenue et un cadeau pour la promesse, qui, à cette occasion, se montre pour la première fois aux intermédiaires; c'est alors que ceux-ci fixent l'époque de la nocce. A leur départ, la promise leur remet à son tour un cadeau pour le fiancé. On a un grand soin de ne jamais faire ces démarches les jours maigres. Pendant tout le temps qui s'écoule entre les fiançailles et la nocce, les jeunes gens n'osent pas se voir, en sorte qu'il arrive souvent que c'est à l'autel qu'ils se voient pour la première fois. Aussi les jeunes hommes cherchent-ils longuement d'avance à prendre des informations sur les jeunes filles en fréquentant les foires du voisinage et en allant souvent à l'église. Pendant toutes ces demandes en mariage, la promise sort le moins possible et ne s'occupe que des préparatifs de son propre ménage.

Le matin du jour fixé pour le mariage, la promise invite deux femmes mariées et deux jeunes filles qui viennent chez elle en habits de fête; celle des quatre qui sait le mieux chanter, prenant la promise par la main, lui chante à plein gosier, et à une voix larmoyante, diverses chansons. La promise l'accompagne en pleurant; son chant est plus mélancolique encore si elle est orpheline. On offre alors un diner à ces amies, et après le repas on procède à ce que l'on nomme *goltschnié*, c'est-à-dire aux adieux et à la bénédiction paternelle que la fiancée demande en chantant, la tête et le corps enveloppés de voiles blancs. Entourée de ses amies, la promise est conduite en présence de ses parents, qu'elle salue en frotissant le genou; et puis elle se met à chanter; alors s'accomplissent diverses formalités pendant lesquelles la promise implore avec des prosternations répétées la bénédiction de son père et des autres parents présents à cette cérémonie. On chante aussi en allant demander la bénédiction des parents qui habitent les villages voisins, celle du seigneur, et même celle des gens de la cour seigneuriale.

Pour la cérémonie nuptiale on choisit d'abord deux garçons de nocce qui doivent tenir pour cette solennité, puis d'autres personnes qui accompagnent le promis à l'église. Il en est de même à l'égard de la fiancée. La fiancée entre à l'église accompagnée de la mère aisée et de ses amies; elle a la tête et les épaules couvertes de mouchoirs et les cheveux dénoués et pendants. Lorsque la cérémonie est terminée, et au moment où le jeune couple sort de l'église, il est couvert de grains d'orge jetés sur lui par la mère aisée du fiancé. Tous entrent alors à caloe le plus voisin, où ils boivent et mangent des provisions qu'ils ont apportées avec eux, et retournent ensuite dans la maison de la jeune femme, où on lui enlève, dès qu'elle a salué ses parents, les mouchoirs qui couvraient sa tête. Quelques-uns de ces usages sont très-singuliers et cachent toujours un sens profond; ils reflètent d'ailleurs d'une ma-

nière évidente la grande autorité des parents vis-à-vis de leurs enfants et celle du mari vis-à-vis de sa femme. Pendant le dîner qui succède à la bénédiction nuptiale, il se passe diverses cérémonies analogues à celles de la golochnié, telles que des chants d'adieu, des demandes de bénédiction; puis la danse, la musique et le chant se prolongent jusque bien avant dans la nuit.

Lorsque les fêtes de la noce sont terminées, les nouveaux mariés sont conduits vers un lit disposé d'avance dans un bâtiment séparé; le garçon de noce, pour s'assurer de la mollesse de ce lit, s'y couche lui-même jusqu'à ce que la jeune femme lui jette sa ceinture; alors il se lève pour lui faire place, et à son tour elle appelle auprès d'elle son mari. Quand celui-ci s'est couché et couvert, le premier frappe le couple de trois coups d'un fouet court de corde tressée, en leur recommandant de s'aimer avec ardeur, et toute l'assistance s'éloigne. Le lendemain matin, les jeunes mariés ne peuvent se lever avant que le garçon de noce et toute la société soient venus chez eux; ceux-ci ne leur donnent plus alors, comme pendant la noce, le nom de jeunes princes (molodye kniazia), mais les appellent tout simplement jeunes gens (molodyte). Le garçon de noce donne derechef trois coups de fouet au jeune couple, le gronde d'avoir dormi si longtemps, et le conduit dans le vestibule pour s'y baigner; pendant cette opération, chacun des époux s'efforce d'asperger d'eau les pieds de l'autre, car on est persuadé que celui des deux qui y réussit aura la prépondérance dans le ménage. Puis on tresse les cheveux de la jeune femme au bruit des chansons, on lui met la coiffure ordinaire des femmes mariées, et à la fois, ainsi que son mari, à leurs parents et à ses convives, qui sont rangés deux à deux et devant lesquels le jeune couple se prosterne jusqu'à terre. La jeune femme est ensuite initiée, avec toutes sortes de formalités, aux détails du ménage. Le festin de la veille se renouvelle et la fête se termine par des danses. Le peuple, qui est généralement superstitieux, l'est surtout au plus haut degré relativement à tous les incidents qui peuvent se produire pendant les noces.

Les cérémonies des funérailles (khaoutory) n'ont rien de remarquable; les sanglots de la famille et le régal d'eau-de-vie, qui joue partout un rôle important, en sont les traits les plus caractéristiques. La coutume de faire célébrer, à certaines époques, une messe des morts, est aussi observée dans cette contrée; et à cette occasion on boit en abondance, même sur les tombeaux.

RUSSIENS.

Les frères de race des Biélorusses proprement dits, résidant plus à l'ouest et que nous avons désignés précédemment sous le nom de Russines, plus soumis d'ailleurs à l'influence lithuanienne et surtout polonaise, habitent le gouvernement de Minsk, à l'ouest de la Bérésina et du Dniepr; le gouvernement de Grodno, à l'exception de la majeure partie des trois arrondissements occidentaux de Sokolka, Biélostok et Bielsk; et le gouvernement de Vilna, à l'exclusion de la moitié située au nord-ouest, c'est-à-dire des arrondissements de Vilna et de Troki, de la partie septentrionale de l'arrondissement de Lida et d'Ochmiany et de la partie nord-ouest de l'arrondissement de Sventiany; ces derniers contrées étant habitées par des Lithuaniens.

Parmi tous les Russines, ceux du gouvernement de Vilna, surtout des arrondissements de Dina, Sventiany et Viteïka, forment un contraste frappant avec les Biélorusses proprement dits des gouvernements de Mohilev et de Viteïsk, et ne diffèrent que peu des Russines du gouvernement de Grodno; tandis que ceux qui résident au centre du gouvernement de Minsk, sur la Bérésina surtout, forment la transition des Russines aux Biélorusses proprement dits. Afin d'éviter des répétitions inutiles, nous ne ferons mention que des Russines du gouvernement de Vilna.

Les Russines du gouvernement de Vilna s'éloignent présentement bien davantage du type russe que du type lithuanien. Les Lithuaniens appartenant à une race absolument différente; ils sont aujourd'hui leurs plus proches voisins et étaient naguère encore leurs maîtres politiques. Les Russines se distinguent en général des Russes de la Grande-

L'agriculture est la principale occupation de tous les habitants de la Russie-Blanche. Un grand nombre d'entre eux vont aussi en été chercher du travail dans les briqueteries et les fours à chaux, surtout à Saint-Petersbourg.

L'une des cultures les plus répandues et les plus productives est celle du lin, qui s'étend même dans les gouvernements limitrophes, particulièrement dans celui de Pskov. Mais cet avantage est malheureusement balancé par beaucoup d'inconvénients, car le terrain fertile s'épuise et devient impropre à la culture du blé; d'un autre côté, la quantité de lin que l'on peut transporter sur les misérables chariots des Biélorusses est si faible que le plus souvent cela ne vaut pas la peine de faire une seconde course dans une plus grande ville, telle que Liûga, par exemple, où l'on pourrait cependant prendre du sel en échange.

Un des côtés remarquables de la vie sociale des Biélorusses, ce sont les nombreuses foires qui constituent le principal plaisir des gens de la campagne. Le trafic qu'ils y font ne peut cependant pas leur procurer de gains importants; car les habitants de la Russie-Blanche manquent de produits et conséquemment d'argent à mettre en circulation; et d'ailleurs le cabaret finit tôt ou tard par absorber tous les bénéfices qu'ils ont pu faire.

Les Biélorusses du gouvernement de Viteïsk sont plus intelligents et plus actifs que ceux du gouvernement de Mohilev. Ceux qui sont employés à St-Petersbourg comme domestiques et apprentis dans les ateliers atteignent bientôt un certain degré d'adresse et d'habileté; comme soldats, ils arrivent souvent au rang de sous-officier; et les deux sexes font, sous plusieurs rapports, d'assez rapides progrès pendant leur séjour dans la capitale. Parmi ceux même qui n'ont pas quitté leur village il y a de bons charpentiers et d'habiles serruriers. En résumé, le caractère des habitants de la Russie-Blanche se présente à l'observateur sous deux faces bien distinctes, l'une bonne, l'autre mauvaise; leur défaut capital est l'irrognerie, qui, comme partout, entraîne d'autres vices à sa suite, notamment le vol, etc. Les Biélorusses sont de plus excessivement envieux, et par là très-enclins à des vengeances mesquines. Une superstition que la plus grossière ignorance peut seule justifier exerce aussi son empire sur leur esprit. On prétend que la débauche n'est pas fréquente parmi eux et qu'ils méprisent souverainement les femmes de mauvaise vie. D'un autre côté, au nombre des vertus de ce peuple nous avons déjà signalé la ferveur religieuse comme occupant le premier rang.

Russie et des Lithuaniens par leur maigreur, leurs cheveux et leurs yeux plus foncés et le nez plus saillant. Ils sont de taille moyenne, se rasent la barbe et les moustaches, et portent les cheveux longs et séparés sur le côté droit du front. La plume, si répandue parmi les Russines, exerce là aussi ses ravages; leur malpropreté est probablement la cause de cette maladie contagieuse et presque toujours incurable.

Le dialecte biélorusse, répandu surtout dans les campagnes des arrondissements de Dina et de Viteïka, est moins mélangé de polonais à mesure qu'il s'éloigne des villes, et tient le milieu entre les idiomes russe, petit-russien et polonais; mais c'est surtout ce dernier qui a exercé la plus forte influence. Ce dialecte se distingue aussi, sous quelques rapports, du véritable biélorusse des gouvernements de Mohilev et de Viteïsk. La langue parlée aujourd'hui dans la Russie-Blanche n'est qu'une corruption de l'ancien dialecte des Krivitchs, dans lequel étaient rédigés toutes les lois, ordonnances et documents publics du grand-duché de Lithuanie jusqu'aux temps de Stéphan Bator. Bator lui-même, qui était Magyar et ne comprenait ni le russe ni le polonais, introduisit dans ses Etats la langue latine, qui, grâce aux efforts persévérants des jésuites, finit par devenir la langue diplomatique. Dans le dialecte biélorusse on remarque, entre autres particularités, le changement de la lettre b en ds, de t en ts doux, de l en on, de o et de e en a, de ie en i, etc. Ce qui est étrange, c'est que dans la conjugaison on se serve du pronom personnel pour désigner la personne, ce qui est contraire aux règles grammaticales des langues russe, petite-russienne et polonaise.

La vie intime du Russe offre un tableau qui n'est ni gai ni récréatif. Il lutte, en effet, avec une incroyable énergie contre la misère

et la faim, qui, depuis bien des années, l'attendent presque continuellement à la porte de sa chétive cabane. Habité, dès son bas âge, aux plus rudes travaux, le Russe n'en est pas moins profondément attaché au sol natal, et il ne peut pas cependant acquiescer un bien-être égal à celui de son frère de la Grande-Russie.

Les villages ont dix ou vingt, quelquefois même cinquante ou soixante-dix maisons fort petites et pour la plupart alignées sur deux rangs. Les bourgs renfermant plus d'éléments polonais, ont seuls des rues semblables à celles des villes et une place pour le marché. La maison avec son enclos, y compris les habitants, porte la désignation polonaise de *khata*, qui rappelle le mot allemand *Hütte*, cabane. Cette maison, construite en bois, recouverte de chaume, et ordinairement sans cheminée, est divisée, par un grand vestibule, en deux parties dont l'une, la chambre d'habitation, contient un four, une table, des bancs et spécialement une banquettes régnant tout autour. Cette chambre contient une séparation formée par une simple cloison pris du poêle; c'est dans ce compartiment qu'est dressé une espèce d'échafaudage en planches (*galatsi*) servant de lit pour la famille. Dans un coin de cette pièce est placée une image de saint. La chambre située vis-à-vis de celle qu'on habite, et qu'on nomme *kletz*, contient un four en pierre, que l'on chauffe pendant les grands froids et qui sert à la conservation des diverses provisions amassées et préparées pour l'hiver. La table et les bancs sont toujours très-proprement entretenus; le maintien de cette propreté est d'autant plus difficile qu'en hiver les petits animaux domestiques sont réunis dans la chambre d'habitation, qui souvent n'a pas de plancher.

L'habillement des Russines ne diffère presque en rien de celui des Lithuanienes : les enfants des deux sexes marchent pieds nus jusqu'à l'âge de cinq à six ans, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise de grosse toile. Les jeunes filles et les femmes portent des chemises de toile de ménage, des jupons semblables, un tablier d'inclinaison de couleur bigarrée, et un corsage sans manches, lacé sur la poitrine; ce corsage est communément de drap bleu ou d'un tissu grossier le plus souvent vert ou rouge. Leur corset est orné de perles de verre ou de coraux; elles s'enveloppent la tête d'un mouchoir blanc ou de couleur; deux tresses, garnies de rubans et de fleurs en été, s'échappent de ce mouchoir et pendent sur les épaules des jeunes filles. Les jours de fête, elles restent nu-tête et mettent des fleurs dans leurs cheveux. Elles portent habituellement des sabots et ne font usage de bottes en cuir ou de souliers que dans les grandes occasions; en été, elles marchent tout simplement pieds nus. Les habits de fête ne diffèrent de ceux des jours ordinaires que par la qualité supérieure de l'étoffe et la finesse du linge. Les hommes ont des chemises de grosse toile à col relevé et ouvertes sur la poitrine; les pantalons sont en toile ou en drap gris fabriqué dans la maison. La chemise se porte par-dessus le pantalon, auquel elle est attachée par une ceinture. En automne et en hiver, les hommes portent une sorte de kaftan (*svitka*) de drap gris, grossier, à col droit, et ayant des poches sur le côté; une ceinture de laine rouge sert à le fixer sur les reins. Pour l'hiver, ils s'enveloppent de pelisses de mouton qui descendent un peu au-dessous du genou. La chaussure habituelle consiste en sabots d'écorce de bouleau; on s'entoure les jambes de bandes de toile.

Les aliments sont entièrement conformes à ceux des Lithuanienes (voir aux Lithuanienes); l'eau-de-vie est d'un fréquent usage et la nourriture en général fort mauvaise.

Les mariages d'inclinaison sont très-rare parmi les paysans. Ce sont ordinairement les parents qui disposent du sort des jeunes gens conformément à leurs intérêts. La demande en mariage se fait par des intermédiaires des deux sexes et avec accompagnement obligé d'eau-de-vie. Le futur beau-père manifeste son consentement en versant du blé dans le tonneau vide qui contenait l'eau-de-vie, ou son refus en le remplissant de nouveau de cette liqueur. C'est au milieu d'un grand nombre de salutations cérémonieuses adressées par le solliciteur à la promise que l'on entend l'exclamation généralement usitée en pareil cas, dans les contrées lithuanienes, par les Polonais et les Russines : « Jésus-Christ soit béni ! » c'est cette même expression que le peuple et les classes inférieures emploient aussi pour le salut qui s'adresse aux maîtres et aux fonctionnaires publics. Cet usage est très-ancien et date de la première période de l'introduction du christianisme, lorsque le peuple, encore opiniâtrement attaché au paganisme, essayait par cette exclamation de se faire passer pour chrétien aux yeux des seigneurs, des prêtres, etc.

Les adieux de la fiancée à ses parents et à sa famille sont touchants; ils ont lieu quelques instants avant la cérémonie nuptiale et sont accompagnés du chant des jeunes filles amies de la mariée. La virginité est considérée comme sacrée par les Russines, et la bénédiction de Dieu repose sur toute femme vierge avant le mariage. Elle est alors particulièrement respectée et devient, pendant les fêtes de la nocce, l'objet des plus grands égards. Dans le cas contraire, on s'abstient de certaines cérémonies et on passe quelques chants sous silence.

Tous ces usages, qui subissent plus ou moins de modifications selon les contrées, reproduisent fidèlement l'image de la vie intime des Russines, de leurs sentiments pleins de délicatesse sous beaucoup de rapports et de leurs préjugés étranges mêlés à des idées profondes. Les campagnards tiennent beaucoup à ces coutumes et y attachent une grande importance. Quelques chansons dénotent une origine antérieure au christianisme. La foi religieuse se transforma, mais les usages passèrent de génération en génération et furent encore strictement observés alors même qu'on n'en comprenait plus la signification.

Pendant la cérémonie des funérailles, nommée aussi *khautovitch* chez les Russines, l'usage paten de pousser des gémissements et des sanglots (*golochnié*) s'est conservé dans toute sa force. Lorsqu'il n'y a pas de parents assez proches pour remplir cet office, on loue, pour les suppléer, des femmes qui accompagnent le cercueil avec des hurlements plaintifs et de lamentables sanglots. L'eau-de-vie doit jamais manquer à cette solennité. Une cérémonie singulière et d'origine toute païenne est le *dziaudou*, fête annuelle et commémorative des morts; elle se célèbre le 2 novembre. L'avant-veille, on évoque les esprits des défunts dans des endroits écartés, par d'étranges moyens, tels, entre autres, qu'une exposition de victualles, etc. Le mardi de la seconde semaine de Pâques, il est d'usage de se rassembler dans les cimetières, où l'on boit et l'on mange sur les tombeaux en mémoire des morts. Cette fête se nomme *rada-ouitsa*.

Parmi les solennités champêtres, la fête de la moisson occupe la première place et se nomme *dojinski*; on la célèbre avec beaucoup d'entrain et de bruit, et les paysans ne manquent jamais de l'assaisonner d'un récit allégorique où figure un ours qui doit leur conseiller d'aller, après nombre de pérégrinations, chez leur maître actuel et de le servir fidèlement. Russines et Lithuanienes célèbrent aussi la fête d'origine païenne de *koupale*, en russe *koupali*, en polonais *sofontka* et en lithuanien *kekiris*; cette solennité a lieu la veille de la St-Jean (voir aux Lithuanienes). On nomme *kolada* (en polonais *kolenda*) les fêtes de Noël; mais ce mot désigne également tous les comestibles dont on gratifie le curé, que l'on va visiter à cette époque. On appelle aussi *kolada* le cadeau que le maître de la maison fait à l'ouvrier qu'il a pris à boyer et qui a coutume de quitter le service à cette époque. L'origine et la signification de cette fête sont incertaines; elle remonte probablement au paganisme; peut-être aussi le nom veut-il exprimer cette espèce de pèlerinage qu'on fait à travers le pays; la signification littérale du mot est : faire le tour pour recueillir des offrandes. La coutume adoptée dans cette contrée et qui règne aussi dans la Prusse orientale, de tuer le porc à Noël, c'est-à-dire à cette même époque, a été probablement conservée en mémoire des anciens sacrifices païens. Dans les contrées polonaises on voit des gens parcourir le pays en montrant de petites figures qui représentent des scènes de l'histoire sainte, avec toutes sortes d'accessoires profanes; ces gens chantaient des cantiques tout en recueillant l'argent qu'ils sollicitent de la générosité des spectateurs.

On reconnaît aisément, dans le mélange habituel des deux sexes et dans le goût pour la danse qui préside aux joyeuses réunions, l'influence évidente des mœurs polonaises. Les Russines aussi bien que les Polonaises ne se livrent pas comme les Russes au plaisir de la danse par amour de la danse elle-même, mais surtout parce qu'elle leur fournit l'occasion de se rapprocher de la personne qu'ils ont invitée à danser. Leurs instruments de musique les plus usités sont la cornemuse et le violon : ce dernier leur vient des Polonais.

Les qualités morales des Russines, parmi lesquelles domine la bonté de cœur, et leur principal défaut, l'ivrognerie, leur sont communs avec les Lithuanienes proprement dits. Leurs facultés intellectuelles sont au même degré de développement que celles des habitants du gouvernement de Vitébsk. On en peut dire autant de leur situation matérielle, de leurs rapports avec les propriétaires et de la dépendance dans la-

quelle les juifs savent si bien les tenir. L'agriculture est plus développée chez les Russines, mais l'esprit d'industrie leur manque absolument.

Le genre d'existence et la manière d'être des Russines présentent un contraste frappant avec ceux des Russes, des Petits-Russines, etc.

KOZAKS.

Les Kozaks entourent comme d'un rempart vivant, dans une étendue de 10,000 verstes, et presque sans interruption, l'immense frontière asiatique de l'empire russe, depuis la mer d'Okhotsk jusqu'au Caucase et au Don. Ils représentent une fraction toute particulière de la nationalité russe. Le concours de circonstances plutôt intérieures qu'extérieures, et entièrement opposées au régime primitif, a déterminé cette aggrégation qui s'est développée par la lutte contre les Tatars.

L'élément kozak acquit de l'importance depuis la réunion des principautés séparées à l'empire de Moscou, mais surtout au dix-septième siècle, alors que les paysans furent attachés à la glèbe, quand l'empire était troublé par des agitations religieuses et que le règne des faux Démétrius (Dmitri) avait plongé l'administration du pays dans un chaos inextricable. Le régime kozak était une nouvelle forme de l'organisation de la commune (obchtchina) qui existait à l'époque de la division de la Russie en différentes principautés, avant et pendant la domination mongole; et ce régime fit voir dès son origine, par les actions d'éclat de ses individualités remarquables, de quoi était capable l'esprit dont il était animé.

Sur le Dniepr, l'élément kozak commença à se former dès le début de la domination tatar par les souffrances physiques autant que par les persécutions politiques; mais son caractère réel et ses tendances particulières ne se manifestèrent d'une manière permanente que lorsque la suprématie lithuanienne et polonaise remplaça à l'ouest celle des Tatars et devint pour le peuple russe encore plus intolérable et plus oppressive.

L'élément kozak sur le Don prit naissance pendant la décadence de la domination tatar et résulta principalement de causes politiques intérieures entièrement hostiles aux anciennes traditions. Les habitudes guerrières des Kozaks leur venaient des contrées du Dniepr.

Dans ce pays aussi bien que sur les rives du Don, l'élément kozak ne fut pas le résultat absolu des diverses causes déjà énoncées, mais plutôt celui de l'opposition permanente de l'ancien principe au nouveau système, des différentes communes (obchtchinas) s'appuyant sur d'anciens droits contre le joug des classes privilégiées, contre les seigneurs et les propriétaires.

C'est ainsi que le régime kozak parut simultanément dans les deux parties principales de la Russie, le grand-duché lithuanien et le grand-duché moscovite; il se montra toutefois dans ce premier plus tôt et d'une façon plus caractéristique, après la destruction radicale de toutes les institutions et la chute des princes et des grands aussi bien qu'après la ruine des habitations et des places fortes. Lorsque, dans le sud-ouest de la Russie, la fameuse association des Zaporogues sortit du régime kozak en général et se fut étendue comme une société organisée et une ligne solide sur toute l'oukraine, elle concourut puissamment au développement de l'élément kozak qui se forma sur le Don, et fit même émigrer une partie de ses enfants vers ces régions. C'est de là que l'élément se répandit sur les rives du Volga, du Terek et de l'Yaik (fleuve Oural), et qu'il pénétra même jusqu'en Sibérie, cherchant sur le sol ennemi les combats et le butin.

Par ces luttes continuelles contre leur ennemi politique et religieux, par leurs exploits guerriers qui leur assurèrent du butin, de la gloire, de la considération et des moyens d'existence, les Kozaks, soutenus ainsi par l'unité concorde de guerriers étrangers et d'aventuriers intrépides, devinrent des espèces de Vikings russes, une chevalerie slave, l'élément belliqueux du peuple russe, d'ailleurs paisible, soumis et patient. De continus combats entre les princes féodaux vromages avaient précédemment fait surgir parmi les Russes beaucoup d'hommes audacieux et guerriers; et ce furent précisément ces hommes intrépides qui, moins souples que la grande masse du peuple russe, ne cédèrent point à la discorde intérieure, à laquelle ils échappèrent en se mêlant avec les restes de quelques hordes nomades, libres, belliqueuses et ne connaissant aucun frein.

Lorsqu'on demanda à un Kozak s'il est Russe ou Petit-Russien, il

répond simplement qu'il est Kozak; et il désigne ainsi d'une manière nette et caractéristique sa position particulière en même temps que le lien principal qui l'unit au Russe : l'unité de religion et de langue. Le sang kozak et le sang russe sortent de la même source; mais ce sang bouillonne plus vivace et plus fort chez les premiers, par des circonstances diverses et l'immixtion d'éléments étrangers qui l'ont entretenu dans un état d'agitation plus fébrile; tandis que chez les derniers, sa circulation plus régulière conserva essentiellement le caractère paisible et calme de son origine. Les Kozaks, tribu guerrière de la nation russe, ne représentent pas précisément un peuple à part, une nationalité séparée, un ensemble provenant d'une même souche; on dirait plutôt d'eux que c'est comme une mer formée par un grand nombre de fleuves.

Le nom de Kozak avait primitivement en Russie une signification presque aussi générale que celui de nomade et désignait un guerrier errant, libre et indépendant, par opposition aux habitants soumis de la patrie subjuguée; il est dérivé probablement du peuple des Kozaks ou Khassaks (Kirghiz-Kaïssaks).

Le régime kozak se manifestait par des associations formées dans un but de guerre et de pillage nécessaires à sa subsistance; en sorte que les circonstances elles-mêmes lui avaient assigné sa place sur les frontières du territoire russe, loin de la patrie opprimée et dans le voisinage d'ennemis plus faibles, afin que ses guerriers pussent porter le péril et l'alarme dans les pays voisins, après y avoir échappé eux-mêmes dans leur patrie. L'élément kozak se fortifiait, pour cette raison, de l'admission d'individus de toutes les nations et même des ennemis prisonniers de guerre. Cependant la nécessité de s'appuyer sur le concours d'hommes énergiques et vigoureux diminua beaucoup par suite du changement des circonstances. On peut même dire que les conditions sociales d'une confédération semblable pour entretenir l'élément kozak sont changées à tel point que l'affluence d'étrangers robustes et avides de combats est devenue inopportune depuis le moment où les bases naturelles de cette agglomération ont été profondément modifiées. A cet égard, Haxthausen dit avec beaucoup de justesse : « La véritable association des anciens Kozaks, pour se maintenir et pour prospérer, avait besoin de deux mobiles : le danger et le butin. Défendre et enrichir le foyer par la force des armes, attaquer et détruire les habitations des ennemis voisins, c'étaient là évidemment les deux buts principaux que se proposaient les Kozaks. Aussi, sur les frontières de l'empire, où cette défense est nécessaire et où ces attaques peuvent être utiles, les associations des Kozaks maintiennent leur caractère primitif. En offrant plus de garantie au gouvernement, elles s'agrandissent, se multiplient même et se régénèrent toujours par des forces nouvelles. C'est alors qu'on accueille volontiers des étrangers courageux, et l'on ne demande pas quelle langue parle et de quelle mère est né l'homme au bras de fer et au cœur d'airain qui désire partager les dangers, les fatigues, le travail et le butin des Kozaks. Là, le glaive, la captivité et la mort doivent au pays kozak plus de combattants qu'il n'en produit. Chaque victoire agrandit leur territoire et augmente leurs biens, tandis que chaque défaite les diminue; c'est là qu'on trouve l'application de cette règle : Plus il y a de travailleurs, plus le salaire est grand et assuré; c'est là qu'éclate cette vérité que c'est principalement à la guerre que l'homme a encore quelque valeur. Mais c'est aussi au milieu de cette vie pleine de dangers et de combats que grandissent ces natures martiales, ces véritables Kozaks dont les services compensent suffisamment les privilèges accordés par l'État à leurs associations. Plus ces relations ont perdu leur caractère primitif, plus les associations des Kozaks peuvent se passer de nombreux renforts. En effet, quand le voisinage des frontières ennemies est dangereux, les Kozaks prennent un plus haut degré d'importance, comme cela arrive aujourd'hui pour les Kozaks de la ligne du Caucase; et au contraire, plus la sécurité du territoire augmente, plus le nom de Kozak perd sa valeur caractéristique dans le

langage historique. Car dès que les Kozaks ne sont plus forcés de défendre leurs foyers contre les attaques continuelles de l'ennemi, les privilèges particuliers de ces associations peuvent devenir un obstacle pour l'Etat. Dans ce cas, le gouvernement cherche à réduire peu à peu ces privilèges pour transformer ces Kozaks en sujets ordinaires. Tel est le sort qu'ont déjà subi les Kozaks slobodes, ceux du Volga, de Tchougotief et en partie de l'Oukraïne. »

Dans l'Europe occidentale, on s'est plu à considérer à tort la suppression des privilèges des Kozaks de l'Oukraïne et la restriction des autres Kozaks comme le résultat d'une politique arbitraire. Parce que les Kozaks ont rendu jadis d'importants services contre les Turcs et les Tatars, et qu'ils servirent de point d'appui essentiel à la Russie pour la suprématie qu'elle exerça sur la Pologne, on oublie que leur infidélité, leurs brigandages et leur licence offrirent souvent exposé la Pologne, l'Empire russe, la civilisation et la chrétienté aux plus grands dangers.

S'il résulte de ce qui précède que les Kozaks se composent d'éléments hétérogènes, il ne faut pas induire de là qu'ils soient de mauvais Russes. Tout au contraire, le caractère de ces associations mêlées d'éléments tatars, turcs, polonais, serbes, etc., atteste éminemment l'élasticité et l'énergie de la nationalité russe. Les Kozaks sont aujourd'hui Russes dans toute la force du terme et appartiennent à l'Eglise russe, bien que le plus grand nombre d'entre eux fasse partie du raskol; sous le rapport des opinions politiques et de l'esprit qui les anime, ils sont excellents patriotes et sujets très-fidèles. Les Zaporogues eux-mêmes (plus tard appelés Tchernomores et aujourd'hui Kozaks du Kouban), en quittant leurs habitations près des cataracts du Dniepr, ont perdu l'esprit d'indiscipline et l'inconstance qui autrefois leur étaient propres comme à tous les Kozaks. Les armées polonaises, tatars et turques ont fait cause commune avec les Kozaks russes contre la Russie. Les Kozaks furent de tout temps les soutiens oppressés des prétendants à la couronne moscovite, et ce n'est peut-être qu'à son armée régulière et organisée à l'europpéenne que la Russie est redevable de les avoir soumis.

Sous l'influence de circonstances particulières, l'élément kozak fut pu former un Etat indépendant. Le prince qui comprit le mieux l'esprit kozak, Stéphane Iatoui, disait : « Il est très-possible que ces farouches Kozaks finissent un jour par se constituer en puissance indépendante. » Il est incontestable que la Russie leur doit en grande partie la consolidation de sa puissance en Europe et en Asie, et la conquête de la Sibérie. Elle est redevable du premier de ces importants résultats aux Kozaks petits-russiens, par la soumission de leur hetman (ataman) Bogdan Khmelutski à la Russie; quant à la Sibérie, elle la doit à Yermak, qui, parcourant en vainqueur cette immense contrée avec des Kozaks du Don, en fit la conquête et vint la mettre aux pieds du tsar. N'y a-t-il pas quelque chose de bien singulier dans ce décret de la Providence qui voulait qu'un brigand fugitif, Yermak, s'emparât d'un pays qui aujourd'hui encore sert précisément de lieu d'exil pour la plupart des criminels de l'Empire russe, et que ce brigand en fit hommage à un souverain auquel son inflexible rigueur avait mérité le surnom de Terrible ?

Depuis le siècle passé, surtout à la suite des révoltes de Mazepa et de Pougatchev, les Kozaks petits-russiens, les Kozaks du Don, ceux du Volga et de l'Oural, ont perdu leurs anciennes institutions et leurs privilèges touchant l'élection de l'ataman et de leurs officiers. Aujourd'hui les atamans, nommés par l'empereur, appartiennent rarement à la nationalité kozake; et l'ataman général de tous les Kozaks est de droit (ipso jure) l'héritier du trône de Russie.

Dans l'existence des Kozaks, il faut considérer deux éléments qui subsistent simultanément l'un à côté de l'autre, et dont l'influence réciproque agit tantôt favorablement, tantôt défavorablement. Le Kozak est tout à la fois soldat et colon. C'est spécialement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur les principes de l'organisation d'Etat et du régime militaire des Kozaks que l'élément russe a en le plus d'ascendant. C'est donc là, ainsi que dans l'absence de l'élément nomade des Tatars et de l'esprit aristocratique et fédéraliste des Germains, ainsi que dans le goût prononcé des Russes pour l'association, qu'il faut principalement chercher

le germe des institutions qui ont réglé les destinées des Kozaks. La stabilité de leurs résidences, la colonisation et une bonne organisation intérieure, assurèrent aux Kozaks la richesse et la puissance, et les rendirent victorieux des tribus nomades ennemies; mais ces avantages furent aussi la cause de la décadence de l'association kozake partout où régnaient le repos et la sécurité; car du moment où un péril imminent ne pesait plus sur le foyer domestique, l'esprit belliqueux et entreprenant dut naturellement s'affaiblir.

Mêlés aux flots écumeux qu'avaient laissés dans les steppes de la Russie méridionale le flux et le reflux de tant de peuples divers, les Kozaks russes empruntèrent les bases de leur régime militaire et plusieurs des formes de leurs associations largement développées aux restes de ces peuples, dont l'existence antérieure n'est signalée aujourd'hui que par les kourganes (monticules) dont est presque entièrement couverte l'immense contrée qui s'étend du Baikal au Danube.

Le dangereux voisinage des tribus nomades du sud et de l'est, ainsi que de fréquentes expéditions intérieures de guerre et de pillage, forcèrent les anciens Russes à construire dans les contrées cultivées par eux des places fortes (gorods, gorodoks, mot qui signifie place avec enceinte ou clôture); c'est là qu'ils venaient chercher un abri lorsque le danger menaçait leurs métairies (khoutors) disséminées et où ils avaient aussi l'habitude de se renfermer pendant l'hiver. Les gorods, gorodoks, devinrent insensiblement des villes qui acquirent beaucoup d'importance, spécialement à l'époque de l'invasion des Tatars; mais elles ne pouvaient pas toujours offrir un sûr refuge à tous ceux qui venaient y demander asile et protection, en sorte que beaucoup de fugitifs se voyaient obligés de chercher un asile plus loin. Le nombre de ces fugitifs russes qui, avec leur nouvelle existence, avaient adopté aussi le nouveau nom de Kozaks, s'accrut insensiblement sur le Dniepr, surtout au commencement de la domination tatar en Russie, et sur le Don au moment de sa décadence, comme nous l'avons dit plus haut. C'est alors que, mêlés aux débris de quelques peuples nomades et guerriers, ils acquirent bientôt une puissance imposante, sous la conduite de chefs intrépides et habiles dans l'art de la guerre.

A l'époque de l'invasion tatar, deux classes se constituèrent dans l'association kozake : celle du bourgeois ou citadin (graïanine, mechtanine) et celle du Kozak ou paysan armé dans les contrées plus exposées aux invasions ennemies. Dans les parties septentrionales de la Russie, où le système en vigueur ne fut guère modifié en présence même de la domination tatar, la classe bourgeoise conserva la suprématie, fondée sur l'ancienne constitution de l'Etat; mais dans le midi, les princes et les bolards, chassés presque tous ou ayant succombé sous les coups des vainqueurs, et les villes étant saccagées et ruinées, les hordes des Tatars se fixèrent dans le pays, et c'est là principalement que le régime kozak prit naissance. Afin de rester indépendants des Tatars qui avaient subjugué toute la Russie méridionale, des fuyards armés se retirèrent dans des contrées plus éloignées et plus abritées, près du Dniepr. Mais, expulsés de ces parages par les Lithuaniens, ils se dirigèrent plus tard vers la partie inférieure du fleuve, au delà des cataracts (za porogh), et vers les contrées plus isolées du Don, que les Tatars avaient commencé à abandonner. Là les fugitifs trouvèrent déjà, du moins sur le Dniepr, des colonies issues d'anciens habitants. C'étaient les descendants de hordes mersennaires turques qui ravageaient, depuis les temps les plus reculés, les frontières de l'ancienne Russie. On cite parmi ces hordes celle des Capes noirs ou Tchornyie-Klobouki, nom qui vraisemblablement était commun à tous et qui se retrouve chez les Karakalpak d'aujourd'hui, dans le voisinage des Kirghiz-Kaïssaks, chez lesquels s'est conservée par tradition l'opinion que leurs aïeux ont autrefois habité la Russie d'Europe. Après avoir vécu précédemment dans de continuelles hostilités avec les Russes, les Tchornyie-Klobouki finirent par être employés comme une espèce de garde frontière ou colonie militaire; ils prirent même part à l'élection du prince russe du pays auquel ils appartenaient, espèce de principauté féodale qu'ils protégeaient contre les attaques des diverses tribus nomades, comme les Kozaks protégeaient plus tard la Pologne contre les Tatars.

Le nom de Kozak dans sa véritable signification parait pour la première fois chez les Russes au delà de la rivière Ross, aux mêmes endroits et pris dans le même sens que celui qu'il avait autrefois dans la

colonne militaire dont nous venons de parler. Les Turki et Berendy du Dniepr inférieur s'appelaient Tcherkasses, nom qui fut aussi donné plus tard aux Kozaks dans ces mêmes contrées. La grande quantité de réfugiés russes amena entre les colons et les fugitifs, d'origine diverse et d'un mélange bizarre et incohérent, un lien puissant qui devint bientôt national et assura pour toujours la suprématie de la religion et de la langue russes. Cette agglomération de différentes nationalités ne tarda pas à se diviser en deux fractions dont l'une, fixée sur le Dniepr, représentait plus fortement dans son individualité l'élément asiatique, tandis que l'autre, sur le Don, s'était assimilé l'élément russe, dans la plus caractéristique. Chez toutes deux, au surplus, prédominait généralement l'élément russe ou plutôt petit-russien. Ces différences existent encore aujourd'hui en partie, ainsi qu'on le verra ci-après quand nous nous occuperons des subdivisions des Kozaks, et elles expliquent les divergences si frappantes qui se remarquent dans le langage, la physiologie et le caractère des deux principaux groupes de Kozaks.

« Le besoin de vengeance des Kozaks — dit avec beaucoup de justesse Bodenstedt — et celui de raffermir leur indépendance durent être nécessairement le résultat d'une sécurité péniblement acquise. L'appât de la liberté et d'un riche latin, l'accroissement progressif de leur pouvoir, et enfin l'attrait du foyer domestique, firent que les pauvres fugitifs s'attachèrent à leur nouveau genre d'existence et que d'autres vinrent se réunir à eux. En effet, l'état kozak devait exercer un grand prestige sur tous ceux qui l'avaient embrassé. Naguère encore tremblants sous le glaive des Tatars, méprisés par eux, ils tiraient à leur tour l'épée contre leurs oppresseurs d'autrefois et parcouraient les steppes sur d'intermédiaires coursiers rapides comme le vent de la steppe, libres comme l'air et célébrés dans les chants nationaux. La plus belle des filles que le Kozak avait conquises dans les combats devenait sa femme; les étoffes les plus précieuses enlevées à l'ennemi lui servaient de vêtements, et il se parait avec fierté des armes étincelantes arrachées à son adversaire. Les enfants grandissaient au bruit des armes et du tonnerre des batailles; le son éclatant des trompettes et les chansons guerrières berçaient leur jeunesse; ils suçaient avec le lait maternel la haine de leurs oppresseurs. »

Les nombreuses différences qu'on remarque entre les Kozaks, sous le rapport de la langue, du caractère et du type primitif, sont en partie le résultat des éléments divers qui ont contribué à former leur nationalité, et en partie produites par les impressions climatiques du lieu de leur résidence. La mobilité de leur esprit et la merveilleuse souplesse de leur organisation physique les rendent propres à s'acclimater rapidement sous toutes les zones et à se soumettre à toutes les vicissitudes de l'existence. Mélangés dès leur origine, les Kozaks sont à présent encore disposés à la fusion avec d'autres peuples. Ils s'approprient promptement ce qui, dans les usages et les mœurs du pays où le sort les a lancés, répond le mieux aux nécessités du moment. C'est ainsi, par exemple, que les Kozaks de la ligne du Caucase ont exactement les habitudes, le costume, l'armure et la tactique de leurs chevaleresques ennemis, auxquels ils ne cèdent en rien pour le courage, l'adresse et la persévérance. Les autres Kozaks portent aussi tous, pour ainsi dire, le type de la contrée qu'ils habitent. Une réorganisation des troupes kozaks a depuis longtemps et pour toujours écarté les dangers existants autrefois pour la Russie, surtout au temps des Stenka Razine et des Pougatchev; ce danger, d'ailleurs, plutôt réactionnaire que progressif, n'a jamais été la conséquence d'une force vivace agissant dans un but déterminé.

Ayant grandi dans les combats et au milieu du feu des batailles, l'existence guerrière était devenue un besoin pour les Kozaks; mais ils ne combattaient que pour combattre, et sans poursuivre un dessein plus élevé; aussi étaient-ils souvent à la solde de leurs ennemis les plus acharnés, uniquement pour avoir occasion de guerroyer; ils sentaient le continué besoin d'être poussés à faire emploi de leurs forces, afin de ne pas s'engourdir dans une perpétuelle inactivité et de ne pas dégénéraler. Depuis que les Kozaks ont cessé de former des associations indépendantes, c'est seulement parmi ceux qui sont établis au Caucase que l'esprit chevaleresque des anciens Zaporogues et Ukrainiens s'est perpétué dans sa noblesse et sa pureté. Les Kozaks de la ligne du Caucase, qui représentent le type par excellence des troupes de ce pays, sont surtout d'une grande utilité dans ces contrées inhospitalières où la tactique européenne vient échouer contre le farouche courage des montagnards et contre les

rochers et les forêts qui les abritent. Aussi adroits cavaliers qu'habiles tireurs, ils se sont tellement assimilés aux peuples montagnards, soit par leurs unions avec des femmes tcherkesses enlevées dans les combats, soit par leur costume et leur genre de vie tout à fait caucasiens, qu'un œil exercé peut seul les distinguer des montagnards. Ils regardent avec orgueil et dédain leurs frères du Don, qui, dans ces montagnes, ne peuvent en effet leur être comparés comme guerriers.

Si nous considérons les Kozaks sous le rapport de leur situation actuelle et de leur importance militaire, nous voyons en eux une cessionale association de guerriers et de colons établie sur toute la frontière asiatique de la Russie, en groupes séparés dont le plus nombreux est fixé sur le Don.

Les Kozaks, avec leur administration particulière, leurs chefs et employés choisis presque en totalité dans leurs propres rangs par le gouvernement (sauf les atamans, chargés à laquelle on nomme habituellement des officiers de l'armée), jouissent de prérogatives exceptionnelles très-importantes comparativement au reste de la nation russe. En compensation de ces prérogatives, ils doivent être en tous temps préparés à fournir des levées de troupes aussi bien qu'à défendre leurs propres foyers.

Les Kozaks sont tous affranchis du recrutement ordinaire et du paiement des impôts perçus par l'Etat. Ils ont de grandes pêcheries, des privilèges particuliers pour la chasse, et le droit de recueillir le sel pour leur propre usage. Les monopoles établis en faveur de la couronne ne sont généralement pas en vigueur chez eux, lorsqu'il ne s'agit que des objets de première nécessité. En échange de tous ces avantages, ils font le service militaire, tout équipés, montés et armés à leurs propres frais, sauf l'acquisition des armes à feu. Ils ne reçoivent de solde et d'entretien pour les hommes et les chevaux, comme les autres troupes, qu'en temps de guerre et lorsqu'ils sont en campagne; mais le matériel d'artillerie et les autres munitions leur sont fournis par le gouvernement.

Les différentes troupes kozaks sont divisées en régiments et en sotnias (troupe de cent chevaux); leur infanterie, peu nombreuse, est organisée en bataillons et artillerie en batteries. Le chiffre des Kozaks disponibles pour le cas de guerre s'élève à peu près à 150,000 cavaliers et 50,000 hommes d'infanterie; c'est-à-dire 200,000 hommes, auxquels il faut ajouter un grand parc d'artillerie; et nous ne comprenons point dans ce chiffre les Tchakirs, les Kirghiz-Kaïssaks et les milices caucasiennes, dont la levée se fait aussi à l'instar de celle des Kozaks. Une moitié de ces troupes doit toujours rester dans le pays sur le pied de guerre, si l'on veut employer l'autre à faire une campagne européenne. Les Kozaks en activité pendant la paix, ou, pour mieux dire, dans les circonstances ordinaires, font le service sur toute la ligne asiatique de la Russie. Quelques régiments, principalement ceux du Don, profitent des mêmes circonstances pour aller passer alternativement quelques années au Caucase, afin de s'y aguerrir; il y a aussi de petits détachements de Kozaks stationnés dans diverses contrées et dans quelques villes de la Russie, soit comme garde frontière, soit pour le service de la police.

Les Kozaks, que l'on connaît aussi bien sur la frontière de la Chine que sur le lac d'Aral et même sur les rives de la Seine, forment une fraction très-appreciable de l'armée russe, à laquelle ils sont adjoints en plus ou moins grand nombre, selon les circonstances et les besoins de l'Etat. Ils occupent, par leurs rares et diverses qualités, une place très-importante, bien que leur concours soit moins efficace dans le cas de guerres européennes. Quoique de nos jours on ait tâché de les employer sur les champs de bataille comme cavalerie légère régulière, surtout avec l'adjonction d'une bonne artillerie dont la mobilité ne saurait être surpassée, les Kozaks n'en jouent pas moins, comme cavalerie de ligne, un rôle très-secondaire et qui ne répond ni au véritable esprit de leur institution, ni à leurs traditions historiques, ni à l'activité qu'ils déploient dans les contrées où ils sont établis. Par contre, on ne saurait trouver nulle part une milice qui, fidèle à ses habitudes séculaires, sache aussi bien que les vigilants Kozaks former autour d'un corps d'armée une barrière vivante; pas de troupe qui puisse ménager aussi bien qu'eux, indirectement, les forces de l'armée active et les conserver pour l'heure suprême du combat. Les Kozaks forment les avant-postes, les patrouilles, l'avant-garde et l'arrière-garde, font les reconnaissances, marchent comme partisans et fourrageurs, escortent les convois, portent les ordonnances, etc. Ils manifestent dans ces services si variés une finesse,

la religion grecque et les faire entrer dans l'union catholique romaine, devint le signal d'une révolte dont les funestes résultats pour la Pologne ne cessèrent qu'avec la chute de ce royaume. Les Kozaks qui firent aux Polonais une guerre si rude et si opiniâtre n'étaient pas exclusivement Kozaks zaporogues, mais aussi slobodes; ce n'était pas seulement un ramas de fuyards et de brigands, mais une association représentant tout le peuple petit-russien. Ils prirent les armes sous le commandement de Bogdan Khmelnitcki, en 1647, et déclarèrent la guerre à la Pologne. Il n'était pas dans l'habitude des Kozaks de se borner à une simple défense; ils obéirent à la loi des représailles, comme à tous les peuples, et les atrocités qu'ils commirent lors de leurs invasions en Pologne ne peuvent trouver d'excuse que dans les exactions que les Polonais avaient commises eux-mêmes à leur égard. Lorsque Khmelnitcki dut enfin reconnaître que la Petite-Russie ne pourrait subsister comme État indépendant entre deux puissances aussi fortes que la Russie et la Pologne, il se soumit en 1654 à la première, avec laquelle la Petite-Russie sympathisa par la foi, la langue et la nationalité. Après Khmelnitcki, la Petite-Russie, partagée d'abord politiquement (car, après la paix d'Androusov, le territoire situé à l'ouest du Dniepr continua d'appartenir à la Pologne), se divisa aussi intérieurement, et en quelque sorte moralement, en deux partis. Le premier, composé des notables et des riches, désirait un ordre de choses fondé sur des bases aristocratiques qu'il voulait constituer lui-même; le second parti, c'est-à-dire la classe inférieure ou les plus pauvres (golitsa), voulait une égalité absolue, même la communauté des biens. Ce parti, afin de pouvoir résister au premier, ne se fit pas scrupule d'implorer l'assistance des ennemis de la patrie. Secrètement d'intelligence avec la Suède, le rusé et ambitieux hetman Mazepa joua vis-à-vis de Pierre le Grand un rôle très-ambigu, jusqu'à ce qu'enfin, démasqué par Menchikov, il perdit, après la bataille de Poltava, son influence et son pouvoir. Les perfides Kozaks furent sévèrement punis, un grand nombre furent même envoyés en Sibérie. Quant à la dignité de plus en plus limitée du hetman, elle fut complètement abolie sous l'impératrice Catherine, en l'année 1775. Cette illustre souveraine, après avoir étouffé la révolte des Kozaks de l'Aïk (le fleuve Oural), décida immédiatement la suppression de la farsuche et indomptable setch des Zaporogues sur le Dniepr, qui avait continué à exister comme association libre militaire, avec droit d'élection, etc. Un grand nombre d'entre eux refusèrent de déposer les armes, descendirent le Dniepr en bateaux et se réfugièrent en Turquie; mais la plupart se soumirent et se dispersèrent dans les gouvernements voisins où ils se livrèrent à des occupations paisibles. Bientôt après, un traité avec la Porte Ottomane (1783) fixa le Kouban comme frontière des possessions turques au Caucase, et le gouvernement russe fit proposer à tous les Zaporogues de servir comme Kozaks sur cette nouvelle frontière. Beaucoup y consentirent, et en 1787 on forma de ceux qui se présentèrent au rendez-vous indiqué une troupe de 12,000 hommes armés et équipés pour le service, et qui, vêtus de l'ancien costume polonais, participèrent à la guerre de Turquie. Ces Kozaks portent la dénomination de koch des Kozaks fidèles, non par lequel on les distinguait de l'autre koch resté au service du sultan. Le koch des fidèles Kozaks, subdivisé en kochs d'hiver et d'été, c'est-à-dire en cavalerie et en flottille à rames, rendit d'importants services pendant la guerre de Turquie comme excellent corps auxiliaire, reçut le nouveau nom de fidèle armée de la mer Noire, et alla en 1792 se fixer au Kouban, au nombre de 13,000 combattants qui, accompagnés de 5,000 femmes, s'adjoignirent bientôt 7,000 Zaporogues, puis une bande de Kozaks de Bondjak revenant de la Turquie, et enfin deux faibles légions d'émigrés tcherkesses et de Tatars de la Crimée. Trois autres détachements d'anciens frères d'armes vinrent encore de la mère patrie, c'est-à-dire des gouvernements de Poltava et de Tchernigov, en sorte que le premier noyau de la colonie, qui n'était que de 20,000 hommes, compta, après quelques années, 53,000 hommes et plus de 44,000 femmes. Tout récemment, une nouvelle colonie d'individus d'autres nationalités s'est encore formée sur la côte; mais elle n'a rien de commun avec les Kozaks.

Il résulte de ce qui précède que les Kozaks petit-russiens sont non-seulement les ancêtres des Kozaks de la mer Noire, mais qu'ils en forment la majorité la plus considérable et l'élément le plus important; on peut même dire que cet élément a perdu presque toute trace de la fusion polonaise, jadis assez forte.

L'ancienne organisation par le setch, le koch et les kouréns, fut également transportée dans ces nouvelles contrées. Le mot setch ou siétch (en polonais siecz) signifiait primitivement un abatis d'arbres; c'est l'initiale d'un verbe slave bien connu et qui veut dire couper, trancher. Ce nom indique que ces lieux, sur le Dniepr, étaient entourés de retranchements qui les séparaient et les isolaient, pour ainsi dire, du voisinage. Ils formaient le noyau autour duquel se groupèrent les kouréns, les palank (palissades) et les khoutors des Zaporogues, et leur nom devint ainsi identique à celui du pays. Le mot koch désigne la résidence ou le chef-lieu de la setch, et aussi la commune en général. Il est probablement d'origine turque et provient de kochoulmak, s'allier, ou sorte qu'il signifie réunion, lieu d'assemblée. Les différentes localités enclavées dans les rayons de la setch se nommaient kouréns, mot issu peut-être du verbe russe kourit, conséquemment un endroit où il y a de la fumée et où l'on cuit. Le koch, avec son kochévo-ataman et sa grande bannière, représentait le voievode féodal ou généralissime. Les kouréns, avec les atamans des kouréns et leurs petites bannières, représentaient ses vassaux, droujines ou compagnons d'armes. Cette organisation, qui portait l'empreinte d'une époque reculée et barbare, d'un temps de querelles et de discorde, subsista pendant dix années encore après le transfèrement, et ne cessa qu'à la répartition des Kozaks en régiments (polsk). Ce fut après cette réorganisation que les Kozaks s'habituaient à comprendre les idées militaires du commandement et de la discipline; jusque-là, il n'y avait eu chez eux que des supérieurs auxquels on se soumettait ou qui inspiraient de la sympathie, mais sans aucune règle fondée sur un devoir réciproque. Après l'abolition du nom de kouréns comme désignation de corps de troupe, cette dénomination survécut encore pendant quelque temps dans les colonies (villages), et finit enfin par disparaître pour faire place à l'établissement des stanitsas. Les stanitsas, légèrement fortifiées dans le voisinage du Kouban, consistent en cent ou deux cents maisons dont la population est très-inégaie.

La langue des Kozaks de la mer Noire est le petit-russien; les mœurs, les habitudes, la foi religieuse, la vie publique et privée de ce peuple, ses chants même, témoins vivants des temps écoulés, appartiennent aussi à cette nationalité. Par sa vie privée, le Tchernome appartient complètement au passé, et il en jouit par le souvenir dans nombre de récits et de chansons qui lui sont restés d'un temps plus héroïque et qui ont passé du Dniepr au Kouban. Tous les Kozaks tchernomes appartenant à la nationalité russe font profession du culte gréco-catholique et n'appartiennent, comme ceux du Don et de l'Oural, ni à la secte des vieux croyants ni à celle des raskolniks.

Parmi les Kozaks du Kouban, environ 165,000 font partie des Kozaks nommés précédemment Kozaks de la mer Noire, et parmi lesquels le nombre des hommes excède celui des femmes; en outre, il y a environ 20,000 citoyens d'Yéisk et plus de 200 colons allemands.

A l'exception des citoyens d'Yéisk et des colons allemands de Michelsthal, tous les habitants de ce territoire appartiennent à l'état militaire, dont ils ne peuvent s'affranchir.

Le Kozak, officier ou soldat, était obligé naguère encore de servir vingt-deux ans en campagne et trois ans en garnison; mais cette obligation a été quelque peu modifiée dans ces derniers temps. Toute la troupe est répartie en trois sections ou divisions de service successif, organisation qui n'est jamais réelle, car le gouvernement se voit souvent forcé, par les exigences du service militaire, d'ordonner une levée de Kozaks qui dépasse en nombre ce que les règlements prescrivent; en sorte qu'il faut presque toujours compter la moitié des gens disponibles comme appartenant au service actif. Les Kozaks à cheval sont changés tous les trois ans; ceux à pied, chaque année. Les circonstances défavorables où se trouvent la plupart de ces Kozaks ne permettent malheureusement pas à la jeune génération de se préparer suffisamment et de les baser à toutes les spécialités de la carrière militaire qu'elle est destinée à parcourir.

Les Kozaks à cheval de la mer Noire n'égalent pas, comme guerriers, leurs voisins et compagnons d'armes de la ligne du Caucase; leur valeur a un caractère plutôt passif qu'actif; aussi conviennent-ils mieux à la défense qu'à l'attaque.

Le costume ordinaire des Kozaks à cheval est le manteau du soldat russe, une courte pelisse et une bourka (manteau court en poil de chèvre); leur coiffure est le bonnet cirrassien (que portent à présent tous les Kozaks, sauf une partie de ceux de la garde); ils ont aussi de larges pantalons bleus. Le véritable uniforme consiste en une tcherkesska (espèce de kaftan ouvert sur la poitrine et serré sur les reins) avec cartouchières en fer-blanc sur la poitrine. Cette tcherkesska se porte par-dessus le becmeurou (kaftan de dessus) et est ornée d'un col aussi en drap rouge. Les deux escadrons de la garde ont un uniforme semblable; mais au costume des Tcherkesses on a réuni quelques reminiscences de l'ancien costume polonais. C'est ainsi qu'une sorte de dualisme dans l'existence des Kozaks tchernomores, c'est-à-dire la trace des anciens temps combiée à l'actualité des temps modernes, se manifeste même dans leurs vêtements. Les Kozaks à pied portent aussi le bonnet cirrassien et un court kaftan bleu agrafé par devant, avec des cartouchières sur la poitrine. Le Kozak qui n'est pas au service conserve le costume cirrassien ordinaire, plus léger, plus commode et d'un drap plus durable. Avec ce costume, et lors même qu'il est chaudiement vêtu, le Kozak est toujours agile et à son aise. Le cheval est sellé et bridé à la manière tcherkesske. Tout ce qui est cirrassien jouit en général d'une certaine considération et est préféré à ce qui est indigène, comme meilleur, plus pratique et plus élégant. Les instruments touchés eux-mêmes et les ustensiles aratoires sont plus convenables, plus légers et plus élégamment fabriqués que chez les Kozaks.

Indépendamment des levées spéciales pour la guerre et les expéditions contre les peuples caucasiens au delà du Koubaï, le service principal et permanent des Kozaks consiste dans la surveillance de la ligne du Koubaï et des forts qui ont été élevés au midi, sur le territoire ennemi. Ce cordon militaire sert de rempart contre les attaques des montagnards et forme la base des opérations de l'armée russe dans le nord-ouest du Caucase.

La ligne du Koubaï est la continuation et la fin de l'aile droite de la ligne du Caucase, à laquelle elle se réunit au-dessus de l'embouchure du Laha. Les Kozaks de la mer Noire ont importé au Koubaï et utilisé dans l'intérêt du cordon militaire leur ancien et singulier système de fortifications. On y trouve des postes ou petits retranchements carrés, entourés de fossés peu profonds, où peut s'abriter une garnison de cinquante à deux cents hommes; des batteries ou petits retranchements avec une maison contenant de huit à vingt-cinq hommes, et un canon de 3 livres pour donner l'alarme; des piquets, espèces de hautes tours manées d'un échafaudage élevé (vychka), où se tiennent emblusqués de trois à dix hommes. Toutes ces fortifications sont aussi pourvues d'un fanal. En hiver, époque où les attaques des Tcherkesses sont plus fréquentes et exécutées avec de plus nombreuses troupes, les fleuves ne mettant alors plus d'obstacle à leurs incursions, des détachements de cavalerie sont échelonnés à de grandes distances et reliés entre eux comme réserve.

Par suite de causes locales toutes particulières et de certaines influences climatiques, les Kozaks de la mer Noire possèdent une assez nombreuse infanterie légère, encore augmentée récemment aux frais des Kozaks à cheval. Le service d'infanterie n'est nullement inconnu aux Kozaks, il leur était même propre et familier dès leur origine, surtout dans les contrées du Dniepr, où ils n'acquiescent que plus tard, et comme part de butin, les légers et rapides coursiers des Tatars. Les Kozaks n'auraient même jamais pu remporter sur ceux-ci de brillantes victoires, s'ils n'avaient pu posséder une excellente infanterie. Comment des villes et des forteresses, celle d'Azov par exemple, eussent-elles pu être prises, dans ces vastes steppes, par une petite troupe, sans combats d'infanterie? Ceci s'explique clairement encore aujourd'hui par l'arme principale, la carabine, que porte chaque Kozak, et qui en fait en quelque sorte un fantassin à cheval, une espèce de dragon, au moins vis-à-vis des peuples asiatiques.

Aux troupes à cheval aussi bien qu'à l'infanterie sont adjoints des détachements de tirailleurs, composés de gens très-agiles, adroits, rusés et infatigables, dont le degré d'instruction militaire, relativement très-développé, ne peut être acquis qu'en raison des localités et par le genre de guerre tout particulier auquel ils sont habitués. Ces tirailleurs sont nommés plastons. Placés au premier rang sur la ligne inférieure du

Koubaï, ils forment une excellente chaîne d'avant-postes pour les troupes disposées derrière eux. On ne peut, en effet, se représenter de meilleurs éclaireurs que ces plastons, qui, à côté de leur institution militaire, forment une espèce de corporation (amraraderie) et sont répartis sur tous les points, mais surtout dans les batteries, en groupes séparés.

Ces plastons sont le véritable type du Petit-Rassien, dont ils représentent très-exactement les contrastes de caractère et d'esprit. Ils sont infatigables, promptement en et tiennent beaucoup. On remarque néanmoins qu'un certain phlegme et le penchant à la paresse prédominent dans leurs habitudes.

Le Kozak de la mer Noire est peut-être celui qui, de tous les soldats russes, a le plus essentiellement besoin d'être guidé, encouragé et soutenu par de bons exemples; mais personne ne se montre aussi reconnaissant que lui pour chaque témoignage d'intérêt et de bienveillance qu'on lui accorde et pour la justice dont on fait preuve à son égard. Dans de vieilles chansons composées à la louange des chefs aimés, la mélodie exprime un véritable attachement.

La double administration civile et militaire de ces Kozaks, placés sous l'autorité du nakazy-staman, correspond à la double existence du Kozak comme colon et comme soldat. Les différents degrés de la hiérarchie civile et militaire, qui sont souvent en contact entre eux, sont complètement réunis dans l'autorité administrative la plus rapprochée des Kozaks, c'est-à-dire l'administration des stantans.

L'occupation principale des Kozaks, après leurs devoirs militaires, consiste dans les soins donnés au bétail, aux moutons et aux chevaux; l'agriculture, plus répandue depuis quelque temps, et la pêche, ne viennent qu'en second ordre. Mais les Kozaks ne sont pas de bons pasteurs; ils traitent le bétail durement, n'en ont pas assez de soin et l'abandonnent à lui-même, en sorte qu'il n'est dans un état passable qu'en automne. Dans les autres saisons, le verglas, d'épouvantables chasses-neige en hiver et une excessive sécheresse en été, exercent sur lui une funeste influence. Le commerce dans les villes est presque exclusivement entre les mains des Arméniens. Les Tcherkesses qui arrivent avec leurs marchandises ne font réellement que le commerce d'échange; car, avec les bénéfices qu'ils font, ils achètent immédiatement d'autres produits. Ils ont la singulière habitude de ne pas s'informer du prix de la marchandise demandée, mais seulement de la quantité qu'ils peuvent en avoir pour une somme fixe.

Il n'y a pas bien longtemps encore que le Kozak affranchi du service était essentiellement éleveur de chevaux, chasseur et pêcheur. Non-seulement il vit avec sa famille du produit de son travail, mais il en tire encore les moyens de s'équiper pour la guerre. L'agriculture fait malheureusement peu de progrès, car la conformation du sol, le climat et la continuité du service militaire ne favorisent pas son développement. Ajoutons à cela que les terres ne sont pas réparties conformément aux besoins de chacun, quoique personne ne possède à titre de propriétaire exclusif et que chacun n'ait que l'usufruit de la terre qu'il cultive. Tous les Kozaks sont forcément attachés au terrain, mais le terrain n'est pas attaché au Kozak. L'usage en commun du sol, ainsi que chez les Kozaks de l'Oural, provient des anciens temps, où l'égalité des droits était en vigueur et où la terre suffisait seule aux besoins. Mais cette égalité primitive et l'ancien état patrilial ne s'accordent plus avec les circonstances actuelles. Beaucoup de Kozaks se sont détachés, avec le temps, des communes (stantans) pour habiter des fermes isolées (khou-tors), et ayant obtenu le grade d'officier, ils ont vécu séparément et ont formé une sorte d'aristocratie. Ces domaines seigneuriaux, qui doivent pourtant aux stantans seules leur création et la jouissance de leur terrain, ont diminué peu à peu l'étendue des stantans et les ont appauvries. Cet isolement, trait caractéristique des Tchernomores, a sur la vie morale et matérielle des Kozaks une influence très-défavorable; elle est pernicieuse dans une foule de circonstances et s'ape par sa belle et antique existence de la commune.

Sous le rapport extérieur, les stantans ne présentent pas un aspect très-agréable; ce n'est que dans les villages pêcheurs que l'on retrouve une plus grande animation et un certain bien-être; les habitants y sont aussi plus intelligents et leurs mœurs sont meilleures. Dans la steppe règne plus de misère, de rudesse et de corruption; les vols de bétail y sont surtout plus fréquents.

On doit signaler comme un fait remarquable, quoique l'origine en remonte aux usages petits-russes, le démembrement successif des familles, tout à fait opposé aux habitudes des Russes. En effet, chaque individu de la famille, en se mariant, forme aussitôt un ménage à part, ce qui contribue à augmenter encore la misère. En général on peut bien

dire de ces Kozaks qu'ils étaient au grand jour les nombreux petits défaits de leur caractère, tandis que leurs qualités restent dans l'ombre et ne frappent pas de prime abord l'observateur impartial, qui ne les découvre que plus tard.

KOZAKS DE LA MER D'AZOV.

Les Kozaks de la mer d'Azov, au nombre de 10,000, descendent d'un petit groupe de Kozaks du Dniepr (Zaporogues) supprimés par Catherine II. Ils sont actuellement établis sur la côte nord-ouest de la mer d'Azov, un peu plus loin vers l'ouest que les Kozaks du Don. Leur précédente émigration en Turquie remonte à l'époque de la dissolution de l'association des Zaporogues; ils s'étaient alors établis près des monts Balkans et en partie mêlés aux habitants de race slave. En 1828, ils retournèrent en Russie au nombre de 3,000 hommes, sous la conduite de leur kochérou Gladki, se firent sujets russes et obtinrent du gouvernement la concession du pays qu'ils occupent aujourd'hui. Le temps n'avait pas altéré leur foi ni effacé leur nationalité; c'est ce qui rendit plus

facile leur rentrée en Russie. Ils fournissent l'équipage d'une flottille à rames et ont en général de grandes affinités avec leurs frères de race les Kozaks de la partie occidentale du Kouban; mais ils sont plus actifs et plus laborieux. La steppe naguère déserte qu'ils habitent a été transformée par eux en un pays cultivé qui offre l'agréable aspect du bien-être et de l'industrie; on y voit de tous côtés des champs de blé ondoyants et de riantes métairies, et leur agriculture même n'est pas inférieure à celle de leurs voisins les colons allemands de Bessarabie. Leurs légendes et leurs chants ne sont pas dépourvus de valeur poétique et occupent une place importante dans la littérature populaire de la Russie.

KOZAKS DE LA NOUVELLE-RUSSIE.

Par leur agglomération avec des Grecs, des Serbes, des Bulgars et des Bohémiens, les Kozaks de la Nouvelle-Russie, au nombre de 12,000, se présentent aujourd'hui comme une fusion de plusieurs nationalités dont la souche provient des Zaporogues réfugiés en Turquie et des Kozaks-Nékrassovs. Chassés du Don après la révolte de Boulavine, ces Kozaks se retirèrent d'abord près du Kouban et en Crimée; ils y vécutrent ensuite, sous la domination turque, sur les côtes occidentales de la mer Noire, d'où ils retournèrent en Russie de 1812 à 1830. Il ne sau-

rait donc être question, chez les Kozaks de la Nouvelle-Russie, d'une nationalité spéciale et bien clairement définie; laissant même ici de côté les éléments non slaves, on remarquera que les descendants des Zaporogues de la Petite-Russie se distinguent déjà d'une manière frappante des Nékrassovs russes, qui, dans leurs habitudes, leur extérieur et leur religion, reproduisent fidèlement les Russes d'avant Pierre le Grand.

Ils habitent la Bessarabie, en petits groupes éparés à l'ouest et au sud-ouest de l'embouchure du Dniepr.

KOZAKS DU DON.

Quoique l'élément grand-russien soit prédominant chez les Kozaks du Don, l'élément petit-russien, mêlé à d'autres encore, formait, jusqu'au commencement de ce siècle, le principal centre autour duquel des fuyards et des colons se groupèrent et devinrent ainsi de véritables Kozaks. C'est aussi de cette même origine que surgit simultanément une aristocratie militaire d'abord et sociale par la suite, qui représentait plus spécialement le véritable élément kozak dans toute son héroïque acception. La fraction grande-russienne de ces Kozaks, qui était la plus nombreuse, s'unifia à ce noyau de Petits-Russiens et devint plus tard prédominante, comme nous l'avons dit plus haut.

Aujourd'hui que les frontières ennemies sont depuis longtemps reculées à des distances très-éloignées, les Kozaks du Don ont perdu le principal mobile de leur existence et avec lui une partie de leur énergie et de leur valeur d'autrefois. Sans les continuelles agressions de l'ennemi il n'y a pas de Kozaks. C'est ce qui s'applique évidemment aux Kozaks de la ligne du Caucase, avec lesquels plusieurs régiments du Don font le service, et desquels ils diffèrent beaucoup. Par leur nombre, qui en temps de guerre peut être augmenté sans difficulté et porté à plus de cent régiments, par leur adresse naturelle, leur finesse, leur activité, les Kozaks du Don forment toujours, en pays étrangers et aussi au Caucase, une excellente troupe légère d'une immense utilité accessoire pour l'armée. Avec le temps ils perdront naturellement de plus en plus de leur importance et de leur spécialité, à mesure qu'ils se transformeront d'habitants guerriers d'une province frontière en paisibles cultivateurs d'un pays intérieur.

Les Kozaks du Don occupent en général le territoire baigné par le fleuve de ce nom, immense steppe féconde, favorable non-seulement à l'élevage du bétail, pratiqué sur une échelle colossale, mais aussi au développement de l'agriculture. Leur pays est limité par le territoire des Kozaks du Kouban, les gouvernements de Stavropol, d'Astrakhan, de Saratov, de Voronéje, de Kharkov et d'Yekatérouslav, et contient une population de 900,000 âmes, dont 23,600 Kalmouks, quelques Tatars

et plus de 240,000 Russes et Petits-Russiens (judis serfs). Ces derniers ne font point partie des Kozaks du Don.

Les femmes sont un peu plus nombreuses que les hommes. Les chiffres suivants peuvent donner une idée de la quantité de leur bétail, quoique malheureusement ce produit soit en décadence depuis quelques temps. Le pays contient plus de 300,000 chevaux, au delà de 900,000 têtes de gros bétail et plus de 2,000,000 de brebis. Ce chiffre considérable peut seul expliquer la possibilité pour les Kozaks du Don de lever en temps de guerre un si grand nombre de régiments, et leur permet d'exporter dans toute la Russie, même jusqu'à St-Petersbourg, les plus beaux animaux de boucherie, ce qui a fait donner le nom de bœuf de Tcherkassk à tous ceux qui viennent des provinces du midi.

La vie publique aussi bien que la vie privée des Kozaks du Don porte évidemment l'empreinte de la lutte et de la rivalité des éléments principaux, grand-russien et petit-russien, qui constituent leur nationalité. Toute leur histoire et leur développement reposent en effet principalement sur le contact paisible ou le choc parfois hostile de ces deux éléments; et ce dualisme est le point essentiellement caractéristique des Kozaks du Don.

Les Kozaks du Don paraissent dans le pays arrosé par ce fleuve vers l'époque de la décadence de la domination tatare en Russie et de l'essor que commença à prendre l'autocratie moscovite. Ces Kozaks étaient des fugitifs pour la plupart d'origine grande-russienne, qui avaient émigré moins par besoin d'activité que pour se soustraire aux exactions arbitraires des autorités locales et d'autres personnages puissants. Mais ce qui fit surtout affluer ces fuyards vers le Don, ce fut la situation de plus en plus pénible des serfs et la distribution des territoires de l'Etat à titre d'usufruit viager à des fonctionnaires qui traitaient en esclaves ces campagnards habitués jusqu'alors à jouir de leur liberté. D'un autre côté, des Kozaks petits-russiens, quoique en plus petit nombre, vinrent s'établir dans les mêmes localités, déterminés par différentes causes, notamment à la suite des persécutions religieuses exercées contre eux sous

la domination polonaise. Guidés par leur ancien esprit guerrier et un insatiable besoin d'activité, ceux-ci s'établirent plus près de la frontière ennemie, sur le Don inférieur. Un petit nombre de fuyards accoururent même des contrées de la Duna, de l'ancien État de Novgorod, poussés par leur haine politique contre Moscou, qui avait anéanti l'indépendance de leur patrie. Tous ces émigrés en général portèrent dans leur cour une haine vivace contre les classes élevées de la société et contre la substitution d'un nouvel ordre de choses à l'ancien.

Le nom de Kozak passa insensiblement dans la langue russe avec quantité d'autres mots tatars, et fut appliqué aussi aux émigrés indépendants et belliqueux dans les contrées limitrophes du sud. Ce n'est que plus tard, et vers le milieu du seizième siècle, que les tsars moscovites jetèrent pour la première fois leurs regards vers ces contrées, lorsque, après avoir secouru le joug des Mongols et conquis Kazan et Astrakhan, ils ne virent plus d'autres ennemis redoutables que les Tatars de Crimée établis au sud et dans la forteresse d'Azov.

La première colonisation des Kozaks du Don ou, pour mieux dire, leur premier camp de quelque importance et leur résidence, qui tira son nom de ce camp, fut la stanitsa actuelle de Razdorskaja. Il ne s'y trouvait probablement que des hommes en état de porter les armes, isolés et sans famille; car bien que nous ne retrouvions aucune preuve du côté de ces Kozaks, on peut admettre néanmoins qu'une lutte incessante et de continus combats ne permettaient guère la stabilité indispensable à la vie de famille. En outre, l'agriculture était sévèrement interdite, la guerre était l'unique loi de l'existence, et l'affluence des Zaporojets avait peut-être aussi contribué à importer leurs mœurs dans la stanitsa. Ces secours qui arrivèrent aux Kozaks du Don et l'alliance qu'ils contractèrent avec les Zaporojets et d'autres Kozaks de la Petite-Russie, appelés Tcherkasses, contribuèrent beaucoup à rendre leur association forte et puissante vers la fin du seizième siècle. Les Kozaks du Don entreprirent avec ces alliés les expéditions les plus aventureuses, tant sur terre que sur la mer d'Azov et sur la mer Noire, jusqu'aux côtes de l'Anatolie. Le caractère de brigandage imprimé à ces incursions eut des conséquences désastreuses pour les rapports commerciaux de la Russie avec le midi. C'est à cette occasion qu'une rude correction fut infligée aux Kozaks par le tsar Ivan IV, qui envoya contre eux un corps de troupes sous la conduite de Mourachkine, avec l'ordre de dévaster leurs colonies par le fer et par le feu. La crainte du châtiment provoqua la désertion de légions entières de Kozaks du Don et du Volga, dont trois sont surtout remarquables, car elles devinrent la base principale d'associations kozaknes nouvelles et indépendantes. L'une de ces bandes, la plus nombreuse, se rendit sur la Kama et le Tchousovaïa, à l'appel des Stroganov, auxquels, plus tard, se joignit, avec de nouvelles troupes, Yermak Timoféïev, qui fit la conquête de la Sibérie. Une seconde division de Kozaks du Don se dirigea vers la rive septentrionale de la mer Caspienne et du fleuve Oural (Yaik), et y jeta les fondements des Kozaks de l'Oural. Enfin une troisième division, après avoir ravagé les rives occidentales de la mer Caspienne, se porta sur le Terek et devint ainsi la souche des Kozaks de la ligne du Caucase.

Les Tcherkasses ou Petits-Russiens n'avaient d'abord commencé à émigrer chez les Kozaks du Don que par petites fractions; mais, en 1584, plus de cinq cents hommes y arrivèrent à la fois, probablement à la suite de persécutions religieuses. Une grande partie de ces derniers se fixèrent pour toujours auprès de leurs camarades du Don, qui les appréciaient pour leur intrepidité, mais auxquels ils restèrent cependant en quelque sorte étrangers, à cause de leur caractère indomptable et farouche. C'est pour ce motif qu'ils ne s'établirent pas à Razdorskaja même, et qu'ils choisirent plus près d'Azov, sur les rives du Don, un autre lieu de résidence qui leur rappela leur ancienne patrie aux bords du Dniepr, par l'énorme quantité de joncs impénétrables qui les entouraient. Ce lieu portait alors le nom de yountes tcherkasses, mot signifiant en général des habitations en terre ou toutes autres anciennes habitations des Kozaks. A présent encore on nomme younte le terrain dépendant d'une stanitsa.

Ils commencèrent bientôt à attaquer Azov et les Tatars, à l'aide d'un grand nombre de Kozaks du Don avides de guerre et de butin, ce qui eut lieu en quelque sorte au camp de Razdorskaja son ascendant et son véritable but, d'autant plus que les Tcherkasses construisirent une place

forte plus près d'Azov, où ils se maintinrent jusqu'à la prise définitive de cette forteresse en 1636, tentée pour leur propre compte et à l'aide de légions zaporojets. Cependant, cinq ans plus tard, et malgré une défense des plus énergiques, ils durent évacuer cette place et retournerent dans leurs yountes tcherkasses, nommées depuis Tcherkasski-Gorodok. C'est à cette période qu'appartient la colonisation des Kozaks du Don en stanitsas dans les autres districts, qui, à différents intervalles, levaient des troupes pour répondre à l'appel des chefs. Les membres les plus intrépides et les plus entreprenants de ces communes se rendirent dès lors à Tcherkasski-Gorodok, comme ils allaient naguère à Razdorskaja, et y restaient momentanément ou en permanence, prêts à tout entreprendre pour partager les dangers et le butin ainsi que pour jouir des prérogatives attachées au quartier général.

Bientôt il y vint non-seulement des Kozaks, mais aussi des étrangers de toutes les nations et surtout des Grecs, attirés par l'appât de la vie libre qu'on menait à Tcherkassk ou par d'autres motifs. Les traces de ces immigrations d'étrangers se sont effacées chez les simples Kozaks, mais elles se sont maintenues dans l'aristocratie, dont beaucoup de noms, tels que Grekov, Grossinov, Polakov, indiquent aussi clairement l'origine grecque, géorgienne et polonaise, que ceux de Karpov, Yérimov, etc., l'origine arménienne, et ceux de Mullerov, Vilfingov, etc., l'origine allemande. Les noms de famille petits-russiens dominent principalement par le nombre, lors même que la terminaison en est russifiée, ce qui arrive assez souvent. Les Turcs, les Tatars, les Kalmouks, les Persans même, étaient admis.

Outre leurs expéditions contre les ennemis extérieurs, les Kozaks du Don se signalaient par de fréquentes opérations armées contre l'administration intérieure de la Russie, et leurs amales en font souvent mention. Dans ce nombre de faits, la révolte de Stenka Razine occupe la première place à cause de son importance matérielle et morale. Elle fut la suite immédiate du châtiment cruel infligé aux Kozaks du Don pour leur conduite dans la guerre de Pologne, ainsi que de la réforme introduite dans l'Eglise par le patriarche Nikon. La révolte n'était d'ailleurs aucunement dirigée contre l'autorité du tsar, mais seulement contre les bolards et autres personnages participant à l'administration de l'État, quoique à vrai dire il fut assez difficile par le fait d'établir une pareille distinction. Elle avait été préparée de longue date, et les Kozaks du Don ne servirent qu'à lui donner de l'ensemble et un chef dans la personne de Stenka Razine. Tout à la fois religieuse et sociale dans son caractère et dans son but, il est vrai que cette révolte éclata d'abord chez les Kozaks du Don; mais elle avait trouvé des sympathies et de l'appui dans le reste de l'empire, surtout dans les gouvernements du sud et de l'est; car, vers le milieu du dix-septième siècle, l'élément kozak embrassait déjà la moitié de la Russie. Le mécontentement du peuple contre l'ordre civil était d'ailleurs universel, et l'ancien monde russe vouloit, par l'intermédiaire du régime kozak, lui livrer un combat décisif. Non-seulement l'élément kozak tendait à se soustraire au nouvel état de choses établi à Moscou, mais il prétendait de plus absorber la nation russe tout entière en lui imposant ses principes et les bases de son association. Jusqu'à l'époque des prétendants à la couronne et du faux Dimitri, l'élément kozak s'était visiblement organisé et préparé à constituer une association spéciale dans le midi de la Russie; il ne s'était réfugié dans la steppe que pour sauvegarder son indépendance. Mais lorsqu'il intervint dans les affaires de Moscou, au commencement du dix-septième siècle, il établit avec cette capitale des rapports indissolubles.

Les Kozaks du Don, comme ceux du Dniepr, se divisèrent moralement en deux partis, celui des véritables Kozaks et celui des pauvres (goltyha, nom qu'ils portent dans les chants populaires). Un nombre de ces derniers se trouvaient beaucoup de fuyards de la Grande-Russie; c'est parmi eux que Razine choisit ses plus dévoués partisans, dont il forma de valeureuses et intrépides légions. D'abord simple chef de brigands du Volga et de la mer Caspienne, il s'empara d'Astrakhan en 1667, battit complètement les armées envoyées contre lui par le tsar, et augmenta sa troupe en recevant dans ses rangs bon nombre de strélitses prisonniers ou déserteurs. Jusqu'à Nijni-Novgorod, tout le peuple se soumit à lui; et tandis qu'il s'annonçait comme l'instrument du Seigneur envoyé pour protéger le souverain orthodoxe contre les ennemis indigènes, son armée, accrue jusqu'à un nombre de 200,000 combattants, menaça Moscou. Le tsar fut heureusement en état de lever contre

une armée, et, après des efforts surhumains, Stenka Razine fut fait prisonnier par le prince Dolgorouki et décapité avec des milliers de ses compagnons. Mais son souvenir s'est perpétué dans des récits mélancoliques qui célèbrent les exploits des anciens bogatyrs (héros) et que les Kozaks chantent dans des mélodies plaintives, avec une certaine exaltation.

Vers la fin du dix-septième siècle, Tcherkassk était déjà devenue une ville dont les premiers fondateurs, les Tcherkasses, avaient acquis, par leur courage et leur esprit entreprenant, une supériorité morale dans l'association des Kozaks, sur laquelle ils exerçaient une grande influence. La vie rude et austère de Razdorskais fut remplacée à Tcherkassk par des habitudes de gaieté et de sociabilité. Les Zaporogues n'aimant pas à thésauriser, dissipaient tout l'argent qu'ils possédaient aussi bien que le butin qu'ils avaient fait. La jeunesse de Razdorskais, c'est-à-dire celle des contrées supérieures du Don, et surtout les étrangers, imitèrent de leur mieux les Tcherkasses. La vie de famille fut ébranlée quelque peine à se populariser à Tcherkassk, malgré la présence du quartier général, car les Zaporogues n'étaient nullement disposés à se marier. Il en était de même des Kozaks du Don qui s'alliaient avec eux. Cet état de choses ne se modifia que lorsque, avec le temps, on se lassa de cette vie désordonnée et quand la ville fut mise à l'abri des dangers par les fortifications que l'on construisit à la suite de l'évacuation d'Azov. Les fréquents renforts de troupes que leur avait accordés le tsar de Moscou avaient donné aux Kozaks une telle prépondérance sur leurs ennemis, que les Turcs se bornèrent à se tenir sur la défensive dans les murs d'Azov, et que les Tatars recoururent dans la steppe. Ce fut alors que la vie de famille put se constituer à Tcherkassk d'une manière régulière.

Sauf les Zaporogues, tous les autres Kozaks petits-russiens avaient des femmes dans leurs villages; cependant il est impossible d'établir avec certitude que, lors de leurs émigrations partielles vers le Don, ils aient amené leurs femmes avec eux. La preuve que plus tard ils vécurent mariés ressort des chants de noce petits-russiens qui se sont conservés jusqu'à ce jour parmi les Kozaks de Tcherkassk et qui diffèrent entièrement des chants de noce russes des stannissas supérieures. En tout cas, si les Kozaks s'étaient fait accompagner de leurs femmes dans leurs émigrations, ils n'en avaient pas emmené beaucoup et elles n'avaient aucune influence sur la vie sociale ni sur les mœurs. Le koubélouk, costume des femmes tcherkasses, témoigne plus spécialement de l'origine turque ou tatare des femmes, qui avaient vraisemblablement été faites prisonnières pendant la guerre et dont la position dans la famille devait avoir un cachet asiatique auquel les circonstances douèrent plus tard une teinte de la société et des mœurs de l'Europe occidentale.

C'est ainsi que s'organisa la population mixte de Tcherkassk, composée surtout de Petits-Russiens, de Russes et de Grecs, et de Tatares pour la partie féminine; mélange qui dut laisser des traces dans les traits du visage aussi bien que dans le dialecte des Kozaks du Don ou Tcherkasses. Au nombre des mots tatares qui s'y sont glissés, il s'en trouve quelques-uns qui ont rapport au ménage et qui confirment ce que nous avons énoncé plus haut relativement à l'origine de la plupart des femmes kozaks. La ville de Tcherkassk prospéra progressivement; on y remplaça les yourtes en terre par des maisons de bois, on y construisit des églises, et l'on s'attacha de plus en plus à la vie de famille. Il faut citer comme trait caractéristique des mœurs des Tcherkasses leur goût pour la somptuosité des vêtements, notamment chez les femmes, à qui les hommes procuraient, par leurs expéditions et par le pillage, les étoffes les plus magnifiques et les plus précieuses. Les Kozaks paraissaient dans les églises de Tcherkassk en kafans de velours; leurs femmes, en fourrures de renard, en koubélouks de soie retenus par de riches ceintures. Le sexe faible jouissait d'une grande liberté et participait à toutes les fêtes publiques.

La première association (voisko, c'est-à-dire troupe) que les Kozaks formèrent sous la protection du tsar de Moscou était une confrérie militaire d'essence purement élective, dont le chef, l'ataman, était choisi annuellement par le cercle de tous les Kozaks présents, d'abord à Razdorskais, puis à Tcherkassk. Les adjoints de l'ataman, en petit nombre, étaient élus de la même manière. A l'ouverture d'une campagne, on choisissait un ataman de campagne (pokholny-ataman), dont les pouvoirs étaient fixés par la tradition, car il n'existait pas de règlements écrits. La première instance ou autorité supérieure était formée par le cer-

cle militaire (voiskovot-kroug), qui s'assemblait habituellement en plein air, sur une grande place, devant la chambre militaire (voiskovaitzla); c'est de là que sortait l'ataman supérieur, entouré des autres chefs militaires, pour entrer ensuite au milieu du cercle. Chaque Kozak avait droit d'élection et tout se décidait à la majorité des voix. Les assemblées du conseil, toujours très-tumultueuses, étaient souvent le sujet de discussions et de querelles auxquelles la ville de Razdorskais (désunion, querelle) dut probablement son nom.

Les premiers Kozaks ne faisaient aucun cas des distinctions de la naissance; personne ne possédait de biens immobiliers et le butin était promptement dissipé. Il s'ensuivait que ce n'était ni la naissance, ni les richesses, mais seulement le mérite personnel, et en premier lieu la capacité militaire, qui ouvrait la voie à l'influence et à la considération: aussi n'était-il pas rare de voir de très-jeunes gens à la tête de leurs compagnons d'armes, dont les entreprises n'en prenaient naturellement que plus de hardiesse et d'énergie.

Ce gouvernement populaire dura jusqu'à ce que le calme et la sécurité, achetés par les victoires des Kozaks, eussent permis à la vie de famille de trouver accès dans la ville de Tcherkassk, qui grandissait rapidement. A dater de cette époque, ceux qui s'étaient particulièrement distingués par des services rendus à l'association commencèrent à léguer à leurs descendants les prérogatives qu'ils avaient obtenues. Les starchinas (anciens), adjoints de l'ataman, ne furent élus dans l'origine que pour la durée du service actif; puis leur dignité devint viagère. Ils formaient l'entourage de l'ataman, dont ils composaient le conseil, et se soutenaient mutuellement. Souvent unis entre eux, et même avec l'ataman, par les liens du sang, ils protégeaient leurs fils, qui, à peine adolescents, obtenaient parfois le rang d'officier, et, jeunes encore, commandaient déjà des régiments (polsk). C'est ainsi que commença l'aristocratie des seigneurs (gospoda) tcherkasses. Avec elle disparut peu à peu l'influence du cercle militaire, tandis que le pouvoir des atamans s'en accrut. Naguère ceux-ci étaient rentrés dans les rangs des Kozaks ordinaires au terme de leur mandat; mais, depuis la fin du dix-septième siècle, ils cherchèrent à obtenir du tsar la confirmation de leur pouvoir et conservèrent ainsi leur charge à perpétuité. Ils en appelaient également au tsar lorsque le cercle militaire ne sanctionnait pas leurs décisions. En ces occasions, ils étaient constamment soutenus par les starchinas. De cette façon, l'aristocratie monopolisa bientôt toute l'administration de l'association, et le cercle militaire ne continua à subsister que de nom, car, par la suite, le suffrage universel fut aboli et les starchinas furent seuls admis à participer aux assemblées du conseil.

Après la prise d'Azov sous le règne de Pierre le Grand, les contrées du Don inférieur devinrent plus sûres; cette sécurité encourageant la population à se livrer à des entreprises agronomiques, l'aristocratie du Don commença à posséder des terres considérables (bien que ce ne fut pas à titre de propriétés personnelles, ce qui eût été en désaccord avec les traditions du régime kozak) qu'elle peupla de fugitifs de la Grande et de la Petite-Russie ou même de paysans achetés par elle. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, lorsque l'administration civile du Don fut organisée, cet exemple fut suivi par les employés, à qui l'autorité supérieure donna en jouissance de vastes terrains sur lesquels ils établirent comme colonies des centaines de foyards et de vagabonds qui furent déclarés serfs par le gouvernement. En attendant, le bien-être du bas peuple, c'est-à-dire des simples Kozaks, s'accrut par le commerce, la pêche, l'élevé des chevaux et du bétail de toute espèce, et même un peu aussi par la piraterie. Les habitants des stannissas supérieurs étaient d'ailleurs beaucoup moins riches que ceux du Don inférieur, qui tiraient leur nom de la ville de Tcherkassk, leur capitale, et qui, en leur qualité de descendants des chevaleresques Zaporogues, traitaient en parvenus leurs compatriotes du Don supérieur, qu'ils ne purent même pendant longtemps se décider à considérer comme leurs égaux. Au commencement de ce siècle, l'organisation générale des Kozaks subit d'importantes modifications par suite desquelles les Kozaks du Don supérieur acquirent peu à peu la même influence que les Tcherkasses et finirent par arriver insensiblement à la suprématie. Le pays fut alors divisé en sept districts séparément administrés, et on institua une espèce de chancellerie militaire qui réunissait, comme autorité centrale, les affaires civiles et militaires, l'administration de la justice et celle des finances. Les fonctionnaires de chaque district étaient nommés à l'élec-

tion et choisis parmi la noblesse; de cette manière, au lieu des complications d'une bureaucratie ordinaire, on eut une administration pratique qui rappelait en quelque sorte l'ancienne organisation des Kozaks. On fit beaucoup pour les écoles publiques; les guerres napoléoniennes elles-mêmes exercèrent une grande influence sur le développement de la culture intellectuelle et sur les relations sociales en général, par le séjour prolongé que firent les Kozaks en pays étranger.

Un comité institué pour les affaires d'étranger augmenta l'intérêt que l'on prenait aux affaires publiques et s'efforça de faire disparaître les inégalités exorbitantes qui avaient été introduites autrefois par le partage des biens territoriaux. En effet, les stanitsas étaient souvent complètement enclavées dans des propriétés éparses ou inégalement dotées de terrain, et les officiers et soldats kozaks, revenant de la guerre dans leurs foyers, s'étaient vus plus d'une fois exposés à souffrir de la pauvreté et même réduits à la misère.

Vers la fin du siècle dernier, Tcherkassk était devenue une ville fort riche, grâce à la continuation de la paix qui avait favorisé l'essor du commerce et de l'industrie. Elle était principalement habitée par les Kozaks qui avaient de la fortune; les grands propriétaires, pour la plupart Tcherkasses, composant en quelque sorte une nombreuse famille et vivaient dans les rapports sociaux les plus affectueux et les plus agréables. Les fêtes et solennités de toute espèce se succédaient sans interruption. L'une des plus intéressantes et des plus singulières consistait dans les luttes à coups de poing, en plein air, auxquelles participaient des combattants pris dans toutes les classes de la société, et qui, divisés en deux partis, se livraient une sorte de bataille en présence de toute la population de Tcherkassk. Mais ce mouvement et cette agitation de la vie extérieure ne durèrent pas longtemps et disparurent insensiblement sans laisser de traces.

Depuis le commencement de ce siècle, l'influence des starchyas fut affaiblie par l'ataman Platov. Le système de ce gouvernement, d'abord tribal, puis aristocratique, suivait les circonstances, disparaissant enfin et fit place à un nouvel ordre de choses.

L'événement kozoak reprit une secousse par la translation de la population de Tcherkassk dans la nouvelle résidence de Novo-Tcherkassk, proposée par Platov et fort mal exécutée. Semblable à une plante exotique placée dans une serre chaude, mais qui, privée de l'air natal, dégénère et s'étiole, la nouvelle ville végéta longtemps, jusqu'à ce qu'elle prit enfin son essor. Cet essai de transplantation, fort beau en théorie mais mal entrepris, était dépourvu d'ailleurs de base historique, sociale et locale. Platov vit l'insuccès de sa tentative et la décadence de sa patrie; mais n'en apercevant que l'effet et non la cause, il ne put y remédier.

Des faits analogues, mais encore plus désastreux, eurent lieu sous son successeur Dénissof, animé comme lui de meilleures intentions. Celui-ci frappa de coups de hache sur les anciens usages, d'après lesquels les rapports administratifs et sociaux, quoique parfois contraires à la stricte justice, n'en convenaient pas moins, tels qu'ils étaient, au caractère et aux mœurs des Kozaks. Tout le monde y perdit; le vieux Tcherkassk vit disparaître sa société et sa prospérité; la noblesse prit son foyer en dégoût et la classe inférieure vit diminuer ses ressources. Ce n'est que depuis l'année 1837 que Novo-Tcherkassk commença à prospérer; mais il ne deviendra probablement jamais ce qu'était l'ancien Tcherkassk, le centre de la vie kozoak matérielle et morale.

Ces déclarations serviraient à expliquer les divergences caractéristiques qui existent entre les Kozaks des districts du Don supérieur et ceux du Don inférieur, ainsi que l'ascendant moral que ces derniers prirent sur les autres et qui prévalut depuis la fin du seizième siècle jusqu'à nos jours, quoique le territoire des Kozaks du Don inférieur eût été de tout temps beaucoup moins étendu que celui du Don supérieur et que la population fut comparativement moins considérable que celle des districts du nord. Depuis l'apparition des Kozaks sur le Don comme association particulière, les Kozaks petits-russiens ou Kozaks du Dniepr donnèrent à cette association toutes les formes d'une véritable corporation, et non-seulement le quartier général se trouvait habituellement dans les contrées du Don inférieur, mais les chefs eux-mêmes, jusqu'au dix-neuvième siècle, y furent exclusivement choisis. La civilisation et le bien-être se répandirent ainsi relativement plus vite chez eux que chez les Kozaks du Don supérieur. Ajoutons que, vivant plus rapprochés de l'embouchure

du Don, les premiers avaient plus fréquemment des conflits hostiles avec l'ennemi et maintenaient ainsi l'ancien esprit guerrier, véritable élément du caractère kozoak, qu'ils avaient puisé dans leurs anciennes associations et dans leur mélange avec divers nationalités.

Les Kozaks du Don inférieur regardaient en conscience ceux du Don supérieur avec dédain et les désignaient même sous le nom de Tchiga, expression d'autant plus blessante qu'elle était assujettie aux femmes kozakes. La signification de ce mot est très-difficile à définir, peut-être même n'en avait-il pas une bien précise et fut-il le mettre au nombre de beaucoup d'autres sobriquets que le has peuple invente très-souvent en Russie, sans origine et sans cause apparente. D'après quelques-uns, tchiga signifie un jonc long et mince, qui n'a pas de résistance. Les Kozaks du Don supérieur essayèrent, à la vérité, de se venger du dédain de leurs compatriotes par d'autres surnoms ironiques et mordants, mais qui ne devinrent jamais populaires.

Les Kozaks du Don supérieur ne supportaient qu'avec un dépit extrême la prépondérance de ceux du sud, et ils cherchèrent toutes les occasions de se soustraire à cette espèce d'humiliation que les circonstances leur avaient infligée. Depuis le milieu du siècle précédent, une lutte sourde et mystérieuse avait commencé entre les deux partis, lutte qui dura environ cent ans, mais qui heureusement n'occasionna jamais d'effusion de sang, bien qu'elle ait été la source d'événements très-importants. Le côté heureux de cette rivalité fut le réveil moral des Kozaks du Don supérieur et l'aurore de la civilisation qui vint les éclairer de sa bienfaisante lumière. Cet aîme qui séparait autrefois les Kozaks du Don supérieur de ceux du Don inférieur existe encore à certains égards, bien que les causes historiques et nationales qui avaient donné naissance à cette division soient en grande partie effacées; elle se fait même sentir encore aujourd'hui dans leurs qualités physiques et morales, dans le genre de vie, les habitudes, le costume et même le dialecte des uns et des autres.

Les Kozaks du Don supérieur sont blonds pour la plupart, leur teint est rarement foncé; ils ont les yeux gris, et une constitution vigoureuse propre à supporter les fatigues. Toutefois, avant d'être aguerris par le service militaire, ils paraissent faibles et indolents; mais leur vivacité et leur énergie ne tardent pas à se manifester, et l'on voit alors en eux toutes les qualités des vrais Kozaks. On remarque un tempérament flegmatique dans les riverains du Khoper et du Medvédits, chez lesquels Pélement russe est prédominant et dont les facultés intellectuelles ne se développent que lentement. Naguère encore les Kozaks du Don supérieur n'avaient d'autre ambition que celle d'apporter au service un bon cheval et de bonnes armes; ils ne s'inquiétaient aucunement de l'uniformité du vêtement ni des soins de propreté; sous ce rapport même ils se distinguent encore aujourd'hui très-peu favorablement des Kozaks de l'Oural. Ils s'attachent, en un mot, pas encore acquis cette ample assurance qui tient essentiellement à la nature du vrai soldat. Par une stricte économie possédée quelquefois jusqu'à l'avarice, ils savaient s'enrichir au service, et à leur retour dans la patrie ils excitaient souvent l'admiration par l'élégance de leur tenue et la somptuosité de leurs armes. Aujourd'hui, ils s'occupent essentiellement de l'élevage du bétail (près du Don) et de la culture des terres (sur le Khoper, le Medvédits et le Bouroulouk), et sont en général d'infatigables agriculteurs, travaillant nuit et jour. Les femmes sont cependant plus laborieuses encore, s'il est possible, car elles font à elles seules tous les travaux des champs, et autres-elles fonctionnaient même le linge et les habits nécessaires à la famille entière.

Les mœurs des Kozaks du Don supérieur sont sévères et quelquefois encore empreintes d'une certaine rudesse. Quant aux simples Kozaks, ils montrent une extrême sobriété, on pourrait même dire une grande parcimonie dans leur nourriture et dans leurs vêtements; et sous ce rapport, les femmes dépassent les hommes. Les Kozaks du Don ont l'esprit moins cultivé que ceux de l'Oural; ils sont plus grossiers et moins hospitaliers, ce qui est radicalement opposé au caractère slave et surtout aux habitudes russes. Le Kozoak de l'Oural se réjouit de recevoir quelqu'un dans sa maison et de l'héberger; il donne volontiers son dernier copek pour une joyeuse réunion, pour une heure de gaieté, et aime à jouer le grand seigneur. Le Kozoak du Don s'empare de tout ce qui lui tombe sous la main ou ce qu'il suppose pouvoir lui servir; il

paye sa part du plaisir qu'il prend en société, mais il ne fait pas les honneurs de sa maison. Sous ce rapport, il ressemble plutôt aux autres nations européennes, qui aiment à s'amuser, mais au moins de frais possible; tandis que le Slave, surtout le Russe, ne regarde pas à la dépense, pourvu que la société lui plaise et qu'il y puisse passer son temps agréablement.

La liberté des rapports entre les deux sexes est considérée par les Kozaks comme un péché, de même que les prostituées publiques telles que la danse et le chant, divertissements auxquels ils ne se livrent que bien rarement chez eux, et qui ne sont, pour ainsi dire, tolérés que pour les femmes d'une conduite équivoque. Les femmes et surtout les jeunes filles de bonne maison considéreraient presque comme un crime de se montrer dans les endroits publics affectés à des divertissements quelconques.

La plupart des maisons sont composées de deux chambres séparées par un grand vestibule, avec offices contigus. La maison d'habitation est entourée de bâtiments ruraux tels qu'écuries, granges, etc. Tout y offre l'aspect de la malpropreté, par la raison toute simple que, selon l'usage russe, plusieurs familles vivent en commun dans une même maison, et que le nombre des chambres dépourvues de cheminées n'a diminué que dans ces derniers temps.

La nourriture des Kozaks est frugale; mais, pour célébrer les jours de fête, surtout en hiver, et sauf les temps de carême, les mets sont plus abondants et consistent surtout en volailles. Les jours ordinaires, on ne se nourrit que de pain et de gruau. Les Kozaks du Don supérieur sont de gros mangeurs; mais ils savent néanmoins modérer leur appétit quand les circonstances l'exigent.

Le surtout que portent les deux sexes consiste habituellement en une pelisse de mouton qui recouvre un long vêtement de drap gris fait par les femmes de la maison. Une fourrure recouverte de drap ou d'étoffe bleue, et une longue robe de même étoffe, sont déjà des objets de luxe. Les Kozaks qui sont au service ont des manteaux conformes au règlement et des *tchekmîns* (*kazakes*). Autrefois, les femmes portaient des sarafanes de coupe purement russe; mais on remarque déjà dans les stautsias, en été et les jours de fête, des vêtements de coupe plus allemande et de couleurs vives et tranchantes.

Le dialecte de ces Kozaks a beaucoup de rapports avec le russe, surtout avec celui qu'on parle dans les gouvernements limitrophes du nord.

Les Kozaks du Don inférieur sont bruns et ont presque tous les yeux noirs; leur constitution physique est peu robuste, mais ils sont vifs, adroits, habiles cavaliers et excellents tireurs. Dès qu'ils entrent au service, ils font preuve de la plus grande aptitude, se montrent entreprenants et pleins de zèle; mais, habitués à une vie aisée, et même un peu gâtés sous le rapport de la nourriture, meilleure comparativement que celle que reçoit le soldat en campagne, ils souffrent visiblement d'une contrainte et de privations trop prolongées, ainsi que des fatigues excessives qu'on leur impose. Cependant, dans les cas extrêmes, ils sont soutenus par l'honneur et le sentiment du devoir, qui leur donnent de la persévérance et doublent leurs forces. C'est ainsi qu'ils deviennent d'excellents soldats et parviennent souvent à un rapide avancement et aux distinctions.

Habitués depuis les temps les plus reculés à un trafic continu, l'esprit mercantile n'est presque nulle part aussi étroitement lié à l'esprit militaire que chez les Kozaks du Don inférieur. Ils s'occupent de préférence de petites industries et de professions manuelles, mais surtout de la pêche et de la culture de la vigne; autrefois l'agriculture était chose complètement négligée, car ils n'avaient aucun goût pour ce genre d'occupation; ils étaient bientôt fatigués du travail et conséquemment très-vite aussi gênés dans leurs moyens d'existence.

Les femmes délaignaient les travaux des champs et s'occupaient de préférence de couture, de broderie et même du petit commerce de détail sur les marchés.

Les Kozaks du Don inférieur menaient et mènent encore une vie plus joyeuse et plus large; les deux sexes ne manquent pas de se faire voir à toutes les fêtes et à toutes les réunions. Le jeu, les chants et la danse sont leurs délassements favoris. Le luxe que les femmes affectent dans leurs vêtements remonte à des temps déjà anciens; elles sont d'ailleurs très-aimables et accessibles aux mœurs étrangères. Autrefois, une conduite légère, notamment dans le mariage, n'était pas chose rare parmi elles.

Les maisons des Kozaks du Don inférieur contiennent d'ordinaire trois chambres d'habitation attenantes les unes aux autres, et un petit vestibule; elles sont rarement entourées d'autres bâtiments. Ainsi qu'en Petite-Russie, les chambres sont claires, agréables, propres, et les fenêtres garnies de fleurs; tout est lavé, nettoyé, et l'on n'y trouve pas un grain de poussière. Il y en a même qui lavent l'extérieur de leur maison plusieurs fois dans l'année. Il y a déjà fort longtemps que le thé, le café, le sucre, le vin et des comestibles importés de l'étranger sont en usage chez eux.

Les Kozaks du Don inférieur ne sont pas grands mangeurs, mais ils aiment à se bien nourrir et s'entendent à préparer les aliments délicats même avec des ressources très-bornées.

Ils dépassent aussi de beaucoup les Kozaks du Don supérieur par la richesse de leur costume, leurs femmes se font surtout remarquer sous ce rapport. Jadis les femmes tcherkasses de toute condition avaient un costume particulier de coupe semi-asiatique, nommé *koubélok*, que les personnes de la classe aristocratique n'ont cessé de porter qu'au commencement de ce siècle. Ce costume, très-peu gracieux, exigeait nécessairement des étoffes de soie, et aucune femme kozaque, quelle pauvre qu'elle fût, ne pouvait paraître en public autrement qu'avec cet accoutrement. Le costume complet coûtait fort cher. Depuis dix ans environ, les femmes kozakes du Don inférieur ont toutes renoncé à leur habillement national pour adopter les vêtements européens, qui donnent plus d'attrait à leur extérieur; d'autant mieux qu'elles sont pour la plupart remarquables par la beauté du visage et l'élégance de la taille, et qu'elles se distinguent par l'aisance de leurs manières et le bon goût de leur toilette.

Le dialecte rappelle beaucoup celui de la Petite-Russie, et l'écriture en reproduit les mêmes anomalies. Les Kozaks du Don qui habitent les stautsias immédiatement situés sur la frontière de la Petite-Russie s'expriment avec un accent particulièrement petit-russien, tandis que chez ceux qui résident plus près des gouvernements de la Grande-Russie, le langage se ressent du voisinage de ces contrées. Cependant la fusion des deux idiomes finit par produire un dialecte mixte généralement parlé aujourd'hui par presque toute la noblesse des contrées supérieures et inférieures du Don, sans quelques légères nuances de prononciation.

Il est difficile de déterminer aujourd'hui une limite précise entre les Kozaks du Don supérieur et ceux du Don inférieur. Autrefois ce dernier nom n'était porté que par les habitants de Tcherkassk, et ils désignaient, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le surnom de Tchigha tous ceux qui demeuraient dans les stautsias supérieures. Au-dessous de Tcherkassk il n'y eut pas d'alors de colonies kozakes; celles qui y furent organisées par la suite sortaient de la ville de Tcherkassk même. Aujourd'hui, en tenant compte de certaines dissimilitudes extérieures dans le langage et les mœurs, on peut appeler Kozaks du Don inférieur proprement dits les habitants des stautsias Starotcherkasskaia, Krivoukaia, Akssiskala, Alexandrovskala, Gniloukaia et Yéliavotovskaia. Il faut comprendre aussi dans ce nombre les habitants de Novo-Tcherkassk; car, bien que cette ville ait été des sa création également peuplée de Kozaks du Don supérieur et inférieur, le second de ces deux éléments n'en prit pas moins un ascendant marqué sur l'autre, cinquante ans environ après la fondation de la ville.

L'existence de tant d'éléments hétérogènes parmi les Kozaks du Don s'explique, nous l'avons dit, par l'affluence nombreuse et continue d'émigrés de toute espèce qui, fuyant l'oppression des seigneurs, vinrent de l'intérieur de la Russie sur les bords du Don, vers le commencement du dix-huitième siècle. C'est pour cette raison autant que par leur opposition constante aux réformes effectuées à Moscou que la plupart des Kozaks du Don ont non-seulement conservé leurs anciennes croyances et refusé de reconnaître la réforme religieuse introduite par Nikon, mais qu'ils ont même laissé s'établir chez eux une quantité de sectes hérétiques.

Disons encore, pour conclure, que les simples Kozaks jouissent en général de grands avantages en ce qui touche la propriété et les droits personnels; mais que les officiers et les fonctionnaires, ou pour mieux dire les propriétaires nobles, souvent fort riches mais soumis aux règlements du régime kozak, commencent à désirer un changement dans cet état de choses qui leur semblait naguère encore le but ardemment ambitionné par eux de leur indépendance et de leur liberté.



Dessiné d'après nature par Ch. Huber.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

СОСАДЫЕ

(de l'Oural, du Don et de la Mer Noire)

КАЗАКИ

(СТАВКА, СТАРЕЦЬ, ДОНЕЦЬ, ЧЕРНОМОРЕЦЬ)

Les limites posées à l'activité de ces esprits ardents leur semblent trop étroites : celui qui est Kozak ne peut dépeupler ni ce titre ni le caractère qui y est inhérent. Il en résulte que les terres, surtout celles d'une grande étendue, périclitent de leur valeur d'année en année ; car il est bien difficile, faute de bras suffisants, d'établir une culture et une administration rationnelles. Dans ces vastes propriétés, si le possesseur se décide à vendre, les acquéreurs ne se présentent pas ; car, pour ache-

ter des terres kozaks, il faut nécessairement être Kozak soi-même. Aussi peut-on prévoir que l'élément kozak verra bientôt s'ouvrir pour lui, du moins en Europe, de nouvelles voies, se créer une autre position qui, en effaçant plus sensiblement son caractère primitif, rétablira l'équilibre entre son existence actuelle et les changements involontaires que les circonstances apportent chaque jour dans sa situation.

KOZAKS DE L'OURAL.

Ces Kozaks ont conservé plus fortement que tous les autres l'empreinte du type ancien russe, moins pourtant dans leur extérieur que dans leurs mœurs et leur langage, et ils forment aujourd'hui la portion la plus pure et la plus homogène de l'ancien élément russe, qui se reflète nettement ici dans de larges proportions. Nulle part les circonstances ne furent plus favorables qu'en ces localités isolées, et à l'abri des incursions étrangères, à la conservation dans toute leur pureté et leur intégrité des mœurs spécialement russes et à l'organisation primitive des communes. Nulle part ailleurs en Russie on ne saurait retrouver d'une façon aussi claire, aussi distincte et aussi étendue l'image d'un passé de plusieurs siècles, qui se reproduit dans une vie de famille essentiellement patriarcale et dans l'existence de la commune essentiellement slave. Nulle part en Russie l'idée de la commune et de l'association ne porte une empreinte si belle et si pratique que sur les hords de l'Oural. Cet esprit éminemment conservateur, qui éclate dans tous les rapports que nous venons d'indiquer, présente même dans ses erreurs un phénomène très-intéressant ; car encore bien que quelques ombres viennent obscurcir l'effet du tableau, les côtés lumineux qui prédominent n'en paraissent que plus énergiques et plus saisissants. Réjouissons-nous donc de le contempler ; son aspect doit avoir d'autant plus de charme pour nous que bientôt peut-être l'heure sonnera aussi pour les Kozaks de l'Oural où, de même que chez leurs frères du Don, les vénérables institutions du passé, minées par la force des choses et l'action du temps, tomberont en désuétude et ne laisseront plus que de faibles traces de leur existence. Bientôt, sans doute, les fabriques, les machines et la vapeur qui leur donne l'impulsion, pénétreront aussi dans ces contrées, et leur action, qui ébranle et change tout ce qui existe, sera peut-être d'autant plus vigoureuse pour le nivellement général que la résistance aura été plus longue. Nul n'est en état de lutter contre l'esprit et l'entraînement du temps ni contre la puissance des événements ; mais qu'on ne mette pas un empressement prématuré à porter atteinte à un état de choses et à des relations qui se sont développés dans les réalités mêmes de la vie pratique et qui ont su se maintenir si solidement jusqu'à ce jour. Qu'on réveille et qu'on ranime ce qui est tombé dans la somnolence et le torpeur ; qu'on fasse tomber sous la cognée les branches et les rameaux desséchés, mais qu'on ne touche pas aux racines pleines de vigueur et de sève.

Le territoire des Kozaks de l'Oural se trouve sur les hords du fleuve de ce nom, en face de la steppe des Kirghiz, et s'étend, à partir d'Orenbourg (50 verstes environ au-dessous de cette ville) jusqu'à Gorniev, à l'embouchure de l'Oural dans la mer Caspienne. Ce fleuve, nommé autrefois Yaik, peut être considéré comme la principale artère de tout le pays. Large de 50 à 80 saignes, il parcourt d'Ouralsk jusqu'à la mer une steppe argileuse fort accidentée, très-abondante en coupures, et en conséquence propre seulement à la pêche, qui est favorisée dans ce climat par les fortes inondations du printemps. La partie de la steppe, dans le voisinage d'Ouralsk, restée à l'état sauvage, est dépourvue de toute culture, mais elle contient de belles prairies et permet ainsi l'élevage du bétail, indépendamment de la pêche. Au-dessus et un peu au-dessous d'Ouralsk, le pays a un tout autre aspect : il est beaucoup plus peuplé et plus fertile ; riche en pâturages, en forêts et en champs cultivés, il fournit un revenu considérable, susceptible encore d'accroissement avec le temps. Le terrain plat qui avoisine l'embouchure de l'Oural est exposé à des inondations qui heureusement ne sont pas de longue durée.

Les eaux de l'Oural conviennent tout particulièrement aux poissons de la mer Caspienne et les attirent de préférence à celles des autres fleuves qui se jettent dans cette mer. Le lit du fleuve, d'horiz subonéux

au-dessous d'Ouralsk, et qui plus loin consiste de plus en plus en terre argileuse et en terre noire, se transforme, au-dessus d'Ouralsk, en une couche rocailleuse favorable, dit-on, au dépôt des crabs du poisson, notamment de l'esturgeon (ce sont les œufs de ce dernier qu'on appelle caviar par excellence), quoique la qualité des eaux fluviales et leur tranquillité soient d'ordinaire les conditions essentielles du séjour et de la propagation des poissons. L'ensemblement successif des embouchures de l'Oural et des parties avoisinantes de la mer a exercé aussi une grande influence sur la diminution que l'on a remarquée parmi les poissons rouges, dont l'espèce est de la meilleure qualité. On ne retrouve aujourd'hui que trois des embouchures jadis si nombreuses de ce fleuve, attendu que chaque inondation amène une masse de sable et que l'art n'a pas encore trouvé de moyens pour remédier à cet inconvénient. Depuis l'embouchure de l'Oural jusqu'à une distance de deux ou trois verstes, la mer est si peu profonde qu'on n'a de l'eau que jusqu'à mi-corps.

Le territoire des Kozaks de l'Oural renferme actuellement une population de 75,000 âmes des deux sexes ; les femmes y sont plus nombreuses que les hommes. Dans ce chiffre sont compris plus de 600 Kalmoiks, 1,500 Tatars et 2,500 Bachkirs. Les deux premières catégories ont appartenu de tout temps aux Kozaks de l'Oural ; quant aux Bachkirs, ils leur ont été adjoints plus tard, en raison du voisinage. Dans le nombre total il faut compter aussi quelques Grands-Russes.

Sous le rapport administratif, le pays se divise en huit districts (distances) dont la population est très-égalemeut répartie. La ville d'Ouralsk, qui en forme le centre sous tous les rapports, est la seule cité qu'on y trouve. La quantité de bétail et les divers genres d'industries qu'on exploite en général présentent, en égard à chaque district, des différences notables. On y compte en totalité à peu près 75,000 chevaux ; mais le bétail ne peut être exactement évalué, parce que, en automne et au printemps, les Kozaks achètent aux Kirghiz-Kaïssaks une immense quantité de moutons qu'ils revendent avantageusement aux marchands russes.

Les Kozaks de l'Oural doivent leur origine à des bandes de Kozaks du Don et du Volga qui prirent la fuite devant Mouraschkine, que le tsar Ivan IV avait envoyé, en 1577, châtier ces turbulents partisans. Ces fuyards s'étant partagés en trois bandes, l'une descendit le long de l'embouchure du Volga, jilla la rive septentrionale de la mer Caspienne, et arriva ainsi jusqu'à l'embouchure de l'Yaik, où elle arriva que Saraitchik, l'ancienne capitale de la horde d'Or, n'était pas très-déjà. En 1580, Saraitchik fut incendiée par les Kozaks, et bientôt après ils fondèrent sur des environs de la ville actuelle d'Ouralsk leur première place forte, dont on trouvait encore des traces en 1720. Ces Kozaks vagabonds et rapaces n'y passaient ordinairement que l'hiver, saison pendant laquelle ils se livraient à la pêche, tandis qu'en été ils entreprenaient des courses et des expéditions de pillage et se risquaient même jusque sur la mer Caspienne. On ignore à quelle époque précise ils fondèrent Ouralsk ou Yaitsk, leur capitale actuelle ; mais, à l'époque de leur installation dans cette ville, ils étaient probablement sujets du tsar muscovite Michel Fédorovitch, qui monta sur le trône en 1613, et auquel les Kozaks de l'Oural (de l'Yaik) se soumettent, par crainte de leurs voisins les Khivins et les Tatars, qui les tenaient dans de perpétuelles alarmes. La supposition la plus vraisemblable est qu'Ouralsk fut fondée vers l'année 1622.

Le premier service réel que les Kozaks de l'Oural rendirent en qualité de sujets du tsar de Moscou consista dans le secours prêté par eux au tsar Alexis Mikhaïlovitch contre les Polonais et les Suédois. Ils

agrent ainsi dans le but de se faire pardonner leurs attaques contre les Persans, qui avaient porté plainte auprès du tsar. Ils avaient aussi participé à l'expédition des Kozaks du Don contre Azov. En 1683, ils furent envoyés contre les Dachsirs révoltés; mais c'est surtout depuis Pierre le Grand qu'ils ont pris une part glorieuse à toutes les guerres importantes soutenues par la Russie. Cependant les Kozaks de l'Yaïk, qui avaient été un peuple complètement indépendant dès l'origine de leur colonisation, le furent encore effectivement même après leur soumission au tsar.

Sauf en Sibérie, l'élément kozak, après avoir expulsé les Tatars, n'avait trouvé nulle part un si vaste champ pour son activité et un butin si facile que sur l'Yaïk, et nulle part aussi son ancien esprit de liberté ne s'était conservé avec tant d'énergie.

La révolte de Pougatchev, qui avait choisi de préférence les contrées de l'Oural pour théâtre de ses entreprises audacieuses, devait y trouver de nombreux partisans; cette rébellion étant en effet dirigée contre les réformes introduites par Pierre le Grand et conduite par un homme qui agissait essentiellement sous le nom de Pierre III. Les Kozaks de l'Oural étaient passionnément dévoués au principe que proclamait Pougatchev; et le hardi conspirateur, qui se faisait passer pour le souverain légitime, haranguait comme tel les Kozaks qu'il attirait à lui en leur promettant le rétablissement de leurs anciens droits et privilèges, leur faisant ainsi entrevoir en perspective une récompense conforme à leurs vœux les plus ardents. La sympathie que Pougatchev chercha et qu'il rencontra parmi les Kozaks de l'Oural trouva de nouveaux aliments dans la nombreuse colonie des strélistes rebelles, qui avaient participé aux troubles politiques et religieux de Moscou sous le règne de Pierre le Grand. L'important transfèrement des strélistes avait en général contribué puissamment à affermir chez les Kozaks de l'Oural l'élément russe, qui s'est maintenu parmi eux jusqu'à nos jours. Après la répression, en 1775, de ce dangereux soulèvement qui avait de vastes ramifications dans les gouvernements orientaux de la Russie d'Europe, on donna aux Kozaks de l'Oural une organisation toute nouvelle et à leur capitale le nom qu'elle porte actuellement, en sorte que l'ancienne dénomination provenant de l'Yaïk disparut complètement.

La frontière de la Russie longeant le fleuve Oural, qui était encore, dans le premier quart de ce siècle, souvent menacée par les Kirghiz de la Petite Horde, est maintenant presque tout à fait garantie par les postes de Kozaks qui ont été placés fort avant dans la steppe, et par de petits forts construits jusqu'au lac d'Aral même et au Syr-Daria. Quoique la Petite Horde des Kirghiz, qui avoisine immédiatement les Kozaks, ne soit pas celle de tous les Kirghiz-Katsaks qui se distingue le plus par son humeur pacifique, elle se borne pourtant à quelques attaques partielles qui ont le pillage pour but, et toute hostilité déclarée a cessé depuis longtemps. Tandis que naguère encore les femmes kozaks, en faisant paître le bétail au bord de l'Oural, étaient enlevées par les Kirghiz au moyen de lacs pareils à ceux qu'ils passent au cou des chevaux sauvages, le calme et la sécurité régnaient partout aujourd'hui dans ces contrées; les Kirghiz vivent avec les Kozaks dans des relations amicales et même intimes, et viennent chez leurs voisins pour s'engager comme ouvriers ou faire le commerce des bestiaux. Il en résulte que tous les petits forts (avant-postes) établis le long de l'Oural, celui de Gouriev même, n'ont presque plus d'importance comme positions militaires. L'élément kozak lui-même a perdu le but principal et pour ainsi dire la condition de son existence, qui était la surveillance des frontières et le soin d'écarter le péril qui menaçait incessamment ses propres foyers. Quoique un assez vaste champ soit encore ouvert à leur activité, leurs expéditions dans la steppe des Kirghiz et le service dans les forts qui la protègent n'ont plus qu'une importance secondaire, et l'esprit guerrier des Kozaks de l'Oural finira par disparaître aussi, comme chez leurs frères du Don, parce que leur éloignement de la frontière leur a enlevé le nerf et l'impulsion qui forment l'essence de l'élément kozak.

Vers la moitié du siècle dernier, les Kozaks de l'Oural n'habitaient qu'Ouralsk (nommé alors Yatski-Gorodok) et les environs les plus rapprochés de cette ville. A cette époque, ils ne possédaient point encore en toute propriété la partie inférieure du fleuve Oural, dont la rive gauche était habitée par des Kirghiz nomades et la rive droite par des Kalmoûks. Sur l'une des embouchures du fleuve se trouvait le bourg de

Gouriev, bâti depuis longtemps, et à une verste au-dessus du fort actuel, un outchong (barrage) avait été placé par le gouvernement russe en travers du fleuve, pour empêcher les gros poissons de remonter jusqu'au territoire des Kozaks.

Le nombre de ces Kozaks n'excédait pas alors 3,000 hommes en état de porter les armes, et ils ne surveillaient que la partie de la ligne avoisinant leurs demeures. Dans la crainte de de nouveaux veus, envoyés pour la garde de toute la rive de l'Oural, ne portassent encore préjudice aux profits de leur pêche, les Kozaks construisirent de leur propre mouvement quelques nouveaux forts, en se chargeant de la garde du fleuve jusqu'à son embouchure; mais ils demandèrent, en compensation, à être affranchis de tout autre service et réclamèrent le droit de percer l'outchong construit au travers de l'Oural, près du fort Gouriev. En conséquence, l'occupation de l'Oural inférieur, confirmée en 1743 par l'impératrice Elisabeth, fut pour les Kozaks moins un agrandissement de leurs possessions qu'une nouvelle charge qu'ils acceptèrent, à la vérité volontairement, mais dans le but de détourner un mal plus grand, celui de voir le cours inférieur de l'Oural, qui pourvoyait seul à leur subsistance, tomber en d'autres mains. Aussi les Kozaks considérèrent-ils pendant longtemps les avant-postes et les forts du cours inférieur de l'Oural comme des colonies qu'ils surveillaient d'un œil jaloux, afin que leurs habitants ne portassent point de préjudice à la métropole d'Ouralsk, leur vraie patrie. Ils s'opposèrent de même autant qu'ils le purent à l'extension de la pêche sur le cours inférieur du fleuve, et particulièrement sur la mer. L'outchong de Gouriev fut cédé aux Kozaks en 1753 par la couronne, moyennant une somme minime, pour être exploité par eux; mais les côtes et la mer elle-même ne furent enclavées dans leur territoire qu'en 1803, lorsqu'on les constitua généralement sur des bases toutes différentes. Les impôts de diverse nature prélevés autrefois dans le pays furent alors remplacés par une remise sur le produit de la pêche, qui se paye aujourd'hui encore au gouvernement russe.

Dans l'intérêt même des Kozaks de l'Oural, l'ancienne contribution payée à la couronne a été remplacée par une taxe prélevée à Ouralsk sur chaque pond de poisson salé et de caviar non frais préparé pour l'exportation. Cet impôt est affermé par l'autorité à des Kozaks et a rapporté à l'Etat, depuis l'application des nouveaux règlements, 46,800 roubles par année. Pour garantir le chiffre de ce revenu, il a été ordonné de faire passer par Ouralsk tous les poissons et tout le caviar frais ou salé que l'on dirige sur quelque partie que ce soit de l'empire russe.

Les conditions du service des Kozaks de l'Oural sont réglées d'une façon fort singulière; elles sont, en effet, étroitement liées au droit de pêche, à l'usufruit du sol, etc., et datent encore des anciens temps. Dès qu'il a atteint sa dix-huitième année, chaque Kozak est nominativement au service et doit y rester pendant vingt-cinq ans (cette condition a reçu quelques modifications); mais, de fait, son service est loin d'être aussi long et ne dure qu'autant que les événements l'exigent. Quant au service effectif, les Kozaks de l'Oural ne sont pas choisis par numéros d'ordre comme chez les autres Kozaks; ils s'engagent par hail volontaire. Lorsque, par exemple, le quart de tous ceux qui composent le service effectif est appelé aux armes, trois Kozaks se cotisent pour en fournir un quatrième, à un prix qui n'est pas fixé d'avance, mais qu'on règle d'après la durée et les difficultés du service à remplir, ainsi que d'après la localité où il doit s'effectuer. De cette façon, une partie seulement des Kozaks fait personnellement le service et reçoit en compensation une indemnité de ceux qui sont restés dans leurs foyers, lesquels, par contre, jouissent de l'avantage de pouvoir en toute tranquillité occuper de leur pêche et de leurs autres intérêts matériels. Ces sortes de contrats ne concernent d'ailleurs que les simples Kozaks et les sous-officiers (ourédniks); les officiers en sont exclus et ont le droit de participer à la pêche lorsqu'ils sont dans leurs foyers et qu'ils n'en sont pas empêchés par le service effectif. Tous les Kozaks qui ont servi vingt-cinq ans reçoivent le nom de démissionnaires, que leur service ait été actif ou non; ils prennent part à la pêche moyennant une taxe. Ainsi qu'il a été dit ci-dessus, ce remplacement ne se pratique que chez les Kozaks de l'Oural et s'accorde avec l'état particulier du pays, car c'est grâce à ce système qu'ils fournissent un chiffre de troupes relativement si élevé, c'est-à-dire à peu près 2,000 hommes pour le service

extérieur et environ 800 dans les forêts de la steppe et à l'intérieur, sans que ce soit une charge trop lourde pour le pays. Un remplaçant fourni dans ces conditions pour la ligne de l'Oural coûte environ 100 roubles; pour la garde intérieure, 60 roubles; et en dehors du territoire des Kozaks, de 150 à 200 roubles, selon les circonstances. Pour ceux qui sont destinés à l'escadron de la garde à St-Petersbourg, le prix s'élève jusqu'à 300 roubles. Ces prix sont débattus d'après les offres faites, mais ne sont néanmoins fixés définitivement que par le commandant des troupes à Ouralak. Dans l'espace de trente jours, les régiments qui doivent être fournis peuvent être formés, puis équipés à Ouralak et prêts à partir.

Les Kozaks de l'Oural sont en général robustes et de belle race. Les privations et les fatigues auxquelles ils sont soumis dès leur jeunesse, ainsi que la variété de leurs travaux, leur donnent de l'adresse, augmentent leur force morale et physique et contribuent au développement de leur bon sens naturel. Ils vivent dans des stanitsas ou villages de cent à deux cents maisons; ces villages sont séparés les uns des autres par une distance de 15 à 20 verstes.

Leur costume est celui de tous les Kozaks en général, c'est-à-dire de larges pantalons, une casaque et un bonnet circaisien récemment adopté; c'est une coiffure noire en drap de couleur, garnie d'une large bordure en fine laine de mouton noir. Ils sont armés d'un sabre sans garde, de forme circaisienne (chachka), propre à trancher plutôt qu'à frapper; d'une courte carabine qu'ils placent sur leur dos, d'un pistolet et d'une pique. Lorsque le Kozak n'est pas au service actif, il porte plusieurs robes longues les unes sur les autres, comme les Kirghiz; et en hiver, une pelisse de mouton, ainsi que le bonnet cylindrique, qui était jadis d'un usage général.

Le costume des femmes se rapproche beaucoup du costume russe, avec un grand nombre d'accessoires tatars. Il consiste principalement en un sarafane dont l'étoffe varie selon les moyens de celle qui le porte; cette étoffe, souvent très-précieuse, est garnie sur le devant d'un double galon d'or ou d'argent qui descend jusqu'au bas du vêtement, et d'une rangée de boutons. Cette garniture se prolonge sur le devant et un peu sur les côtés. Mais la coupe du sarafane est toute différente de celui des Russes; il est taillé en biais, très-ample par le bas, et si étroit par le haut que, pour le revêtir, on est obligé de lever les bras au-dessus de la tête. Une large ceinture dessine avantageusement la taille, et les nombreux petits plis auxquels elle donne lieu sont soigneusement arrangés sur le dos. Ce que ce vêtement a de particulier, ce sont les amples manches à la manière tatar, en étoffe légère, qui commencent à l'encolure; elles se mettent séparément et masquent les larges ouvertures faites au sarafane pour laisser passer les bras; mais elles donnent aux épaules une apparence excessivement étroite. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est la coiffure: elle consiste dans la soroka, qui entoure la tête en se rattachant aux deux oreilles et est brochée de diverses couleurs, ou en un petit bonnet rond posé sur le haut de la tête et qui couvre les tresses de cheveux; ou l'attache avec un petit mouchoir dont les bouts pendent sur la nuque.

Dans les contrées du fleuve Oural, notamment vers le sud, les femmes kozaks ont, dans leur extérieur et dans leur manière d'être vis-à-vis des hommes, le cachet des femmes kirghizes, dont elles sont issues pour la plupart. On retrouve en général encore distinctement, même à Ouralak, dans la vie domestique des femmes, les habitudes orientales, qui les tiennent isolées et tout à fait étrangères aux affaires du monde extérieur. On prononce l'anathème sur tout ce qui ne répond pas aux idées, aux mœurs et aux coutumes immuables et souvent très-originales de l'ancien temps.

La démarche des femmes est forte vive; elles font de très-petits pas, comme si elles ne pouvaient avancer que par le mouvement des bras; elles tiennent toujours un mouchoir à la main. Pour saluer, elles se contentent d'une légère inclination de tête.

L'existence des Kozaks, leurs mœurs et leurs usages nous offrent encore beaucoup d'analogie avec ceux des ancêtres Russes; mais l'extension des rapports sociaux et la variété des circonstances qui peuvent surgir amèneront nécessairement bien des changements à cet état de choses. D'un caractère bon, sûr, honnête, mais paresseux, le Kozak de l'Oural

est très-hospitalier; dans les réunions, il ne recule devant aucune dépense, mais il exige que le bon goût et l'abondance règnent en toutes choses. Les Kozaks de l'Oural aiment la splendeur, le luxe, la somptuosité; ils dissipent aisément ce qu'ils ont acquis, non pas d'une manière égoïste et qui ne profite qu'à eux seuls, mais pour honorer et fêter leurs amis. Il n'y a pas longtemps encore, il n'acceptait aucune rétribution du voyageur qu'il hébergeait, pas même des rouliers qui passaient et dont on nourrissait également les chevaux sans rien exiger pour la dépense. La multiplicité des relations a fait abolir insensiblement cette touchante coutume; toutefois, jusqu'à ce jour encore, le Kozak n'exige rien pour l'entretien des personnes qui logent, en passant, dans sa maison, et c'est tout au plus s'il consent à accepter une légère indemnité volontairement offerte. Actuellement on fait beaucoup d'efforts pour répandre les lumières par la lecture et l'écriture parmi les simples Kozaks; on encourage la formation de bibliothèques, l'établissement de cercles de lecture, les théâtres, les réunions et les promenades pour les officiers et leurs familles, et c'est une chose digne de remarque que de voir avec quel élan et quel intérêt sont accueillis, compris et récompensés ces nobles efforts. Le noyau reste intact et l'on n'agit que sur l'écorce, afin que la plante puisse germer et porter de bons fruits.

Il y a chez les Kozaks de l'Oural, comme chez les autres Kozaks, et surtout ceux du Don, non-seulement beaucoup de vieux croyants, c'est-à-dire des dissidents aux réformes religieuses introduites par Nikon, mais aussi beaucoup de raskolniks. Ces derniers se trouvent principalement dans les districts d'Iletsk et de Sakmarsk, qui autrefois ne faisaient pas partie du territoire kozak et dont les habitants actuels émigrèrent directement de la Grande-Russie. Bien qu'il soit fort difficile et même impossible de donner à cet égard des renseignements exacts, on peut cependant fixer approximativement de la manière suivante l'évaluation des membres affiliés aux différentes confessions: adhérents à l'Église russe, 2,000 âmes; yédoïnovtes (vieux croyants), 50,000; raskolniks (sectes hérétiques), 18,000. Outre le grand nombre d'institutions bienfaisantes qui ont donné une nouvelle vie à l'élément kozak et qui, tout en ménageant le plus possible le sentiment national, ont provoqué l'action et le progrès dans toutes les directions, l'ataman actuel, le général Stalypine, a sollicité et obtenu tout récemment du gouvernement la permission pour les yédoïnovtes de se reconstruire des églises particulières et de choisir eux-mêmes leurs prêtres. Cette décision, aussi digne d'éloges que judicieuse et grave dans ses conséquences, a fait faire un pas immense à la civilisation; elle concilie par une sage tolérance les doctrines opposées, et arrivera ainsi à les effacer insensiblement. Déjà l'on rencontre parmi les officiers des Kozaks de l'Oural beaucoup d'hommes pleins de zèle et d'instruction. Quant aux particularités du schisme basé presque exclusivement sur l'extérieur, elles sont surtout saillantes chez les simples Kozaks: c'est ainsi que la barbe leur sert de signe pour indiquer leur croyance. Une fois déjà le raskol semblait vouloir diminuer; mais le choléra de 1848 annula tous les efforts tentés par les missionnaires; car les Kozaks envisagèrent cette maladie comme un châtiment envoyé par un mauvais génie pour les punir de leur apostasie. A cet égard, c'est le sexe féminin qui se montre le plus opiniâtre: sa position sociale est moins émanicipée encore que dans le reste de la Russie, et, malgré leurs dispositions naturelles, les femmes persistent, par la force de l'habitude, dans l'isolement et l'ignorance qui ont pris leur source dans un siècle de barbarie et repoussent avec méfiance toute innovation. Elles tiennent beaucoup aussi à leur costume national, riche et gracieux, à l'exception de la coiffure, non-seulement par goût ou par penchant pour les anciennes coutumes, mais surtout parce qu'elles considèrent les vêtements des femmes européennes comme un costume entaché de péché, comme une invention du diable.

Les Kozaks raskolniks sont en général très-fanatiques: quiconque ne porte pas de barbe et ne fait pas le signe de la croix avec les trois doigts prescrits est détesté comme un réprouvé et n'a pas la permission de se servir, pour boire ou pour manger, des ustensiles de ses camarades. Quoique vivant depuis longtemps dans le voisinage rapproché des Kirghiz et entretenant des rapports intimes avec eux, ils les regardent néanmoins comme au-dessous des chiens, comme des créatures sans âme; ils tiennent même pour un péché de dire qu'un Kirghiz soit mort: ils disent de lui comme d'un animal, qu'il est crevé. Ils ne reconnaissent une âme aux Kirghiz que lorsque ceux-ci peuvent leur être de

quelque utilité. Parmi les raskoliuks, les partisans d'une secte ne mangent même pas avec ceux d'une autre secte; lorsqu'un Kirghiz entre dans la chambre, on voile les images des saints. Le talac est sévèrement défendu comme une substance diabolique provenant d'une plante impure. Les raskoliuks ont des écoles particulières dans lesquelles, depuis le matin jusqu'au soir, on enseigne uniquement à apprendre par cœur; mais malgré tout ce que l'on peut raisonnablement trouver à critiquer dans ce singulier système d'enseignement, ces écoles ont au moins produit un résultat, c'est que les sectaires savent presque tous lire.

La possession d'un grand territoire, des rapports fréquents avec l'intérieur de la Russie et un commerce d'échange assez considérable avec les Kirghiz, offrent aux Kozaks de l'Oural diverses branches d'industrie susceptibles de s'accroître dans de vastes proportions. En attendant, la pêche dans l'Oural et sur les côtes de la mer Caspienne est encore pour eux la mine la plus productive et offre dans son exploitation l'intéressant tableau d'une organisation analogue à celle de l'ancienne administration communale russe, bien digne assurément, par sa singularité, de capter l'attention.

La pêche des Kozaks de l'Oural produit un bénéfice équivalent à la cinquième partie du revenu de toute la mer Caspienne, et qui, non compris la consommation qui se fait sur les lieux, rapporte environ 1,200,000 roubles. La source principale de cette richesse provient de l'Oural, qui est le seul, parmi les fleuves remarquables de l'Europe, que l'on utilise exclusivement pour la pêche, à laquelle on a sacrifié tous les autres avantages que l'homme tire ordinairement des cours d'eau. En conséquence, l'Oural représente en quelque sorte le tableau de la vie primitive, vierge encore de toute sociabilité. Les entraves de la civilisation semblent avoir respecté cette indépendance du fleuve autant que celle des Kozaks ses habitants, qui forment avec lui un ensemble plein d'harmonie dont les destinées sont tellement unies entre elles qu'aucune des parties qui constituent cet ensemble ne saurait subir une réforme quelconque sans que toutes les autres n'en ressentent à l'instant le contre-coup. Les Kozaks de l'Oural, qui représentent l'antique commune russe, se sentiraient dans leur état exceptionnel tant que rien n'entraverait le libre cours de l'Oural; mais leur organisation tombera aussitôt que la vapeur, qui nivelle toutes choses, aura envahi ce beau fleuve et l'aura soumis à sa puissance. L'action rapide de cette force irrésistible, en se développant sur cette grande ligne qui sépare l'Europe de l'Asie, épouvantera, par son fracas et sa fumée, les délicieux poissons de l'Oural et finira par les détruire. C'est alors que les relations de la vie communale et les mœurs patriarcales de la Russie ancienne disparaîtront, absorbées dans l'uniformité des mœurs de la Russie actuelle, et feront place à l'esprit industriel de notre époque, qui agit si puissamment sur tous les enfants de l'Europe. Puisse le cœur ne pas payer un jour ce que la tête y gagnera!

Le fleuve Oural ne connaît ni navires, ni radeaux, ni moulins à eau, ni fabriques; aucun canot ne glisse sur ses ondes, à moins que ce ne soit pour en retirer les poissons qu'il livre si libéralement à l'avidité de l'homme. Sur un parcours de 600 verstes il n'existe que deux passages à travers le fleuve: un pont près d'Ouralsk et un bac près de Gouriev; ce sont les deux points où le commerce d'échange avec les Kirghiz-Kaisals est le plus considérable. A partir d'une centaine de verstes au-dessus d'Ouralsk, jusqu'à la mer Caspienne, on y comprend une grande partie de cette mer, ainsi que tous les fleuves et lacs du pays des Kozaks, et même ceux qui touchent à la steppe des Kirghiz, le fleuve Oural appartient exclusivement, ainsi que le territoire qui en dépend sur la rive droite, à la totalité des Kozaks de l'Oural, et aucune portion de cette propriété générale n'est distraite en faveur d'un individu quelconque ou même d'une commune au détriment des autres.

Danilevski s'exprime à cet égard dans les termes suivants: « On ne trouve nulle part aucun mode de répartition aussi légal et aussi juste, pour la jouissance des dons de la nature que l'homme recueille à son profit, sans être tenu à aucun effort pour en augmenter le produit, que sur le fleuve Oural; c'est là que, dans des régions inhabitées, l'association kozoake, agissant sur un terrain libre, d'après sa propre volonté et sans aucune restriction, donna, sur une vaste échelle, un libre essor à cette idée mère inhérente aux tribus slaves, sur l'usage et la jous-

sance des propriétés en commun. Mais lorsque cette propriété consiste en un cours fluvial de 600 verstes, en une partie de mer de 9,000 verstes carrées et beaucoup de rivières et de lacs, dont le possesseur est représenté par une société de plusieurs milliers d'individus, l'exploitation d'une semblable propriété doit être basée sur une administration très-sage pour ne pas devenir arbitraire et rester équitable pour tous. »

Les particularités de cette exploitation commune dans des proportions colossales nous frappent aussi bien sous le rapport des différents modes adoptés pour la pêche que sous celui des diverses manières dont se fait le partage du gain. Il existe pour tous ces cas possibles des règlements sévères et précis, conformes aux circonstances de lieu et de temps, et strictement exécutés, nonobstant quelques abus de peu d'importance. Les statuts qui concernent la pêche, et qui sont encore à présent en vigueur, ne sont nullement basés sur des lois théoriques; mais ils se sont depuis longtemps établis par l'usage et développés par la pratique, sous l'influence de toute l'association kozoake, dans les assemblées des communes (ceresles kozoaks), où l'on traitait généralement toutes les affaires, celles relatives à la pêche aussi bien que les autres. La tradition et une constante habitude ont identifié la loi avec l'existence et l'intérêt de chaque individu, de telle sorte qu'elle apparait, non comme un élément hétérogène et hostile, mais comme un droit et un bienfait pour tous les membres de l'association. La loi et les règlements font donc partie intégrante de l'existence du Kozak; ils reflètent exactement son droit et sa position comme membre de toute la confrérie. Quoique l'administration militaire des Kozaks de l'Oural se soit chargée de la surveillance et de l'initiative des décisions sur les affaires de pêche, elle n'introduit cependant de changements ou de modifications dans les coutumes établies que du consentement des Kozaks et conformément aux circonstances.

Les principales espèces de poissons que l'on pêche dans les eaux du pays des Kozaks de l'Oural consistent en poissons rouges (c'est la meilleure qualité): l'esturgeon grand et petit avec ses variétés, le chip et la sévrone; et en poissons noirs (qualité plus ordinaire): le sandat (en russe soudak), la brème, le sazan (sorte de carpe), etc.

Les Kozaks nomment yatov les endroits particuliers du fleuve où se rassemblent les poissons: ils diffèrent pour les poissons rouges et pour les noirs. Tant que l'eau n'est pas couverte par la glace, les poissons se montrent dans ces yatovs souvent à la surface de l'eau, surtout le matin; lorsqu'elle commence à geler, ils plongent, sans aller cependant jusqu'au fond. Tant que la glace reste transparente, c'est-à-dire lorsqu'elle n'est pas encore couverte de neige, les Kozaks chargés de la garde du fleuve se traitent sur le ventre jusqu'au yatov et frappent violemment la glace avec un bâton, afin de reconnaître la quantité de poissons qu'elle recouvre; ceux-ci, effrayés par le bruit, remontent immédiatement du fond de l'eau à la surface et se tournent de côté en appliquant leurs ouïes à la glace, comme pour reconnaître la cause de ce bruit qui trouble leur tranquillité. Presque tout le poisson qui se trouve dans le yatov est pris en hiver avec le harpon. On a remarqué que les poissons qui viennent en été et en automne dans le fleuve y séjournent durant tout l'hiver et ne s'en retournent pas si vite que ceux qui y viennent au printemps; c'est à cette particularité qu'on attribue la différence qui existe entre la pêche du printemps et celle de l'hiver.

Les pêcheries des Kozaks peuvent être considérées sous deux points de vue différents, celui du produit et celui de la répartition du gain. On peut ainsi les diviser, premièrement, en pêcheries où les intéressés se rassemblent à des termes et en des lieux fixes, afin de se livrer à leur industrie sous le contrôle d'un chef, ataman des pêcheries; secondement, en opérations où chacun pêche pour son propre compte ou s'associe à quelques autres (artel) pour partager ensemble les profits. Ces dernières exploitations ne sont assujetties à aucune surveillance particulière ni en général aux règlements sévères auxquels les autres sont soumises. Pour celles-ci, en effet, l'époque où la pêche doit s'ouvrir et se terminer est toujours fixée avec une exactitude extrême, d'une part pour ne pas interrompre l'immigration des poissons dans l'Oural, et d'autre part, pour donner aux Kozaks le temps de se préparer convenablement à cette importante industrie.

A cette catégorie appartiennent toutes les pêcheries importantes. Celles qui se font sur l'Oural ou en pleine mer donnent le produit le plus considérable. La seconde catégorie des pêcheries, non soumise à un



Desin. d'après l'original de M. Timin par Karpoff.

Impr. par J. B. Roth à Munich.

УРАЛЬСКІЙ КАЗАКЪ
(ВЪ СТЕПИ.)

Cosaque de l'Oural
(Costume de la Steppe.)

terme fixe, a beaucoup moins d'importance et son champ d'activité est restreint spécialement à la saison du printemps et à l'exploitation dans le fleuve Oural ainsi que dans les contrées basses qu'il arrose.

Pendant les quatre mois d'été où toute pêche est interdite, les poissons se rassemblent tranquillement dans les yatzos, ce qui augmente en automne et en hiver le produit de la pêche pour les Kozaks en général, et par suite la part de gain de chaque Kozak en particulier. On voit dans cette manière de procéder que les Kozaks savent faire momentanément le judicieux sacrifice de leur intérêt individuel en vue du profit général qui doit en résulter pour l'avenir, et qu'ils offrent ainsi l'exemple d'un esprit de corps, d'un tact et d'une économie administrative qu'on ne retrouve que bien rarement ailleurs et nulle part en de semblables proportions.

La participation à toutes les pêches est accordée à tous les Kozaks qui sont encore au service ainsi qu'aux démissionnaires, lorsqu'ils sont présents, c'est-à-dire établis dans le pays; ils ne peuvent prendre part à certaines pêches que personnellement; quelques-uns ont le droit de se faire remplacer. Mais comme tous les Kozaks qui sont en activité de service ne peuvent pas participer aux pêches, lors même qu'ils servent dans leur propre pays, ceux-ci obtiennent en compensation une permission gratuite pour la pêche au harpon (les Kozaks démissionnaires payent 3 roubles pour le même objet), et, dans la pêche nommée kourkhaï, ils ont le droit de tendre plus de filets que les démissionnaires. L'argent que rapportent les certificats de permission est distribué entre les Kozaks au service qui ne peuvent pas participer à la pêche au harpon, la plus productive de toutes. De cette manière, la répartition générale des produits de la pêche est, en principe et en fait, la base matérielle sur laquelle est assis l'impôt payé par les Kozaks, exactement comme l'est pour l'impôt des paysans le territoire divisé entre les membres d'une commune.

La pêche au harpon, la plus singulière de toutes les pêches des Kozaks de l'Oural, a lieu dans de certains endroits marqués et commence chaque jour à un signal donné pour tous ceux qui ont le droit d'y participer et qui sont déjà placés sur le rivage.

Dès qu'arrive le jour fixé pour le commencement de la pêche, dit Wangehenin de Qualen, et que l'ataman des pêcheries a été désigné, l'assemblée est dans l'attente et dans la plus grande agitation. La joie trouble le sommeil de plus d'un Kozak, et bien avant le lever du soleil on prépare et on rôtit les viandes, on mange et l'on boit copieusement. Dès que l'aube paraît, des milliers de Kozaks se rendent sur le rivage, à l'endroit désigné pour la pêche. Ils y sont suivis par une masse de Russes et de Kirghiz à gages, qui ont pour mission de soigner les chevaux, de dresser les tentes ou youtes de feutre, de faire des feux, et de s'acquitter, en un mot, de tous les travaux qui ne ressortent pas directement de la pêche; dont le Kozak est exclusivement occupé. Derrière eux viennent de longues caravanes de marchands russes d'Ouralsk et d'autres contrées, accompagnés de beaucoup de chariots et d'ouvriers. Ces marchands suivent continuellement la pêche, achètent aux Kozaks le poisson dès qu'il sort de l'eau, en enlèvent le caviar, le salet et le mettent en tonneaux; puis, après avoir retiré la colle, ils font geler le poisson ou le salent, afin de pouvoir ensuite le transporter, le plus rapidement possible, dans l'intérieur de l'empire. Les pêcheurs sont en outre toujours escortés dans leur marche par une quantité de trafiquants de toute espèce et de vivandiers qui dressent sur le rivage leurs tentes partatives où ils vendent de l'avoine et du foin, du pain et des pâtisseries, des noix, du pain d'épice et autres comestibles, tout en servant simultanément aux consommateurs du thé et de l'eau-de-vie. Lorsque cette longue caravane d'hommes et d'animaux a enfin atteint le rivage, on construit à la hâte de cinq cents à mille youtes de feutre, de tentes légères et autres baraques, et cette espèce de campement suit la pêche dans sa marche vers le bas du fleuve. La plus grande animation règne dans le camp; le rivage est couvert d'une nombreuse population. Enfin, tout est à sa place; le canon qui doit donner le signal est chargé et l'artilleur se tient près de sa pièce, la mèche allumée et prêt à faire feu. Alors les Kozaks reçoivent l'ordre de se ranger en longues files sur les deux rives du fleuve, pour y attendre le signal de l'ouverture de la pêche. Chaque Kozak, muni de ses harpons et de ses leviers, se range sur le rivage, soit à l'endroit où il trouve de la place, soit à celui où, à cause de la profondeur du

fleuve, il espère trouver beaucoup de poissons. Lorsque tout est disposé et que les Kozaks sont rassemblés sur les deux rives de l'Oural couvert d'une glace solide, l'ataman de la pêche quite enfin sa tente et se dirige lentement vers le milieu du fleuve, où aucun Kozak n'a osé mettre le pied avant que le canon ait donné le signal. Alors règne dans toute cette foule le plus profond silence; tous sont dans l'attente, et chacun, le corps penché en avant, semble prêt à s'élaner. C'est un spectacle du plus vif intérêt que celui de ces hommes, pleins de vigueur et d'anxiété, retenant leur souffle et en proie à une extrême surexcitation. Tous les visages rayonnent de joie et de désir, tous les regards sont ardemment fixés sur l'endroit du fleuve choisi à l'avance, ou dirigés vers l'ataman de la pêche, qui doit donner l'ordre du signal. Celui-ci, cependant, ne se hâte point et passe tranquillement d'une rive à l'autre, dans des directions différentes, pour tromper l'impatience des Kozaks. S'il se trouve par hasard que l'ataman militaire soit présent, celui de la pêche se découvre et s'incline respectueusement dans la direction de cette autorité suprême des Kozaks. Enfin, après beaucoup de tergiversations, il donne ce fameux signal par un geste qui n'est connu que de l'artilleur et de lui-même.

«Le canon gronde, et à peine en a-t-on vu la fumée qu'un vacarme vraiment infernal remplit aussitôt les airs; car tous les Kozaks en masse se précipitent pile-mêle sur la glace en poussant de bruyantes clamours. Chacun s'efforce et se hâte avec une sorte de furie d'atteindre la place qu'il a choisie d'avance; et s'il a été prévenu, il se dirige vers un autre endroit, selon que le permettent la presse, le hasard et l'espace. En un instant on a percé dans la glace une infinité de trous de quelques pieds de diamètre et distants à peine de trois à quatre pieds les uns des autres. Alors s'élève une vraie forêt de harpons qui, introduits dans ces ouvertures jusqu'à un ou deux pieds de distance du fond du fleuve, indiquent aux Kozaks lorsqu'un poisson dépasse le crochet ou touche la perche à laquelle il est attaché. Averti, le pêcheur retire le harpon par un mouvement rapide, le crochet aigu saisit le poisson sous le ventre, s'enfonce dans les chairs, et la proie est prise; on agrandit l'ouverture pratiquée dans la glace, on saisit plus solidement encore le poisson au moyen de petits crochets, et, avec l'aide d'un ou de plusieurs autres Kozaks, on le hisse enfin sur la glace. Troublés par les évolutions et les cris de tant d'individus, par la rupture de la glace et par les milliers de longues perches plongées dans la profondeur des eaux, les poissons sortent de leurs retraites, passent et repassent en tous sens avec inquiétude, et finissent toujours par venir se prendre aux crochets; aussi la glace est-elle bientôt toute couverte de sang. Sur le rivage s'accroissent des tas de poissons; car aussitôt qu'on en a retiré un de l'eau, des marchands apparaissent pour l'acheter au Kozak et en trafiquer. Cela se fait même souvent pendant que le poisson est encore sous l'eau et que l'on ne connaît pas encore sa grosseur; c'est alors une vente au hasard. Il arrive parfois qu'un chip au long museau ou un grand silure de six à huit pouds, se trouvant pris, est retenu par le harpon au fond de l'eau. Comme le silure est peu estimé et ne fournit pas de caviar, le pêcheur expérimenté, qui, sans avoir vu sa capture, l'a déjà reconnue au toucher et aux oscillations du crochet, propose avec beaucoup d'adresse la vente au hasard de ce poisson. S'il a affaire à un acquéreur inexpérimenté, il lui met en main la perche du harpon; celui-ci, qui juge de la grandeur du poisson par les secousses qu'il imprime à la perche, achète la proie qu'il croit être un grand esturgeon. Un Kozak attend quelquefois plusieurs heures avant qu'un seul poisson ait touché sa perche. Il retire enfin son harpon pour choisir un autre endroit. Mais à peine a-t-il abandonné sa place qu'un autre l'occupe déjà, et que souvent, favorisé par une chance heureuse, dès qu'il a descendu son crochet dans l'eau, il Pen retire avec le plus magnifique poisson. Si le Kozak est resté assez longtemps sans rien prendre, il sonde prudemment l'eau du fleuve avec son crochet, et si un poisson touche sa perche en passant, il essaye de l'accrocher par un coup vigoureux. Lorsque le poisson est trop grand et qu'il fait beaucoup de mouvements et d'efforts pour chercher à se dégager, ce qui lui réussit souvent, surtout si le crochet ne l'a atteint qu'à la queue, le Kozak appelle à son secours son plus proche voisin. On prend alors le second harpon, et le poisson est hissé sur la glace, grâce à ces efforts réunis.

«La pêche la plus difficile et qui exige le plus de prudence est celle des grands esturgeons de 15 à 20 pouds (800 livres). Si un tel poisson

géant est épouvanté par le bruit inaccoutumé qui se fait sur la glace, il vient sautant à la surface pour voir ce qui s'y passe ou nage sournoué entre deux eaux. S'il vient à toucher à la perche dont le crochet plonge dans l'eau à une profondeur de 4 à 5 saignées, il faut beaucoup d'adresse et d'agilité pour retirer très-vite le crochet, de manière à pouvoir saisir le poisson sous le ventre. Il arrive souvent que le poids d'un si gros poisson brise la perche et que le fugitif va se prendre au crochet d'un voisin, qu'il brise également en cherchant à fuir, ce qui néanmoins lui réussit rarement; car des harpons étant enfoncés partout dans le fleuve, le passage d'un si grand poisson produit un émoi général; tous les pêcheurs sont attentifs à remarquer l'endroit où remue la perche, et souvent le fuyard, repris avec de grands cris de triomphe et tiré sur la glace malgré ses efforts pour échapper, vient tomber entre les mains des marchands, qui attendaient impatiemment une si belle proie.

« Cette singulière vie de pêcheur a un attrait si particulier pour l'observateur étranger qu'il ne peut se lasser de regarder ni d'admirer les façons alertes et l'intelligence que déploient les Kozaks dans cette opération si importante pour eux. Il arrive quelquefois que par une forte gelée, un des leviers en fer tombe dans le fleuve; par une des ouvertures pratiquées sur la glace. Cet incident n'est pour eux que la moindre des choses : le premier Kozak venu se dépouille de ses vêtements, se fait passer une corde autour des reins, plonge au fond de l'eau, retrouve le levier et est ramené par ses camarades sur la glace; il se rhabille promptement, fait le signe de la croix, avale parfois une gorgée d'eau-de-vie, et retourne tranquillement à sa pêche, comme si rien ne s'était passé. »

La pêche au harpon se divise en grande et en petite pêche; toutes deux durent plusieurs jours et sont interrompues pendant un court intervalle nécessaire pour renouveler les vivres.

Sept mille Kozaks prennent habituellement une part directe à cette pêche, qui joint parmi eux d'une grande popularité, car elle fournit aux plus pauvres le moyen de s'enrichir assez promptement. S'il faut en croire la tradition, il arrivait autrefois que par une seule ouverture dans la glace on retirait jusqu'à quarante poissons; aujourd'hui encore, dans des circonstances favorables, on peut, avec une chance heureuse et beaucoup d'adresse, gagner 100 roubles en un quart d'heure. Lorsqu'un yotov est épuisé, les Kozaks se rendent vers celui qui en est le plus rapproché, sur des chevaux qui les attendent au rivage, et continuent ainsi successivement l'exploration de tous les yatovs, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à une limite marquée par eux, au-delà de laquelle, avant l'ouverture de la pêche, on a tendu à travers le fleuve des filets où viennent se prendre les poissons échappés au harpon. Le hagrénik (la pêche au harpon), dont le produit est destiné à la cour impériale, ne dure qu'un jour et se pêche dans un seul yotov non loin d'Ouralak. C'est un ancien usage qui date des premiers temps de la colonisation des Kozaks de l'Oural, et qui subsiste comme témoignage de leur soumission à l'autorité du tsar blanc. Pendant la pêche, un officier et quelques trois-ka attelés de rapides coursiers attendent sur le rivage; les poissons et le caviar réservés pour l'empereur sont immédiatement chargés et sont ainsi emportés au grand galop des chevaux, courant jour et nuit, jusqu'à St-Petersbourg, d'où les messagers ne reviennent jamais sans rapporter de riches cadeaux.

Considérons maintenant les pêcheries des Kozaks de l'Oural sous le point de vue du partage des produits de la pêche.

Ce partage n'existe pas pour les prises aux filets sur des canots ni pour celles au harpon, non plus que pour les prises qu'on nomme pêches alames; chaque individu garde ce qu'il a pris, et cet usage a été introduit en raison de la simplicité des ustensiles que ces genres de pêche exigent ainsi que de la participation directe et personnelle que chacun y prend. Seulement, en ce qui concerne la pêche au harpon, où le hasard joue un plus grand rôle, on rétablit l'équilibre par de petites associations où les intérêts sont réunis en commun. Dans tous ces modes de pêche, la richesse individuelle ne donne aucune prérogative, chaque Kozak ayant non-seulement le droit mais encore la possibilité d'y participer. Il en est tout autrement pour les diverses pêcheries pour lesquelles les ustensiles sont relativement si coûteux que chacun n'est pas en état de se les procurer. Il est juste alors que ceux qui, par leurs déboursés, fournissent à toute l'association kozake les moyens

d'effectuer une bonne pêche, aient une plus grande part dans les bénéfices. De ce nombre sont toutes les pêcheries avec des filets de trait (niévod), qui sont fort chers, car ils coûtent souvent jusqu'à 1,000 roubles. Pour cette sorte de pêche, la part de bénéfices n'est pas attribuée à chaque individu isolément, mais à chaque petite association appartenant au même filet, ce qui rend évidemment nécessaire un autre mode de répartition. C'est ainsi que pour la pêche au filet en automne, chaque filet garde en sa possession les poissons qu'il a pris; le propriétaire s'adjuge cinq parts; chaque Kozak qui a aidé à la pêche reçoit une part; et quand le propriétaire du filet a contrôlé lui-même au travail, il prend une sixième part. Lorsque des officiers sont présents en personne à la pêche, l'officier subalterne reçoit deux parts et l'officier supérieur trois. Pour chaque travailleur non kossak (c'est presque toujours un Kirghiz) on réserve une part que reçoit pour lui le maître qui lui a payé le prix de son service. Les officiers jouissent de grands avantages dans toute pêche faite au filet, car ils sont en état de louer pour leur compte un plus grand nombre de travailleurs, et leur présence d'ailleurs leur vaut aussi une plus grande part. Ce dédoublement leur est accordé pour les indempiser en quelque sorte de ce qu'ils ne reçoivent aucune solde de la caisse militaire pour leur activité de service dans le pays même.

On a calculé que, sans compter la consommation de poisson qui se fait sur les lieux, le commerce a eu à sa disposition, dans chacune des dernières années qui viennent de s'écouler, 140,000 pouds de poissons rouges, 900,000 pouds de poissons noirs, 140,500 pouds de caviar et 300 pouds de calle de poisson. Dans les années les plus récentes, le revenu que donne le poisson noir a augmenté en raison des soins tout particuliers apportés aux opérations de la pêche; mais, par contre, le bénéfice sur les poissons rouges a diminué. Il avait, en effet, dans la seconde moitié des années 1830 à 1840, produit jusqu'à 270,000 pouds de poissons et 33,000 pouds de caviar, tandis que les poissons noirs en avaient fourni en tout 5 à 600,000 pouds. En 1847, 23,179 Kozaks avaient participé au partage de la pêche; et en 1855, 25,497. Mais en 1852, 13,168 seulement y prirent part. Le chiffre moyen du revenu s'éleva, dans les années 1851 à 1853, à environ 1,150,000 roubles, de sorte que chaque membre de l'association kozake en général reçut 47 roubles 82 copers; et que 115 roubles 64 copers furent la part assignée à chacun de ceux qui avaient assisté à la pêche.

Lorsque le goïd (barrage) de Gouriev existait encore, l'affluence des sevrongs était si considérable qu'il fallait les effrayer par des coups de canon; aujourd'hui, la manie dont la pêche se fait au printemps a beaucoup diminué l'affluence du poisson rouge; mais comme, par compensation, sa valeur vénale a augmenté en proportion, le revenu est resté, par le fait, presque le même qu'autrefois. Il faut néanmoins, à cet égard, se rappeler que le taux de l'argent a récemment baissé et que le nombre des Kozaks a considérablement augmenté, ce qui a dû nécessairement amoindrir le revenu de chaque individu. Malgré cela, le produit des pêcheries est toujours d'une grande importance. Les frais sont d'ailleurs, en général, très-insignifiants, chaque Kozak travaillant tout à la fois comme maître et comme ouvrier. En évaluant les frais de la pêche à 175,000 roubles par an, il reste encore pour toute l'association kozake un bénéfice d'un million de roubles, sans faire entrer en ligne de compte les 46,800 roubles qui sont attribués à la chancellerie militaire, comme nous l'avons dit plus haut.

Dans les autres branches du système économique des Kozaks de l'Oural on retrouve une organisation pareille à celle de la pêche, quoique un peu modifiée, pour l'usufruit des prairies, la fauconnerie et l'agriculture. A propos de la fauconnerie, Haxthausen raconte ce qui suit :

« La fauconnerie est contrôlée par l'ataman et ses adjoints; l'ataman indique le jour de l'ouverture pour la coupe des foins; ce jour est ordinairement fixé au 1^{er} juin. Un officier est ensuite placé comme surveillant à chaque endroit où se trouvent des prairies importantes. Tout Kozak un service actif — et celui-là seul en a le droit — se rend alors où bon lui semble et choisit la prairie qu'il veut faucher pour s'en approprier le foin. Tous ont déjà, dès la nuit précédente, occupé la place qu'ils se sont eux-mêmes assignée. Dès l'aurore, l'officier donne le signal, et chacun commence à faucher son contingent; mais, pendant cette journée, il ne fauche qu'un cercle autour de la place qu'il a choisie. Ce que ren-



Боро. Барбисъ натуро разъ Дингзландскы

Игру разъ ГЕ. Шенк & Моисеа

ЛИНЕЙНЫЙ КАЗАКЪ.
Cosaque de la Ligne du Caucase.

ferme ce cercle devient ainsi sa propriété et il peut en récolter le foin à loisir les jours suivants, en se faisant assister de sa famille. Il faut beaucoup de calcul et de ruse pour trouver la proportion exacte de ce que chacun peut considérer comme sa propriété. En effet, s'il domie trop d'étendue à sa part, il s'expose à voir les voisins venir y faucher aussi. Il s'agit donc essentiellement de faucher une surface aussi étendue que possible et de parvenir à joindre ensemble les deux extrémités du cercle avant qu'un autre ait pu entamer l'espace ainsi

formé. Aussi le Kozak travaille avec un ardeur incroyable et se contente de quelques gorgées d'eau; car au coucher du soleil tout est terminé, et chacun doit avoir pris possession de sa part par ce fanchage circulaire. Avant le 1^{er} juin, nul ne doit toucher le moulin brin d'herbe pour l'emporter; celui même chez lequel on trouverait une faux mouée, ce qui est expressément défendu, s'exposerait pour toute la durée de l'année courante à la perte du lot auquel il a droit. >

KOZAKS DE LA LIGNE DU CAUCASE.

Les Kozaks de la ligne du Caucase sont de formation plus récente que ceux du Don, dont ils proviennent en grande partie. En 1777, ils s'ajougnèrent des Kozaks du Volga, puis, plus récemment encore et successivement, des Kozaks d'autres contrées. Ils forment ainsi un ensemble composé d'éléments divers et ne présentent conséquemment pas un type national homogène et uniforme.

Les Kozaks de la ligne du Caucase, ainsi appelés parce que leur non provient de la ligne qu'ils gardent au pied septentrional de cette chaîne, représentent l'élément kozak dans toute sa force et sa vigueur, à cause des influences locales auxquelles leur vie accidentée est soumise et qui favorisent au plus haut degré l'énergique développement de l'esprit kozak. Ils forment une troupe qui peut être considérée comme le rameau le plus vivant de la confrérie de tous les Kozaks en général, et font partie de l'armée russe où ils occupent incontestablement la première place, comme ils l'occuperaient parmi les meilleures troupes du monde entier. Par leur nombre et par leur organisation actuelle, les Kozaks de la ligne du Caucase — en dehors toutefois de nouvelles troupes de Kozaks créées sur le fleuve Amour — forment le membre cadet parmi ceux des groupes kozaks dont le nombre est plus étendu. Les expéditions militaires, qui se sont multipliées au Caucase depuis le commencement de ce siècle, et la manière dont elles ont été conduites, surtout sous le commandement du général Yermolov, ont seules pu porter le système kozak dans ces contrées au point de développement et de perfectionnement que les Kozaks de la ligne du Caucase ont atteint aujourd'hui.

Comme il ne s'agit pas ici de relations militaires, mais de renseignements ethnographiques qui ne sont pas précisément très-abondants chez les Kozaks de la ligne du Caucase, dont le type caractéristique est basé principalement sur les circonstances locales que la guerre fait naître, quelques mots sur leur origine et leur valeur militaire suffiront pour marquer le rang qu'ils occupent au sein de la grande famille kozake.

La souche de ces intrépides soldats se trouve chez les Kozaks-Gréleuski (Kozaks de la crête de la montagne), qui habitaient déjà en partie ces régions avant le châtiment des Kozaks du Don par Mourachkine en 1577; mais ils ne s'établirent solidement qu'à la suite de cet événement. C'est alors surtout qu'ils attirèrent les Kozaks du Terek, de même origine qu'eux, et avec lesquels ils vécurent fraternellement jusqu'au règne de Pierre le Grand. La ligne organisée par eux au Terek, sur les bords d'une indépendance presque complète, s'éclaircit par la suite jusqu'à celle du Caucase, qui s'étend actuellement depuis la mer Caspienne jusqu'au territoire des Kozaks du Kouban, le long du Terek, du Kouban, du Laba, et même jusqu'à Vladikavkaz et Kislovodsk. Mais cette ligne a perdu, dans la partie orientale, sa véritable importance comme garde frontière. Le noyau originaire des Kozaks-Gréleuski est représenté encore aujourd'hui par les noms et les fragments de quelques régiments. Au surplus, avec le cours successif des années, et surtout dans ce siècle, non-seulement beaucoup d'autres Kozaks, mais encore un grand nombre d'habitants du pays et même des Russes, ont été transformés en Kozaks de la ligne du Caucase. Leurs résidences, suivant le progrès des armées russes, ont été si souvent changées que l'ensemble de cette population a pris une empreinte toute particulière, essentiellement

russe et militaire, reflétant dans tout son éclat et représentant les plus vigoureux rejetons que l'élément russe greffé sur celui des Kozaks ait pu produire. Non-seulement les Kozaks de la ligne du Caucase prennent rang, par leur utilité et leur audace, bien au-dessus de ceux du Kouban, qui formaient les Kozaks de la mer Noire, et de ceux du Don, qui sont alternativement envoyés au Caucase, mais ils les regardent même avec un certain dédain en quelque sorte justifié, surtout à l'égard des derniers, qui commencent à devenir étrangers aux vrais éléments kozaks, et qui, sous le rapport du service, se sont laissés dépasser de beaucoup par les Kozaks de la ligne du Caucase.

Campés sur la partie occidentale du Caucase, sur le Laba, en face des Tcherkesses; exposés journellement à des attaques imprévues, et prenant eux-mêmes l'offensive à tout moment, les périls qui menacent le foyer domestique n'ont pu produire nulle part aussi fortement que chez eux une énergique tension de toutes les facultés, ni développer à un si haut degré l'intrépidité, le courage, la ruse, la persévérance, la force physique et la subtilité de l'esprit. Les Kozaks, en général, n'eurent jamais et nulle part d'ennemis plus redoutables que les Tcherkesses, les Tchétchentes et les Lesghis; nulle part aussi les Kozaks ne se sont appropriés si complètement, en se confondant avec lui, un élément étranger plus héroïque que celui qu'ils ont rencontré au pied septentrional du Caucase. On peut, dans l'acceptation la plus expressive du mot, nommer les Kozaks de la ligne du Caucase les Tcherkesses russes, car ils ne diffèrent des véritables Tcherkesses ni par l'équipement, l'armement ou la tactique, ni par l'adresse, la vigilance et la ruse; on peut dire même qu'ils leur sont alliés par une assez proche parenté, attendu que les femmes et les filles des ennemis vaincus devenaient, chez les uns comme chez les autres, la proie du vainqueur et lui restaient attachées comme propriété exclusive. C'est pour cela que, malgré la prédominance du type russe, on remarque parmi les Kozaks de la ligne du Caucase tant de tailles sveltes, tant de figures distinguées, aux traits nobles et fins. Ces Kozaks sont les seuls parmi leurs frères d'armes qui ne portent pas de lance, arme introduite dans toute la cavalerie russe, à l'exception des dragons, et qui peut avoir quelque efficacité en face d'un ennemi médiocre, mais qu'on a toujours trouvée insuffisante dans la lutte contre les Tcherkesses, qui ne s'en servent jamais. La lance est une arme asiatique, les Mongols et les Tatars l'importèrent en Europe avec beaucoup d'autres innovations; elle était en effet parfaitement appropriée à la tactique adoptée par les Asiatiques dans les steppes, où l'on se précipite en masse et à l'improviste sur un ennemi presque toujours terrifié d'avance, et d'où, en cas d'échec, on fait une retraite plus rapide encore que n'avait été l'attaque.

Les Kozaks de la ligne du Caucase, dont une grande partie a été récemment unie, avec les Kozaks de la mer Noire, aux Kozaks du Kouban, sont au nombre de 250,000 âmes, parmi lesquels les hommes sont en majorité. Le chiffre de ceux qui sont en permanence au service, et dont la plus faible partie est composée de fantassins et d'artilleurs, dépasse 20,000 hommes. L'élève du bétail constitue, avec l'agriculture et le jardinage, leur principale branche d'alimentation et d'industrie. Leur richesse en bétail consiste en 77,000 chevaux, 770,000 têtes de bœufs, 515,000 moutons et 87,000 porcs.

KOZAKS D'ASTRAKHAN.

Les Kozaks d'Astrakhan prirent naissance en 1730, lorsque les Kalmoiks qui avaient embrassé le christianisme furent formés en un ré-

giment qui prit le nom d'Astrakhan. Accrus, en 1750, par des enfants strélitzes, des Kozaks du Don, des Kalmoiks et des Tatars nouvelle-

ment convertis, tous les anciens Kozaks du Volga se joignirent à eux en 1804. Ils étaient restés longtemps dans leurs anciennes demeures lorsqu'en 1777 eut lieu l'émigration des Kozaks du Volga vers la ligne du Caucase. Plus tard, ce mélange de peuples d'origine et de nationalités diverses reçut, avec le nom d'armée des Kozaks d'Astrakhan, une

organisation particulière. Il compte en totalité aujourd'hui 18,000 âmes, subdivisées en trois régiments, y compris l'artillerie. Ces Kozaks vivent en plusieurs petits groupes isolés et s'occupent de l'élevé du bétail et de pêche; ils habitent sur les rives du Volga, de Saratov à Astrakhan; leur principal établissement se trouve dans la contrée de Tchernomor.

KOZAKS D'ORENBOURG.

Les Kozaks d'Orenbourg peuvent être considérés comme le lien militaire qui unit entre eux les Kozaks de l'Oural et ceux de Sibérie. Leur organisation purement militaire ou fait, vu les circonstances locales et la situation limitrophe du pays, tout à la fois des colons et des gardes-frontières, formant une garnison pour la défense des forts de la partie occidentale de la steppe des Kirghiz.

Divisés en douze districts militaires, les Kozaks d'Orenbourg comptent en tout 130,000 âmes; le nombre des femmes y dépasse celui des hommes. Ils s'occupent partiellement de l'élevé du bétail et possèdent 75,000 chevaux, 100,000 bêtes à cornes et 225,000 moutons.

Le cordon de frontière des Kozaks d'Orenbourg, qui rencontre sur le Tobol la ligne des Kozaks de Sibérie, s'étend, avec sa population slave, comme une ceinture, dans une étendue de 250 milles géographiques, à travers une région dont les habitants diffèrent par l'origine, la langue, la religion, les mœurs et la position civile, des Russes qu'ils envisagent comme leurs rivaux.

Une situation aussi anormale ne pouvait manquer d'exercer une grande influence sur le caractère de ces Kozaks. Habités dès leur enfance aux dangers, aux privations, aux fatigues, à un service difficile et à des travaux fort rudes, ils sont devenus un peuple robuste, courageux, entreprenant et tenace, ayant un goût prononcé pour les aventures, le commerce et l'industrie. La tâche de préserver toute la ligne du brigandage des Kirghiz, leurs conflits continus avec ces derniers, et de grandes expéditions entreprises pour reconnaître l'ennemi ou pour infliger aux rebelles et aux pillards un châtement sévère, — tout concourt à maintenir vivace parmi ces Kozaks l'esprit de leur institution.

KOZAKS DE SIBÉRIE, DE LA TRANSBAÏKALIE ET DE L'AMOUR.

Les Kozaks de Sibérie forment le troisième chaînon qui se détache des Kozaks du Don et du Volga dans la seconde moitié du seizième siècle; ils sont les descendants et les rejetons des premières légions kozaks qu'Yermak conduisit en Sibérie et qui, après avoir complètement vaincu les Tatars à l'est des monts Oural, finirent par conquérir toute la Sibérie. Cités dans l'histoire pour leur témérité et l'heureux succès de leurs audacieuses entreprises, les Kozaks de Sibérie s'emparèrent, sous les ordres d'Yermak, et par un simple coup de main, d'un immense pays dont l'importance réelle pour la Russie n'a commencé à être bien comprise que tout récemment. Un autre Kozak, Moskvine, arriva, par une immense steppe de neige, jusqu'à grand Océan. Un troisième, Déchev, se hasarda sur un canot fragile jusqu'à la mer Glaciale, au pôle arctique, et découvrit le premier le détroit qui sépare l'ancien monde du nouveau continent.

Si l'association kozake ne rencontra pas en Sibérie un ennemi aussi dangereux ni aussi opiniâtre qu'en Europe, elle y trouvait pourtant, dans le climat et les localités même, des difficultés qui n'existaient pas ailleurs et dont il lui fallut triompher. La fondation et la conservation de places complètement isolées, cernées par des peuples ennemis et tout à fait sauvages, situées à plusieurs milliers de verstes de la patrie, témoignent de l'incroyable énergie et de l'esprit d'entreprendre des Kozaks, qui ne se laissent décourager par aucun obstacle. La prise de possession de la partie supérieure de l'Amour avait déjà été effectuée dans le courant du dix-septième siècle; mais cette conquête fut perdue par la paix de Nerchinsk en 1689, sans qu'il en pût être rien imputé aux Kozaks, et ce ne fut que près de deux cents ans plus tard que la domination russe s'y consolida définitivement.

Les Kozaks de Sibérie proviennent d'abord des premières troupes armées émigrées en Sibérie, puis de milliers d'individus attirés dans cette contrée par l'appât du gain et le goût des aventures, ou chassés par

la crainte des châtements. Ils ont reçu tout récemment une nouvelle organisation et occupent surtout la ligne frontière méridionale de la Sibérie occidentale, en formant une chaîne non interrompue depuis le territoire des Kozaks d'Orenbourg jusqu'aux contrées du lac Issy-Koul, et des postes isolés au nord-est de ce lac.

L'étroit territoire des Kozaks de Sibérie, qui s'étend le long de la steppe des Kirghiz, protégé par un grand nombre de postes isolés, forme une plaine couverte de forêts de bouleaux et de lacs remplis d'eaux douces ou salées. Leurs demeures sont infiniment plus propres et plus spacieuses que celles de leurs voisins les Kozaks d'Orenbourg, dont ils se distinguent aussi très-avantageusement par un bel extérieur, par l'agilité, l'adresse, la force, l'intelligence et une existence plus large.

On a tiré, il n'y pas longtemps, des Kozaks de Sibérie, une troupe nouvelle et indépendante que l'on nomme Kozaks de la Transbaïkalie, auxquels appartiennent des Bouriates sur l'Onon et le Chilka; et on a aggloméré sur l'Amour même et sur l'Oussouri des Kozaks nommés Kozaks de l'Amour, dont une partie a été tirée de la Sibérie et transférée dans ces contrées, et une autre des colons militaires et de toutes sortes d'individus issus en général des races sibériennes.

Le lien qui unit ces éléments de natures si diverses, essentiellement militaire et non pas national, en fera certainement par la suite, avec le concours des circonstances locales, une classe de Kozaks à part et tout à fait distincte de celles qui existent déjà dans les autres contrées de la Russie. On voit donc que les Kozaks en Sibérie ne forment pas un ensemble national; qu'ils ne possèdent du système kozak que les formes extérieures, et qu'ils appartiennent d'ailleurs complètement, par leur genre de vie, à la catégorie des Russes de la Sibérie.

SERBES.

Il n'y a que très-peu de Serbes dans l'empire russe; on n'y en compte environ que 1,500; ils habitent les gouvernements d'Yekaterinoslav et de Kherson. Ce sont des émigrés de date récente, qui ont adopté beaucoup d'usages petits-russiens. Les premiers Serbes arrivèrent dans le midi de la Russie vers le milieu du siècle précédent, en qualité de colons, sous la conduite d'un colonel nommé Khorvate, et se confondirent bientôt avec le reste de la population.

La nation serbe (illyrienne) occupa, dès le septième siècle de notre ère, les contrées situées sur les rives méridionales de la Sava jusqu'aux frontières de l'Albanie, et sur la Morava jusqu'aux côtes de l'Adriatique. Quelques historiens byzantins ont fait connaître leurs mœurs simples et hospitalières, leur amour pour le chant et la poésie, leur intrépidité guerrière et leur laine énergique pour leurs oppresseurs; les descriptions que nous trouvons dans leurs écrits s'accordent encore avec les particularités du caractère national des Serbes actuels.

Au septième siècle, ils reçurent le baptême catholique romain, et deux cents ans plus tard, la Serbie ayant été placée sous le protectorat des empereurs byzantins, la confession grecque se répandit aussi parmi les Serbes. Dans la période qui s'étend depuis cette époque jusqu'à la conquête de Constantinople par les Osmanlis, et en partie même encore pendant la domination des Turcs, on vit s'élever en Serbie des princes et des héros. Parmi eux on doit signaler Étienne Némania, qui, ayant été institué par l'empereur Emmanuel Comnène pour gouverner la Serbie proprement dite, fit la conquête de la Bosnie et devint le chef d'une dynastie qui porta pendant environ deux cents ans sa couronne et son nom. Ce grand souverain (grand joupan) posa aussi les fondements d'une hiérarchie nationale qui devint insensiblement, sous ses successeurs, une institution complètement indépendante et contribua beaucoup à servir les intérêts du trône. Le clergé, jouissant des privilèges les plus étendus, était tenu de veiller sévèrement à la pureté des mœurs, de prévenir les querelles et de maintenir la paix dans les familles. Le plus puissant

de tous les princes de la maison Némania fut, au quatorzième siècle, Étienne Douchan.

L'oppression turque avait pesé pendant plus de trois cents ans sur les contrées slaves du Danube, lorsque la population de la Serbie, livrée à des traitements dont la rigueur augmentait de jour en jour, et menacée d'une complète ruine, se leva enfin tout entière, au commencement de notre siècle, contre ses oppresseurs, et racheta, après des efforts héroïques qui durèrent plusieurs années, le droit de conserver sa nationalité. Mais avant même que cette lutte fût terminée, le peuple serbe, par les productions de son intelligence, avait justifié aux yeux du monde civilisé ses prétentions légitimes à la place qu'il voulait occuper parmi les nations.

Tandis que les rives de la Sava et de la Morava fumaient encore du sang versé par les Serbes pour racheter leur indépendance, on entendit les échos retentir des chants de la remarquable poésie nationale qui venait d'éclorre parmi eux. Le goût du chant et de la poésie qui distingue en général les Slaves n'a rien produit de plus noble et de plus grand que les hymnes guerriers qui résonnent dans les gorges des montagnes oubliées de la Serbie. A côté d'admirables chants lyriques on y trouvait une poésie épique dans laquelle la nation reproduisait non-seulement les souvenirs d'un passé glorieux, mais aussi celui de ses vicissitudes pendant la période de l'oppression, et enfin les combats récents par lesquels le peuple avait su reconquérir son indépendance. La douce harmonie de la langue serbe est un précieux ornement qui rehausse encore le mérite de ces créations d'un si haut intérêt.

Comptant actuellement six millions d'âmes dont la moitié environ professe la religion grecque, plus d'un tiers le catholicisme, et 600,000 à peu près l'islamisme, les Serbes représentent généralement une race d'hommes beaux et forts. La moitié de la nation est placée sous l'autorité turque, l'autre sous la souveraineté autrichienne. Les deux tiers de ces derniers appartiennent à l'Église grecque.

BULGARS.

Les Bulgars font, comme les Serbes, partie des Slaves du groupe linguistique du sud-est ou des Slaves de l'est, et ils n'habitent les contrées méridionales de la Russie d'Europe qu'à titre d'émigrés ou de colons. Ce n'est qu'à partir du milieu du dix-huitième siècle qu'ils sont venus, à diverses époques, de Turquie en Russie, où ils résident actuellement au nombre de 59,000 âmes, dont 45,000 en Bessarabie, 11,000 dans le gouvernement de Kherson et 2,500 dans celui de Tauride, en groupes plus ou moins grands.

La nation bulgare compte en totalité environ 4 millions d'âmes; si l'on en excepte les Bulgars russes et autrichiens, ces derniers au nombre de 25,000, ils appartiennent tous à la Turquie et professent la religion grecque. 80,000 seulement sont catholiques romains et 300,000 mahométans.

En Turquie non-seulement répandu dans la province nommée spécialement Bulgarie, le peuple bulgar s'étend de jour en jour davantage vers le sud, dans l'intérieur du pays, défriche chaque année de nouveaux terrains en Thrace, et pénètre jusqu'au centre des provinces helléniques. Cette tendance à s'étendre et à s'acclimater dans d'autres pays, sans perdre leur nationalité, est une suite du caractère souple et laborieux des Bulgars. Bien qu'inaperçus comme population rurale, ils forment néanmoins la plus nombreuse des différentes races qui habitent la Turquie d'Europe, sans en excepter même les Grecs.

Dans les contrées du Danube inférieur, demeures primitives des Slaves, les Bulgars étaient restés soumis à l'influence des Grecs voisins et des bords nomades de l'est. Ils doivent leur dénomination actuelle à un peuple ontrique probablement affilié aux Huns (Chuns, Khounns) et aux Madjars (Magjars), qui régna pendant quelque temps dans la Bulgarie actuelle. Quoique vainqueur, ce peuple finit par se fondre avec les vaincus et ne leur laissa que son nom, ainsi qu'on l'avait vu précédemment à propos des Varagues vis-à-vis des Slaves de l'est dans la Russie actuelle. Sous les empereurs de Byzance, les Bulgars fondèrent un puissant empire dont les parties méridionales, surtout la Bulgarie actuelle, après la domination des Magjars, tombèrent en partage à Byzance, dont la décadence avait déjà commencé.

Les Slaves du sud devinrent généralement et assez facilement chrétiens, les Serbes dès le commencement du septième siècle, et les Slaves de Macédoine et de Thrace dans le siècle suivant. Il y eut toutefois, chez les Slaves bulgars, quelque résistance, non de la part de la nation soumise, mais du côté des vainqueurs. Lorsque le prince Boris eut reçu le baptême, l'élément slave reprit le dessus, et les vainqueurs se confondirent rapidement avec les vaincus. Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, les Bulgars sont restés jusqu'à ce jour royaux de l'empire ottoman.

Les Bulgars du nord diffèrent très-essentiellement de ceux du sud du

Balkan. En Bessarabie, les premiers portent le nom de Gagoanes, qu'ils se sont donné eux-mêmes, et les derniers celui de Bulgars noirs. Les Gagoanes ont conservé dans leurs mœurs beaucoup d'éléments tatars; ils ont en grand nombre adopté l'islam, souvent par des motifs d'intérêt matériel; ils sont sauvages, grossiers, peu hospitaliers envers les étrangers, très-serviles vis-à-vis des seigneurs, et s'expriment avec une telle roblolité que leur langage est presque inintelligible. Généralement ils parlent le turc; mais ils se servent, pour l'écriture, des caractères valaques (valakhs). La langue valaque est d'ailleurs aussi usitée chez eux que le turc, et le peu de bulgar qu'ils parlent ne diffère pas beaucoup du russe.

Les Bulgars noirs ou méridionaux se divisent, selon les contrées principales qu'ils habitent, en Rouméliens et en Macédoniens, qui se distinguent également par leurs dialectes; les premiers se servent de caractères grecs, les seconds de caractères slaves. Ils parlent d'abord leur langue maternelle, souvent aussi le turc et quelquefois le grec. Leur langue nationale, fortement mélangée de tonneurs serbes et grecques, a des sons beaucoup plus doux et plus harmonieux que le bulgar septentrional. La langue d'église (bulgare ancienne ou cyrillique-bulgare) est depuis longtemps hors d'usage et l'on ne se sert plus aujourd'hui que du bulgar moderne. Les Bulgars noirs ont beaucoup emprunté aux mœurs des Hellènes; ils sont hospitaliers, francs et affables, et ces qualités se manifestent déjà parmi les enfants, qui viennent en souriant à la rencontre des voyageurs, tandis qu'à leur approche les enfants des Gagoanes prononcent la fuite. Le costume des Rouméliens se rapproche beaucoup de celui des Turcs; les Macédoniens portent au contraire le costume national des Bulgars, fort simple et le plus souvent en toile blanche.

Toute la Bulgarie est partagée par la nature en cinq parties distinctes sur lesquelles se trouvent des villes dont chacune sert de point central. L'une d'elles, Sophia, l'ancienne capitale sainte, a pour les Bulgars à peu près la même importance que Moscou pour les Russes. Malgré le joug que les Turcs font peser sur la population, elle s'accroît dans d'assez fortes proportions; cela tient surtout à la fécondité des femmes et à une grande pureté de mœurs. Aujourd'hui, le peuple aime encore à émigrer; on le retrouve dans beaucoup de provinces très-éloignées, par exemple en Serbie, en Valachie et dans le midi de la Russie, où, complètement séparé de la mère patrie, il ne cède que lentement à l'influence inévitable des nationalités étrangères au milieu desquelles il vit.

Depuis plus d'un siècle, un grand nombre de Bulgars ont formé des colonies en Bessarabie et dans la Nouvelle-Russie. La première qui y ait été fondée officiellement date des années 1752 à 1754, lorsque 620 familles bulgares quittèrent la Turquie, sur l'invitation qui leur en avait été faite, pour venir s'établir sur le sol polonais. Mais ne se plaignant point dans ce pays, ils suivirent l'exemple des Serbes, et se rendirent dans la Nouvelle-Russie, où ils formèrent des établissements à Novomirgorod, puis à Novo-Arkhangelsk et dans d'autres villages dépendants du régiment de hussards serbe. Les nombreux Serbes attirés en Russie avaient été formés en colonies militaires divisées par régiments, et conservèrent pendant longtemps cette organisation. Une immigration moins nombreuse de Bulgars eut lieu dans les années 1764 à 1769, à la suite de plusieurs manifestes russes publiés en faveur des colons étrangers, système qui reçut une bien plus grande extension dans les années 1769 à 1791. Les Bulgars se dirigèrent d'abord vers la Moldavie et la Valachie, dont ils considéraient les hospodars comme les vassaux de la Russie, et s'établirent à Ismail, à Kilia, à Bender et à Akkiermann, pour la plupart sur les terres de boyards moldaves et entre les colonies tatars, recherchant particulièrement le protectorat russe. En 1790, 500 de ces Bulgars prirent du service dans l'armée russe, qui se battait

sur le Boug, et obtinrent plus tard des terres; un certain nombre de ceux de la Bessarabie se joignirent à eux, passèrent le Dniestr et s'établirent dans les nouvelles villes frontières de la Russie, ainsi qu'à Odessa, où se trouve encore à présent une assez grande quantité de commerçants de nationalité bulgare. La plus importante colonisation des Bulgars eut lieu de 1801 à 1812, ce que l'on doit principalement attribuer aux troubles intérieurs qui éclatèrent alors dans l'empire turc. Les Bulgars émigrés en Russie de 1801 à 1806 furent colonisés dans les gouvernements de Kherson et de Tauride. Dans le premier ils fondèrent six colonies et trois dans le dernier. Le duc de Richelieu, alors gouverneur général d'Odessa, les prit sous sa protection et favorisa beaucoup leurs établissements; il y a même encore aujourd'hui aux environs d'Odessa un village qui date de cette époque et qui est entièrement habité par des Bulgars éleveurs de vers à soie. L'émigration vers la Bessarabie fut beaucoup plus importante encore; les Bulgars y suivirent par masses les armées russes à leur retour de la Turquie, et poussèrent même jusque dans la Bessarabie méridionale, où beaucoup de Nogais résidaient à cette époque. Les nombreux émigrés des années 1806 à 1812 furent nommés Nouveaux-Bulgars; mais l'autorité des boyards pesa lourdement sur eux, et leur situation ne fut réellement améliorée qu'en 1818, par l'installation d'une curatelle particulière pour les colons, à la tête de laquelle fut placé le général Izov. Ils étaient déjà, depuis 1812, devenus sujets russes par la cession de la Bessarabie à la Russie. De même que tous les colons anciens et nouveaux d'un côté du Danube qui étaient de religion grecque, les Bulgars de la Bessarabie, des gouvernements de Kherson et de Tauride reçurent, en 1819, des droits égaux à ceux des autres colons, sans en excepter ceux qui s'étaient établis dans les villes ou sur des terres appartenant à des particuliers. Les terrains abandonnés à ces colons devaient être répartis en districts, et la colonie de Tabak fut, sous le nom de Bolgrad, choisie par les Bulgars, désignée comme siège de l'administration. En 1821, les colonies bulgares de la Bessarabie comptaient déjà 38,000 individus des deux sexes. La guerre qui eut lieu de 1828 à 1829, entre la Russie et la Porte, et les nombreuses victoires remportées en Bulgarie sur les Turcs, déterminèrent encore un grand nombre de Bulgars à abandonner leur pays et à chercher une nouvelle patrie sur le territoire russe. Près de 3,900 familles de ces nouveaux venus durent trouver un refuge assuré dans les colonies de leurs compatriotes en Bessarabie, et celles qui y existaient déjà contribuèrent beaucoup à l'établissement des derniers venus, en se déclarant prêtes à se contenter de 30 dessiatines de terre au lieu de 60 qui avaient été allouées pour chaque famille. Il arriva cependant que plus de 3,000 autres familles, survenues encore postérieurement, ne prospérèrent point en Bessarabie, d'où la famine et la peste les chassèrent et les obligèrent à retourner dans leur pays natal. En 1850, le nombre de tous les Bulgars répartis dans les 83 colonies bulgares de la Bessarabie s'élevait à 81,500 âmes, parmi lesquelles les hommes étaient en majorité. Ces colonies étaient habitées, les unes par les Bulgars qui le peuplaient, par des Valakhs (Moldaves), des Petits-Bassiens, des Arméniens, des Grecs et des Bohémiens de la Bulgarie.

Les Bulgars noirs ne sont venus en Bessarabie que dans l'année 1830; les Macédoniens quittèrent le territoire turc en même temps que les Gagoanes. Par le dernier traité de paix de Paris, en 1856, une partie considérable des colonies bulgares tomba en partage à la Moldavie. Beaucoup d'habitants transportèrent cependant leurs pénates sur le territoire russe; mais néanmoins le nombre des Bulgars diminua d'une manière sensible. Aujourd'hui les Bulgars tâchent d'émigrer de la Moldavie et de la Valachie pour se rendre en Russie, malgré l'opposition des gouvernements de ces deux principautés. Ceux qui sont établis dans les gouvernements de Kherson et de Tauride ont adopté dans leur langage et dans leurs mœurs beaucoup d'éléments petits-russiens; tous sont d'ailleurs des agriculteurs paisibles et laborieux.

POLONAIS.

Dans les contrées occidentales de l'empire russe, et notamment en Pologne, on compte plus de 4 millions et demi (4,640,000) de Polonais. Le

chiffre de tous ceux qui appartiennent à cette nationalité, et y comprenant les habitants catholiques de race ruthène (petite-russienne) et russe



Dess d'après l'original de M. Timm par Violé

Impr. par J.B. Kuhn à Munich.

БОЛГАРЫ.
Bulgares.

de la Russie-Blanche, s'étire actuellement au delà de 8,500,000 âmes, dont deux millions résident en Autriche et 1,900,000 en Prusse. 400,000 d'entre eux seulement, dont 100,000 dans l'empire russe, professent la religion protestante; tous les autres sont catholiques romains. (D'après ces données les plus récentes, le chiffre des Polonais qui habitent la Russie diffère de celui qui se trouve au commencement du chapitre des peuples slaves de 200,000. La différence de 200,000 doit être décomptée du nombre des Polonais dans les gouvernements de la Russie occidentale : ainsi 100,000 font partie des Russes de la Russie-Blanche, et 100,000 des habitants non slaves de l'empire de Russie.)

Les Polonais sont, dans l'empire russe, les seuls représentants des Slaves occidentaux (auxquels appartiennent encore les Tchekhs, les Moraves, les Slovaques, les Serbes ou Sorabes de la Lazine), c'est-à-dire des Slaves du groupe linguistique de l'ouest. Leurs habitations, leur langue, ainsi que leur nationalité en général, s'étendaient naguère beaucoup plus loin vers l'ouest et le nord-ouest.

La langue polonaise, issue de l'ancienne langue lekh ou liakhe, s'est constituée, avec le temps, dans sa forme actuelle. A l'exception du dialecte kassonien, sur la rive gauche de la Vistule, dans le voisinage de la côte, cette langue n'offre pas de dialectes différant sensiblement les uns des autres. Tout ce qu'on peut signaler sous ce rapport consiste en petites déviations de l'idiome principal dans les diverses contrées du domaine linguistique slave qui s'étend au loin vers l'est et le sud-est. Le plus corrompu de ces dialectes est le polonais silésien, idiome des Polonais nommés vulgairement Polaks rivaux; puis le dialecte mazourien (massour). L'un et l'autre se rattachent fortement de l'influence allemande. Le dialecte polonais en usage dans toute la Russie-Blanche est nommé le lithuanien; il se distingue par un mélange d'expressions russes ainsi que par un accent traînant tout particulier dont la mélodie monotone est très-désagréable à l'oreille. Le plus pur polonais est celui qu'on parle entre Varsovie, Posen et Cracovie, principalement dans la banlieue de cette dernière ville. On remarque en outre, dans le royaume de Pologne, de petites manes linguistiques minutieuses. La langue polonaise a exercé, à l'est et au sud, sur la langue russe sa voisine, une influence dont les traces apparaissent d'une manière très-sensible dans le langage des Russes de la Russie-Blanche. Le caractère de la langue des Petits-Russiens, comme dialecte slave, resté assez en dehors de l'influence étrangère, rappelle fortement le polonais, qui en diffère plutôt par la forme que par le fond. La langue polonaise se distingue aussi de la plupart des autres langues slaves par une fréquente réunion de consonnes, par de nombreux sons chuchotants, souvent très-muancés, deux intonations nasales particulières (*oug* et *eug*) et une certaine délicatesse de prononciation. La langue serbe est la seule qui surpasse le polonais en sonorité.

Outre la langue nationale, la haute noblesse polonaise parle généralement le français. L'allemand est aussi employé de préférence comme langue scientifique et industrielle, tant à cause des universités et des professeurs allemands que de la jeunesse fréquente, que par suite des rapports multipliés du peuple avec des artisans et des commerçants allemands. Ceux-ci apprennent d'ailleurs bientôt assez de polonais pour se faire comprendre et parviennent souvent à s'exprimer parfaitement bien dans cette langue.

La littérature polonaise, essentiellement florissante de nos jours, est surtout en progrès dans les provinces qui font aujourd'hui partie de la Prusse et dont les habitants se distinguent de tous les autres Polonais par leur instruction et le bien-être matériel dont ils jouissent. La littérature a pris, dans les dernières années, une certaine tendance mystique qui tient sans doute à ce que la religion est devenue le principal lien de la nation polonaise, soumise séparément à l'autorité de trois souverainetés distinctes; mais elle a cependant, en général, suivi le développement historique du royaume de Pologne, qui peut être divisé en quatre périodes. La première, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à Sigismond I^{er} (1506), coïncide encore l'influence du latin. La seconde, qui se prolonge jusqu'à la décadence de l'université de Cracovie (1622), représente l'époque la plus florissante de la littérature inspirée par un puissant essor national. La troisième va jusqu'à Stanislas-Auguste et Kosarski (en 1764), et annonce de nouveau une décadence causée par

les influences étrangères les plus diverses. La quatrième période, celle de la renaissance de la littérature, s'étend jusqu'à nos jours et a commencé avec l'introduction des arts et des sciences au sein des villes, qui autrefois n'avaient, comme la littérature elle-même, été cultivées avec succès que dans les résidences presque primitives des riches magnats habitant leurs propriétés. Dans son isolement antérieur, la littérature avait en quelque sorte un caractère de pureté et d'idéalisme intelligent qui cherchait ses inspirations dans la noblesse de l'âme et la délicatesse du cœur. La tendance pratique qu'elle subit plus tard fut importante pour les Polonais, retenus jusque-là dans les liens de la théorie. L'essor véritablement national de la littérature ne date que du commencement de ce siècle. De même qu'autrefois la noblesse avait été le représentant de la forme, de même aujourd'hui la bourgeoisie, ou pour mieux dire les classes moyennes dominent par la pensée. La littérature française, qui exerçait jadis et encore à présent une grande influence sur la littérature polonaise, lui a toujours été plus défavorable qu'avantageuse. La disposition toute spéciale des localités, ainsi que les particularités de beaucoup de rapports, ont donné à la vie polonaise une teinte poétique qui se reflète dans les œuvres de ses écrivains. En dépit de l'engouement pour la France qui s'est emparé de l'esprit et des tendances de la classe élevée, les habitudes extérieures et la vie privée des Polonais ont conservé certains signes caractéristiques de nationalité auxquels il est impossible de se méprendre.

La réforme religieuse n'eut pas, en Pologne, des conséquences aussi terribles que dans d'autres pays; elle passa tranquillement et sans guerres civiles, car elle eut pas le temps de prendre racine dans le bas peuple, et les jésuites curent le talent de la restreindre presque immédiatement à un petit nombre de personnes et d'empêcher qu'elle ne se propagât davantage. La noblesse polonaise dominait déjà alors jusqu'au Dniepr et presque jusqu'à la mer Noire, et était fort nombreuse. Le caractère était encore empreint de franchise et les mœurs d'honnêteté; l'oppression qui pesait sur les vassaux (non polonais) n'était pas encore aussi lourde qu'elle le devint plus tard. La bourgeoisie était industrielle, les villes florissantes. Les juifs, établis en Pologne depuis Casimir le Grand, n'avaient point encore, à cette époque, étouffé toute vertu civile, et tout sentiment d'une existence politique n'avait pas disparu chez les paysans. Avec le règne du premier souverain de la maison de Vasa, Sigismond III, l'état des choses changea tout à coup. La noblesse avait déjà précédemment commencé à abuser de ses prérogatives pour le choix du souverain; à chaque nouvelle élection elle s'arrogeait de nouveaux droits et de nouvelles libertés, et la Pologne devint de non et de fait une république aristocratique, avec un roi sans volonté personnelle. A la place de la justice et du droit se glissèrent l'orgueil, l'arbitraire et l'égoïsme impitoyable des grands. La noblesse sacrifiait tout à sa vanité; elle était un faste ruineux, opprimait le bas peuple dont une grande partie était de nationalité russe et lithuanienne, poussait aux diètes des cris de liberté du peuple, affectait dans ses discours un grand libéralisme, et cependant elle faisait courber les têtes inférieures sous son despotisme et les réduisait progressivement à une extrême misère. Sous Sigismond III, le fanatisme religieux vint augmenter ces causes de dissolution et porta au comble les calamités sous lesquelles succombait le peuple. La cour de Varsovie devint le centre des intrigues politiques de toute l'Europe occidentale. Les jésuites, qui avaient été appelés dès 1570, opprimèrent les ariens, espèce de confraternité bohème qui se distinguait par son caractère pacifique et laborieux, et firent disparaître presque toute activité littéraire. Des guerres honteuses et sans résultat furent entreprises contre l'empire moscovite; en suscitant des imposteurs comme prétendants au trône de Russie, on espérait amener cet empire dans le giron de l'Eglise catholique. Les Russes de l'ouest soumis un sceptre polonais devaient nécessairement pâtir de l'insuccès de ces tentatives. (On n'entend ici parler que du bas peuple, car la noblesse russe s'était promptement assimilée toutes les idées polonaises.) La superstition, l'obscurantisme et l'hypocrisie religieuse dominaient les esprits, étouffaient la science et s'étendaient sur toutes les circonstances de la vie publique et privée. La jeunesse fut élevée sous la surveillance et la direction des jésuites. Quelques hommes d'un caractère noble et élevé firent cependant de louables efforts pour empêcher cette décadence et parvinrent tout au plus à en retarder l'accomplissement.

Les habitants d'extraction polonaise de l'empire russe se trouvent en plus grand nombre et en masses compactes dans le royaume de Pologne. Il faut en excepter la partie nord du gouvernement d'Angustovo, où l'on rencontre 220,000 Lithuaniens, et la partie sud-est du gouvernement de Lublin, où il y a 215,000 Ruthènes (Petits-Russiens). Les Polonais du royaume de Pologne, au nombre de 3,420,000, forment presque les trois quarts de sa population totale, qui s'élève à 4,764,000 âmes; on y compte aussi 600,000 juifs et 300,000 Allemands. Les Polonais qui habitent les gouvernements de l'ouest de la Russie proprement dite sont répartis de la manière suivante : dans le gouvernement de Grodno, 225,000; en Podolie, 205,000; dans le gouvernement de Vilna, 185,000; dans ceux de Minsk, 185,000; de Volhynie, 165,000; de Kiev, 75,000; de Vitebsk 70,000; de Mohilev, 40,000; de Kovno, 30,000. On en compte aussi 18,000 à St-Petersbourg; en Courlande, 13,000; à Ykatérinoslav, 4,000; en Litvonie, 3,000; dans le gouvernement de Kherson, 1,000; en Bessarabie, 1,000. En totalité, 1,220,000 âmes, parmi lesquelles les deux sexes sont également représentés, tandis que dans le royaume de Pologne les femmes sont en plus grand nombre : on en compte en effet 2,466,000 contre 2,298,000 hommes de la population entière.

Quelques tribus slaves du nord-ouest, résidant dans les contrées qui s'étendent depuis la Vistule jusqu'à Pöder, se réunirent, dès le neuvième siècle, avec les Liakhs (Lékh) et prirent dès lors le nom de Poliakhs (Polaks) ou Polonais, dont il faut peut-être chercher l'étymologie dans le mot *plô*, champ. Les Liakhs formaient précisément le centre de ces tribus, qui n'avaient sans doute appartenu que par leurs compatriotes méridionaux à l'empire de la Grande-Pologne, embrassant alors plus ou moins toutes les tribus septentrionales des Slaves de l'ouest et s'étendant jusqu'au delà des Karpathes.

Sur la fin du neuvième siècle, l'émigration des Madgyars vers la Hongrie actuelle sépara de l'empire bulgar et des peuples slaves méridionaux composant cet Etat, les Slaves du nord-ouest, qui se divisèrent en plusieurs groupes dont les principaux sont celui des Tchekhs (et Moraves) avec les Slovaks; celui des Serbes de la Liazze et celui des Polonais (Jankhs) et des Slaves de la Baltique, avec quantité de subdivisions assez distinctes. La nationalité des Slaves de la Baltique a été absorbée par l'élément allemand; et les Serbes de la Liazze (les Vendes), se fondant de plus en plus dans ce même élément qui les entoure de tous côtés, ne forment plus qu'un faible reste d'environ 135,000 âmes.

Dans les premiers siècles de notre ère, les Sarmates avaient exercé (de même que les Varagues sur les Slaves de l'est, les Russes) une influence caractéristique et décisive sur les tribus slaves fixées entre la Vistule et Pöder. Occupés d'agriculture ou établis en grand nombre dans des villes, ces tribus étaient supérieures par leur civilisation et leurs mœurs à leurs voisins les Allemands. Elles avaient été réunies en grande partie, au neuvième siècle, par Zemsvit, fils de Piast, et au dixième, sous Mieczyslas, et formaient une grande agglomération qui constituait l'empire polonais (poliakh). Les Sarmates apparurent comme une tribu guerrière, aristocratique, nomade et conquérante, qui soumit les paisibles agriculteurs slaves des contrées de la Vistule, mais qui, semblable aux Bulgars et aux Varagues, s'absorba presque aussitôt dans les tribus qu'elle avait conquises; la tribu dominante ne donna pas même son nom au peuple vaincu, mais elle exerça sur lui une action dont les effets sont encore remarquables de nos jours, surtout parmi les classes élevées de la société et dans la noblesse propriétaire et militaire, sur laquelle la féodalité germanique eut à son tour, un peu plus tard, l'influence la plus efficace.

Les Sarmates étaient un peuple d'un caractère essentiellement guerrier. Du jour où il prit place dans l'histoire des nations, il se précipita dans des guerres sans cesse renouvelées pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'enfin l'exécès de la lutte eût amené sa ruine. Les Sarmates habitaient, du temps d'Hérodote, au delà du Don; leurs femmes menaient une existence toute différente de celle des femmes des Scythes, adonnées à la faïencerie. Comme peuple d'origine arique, ce qu'indiquent quelques particularités de leur langue (peut-être aussi leurs larges pantalons), ils se trouvaient apparentés avec les Grecs, de même que les Hindous, les Germains, les Grecs, les peuples de race latine et les Celtes, mais comme tous ceux-ci, seulement dans l'acceptation la plus éloignée de ce mot. Cava-

liers nomades, sans demeures fixes, emmenant de contrées en contrées tout ce qu'ils possédaient sur des chariots tirés par des bœufs, ils se distinguaient sous plusieurs rapports des autres nomades : ils chassaient et combattaient à cheval, et leurs femmes menaient les armes avec autant d'adresse et d'impétuosité que les hommes.

Mieczyslas (965-992), l'arrière-petit-fils de Piast, adopta la foi chrétienne et réunit en un seul empire la Mazovie (sur la Vistule inférieure), la basse Silésie, la Cujavie (sur la rive gauche de la Vistule, au nord-ouest de Varsovie) et la Grande-Pologne (entre Varsovie et Posen). Quant à la haute Silésie, à la plus grande partie de la Hongrie supérieure et à la Petite-Pologne (contrée formant les environs de Cracovie), elles appartenaient à l'empire de la Grande-Moravie. Les Slaves du nord-ouest se trouvant séparés de la Bulgarie et de la Grèce par les Madgyars, et en partie des Russes par les Lithuaniens, l'Eglise grecque ne put lutter avec succès chez eux contre les efforts de Rome et du clergé allemand; et en même temps que le catholicisme pénétra chez eux, tout le système latino-germanique religieux, politique et social, s'y introduisit à sa suite. Les Tchekhs, les Polonais et les Liazziens se laissèrent influencer moralement et en partie politiquement par les envahisseurs de l'ouest. Les Slaves de la Baltique s'étaient montrés plus récalcitrants et ayant persévéré longtemps dans leur paganisme, furent poursuivis, molestés et presque anéantis par les Allemands du nord. La faiblesse comparative des Polonais, des Tchekhs et des Liazziens, vis-à-vis du puissant empire romano-germanique, alors dans toute sa force, ne leur permit pas de conserver dans la vie intime, même parmi les classes inférieures du peuple, les bases nationales de leur existence slave. Les principes du monde latino-germanique, appuyés sur le catholicisme, surpassaient partout avec plus ou moins de force, se propageaient et entraînaient toute la nation, toutes ses idées, son existence entière. La réaction patriotique et religieuse des Tchekhs contre le catholicisme et contre le principe allemand, comme sous le nom de guerre des Hussites, dont l'influence fut décisive sur l'occident de l'Europe, n'amenèrent aucun résultat pour les Tchekhs eux-mêmes, ne servit qu'à les affaiblir et favorisa même en définitive la prépondérance de l'élément allemand. La réaction qui s'éleva à un moment chez les Tchekhs n'eut pas même lieu chez les Polonais, et lorsque, par suite de la réforme religieuse, quelques germes d'indépendance parurent vouloir se développer, ils furent bientôt et complètement étouffés par les jésuites, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Boleslas Khruby (le vaillant), premier roi de Pologne (de 992 à 1025) par la protection de l'empereur d'Allemagne, dont il devint l'allié, peut être envisagé sinon comme le fondateur de l'Etat polonais, au moins comme le créateur de sa puissance, de son développement et de son étendue ultérieure. C'est lui, en effet, qui en recula les limites au sud jusqu'aux Karpathes, au nord jusqu'à la mer Baltique, à l'est jusqu'au Dong et à la Volhynie, à l'ouest jusqu'à l'Elbe et la Saale, et qui étendit sa domination sur des contrées sinon exclusivement polonaises, au moins essentiellement slaves. Il entreprit des hostilités contre des princes russes et rendit tributaires une partie des anciens Prusses (Prousses, Lithuaniens); il exerça une pression efficace sur la Bohême et sur l'empereur d'Allemagne; fit construire des villes, des châteaux forts, des églises et des couvents; vivifia par des lois sages et de fortes institutions toutes les parties de son puissant empire, et assura sa prospérité sous le rapport administratif aussi bien que sous le rapport religieux. C'est à juste titre que l'on peut nommer Boleslas le vrai créateur de la Pologne, de même que l'on considère Vladimir le Saint, son contemporain, et Yaroslav, qui furent les fondateurs de la puissance et de la grandeur ultérieures de la Russie. Boleslas étendit surtout du côté de l'ouest les limites de la puissance polonaise, qui ne se propagea pas plus tard dans cette direction, car dans la suite l'élément allemand pénétra vers l'est, par un progrès lent mais intense et toujours persévérant, et finit par éloigner de la Baltique et de la Vistule inférieure l'élément polonais, rebouté d'abord par l'ordre Teutonique et plus tard par Frédéric le Grand. Le midi conquis se vit bientôt envahir les villes tcherviènes, c'est-à-dire la Galicie occidentale et la Volhynie ou la Russie-Rouge, qui restèrent, jusqu'à la moitié du quatorzième siècle, annexées au territoire russe. La domination polonaise conserva toutefois, avec Cracovie pour capitale, la partie du territoire qu'on nomma plus tard la Petite-Pologne, pour laquelle il n'y avait pas de prétendants puissants, tandis que la possession de la Moravie, de la Silésie, de la

Lazce et de la Poméranie était la cause de guerres continuelles avec les princes indigènes de ces contrées et avec l'empereur d'Allemagne. Néanmoins la puissance polonaise continua de se maintenir dans une situation florissante et sut conserver ses possessions occidentales jusqu'au milieu du douzième siècle.

Ressemblant sous ce rapport à la Russie, gouvernée pendant quelques siècles par le système des principautés séparées, la Pologne, après la mort de Boleslas III, fut divisée entre ses quatre fils, avec droit d'aînesse établi en faveur de l'aîné à Cracovie (1140); de sorte que Cracovie se trouvait, vis-à-vis des autres parties de la Pologne, dans les mêmes rapports que Kiev à l'égard des principautés russes. La Pologne se divisait donc en quatre principautés : Cracovie avec la Silésie et la Poméranie; Sandomir; la Mazovie avec la Cujavie, et la Pologne proprement dite (les vœvodates de Guénes et de Posen). Les descendants des quatre fils de Boleslas firent entre eux de nouveaux partages à la suite desquels s'établirent diverses familles régnantes plus ou moins indépendantes, exerçant la souveraineté dans de petits districts et s'arrogeant un pouvoir illimité dans leurs domaines. Cet état de choses dura jusqu'au milieu du quatorzième siècle et laissa des traces à jamais funestes. Des guerres intestines, l'esprit dominateur et l'abus de pouvoir des magnats, l'influence de Rome, celle des princes allemands et lithuaniens, achevèrent de ruiner les bases civiles et nationales de l'établissement politique déjà si fortement ébranlé. La proximité de l'Allemagne et de fréquentes relations avec ce pays permirent, en outre, au principe féodal de s'introduire parmi les puissants seigneurs de la haute noblesse polonaise, qui s'était approprié d'immenses domaines et faisait constamment dépendre l'occupation du trône de Cracovie de la concession de nouveaux privilèges qu'elle ne cessait de réclamer. La soumission absolue du clergé à la puissance spirituelle de Rome donna au pape un grand ascendant sur ce pays morcelé et un pouvoir réel sur les possessions et les droits de l'Église, ainsi que cela avait lieu dans tous les pays qui se trouvaient placés sous sa autorité.

La classe moyenne se composait presque exclusivement d'Allemands enragés de leur pays, qui n'avaient de sollicitude pour l'État que sous le rapport de leurs propres intérêts, jouissaient de grands privilèges, s'arrogeaient le monopole du grand commerce, et étaient gouvernés par le code de Magdebourg, qui fut appliqué aussi aux Polonais indigènes des classes privilégiées.

Vers le milieu du quatorzième siècle, les juifs arrivèrent en très-grand nombre en Pologne, qui, depuis cette époque, devint pour eux comme une seconde patrie; ils en accaparèrent bientôt tout le commerce, de telle sorte qu'il ne resta plus aux Allemands que l'exploitation des métiers, des arts et des sciences.

L'événement le plus décisif de cette période fut l'établissement et l'extension rapide de l'ordre Teutonique sur la Vistule inférieure. Le maréchal Hermann Balk étant venu dans ces contrées en l'année 1228, y fonda, en 1233, Culm et d'autres villes fortifiées, et y eut bientôt pour successeurs les grands maîtres de l'ordre eux-mêmes. Leur ardent prosélytisme conquit successivement à l'ordre Teutonique plus de territoire vers l'est. À la suite de guerres incessantes soutenues contre les valeureux Prusses opiniâtrement attachés au paganisme, et après avoir fondé des villes et des villages florissants avec le concours de colons allemands attirés par eux en grand nombre dans ces pays, les grands maîtres de l'ordre Teutonique conçurent bientôt contre les ducs polonais une irréconciliable inimitié.

Sauf quelques expéditions militaires dirigées contre elle et qu'elle soutint bravement, la Pologne échappa complètement à l'intolérable oppression matérielle et morale que les Tatares firent peser pendant plus de deux cents ans sur la Russie. L'influence de l'Occident ayant très-énergiquement réagi sur la nationalité polonaise, fit pénétrer d'assez bonne heure dans le pays les habitudes, la culture et la civilisation européennes, qu'attestent encore aujourd'hui la situation morale du peuple, ainsi que mille vestiges d'une haute civilisation répandue jusque dans des contrées éloignées situées même au delà des frontières de la Pologne. Cette influence fit prendre à l'élément polonais, sur l'élément russe de Pologne, l'ascendant naturel qui résulte inévitablement d'une civilisation plus avancée, surtout alors qu'elle est accompagnée et soutenue par un esprit entreprenant et guerrier et par un clergé actif, intelligent, bien discipliné et qui poursuit avec persévérance un double but religieux et politique.

Vers le milieu du quatorzième siècle (1333 à 1370) régnait en Pologne Casimir III surnommé le Grand. L'élection qui l'avait appelé au trône avait imposé à son pouvoir certaines limites; car la puissance des princes, qui s'étaient partagés une portion notable du domaine de l'empire, avait depuis longtemps rendu presque illusoire le véritable droit de succession au trône, bien que la couronne fût presque constamment restée dans la possession de la dynastie des Piasts. Casimir hérita néanmoins du pouvoir autocratique sur toute l'étendue des pays polonais, qui, à l'exception des ducs de Silésie, reconnurent universellement l'autorité des descendants de Piast. Plusieurs dynasties des différentes principautés avaient succombé ou s'étaient même éteintes dans les guerres intestines; d'autres avaient été tellement affaiblies par le partage qu'elles ne pouvaient rien entreprendre contre Cracovie. Des guerres conduites avec succès contre des États voisins; l'annexion de la Russie-Rouge qui eut lieu en 1340 (voir le chapitre des Petits-Russiens); la rigoureuse application de la justice et des lois; la propagation des lumières et le développement du commerce; la fondation de plusieurs villes, surtout dans la partie sud-est du royaume; la liberté de conscience accordée à tous les étrangers attirés dans le pays, même aux mahométans; toutes ces circonstances réunies amenèrent un brillant état de prospérité qui dura pendant deux siècles et parvint à son apogée sous Étienne Batori. La Silésie seule avait été abandonnée à la Bohême; la Poméranie et d'autres petits districts, à l'ordre Teutonique.

À la mort de Casimir, le second monarque dont la puissance et la grandeur jetèrent un si vif éclat sur la Pologne, la dynastie régnante des Piasts s'éteignit, bien qu'il existât encore des branches collatérales de cette famille. Louis, roi de Hongrie, fit élu souverain des principautés réunies en une sorte de république, *przemyslita* (res communis, cause commune). Lors de la mort prématurée de ce prince, le choix des électeurs se fixa, après beaucoup de dissensions intestines, sur le grand-duc de Lithuanie, Jagellon (Yaghello ou Yagatto), qui fut appelé au trône de Pologne en 1386, après avoir été baptisé à Cracovie et marié à la princesse Hedvige, fille cadette du roi Louis. La réunion de la Lithuanie (qui conserva pendant quelque temps ses propres grands-ducs) au royaume de Pologne fut pour ce dernier un événement politique de la plus haute importance; il lui ouvrit un nouveau champ d'activité grandiose dont le but était tracé et défini d'avance. C'est alors que commença avec la Russie (Moscou) la lutte des prétentions rivales pour la suprématie de l'Église grecque ou de l'Église romaine, de l'élément russe ou de l'élément polonais dans l'est de l'Europe.

L'alliance et la réunion de la Pologne avec la Lithuanie, restée intacte jusqu'à la fin du siècle passé, firent la première d'une situation de plus en plus embarrassante pour l'élever soudainement à un très-haut degré de puissance et lui donner une grande étendue territoriale vers l'est, sur des contrées slaves (russes). Cette fusion ouvrit un nouveau champ d'activité à la nationalité polonaise — alors supérieure à la nationalité russe — par suite d'un meilleur voisinage et de l'influence civilisatrice de l'Europe occidentale. La réunion des deux pays donna à la Pologne une nouvelle vigueur et doubla les forces qui lui étaient nécessaires pour poloniser et convertir au catholicisme ses voisins de l'est, qui devinrent dès lors sujets de la Pologne; elle donna enfin aux Polonais la mission de baptiser les Lithuaniens proprement dits (par opposition avec les sujets russes du grand-duc de Lithuanie). Encore bien que les Polonais exploitassent de préférence cette nouvelle conquête d'une manière égoïste et sans ménagement; quoiqu'ils ne sussent pas accorder une protection paternelle aux Russes de l'Ouest, leurs anciens frères de race et leurs voisins immédiats, afin d'opérer insensiblement une fusion complète avec eux sous le rapport de la civilisation, des lumières et de la puissance politique, leur pouvoir se fortifia néanmoins, et ils poursuivirent sans ménagement le but qu'ils s'étaient proposé de dénationaliser l'ouest de la Russie et de le faire entrer dans le giron de l'Église latine. Sous ces divers rapports, l'acquisition du grand-duc de Lithuanie fut donc très-importante, comme on l'a dit déjà. Les Lithuaniens, tribu d'abord peu nombreuse, mais guerrière, favorisés par le morcellement de la Russie et son affaiblissement par la domination tatare, avaient, au quatorzième siècle, agrandi insensiblement leur petit pays sur le Niémen inférieur et en avaient fait un grand et puissant empire. C'est alors qu'ils avaient vaincu et subjugué des tribus russes presque dix fois plus nombreuses qu'eux; et quoique païens, en dépit

de la supériorité numérique, religieuse et intellectuelle des Russes soumis par eux, ils s'étaient maintenus dans la possession inattaquable du pays conquis vis-à-vis de voisins hostiles à l'est, tandis qu'à l'ouest ils devaient laisser le champ libre à l'ordre Teutoonique sur une partie du domaine de leur propre nationalité. Cette suprématie des Allemands ne s'était établie toutefois qu'après une lutte de cent cinquante ans et l'émancipement complet de la tribu des Prusses, dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous. Sous le règne d'Yagellon, la domination lithuanienne, outre la Lithuanie proprement dite, s'étendit encore sur les nombreuses principautés russes (voir le chapitre des Lithuaniciens) composant la Russie lithuanienne qui, délivré du joug des Tatars par les Lithuaniciens, embrassa, avec le royaume de Halitch (dans l'acceptation la plus restreinte de ce mot) tout l'ouest de la Russie jusqu'aux sources de la Duna, du Dniepr et de l'Ōka, jusqu'au cours inférieur du Dniepr, jusqu'au Dniestr et la frontière de Halitch (la Galicie); en un mot, la Lithuanie étendit sa puissance sur toute la Russie-Blanche et la Petite-Russie. Yagellon commença ainsi (1386-1434) de fait la réunion de la Russie lithuanienne, où son frère Vitold resta grand-duc, avec la Pologne. Il donna également, par la grande victoire qu'il remporta à l'aide des Lithuaniciens, près de Tannenberg (1410), le coup de grâce à l'ordre Teutoonique, qui ne s'en releva jamais. La Pologne et la Lithuanie acquirent d'importantes parties des anciens domaines de l'ordre, et la puissance polonaise fut consolidée pour des siècles sur la Vistule inférieure. La Volhynie et la Podolie furent directement réunies à la Pologne et devinrent provinces polonaises. La petite noblesse qui, dès le partage de la Pologne (1140) après la mort de Boleslas III, s'était formée comme suite militaire de premier rang (à l'instar des drojgines en Russie) à côté de la haute noblesse déjà puissante, prêta un appui vigoureux et large aux intentions du gouvernement polonais, aida la haute noblesse à gouverner les provinces, à y fonder d'immenses domaines privés, à dépouiller promptement la noblesse russe de sa nationalité, à lui imposer les mœurs polonaises et le catholicisme latin. Cependant le peuple russe proprement dit, abandonné à lui-même et malgré la lourde oppression qui pesait sur lui, tenait fortement à sa religion, à sa nationalité, à ses mœurs et à sa langue. Ce ne fut qu'après deux siècles de violences et d'efforts persévérants que l'élément polonais et le catholicisme — avec la conversion forcée du peuple à l'union — remportèrent enfin une victoire décisive (voir le chapitre des Petits-Russiens et des Russes de la Russie-Blanche). La chakhla polonaise, qui avait immigré en grand nombre, avec la haute noblesse, dans la Russie occidentale (lithuanienne), acquit bientôt de l'importance et du crédit comme caste dominante placée sous la protection du gouvernement et de la haute noblesse. Alors, de la réunion des éléments correspondants russes et lithuaniciens qui se joignirent à elle, se forma la chakhla russe, qui par ses tendances politiques appartenait tout à fait à la Pologne, et qui ne resta russe sous quelques rapports que par son origine et sa religion. En effet, une fraction de cette chakhla était devenue catholique et l'autre était restée grecque. Celle-ci entra par la suite dans l'union religieuse, mais ne passa pas au catholicisme, comme l'avait fait toute la noblesse russe dans la Russie lithuanienne. Cette scission religieuse représenta alors et représente encore aujourd'hui la ligne de démarcation la plus juste et la plus nettement indiquée entre les deux nationalités. L'expression chakhla, qui désigne la petite noblesse (le gentilhomme s'appelle chakhitsa), dérive, selon quelques étymologistes, du mot allemand Schlacht (bataille), parce qu'en effet la petite noblesse formait en permanence la suite militaire des princes, la caste guerrière, la classe libre (peut-être d'origine sarmate) et toujours armée, tandis que le bas peuple ne portait point d'armes. Ne serait-il pas plus vraisemblable de croire que la désignation de chakhla provient en effet de ce mot allemand Schlacht, mais dans un autre sens et tel qu'on l'employait au moyen âge, Geschlacht, c'est-à-dire Geschlecht (race)? Il s'est conservé jusqu'à nos jours dans le mot ungeschlacht, brutal, grossier, ce qui, dans le principe, signifiait de basse extraction. Sous les successeurs d'Yagellon, la puissance des margaux polonais et des assemblées de la noblesse dans les provinces lithuanienes augmentèrent de plus en plus, comme cela avait eu lieu dans la Pologne proprement dite; d'un côté elles affaiblirent la puissance royale et de l'autre elles opprimèrent sans relâche le peuple de nationalité étrangère, dans sa religion, sa langue et ses droits méconnus. Les Polonais, se chargeant d'étendre et de développer les tendances des Li-

thuaniciens, s'efforçaient d'acquiescer la suprématie sur l'est de la Russie, dont les provinces, vers la fin du quinzième siècle, s'étaient successivement réunies en un seul ensemble, l'Empire des tsars moscovites. Au commencement du seizième siècle, Sigismond I^{er} monta sur le trône de Pologne. Il s'occupa beaucoup, ainsi que l'avait fait Casimir le Grand, du bien-être du pays, et obtint, à titre de fief de la Pologne, ce qui restait encore de l'ancien territoire de l'ordre Teutoonique, devenu, dans les derniers temps, duché séculier.

La puissance croissante des Turcs et le dangereux voisinage des Tatars de Crimée suscitaient des guerres continuelles dans lesquelles l'association guerrière des Zaporogues et les Kozaks petits-russiens en général furent pour les Polonais des alliés importants et même indispensables, quoique d'une fidélité douteuse. (Voir le chapitre des Kozaks.)

Sous Sigismond II, la liberté de conscience fut accordée aux partisans de la réforme religieuse, qui se révélèrent de tous côtés dans la Pologne proprement dite. Plusieurs causes se réunirent pour hâter les progrès de cette réforme au sein même des classes inférieures du peuple catholique de la Pologne. Parmi les principales il faut citer la désorganisation toujours croissante du pays, malgré le prestige extérieur de sa puissance. Cette désorganisation tenait à un régime aristocratique dont les bases, déjà trop peu restreintes, s'éclaircissaient encore au détriment de la considération et de la puissance royales et du développement intellectuel et matériel du peuple soymais. Ajoutons-y le manque de discipline, de justice et de hiérarchie sociale; l'absence d'une bourgeoisie et d'une classe réelle de paysans; l'application du système de la corvée, et l'élément juif se développant avec son opulence et toute son activité. On vit même se manifester parmi la noblesse une certaine sympathie pour la nouvelle doctrine, autant à cause de son contact avec le nord de l'Allemagne que par opposition au pouvoir des prêtres et par la connaissance raisonnée des abus qui existaient réellement dans l'Église romaine. Sous Sigismond II Auguste (1565) eut lieu l'incorporation complète de la Russie lithuanienne à la Pologne. Les pacta conventa ne laissèrent à la première que des droits illusoires. Dès l'année 1561, par le traité de Vilna et la dissolution de l'ordre des chevaliers porto-glaive en Livonie (1562), la Courlande était devenue un fief polonais converti en duché séculier; mais la Livonie elle-même avait été rangée au nombre des provinces polonaises, et ce ne fut que beaucoup plus tard, en 1629, qu'elle fut annexée à la Suède.

En 1570, les jésuites furent appelés en Pologne et ils se répandirent aussi en grand nombre dans les provinces russo-lithuanienes jusqu'au Dniepr, persécutant et cherchant à paralyser autant que possible le protestantisme naissant dans la Pologne proprement dite, aussi bien que l'Église grecque dans la Russie-Blanche et la Petite-Russie. En 1596, l'union des Églises grecque et latine s'effectua dans les provinces dépendantes de la Pologne; les pays situés sur la rive gauche du Dniepr en furent seuls exceptés, et leurs habitants restèrent fidèlement attachés à leur ancienne religion, pour laquelle les Petits-Russiens luttèrent jusqu'à l'épuisement de leurs forces. La puissance de la Pologne parvint à son apogée (1576-1586) sous le règne glorieux et ferme d'Étienne Batori de Hongrie. Homme d'Etat autant que héros intrépide, il sut contenir d'une main vigoureuse et décidée les nationalités si diverses de son vaste empire, et porta au plus haut degré d'énergie la rivalité déjà existante entre la Pologne et la Moscovie. Manquant d'une nationalité homogène assise sur de solides fondements, d'une classification normale des différentes branches de sa population et d'un pouvoir royal fortement constitué, la Pologne perdit bientôt, après la mort de Batori, la suprématie presque complète qu'elle avait acquise sur sa rivale, et ne tarda pas à descendre de la hauteur à laquelle elle s'était placée. Batori fut la personification vivante de la sympathie mutuelle des Magyars et des Polonais. Elle se fondait sur les tendances aristocratiques qui passèrent en grande partie des Hongrois aux Polonais, ou, selon l'expression spéciale polonaise, sur les tendances chakhétiques (nobles, dans l'acceptation morale et sociale de ce mot). Cette sympathie forma aussi la base principale de leur ancienne et ferme alliance contre les Turcs, qu'ils combattaient en commun, et contre les tendances antiaristocratiques et la sympathie générale qui régnaient parmi les autres Slaves. Sous le règne d'Étienne Batori, les Kozaks petits-russiens reçurent une organisation régulière et la Petite-Russie eut un hetman à part; il en fut de même pour la Russie-Blanche (avec la Lithuanie), tandis que le troisième hetman fuc-

tenaient dans la Pologne proprement dite et portaient le titre d'hetman de la couronne. Sous Iatouri, et grâce à la protection nationale et religieuse qu'il leur accordait, les Kozaks de la Petite-Russie furent d'un puissant secours pour les Polonais contre leurs ennemis communs. Les contrées occidentales de la Russie-Blanche et de la Petite-Russie devinrent de véritables pépinières pour la nationalité polonaise et l'Église catholique, qui considèrent de plus en plus leur puissance en acquérant des possessions privées et des domaines publics et laissant prendre aux juifs une grande influence sur les affaires commerciales, ce qui donna en même temps naissance à d'admirables créations dans les sciences, l'architecture et la culture du sol, dont on retrouve encore aujourd'hui des traces évidentes. Le régime de la noblesse et de l'Église absorbait tous les autres intérêts du pays. Noblesse et clergé furent les seuls mobiles, étroitement liés entre eux, de l'existence politique et nationale du peuple de ces contrées.

Avec l'extinction de la dynastie des Jagellons (1572), la Pologne était devenue un royaume purement électif; et ce fut là, sans aucun doute, la cause première de son inévitable décadence, que quelques personnalités brillantes, telles que celles de Iatouri et de Sobieski, purent retarder, mais non conjurer définitivement. L'élection des rois subsistait précisément en vertu du pouvoir prédominant de la noblesse; c'était le résultat et l'expression de la vie nationale et politique concentrée exclusivement dans l'aristocratie et la *chakhta* (le clergé). Le décès du roi était suivi d'un interrègne pendant lequel l'esprit de parti et les instincts dominateurs de la noblesse ébranlaient les ressorts du pays, le nerf et la force de la nation, qui, divisée en plusieurs grandes fractions, représentait vis-à-vis du pouvoir suprême une sorte de république royale, et vis-à-vis de la basse classe une aristocratie despotique. Sous le faible Sigismund III (Wasa, 1582-1632), ennemi des Suédois et protecteur des dissidents (non-catholiques), commença la rapide décadence intérieure de la Pologne; et néanmoins les divisions intestines de la Russie, occasionnées par les divers prétendants au trône après l'extinction de la dynastie de Rurik, et par le siège de Moscou, assurèrent encore pour quelque temps la suprématie de la Pologne sur la Russie, qui serait alors infailliblement devenue la proie du catholicisme et de l'élément polonais, sans la noble fermeté des Russes et sans leur fidélité persévérante à l'Église et à la nationalité. Avec la perte de la Livonie (1629), qui échut en partage à la Suède, la suprématie des Polonais sur le nord arriva à son terme et passa d'abord aux Suédois, comme plus tard elle appartint aux Russes. L'union religieuse et les abus de pouvoir des Polonais portèrent la Petite-Russie à se soulever; il est vrai qu'elle éprouva ses forces; mais la puissance des Polonais n'en reçut pas moins une rude atteinte. Ce coup devint une blessure mortelle lorsque Khmelnitski, hetman des Petites-Russiens, désespérant de pouvoir affranchir son pays du joug qui pesait sur lui et de lui assurer une existence indépendante, déposa, en 1654, aux pieds du tsar Alexis Mikhaïlovitch le sceptre de la Petite-Russie, et consolida ainsi d'une manière inébranlable la suprématie de la Russie sur la Pologne. Cependant la lutte était encore loin de son terme; c'est alors, au contraire, qu'elle éclata avec plus de violence, et la Petite-Russie, divisée, quant à sa nationalité, par l'influence polonaise, et, sous le rapport politique, par le cours du Dniepr, appartenant tantôt aux Russes, tantôt aux Polonais, jusqu'à ce qu'enfin, par la paix d'Androssov (1667), il eût été convenu que la Pologne garderait la partie de la Petite-Russie située sur la rive droite du Dniepr, c'est-à-dire une grande partie du gouvernement actuel de Kiev (à l'exception de la ville même), et ceux de Podolie et de Volhynie, mais qu'elle céderait la rive gauche et renoncerait à ses prétentions sur Szaoleusk. Toutefois les hostilités, qui se renouvelaient périodiquement, n'eurent réellement un terme que lors du traité de Moscou en 1686. Mais malgré ce traité, la persécution n'en continua pas moins contre les partisans de l'Église grecque. Les Turcs étaient aussi devenus de dangereux ennemis par la prise de possession de l'Outkraine polonaise (la *Podolie*), que le chevaleresque Jean Sobieski (1674-1696), second roi élu de nationalité polonaise, leur arracha après des guerres sanglantes; ce fut encore ce héros qui couvrit les armes polonaises d'un immortel éclat par la célèbre délivrance de Vienne et la défaite des Turcs sous les murailles de cette ville en l'année 1683. Sous le règne de Jean Sobieski, des régiments entiers de cavalerie furent faits gentilshommes (*chakhta*) par un seul geste héroïque du monarque, braudissant en l'air son salire vic-

torieux; ce qui, il faut en convenir, n'était pas, pour ceux qui reçurent cet honneur, la façon la plus facile ni la moins glorieuse de devenir gentilshommes. Plus tard, des sommes minimes suffirent malheureusement pour acheter un titre de noblesse.

La décadence qui se manifestait depuis un siècle devint complète sous les rois de la maison souveraine de Saxe, Auguste II et Auguste III. L'administration des nobles, entachée de désordres, d'insubordination, d'arbitraire et d'esprit de parti, dépassa toute mesure. Aux partis politiques se joignirent bientôt les querelles religieuses. Les dissidents, qui, sous le règne de Stanislas-Auguste IV (Poniatowski, 1764-1798), obtinrent le libre exercice de leur culte, fournirent aux États voisins un prétexte pour s'immiscer dans les affaires publiques de la Pologne. L'électeur de Brandebourg se fut déclaré roi de Prusse (l'indépendance de cette province avait déjà été reconnue par la Pologne dans le traité de Wélan en 1657); quand, par suite du glorieux règne de Pierre le Grand, la Russie fut devenue à la fois principale puissance du nord et grande puissance européenne; lorsque enfin la Suède, sous Charles XII, se trouva, malgré le concours de Mazaepa, dans l'impossibilité de rien entreprendre contre la Russie ni de s'opposer à ses vues, — les puissants voisins de la Pologne accélèrent la chute du royaume. Le compétiteur du roi de Pologne, Stanislas Leszczyński, quoique appuyé par la Suède, ne put se maintenir contre l'influence russe, devenue dominante depuis la défaite de Poltava (1709), et Auguste II remonta sur le trône vaillant de la Pologne encombrée de troupes russes et saxonnes, pendant que les Turcs et les Kozaks continuaient à inquiéter le sud-est de l'empire. Pierre le Grand fut pour la Pologne ce qu'avait été Ivan III pour le royaume de Kazan : — à partir du règne de Pierre le Grand, les empereurs de Russie devinrent les arbitres des destinées de la Pologne. La confédération d'une grande partie de la noblesse polonaise à Tarnowitz contre les troupes saxonnes amena des luites sanglantes qui ne furent apaisées que par l'ascendant de Pierre le Grand sur la diète de Varsovie en 1717. La prépondérance que cette circonstance fit prendre au monarque s'accrut encore par la paix conclue entre la Russie et la Suède, à Nystadt, en 1720, et la cause des dissidents devint, au contraire, de jour en jour plus mauvaise, jusqu'à ce qu'enfin la mort d'Auguste II, en 1733, acheva de la perdre tout à fait. Après un court interrègne pendant lequel un corps de troupes russes chassa à Dantzig le roi Stanislas Leszczyński, qui avait été élu par une confédération, la nouvelle diète appela au trône de Pologne l'électeur de Saxe, Auguste, qui ne parvint toutefois qu'avec l'assistance des Russes à expulser complètement son antagoniste Stanislas.

Le nouveau roi Auguste III commença son règne sous les auspices les plus défavorables. Une désorganisation générale se faisait sentir dans toutes les parties du royaume. L'administration et le pouvoir législatif suprême se concentraient dans la diète (*sejm*), nombreuse assemblée de députés délégués par la noblesse des diverses provinces, lesquels décidaient de la guerre ou de la paix, et de la perception des impôts, de la création de nouvelles lois, en un mot de toutes les affaires de la rièpre *respublica*. Le consentement unanime de tous les députés était indispensable pour l'adoption d'un amendement. Le *liberum veto* ou le droit de chacun de rejeter toute décision par un « Je ne le permets pas » (*nie pozwalam*), faisait de la diète une sorte de parole de gouvernement; car, au lieu de la prudence réfléchie qui doit toujours présider aux affaires, l'administration du royaume se trouvait livrée au débâclement des plus fougueuses passions. Les magnats, dont la prépondérance dominait dans le royaume, étaient nombreux, riches, et possédaient presque tous les domaines de l'État. Ils vivaient avec une magnificence toute royale dans leurs châteaux fortifiés; ils avaient des troupes à leur solde, se faisaient souvent la guerre entre eux et influençaient violemment les diètes provinciales. La liberté si vantée des Polonais ne consistait en grande partie que dans les actes sans contrôle et sans frein de quelques milliers de despotes, tandis que la grande masse du peuple succombait sous la corvée et des charges exorbitantes de toute espèce. Depuis l'avènement des rois de la maison de Saxe, l'influence des juifs alla toujours en augmentant, le luxe et la démoralisation des gentilshommes suivirent la même progression; ce qui n'empêcha point cependant que la culture des sciences et des beaux-arts ne répandit beaucoup d'éclat sans porter aucune atteinte aux habitudes aristocratiques et chevaleresques de la noblesse polonaise, basées principalement sur un

dévolement chaleureux et un respect profond pour les dames. Le privilège conféré à la noblesse pour l'élection du souverain livrait complètement la Pologne à l'influence des puissances étrangères. Après la mort d'Auguste III (1763), les Polonais voulurent avoir un roi indigène, choisi parmi les descendants des Piasts, auxquels beaucoup de nobles prétendaient appartenir. Deux partis se dessinèrent aussitôt : l'un recherchait l'assistance de la Russie, l'autre l'appui de la France. La Russie fit décider l'élection du prince Stanislas Poniatowski. Les anciens privilèges décrétés, mais non observés, en faveur des dissidents, furent en grande partie mis en vigueur par les Etats voisins. Une nouvelle diète se rassembla en opposition avec le roi et avec la diète même qui s'était prononcée contre les dissidents. Le roi dut céder aux circonstances et demanda l'intervention de la Russie pour rétablir dans une nouvelle diète les droits des dissidents. C'est alors qu'une puissante fédération se forma à Bar contre la décision qui était intervenue, et il s'ensuivit une guerre sanglante qui démolissait entièrement la Pologne et l'amena aux limites du dernier épuisement.

Les trois puissances voisines, la Russie, l'Autriche et la Prusse, opérèrent en 1772 un premier partage des Etats polonais. La Russie reçut la Russie-Blanche proprement dite (comprenant les gouvernements de Vitebsk et de Mohilev); l'Autriche, la Galicie; la Prusse, la Poméranie orientale sans Dantzic, et la partie de la Grande-Pologne située sur la rive gauche de la Netza.

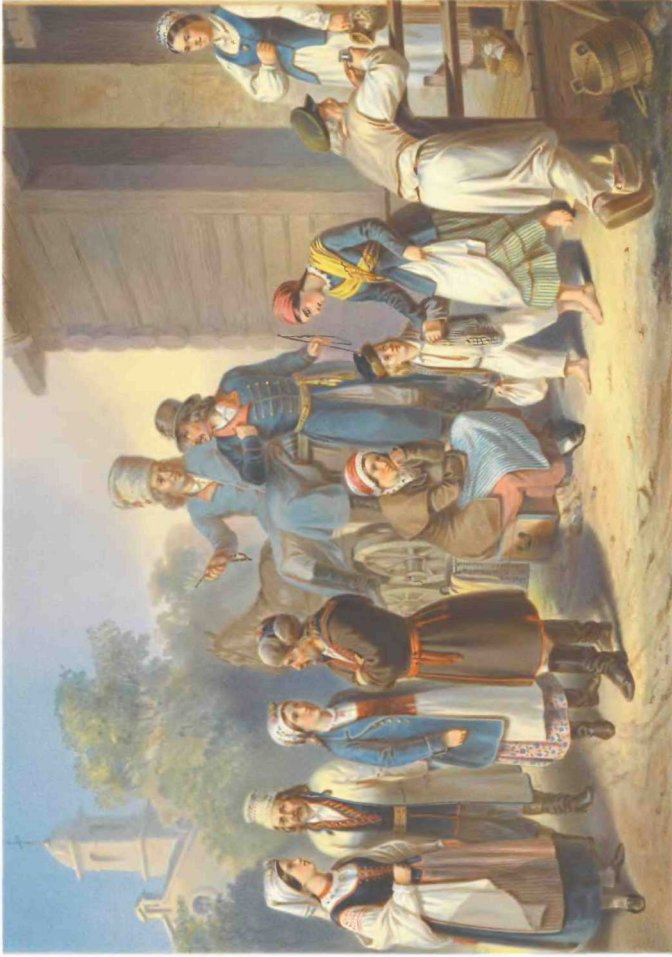
La tranquillité ne dura pas longtemps; car une fédération réunie à Tarnowitz ayant renversé les lois fondamentales de l'Etat convenues avec la Russie, et proclamé, le 3 mai 1791, une nouvelle constitution, les adversaires de cette innovation réclamèrent l'appui de la Russie. Une diète générale eut lieu à Grodno en 1793, et le second partage de la Pologne en fut la conséquence immédiate. La Russie reçut pour sa part le gouvernement de Minsk, la Podolie et la Volhynie; et la Prusse s'adjugea la Grande-Pologne avec Dantzic et Thorn. Bientôt après, la Pologne tout entière se souleva sous le commandement de Kosciuszko; mais le bras puissant de Souverov comprima cette tentative désespérée qui n'eut d'autre résultat que d'amener, en 1794, un troisième partage de la Pologne. La Russie reçut les gouvernements de Grodno, de Vilna et de Kovno; l'Autriche, les voïevodics de Cracovie, de Sandomir et de Lublin; la Prusse, le reste du pays avec la capitale, Varsovie.

La Pologne avait vaincu des nations étrangères, conquis des empires, anéanti des religions; mais se vaincre soi-même, faire triompher la justice, respecter les mœurs et se renfermer dans les bornes d'une sage modération, voilà ce qu'elle n'avait pas su faire. Tout ce qu'il y avait de noble, de chevaleresque et de véritablement grand dans le caractère du peuple polonais devait venir ébranlé contre l'esprit de désordre, d'intolérance et d'insubordination.

Dans les années 1807 et 1809, l'empereur Napoléon I^{er} réunît de nouveau l'ancienne Pologne royale dont il forma le grand-duché de Varsovie, qui, ainsi que d'autres Etats de la confédération du Rhin, prit part à la grande guerre de 1812 contre la Russie. En 1815, ce pays, après avoir été conquis encore une fois par les troupes russes, retomba sous le sceptre de la Russie, à l'exception des contrées qui avaient été précédemment réunies à l'Autriche et à la Prusse, savoir : la Galicie à la première de ces puissances, et à la seconde la province de Pologne et celle qu'on nomme Prusse occidentale. De la partie la plus importante du grand-duché de Varsovie, l'empereur Alexandre I^{er} forma un nouveau royaume de Pologne, lui donna une administration distincte et lui laissa même une armée. En moins de quinze ans, la Pologne atteignit, sous le sceptre du monarque russe, un haut degré de prospérité matérielle. Mais de même que dans les siècles précédents, la noblesse, formant la minorité du peuple polonais, suscitant toujours des troubles et des guerres civiles au sein de sa patrie, avait été cause de la séparation des pays d'origine russe (la Petite-Russie et la Russie-Blanche) d'avec la Pologne, et avait entraîné le pays à sa perte, de même encore, cette fois, elle ne put comprendre la position que lui avait faite la nouvelle organisation du royaume de Pologne, et se lança inconsidérément de l'illusion qu'elle pourrait reconstituer la Pologne en un Etat indépendant. Des sociétés secrètes se formèrent surtout parmi la jeunesse et se répandirent dans tout le pays; et bien que réellement leur plan et leur but fussent de rendre la Pologne indépendante, on vit cependant se produire des tendances démocratiques déjà très-prononcées. La rébellion éclata en au-

tomne 1830. Mais ce soulèvement se termina, comme il était aisé de le prévoir, par la défaite des Polonais et la capitulation à discrétion de Varsovie en 1831. La Pologne devint une province de la Russie, gouvernée par un lieutenant de l'empereur. L'événement le plus important, la dernière mesure décisive du gouvernement russe pour arriver à ce que les habitants russes des provinces autrefois restant occupées aussi, sous le rapport de la nationalité, séparés de l'élément polonais, fut, en 1839, l'abolition de l'ancienne union religieuse. Par suite de cette décision, les Russines et les Ruthènes, antérieurement polonaises, furent éloignés du régime polonais et conduits peu à peu, par leur réintégration dans l'Eglise orthodoxe, à se réunir complètement à leurs anciens frères de race. Cet acte du gouvernement acheva l'œuvre de la réunion, qui de droit existait déjà en partie depuis longtemps, et arracha définitivement à l'élément polonais les contrées russes travaillées, sous le rapport politique pendant plus de trois cents ans, et sous le rapport religieux pendant plus de quatre siècles, par le catholicisme et le régime polonais. En 1846, la république de Cracovie fut, à la suite d'une insurrection locale, incorporée définitivement à l'Autriche. Il y eut aussi en Prusse des mouvements polonais; ceux qui tentèrent de se produire en Russie avortèrent à leur première apparition. L'année 1848 releva les espérances des Polonais du grand-duché de Pologne. Tous ces soulèvements eurent d'ailleurs la même cause, la même issue et les mêmes résultats; ils obtinrent fort cher à la noblesse et déterminèrent les gouvernements à prendre des mesures plus rigoureuses. L'émigration polonaise maintint la nation dans une agitation perpétuelle, amena dans les tendances politiques une direction mystique, se plaça sous l'égide de la religion et la fit servir à ses projets, en la présentant comme un dernier refuge et comme l'appui efficace de tout mouvement insurrectionnel. Comme autrefois, les agitateurs laissent prendre au clergé la part la plus active dans les affaires politiques et nationales, et lui accordèrent une immense influence dans les relations de la vie privée, spécialement dans celles qui intéressaient le sexe féminin, qui, comme on le sait, tant de prépondérance en Pologne.

L'extérieur des Polonais diffère très-essentiellement de celui des Russes de la Grande-Russie; ils ont la tête plus petite, la taille moins vigoureuse, les extrémités plus délicates; ils manquent ainsi de cette espèce d'harmonie — si l'on peut s'exprimer ainsi — entre le corps et l'âme, de cette noble assurance contenue dans de justes limites que le Russe possède à un si haut degré. La noblesse polonaise se distingue généralement de la masse du peuple d'une manière assez franchée. Les gentilshommes ont, pour la plupart, la physionomie expressive, les cheveux et les yeux de couleur foncée, le nez très-souvent aquilin, quelque chose d'aristocratique et de fier dans le visage et dans la tenue. Les femmes ont de belles et intéressantes physionomies; elles sont très-brunes de cheveux, blanches de peau, sveltes et de taille élancée; tout leur maintien respire une noble fierté. Le Polonais des classes inférieures, qui est, le plus souvent, de taille moyenne, mais plus lourd et moins droit que le gentilhomme, a des yeux gris ou bleus de peu d'expression, des cheveux ordinairement blonds, et le visage plus arrondi que le Russe. Les femmes des contrées méridionales ont les formes plus accusées, les pieds petits, la figure plus pleine, de grands yeux bleus et le nez retroussé. Le petit gentilhomme (chłachcizit) et le paysan des parties sud du gouvernement de Radom, c'est-à-dire des environs de Cracovie, se distinguent d'une manière très-frappante de la grande masse du peuple. Le petit gentilhomme surtout diffère encore aujourd'hui très-fortement du paysan, bien qu'il lui soit souvent peu supérieur par l'éducation. Il est pauvre et grossier, mais fier et courageux; le profond sentiment national qui anime le chłachcizit lui vivait encore que la haute aristocratie françaisee, fait reconnaître en lui le vrai type polonais; on le remarque à sa tournure même, à son extérieur, qui à quelque chose de fort aligue, de posé, de militaire et d'aristocratique, même alors que, marchant pieds nus derrière la charrue, il cultive son propre champ ou, ce qui arrive souvent, la terre qu'il a prise en location à titre de fermier. Une fraternité d'armes et d'entreprises guerrières avec la haute noblesse, fraternité qui date des temps historiques; plus tard le droit de voter pour l'élection du monarque; probablement aussi une origine en partie étrangère (sarmate?) à celle du campagnard vulgaire, ont produit dans l'exté-



Deuxième d'après nature par différents artistes grave par Ch. Bluet.

POLONAIS DE DIFFÉRENTS GOUVÈRNEMENTS.

Radom.
РАДОМЬ.

Lublin.
ЛУБЛИНЬ.

Varsovie.
ВАРШАВА.

МОДЕЛИ ПРАЗДЕЛЬСКОЕ РУБЕЖЕЙ.

Augustowo.
АВГУСТОВО.

Polsk.
ПОЛСЬК.

rieur, la tenue et les sentiments du petit gentilhomme, ces différences frappantes qui le distinguent de la masse du peuple. Les anciens régiments de cavalerie qui, lors des guerres de Napoléon, rendirent de si grands services à ce monarque et s'acquiescent des titres si glorieux à sa reconnaissance, étaient composés pour la plupart de petits gentilhommes que l'on trouvait toujours au premier rang.

Hommes et femmes sont pour la plupart d'une stature régulière; les premiers sont plutôt maigres que gras; leur visage, un peu bruni par le soleil, mais respirant la santé, est souvent noble et très-expressif. La chevelure est ordinairement longue et flotte sur les épaules.

La haute noblesse s'habille tout à fait à l'européenne; elle ne conserve guère de l'ancien costume national que de courtes redingotes à brandebourgs, qui sont encore quelquefois en usage. La petite noblesse porte ce costume ou de longs vêtements garnis de passements, des bonnets de forme cylindrique en mouton gris, ornés par derrière de petits rubans, ou des bonnets de même matière, mais plus bas et surmontés d'une pièce d'étoffe carrée, de larges pantalons enfoncés dans de hautes bottes; la redingote est ornée par derrière de deux poches garnies de passements ou de fourrure; une cravate de couleur et de petits cols de chemise blanches complètent le costume. *Toute la petite noblesse se rase la barbe et les favoris et ne porte que les moustaches; le paysan a aussi adopté cet usage.*

Les paysans portent divers costumes selon les contrées qu'ils habitent; mais ils ont généralement tous de l'analogie avec celui de la petite noblesse; seulement les vêtements sont faits d'étoffe plus grossière et confectionnés avec moins de soin. Tous les Polonais portent des chemises en toile blanche, ouvertes sur la poitrine, avec un col rabattu attaché par devant, sur le cou, par un petit ruban de couleur. Ils portent des bottes comme les gentilhommes; mais, pendant l'été, ils ont le plus souvent les pieds nus. Les pantalons sont larges et descendent dans les bottes. Selon les contrées, les pardessus varient de forme et de couleur. Les Mazoviens (gouvernement de Ploïsk) portent des pardessus noirs, gris, d'un bleu clair ou foncé, avec des cols et des revers de manches de couleur différente, le plus souvent rouge; autour des reins, une courroie ou une ceinture en laine rouge; en été, un petit kalisch à larges bords, souvent orné d'une plume de paon. Près de Kalisch (gouvernement de Varsovie), de courtes redingotes sans manches, retenues par une ceinture rouge, sont très-usitées, et l'on porte pardessus un ample et long vêtement. Dans le gouvernement de Lublin, les pardessus sont bruns foncés à revers bleus avec un liséré de même couleur. Aux environs de Sandomir, et en général au sud-ouest de la Pologne, les femmes portent, par-dessus de longues jupes en toile ou en coton, une courte jaquette de drap (kourtka), sans col, ordinairement bleue et bordée d'un passe-poil rouge; quelquefois aussi, des robes de dessus blanches, à revers bleus et passe-pois de même couleur. La kourtka est souvent doublée de fourrure, ce qui produit un singulier effet lorsque les femmes ainsi vêtues marchent nu-pieds. Ce vêtement, très-bien travaillé, dessine le buste; il est marqué par quelques plis sur les hanches et habille effectivement fort bien, surtout si la petite ouverture pratiquée sur la poitrine laisse apercevoir une chemise bien blanche. Les femmes mettent sur leur tête un mouchoir attaché de telle façon que la partie qui passe du front à la queue flotte librement au gré du vent. Les plus pauvres remplacent d'ailleurs cette kourtka par un simple tablier blanc ou un grossier mouchoir blanc jeté en guise de châle sur les épaules.

Les hommes ont des pantalons de grossière toile blanche, une longue veste de drap bleu en forme de kourtka, et par-dessus une houppelande de toile avec un col étroit en drap bleu garni d'un petit bord rouge; une large ceinture de cuir maintient ce vêtement sur les hanches. Plus près de Varsovie on porte des redingotes à parements et à petits cols relevés, telles qu'on les retrouve dans toute la Pologne. La tête est couverte d'un chapeau de feutre rond ou d'une casquette rouge. La moustache est l'accompagnement obligé de ces divers costumes.

Les dames polonaises aiment assez que leur toilette se distingue par quelque chose d'extraordinaire et d'éclatant. Il arrive aussi parfois qu'à la campagne elles portent le costume masculin. Les femmes de la petite noblesse portent des vêtements simples, mais modernes; et lorsqu'elles ne font pas partie de la domesticité, ce qui arrive fréquemment sur les grands

domaines, elles se distinguent promptement des paysannes par leur toilette. Le costume de celles-ci consiste en une chemise de toile blanche avec de longues manches attachées aux poignets, et par-dessus une jupe à plis nombreux, le plus souvent rayée, sur laquelle elles mettent un tablier; elles portent en outre ordinairement une jaquette attachée sur le devant et un court pardessus semblable à celui des hommes. Elles ont pour chaussure des bas et des souliers. Les femmes mariées portent des bonnets autour desquels on attache un mouchoir; dans quelques contrées, la tête est enveloppée de telle façon que l'un des bouts du mouchoir pend sur la nuque. Les jeunes filles tressent leur chevelure en deux longues nattes qu'elles laissent pendre et dont les bouts sont garnis de rubans de couleur. En hiver, hommes et femmes portent des pelisses de peaux de mouton.

Dans le royaume de Pologne et dans les gouvernements de la Russie occidentale fortement peuplés de Polonais, le nombre des villes est considérable relativement à celui des villes de la Russie proprement dite, bien que pour la plupart elles soient de peu d'étendue et peu peuplées. Elles n'ont d'ailleurs d'importance que sous le rapport commercial, et ne sont plus, comme autrefois, des points de centralisation. Le nombre des villes du royaume de Pologne, qui n'est que de 115, peut être porté, si l'on y joint au même titre les bourgs considérables jouissant des mêmes prérogatives, à 452, parmi lesquelles 228 appartiennent à des propriétés spéciales; ces villes et grand nombre de petits bourgs, dont la population est formée moitié par des juifs et moitié par des Polonais, ont un aspect tout à fait différent de celui des villes russes. Les maisons sont plus rapprochées et pour la plupart attenantes les unes aux autres; elles sont construites en pierre ou en colombage (c'est-à-dire en poutres et en briques) et recouvertes de tuiles; à l'intérieur elles ne contiennent, pour la plupart, que des espaces assez restreints. Chaque ville possède au moins une église, le plus souvent de style gothique, et souvent aussi un monastère (klachtor); elle contient une place carrée pour le marché, au milieu de cette place est la maison de ville (ratchok). Le quart des habitants est, en général, fixé dans les villes; proportion essentiellement différente de celle qui existe dans la Russie d'Europe proprement dite, et qui détermine naturellement une civilisation et un état social tout autres. Les 22,613 villages de la Pologne, dont 17,837 font partie de propriétés privées, sont généralement moins grands que les villages russes, et quelques-uns même sont fort petits. Ils touchent par la plupart à la cour seigneuriale ou sont divisés par groupes d'habitations (volvarki) séparés du domaine principal et situés sur des parties isolées, qui composent des économies à part, administrées par des intendants. Les propriétés forment des cours seigneuriales complètes, comme dans le nord de l'Allemagne. Les maisons des villages sont, pour la plupart, petites et mal bâties, mais très-soigneusement couvertes en bardeaux et le plus souvent en chaume. Les murailles sont en poutres minces ou simplement en terre glaise. C'est aussi avec de la terre glaise que sont faits les planchers, parfois même jusque dans les habitations de la petite noblesse. Les fenêtres sont fort petites et l'ensemble de l'habitation ne produit pas une impression très-agréable de confort et de propreté.

Le Polonais est doué des qualités communes à tous les Slaves: la sociabilité et l'hospitalité; mais il en a aussi les défauts: la légèreté, l'esprit superficiel, le manque d'unité dans ses actions et d'ordre dans l'arrangement de son existence. Avant tout, il se distingue par un amour ardent et passionné pour sa patrie, le foyer paternel et sa nationalité, et par un dévouement fanatique pour l'Église catholique. La flexibilité de caractère du Polonais est si grande que jamais il ne se croit perdu; placé même au bord du plus profond précipice, il espère un meilleur avenir. Lors même que cet espoir n'est basé que sur de trompeuses illusions, il s'y livre avec bonheur et ces rêves font sa félicité. On peut soutenir avec juste raison que les Polonais sont les meilleurs catholiques comme les Suédois sont les meilleurs protestants de l'époque actuelle. Malgré les facultés élevées dont le Polonais est doué, son aptitude pour les sciences et les arts, son goût véritablement inné pour la guerre, on doit reconnaître qu'il manque, pour la conduite intelligente des affaires générales de la vie et des intérêts de la haute politique, de cet esprit pratique, de ce bon sens naturel et calme du Russe, qui sait embrasser

l'ensemble d'une affaire sans en négliger les détails. Par son caractère et sa manière de penser, le Polonais semble être de nature négative plutôt que positive. Dans l'énonciation de ses opinions et de ses sentiments, il met une certaine ostentation à laquelle il doit nécessairement renoncer ou qui le place dans un jour défavorable lorsqu'il se trouve en contact direct avec des intérêts à propos desquels il est imbu de préjugés exagérés, c'est-à-dire lorsqu'il sort de sa sphère habituelle pour entrer dans un milieu tout différent, où les intérêts et les personnes lui apparaissent tels qu'ils sont réellement et non tels qu'il se les représentait, en égard à sa propre situation et à la réserve qu'elle doit lui imposer. Quoiqu'il aime à s'entourer d'un certain luxe oriental, le Polonais n'a absolument en lui rien d'oriental, ni dans son caractère, ni dans ses mœurs. Il a toutes les habitudes, tous les instincts d'un Européen de l'Occident; il est chevaleresque dans ses manières, quelquefois même un peu théâtral. La vanité joue un grand rôle dans son existence, et les satisfactions passagères qu'elle lui procure entraînent souvent la perte de sa fortune. Il faut reconnaître cependant que, de nos jours, la noblesse a fait de louables efforts pour introduire dans ses affaires un ordre régulier et une saine économie, de même que le clergé a beaucoup fait pour porter les classes inférieures à la sobriété. Aujourd'hui le gentilhomme polonais vit retiré à la campagne, dans ses terres, où il s'occupe beaucoup d'agronomie, science qui se trouve très-avancée en Pologne. Le royaume de Pologne indique aussi par son seul aspect extérieur que la civilisation de ses habitants est assez développée et que son organisation administrative est établie sur des principes solides. Les Polonais nobles, spécialement les dames, qui peuvent parfaitement rivaliser de grâce et de coquetterie avec les dames françaises, se distinguent par leur amabilité, par l'aisance et le charme de leurs manières, par une certaine vivacité d'esprit qui ne laisse aucune prise à l'apathie, à l'insouciance ou à l'ennui. La passion prédomine chez eux; mais ils ne sont pas exempts d'une certaine susceptibilité et leur défiance est facilement mise en éveil; ce qui peut s'expliquer par le souvenir récent des événements politiques; mais, d'un autre côté, lorsque les personnes étrangères ne leur inspirent pas un sentiment d'instinctive répulsion et n'ont pas avec eux des façons trop brusques, leur confiance renaît et détermine en eux une franchise qui rend leur société extrêmement précieuse.

La petite noblesse est souvent dominée par un amour-propre exagéré et animée d'une certaine rancune au souvenir de sa position antérieure et de ses anciens droits. Une grande partie de ceux qui appartiennent à cette caste privilégiée, particulièrement dans les provinces de la Russie occidentale, où ils ne pouvaient, ainsi que cela arriva bien des fois, constater leur noblesse par des documents authentiques, furent organisés en fermiers (*odnodynortsy*), c'est-à-dire en paysans libres avec ou sans propriétés territoriales. Ils vivent souvent réunis par villages sur le domaine d'un propriétaire dont ils cultivent les terres à titre de fermiers. Le nom si populaire, pour ce genre de villages, de *chakhovtchisna* désigne ainsi clairement la position sociale des habitants. Le petit gentilhomme est paysan par ses vêtements et ses occupations, mais il est véritablement gentilhomme par ses idées et ses sentiments. Il suffit, pour s'en convaincre, d'entrer dans sa modeste maison (*khta*) et de lui en voir faire les honneurs. Les femmes et les filles cherchent à se donner une sorte de relief; elles affichent certaines prétentions dont elles aiment beaucoup qu'on tienne compte, et elles désirent qu'on leur accorde une considération qui est souvent en singulière contradiction avec leur situation matérielle et le peu de développement de leur intelligence. La guitare ne fait jamais défaut dans la chambre d'habitation; les sons que l'on tire de cet instrument doivent être en harmonie avec la disposition d'esprit de la sentimentale demoiselle ou avec l'âme passionnée du jeune *chakhkhtitz* du voisinage, qui s'efforce de plaire à la jeune fille et met dans l'expression de ses sentiments l'enthousiasme et l'affectation si naturels au Polonais. On entend alors revenir fréquemment dans la conversation les mots *pan* (monsieur), *pani* (madame) et *panna* (mademoiselle), entremêlés de baisements de mains et d'épaules; puis les *panienkas* (demoiselles) dansent joyeusement, avec accompagnement de violon et même de piano (qu'ils nomment *panakéon*), la danse française, la valse allemande et la *mazourka*, danse vraiment nationale et qui reflète admirablement bien le véritable caractère polonais. La société, dans la petite noblesse, représente une sphère tout à fait à part; la pénurie des res-

sources tranche fortement avec une certaine tenue seigneuriale, un certain je ne sais quoi qui dénote d'une façon particulière les traces d'intérêts élevés et de mœurs éclatantes, d'un esprit guerrier inné et d'un goût prononcé pour les hauteurs chevaleresques. Dans les villes, le petit gentilhomme est d'ordinaire artisan et supplée en quelque sorte à la bourgeoisie qui y manque.

Le paysan polonais n'a jamais été serf dans l'acceptation qu'on donnait à ce mot jusqu'à l'année 1861. Il ne peut conséquemment être placé sur la même ligne que les paysans russes et rutènes, ses voisins immédiats, qu'une oppression politique et religieuse de plusieurs siècles avait fait descendre beaucoup plus bas dans l'échelle sociale.

On compte en somme, dans le royaume de Pologne, environ 270,000 paysans indigènes payant *Pobrok* (redevance pour quelques arpents de terrain); 170,000 ont été jusqu'à nos jours soumis en même temps à *Pobrok* et à la corvée, et 750,000 seulement à la corvée. Le total des paysans appartenant à des personnes privées se monte à 1,220,000, pour lesquels s'élaborent en ce moment les éléments d'une position indépendante. Physiquement et moralement, le paysan polonais est plus mobile que le paysan russe, mais aussi plus passionné, plus léger; il diffère beaucoup du paysan russe dans la conduite de ses affaires, qui sont régies par des rapports féodaux et soumises aux anciennes institutions du droit allemand. Le paysan polonais est plus avancé, relativement à sa position sociale, que le Russe dans sa plus large acception, en ce qui touche l'agronomie, le ménage, les usages importés de l'Occident, une certaine délicatesse dans la manière d'être et d'agir; mais il lui est en quelque sorte inférieur sous le rapport humanitaire, c'est-à-dire par l'expression des sentiments intimes de l'âme, par l'esprit de fraternité, par la franchise et la loyauté patriarcale. Le Russe est pourtant quelquefois plus fin et plus rusé; mais on ne saurait, quand cela lui arrive, lui garder longtemps rancune, et ses nombreuses qualités, que nous avons fait connaître, disposent à lui pardonner plus facilement ce défaut passager.

Un certain esprit mâle et guerrier est l'appanage particulier de ce peuple; toujours et partout le Polonais se montre excellent soldat, surtout dans la cavalerie. Contrairement au Russe, il aime avec ardeur l'exercice du cheval; dès l'enfance il chasse à travers champs sur des chevaux sans selle, et conduit aussi de la même manière le troupeau au pâturage; lors même qu'il s'agit de se rendre au marché hebdomadaire, les hommes vont plus souvent à cheval qu'en charrrette.

S'il s'agit de commerce, le Polonais surfait moins que le Russe, il est plus exact dans l'accomplissement de ses travaux et de ses obligations, possède plus que lui le sentiment du devoir et l'amour du travail, et l'on peut toujours, comme cela a lieu dans l'Occident de l'Europe, prendre de l'ascendant sur lui en s'adressant à ses penchants nationaux, à ses habitudes de sociabilité; mais il arrive aussi souvent que l'on a quelque peine à se défendre d'un manque de confiance, d'une certaine impression peu sympathique en sa présence; et s'il vient à surgir quelque discorde entre vous et lui, elle prendra sur-le-champ un caractère d'irritation qui la rendra beaucoup moins facile à apaiser que s'il s'agissait d'une querelle avec un Russe, dont le naturel plus facile et plus conciliant a, dans de pareilles circonstances, la bonté d'un enfant. Si le paysan polonais n'aime pas beaucoup l'ordre et la propreté, en revanche il aime passionnément l'eau-de-vie, qui ne doit lui faire défaut en aucune occasion. Rappelons toutefois, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'on a remarqué, dans ces derniers temps, d'heureuses modifications sous ce rapport dans les habitudes du paysan. Il se montre dévoué et soumis devant son propriétaire; mais les nombreuses distinctions de classes entre les cultivateurs le placent dans une dépendance très-diverse et mettent souvent obstacle à l'énonciation libre et franche de sa pensée.

Les traditions et les légendes de l'ère qui précéda le christianisme ont disparu chez les Polonais bien plus vite que chez les Russes et les Lithuaniens, et le petit nombre de celles qui se sont conservées présentent un caractère plus historique et plus positif. Le passé historique des Polonais fournit, il faut l'avouer, une assez riche matière à leur fierté.

Le Polonais aime aussi avec passion la musique et la danse. L'un des instruments les plus généralement répandus en Pologne est le violon. Les mélodies sont moins monotones que chez les Russes et portent le cachet



Dess. d'après nature par Vieille

Impr. par J. P. Kuhn & Koenig

П О Л О Н И
(О Б Р Е С Т Н О С Т И К Р А К О В А)
Polonais
(Environs de Cracovie.)

d'une disposition d'esprit légère, entraînant, occupée principalement du moment présent, par opposition et comme une sorte de compensation pour tant de choses passées et antiques. Le Polonais affectionne de préférence les danses européennes; il choisit sa danseuse, et les jeunes couples ainsi réunis se livrent à ce divertissement, comme en Allemagne les dimanches et jours de fête, dans des lieux spécialement destinés à la danse, la plupart du temps dans les cabarets des villages, et après s'être rendus en charrette, le matin du même jour, à l'office divin, très-régulièrement fréquenté. Les amusements des Polonais ont quelque chose de bruyant, de tapageur, mais respirent une véritable gaieté. Ceux dont l'intelligence est plus développée et les mœurs plus sociales sont les habitants de la partie sud-ouest du royaume (gouvernement de Radom).

Prenez pour exemple les cérémonies nuptiales qui se pratiquent dans cette contrée, comme les plus répandues en Pologne et en même temps comme celles qui se distinguent le plus de toutes les autres coutumes nationales, où l'on ne trouve, à vrai dire, que peu de particularités à signaler. Elmsen les décrit de la manière suivante :

« Le demande en mariage est fort singulière. En présence d'un homme estimé et considéré dans son village, le prétendant chante, sous la fenêtre de celle qu'il a choisie, une chanson qui fait allusion à ses desirs et à ses projets. Quand le chant a cessé, le jeune homme et son répondant sont priés avec affabilité d'entrer tous deux dans la maison. Le jeune homme, faisant alors usage d'une bouteille qu'il a apportée, boit à la santé des parents de la jeune fille et lui offre aussi un verre à boire; l'acceptation ou le refus de cette politesse sert de réponse affirmative ou négative à la proposition de mariage. Quelques jours avant la noce, une personne de connaissance, expressément désignée à cet effet, se charge de faire les invitations. Cet individu se présente, au jour du mariage, vêtu de ses plus beaux habits ornés de rubans, et accompagné de deux trompettes qui jouent devant lui comme devant un charlatan. Il se rend d'abord chez le fiancé; puis il va chez la promise, à pied ou en charrette, selon les circonstances. Arrivé chez la fiancée avec quelques autres invités, il lui donne une sérénade, puis le garçon d'honneur s'avance et tient un discours où les équivoques ne manquent pas. Lorsqu'il a enfin reçu une réponse satisfaisante, il prend par la main le promis, arrivé sur ces entrefaites, et le conduit dans la maison des parents de la fiancée, qui doit pendant ce temps, ainsi que la coutume l'exige, verser beaucoup de larmes. Puis les convives se rassemblent, et, après avoir rendu de fréquents hommages à la bouteille d'eau-de-vie et fait une légère collation, tout le monde se rend à l'église. Ces diverses cérémonies ont lieu dans la matinée, si le couple est catholique. D'autres musiciens sont ensuite adjoints aux deux trompettes, et le chœur des musiciens précède le jeune couple et leurs invités; car la musique est l'ornement obligé de toute la noce, et il est impossible de s'en passer, dût-on recourir aux emprunts pour payer les musiciens. A l'église, le garçon d'honneur continue son rôle; c'est lui qui, pendant l'accomplissement des cérémonies religieuses, guide et conduit la timide fiancée. A la sortie de l'église, on se rend au festin, qui d'ordinaire est préparé à l'herberge, vu l'exiguïté des logis des parents du jeune couple. Les convives sont alors placés séparément en deux catégories, parce qu'on ne trouve pas convenable que les personnes d'un certain rang soient assises à la même table que celles d'un rang inférieur; les premières sont aussi beaucoup mieux traitées que les autres. On leur sert de la soupe, de la viande, un entremets et des fruits, et leur table est couverte d'une nappe blanche. Les autres, surtout si les jeunes mariés ne sont pas riches, doivent le plus souvent se contenter de kacha (bouillie de millet), de boulettes et d'une soupe que l'on ne sert qu'en dernier lieu. Les convives de cette dernière catégorie font usage d'un couvert que chacun apporte, et tous mangent à la gamelle. En cette occasion, l'eau-de-vie joue un grand rôle et le verre plein circule sans relâche. Les notables du festin sont les fonctionnaires seigneuriaux, le prêtre, le régent et le réviseur. Aussi longtemps qu'ils sont présents, tout se passe avec décence et personne ne s'écarte des convenances, que le dernier des Polonais s'entend à observer au plus haut degré. Après le festin, les danses commencent, et si l'on n'est pas très-riche, les jeunes filles, celles au moins qui ne sont pas arrivées au-pieds, ôtent leurs souliers pour se livrer plus commodément à ce

désharnement. La fiancée seule jouit de la prérogative de porter et de conserver pendant toute la durée de la fête des bas blancs et des souliers garnis de rubans. Alors on pittoie joyeusement sur le sol non planchéié, car dès que la musique commence à jouer la danse nationale polonoise, toute la société se sent électrisée. La danse se prolonge habituellement pendant toute la nuit. Après la noce, la nouvelle mariée retourne chez ses parents, ou son mari ne vient la chercher que le lendemain. Il arrive encore accompagné par la musique et escorté de deux chariots; sur le premier sont assis le fifre et les trompettes; sur le second est le jeune mari lui-même. Ce n'est que bien timidement qu'il s'approche de la demeure de sa femme, pendant que la musique joue des airs mélancoliques dont les filles du voisinage chantent les paroles: le sujet de ces chants est l'amertume de la séparation et les deux souvenirs de la jeunesse. On place alors sur le chariot du mari tout ce que possède la jeune femme, qui, les yeux remplis de larmes, s'arrache enfin des bras de ses parents pour suivre son époux.

L'importance des fêtes de Pâques et de Noël, l'endroit où elles se célèbrent et les particularités qui les accompagnent, ont déjà trouvé leur place précédemment, au chapitre des Lithuaniens, et ne seraient ici qu'une redite inutile.

Les Polonais des provinces occidentales de la Russie d'Europe représentent dans leur ensemble la nationalité polonoise moins distinctement que celles du royaume de Pologne, ce qui s'explique naturellement par leur incorporation précédente à la Russie autant que par leur mélange avec des populations en majorité lithuaniennes, russines et ruthènes. Bien que ces Polonais ne puissent être considérés comme russifiés, ils sont cependant représentés en plus grand nombre que leurs autres compatriotes dans la hiérarchie des fonctionnaires russes; tous parlent aussi plus ou moins le russe, et la basse classe ne se trouve pas dans une situation très-différente de celle du peuple indigène, dont ils descendent d'ailleurs eux-mêmes pour la plus grande partie. Il y a en outre, dans la haute noblesse, un grand nombre de familles d'origine étrangère, surtout allemande, mais complètement absorbées dans la nationalité polonoise. C'est à Vitelsk, à Mohilev et à Minsk que le Polonais a conservé avec le moins de pureté son type primitif, surtout sous le rapport du langage et des mœurs; mais dans les neuf gouvernements de la Russie occidentale, la noblesse et surtout les propriétaires fonciers sont presque partout exclusivement Polonais. On en peut dire autant d'une grande partie de la petite noblesse de Vitelsk. Là, les domaines ont le même cachet que ceux de la Pologne, quant à la construction et à l'économie rurale, et ils se distinguent d'une manière remarquable, aussi bien que les villages, de ceux des Russes leurs voisins. On trouve encore dans le gouvernement de Smolensk, du moins dans la partie occidentale, quelques traces des mœurs polonoises, bien que le régime polonais n'y soit plus en vigueur, ni dans la petite noblesse, ni dans les propriétés territoriales, fort morcelées. Les gouvernements de Volhynie, de Grodno, de Vilna et de Kovno sont ceux qui représentent l'élément polonais d'une façon plus prononcée et plus intense; on le retrouve aussi dans la Pologne, quoique la transition de la Pologne à la Petite-Russie proprement dite y soit déjà très-sensible; mais elle l'est davantage encore à Kiev, où un grand nombre de propriétaires sont Russes.

L'homme du peuple appartenant à la nationalité polonoise, qui se distingue très-nettement de la nationalité russe par son attachement à la religion catholique, porte encore, dans les gouvernements de Mohilev, de Vitelsk, de Minsk, et en partie dans ceux de Grodno et de Vilna, une chemise de forme ordinaire, boutonnée immédiatement au-dessous du menton; une sorte de kaftan court ou de itevka (habit lithuanien) à col droit et à parements de couleur. Comme les Polonais de ces contrées n'élevaient que des montons blancs, cette itevka est toujours confectionnée en grossier drap blanc ou gris clair. La coupe de la itevka, de même que celle des pelisses en peau de mouton, n'est guère élégante; l'une et l'autre s'attachent autour des reins à l'aide d'une large ceinture garnie d'une boucle de fer étamé. Le costume des femmes ressemble tout à fait à celui des Lithuaniennes et des Polonoises. Elles portent une sorte de bonnet qui ne couvre que le sommet de la tête, tandis que le front, les tempes et la nuque sont recouverts d'un mouchoir de même étoffe, dont les bouts sont ornés d'une broderie rouge. Le pardessus qui remplace la robe est ordinairement de couleur voyante. Les jours de fête,

on y ajoute encore un corsage sans manches, qui descend jusqu'à la taille, et sur les vêtements un second pardessus de toile taillé en forme de châle, dont les pointes sont aussi brodées en coton rouge. Les jeunes filles ne portent point de bonnet; elles laissent pendre leurs tresses librement sur les épaules.

Les cérémonies du baptême et du mariage ont beaucoup d'analogie avec celles qui se pratiquent chez les Russines; elles se distinguent seulement par plus de simplicité. Le point essentiel, quand arrive la noce, consiste également à savoir si la jeune femme est restée chaste ou non jusqu'au jour de son mariage.

PEUPLES LITHUANIENS.

Les Lithuaniens — ou plus correctement Lituaniens, la langue et l'écriture de ce peuple, comme celles des Slaves, n'ayant pas de th, — considérés naguère comme appartenant à la race slave ou comme provenant de la fusion de différents peuples, sont pour ainsi dire demifrères des peuples slaves, avec lesquels ils forment une branche à part de la famille indo-européenne. Les plus proches parents des Lito-Slaves sont les Germains. Le nom de peuples lithuaniens paraît être la désignation générale la plus exacte des deux tribus des Lithuaniens et des Lettons, unies entre elles par l'affinité de race. Les descendants des anciens Prusses ou Prousses, qui formèrent la troisième tribu principale des peuples lithuaniens, ont disparu depuis deux siècles.

Habitant généralement les contrées sud-est de la mer Baltique jusqu'au nord de la Duna et au sud du Niémen, et répandue bien loin dans l'intérieur du pays, la race lithuanienne tout entière compte environ 2,600,000 âmes, savoir : 1,620,000 Lithuaniens proprement dits (dont 820,000 Litvines et 800,000 Jmondes ou Samogithiens) et 980,000 Lettons. Parmi les Jmondes, 140,000 habitent la partie la plus orientale de la Prusse et 220,000 l'extrême nord du royaume de Pologne.

Nous ne nous occuperons ici que des 2,460,000 âmes de race lithuanienne qui habitent la Russie et qui parlent leur langue nationale.

Quoique les Samogithiens ou Jmondes, dans le gouvernement de Kovno et dans la Pologne septentrionale, occupent depuis longtemps, parmi les Lithuaniens proprement dits, le premier rang par leur civilisation et leur état de prospérité, les Litvines, qui habitent surtout le gouvernement de Vilna et la partie orientale de celui de Kovno, doivent être regardés comme la tribu primitive de toute la race lithuanienne, dont les autres se séparèrent à des époques fort reculées et vinrent se fusionner avec d'autres peuples qui exercèrent un ascendant très-efficace.

Ces Litvines formaient naguère le centre politique du grand-duché de Lithuanie, qui occupait tout le territoire de la Russie occidentale d'aujourd'hui.

Nous voyons sur la scène de l'histoire lithuanienne la remarquable et énigmatique apparition d'un peuple qui, sorti du néant comme par miracle, s'élève soudainement à une puissance maintenant nos sans gloire durant plusieurs siècles; et néanmoins ce peuple, au point de vue de l'étendue de ses relations sociales, semble être resté jusqu'à nos jours dans les langes de son berceau. Ce fait avait lieu sur les rives du Niémen et de la Vilna, régions poétiques par leurs beautés naturelles, par la tradition et les chants nationaux; puis dans les villes de Troki et de Vilna, à la fondation desquelles l'histoire lithuanienne commence à se dépouiller des légendes qui l'avaient obscurcie jusque-là. Cependant, des noms tels que Vilna, Troki, Niémen et Vilia, semblent prouver que l'élément lithuanien ne prédominait pas exclusivement dans ces contrées (peut-être était-il mélangé de gothique?). Nous ferons d'ailleurs remarquer que l'existence des Lithuaniens comme peuple indépendant, au centre de sa vie historique, aux environs de Vilna, était double dès le commencement. Cette particularité résultait du choc et des agitations réciproques de deux éléments nationaux, le lithuanien et le russe occidental, dont la tendance vers l'unité forma précisément, par la suite, le trait caractéristique de l'histoire lithuanienne ou plus exactement de l'histoire

du grand-duché de Lithuanie. Les traces indélébiles de cette scission dans la nationalité et dans le culte, d'ailleurs presque complètement anéanties sous d'autres rapports, se retrouvent de nos jours encore dans la différence de la confession religieuse des habitants de ces contrées composés de Russes, de Lithuaniens et de Polonais. C'est ainsi que l'histoire religieuse et politique du grand-duché de Lithuanie se confond même dans les tritus non lithuaniennes, tandis que ces deux influences — et ceci est remarquable — ne purent jamais transformer essentiellement l'existence primitive des Lithuaniens ni la développer sans lui faire perdre son indépendance.

Ce que nous savons des peuples lithuaniens pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne est fort incertain et se réduit à très-peu de chose.

A une époque déjà reculée, nous trouvons des rejets considérables de ces peuples séparés d'eux dans des résidences étrangères, mêlés à d'autres nationalités, et souvent hostiles à leurs aïeux ou à leurs frères d'origine. On ne découvre, en général, l'extension de tritus lithuaniennes que vers le nord et l'ouest. Ce fut le déplacement de tritus finnoises (livo-esthoniennes) qui eut pour résultat la fusion des deux peuples. Ce mélange donna naissance aux Lettons. L'origine et les premières vicissitudes du peuple lithuanien n'ont aucune notoriété historique; nous ne possédons sur ce point d'autres renseignements que des documents conservés jusqu'à nos jours sur leur langue et leurs légendes antéennes.

La grammaire lithuanienne a la plus grande affinité avec les grammaires slave et gothique. Si la langue lithuanienne, par la conformité de quelques formes grammaticales, paraît plus se rapprocher du sanscrit que les autres branches linguistiques indo-européennes, la cause en est que le sanscrit, dans ses antiques monuments littéraires, et le lithuanien, en partie dans la langue orale du peuple, ont conservé ces formes antiques en plus grand nombre que celles-là.

Le contact fréquent des Lithuaniens avec les peuples voisins a d'ailleurs, ainsi qu'on peut le concevoir, enrichi leur vocabulaire d'un grand nombre d'expressions étrangères que l'étymologiste sait bien distinguer des radicaux de la langue. Ainsi que cela se pratique d'ordinaire, ces expressions ont été introduites dans le langage sans aucune utilité; cependant le Lithuanien possède encore la connaissance de sa langue nationale assez à fond pour ne pas accorder à ces mots parasites une préférence absolue.

Au fond, la langue des Lithuaniens est partout la même; mais comme les branches de ce peuple (les Lithuaniens proprement dits et Lettons), habitant différentes contrées et ayant par conséquent des voisins différents, furent exposés à des vicissitudes diverses, leur langage dut nécessairement subir des modifications plus ou moins importantes, et l'influence de la langue allemande dut être aussi puissante en Prusse et en Lettonie, que celle du russe et du polonais en Lithuanie proprement dite — principalement par l'introduction de vocables étrangers, — tandis que les modifications grammaticales se formèrent d'une manière plus ou moins indépendante.

Les trois principaux dialectes de l'antique langue lithuanienne étaient le lithuanien, le prusse et le letton. L'ancien dialecte prusse se perdit

presque entièrement par l'invasion des chevaliers de l'ordre Teutonique, et n'existe plus; tandis que le lithuanien et le letton se sont perpétués jusqu'à nos jours.

La langue lithuanienne est en usage dans tout le gouvernement de Kovno, à l'exception des contrées de l'est; puis dans les districts nord-ouest du gouvernement de Vilna; dans celui de Grodno, le long du Niémen en aval jusqu'à Skidél, près de Grodno, et dans la partie septentrionale du gouvernement d'Augustovo, entre le Niémen et la frontière prussienne; en Prusse, depuis le Niémen jusqu'à Krenigsberg, Tilsit, Insterbourg et Stallupöhnen. On parle le letton en Courlande, dans la partie méridionale de la Livonie, dans les districts occidentaux du gouvernement de Vitebsk et dans quelques parties frontières du gouvernement de Kovno.

Abordons maintenant les considérations religieuses ou la mythologie des anciens Lithuaniens, envisagées comme second indice de leur nationalité primitive.

Malgré une extrême rudesse de mœurs touchant presque à l'abrutissement, le Lithuanien païen possédait un système complet de notions religieuses et de cérémonies unies à une hiérarchie ecclésiastique. Des investigateurs sagaces ont trouvé récemment dans la mythologie lithuanienne une parenté avec la mythologie slave et avec celle des anciens Germains.

A l'idée d'un être suprême représenté par les symboles du feu et des astres s'associait celle de nombreux dieux et déesses correspondant à tous les éléments et à tous les besoins de l'existence, système mythologique qui dégénéra insensiblement en véritable fétichisme. On reconnaît cependant, au milieu des erreurs de ce système, une foi inviolable au dogme de

l'immortalité de l'âme, à la récompense du bien et au châtiement du mal après la mort. Il se mêlait, il est vrai, beaucoup de superstitions absurdes à cette croyance née de la transmission trop complète de nos besoins terrestres à la vie future.

Le paradis des Lithuaniens leur promettait de grandes jouissances matérielles et la domination sur leurs ennemis les Allemands. Les cadavres étaient brûlés, comme pour les purifier par le feu; mais les Lithuaniens reportant à l'autre vie leurs notions d'ici-bas, le feu qui brûlait les corps des princes et des puissants consommait également les ustensiles de ménage, les armes, les chiens, les faucons et même les serviteurs. Les sacrifices offerts aux différentes divinités jouaient un grand rôle dans ce culte; ils consistaient le plus souvent en simples holocaustes d'animaux, mais pourtant aussi, suivant la puissance et le courroux attribués à la divinité, en immolations humaines de prisonniers de guerre ou de personnes qui se sacrifiaient volontairement et par piété.

Tout ce que nous venons de dire s'applique aux anciennes tribus lithuaniques en général, dont la séparation politique, déjà très-reculée, coïncida avec leur entrée en scène dans l'histoire. Cette séparation devint décisive par l'établissement progressif des Lithuaniens vers l'ouest et le nord, et leur fusion, dans ces parages, avec des tribus finnoises, comme nous l'avons dit plus haut. Les Lettons, qui résultèrent de ce mélange, furent bientôt subjugués par des conquérants allemands, tandis que les Lithuaniens du sud-est, restés isolés, fondèrent un puissant Etat dont nous exposerons plus loin les glorieuses destinées.

Nous devons considérer les Lithuaniens et les Lettons, depuis la formation de ces derniers, comme deux peuples entièrement distincts l'un de l'autre.

LITHUANIENS.

L'époque à laquelle les Lithuaniens s'établirent dans les contrées riveraines de la mer Baltique n'a pu être déterminée d'une manière certaine. Constantement engagés dans des conflits hostiles et de sanglants combats avec leurs voisins, ils conservèrent leur caractère belliqueux et sauvage au milieu de leurs immenses forêts. Les caractères pacifiques que firent les Russes des principautés de l'ouest subjuguées par les Lithuaniens pour convertir ceux-ci au christianisme restèrent infructueux, et les fanatiques traitements que les chevaliers de l'ordre Teutonique exercèrent contre les tribus lithuaniques de l'ouest et du nord ne firent qu'exercer leur sauvage obstination au lieu de la calmer. Civilisation, religion et langue étrangères n'y trouvèrent qu'un faible accès. Ces causes exercèrent, il est vrai, quelque influence individuelle, notamment sur les princes; mais elles ne purent pénétrer au sein du peuple lithuanien que par la puissance et les efforts persévérants d'une politique postérieure.

Le développement progressif du peuple lithuanien se rattache bien à son histoire, mais non à sa puissance politique ni à l'établissement de son indépendance; il ne date même que de son incorporation — d'abord libre, puis indissoluble — à la Pologne. Il ne faut pas en effet confondre le développement de la civilisation des Lithuaniens et leur conversion au christianisme avec les progrès rapides du ci-devant grand-duché de Lithuanie, qui surgit tout à coup comme Etat puissant et indépendant, à la suite des victoires que les Lithuaniens avaient remportées sur les Russes, leurs voisins à l'est et au midi. Le grand-duché ne renfermait proportionnellement qu'une faible partie de la nationalité lithuanienne, comparée à l'élément russe qui dut nécessairement agir en tout point dans cet empire d'une si vaste étendue, mais sans exercer une influence prédominante sur le peuple lithuanien proprement dit. Celui-ci se serait alors confondu comme vainqueur avec les vaincus, et serait devenu frère ou sujet des Russes, au lieu d'être leur maître et leur ennemi. Les Lithuaniens, farouches, tenaces et belliqueux, ne pouvaient qu'exercer des violences ou être victimes eux-mêmes de la violence des autres. Tout ce qui peut nous rappeler aujourd'hui la nationalité lithuanienne se borne au langage, à certaines particularités de costume et à quelques affinités isolées avec le paganisme, que ce peuple professait

encore il y a moins de cinq cents ans. Tout le reste est polonais, sans en excepter la religion catholique, à laquelle les Lithuaniens appartiennent presque exclusivement. (Une partie assez nombreuse du peuple lithuanien a disparu par suite d'assimilation à l'élément russe.)

L'histoire de la Lithuanie, pendant qu'elle formait un Etat indépendant exerçant au loin sa domination sur des tribus russes, est très-restreinte et ne manque toutefois pas de traits d'héroïsme dignes d'exercer l'intérêt; mais elle nous montre la masse du peuple invariablement rivée au même degré arriéré de civilisation.

Après cette première époque pour ainsi dire héroïque, les Lithuaniens entrèrent dans une seconde phase par leur réunion avec la Pologne. Leur développement était dû à la lutte qu'ils soutinrent contre la violente irruption de la nationalité polonaise et l'introduction du catholicisme romain. Les sujets de nationalité russe s'opposèrent opiniâtrement à ces deux éléments, surtout au dernier, à cause de leur vénération pour l'Eglise grecque, à laquelle ils appartenaient. La scission nationale et religieuse décisive entre les Polonais et les Lithuaniens polonisés d'une part, et des tribus russes d'autre part, ne put jamais être conjurée, ainsi que nous l'avons vu au chapitre des peuples slaves. Depuis la complète incorporation de la Lithuanie à la Pologne, tout développement spécialement national a cessé, ainsi que toute résistance à des éléments étrangers, et les Lithuaniens ne suivent plus, à partir de ce moment, que le progrès et les destinées des Polonais. Depuis la fin du siècle passé, la domination russe a fait heureusement rentrer le calme et la paix parmi les débris épuisés et dégénérés du peuple lithuanien naguère puissant, auquel l'affranchissement du servage promet aujourd'hui une ère nouvelle. L'aperçu historique et caractéristique des Lithuaniens modernes doit être précédé de l'exposé succinct des principales causes de l'ancienne grandeur et de la décadence politique et nationale de ce peuple.

Les nombreuses incursions des Lithuaniens sur le territoire russe

dans un but de pillage, et les fréquentes représsailles des princes russes, qui n'eurent jamais pour résultat l'asservissement complet de ces terribles ennemis, entretenant entre les deux nations une implacable inimitié. Dès le milieu du douzième siècle, les Lithuaniens commencèrent à diriger contre leurs voisins des attaques continuelles; ils y employèrent des forces considérables et firent d'affreux ravages; car souvent, au milieu de l'hiver, ils s'attaquaient de leurs bois et dévastaient, dans leur sauvagerie fureur, les pays de Polotsk, de Novgorod, de Pskov et même le territoire de la Volhynie. Ce ne fut que vers la fin du douzième siècle qu'ils trouvèrent en Roman Mstislavitch, prince de la Russie-Rouge (Halitch, Volhynie, etc.), un ennemi victorieux et cruel, qui les repoussa dans leurs repaires et laissa chez eux pendant plusieurs siècles un terrible souvenir de sa puissance. Les Lithuaniens furent plus heureux dans leurs agressions contre les principautés avoisinantes l'est, qui étaient pour eux, en raison de la faiblesse des souverains, une proie plus facile à saisir. Au commencement du treizième siècle, ils s'avancèrent jusque dans la Russie proprement dite, apparurent dans les pays de Pskov et de Novgorod, puis de Polotsk, menacèrent la Pologne et anéantirent presque complètement, en Livonie, l'ordre des chevaliers porte-glaive.

Après que la Russie fut tombée sous le joug des Mongols, les Lithuaniens commencèrent, sous la conduite de leurs petits princes indépendants, à soumettre les Russes de leur voisinage. L'adroite et brave Ringold (ou Mindog, personnage mythique), qui était à leur tête, les réunit sous son sceptre et devint, sous le nom de grand-duc, autocrate de Lithuanie. Ses attaques furent enfin repoussées par Alexandre-Neviski, grand-duc de Russie; mais Ringold se tourna alors vers le sud, étendit les limites de son territoire jusqu'à Pinsk et menaça la Volhynie. C'est à dater de cette époque que l'histoire de la Lithuanie est étroitement unie à celle de la Russie du sud-ouest. Pressé et vaincu, bientôt après, par des ennemis intérieurs et extérieurs, Ringold s'adressa au pape Alexandre IV, lui promettant d'embrasser le christianisme avec son peuple. Le pontife, après avoir reconnu et confirmé la puissance souveraine de ce chef, le réconcilia avec une partie de ses ennemis; mais Ringold, manquant à sa parole, fut parjure envers le pape et envers le prince Daniel de Halitch, et mourut assassiné par sa propre famille, en 1265, sans que le peuple fit aucune démonstration pour le défendre. La mort de ce puissant prince eut une grande influence politique sur la Lithuanie, qui passa ainsi au prince de Halitch et fut livrée à la vengeance sanguinaire du fils de Ringold, converti à l'Eglise grecque. Vers l'année 1300, les Lithuaniens, se retrouvant sous la domination de leurs princes indigènes, réunirent à leur empire, et par un lien solide et durable, les principautés slavo-krivitches de Minsk, de Polotsk et de Vitelsk. Depuis cette époque, la religion, la langue et les mœurs russes se propagèrent dans la Lithuanie proprement dite, mais y prirent peu de consistance parmi le peuple, parce que tout élément étranger devait nécessairement trouver un accès fort difficile chez une nation aussi fidèle à ses traditions et aussi attachée au paganisme que l'étaient les Lithuaniens. Par contre, les hommes puissants et notables de ce peuple, unis aux Russes par de nouveaux liens de parenté, subirent de plus en plus l'ascendant de leurs voisins, bien qu'il s'en fallût de beaucoup que cette influence fût assez forte pour agir d'une manière décisive sur la conduite toujours hostile du grand-duc de Lithuanie à l'égard des provinces russes; ce que l'on peut en partie attribuer aux résultats funestes du joug des Mongols, sous lequel gémissaient alors ces populations.

Le véritable fondateur du grand-duc lithuanien-russe, dont le nom surgit au moment même de sa fondation, fut Ghdémise (1320-1345), qui, bien que païen, n'était nullement ennemi des chrétiens. Ce puissant monarque étendit non-seulement la domination de son peuple jusqu'en Volhynie, à Tchernihov et à Kiev, en tenant les Mongols en respect, mais encore il rattacha par une chaîne si forte ces importants domaines étrangers au pays primitif, que dès lors ils durent subir les mêmes destinées que ce dernier, même après la perte de son indépendance. Despote et belliqueux comme son peuple et ses aïeux, Ogherd (1345-1377), fils de Ghdémise, menaça l'ordre Teutonique et les Mongols, étendit sa puissance jusque dans la Russie orientale au delà du Dniepr, et se trouva, à l'égard de cet empire, dans les mêmes conditions que son père vis-à-vis de Halitch. C'est sous le fils et successeur d'OI-

gherd, nommé Yaghello (Yagellon) ou Yagello (1377-1434), que se passa pour la Lithuanie l'événement le plus mémorable et le plus important par ses résultats : son annexion à la Pologne, à laquelle elle fut plus tard complètement unie. En 1386, Yaghello reçut le baptême catholique et obtint la couronne de Pologne par son mariage avec Yadviga (Hedvig), petite-nièce du roi Casimir. Il provoqua en 1413 la séparation de la métropole de Kiev de celle de Moscou, mais continua à reconnaître la suprématie de Constantinople; il appela dans le pays des communes (oulous) entières de Tatars auxquels il joignit un assez grand nombre de prisonniers de guerre de cette nation qui étaient déjà en sa puissance, et en forma une sorte de garde du corps. Les Tatars s'étaient montrés vaillants et filèles soldats, et leur influence, par suite de l'annexion de la Petite-Russie à la Lithuanie, s'était déjà manifestée par leur constitution militaire, leur costume et leur mélange avec l'aristocratie.

C'est ici que commence la période historique la plus importante sur la Lithuanie au point de vue national. Comparée à la période russe qui l'a précédée, elle doit être désignée sous le nom de période polonaise. C'est alors que les Lithuaniens, soutenus par leur opiniâtre attachement à leurs anciennes traditions, ne succombèrent, sous le rapport politique et religieux, qu'aux efforts réunis et énergiques des Polonais et des jésuites. En 1569, la Lithuanie fut définitivement réunie à la Pologne, bien que cette incorporation eût eu lieu de fait longtemps auparavant. Les nombreux éléments russes du ci-devant grand-duc de Lithuanie, fidèles à leur religion primitive et ne cédant plus tard qu'à une violence évidente, continuèrent toutefois à jouer un rôle important. Il parut même encore en 1588 un recueil de lois lithuanienues écrit en langue russe.

A l'époque où Yagellon monta sur le trône de Pologne, son cousin Vitold (ou Vítovt) était, quoique allié de la Pologne, grand-duc presque indépendant de Lithuanie. Il changea de religion, se convertit au catholicisme, vainquit tous ses voisins, sans en excepter les Tatars, conquit Smolensk, et, réuni à Yagellon, porta, en 1410, le coup de grâce à l'ordre Teutonique, à la bataille de Tannenberg. Mais cette indépendance de la Lithuanie déclina insensiblement; le baptême fit de nombreux prosélytes, grâce à l'ascendant d'Yagellon et aux cadeaux (kaftans et bottes grées) adroitement distribués au peuple; les nobles renoncèrent à la foi grecque pour des raisons politiques ou par suite de leurs mariages avec des Polonaises. L'influence polonaise prit de plus en plus d'importance et devint surtout prédominante lorsque, vers le milieu du quinzième siècle, les Samogitiens embrassèrent le christianisme. Cependant l'existence politique des Lithuaniens n'acquies, par ces divers événements, aucune vigueur nouvelle; ils ne servirent, au contraire, qu'à hâter leur chute politique, car elle ne s'étaient pu soustraire à la décadence partielle de leur nationalité, en face de l'élément polonais qui les dominait et devant lequel la noblesse fut la première à succomber. Depuis cette époque, l'histoire de la Lithuanie est étroitement liée à celle de la Pologne; mais hélas! elle dut suivre les traces, non plus sur le pied de l'égalité, mais comme vassale et sujette.

L'union religieuse fut violemment introduite en Lithuanie comme moyen transitoire entre l'Eglise grecque et la religion catholique (1596). Elle avait pour point d'appui le concile de Florence, et tout en conservant les cérémonies grecques et l'ancien idiomc ecclésiastique slavon, elle reconnaissait le pape pour chef. Cette union exerça une notable influence sur le grand-duc de Lithuanie; elle ne toucha pas d'une manière aussi sensible les habitants d'origine lithuanienne, car elle ne se rapportait qu'à la partie russe de la population des districts ayant appartenu jadis au grand-duc de Lithuanie; et la plus grande partie de la noblesse lithuanienne, presque entièrement polonaise, ainsi que le reste du peuple, professa alors la religion catholique, comme elle la professe encore aujourd'hui.

Comme nous l'avons dit ailleurs, l'oppression de l'union pesa sur la population de l'est de la Russie exactement aussi longtemps que le joug des Tatars sur la population de l'est. L'affranchissement de cette oppression a fait faire moralement et matériellement le dernier pas décisif à la concentration et au développement de la nationalité grande-russienne, prédominante dans l'empire. Les hostilités publiques de l'Eglise catholique contre l'Eglise grecque commencèrent réellement dans le grand-duc de Lithuanie, à partir de 1570, par l'établissement des

juésites comme contre-poids politique et dogmatique aux doctrines protestantes de la réforme religieuse, qui avait trouvé pendant quelque temps un favorable accueil en Pologne et en Lithuanie.

Occupons-nous maintenant de la statistique matérielle et morale des Lithuaniens actuels.

Le nombre des Lithuaniens dans l'empire de Russie s'élève à 1,480,000 âmes. Ils occupent, au nombre de 790,000, presque tout le gouvernement de Kovno; 410,000 habitent la partie nord-ouest du gouvernement de Vilna et 220,000 le nord du gouvernement d'Augustovo en Pologne; en outre, une légère fraction de ce peuple, 10,000 individus, habite la Courlande et 50,000 le gouvernement de Grohno. Ils se subdivisent en Lithuaniens proprement dits (Litvins, Litovtsy) et en Samogithiens (Jmoules, Jemaites), dont les derniers occupent la partie occidentale du gouvernement de Kovno, au nombre de 440,000, et la partie septentrionale du gouvernement d'Augustovo, 220,000, formant ensemble un total de 660,000 âmes. Les deux subdivisions ou tribus que nous venons de nommer se distinguent entre elles d'une manière assez frappante, et, vu l'influence polonaise, leur civilisation avancée et leurs mœurs, les Samogithiens forment aujourd'hui la quintessence de la nation.

La différence assez notable qui se fait remarquer entre les Litvins et les Samogithiens consiste dans le dialecte, le degré de civilisation, les usages, les préjugés et même les vêtements. Les Samogithiens sont meilleurs agronomes, la fertilité du sol les rend plus opulents; ils sont beaucoup plus instruits, habitent des villages plus considérables, vivent dans l'aisance et la propreté. Le contact de leurs voisins plus éclairés et les suites de la domination de l'ordre Teutonique les ont amenés à un degré de civilisation plus élevé que les autres tribus lithuaniennes.

Toutefois il s'agit moins ici des Samogithiens que des Litvins des gouvernements de Vilna et de Kovno, qui, vivant dans le voisinage immédiat des Polonais et des habitants de la Russie-Blanche soumis à l'influence de l'élément polonais (Russiens), habitent cependant des districts et des villages à part, et représentent l'origine lithuanienne la plus pure. Conséquemment la différence entre les Lithuaniens et leurs voisins slaves est plus remarquable et plus sensible chez les Litvins.

L'étymologie du nom de Lithuanien se trouve dans les mots Letouvi (Lietuovnikas) et Letouva, par lesquels ils désignent leur pays et eux-mêmes, et dont étaient dérivés autrefois les mots latins Lithvani et Lithva. Le nom de Samogithiens dérive du mot lithuanien *zemajiej* (celui d'en bas), c'est-à-dire celui qui habite plus près de la mer.

Vivant pour la plupart dans le voisinage de chrétiens grecs et protestants, les Litvins—à l'exception de 25,000 âmes—et tous les Samogithiens sont catholiques. Il en est de même pour la majeure partie des propriétaires appartenant à la petite noblesse (*chlakhta*) et pour la plupart des petits employés et des domestiques des propriétaires fonciers, à la différence des habitants russiens, qui professent aujourd'hui la religion grecque. Tandis que les habitants du gouvernement de Vilna en général se distinguent fortement des Grands-Russiens qui, émigrés religieux ou *raskolniks*, vivent épars dans ce gouvernement depuis le règne de Pierre le Grand, les Lithuaniens, au contraire, ont beaucoup de ressemblance physique avec les Slaves indigènes que nous avons nommés Russiens.

Ils sont généralement de taille moyenne, souvent élevée, quoiqu'elle ait visiblement diminué dans les derniers temps, car il y avait autrefois parmi eux des géants, lorsqu'ils menaient encore l'existence sauvage et libre du chasseur. Presque tous blonds et quasi blancs dans leur jeunesse, leur chevelure devient plus foncée avec l'âge, mais jamais rousse. Leurs yeux sont bleus, grands et à fleur de tête. Le nez n, chez presque tous, une forme antique et dessine avec le front une ligne droite. La peau du visage et du corps est très-blanche, tandis que les Russiens ont, en majeure partie, le teint, les cheveux et les yeux foncés. Dans les districts exclusivement habités par les Lithuaniens, les femmes sont très-belles, ont des traits réguliers, le teint fort blanc, les yeux bleus, la chevelure blonde et la taille svelte. Les hommes se rasent les favoris et la barbe et portent, pour la plupart, les cheveux longs et coupés

droit sur le front. La plique, si répandue dans ces contrées, attaque rarement les Lithuaniens.

Quoique ce peuple ait renoncé à l'idolâtrie depuis des siècles, ses chansons rappellent encore beaucoup d'anciennes coutumes, des usages et même des noms païens. Dans la campagne, les Lithuaniens ne parlent guère que leur propre langue, et dans les contrées limitrophes, souvent l'idiome russe de la Russie-Blanche et le polonais. Les bourgeois, les *odnadvortses* (fermiers libres, appartenant en grande partie à la petite noblesse, *chlakhta*) et les propriétaires parlent tous le polonais. La langue russe est d'ailleurs en grand usage dans les villes, par suite d'un contact fréquent avec les employés russes, et les propriétaires la comprennent aussi tous parfaitement.

Les détails de la vie domestique du Litvine sont peu agréables. Habitué dès son bas âge à consacrer toutes ses forces au travail manuel, et bien qu'il lui soit parfois impossible de se procurer les ressources les plus indispensables à son existence, il tient néanmoins à sa misérable motte de terre avec un attachement tout filial. Les Lithuaniens le cèdent de beaucoup, sous le rapport du bien-être, aux habitants de l'intérieur de la Grande-Russie. Mais nulle part en Russie les germes vivifiants de l'affranchissement du servage ne porteront des fruits plus rapides ni plus prospères. La moisson fera apprécier la semence.

Les maisons, en général petites, n'ont ni cheminée ni planchers. Elles sont divisées en deux chambres obscures séparées par un corridor et rendues bien étroites et très-salées par un grand four et par la liberté illimitée accordée aux poules et aux autres animaux domestiques. Les toits sont couverts en paille, ce qui forme contraste avec les toits de planches en Russie.

Les enfants vont pieds nus jusqu'à l'âge de cinq ou six ans et n'ont qu'une chemise pour unique vêtement. Les femmes et les filles portent une chemise de toile ordinaire, et, par-dessus, un surtout souvent teint et allaat à mi-corps, puis un tablier de toile imprimée, ainsi qu'un corsage de drap bleu ou d'étoffe de couleur tissée et sans manches. Le corset est orné de perles fausses, la tête est couverte d'un grand mouchoir blanc ou de couleur, souvent très-large et empesé, qu'on remplace en hiver par un capuchon en forme de bonnet et garni de petites fleurs. Chez les filles, deux tresses ornaient de rubans, ou de fleurs en été, surtout de dessous le mouchoir qu'elles portent sur la tête et qui disparaît aux jours de grandes fêtes. Allant pieds nus en été et chaussées de souliers d'écorce en hiver, les jambes enveloppées de langes, elles ne portent des souliers que les jours de fête. Le costume de fête ressemble à celui de tous les jours, sauf que l'étoffe en est plus fine.

Les hommes portent des chemises de toile à col rabattu et des pantalons de même étoffe, par-dessus lesquels la chemise est attachée autour des reins au moyen d'une ceinture en cuir à laquelle sont pendus le couteau et la pipe. En été, ils portent souvent par-dessus la chemise une souquenille ouverte en toile; en hiver et en automne, la souquenille est en drap à collet montant, avec des poches; elle est d'ailleurs toujours retenue par une large ceinture, le plus souvent en cuir, qu'une grosse boucle serre autour de la taille. Lorsque le froid se fait vivement sentir, on porte de courtes pelisses de mouton et des capes à longues oreillettes. La coiffure habituelle consiste en une casquette de drap, et dans l'été, pour le travail des champs, en un chapeau de paille que le paysan fait lui-même.

Le printemps est la saison la plus critique pour la subsistance du cultivateur, car il doit souvent alors emprunter du blé à son seigneur ou même avoir recours aux juifs répandus en grand nombre dans les villes et les bourgs. Les premiers juifs qui s'établirent en Lithuanie y vinrent de Kiev au douzième siècle. Ils ne savent que trop bien exploiter la situation du campagnard appauvri et sa passion pour l'eau-de-vie; ce qui leur est d'autant plus facile qu'ils ont monopolisé tout le commerce de détail. Dans les circonstances les plus favorables, le pauvre cultivateur se nourrit, au printemps, de pommes de terre et du plus grossier pain noir; mais pendant les fréquentes stérilités, il ne mange que de l'oseille cuite à l'eau et mêlée de farine. C'est une

chase lamentable que de rencontrer alors ces malheureux affamés, souvent encore atteints de maladies contagieuses. En automne, on mange beaucoup de choses aigres, des raves, des champignons, etc. Le poisson est considéré comme une friandise. Le gruau, fait de blé non parvenu à maturité, est très-estimé, mais en général on emploie peu de sel. C'est malheureusement le goût de l'eau-de-vie qui est le plus répandu; il joue un rôle important dans la conclusion de toute affaire, mais coûte toujours fort cher à celui qui accepte de son hôte, sous prétexte d'hospitalité, cette boisson dangereuse.

Les femmes lithuaniennes ont en général une existence fort pénible: elles assistent les hommes en toutes choses, et lorsqu'elles sont enceintes même elles accomplissent jusqu'au dernier moment les plus durs travaux domestiques et champêtres. Une femme sur le point d'accoucher ne reçoit jamais l'assistance d'un médecin; seulement, lorsque la délivrance est difficile, la sage-femme lui tient une lumière devant le nez et frappe avec un balai contre le plafond de la cabane. Aussitôt que l'enfant est terminée, on fait boire à la pauvre mère épuisée de l'eau-de-vie chaude mélangée d'argile rouge, d'hydromel, de poivre et de beurre. Après deux ou trois jours, l'accouchée reprend ses travaux, allaite elle-même son nourrisson et passe auprès de lui la plupart des nuits sans sommeil. L'enfant est probablement lavé dans l'eau froide par la sage-femme, en souvenir de Laouma ou Laima, déesse de la fertilité animale et végétale, et pendant une année entière on l'emballote sans chemise dans des langes.

Les mariages d'inclination sont rares. Les parents marient leurs enfants par calcul, et des entremetteurs et entremetteuses arrangent l'affaire. Néanmoins les cérémonies d'une noce, notamment celles de la consécration des fiançailles, sont solennelles et touchantes. La manière dont les cierges brûlent à l'église est interprétée comme un pronostic heureux ou malheureux pour l'avenir des nouveaux époux. La dignité de la fiancée est tenue en grand honneur, et l'état contraire ne demeure jamais secret.

Le Lithuanien termine sa pénible carrière souvent privé des choses les plus indispensables à l'existence, avec la triste conviction que ses derniers jours sont une charge pour sa famille, aux soins de laquelle il incombe entièrement. Si quelqu'un meurt à la fleur de l'âge, c'est une perte sensible pour ceux qui restent. La contume des pleureuses est encore en usage, et lorsque dans la parécrite il n'y a pas de femmes, on en loue d'étrangères pour accompagner en gémissant le cercueil jusqu'à la tombe. Au cimetière, le cercueil est ouvert, on dit adieu au défunt; puis, quand il a été descendu dans la fosse, on boit de l'eau-de-vie, et de retour à la maison on s'assied à la table du festin. Lorsque les jeunes gens sont contraints de partir pour le service militaire, les femmes de leur parenté font entendre des chants semblables à ceux des funérailles.

Parmi les solennités religieuses et champêtres, la kekiris (ou russe koupaï, en polonais skobutka), qui se célèbre l'avant-veille de la fête de saint Jean, est surtout remarquable et date encore du temps du paganisme. A cet effet, on s'assemble en masse, on allume des feux par-dessus lesquels on doit sauter, puis on sacrifie sur les hauteurs à la déesse Lado, en chantant: Lado, lado, di dou nousseu dévê. (Lado, Lado, notre grande déesse.) La même chose a lieu dans l'Allemagne septentrionale et parmi les tribus finnoises de la Russie, où, de nos jours encore, on allume sur les hauteurs des feux autour desquels on reste assis jusqu'au lendemain matin. Les Lithuaniens croient que pendant la nuit de la St-Jean les arbres et les animaux parlent entre eux, et cette nuit-là ils ne laissent pas de chevaux dans les pâturages, afin que les démons qui galoppent vers Kiev ne puissent pas les enlever. Le lendemain matin, on ramasse des herbes qu'on bénit et que l'on conserve pour servir de curatifs.

La veille de Noël, on prépare un festin composé de différentes espèces de farines, de pois, de gruau de froment, de seigle ou autres, et, en commémoration de la crèche où naquit le Messie, on met du foin sous la nappe. Pour la fête des Rois on écrit sur toutes les portes C. M. B. (Caspar, Melchior, Balthazar), et tout est aspergé d'eau bénite. Entre la fête de Noël et celle des Rois, on ne se livre à aucun travail après

le coucher du soleil, mais on se réunit pour dire la bonne aventure, usage qui remonte également au temps du paganisme; on tue aussi partout un porc pour la fête de Noël. A Pâques, une table abondamment couverte de toute espèce de mets est préparée dans une chambre à part pour les personnes de la maison et pour les visiteurs.

Comme on peut le remarquer chez tous les peuples de mœurs incultes et simples, les Lithuaniens ont une antipathie prononcée pour les médecins et préfèrent s'adresser à leurs znakhars et znakharks (érudits), et mieux encore à leurs clairvoyants et aux paysans médecins, qui ne prescrivent le plus souvent que de l'eau-de-vie mélangée d'eau pure et d'herbes. On donne fréquemment aux femmes enceintes de l'ambre pulvérisé, on leur fait aussi avaler une abeille vivante, et dans des cas extrêmes on leur fait boire l'urine d'un étalon, tandis qu'on recouvre leur corps de feuilles fraîches de bouleau. On fait sur les blessures des fumigations de toile carbonisée, et les hémorragies sont arrêtées au moyen de toiles d'araignée.

Outre le violon qu'ils tiennent des Polonais, les Lithuaniens ont encore la cornemuse (volynka), une longue bécquette sur laquelle est tendue une corde de fer (dsin-dsinis), et un sifflet de terre glaise (malneka). Mais l'instrument national est une flûte ou plutôt un sifflet d'écorce de palmier, qu'ils nomment vamsdisis.

Les Lithuaniens se distinguent par une grande obéissance aux ordres de leurs seigneurs et de l'autorité, et tout chef de famille est honoré et respecté; la mère de famille lui est entièrement soumise, quoique cependant on voie dans quelques ménages la femme souveraine maîtresse. Les Lithuaniens, habituellement paisibles et pieux, sont parfois aussi obstinés. Ils manifestent pour le foyer paternel un grand attachement.

Leur défaut capital est une passion effrénée pour l'eau-de-vie. C'est dans cette boisson alcoolique que le Lithuanien triste, taciturne et souvent affamé, noie son chagrin. Les juifs établis dans les nombreux petits bourgs trouvent leur avantage à donner à ce vice tout le développement possible, tenant presque tous un cabaret et sachant par l'eau-de-vie acheter au pauvre paysan qu'ils hbergent toutes les dettes à un taux excessivement bas. Il n'y a pas très-longtemps encore que toutes les auberges publiques et autorisées se trouvaient entre les mains des juifs, qui sont les conseillers, les guides, les prétendus bienfaiteurs du Lithuanien indigent, auquel ils fournissent à crédit les objets nécessaires à son existence, et surtout l'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus absolument rien. Toutefois la sollicitude des propriétaires et l'exemple salutaire du clergé exercent une heureuse influence sur la moralité des pauvres paysans.

La connaissance de la lecture et de l'écriture est plus répandue parmi les Lithuaniens que parmi les habitants de la Russie-Blanche leurs voisins (Russiens). La moitié d'entre eux sait lire les livres de prières imprimés en langue lithuanienne, connaissance qu'ils ne peuvent acquérir qu'au foyer domestique et par leur propre zèle.

Les traditions, chants et proverbes des Lithuaniens se sont conservés en grand nombre et ont une preuve évidente de l'intelligence dont ce peuple est doué. Souvent, par une expression inattendue et instantanée, le paysan manifeste une grande expérience et une profonde connaissance de la vie, et l'on se demande avec étonnement où et comment cet être grossier et si dénué a pu acquérir tant de savoir et de bon sens.

Généralement on dépeint les Lithuaniens, de même que les Russes de la Russie-Blanche, comme des êtres lourds et dépourvus d'intelligence; cependant, malgré leur apathie et leur apparente stupidité, ils donnent fréquemment la preuve des qualités contraires. Le Lithuanien, qui entend des proverbes depuis son enfance, leur accorde une confiance absolue. Descoups de traditions historiques qui manquent aux Slaves se sont perpétués parmi les Lithuaniens; leurs légendes ont une certaine valeur poétique, une tendance morale, et répondent en tout point au goût de ce peuple pour le merveilleux.

Les Yatiaguos, voisins immédiats des Litvins du côté du midi et probablement leurs frères de race, se distinguent par un caractère très-frauche. Ayant perdu complètement leur langue et leurs mœurs nationales, leurs descendants parlent aujourd'hui le dialecte russe de la



Dezainé d'après nature par Viale.

Lith par Winkelman et fils à Berlin.

ЛИТВАНИНС.
(Gouvernement de Vilna.)

ЛИТОВЦЫ
ВИЛЕНСКОЙ ГУБЕРНИИ.

Russie-Blanche, avec un accent lithuanien, et professent la religion grecque; voilà pourquoi nous les comptons parmi les Russines, dont ils se distinguent à peine. Les dernières traces des Yatviagues se trouvent

surtout dans le district de Kobrine, puis dans ceux de Bielsk, Valkovisk et Brest-Litovsk, gouvernement de Grodno.

LETTONS.

Les Lettons, au nombre de près d'un million d'âmes, habitent presque exclusivement la Courlande, où l'on en compte 460,000; 360,000 sont fixés dans la partie méridionale de la Livonie; 140,000 dans la partie ouest du gouvernement de Vitelsk; 16,000 seulement dans celui de Kovno; un nombre insignifiant (3,000) dans le gouvernement de Pétersbourg et 1,000 dans celui de Pskov. Ils occupent en général les contrées arrosées par la Duna et ses affluents, pendant que les Lithuaniens habitent celles que traverse le Niémen.

Les Lettons sont la tribu lithuanienne qui a absorbé en elle toutes les tribus précédemment issues du mélange finnois. Elles se confondirent insensiblement avec les Sémigalles, les Zales, les Coures, qui avaient conservé leur nom finnois, malgré l'élément lithuanien prédominant, et qui subsistèrent le plus longtemps à côté des Lettons. Cette fusion résulta principalement de l'influence allemande, à laquelle ces tribus sont en général redevables de tout le bien et de tout le mal qui fut leur partage.

Les notions les plus anciennes que l'on ait sur les côtes orientales et méridionales de la mer Baltique — nommées alors côtes de l'Ambre, — quoique remontant aux Romains et aux Grecs, n'offrent cependant aucune certitude sur laquelle on puisse se fonder pour constater l'origine et le développement ethnographique des peuples qui habitaient ces contrées. Il ressort simplement du peu de renseignements qu'on possède, qu' aussitôt après la naissance de Jésus-Christ les Vendétes étaient établis à l'est de la Vistule jusqu'au delà de la frontière actuelle de la Prusse, et, plus à l'est encore, les Esthoniens, autre peuple différent d'eux, et d'origine finnoise ou tchoude, qui dès lors, comme aujourd'hui encore, se distinguait de ses voisins du sud par un costume de couleur sombre et un caractère sérieux et taciturne. Le nom de Vendétes rappelle les Vendes, qui furent, par la suite, expulsés des environs de Vinland, puis de Riga par les Coures — encore finnois à cette époque et lettonisés depuis, — et qui allèrent retrouver les Lettons, probablement de même race, et fondèrent la ville de Veneda.

Les Esthoniens, les Lèves (ou Livoniens) et les Coures, tribus finnoises ou tchoudes qui occupaient, du nord au sud, les côtes orientales de la mer Baltique, furent tantôt repoussés par des tribus lithuaniennes marchant vers le nord et l'ouest, tantôt absorbés dans leur masse. De cette fusion se formèrent, entre le neuvième et le onzième siècle, des tribus distinctes, ayant leurs résidences séparées, et souvent hostilement opposées à la tribu primitive des Lithuaniens (Litvins) dans la contrée où s'éleva plus tard la ville de Vilna. Remarquons que parmi ces tribus primitives dont il vient d'être question, les Lèves s'étendaient encore, au commencement du dix-septième siècle, sur toute la côte de la Courlande, tandis que les Coures transpirent leur nom au kurische Haff. Les Esthoniens furent pour la plupart repoussés vers le nord, les Lèves vers l'ouest, sur les côtes de la mer; quant aux Coures, ils préférèrent se joindre aux étrangers vainqueurs dans la contrée sud du golfe de Riga.

Lors de l'apparition des Allemands, c'est-à-dire vers la fin du douzième et au commencement du treizième siècle, deux agglomérations principales de tribus résidaient sur la côte orientale de la mer Baltique: celle du midi était d'origine lithuano-finnoise mélangée, et celle du nord était finnoise pure.

Tribus lithuano-finnoises :

Les Vendes, sur les côtes, au midi du golfe de Riga, réunis aux Coures ou Korskes, vivant plus à l'est et avec lesquels, à partir de cette époque, ils furent confondus; les Coures étant déjà probablement, à la fin du douzième siècle, un peuple mixte où prédominait l'élément lithuanien;

Les Sémigalles, au sud-est des Coures et au midi du golfe de Riga; Les Zales, voisins des précédents, sur les rives méridionales de la Duna;

Les Lettons ou Lettgales, dont le territoire s'étendait au sud jusqu'à la Duna, à l'est jusqu'à un 45° degré de longitude, au nord jusqu'à leur frontière nationale actuelle, et à l'ouest jusqu'aux Lèves établis sur la rive orientale du golfe de Riga.

Tribus finnoises :

Les Lèves, sur toute la côte du golfe de Riga;

Les Esthoniens, dans les contrées occupées par eux encore aujourd'hui, y compris les îles voisines.

Dans la période suivante, sur laquelle seule nous possédons des données certaines, toutes ces tribus furent peu à peu soumises par les immigrants allemands, qui devinrent bientôt, sous le rapport politique et religieux, les maîtres et seigneurs de ces vaincus dégénérés et lui imprimèrent une direction telle qu'ils finirent par en faire des serfs. Jusqu'à présent, et malgré plusieurs vicissitudes politiques tantôt favorables, tantôt contraires, ces tribus sont restées, à l'égard des Allemands, dans des relations très-dépendantes. Toutefois il est juste de reconnaître que la souveraineté russe a considérablement amélioré la situation du paysan vis-à-vis du propriétaire foncier.

On voit ainsi que l'histoire des provinces de la Baltique, et particulièrement celle de la Courlande et de la Livonie, correspond jusqu'à nos jours à celle des Lettons, bien que les phases principales de cette histoire aient été pour ce peuple d'une moindre importance et d'une influence moins décisive que pour les Allemands. C'est à ceux-ci que les Lettons doivent les bienfaits du christianisme et ceux de la civilisation; et lors même que leurs maîtres auraient un peu trop abusé d'un pouvoir usurpé, il ne faut pas perdre de vue que c'est aussi en partie la faute du peuple lui-même si, malgré de nombreux encouragements, il n'a pu atteindre à ce degré d'émancipation intellectuelle qui est la condition essentielle de l'affranchissement des serfs.

La décadence politique des Lettons ayant suivi de près l'apparition des Allemands, il ne saurait être question, dans les périodes suivantes, des conditions sociales de ce peuple. Les événements politiques qui le concernent coïncident avec ceux de la Courlande et de la Livonie, constituant, par cette raison même, trois périodes distinctes.

La première embrasse l'époque de la souveraineté allemande libre, depuis la conquête du pays jusqu'à la dissolution de l'ordre des chevaliers porte-glaive et le partage du territoire des Lettons qui en fut la suite. La partie de ce territoire désignée plus tard sous le nom de Courlande resta indépendante, quoique sous la suzeraineté polonoise; tandis que la Livonie et le territoire occidental du gouvernement de Vitelsk occupé par les Lettons passèrent sous la domination étrangère en 1562.

La seconde période comprend l'époque de l'assujettissement des contrées de la Baltique, la Courlande exceptée (devenues pendant la première période provinces allemandes), sous la domination d'Etats étrangers, époque qui dura jusqu'à leur nouvelle réunion sous le sceptre de la Russie, qui eut lieu en 1721 pour la Livonie, en 1772 pour la Livonie polonoise au partie ouest du gouvernement de Vitelsk, et en 1795 pour la Courlande.

La troisième période est celle de la domination russe.

Dans la première période, les Lettons forment, sous leurs maîtres indépendants, un tronçon séparé de l'empire allemand ou apparaissent comme habitants de provinces allemandes, gouvernés par des chefs allemands et dont l'histoire a un caractère purement germanique.

Des marchands de Brême, poussés par l'esprit mercantile, entreprennent les premiers, en l'année 1159, une expédition navale en Livonie. L'avantageux commerce d'échange qui en résulta pour eux en attira bientôt d'autres, tant chevaliers que pèlerins, qui commencèrent à s'empa-

rer du pays et à y prêcher le christianisme. Meinhard, le premier évêque qui y fut envoyé de Brême, n'obtint aucun succès décisif chez ces grossiers païens hostiles à tout progrès, et le pape lui-même ne s'étant pas montré ostensiblement favorable à la propagation du christianisme dans ces contrées, ce fut l'héroïque Albert de Buxtehude, tout à la fois moine et chevalier, qui, par son courage aussi intelligent qu'énergique, parvint à jeter sur la côte orientale de la mer Baltique les fondements d'une puissance politique et ecclésiastique solide et durable. Favorisant l'établissement dans le pays de guerriers allemands, de moines et de bourgeois, créant des places fortes au nombre desquelles il faut surtout compter Riga, fondée en 1201, et instituant en 1202 un ordre religieux de chevalerie, il parvint à opérer la conversion complète des Livons et des Courons au christianisme, dont la propagation ultérieure parmi les Lettons, Sémigalles, Zales et Esthoniens, entraîna des guerres longues et opiniâtres, même avec des peuples moins rapprochés. L'affaiblissement des Russes par les légions mongoles, qui eut lieu à cette même époque, contribua aussi à donner plus de tranquillité à tous les peuples vaincus par les Allemands sur la Baltique et favorisa la prospérité du nouvel ordre ainsi que la consolidation de l'autorité spirituelle et temporelle des évêques. Vers le milieu du quatorzième siècle, les Lettons furent complètement soumis à la suite de combats opiniâtres, et les éléments de la vie allemande, la chevalerie et la bourgeoisie, commencèrent à se développer dans le pays; le commerce devint florissant; les lois et les institutions prirent plus de consistance. Bientôt cependant s'élevèrent entre l'ordre et les évêques des dissentiments qui eurent, par la suite, des conséquences pernicieuses, et les armes allemandes ne firent plus de progrès ni vers l'est (la Russie), ni vers le sud (la Lithuanie). Quant aux Lettons, ils eurent d'autant moins de part aux bienfaits de la civilisation et du christianisme et éprouvèrent d'autant plus la rigueur de la domination des Allemands que leurs révoltes et leurs alliances avec les ennemis de leurs vainqueurs les avaient signalés comme sujets récalcitrants.

Après la réunion de la Lithuanie à la Pologne en 1386, ces deux empires s'élevèrent à l'ouest menaçants et victorieux, tandis que, sur la Duna, les combats entre l'ordre des chevaliers porte-glaive et le pouvoir épiscopal ne firent que s'envenimer de plus en plus. L'ordre l'emporta, il est vrai, sur les évêques; mais la discipline et la sévérité de la règle diminuèrent avec le relâchement du zèle pour le prosélytisme qui avait donné naissance à l'ordre; le clergé catholique y perdit en outre la rigidité de ses mœurs. Bien que la bourgeoisie allemande prospérât au dedans et au dehors, les campagnards lettons, qui n'avaient d'abord payé que la dime, cessèrent insensiblement d'être considérés par l'autorité gouvernementale comme de simples fermiers ou tenanciers, pour être regardés comme une propriété attachée au sol et pour tomber finalement dans l'esclavage personnel. Le paysan, qui essayait souvent de se soustraire par la fuite à sa dépendance, fut désormais enchaîné à la glèbe et conséquemment à la personne du propriétaire.

L'ordre des chevaliers porte-glaive, moralement déchu de sa splendeur, ne tarda pas à tomber en dissolution. La cause doit en être attribuée principalement à la réforme religieuse, qui inspira une nouvelle vie et un esprit tout nouveau aux seigneurs et aux serfs, aux Allemands et aux Lettons restés sur les plus bas échelons d'un catholicisme à son déclin. Déjà, en 1525, la Prusse orientale avait passé comme duché séculier sous la suzeraineté de la Pologne; les autres contrées de la mer Baltique dont il s'agit ici furent démembrées par le traité de Vilna (1561) et par la dissolution de l'ordre en 1562, jusqu'à leur fusion avec l'empire de Russie. Cet état de choses subsiste encore aujourd'hui en ce qui touche l'indigénat et les besoins spéciaux; car une séparation politique de plus de deux siècles a laissé subsister une diversité persévérante dans le caractère national et les institutions de la Courlande, de la Livonie et de la partie lettonne du gouvernement de Vitebsk.

Vers la fin de la première période apparaît le grand maître de l'ordre, Walther de Plettenberg, sage régent et intrépide guerrier, qui sut arrêter pendant quelque temps la décadence intérieure de l'ordre et lui rendre quelque considération extérieure, mais qui ne put opposer une barrière solide à la révolution religieuse et politique amenée par la réforme. Celle-ci se répandit d'abord dans les villes; mais elle ne trouva accès que plus tard parmi la noblesse des campagnes, dont les paysans lettons, restés dans leur ignorance primitive et leur superstition presque

païenne, suivirent machinalement l'exemple. Ce n'est que plus tard que les bienfaits de la réforme purent se faire sentir dans toutes les classes indistinctement.

Vers la fin de cette première période du développement des Lettons ou de leur dépendance sous un sceptre et des maîtres allemands, la réforme avait complètement vaincu le pouvoir archiepiscopal; mais l'ordre dut reconnaître son impuissance vis-à-vis de la Pologne, de la Russie, de la Suède et du Danemark, renoncer à son existence et souffrir que son territoire fût morcelé en cinq parties distinctes. Celle du nord (l'Esthonie) tomba en partage à la Suède; la partie orientale (la Livonie polonaise), à la Russie et bientôt après à la Pologne; la partie nord-ouest (l'évêché d'Osels), au Danemark; le centre (la Livonie), à la Pologne, et la partie désignée plus tard sous le nom de Courlande (à l'exception du domaine épiscopal), au même royaume, mais en qualité de duché presque indépendant.

Dans la période qui suit, les trois fractions démembrées du peuple letton reçurent, sous divers souverains étrangers, une physionomie différente et même en partie radicalement distincte. Nous devons donc analyser successivement, pour chaque démembrement, les causes qui ont produit ces effets, jusqu'à l'époque où toutes ces contrées furent incorporées séparément à l'empire russe.

Comme trait caractéristique des groupes de Lettons isolés politiquement pendant cette période, on peut dire, en général, que les dominations polonaise et suédoise exercèrent sur les Lettons de la Livonie — et la domination polonaise sur ceux de Vitebsk — une influence marquée; tandis que les Lettons de la Courlande, sous la domination allemande permanente et presque entièrement indépendante, recueillirent les fruits d'un gouvernement devenu national et ne furent pas sacrifiés à des intérêts étrangers. Sous ce point de vue, la Courlande est diamétralement opposée à la fraction lettonne de Vitebsk, tandis que celle de la Livonie tient le milieu, mais en se rapprochant plus des Lettons de la Courlande.

Pendant la domination polonaise, qui dura jusqu'en l'année 1629, les Lettons en Livonie perdirent déjà en partie les fruits de la réforme, qui avait surtout exercé une influence favorable sur le développement moral et la remise de ce peuple arriéré, et qui ravivait ses sentiments religieux en leur donnant un nouvel essor. Le poids de la souveraineté polonaise fut lourd et peuvait à supporter moralement et matériellement, surtout pour les paysans, à cause des guerres qui eurent lieu à cette époque entre cette nation, la Russie et la Suède. Le gouvernement n'avait eu en vue que son propre avantage, mais en aucune façon le bien-être de ses nouveaux sujets, et il ne s'était appliqué qu'à en faire des instruments passifs qu'il supposait des plus utiles pour son pouvoir arbitraire. Lorsque la puissante et fuste influence des jésuites vint encore attaquer les privilèges religieux de ce peuple, maîtres et sujets, Allemands et Lettons, se réunirent pour combattre le danger commun; c'est ce qui a produit une si grande persistance à maintenir l'ancien état de choses. Aussi longtemps que dura la domination polonaise, la Livonie offrit le tableau de luttes extérieures aussi bien que de dissensions civiles; elle fut la pomme de discorde et, par sa position géographique, le champ de bataille des trois grands puissances du nord.

Sous la domination énergique et florissante des Suédois, qui dura jusqu'en 1721, la Livonie, réunie à l'Esthonie, jouit enfin d'un repos dont elle avait été longtemps privée et qui ne fut que momentanément interrompu par des guerres avec la Pologne et la Russie. L'administration et l'état judiciaire furent dès lors créés ou modifiés tels qu'ils subsistent encore de nos jours, en partie du moins; la même activité s'étendit à toutes les autres affaires intérieures, mais quelquefois avec moins d'énergie et sans se conformer aux tendances et au caractère de l'époque. A côté de réformes intelligentes il y eut de rudes empiétements du gouvernement suédois sur les usages provinciaux et même sur les droits de propriété. Après la mort de Charles X, la Livonie fut immédiatement livrée à l'influence suédoise et devint bientôt tout à fait une province de la Suède dont elle partagea toutes les destinées. La possession de la Livonie était en quelque sorte le thermomètre de la puissance des Etats du nord et désignait pour chacun d'eux une période glorieuse qui s'affaiblissait par la perte de cette province. La paix de Nystadt donna la Livonie à la Russie en 1721, après que, vers la fin de cette

période, l'héroïque et infortuné Patkoul eut fait sur la scène politique une apparition aussi éclatante que celle d'Albert de Bauxhorvend plusieurs siècles auparavant. Le sang de Patkoul assura à sa patrie un avenir plus heureux.

Un siècle après leur séparation de la commune patrie, les trois districts occidentaux du gouvernement de Vitebsk (l'ancienne Livonie polonaise), habités aujourd'hui par 140,000 Lettons, passèrent de la Russie à la Pologne, par la paix d'Oliva en 1660. Pendant la période de la domination russe, le pays avait été souvent éprouvé par la guerre; mais sous la domination polonaise il eut à souffrir de l'abus de pouvoir et de la rigueur des petits seigneurs, devint un véritable repaire de jésuites et fut complètement ramené au catholicisme. Avec l'abolition du protestantisme, toutes les institutions allemandes furent anéanties. Aujourd'hui encore, après deux siècles, on peut reconnaître par les plus tristes traces jusqu'à quel point ces contrées durent boire jusqu'à la lie la coupe amère de la domination et de l'administration polonaise. Le premier partage de la Pologne (1772) donna la Livonie polonaise à la Russie comme partie intégrante du gouvernement de Vitebsk.

C'est aux Lettons de la Courlande (nom que cette contrée porta plus tard), c'est-à-dire à la partie de l'ancienne Livonie située à l'ouest de la Duna, et continuant à subsister sous la suzeraineté polonaise comme duché héréditaire, qu'échut en partage le meilleur lot. Leurs princes allemands ne se montrèrent point hostiles au pays et cherchèrent dans la prospérité publique leur propre bien-être. La nationalité allemande se tenait en général plus éloignée de l'influence étrangère. Il n'y eut point de violences religieuses, point d'attaques contre le protestantisme; les affaires civiles ne subirent pas de changements; les guerres extérieures n'eurent que peu d'influence; un meilleur climat et un sol plus fécond créèrent parmi les habitants cette aisance qu'on remarque encore de nos jours. L'aristocratie de ces contrées avait aussi toujours été épargnée par l'oppression suédoise en Livonie. Mais en général les prétentions de la noblesse vis-à-vis du prince avaient une influence fâcheuse, et c'est sous ce rapport que l'exemple des Polonais fut d'un effet contagieux; aussi, lorsque les Courlandais se virent enfin contraints de s'unir soit à la Pologne mourante, soit à la Russie qui s'élevait puissante, le choix ne pouvait plus être douteux, et il fut complètement justifié depuis par l'annexion de ces contrées à la Russie en 1795.

Dans la troisième période (la période actuelle), les Lettons, aussi bien que leurs maîtres allemands, ont fidèlement partagé, comme sujets russes, le sort de leur nouvelle patrie. La clémence du gouvernement de l'empereur Alexandre I^{er} créa pour les paysans l'indépendance et la liberté individuelle.

Ce court aperçu historique des trois groupes des Lettons en Courlande, en Livonie et dans le gouvernement de Vitebsk, expliquera plusieurs différences notables qui se feront remarquer dans la description de leur situation actuelle.

Bien que l'élément finnois, dans la fusion des Lithuaniens avec les Lives, se fasse remarquer surtout dans les parties occidentales des contrées habitées par les Lettons, l'extérieur de ces derniers — de même que celui de toutes les tribus lithuaniennes — se distingue cependant très-catégoriquement des tribus voisines finnoises et indique quelque affinité avec les Slaves, surtout parmi les enfants. Ceux des Lettons sont en général très-jolis, et en voyant leurs cheveux blonds, leurs visages arrondis et leurs yeux bleus, on se rappelle involontairement les enfants des paysans d'Yaroslav. Leur extérieur se modifie avec l'âge, s'éloigne du type slave, et leur visage prend alors une expression particulière très-facile à distinguer de la physionomie russe.

La taille du Letton n'offre rien de remarquable: il est généralement de stature moyenne et quelquefois grande; le visage est allongé, rarement frais chez les hommes; le front déprimé, le nez long et droit, la bouche petite, les pommettes un peu saillantes; la corpulence est rare.

Si l'on doit regretter chez ce peuple l'absence de belles physionomies, de belles tailles et de costumes pittoresques, son habillement offre, en revanche, certaines particularités qui laissent apercevoir le mélange des trois nationalités principales qui ont exercé leur influence sur les Let-

tons et qui l'exercent même encore en partie aujourd'hui. La couleur des vêtements, surtout chez les femmes, rappelle l'élément lithuanien, la parure, le finnois, et la coupe, l'allemand (des colonies allemandes en Russie). Les Lettons confectionnent eux-mêmes presque tous leurs habits. La couleur la plus ordinaire est le blanc chez les femmes et le gris clair chez les hommes. Ceux-ci portent des chemises blanches en toile, des pantalons serrés s'arrêtaient au-dessous du genou et faits en toile ou en grosse étoffe de laine, selon la saison; une jaquette de couleur rayée et un pardessus (paltrok) ressemblant à un long kafan (armiak russe), retenu au corps par une ceinture. Un autre vêtement, nommé svarki, consiste en une longue redingote descendant jusqu'à mi-jambe. Ces habits sont faits en vadmal, étoffe fabriquée par les Lettons eux-mêmes, en laine grossière ordinairement gris clair, mais aussi blanche et bien foncé dans quelques contrées. En hiver, le paysan porte des pelisses de monton. La coiffure consiste en une casquette de drap et de peau de loup, de renard ou de brebis pour l'hiver. La chaussure est encore dans l'état primitif: on assujettit autour du pied des pièces de cuir au moyen de lanières et de ficelles, ou l'on porte des sabots, et la jambe est enveloppée de chiffons jusqu'aux genoux. Dans quelques contrées on porte des bas de laine noire, été comme hiver. Les bottes en cuir et les souliers sont presque exclusivement réservés pour les dmanches et jours de fête. On se rase, et la chevelure, blonde, lisse, longue et pendante, est séparée sur le milieu du front.

Les femmes portent des chemises à longues manches; la grosse jupe de laine en couleur rayée est maintenue par des bretelles croisées sur les épaules. La taille est serrée dans une espèce de corsage le plus souvent de couleur rouge, sans manches et boutonné sur le devant. On porte sur le corsage une jaquette foncée à larges manches; le tout est recouvert d'un pardessus dont la coupe est celle des habits d'homme, ou d'une pelisse en peau de brebis pendant l'hiver. Les femmes mettent un mouchoir autour de la tête; les jeunes filles portent les cheveux relevés et séparés en deux tresses qui tiennent lieu de coiffure. La poirine et le cou sont couverts d'ornements variés.

Les habitations des Lettons de la Livonie et de la Courlande consistent en petites maisons de bois couvertes de paille qui prennent bientôt la même apparence que le sol et qui, par leur position isolée, produisent peu d'effet; elles sont, en outre, entourées de bâtiments ruraux. Les fenêtres, petites et à peine visibles, ne contribuent nullement à donner un aspect engageant à ce que l'on nomme une ferme lettone (gesindé). L'intérieur toutefois indique que la propreté y règne et annonce, en Courlande principalement, une certaine aisance. Il n'y a pas de villages proprement dits; mais, par contre, une quantité de maisons seigneuriales avec les chaumières de paysans qui en dépendent, et l'habitation du curé.

Les Lettons, de même que tous les campagnards, consomment peu de viande de bœuf, mais beaucoup de chair de porc, préparée en grande abondance, sert de nourriture et de boisson aux laboureurs.

Les Lettons sont un peuple doux et pacifique, vivant beaucoup en plein air, dans les forêts, aux champs, sur les prairies et sur les grandes routes. Pour leurs travaux on les voit toujours groupés, et en nombreuse réunion dans des excursions d'affaires ou de fête. Ils n'ont pas la rudesse de mœurs d'autres peuples placés à un même degré de civilisation qu'eux; peu disposés d'ailleurs aux plaisirs bruyants, sobres de gestes, ils évitent, même dans l'ivresse, le bruit et les querelles. Ils aiment l'existence paisible, et ressemblent, sous ce rapport, à ces anciens Prusses qui ont péri et dont la résistance opiniâtre ne fut provoquée que par le prosélytisme ardent de l'ordre Teutonique. On raconte que quelques Lettons, à la vue de morts tombés dans un combat entre les Russes et les Français, manifestèrent leur étonnement de la manière irréfléchie dont tirent beaucoup de soldats. Une des particularités les plus remarquables du caractère du Letton, c'est la précipitation qu'il met à terminer les affaires qu'il peut avoir hors de chez lui, singularité expliquée en quelque sorte par le grande distance qui sépare les diverses localités. Il se hâte même aux noces et aux enterremens. On y voit plus de cavaliers que de gens en chariots, et les femmes mêmes, qui ne font pas exception à cette habitude, se tiennent à cheval exactement comme les hommes.

L'occupation favorite des Lettons est l'agriculture, et il est rare de trouver des paysans (petits fermiers) aussi à leur aise et vivant aussi

confortablement qu'eux, notamment en Courlande. Ils sont adroits, sensés, patients, fort habiles aux travaux des champs, et l'emportent, à cet égard, sur toutes les tribus voisines, telles que Russes, Lithuaniens et Esthoniens. Leurs petits chevaux, d'apparence si misérable, rendent des services incroyables, et les paysans y sont tellement habitués que lorsqu'on introduit dans le pays une race plus vigoureuse, les travaux se faisaient avec moins de promptitude.

Une particularité qui mérite d'être signalée en Courlande, c'est l'existence de paysans libres qui habitent sept villages et qui ont été surnommés rois des Cores. Bien que l'influence allemande ait été sur eux plus grande que sur les Lettons en général, ils se distinguent cependant par quelques singularités qui disparaissent de jour en jour. Étant, selon toutes probabilités, les rejetons d'une quantité de petits potentats cores subjugués par la domination allemande et que l'ordre des chevaliers portageait avait su s'attacher par certains privilèges dans les pays conquis (comme en Livonie, en Sémigalle et en Prusse), ils se sont tenus jusqu'aujourd'hui sévèrement à l'écart de tout mélange étranger et n'offrent rien de remarquable dans leur extérieur ni dans leur costume, qui n'est autre que le costume allemand; tandis que dans leur vie rustique et privée ils ont conservé des mœurs toutes particulières.

La continuité des rapports sociaux produit nécessairement des réjouissances publiques un nombre desquelles sont plusieurs jeux auxquels la jeunesse lettonne ne se montre pas fort adroite. Le Letton a de la persévérance, mais peu de vivacité et d'enjouement, en sorte que parmi eux la gymnastique et la danse sont moins en faveur que chez d'autres peuples, par exemple chez les Polonais et les Allemands. De même que l'aspect du pays qu'ils habitent, les Lettons sont de nature prosaïque, quoique tous leurs travaux se fassent au son de mélodies chantées en chœur.

Les Lettons (Latychy en russe) se nomment, dans leur idiome national, Liatvis et leur pays Liatvjou-zemlé. Le mot Letton se dit chez eux Liatvetic. Toutes ces appellations ne sont que des modifications d'un même mot qui est également identique à Litvine (Lituanien). Le plus pur de leurs dialectes se parle dans les environs de Mitau et de Bausk. La langue, qui sonne assez agréablement à l'oreille, n'est pas tout à fait développée, mais suffit cependant à la composition de beaucoup de chants populaires.

Les chants des Lettons, d'une mélancolie particulière, sont monotones comme leur pays et sans passions ardentes, comme le peuple qui les a produits. Ce peuple n'a jamais eu de troubadours ni de ménestrels, mais il a vraisemblablement possédé des bardes. Ses chants, dont la forme est mythologique, remontent, comme ceux des Lithuaniens, à une très-haute antiquité dont il ne reste toutefois aucune tradition; le passé de ce peuple paraissant, en général, effacé de sa mémoire, ce qui s'explique historiquement par la perte prématurée de son indépendance politique. Il en résulte que les chants des Lettons ne retracent que le présent. Il y est rarement fait allusion au servage héréditaire; ce qui semble indiquer que le Letton poète n'était ou ne se sentait pas du moins fort opprimé ni traité en esclave. Ses chants sont moins des produits individuels que les épanchements de l'esprit populaire; ils contiennent les uniques documents des temps anciens, mais presque sans relation directe avec l'histoire; ils sont d'ailleurs remplis d'allusions à la précédente croyance religieuse du peuple et de traits de mœurs caractéristiques. La tendance des Lettons à mettre le chant toujours en rapport avec les circonstances actuelles de leur existence a eu beaucoup d'influence sur la forme et le texte de leurs chansons. Aussi dépeignent-ils de préférence et avec une grande exactitude les circonstances de l'existence privée et les sentiments habituels de certaines classes du peuple. Le chant populaire du Letton n'exprime jamais qu'une seule pensée, se contente du tableau d'une seule image et n'est ni long ni difficile à retenir. Le rythme en est simple et presque sans mélodie; c'est plutôt un récitatif avec accompagnement de chœurs. Une autre espèce de chants s'est formée plus tard par l'appropriation de mélodies russes, allemandes et lithuaniennes, et a produit des récits chantés d'une plus grande étendue. Au reste, il n'y a guère que les femmes qui chantent ces péchés profanes; les hommes paraissent considérer le chant religieux seul comme digne d'eux. La poésie nationale tient ainsi le milieu entre le german et le slave, comme le peuple même et sa langue. Quel que soit l'emprunt des Lettons à s'emparer des mélodies russes, ils n'en

ont jamais accepté la substance, ce que les Lithuaniens et les Allemands ont fait si souvent. Les chants populaires lettons et lithuaniens ont entre eux la plus grande analogie; cependant le principe de tous deux, la tristesse et le chagrin de vivre éloigné de la maison paternelle, est exprimé d'une manière plus complète et plus caractéristique chez les premiers.

Les Lettons sont généralement protestants. Sur les 980,000 âmes qui composent leur population, il y a environ 170,000 catholiques (tous le sont dans la Livonie polonaise), 60,000 grecs et près de 750,000 protestants. La superstition est encore très-grande sous bien des rapports, et la foi aux sorciers est surtout encore très-répandue.

Ce court aperçu caractéristique des Lettons ne se rapporte qu'aux habitants de la Courlande et de la Livonie; mais dans les lignes suivantes il s'agira des Lettons des trois districts occidentaux du gouvernement de Vitebsk, qui se distinguent très-essentiellement de leurs frères des deux gouvernements allemands par leur religion, leur situation vis-à-vis des seigneurs, leurs mœurs, leur genre de vie et le degré de leur civilisation.

Il est impossible de décider aujourd'hui quels furent les premiers habitants de la Livonie polonaise. Lithuaniens, Esthoniens, Lettons et Slaves luttèrent jadis pour la possession de ce territoire et se divisèrent entre eux plus radicalement à la suite de la conquête des provinces baltes et de l'extension du christianisme, ne laissant dans cette contrée que les Lettons issus de la fusion des Lithuaniens et des Finnois. Ceux-ci devinrent les esclaves des chevaliers allemands qui, contre leurs places fortes, fondèrent Dunabourg en 1277. Dans cette contrée inhospitalière et peu peuplée, couverte de vastes forêts, les Lettons forment, dans les campagnes, la majeure partie de la population, qui compte aussi beaucoup de Russes de la Russie-Blanche, une aristocratie et une petite noblesse (chlahkha) polonaise assez nombreuse; dans les villes, les juifs sont en majorité.

Dans le district de Lioutsaïne, la population se compose presque exclusivement de Lettons, ainsi que dans les districts de Rejtsa et de Dunabourg; mais la partie sud-est contient beaucoup de Russes de la Russie-Blanche. Ces Lettons ne se distinguent par leur extérieur en rien de leurs frères des frontières de la Courlande et de la Livonie; ils ont le même teint terreux, la même expression de souffrance, la même structure grêle, mais un visage boursoufflé, empreint de crainte et d'humilité. Ils sont de petite taille et semblent peu robustes. Dans l'intérieur du pays, il existe une race de plus haute stature, issue du mélange avec les Russes, ou représentant peut-être le type primitif du peuple, comme on peut l'observer aussi dans l'intérieur de la Livonie. L'insalubrité des habitations, isolées au milieu de forêts marécageuses, a beaucoup contribué à empêcher le développement physique des indigènes.

Excessivement léthargiques par tempérament, les Lettons de cette contrée sont dépourvus de toute énergie, paresseux, stupides, fort adonnés à l'ivrognerie, malpropres, larrons, mais fervents catholiques. Abrutis par le servage et habitués à se coucher sous l'oppression la plus dure, ils sont humbles et rampants, et en même temps fous et sournois, ce qu'il faut peut-être attribuer aussi en partie aux funestes effets de l'eau-de-vie. Chaque famille vit isolée, ne travaille que pour satisfaire les besoins les plus misérables, dépense ce qui lui reste d'argent à se procurer de l'eau-de-vie, et vit ainsi insoucieusement au jour le jour. Sous le joug de son clergé catholique et sans instruction aucune, le Letton de ces districts tient avec opiniâtreté aux anciennes coutumes, et toute intelligence est morte en lui ou plutôt n'a jamais été développée.

Le costume est simple, mais commode : la tête est couverte d'une casquette de fourrure ou de drap, avec des oreillettes pendantes; le cou reste le plus souvent à découvert. En été, on porte un habit de rindal gris, et en hiver, une pelisse de montan. Les jambes sont enveloppées jusqu'aux genoux, et au lieu de souliers de cuir on en fait un auhier de tilleul. Les vêtements des femmes sont presque les mêmes que ceux des hommes, sauf qu'elles ont la tête couverte d'un mouchoir et qu'elles marchent le plus souvent nu-pieds. Des bottes et des souliers de cuir sont des objets de grand luxe. Parmi les gens aisés, on commence à employer des toiles imprimées, surtout pour les mouchoirs et les tabliers. Les enfants n'ont qu'une chemise pour tout vêtement. Les femmes ne connaissent point la parure; mais essie-mains et gants jouent chez



Dess. par Viale d'après les originaux de la Société géographique Impériale de Russie par Fritzbild.

Lith. par Wackerlmann et fils à Viena.

ЛЕЙТОНЪ.

(Tenue de fête des paysans de Lemsal)

МАТЬИНИ.

(Праздничныя наряды лемзляньскыхъ крестьянъ)

elles un grand rôle et sont les cadeaux en usage pour les noces et les baptêmes.

Les habitations sont également très-simples. Les fenêtres sont remplacées par de fort petites ouvertures à coulisse. Il n'y a pas de cheminées. Dans ces tristes demeures, hommes et bétail vivent cu commun pendant l'hiver, et l'on peut à peine se faire une idée de l'atmosphère vicieuse et de la malpropreté qui y règnent. Cependant il existe aujourd'hui quelques habitations meilleures. Les Lettons de la Livonie polonaise aiment à s'isoler par famille, ce qu'il faut attribuer à la fertilité du sol ou à leurs anciens usages, auxquels, toutefois, ils commencent insensiblement à renoncer, à l'exemple des Russes. Les villages sont souvent très-éloignés et inaccessibles; mais le plus grand nombre se trouvent établis dans des localités fertiles. Les cimetières sont le plus possible cachés dans les forêts, sur des élévations ou aux bords des lacs, et toujours fort éloignés de l'église.

L'agriculture est l'occupation principale des Lettons; ils n'ont de bétail qu'à cause de l'engrais qu'ils en retirent. Les chevaux sont faibles, fort maltraités et misérablement entretenus.

La femme partage en tout point le sort de l'homme et se livre comme

lui aux plus rudes travaux; de plus, elle file et tisse en hiver de la toile et du vaumal, qui est d'une qualité inférieure à celui de la Livonie.

La nourriture consiste en un pain grossier, du gruau et du sel, mais peu de légumes, de viande et de lait. Beurre et poissons sont des mets réservés pour le dimanche. Pendant le carême on ne mange que du pain et des champignons. La boisson habituelle est une espèce de kvass.

La pauvreté est en général fort grande dans ce pays, et une bonne récolte suffit à peine aux besoins les plus ordinaires de la population; aussi chaque année stérile cause-t-elle une terrible misère.

Redevenus catholiques avec leurs seigneurs allemands, par suite du séjour prolongé que les jésuites firent dans ces contrées, les Lettons convertis sont très-orthodoxes, mais très-ignorants; à l'opposé de leurs frères d'origine en Courlande et en Livonie, presque personne chez les Lettons ne sait lire ni écrire.

La langue est lettone, mais avec une intonation différente et un changement dans certaines voyelles; elle contient aussi beaucoup de mots russes. Le Letton de la Livonie comprend aisément le dialecte des Lettons de la Livonie polonaise, mais il n'en est pas même de ceux-ci, qui ne comprennent guère les premiers.

PEUPLES DE RACE LATINE.

ROUMAINS OU VALAKHS.

Les Valakhs, Vlakh (Moldaves, Moldavanes), Roumains, Roumounes, Roumanes ou Roumènes, sont un peuple issu, pendant les premiers siècles de notre ère, du mélange des Daces (Celts), des Romains et des Slaves (aussi des Gètes et des Petchénègues?). Il est essentiellement distinct de ses voisins les Slaves et les Magyars, et compte en totalité environ 8,000,000 d'individus, dont 770,000 résident dans l'empire de Russie, habitant pour la plupart la Bessarabie (620,000), puis les gouvernements de Kherson et d'Yékathérinoslav, au nombre de 95,000 dans le premier et de 13,000 dans le second; et enfin celui de l'odolie, 42,000. Au nord ils touchent aux Ruthènes, — à l'est, aux Petits-Russiens proprement dits, — au sud, aux Bulgars, — à l'ouest, à leurs frères (de la Moldavie), — et au sud-est, à la mer Noire.

Par le traité de Boukharést (1812), le pays nommé actuellement Bessarabie, principalement habitée par des Valakhs, fut réuni à la Russie. Il avait alors pour frontières le Prouth et le Danube inférieur; mais depuis la paix de Paris en 1856, ces limites ont été déplacées et restreintes au sud et en partie à l'ouest. D'égé, sous le règne de l'impératrice Catherine II, la frontière russe s'étendait à l'ouest jusqu'au Dniestr, contenant ainsi une grande partie du territoire aujourd'hui occupé par des Valakhs qui, après la prise de possession des Russes, passèrent en masse dans ces contrées.

Le rapide exposé qui suit traite conséquemment des Valakhs de la Bessarabie, nommés spécialement Moldaves (en Russe Moldavanes), dont ces mêmes émigrants faisaient partie jadis; et nous devons faire observer, dès notre entrée en matière, que les divergences physiques et topographiques si tranchées qui existent la Bessarabie en deux parties entièrement distinctes et inégales, ont formé, depuis l'origine du peuple valakh ou roumain, une barrière nationale, politique et militaire entre lui et les tribus turques.

La plaine qui touche à la mer au sud du rempart supérieur de Trajan, le ci-devant Boudjak, qu'on nommait dans l'antiquité le désert

Gète, fut de tout temps habitée par deux brigands farouches et nomades (Gètes, Petchénègues et Négais). Après la retraite absolue des Négais en 1806, ces contrées, restées abandonnées, furent occupées surtout par des émigrants bulgars et allemands, qui y fondèrent des colonies florissantes. Le pays de Boudjak, formant aujourd'hui une partie des arrondissements d'Akkierman et de Bender, n'avait jamais appartenu aux souverains du peuple roumain et fut toujours, au contraire, pour eux une pierre d'achoppement des plus dangereuses. Les sultans osmanlis n'eurent jamais confiance en leurs sujets chrétiens; c'est pour cette raison qu'ils établirent des Tatars-Négais dans ces districts, sous le prétexte de les employer à défendre le pays contre les invasions des Lithuaniens et des Polonais. Ces Tatars étaient sous l'autorité immédiate des khans de Crimée, les plus considérables vassaux de la Porte Ottomane. Le grand-duc de Lithuanie seul exerça pendant quelque temps les droits de suzeraineté sur le pays de Boudjak.

Toute la partie de la Bessarabie située au nord du rempart supérieur de Trajan est habitée principalement par des Valakhs ou des Roumains, et n'a réellement jamais été un pays indépendant ni même séparé des autres pays Valakhs, bien que sa situation géographique comportât un semblable résultat. Cette contrée fut de tout temps tributaire comme le Boudjak (not tur qui signifie angle, coin) et comme les principautés roumaines, à l'ouest du Prouth, que l'on nomme les Tynoutys moldaves. Les habitants de cette partie supérieure de la Bessarabie sont les mêmes Roumains que ceux d'un delà du Prouth: ils parlent la même langue et appartiennent comme eux à l'Eglise grecque.

La partie septentrionale ou roumaine de la Bessarabie (Tsara-de-Souss, c'est-à-dire pays d'en haut, région supérieure) formait jadis à elle seule deux territoires politiquement séparés.

La partie la plus considérable de l'arrondissement actuel de Khotine (Khocino) fut, jusqu'en 1811, celle des provinces chrétiennes de l'hopoularat de Moldavie qui appartenait directement à la Turquie. Aux seizième et dix-septième siècles, ce territoire fut le théâtre de guerres

incessantes entre les Polonais d'une part et les Turcs et les Moldaves d'autre part ; ceux-ci régnaient aussi sur la Boukovina, sur laquelle les rois de Pologne étaient également des prétentions comme princes de Halitch et de la Russie-Rouge. Parmi les événements militaires auxquels ces luttes donnèrent lieu, le plus remarquable fut le malheureux siège de Khotine, entrepris par les Polonais, sous la conduite de Khodkivitch, en 1622. Cette place était en quelque sorte la clef des voievodes de Podolie et de Bratslav (l'Ukraine polonaise), qui, après diverses alternatives de succès et de revers, avaient fini par tomber au pouvoir des Turcs, dont elles ne furent délivrées que par Jean Sobieski. La province de Khotine avait d'abord appartenu à Hopholar régnant et à sa famille ; mais lorsqu'au dix-huitième siècle des Grecs fanariotes eurent réduit cette dignité de voievode au dernier degré d'abaissement, les Turcs s'emparèrent de toutes les places fortes de la province et y régnèrent en maîtres, malgré les nombreuses réclamations des hospodars et de la cour de Russie leur protectrice.

Le reste, beaucoup plus considérable, de la Bessarabie roumaine ou de la Tara-de-Sous, c'est-à-dire les districts actuels d'Yassy, Soroki, Orghéiev, Kichinev, jusqu'au rempart de Trajan, formait cette partie de la Moldavie, sur la rive orientale du Prouth, qu'on nommait aussi Moehanchetchina.

Arrêtons-nous un moment près de la frontière militaire, appelée encore de nos jours les remparts de Trajan, qui séparait autrefois la haute Bessarabie ou pays des Romains du territoire de leurs ennemis situé sur les côtes maritimes, comme ils le divisent encore aujourd'hui le pays relativement à sa conformation, à ses productions et à ses richesses.

Le rempart qui s'étend du Prouth au Dniestr paraît avoir été élevé par les habitants sédentaires de la haute Bessarabie, comme ouvrage de défense contre les attaques des brigands du pays bas ou du Bondjak, leurs plus dangereux voisins. Si cette construction a été entreprise du temps de Trajan, il est tout naturel qu'on lui ait donné le nom de ce grand empereur.

Outre le rempart supérieur, il en existe un second, beaucoup plus ancien que le premier, qui s'étend du Prouth (près l'Yadoulno-Issak) jusqu'à la partie supérieure du lac de Katalhong, et plus loin, en ligne directe, de la partie supérieure du lac Rita jusqu'au Sassiak ou Koumdouk. A partir de ce lac on ne trouve plus que quelques débris isolés de cette construction qui continue ainsi jusqu'à Akkiermann, sur la steppe voisine du liman du Dniestr. Ce rempart, qui se nomme aussi rempart de Trajan, et Zmiiev chez les Petits-Russiens, était probablement, dans les premiers siècles de l'existence nationale des Roumains, destiné à empêcher l'établissement de leurs ennemis nomades dans les contrées inférieures du pays. Selon les traditions des Petits-Russiens, les remparts de Zmiiev furent érigés, avec l'aide de saintes personnes, dans les temps antiques et héroïques du régime kozak. La tradition dit encore que ces remparts auraient été élevés contre des dragons, pour mettre le pays à l'abri des dévastations que causaient ces monstres envoyés par le courroux de Dieu. De là, sans doute, le nom donné au second rempart ; car Zmiiev dérive de zmiï, serpent, ce qui s'applique aussi au dragon, qu'on représente comme un serpent ailé.

Quant au nom de Bessarabie, qui n'était pas en usage jadis parmi les Roumains ou Moldaves, et qui ne l'est pas encore aujourd'hui même, il ne paraît avoir été donné au territoire qu'il désigne actuellement que bien plus tard, vers la fin du dix-huitième siècle ou peut-être même au commencement du dix-neuvième. Autrefois cette contrée s'appelait pays moldave sur la rive gauche du Prouth ; on ne comprenait d'abord, sous le nom de Bessarabie, que trois districts de forteresses qui avaient appartenu immédiatement aux Turcs, et le Bondjak ou les districts des Nogaïs, c'est-à-dire les steppes de la partie méridionale. Ne pourrait-on pas supposer, comme un fait très-admissible, que le nom de Bessarabie n'ait été qu'un titre qui aurait passé des voievodes des Bulgares-Valakhs au gouvernement même de la Moldavie, puis de celle-ci à son suzerain le sultan de Turquie ? A cette époque, le territoire nogaï, qui appartenait essentiellement au sultan, était en effet le pays du bes-sarab ou tsar de Bessarabias.

Le nom même de Moldavie n'est autrement ancien. Naguère tout le pays habité par les Roumains portait le nom de Valakhia ; la Mol-

davie actuelle, celui de Valachie-Blanche, et la Valachie de notre époque, celui de Valachie-Noire. Au temps de la puissance kozake et de la domination polonaise, on nommait la Moldavie et la partie supérieure de la Bessarabie Moultaon, Moultauchchina, Moultauskai-Zemla, et la Valachie, Volocha-Dalnata (Valachie éloignée), Volotchchina. Sous la dénomination de Bessarabie ou steppe Bessarabienne, les Polonais du dix-huitième siècle comprenaient toutes les steppes russes depuis l'embranchement du Danube jusqu'à celles des fleuves Kouhalniks, en constatant que c'était une partie de la Petite-Tatarie.

Les Slaves des anciens temps nommèrent Vlokh ou Volokh celles des tribus d'origine celtique qui, vers l'année 350 avant J.-C., les avaient repoussés des contrées septentrionales du Danube inférieur dans le nord-est de l'Europe, ou du moins avec lesquelles ils s'étaient trouvés en contact dans ces mêmes contrées. Vraisemblablement ces Celtes ou Gaulois étaient le plus ancien peuple indo-européen de l'Europe ; ils étaient fort nombreux et civilisés, et à l'époque de la naissance de Jésus-Christ ils occupaient vers l'est et le nord-est les contrées de la Vistule, du Danube inférieur et du Dniestr.

Mais cette désignation de Vlokh ou Volokh reçut encore une plus grande extension ; les Slaves la donnèrent non-seulement aux étrangers qui venaient s'établir dans leurs anciennes résidences, mais aussi aux frères de race de ceux-ci, habitant fort loin à l'ouest, dans le nord de l'Italie ; et c'est pour cela que plus tard ils nommèrent l'Italie Vialkha. C'est ainsi que, par erreur, le nom de Vlokh, Volokh passa même aux Italiens, d'abord à ceux qui furent transférés en Dacie, puis ensuite aux Romains, issus, depuis le sixième siècle, du mélange des Daces, des Romains et des Slaves. Les Hongrois modernes (Magyars) appellent l'Italien Olasz, le Valakh, Olah. Ces deux mots dérivent évidemment de Vlah, Vialkh. Les anciens Germains désignaient les tribus d'origine celtique sous le nom général de Valah, Vaulh, Valr, et ils donnèrent aussi ce nom aux Latins qui habitaient le pays situé au delà de celui de ces Celtes. Peut-être même les Slaves ont-ils emprunté cette désignation aux Germains, chez lesquels, dans l'antiquité, velch, valé, signifiait étranger, exactement comme chez les Slaves en général le mot niémecz, et chez les Russes celui de tchoud. On retrouve encore aujourd'hui une dérivation du mot allemand valé ou valch, par exemple, dans Weichland (Italie), Walhuss (noix). Lorsque les Francs eurent subjugué la Gaule, ils nommèrent les Romains vivant parmi eux Vala Leodi (gens étrangers ; en russe, loulidi). Les Anglo-Saxons nommaient les Bretons soumis Vales et leur pays Vallis et Kornwallis. Quelque chose d'analogue eut lieu lors de la conquête de la Sibirie par les Russes, qui, par inversion, nommèrent étrangers (inozemtsy) les habitants de ces contrées.

Les Valakhs actuels ou Roumains sont conséquemment très-différents des Vialks ou Volokhs d'autrefois (Celtes non mélangés). Mais le nom de Roumains, Romoones, Roumènes (Romains), qu'ils se sont donné, ne désigne pas une origine exclusivement romaine, quoique les habitants de la Valachie actuelle aient à faire valoir cette extraction vis-à-vis des Moldaves, qui ont plus d'éléments slaves ; ce nom exprime plutôt l'influence qu'ont eue les Romains sur la langue, les mœurs et la civilisation de ce peuple, influence qui, malgré sa durée relativement fort courte, dut être et fut en effet très-grande, comme cela arrive ordinairement lorsqu'un peuple civilisé prend de l'ascendant sur des barbares subjugués.

A une époque très-reculée, des Celtes habitaient les contrées inférieures du Danube ; il est sans intérêt de rechercher si c'est vers l'année 350 avant J.-C. que, repoussant les Slaves, ils vinrent en ces lieux, ou s'ils les avaient déjà habités antérieurement. A la suite des guerres qui eurent lieu avec Rome du temps de l'empire, et qui, après des alternatives plus ou moins heureuses, se terminèrent enfin, sous le dernier roi des Daces (Dakes), par le triomphe des Romains sous Trajan, cet empereur fit de la Dacie une province romaine et la peupla d'émigrants romains venus de diverses parties de l'empire. Le Hongrois (Magyar ou Madgyar) se sert, pour désigner les Latins, du mot de Deak ou Diak (conséquemment Dace) et nomme le latin diakoul (dace) ou diak-nyh (langue dacienne), parce que c'est en Dacie que les Magyars commencent cette langue. — Sous le règne d'Aurélien, ces colons furent, ainsi que les garnisons romaines,

expulsés de la Dacie par les hordes barbares venues de l'est; et ils se retirèrent dans les contrées méridionales du Danube. Après un court séjour des Goths et des Huns (Khoums) dans ces contrées, ils passèrent sous la domination des empereurs grecs, et depuis cette époque l'élément romain devint de nouveau plus puissant. Vers l'année 600, des tribus slaves vinrent s'établir dans la Dacie, alors presque déserte, et où l'on prétend qu'à la suite de l'émigration des habitants du pays il n'était resté que de faibles débris de hordes qui avaient passé vers l'occident à la suite de la grande migration des peuples. Placées en partie sous la domination hongroise, en partie soumises aux Polonais ou obéissant aux sultans turcs (Mouhammed I^{er} et Soliman le Grand), et subissant plus tard l'influence russe, ces malheureuses contrées n'ont jamais pu jouir d'une tranquillité durable. La Bessarabie seule, depuis son incorporation à la Russie, offre des preuves consolantes et palpables de l'action bienfaisante et de la sollicitude du gouvernement russe.

Quelques différences, encore aujourd'hui sensibles, et une certaine inimitié entre les populations de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie, peuvent provenir de la prépondérance primitive dans tel ou tel de ces pays de certains éléments nationaux. Cette espèce de scission était déjà devenue une cause de séparation politique dès la fin du treizième siècle, époque à laquelle s'établirent les principautés hongroises-valahiques et moldaves-valahiques, qui cependant s'unissaient de temps à autre.

Ces deux principautés s'étaient formées sur les débris ou pour mieux dire des débris du grand empire slavo-bulgar, qui, au commencement du moyen âge, était un dangereux voisin tant pour l'empire byzantin déjà en décadence que pour les jeunes peuples franco-germaniques. Par le concours de diverses circonstances remarquables, Byzance, qui n'avait résisté que faiblement au glaive des Slaves, soumit moralement ses vainqueurs par la puissance d'une civilisation un peu déchuë de son ancienne splendeur, mais qui néanmoins était encore beaucoup d'éclat.

Les premiers hospodars ou voïevodes furent des émigrants d'an delà des monts Karpathes, qui, après les terribles ravages des Tatars, vinrent de la Hongrie actuelle et de la Transylvanie s'établir dans ce pays déserté et presque abandonné. Pendant la plus florissante période des Roumains, il existait déjà chez eux une hiérarchie sociale comprenant plusieurs classes pourvues de titres pompeux et analogues à celles qui existaient dans l'empire byzantin, distinctions inutiles et onéreuses pour ce pays. Ces classes augmentèrent en nombre au lieu de diminuer sous la domination turque, car tous les gens de qualité voulaient soutenir leur considération par ce moyen et se dédommager, aux dépens du peuple, de leur dépendance vis-à-vis du souverain. Cette circonstance malheureuse n'avait cependant pas suffi pour amener le démembrement postérieur et complet du peuple, qui fut involontairement entraîné dans des pareils errements. De même que cela se voit encore aujourd'hui chez les Turcs, les titres et les rangs ne conféraient, dans l'empire byzantin, aucun droit héréditaire. Mais le principe de l'hérédité pour la noblesse convenait aux Roumains, qui la considéraient comme la récompense méritée des services rendus par leurs aïeux; et ce principe, développé dans l'Europe franco-germanique, avait trouvé de la sympathie et une application en Hongrie et en Pologne.

C'est un fait fort remarquable et qui ne peut s'expliquer que par l'énergie persistante de l'élément romain, que les Roumains, relativement peu nombreux et entourés presque de toute part de tribus slaves, soient restés, sous tant de rapports, si différents des Slaves, malgré la conformité de la foi religieuse et même de la langue, dont on se servit encore assez longtemps dans la célébration du culte commun aux deux nations. Ce n'est qu'en 1642, dans un grand synode tenu à Yassy, que fut prise la décision de bannir du culte divin la langue slave, qui y avait été introduite depuis 1440. A partir de cette époque, tous les livres religieux ont été traduits ou écrits en langue roumaine.

Depuis le quinzième siècle, un grand nombre de chrétiens de Constantinople s'étaient établis sur le territoire roumain, sous prétexte d'affaires de commerce, et s'étaient glissés insensiblement dans les emplois publics, où ils n'abusèrent que trop de leur autorité. Bien que la jalousie des Roumains s'efforçât, en créant des lois prohibitives, de leur rendre difficile l'accès des fonctions publiques, ils atteignirent cependant leur but, grâce à leur finesse, à leur persévérance et à toute espèce de moyens détournés, et ils finirent par épuiser cruellement le pays, sous le règne d'un prince qu'ils avaient su mettre dans leurs intérêts. C'est

ainsi que s'expliquent ces deux grandes conjurations contre les princes et les Grecs leurs affidés, dont la première n'eut pour résultat que la mort des jeunes patriotes, tandis que la seconde s'étendit à toute la nation et l'exécra au massacre des Grecs. Néanmoins, malgré de nombreuses entraves et l'hostilité déclarée qui s'élevait contre eux, les Grecs revinrent peu à peu et s'emparèrent encore une fois de toute l'influence qu'ils avaient exercée précédemment.

Depuis leur séparation en deux principautés (vers la fin du treizième siècle), les Roumains se présentent dans l'histoire, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, comme un peuple intéressant sous le rapport militaire. Les continuelles attaques des Tatars, des Kouzaks, des Hongrois et des Polonais avaient fait surgir chez les Roumains une aristocratie guerrière qui combattit d'abord vaillamment contre tous les peuples voisins, puis à côté des généraux de l'empire grec, et qui conserva au moins, même après avoir été vaincue par les Ottomans, une demi-indépendance; tandis que les Slaves en Turquie avaient, pendant une longue période, totalement perdu leur liberté. C'est après la mort de Michel le Brave (1611), lorsqu'une quantité de Grecs eurent émigré dans les pays roumains et eurent trouvé accès à la cour des voïevodes et des hotards, que le peuple roumain commença à décliner sous le rapport politique et moral. En 1690, les troupes valahiques combattirent pour la dernière fois d'une façon digne de leur ancienne gloire contre les troupes impériales allemandes.

Depuis Pierre le Grand, les Russes ayant vaincu les sultans ottomans et les hordes de la Crimée, on vit l'influence russe dominer sur les Roumains, bien que toutes les conquêtes eussent été restituées. Toutefois la décadence de l'empire ottoman ne date véritablement que de l'heureuse campagne de Roumiantov. La Bessarabie, c'est-à-dire la partie de la Moldavie située sur la rive gauche du Pruth avec le Bouddjak, ne passa définitivement à la Russie qu'en 1812; mais déjà, en 1775, les limites de cet empire avaient été portées jusqu'au Boug, et en 1791 jusqu'au Dniestr.

Après les longues misères d'un si triste passé, le pays des Roumains fut encore, en 1758, cruellement ravagé par les Tatars-Nagais, des hordes de Bouddjak et d'Ydéliouss. Dans l'espace de deux mois, ces barbares emmenèrent en captivité dix mille habitants, après avoir pillé et incendié presque tous les villages sur le Pruth supérieur jusqu'à la frontière polonaise.

Ce n'est que sous la domination russe que la Bessarabie, province turque ruinée par l'esclavage plus encore que par la rapine et la guerre, devint un pays fertile, paisible et florissant. Cet heureux état de choses se développa surtout dans les années 1831 à 1834, durant lesquelles une complète réorganisation apporta l'ordre et la stabilité dans les affaires administratives et fixa d'une manière précise la quantité et la nature des impôts, excessivement lourds auparavant et fort souvent levés d'une façon tout à fait arbitraire. Ce qui prouve à quel point ces nouvelles institutions furent un bienfait pour le peuple, c'est le départ à cette époque de presque toutes les familles de hotards, forcées de reconnaître que leur pouvoir arbitraire et leur autorité vexatoire étaient arrivés à leur terme. Après la prise de possession par les Russes, les Turcs et les Tatars restés en Bessarabie quittèrent également le pays où ils furent remplacés par des émigrés grecs, arméniens et allemands, qui s'y établirent et s'y livrèrent au commerce, à diverses professions et à la culture des champs. Il ne faut pas oublier, en outre, qu'un grand nombre de Petits-Russiens habitaient depuis fort longtemps plusieurs villages, surtout dans le voisinage du Dniestr, dans les arrondissements de Khotine et de Soroki; depuis l'occupation russe, il s'y joignit aussi beaucoup de Russes et de Bulgars, ces derniers surtout dans une proportion considérable.

Le christianisme s'était répandu de bonne heure dans ces contrées parmi les colons roumains, véritable noyau des Valahs ou Roumains actuels. Ceux-ci, comme nous l'avons dit précédemment, appartiennent à la religion grecque; mais ils n'ont pas accepté les réformes que Nikon introduisit dans l'Église, et sont restés fidèles à leur ancien rite, à leur chant d'église nazillard, à l'antique forme de leurs images sacrées et à leur manière de les peindre. Ils reconnaissent la suprématie du patriarche de Constantinople. Les traces nombreuses de superstitions païennes qui se sont conservées dans le peuple et qui ont même passé dans la religion y ont introduit une foule d'usages fort singuliers.

Le territoire où se parle la langue des Roumains s'étend comme une grande île au nord du Danube inférieur, entre les Magyars et les Slaves. La langue actuelle, quoique rude et inculte, est néanmoins la vraie souche des langues romanes de l'Occident. Les Roumains ont même conservé des mots de l'ancien latin qu'on ne retrouve plus chez les Italiens : par exemple, en langue roumaine, *capu*, tête, en latin *caput* et en italien *testa*; *mesa*, table, en latin *mensa*, en italien *tavola*; *furare*, voler, en latin *furari*, et en italien *rubare*; *venare*, chasser, en latin *venari*, en italien *cacciare*, etc.

La construction grammaticale est restée libre de toute influence étrangère; mais les Grecs et les Slaves ont fait naturaliser chez les Roumains beaucoup de mots étrangers; les Magyars et les Turcs ont aussi fourni leur contingent lexicologique. Une importante fraction des particularités grammaticales et lexicographiques de la langue roumaine pourrait être mise sur le compte des dialectes que parlaient les anciens émigrants venus de l'Italie. Ceux-ci importèrent certainement une littérature latine classique, et cet idiome dut rester, pendant une assez longue période, la langue de la science et celle de l'Église. Vers le milieu du cinquième siècle, les évêques romains de la Mésie, au delà du Danube, écrivaient en langue latine à l'empereur Léon à Byzance, où cette correspondance était traduite en grec, pour la rendre intelligible à ce monarque. Michel le Quien dit, dans son *Oriens chrétien*, que « dans plusieurs contrées de la Mésie inférieure la langue latine est plus en usage que la langue grecque. » S'il en était ainsi parmi les Roumains d'au delà du Danube, placés sous l'autorité de Byzance, combien est-il plus vraisemblable encore que les Roumains de la Transylvanie, du Banat, de la Valachie, de la Moldavie et de la Boukovie, en un mot tous ceux qui vivaient en deçà du Danube, eussent non-seulement conservé les lettres latines, mais se fussent servi même du latin dans les livres religieux et dans les compositions littéraires; car aucun Grec ne résidait dans ces contrées qui ne se trouvaient point sous la domination grecque. C'est un fait historique non contesté que les Romains (Italiens) colonisés en Dacie aient parlé, dès le quatrième siècle de notre ère, un des dialectes populaires en Italie. Théophastrus affirme qu'il en était de même au sixième siècle; mais depuis l'année 105 jusqu'en 1439, l'histoire ne nous fournit aucun renseignement d'où l'on puisse inférer que les Roumains eussent renoncé à l'usage littéraire du latin classique. En effet, jusqu'en l'année 274, ils furent soumis à l'empire romain, et depuis cette époque jusqu'en 372, à la domination des Goths. Mais l'histoire nous apprend que ceux-ci même adoptèrent pour leurs livres la langue latine savante, et que plus tard seulement ils se servirent de leur propre langue, en continuant toutefois à l'écrire en caractères latins. Les Huns firent de même, ainsi que les Gépides et les Avars, qui se succédèrent en Dacie jusqu'à la fin du neuvième siècle; enfin cet exemple fut aussi suivi par les Magyars, qui firent irruption en Dacie après l'année 896, et chez lesquels, ainsi que nous l'avons dit, le latin était nommé *dacia*.

Il aurait même été possible de constater historiquement à quelle époque les Roumains commencèrent à écrire dans leur langue nationale, si tant de documents précieux n'eussent pas été anéantis lors de l'assaut de la ville d'Alkhrida par les Byzantins dans le onzième siècle, et de la prise de la ville de Ternovium par les Turcs au quatorzième siècle. Le schisme religieux qui régnait presque universellement à cette époque, le fanatisme propagé par Marc, métropolitain d'Éphèse, et enfin les ravages des barbares, détruisirent aussi tous les autres documents des siècles précédents. Les plus anciens livres en langue roumaine qui existent encore datent du seizième siècle, et jusqu'à cette époque la langue avait subi de nouvelles et rudes épreuves.

L'idiome roumain usité en Besarabie est le même qu'en Moldavie. Dans les parties des gouvernements de Kherson, d'Ykaterinoslav et de Podolie peuplées de Valakhs, cet idiome est plus mélangé de mots russes; il est nommé *moldave* et diffère beaucoup du *valakh* parlé en Valachie.

Les Valakhs qui habitent la Russie ont conservé, avec leur religion, leurs anciennes mœurs, parmi lesquelles on retrouve encore divers usages entièrement empruntés à l'antique élément romain, tels, par exemple, que plusieurs danses aujourd'hui inconnues en Italie et qui expriment toujours une idée ou un événement, ou renferment une signification historique.

Parmi les autres usages qui rappellent le paganisme romain on trouve celui de placer une pièce de monnaie sous la langue d'un défunt — c'est l'*folole* qui revient à Caron, — et sur sa tête ou sur le cercueil, une poule noire, ainsi que les Romains en sacrifiaient à Pluton. Les vendredis, on rend encore hommage à Vénus, déesse de la beauté. Des fêtes de Pâques à celles de la Pentecôte, on célèbre les jeudis, afin de conjurer la grêle et d'autres fléaux. Dans le second livre de son histoire, le Byzantin Chalcocondyles fait observer que les Daces (Roumains) non-seulement parlaient une langue très-semblable à la langue italienne, mais que de plus ils avaient le même genre de vie, les mêmes armes, les mêmes ustensiles de ménage que les Romains. Tandis que les chants des Roumains ont un caractère tendre et mélancolique, les mélodies de leurs danses sont vives et fougueuses; les hommes principalement dansent avec une vivacité passionnée.

Le Roumain est emporté, mais il revient facilement de sa colère; il est franc, enjoué et excessivement hospitalier. Les basses classes n'ont commencé que tout récemment à comprendre un peu le sentiment de leur dignité. Un grand nombre de castes sociales, que nous énumérerons plus loin en détail, subsistent toujours et impriment un cachet particulier aux différentes classes de la nation.

L'influence orientale se fait vivement sentir dans l'existence intime et dans l'arrangement des maisons. Une habitation roumaine est plutôt un séjour confortable et luxueux, du moins chez les gens de qualité, que le siège du foyer domestique et de la véritable vie de famille. Recevoir des visites pour lesquelles on se montre souvent trop facile; consommer des mets très-épices ou des boissons édulcorées; rester paresseusement couché sur de larges divans, telles sont les principales occupations des personnes de distinction. Les dames de qualité ne sortent d'ailleurs que dans les grandes solennités.

Le bas peuple porte en hiver de courtes pelisses de mouton, et en été de légers kaftans de drap. La coiffure consiste également en une casquette de peau de mouton ou en un chapeau de feutre. On porte autour du corps une large ceinture de laine. Les variations subites et fréquentes de la température rendent les vêtements chauds indispensables. Le costume habituel des femmes moldaves ressemble à celui des femmes de la Petite-Russie; mais les jours de fête elles mettent par-dessus d'autres habits retenus par une large ceinture et une koutsavéria. Dans cette circonstance, les hommes portent aussi ce dernier vêtement. Tous, quoique très-peu soignés de leur personne, ont cependant l'habitude du linge propre.

L'existence de divers privilèges, même parmi les basses classes, l'inégale répartition du terrain et la pression des influences locales, ont modifié les mœurs et le caractère du véritable peuple.

Les Valakhs habitant la Besarabie méridionale sont rudes et enclins aux discussions et aux querelles; les populations des contrées septentrionales sont, par contre, d'un naturel plus doux, plus pacifique, plus laborieux et plus sûr. Elles jouissent d'une plus grande aisance et sont pourtant moins hospitalières; plus religieuses que les populations du midi, elles sont aussi plus superstitieuses. On trouve en effet, dans ces contrées, une grande quantité d'églises et de couvents. Le penchant à l'indolence, dans un pays méridional tel que la Besarabie, où les habitants en général n'ont que des besoins très-bornés, ne saurait nous étonner.

Les hommes construisent leurs maisons en osier et en terre glaise, sans l'assistance d'aucun ouvrier; les femmes confectionnent elles-mêmes les couvertures et les tapis, qui sont les objets les plus indispensables dans le ménage; quant aux aliments, ils sont bienôt préparés, car on ne se nourrit habituellement que d'une potée de farine de maïs avec un peu de fromage. Lorsque le Valakh a construit devant sa maison son magasin en clayonnage et qu'il l'a rempli de maïs, il est assez insouciant pour tout le reste de l'année et s'adonne volontiers au dolce far niente.

Le Valakh actuel a peu d'énergie de caractère. Dès longtemps déshabitué du métier des armes et toujours gardé à vue par des troupes étrangères, il agit plutôt par ruse que par force; en sorte qu'il ne participe que bien rarement aux brigandages que commettent fréquemment des bandes d'Albanais, de Serbes, de Grecs et de Bulgars.



Dess. d'après nature par Vialé.

Impr. par J. E. Kohn à Munich.

ВАЛАХЪ И МОЛДАВАНИНЪ.
Vallaque. Moldave.

Les boïars se sont presque tous retirés à Yassy, après avoir vendu ou affermé leurs propriétés, qui consistent en villages pour la plupart disséminés. Le fermage est malheureusement établi dans des conditions très-défavorables à l'agriculteur; car, en raison du prix toujours croissant du bail, qui n'est ordinairement conclu que pour trois ans, le paysan épuise le terrain pour en tirer le plus de profit possible. Au surplus, la cause de l'augmentation du taux des fermages gît dans le remarquable accroissement de la population. Précédemment, sous la domination turque, le sol était peu cultivé; le paysan fuyait pour échapper aux vexations des Turcs et aux incursions des Tatars : aussi cette contrée était-elle presque complètement dévastée, surtout dans la partie méridionale, lorsqu'elle fut réunie à l'Empire russe.

Une immense colonisation, formée principalement de Bulgars, d'Allemands et de Juifs, a introduit beaucoup d'améliorations dans les relations du paysan valakh. Précédemment le terrain n'avait presque aucune valeur : le paysan fauchait les foins, labourait et faisait paître son bétail où bon lui semblait; car, ainsi que dans toutes les contrées peu peuplées, ce n'était pas la possession du terrain, mais le nombre des serfs qui constituait une certaine richesse. Aujourd'hui, le propriétaire désigne au paysan la place où il doit labourer et récolter du foin; et ces places deviennent de plus en plus restreintes par l'accroissement de la population. C'est ainsi que les campagnards ont passé insensiblement de l'état de serfs à celui de paysans indépendants, et sont souvent devenus fermiers héréditaires de biens peu considérables.

A l'exception de quelques catégories d'agriculteurs que nous décrivons en détail plus loin et que l'on désigne sous le nom général de *rézékhi* lorsqu'ils possèdent du terrain, le paysan valakh habite les terres de la couronne ou des boïars. Sur les premières, il a sa part de terrain fixée; mais sur les propriétés seigneuriales il ne pouvait posséder aucun bien; le seigneur lui désignait la portion de terre nécessaire à son existence, contre laquelle il devait, par compensation, exécuter certains travaux et rendre certains services. Cependant le paysan semblait remplir ces obligations de fort bon gré, et si le maître requérait plus de travaux, il s'y prêtait volontiers; car pendant le jour le seigneur lui fournissait la nourriture et l'eau-de-vie, et lui envoyait, le soir, des musiciens pour qu'il pût se livrer au plaisir de la danse. Si le paysan remplissait consciencieusement ses obligations envers le propriétaire, on ne pouvait le chasser arbitrairement de son terrain; mais il ne pouvait non plus l'abandonner de sa propre volonté. Les redevances des paysans aux seigneurs étaient fixées par le gouvernement russe à un chiffre relativement très-minime et fort avantageux pour le paysan; si l'on songe qu'en définitive il appartenait au propriétaire. Si une terre était de nature à avoir une certaine valeur indépendamment des paysans qui y étaient attachés — et il en était ainsi pour la majorité des propriétés, — le seigneur s'opposait rarement à l'émigration; mais il consentait difficilement à recevoir une indemnité pécuniaire pour les journées de travail imposées à chaque paysan.

Comme les Valakhs ou Moldaves de la Bessarabie centrale sont restés, à tous égards, le plus fidèlement attachés à leur nationalité, nous leur accordons encore une mention spéciale.

Ils sont blancs pour la plupart, grands et corpulents. Les jeunes gens des deux sexes ont souvent fort belle tenue, surtout dans les contrées voisines du Dniestr. Mais avec les années ils deviennent lourds, paresseux et très-irritables. On peut en attribuer la cause à la chaleur du leur sang qui, jointe à une nourriture grossière, épuise promptement les forces. On peut, à la vérité, au moyen d'ingrédients chauffants ajoutés à leurs aliments, surtout avec l'ail et le poivre, produire chez eux une surexcitation momentanée des forces vitales, mais le relâchement n'en est ensuite que plus inévitable. Des femmes de trente ans ressemblent souvent à de vieilles femmes, ce qui ne les empêche pas d'avoir beaucoup d'enfants et d'atteindre à un âge avancé. Les hommes vivent en général plus longtemps encore. Avec une semblable constitution et un pareil genre d'existence, cette longévité des deux sexes est en vérité fort surprenante.

Parmi une foule de maladies endémiques produites par les influences du climat, et surtout par les rapides variations de température qu'anime

la transition du jour à la nuit, les plus fréquentes sont les fièvres, les refroidissements, les rhumatismes et les maladies de peau. La fièvre dite *besarabienne* fait surtout des ravages parmi les classes opulentes, notamment en été et en automne.

La principale industrie des Moldaves et aussi la plus lucrative, en raison de l'importance des produits exportés, est l'élevage du bétail. Ils sont moins adonnés à l'agriculture; mais ils exercent avec succès le jardinage et quelques autres professions rurales. Le bétail, à l'exception toutefois des chevaux, n'est pas abrité dans des étables. Le maïs (*koukourouza*), qui se multiplie soixante et même jusqu'à deux cents fois, fait l'objet d'une culture considérable. Les Moldaves ne cultivent pas le blé; ils préfèrent l'acheter dans les gouvernements limitrophes. Quant au sel, on le tire des environs d'Akkiermann, de deux lacs qui se trouvent dans cette contrée. (Le nom d'Akkiermann est formé du mot turc *ak*, blanc, et de *kierman*, lieu fortifié, place forte, forteresse.)

Les habitations sont très-spacieuses, commodes et propres. Les maisons, qui ont pour la plupart de 4 à 6 sâgènes de longueur sur 2 à 3 sâgènes de profondeur, se divisent en deux parties distinctes que sépare un vestibule qui sert fréquemment de magasin; la première partie de la maison, toujours proprement tenue, contient plusieurs chambres et se nomme essentiellement la maison, *cassa* (en italien, *casa*). Les fenêtres en sont petites; au lieu de vitres on se sert de vessies tendues; les chambres, sombres mais vastes, ont leurs murs couverts d'argile blanche, le plancher, d'argile jaune. Le mobilier, outre la table et les chaises, se compose principalement de larges bancs garnis de tapis fatés dans la maison et dont les plus beaux passent en héritage ou font partie de la dot des filles. La seconde partie de la maison, nommée *kanara*, contient la cuisine et les chambres pour les enfants; ces pièces sont aussi toujours proprement tenues. La chaleur qui y règne invite toute la famille à s'y rassembler en hiver, non par mesure d'économie, mais uniquement par paresse et pour n'être pas obligée de prendre la peine d'abattre les arbres qui fourniraient le bois nécessaire au chauffage. Pour la cuisine, on prend souvent des broussailles, des fagots, de la paille même, etc. Les poêles, dont l'extérieur est fort joli, sont ordinairement très-bas et n'ont pas de tuyau de cheminée. La fumée, qui s'échappe par l'ouverture destinée au chauffage, s'amasse sous le toit, d'où elle se fraye un passage par des ouvertures pratiquées à cet effet. A côté des maisons d'habitation il y a ordinairement d'autres bâtiments tels que remises, magasins et étables; sous la maison se trouve souvent une cave très-profonde et pavée en pierre, pour la conservation du vin; il y a une ou deux petites serres en sarments de vigne où l'on garde soigneusement les feuilles de tabac; et enfin une grande claie qui contient la *koukourouza*.

Les potagers manquent dans le voisinage des maisons, les Moldaves ne s'occupent presque point de la culture des légumes, tandis que, selon la coutume primitive des Slaves, les Bulgars en tirent leurs principaux profits. Dans les régions peu boisées et sur la rive gauche du Dniestr, la récolte du tabac est plus étendue.

Les Moldaves de la Bessarabie se contentent d'une nourriture frugale et d'aliments excessivement simples. Une manalyga faite de farine de maïs bouillie avec du sel et de l'eau, et mangée avec du lait, du beurre, du fromage salé ou du lard, telle est leur nourriture quotidienne. On y ajoute, pour les jours de fête, de l'eau de concombres ou de chou. Dans de pareilles circonstances, et quand il y a de bons convives, on mange une sorte de pain blanc avec du fromage et du beurre, ainsi qu'une soupe aigre mêlée de viande et d'oignons et fortement poivrée. Les haricots et les petits pois se mangent au naturel pendant les carêmes. Pour l'hiver, on prépare une petite provision de choux, de concombres, des nêles et quelques espèces de baies.

Revenons maintenant au grand nombre de castes qui existent chez ce peuple et dont l'origine dérive essentiellement d'événements historiques rapportés plus haut. Bien que l'action du gouvernement russe, depuis l'établissement encore assez récent de son pouvoir dans ce pays, se soit appliquée à effacer et à aplanir une foule de différences et de distinctions entre les diverses classes de la population, ces castes existent encore comme antrofois et ne perdront de leur importance que par l'émancipation des paysans serfs.

Les princes, qui descendent directement des hospodars, et les boïars ont indubitablement emprunté leur titre aux Bulgars. (En langue rou-

maîne, on appelle les princes béi-zadé, du mot turc béi, prince, et du persan zadé, fils). Chez les Bulgars, en effet, les bolards composaient autrefois l'entourage immédiat des princes et se nommaient volody ou bolady, nom qui a probablement été corrompu par les Grecs, du mot bolary, dénomination que les bolards portent dans l'antique langue slave ou langue d'église russe. Le nom de bolard provient peut-être aussi de loi, bataille, lutte; mais plutôt encore de boloi ou bolchoï, mot qui signifie grand; peut-être même était-ce là la désignation la plus ancienne donnée à un pareil titre par les Bulgars eux-mêmes, qui régnaient sur les Grecs et les Valakhs vaincus. Dans la langue russe, on a les mots bolarine et boliarine, et l'abréviation barine, dans le sens de grand et puissant seigneur; aujourd'hui même, dans les principautés danubiennes, les plus hauts dignitaires s'appellent bolards. En Bessarabie, le titre de bolard, qui n'était pas héréditaire, mais qu'il fallait acquérir par le service, ne pouvait subsister depuis la réunion de ce pays à la Russie, car il avait depuis longtemps perdu sa précédente signification. Tous les bolards valakhs restés en Bessarabie, ainsi que les descendants des grandes et anciennes familles, furent incorporés à la noblesse héréditaire russe.

Le clergé blanc et noir, c'est-à-dire les prêtres laïques et les moines qui composent ce clergé, sont très-nombreux; leur position et leurs prérogatives sont exactement les mêmes que celles dont jouit le clergé russe dans le reste de l'empire.

Les bolarynachi sont des gens dont les ancêtres n'étaient ni bolards ni revêtus de hautes dignités, mais qui remplissaient des fonctions subalternes telles que celles de vel-charnar (grand gardien des tentes, gardien de la résidence du hospodar). Ils jouissent en Bessarabie des prérogatives de la noblesse personnelle.

Les mazyli provenaient primitivement de certains gentilshommes et bolards; mais ils ont perdu leurs droits en s'affranchissant complètement de leur service auprès des hospodars. Ils sont en Valachie ce que sont les odoivotztes (petits fermiers ou petite noblesse) dans la Russie occidentale; ils peuvent posséder des biens-fonds et forment en quelque sorte une classe supérieure d'agriculteurs.

Les rouptachi (de rouptié, scission, séparation, du mot latin rompere) sont des gens qui ont renoncé à leur ancien état pour en adopter un autre. Ils sont placés sur la même ligne que les précédents et descendent généralement de prêtres ou de sacristains.

Les roupta de kamara et roupta de visteria ou raznozhintzes sont les descendants de diverses classes mélangées; d'après le sens du mot, ce sont des descendants d'employés de la cour et des finances.

Les citadins comprennent les marchands et les bourgeois, parmi lesquels on range aussi les étrangers et les juifs.

Les bachénari ou émigrants sont essentiellement des Serbes et des Bulgars venus de la Turquie.

Les skoutelniks et porouchniks sont des colons de biens épiscopaux et de domaines appartenant aux couvents.

Les bohémien, qui ne doivent pas être compris dans cette nomenclature, à cause de leur nationalité complètement étrangère, sont établis soit sur les terres des anciens hospodars et propriétaires, soit sur les terres de la couronne.

Les tsarany, du mot roumain tsara (pays), se subdivisent en hommes payant l'impôt et en hommes libres; c'est-à-dire qu'ils sont ou colons sur les terres d'autrui ou cultivateurs vivant sur leur propre terrain. Après la prise de possession de la Bessarabie par les Russes, les rapports des tsarany avec leurs seigneurs restèrent les mêmes; mais les travaux obligatoires, qui reposaient autrefois sur des arrangements arbitraires ou simplement verbaux, ce qui suscitait d'incessantes discussions, furent, en 1836, fixés par écrit dans des contrats réguliers. Cette organisation ne fut cependant pas favorablement accueillie par les tsarany, quelque loables que fussent d'ailleurs les intentions du gouvernement russe, car ils émigrèrent en foule vers les villes. Le gouvernement se vit alors obligé, par la force des choses, d'abolir cette mesure et de fixer lui-même les conditions du travail, afin que les tsarany, en renouçant à la culture des terres, ne préparassent pas eux-mêmes leur propre ruine.

Les petits propriétaires parmi les bolarynachi, de même que les mazyli, les rouptachi et les tsarany, possédant des terres, furent désignés par le nom général de rézéchi. Il existe parmi eux des droits de possession et de répartition tout à fait particuliers et modelés sur les coutumes slaves. Ceux des tsarany qui fut partie du domaine seigneurial et qui appartenait à la terre d'un propriétaire, tels que gardiens, pasteurs, etc., se nomment brechlachi, désignation qui, aussi bien que celle de rézéchi, ne désigne pas un état spécial, mais est relative au genre d'occupation actuelle de celui qui porte ce nom.

PEUPLES IRANIENS.

Les peuples iraniens appartiennent aux Ariens de l'Asie qui, réunis à ceux de l'Europe, forment la grande famille des peuples indo-européens.

Si l'on prend pour bases les recherches scientifiques qui ont été faites sur les peuples iraniens et indiens durant les trente dernières années qui viennent de s'écouler, on sera conduit à admettre comme un fait incontestable que les Iraniens et les Indiens, parlant le sanscrit, représentent les derniers débris des Ariens restés en Asie. Des discussions religieuses amènent la séparation d'une partie de ces Ariens, qui étaient restés dans leur ancienne patrie, pour se rendre dans les Indes orientales en passant par le Pendjab. Ceux qui restèrent dans leurs foyers se répandirent bientôt insensiblement dans l'Asie occidentale et vinrent peut-être aussi en Europe, sous le nom de Dazes (Dakes), de Gètes, de Macédoniens, de Thraces (Thrakos) et d'Ilyriens. Une seconde branche, représentée par les peuples arménico-phrygico-cappadociens de l'Asie Mineure, peut avoir suivi les premiers; tandis qu'au contraire les peuples iraniens, considérés dans le sens le plus restreint du mot, se tirent plus rapprochés de leur patrie primitive. Dans l'état actuel des documents que la science a fait connaître, c'est un problème non résolu encore que les rapports qui peuvent exister entre le groupe des peuples

illyrico-macédonico-thraces et la famille commune des peuples indo-européens, ainsi que ceux qui relient le groupe arménico-phrygico-cappadocien aux peuples iraniens. La solution de cette question dépend d'études très-diverses qui demandent à être suivies avec une infatigable persévérance.

Au nombre des peuples iraniens existants encore aujourd'hui appartiennent les Persans, les Talychs, les Kourdes, les Afghans, les Beloutches et les Ossètes. Ceux-ci se rapprochent tous plus ou moins les uns des autres par le langage, tandis que les Arméniens s'en éloignent par la singulière formation des sons de leur langue, dont la construction a beaucoup plus de rapport avec la branche linguistique iranienne qu'avec les autres branches qui appartiennent à la famille linguistique indo-européenne. Il est donc opportun de faire mention des Arméniens lorsque nous parlons des Iraniens. Il faut aussi nommer Ariens asiatiques les Bohémien (les juifs errants des Ariens), comme fugitifs de l'Inde, et forment en Russie la transition des Ariens européens à ceux de l'Asie, de même que les Arméniens forment le trait d'union entre les Ariens européens et les peuples iraniens. C'est principalement des Persans avec des Talychs, des Kourdes, des Ossètes et des Arméniens, considérés comme

tribus iraniennes habitant l'empire de Russie, que nous devons nous occuper ici.

Les peuples iraniens apparaissent, dans les temps anciens, sous des dominations qui ont en partie cessé d'exister. C'est ainsi que le nom de Mèdes, mentionné non-seulement par les écrivains de l'antiquité classique, mais encore dans les écrits cunéiformes des Achéménides (Achéménides), ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours dans la langue du peuple. Chez les plus anciens écrivains arméniens, les Mèdes sont désignés sous le nom de Marg. Spiegel, l'un des iraniens contemporains les plus érudits, prétend qu'il faut compter aussi les Kurdes actuels au nombre des tribus iraniennes désignées collectivement dans l'antiquité sous le nom de Mèdes. Xénophon est le premier écrivain qui fasse mention des Kurdes. Hérodote n'en parle pas. L'historien de la retraite des Dix-Mille fait connaître les Kurdes sous le nom des Korloukhs. Il est aussi très-probable que les Korloukhs étaient compris par Hérodote au nombre des peuples auxquels il donne collectivement le nom de Mèdes; car, s'il faut s'en rapporter au témoignage du père d'Histoire, le Halys formait la limite occidentale de la Médie. Beaucoup de noms de peuples qui nous ont été transmis par les anciens auteurs classiques avaient une signification tantôt étendue, tantôt restreinte; en sorte qu'il est souvent très-difficile de déterminer le peuple ou la tribu comprise sous des dénominations générales, sans être spécialement désignés. Conséquemment, et vu l'insuffisance des documents acquis par les recherches historico-ethnographiques actuelles, nous devons renoncer à déterminer sous quel nom ancien doivent être positivement désignées les tribus talykes qui habitent les côtes sud-ouest de la mer Caspienne. Nous en dirons autant pour les Osiètes. Le nom ancien que l'on suppose devoir leur appartenir est celui d'Alanes; cependant il n'en est fait mention que postérieurement à la naissance de Jésus-Christ. Ainsi Marnell prétend que c'est le même peuple que l'on nommait autrefois Massagètes.

L'Iran (Iran) actuel paraît n'avoir été que faiblement peuplé ou même complètement inhabité à l'époque où les Iraniens prirent possession du pays; car dans les plus anciens idiomes iraniens qui nous sont connus, nous ne trouvons aucune trace d'éléments linguistiques rappelant une langue étrangère. Si l'on remonte à une époque très-reculée de l'histoire des nations, on sera porté à croire que les Iraniens ne formaient pas un peuple bien considérable; c'est alors qu'ils prirent le nom d'Ariens, qu'ils ne quittèrent plus par la suite, et qui leur resta comme désignation collective lorsqu'ils se furent divisés en un grand nombre de tribus, ainsi que nous l'apprend Hérodote. C'est du nom ancien d'Ariana, Aïryana, que dérive l'Iran actuel, dénomination qui comprend toute la contrée située entre l'Euphrate, l'Indus, le golfe Persique et l'Oxus.

Strabon écrit aussi que les tribus des Perses (Parsi), des Mèdes, des Bactriens et des Sogdianes parlaient une même langue. Il en devait être de même avant Strabon; c'est ce qui résulte évidemment des fragments de l'ancienne langue iranienne qui sont parvenus jusqu'à nous. Ces fragments appartiennent aux quatre dialectes ci-après, savoir : à la langue des anciens Achéménides, telle qu'on la retrouve sur les monuments du premier Darius et de Xerxès; à la langue des Achéménides de l'époque d'Artaxerce II et d'Artaxerce III; et enfin à deux dialectes dont l'existence est constatée par le texte écrit de l'AVESTA.

Les dialectes iraniens qui nous ont été révélés par les monuments des Achéménides appartenaient à l'Iran occidental, et les deux dialectes employés dans l'AVESTA, à l'Iran oriental. Les langues iraniennes qui se formèrent plus tard, et qui appartiennent à l'ère des Sassanides ainsi qu'à une époque ultérieure, c'est-à-dire le houzvareh (nommé aussi ouzoreh et houzvareh) et le persi, ne concordent, par l'harmonie des sons, ni avec la langue des Achéménides ni avec celle de l'AVESTA (une langue iranienne orientale), qu'on désigne aussi sous le nom d'ancien lactrien.

Les raisons pour lesquelles on place la langue de l'AVESTA dans l'Iran oriental dérivent essentiellement des tendances et des idées qui dominent dans l'AVESTA, et qui rappellent d'une manière incontestable celles des peuples des contrées plus orientales. Les indications géographiques qui se trouvent dans ce livre se rapportent aussi presque exclusivement à l'Iran oriental. Quant aux rapports historiques qui pourraient exister entre la langue des Achéménides et celle de l'AVESTA, il est impossible de rien établir de positif sur ce point. On ne sait pas même laquelle

des deux langues est la plus ancienne; et cette question est d'autant plus difficile à résoudre que les monuments des Achéménides ne nous ont laissé que des fragments littéraires insignifiants et d'une étendue très-restreinte.

On possède des traductions de l'AVESTA et un certain nombre de documents originaux écrits dans la langue houzvareh; à un nombre de ces derniers il faut citer d'abord le Bundahah (le commencement de la création), qui contient une cosmogonieparse. Les fragments que nous offre la langue persi ne sont presque tous que des traductions du houzvareh.

Comme représentants du groupe des peuples iraniens qui ont acquis une importance historique, nous devons citer ici les Bactriens, les Persans et les Arméniens. Ajoutons-y les dynasties primitives qui descendirent des montagnes de l'antique Médie, suivies d'une caste guerrière formée de leurs compagnons d'armes, et qui vinrent s'établir en Assyrie et dans la Babylonie.

On n'a pas suffisamment approfondi l'importance du rôle qu'ont joué les Iraniens dans l'histoire de la civilisation, ni l'influence qu'ils ont pu exercer sur la civilisation elle-même, surtout au moment de leur lutte énergique contre les Touraniens, auxquels ils durent en définitive céder la victoire. La question de l'apparition des peuples touraniens dans l'histoire de l'antiquité est aussi restée sans solution. En général, pour jeter sainement les questions relatives à l'ethnographie des peuples de l'antiquité, les recherches critiques ont jusqu'ici fait défaut, principalement sur deux points importants. Il fallait, en effet, résumer brièvement, dans une série monographique, les traditions que nous possédons sur l'ethnographie de l'antiquité, apprendre à connaître le vocabulaire ethnographique de chaque auteur et le point de vue auquel il s'est placé pour son appréciation. — Secondement, les recherches auxquelles on s'est livré jusqu'à présent étaient en trop petit nombre et n'avaient pas été poussées assez loin pour que la science ait pu obtenir des données suffisantes sur l'existence nationale et intellectuelle des différentes peuplades. Pour conquérir ce résultat, il fallait nécessairement commencer par se livrer à des études linguistico-philologiques, pour lesquelles la matière manque en ce qui concerne beaucoup de peuples. Et cependant, hâtons-nous de dire que depuis dix ans environ on s'est initié à tel point à la connaissance de plusieurs de ces langues qu'on est parvenu à savoir à quelle famille linguistique appartiennent les peuples qui les parlent, et l'on peut même regarder cette question des langues comme décidée à l'égard de plusieurs peuples de l'Europe orientale et de l'Asie. On doit pourtant avouer que dans quelques-unes de ces langues on manque de documents suffisants pour connaître la littérature et par conséquent la vie intime et les idées de ces peuples qui se reflètent naturellement dans leur littérature. Quant aux peuples qui possèdent une littérature, l'étude, il faut en convenir, en serait insuffisante sous ce rapport même. Des chansons populaires, des contes, des légendes, des traditions, des proverbes, des énigmes, offrent souvent, pour les études ethnographiques, de plus précieux matériaux que les produits littéraires des classes éclairées, sur lesquelles la civilisation des autres nations reste rarement sans influence et altère le plus souvent les circonstances caractéristiques de leur nationalité. Dans ce qu'on appelle ordinairement superstition chez le peuple, on ne retrouve presque toujours au fond qu'un reste d'antique religion et presque sans exception une source très-précieuse de renseignements ethnographiques.

Les peuplades khaldéennes septentrionales ou les Khaldéens iraniens méritent, sous beaucoup de rapports, de fixer l'attention de l'historien et de l'ethnologue, surtout en raison de la puissante influence qu'ils ont exercée sur les peuples sémitiques. On ne peut pas nier non plus qu'il existe des traces isolées du régime iranien chez les Scythes, les Sarmates, dans le sens restreint du mot, et surtout chez les peuples des pays voisins du Caucase, dans la direction du nord, et chez ceux de la plaine au nord de la mer Noire.

Les Khaldéens iraniens, peuples montagnards, guerriers et puissants, descendirent, dès l'an 3000 avant Jésus-Christ, dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate, soumettre les faibles tribus sémitiques qui habitaient la Babylonie et donnèrent à cet empire, élevé déjà à un certain degré de civilisation, une existence nouvelle. Il est très-probable que des tribus de Khaldéens septentrionaux régirent en Assyrie aussi bien qu'en Babylonie, et que ce sont elles qui portèrent l'empire assyrien à ce puissant degré de développement dont l'histoire fait mention. De

nos jours, les savants Kunik et Renan ont affirmé définitivement l'origine iranienne des Khaldéens et ont avancé, avec toute probabilité de raison, qu'il serait impossible de comprendre, sans admettre la présence de puissants éléments iraniens, la haute importance que les anciens empires florissants sur le Tigre et l'Euphrate ont exercée dans l'histoire de la civilisation. L'intérêt que l'on doit prendre aux vicissitudes qu'ont subies ultérieurement les Khaldéens septentrionaux doit augmenter aujourd'hui,

d'autant plus qu'il s'agit de la renaissance de peuples de l'Orient chez lesquels on ose à peine entrevoir le germe et l'espoir d'une vie nouvelle et intelligente. Cet intérêt doit aussi s'éveiller par le fait seul que ces Khaldéens septentrionaux ont créé des dynasties et exercé, par elles et par les tribus guerrières qui les appuyaient, une si grande prépondérance dans l'existence politique des grands empires assyrien et babylonien.

OSSES.

Les Osses (Ossètes, Ossétins) forment un petit peuple de montagnards dont la population ne s'élève pas au delà de 30,000 âmes. Ce peuple n'offre d'intérêt que sous le rapport historique, mais il mérite aussi qu'on s'en occupe sous le rapport linguistique.

Les Ossètes habitent plusieurs petites vallées de la chaîne centrale du Caucase, sur un territoire très-restreint, âpre et peu fertile, à l'exception d'une plaine qui s'étend au nord et où l'on ne trouve même que peu de forêts. Les seuls districts de Digor et de Kourtaki, qui sont les plus septentrionaux, offrent des parties basées assez considérables.

Le pays des Ossètes touche au nord à la Kabardah, à l'ouest à l'Imé-riété; il est limité au sud par la Géorgie et à l'est par le Tékék et la Tchetchnia. Dans la partie septentrionale du gouvernement de Tiflis, les Ossètes se sont mêlés aux Géorgiens et n'ont plus de nationalité distincte.

Les Ossètes se divisent en quatre tribus : Digor, Kourtaki, Alaghir et Tagaour; la première et la dernière sont les plus importantes. L'extérieur des Ossètes n'offre aucune particularité remarquable : le mélange de leur sang avec le sang tarat apparaît visiblement chez un grand nombre d'entre eux ; plusieurs autres rappellent, par leur visage sans traits accentués, le type germanique, surtout celui de l'Allemagne septentrionale, Wakouchet, en décrivant les Ossètes, leur attribue des yeux, des cils et des cheveux noirs. Ils sont, dit-il, de petite taille, épais et lourds. Les femmes sont petites aussi, replètes et rarement belles. Leur costume est le même que celui des Tchérkesses, adopté d'ailleurs par toutes les peuplades du Caucase central et occidental. Les peuples de l'est et du sud se sont, au contraire, approprié le costume des Persans. (Le portrait de l'Ossète reproduit dans les dessins ci-joints se trouve sur la même feuille que celui du Tchetchoute, tous deux faisant partie des peuples montagnards et étant voisins l'un de l'autre.)

La langue ossète est une langue purement iranienne, dont les quatre dialectes correspondent aux quatre tribus ci-dessus désignées. Comme

branche linguistique indo-européenne, cette langue est beaucoup plus éloignée du germain — avec lequel cependant plusieurs savants lui trouvent un degré de parenté — que les idiomes slaves et même que la langue grecque. Dans les temps anciens, lorsque la langue ossète se sépara de la langue iranienne générale pour former une langue à part, il est très-possible qu'elle ait été une sœur jumelle des antiques langues persane, mède ou bactrienne. La flexibilité insuffisante de la langue dénote que dans le courant des siècles les Ossètes se trouveront en contact avec les peuples étrangers les plus divers, et c'est ainsi que se perdit l'ancienne richesse de cette langue, dont il ne nous est resté que quelques traces. La langue ossète n'est cependant pas, sous le rapport de la souplesse et de la flexibilité, si pauvre que le nouveau persan; mais elle ne possède point de littérature.

Les Ossètes se donnent à eux-mêmes le nom d'Irons et à leur pays celui d'Ironistan, tandis que les Géorgiens les nomment Osso et leur pays Osséti, ce qui se rapporte probablement à la fabrication d'un fromage renommé chez eux.

La majorité des Ossètes est chrétienne, bien que leur christianisme soit mêlé d'islamisme et de paganisme; cela vient de ce que, soumis autrefois à l'influence étrangère, ils se rangèrent toujours du côté du plus fort, tandis qu'ils restaient secrètement fidèles à leur ancien culte. Quantité de cérémonies religieuses témoignent d'un christianisme antérieur. Présentement ils professent tous, à l'exception de 5,000, la religion chrétienne du rit grec; mais ils tiennent encore au fond du cœur à toutes sortes d'idées et de coutumes superstitieuses.

Les Ossètes sont d'ailleurs l'une des peuplades les plus grossières et les plus insignifiantes du Caucase; ils n'ont ni le goût de la poésie, ni la franchise et l'esprit chevaleresque qui distinguent leurs voisins les Kabardiens et les Adighé (Tchérkesses), ni le zèle religieux et l'amour de la liberté des Lesghiens récemment subjugués.

PERSANS.

La position ethnographique des anciens Persans (Perses, Parsis) relativement aux Mèdes, aux Bactriens et aux Sogdiens, résulte évidemment de la proche parenté qui existe entre les langues de ces peuples, comme nous l'avons démontré. L'importance historique des Perses ne commence, à proprement parler, qu'avec Cyrus, fondateur de la dynastie des Achéménides. Avant lui, le peuple prédominant parmi les nations iraniennes avait été les Mèdes. On sait que l'empire des Achéménides fut détruit par Alexandre, dont la conquête vint frayer à l'influence de la civilisation grecque une voie plus rapide. Mais quel qu'ait été le changement introduit dans les affaires politiques de l'ancien monde par l'expédition d'Alexandre, elle aurait probablement passé sans laisser de traces dans la vie intime des peuples orientaux et surtout des Iraniens, si, avec la mort d'Alexandre, la domination grecque fût tombée en décadence. Mais il n'en fut point ainsi; c'est au contraire après la chute de l'empire macédonien que l'influence hellénique commença à s'établir sur des bases plus solides. Avec la dynastie des Séleucides nous voyons se former un nouvel empire presque aussi étendu que celui des Achéménides renversés par

Alexandre. Les Perses (Parsi), les Parthes, les Tapyres, les Sogdiens, les Hyrcaniens et tous les autres peuples établis dans ces contrées jusqu'à l'Indus reconquirent la domination de Séleucus, qui régna à l'ouest, sur la Mésopotamie, l'Arménie et la Cappadoce. Son successeur maintint encore l'intégrité de l'empire; mais la Bactriane et la Parthie s'en détachèrent sous Antiochus II. Ces deux royaumes retombèrent, à la vérité, sous le règne d'Antiochus III, dans la dépendance des Séleucides; mais, après la mort de ce monarque, la puissance des Parthes à l'est commença de nouveau à s'accroître considérablement.

La fondation de l'empire des Parthes est demeurée enseveli dans les ténèbres de l'histoire. D'après l'opinion de Strabon, Arsace était un Scythe; mais il serait téméraire d'en conclure que les Parthes fussent d'origine thrace. Strabon nous dit aussi que pendant la domination des Parthes, les Perses obéissaient à leurs propres souverains, qui souvent devaient eux-mêmes obéir aux Parthes. En général, l'organisation des Iraniens par tribus n'avait subi aucune atteinte par suite des changements survenus dans la suzeraineté depuis la chute des Achéménides.

Au lieu et à la place du grand roi tombé régnait un grand roi d'une autre race; mais la souveraineté réelle était exercée dans les différentes contrées par les anciens chefs de tribus, dépendants ou indépendants, selon les circonstances, des puissants monarques qui dominaient tout l'empire. C'est pour cette raison que les historiens orientaux considèrent cette période comme l'époque de la domination des rois de tribus. Mais lorsque les Sassanides arrivèrent au pouvoir, la nationalité iranienne se montra de nouveau dans toute sa force. Les sources où l'on peut puiser pour l'histoire de cette dynastie sont aussi plus abondantes que celles qui existaient pour la précédente domination des Séleucides et des Parthes.

On ne peut contester aux rois mides leur soin attentif pour la conservation du sentiment national iranien. Il faut donc, avant tout, rappeler les efforts qu'ils firent pour enrichir la littérature nationale par la traduction d'ouvrages empruntés aux langues étrangères.

On peut admettre avec certitude qu'au temps des Sassanides la langue des Perses était déjà arrivée au point de manquer de flexibilité. Sur les monnaies de cette dynastie elle paraît mélangée avec des éléments sémitiques (araméens). Il semble aussi qu'elle a dû être encore en vigueur, du temps de la domination des Arabes, par les transactions commerciales et pour diverses autres affaires. La langue bouzarvâche, dont il nous reste des documents conservés dans les écrits religieux, différait essentiellement de la langue perse; elle se rapproche davantage de la langue employée sur les monnaies des derniers Sassanides, et qui est également mélangée d'éléments araméens.

Mais à côté de ces langues il y avait aussi des dialectes qui ne contenaient pas autant d'éléments étrangers. De ce nombre sont les dialectes nommés *parsi* et *déri*, dans les écrits arabes et perses. Le *déri* doit avoir été en usage surtout à la cour des rois. On parlait à Balk un dialecte qui, à ce que l'on prétend, s'en rapprochait beaucoup. Le *parsi* était parlé par les prêtres et les savants. On doit présumer que le nombre des dialectes parlés à Iran était alors considérable, comme il l'est encore aujourd'hui.

Par le nom de *pehlevi* (dans un sens restreint) on désigne la langue dont les caractères se retrouvent sur les plus anciennes monnaies des Sassanides; mais sous la dénomination de *pehlevi*, dans une acception plus large, les auteurs orientaux comprennent en général tous les anciens dialectes d'Iran.

Si les victoires d'Alexandre le Grand sur Darius Coloman eurent une grande influence sur les destinées de la Perse, la conquête des Arabes, sous l'effort desquels Youzouzerd III, le dernier des Sassanides, succomba (l'an 641 après J.-C.), eut une influence plus décisive encore. En perdant leur indépendance politique, les Perses et avec eux la plupart des Iraniens abandonnèrent leur ancienne religion. Ce n'est que dans les contrées méridionales des côtes de la mer Caspienne que le culte d'Ormuzd continua d'être encore professé durant quelques siècles.

Le royaume des Khalifes, fondé par Mouhammed et ses successeurs dans l'Asie occidentale, souffrait déjà de la faiblesse de ses souverains avant même que deux siècles se fussent écoulés depuis sa fondation. Cette faiblesse encouragea quelques hommes entreprenants à fonder dans les pays iraniens des dynasties indépendantes qui réussirent à s'y consolider. C'est ainsi qu'en commencement du neuvième siècle les Tabarides s'établirent dans le Khorogân; dans la seconde moitié du même siècle, les Soffarides (descendants d'un potier d'étain) gouvernèrent le Sedjistan et eurent bientôt pour successeurs les Samanides, issus d'Abou-Itahim-Ismaïl-al, gouverneur de la Transoxiane. Le premier prince de cette famille faisait remonter sa généalogie à Behram Tchoubine, vaillant guerrier qui avait autrefois combattu le Sassanide Khosrou Paroiz pour lui disputer la couronne.

Ces lieutenants à peu près indépendants des khalifes peuvent être envisagés comme des chefs de dynasties iraniennes; ils renaissent au moins sous leur sceptre (et ceci se rapporte surtout aux Samanides) la plus grande partie de l'Iran; ces derniers princes prenaient aussi un soin tout particulier de la littérature nationale de la Perse. Quoique l'usage de la langue arabe eût toujours suivi l'introduction de l'islamisme, un grand nombre d'œuvres écrites en arabe, et principalement des ouvrages historiques, furent, du temps même des Samanides, traduits en perse, dans le but de leur procurer un plus grand nombre de lecteurs. Les Samanides surent aussi attirer à leur cour des poètes perses.

La puissance des Samanides fut attaquée et détruite par Mahmoud,

ils d'un simple soldat de la garde d'Aboustémine, petit prince de Ghizni ou Ghazna, et autrefois grand personnage boukhare. Mahmoud, qui avait déjà, en succédant à son père, hérité d'un empire considérable, en recula beaucoup les frontières. Il est d'ailleurs moins connu par ses exploits guerriers que par les œuvres du poète Ferdoucy, qui vécut à sa cour, et notamment par son grand poème épique portant pour titre *Schâh-nâmeh*, c'est-à-dire le livre des rois de la Perse. C'est à bon droit que ce poème est assimilé aux plus grands épopées des peuples européens. Nous possédons dans cet ouvrage l'œuvre la plus remarquable qu'ait produite la littérature perse. L'importance que cette littérature sut conserver même après Ferdoucy, et qui dura pendant plusieurs siècles, rendit la langue perse d'un usage assez général en Asie; sa littérature ne resta pas sans influence sur la littérature ottomane, et des éléments de la langue elle-même pénétrèrent en grande quantité dans la langue des Osmanlis civilisés.

Les orages qui éclatèrent sur l'ouest de l'Asie par l'invasion des Seldjoucides, des Mongols et des Turcs (Tatars) sous Timour n'épargnèrent pas non plus la Perse.

Mais à la fin du quinzième siècle nous voyons à Aïtebil, sur les frontières occidentales de la Perse, les descendants de quelques hommes réputés saints, même de leur vivant, fonder une dynastie à l'aide de laquelle l'Iran reconquit toute son importance politique. C'est la dynastie des Séfévides, qui, au commencement du dix-huitième siècle, céda pour quelques années la souveraineté sur la Perse aux Afghans, qui la transmirent à la tribu turque des Afchars. Depuis cette époque, le pouvoir a été successivement la proie de l'une ou de l'autre des tribus nomades qui occupent l'Iran. Après les Afchars, ce fut la tribu kourde des Zand, et depuis la fin du siècle dernier, la tribu des Kaljars, entre les mains desquels tombèrent les destinées de la Perse.

Présentement, les Persans ou Tadjiks, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, forment un peuple répandu sur une grande étendue de l'Asie occidentale et qui habite la région située depuis Iran jusqu'à l'Indus, puis le territoire de Touran et la partie ouest de la haute Asie. Les Persans sont aussi disséminés dans l'empire russe, surtout sur les côtes de la mer Caspienne. (On compte à Astrakhan, Derbent, Kouba, Bakou et Stavropol, 600 Persans qui exercent le métier de colporteurs et que l'on nomme *Tésiques*). On les trouve en plus petit nombre, mais réunis en masse plus compacte, sous le nom de *Talychines* ou *Talychs*, dans l'ancien khannat de Talych, dont la capitale est Lenkoran, à l'extrémité de l'angle sud-est du gouvernement de Bakou, immédiatement sur la mer Caspienne. La langue persane est encore parlée par beaucoup de Tatars transcaucasiens dans quelques contrées riveraines de la mer Caspienne; par les habitants indigènes des Etats des Ousbeks de Khiva (l'ancien Khovarezem), par ceux de Boukharie (l'ancienne Bactriane, la Sogdiane et l'Ariane) et par ceux du Khokand. En Khiva et en Khokand on les nomme *Sartes*, en Boukharie, *Tadjiks*. Ils sont d'origine iranienne et descendent des anciens habitants de ces contrées, dont la population était toujours occupée d'agriculture et de commerce. Des Khivians et des Boukhars habitent isolément, comme marchands, les villes frontières de la Russie et de la steppe kirghize (Astrakhan, Orenbourg, etc.); c'est surtout dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk qu'ils ont fixé leur résidence. (Voir le chapitre des Tatars.)

Les Tadjiks (Tates, c'est-à-dire domiciliés, contrairement aux Ilates, nomades) de l'Iran constituent l'empire actuel des Persans et sont appelés *Farsis*, du nom originaire de la contrée, *Fars*. Ceux qui résident à Touran se nomment, ainsi que nous l'avons dit, *Tadjiks* et aussi *Sartis*. L'empire persan, qui occupe l'ouest de l'Iran, a présentement une dynastie persane; les Tadjiks de l'Iran oriental sont gouvernés par les Afghans; ceux de Mouran, par les khans des Ousbeks et les Turcomans de Khiva, de Boukharie, de Khokand et de Koudouss; ceux de la haute Asie sont placés sous la domination chinoise.

Les fréquents mélanges des Persans avec d'autres peuples, particulièrement avec des tribus turques ou tatars, ont complètement changé le type primitif et la forme de la tête des anciens Perses, type qu'on ne retrouve plus que chez les habitants des contrées montagneuses de la Perse méridionales. Les Tadjiks de la Perse actuelle sont de taille moyenne et bien faits; ils ont le teint clair, l'esprit vif, l'humeur irascible, et sont naturellement affables dans leurs rapports sociaux; mais

le despotisme a altéré leur caractère et l'a rendu faux, rampant, sensuel et rusé. Leurs dispositions pour la civilisation et une certaine délicatesse de manières et de formes qui contraste fortement avec l'esprit de destruction des Tatars nomades leur a valu le surnom de Français de l'Orient. Ils aiment la chasse, les jeux guerriers, les courses de chevaux, et sont agriculteurs et artisans habiles; mais ils méprisent le commerce, qui, pour cette raison, est devenu un monopole entre les mains des juifs, des Arméniens et des Banians. Ils sont mahométans chiïtes, assez indifférents toutefois en matière de religion et livrés au mysticisme.

Les Talychs ou Tolychs du gouvernement de Bakou forment une partie des Talychs de la Perse, rangés, dans ces contrées, au nombre des habitants d'origine turque, et résident sur les côtes sud-ouest de la mer Caspienne. Appartenant autrefois au khatat de ce nom, qui s'était formé avec d'autres khatats du royaume de Chirvan, la fraction des Talychs qui habite le gouvernement de Bakou tomba, ainsi que l'Arménie, en partage à la Russie, par suite de la dernière guerre contre la Perse en 1828. Actuellement les Talychs diffèrent essentiellement de leurs voisins turcs ou tatars, avec lesquels ils sont cependant en contact depuis plusieurs siècles. Ces peuples, dont nous nous occuperons

plus tard, au chapitre spécial des peuples tatars, ont pour limite géographique au sud la vallée du fleuve Kour en Transcaucasie.

Leur langue d'origine s'est conservée jusqu'à présent dans cent quarante villages du gouvernement de Bakou; c'est une des langues iraniennes qui a le plus d'analogie avec le persan. Comme tous les Persans et comme la majorité des Tatars transcauciens, les Talychs appartiennent à la secte d'Alî, c'est-à-dire qu'ils sont chiïtes. (Voir le chapitre des Tatars.)

De taille moyenne bien proportionnée et de teint foncé, les Talychs, dont le nombre s'élève, dans le gouvernement de Bakou, près de Lenkoran, à environ 15,000, rappellent beaucoup le type indien. Quoique leurs cheveux soient coupés ras, ils portent la tête ordinairement nue. Leurs femmes, dont l'extérieur est sauvage sans avoir rien de repoussant, sont communément assez belles. Le caractère de cette peuplade est pacifique, généreux, hospitalier, mais enclin à la paresse; ses mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles des Tatars voisins.

La contrée habitée par les Talychs possède une végétation luxuriante et beaucoup de forêts; l'air y est humide, le sol marécageux, le climat chaud et malsain. La province persane voisine de Gililan, habitée aussi par les Talychs, offre les mêmes particularités naturelles, excepté dans la zone montagneuse de l'ouest et du sud.

KOURDES.

Les Kourdes sont peut-être un peuple composé de divers mélanges, comme les Kabyles du mont Atlas; leur corps et leur visage, de même que chez les Kabyles, n'offrent aucun type spécial bien défini. Ils sont considérés, depuis les dernières découvertes scientifiques, comme formant un ensemble avec les anciens Khaldéens du nord, peuple guerrier et conquérant. Les Kourdes seraient donc les descendants des Khaldéens iraniens puissants et lettrés dont quelques légions exerçaient depuis plus de 2000 ans avant J.-C. une influence si décisive sur les tribus sémitiques des Etats situés sur le Tigre et l'Euphrate. Ce même type, remarqué dans les figures des tsars et des rois guerriers antiques, œuvres de l'art assyrien, se retrouve même encore aujourd'hui chez les tribus kourdes actuelles.

Dans le rapide aperçu que nous allons donner des Kourdes, nous nous sommes dirigés d'après les plus récentes recherches que M. Lerch de Saint-Petersbourg a faites sur ce peuple qui mérite à tant d'égards l'attention de l'historien et de l'ethnologue, surtout en raison de l'influence qu'il a exercée sur les peuples sémitiques.

Partout où il est question des Kourdes dans l'histoire, ils n'apparaissent pas comme une grande réunion de peuples dotés d'institutions politiques; quelques-unes de leurs tribus semblent seulement sortir des brouillards de l'histoire pour fixer les destinées de leur patrie ou pour faire invasion, parfois avec succès, chez les peuples et dans les Etats voisins. C'est sans doute pour cette raison que leur nom, même dans les pays où ils jouèrent un rôle historique, ne se trouve jamais au premier plan. Les contrées qu'ils habitent depuis les temps les plus reculés contribuèrent, par leur disposition même, au fractionnement de la population en beaucoup de hordes particulières indépendantes les unes des autres; et le goût prononcé pour la liberté qui anime individuellement chacun des membres de ce peuple est la cause naturelle des luttes intestines au milieu desquelles ils ont passé leur vie. Lors même que le chef d'une tribu réussissait à placer sous son joug quelques autres tribus voisines, ce n'était jamais que pour un temps très-limité, car chacune s'efforçait, à la première occasion, de ressaisir son ancienne indépendance. Cette division n'empêcha pas cependant que quelques chefs ne parvinssent à faire des conquêtes. Un esprit indomptable et éminemment guerrier distingue les Kourdes depuis les temps les plus reculés. Le célèbre sultan Saladin était né kourde. La lutte qu'ils soutinrent contre les Mongols fut opiniâtre; et bien que Timour eût réussi à conquérir enfin la plus grande partie du Kourdistan, ce résultat ne fut obtenu qu'au prix de pertes considérables. Au commencement du quatorzième siècle, le sultan Soliman le Grand soumit le Kourdistan occidental; mais, pour main-

tenir leur autorité, les Turcs, dans le cours de trois siècles, durent faire d'énergiques et constants efforts. La domination de la Perse sur les tribus de l'est fut encore plus faible; elles prirent même une part notable aux révolutions de cet empire. Bien que les Kourdes reconnaissent présentement la souveraineté d'une des trois grandes puissances, la Perse, la Turquie et la Russie, leur soumission n'est cependant que nominale pour beaucoup de tribus des empires turc et persan. Ces tribus sont continuellement en guerre avec l'un ou l'autre des gouvernements suzerains: dans les Persans, leurs frères de race, ils voient les chiïtes abhorrés, et dans les Turcs, d'odieus coéquipiers qu'il est permis de piller et de tuer.

Pendant le cours des siècles, les Kourdes se sont répandus sur la plus grande partie sud-ouest de l'Asie. Au nord, leurs demeures s'étendent jusqu'aux sources de l'Euphrate (Mourad) et jusqu'à l'Araxe. Vers l'ouest, ils s'étendent jusqu'à Angours, sous le 40° degré de latitude, au nord-est du grand lac salé. Il y a quelques dizaines d'années, leurs hordes s'étaient même avancées jusqu'à Constantinople. On n'en trouve qu'un petit nombre en Mésopotamie, mais davantage en Syrie, surtout dans les environs d'Alep. Leur plus lointain développement du nord au sud s'étend du côté de l'ouest, où ils sont établis sur tout le territoire compris entre le lac Ourmia et le golfe Persique; ils sont également fort nombreux dans le Khorasan (contrée de l'est qui tire son nom du mot persi khor, soleil).

Dès la plus haute antiquité, les Kourdes furent un peuple montagnard; sauf de rares exceptions, ils mènent une vie nomade, du moins pendant la saison chaude, dans les contrées fertiles et les plus élevées de leur pays; mais quand vient l'hiver, ils retournent dans leurs anciennes demeures. On remarque toutefois que beaucoup de tribus n'ont pas de quartiers d'hiver permanents, mais seulement provisoires. Ils dressent leurs tentes de feutre noir en longues files et à la suite les unes des autres. Dans quelques localités, surtout dans le voisinage des sources de l'Euphrate et du Tigre, l'état des habitations kourdes rappelle les demeures primitives des peuples nomades: elles consistent en terriers presque enterrés en hiver sous la neige. Faute de bois, le fumier séché est employé comme combustible. Un trépid, auquel est suspendue une marmite, sert de foyer. Dans quelques contrées seulement, les villages ont une apparence moins sauvages. Ainsi que les anciens Khaldéens, les Kourdes sont très-habiles dans l'art d'irriguer les terres, et ils s'acquittent avec ardeur de toute espèce de travail. Chez eux, comme chez la majorité des peuples montagnards, l'agriculture n'est pas l'occupation principale; cependant ils s'y livrent avec plus de zèle que les

Arales. La principale richesse des Kourdes consiste en troupeaux de moutons, de buffles, de vaches, de chèvres, de chevaux et de chameaux. Le lait de brebis est la nourriture qui leur semble la plus exquise. Constantinople et les villes situées sur la côte de Syrie s'approvisionnent de moutons dans le Kourdistan, d'où on en tire une innombrable quantité. Les Kourdes n'exercent pas de métiers proprement dits; ils fabriquent eux-mêmes, dans leurs moments de loisir, les objets qui leur sont nécessaires ou se les procurent dans les villes, en échange de laine ou de noix de galle. Ils confectionnent cependant un drap grossier, des tapis, de la vaisselle de terre, dont ils font un commerce d'une certaine importance.

Les Kourdes sont de haute stature, bien proportionnés et très-robustes. Leur tête, presque tout à fait ronde, repose sur un petit cou; les lignes de la face sont presque droites; le front est ouvert, les cheveux noirs et épais, le nez régulier, les yeux bruns et brillants, le teint foncé; l'ensemble de leurs traits est agréable, l'expression de leur physionomie est énergique et mâle. La beauté chez les femmes ne se rencontre que dans un petit nombre de tribus; leurs traits manquent, en général, de cette délicatesse qu'on aime à trouver chez les femmes de l'Europe. Les Kourdes, plus encore que les Turcs, attachent beaucoup de prix aux apparences et à la tenue extérieure.

Les Kourdes sont un peuple aristocratique et féodal; ils sont braves, francs, ouverts, honnêtes dans les rapports réciproques, dévoués sans réserve à leurs princes, modestes, reconnaissants, vifs et sociables; ils aiment la musique et la danse, sont fiers de leur nationalité et ont un profond sentiment de moralité. Cependant leur vengeance est sanguinaire et ils aiment le pillage; mais ils tiennent les femmes en haute estime. L'amour ne joue pourtant pas chez eux un très-grand rôle dans le choix d'une épouse. Les Kourdes nomades, qui diffèrent essentiellement des Kourdes sédentaires par le caractère et la manière d'être, n'ont ordinairement qu'une seule femme. Les Kourdes nomades, à l'ouest du Tigre, sont désignés par le nom de Karatehadir, pour les distinguer de ceux qui sont sédentaires. À l'est du Tigre et au nord de Mossoul, ils paraissent avoir adopté la dénomination de Kotcher. Chez eux le mariage est indissoluble. Les Kourdes croient voir dans quelques étoiles des êtres vivants. Ils établissent aussi des rapports intimes entre la vie humaine et celle de quelques représentants du règne animal.

Parmi les peuples mahométans, les Kourdes sont un de ceux pour lesquels semble se préparer un avenir dont ils sont dignes par leurs facultés physiques, intellectuelles et morales. Tout ce que nous venons de dire ne se rapporte d'ailleurs qu'aux tribus du Kourdistan central et à celles du sud-est ou Louristan (Loristan), qui furent probablement chassées de l'Inde et repoussées dans ces contrées par les Afghans. Quant aux Kourdes du sud-ouest et du nord-ouest, leur nationalité a dû être un peu altérée par les mélanges étrangers et par leur contact avec les Géorgiens, les Arméniens et les Ottomans.

La langue des Kourdes appartient au groupe des langues iraniennes et se rapproche surtout de la langue moderne, subissant comme ce dernier idiome l'influence de l'arabe, par suite de la propagation de l'islamisme. Les différences qui existent entre le kourde et le persan proviennent certainement, en grande partie, de la séparation antérieure des Kourdes de la principale tribu iranienne. On pourrait peut-être diviser la langue en cinq dialectes principaux, dont celui de Kourmanadj, dans le Kourdistan occidental, où on parle depuis Mossoul jusqu'en Asie Mineure, s'écarte beaucoup du dialecte appelé zaza, qui atteste certaines analogies avec la langue des Ossetes.

Les chansons des Kourdes sont pour la plupart érotiques et héroïques. Les poésies populaires, qu'ils chantent avec simplicité et sans emphase, ont pour objets la patrie, les montagnes, les vallées, les ruisseaux, les héros, leurs exploits et leurs combats, etc.; ils prennent encore pour sujets de leurs chants tout ce qui répond à leurs idées, à leurs sentiments intimes, tout ce qui parle à leur âme.

La grande majorité des Kourdes professe l'islamisme; ils appartiennent presque tous à la secte des sunnites. Mais ils sont en général assez mauvais musulmans, et leurs cérémonies diffèrent, sous beaucoup de rapports, de celles des Turcs et des Persans.

Ceux des Kourdes qui suivent la religion chrétienne appartiennent presque tous à la secte des nestoriens. Ils se font passer par erreur pour les descendants des Israélites, et parlent le syrien moderne avec un grand mélange de mots kourdes, en sorte que, dans leur bouche, cette langue se distingue essentiellement de l'ancien syrien.

Comme débris des peuples de l'ancienne Mésopotamie païenne et des contrées voisines, le petit nombre des Kourdes païens offre un intérêt réel; ils sont connus sous les noms d'Yessides, d'Ali-Oullakhi et de Tchorakh-Soudéran.

Les Yessides, dont une petite minorité seulement est encore d'origine arabe, croient à un seul Dieu, au Christ et à la sainte Vierge; mais ils joignent à ces dogmes des coutumes mahométanes dans lesquelles se sont glissées en outre des doctrines étrangères à l'islamisme aussi bien qu'un christianisme. Ils vénèrent surtout Melek Taous, et c'est pour cela qu'on les nomme adorateurs du diable. L'époque de l'apparition de cette secte, dont on pense, à tort sans doute, que le fondateur a été le cheïk Aïo, remonte à la période antérieure au treizième siècle. Les Yessides n'ont pas de livres religieux; ils mangent le bétail tué ou mort de maladie, et aiment beaucoup les spiritueux. Les mourants sont entourés de bâtons destinés à chasser les mauvais esprits. Les vieilles femmes jouissent d'une vénération incroyable. On suppose que la secte des Yessides compte en Asie Mineure un million d'adhérents répartis dans les contrées de l'Euphrate. Il y en a seulement quelques centaines dans le gouvernement d'Erivan. Leurs mœurs ressemblent beaucoup à celles des Tatars sunnites; mais ils sont plus fiers, plus soigneux de leur personne, et ont sur eux quelques avantages moraux. Leurs femmes sont moins coquettes et ne se dérobent pas autant aux regards des hommes.

La seconde secte païenne des Kourdes, les Ali-Oullakhi, est encore moins connue que la précédente. Ali est leur Dieu; et, de même que chez les Yessides, le coq joue un grand rôle dans leur culte. Ils sont appelés Kizilbaehs à cause des casquettes pointues de feutre brun qu'ils portent et dont ils laissent pendre les bouts sur le visage. Leurs vêtements sont de couleur verte. On trouve en Syrie une secte affiliée à celle-ci, qui compte beaucoup de partisans.

Quelques Kourdes païens ont reçu de leurs voisins le nom de Tchorakh-Soudéran (étoiles de lumière), à cause de leurs réunions nocturnes; on croit qu'ils adorent les arbres élevés, les rochers et d'autres créations majestueuses de la nature.

Les Kourdes de l'empire russe, qui font partie de la population primitive de la Transcaucasie, habitent la partie sud-ouest du gouvernement d'Erivan, le gouvernement de Bakou et les contrées limitrophes du gouvernement du Koutaïs. Ils sont au nombre de 11,000 âmes et se divisent, à raison de leur manière particulière de vivre, en nomades (7,500) et en sédentaires (3,500). 7,000 d'entre eux sont mahométans chiites, environ 4,000 sont sunnites, plus de 300 sont yessides, et quelques-uns seulement sont chrétiens. Chez les Kourdes, l'influence de l'élément turc est beaucoup plus sensible que celle de l'élément arménien.

Les femmes ont à peu près les mêmes traits caractéristiques que les hommes; mais elles sont plus querelleuses que les femmes des Tatars chiïtes: dans leur intérieur, elles se montrent entêtées et sont pour la plupart égoïstes et malpropre. Malgré ces défauts, on les trouve infatigables au travail et elles prennent facilement la haute main dans le ménage; car les hommes trouvent plus agréable de se livrer pendant des heures entières au dolce far-niente, accroupis sur leurs jambes, fumant leur pipe avec un calme imperturbable, en se donnant beaucoup d'importance. Les femmes sont très-jalouses de leurs maris, qui rarement ont plus d'une épouse. Le costume des femmes kourdes est très-pittoresque: un petit turban dont les deux bouts sont pendans leur constitue une coiffure à la Bébecca; elles ont avec cela des pantalons larges et un pardessus assez court qui leur serre élégamment la taille. Leur danse est très-expressive; elle s'exécute par couples, et les femmes ont l'habitude, en dansant, de tenir à la main un mouchoir de soie.

ARMÉNIENS.

Les Arméniens, l'un des plus anciens peuples de l'univers et l'un de ceux dont la civilisation fut le plus précoce, sont, de même que les juifs, répandus comme marchands sur presque toute la surface de l'Asie occidentale et de l'est de l'Europe. Ils habitent, en masses plus ou moins compactes, les hauteurs situées entre l'Asie Mineure et l'Iran; et malgré de grandes et nombreuses vicissitudes dans leur existence, ils ont conservé leur nationalité et leur religion avec une opiniâtreté tout orientale. Maîtres autrefois de tout le plateau de l'Ararat, du bassin de l'Araxe et des fertiles vallées de l'Euphrate et du Tigre, où les traditions placent le paradis terrestre, la race arménienne perdit de bonne heure sa force et son importance politique. Dès la plus haute antiquité, l'Arménie fut le théâtre et le berceau des événements les plus divers et les plus graves; elle devint la grande route populaire entre les nations de l'Asie occidentale et celles de l'Europe. C'est là que combattirent Assyriens et Mèdes, Mèdes et Perses, Romains et Parthes, sounites et chiïtes, Russes et Persans, etc. Soutenus par leur activité presque exclusivement mercantile, les Arméniens ont cherché à soumettre à leur autorité, par l'appât des richesses, leurs voisins oppresseurs, les Géorgiens, les Turcs et les Persans; et ils sont parvenus, au moins en grande partie, à atteindre ce but à force d'habileté, de persévérance, de ruse et de bon sens. A cet égard, les Arméniens sont les juifs de l'Orient. Haïs et méprisés de tous, ils sont cependant indispensables à tous.

L'histoire arménienne, un peu mystérieuse et en partie fabriquée par les Arméniens eux-mêmes, élève sa chronologie jusqu'à l'an 2000 avant J.-C. Les Arméniens font remonter leur origine à Haik (Galk), l'arrière-petit-fils de Japhet, qui serait venu se fixer en Assyrie après sa révolte contre Bèl : c'est pour cette raison qu'ils se nomment eux-mêmes Haï ou Haïks. S'il faut en croire l'opinion de leurs savants, ils auraient un degré de parenté avec les Persans. Depuis Aram, sixième successeur de Haïk, ils se nomment Arméniens et appellent leur pays Haïstan ou Arménie. Dès les temps anciens, leur vaste territoire s'est divisé en deux parties principales : la Grande et la Petite Arménie; l'une à l'est, l'autre à l'ouest de l'Euphrate.

Les Arméniens habitant ces contrées furent en partie indépendants et en partie soumis à la domination de leurs voisins les Assyriens, les Mèdes, les Perses, jusqu'à l'époque des victoires d'Alexandre le Grand, contre lequel Yagbé, dernier souverain de la maison de Haïk, perdit la vie dans une bataille. L'Arménie devint dès lors l'enjeu de toutes sortes de luttes permanentes dans l'Asie occidentale, et ne put jamais reconquérir en entier son ancienne indépendance. Les Séleucides ne voulurent point renoncer à la possession de l'Arménie et y établirent des gouverneurs dont deux, nés Arméniens, se rendirent indépendants (dans les deux Arménies alors séparées), à la suite de la victoire des Romains sur Antiochus le Grand (l'an 199 avant J.-C.) En Petite-Arménie, la nouvelle dynastie se maintint jusqu'à Mithridate le Grand, roi de Pont; mais son empire s'écrouta, et le pays, après une glorieuse résistance et de longs combats, subit le joug des Romains. La Grande-Arménie n'avait pas tardé à se soumettre volontairement à Mithridate I^{er} (Arsace VI) de Parthie, qui fonda, en plaçant un de ses parents sur le trône, une dynastie séparée de celle des Arsacides, laquelle régna presque six siècles en Arménie (depuis l'an 149 avant jusqu'à l'an 428 après J.-C.). Dans cette période d'abord prospère, l'Arménie devint, par suite d'une rivalité entre Rome et la Parthie, après la mort de Mithridate le Grand, une pomme de discorde perpétuelle entre les deux empires. Mais lorsque Artaxerce, descendant des anciens Arsacides en Parthie, eut fondé la dynastie des Sassanides dans l'Empire perse, la nouvelle dynastie transmit à ses sujets, avec sa puissance, toute sa haine contre la ligne cadette des Arsacides d'Arménie, et la força à solliciter la protection de Rome. Les Perses continuèrent à soutenir vis-à-vis de Rome le rôle des Parthes; mais la situation de l'Arménie ne fit qu'empirer par la con-

centration à Constantinople du pouvoir de l'empire romain oriental. Théodose le Grand partagea l'Arménie avec le schah de Perse, vers l'année 387 après J.-C. Les Arsacides ne conservèrent que l'ombre de leur puissance d'autrefois et furent bientôt complètement expulsés.

A dater de la chute des Arsacides, des calamités et des embarras de toute nature vinrent fondre sur l'Arménie : c'est ainsi que commença la dispersion des Arméniens sur presque toutes les contrées de l'univers. Au cinquième et au sixième siècle, un grand nombre d'entre eux allèrent s'établir en Anatolie, en ouzisme, ils fondèrent de grandes colonies en Égypte et commencèrent à servir d'intermédiaires pour le commerce entre l'Asie et l'Europe. Sous les Mongols, les Arméniens se fixèrent dans toutes les contrées de l'Europe occidentale soumises à cette domination asiatique, jusqu'en Galicie, et se répandirent plus tard à Constantinople, sur les côtes orientales de la Méditerranée, dans l'intérieur d'Iran, et de là vers les Indes jusqu'à Madras et Calcutta. En Europe, ils s'étendirent à l'ouest jusqu'à Venise et Vienne, au nord, jusqu'à Moscou, et plus tard jusqu'à St-Petersbourg.

De l'an 428 à l'an 632, l'Arménie fut en grande partie administrée par des gouverneurs (narspans) nommés par les schahs de Perse de la maison des Sassanides, qui exercèrent moralement et politiquement une si pernicieuse influence sur les Arméniens. Cet état de choses subsista jusqu'à la chute des Sassanides vaincus par les kalifes et tombés sous le pouvoir des mahométans. L'Arménie dut son salut à l'empereur Héraclius, auquel elle se soumit volontairement et qui lui donna successivement plusieurs gouverneurs pour la plupart indigènes, portant le titre de kouropalate. Mais les kalifes l'appartèrent bientôt sur les empereurs grecs et instituèrent en Arménie leurs propres lieutenants (estipaks), de 603 à 850. Des troubles intérieurs déchirèrent continuellement le pays; ils étaient suscités en grande partie par la puissante famille des Bagratides, que l'on croit d'origine juive, dont l'un des membres se rendit indépendant en l'année 859 et reça en 880, du kalife Mahomet, le titre de tsar. C'est ainsi qu'il se forma en Arménie trois dynasties de princes indigènes qui entretenirent dans le pays d'interminables divisions et rendirent, jusqu'en 1080, la domination des Bagratides funeste à leur patrie. Ce résultat fut naturellement la ruine de l'Arménie, dont les différentes contrées ne tardèrent point à succomber les unes après les autres.

Au commencement du douzième siècle, les Turcs-Seldschoukides conquièrent la Grande-Arménie, que les Grecs étaient impuissants à protéger, tandis que, d'un autre côté, les Géorgiens, sous la conduite de leur tsar David II, lui prêtèrent, en 1124, un appui efficace que le succès vint couronner. Une grande partie de l'Arménie passa alternativement dans les mains géorgiennes et turques, jusqu'à ce qu'enfin les Mongols, dans le cours de leurs expéditions pendant les années 1232 à 1239, soulevèrent aussi l'Arménie et la dévastèrent. C'est à partir de cette époque qu'elle perdit définitivement et pour toujours son indépendance politique, et on la vit plus tard tomber au pouvoir de la Perse et de la Turquie. Enfin, en 1828, elle fut en partie conquise par la Russie.

Après la décadence des Bagratides (1080), une partie des Arméniens continua à mener en Cilicie une existence politiquement indépendante jusqu'au moment où cet Etat, qui était allié aux croisés, eut été lui-même entièrement subjugué par les Mamelouks en 1375. Le dernier roi de Cilicie, Léon VI, mourut à Paris en 1393.

Arrêtons-nous un instant sur le séjour des Arméniens en Cilicie; car par leur contact avec Constantinople et leurs relations politiques avec l'Occident, ils paraissent quelque temps avec intérêt dans les annales historiques. Le savant Langlois a fait tout récemment de cette appartenance le sujet de curieuses recherches dont nous dirons ici quelques mots.

Les contrées traversées par la chaîne du Taurus, et particulièrement la Cilicie, offrent ce phénomène remarquable qu'à toutes les époques de l'histoire elles ont été le point de jonction des deux éléments asiatique et européen. La Cilicie ayant été le pays où la race persane s'était rencontrée avec les colons venus de la Grèce, et où plus tard devait



Designé d'après nature par F. Tschel.

Imp. Lenoire et Paris.

Leit par J. Lorenz.

КУРДЪ.
(Kourde.)

АРМЯНИНЪ.
(Arménien.)

s'opérer la fusion de ces deux éléments et, par suite, le mélange des idées, des coutumes, des religions et des idiomes, on ne sera pas surpris de voir que ce pays offre plus que tout autre de bizarres singularités historiques qu'on rencontre, pour ainsi dire, à chaque page de ses annales. Là où s'était accomplie, dans les temps historiques, la réunion des deux races asiatique et hellénique; là où les mythes des deux peuples s'étaient associés dans une même croyance, on voit, beaucoup plus tard, à l'époque des croisades, la race arménienne venir se mêler à l'élément européen représenté par les Grecs byzantins et les guerriers franks. De même que les Pélagés, arrivés les premiers sur cette côte qui descend par une pente successive des sommets du Taurus, se trouvèrent bientôt en présence des dieux et des héros venus de l'Asie centrale par les défilés des montagnes, et s'associerent à des colons partis de l'Occident, de même aussi les Arméniens, débouchant par bandes compactes dans les plaines de la Cilicie, vinrent camper au pied des châteaux et aux portes des villes occupés par les Grecs, où bientôt ils furent rejoints par les armées frankes qui accouraient en Syrie pour arracher des mains des infidèles le tombeau du Christ. Il est d'un fort grand intérêt de voir comment la féodalité importée par les Franks en Orient vint se placer vis-à-vis du système que les Arméniens avaient implanté dans ce pays au cours de leur conquête; comment enfin ces deux ordres d'idées, en apparence si différents, finirent par s'amalgamer, par former le système mixte qui prévalut dans les montagnes et les plaines de la Cilicie pendant toute la durée de la dynastie des Roupenis et des Lusignan.

Déjà vers l'année 300, sous le règne du roi Tiridate, saint Grégoire avait introduit le christianisme en Arménie. Quelque salutaires qu'en aient été les effets sur les individus et sur les mœurs, la vérité oblige à reconnaître que l'influence du christianisme sur les destinées de la nation en général fut loin d'être satisfaisante; car il la dépeupla complètement de son génie guerrier et la conduisit insensiblement à sa ruine politique.

Un nouvel alphabet fut inventé en 406 pour la traduction de la Bible, ordonnée par le patriarche Isak; pour parler plus exactement, l'ancien alphabet fut perfectionné et augmenté de sept caractères. Les Sassanides persécutèrent les Arméniens chrétiens, qui ne prirent aucune part au quatrième concile général de l'an 451, et cette persécution fut cause qu'ils se séparèrent de l'Eglise commune à laquelle ils s'étaient réunis dans les trois premiers conciles. Un bruit généralement répandu portait que ce concile, en complet désaccord avec celui d'Éphèse (431), avait adopté la doctrine nestorienne et l'avait approuvée. Ces fausses rumeurs acquirent encore plus de vraisemblance par suite des explications arbitraires que donnèrent à Constantinople Anastase et Zéno et par les efforts maladroits qu'ils firent pour mettre un terme aux divisions de l'Eglise. A une époque où ils jouirent en Perse d'une plus grande indépendance, les Arméniens convoquèrent, en 491, un concile national, repoussèrent l'autorité du concile de Chalcedon (Chalcédoine), se détachèrent solennellement de l'Eglise grecque et formèrent, depuis lors, une Eglise à part. Les principaux dogmes de cette Eglise sont que le Christ n'est que d'une seule essence; que le Saint-Esprit n'est que le Père; que les tourments des pécheurs dans l'autre monde ne seront pas éternels, etc. Le baptême et la confirmation sont réunis chez les Arméniens, et l'accomplissement de cette cérémonie donne lieu à des pratiques fort singulières. Pour le sacrement de l'eucharistie, ils se servent de vin pur et de pain levé que l'on trempe dans le vin et que l'on fait passer aux assistants. La séparation des deux Eglises grecque et arménienne continua à subsister, principalement à cause de la haine nationale que se portaient les deux partis et de leur division politique. L'Eglise arménienne se fixa exclusivement dans les contrées de l'Arménie, et, contrairement aux Géorgiens leurs voisins, qui, depuis qu'ils s'étaient soumis à la loi de l'Évangile, avaient lanni de leur mémoire toutes les coutumes primitives de leur ancien culte, les Arméniens conservèrent divers éléments de leur antique religion, dont plusieurs traces sont encore sensibles aujourd'hui.

Les patriarches, qui prirent le nom de catholiques, exacte définition de leur sacerdoce, ne voyaient de christianisme véritable que dans leur seule communion, et tenaient d'autant plus à leur indépendance spirituelle que la liberté politique leur avait été ravie. Ils apportèrent d'ailleurs beaucoup de soin aux progrès de l'instruction et des lumières.

La chronologie des Arméniens commence à l'année 551 après J.-C.; en outre, ils font remonter leur calcul à l'époque où le Sauveur revint de l'Égypte, ce qui fait une différence de quatre ans entre leur chronologie et celles des autres chrétiens.

Au déclin de la domination persane, les persécutions contre les chrétiens se ralentirent en Arménie; mais la souveraineté des Arabes leur occasionna, depuis l'année 649, de nouvelles calamités et une seconde persécution. La domination des Bagratides vint ramèner, extérieurement du moins, le calme à l'Eglise arménienne; mais elle commença à souffrir d'autant plus de ses divisions intestines. Il y eut même, à une certaine époque, quatre patriarches à la fois. Lorsque après mille ans d'intervalle (de 454 à 1441) le haut clergé de l'Arménie reporta le siège principal de l'Eglise dans la mère patrie, celle-ci offrait le triste tableau de la destruction et de la ruine, et la paix de l'Eglise elle-même était profondément troublée. Sous la domination turque, l'influence étrangère agit concurremment avec celle du catholicisme romain, qui s'était déjà fait sentir précédemment. Les croisades d'un côté, de l'autre la translation de la résidence patriarcale dans une contrée plus occidentale et plus rapprochée de l'influence de l'Eglise romaine, accrurent considérablement l'ascendant du catholicisme et amenèrent enfin, en 1307, la réunion solennelle de l'Eglise arménienne à l'Eglise romaine, ce qui n'eut pas lieu toutefois sans une vive opposition de la part d'une grande partie du peuple; mais cette réunion trouva un puissant appui dans le concours des missionnaires et des patriarches apostats. Ces divisions religieuses devinrent même plus tard la cause de quelques actes de violence qui eurent lieu à Constantinople. De la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. De nouvelles dissensions s'étant élevées dans les années 1828 et 1829, tous les Arméniens catholiques furent expulsés de Constantinople. La période la plus néfaste pour l'Eglise arménienne en général, et spécialement pour son siège principal au couvent d'Etchmiadine, dans l'Arménie russe actuelle, fut celle qui dura presque sans interruption depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième. En 1593, les choses allèrent même si loin qu'on vit deux catholiques siéger en même temps, et que leurs discussions prirent un caractère vraiment déplorable. Une nouvelle ère se leva pour l'Arménie et son Eglise au commencement du dix-huitième siècle, lorsque l'invasion victorieuse de l'armée russe retentit jusqu'en Transcaucasie. L'Eglise arménienne se mit alors sous la protection de l'empire russe, et en 1828 la Petite-Arménie ainsi que l'Arménie centrale, avec Etchmiadine et d'innombrables reliques de la plus haute antiquité, tombèrent au pouvoir de la Russie.

Avant cette époque, beaucoup d'évêques, d'archevêques, de métropolitains et même de patriarches, dont le plus grand nombre portaient les titres d'éparchies qui n'existaient plus depuis longtemps, se trouvaient subordonnés au patriarche catholique d'Etchmiadine; mais à partir de 1830, dix-huit éparchies, réparties en vingt-six vicariats, ont été placées sous l'autorité du patriarche arménien-géorgien de Constantinople.

En Russie, l'Eglise arménienne-géorgienne se subdivise actuellement en six éparchies : Nachitchevan et Bessarabie, Astrakhan, Tiflis, Erivan, Karabagh et Chemakha; cinq sont gouvernées par des archevêques; la sixième relève directement du patriarche catholique lui-même.

L'Eglise arménienne-géorgienne en Russie compte, avec environ 400,000 adeptes, 1,000 églises, un petit nombre de moines et de nonnes et au-delà de 2,000 prêtres. Le nombre des catholiques arméniens venus de la Perse, qui ne se nomment plus Arméniens mais seulement catholiques, et que l'on appelle Franks, ne se monte guère qu'à environ 3,000. La secte des nestoriens ne s'élève pas à plus de 1,000 individus, parmi lesquels règne encore la bigamie et où la langue syrienne est en usage pour le culte divin et l'écriture des livres sacrés.

Les Arméniens, dont le nombre total s'élève à environ 2 millions d'âmes, ne vivent nulle part en masse compacte; partout des nationalités étrangères (kourdes, turques ou tatares) se sont groupées parmi eux ou eux-mêmes se sont établis au milieu d'autres peuples tels que les Géorgiens, les Tatars, les Russes, etc. Les 400,000 Arméniens qui habitent l'empire russe résident pour la plupart dans la Transcaucasie. On en compte environ 120,000 dans le gouvernement de Bakou, 100,000 à Erivan, 75,000 à Tiflis, 40,000 à Koutais, 15,000 à Stavropol; dans les provinces du Daghestan, Térék et Kouban, 15,000. Outre ces 365,000

Arméniens disséminés dans les différentes contrées caucasiennes, il y en a 35,000 dans la Russie d'Europe, dont 19,000 dans le gouvernement d'Ykaterinow, 6,000 à Astrakhan, 4,000 en Tauride, 3,000 à Kher-son, 2,000 en Bessarabie; quelques centaines seulement à Pétersbourg, en Podolie et à Moscou.

Les Arméniens du Caucase, et spécialement ceux de la Transcaucasie, peuvent être divisés en deux classes, les indigènes et les immigrés. Il ne reste vraisemblablement que peu de traces des premiers (la plupart encore sur le territoire turc), qui de gré ou de force ont émigré vers d'autres régions; en sorte que tous les Arméniens actuels de la Transcaucasie peuvent être considérés plus ou moins comme appartenant à une immigration postérieure. On doit d'ailleurs établir une distinction entre les anciens habitants et ceux qui sont tombés, il y a vingt-cinq ans, au pouvoir de la Russie ou qui sont allés depuis s'établir dans cette contrée, car ils offrent des différences ethnographiques très-notables. Les Arméniens de la Géorgie appartiennent à la Russie depuis 1801, ainsi que le pays; ceux du gouvernement de Iakou, depuis 1828, et ceux qui habitent l'arrondissement d'Akhalsikh, dans le gouvernement de Koutais, depuis l'année 1829.

Les anciens habitants se rapprochent davantage, quant au caractère et aux mœurs, du type arménien primitif, et diffèrent sous beaucoup de rapports de ceux de leurs compatriotes qui habitent la Russie d'Europe et vivent disséminés dans le Caucase, où ils exercent la profession de marchands. Si la civilisation des premiers est un peu en retard, ils sont, sous le rapport moral, très-supérieurs aux seconds. Le tableau de la simplicité des mœurs, de l'honnêteté, de la fidélité, que nous offrent les anciens Arméniens, ne peut guère s'appliquer à ces marchands dispersés de côté et d'autre pour les affaires de leur commerce; mais l'on remarque bientôt que les traits disparates qui causent cette dissemblance ont été empruntés aux Persans, dont le contact paraît avoir corrompu les Arméniens. L'Arménien vivant dans son pays natal, le simple agriculteur, qui suce avec le lait maternel l'amour de la patrie et les belles traditions d'un passé plus heureux, diffère sans doute beaucoup de celui dont les ayeux ont depuis longtemps quitté leur patrie, et qui lui-même n'en connaît que le nom.

Les émigrants arméniens de la Turquie ont emprunté au caractère turc beaucoup de son flegme et de son indolence; ils sont toutefois plus lourds et plus maladroits dans leurs gestes et leur langage, mais, en revanche, plus francs et moins flatteurs. Ils se livrent aux travaux de l'agriculture et aux soins du bétail avec plus de goût qu'au commerce et aux professions manuelles.

Les Arméniens d'Akhalsikh se distinguent surtout par leur honnêteté, leur amour du travail, leur simplicité de mœurs et leur profonde piété.

Contrairement à ces deux catégories, les immigrés de la Perse sont plus rusés, plus souples, plus adroits et plus propres au commerce et à l'exercice des divers métiers.

Les Arméniens perdirent, en général, par suite de la longue durée du joug turc ou persan, beaucoup de leur individualité sous le rapport du caractère et des mœurs. Obligés de subir le joug d'un pouvoir oppresser et de plier moralement sous l'ascendant d'un plus fort, ils se virent réduits à ne plus s'occuper exclusivement que de leurs intérêts matériels. Vastards, pleins d'amour-propre, recherchant les honneurs et les distinctions, les Arméniens, qui appliquent plus volontiers leurs facultés intellectuelles aux paisibles travaux et à la littérature, peuvent néanmoins revendiquer aussi des individualités remarquables parmi les plus valeureux chefs de l'armée russe.

Au nombre des nouveaux immigrés, c'est-à-dire de ceux qui vinrent s'établir dans la Transcaucasie aussitôt après la prise de possession de cette partie de l'Arménie par les Russes en 1828, il faut citer 36,000 habitants de la province persane d'Aderbaïdjan, et 22,000 des provinces turques voisines, dont la plus grande partie comptait parmi les habitants primitifs.

La rapide description que nous allons donner des Arméniens se rapporte principalement aux habitants de l'Arménie russe ou du gouvernement d'Erivan; mais elle peut aussi s'appliquer en partie aux contrées voisines. Le territoire de l'Arménie russe comprend dans son étendue cette contrée montagneuse et de formation volcanique qui s'étend depuis l'Araxe jusqu'à l'Ararat, et sur le terrain rocailleux de laquelle se trouve

une mince couche d'humus qui n'est devenue d'une fertilité remarquable qu'au moyen de l'humidité qu'on y entretient continuellement. Sans les innombrables canaux et les autres moyens d'irrigation systématiquement organisés qui servent même à l'irrigation séparée des prairies et des champs, ce pays ne serait qu'un affreux désert tel qu'il est en effet devenu dans les localités plus hautes, où ces utiles créations se sont détériorées par une indolente négligence. La haute antiquité de ces canaux est prouvée de la manière la plus évidente par la prospérité florissante du pays et de ses habitants à une époque qui remonte à plus de deux ou trois mille ans. — En montant successivement les innombrables terrasses qui forment l'Arménie, on peut la diviser en trois parties: l'une montagneuse, l'autre moyenne et rocailleuse, et la troisième formant une plaine, mais plus petite que les deux autres, plus chaude, plus riche et plus peuplée.

Les Arméniens peuvent être rangés au nombre des plus beaux peuples de la terre; leur taille est bien prise et bien proportionnée; plus petits et plus délicats que les Géorgiens, ils sont très-bruns, ont des traits expressifs et fortement accentués, de grands yeux noirs, très-souvent un profil grec, le front un peu bas et la poitrine plate.

D'un caractère doux et calme, poli, modeste et plein de modération, l'Arménien de la Transcaucasie reste fidèle à ses anciens usages et à ses anciennes occupations. Ignorant et inculte, il est doué de capacité, de bon sens, et sous ce rapport il se montre bien supérieur aux Géorgiens et aux Tatars ses voisins. Une bonne mémoire favorise chez lui l'étude des langues étrangères, et lorsqu'il les parle, ce qu'il fait avec facilité, sa prononciation peut seule le faire reconnaître. L'Arménien est un être essentiellement raisonnable, chez lequel le sentiment ne joue qu'un rôle secondaire; c'est pour cette raison que sa littérature, autrefois assez riche, n'offre aujourd'hui aucune production poétique de quelque importance. Avec le génie de la spéculation, avec son adresse et sa ruse, l'Arménien possède encore la faculté remarquable de s'accommoder partout aux circonstances et d'y conformer ses occupations. Dans sa patrie, il se livre à l'agriculture; dans la Russie d'Europe, il est marchand; et dans les provinces qui avoisinent la mer Caspienne, il s'adonne à l'élevage du ver à soie. Il tient fortement à sa nationalité et à sa religion, et contribue avec le plus grand empressement aux frais d'entretien des églises et des monastères. Une sympathie mutuelle et une grande fraternité régissent entre tous les Arméniens. Enrôlés sous les drapeaux, ils se montrent soldats courageux. Les arts et les sciences trouvent chez eux un accueil favorable, et tous s'efforcent, selon leurs moyens, de donner une bonne éducation à leurs enfants. Ceux qui ont été élevés dans les établissements russes se sont fait un nom honorable dans diverses carrières. Ne le cédant à personne pour l'habileté en matière d'industrie, ils sont patients, laborieux, calculateurs et sobres jusqu'à l'excès. La soif du gain jointe à la ruse les entraîne quelquefois à la fraude, et en pareille occasion ils se servent habilement de leur extrême loquacité pour atteindre leur but. Leurs manières sont flatteuses et séduisantes; mais l'attachement qu'ils témoignent ne dure souvent qu'autant que leur intérêt l'exige.

Contrairement aux habitudes des femmes tatares leurs plus proches voisines, les Arméniennes sont paresseuses, indolentes jusqu'à l'immobilité. Les causeries, le rire, les plaisanteries, sont considérées par elles comme autant de péchés. Dans leurs réunions, c'est à peine si l'on entend le plus petit bruit; elles sont assises dans un ordre rigoureusement réglé d'après l'ancienneté de rang ou d'origine du mari, étiquette exigée par la vanité, et leur unique distraction consiste à passer entre leurs doigts les grains d'un chapelet qu'elles remettent respectueusement à la personne à qui elles veulent prouver une estime particulière. Mille petites cérémonies affectées et un peu ridicules ont lieu à cette occasion.

Le costume des Arméniens, surtout celui des hommes, ressemble en général beaucoup à celui des Persans. Quant aux femmes, elles ont, dans ces derniers temps, échangé plus ou moins le costume persan contre celui des Groziniens.

L'architecture des maisons et des fermes affecte des formes originales et très-variées. Les villages sont mal tenus et d'un aspect assez mesquin; ils se composent, pour la plupart, d'une quantité de huttes creusées dans le sol, recouvertes de terre, misérablement garnies à l'intérieur et placées pêle-mêle les unes à côté des autres; c'est ce qui a lieu principalement dans les contrées élevées; car dans les vallées, le grand

nombre de jardins pleins d'ombre et de fraîcheur contribue beaucoup à l'ornement des villages. L'intérieur des habitations ne répond que trop à l'extérieur. La chambre de réception sert en même temps d'écurie, ce qui lui donne en hiver un attrait particulier à cause de la chaleur qu'on y trouve. Les divers membres de la famille habitent des compartiments séparés. Au milieu est placé le foyer, dont la fumée se répand dans la chambre, où les vœux et les moutons ruminent paisiblement à côté des enfants. Quelques poules et des insectes de toute espèce viennent compléter le nombre des être vivants de la petite habitation. Lorsqu'il régné un peu d'aisance dans le ménage, on y aperçoit quelques lits, de la vaisselle de cuivre, des tapis, etc. — Mais dans les environs de Nakhitchevan, la misère est générale.

La famille forme un ensemble presque entièrement privé de tout contact avec le dehors; c'est le simulacre vivant de la nationalité avec l'absence de tout progrès. Nulle part la famille n'a une organisation plus patriarcale, plus vivace, plus forte et plus intime que chez les Arméniens. Malgré la liberté qu'on laisse aux jeunes gens non mariés des deux sexes, liberté maintenue dans les limites de la moralité et des usages nationaux, la jeune fille à marier n'est point, comme chez d'autres peuples de l'Orient, l'objet d'une vente, mais d'une recherche honnête et délicate. A partir du jour de son mariage, la femme ne paraît plus en public; elle reste sévèrement voilée et ne parle qu'à son mari jusqu'à la naissance d'un premier enfant. Ce n'est qu'alors, et au bout de quelques années, qu'elle ose se rapprocher des autres membres de la famille; mais elle ne doit jamais parler à des étrangers. De cette façon, le mari est pour la femme l'unique lien qui la rattache à la société, ce qui rend de fait leurs mariages très-heureux. Une circonstance qui peut contribuer aussi à ce résultat, c'est que tous les membres d'une même famille vivent réunis dans une seule maison qui contient souvent plusieurs générations. Les hommes non mariés ont difficilement accès dans les maisons de leurs voisins, à moins qu'ils ne soient proches parents.

Les Arméniens, opprimés sous un joug de plusieurs siècles, sont généralement sérieux, peu aptes à la musique et n'ont pas de chants nationaux; ils ont adopté la musique bruyante et uniforme, le chant

simple et peu mélodieux de leurs voisins les Tatars et les Persans, ainsi que la danse des Tatars et des peuples vivant dans les montagnes du Caucase. Néanmoins la danse des femmes tatars de la Transcaucasie est beaucoup plus gracieuse et d'un aspect plus agréable. Les hauts talons des chaussures que portent les Arméniennes sont d'ailleurs un obstacle aux mouvements rapides et gracieux de leurs pieds, et leur buste, trop penché en avant, n'a rien non plus de bien séduisant. Elles cherchent conséquemment à faire de l'effet, en dansant, par une certaine adresse et la grâce des mouvements de leurs bras et de leurs mains. Leur danse n'est d'ailleurs pas autre chose qu'un solo exécuté au milieu d'un cercle d'autres danseurs et danseuses. Souvent, pour signaler leur joyeuse humeur, les hommes dansent pendant les repas solennels de fête, et alors ils sautent d'un pied sur l'autre, d'une façon très-comique, en faisant en cercle toutes sortes de contorsions.

Il n'existe pas chez les Arméniens de hiérarchie proprement dite pour les rangs; l'organisation intérieure de leurs communes rurales et des villes, basée sur l'égalité des conditions, diffère essentiellement de celle des Géorgiens féodaux, divisés en plusieurs classes. Il n'existe qu'un petit nombre d'anciennes familles, et la noblesse ne possède que certains droits honorifiques. Cette noblesse se divise en méliks, en alagars héréditaires et en anolis: ces derniers sont ceux qui ont reçu du gouvernement russe des titres de noblesse, par les rangs que donnent les classes hiérarchiques, ou certains ordres de chevalerie.

Il n'y a chez les Arméniens aucune différence notable entre les habitants des villes et ceux des campagnes, ce qui apparaît clairement par la similitude des occupations, par celle des mœurs et de l'existence en général.

La langue arménienne possède beaucoup de racines ariques; cependant, au milieu du groupe des langues iraniennes, c'est celle qui s'éloigne le plus des idiomes ariques en général. L'œuvre, uniforme et peu flexible, elle est désagréable à l'oreille, parce qu'elle renferme de nombreuses consonnances nasales et gutturales, une prononciation monotone et des intonations qui se reproduisent trop souvent; en outre, elle manque d'harmonie et de sonorité.

FRACTIONS DE PEUPLES INDO-EUROPÉENS HABITANT LA RUSSIE.

Nous rangeons sous cette dénomination toutes les populations de l'empire russe, et spécialement de la Russie d'Europe, qui n'y vivent pas par tribus compactes, mais comme détachées de leur patrie d'origine, et qui sont venues peu à peu habiter les contrées qu'elles occupent aujourd'hui, soit avant, soit après la prise de possession de ces pays par les Russes.

Par analogie avec la division des peuples ariques en groupe européen et groupe asiatique, on peut diviser aussi ces peuples en deux groupes du même genre. D'après cette répartition, les Germains (Allemands et Suédois) et les Grecs, en y ajoutant quelques Albanais ou Arnoutes (Arnauts), appartiendraient au premier groupe; les Bohémiens et quelques Indiens, au second.

GERMAINS.

Les peuples germaniques appartiennent aux peuples ariques de l'Europe, de même que les Celtes, les peuples de langue romane ou de race latine, les Lithuaniens, les Grecs et les Albanais. Ils se subdivisent en Allemands (avec les Hollandais), en Scandinaves (Suédois, Norvégiens, Danois),

et en Anglais; mais, sauf une colonie hollandaise de très-peu d'importance, et quelques Anglais, Hollandais et Danois dispersés de côté et d'autre, il n'y a sur le territoire de l'empire russe d'autres peuples appartenant à la race germanique que des Allemands et des Suédois.

ALLEMANDS.

Les Allemands sont le peuple le plus nombreux de la famille germanique, et leur caractère primitif s'est conservé dans toute sa pureté parmi les Saxons et parmi les Hessois, chez lesquels on rencontre encore le plus souvent une haute stature, des cheveux blonds et des yeux bleus. On remarque, dans l'est de l'Allemagne, le mélange du sang slave, et au midi celui du sang celtique et latin. C'est là surtout que les cheveux châtain ou noirs et les yeux gris ou bruns sont plus fréquents; la taille y est moins élevée, l'occiput moins développé et le corps plus replet. Malgré la division politique ou plutôt par une conséquence de cette division, les bonnes mœurs et la civilisation sont plus fortement établies chez les Allemands que partout ailleurs; il règne parmi eux une grande activité physique et intellectuelle, et c'est par là qu'ils sont devenus, surtout pour l'est et le sud-est de l'Europe, un peuple vraiment civilisateur. En compensation de leur peu de pouvoir politique, la vie privée s'est développée chez eux plus sérieuse et plus féconde.

Le peuple allemand, répandu dans presque tout l'univers, est aussi fortement représenté dans l'Empire russe. Le nombre de tous les Allemands qui l'habitent s'élève à plus de 900,000 âmes, dont plus de 600,000 dans la Russie d'Europe; environ 10,000 en Finlande, au Caucase et en Silésie, et 300,000 dans le royaume de Pologne. On peut les diviser en trois catégories assez fortement tranchées : d'abord un Allemands descendants des chevaliers et bourgeois qui conquièrent le pays, où ils furent les maîtres pendant des siècles, et qui habitent la Courlande, la Livonie et l'Esthonie, où ils représentent encore aujourd'hui presque exclusivement la noblesse de province et la bourgeoisie des villes; — viennent ensuite les Allemands qui se sont répandus, depuis un temps déjà assez éloigné, ou plus récemment comme émigrants, dans toute l'étendue de l'Empire russe, spécialement dans les villes; et enfin les Allemands vivant comme colons, en masses plus ou moins considérables et sous une administration particulière, sur des terres qui leur ont été concédées par le gouvernement russe. Dans le district de Brent (en polonais Brze-c) du gouvernement de Grodno, on compte aussi plus de 1,000 colons hollandais, et en Volhynie près de 200.

Le nombre des Allemands des provinces de la Baltique est, en Courlande, d'environ 60,000; en Livonie, 95,000; en Esthonie, 25,000. Il ne peut être actuellement fixé avec exactitude, parce que l'élément allemand, dans les villes, s'est constamment accru de letton et d'esthonien. A la fin du douzième et au commencement du treizième siècle, des conquérants, des missionnaires et des marchands vinrent dans ces contrées, y fondèrent des villes et se répandirent bientôt dans tout le pays, où ils se rendirent maîtres exclusifs et propriétaires de toutes les terres. (Voir le chapitre des Lettons.) Ce pays fut d'abord, depuis l'année 1202, placé sous l'administration d'un ordre séculier de chevalerie; l'Esthonie, soumise à la suzeraineté danoise, tomba sous ce régime en 1346. Depuis la réunion de la Lithuanie à la Pologne, l'ordre commença à s'affaiblir au déclin et au dehors, et s'étant, surtout par suite de la réforme de Luther, divisé politiquement en 1561, il fut définitivement dissous en 1562. C'est à partir de cette époque que les diverses contrées soumises précédemment à l'ordre des chevaliers porte-glaive appartirent à différents Etats étrangers : l'Esthonie à la Suède, la Livonie polonoise (une partie du gouvernement de Vitebsk) à la Russie et bientôt à la Pologne, l'évêché d'Ossele au Danemark, la Livonie et la Courlande à la Pologne; mais la Courlande garda une certaine indépendance. De 1629 à 1721, la Livonie et l'Esthonie étaient sous la domination suédoise; en 1721, l'une et l'autre échurent à la Russie; la Courlande eut le même sort en 1794.

La conquête des provinces de la Baltique assura à la Russie la domination dans la mer Baltique, en fit la première puissance du nord et couronna ses efforts pour devenir un Etat européen. Sous le rapport politique et commercial, la conservation et la prospérité de ces pays est d'une grande importance pour l'Empire russe. L'organisation et l'administration particulières de ces provinces baltiques ont été fort avantageuses pour la Russie et ont efficacement contribué à sa prospérité. Le

caractère tout particulier de l'Allemand, relativement au sentiment du devoir, son activité, son esprit d'ordre et de coopération, le rendent très-propre aux fonctions publiques; tandis que le Russe, malgré de précieuses qualités, est encore en général trop superficiel et trop vif pour bien remplir certains emplois. La noblesse des provinces baltiques montre une prédilection toute particulière pour le service militaire.

Parmi les différentes classes de la nation russe, une lacune se faisait autrefois remarquer d'une manière sensible, et l'on peut dire que, proportionnellement au nombre des individus, elle n'est pas encore entièrement comblée aujourd'hui : nous voulons parler de l'absence des classes moyenne et intermédiaire de la société telle qu'elle est constituée dans l'Occident de l'Europe. Entre une aristocratie très-éclairée, riche et puissante, et une petite noblesse pauvre, sans culture et souvent de mœurs rudes, il manquait et manque encore en partie une classe intermédiaire, une noblesse de campagne, civilisée et en dehors du service de l'Etat; les germes d'une bourgeoisie intelligente et ayant une influence morale ne commencent véritablement à se développer que de nos jours. La Russie a donc besoin des Allemands des provinces de la Baltique, qui possèdent à la fois une noblesse nombreuse et éclairée, quoique en général peu favorisée des dons de la fortune, et une bourgeoisie assez nombreuse aussi et très-civilisée.

Les émigrés allemands qui, dès le temps du tsar Ivan III et surtout depuis Ivan IV, furent appelés dans le pays ou y vinrent spontanément, se trouvent presque exclusivement répandus dans les villes, où ils exercent le métier d'artisans ou les professions d'artistes, de pharmaciens, de médecins, de négociants, de maîtres de langue, professeurs, etc. Ils forment une classe toute particulière parmi les Allemands de la Russie. Tout en conservant les usages et la langue de la patrie, ces nouveaux venus savent s'approprier assez promptement ce qu'il y a de beau et de bon dans l'existence large et hospitalière du Russe, si opposée sous beaucoup de rapports à l'existence souvent mesquine et égoïste de l'Européen de l'Occident. A force de travail, de talent et de persévérance, beaucoup d'entre eux réussissent comme artisans à économiser un petit capital, à acquérir dans le haut commerce une fortune, ou à se faire, comme employés, savants, officiers, etc., une position honorable et indépendante. Les enfants de ces émigrés, nés dans la nouvelle patrie, se distinguent très-souvent de leurs parents d'une façon assez remarquable. La patrie allemande primitive n'a plus guère d'intérêt pour cette seconde génération et n'en saurait avoir : ils sont Russes par la patrie, mais ils ne le sont ni par la religion, ni par les mœurs, ni par leur éducation; et cependant, qu'ils aient ou non conscience de tout ce qu'ils ont conservé d'allemand dans leur individualité, ils tiennent singulièrement à passer pour Russes et affectent de paraître tels par leur langage, leurs manières, etc. Néanmoins personne ne s'y trompe, et les Russes moins que qui que ce soit; car leur sens juste et droit estime plus haut la nationalité et l'individualité allemandes qu'une espèce de bâtardise qui ne repose sur aucune base nationale. Ces générations, qui, une fois écartées de leur nationalité primitive, exagèrent quelquefois cette manie de père en fils, représentent souvent des types bâtards des classes sociales curieuses à étudier. Souvent le père était venu dans le pays avec des habitudes simples et laborieuses, et s'il est assez heureux pour arriver à l'aisance ou aux dignités, il pense à donner à ses enfants une éducation en harmonie avec la situation à laquelle il est parvenu et à leur faciliter l'accès aux rangs, aux titres, aux emplois, pour les faire entrer dans les classes supérieures de la société. Mais les rapports d'autrefois, qui se réfléchent de mille manières dans la famille, se transmettent aussi aux enfants, malgré tous les efforts qu'on fait pour en effacer le souvenir.

Le penchant chez les Allemands à chercher fortune hors de leur pays accroît chaque jour le nombre de leurs émigrés dans la Russie, soit qu'ils y viennent de leur propre mouvement ou qu'ils y soient appelés par ceux de leurs compatriotes qui les ont précédés. Malheureusement, un grand nombre d'entre eux se voient déçus dans les espérances souvent mal fondées et trop vagues qui les avaient amenés dans le pays; mais,



Desse: d'après nature par Lisitzkizovsky.

Impré par JB Kuhn & Kunich

НѢМЦКІЕ КОЛОНИСТЫ.
(СЪ ОКРЕСТНОСТЕЙ С. ПЕТЕРБУРГА.)
Colons allemands.
(Environ de St. Pétersbourg.)

les succès de quelques-uns en attirant plus que les revers des autres n'en décourageant.

La troisième catégorie des Allemands est celle des colons, qui vivent soit en petit nombre, soit en assez grandes aggrégations, dans des colonies fondées par eux. Placés dans des circonstances favorables, ils sont, pour la plupart, à leur aise. Les générations nées dans la nouvelle patrie ont conservé la langue, la religion et les mœurs de la patrie primitive.

Déjà avant Pierre le Grand, la voie de l'émigration en Russie avait été ouverte aux étrangers, comme nous venons de le dire; du temps même des tsars Ivan III et Ivan IV, le gouvernement attirait en Russie des industriels, des militaires, des savants, et encourageait le talent et les la leurs utiles; mais la première idée de fonder des colonies entièrement composées d'émigrés sortis de l'Occident de l'Europe appartient à l'impératrice Catherine II. Le plan conçu par cette illustre souveraine avait pour but de peupler d'immenses steppes et de les faire cultiver par des gens capables de perfectionner, par leur exemple et leurs procédés agricoles, l'économie rurale et domestique des indigènes, et aptes à répandre le goût des travaux manuels, à raviver dans les villes l'industrie et le commerce. La première condition de ces colonies, c'est-à-dire la population et la culture de ces steppes, fut atteinte sur une grande échelle; mais les autres intentions de l'impératrice relativement à l'influence morale qu'il s'agissait d'exercer sur les indigènes ne furent pas remplies, sauf dans quelques contrées, notamment dans les gouvernements de Tauride et de Kherson.

En décembre 1762 parut un manifeste impérial invitant tous les étrangers, à l'exception des juifs, à venir s'installer en Russie, avec promesse de la protection impériale et de faveurs particulières. Ce premier manifeste fut immédiatement suivi d'un second, déterminant très-exactement les avantages, droits et prérogatives dont les émigrants devaient jouir. Ils devaient devenir sujets russes et indiquer d'une manière précise la nature de leur travail; le gouvernement se chargeait alors de leur fournir des moyens d'établissement. Au nombre des droits et privilèges accordés aux étrangers étaient ceux que nous allons énumérer : 1° libre exercice de leur culte, permission de bâtir des églises et d'avoir un clergé spécial pour les desservir; mais il était interdit de faire des prosélytes, sauf parmi les mahométans; 2° affranchissement, pendant trente ans, des impôts et autres charges, pour tous ceux qui consentaient à s'établir par familles ou en colonies entières dans des contrées désertes; cinq ans de remise des mêmes charges à ceux qui s'établiraient comme artisans, etc., dans les provinces de la Baltique, sur les côtes ou à Moscou; dix ans de remise à ceux qui viendraient s'établir dans d'autres villes; 3° les colonies avaient le droit de s'administrer elles-mêmes et d'avoir une organisation communale, en tant que cette organisation serait compatible avec les lois de l'Empire; 4° affranchissement à perpétuité du service militaire. Différentes contrées de la Russie d'Europe et de la Sibirie furent désignées au choix des colons; mais plus tard l'attention se dirigea essentiellement sur la fondation de colonies entre le Don et le Volga. Chaque colonie recevait 30 dessiatines de terrain (3.2 arpents mesure de France ou 4.25 arpents mesure de Prusse) (15 pour les champs, 5 pour les prairies, 5 pour le jardinage et 5 pour les bois). On doit remarquer, comme un document qui mérite d'être signalé, l'ordonnance d'après laquelle les biens immeubles passaient au fils cadet, tandis que les biens meubles étaient répartis selon le bon plaisir du père. À défaut de testament, tous les fils héritaient d'une part égale; la mère, ainsi que les filles, recevaient ensemble un quart de l'héritage.

Outre les colonies de Saratov — dont celle de Sarepta, la plus connue, située sur le Volga, à 27 verstes en aval de Tsaritsine, a été dotée de privilèges tout à fait exceptionnels, — les colonies suivantes furent encore fondées sous le règne de l'impératrice Catherine II : dans les provinces de la Baltique et dans les gouvernements de Tchernigov (1766), de Voronège et de Pétersbourg (1767); dans la Nouvelle-Russie, dans le gouvernement d'Yékaterinoslav, habité principalement par des mennonites venus de la Prusse, et qui se distinguent par leur industrie, leur amour du travail et leur moralité. De 1788 à 1794, ces mennonites furent organisés en sept colonies situées en aval des cataractes du Dniepr, près de Khoritz, centre des anciens Zaporoignes, et chaque famille reçut 65 dessiatines de terrain; la huitième colonie fut établie à

Yékaterinoslav; elle fut peuplée aussi de Souabes, de Suédois prisonniers et d'émigrés de Dago.

Sous les règnes suivants, les immigrations d'étrangers continuèrent et durèrent jusqu'à nos jours. Les nouveaux venus s'établirent pour la plupart dans la Russie méridionale, le long des côtes et dans les ports de mer; Odessa et Théodosie formaient les deux centres de leurs établissements. Les mennonites obtinrent la permission de se fixer sur la Molochna, gouvernement de Tauride, dans le voisinage immédiat des Nogais. Ils usent encore aujourd'hui de cette permission. Sous Alexandre I^{er}, de nombreux Allemands mêlés aux émigrés de nations étrangères (Bulgars, juifs, Bohémiens) vinrent dans les contrées du Dniepr et à Odessa, en Tauride et en Bessarabie, ces derniers arrivés de la Pologne. En 1817 et 1818, des Wurtembergeois vinrent en Géorgie; de 1821 à 1823, beaucoup d'Allemands se rendirent en Bessarabie, etc.

On trouve aujourd'hui des colonies allemandes dans les districts de Pétersbourg, de Tsarskoï-Selo, d'Oranienbaum et d'Yambourg, du gouvernement de Pétersbourg, dont la population s'élève en totalité à 4,000 âmes; en Livonie, une colonie dans le district de Vendau; à Tchernigov, dans le district de Królvetz, deux colonies de 400 âmes; dans le gouvernement de Voronège, district d'Ostrogójak, une colonie de 1,000 individus; dans celui de Saratov, 110,000, répandus dans beaucoup de districts; dans celui de Samara, 80,000; dans celui d'Yékaterinoslav, 20,000, dispersés aussi dans plusieurs districts; dans celui de Kherson, 50,000; dans celui de Tauride, 27,000; en Bessarabie, 22,000; dans le gouvernement d'Orenbourg, 1,500; de Stavropol 1,000; en Cracovie, 3,000; au pays des Kozaks du Kouban, une petite colonie; et enfin dans la Pologne septentrionale. La plupart des colonies en général, abstraction faite de leur nationalité, se trouvent en Bessarabie. C'est dans le gouvernement de Tauride qu'on élève le plus de bétail et d'abeilles. L'économie rurale est dans un état très-florissant dans les gouvernements de Saratov, de Samara et chez les mennonites des gouvernements de Tauride et d'Yékaterinoslav. La culture du sol y est surtout l'objet de soins intelligents et les moissons y sont très-abondantes. Les colons de la Russie méridionale emploient généralement la charrue mecklembourgeoise. Près de la moitié de la population est apte au travail. La quantité d'enfants qui fréquentent les écoles est vraiment remarquable, et sous ce rapport les colons allemands se distinguent très-avantageusement de tous leurs voisins. La rétribution qu'ils payent pour l'école, dans les gouvernements de Bessarabie, de Kherson et de Tauride, est d'environ 1 r. 50 c. par an pour chaque enfant, ou 20 copecks environ par colon. Une maison habitée par huit personnes envoie en moyenne un enfant à l'école.

La plus grande partie des colons sont originaires de l'Allemagne méridionale, du Wurtemberg et du grand-duché de Bade, ainsi que de la Bavière, de la Hesse, de la Saxe et du Brunswick; la Prusse a fourni aussi son contingent dans une assez grande proportion; les émigrés de ce pays appartaient surtout à la province des bords de la Vistule.

De même que dans l'Amérique septentrionale, les noms des villes de l'ancienne patrie ont été attribués aux contrées habitées par les jeunes colons. L'administration intérieure des colonies allemandes est parfaitement organisée sur les bases de ce qu'on nomme en Angleterre le self-government. Les colons jouissaient et jouissent encore de grands privilèges. Indépendamment des terres qui leur sont allouées, toute nouvelle colonie obtient dix ans d'exemption de toutes taxes; les impôts sont généralement fort modérés, et les charges au profit de la couronne et de l'administration sont également peu importantes.

Les colonies allemandes se distinguent, par leur seul aspect, de tous les autres lieux habités de la contrée où elles sont établies. Les villages sont entourés de clôtures, quoique chaque maison soit suffisamment séparée de la maison voisine; la plupart des bâtiments ont conservé la forme extérieure des constructions de la mère patrie. Il en est de même des ustensils et du costume. Cependant le colon s'est assez généralement habitué à la peïsse de mouton russe, que la rigueur du climat rend indispensable. Les aliments, les boissons, et en général le genre de vie, sont en grande partie russes, et il n'était guère possible qu'il en fût autrement. Le dialecte primitif se reconnaît dans le langage, mais les mots et les tournures de phrases russes s'y trouvent en abondance. La majorité des colons vit dans l'aisance, plusieurs même peuvent être considérés comme riches. On cite, par exemple, le colon Frédéric Fein,

dans le gouvernement de Tauride, originaire de Chemnitz en Saxe, qui possède une fortune colossale et tout à fait princière : ses possessions territoriales sont plus étendues que celles de bien des duchés, et l'on peut voir paître dans ses biens jusqu'à 300,000 moutons de race supérieure.

Les colons ont le grand et inappréciable mérite d'avoir les premiers importés dans la Russie méridionale les principes d'une bonne agriculture. Avant eux, la culture des céréales était complètement négligée; on se bornait à profiter du produit direct des steppes : c'est-à-dire qu'on ne s'occupait guère que de l'élevé du bétail, qui ne donnait que peu de bénéfice, sans songer à exploiter un sol fertile. Les colons appliquèrent avec juste raison toutes leurs forces à la culture du terrain, tandis que simultanément l'industrie des métiers se développait en pleine prospérité dans les villages des colonies et surtout dans celles des mennonites, sur la Molotchnaia.

L'influence morale que les colons ont eue sur leurs voisins n'est appréciable, jusqu'à ce moment, que dans les gouvernements d'Yékaterineslav, de Bessarabie, de Kherson, et de Tauride. Les ustensiles allemands tels que chariots, charrues, etc., commencèrent d'abord à se propager, puis

les métiers allemands s'implantèrent dans le pays et y prirent racine. En général, la plupart des bons artisans qui se trouvent en Russie sont Allemands. La Russie méridionale doit aux colons des idées justes sur les forces productives du sol et sur l'application qu'il convient d'en faire; ce sont eux qui donnèrent les premiers l'exemple de la restriction de l'élevé du bétail, qui avait lieu dans de trop grandes proportions; au lieu de s'occuper presque exclusivement des chevaux et des bœufs, ils encouragèrent et étendirent la propagation des moutons, beaucoup plus productive.

Les colonies en Russie forment une division à part dans l'administration de l'Etat; elles sont placées immédiatement sous la direction du ministère des domaines de l'Empire et fonctionnent au moyen de deux comités, dont l'un, pour la Nouvelle-Russie à son siège à Odessa; l'autre, pour les colonies sur le Volga, la mer Caspienne et le Caucase, réside à Saratov. L'administration coloniale se subdivise en un certain nombre de degrés hiérarchiques, savoir le gouvernement, le district, l'arrondissement et la commune. Les communes forment ensuite des cercles administratifs particuliers. Le plus grand cercle est celui de la Molotchnaia; il renferme 76 colonies.

SUÉDOIS.

Les Suédois représentent en général le type du caractère physique et moral des Allemands, spécialement de ceux de l'Allemagne septentrionale. Les historiens ne sont pas d'accord sur la direction précise de leur immigration dans la presqu'île scandinave; toutefois, certaines probabilités font croire qu'ils vinrent en Suède par la Finlande, en partant des contrées centrales de la Russie d'Europe actuelle.

Les principaux dialectes de la langue suédoise sont le dialecte uplandais, auquel se distingue par quelques différences l'idiome parlé à Rossaghen; le dalscarlien; le gotique de l'est et de l'ouest et le gotlandais; le dialecte de Scönonen. Il faut y ajouter celui de Nyland en Finlande, et les dialectes suédois de l'Esthonia, avec des différences remarquables, mais qui n'ont cependant comme lui le plus de rapports avec le dialecte gotique. La population suédoise dans l'empire russe s'élève à 200,000 âmes; c'est surtout dans les contrées riveraines de la Finlande qu'ils sont le plus nombreux : on y en compte environ 185,000, parlant trois dialectes distincts, dont l'un a assez d'analogie avec l'ancien idiome du nord. Ils occupent les côtes et les îles voisines des deux grands golfes de la mer Baltique; leur limite la plus orientale est le village de Heinolakti, dans la paroisse de Pyttis. Dans certains endroits, la population suédoise parle indistinctement le suédois aussi bien que le finnois, en sorte que le chiffre total des vrais Suédois ne peut être fixé qu'approximativement. Il y a en outre des Suédois qui vivent dans le gouvernement de Pétersbourg, au nombre de 8,000; en Esthonia, moins de 6,000; en Livonie, sur l'île Rouan, 400, et dans le gouvernement de Kherson, près de Bérisslav, 300. Ces derniers sont venus de l'Esthonia.

Bien que peut-être une partie des Suédois riverains des golfes de Botnie et de Finlande, et de ceux qui habitent les îles situées sur ces golfes, puissent être considérés comme étalisés de longue date dans ces lieux, après avoir été repoussés vers la mer par des tribus finnoises, la majeure partie des Suédois, et particulièrement ceux de la Finlande, se composent des émigrants venus plus tard de la Suède, qui dirigea seule, pendant près d'un millier d'années, les affaires politiques, religieuses, intellectuelles, morales et matérielles de la Finlande. Aujourd'hui même encore, l'organisation des villes et des villages, l'instruction que les Finnois en Finlande ont acquise, et les pratiques adoptées pour la culture des champs, sont venues de la Suède. Tandis que de nombreux Finnois éclairés travaillent à relever la dignité morale, l'intelligence et le bien-être de leurs compatriotes, ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'ils doivent leurs propres lumières à leur origine suédoise, à la civilisation scandinave, en un mot à l'élément suédois. Toute la noblesse de la Finlande, à l'exception de quelques familles allemandes ou finnoises anoblies plus tard, est de fait purément suédoise, et la langue des classes supérieures est aussi le suédois.

Les Suédois de la Finlande sont, par leur extérieur, leur costume et

leurs habitations, tout à fait semblables à ceux de l'intérieur de la Suède même. Ils sont blonds et bien faits; les femmes surtout sont sveltes, agiles, vigoureuses et belles. C'est probablement par suite d'une fusion antérieure avec la race des Lapons que l'on trouve dans la Botnie orientale beaucoup de visages sombres, des constitutions vigoureuses, des chevelures flottantes, épaisses et incultes. Les Suédois qui se trouvent dans ces contrées sont excessivement laborieux : l'élevé du bétail, la chasse, la pêche et la navigation constituent leurs principales occupations; il faut y ajouter l'agriculture, un peu plus négligée dans le nord. Les petits chevaux suédois de couleur rousse (en russe chredki), patients, infatigables et pleins d'ardeur, sont répandus dans toute la Finlande et très-recherchés des Russes.

Les maisons des Suédois, principalement sur la côte méridionale de la Finlande, sont construites en bois, mais ordinairement posées sur un soubassement de granit de trois pieds d'élevation, formant presque une seule et même masse avec le sol granitique dont toute la Finlande est formée. Ces maisons ont un toit plat en planches ou en jonc, et les sculptures extérieures de ce toit ainsi que celles des fenêtres leur donnent quelque ressemblance avec les maisons suisses. Sous un petit auvent, un escalier garni d'une balustrade artistement sculptée conduit par quelques marches à l'étage supérieur, où se trouve un petit vestibule aboutissant à une plus grande pièce formant tout à la fois cuisine et chambre d'habitation, et meublée seulement de quelques chaises et de tables en bois; cette pièce est attenante à la chambre de réception; celle-ci est ordinairement tapissée de papier aux couleurs élatantes et garnie d'un poêle en faïence baroloise, d'un miroir, de quelques tables bien luisantes, d'une commode, de chaises, etc. La vie est toute patriarcale; les habitants vivent ensemble par grandes familles, non dans des villages, mais dans des enclos séparés. Parmi ces campagnards, une ligne de démarcation est sévèrement tracée entre les paysans proprement dits, espèce de fermiers, et les manouvriers, les valets, etc.; elle est très-strictement observée et se transmet de famille en famille.

Les Suédois du gouvernement de Pétersbourg sont presque exclusivement des bourgeois, des marchands ou des employés des administrations de la capitale même. Les Suédois de l'Esthonia (Elhofalké, c'est-à-dire insulaires) habitent les petites îles qui dépendent de cette contrée et quelques localités de la terre ferme, où ils se fontent de plus en plus dans la population esthoniennne. Nous regrettons que le but de cet ouvrage et l'espace dont nous pouvons disposer ne nous permettent pas de reproduire ici des détails circonstanciés et très-intéressants que nous trouvons sur ces Suédois dans l'excellent livre du savant M. Russwurm d'Uppsala, intitulé Elhofalké. Contentons-nous d'en citer quelques fragments :

« Sur les îles voisines et les côtes occidentales de l'Esthonia, si riches en baies profondes, et sur celles d'une partie de la Livonie, vivent,



Designé d'après les originaux de M. Rossvum par Vialé.

Lith. par Wijnckelmann et fils à Berlin.

СТЭИДИС.
des îles de l'Esthonie

(Rogöe.)

ИПВЕАНЫ.
на островахъ Эстляндіи.
(Vorms.)



Dess. d'après nature par Vialé

Imp. par J.B. Kuhn & Meris.

ГРЕКЪ И АРНАУТЪ.
Grec et Arnaute.

depuis une époque antérieure à l'histoire de ce pays, des Suédois dont le nombre diminue d'année en année et qui, peu connus et peu étudiés, se distinguent néanmoins par beaucoup de particularités dans le genre de vie, les mœurs et la langue, des Esthoniens ainsi que de leurs frères de race en Suède et en Finlande. Malgré l'influence absorbante et continuelle d'une nation étrangère (esthonienn) effaçant les mœurs, la tradition et la langue, le Suédois tient cependant fermement, avec l'opiniâtreté qui lui est propre, aux usages de ses ancêtres, et il conserve surtout sa langue comme un joyau précieux, héritage des temps primitifs avant l'invasion des tribus voisines de race étrangère.

« Quand et comment ces Suédois sont-ils venus s'établir en ces lieux, c'est ce qu'on ne peut dire avec certitude. L'idée d'une population germanique refoulée dans ces contrées par des peuples de race finnoise a été récemment émise, et cette opinion, soutenue avec beaucoup de sagacité, se trouve appuyée sur des probabilités historiques. Comme colonies varangues, leur fondation ne remonterait vraisemblablement pas plus haut que Rurik, et pourrait être raisonnablement fixée à une époque postérieure au douzième siècle. A en juger d'après des affinités de langage, l'émigration aurait eu lieu aussi bien de la Suède que de la Finlande.

« Les Suédois des côtes de l'Esthonie, surtout à Roume, Roge et Odinsholm, ont le teint frais et la taille bien prise; ils sont forts, adroits, patients et capables de supporter les périls et les plus rudes travaux. Les Suédois riverains le nomme Eibofolké, c'est-à-dire habitants des îles; les Esthoniens les désignent sous le nom de Toosti-rälvans. L'académicien Kunik s'exprime ainsi à propos de ce peuple: Pour avoir une juste idée de la vivacité d'esprit des anciens Normands et de leur force physique, même en dehors de la presqu'île du nord, et pour se transporter par la pensée au temps où Rurik acquit une autorité si puissante, il faut faire connaissance avec les Suédois des îles. Sous le rapport de l'ethnographie russe, ils méritent une attention particulière.

« Leurs villages sont petits, et cependant on ne voit pas moins de deux ou trois fermes agglomérées sur le même point et habitées par plusieurs familles réunies. Un enclos ou, comme on l'appelle, un ghesindé, consiste en un corps de logis avec tous les bâtiments ruraux qui en dépendent. Tous les domaines des paysans suédois sont des majorats inaliénables; le fils aîné ou l'un des autres enfants prend l'enclos à sa charge, avec obligation de payer une indemnité à ses frères et sœurs. Les valets et les servantes auxquels le ménage est confié sont loués à l'année. Il y a aussi, dans les villages, des gens qui, légalement, ne peuvent posséder des terres; il arrive alors souvent qu'ils afferment un

petit terrain pour lequel ils payent à la commune ou à la cour du seigneur une petite redevance; mais la plupart ne vivent que du salaire de leurs travaux journaliers. Les paysans affectent un grand dédain pour ces pauvres gens, et les nomment *laukeri*, *lausmann*; les Suédois, en Finlande, les appellent *terper*, *torparé*, *tryklar*.

« Les principales occupations des Suédois des îles sont l'agriculture, l'élevage du bétail, la chasse au morse et la pêche. Ils se livrent aussi à la construction des vaisseaux, au négoce et à la navigation. Ils fabriquent eux-mêmes leurs ustensiles de ménage. En l'absence du mari, la femme exécute seule tous les travaux des champs. Leur nourriture consiste en pain, gruau, poissons salés, pommes de terre, laitage et quelquefois un peu de viande. Leur boisson habituelle est l'eau, le lait aigre et une bière assez faible. L'ancien costume national a déjà subi des modifications. Les hommes de Nargé, d'Odinsholm, et quelques-uns aussi de Roge, ont adopté le costume des pêcheurs suédois, qui consiste en un feutre noir ou blanc, une jaquette bleue ou un habit de même couleur, des pantalons bleus et des bottes. Les femmes de Nargé sont vêtues à l'allemande; le costume esthonienn est en grande faveur chez elles, on le reconnaît surtout à leur goût prononcé pour les bonnets et les jupes rayées. Les personnes du sexe féminin sont très-sociales et se réunissent le soir pour la conversation. Elles aiment aussi beaucoup la danse, à laquelle elles se livrent avec grâce et souplesse. Parmi leurs instruments de musique, la cornemuse domine. Sauf quelques rares exceptions, le chant de ces Suédois a disparu avec les anciennes chansons nationales. Le caractère des Suédois des îles ne s'est pas développé de la même manière dans toutes les localités; car tandis que le vigoureux habitant de Roume est pendant plusieurs siècles consécutifs l'occasion de montrer ouvertement ses défauts aussi bien que ses bonnes qualités, les paysans des côtes de l'Esthonie sont tombés, par suite de leur dépendance vis-à-vis des propriétaires, dans une morne indifférence, et le manque d'énergie joint à la fainéantise n'ont laissé subsister un peu d'activité dans leur esprit que pour leur inspirer une opiniâtre irritabilité. La réflexion et l'honnêteté sont, chez eux, des qualités qu'il faut mettre au premier rang. Malgré la vigilance des pasteurs et les efforts de leur zèle persévérant contre la superstition, elle fait encore malheureusement beaucoup de prosélytes. Les dialectes parlés le long des côtes des provinces de la Baltique, par les Suédois des îles, ont tous la plus grande analogie entre eux; il faut toutefois distinguer cinq idiomes principaux, savoir ceux de Roume, de Dago, de Vorms, Nonkkue et Figheland et de Vikhterpal (Roge et Nargé). »

GRECS.

Les Grecs d'aujourd'hui ou Grecs modernes se sont formés d'un faible débris des Grecs anciens et de nombreux éléments itales, thraces et slaves. Quelques-uns les rangent dans le groupe des peuples de race gréco-latine ou gréco-romaine, à laquelle appartiennent les peuples dont la langue a pour éléments principaux le grec et le latin.

Dans la plupart des contrées de la Russie où se trouvent des Grecs, c'est-à-dire surtout dans les gouvernements méridionaux, ils y sont en qualité de marchands et habitants des villes. Ceux qui résident à la campagne se trouvent en majorité dans le gouvernement d'Yékaterinoslav, 33,000; il y en a en Bessarabie, 3,000; à Kherson, 3,500; en Tauride, 5,000. D'anciens Grecs vivaient déjà dans ces pays, avant l'ère chrétienne, en petites colonies qui acquirent rapidement un haut degré de richesse et de civilisation. Présentement les Grecs habitent surtout les côtes méridionales de la Crimée, ce jardin de la Russie d'Europe. Il y a aussi des Grecs dans le gouvernement de Tchernigov (2,000, dont 1,500 à Néjine); en Podolie (200), un petit nombre à Astrakhan, et en Transcaucasie (5,000), où cinquante familles environ, résidant à Akhalkykh, ne parlent plus que le turc et l'arménien. A St-Pétersbourg et à Odessa, les Grecs sont pour la plupart hommes d'affaires et acquièrent rapidement des fortunes considérables par leur adresse, leur habileté et des moyens

particuliers où les règles de la probité sévère ne sont peut-être pas toujours strictement observées.

Dans le midi de la Russie, le costume et les usages petits-russiens ont trouvé beaucoup de faveur; en Tauride et en Bessarabie, le costume grec a été conservé; mais il a complètement disparu dans les villes.

Nous comptons encore (comme appendice) au nombre des Grecs environ 1,000 Arnaoutes ou Albanais en Bessarabie, qui se sont également mélangés avec les autres habitants du pays. En Grèce, en Valachie et en Moldavie, ils sont, pour la plupart, attachés au service des grands seigneurs en qualité de chasseurs ou de trahans. Leur patrie est l'Albanie, où ils représentent les faibles débris de puissantes peuplades sorties de la Thrace. C'est un peuple barbare et guerrier, appelé Arnaoute chez les Turcs, mais se désignant lui-même sous le nom de Chlypétar, c'est-à-dire habitant des rochers. Les Arnaoutes se vendent au premier qui veut les acheter. Leur langage, mêlé de serbe et d'italien contient de nombreux sons sifflants et se divise en deux dialectes principaux, celui des Ghèghes au nord et celui des Toskes au sud de l'Albanie et de l'Épire; ces deux dialectes se subdivisent eux-mêmes en une infinité d'autres, selon les différentes tribus qui les parlent.

ARIENS DES INDES.

INDOIS.

Les Indous appartiennent à la branche indienne des peuples ariques, sont le peuple arique le plus nombreux de l'Asie et opposé, par cette origine, aux habitants primitifs des Indes, les Dravédas ou Dravides. Descendus des sources de l'Oxus, ils se sont emparés, au nord, de la plus grande moitié de la presqu'île occidentale des Indes nommée l'Indoustan, des contrées riveraines du Gange et de l'Indus, et du nord du plateau de Dèkan. Quant au midi du cours supérieur du Kistna et du Godavéry, il est occupé par des peuples dravides ou dravides, habitants primitifs des Indes. Les conquérants étrangers ne réussirent pas à faire disparaître l'ancienne organisation du pays : la division du peuple en castes séparées les unes des autres par une rigoureuse hiérarchie subsiste encore aujourd'hui.

Les Indous sont de taille moyenne, sveltes et délicats ; ils ont la peau mince, jaune, légèrement brunie ; les cheveux lisses, longs et noirs ; les sourcils arqués et les cils fort longs ; les oreilles de grandeur moyenne, bien faites, mais souvent déformées par de longs pendants ; le nez droit et bien pris, la bouche moyenne, le menton rond, les mains et les pieds petits.

Les Indous d'aujourd'hui sont considérés comme un peuple ineffé et doux, absorbé dans la pensée des choses immatérielles et porté à la contemplation, mais aussi comme une nation superstitieuse, scssuelle et efféinée.

Il n'y a dans les contrées de l'empire russe qu'un petit nombre d'individus de la race indoue, à Astrakhan et sur les côtes occidentales de la mer Caspienne, où ils se livrent au commerce. On trouve en outre à Bakou quelques adorateurs du feu, dont la personnalité est particulièrement intéressante. L'aspect de ces feux perpétuels sortant spontanément de la terre offre un coup d'œil vraiment magique, surtout pendant la nuit ; dans le voisinage de ces feux se trouve une sorte de temple ou de convent dans lequel les derniers débris des antiques adorateurs du feu, représentés par quelques vieux Indous desséchés, presque nus, semblables à des fantômes ambulants, pratiquent sur eux-mêmes leurs macérations contre nature et célèbrent leur culte idolâtre, triste et misérable parodie de la doctrine de Tserdoucht.

BOHÉMIENS.

Les opinions émises autrefois sur ce peuple étaient très-variées ; aujourd'hui on considère les Bohémiens (en russe Tsiganes, en allemand Zigeuner) comme étant d'origine indienne ou plutôt arique indienne ; néanmoins, la patrie spéciale, aux Indes, de ce peuple remarquable n'a pas encore pu être exactement et définitivement déterminée : d'une part, parce que son langage a été incroyablement altéré par la vie errante qu'il n'a cessé de mener, et d'autre part, parce que les langues populaires encore en usage dans les Indes ne sont point jusqu'à présent suffisamment connues.

Les Bohémiens sont répandus depuis fort longtemps sur une grande partie de l'Asie occidentale, du nord de l'Afrique et de l'est de l'Europe. En Egypte on en compte trois tribus : les Hécéhis, les Gagars et les Nouris ou Navers. En Palestine et dans la Syrie méridionale, les Bohémiens, qu'on appelle Navers, se nomment eux-mêmes Koukates, Rouméli et Yngani. Il y a aussi des Bohémiens en Perse, où, comme partout ailleurs, ils s'occupent de divers métiers et mènent une existence vagabonde. Quelques-uns fabriquent des selles et s'appellent, pour cette raison, Tsigar. C'est probablement de là, ainsi que de la tribu kourde des Tsinganeh, qui doit être aussi d'origine bohémienne, que proviennent les noms de Tsinghérie, Tsinicali, Tsiganes. Presque tous les Bohémiens ont une langue mystérieuse qu'eux seuls connaissent. Quelques historiens prétendent que les Bohémiens se sont répandus vers l'ouest en partant des contrées de l'Indus. La langue parlée par beaucoup de peuples vivant entre l'Indus et l'Hymalaya a en effet une grande analogie avec celle des Bohémiens. Quelques-uns des tribus errantes se nomment Yat (Yati), ce qui indique une incontestable affinité avec les Yats des Indes. Les Seldhoukes (Seldjoukes) poussaient les tribus errantes de plus en plus vers l'ouest, vers l'Europe, et probablement au commencement du quatorzième siècle ils paraissaient déjà en Thrace et bientôt après en Bohême, d'où leur vient le nom français de Bohémiens. Vers l'est, entre les Indes et la Chine, les Bohémiens et les Yats sont inconnus. Il est probable que ce fut l'invasion de Timour (1408-1409) qui contraignit les Bohémiens à émigrer ; car dès 1417 on les voit en grand nombre apparaître en Allemagne. Depuis plus de quatre cents ans ils ont conservé en Europe les particularités de leur constitution physique et leur teint olivâtre. Les hommes, sveltes et maigres, sont de taille moyenne et souvent élevée ; ils ont les yeux vifs, de longues chevelures noires et

de belles dents. Les femmes ont, pour la plupart, des cheveux noirs et mal soignés, de beaux yeux vifs et foncés ; mais l'expression orientale de la physionomie, qui rappelle le type juif, est généralement saisissante sans être belle.

L'observateur très-exact des mœurs, des habitudes et de l'existence nationale des peuples, Rühl, s'exprime ainsi sur les Bohémiens :

« Dans les degrés primitifs de la civilisation des peuples, la vie de famille est déjà fortement développée, tandis que la vie politique, l'organisation de l'Etat, sommeille encore. L'idée de la liberté et du droit personnel de l'individu dort de même, tandis que le droit de la famille s'est fait jour d'une manière raisonnée.

« Jusqu'à quel point un peuple peut-il se perdre complètement dans le principe de la famille et dans la vie publique organisée d'après ce principe, c'est ce dont les Bohémiens nous offrent un exemple des plus curieux. Déjà le nom que ce peuple s'attribue à lui-même, Rome ou Romanisaal, signifie peuple, famille, d'après l'explication qu'en donne le célèbre tsingariste Borrow. Ce peuple n'a ni pays, ni villes, ni maisons ; il emporte avec lui ses foyers paternels qui n'existent que dans la tribu, dans la famille. Cette unique base de la vie nationale le dispense de toute autre moralité ; le droit, la loi n'existent que dans l'intérieur de la famille et de la tribu ; le reste du monde est à la libre disposition du Bohémien. Il ne doit ni tromper, ni voler, ni frustrer en quoi que ce soit son compatriote, son frère de race de la grande famille bohémienne ; mais s'il trompe ou s'il vole autrui, il ne commet pas de crime ; car la loi morale n'existe que pour les membres de la tribu. Si son frère l'offense, son honneur est engagé et il exige une satisfaction éclatante ; tandis que l'étranger peut le maltraiter, l'humilier, sans que son honneur se trouve plus atteint que s'il eût reçu la morsure d'un chien ; et dans ce cas, c'est tout au plus si le Bohémien pense à se venger secrètement.

« L'amour de la famille est la religion du Bohémien ; l'obéissance aux mœurs et coutumes de la tribu, son devoir comme citoyen. Toute idée de puissance publique et morale est atole chez le Bohémien par l'idée de la famille. Il a ses traditions intimes ; il aime à s'en entretenir au feu du campement nocturne, au milieu de la forêt, et à se laisser entraîner au souvenir de la gloire passée de sa tribu. Les Bohémiens n'ont pas d'histoire nationale. Autant le principe de la famille soutient leur



Desiné d'après les esquisses du Prince Gagarin par Zakharov

Imp. Lemercaire, Paris.

Lithé par J. Laurent.

INDIENS

(Habitans de Bakou , adonnés au culte du feu .)

ИНДУСЫ

Огнепоклонники пль окрестностей Баку)



Dess. d'après nature par Vialé.

Imp. par J. B. Ponce & Martin.

Н Ы Г А Н Е .
Bohémiens.

existence politique, autant l'absolutisme de la famille détruit l'idée historique du peuple pour la remplacer par le souvenir des familles séparées. Le Bohémien conserve souvent, par un instinct historique remarquable, des traits isolés de ses traditions de famille; mais il ne peut pas donner même les notions les plus vagues sur la date de l'arrivée de son peuple en Espagne ou en Europe, par exemple. Il ignore d'où il vient et où il va; de cette manière, l'exagération du principe de la famille anéantit tout esprit historique et l'empêche de s'élever aux hauteurs de la civilisation. Comment le peuple bohémien pourrait-il avoir une histoire lorsqu'il ignore systématiquement celles des autres peuples aussi bien que la sienne propre? Un peuple ne peut se rendre compte par des notions historiques de sa propre individualité nationale qu'en se mettant en rapports avec d'autres peuples, en comparant sa manière d'être avec la leur. Une tradition de famille et de tribu qui ne s'occupe que de soi-même ne peut jamais s'élever à la hauteur d'une histoire nationale.»

Il y a environ 50,000 Bohémiens disséminés dans la majeure partie de l'Empire de Russie. Tous les gouvernements de la Russie d'Europe en contiennent au moins quelques-uns; en Transcaucasie, où on nomme les chiites Karatchi, — les somnites Mutturp, — les chrétiens Bocha (en Turquie et en Perse, Louti), il y a environ 3,000 Bohémiens, notamment près de Barjoun en Iméretie. Ils sont habillés comme les Turcs et portent comme eux la barbe teinte et la tête rasée. Ils gagnent leur vie comme chanteurs, musiciens et jongleurs. Leur moralité est détestable. Ils parlent le turc, ce qui fait supposer que ce sont des transfuges de l'Asie Mineure. L'influence du climat, le défaut de vêtements convenables et les misères de la vie vagabonde agissent d'une manière déplorable sur leurs femmes, qui sont généralement très-laides. On compte en Bessarabie 16,000 Bohémiens, dont, jusqu'à l'année 1861, 11,000 étaient serfs; sur le nombre

total, 16,000 étaient fixés dans la campagne et y menaient une vie sédentaire. La Bessarabie est pour ainsi dire le noyau et le repaire des Bohémiens de la Russie d'Europe. C'est de là que partent des sociétés séparées (tabors) qui viennent s'établir dans les grandes villes, principalement à St-Petersbourg et à Moscou, et qui divertissent le public par des danses et des chansons russes et bohémiennes. Les hommes portent des vêtements nommés casaquins, qui serrent la taille et se ferment avec des agrafes; les femmes s'affublent de vêtements bariolés des couleurs les plus extravagantes, et souvent aussi d'un petit manteau qui ne recouvre qu'une seule épaule et rappelle le costume oriental. La plus sévère discipline règne dans ces tabors, ainsi qu'une certaine surveillance sur la moralité. Aucun membre ne peut quitter l'association sans la permission de ses camarades et surtout celle du chef. Les Bohémiens sont, au reste, ordinairement marchands de chevaux, vétérinaires, etc., et se créent des moyens d'existence à force de ruse et d'adresse. Les femmes ne sont pas très-chastes; vivant dans une grande pauvreté, elles parcourent le pays en mendiant et en disant la bonne aventure, et conservent un goût très-prononcé pour les objets de toilette, qu'elles préfèrent souvent à l'argent et qu'elles acceptent volontiers quand on le leur offre. L'homme du peuple en Russie considère les Bohémiens comme impurs et ne les laisse pas entrer dans sa maison. La plupart appartiennent à l'Eglise grecque; quant à ceux qui vivent dans les provinces de l'ouest et en Pologne, ils sont presque tous catholiques. Outre ceux qui habitent la Bessarabie, on en trouve encore un grand nombre en Tauride, 8,000; à Voronje, 2,600; à Kherson, 2,500; à Koursk, plus de 1,000; à Moscou, plus de 1,000; à Kharkov, plus de 1,000; à Kiev, 900; à Smolensk, 800; à Poltava, 800; à Kalouga, 600; à Vitebsk, 600; à Riazan, 600; à Orel, 500; à Samara, 500; à Tchernigov, 500; à Yaroslav, 500, etc.; dans le royaume de Pologne il n'y en a que 350.

APPENDICE.

JUIFS.

(APPARTENANT AUX PEUPLES SÉMITIQUES.)

Au nombre des peuples sémitiques ou syrio-arabes, dont les Juifs font partie, on trouve aussi les Chaldéens (Khaldéens), les Syriens, les Arabes et les Abyssiniens (anciens Ethiopiens). Les ancêtres des peuples de cette race se sont, après le déluge de Noé, réfugiés sur le mont Ararat, le Taurus, l'Évrent (peut-être aussi dans la partie montagneuse de l'Arabie), et se sont répandus de là dans le sud-ouest de l'Asie et en Arabie, puis enfin ils passèrent de ce dernier pays en Afrique. L'immigration de tribus sémitiques en Afrique eut vraisemblablement lieu avant l'ère d'Abraham. Les Juifs de l'Éthiopie vinrent probablement aussi de l'Asie, mais les Ethiopiens d'Afrique ne vinrent pas en Asie. Il est probable que les Juifs de l'Abyssinie, qu'on nomme en ce pays Falassianes, c'est-à-dire hamaïs, n'y sont venus qu'après la conquête de la Judée par Nabuchodonosor. Ils ont conservé jusqu'à ce jour non-seulement leurs mœurs et leurs écritures sacrées, mais aussi la langue hébraïque.

Si l'on considère la construction des langues sémitiques, on reconnaît qu'elles diffèrent complètement des langues ariques, bien que certaines racines leur soient communes. Dès la plus haute antiquité il y eut fusion entre des peuples sémitiques et des peuples ariques — surtout de la branche iranienne, dont l'influence fut de quelque durée, — et les Assyriens semblent avoir été un de ces peuples métiés. Du sein des nations syrio-arabiques, parmi lesquelles l'idée d'un Dieu unique et tout-puissant se manifesta de très-bonne heure, sont sorties d'abord la religion de

Moïse, puis le christianisme et l'islamisme, qui embrassent la plus grande partie de l'univers.

Les Juifs ou Hébreux furent toujours un peuple peu nombreux, qui adopta la langue des Cananéens ou Cananéens, au milieu desquels ils menèrent une vie nomade durant plus de deux cents ans, et qu'ils détruisirent à leur retour d'Égypte. Des rois succédèrent aux juges qui avaient gouverné la nation après les patriarches, et c'est sous le règne de ces rois que le peuple acquit un peu plus de puissance. Durant leur exil à Babylone, les Juifs adoptèrent l'ancienne langue chaldéenne; et pendant la période de leur soumission aux rois syrio-macédoniens, ils commencèrent à parler le nouveau chaldéen ou syrio-chaldéen. L'idéologie rabbinique est aujourd'hui la langue lettrée des Hébreux; elle est issue du nouveau chaldéen épuré et de l'ancien hébreu modifié d'après la grammaire hébraïque moderne. Le galiléen s'est formé en faisant beaucoup d'emprunts à la langue syriaque. Après une assez courte existence de la nouvelle Judée, lorsque les Romains eurent fait de ce royaume une de leurs provinces, les Juifs opprimés se soulèverent, et le résultat de cet effort suprême fut la destruction de Jérusalem, prétexte par le Christ, et la dispersion des Juifs dans tout l'univers. Contrairement à tant d'autres peuples qui succombèrent à de semblables destinées ou se fondirent avec d'autres nations, les Juifs, semblables, sous ce rapport, aux Arméniens, ont conservé, durant trois mille ans, leur existence physique

et morale presque sans altération, lors même que le climat eut changé leur teint et qu'ils eurent adopté le plus souvent la langue des nations parmi lesquelles ils vécurent et dont ils portèrent le costume. Cette singularité vient surtout de la ténacité qui fait le fond du caractère de ce peuple et de son attachement aux lois de Moïse; les novateurs mêmes qui se sont élevés parmi les Hébreux ont conservé de leurs qualités primitives certaines traces indélébiles. Malgré toutes les persécutions qu'ils ont subies, leur nombre a augmenté; il s'éleva en effet, aujourd'hui, à peu près à 7 millions d'âmes; tandis qu'au temps de leur plus grande prospérité comme nation indépendante, ils atteignaient à peine le chiffre de 4 millions.

Le D' Perty s'exprime ainsi à propos des Juifs: « Les bonnes qualités qui distinguent ce peuple remarquable, sa sagesse, son esprit d'industrie, son aptitude pour les affaires, surtout pour le commerce et les opérations de bourse, sa sobriété, sa fidélité conjugale, son amour du travail et sa frugalité, ne l'ont pas toujours préservé du mépris des autres peuples, et il est surtout exposé à celui des mahométans. Cela tient sans doute à d'injustes préjugés; mais il faut aussi en chercher la cause chez les Juifs eux-mêmes, en considérant leur manière d'être, leur âpreté au gain, qu'ils placent au-dessus de toutes choses, et de tout un manque fréquent de sensibilité, un caractère dépourvu de lustre instinct chevaleresque même chez ceux qui se distinguent par leur richesse, leur science ou leur goût pour les arts; enfin leur malpropreté peut aussi avoir contribué à cette répulsion. Les Juifs qui habitent l'Europe sont surtout en grand nombre dans la Russie occidentale et le royaume actuel de Pologne, puis en Turquie, en Autriche et en Prusse. C'est en Allemagne qu'ils se sont le mieux identifiés avec les mœurs et les coutumes des habitants; en France, on ne les distingue même presque plus des Français, avec lesquels ils forment un ensemble homogène. En Angleterre, en France, en Allemagne, aux États-Unis, etc., les énormes capitaux dont ils disposent leur ont donné une véritable puissance. La Suède et la Norvège leur ont jusqu'à ce jour interdit l'accès du pays; mais ils sont assez nombreux dans l'Afrique septentrionale, en Palestine et dans plusieurs autres contrées de l'Asie. La colonie des Juifs noirs en Cochinchine passe pour être arrivée aux Indes peu de temps après leur exil, et il est à remarquer qu'elle ne possède de l'Ancien Testament que les livres qui furent écrits avant la captivité de Babylone. »

La religion que Moïse institua chez le peuple hébreu ne s'est pas conservée parmi ses adeptes dans sa forme et sa simplicité primitives, telle qu'elle est renfermée dans les livres de l'Ancien Testament. Elle a reçu, dans le courant des siècles, des interprétations, des additions, des développements; puis des modifications, des changements et l'immixtion d'éléments étrangers sont venus la défigurer, et finalement le peuple élu, ainsi qu'il se nomme lui-même, s'est divisé en plusieurs sectes qui s'écartent plus ou moins de la pureté primitive de la doctrine hébraïque. Cette circonstance, comme à plusieurs religions, offre chez les Israélites un intérêt d'autant plus vif que l'élément religieux ne pénètre nulle part dans la vie publique et privée d'une nation plus profondément que dans celle du peuple hébreu, qui ne subsiste jusqu'à ce jour que grâce à la puissance de ses institutions religieuses et à son organisation toute spéciale. La connaissance des faits qui concernent les Juifs offre en outre un intérêt particulier pour la Russie; car, depuis qu'ils ont perdu leur patrie et leur indépendance et qu'ils se sont dispersés sur toute la terre, ils ne se sont jamais et nulle part réunis en aussi grand nombre que dans les provinces de l'ancien royaume de Pologne. Ils y forment pour ainsi dire un nouveau royaume israélite. Dans la Pologne proprement dite et dans les provinces occidentales de la Russie vint s'établir et vit encore jusqu'à présent presque le tiers de la population juive du globe, et une grande partie de ce peuple s'est même fixée dans la Petite-Russie, la Nouvelle-Russie et la Bessarabie. La protection dont les Juifs jouissaient

sous la domination polonaise, ainsi que les avantages qui leur furent concédés et qu'ils ont conservés jusqu'à présent, les déterminèrent à se fixer principalement dans ces contrées, ce qui explique pourquoi l'élément juif s'y développa plus complètement que partout ailleurs: aussi les diverses sectes hébraïques ne présentent-elles dans aucun pays du monde une telle variété et un aussi grand développement que dans les provinces occidentales de l'empire russe, d'où elles étendirent leurs ramifications dans quelques autres gouvernements où il était permis aux Juifs de s'établir. Cette permission a été récemment étendue en leur faveur, sauf quelques restrictions, jusque dans les gouvernements de la Grande-Russie.

De l'époque de la mort de Moïse jusqu'à la captivité de Babylone on ne trouve chez le peuple juif aucune trace de scissions religieuses. Il ne pouvait, en effet, être question de sectes alors que celui qui tentait de s'écarter de la croyance nationale était immédiatement mis hors la loi. Les premières traces de sérieuse division n'apparaissent qu'au retour de la captivité de Babylone. Ce châtiement avait été infligé aux Juifs pour les punir de leur longue et opiniâtre violation des lois divines: aussi les hommes qui ramenèrent les exilés dans leur patrie et qui avaient été chargés par le gouvernement ancien persan d'apporter des modifications aux lois civiles et religieuses de la jeune colonie mirent-ils toute leur attention et tous leurs soins à préserver le peuple de délits qui eussent pu occasionner le retour d'un pareil événement. A cet effet, la grande synagogue trouva à propos de restreindre parfois la libre volonté du peuple alors même que la loi lui avait laissé la plus grande latitude. Selon les talmudistes, ils inventèrent ces restrictions afin qu'elles servissent à protéger les préceptes de la loi contre les infractions dont elle aurait pu être menacée. Plusieurs innovations et ordonnances qui datent de cette époque, dictées sans doute par la nécessité, furent cependant la cause de la première division qui se manifesta dans Israël; car beaucoup de Juifs les considéraient comme inopportunes et superflues. Ceux qui les adoptèrent se nommèrent khasidim ou khasidis, mot expressif qui ne peut se traduire que par une périphrase et qui désigne des gens que le désir de plaire au Seigneur porte à faire au delà de ce que la loi prescrit. Ceux, au contraire, qui rejetèrent ces innovations se nommèrent tsadikim ou tsadiks, c'est-à-dire gens fermement attachés à la loi, mais ne faisant rien au delà du devoir prescrit.

C'est de cette division primitive que se forment par la suite, dans les directions que nous venons d'indiquer, toutes les sectes religieuses des Juifs, dont quelques-unes existent encore aujourd'hui. Des tsadiks sont issus tous ceux qui s'en tenaient littéralement à la loi primitive, n'acceptant ni éclaircissements ni compléments au moyen de traditions verbales, savoir: les samaritains, les esséniens ou esséens (fanatiques); les saducéens (esprits forts) et les karéens. Des khasidis descendent tous ceux qui, outre la loi écrite de Moïse, ont reconnu encore l'existence de perfectionnements et d'éclaircissements verbaux que, selon eux, Moïse reçut de Dieu simultanément avec la loi, et qui ont été conservés par les traditions: ce sont les phariséens (orthodoxes) et leurs descendants les talmudistes, y compris toutes les autres sectes qui se sont formées plus récemment et qui ne sont que des rameaux de la secte principale.

Les Juifs de l'empire russe se divisent en deux fractions principales: les Israélites ou talmudistes dans l'acceptation la plus étendue de ce mot, et les Karâïmes ou Karaites. Les talmudistes, dans le sens plus restreint du mot, se subdivisent eux-mêmes en rabbinistes et en kabbalistes. Ces derniers se distinguent très-fort à tous égards des autres Juifs; c'est pour cette raison que, sous le rapport ethnographique, nous nous en occuperons séparément.

Quant à l'aperçu caractéristique des sectes juives en Russie, nous nous appuierons particulièrement sur les communications officielles publiées par le Journal du ministère de l'intérieur de Russie, sur les recherches du savant Frank et sur celles de M. Berlin.

ISRAÉLITES.

Les Juifs de l'empire russe sont partagés politiquement et administrativement en deux catégories, les Israélites et les Karâïmes (Karaites).

Les Israélites, beaucoup plus nombreux que les Karâïmes, se divisent en deux sectes principales, les talmudistes ou rabbinistes (misnaghts) et

les kabbalistes (kassids). Les Israélites sont aussi nommés talמודistes dans une plus large acception, car les deux catégories qui les composent paraissent dans les rapports officiels et sont enregistrées dans les dénominations statistiques sans aucune subdivision et comme formant un ensemble, par opposition aux Karaimes, compris dans une autre catégorie. Les Israélites sont nommés en russe Yévrés (Hébreux) ou Jids (Juifs).

Nous avons déjà, dans les chapitres des Petits-Russiens, des Russes de la Russie-Blanche, des Polonais et des Lithuaniens, fait mention de la situation des Juifs et de leur influence dans la Russie occidentale et le royaume de Pologne, où ils forment une classe nombreuse quoique isolée du reste de la population, et fort importante par la prépondérance qu'elle exerce dans toutes les relations commerciales. Ils n'ont le droit de demeurer que dans les villes et les bourgs, non dans les villages. Cette restriction tient à des causes de haute moralité basées sur l'expérience de plusieurs siècles. Le tiers d'entre eux exercent le métier de cabaretiers autorisés ou clandestins. Dans les villes, ils habitent les quartiers les plus malfamés; leurs maisons, situées sur des pentes ou dans des ravins, sont délabrées pour la plupart, accolées les unes aux autres, et contiennent presque toujours plusieurs familles réunies. Des vieillards infirmes, des femmes scorbutiques, des enfants rachitiques et souvent affligés de la maladie hideuse de la plique (kaltoun), des artisans exerçant les métiers les plus disparates, etc., se trouvent rassemblés là, dans la fange la plus horrible, au milieu du bruit, du tumulte et des cris les plus discordants. En hiver, ces habitations sont envahies par le froid ou par des vapeurs humides et malsaines; en été, par une atmosphère étouffante et toute espèce de vermine.

La malpropreté est la compagne inséparable du Juif où l'on voit aussi bien que du pauvre; peut-être cela provient-il de ce qu'il n'est occupé qu'à amasser de l'argent et qu'il regarde tout le reste comme d'une importance très-secondaire. Les vêtements de ce peuple sont pour la plupart fort misérables et ne consistent parfois qu'en guenilles. Jusqu'en 1845, les Juifs se distinguaient du reste de la population par un costume spécial assez singulier, sorte de mélange de l'habillement polonais et du costume oriental; on y remarquait surtout les bonnets fourrés que portaient les hommes et le turban à la turque qui formait la coiffure des femmes. A cette époque, le gouvernement ordonna aux Juifs de porter le costume usité dans les contrées qu'ils habitaient, ce qui fut pour les jeunes gens d'une exécution plus facile que pour les vieillards. Ceux-ci tiennent essentiellement à porter une petite calotte ronde, la barbe, et les cheveux longs retombant sur les tempes. Pour faire leurs prières, ils se couvrent la tête et les bras de mouchoirs d'une espèce toute particulière. Comme il est défendu aux femmes mariées de conserver leurs cheveux, elles portent fréquemment des perruques.

L'extérieur si connu des Juifs a peu changé depuis les temps les plus anciens. En Russie, le type primitif s'est conservé dans toute sa pureté.

Dans la Nouvelle et la Petite-Russie, les Juifs sont assez vigoureux; à Kiev et en Pologne, ils sont habiles et alertes; en Pologne, beaux et adroits; en Lithuanie et dans la Russie-Blanche, faibles, assez maladroits, mais dotés d'une grande capacité.

La sobriété des Juifs est excessive et poussée à un point presque fabuleux. Des raisons hygiéniques, rendues plus tard encore plus évidentes par les rabbins, les obligent à s'abstenir d'un grand nombre d'aliments.

Le commerce en gros et en détail est la plus importante de leurs occupations. Parmi les artisans, les plus nombreux sont ceux qui exercent des métiers pour ainsi dire artistiques tels qu'horlogers, graveurs, joailliers; ils jouissent aussi de plus de considération; viennent ensuite les tailleurs, chapeliers, teinturiers, menuisiers, chaudronniers, forgers, passementiers; ces métiers sont exercés par des gens moins éclairés. Les Juifs sont souvent aussi voutriers, pâtres, etc., états moins estimés que les autres, bien qu'ils soient pour la plupart exercés par des hommes d'une moralité supérieure. Au nombre des ecclésiastiques on comprend d'abord les rabbins et les prêtres, puis les chantres, les écrivains, les précepteurs. Les occupations privées les plus fréquentes sont les plus recherchées sont les places d'intendants et de surveillants, d'entrepreneurs, de marchands en gros, de fabricants, de fermiers des eaux-de-vie, etc. Viennent ensuite les affaires de commission pour les industries subalternes et diverses branches de commerce. Dès leur plus tendre jeunesse les Juifs savent se rendre utiles comme ouvriers, aides, apprentis, surtout dans les travaux qui exigent plus d'adresse et d'in-

telligence que de force physique. Dans l'ouest de la Russie, toutes les affaires se trouvent, ainsi que nous l'avons dit, entre les mains des Juifs; et lors même qu'ils produisent peu par eux-mêmes, se contentant pour la plupart du rôle d'intermédiaires, tout le commerce, surtout dans les campagnes, resterait, sans eux, en stagnation, car ils dominent toutes les transactions.

En Courlande, où les Juifs sont établis depuis la première suzeraineté polonaise, ils ont acquis une sorte de considération qui ne leur avait encore été accordée nulle part ailleurs, et, à la suite de fréquentes conversions au christianisme, ils ont fourni un grand nombre d'hommes remarquables de toutes les conditions et dans toutes les branches de la science et du pouvoir.

Il n'y a pas de fêtes populaires parmi les Juifs, toutes celles qu'ils célèbrent sont prescrites par leur religion ou rappellent des événements de leur histoire. Au nombre des premières sont le samedi et les trois fêtes principales, paskha (passah, Pâques), la cinquanteaine (pentecostés) et la skinoptygha (en hébreu, simkhas-tora); il faut y ajouter la nouvelle année et le jour de la purification des péchés. Les fêtes historiques sont le festin des Machabées (en hébreu, Khanouka) et celui de Haman (Pourim). Le jeu est rare chez eux, et ils préfèrent occuper leurs loisirs par la lecture de vieilles légendes. Les jeux des enfants sont d'une très-ancienne origine. La danse et les chants en chœur sont peu répandus, quoique les Juifs aient un goût et des dispositions très-prononcées pour la musique et le chant.

Les Juifs n'ont pas de castes dans le sens germanique de ce mot, c'est-à-dire pas de classes hiérarchiques; mais ils reconnaissent des castes religieuses ou, pour mieux dire, ils sont, dans le sens synagogique, divisés en trois classes : les kagans, les lévites et les israélites. Les deux premières descendent de la tribu de Lévi (troisième fils de Jacob); les kagans spécialement sont de la postérité d'Aaron; les autres sont les descendants des autres tribus. Les kagans et les lévites jouissent parmi les Juifs de diverses prérogatives sous le rapport des honneurs à rendre dans la synagogue. Les israélites sont placés tous au même degré dans l'ordre social; des facultés intellectuelles supérieures et des avantages moraux transcendants peuvent seuls leur valoir des témoignages particuliers d'estime et de considération. Les alliances de famille et l'importance de la position sociale semblent n'avoir aucune influence parmi eux; mais la vie pratique a exercé la sienne, et avec le temps il en est résulté une espèce de division en castes qui n'est d'ailleurs point nettement limitée. Sous le rapport moral, les Juifs se divisent en savants de premier et de second ordre; puis en savants ordinaires et en hommes distingués versés dans les Ecritures; en gens instruits ou précepteurs, qui sont fort nombreux; puis en gens illettrés, vulgaires, qui suivent les préceptes de la religion sans les comprendre et ne jouissent d'aucune considération.

Quant à l'organisation intérieure des sociétés (communautés), il existe chez les Juifs deux sortes d'administrations, l'une religieuse et l'autre civile, qui se touchent de fort près, ainsi que le Talmud l'exprime clairement. Chaque communauté a ses comités et ses réunions de bienfaisance.

A toutes les époques les Juifs formèrent dans l'empire russe et y furent encore en quelque sorte un Etat dans l'Etat (status in statu). Le gouvernement a pris son réconfort de faire étudier exactement l'organisation intérieure des Juifs, afin de lui donner une tendance et de préparer un état de choses plus conforme à la société civile et aux lois de l'empire.

En Russie, les Juifs habitent presque exclusivement les gouvernements où l'on parle le polonais, l'allemand (en Courlande), le yiddish ou le lithuanien, etc., et ceux où l'on parle le dialecte russe de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche. Les Juifs conservent d'ailleurs constamment, et quels que soient les lieux qu'ils habitent, une prononciation caucásienne. Un Juif même peu instruit est obligé, par les exigences de sa vie religieuse, civile et domestique, à connaître pour le moins trois ou quatre langues et quatre à cinq écritures différentes. Les langues et les écritures suivantes sont familières à la plupart des Juifs : pour la vie religieuse, l'ancien hébreu ou langue biblique (le dialecte hébraïco-rabbinique, mélange de la langue hébraïque biblique et de la langue chaldéenne); les écritures de cette langue et leurs subdivisions sont l'écriture carrée, l'écriture rabbinique et l'écriture cursive; pour leurs rapports quotidiens, les Juifs de la Russie en général se servent souvent

de l'ancien allemand, qui a subi divers changements par suite des nombreuses migrations auxquelles les Juifs furent obligés, en sorte que beaucoup de mots et de locutions appartenant aux dialectes des siècles passés se sont introduits dans la langue. Cette langue vulgaire juive manque absolument de grammaire, et sa construction est si embarrassée, sa prononciation si insonnante, que tous les Juifs éclairés s'efforcent d'y substituer le russe, le polonais ou l'allemand pur. Cet allemand juif n'est pas parlé partout uniformément : en Pologne et en Volhynie, l'accent en est plus sonore et plus agréable; en Lithuanie, dans la Russie-Blanche et la Petite-Russie, il est faible et rude. La différence principale consiste dans la prononciation particulière des voyelles. Le Juif allemand possède une écriture à part, nommée allemand de femme; les lettres ont la même forme cursive que l'hébreu.

Parmi les deux millions et plus de Juifs talmudistes qui habitent l'Empire russe, 600,000 résident dans le royaume de Pologne, 195,000 en Podolie, 225,000 dans le gouvernement de Kiev; on en compte en Volhynie 188,500; dans les gouvernements de Kovno, 114,700; de Grodno, 95,500; de Minsk, 97,500; de Mohilev, 103,000; de Vilna, 75,500; en Bessarabie, 65,500; dans le gouvernement de Kherson, 60,500; à Vitelsk, 62,500; à Tchernigov, 30,000; à Poltava, 25,500; en Courlande, 22,500; à Yékatérinopol, 13,000; en Tauride, 4,000; à Pétersbourg, 2,000; et quelques-uns encore dans d'autres contrées, par exemple 800 en Livonie; à Moscou, 600; à Toul, 500; à Perm, 350; à Nijni-Novgorod, 300; à Yaroslav, 250; à Astrakhan, 250; à Arkhangel, 200; à Novgorod, 200; à Olonetz, 200; à Viatka, 200; à

Kalouga, 150, etc. Il y en a aussi 7,000 en Sibérie, et jusqu'à 11,000 dans les contrées caucasiennes, surtout dans la Transcaucasie et aux environs de la mer Caspienne.

Les données suivantes concernant les Juifs du royaume de Pologne, publiées par le *Dziennik Powszechny* et reproduites par le *Journal de St-Petersbourg*, paraissent avoir un intérêt spécial qui nous engage à les consigner ici :

« Le nombre des Juifs constitue presque le huitième du total de la population du royaume de Pologne. La population israélite se multiplie environ deux fois et demie plus rapidement que la population chrétienne, si elle continue à s'accroître dans la même proportion, elle égalerait dans cent vingt ans la population catholique. Sur chaque mille de la population chrétienne dans le royaume de Pologne, il en revient à Varsovie (161,000 habitants) 28, et de la population israélite (il y a plus de 42,000 Juifs à Varsovie) 72, c'est-à-dire que presque la quatorzième partie de toute la population israélite habite la capitale du royaume, et dans le moment actuel, elle constitue plus d'un quart du nombre des habitants de Varsovie. L'accroissement de la population israélite en Pologne est surtout remarquable dans les villes, où elle compte plus de 500,000 individus. »

Les deux centres principaux ou capitales des Juifs en Russie sont Berdytchev en Volhynie et Okhlov dans le gouvernement de Mohilev. Aucune ville de l'Empire n'offre un aspect aussi gigantesque d'activité mercantile et de cupidité industrielle que Berdytchev, dont le nom seul suffit pour faire éclater parmi les Juifs l'orgueil et la joie.

TALMUDISTES OU RABBINISTES.

La fraction des Juifs désignée sous le nom de talmudistes, talmoudistes (*misnaghdim*) ou de rabbinistes constitue présentement la majorité du peuple; elle en formait la presque totalité lorsque récemment les kabbalistes se sont révélés au sein de la nationalité juive; car il n'y avait alors, outre les rabbinistes, que les Karaimes peu nombreux et quelque débris des anciens biblistes répandus sur différents points de l'Asie. Ainsi l'histoire du peuple hébreu, depuis l'époque de sa dispersion, n'est autre chose que l'histoire des rabbinistes, connus aussi sous le nom de talmudistes, parce que, outre l'Ancien Testament, ils suivent de plus la doctrine contenue dans un recueil de préceptes religieux et juridiques qu'on nomme le Talmud. Le nom de rabbinistes, c'est-à-dire gens qui suivent les prescriptions des rabbins, leur a été donné à cause de l'autorité illimitée dont jouissent parmi eux les législateurs appelés rabbans ou rabbins. Au reste, les Juifs partisans de cette doctrine n'acceptent pas cette dénomination de rabbinistes, précisément parce qu'elle désigne en quelque sorte une secte.

On reproche au Talmud, et ce n'est peut-être pas sans raison, d'avoir suscité chez les Juifs l'orgueil, le fanatisme, une sorte de haine pour les autres nations, et de contraindre une foule de puérilités, de superstitions et de prescriptions contraires à une saine morale. Chez les écrivains rabbinistes qui plus tard ont traité de la doctrine du Talmud et qui ont commenté l'Écriture sainte, ces imperfections et ces erreurs sont encore plus nombreuses et plus saillantes. Le talmudisme a naturellement une grande valeur pour les Juifs, parce qu'il maintient pendant longtemps leur foi et leur nationalité, en faisant briller sans cesse à leurs yeux l'espérance inaltérable d'un glorieux avenir. Dispersés sur toute la surface du globe, partout méprisés, détestés, opprimés et persécutés, les Juifs, malgré la perte de leur langue nationale, se sont maintenus Juifs, et partout ils sont restés frères, unis par les mêmes intérêts, les mêmes croyances, le même espoir et la même manière d'envisager l'existence. C'est au talmudisme qu'il faut indubitablement attribuer ce résultat, car les Juifs des autres confessions ont perdu leur type national : les Karaimes en Europe sont à peu près devenus Tatars; les débris des anciens biblistes en Arabie sont aujourd'hui entièrement Hédoins; en Chine ils sont devenus Chinois, et en Abyssinie ils ne se distinguent presque en aucune façon des indigènes. Mais le talmudisme, en conservant chez les Juifs l'élément national, supprima en général l'élément humanitaire et les priva ainsi de la sympathie des autres nations; il fit d'eux des parias volontaires parmi les autres peuples, des proscrits du banquet commun auquel sont venues s'asseoir les nations

régénérées par le christianisme; il abaissa leur dignité morale, les habitua à la soif du gain, à la servilité, à l'hypocrisie, à la lâcheté; leur ferma souvent la voie du développement rationnel, les retint plongés dans la grossièreté, enchaîna leur libre arbitre et anéantit en eux toute tendance vers le progrès intellectuel et moral.

C'est dans le douzième siècle qu'il est pour la première fois question des Juifs dans l'ancienne Russie. Nous les trouvons alors à Kiev, où ils habitaient une rue entière, se livrant à l'usage, leur penchant favori. Ils s'établirent plus tard en Pologne et y parurent dès le commencement en grand nombre, ce qu'il faut attribuer aux persécutions qu'ils souffrirent en Perse et plus tard dans l'Empire byzantin, mais surtout au fanatisme religieux qui provoqua en Occident les croisades, à la suite desquelles les Juifs cherchèrent en masse un refuge dans le royaume de Pologne et dans l'ouest de la Russie. Les privilèges importants que leur accorda Casimir le Grand les attirèrent de plus en plus en Pologne, et c'est dans ce pays que vint aussi s'établir une grande partie des Juifs expulsés de l'Espagne et du Portugal.

En Russie, les talmudistes font leurs prières suivant le rit allemand; les khassids se conformant au rit portugais, ce qui tient naturellement aux diverses contrées d'où les Juifs sortirent pour pénétrer dans la Russie rabbinique; puis ils fondèrent partout des écoles où la jeunesse hébraïque affluait en grand nombre, même des pays étrangers. Les doctrines talmudistes y regardent une direction toute nouvelle, et depuis cette époque les Juifs d'Allemagne, de Hollande et de France firent venir des rabbins et des précepteurs sortis des écoles fondées aux rives du Dniepr et de la Vistule.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, et au moment même où le talmudisme était, en Allemagne, l'objet de la plus grande vénération, il se vit attaqué, d'abord faiblement, puis insensiblement avec plus de force, et enfin avec une telle violence que sa base en fut ébranlée. À dater de cette époque, sa chute est devenue de plus en plus inévitable. Cet ébranlement de l'édifice deux fois millénaire du talmudisme, qui avait subsisté jusque-là sans aucune atteinte, au milieu des plus terribles tempêtes dont les impuissants assauts n'avaient fait que constater sa solidité, ne touche pas seulement les rabbinistes, mais peut être aussi considéré comme un phénomène d'un intérêt tout humanitaire. Cette dernière période du talmudisme est une période de transformation et annonce le retour au mosaïsme primitif.



Deux d'après nature par Viale.

Sept par J.B. Kuhn à Munich.

Е В Р Е И .
(ТАЛМУДИСТЫ)
Juifs . (Talmudistes.)



Desa d'après nature par C. Ehn.

Impr par J. B. Koln & Munich.

КАРАИМЫ.

Karaimes.

Les causes de cette transformation sont, d'une part, la vulgarisation qui lumina parmi les masses et son influence sur la vie réelle, qui commença à se faire sentir, au siècle dernier, dans tous les pays civilisés de l'Europe; d'autre part, l'esprit de doute, d'incrédulité, d'examen, qui veut se rendre compte de tout et tout approfondir; puis enfin la tolérance philosophique, qui eut pour résultat de diminuer l'oppression politique sous laquelle les Juifs avaient gémi en Europe jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Sous l'influence de circonstances si diverses, l'esprit des Hébreux sortit de l'engourdissement dans lequel il était plongé depuis tant de siècles. Le principal sectateur de ces nouvelles tendances fut Moïse Mendelssohn, né en 1729, mort en 1786. L'empereur d'Autriche Joseph II eut une influence encore plus puissante sur cette régénération, et laissa chez les Juifs un souvenir impérissable, en favorisant dans ses Etats leur renaissance spirituelle et morale. Le résultat de ces circonstances et de ces faits simultanés fut, en Alle-

magne, en Danemark, en France, en Hollande, en Belgique et ailleurs, l'ébranlement complet de la force intérieure du rabbinisme et de l'autorité des rabbins.

C'est à Odessa que ce nouvel esprit se manifesta le plus énergiquement parmi les Juifs de la Russie; il y fut importé par une communauté juive qui vint s'y établir après avoir émigré de la Galicie. A l'autre extrémité de l'empire, quelques innovations furent aussi adoptées par une partie de la population juive de la Courlande et de la ville de Riga.

Malgré les faits que nous venons d'exposer, le talmudisme régna encore dans toute sa force parmi la plupart des rabbinistes russes. Il se maintint plus ferme que partout ailleurs dans les gouvernements de Minsk, de Vilna, de Grodno et de Kovno. Les villes de Minsk et de Vilna sont aujourd'hui le principal refuge de la science rabbinique en Europe. C'est de là que furent lancés les anathèmes les plus foudroyants contre les novateurs, dès que la réforme eut commencé à se produire en Allemagne.

KABBALISTES OU KHAASSIDS.

Le mot hébreu kabbala signifie acceptation. Selon le sens que lui donnaient les traditions orales, on le trouve d'abord dans la Gemara; mais les amoratim (amorais) entendaient par cette expression la loi orale et ne la séparaient point de la doctrine écrite, nommée aujourd'hui kabbala. Dans cette dernière acception, en tant que doctrine secrète, religieuse et philosophique, la kabbala, qu'on appelle aussi dans quelques pays cabale, est, selon l'opinion de ses adeptes les plus zélés, une révélation divine donnée par Dieu lui-même, lors de la création du premier homme.

La doctrine kabbalistique est contenue dans les deux livres de doctrine les plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous, savoir : dans le Sépher-Yetsira, écrit en hébreu mélangé de chaldéen, et dans le Sogar, écrit en langue talmudiste.

La kabbala n'est point une imitation de la philosophie de Platon ou de l'école d'Alexandrie; elle n'est pas le produit de la doctrine de Philon, et n'a pas pu davantage être empruntée au christianisme. Il est donc probable que les matériaux de la kabbala ont été puisés dans la théologie des anciens Persans.

Les nombreux fragments qu'on peut consulter du Sépher-Yetsira et du Sogar sont empruntés à divers siècles, sans choix ni commentaires, et n'ont aucun caractère d'unité. Les préceptes extérieurs de la doctrine étaient destinés à la masse des croyants; tandis que le dogme réel, le secret, n'était dévoilé qu'aux initiés, aux docteurs. Ces deux parties formaient toutefois un ensemble sans lequel on ne saurait s'imaginer cette doctrine, car aucune de ces parties ne fut jamais séparée de l'autre. Le noyau, le dogme, se perdit de plus en plus dans l'écorce, autrement dit dans les formes extérieures, et il n'en resta que quelques interprétations singulières au moyen desquelles la véritable kabbala se fraya un chemin dans les esprits qui ne voulaient se soumettre à aucune autre autorité qu'à celle de la Bible. Cette propagation de la kabbala eut cependant lieu essentiellement en Europe. Dans la période qui précéda le douzième siècle, où le Talmud parle pour la première fois des anciens kabbalistes, parut la Massora, c'est-à-dire l'indication précise de la manière dont doit être lue la Bible, par l'introduction de voyelles et d'autres signes orthographiques.

Le dogme réel de la kabbala ne fut communiqué qu'à un petit nombre d'adeptes, à cause de la difficulté qu'on éprouvait à le comprendre; mais la partie symbolique et son application pratique attirèrent presque mal-

gré elles les personnes d'un esprit faible et d'une imagination ardente. Dans cet état d'altération, la kabbala pénétra enfin en Pologne, où elle se développa avec le temps au point de déterminer la plus grande superstition et de dégénérer en véritable folie. C'est surtout la population juive des gouvernements du midi, de Volhynie, de Podolie, de Kiev, de Poltava, de Kherson et d'Ykâtérinoslav, qui souffrit et souffre encore le plus de l'oppression que le kabbalisme fait peser sur elle.

La doctrine kabbalistique, qui, pendant quinze siècles environ, avait prospéré à l'ombre du rabbinisme et sous sa protection, rejeté, après tant d'années, son patronage pour former deux sectes indépendantes du rabbinisme et qui lui étaient même en partie hostiles, savoir : les partisans de Chahataï-Tsévi et les khassidim. Les premiers s'appelaient aussi sogaristes ou antitalmudistes; les khassidim, qui étaient beaucoup plus nombreux et qu'il ne faut pas confondre, malgré la similitude du nom, avec les anciens khassidim (voir plus haut), devinrent une secte dangereuse par l'autorité que s'arrogeaient les tsadiks (maîtres, docteurs). En Russie, cette secte est fort répandue parmi les Juifs du gouvernement de Volhynie, où elle prit naissance dans le siècle dernier, et aussi dans ceux de Podolie, de Kiev, de Poltava, d'Ykâtérinoslav, de Kherson, de Vitebsk, de Mohilev, de Tchernigov et en Bessarabie. Elle a encore quelques adeptes isolés dans d'autres gouvernements. Dans les trois derniers gouvernements que nous venons de nommer, la tendance des khassidim est d'un caractère spéculatif et n'a pas ce cachet d'enthousiasme qu'on remarque dans les autres. Dans les gouvernements de Poltava, d'Ykâtérinoslav et de Kherson, les khassidim sont réputés particulièrement pour leurs extravagances et leur grossièreté. Le principe fondamental des diverses sectes qui dérivent de celle des khassidim consiste dans une continuelle gaieté, dans une assurance qui va jusqu'à l'effronterie et dans la prépondérance qu'ils donnent aux prières exaltées sur la pratique des vertus, et aussi dans le sentiment de l'égalité, dans le culte de l'amitié, enfin dans un attachement sans réserve et une grande vénération pour la personne de leur grand maître ou tsadik.

Il faut citer encore un nombre des sectes kabbalistiques qui porte le nom de khabal et qui est répandue dans quelques districts de la Lithuanie. Bien qu'elle soit vraisemblablement une branche issue des khassidim, qui la déteste, cette secte se distingue par l'éducation plus soignée de ses membres et par des recherches faites dans la doctrine kabbalistique dans une autre direction que celle des khassidim.

KARAÏMES.

Le nombre des Karaïmes ou Karaites qui habitent la Russie ne s'élève pas à plus de 6,000 âmes. Cette secte reconnue par quelques autorités comme une nationalité distincte, est en général très-dispersée; on en compte 4,000 en Crimée; ils résident près de Bahktchissaraï, sur un

rocher élevé, dans la bourgade de Tchonfoute-Kalé, qu'on nomme encore à présent la ville karaimite. Il y en a aussi 700 dans le gouvernement de Kherson, 500 dans celui de Vilna; en Volhynie, 300; à Kovno, 200; au Caucase, 500. Lors de la conquête de la Crimée par les Russes, il ne

s'y trouva que 2,000 Karâmes, qui furent dotés par l'impératrice Catherine de privilèges plus étendus que ceux des autres Juifs; et jusqu'à ce jour ils jouissent d'une protection légale et d'un crédit tout particulier.

Les Karâmes se considèrent comme les uniques représentants de l'ancienne religion nationale des Hébreux. Ils soutiennent que leurs dogmes sont ceux de la véritable doctrine mosaïque pure de toutes additions postérieures. D'après les principes de cette doctrine, tous les corps célestes et terrestres, avec tout ce qu'ils renferment, sont des êtres créés, — mais le Créateur lui-même n'a pas été créé; — il est unique et n'a pas d'égal. — Il a envoyé sur la terre son serviteur Moïse, — et il a promulgué, par son entremise, la loi la plus complète. — Il faut comprendre le langage et le sens de cette loi; — les autres prophètes furent aussi inspirés par l'esprit divin. — Au jour du jugement dernier, le Seigneur ressuscitera les morts, — et chacun sera jugé selon ses œuvres. — Le Seigneur châtie son peuple par la captivité, et c'est de lui seul qu'il faut chaque jour attendre la délivrance par le Messie, fils de David.

Les Karâmes rejettent toute tradition verbale et s'en tiennent rigoureusement au texte littéral de l'Ancien Testament. Séparés probablement de leurs coreligionnaires dans le siècle qui précéda la naissance de Jésus-Christ, ils ont conservé leur doctrine sans que rien y ait depuis apporté le moindre changement.

Ils vivaient d'abord en Europe, conjointement avec les Arabes, et pénétrèrent en Portugal et en Espagne, où ils ne surent cependant pas se maintenir définitivement. Leur centre principal fut, pendant plusieurs siècles, au Caire. En Europe, outre la Russie, où ils se trouvent, comme nous l'avons vu, en nombre assez restreint, ils habitent la Moldavie, la Valachie, la Galicie et Constantinople; en Asie, les rives de l'Euphrate et quelques localités de la Perse. Au fur et à mesure de l'extension de la domination ottomane, les Karâmes vinrent des environs de Jérusalem et se répandirent peu à peu dans tous les pays soumis à la Turquie. Suivant l'impulsion naturelle de leur caractère national, qui sait, par le moyen du commerce, pourvoir partout à ses besoins sans grandes difficultés, ils suivirent sans doute les vainqueurs en qualité de marchands et de pourvoyeurs, et s'établirent dans les contrées où ils pouvaient espérer faire de bonnes affaires; — c'est pour cette raison que nous les trouvons à Tehoufoute-Kalé, près de Bakhtchissaraï, jadis capitale du khan des Tatars; puis à Théodosie, à Eupatorie, etc., où se faisait, jusque dans ces derniers temps, un commerce considérable. La prospérité toujours croissante d'Odessa et de Sévastopol les avait conduits jusque là. Du temps de Vitold et de Sigismund, qui firent venir de la Crimée plusieurs centaines de familles karâmes, ils se répandirent en Lithuanie, en Pologne et dans la Galicie.

La littérature des Karâmes a un caractère tout à fait polémique et est dirigée principalement contre le rabbinisme; elle renferme des écrits dogmatiques, philosophiques et historiques. Le nombre de ses écrivains est assez important. De nos jours, le Karâme Firkovitch s'est acquis une grande considération par la collection qu'il a rassemblée d'une série de documents et de recherches approfondies sur le passé de sa secte. Il semblerait résulter de ces documents que les Karâmes de la Crimée et du reste de la Russie n'auraient pas eu, dans le principe, le caractère de sectaires et ne seraient pas descendants des Karâmes de la Palestine, mais d'une autre branche particulière d'Hébreux qui se seraient séparés de leurs frères avant la période de la captivité de Babylone et

seraient venus plus tard dans la Russie actuelle, en traversant le Caucase. L'idiome tatar que parlent les Karâmes russes n'a pas le moindre mélange de mots ou de locutions hébraïques et ne contient même aucun vestige de cette langue. Le visage des Karâmes ne porte point l'empreinte fortement caractérisée du véritable type juif. Cette circonstance semble tenir à deux causes: premièrement, à une grande fusion qui eut lieu naguère entre les Karâmes et certains peuples d'origine turque (tatare); secondement, à ce que les Karâmes eux-mêmes ne sont peut-être pas du tout des Hébreux, mais plutôt des descendants des Khazars, qui embrassèrent notoirement le judaïsme et régnèrent en Crimée du huitième au onzième siècle.

Dans toutes les contrées où des Karâmes sont établis et où se trouvent en même temps des rabbinistes, ils vivent complètement séparés de ces derniers. Les rabbinistes en font autant à leur égard. Les Karâmes accomplissent rigoureusement leurs devoirs religieux. Quant à leur manière de vivre et aux moyens de pourvoir à leur existence, ils n'ont pas l'habitude des rabbinistes de pratiquer le culte du veau d'or, c'est-à-dire de s'acquiescer de l'érudition que pour obtenir le titre de rabbin et s'en servir uniquement pour amasser des richesses; ils exécutent au contraire, quand il le faut, les travaux les plus grossiers. En Lithuanie, où ils sont très-estimés, ils s'occupent surtout d'horticulture, de commerce et de fournitures; en Volhynie, du jardinage, de la boucherie et du transport des marchandises; dans la Nouvelle-Russie, ils pratiquent, outre les métiers que nous venons de citer, celui de changeurs et tiennent les caravansarais; ils se livrent encore à d'autres professions utiles dans les villes, et font essentiellement le commerce, tant pour les gouvernements de l'intérieur que pour l'extérieur, et notamment pour la Turquie. En Crimée, beaucoup de Karâmes possèdent de grands jardins fruitiers, des vignes, des terres et des capitaux considérables. A Eupatorie, ils font encore aujourd'hui un commerce très-étendu et sont en rapports continus avec Constantinople, où ils inspirent beaucoup de confiance et jouissent d'un grand crédit. En Crimée, ils écrivent le tatar, leur langue maternelle, avec des caractères hébreux; quant à la langue hébraïque, les savants seuls la connaissent et la parlent. Les Karâmes de la Galicie parlent aussi le tatar. A Constantinople, ils se servent de la langue grecque; en Egypte et sur l'Euphrate, de la langue arabe; dans la Russie occidentale, du polonais. En Crimée, ils sont de haute taille et vigoureux; ils ont les cheveux noirs et sont très-propres. Les femmes sont belles, leur teint est clair, leur peau blanche, et leurs yeux sont fendus comme ceux des femmes de l'Orient. Le costume est oriental et ressemble à celui des Turcs. Ils n'ont jamais subi l'oppression qui a pesé sur les talumistes polonais. Les traits distinctifs de leur caractère sont la modestie, la pureté des mœurs et l'amour du travail; on ne rencontre chez eux ni ivrognes, ni fainéants, ni mendians: aussi les crimes capitaux sont-ils extrêmement rares. Dans la Nouvelle-Russie, tous les Karâmes sont plus ou moins à leur aise; mais en Volhynie ils sont pauvres, et là, comme en Lithuanie, ils portent le costume du pays. Le Karâme fait ses affaires avec honnêteté, convenance et modération, en sachant toujours garder sa dignité personnelle: aussi chacun ajoute-t-il foi à sa parole. Il ne s'engage point dans des entreprises hasardeuses et s'efforce de concilier les difficultés qui surgissent quelquefois dans les transactions, sans avoir jamais recours aux tribunaux.

PEUPLES DU CAUCASE.

PEUPLES DU CAUCASE.

Sous le nom de peuples du Caucase nous comprenons tous les habitants primitifs de cette contrée qui n'appartiennent à aucun autre groupe principal de peuples et qui forment les tribus géorgiennes, lesghies (lesguies) kistes et tcherkesses. Les trois derniers groupes peuvent être considérés comme les montagnards ou les peuples du Caucase par excellence.

Le peu de notions que l'on possède relativement à l'origine des peuples du Caucase nous les a fait réunir dans une famille unique, malgré la grande différence que ces peuples présentent entre eux. S'appuyant sur la ressemblance qu'ils croient reconnaître entre les langues géorgienne et arménienne, quelques savants comprennent les Géorgiens parmi les peuples ariens. Les langues du Caucase sont encore, en général, très-imparfaitement connues : la langue géorgienne, par exemple, a été, pour ainsi dire, découverte seulement de nos jours par l'académicien Brosset. La langue tatar, qui est tout à fait étrangère aux quatre langues principales du Caucase, joue dans ces contrées à peu près le même rôle que le français dans le monde civilisé : c'est la langue universelle de la politique, du commerce et des rapports sociaux.

Avant de présenter les traits caractéristiques des divers peuples du Caucase, nous allons tracer une esquisse rapide de l'ensemble des contrées caucasiennes et des populations qui les habitent.

Le Caucase, montagne colossale formée de plusieurs chaînes parallèles reliées entre elles, s'étend du sud-est au nord-ouest, entre la mer Caspienne et la mer Noire, depuis le 40° jusqu'au 45° degré de latitude nord. La chaîne principale, dont le caractère est plus asiatique qu'européen, forme une des plus grandioses barrières du monde, une des limites les plus gigantesques élevées entre les créations de la nature et les diverses populations. De même que, selon la légende, les flots du déluge vinrent se briser contre ces rochers immenses, et que, partant de ce point, hommes et animaux se propagèrent de nouveau sur la terre, de même aussi l'histoire a conservé dans les gorges et les vallées du Caucase les vestiges les plus divers des flots de peuples guerriers qui vinrent s'y briser ou qui parvinrent à les franchir; car l'isthme caucasien forma aussi une sorte de lien entre l'Asie et l'Europe, qui vintient s'y tendre la main; et c'est précisément ce motif qui poussa tous les peuples conquérants de l'intérieur de l'Asie à suivre cette route pour déborder en Europe. Le Caucase est le véritable centre de l'histoire du monde; les localités n'ont, dans aucune contrée, influé sur les faits historiques d'une manière plus intense et plus distincte. On peut considérer aussi le Caucase comme le centre géographique du grand continent. C'est la région des contrastes les plus frappants sous le rapport géographique et ethnographique; nulle part ailleurs on ne rencontre une aussi prodigieuse variété de phénomènes naturels et des différences plus tranchées; nulle part la physionomie de l'Orient et celle de l'Occident ne sont représentées comme elles le sont là, sous mille nuances diverses. De fertiles con-

trées et des possessions dont on ne saurait trouver les limites; des fleuves qui ne facilitent point mais qui entravent les communications; des vallées d'une végétation luxuriante à côté de steppes arides; des fièvres brûlantes sous de beaux ombrages au milieu de jardins en fleurs; des neiges éternelles à côté de feux volcaniques qui ne s'éteignent jamais; une profonde misère en face de l'incalculable richesse de la nature; la mort morale à côté de puissantes facultés intellectuelles; de déplorable faiblesses et des idées chevaleresques sur l'honneur; un commerce avantageux et point de capitaux pour le développer; une tendance vers l'industrie, sans le besoin du progrès qui en est inséparable; une culture morale et élevée unie à la plus basse grossièreté; le christianisme côte à côte avec l'islamisme. Tous ces éléments réunis font du Caucase le théâtre des intérêts les plus vivaces et les plus hétérogènes.

On ne peut se dissimuler que les contrées caucasiennes ont un grand avenir. Elles promettent de redevenir un jour ce qu'elles furent dans l'antiquité et au moyen âge, un pays intermédiaire, un trait d'union politique et commercial entre l'Europe et l'Asie. Les deux principales artères vitales du midi de la Russie, la Volga et le Don, ont leur embouchure dans les deux mers qui enlacent le Caucase et dont l'une le réunit à l'Asie et l'autre à l'Europe. Avec la possession du Caucase, l'influence de la Russie sur l'Asie centrale est consolidée à jamais; car le Caucase est l'avant-poste qui domine l'Asie, il ouvre la voie vers la Bonkharie et les Indes, et donne ainsi aux Russes la possibilité d'exercer un ascendant très-efficace sur les rapports politiques et commerciaux de ces pays. Il existe en général peu de contrées sur notre globe qui offrent une situation politique aussi avantageuse que l'isthme du Caucase et qui réunissent au même degré tant de conditions favorables au développement du commerce et de l'industrie.

Après le tableau saisissant que présentent les montagnes du Caucase et l'incroyable variété des races qui l'habitent, rien n'est plus admirable que la splendide végétation de ces vallées ainsi que celle des campagnes, qui fournissent leurs immenses richesses à de nombreuses populations, avec la plus grande abondance et presque sans travail. Des forêts vierges, d'une vigueur de végétation inconnue ailleurs, couvrent les montagnes les moins élevées, surtout les parties situées sur les versants méridionaux et dans lesquelles on trouve une innombrable quantité d'églises et de châteaux forts en ruines; il faut en excepter les rudes contrées plus élevées des régions montagneuses du centre. Le Daghestan, surtout au nord, est seul presque dépourvu de végétation; le sol est rocailleux et d'un accès très-difficile. Ce n'est que dans la steppe saline qui s'étend entre la mer d'Azov et la mer Caspienne, au nord du Konkon et du Terek, que commence l'immense plaine déboisée et stérile qui fut le lit des flots antédiluviens.

L'isthme du Caucase, qui égale presque la France en étendue, si l'on y ajoute les contrées avoisinantes, est divisé en deux parties par

la chaîne des montagnes, le climat, les productions de la nature, les besoins et les mœurs des habitants. Ces deux parties sont la Ciscaucasie et la Transcaucasie (le Caucase septentrional et le Caucase méridional), qui se rapprochent par leurs rapports réciproques et constituent ainsi une base solide et sûre pour le commerce et les autres relations de toute nature. Au milieu se trouve la véritable contrée caucasienne, qui offre un caractère et un climat tout particuliers.

La partie nord du Caucase forme la continuation de la plaine de la Russie méridionale qui s'étend presque sans interruption jusqu'au versant de la montagne. Elle se partage aussi en deux zones entre lesquelles la nature a établi des différences très-marquées. La première, la zone du nord, s'étend de la frontière nord des contrées caucasiennes au midi jusqu'au Kouhan, à la Laba, à la Malka, au Térék; à l'est et à l'ouest, jusqu'à la mer Caspienne et à la mer Noire. Cet immense territoire représente la steppe dans le sens le plus étendu de ce mot: on n'y trouve point de forêts, presque pas d'eau, et il y règne, en général, une grande sécheresse. Le territoire placé sur la limite septentrionale contient des haes salins et quelques salines. Le sol est argileux et sec mais fertile, et les plaines qui viennent quelquefois l'arrosent lui font produire du blé et donnent naissance à d'excellents pâturages. Le climat est le même que celui du midi de la Russie, mais les contrastes dans la température y sont extrêmes. Dans la partie sud méridionale, le paysage est plus varié et indique la transition qui conduit à la seconde zone, située au sud de la première et formant une partie du versant septentrional et immédiat de la chaîne du Caucase. Cette seconde zone, qui s'étend jusqu'au pied septentrional même de la montagne, se développe en une large vallée ouverte entre la montagne proprement dite et les chaînes qui s'élèvent sur ses limites septentrionales; elle couvre un espace de plus de 100 milles géographiques de longueur et de 4 à 6 milles de largeur; la nature l'a richement dotée d'un sol fertile, d'un climat chaud et de délicieux pâturages qui rappellent les prairies du Mississipi. La steppe devient en ces lieux un pays sans bornes. Le climat est le même que celui de la côte sud de la Crimée; néanmoins l'hiver y est plus rigoureux. La population y est plus compacte que dans la partie du nord, bien qu'elle y soit toujours un peu clair-semée. Le commerce et l'industrie sont encore plus rares dans cette zone que dans celle qui avoisine le nord, ce qui s'explique par la grossièreté naturelle des habitants et par les ravages de la guerre qui vient de s'y terminer tout récemment.

La montagne formant le chaînon entre les pays situés en dedans et au delà du Caucase offre, ainsi que nous l'avons dit, une incroyable variété dans les phénomènes de la nature, dans les productions du climat et chez les habitants du pays. La largeur de la montagne elle-même varie, dans son centre principal, de 7 à 15 milles; cette montagne consiste en cinq grandes chaînes qui s'élèvent symétriquement rangées par gradus. La chaîne nord est boisée et n'est pas richeuse; la seconde, plus haute et formée de basalte et de granite, est escarpée et stérile; la troisième est presque entièrement couverte de neiges éternelles; la quatrième est un composé de granit et d'ardoise; la cinquième, qui marque directement la limite nord de la Transcaucasie, est moins haute et plus boisée. On ne remarque d'irrégularités dans la formation qu'aux deux extrémités de la chaîne, c'est-à-dire au Daghestan et en Apkhazie, où la montagne décline rapidement vers la mer et forme un pays très-accidenté de rochers. Entre les cinq chaînes parallèles se trouvent d'innombrables chaînons irréguliers et intermédiaires, qui se produisent sous toutes sortes d'aspects et offrent à tous égards d'incroyables variétés. La montagne paraît en général, quand on vient du nord, plus abrupte et plus escarpée que du côté du sud, où les monts de la Transcaucasie occupent une plus vaste étendue et où les fleuves sont plus navigables que dans le nord. Parallèlement à la chaîne principale, on voit s'élever dans la partie sud de la Transcaucasie une chaîne beaucoup moins haute, qui semble former une sorte de terrasse, et qu'on nomme le petit Caucase; cette chaîne se rattache à la chaîne principale du Caucase par les monts Vakhans, sur la limite occidentale du gouvernement de Tiflis.

De même que la Ciscaucasie est divisée en une zone septentrionale et une zone méridionale, la Transcaucasie se divise en une zone orientale et une zone occidentale: l'une mahométane, et l'autre chrétienne, l'une peuplée en partie de tribus nomades, et l'autre d'habitants sédentaires. Pour la partie orientale de la Transcaucasie, les irrigations et la co-

lonisation, la plantation et l'aménagement des forêts sont des questions vitales. Il en est tout autrement dans les contrées occidentales, où la surabondance de bois, d'eau et d'humidité qui en est la suite, hâte trop rapidement le développement de la végétation, ce qui nuit à sa fécondité. Avec la soumission des montagnards voisins, la colonisation de la Transcaucasie sur une vaste échelle devient l'objet de sérieuses préoccupations et s'annonce comme des nécessités les plus urgentes. Les sectaires russes qui y sont établis peuvent d'ailleurs, sous le rapport des travaux agricoles, servir de modèles à imiter, avec d'autant plus de raison que l'impossibilité de faire de la propagande religieuse les tient entièrement absorbés par les soins qu'ils donnent à l'agriculture et à l'industrie. Il serait très-avantageux pour la colonisation d'y appeler des montagnards européens familiarisés avec la nature alpestre, et notamment ceux dont l'expérience sous le rapport de l'économie rurale est assez avancée. — C'est à l'est de Souram que commencent les grandes forêts, qui abondent principalement en Iméret, contrée qui paraît avoir été fréquemment visitée autrefois par les Grecs et les Romains, ainsi que l'atteste encore aujourd'hui les noms de beaucoup de rivières. Lorsque la mer Noire s'étendait plus loin dans la direction de l'est, la Mingrétie pouvait être envisagée comme l'entrée occidentale de la grande voie commerciale qui menait aux Indes à travers la Transcaucasie; elle suivait le Bion et le Kour, et conduisait à travers la mer Caspienne vers l'embouchure aujourd'hui disparue de l'Amou-Daria, puis enfin vers les Indes, voie qui pourrait être de nos jours remplacée avec avantage par un chemin de fer allant de Péti à Bakou.

D'après la nouvelle division politique récemment adoptée, tout le Caucase se partage en Caucase septentrional et Caucase méridional; il faut y ajouter la province (oblast) nouvellement formée du Daghestan, qui comprend les contrées riveraines de la mer Caspienne, l'ancien gouvernement de Derbent (à l'exception de l'arrondissement de Koula, annexé depuis au gouvernement de Bakou), et les pays nouvellement conquis du Daghestan, entre la rive droite du Kôssou-Andi et la principale crête de la montagne. Dans la partie nord du Caucase se trouvent placés les gouvernements de Stavropol, les provinces de Kouhan et de Térék, avec les pays des Kozaks du Kouhan et du Térék; dans la partie sud, les gouvernements de Derbent, de Koula, de Tiflis, d'Erivan et de Koutais (Koutaïs).

En sus des quatre groupes de peuples du Caucase dont nous avons déjà fait mention, ces contrées sont aussi habitées par des Russes, puis par des tribus tatares (voir le chapitre des Tatares), par des peuples iraniens (Ossetes, Persans, Kourdes, Arméniens; voir le chapitre des peuples iraniens), et par quelques milliers de juifs, de Grecs, d'Allemands et de Bohémiens. (Voir les chapitres qui concernent ces différents peuples.)

Les contrées du Caucase occupent un espace de près de 8,000 milles carrés; leur population s'élève à 4 millions d'âmes, dont plus des deux cinquièmes, soit 1,750,000 individus, professent la religion chrétienne, et moins des trois cinquièmes, c'est-à-dire environ 2,250,000 âmes, suivent presque en totalité le culte mahométan. Le gouvernement de Koutais et la province du Daghestan contiennent la population relativement la plus nombreuse.

Les peuples caucasiques proprement dits qui habitent ce pays se répartissent dans les proportions suivantes: 530,000 Géorgiens, 650,000 Lesghis, 150,000 Kistes (Tchéthéentcs) et 500,000 Tcherkesses. Parmi les peuples iraniens fixés aussi dans ces contrées on compte 30,000 Ossetes, 18,000 Persans, 11,000 Kourdes et 365,000 Arméniens. On y trouve en outre 900,000 Tatares, 32,000 Kalmouks dans le gouvernement de Stavropol, 11,000 juifs, 5,000 Grecs, 5,000 Allemands et 3,000 Bohémiens. Le nombre des Russes qui y sont établis s'élève, y compris les Kozaks, à environ 760,000 âmes, dont la grande majorité habitent le Caucase septentrional.

Quelle que soit la richesse territoriale du Caucase, ses habitants n'en sont pas moins pauvres. Leur détresse tient d'abord à leur état encore très-primitif sous beaucoup de rapports, et ensuite à la guerre qui continue toujours à l'ouest, et qui n'a cessé que tout récemment dans la Tchéthéchia et au Daghestan. Les occupations des habitants se régissent suivant l'étendue des terres où ils résident: c'est ainsi que le jarlingue

et l'agriculture prédominant dans les endroits les plus peuplés, tandis que dans les localités où la population est clair-semée, surtout dans les gouvernements de Stavropol et d'Erivan, où elle n'est un peu compacte que le long des fleuves et des rivières, la plus grande partie du pays est parcourue en tous sens par des nomades qui sont presque exclusivement adonnés à l'élevé du bétail.

Les peuples de la famille caucasienne se subdivisent en une infinité de tribus et de communes qui tous offrent plus ou moins de particularités spéciales et qui tiennent fortement aux traditions et aux mœurs des anciens temps. Ce fractionnement extraordinaire des peuples et des tribus qui habitent les montagnes du Caucase; les singularités qui les distinguent d'une manière si frappante; les différences qui existent entre la vie politique et sociale des uns et des autres, et enfin leur stabilité immuable depuis leur installation dans ces rochers, ne peuvent s'expliquer que par l'isolement souvent absolu où se trouvent certaines de ces contrées entièrement séparées des autres, et aussi par l'âpreté de cette rude chaîne du Caucase. En effet, moins l'accès de ces montagnes est difficile, moins aussi est absolu l'isolement des tribus, dont la vie politique reçoit un plus grand développement; tandis qu'au contraire, dans les endroits où ces gorges sont presque inaccessibles, la population reste isolée et livrée entièrement à ses instincts naturels plus rudes et plus grossiers.

Les montagnards, au milieu de leurs rochers et de leurs montagnes couvertes de neige, passent leur vie dans la solitude, retirés exclusivement dans le petit cercle de leur famille, et presque sans rapport avec leurs voisins. Une inaction profonde forme le trait distinctif de leur triste existence; l'arrivée seule des corps d'armée russes ou le rassemblement d'une légion d'intrépides aventuriers prêts à l'attaque et au combat interrompent parfois ce lugubre silence. Ne s'occupant que tristement d'agriculture, les montagnards, pour suppléer aux ressources qui leur manquent, se soumettent à d'incroyables privations et se font remarquer par une alogation des besoins de la vie portée jusqu'à ses dernières limites. Les bergeries qui poussent en grande abondance au printemps et couvrent de vastes étendues de terrain, fournissent une nourriture suffisante aux nombreux troupeaux, dont la chair et le lait constituent la principale ressource alimentaire des habitants. Les plus lourdes charges du ménage sont imposées aux femmes. Elles travaillent durant des journées entières, tandis que l'homme oisif passe son temps sur la grande place de Paoul (village) ou auprès de la mosquée, à raconter avec emphase ses exploits de bandit. Souvent ces récits deviennent la cause de querelles et de sauvages combats qui ne sont pas toujours apaisés à temps par l'intervention des parents, retenus par la crainte de quelque barbare vengeance. Chez les Tchétchentes (Kistes) et les Adighé (Tcherkesses) les femmes sont traitées moins durement par les hommes que chez les Lesghis.

Le montagnard estime au-dessus de tout l'indépendance, l'intrépidité, le courage et l'habileté dans l'exercice du cheval et le maniement des armes. Ces deux dernières occupations absorbent presque journellement l'emploi de son temps, et il saisit toutes les occasions de faire parade de son talent. Légèrement et commodément vêtu, toujours armé, le montagnard, dont l'agilité, à cheval ou à pied, est incroyable, même sur le sol très-accidenté qu'il habite, était naguère encore constamment préoccupé de plans d'attaque ou de pillage. Téméraire et entreprenant, mais cauteux et sagace, il fait à cheval des courses considérables avec une inconcevable rapidité, afin de paraître subitement à un endroit désigné d'avance, et se contente alors pour unique nourriture d'un peu de farine de maïs. Cependant les paisibles tribus des montagnards qui ont avec eux une souche commune, et qu'ils reconnaissent comme leurs frères, n'ont à souffrir que bien rarement de leurs attaques. Plus la position du montagnard est difficile et désespérée, plus il se sent disposé à recourir aux moyens extrêmes. Il est arrivé qu'une troupe de Tcherkesses séparés de leurs compagnons d'armes et acculés par les Russes au rivage du Kouban, couvrant de leurs bourkas (courts manteaux en poil de chèvre) les yeux de leurs chevaux et se précipitant tête baissée dans le fleuve, avec la volonte d'y périr ou d'atteindre la rive opposée. Mais souvent aussi l'on s'étonne de la pusillanimité dont ils font preuve dans certaines circonstances, et qui contraste si étrangement avec leur courage poussé jusqu'à la témérité, surtout lorsqu'il s'agit de pourchasser l'ennemi. Quelquefois il suffit d'un incident insignifiant pour ré-

pandre une panique au milieu de la troupe et provoquer une fuite sauvage que rien ne peut plus arrêter.

Les montagnards et surtout les Tcherkesses ne font preuve ni d'intolérance musulmane ni de haine contre les ghiaours, c'est-à-dire les Russes chrétiens, en ce que les uns se soucient souvent effrayers d'exciter chez eux ces dangereuses passions. Les Russes ne sont ghiaours à leurs yeux que parce qu'ils leur ont fait une guerre incessante. Parmi les tribus du centre de la montagne, il s'en trouve beaucoup qui n'ont que de faibles notions de la doctrine de Mahomet, d'autres sont idolâtres, quelques-unes même n'ont aucune croyance.

Le montagnard est doué d'une riche nature. Les sentiments les plus délicats et les plus tendres percent souvent la rude écorce que lui ont faite des milliers d'années. Non-seulement il n'est point étranger à l'élegance et au goût de la poésie, mais ces deux qualités constituent au contraire un des traits particuliers les plus remarquables de son caractère. Il est élégant même avec sa tcherkesska (long surtout) déchirée, son bonnet à poil et sa bourka; sa démarche et son maintien sont aisés et pittoresques. Son langage n'affecte ni la mimique ni l'intonation vulgaire de l'homme du peuple en Europe. Les harais de son cheval, ses lamiers de cuir, ses tresses, etc., attestent un goût inné et qui tient uniquement à sa nature individuelle, indépendamment de toute civilisation. Il aime la musique, mais la bonne musique, et ne saurait se contenter, comme les Turcs et les Chinois, du son discordant des instruments. Son esprit poétique se manifeste dans ses chants guerriers et dans les hymnes funéraires dont il accompagne l'agonie de ceux qui lui sont chers. La passion avec laquelle les montagnards s'adonnent aux sentiments d'amitié, d'amour, de vengeance et même d'attachement pour leur cheval, etc., n'est pas le signe d'une nature égoïste et calculatrice, mais d'une âme pleine de noblesse et de grandeur. Il sent remplis d'estime, d'attentions et d'égards pour leurs hôtes. Tout ce que nous conignons ici s'applique plus ou moins à tous les habitants de la montagne, mais surtout aux Tcherkesses, car tous ressemblent, dans leurs mœurs et leur manière de vivre, l'influence générale de la localité, de la nature et du climat.

Les montagnards ne connaissent pas les attaques régulières; ils combattent pour la plupart à cheval et à la débâchée. Ils s'entendent avec une adresse exceptionnelle à tirer parti du terrain, à attirer l'ennemi dans des passages difficiles, à l'y affaiblir par le feu continu de leurs tirailleurs, pour fondre ensuite sur lui, à la moindre hésitation, en masse compacte, le sabre au poing et en poussant des cris sauvages. Les Lesghis surtout combattant autrefois dans leurs aoûtis (villages) et les Tchétchentes dans les forêts, avec une adresse incroyable; mais, en rase campagne, les uns et les autres ne se risquaient à attaquer l'ennemi que lorsqu'il leur était très-inférieur en nombre. Plusieurs tribus tcherkesses, parmi celles qui habitent sur la rive gauche du Kouban, se distinguent par leur habileté à gouverner le cheval; ou les a vues avancer intrépidement en face des laniettes de l'infanterie russe, tourner leurs chevaux en pleine carrière et disparaître avec la rapidité de l'éclair. La tribu des Oubyks se distingue surtout par le courage et l'audace de ses entreprises. Cette différence dans la tactique militaire qu'on remarque chez les différentes tribus s'explique par la conformation naturelle du pays. Dans les contrées les plus élevées — où la population est en quelque sorte abritée par la puissante protection de l'âtre naturel du Caucase, où la cîète des montagnes Noires (Tchornya gory), couverte de forêts séculaires, présente pour ainsi dire une muraille infranchissable, une fortification naturelle et colossale destinée à protéger la route qui conduit de la plaine à l'intérieur des montagnes, — les habitants de l'intérieur, garantis contre les invasions de l'ennemi, avaient construit, par suite de la rareté du bois, des soûls fortifiés en pierre, dont la construction exigeait de longues peines et un travail de plusieurs années. Tous les villages des montagnes du Daghestan sont construits en amphithéâtre sur des hauteurs presque inaccessibles. Les rues des aoûtis sont tortueuses et si étroites que souvent deux cavaliers n'y peuvent marcher de front. Les maisons ont presque toutes deux étages et se touchent immédiatement, de sorte que la toiture plate de l'étage inférieur sert de terrasse à l'étage supérieur. L'enceinte extérieure de Paoul forme une barrière continue presque sans interruption, et les étroites rues sont les seules ouvertures par lesquelles on puisse pénétrer dans l'intérieur. Les étages supérieurs sont toujours pourvus de machicolis disposés pour le tir et la défense; Paoul

est en outre défendu par des tours et souvent par une citadelle. Le long de l'enceinte, des jardins sont disposés sur les terrasses et arrosés au moyen de procédés d'irrigation très-ingénieux. Il était tout naturel que ces aodis, dont l'établissement avait été l'objet de si nombreuses difficultés, fussent aussi défendus avec une énergie opiniâtre.

Les tribus qui habitent la zone boisée sont peu attachées à leurs demeures et on n'y trouve pas de grands édifices fortifiés; la majeure partie de la population reste isolée au milieu des forêts, dans des fermes qu'elle quitte à l'approche des troupes russes pour aller s'établir dans des forêts plus éloignées (comme cela eut lieu naguère dans la Tchétchnia), ou elle se retire dans les régions plus élevées des montagnes. Plusieurs de ces tribus sont d'ailleurs revenues se fixer au milieu des troncs de ruines qui remplacent leurs anciennes habitations. Possédant peu de chose et ayant encore moins de besoins, riches en bois de construction, les habitants de la zone forestière ne souffrent alors et ne souffrent en général que médiocrement de la destruction de leurs aodis, d'où ils ont soin le plus souvent d'emporter à temps ce qu'ils possèdent. L'incroyable fertilité du sol leur donne la possibilité de réparer promptement leurs pertes. A mesure que la contrée perd de son caractère sauvage et de son isolement, les progrès de la civilisation, le bien-être et la richesse des habitants deviennent plus sensibles. En effet, dans les plaines de l'isthme caucasien, où presque toute la population a déjà reçu une organisation civile, le terrain, dont la culture prend chaque jour de plus grandes proportions, devient d'année en année plus fertile, la population s'accroît et son bien-être augmente. Mais dans ces mêmes lieux, au milieu d'une population sédentaire parmi laquelle les raffineurs du luxe européen ont déjà pénétré, on voit encore des tribus nomades primitives et à demi sauvages. C'est ainsi que, dans la steppe qui s'étend entre le Térék inférieur et la Kouma, et sur les rives du lac Manych, il y a encore des Nogais et des Kalmoûks nomades; de même qu'en Transcaucasie on trouve des Tatars et des Kourdes dans les plaines de l'Araxo, dans celles du Kour et sur le versant du petit Caucase. Quant aux divers peuples qui habitent les plaines, ils offrent non-seulement aussi des différences caractéristiques sous le rapport de l'existence, des habitudes et des qualités morales, mais chaque peuple se subdivise en plusieurs groupes qui tous dénotent un développement différent résultant de la diversité des influences locales. Il existe cependant toujours, dans la montagne proprement dite, plus de peuplades et de tribus éparses que dans les autres parties du Caucase. Les Géorgiens en fournissent la preuve; car on remarque même encore aujourd'hui parmi les Tchouches, les Pchavs et les Khevsouris, qui en font partie et qui résident au centre de la montagne, des mœurs et des habitudes qui rappellent le commencement de la vie des hommes primitifs. — D'autre part, les habitants du pays du Rion, enfermés de trois côtés par des versants de montagnes très-élevées, malgré leur ancien et fréquent contact avec des nations civilisées de l'Occident, sont restés toujours à un degré très- peu avancé de civilisation et n'ont pu sortir de leur isolement politique; ils sont pour ainsi dire demeurés étrangers à la vie publique et se sont réfugiés dans des fermes qu'ils ont établies au milieu des forêts. Il n'y a pas longtemps encore que les divers princes avaient l'habitude de se rendre à cheval, accompagnés d'une foule immense de conseillers et de serviteurs oisifs, d'un village dans l'autre, pour y apaiser les différends survenus entre leurs sujets, et ils consommaient à cette occasion, en très-peu de temps, les provisions amassées par les habitants pour leur subsistance de plusieurs années. Là le vassal escorte son seigneur à pied, afin de lui tenir l'étrier lorsqu'il descend de cheval. Les impôts se payent en nature, par de certaines denrées désignées ou par une prestation de travaux; ces coutumes ont toutes été sanctionnées par un usage séculaire. La fécondité exceptionnelle du sol ne peut cependant pas suppléer à la négligence du cultivateur, contrairement à s'éloigner des villages ou des localités plus peuplées pour aller s'établir dans des fermes isolées au milieu des forêts et dans le voisinage de son champ. Dans les contrées plus accessibles, et par cela même plus exposées naguère aux attaques de l'ennemi, la population habite de préférence des villes ou de grands villages. Dans les forêts vierges qui couvrent les districts du Rion, où la nature a créé elle-même des asiles impénétrables, les habitants, menacés dans leurs biens et leur existence, se réfugièrent à l'intérieur des forêts, où leur isolement les rendit farouches et sauvages.

La situation est bien différente en Grouzie, c'est-à-dire dans le Karthli

ou la Géorgie centrale, pays qui forme une sorte de transition entre la plaine du Rion, toujours verdoyante et humide, et la partie orientale de la Transcaucasie, sèche et saloméeuse. Là les vastes espaces couverts de forêts sont coupés par de fertiles vallées d'une assez grande étendue; la population y vit aussi préférentiellement par groupes et réunie dans de grands villages; mais de même qu'en Iméret, la féodalité y met entrave au développement de la civilisation; dans l'un comme dans l'autre de ces pays, il y a très-peu de villes, et celles qu'on y rencontre ressemblent plutôt à de grands villages. Dans les plaines de la Géorgie centrale on commence déjà à utiliser les eaux des grands rivières pour arroser et même inonder au besoin de grands espaces de terrain, l'endant que dans la plaine du Rion il règne en été, au moment du crépuscule, de la fraîcheur et de l'humidité, et que les contrées plus basses sont recouvertes d'un voile de brouillard, en Grouzie, au contraire, les nuits d'été sont presque toujours étouffantes, l'air n'est jamais rafraîchi par la rosée, et les rayons du soleil levant produisent déjà une chaleur accablante. Les plaines complètement découvertes de la Géorgie centrale contraignaient autrefois les habitants à se réfugier, pour fuir les invasions ennemies, dans des cavernes pratiquées au sein même des rochers, ou dans de grands caveaux souterrains, ou enfin dans des tours fortifiées bâties au milieu de rochers inaccessibles. Une grande quantité de ruines de châteaux, d'églises et de fortifications, que l'on trouve encore dans des endroits abrités, témoignent de l'état de ce pays, autrefois continuellement menacé.

La chaîne des monts Vakhans forme la seule barrière qui sépare les tribus géorgiennes (la race karthli) en deux groupes qui ont pris chacun un développement indépendant. A l'ouest de la chaîne des montagnes, la langue géorgienne est parlée moins correctement que dans la Géorgie centrale, parce que les habitants de la plaine du Rion se sont assimilés de nombreux éléments étrangers par leur fréquent contact avec plusieurs nations civilisées de l'Occident. Il règne en ces lieux plus de coutumes surannées que dans la Géorgie centrale, où la population est moins impressionnée par l'influence étrangère que dans la plaine du Rion. Les différences qui existent entre les deux groupes se reflètent jusque dans les traits de leur visage: dans la plaine du Rion on remarque beaucoup d'individus blonds; le peuple y est en général plus beau et ses traits sont plus fins que ceux des Grouziens. A l'ouest des monts Vakhans il y a beaucoup de familles qui dénotent une origine européenne; les chants populaires sont plus riches en mélodies et ressemblent aux chants tyroliens, tandis que les chants populaires des Grouziens sont dépourvus de mélodie et ne font entendre que des sons d'une tristesse monotone. A l'époque de la domination turque, au dix-septième siècle, lorsque le seul commerce qu'on faisait en ces lieux se bornait à la vente des prisonniers, alors que tous les lieux de parenté étaient brisés et que la population entière était adonnée au brigandage, les habitants de la contrée du Rion étaient tombés dans une complète démoralisation. Il en est résulté que jusqu'à présent les droits que confère la propriété sont encore audacieusement violés, et que le vol des chevaux, par exemple, n'est considéré que comme un hardi coup de main; tandis que dans le Karthli le vol est relativement un fait assez rare dans les basses classes du peuple; les crimes plus dangereux sont le plus souvent l'œuvre des Arméniens. Il existe même dans l'architecture rurale une notable différence entre l'ouest et l'est des monts Vakhans. Dans la contrée du Rion, les petites maisons construites en planches, à haute toiture et sans fenêtres ni portes, ressemblent plutôt à des barricades qu'aux maisons des paysans russes; par contre, les sakhlis de la Grouzie furent des espèces de cabanes en terre profondément enfoncées dans le sol; souvent, pendant le jour, toute la famille travaille sur le toit plat et s'y repose même aussi la nuit. Il n'est guère facile de découvrir de loin les villages de la Grouzie, dont la manee grise disparaît dans l'ensemble du paysage qui les entoure, et on ne parvient à les reconnaître qu'à la verdure des jardins et aux hauts peupliers d'Italie plantés dans les jardins des villages. Malgré la grossièreté des instruments qui, de même qu'à l'ouest des monts Vakhans, sont employés pour les travaux des champs, l'économie rurale est plus développée chez les Karthlis. Leur principale nourriture consiste en froment, qui joue même un rôle assez important comme denrée commerciale.

Malgré de nombreuses différences assez marquées entre les habitants de l'ouest et ceux de l'est des monts Vakhans, le type propre à la race



Des. d'après la Photographie de M. Zolty par N. Sauerweid.

Imp. Lemercur Paris

Coll. par J. Laurent.

DEPUTÉS DES PEUPLES DU CAUCASE
(présentés au Congrès de S. M. L'EMPEREUR à Moscou 1836.)

АЛЕУТАНТИ КАВКАЗСКІХ ЦАРЕВІТЬ
(Общине на короннаго Государя Императора въ Москвѣ 1836 г.)

karthe leur est commun et se remarque encore chez eux d'une manière sensible non-seulement dans la langue et la religion, mais même dans le costume national, à l'exception toutefois de la coiffure, qui diffère essentiellement, surtout entre les Karthles et les Imers.

Depuis que la Russie a pris possession du Caucase, événement qui remonte à des époques très-diverses, mais principalement au commencement de ce siècle, et depuis qu'elle a entrepris la tâche difficile de cicatriser les blessures qui, dans le cours non interrompu de dix siècles, ont été portées à cette population par les ravages, l'oppression et les persécutions de tout genre, une nouvelle ère, inconnue jusque-là, s'est levée pour les annales du Caucase. Le calme et la paix, l'ordre et les bonnes mœurs, la justice et les lois ont commencé à s'établir dans cette région, à y porter des fruits salutaires et à y faire des conquêtes non-seulement en politique, mais encore dans l'ordre moral, en assurant la victoire du christianisme sur l'islamisme, malgré les efforts de ses fan-

tiques défenseurs. Sur la fin même du siècle dernier, la plus grande partie de la population de ces contrées gémissait encore sous le joug du despotisme grossier de plusieurs peits souverains qui, épuisant arbitrairement toutes les ressources du pays, avait fait naître dans le peuple une sorte de réquignance pour le travail honnête et avait étouffé ainsi la possibilité de tout progrès moral. Si l'on prend aussi en considération la ruine complète de l'agriculture et de l'industrie, l'extrême sobriété d'un peuple qui savait restreindre ses besoins jusqu'aux dernières limites, le manque de communications et de capitaux dans un pays où tout individu n'était soucieux que de sa sécurité personnelle et ne restait jamais désarmé, on comprendra aisément que tout essor commercial, tout progrès civilisateur fussent devenus impossibles et comme anéantis. C'est dans cette déplorable situation que les Russes trouvèrent le Caucase. Ce n'est pas trop assurément de quelques dizaines d'années pour achever l'œuvre réparatrice de tant de misères accumulées par les siècles.

GÉORGIENS.

Les Géorgiens ou les tribus de la race karthe occupent dans la Transcaucasie tout l'espace qui s'étend depuis la rive orientale de la mer Noire jusqu'au confluent du Kour et de l'Alazan, et depuis la crête principale de la chaîne du Caucase jusqu'aux versants septentrionaux de la chaîne d'Adjarra et du petit Caucase. Hors de ces limites, les âpres vallées des sources de l'Ingour et de la Tzkhensis-Tsal sont occupées par la tribu sans importance des Souanes.

La race karthe se divise en treize tribus dont quelques-unes ont occupé les plaines et les hauteurs limitrophes de la chaîne principale du Caucase (telles que les Karthles proprement dits, les Imers, les Mingréliens et les Gouriciens); tandis que d'autres (les Souanes, les Thouches, les Pchavs et les Khevsours) ont pénétré jusque dans les plus hautes et les plus rudes vallées, et ont soutenu de terribles luttes contre les pillards des tribus mahométanes du versant septentrional des monts caucasiens.

Les différences que le cours des siècles a fait naître parmi les tribus de la race karthe, sous le rapport de la physiologie, de la langue et des mœurs, sont le résultat naturel de leur situation géographique ainsi que des influences auxquelles elles ont été soumises par leur contact continu avec les tribus guerrières du voisinage.

Aujourd'hui nous distinguons, parmi les tribus géorgiennes qui habitent l'Empire de Russie et qui diffèrent essentiellement les unes des autres, les Karthles (avec les Kakhles), les Imers, les Mingréliens, les Gouriciens, les Souanes, les Pchavs, les Thouches et les Khevsours. Sur le territoire turc, le long de la mer Noire, les Lazes, peuple montagnard et sauvage, se font particulièrement remarquer par leurs habitudes de pillage.

Depuis longtemps déjà la Russie entretenait des relations d'amitié avec les royaumes de Cakheth et de Kartkli, dont les habitants professent la même religion que les Russes et furent naguère puissants et florissants. Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, la plus grande partie de la Grouzie est montagneuse; mais on ne trouve pas dans ses hauteurs inférieures les refuges inaccessibles qu'offrent les gorges de la principale crête du Caucase: aussi les Karthles et les Imers, dont l'origine est la même, sont-ils parvenus à sauvegarder leur religion et leur nationalité, mais n'ont pu se garantir toujours des invasions ennemies. Après les victoires de Timour, environ vers l'année 1400, l'un et l'autre de ces peuples tombèrent alternativement sous le joug si pesant des Turcs et des Persans et furent continuellement inquiétés et pillés, au seizième siècle, par des bandes de tribus eschies à demi sauvages, qui, sortant du Daghistan, firent irruption dans le pays et le dévasté-

rent impitoyablement. Lorsque l'Empire byzantin se fut écroulé, les tsars de la Grouzie tournèrent leurs regards vers le nord, implorèrent souvent l'assistance de la Russie, et se soumettent enfin volontairement à ce puissant empire dont ils devinrent les sujets, et qui seul en effet pouvait les délivrer du joug des musulmans. En 1783, l'impératrice Catherine prit la Grouzie sous sa protection, et en 1801 cette contrée fut définitivement annexée à la Russie. Quelque temps après (en 1803), la Mingrêlie eut le même sort, puis l'Imérèth (en 1804), et enfin la Gouria (en 1810). C'est tout récemment que le Souaneth a été placé à son tour sous l'autorité de la Russie.

L'histoire des peuples géorgiens offre une suite presque non interrompue de guerres et de dévastations, ce sorte que les arts et les sciences ne purent jamais se développer suffisamment chez eux et s'y établir d'une manière solide. Ce ne fut donc que passagèrement qu'ils laissèrent sur les rives du Rion et du Kour quelques traces de leur œuvre, attestée aujourd'hui encore par les ruines de temples et de palais très-anciens, ainsi que par les débris d'une littérature étiolée avant sa maturité. On remarque aussi quelques vestiges d'une économie rurale et d'une agriculture assez avancées, qui datent vraisemblablement, comme le vaste système de canalisation pratiqué pour l'irrigation du sol, d'une époque où la Transcaucasie et une grande partie de l'Asie sud-ouest étaient soumises à une volonté unique.

C'est dans les causes énumérées plus haut qu'il faut chercher le défaut de culture et la misère de ces pays, sur lesquels cependant la nature semble avoir déversé sa corne d'abondance et ses bénédictions; c'est aussi à ces motifs que l'on doit attribuer le déplorable état de la civilisation de leurs habitants, bien que l'arbre du christianisme ait pris racine parmi eux depuis plus de quinze siècles.

Avant d'esquisser rapidement le tableau ethnographique des tribus géorgiennes qui habitent l'Empire de Russie, nous nous occuperons un moment de l'ensemble de leur histoire jusqu'à leur séparation en diverses fractions de tribus qui existent encore aujourd'hui et présentent entre elles des différences assez marquées. Nous suivrons, pour cette étude, l'ouvrage célèbre de l'académicien Brosset, dans lequel cet auteur joint au mérite d'avoir traduit et commenté l'histoire de ces peuples, celui d'offrir une rare collection de documents originaux émanés des Géorgiens eux-mêmes.

L'histoire de la Géorgie se divise en histoire ancienne et en histoire moderne. La première se termine à l'année 1469, époque du marcell-

ment de la nationalité géorgienne, dont quelques membres s'étaient déjà détachés quelques années auparavant.

Sous le nom de Géorgie on doit comprendre toute la région transcaucasienne ou l'Idume géorgienne dominait à une époque plus ou moins ancienne et où il est encore en vigueur de nos jours, région dont nous avons déterminé plus haut les limites générales.

La Géorgie est connue historiquement sous trois noms principaux qui sont les racines des abréviations nombreuses usitées en Europe.

Les Géorgiens prétendent descendre directement de Karthlos, arrière-petit-fils de Japhet et frère cadet de Hah ou Haos, premier ancêtre prétendu des Arméniens. De ce nom de Karthlos dérive le nom de Karthvél (qu'ils prononcent Karthéli en l'adoucissant un peu), qui désigne leur nation, et Karthli ou Sakarthvél (et même Sakarthlo), qui désigne leur pays. Cette appellation générale ancienne, d'une acception très-étendue, a pris une double signification dans les temps modernes, où le Karthli proprement dit ne renfermait plus que le bassin du Kour à partir du canton de Mthas-Ikht, à la limite de l'Iméret, jusqu'à un peu au-dessus de Tiflis; Sakarthvél restant une dénomination d'ensemble rarement employée depuis la seconde moitié du quinzième siècle.

Les Arméniens donnent à leurs voisins de Géorgie le nom de Virk (pluriel de Vir, mot dérivé très-probablement de ver, dessus, en haut, ce qui signifie le nord, par opposition aux Somkhs ou Arméniens, du mot somkhrti, qui signifie le sud) et à la contrée celui de Vratstoun, maison des Virk, d'où se forme l'éthnique Vratsi.

Enfin les Persans nomment les Géorgiens Kourdjy ou Gourdji, du fleuve Kour ou Kur, nom dérivé de Cyrus ou Kyros, et leur pays Gourdjistan ou Kourdjistan, d'où les Arabes ont fait Djourz et Dzorzan; le k mouillé manquant à leur alphabet.

Les autres noms sous lesquels la Géorgie est désignée par les écrivains européens ne sont que des dérivations de ceux que nous venons d'indiquer.

La forme géorgienne nationale n'a donné naissance qu'aux noms Carduel ou Karduel, Karthalinie en français et Karthalia en russe, assignés à la Géorgie centrale. Le nom arménien dérivait d'un seul jet, pour ainsi dire, le mot grec Ithria ou plutôt Ithria, et le latin Iberia. De Gourdjistan dérivent Géorgie et Géorgie, — Gourzi, qui se lit dans les plus anciens documents russes, — Grouzi, forme russe du même mot, qui se rencontre dans les actes à partir de la fin du seizième siècle, et se décline au pluriel, — enfin Grouzia, d'où les Allemands ont formé Groussien. Toutefois le nom de Grouzie était attribué spécialement, par les agents russes de l'époque ci-dessus indiquée, à la partie de la Géorgie qui entra la première en rapport avec les tsars, c'est-à-dire au Kakhet (partie nord-est de la Grouzie).

Quant aux noms spéciaux des principales parties de la Géorgie, il est jusqu'à présent difficile, pour ne pas dire impossible, d'en expliquer la dérivation. Nous nous bornerons à énumérer ceux des pays qui font aujourd'hui partie de l'empire de Russie.

Nous nommerons d'abord l'Aghovank, Aghovanie ou Allanie, pays situé sur les deux côtés de la partie sud-est des montagnes du Caucase dont la section occidentale formait le Kakhet. Le peuple de l'Allanie descendait d'un patriarche arménien.

Le Kakhet comprenait les districts actuels de Thelav et de Signakh, aux bords de l'Alazan, dont le nom provient, suivant la tradition, de Cakhos, l'un des huit fils de Karthlos. Au dixième siècle, cette contrée fut incorporée à la Géorgie et lui demeura annexée depuis le commencement du douzième siècle jusqu'à l'année 1469 où elle fut de nouveau réunie au Karthli.

Le nom de Somkheth a eu en géorgien une double signification : il désignait d'abord la véritable Arménie, puis aussi cette partie méridionale de la Géorgie qui passa fréquemment de l'une à l'autre nation, et qui, composée des provinces de Talk et de Gougark, s'appela tout à son Géorgie ou Vratsan quand elle appartenait aux rois ou princes d'Arménie, et Somkheth quand les montages géorgiens y dominèrent. Cette province, depuis l'année 1100 environ, n'a cessé de faire partie du royaume de Géorgie.

Le Samtzhké, pays des Moskhes, ou Saathabago, patrie des Moskhes. Saathabago est un mot qui s'applique à l'établissement formé par les atabeks géorgiens depuis le douzième siècle.

L'autre royaume géorgien, l'Iméret, doit son nom à sa position au delà du mont Likh, qui le sépare du Karthli. Iméret est un Iméretie riant

d'imier, au delà; ce nom est d'ailleurs comparativement moderne, car le pays dont il s'agit, composé de portions de la Colchide et de la Meskhie, ayant appartenu autrefois à la Lazique, n'a commencé à avoir une existence indépendante qu'en 1259; mais la distinction de la Géorgie en Imier, pays au delà des monts, et Amier, pays en deça, commence à paraître dans l'histoire au moment de la réunion de l'Apkhazie (Abkhazie) et du Karthli sous le même sceptre, à la fin du dixième siècle.

Le pays d'Akhal-Trikhé ou d'Akhaltiskh, situé à l'extrême sud-est du gouvernement actuel de Koutais, habité pour la plus grande partie par des Géorgiens les plus purs, sur lesquels l'influence turque, agissant depuis longtemps d'une manière très-effacée, s'est maintenue jusqu'en 1829, année où le district d'Akhaltiskh fut cédé par la Turquie à la Russie.

L'Apkhazie, Abkhazie ou Abassie (l'Aphechegh des Arméniens ou l'Aspie des Byzantins), dont le vrai nom est Ahjib, qui signifie, en langue apkhazie, la moitié ou la partie qui se trouve au milieu. L'Aspie des anciens était précisément située entre l'Abassie et les Mismisim, sur le territoire qu'occupe encore la partie moyenne du Samourzakhan. Les habitants de l'Abkhazie et du Samourzakhan sont des Abkhaz. Les princes sont, à ce qu'il semble, d'origine étrangère et proviennent des Behni-cheddad, princes de Charvan ou Chirvan.

La Mingrélie, ou géorgien Egrisi (Egher ou Eghéstan en arménien), le pays du fleuve Egnour ou Ingour, tire son nom d'Egros, frère de Karthlos. L'adjectif ethnique Mégréli, Mingrélien, s'est formé régulièrement, comme Karthvél de Karthli. Le nom de la plus considérable de ses provinces, Odich, paraît n'être pas sans analogie avec la racine géorgienne odva, moir, pourrir, expression très-convenable pour désigner un pays si humide. La Mingrélie (avec l'Iméret et le Samtzhké, le Gouria et le Tao) passa sous le sceptre de Pharaonax trois siècles avant J.-C., en fut détachée plus tard, lorsque, sous le nom de Colchide, elle fit partie du royaume de Bosphore et de l'Pont, servit d'asile aux descendants immédiats de Gourgalsan, de la branche collatérale, et fut placée, en quelque sorte, sous le protectorat de l'empire grec. Sous le nom de Lazique, elle fut l'objet de graves débats entre les souverains de Byzance et les rois Sassanides, qui s'en disputèrent la possession pendant plus de cinquante ans; puis on vit s'y former insensiblement le noyau d'une principauté baptisée d'abord arménienne, mais qui, par ses alliances avec les Apkhaz et les Ibériens, devint vraisemblablement peu à peu géorgienne.

Le Gouria ou la Gourie (nom dont l'origine n'a pas encore été bien déterminée) faisait partie de la Colchide lazique ou Apkhazie, qui comprit les bassins entiers du Rion et du Tcherochk, ainsi que son même souverain. Ce n'est que dans les temps modernes que ce pays s'est fractionné en Iméret, Odich, Samourzakhan, Apkhazie et Gouria. La dernière de ces contrées se trouva presque toujours sous la dépendance d'un des Etats voisins.

Ainsi les limites de la Géorgie, comme ensemble politique, ont souvent changé, non-seulement dans les parties principales, qui, suivant les époques, ont appartenu à différents maîtres indigènes, mais encore dans celles qui ont été successivement envahies par des maîtres étrangers. Les pays compris dans les limites susmentionnées ne furent que rarement réunis sous le sceptre des rois géorgiens, et ce ne fut jamais pour un temps considérable; car, trop faibles pour assurer complètement leur indépendance, ils eurent seulement le talent de profiter de l'affaiblissement de leurs suzerains pour jurer pendant quelques instants d'une liberté fugitive. C'est ainsi que l'Apkhazie, la contrée où se trouve Artanoudj, la Lazique entière, passèrent alternativement et par intervalles sous la domination des Grecs; que la Géorgie centrale fut occupée par les musulmans, du huitième au douzième siècle; que depuis David II jusqu'aux Mongols, tout le Karalagh, le Chirvan, le Daghestan, se reconquirent tributaires des montages géorgiens; que Trékiziane même céda devant les armées de Thamar; et qu'enfin, lors du dernier réveil de la Géorgie au milieu du dix-huitième siècle, toute la contrée de Lars jusqu'à l'Araxe obéit au vaillant et infatigable Eriéké ou Hérakles II. Il faudrait retracer ici toute l'histoire de la Géorgie durant vingt siècles pour donner le tableau complet des vicissitudes qu'elle a subies.

La Géorgie suivit longtemps les lois d'une organisation féodale qui remontait à une haute antiquité et qui fut tout à fait opposée à celle qui régnait en Arménie; c'est même dans l'autorité des chefs de famille que la

royauté trouva plus tard son origine et son principe. Pharnavaz, gouverneur de Mtskhéta à l'époque des conquêtes d'Alexandre le Grand, fonda le royaume de Géorgie (302 ans avant J.-C.) et se fit proclamer roi. On lui attribue l'invention de l'alphabet géorgienne; mais les Arméniens prétendent que les Géorgiens le reçurent au commencement du cinquième siècle, sous le règne de Baccor, et qu'il leur fut transmis par Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien. Les Géorgiens ayant deux corps d'écriture, l'un dont les formes arrondies et quelques lettres ont la plus grande analogie avec les caractères zéuds et phéviens, et l'autre qui offre une ressemblance non moins frappante avec les lettres arméniennes, il est très-probable que cette double tradition est exacte. L'alphabet usité dans les écrits religieux a beaucoup d'analogie avec l'alphabet arménien; l'autre est employé de préférence pour les œuvres littéraires.

Obéissant toujours au pouvoir du plus fort pendant les longues guerres des Romains contre les Parthes, les Géorgiens trouvèrent une consolation dans l'introduction du christianisme, qui fut pour eux un événement des plus salutaires et des plus importants, jusqu'à l'époque des expéditions dévastatrices si funestes des premiers successeurs de Mahomet. Cet événement eut lieu sous le règne du roi Mirian, vers l'année 325, sous la dynastie des Khosroïdes, qui remplaça celle des Arsacides, disparue de la scène politique. Eustathe, patriarche d'Antioche, baptisa tout le peuple, et cette cérémonie s'accomplit paisiblement et sans la moindre résistance. Dans le synode arménien de Vagarchalad, qui rejeta, en 491, le concile de Chalcédoine et adopta les dogmes des monophysites, l'Église géorgienne était déjà représentée par son catholico (que le patriarche d'Antioche avait nommé et consacré) et par un certain nombre d'évêques. Mais dans le siècle suivant, en 596, les décrets pieusement rejetés furent acceptés, et dès ce moment l'Église géorgienne devint membre de l'Église orthodoxe grecque, à laquelle elle resta constamment attachée. Faisant d'abord partie du diocèse de Thrace, qui fut attribué au patriarche de Constantinople par le concile de Chalcédoine, la Géorgie resta longtemps et était encore, à la fin du dix-huitième siècle, suffragante du patriarcat d'Antioche, jusqu'au moment où elle passa, divisée en quatre évêchés, sous la dépendance du synode de St-Petersbourg.

Le grand mouvement religieux qui se développa en Hérie au milieu du sixième siècle, à la suite de l'arrivée de plusieurs prêtres et religieux venant de la Syrie, détermina la fondation de douze nouveaux évêchés et amena la propagation plus rapide du christianisme dans le centre de la Géorgie, tandis que la même influence se faisait sentir au nord de la mer Noire, dans l'Apkhazie, où Justinien jetait aussi les fondements d'un nouveau régime chrétien.

L'essor politique que prit la Géorgie au seizième siècle non-seulement marcha de niveau avec les progrès du christianisme, mais on vit même la faible nation géorgienne, encore peu développée sous le rapport de la civilisation, soutenir de longues guerres dans la Lazique et résister aux continuelles invasions des Persans.

Au septième siècle, la Géorgie tomba dans un déplorable état d'abaissement; elle dut supporter les guerres que lui firent d'abord Héraclius et bientôt après les premiers conquérants musulmans. Plusieurs dynasties avaient été substituées les unes aux autres. D'abord les Kartlisides ou Pharnavazides, qui régnèrent de l'an 302 jusqu'à l'an 164 avant J.-C., et de l'an 2 avant jusqu'à l'an 186 après J.-C.; puis les Nebruthides, de l'an 162 à l'an 93 et de l'an 33 à l'an 3 avant J.-C.; les Arsacides, de l'an 93 à l'an 33 avant J.-C., et de l'an 186 à l'an 265 de notre ère; les Khosroïdes, de 265 à 570 et de 619 à 786; les Bagratides, de 575 à 619 et de 787 à 1801. Cette dernière dynastie devait elle-même son avènement à son alliance avec la précédente. Il faut rappeler aussi que durant les troubles qui accompagnèrent l'installation de Khosro-Parviz sur le trône de Perse, les grands feudataires géorgiens s'étaient fait garantir par l'empereur grec l'hérédité de leurs fiefs. L'Etat fut morcelé et tomba tout entier, à l'exception de l'Apkhazie, sous la domination des étrangers.

Au huitième siècle, les terribles expéditions des Arabes ne permirent à la nation géorgienne d'autre soin que celui de songer à défendre son existence. Sous le règne des deux derniers souverains Khosroïdes en Géorgie, les invasions des Khazars précédèrent immédiatement le second avènement des Bagratides dans la personne d'Achof I^{er}, puis dans celle de Bagrat I^{er}. Cet avènement fut signalé par quelques faits assez remar-

quables. D'abord les titres de roi et de mthavar, indiquant l'un l'indépendance complète de la nation géorgienne, l'autre sa soumission à des étrangers, c'est-à-dire aux Persans et aux Grecs, furent, durant plus de deux cents ans, remplacés par celui de cœuroplate ou comte du palais impérial. Nous voyons la nouvelle dynastie des Bagratides dans la dépendance plus ou moins complète de l'empire grec, au service duquel étaient même entrés, en qualité de hauts dignitaires, plusieurs princes régnaux des Bagratides. Cette dynastie se consolida néanmoins sur le trône; la dynastie apkhazite fut fondée, et le pays commença à respirer. C'est alors que le cycle pascal fut introduit par le clergé syrien, en 780, au commencement du second cycle pascal depuis la fin du millénaire de la fondation de Rome.

A la fin du dixième siècle, il s'opéra en Géorgie un important changement dynastique. Les gouverneurs d'Apkhazeth, qui déjà s'étaient attribués depuis longtemps le titre de roi, prirent insensiblement plus d'ascendant sur les Géorgiens et s'allièrent plus étroitement avec les Bagratides par des unions matrimoniales. Bagrat III, fils adoptif et neveu de Bagrat le Sot, le dernier des simulacres de rois en Géorgie, devint le seul maître et souverain du royaume uni d'Apkhazo-Karthli, et c'est avec sa dynastie que commence l'ère d'un vaste développement de la puissance politique, de l'instruction générale et du goût des arts en Géorgie. Il acquit l'Hébie, acheva de soumettre le Kakhetz à sa domination, et devint maître absolu de toute la lande située au bas du versant méridional du Caucase, depuis l'Apkhazie jusqu'à la mer Caspienne, à l'exception des vastes domaines des Orbelians. Sous son règne, le convent ilérien du mont Athos vit briller les savants interprètes des livres saints et des plus belles productions de la théologie grecque.

Après le remarquable règne de Bagrat IV, pendant lequel les Géorgiens, réunis aux Grecs, combattaient les Turcs, et après les actes de brigandage et de dévastation auxquels se livrèrent les Seldjoukides sous Giorgi II, une nouvelle ère commença, de 1089 à 1125, avec David II (qui se disait descendant du prophète David), qu'on nomma le réparateur et le roi des rois. Il donna le premier exemple de recourir à l'assistance des guerriers des pays du nord du Caucase; il en appela 40,000 en Géorgie et leur assigna des terres où ils se fixèrent.

La prépondérance exercée par la Géorgie au douzième siècle était grande; on doit en attribuer la cause principale aux expéditions des croisés, qui avaient porté la désorganisation et la terreur au sein des peuplades musulmanes et relevé l'influence et la dignité du nom chrétien. L'ascendant de David se prolongea sous ses successeurs durant un siècle; l'invasion des Mongols vint y mettre un terme. Les jours de victoire des rois géorgiens finirent bientôt après la mort de la reine Thamar, qui gouverna de 1184 à 1212, et qui, sous plusieurs rapports, présenta plus d'un point de ressemblance avec Elisabeth d'Angleterre. Elle régna sur les sept royaumes de Kartli, d'Apkhazie, de Kakhetz, de Héreth, de Sombketh, de Ran et de Chirvan. On remarquait déjà sous Giorgi III, père de Thamar, une séparation plus tranchée entre les deux principales portions du royaume, celle au delà et celle en deçà des monts Likhs, qui en marquaient la limite. Le Kartli était la partie prépondérante. Tiflis, dont le nom, analogue à celui de Treplitz, est, comme ce dernier, dérivé de ses sources d'eaux thermales; Tiflis, capitale de toute cette jeune royauté, fut fondée en 469; elle était la ville principale de tout cet empire. Tombée d'abord entre les mains des Arabes en 853, puis des Turcs, elle revint enfin, en 1122, à ses maîtres naturels les souverains du pays. Sous le gouvernement de la reine Thamar, la Géorgie atteignit l'apogée de sa grandeur: cette princesse est comme une étoile resplendissante qui brille au milieu du ciel nébuleux de l'histoire de ce malheureux pays. La plupart des châteaux forts et des églises qu'on y rencontre furent bâtis par ses ordres. Elle répandit le christianisme dans les contrées du Caucase et neutralisa, pour quelque temps du moins, l'influence de l'islam dans ces régions; elle favorisa les arts et les sciences, et décréta de nouvelles lois. C'est de son temps que date tout ce que la littérature géorgienne a produit de remarquable.

Après cette brillante période qui se termina au commencement du treizième siècle, une sombre nuit se répandit de nouveau sur les peuples du Kartli; et l'on doit admirer la ténacité et la persévérance de leurs efforts pour se préserver d'une ruine imminente au milieu des tempêtes qui les assaillirent sans relâche.

Si nous en exceptons les années béniées du règne de deux souverains,

dans la première moitié du quinzième siècle et au commencement du dix-septième, l'histoire de la Géorgie, à partir du treizième siècle, se rattache presque uniquement aux noms des farouches conquérants qui, l'un après l'autre, traversèrent en dévastateurs et infortunés pays.

Les Mongols fondèrent, en 1220, sur la Géorgie méridionale, le royaume des Géorgiens et ravagèrent encore le pays durant les années suivantes. En 1236, ils s'y installèrent définitivement.

Sous le règne de Roussoudan, fille de Tamar, de 1223 à 1247, la constitution politique de la Géorgie subit une grave modification. Depuis plus de deux cents ans ce royaume avait conservé son unité, fondée par Bagrat III : l'Apkhazie et ses dépendances, le Kartli et les trois grandes provinces du Cakheth formaient un seul tout obéissant à un monarque unique et absolu. Des conflits dévastateurs, dont la réine elle-même fut la principale cause, déterminèrent les plus puissants seigneurs géorgiens, qui s'étaient enfuis devant les Mongols, à l'exemple de la réine, à rentrer dans leurs domaines, et ils firent individuellement leur paix avec les vainqueurs. Ceux-ci, profitant de leur influence sur les Géorgiens qui ne se voyaient sans maître, firent monter sur le trône deux cousins du nom de David, qui régnerent ensemble et en bonne intelligence. Mais bientôt, excédés des vexations des Mongols, l'un deux s'enfuit dans l'Arménie, où il se déclara souverain indépendant. C'est de cette fuite, qui eut lieu en 1259, que commence réellement la division de la Géorgie. Il faut remarquer toutefois que les provinces du sud continuèrent à former l'appage presque indépendant des Orélians et des Mkhargrdzélidz, et que le territoire de Sarghisidjaki (le pays d'Akhalsikh) était formellement exclu du domaine du roi.

Au commencement du quatorzième siècle, les rois géorgiens profitèrent de l'abaissement complet des Mongols de Perse, dont la période enva-

hissante cessa à l'avènement du jeune Aboussaid. Giorgi V le Brillant soumit complètement à l'autorité du Kartli les parties de l'empire qui ne s'y rattachaient que par un faible lien, et triompha des Tatars de l'Aderbidjan et de Karabagh. A la fin de ce siècle, le fameux conquérant Timour entra six fois en Géorgie et détruisit Tiflis. Le long et glorieux règne d'Alexandre (de 1414 à 1442) occupa dans le quinzième siècle une place aussi importante que celui de Giorgi V dans le siècle précédent. Ce prince releva les ruines dont le pays avait été couvert au temps de Timour, restaura les églises, rétablit et resserra plus fortement les liens de l'unité. Sous ses premiers successeurs, des révoltes de princes et de gouverneurs de province éclatèrent continuellement et affaiblirent la puissance du roi; les Tatars ne manquèrent pas de tirer aussi profit de la faiblesse et de la division du pays.

En 1462, Bagrat, éristav d'Iméréth, se fit sacrer roi et déclara indépendants le Dadian, le Gouriel et les éristavs des Apkhaz et des Souanes. C'est à la mort de Giorgi VIII que commença la séparation politique des pays géorgiens, qui subsista jusqu'à leur incorporation à l'empire de Russie. On voit alors l'Ibérie, au lieu de former un ensemble politique, se diviser en trois royaumes, par suite de la jalousie de ses princes et de l'invasion des étrangers : l'Iméréth, à partir de l'année 1462; le Cakheth, depuis 1465 ou 1466, et le Kartli, qui resta séparé des autres après la mort du dernier roi de toute la Géorgie en 1469. Alors aussi le reste du pays forma cinq principautés indépendantes : l'Olich ou Mingrèlie des Dadian, la Gouria des Gouriels, l'Apkhazeth des Charvachidz, le Souaneth des Gétovans, dépendances de l'Iméréth, et le Saathalago (le Samtskhé et le Clarjeth) ou le pays d'Akhal-Tskhé ou Akhalsikh.

KARTHLES (GROUZIENS).

Les Karthles (Grouziens) habitent presque exclusivement le gouvernement de Tiflis, où l'on trouve aussi en assez grand nombre des Arméniens, des Tatars, des Russes et même des Lezghis, qui, mêlés avec des Grouziens et des Tatars, résident dans les districts de Djaro-Bieloukany et d'Ylissouli. La Grouzie ou la Géorgie orientale se divise en deux parties principales, la Grouzie proprement dite (ancien royaume de Kartli), et le Cakheth (districts de Thelav et de Signakh), pays situé le long du versant sud-ouest des montagnes du Caucase, ou, pour parler plus exactement, dans la vallée de l'Alazan, affluent du Kour. Le pays du Kan supérieur, au nord de Tiflis, et celui d'Aravgi, formèrent pendant longtemps des principautés à part, placées sous la suzeraineté de la Géorgie orientale et gouvernées séparément par deux familles tirant, à ce qu'il paraît, leur origine de la Katarlah ou Grand-Ossèth. Ces deux familles jouèrent un grand rôle dans l'histoire de la Géorgie, depuis le milieu du seizième siècle jusqu'à l'époque où leurs pays furent définitivement incorporés dans le Cakheth et la Grouzie, à la dépendance desquels ils étaient toujours plus ou moins soumis.

Le Kartli, considéré comme Etat séparé, dut subir, jusqu'à la fin du siècle passé, les invasions dévastatrices des Tatars, des Turcs et des Persans, et se voir, en outre, exposé à des guerres fréquentes avec les princes des autres pays géorgiens. La prépondérance orientale devint de plus en plus marquée et fit substituer à l'organisation féodale chrétienne une organisation à la manière orientale, entièrement soustraite à l'influence de l'Occident. En 1722, les Turcs soumettre complètement la Grouzie et y régnerent jusqu'en 1735; ils en furent alors chassés par Nadir-Chah, qui en confia le gouvernement à un Isgratide, Théimonraz, lequel régna sous la suzeraineté de la Perse. Après son départ pour la Russie, son fils Ercélé II (Irachi ou Héraclius) de Cakheth réunit les deux royaumes en un seul.

Le Cakheth moderne subit les mêmes influences et le même sort, mais d'une manière encore plus complète. Depuis 1615 jusqu'à 1703, il fut gouverné par des khans institués par les chahs de Perse, et, à partir des vingt-cinq dernières années du dix-septième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, les rois qui le gouvernèrent, même ceux de la famille des

Bagratides, étaient mahométans. Cependant l'influence russe commença à devenir de plus en plus efficace, la Russie étant seule en état de protéger les pays géorgiens contre les dévastations et les persécutions religieuses exercées par le cruel Persan Agha-Mahomet-Khan. Le peuple avait d'ailleurs, comme toujours, héroïquement résisté à toute attaque dirigée contre sa foi, et sut rester chrétien malgré le martyre et les vexations de toute espèce. Le dernier roi Giorgi céda son royaume à la Russie.

Le Cakheth, l'Eldorado des pays caucasiens, possède, avec son beau climat, un sol fertile, des champs arrosés par un ancien système d'irrigation, des sites pittoresques, des monuments qui attestent une ancienne civilisation, et une variété d'enclos, de champs et de jardins qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Le Cakheth est un pays vigoureux par excellence, mais la culture y est malheureusement encore bien arriérée.

Les nationalités de la Géorgie orientale n'offrant point de nuances remarquables, nous nous bornons aux renseignements que nous venons de donner sur l'ancienne division politique du pays, et nous passerons immédiatement à une courte appréciation des particularités qui distinguent les Grouziens en général.

Les Grouziens, habitants de la vallée du Kour, n'ont pas gardé leur pureté de race primitive comme les tribus géorgiennes occidentales établies dans la vallée du Rion; mais ils se trouvent mêlés avec un grand nombre d'Arméniens et de Tatars; et si ce mélange n'a pu altérer d'une manière très-sensible la nationalité géorgienne, c'est qu'elle a été maintenue par la division des castes, institution presque généralement répandue en Orient. Si nous cherchons la cause de ce mélange de nationalités dans la Géorgie orientale, nous la trouverons dans sa position géographique, aux bords occidentaux de la mer Caspienne, au sein de ses vastes portes par lesquelles les peuples de l'Asie sud-ouest passent pour émigrer en Europe.

Ainsi que les Géorgiens en général, les Grouziens offrent le type d'une des plus belles races de la terre. Bodestedt, ne suivant que ses



Dessiné d'après l'original du Prince Gagarine par M. H. H. H.

Imp. Leconteur Paris.

Lettré par A. Charpentier.

ГЕОРГИЕНТЭС

ГРУЗИНКИ

propres impressions, les décrit ainsi : « Partout en Grouzie, et plus fréquemment que chez tous les autres peuples, hormis les Tchérkesses, les Arméniens et les Grecs, on rencontre des hommes de haute et vigoureuse stature, des femmes d'une taille svelte et bien prise, ayant les traits réguliers et souvent très-distingués, les yeux grands et bien dessinés. Mais on y chercherait vainement chez les hommes ainsi que chez les femmes cette beauté plus noble, où les sentiments élevés, l'esprit et le cœur se reflètent dans les yeux; car la beauté réelle ne se trouve en général que chez les peuples avancés en civilisation. La beauté de la taille est plus développée chez les femmes que celle du visage, dont le charme passe très-vite.

« La différence physique qui existe entre une Géorgienne et une Européenne se retrouve aussi dans leur toilette. Plus on connaît une Européenne, plus on apprécie le charme qu'elle inspire : la physionomie en apparence la plus insignifiante parvient souvent à nous captiver par la nette éloquence du regard, par la fine expression de la bouche, par le jeu habilement mobile du visage; une mise simple nous plait aussi d'autant plus que nous en saisissons les détails et que nous découvrons partout une délicate élégance et une exquise propreté.

« Chez une Géorgienne, on éprouve une impression toute contraire. Son extérieur est éblouissant, mais il perd à un examen plus approfondi. Le fard qui colore son visage, le costume pittoresque qui la distingue, tout vise à l'effet, et l'on ne saurait en vérité se figurer une apparition plus charmante qu'une Géorgienne vue à distance.

« C'est surtout un spectacle imposant que celui de la réunion des femmes de Tiflis, rassemblées par centaines à l'occasion de quelque solennité. Elles avancent doucement, d'un pas lent et grave, l'une vêtue d'un sarafane court aux couleurs éclatantes, l'autre enveloppée de la blanche et longue tchahra (sorte de voile) qui entoure gracieusement tout le corps et qu'elles savent retenir si artistement que ses plis dessinent exactement la taille fine et svelte des belles personnes, tandis qu'ils peuvent dissimuler chez les laides tout ce qui serait susceptible de choquer la vue. La robe est écharnée par devant, sur la poitrine, et laisse entrevoir une espèce de camisole ordinairement de couleur claire et artistement ornée de fines garnitures; les pantalons de soie rouge, dont le bas est brodé d'or, donnent un charme particulier à un petit pied renfermé d'ordinaire dans des pantoufles persanes en maroquin, relevées par de hauts talons. Les femmes entourent aussi leur tête d'un léger mouchoir attaché en forme de croix, qui couvre une partie du front et retient un voile de gaze tombant en arrière et cachant à demi les épaisses tresses d'une belle et longue chevelure. Par contre, rien n'est plus déplorable à voir que les vieilles femmes, qui ressemblent à de véritables sorcières. Tandis que la jeune beauté se cache pudiquement sous la tchahra, la triste vieillesse découvre sa poitrine et présente un spectacle peu fait pour charmer les yeux. »

Le costume des hommes se rapproche beaucoup de celui des Persans, et, à l'exception des étoffes qui sont plus riches et de couleurs plus vives, il ressemble beaucoup au costume arménien. La tête est couverte du bonnet pointu en peau de mouton que portent les Persans, moins élevé cependant et semblable aux bonnets tatars usités dans la partie orientale de la Transcaucasie. Le paysan grouzien, malgré d'assez misérables vêtements, atteste, par sa tenue, qu'il a la conscience de sa propre valeur.

La maison de campagne du Grouzien, résidence favorite de celui qui l'habite, est presque toujours, dans le centre de la Grouzie, située sur une hauteur et isolée ou adossée contre une pente qui lui sert de muraille naturelle d'où partent des poutres dont l'extrémité opposée s'appuie sur deux piliers réunis par une traverse. Ces poutres forment le plafond. Immédiatement au-dessus du plafond se trouve le toit, qui est plat et sert de terrasse où l'on séjourne le soir et même parfois aussi la nuit. Le toit est formé de poutrelles réunies recouvertes de terre gazonnée; ces poutrelles font une saillie de quatre à cinq pieds en dehors du mur et reposent sur quatre ou six supports formant une galerie couverte où l'on vient s'asseoir à l'ombre lorsque la température le permet. Les murs latéraux et de façade sont maçonnés jusqu'à la terrasse; il n'y a pas de fenêtres; une ouverture carrée ménagée au milieu du toit donne passage à la fumée du foyer. C'est seulement par cette ouverture et par la porte d'entrée, percée au milieu du mur de façade, que pénètre la lu-

mière du jour dans l'intérieur de la maison. Cette maison ne consiste ordinairement qu'en un seul appartement de misérable apparence, contenant une sorte d'armoire pratiquée dans l'un des côtés et destinée à recevoir les lits; de l'autre côté se trouve une espèce de buffet où l'on conserve le pain et les comestibles. Les murs des habitations sont maçonnés avec des cailloux ronds et de la terre glaise. Celles qui sont mieux bâties sont assises sur des fondations formées d'une double rangée de briques sur lesquelles des cailloux s'élèvent à un pied de hauteur, puis une couche de briques, et des cailloux portés jusqu'au-dessous des poutres. La plupart des maisons n'ont pas plus de dix à quinze pieds de haut. Les seuls objets de quelque valeur que l'on trouve chez les gens opulents de ce pays sont de beaux tapis, des armes et des vêtements. Le luxe de ces objets n'est aucunement en rapport avec l'exiguïté des habitations et la malpropreté qu'on y remarque. L'on est étonné de voir des femmes, parées de velours et de soie, sortir d'obscurs trous de terre. Contrairement à ce qui se pratique dans la plupart des pays européens, les habitations en Grouzie ne servent, ainsi que le veulent les usages orientaux, ni de centre de réunion pour la famille, ni d'exhibition d'objets précieux attestant le goût du luxe chez le propriétaire. Partout où la femme n'a pas d'action vivifiante susceptible d'embellir les sentiments, la société réelle, telle que nous la concevons en Europe, est impossible. Aussi le Géorgien ne construit-il sa maison que pour avoir un gîte assuré pour la nuit, un refuge contre le mauvais temps et l'instabilité du climat. Lorsque le temps est beau, les femmes, dans les villes surtout, demeurent constamment assises sur les toits des maisons, et elles s'y établissent même pour dormir pendant les chaudes nuits d'été. C'est sur les toits que l'on se rend visite, que l'on joue, qu'on chante et qu'on danse. Rien n'est plus charmant que de voir, pendant une claire nuit d'été, les femmes, presque toutes belles et vêtues du costume national, se promener sur leurs terrasses, jouer, chanter ou converser gracieusement avec les passants.

La maison du paysan caïkhe se compose de quatre murs en maçonnerie, en planches ou en osier tressé et enduit de terre glaise ou de boue de vache; elle est couverte d'un toit de paille ou de jonc et entourée d'une galerie qui parfois ne rigue que sur trois côtés.

Les principales sources de production pour les Grouziens sont l'agriculture, l'élevé du bétail et la culture des vignes. L'agriculture laisse fort à désirer, le paysan paresseux s'en occupant seulement pour subvenir à ses besoins les plus urgents. En Grouzie on cultive beaucoup de froment. L'abondance des moissons passe toute croyance. Cependant on ne fait usage d'aucun engrais; le fumier est séché et employé comme combustible; il est, sous ce rapport, bien préférable à la tourbe. On laboure les champs avec une charrue très-lourde entrant profondément dans le terrain et à laquelle on attelle plusieurs paires de bœufs. Vu la pauvreté des populations, il est d'habitude que plusieurs familles se réunissent pour les travaux champêtres. On remplace les charrettes par de lourdes brouettes à deux roues, ordinairement traînées par des bœufs; une de ces espèces de charrettes se nomme *tsokhti-révan*, dénomination persane qui, traduite littéralement, signifie trône mobile. Ce sont le plus souvent les femmes qui s'en servent. Cette charrette a une capote ronde et allongée, recouverte en toile blanche; elle est pourvue d'un timon et l'on y attelle deux bœufs.

Le bétail est en général laissé au pâturage pendant toute l'année; car on ignore ce que c'est que de faire des approvisionnements de foin pour l'hiver. Malgré son peu de développement, la culture des vignes est considérable, surtout dans le Cakheth; car tous les Grouziens sont grands consommateurs de vin, la Géorgie étant, dit-on, la patrie de la vigne et la préparation du vin n'exigeait pas un travail bien pénible. On transporte le vin dans des boudrillons, c'est-à-dire dans des outres de peaux de bœuf, de porc ou de chèvre, le côté du poil tourné en dedans. Ces outres sont enduites de naphtha à l'intérieur, ce qui donne au vin un goût terreux assez désagréable, jusqu'à ce que l'on y soit habitué; mais on assure que cette préparation est salutaire à la santé.

Ainsi que chez les Arméniens, les pauvres seuss mangent de la viande de bœuf; la nourriture habituelle consiste en chair de porc et de mouton. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles les Géorgiens, n'imitant pas en cela l'exemple de leurs tsars, n'ont point adopté le culte de Mahomet. Chez les habitants de la campagne, le déjeuner et le dîner se composent généralement de pain et de légumes crus, et

de lait caillé, de fromage, lorsqu'on n'est pas en temps de carême. Les mets chauds ne sont servis qu'au souper. En général, les Géorgiens aiment les aliments salés et le vin, ce qui est sain et doit les préserver de la jaunisse.

Il est rare que les Géorgiens habitent dans des villages considérables; on les trouve plus habituellement réunis en grandes familles formées de plusieurs générations et habitant des fermes isolées. Ces fermes ou enclos sont établis sur les emplacements les meilleurs et les plus fertiles. Par les meurs, les habitudes et même par les lois du pays, quelque défectueuses qu'elles soient, l'existence et la position des familles ainsi que celles des communes sont en quelque sorte réglées et fonctionnent sans difficulté à côté d'un système de fiefs très-développé et qui fut de tout temps appliqué chez le peuple féodal des Géorgiens. À la tête de la commune est un chef élu par les pères de famille et qui doit être confirmé par le gouvernement russe; il a la police sous ses ordres et décréte, avec le concours d'un conseil des anciens, les impôts à payer. Les paysans, de même que ceux de l'Allemagne septentrionale, sont répartis en diverses classes, suivant l'importance du terrain qu'ils possèdent. Par suite des dévastations antérieures que la Géorgie a subies, de grands espaces de terrain restent quelquefois sans culture, ce qui, joint à l'absence de documents écrits, est une cause d'insécurité de plus pour le droit de possession. Les traces d'anciens règlements ruraux sagement établis frappent partout les yeux et sont attestés par des clôtures, des chemins, des gardiens, etc. En ce qui touche l'agriculture, il existe encore des droits et des usages traditionnels en harmonie avec la vie sociale. L'eau, le gibier, les pâturages et les bois sont librement exploités par chacun et ne sont la propriété exclusive de personne.

Il arrive souvent que les Géorgiens demeurent dans un même village avec des Arméniens et des Tatars, mais sans se mêler avec eux. Ils contrastent en effet d'une manière frappante avec ces deux nations, surtout avec la première.

Les Géorgiens, peuple aristocratique et féodal, nés guerriers, sont braves soldats, cavaliers excellents, mais plus aptes et plus habitués à la guerre de partisans qu'à la tactique européenne; ils formaient jadis dans les armées persanes une troupe d'élite qui décidait ordinairement du gain des batailles. Ils sont aimables, hospitaliers, mais pour la plupart ignorants et peu communicatifs. Les fiers et belliqueux Géorgiens n'aiment ni le négoce, ni l'industrie: aussi le commerce se trouve-t-il exclusivement entre les mains des Arméniens, dont l'esprit spéculateur et plein de ruse les a rendus odieux aux Géorgiens, auxquels ils sont d'ailleurs supérieurs par les facultés intellectuelles et l'amour du travail. Il arrive bien souvent que les Arméniens deviennent possesseurs de la propriété immobilière des Géorgiens, soit par des lettres d'emprunt et de crédit, soit en se chargeant d'administrer ces propriétés; de sorte que les Géorgiens se trouvent toujours plus ou moins dans leur dépendance: ils ne peuvent pas plus se passer des Arméniens que les Polonais des juifs; mais ils les haïssent et les méprisent, et en général l'animosité entre les deux peuples se manifeste en toute occasion.

Haxthausen dit, en parlant des Géorgiens: « Ce sont les chevaliers chrétiens, comme les Tcherkesses sont les chevaliers mahométans des

contrées caucasiennes; ils se touchent comme en Espagne les Gots et les Maures. La classification administrative et toute la constitution du peuple géorgien ont, dans leur base, une grande analogie avec celles de la race germanique: c'est une constitution féodale complètement semblable à l'institution germano-romaine. Dans cette organisation, la noblesse, groupée autour du roi, occupe le premier rang, à l'intérieur comme à l'extérieur. La noblesse géorgienne était donc purement féodale: dans le tsar ou roi elle reconnaissait son seigneur suprême, et les classes inférieures considéraient ordinairement les nobles des hautes classes comme leurs seigneurs de second ordre. De leur côté, les paysans, sans être serfs (ce qu'ils ne furent que plus tard, dans les temps modernes et jusqu'à l'année 1861), étaient cependant obligés de suivre la noblesse à la guerre, de faire la corvée et de payer les impôts. »

La noblesse géorgienne se partage en deux classes, les thavads et les aznaours. Parmi les premiers, on qualifie de *didébouls* les familles les plus distinguées par leur influence; les *nthavars* sont des thavads apanagés, gouverneurs héréditaires d'une contrée. La seconde classe de la noblesse géorgienne, les *aznaours*, comprenait la petite noblesse. Quelques-unes des familles nobles les plus considérées sont d'origine grecque, telles que les *Andronikov*, etc.

Les Géorgiens ne sont pas doués d'une intelligence très-développée, ce qu'ils doivent peut-être à l'abus du vin; on ne peut pourtant pas leur reprocher un manque absolu de capacité. Mais le peuple est encore trop profondément ignorant pour éprouver le besoin de s'instruire. L'enseignement est très-médiocre en Géorgie; la plus grande partie de la noblesse elle-même ne sait guère autre chose que lire et écrire. Les jeunes filles nobles sont pour la plupart élevées chez leurs parents, où elles ne reçoivent qu'une éducation bornée et réduite aux notions les plus indispensables; cette éducation est d'ailleurs plutôt orientale qu'euro-péenne. Quant au bas peuple, il est complètement illettré.

Les Géorgiens aiment par-dessus tout à vivre et à s'amuser en plein air. La musique et la danse sont les principaux délassements, surtout pour les femmes. Les instruments de musique les plus usités sont le *zorna*, espèce de flûte, et le *tschougur*, instrument à cordes de métal, qui tient le milieu entre la *halalaika* et la *guitare*.

Les chants géorgiens sont monotones; le sujet en est ordinairement héroïque et se rapporte aux événements du passé. La danse des hommes est presque toujours sauvage et exprime le caractère audacieux et guerrier des Géorgiens; elle est souvent accompagnée de rapides mouvements des bras, imités des Tatars; les danseurs courent et tournent indéfiniment sur un espace très-restreint. La danse des jeunes filles est ordinairement grave, lente, jamais sautillante, mais pleine d'attitudes et de mouvements gracieux. La danse préférée et aussi la plus intéressante est celle que l'on nomme *lesghiska*, *mingrelka* ou *abkhazka*; c'est une gracieuse expression du désir, de la poursuite et du refus, suivis toutefois du consentement. Elle excite surtout la sympathie des spectateurs dans les salons nobles, quand un beau couple se livre, sans blesser les convenances, à toute la vivacité de ses impressions. Cette danse s'exécute dans tout le Caucase.

IMERS.

Les Imers ou Imériens habitent, au nombre de 150,000 têtes, toute la partie orientale du gouvernement de Koutais, c'est-à-dire le versant occidental des monts Likhs, et forment pour ainsi dire la transition entre les Géorgiens orientaux (les Géorgiens) et les Géorgiens occidentaux. Les Imers appartiennent en effet plutôt aux premiers par le langage et aux derniers par la nationalité.

L'Imérét ou l'Imérétie fut nommée d'abord *Egris* (l'ancienne Colchide), comme partie intégrante du royaume de Lazique; puis, jusqu'en 1259, *Aphkhazeti* et *Imier* (partie située au delà des monts Likhs); enfin le nom d'Imérét ou Imériétie, qui devint plus général en 1469, après le partage définitif, est celui qui a survécu. L'Imérétie a duré comme royaume de 786 à 985, et plus tard, de 1259 à 1810, sous deux dynas-

ties, les *Aphkhaz* et les *Dagradites*, qui avaient quelquefois seulement le titre d'érists. De 1660 à 1721, le trône fut occupé par divers prétendants qui s'expulsèrent alternativement et furent enfin réinstallés. Ces querelles intestines durèrent, sans la puissante influence des Turcs, jusqu'en 1792; quelque temps après, en 1804, le roi Salomon II céda son pays à la Russie, avec laquelle les rués géorgiens entretenaient des relations amicales depuis le dix-septième siècle.

Le pays est en grande partie couvert d'habitations isolées; ce n'est qu'après des églises nouvellement construites que l'on voit des villages un peu considérables auxquels appartiennent en commun les foires et les pâturages, mais dont chaque enclos possède séparément ses champs et son potager. Les paysans appartiennent autrefois ou à la couronne ou



Джанац, джигитъ, нарисованъ Ф. Тодель.

Имерецкаго Джанацъ.

Лѣтъ въ А. Чапестеръ.

ИМЕРЕТІЯ
Географическое

ИМЕРЕТІЯ
Имеретинское

aux monastères; ceux des nobles ont été serfs, comme on l'a déjà dit, jusqu'en 1861.

L'Iméréth se divise en trois parties qui étaient séparées politiquement : l'Iméréth proprement dit, dans les environs de Koutais, surtout à l'est; le Raicha au nord, dont le chef-lieu est Oni; et le district d'Abkhaltsikhé au sud, où l'élément turc, jadis fortement représenté, a été remplacé depuis trente ans par d'importantes immigrations d'Arméniens. Le district d'Abkhaltsikhé est un pays pittoresque et renferme les plus belles antiquités de la Géorgie; le Raicha, surtout dans sa partie la plus élevée, possède un climat doux et un sol fertile, mais les terres propres à la culture sont malheureusement fort disséminées, ce qui ne permet pas les grandes exploitations. Le paysage d'Iméréth proprement dit a un caractère âpre et pittoresque; dans les forêts vierges, la vigne sauvage forme des guirlandes qui s'étendent d'un arbre à l'autre.

Le costume national ressemble à la fois à celui des Grouziens et des Persans, à l'exception de la coiffure, qui consiste en un morceau carré de feutre ou de velours, souvent brodé d'or et d'argent, attaché sous le menton au moyen d'une petite courroie; mais comme il ne couvre qu'une très-petite partie de la tête, les Imers portaient la chevelure épaisse, très-longue et tombant jusque sur la nuque. La pauvreté du peuple est si grande aujourd'hui que le costume de la basse classe ne saurait être décrit, car les pauvres se font un vêtement de tout ce qui tombe sous leur main.

Les habitations et les enclos, disséminés partout, ressemblent à ceux des Mingréliens. Les maisons de l'Iméréth sont construites en poutres. Un des deux pignons forme souvent une espèce de balcon couvert soutenu par des colonnes en bois. Chaque enclos contient une cour.

Les plantes que les paysans cultivent principalement sont le maïs et

une espèce de millet (ghomi). Les mets qu'ils préfèrent sont ceux qu'on prépare avec du lait.

L'agriculture, l'élevage du bétail, le mode d'attelage, les chariots, tout se trouve dans un état très-peu avancé et n'a commencé à prendre un peu d'essor que dans ces derniers temps.

Le caractère primitif des Imers, l'un des plus beaux peuples du monde, dont le visage est si noble, si expressif et si spirituel, a malheureusement subi de tristes influences qui, agissant sur le physique aussi bien que sur le moral, ont sensiblement altéré son type original : les plus pernicieuses ont été le despotisme des Turcs, la décadence de l'Église, la démoralisation de la noblesse et les vices nombreux de l'ancienne organisation administrative. L'état actuel de l'Iméréth forme un contraste bien frappant avec son ancienne puissance, lorsque les princes régnants se donnaient le titre ambitieux de roi des rois. La domination russe a été puissamment avantageuse à l'Iméréth : la sécurité des personnes et des propriétés est assurée aujourd'hui; l'esclavage n'existe plus; la position du campagnard s'est beaucoup améliorée; les princes, lorsqu'ils parcourent le pays, ne peuvent plus, comme jadis, s'installer avec leurs nombreux esclaves chez leurs vassaux pour manger souvent en une seule semaine les provisions amassées pour une année entière. L'hospitalité règne encore dans toute sa liberté; les étrangers de distinction sont accompagnés par les nobles et leur suite, souvent jusqu'à de grandes distances; partout où l'on fait une halte, ils sont largement traités ainsi que tous ceux qui les accompagnent, et les habitants du village qui a fourni les provisions prennent aussi leur part du festin. L'instruction et la moralité du peuple l'avaient pourtant encore beaucoup à désirer; il est enclin au mensonge, à l'ivrognerie et à d'autres excès. Parmi les nobles, quelques-uns savent déchiffrer le russe, mais il en est très-peu qui sachent lire leur langue nationale.

MINGRÉLIENS.

Les Mingréliens habitent, au nombre de 50,000 âmes, le centre de la partie la plus occidentale de la Transcaucasie, entre l'Éngour (Ingour), la mer Noire, le Rion, la montagne qui sépare le Tskhénis-Tsqal du Rion, et la montagne qui enferme du côté sud le Sonameth mingrélin.

Les Mingréliens sont les descendants d'Égros, frère de Karthlos, patriarche des Géorgiens, qui, lors du partage des possessions de la famille, obtint dans son lot le pays de la Transcaucasie au bord de la mer Noire et se fixa à Egris (depuis Bédia). Plus tard, des colonies grecques se fondèrent sur le bord de la mer Noire, et, par cet établissement, les maîtres du pays se virent refoulés dans la Colchide ou Mingrétie proprement dite.

Dès que la nationalité géorgienne se fut constituée sous le sceptre de Pharnavaz, la Mingrétie (le pays des Mères) devint l'un des huit cristaux géorgiens, dont la limite nationale était formée par l'Éngour qui la séparait des Grecs. Les Mingréliens furent convertis au christianisme avant les tribus géorgiennes de l'est, et la Mingrétie se constitua, au cinquième siècle, avec l'Iméréth et le Gouria comme annexes, en un État indépendant (la Lazique). Plus tard, par suite des vicissitudes de la guerre et de l'influence de la civilisation grecque, ce pays fut destiné à faire partie de l'Aphkhasie, qui, au dixième siècle, cavalait aussi la Géorgie orientale. À partir du treizième siècle, plusieurs agrégations politiques se sont formées dans l'Aphkhasie, sans autre lien que la langue : telles sont l'Odich (la Mingrétie orientale d'abord), le Gouria et le Lazistan musulman. Mais la Mingrétie, dans ces phases diverses, ne joua qu'un rôle secondaire; ses maîtres lui venaient de la Géorgie, de l'Iméréth ou du nord-est, sans toutefois qu'elle perdît jamais sa nationalité. Au commencement du quatorzième siècle, Giorgi I^{er}, éristsv d'Odich et d'Egris, se rendit indépendant de l'Iméréth et fonda une dynastie qui perdit son pouvoir en 1691, et après laquelle les Tchikovans, nommés aussi Dadianes, monterent sur le trône.

À l'époque du démembrement de la Géorgie, à la fin du quizième siècle, la Mingrétie, sous le nom d'Odich, fut soumise aux Dadianes (non qu'il ne désignât d'abord que le juge supérieur, le lieutenant ou gon-

verneur, mais qui, avec le temps, est devenu le nom de famille d'une dynastie). La Mingrétie fut alors une des cinq principautés indépendantes qui se formèrent à côté des trois royaumes géorgiens, et elle conserva plus longtemps même que l'Iméréth une indépendance assez large. Plus tard, presque continuellement placée sous la suzeraineté de l'Iméréth, à laquelle la Mingrétie donna néanmoins quelquefois ses princes pour régents, celle-ci fut soumise durant des siècles, avec toutes les contrées de la Transcaucasie occidentale, à l'influence immédiate des Turcs, et se trouva tantôt sous leur domination, tantôt sous celle des Géorgiens de l'est ou du royaume de Karthli. Depuis le dix-septième siècle, les Dadianes de la Mingrétie — et principalement le fameux Lévan-Dadian II, la plus grande figure historique de la Géorgie occidentale — acquirent une véritable prépondérance sur l'Iméréth et l'Aphkhasie, et reculerent leurs frontières à l'est jusqu'à la rive gauche de la Tskhénis-Tsqal, et au sud jusqu'au Rion, en perdant toutefois, du côté de l'ouest, une partie de leurs territoires. Plus occupé à se défendre contre les envahisseurs que contre l'ignorance, opprimée par un gouvernement de race étrangère et de religion différente, la Mingrétie, étouffée, paralysée dans son développement, se décida à entrer en rapport avec la Russie. Ces rapports, qui commencent au milieu du dix-septième siècle, ne sont devenus permanents et efficaces que depuis soixante ans.

La Mingrétie, dont nous avons déjà fait mention plus haut, dans le court aperçu topographique du Caucase, se divise en deux parties principales, l'Odich à l'ouest et le Letchkhoun à l'est. La première partie, la véritable Mingrétie, est un pays de forêts, dont le climat est doux mais éternel, et dont la végétation luxuriante paraît se développer aux dépens de la vigueur de l'homme; les habitations semblent s'y dérober aux regards en se cachant au sein d'épais feuillages. Quant au Letchkhoun, il représente un bassin étroit, recouvert d'une excellente terre végétale qui produit du froment, un petit vin doré, et qui renferme un bon nombre de villages habités par une population paisible. Le Letchkhoun jouit d'un climat renommé pour sa salubrité, mais sa position élevée rend les hivers très-rigoureux : à part cette circonstance, c'est

un véritable Eden. Zougdid, localité assez insignifiante, est le principal siège de la population mingrélienne. En Mingrèlie on retrouve en grand nombre les plus anciens monuments de la nation géorgienne.

Le Mingrélien est grave et parle peu; la pâleur habituelle de son teint est augmentée par le reflet d'une verdure qui manque d'air, par la couleur jaunâtre de son baclik (espèce de capuchon pointu à larges bords pendant sur les épaules et servant d'alibi contre la pluie) ainsi que par celle de ses autres vêtements, produits de l'industrie et de la teinture indigènes. Il semble malade, quoiqu'il soit réellement sain et vigoureux; mou et sans énergie, quoique brave et dévoué sur le point d'honneur; rude et peu sociable, quoique affable et hospitalier. Il demande à être étudié de près, connu et apprécié dans l'intimité. Quant aux habitudes de la vie, aux usages et aux mœurs, les Mingréliens ressemblent beaucoup aux Abkhaz.

Le bas peuple, serf jusqu'en 1861, porte un costume très-simple et fort singulier qui rappelle celui des franciscains, et qui consiste en une longue redingote de couleur brune, serrée à la taille par une ceinture. Ajoutez-y le baclik pour couvrir, et pour manteau la bourka tcherkesse en poil de chèvre, le meilleur et le plus commode abri contre la pluie et le froid aussi bien que contre la grande chaleur. Les nobles, qui jusqu'à nos jours formaient presque exclusivement la classe libre de la population, portent le costume tcherkesse richement orné et le bonnet incrétoir.

Le Mingrélien, malgré l'épaisseur de ses profondes forêts et les accidents multipliés du terrain, parcourt presque toujours à cheval la distance qui sépare les unes des autres les habitations isolées. Le Mingrélien est laborieux et plus vigoureux que le Gronzien. Les enclos, dis-

seminés dans l'intérieur des forêts qui s'étendent à perte de vue, sont situés sur de petites élévations de terrain et entourés de champs où les arbres ont été abattus; ils se composent généralement de quelques maisons construites en bois et couvertes en paille de maïs. La maison a deux entrées, l'une vis-à-vis de l'autre, pratiquées, pour la plupart, dans les côtés du pignon; mais on n'y trouve ni fenêtres ni cheminées. L'intérieur ne forme qu'une seule pièce dont le foyer est au milieu. Il n'y a pas de meubles; mais chez les habitants qui jouissent d'une certaine aisance, les meubles sont remplacés par des tapis persans ou turcs, indice des usages orientaux chez ce peuple, dont l'influence se manifeste aussi d'une manière sensible dans le costume des femmes, qui vont pieds nus, mais qui portent sur la tête des mouchoirs brodés d'or.

Les mœurs et les habitudes des juifs, qui influent jadis si puissamment sur tout l'Orient, ont eu aussi quelque effet en Mingrèlie : les marchés hebdomadaires se tiennent toujours le vendredi, veille du sabbat.

Le dialecte mingrélien, le même que celui de la Géorgie occidentale en général, présente la seule altération connue de la langue mère de la Géorgie, qu'on parle à Tiflis et dans le Caucase, c'est-à-dire l'altération de l'idiome géorgien par excellence. Le dialecte mingrélien se distingue par une grande douceur provenant de l'accumulation des voyelles, de la suppression des rudes consonnes géorgiennes ou de leur permutation fréquente en consonnes d'une articulation plus molle; enfin de l'emploi de diphtongues pleines et mélodieuses et de l'abréviation d'un bon nombre de mots. Ce dialecte est en usage depuis la Mingrèlie jusqu'à Trébizonde, avec quelques modifications. Il ne s'écrit pas et n'a jamais été écrit, d'où il suit qu'il est exposé à subir d'inévitables altérations.

GOURIENS.

Les Gouriens habitent sur les côtes de la mer, entre le Eïan et la frontière turque, dans la partie sud-ouest, la plus fertile de la Transcaucasie; leur capitale est Ozourgheth.

La Gourie fut gouvernée par des gouriens (dénomination devenue plus tard un nom de famille) qui, dès le milieu du quinzième siècle, étaient les descendants d'un cristahv des Souanes et régnaient quelquefois aussi sur l'Iméréth. La Gourie, soumise à la Russie depuis 1810, passa alternativement sous la domination du Karthli, de l'Iméréth et de la Turquie. Trop faible pour conserver une indépendance permanente, la Gourie se trouva presque toujours placée sous la suzeraineté d'un puissant Etat voisin.

Comme principauté à part, mais sous la suzeraineté indéfinie de l'Iméréth, la Gourie ou la Gourie, à l'époque du démembrement de la Géorgie en 1462, se détacha de ce pays pour être aux princes de la famille Gouriid (nom dérivé de la Gourie elle-même), descendants probables de la famille Vadanidzé. Dominant aussi, de temps à autre, la Mingrèlie, la Gourie forma une principauté indépendante jusqu'en 1810, époque de sa soumission à la suzeraineté de la Russie, à laquelle elle fut incorporée définitivement en 1829. Elle fait aujourd'hui partie du gouvernement de Koutais.

Les Gouriens, au nombre de 25,000 têtes, forment à peu près la plus petite mais aussi la plus belle branche de la race kartliè; les femmes surtout ont acquis de la célébrité par l'élégance de leur taille, leur opulente chevelure, leurs yeux ardents, la noblesse et la régularité des traits de leur visage.

Le costume des hommes rappelle en général celui des Géorgiens, bien qu'il en diffère plus que celui des Imers et des Mingréliens. Une tunique de forme toute particulière et le grand nombre d'armes et d'ustensiles retenus par une large ceinture, donnent à ce costume quelque analogie avec celui des Kourides; cependant la coiffure est exactement pareille à celle des Imers; les pantalons, les cartouchières qu'on porte sur la poitrine, sont les mêmes que chez les Tcherkesses.

Le sol ne reçoit jamais d'engrais et produit deux moissons par an. On sème en automne du froment qui peut être moissonné dès le mois d'avril, et immédiatement on fait un second ensemencement de millet ou de maïs que l'on peut récolter en septembre. Le terrain est également propre à la culture du talac.

De même qu'en Mingrèlie, on ne trouve guère de villages en Gourie, mais seulement de petits enclos situés sur des collines. Ces espèces de fermes se composent d'une clôture de haies ou de palissades entourant une grande cour au milieu de laquelle s'élèvent les bâtiments abrités par de grands et magnifiques arbres. Tous ces enclos ainsi disposés couvrent, pour la plupart, une étendue de terrain de la grandeur d'environ 4 à 8 arpents de Russie ou 17 à 34 arpents de Prusse. Un certain nombre de fermes ont aussi des champs communs répartis régulièrement entre elles; chaque ferme a ordinairement la jouissance de ces champs dans une proportion qui équivaut de 8 à 12 arpents de Russie. Un certain nombre de ces exploitations, s'élevant ensemble au moins à 20 arpents et quelquefois au delà de 200 à 300, forment une commune rurale; deux à quatre de ces communes composent une paroisse.

Le corps de logis des enclos est communément assez long; il est posé sur des fondements de poutres placées horizontalement et recouvertes à l'extérieur d'épaisse plâche en moyer. Le toit est le plus souvent couvert de paille tressée. D'ordinaire, la maison se divise en deux parties égales: celle de devant présente un vestibule complètement couvert dont le plafond, qui forme en même temps le toit de la maison, est soutenu par des piliers. Ce vestibule, entouré d'une balustrade artistement sculptée, sert de séjour habituel à la famille; au fond est une porte donnant accès dans la maison proprement dite, qui ne consiste qu'en une seule pièce percée de fenêtres sans vitres. Le foyer est placé au centre, sur la terre battue, et la fumée sort par un trou pratiqué dans le toit, du côté du pignon. Des couchettes mobiles et un divan fixe servent au même usage que les couchettes, composent, avec des tabourets à trois pieds et quelques bancs peu élevés, presque tout le mobilier de l'appartement.

Les Gouriens ont, comme les Mingréliens, la plus grande affinité avec les Lazes de l'Asie Mineure; comme eux ils parlent le seul dialecte connu qui se distingue de la langue générale des Géorgiens.

Dans l'antiquité, l'influence grecque, puis celle de Gènes, et surtout, plus tard, celle des Turcs, qui se maintint pendant une longue période, ont puissamment agi sur les rapports extérieurs, les mœurs et l'organisation intérieure des Gouriens. Ce sont eux, d'ailleurs, qui, de tous les peuples et de toutes les tribus de la Transcaucasie, se trouvent relative-



Dessiné d'après nature par F. Trachel

Imp. Lemercier, Paris.

Lith. par J. Lacroix.

მინგრეთის
(Mingrétien)

გურია
(Gouriel)

ment placés sur le degré le moins élevé de la civilisation. Le Gourien est rigoureusement fidèle à sa religion et à ses mœurs, adroit et sûr dans ses mouvements, fier de la richesse et de l'excellence de ses armes, et toujours sobre et convaincu de sa propre valeur. Ses récits sont ornés d'expressions choisies et accompagnés d'assurances de dévouement qui toutefois ont pour lui une signification bien moins sérieuse que pour l'Européen. Le Gourien, comme l'Imér, est doué de beaucoup de bon sens.

Au nombre des principaux divertissements populaires, il faut signaler

une sorte de jeu de balle nommé tamacha, usité aussi parmi les Mingréliens et les Imers. On s'y exerce de préférence le jour de la St-Georges, fête du saint patron de la Géurie. Un autre jeu, nommé djérid, consiste à lancer au loin des bâtons.

Le chant gourien est agréable et très-varié; il consiste le plus souvent en morceaux qu'on chante en chœur; un de ces chants mérite véritablement de fixer l'attention des connoisseurs : il passe de l'adagio le plus lent au plus violent allegro.

SOUANES.

Les Souanes (en russe Swanètes) forment la tribu la plus septentrionale du groupe occidental des peuples géorgiens. Plus répandus naguère dans la direction du sud, ils se sont retirés insensiblement dans les vallées les plus hautes et les plus inaccessibles de la crête principale du Caucase. Soumis, dans l'antiquité, à l'influence grecque, de même que toutes les tribus géorgiennes, et à celle de Gènes au moyen âge, les Souanes furent de bonne heure convertis au christianisme; mais il ne reste guère d'autres vestiges de leur foi que de nombreuses et superbes ruines d'églises, qui témoignent en même temps de l'ancienne civilisation des Souanes. Le territoire qu'ils occupent présentement est très-restreint, et est isolé même fait qu'ils se distinguent d'une manière frappante de leurs frères de souche, bien qu'on ne puisse leur contester une certaine ressemblance qui les en rapproche. Ils représentent en quelque façon, pour nous, un fragment d'antiquité encore vivant, le type d'une sorte d'état primitif de la race humaine. Leur parenté avec les Géorgiens en général n'est jusqu'à présent que faiblement constatée.

Une partie du Souaneth (la Souanète moderne) dépendait de l'Iméréth; l'autre partie était restée indépendante jusqu'à nos jours. Dans les derniers temps, la famille des Dadichkélians, qui est devenue la plus puissante, avait fini par avoir la suprématie. La partie du pays qui lui est soumise se distingue, par le fait de cette souveraineté, de la partie restée libre et seulement tributaire de la Russie.

Le Souaneth, le pays des Souanes, est séparé, au nord, de quelques petites tribus tatares par la crête principale de la montagne; à l'ouest, de l'Abkhazie (Samourzakhan) par des rochers qui se détachent de cette crête; des montagnes le séparent aussi, au sud, de la Mingrétie (Letchkhoum) et de l'Iméréth (Ratcha). Ce pays se divise en trois vallées principales formées par l'Engour supérieur et par son affluent le plus considérable, la Moulkzé; au delà de ces vallées, la contrée se divise encore en trois parties. Les vallées tri-élevées de l'Engour (ou Ingour) et du Takhénis-Tsqal ne communiquent avec la Mingrétie qu'au moyen de deux sentiers frayés à grand'peine à travers la montagne, dont le trajet est toujours accompagné de grandes difficultés et devient même presque impossible en hiver, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de mai.

Le Souaneth mingrétien, qui appartient aux Dadians (en russe Souanétia dadianovskaïa), est formé par la vallée de la haute Takhénis-Tsqal et ne communique que par d'effroyables sentiers à la vallée septentrionale, qui appartient aux princes Dadichkélians.

Le Souaneth des Dadichkélians, divisé par de continuelles guerres intestines, est situé au nord du précédent, sur l'Engour moyen.

Le Souaneth libre, à l'est du précédent, se compose de onze petites communes disséminées sur des affluents de l'Engour, dont le bassin sert de limite à cette contrée vivant en république jusqu'à sa récente soumission à l'autorité russe. L'Engour limite aussi le pays qui précède le Souaneth, et les établissements de ses habitants sont répandus sur l'Engour même, après la jonction des deux cours d'eau.

A l'époque du partage de la Géorgie à la fin du quinzième siècle, le Souaneth, qui déjà, lors de la fondation de l'Etat géorgien, composait un de ses huit éristharats, forma une principauté à part plus ou moins indépendante. La famille Géloan (nom des anciens princes du Souaneth, qui paraît provenir d'une des localités de cette contrée) est l'origine des Dadians actuels, et c'est pour cette raison que le Souaneth des Dadians a partagé plus ou moins le sort de la Mingrétie.

Durant des siècles, le Souaneth resta libre; la domination des Dadians

et des Dadichkélians ne s'est établie que plus tard et par le droit du plus fort.

Les Souanes vivent patriarcalement en grandes familles et en même temps en petites agglomérations tellement compactes que, d'ordinaire, plusieurs familles nombreuses habitent une seule ferme, afin de pouvoir mieux se défendre contre les attaques des ennemis voisins, dans ce pays continuellement déchiré par des luttes intestines. Les villages du Souaneth libre sont souvent composés de maisons murées et flanquées de hautes tours. Il est fort rare qu'on y trouve des chevaux. Lorsqu'une famille devenait trop grande et trop nombreuse, il était d'usage qu'elle formât une commune à part; elle choisissait alors parmi les siens le plus intrépide et le plus expérimenté pour chef. Mais le pouvoir et le crédit d'une famille la faisait aussi aspirer à l'indépendance au sein de la commune même, et celle qui se sentait assez forte refusait souvent d'acquiescer le tribut dû au chef.

Le Souaneth, par la salubrité de son climat, est relativement plus peuplé qu'aucune autre contrée montagneuse du Caucase. L'agriculture et l'élevé du bétail fournissent aux habitants leurs principales ressources. L'agriculture, entravée par de très-grandes difficultés, est loin d'y être florissante. L'homme doit en quelque sorte arracher violemment sa subsistance au sol, et comme très-souvent ce qu'il en obtient ne suffit pas à ses besoins les plus indispensables, son penchant naturel pour le brigandage se fait jour et semble trouver une excuse. Empressons-nous d'ajouter que le brigandage a beaucoup diminué dans ces derniers temps, par la création de moyens d'existence plus honorables et plus paisibles.

Au nombre des produits de ce pays il ne faut pas oublier de mentionner l'exploitation du salpêtre, qui se pratique sur une grande échelle. En résumé, le caractère du peuple est indécis et peu sûr; ce qui tient probablement aux circonstances au milieu desquelles il végète. Le Souane est courageux ou pèlerin, honnête ou pillard selon l'occasion.

Habitué dès son jeune âge à des calamités et à des peines de toute espèce, fortifié par l'air rude et vivifiant de son pays, le Souane possède une force corporelle et une adresse qui ne se retrouvent peut-être que chez les Tchérkesses. Excessivement sobre en toutes choses, il peut supporter pendant deux ou trois jours la privation de toute nourriture. Il passe les longs hivers à chasser, à danser et à s'exercer à des jeux chevaleresques, lorsque de sérieux combats ne lui mettent pas les armes à la main. Les différends de peu d'importance sont apaisés par des assemblées de vieillards élus à cet effet; mais l'homme doit venger lui-même par l'épée les offenses d'un caractère plus grave. La femme s'achète; mais comme le prix en est ordinairement très-élevé, celui qui aspire à la possession d'une femme l'enlève. Les loix permettant des représailles sanglantes, la famille insultée exerce souvent pendant plusieurs générations une vengeance sans cesse renouvelée. Le Souane a sur la femme un pouvoir absolu, et il n'y a pas longtemps encore qu'il usait largement de ce droit en vendant ses filles comme esclaves.

Les Souanes sont presque tous blonds et laissent tomber sur la nuque leurs longs cheveux qu'ils ne coiffent jamais. On rencontre fréquemment chez eux des yeux bleus; leur costume a beaucoup d'analogie avec celui des Imers.

Les différentes cérémonies religieuses et autres consacrées par l'usage et la tradition à l'occasion des naissances, des mariages, des décès, etc., sont célébrées par des dékams, qui jouissent d'une grande considération et dont la dignité est héréditaire.

La superstition, très-répan­due dans ce pays, et la confiance qu'on y accorde aux rêves et aux prophéties, donnent aux diseurs de bonne aventure et à ceux qui font métier d'expliquer les songes une grande influence sur les Souanes.

Quoique ce peuple soit encore enveloppé dans les langes de l'enfance, et malgré son état d'infériorité religieuse et morale, il est cependant susceptible de honte, de bienfaisance, et ne manque pas d'une certaine gaieté de caractère. Comme ils habitent de rodes et froides montagnes et qu'ils

ne peuvent supporter un climat chaud, on les nomme parfois les Lapons du Caucase. Les gôltes et d'autres symptômes de crétinisme sont malheureusement fréquents dans ces régions. Les habitants du Souaneth libre se distinguent par un grand attachement à leur patrie ainsi que par une grande tendresse pour leurs enfants; ce qu'on ne voit pas communément au Caucase, où il est généralement d'usage de confier à autrui l'éducation des enfants. On retrouve à peine chez les Souanes quelques traces de l'ancienne noblesse : tous jouissent plus ou moins des mêmes droits.

PCHAVS, THOUCHES, KHEVSOURS.

Ces trois tribus géorgiennes habitent, dans la partie la plus rapprochée du nord-est du gouvernement de Tiflis, les contrées les moins accessibles de la montagne, presque à la hauteur des régions neigeuses. Ce sont les descendants de ces Géorgiens (Grouziens) qui se sont établis depuis les temps les plus reculés sur les versants septentrionaux de la principale crête de la montagne, afin de protéger la belle contrée du Kakhetz contre les irruptions des sauvages montagnards. Ces montagnards sont les Lesghis, qui, vivant dans le voisinage le plus rapproché, et cachés dans la profondeur des forêts, sortaient soudainement des gorges des montagnes dans la plaine, pour s'élancer sur leur proie comme des loups affamés. Dans la partie nord-ouest, ces espèces de colobes tiraient leur nom des diverses localités d'après lesquelles ont été adoptées les dénominations de Pchavs (Pchavia, pays riche en petites rivières), de Thouches et de Khevsours. Ces peuplades se sont accrues plus tard d'une grande quantité d'émigrés qui virent de la Grouzie, où ils s'étaient retirés pour chercher un abri contre les Persans et les Turcs.

Les tribus des Pchavs, des Thouches et des Khevsours se détachèrent peu à peu de la nationalité géorgienne, acceptèrent quelques éléments de l'existence et des mœurs des peuples montagnards, et passèrent avec les Grouziens sous le sceptre de la Russie.

Extérieurement ils ressemblent aux Grouziens. Leur langue n'a point de caractères écrits, et leurs précieuses traditions ne se transmettent que verbalement. Pour s'exprimer, on emploie une espèce de dialecte de l'ancienne langue géorgienne; l'on se sert aussi du géorgien moderne, du kiste et du lesghi, parce qu'une certaine quantité de Kistes se sont établis dans cette contrée. Chez les Pchavs, la prononciation est plus embarrassée et conséquemment moins délicate.

Ils sont censés professer le culte grec, mais en réalité ils ne connaissent ni les dogmes de cette religion ni ses principales cérémonies. Chez eux, la superstition remplace la foi et la vengeance supplée aux lois. Ils tiennent encore, par pure ignorance, à quelques-unes de leurs anciennes divinités païennes; mais les germes du christianisme, qui ne sont pas entièrement éteints, seraient faciles à ranimer en eux. C'est aux localités aussi bien qu'au voisinage et à l'expédition militaire de Chah-Abbas, au commencement du dix-septième siècle, qu'il faut attribuer leur état sauvage. La réunion de ces circonstances eut pour résultat de civiliser dans le pays. Les églises, qui avaient été fondées principalement sous le gouvernement de la reine Tamar, furent détruites, le clergé massacré, et des villages entiers, sur le versant méridional,

furent contraints à se faire mahométans et chassés dans l'intérieur des montagnes.

Les Pchavs sont sauvages et grossiers, mais néanmoins soumis et pacifiques, intrépides et courageux selon l'occasion. Les Khevsours, mélangés avec des montagnards, sont plus hostiles et plus pillards. Quoique pauvres pour la plupart, ils paraissent cependant satisfaits de leur existence. Il n'existe chez eux ni organisation ni administration particulières; ce n'est même que tout récemment qu'on y a fondé une école qui portera bientôt des fruits salutaires.

En hiver, la rigueur du froid des montagnes inhospitalières contraint les Thouches, pour se procurer des aliments et un refuge, à se rendre avec leurs nombreux troupeaux dans les steppes riches en pâturages situées sur l'Yora, à une distance d'environ 300 verstes.

Les Pchavs confinent au nord aux Khevsours, à Fouest et au sud aux Grouziens, à l'est aux Thouches; leur territoire, très-froid, est arrosé de beaucoup de petites rivières dont la plus importante est l'Yora (Kamlyses). L'Araxe forme la limite septentrionale de leur pays. Ils comptent 6,000 âmes formant deux communes, et sont répartis par classes, suivant une organisation arithmétique et théorique toute particulière. Ils ont beaucoup de vexations à supporter de la part des Khevsours.

Les Thouches, voisins immédiats des précédents vers l'est, habitent les sources de l'Alazan; au nord ils touchent aux Kistes (Tchéthentses), à l'est aux Didos (Lesghis) et au sud aux Grouziens (Kakhetz). Ils comptent 6,000 individus dans leur quatre communes, dont deux sont kistes. Ils se nourrissent communément de leurs bestiaux, préparent des fromages de brebis qui jouissent d'une certaine célébrité, et sont en relation avec des Kakhetz et des Tatars, avec qui ils échangent réciproquement du vin, des céréales et de la soie. Ils se distinguent avantagèrement de toutes les tribus voisines par la beauté de leur taille, leur loyauté et leurs sentiments chevaleresques. Leur position géographique les sépare presque complètement des Pchavs et des Khevsours, en sorte qu'ils n'ont aucun rapport avec eux. Leur organisation est théorique.

Les Khevsours, qui habitent au nord des Pchavs et comptent 3,000 âmes réparties en cinq communes dont deux sont kistes, ont une organisation démocratique due peut-être à l'influence kiste. Leur principale occupation est l'élevage du bétail. Les innombrables ruisseaux qui coulent des montagnes ont provoqué l'établissement d'un grand nombre de moulins à eau. Les Khevsours, ennemis de leurs voisins les Pchavs, sont souvent entre eux-mêmes en état d'hostilité.

LESGHIS.

Le peuple des Didos (peut-être d'origine kiste ou tchéthentses), qui se forme des tribus lesghies, habite presque toute la partie orientale de la chaîne du Caucase, surtout le Daghestan (mot qui signifie pays

de montagnes). Cette région présente à peu près la forme d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse n'est autre que la crête même des monts Caucase, tandis que les cathètes (les côtés) sont formés par les contrées

riverains de la mer Caspienne et de la chaîne de montagnes qui décline verticalement sur la rive gauche du Koisson-Andi, à partir de la crête principale. Le canton des Grisons, en Suisse, est peut-être la seule contrée qui possède des montagnes d'une conformation semblable à celles du Daghestan. Plus elles se rapprochent de la mer, plus elles deviennent unies; plus elles s'avancent dans l'intérieur, plus elles sont escarpées et inaccessibles. Le centre et les bords de la montagne qui touchent immédiatement à la crête principale et à celle d'Andi renferment des contrées abruptes et nues, entrecoupées par des gorges profondes qui ne sont parfois que d'étroites crevasses. La civilisation et les mœurs, en analogie avec les conditions naturelles du sol, ont fait plus de progrès dans la plaine que dans les localités primitives et montagneuses, habitées par des tribus encore sauvages.

Les nombreuses tribus plus ou moins importantes qui composent le peuple lesghi passent pour parler quatre langues principales et de même souche, en divers dialectes dont le plus usité est celui d'Avarie. La langue générale est d'ailleurs le tatar, ou même le persan sur les côtes; comme langue littéraire, on se sert de l'arabe, qui n'est connu que des moullas.

À l'ouest et au sud-ouest, les Lesghis confinent à des tribus géorgiennes (Thouches et Grouziens); au sud-est, à l'est et au nord-est, à des tribus tatars (au nord-est à des Koumyks, qui ont quelque ressemblance avec les Kabardiens); au nord et au nord-ouest, à des Koumyks et à des tribus tchéchentes. Par cette raison, le territoire principal des Lesghis se trouve situé dans l'intérieur du Daghestan, et s'étend à l'ouest jusqu'à la crête principale de la montagne, au sud-ouest, par-dessus celle-ci, jusqu'au fleuve Alazan; au sud-est, jusqu'au delà du Samour; au nord-est, jusqu'à un étroit pays de côtes; et au nord-ouest, jusqu'à la montagne d'Andi. D'après la plus récente division politique du Caucase en trois parties, le Caucase septentrional, le Caucase méridional et la province du Daghestan, cette dernière n'embrasse pas les tribus lesghes de l'extrême nord-ouest et de l'extrême sud-ouest, sur la rive gauche du Koisson-Andi, au sud-ouest de la crête caucasienne, et sur la rive droite du Samour supérieur; mais, par contre, elle renferme environ 150,000 Tatars, y compris les Koumyks et les Nogaïs, quelques milliers de Persans et de Juifs, indépendamment d'un certain nombre de Russes établis dans cette contrée.

Il n'y a pas longtemps encore, le Daghestan formait, sous le rapport politique et stratégique, ainsi que son rapport géographique, national et religieux, une partie tout à fait distincte du Caucase. Conservant cette séparation, le gouvernement russe a donné au Daghestan une administration à part. Dans les vingt dernières années, les Lesghis formaient, sous le rapport national et religieux, un ensemble, un groupe à part avec les Tchéchentes, complètement opposé aux autres peuples du Caucase. Cette opposition se manifestait non-seulement à l'égard des tribus géorgiennes qui professent le christianisme, mais vis-à-vis même des Tatars et des tribus tcherkesses (dans le nord-ouest du Caucase), dont les partisans de Schamyl se distinguaient surtout par leur fanatisme religieux et leur organisation démocratique.

Nous ferons précéder la description des particularités caractéristiques qui concernent les Lesghis d'un rapide aperçu historique du Daghestan, surtout pendant les vingt dernières années, durant lesquelles l'élément religieux fut l'unique lien politique qui réunissait entre elles les tribus lesghes. En effet, les événements antérieurs du Daghestan sont presque complètement inconnus ou sont restés sans influence sur ses peuplades et surtout sur son histoire, qui n'a acquis que tout récemment quelque intérêt et quelque importance politique. L'époque à partir de laquelle le Daghestan prit un essor rapide et puissant fut l'année 1843. C'est depuis ce moment que la contrée est devenue un théâtre classique de guerres et de combats. Du côté de la Russie, on abandonna, depuis cette époque, l'ancien système suivi dans les guerres; on marcha au but d'un pas lent, mais sûr, au prix de beaucoup de sacrifices et de peines.

Le Daghestan n'avait jamais formé un ensemble politique et national; mais il avait été divisé en beaucoup de petites tribus gouvernées par des princes tatars (khans) ou constituées en républiques microscopiques

commes sous le nom de sociétés franches ou communes. Outre le chamkhalstvo (chamkhalat) de Tarki ou Tarkou et le khaanat de Mekhtoula, l'un et l'autre habités par des Koumyks et en partie seulement par des Lesghis, on comptait encore sur la mer Caspienne les khaanats de Derbent (en partie tatar), Kurakh (Kurine), Kazikoumouk, Kouba et le maïssoumvo Kartach (le Tabarassan méridional); et, dans l'intérieur de la montagne, le khaanat d'Avarie. En dehors de ces sept petites principautés, il y avait encore quarante-trois tribus ou communes nommées libres, dont Koissonou, Goumbet, Andia et Tekhnoutal, dans le Daghestan septentrional, étaient les plus importantes; dans le Daghestan central, Akoucha, Tsoudakhar et Tabarassan (autrefois nommé Tabarassan libre); dans le Daghestan méridional, Andalal. De toutes les principautés, celle de Tarki était la plus puissante; le chamkhal (Abou-Mousséim-Khan), lieutenant général et aide de camp général de l'empereur, porte encore aujourd'hui le titre de souverain du Daghestan, quoiqu'il ait depuis longtemps perdu son importance après avoir cédé la préséance au khan d'Avarie.

Telles étaient les circonstances dans lesquelles les Russes trouvèrent le Daghestan lorsqu'ils firent, en 1596, leur première invasion armée dans ce pays, sous le règne du tsar Fédor Ivanovitch, dernier souverain de la dynastie de Rurik, dans le but de prêter secours aux Grouziens contre les Turcs. Mais dès l'année 1604 ils durent abandonner le pays, et ce n'est qu'un siècle plus tard que Pierre le Grand dirigea son attention sur la mer Caspienne, fit un traité de commerce avec le chamkhal de Tarki, et bientôt après s'avança en personne, en 1722, à la tête d'une armée, le long de la rive occidentale de la mer Caspienne. Tarki, Derbent et Bakou se soumettent à la suzeraineté du tsar et durent recevoir un gouverneur et une garnison russes. La Perse reconquit, en 1723, la prise de possession du pays par la Russie, du côté du sud jusqu'à Astrabad. Après plusieurs révoltes et à la suite d'épidémies survenues dans les garnisons, l'impératrice Anne céda à la Perse, en 1735, le territoire conquis sur les bords de la mer Caspienne. En 1786, le chamkhal de Tarki se soumit volontairement à la domination russe, et peu de temps après le khan de Mekhtoula suivit son exemple. Durant la guerre avec la Perse, en 1796, lorsque l'armée russe s'avança le long de la côte ouest de la mer Caspienne, les khaanats de ces contrées se soumettent; mais les Russes eurent à réprimer de fréquentes soulèvements, jusqu'à ce qu'enfin ils parvinrent à consolider leur pouvoir dans ces contrées. Déjà, en 1806, les khaanats de Kouba et de Bakou avaient été réunis à la Russie; en 1813, ceux de Derbent, de Kurakh (Kurine), de Bakou (tatar), de Talych (perse), de Kouba, de Chéké, de Chirvan et de Karabagh (ces quatre derniers tatars) furent formellement cédés par la Perse. En 1819, quelques tribus libres du Daghestan oriental se soumettent aussi, à savoir celles d'Akoucha, de Surghia (Surghine), de Routta et de Kouatcha. L'Avarie, qui avait été pendant si longtemps le fief de la Grouzie, s'était déjà soumise en 1803, mais le khan s'étant révolté en 1818, le général Yermolov (mort en 1861), alors général en chef depuis 1816, fit rentrer par la force des armes l'Avarie sous la domination russe, en y ajoutant les pays koumyks, qui se révoltèrent souvent à la vérité, mais qui ne surent jamais conserver longtemps leur indépendance. Les soulèvements les plus considérables eurent lieu de 1823 à 1825; mais la conquête du point militaire le plus important du Daghestan, le khaanat de Kazi-Koumouk, par le prince Malatov en 1820, amena la répression de toutes ces tentatives et consolida ce même temps l'influence des Russes dans ce pays.

C'est ainsi qu'au commencement de l'année 1820, presque tout le Daghestan oriental était entre les mains de la Russie. La facilité de cette conquête ne peut être attribuée qu'au défaut d'ensemble et d'union entre les tribus lesghes, ainsi qu'à leur infime degré de civilisation. Tels sont sans doute les motifs qui les empêchèrent de tirer tout le parti possible des obstacles naturels du terrain, qu'ils utilisèrent plus tard avec un bon sens si pratique. La destitution des khans par la Russie avait momentanément facilité la soumission du peuple; mais elle provoqua en même temps l'influence bien plus grande et plus dangereuse du clergé mahométan, qui sut réunir en un seul ensemble, par la puissance du lien religieux, les diverses tribus lesghes et bientôt aussi celles des Tchéchentes.

À partir de l'année 1824, un calme bienfaisant s'était répandu dans le Daghestan sud-est et la présence d'un petit nombre de troupes avait suffi pour le maintenir. Mais bientôt survinrent des événements qui trans-

formèrent complètement la situation des choses. Les doctrines religieuses du fanatique Kazi-Moullah, qui se révélèrent en premier lieu à Ghimri, s'étendirent et se propagèrent bientôt sur tout le Daghestan et la Tchétchénie. Ces doctrines, connues sous le nom de muridisme, amenèrent, en se couvrant du manteau de la religion, une importante réforme politique fondée sur le principe démocratique. Le muridisme achève de détruire le pouvoir et jusqu'à la dignité même du khan, que les Russes avaient laissés subsister précieusement dans les contrées où ils en avaient le plus grand besoin, notamment en Avarie. Cette organisation nouvelle alla jusqu'à menacer aussi la Transcaucasie. Pour maintenir son autorité, la Russie dut alors recourir à des moyens et à des forces autrement efficaces que ceux qu'elle avait employés jusque-là. Aussi vit-on le Daghestan et la Tchétchénie devenir, pendant une vingtaine d'années, le théâtre d'une guerre sanglante. Dans cette lutte, l'armée du Caucase fit preuve d'un dévouement, d'une abnégation, d'une bravoure héroïque qui lui ont valu à juste titre l'estime et les applaudissements de l'Europe.

Par son réveil, sa propagation et ses résultats, le muridisme offre l'événement le plus grave et le fait le plus intéressant de l'histoire du Caucase oriental. Arrêtons-nous-y un instant.

Sous le nom général de muridisme on désigne une secte religieuse distincte qui commença à se montrer il n'y a pas très-longtemps encore parmi les montagnards mahométans des contrées alors non conquises du Caucase oriental. En réalité, sauf un petit nombre d'individus, ces montagnards n'ont jamais appartenu au muridisme, et c'est à peine s'ils ont une idée de sa doctrine. Cependant la dénomination de murides, communément donnée aux montagnards du Daghestan, était devenue tellement populaire qu'on ne put s'empêcher de la reconnaître comme désignation politique caractéristique.

Dans le sens littéral du mot, muride signifie une personne qui désire suivre le chemin de la vérité. On donnait ordinairement ce nom à ceux des disciples de cette doctrine qui se renouaient de leur propre volonté aux murchids, c'est-à-dire à ceux qui enseignaient le chemin de la vérité. Le mot de murides ne signifiait donc pas précisément les partisans d'un système religieux à part et indépendant; c'était une simple désignation. Les circonstances dans lesquelles on fait ordinairement usage de ce mot en Orient proviennent que les montagnards du Caucase ne pouvaient être considérés comme murides que sous le rapport politique et nullement sous le rapport religieux.

Le Koran consiste en trois parties distinctes : le Chariate, livre des lois civiles; le Tarikate, muridisme, livre des lois morales; et le Khari-kate, révélations religieuses qui furent faites au Prophète et qui sont, aux yeux des musulmans, le plus haut degré de la foi religieuse. Selon les principes du mahoméanisme, toute la vie publique et privée des hommes, tous leurs rapports sont définitivement fixés par le Chariate, en sorte que, dans le sens musulman, toute autre législation devient impossible; mais en pratique, cette loi primitive souffre beaucoup de transgressions, en sorte que le Tarikate (le muridisme, c'est-à-dire tout le clergé soumis à l'inamovible loi) a seulement développé la doctrine, l'a achevée pour ainsi dire. Comme les interprètes du Tarikate ne peuvent être que des ecclésiastiques, le Chariate donne au clergé un pouvoir occulte sur le peuple. Le muridisme traduit en pratique les plus intimes convictions et les vœux de tout le clergé mahométan des montagnards; il n'eût d'abord aucune influence parmi les tribus divisées; car celles-ci obéissaient soit à des princes, soit à l'aristocratie ou à l'assemblée administrative, et se gouvernaient selon les anciens usages. Mais le muridisme ayant causé la chute des princes et de l'aristocratie tatare, fonda un gouvernement général pour le peuple, introduisit, d'après le Chariate, des usages populaires et propagea à l'intérieur sa doctrine morale parmi une agglomération de petites tribus et au sein d'une population grossière, sauvage, démoralisée, mais avide de liberté.

En général, les musulmans ne sont tenus à se soumettre sans réserve qu'au Chariate; car le Tarikate et le Khari-kate ferment des préceptes très-difficiles à pratiquer et qui ne sont pas intelligibles pour tout le monde; il faut remarquer aussi que la principale attraction du mahoméanisme consiste dans l'excitation à la sensualité, contre laquelle le Tarikate et le Khari-kate s'élevaient énergiquement. Néanmoins on vit quelques individus qui, s'appuyant sur certains passages du Koran, en-

seignaient le mépris des biens terrestres et l'existence dans le cœur de l'homme d'un principe supérieur aux instincts matériels des jouissances terrestres : — le principe du renouement de soi-même dans l'intérêt d'autrui. En conséquence de ces idées, des ordres de moines s'élevèrent en Orient, contrairement aux intentions et à la défense de Mahomet, dont la politique envahissante n'avait nul besoin de congrégations monastiques.

Les maîtres religieux ou murchids, se conformant rigoureusement aux préceptes du Tarikate dans la direction de leur vie, avaient coutume de se retirer dans une solitude pour y jeûner et y prier sans relâche; la renommée de leur sainte vie se répandait promptement, et bientôt il se formait autour d'eux une sorte de confrérie de moines désireux de les imiter : c'étaient les murides. Les souverains et leurs délégués n'y portaient que peu d'attention, parce que leur nombre n'était jamais considérable.

Selon l'opinion des musulmans, les prophètes ne sont autre chose que les représentants des divers degrés du développement religieux de l'humanité; car tous n'y ont pas contribué dans une mesure égale, et suivant eux, cinq seulement peuvent être considérés comme représentant véritablement cinq différents degrés de développement : Adam, Abraham, Moïse, Christ et Mahomet. Noé est aussi placé au nombre des prophètes. Le muride doit donc passer par ces degrés lorsqu'il fait son éducation religieuse. Arrivé au premier degré, pour lequel sont indispensables trois termes de quarante jours nommés tchil, le muride s'appelle adamioul-machriab (littéralement, meurs du temps d'Adam). Pour chacun des quatre autres degrés, quarante jours seulement sont exigés. Viennent ensuite les cérémonies qui conduisent l'homme au plus haut degré de contemplation de soi-même; et à cette occasion on doit, en employant une sorte de ventriloquie, s'écrier vingt et une fois, sans respirer : « La illakhi il Alla! » c'est-à-dire : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; » puis, avec une rapidité toujours croissante, on répète des prières relatives aux divers symboles de foi, jusqu'à cinq mille fois par jour, en ayant soin de ne pas omettre l'exclamation sacramentelle : « La illakhi il Alla! » Lorsqu'il est parvenu à ce résultat, le muride est en dehors de tout hiérarchie et n'est plus obligé que de suivre son maître seul. On conçoit facilement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que la secte des murides ou partisans du Tarikate ne pouvait être nombreuse et que, répandue sur la Perse, la Boukharie, etc., comme secte religieuse, elle ne pouvait avoir au Caucase que des partisans politiques, qui se servaient de la religion comme d'un prétexte pour fanatiser tout un peuple et produire ce grand mouvement connu dans les annales du Caucase sous l'importante dénomination de muridisme.

A la fin du siècle passé vivait avec sa famille à Ghimri, village de la tribu Kotssoubou, un certain Ismail, qui était veuve de Ghidal, et dont le fils unique, Mahoma, avait épousé Baghi-Sultane, jeune fille de Ghimri. Cet Ismail, qui était très-savant selon les idées mahométanes, et qui connaissait en même temps exactement les meurs et le caractère des montagnards, fut fait, par la suite, allié du khân, dans la tribu des Karanai, chez lesquels il s'était rendu. Vers l'année 1785, Mahoma (Mouhammed ou Mahomet) eut un fils qui reçut le même nom que son père (nom favori des mahométans), et le bruit se répandit bientôt qu'à sa naissance un phénomène suranné avait paru au firmament. Cet enfant fut Kazi-Moullah, devenu si célèbre plus tard, et que les montagnards nomment Moullah-Mouhammed. (Le mot kazi ou gazi désigne un individu qui fait une guerre sainte). A l'âge de dix ans, Kazi-Moullah se rendit à Karanai, chez son grand-père, sous la direction duquel il étudia sérieusement la langue arabe et le Koran. A cette époque, des facultés extraordinaires se développèrent en lui. Ismail ayant succombé à une mort prématurée, Mouhammed retourna à Ghimri, où il étudia avec zèle les écrits de divers savants du Daghestan. Ne se trouvant pas encore assez instruit, il rechercha à Arakany le savant Saïd-Effendi, si célèbre parmi les montagnards, le même qui fut plus tard favori du général Yermolov; mais la franchise de ses opinions et ses idées pratiques sur la vie ne satisfirent pas Kazi-Moullah, et celui-ci, à son tour, déplaça au savant par son caractère réservé et ses meurs un peu théâtrales. Néanmoins Kazi-Moullah resta quelques temps auprès de ce nouveau maître dont les connaissances dépassaient les siennes, mais qu'il étonnait par l'excentricité de son esprit. C'est ainsi que se termina

l'instruction orale du futur apôtre du djihad (guerre contre les non-croyants, c'est-à-dire les Russes). Pauvre et de naissance obscure, Kazi-Moullah acquit bientôt, par sa sagesse et ses enseignements, de la considération et des ressources matérielles chez les Kabardiens et les Nogais. Après deux mariages successifs que l'incontinence de paroles de ses deux femmes ne fit durer qu'un seul jour, il épousa la belle Fatimate de Ghimri, qui se soumit sans hésiter à l'épreuve du serment. L'extérieur et le caractère de Kazi-Moullah indiquaient sa carrière future; il était Oriental dans toute l'étendue de ce mot, et sa personnalité était vraiment remarquable; il était ambitieux, calme, sérieux, froid et cruel.

A la fin du premier quart de notre siècle, les premiers symptômes d'un mouvement religieux se firent sentir dans le khanat de Kurine. Le Boukhar Khass-Mahomet, disciple du premier kadi de Kurakh, Moullah-Mahomet, étant allé faire un voyage dans sa patrie, communiqua à son maître, à son retour, les premières idées du muridisme; qui existaient déjà depuis longtemps parmi les savants de ces contrées. Moullah-Mahomet embrassa avec ardeur la doctrine nouvelle et se voua à la retraite et à la prière. Il parvint ainsi à attirer l'attention des Kurines, qui se réunirent chez lui en grand nombre. Moullah-Mahomet (qu'il ne faut pas confondre avec Kazi-Moullah) fit dès lors aux pauvres et indiqua les infractions aux principes de la vraie doctrine dont les Kurines s'étaient rendus coupables. Sans poursuivre aucun but politique, il se contenta de jouer le rôle d'un mouchi, bien que ses paroles excitassent les Kurines contre les Russes et qu'ils parcourussent les villages du Daghestan en criant de toutes leurs forces : « Kazavate! kazavate! Mahométans, le temps du kazavate est arrivé! Ils ne tardèrent pas à y rencontrer une foule de partisans, et en 1825, Kazi-Moullah accourut aussi de son côté. Ce mouvement excita l'attention du général Yermolov, mais il fut bientôt rassuré par le chef des Kurines Asslan-Khan, et sa sécurité fut entretenue par la disparition de Moullah-Mahomet, qui, après un court emprisonnement, se perdit dans la montagne.

Jusqu'alors l'existence des montagnards se laissait remarquer, contrairement à celle des autres musulmans, par l'ignorance du Chariate. Les affaires intérieures des tribus étaient décidées par les kadis et les anciens; l'usage (l'usage) était en vigueur et on l'observait comme une loi. Le Chariate ne décidait que des affaires de famille (ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui dans le Tarki et la Mekhtouli); la vie religieuse et privée s'écartait beaucoup des sévères préceptes du Koran. En outre, il n'y avait aucune unité politique, mais au contraire hostilité continue entre les diverses tribus et même entre les différents villages; le kauli ou la vengeance du sang était aussi un usage qui se transmettait dans les familles. Kazi-Moullah se révéla tout d'un coup comme nouveau maître et prophète, avec la mission de réformer complètement les affaires religieuses, sociales et politiques. Sa sévérité pour l'ivrognerie, le vice capital du peuple, lui attira la haine des mouchis; mais après quelque temps, pour se donner plus de considération, il se rendit à Karadakh localité dont les savants avaient la plus grande autorité sur tout le Daghestan, et il en revint accompagné de trois savants parmi lesquels se trouvait Schamyl. La curiosité et l'étonnement du peuple de Ghimri furent excités au plus haut point lorsque Kazi-Moullah décréta, d'après le Chariate, quarante coups de bâton pour l'ivrognerie et qu'il se soumit lui-même à ce châtiment avec ses compagnons, comme s'ils s'étaient rendus coupables de ce vice. Le peuple suivit l'exemple de Kazi-Moullah, qui s'entendait très-habilement à le déshabiller peu à peu de l'ivrognerie; il persuada aussi aux femmes de porter des fichus, aux hommes de se couper la moustache plus courte, de porter la barbe pointue et le turban, et à la jeunesse de ne chasser que des chants religieux. Les doctrines de Kazi-Moullah se propagèrent bientôt et principalement par l'influence de ses disciples immédiats, qui, initiés par lui aux plus profonds mystères religieux, prirent dès lors exclusivement le nom de murides. En 1829, diverses circonstances se produisirent qui influèrent encore à Tarki d'une façon plus efficace sur la propagation de la nouvelle doctrine, qui fut bientôt adoptée par toutes les tribus indépendantes et en partie aussi par les princes du Daghestan et de la Tchétchnia. A la fin de 1829, lorsque l'armée russe revint victorieuse de la campagne de Perse, il y avait déjà au Daghestan de nombreux éléments de conflagration qui n'attendaient qu'une étincelle pour allumer l'incendie. Kotsoubov, Goumbet, Andia et d'autres petites tribus sur le Kotsou-Andi et le Kotsou d'Avarie, la moitié de Tarki

et tous les villages avariens, à l'exception de Khounzakh, obéissaient à Kazi-Moullah, qui songea dès lors à réunir toutes les tribus du Caucase pour faire une expédition contre Constantinople, dont il avait jugé l'importance d'après celle des villages de la montagne. Kazi-Moullah prêcha ouvertement la guerre contre les Russes et contre tous ceux qui n'observaient pas rigoureusement les préceptes de la foi et du Chariate, et commença dès cette époque la guerre sanglante du Daghestan. L'issue en fut malheureuse pour lui, car il fut tué en 1832, à la prise de Ghimri par les Russes. Schamyl, qui était aussi présent à la bataille, ne dut son salut qu'à la fuite. La mort de Kazi-Moullah produisit une profonde impression sur les peuples des montagnes, surtout lorsque l'on eut retrouvé son cadavre dont une main tenait sa barbe tannée que l'autre était étendue vers le ciel; on en conclut que sa mort était un châtiment pour les montagnards à cause du peu d'appui qu'il avait trouvé chez eux.

Bientôt parut un successeur à Kazi-Moullah, héritier de sa puissance et de ses intentions, un homme actif, violent, intrépide et audacieux, qui, quoique indécis et incapable de réflexion, excellait cependant dans l'entreprise et la conduite de petites expéditions. Ce fut Hamzate-Bek de l'Avarie. Né en 1789, de bonne famille, instruit, mais dominé par beaucoup de vices, surtout par l'ivrognerie, la renommée de Kazi-Moullah avait excité son amour-propre, et il s'était rendu près du saint personnage. Celui-ci, satisfait d'avoir parmi ses disciples un homme de bonne naissance, avait consenti à initier Hamzate-Bek à d'importantes missions politiques et militaires. Après la mort de Kazi-Moullah, Hamzate parvint par ruse autant que par d'adroites libéralités à prendre sa place. Malheureux à son début et même fait prisonnier, Hamzate-Bek reparut bientôt sur la scène et renversa les khans d'Avarie avec le concours d'Asslan-Khan de Kurine, bien que les mobiles qui faisaient agir l'un et l'autre fussent absolument différents. Dans l'automne de la même année 1834, il fut assassiné par le frère de Khadij-Mourad, devenu plus tard le chef si connu des murides. Malgré la courte durée de son pouvoir, l'influence de Hamzate-Bek avait été considérable; car la réunion des diverses tribus, commencée par Kazi-Moullah, fut promptement achevée par suite de la chute des khans d'Avarie, dont la puissance avait été jusque-là un obstacle essentiel à la réalisation de ce projet.

A la première nouvelle de la mort de Hamzate-Bek, Schamyl fit invasion dans le village de Novo-Gotsal avec deux cents murides dévoués, s'empara du trésor de Hamzate-Bek, se déclara son successeur, et fut universellement reconnu comme iman. Occupé préalablement de sa sûreté individuelle, sa carrière militaire et politique ne brilla d'abord d'un éclat, quoiqu'il eût trouvé le champ bien préparé par ses deux prédécesseurs. Schamyl (Schamil, Chamouil ou Samouil) naquit à Ghimri vers l'année 1799. Son père était un pauvre berger du nom de Dinekaou. L'enfance de Schamyl se passa dans la pauvreté; marchand ambulante, vendant des pêches selon les uns, chanteur de cabaret et jongleur selon d'autres, il avait visité de bonne heure le mouchal, et, doué de beaucoup d'esprit et de force de caractère, il se rendit chez Kazi-Moullah lorsque celui-ci commença à jouer son rôle d'inspiré. C'est là qu'il apprit à connaître parfaitement les hommes et à apprécier les circonstances, et c'est ainsi qu'il fut plus tard en état de comprendre mieux que personne le véritable fond des choses, lorsqu'il parut lui-même sur la scène politique. Moins religieux que Kazi-Moullah, moins impétueux que Hamzate-Bek, Schamyl les surpassa tous deux par son esprit, sa persévérance, surtout par la justesse de son coup d'œil et son habileté à saisir le moment opportun pour agir, qualité qui dénote essentiellement l'homme pratique. Schamyl occupait déjà une position importante auprès de Hamzate-Bek. La soumission de l'Avarie fut le but principal de ses efforts, lequel se montra pour la première fois, d'une manière indépendante, sur la scène politique; mais plusieurs défaites successives que lui firent essuyer les armées russes en 1837 l'empêchèrent d'atteindre ce but. En 1839, les Russes obtinrent de nouveaux succès dans le Daghestan septentrional, et la prise mémorable d'Akhkolgo, forteresse assise sur le sommet d'un roc inaccessible, d'où la fuite de Schamyl peut être considérée comme une sorte de miracle, mit provisoirement un terme à son activité dans le Daghestan. La prise d'Akhkolgo n'eût cependant pas de résultat politique bien important, car tout autre point fortifié pouvait aussi bien qu'Akhkolgo servir de résidence à Schamyl. Ne pouvant tenir plus longtemps dans le Daghestan, Schamyl se retira dans la Tchétchnia,

chez les Tchétchentses soulevés, choisit pour résidence Dargo en Itchérie, sur le versant septentrional de la montagne d'Andi, et attira bientôt à lui quelques tribus voisines des Lesghis, et plus tard la plupart des autres tribus du Daghestan. C'est alors que, prenant lui-même une puissante initiative et profitant habilement de toutes les circonstances il sut établir sur des fondements solides les principes d'une sage administration, et qu'il parvint enfin, en 1842, à régner sur 130,000 familles (600,000 individus) du Daghestan et 35,000 familles (150,000 âmes) chez les Tchétchentses, dans le nord de la montagne d'Andi.

Schamyl divisa toute la population en districts d'environ mille enclos, placés chacun sous l'autorité d'un gouverneur ou naib, maître presque absolu sous le commandement immédiat de Schamyl. Au naib étaient subordonnés les kadis et les anciens. (Les kadis, en Turquie, sont des employés de police; au Daghestan, où la constitution est purement théocratique, ils sont juges et prêtres en même temps.) Les anciens, formant une juridiction civile subalterne, étaient élus par le peuple, proposés par le naib et confirmés par Schamyl. Un conseil supérieur fut en outre organisé depuis 1841. Sous Schamyl, toute la population ne formait qu'une seule classe militaire : depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, tous étaient obligés au service militaire. Schamyl portait principalement son activité sur l'organisation de la cavalerie, afin de pouvoir lancer rapidement, en temps de guerre, ses escadrons d'un point sur un autre. Outre le contingent général des troupes, Schamyl avait créé une garde du corps à cheval, composée de six cents murides, pour laquelle il choisissait d'ordinaire des hommes non mariés, qui recevaient une solde, et servaient en même temps de troupe d'élite dans les batailles, d'aides de camp, de surveillants de l'opinion politique et religieuse du peuple, et qui, en raison de leurs importantes fonctions, étaient très-cosidérés et fort redoutés. Schamyl, veillant aussi à l'augmentation des recettes, introduisit un nouveau système d'impôts et institua, pour économiser les finances de l'État, une hiérarchie de rangs et d'ordres honorifiques comme récompense des actions d'éclat. Il y avait les mourizganes ou chefs de dix hommes; les chefs de cent, de deux cents, de cinq cents hommes; le naib occupait le poste d'un commandant supérieur ou chef de mille à deux mille hommes et plus. Les vêtements étaient aussi systématiquement déterminés. Schamyl faisait croire au peuple qu'il était en rapports continus avec le sultan des Turcs et avec le pacha d'Égypte, et se donnait une singulière importance par de longues retraites, des prières et des jeûnes fréquents. La politique qu'il suivait pour maintenir son autorité sur les diverses tribus était tout à fait conforme au précepte de Machiavel : diviser et imposer. Les Lesghis et les Tchétchentses étaient tenus par lui dans une dépendance réciproque. Schamyl était un véritable génie, et sur un autre terrain il serait devenu sans doute un personnage historique des plus importants.

À dater de 1843, les Russes employèrent des forces militaires plus considérables et une tout autre tactique; car la guerre, que les montagnards recommencèrent après quelque temps d'inaction et de repos, avait pris un caractère bien différent, anéant par une habile disposition des ressources du terrain, un bon armement et surtout une organisation bien entendue, que par l'influence politique et stratégique de Schamyl seul, qui avait apporté dans son nouveau système de guerre un ordre et un ensemble inaccoutumés. En 1845, la prise de Dargo, la résidence que Schamyl occupait alors, fut un beau fait d'armes de la part des Russes, mais resta sans résultat politique, car Schamyl transporta immédiatement le siège de sa puissance à Vedën, forteresse située dans le voisinage. Depuis l'année 1848, son autorité avait beaucoup diminué dans le Daghestan; la Tchétchénia devint surtout le principal théâtre de la guerre et tomba au pouvoir des Russes pendant les années 1845 à 1859, par l'effet d'un nouveau système qui consistait à tracer de larges routes à travers d'épaisses forêts d'une incroyable puissance de végétation, et à installer en avant de l'armée plusieurs forts détachés, en sorte qu'il ne resta aux Tchétchentses d'autre alternative que de se soumettre au vainqueur ou de fuir dans les montagnes d'Andi. Pendant la guerre de Crimée, Schamyl était resté calme et semblait avoir cessé les hostilités; mais lorsqu'en 1856 le prince Bariatsinski eut été nommé lieutenant de l'empereur au Caucase, on sait qu'il fit un grand déploiement de forces et d'énergie pour porter au sein même du Daghestan et de la Tchétchénia le théâtre principal de ses opérations militaires. C'est alors

que Schamyl se vit réduit à un territoire de jour en jour plus restreint, jusqu'à ce qu'enfin, renfermé dans Gounih (en Andalal), cerné de tous côtés et déjà abandonné des tribus lesghis, il se rendit au prince après une défense héroïque, le 25 août (6 septembre) 1859. L'empereur l'honora par les témoignages de la plus haute faveur et lui assigna la ville de Kalouga pour sa résidence perpétuelle et celle de sa famille. Le prince Bariatsinski fut élevé à la dignité de feld-marchal, et depuis ce brillant résultat, obtenu par sa parfaite connaissance des localités, son intelligence et sa bravoure, il dirigea toute son activité militaire vers la partie nord-ouest du Caucase, qui, étant dans ces régions le dernier foyer d'hostilité et ne formant pas un ensemble politique, doit nécessairement tomber bientôt sous la domination de la Russie.

Les Lesghis, qui sont à peu près au nombre de 650,000 individus, se divisent en diverses tribus plus ou moins importantes qui donnent leurs noms aux districts qu'elles habitent.

Dans l'intérieur du Daghestan se trouvent les tribus des contrées suivantes, pour la plus grande partie soumises seulement depuis l'année 1859: le khaan d'Avarie, entre l'Andi-Koissou et celui d'Avarie; il est limitrophe, à l'est et en partie au nord, du Koïssoubon; au sud et à l'ouest il confine à de petites tribus de l'intérieur du Daghestan. L'Avarie fut et est encore aujourd'hui, sous le rapport statistique et ethnographique, l'une des contrées les plus importantes du Daghestan. Ses habitants, les Avars ou Avariens, éveillent un intérêt tout particulier par la déviation de leur langue, la singularité de leurs mœurs et leur éclatante bravoure. Le nombre de leurs aouls (villages) s'élève à 50; celui des enclos, à environ 4,300.

Entre les monts d'Andi et l'Andi-Koïssou se trouvent Goumbéti, à Bakleulal, Audi, Bonni, Tekhoatsal, Tchabébi, Talbourti, Tchamjal et Ounkrati.

Entre l'Andi-Koïssou et le versant de la montagne de Bogosk sont Koïssoubon, Karata ou Kalalal, Andalal, Koufada et Gouërkhk, Karakh, Ghidati, Ratlou-Akhvakh, Tsouta-Akhvakh, Bogoual, Tindal, Dido avec Hankhévî, la confédération d'Ankrati, c'est-à-dire Djournoute, Antrosso, Tel, Kanada ou Tlanada, Boguada, Oukhnada, Antseukh, Kapoutcha; puis Tach, Kel, Kosdola, Toms, Tiescrokh.

Toutes ces tribus comptent environ 250,000 âmes.

Parmi les tribus lesghes depuis longtemps soumises à la Russie et qui résident dans des provinces russes, on compte encore Salataou, au nord de Koïssoubon, sur la rive gauche du Soulak; les khaans de Kazikoumoukh et de Kurine; les tribus Sargsa et Kouatchi, appartenant toutes à l'ancien gouvernement de Derbent; les magals d'Akhtypari, Altypari, Dokousspari, Youkharibach, (formant le district de Samour de l'ancien gouvernement de Derbent); les magals d'Akoucha, Ourakhla, Mékéga, Oumoucha, Tsoudakhar (formant le district de Dargo de l'ancien gouvernement de Derbent). Les magals d'Ouloûkh, le Tabarassan du sud, le Tabarassan du nord et Kaïtag (formant le district de Derlent de l'ancien gouvernement du même nom, mais déjà fortement mêlés de Tatars). Il y a enfin un petit nombre de Lesghis dans le district de Bakou du gouvernement du même nom, dans les parties méridionales duquel l'on parle beaucoup le persan. Toutes ces tribus réunies comptent environ 350,000 âmes. 50,000 Lesghis habitent en outre le district de Djaro-Bélokani et l'ancien sultanat d'Yéïssouï, faisant partie l'un et l'autre du gouvernement de Tiflis et situés sur le versant méridional de la chaîne du Caucase. Djaro-Bélokani comprend cinq tribus, savoir: Djaro, Bélokani, Taly, Monkhakh et Djnikh. Dans ces contrées, la langue tatar est l'idiome dominant, en raison du voisinage de Tatar. Ces tribus sont soumises depuis 1830. La population du khaan de Mekhtoulie se compose de Koumyks et de Lesghis.

Si le caractère du Lesghi a quelques beaux côtés, il en a aussi d'assez mauvais. Le Lesghi est brave, agile et persévérant; il peut parcourir en peu de temps et sans se reposer des espaces immenses; mais il est au plus haut degré pillard et vindicatif; le désir de la vengeance est même entretenu en lui par la religion et les mœurs du pays. La vengeance du sang ne s'étend pas seulement aux individus, mais à des familles, à des aouls entiers, et dure des années. Le meurtrier reste rarement dans son aoul; pour sa propre sécurité, il se rend dans un autre tribu. Les



Tessané d'Agres riat par Tschel

Imp. Lemoine Paris

Lith par J. Latour

ЧЕЧЕНЦЫ
Tchéchenze.

ЛЕСГИНЫ
Lesghis.

Lesghis sont hospitaliers, mais à leur manière : ils tiennent l'hospitalité pour sacrée à l'égard des Russes aussi bien qu'à l'égard de leurs ennemis ; mais ils espèrent recevoir des cadeaux de leurs hôtes, et avec un peu d'argent on obtient d'eux tout ce qu'on veut.

Les vieillards et les prêtres sont fort considérés dans ce pays. S'il faut en croire les apparences, le Lesghi doit être fort dévot ; car il accomplit les cérémonies prescrites et fréquente les mosquées ; mais il transgresse de bien des manières le Koran, surtout en s'adonnant à l'ivrognerie, que Mahomet défend si expressément. Les Lesghis sont fort intéressés ; ils ne reculent devant aucun danger pour conquérir quelque butin dont ils ne savent cependant faire aucun emploi.

Le temps est ce qui coûte le moins au Lesghi ; il recherche un repos apathique sous la voûte du ciel, près des mosquées, au bazar, et aime passionnément à fumer, quoique ce plaisir lui soit interdit. Une incroyable curiosité accompagne sa fainéantise, et s'il reçoit quelques nouvelles agréables, elles se propagent avec une inépuisable promptitude, ce qui est, au surplus, général en Orient.

L'habitude de l'oppression universelle répandue chez les Lesghis, et leur extrême penchant à la paresse, rendent la situation des femmes excessivement malheureuse. Si leur position est en général triste dans l'Orient, celle des femmes lesghis est particulièrement insupportable. L'homme considère la femme comme une bête de somme qu'il traite souvent plus durement que son cheval, et qui, acquise par lui pour un prix convenu, lui doit en compensation les plus rudes travaux dans la maison ou au dehors : c'est elle qui, avec l'aube, porte le blé de la moisson au logis ; elle doit faire les fous et les transporter dans les greniers, soigner les chevaux, faire le pain, tisser les étoffes destinées aux habits, préparer le fumier pour la terre ou en faire un combustible pour le chauffage. Habituees dès l'enfance à ce service d'esclave, les pauvres femmes ne peuvent s'en acquitter qu'aux dépens de leur physique, qui en souffre beaucoup : elles deviennent prématurément vieilles et laides, et alors elles sont encore plus méprisées. Au Daghestan, il est bien rare que l'on rencontre une jolie femme ; elles sont presque toutes petites et courbées. Les femmes des beks (princes) offrent seules un certain caractère de beauté. La bigamie est rare, parce qu'elle est assez dispendieuse ; car il faut acheter la seconde femme comme la première. Un khan peut épouser la fille d'un bek ; un bek, celle d'un oussouk (homme libre) ; mais alors les enfants perdent les titres du père et le droit ordinaire à l'héritage. Les divorces sont faciles et très-simples. Après trois mois, la femme peut se remarier. Souvent les unions sont décidées dès l'enfance par les parents. L'oubli de la chasteté est rare, mais les femmes seules portent la responsabilité de leur faute ; elles sont, en pareil cas, battues et répudiées.

Les personnes opulentes célèbrent les funérailles avec de grandes solennités. Le cadavre n'est point placé dans un cercueil ; il est déposé directement dans un tombeau grand et recouvert d'une pierre tumulaire. Le souvenir des morts est tenu en grand honneur.

Le Lesghi ne prend que peu de sommeil et il est d'une incroyable

sobriété sous le rapport de la nourriture ; un morceau de tchourouk (sorte de pain lourd difficile à digérer) couvert de graisse de mouton lui suffit pour tout le jour ; malgré cette alimentation peu substantielle, il est fort et endurci à tous les labeurs. Mal nourri, mal vêtu, les pieds nus, il ne connaît ni la fatigue ni les maladies.

Son habillement consiste en un surcoat de drap indigène, un vêtement de dessous (bechmète), une chemise de nankin, un pantalon et un bonnet fourré de forme conique. La bourka (pardessus en poil de chèvre) ne quitte jamais le Lesghi ; en campagne, elle lui tient lieu de tout et sert à toute sorte d'usages. En hiver, le Lesghi porte au logis une pelisse en peau de mouton. Ses armes consistent en une carabine rayée, un ou deux pistolets, un long poignard et un sabre ; ces armes constituent en même temps un article de luxe, car, autant que possible, elles sont ornées de riches garnitures en argent.

Malgré la malpropreté de leurs vêtements, les Lesghis tiennent leurs maisons (saki) avec beaucoup de propreté, ils les enduisent de terre glaise et les peignent soigneusement en blanc. Les maisons, belles et confortables, sont à deux étages et latées en pierre ; elles sont pourvues d'un balcon couvert et d'un toit plat en terre ; au rez-de-chaussée sont logés les chevaux et autres animaux domestiques ; l'étage supérieur sert d'habitation pour la famille. Quelques saki ont des murailles avec des meurtrières et ressemblent à des châteaux forts. Les aadls sont situés pour la plupart dans des gorges, sur des terrasses de rochers, sur des pentes escarpées ou au bord de précipices, ce qui donne de grandes facilités pour la défense efficace des saki.

L'économie rurale est très-peu développée chez les Lesghis, parce que le terrain cultivable est rare. Le sol, peu fertile, est presque partout sablonneux et calcaire. Les champs, les pâturages et les jardins n'existent guère sur d'étroites terrasses pour la plupart artificielles et recouvertes de terre. Tout le terrain où quelque végétation peut se produire est cultivé. Le bétail même est habité à une très-chétive nourriture qu'il se procure avec peine entre les rochers et les pierres. Toute la richesse ne consiste réellement qu'en moutons, et principalement dans les parties du pays où se rencontrent de bons pâturages, par exemple dans le Daghestan oriental. Les bêtes à cornes sont petites ; les chevaux sont aussi de petite taille, mais patients, infatigables et très-sobres.

Les Lesghis dépassent de beaucoup leurs voisins les Tchétchentes sous le rapport de l'activité militaire. Les chefs les plus réputés des montagnes du Caucase oriental étaient Lesghis. Toutes les entreprises importantes ont été exécutées au Daghestan. Les Lesghis ont le coup d'œil juste et le jugement sain ; dans l'attaque ils sont peut-être moins rapides et moins hardis que les Tchétchentes, mais beaucoup plus résolus et plus tenaces. Ils paraissent plutôt propres à une guerre de tactique conduite avec système et énergie ; les Tchétchentes sont préférables pour l'attaque isolée et audacieuse.

Dans la partie orientale et moins accidentée du Daghestan, où le territoire se rapproche de la mer Caspienne, l'élément tatar a exercé une grande influence sur le Lesghi.

KISTES.

Les Kistes, nommés aussi Mitsoujéghis, Mitchikichs ou Tchétchentes, selon les différentes tribus, se donnent le nom générique de Nakhché (peuple). Leurs premiers rapports avec leurs plus proches voisins les Koumyks ayant eu lieu sur le fleuve Mitchik, ils ont reçu le nom de Mitchikichs ou Mitchiks. Lorsqu'ils s'étendirent un peu plus vers l'ouest, les Kabardiens leur donnèrent aussi ce nom qu'ils prirent des Koumyks. Les voisins au sud des Tchétchentes, les Lesghis, ne connaissent pas cette dénomination et se contentent le plus souvent de les désigner par quelques noms de tribus. Le nom de Tchétchentes, qui leur a été donné par les Russes, n'est pas ancien, bien qu'il fût déjà connu du temps de Pierre le Grand. Ce nom tire probablement son origine de leur ancien aadl, Grand-Tchéchéin, sur l'Argona.

Aujourd'hui complètement soumis, de même que les Lesghis, les Tchétchentes (puisque c'est le nom qu'on leur donne habituellement) se divisent, d'après leurs districts, qu'ils ont cependant changé assez souvent par suite des événements politiques, en vingt et une tribus parlant des idiomes plus ou moins variés, mais surtout une langue qui leur est commune, encore peu connue, et qui n'a aucune analogie avec les autres langues du Caucase, excepté peut-être avec les langues des Lesghis. Les habitants de la plaine de la Tchétchia, à l'exception des tribus insignifiantes de l'ouest, parlent la même langue que les Tchétchentes de la montagne et que les Itchkériens, qui croient avoir conservé la prononciation la plus pure ; c'est pour cette raison qu'ils se considèrent comme émigrés de l'Itchkérie, qu'ils nomment Nakhché-Mokht, c'est-à-

dire le lieu du peuple. Les Tchétchentes n'ont pas de langue littéraire. La plus grande partie d'entre eux, surtout les habitants de la Tchétchnia, professent l'islamisme; tandis que parmi les Ingouches et les tribus voisines il reste encore des traces de la religion chrétienne, des ruines éparses d'églises anciennes, ainsi qu'une foule d'ustensiles sacrés, etc., qui attestent que la religion du Christ a existé autrefois chez ces peuples. Cependant l'influence des divers peuples par lesquels les Tchétchentes ont été subjugués à diverses époques ne fut ni assez forte ni assez durable pour extirper complètement l'antique idolâtrie. Pendant de longues années le pays passa alternativement de la suzeraineté géorgienne sous la domination kalardienne; c'est par les Géorgiens que fut introduit le christianisme; les Kalardiens ont propagé la secte sounite des malométans. Mais aussitôt que les Tchétchentes se virent délivrés de leurs oppresseurs, ils s'empresèrent d'abandonner la croyance qui leur avait été imposée et retournèrent sacrifier sur les autels de leurs idoles.

Les traditions conservées chez les Tchétchentes apprennent qu'ils virent, il y a environ deux cents ans, de l'intérieur de la montagne dans la plaine septentrionale, jusqu'alors inhabitée et couverte de forêts. Lorsque les Tchétchentes quittèrent la montagne, ils se divisèrent en plusieurs tribus indépendantes les unes des autres et prirent pour la plupart les noms de leurs anciens aïeux. Les désignations de ces diverses tribus ne sont donc autre chose que d'anciennes dénominations de localités ou de hasard. Si ces tribus offrent plusieurs différences caractéristiques et parlent même différents dialectes, cela s'explique d'abord par leur longue séparation et ensuite par les influences locales dérivant de leurs rapports plus fréquents soit avec les Russes, soit avec Schamy.

Jusqu'en 1840 ou jusqu'à la révolte des Tchétchentes, lorsque non-seulement la rive gauche de la Sounja, mais aussi la rive droite du Térék étaient couvertes de leurs aïeux, on donnait le nom de Tchétchnia à tout l'espace compris dans les limites suivantes : à l'ouest, la rivière Fartanga (ou même la Netkha) jusqu'au fort d'Atchkhov; de là une ligne droite jusqu'à Kasakh-Kitchon, et plus loin jusqu'à la stanitsa Stoderevskaïa; au nord, le Térék jusqu'à l'embouchure de la Sounja; à l'est, la crête de Katchkhal, une ligne droite de Gherzel-Aoûl jusqu'à Vézapnaïa et le cours supérieur de la rivière Aktach; au sud, la montagne d'Andi jusqu'au Charo-Argoun, le long de cette rivière jusqu'à son confluent avec le Chato-Argoun, et le long des montagnes Noires jusqu'à la source du Fartanga. Mais lorsque la contrée située entre la Sounja et le Térék fut abandonnée par les Tchétchentes, à l'exception de quelques aïeux, et repeuplée par des Kozaks, la Tchétchnia, dans une acception moins étendue, n'embrassa plus que le territoire compris dans les limites suivantes : au nord, la Petite-Kabardah, la Sounja et le pays des Koumyks; à l'est, le pays des Koumyks jusqu'à la forteresse de Vézapnaïa et la rivière Aktach; au sud, la montagne d'Andi, les districts de Touchino-Pcharo-Khevsoursk et de Gorsk jusqu'au fort Derial; à l'ouest, de ce dernier fort, en longeant le Térék central.

Sous le nom de Tchétchnia on entend donc en général le territoire compris entre le Térék, la Sounja et la Petite-Kabardah, ainsi que le territoire au sud de la Sounja, lequel est divisé en deux parties par la rivière Gotta; la partie située sur la rive gauche est nommée Petite-Tchétchnia, et celle qui longe la rive droite, Grande-Tchétchnia. Depuis sa soumission définitive en 1859, la Tchétchnia a été divisée en deux districts, celui d'Itchkérie, auquel appartient aussi les tribus leghies Andi, Goumbet, Tekhnoutsal; et le district d'Argoun, dont font partie les tribus leghies déjà nommées du Tchaheroul ou Taboutri, et de Tchamalal. La tribu Aoukh a été annexée au district des Koumyks.

Dans le courant du dernier siècle, des Kozaks du midi de la Russie établirent le long du Térék des colonies destinées à servir de gardes frontières contre les Koumyks et les Tchétchentes fixés dans le voisinage immédiat de la Russie au midi; les relations avec les premiers étaient d'ailleurs pacifiques, et les derniers étaient devenus sujets russes à l'époque de la campagne de Pierre le Grand contre la Perse. Néanmoins les Tchétchentes restèrent des voisins très-remuants et dangereux; ceux d'entre eux qui habitaient près du Térék et de la Sounja, dans les contrées découvertes, étaient seuls soumis; et encore conservaient-ils toujours leurs habitudes de pillards, métier généralement exercé par les

habitants des contrées méridionales, surtout dans la Petite-Tchétchnia, ce qui leur a valu le nom d'abreks (brigands).

Afin de mieux protéger la frontière, on construisit, dès 1817, sur la Sounja et sur le territoire des Koumyks, plusieurs forteresses et petits forts destinés à des postes intermédiaires qui devaient plus tard des lignes définitives par suite de l'établissement des colonies de Kozaks. En 1818, une campagne heureuse du général Yermolov soumit la plus grande partie de la Tchétchnia, qui, depuis ce moment, resta généralement tranquille, jusqu'à ce que le muridisme qui s'élevait au Daghestan eût trouvé aussi des partisans en ces lieux et changé complètement la face des choses.

Jusqu'à cette époque, les Tchétchentes avaient vécu en différentes petites tribus séparées les unes des autres. Tous les habitants étaient égaux; la souveraineté russe ne s'étendait que sur les tribus septentrionales. Chaque petite tribu (lokoum) d'environ deux cents enclaves gouvernait elle-même. Des assemblées, auxquelles chacun avait le droit de participer, décidaient des affaires publiques, et des sentences judiciaires étaient rendues d'après les usages et les traditions populaires (adate). Mais à l'apparition du muridisme au Daghestan, les murides, dont l'activité égalait le fanatisme, s'employèrent avec un zèle ardent à répandre leurs doctrines parmi les Tchétchentes. Les montagnards de la Tchétchnia se soulevèrent, et de nombreux abreks contribuèrent encore à propager la révolte. C'est en Itchkérie que Schamy trouva ses premiers et principaux partisans, qui ne furent perdus pour lui qu'un moment, en 1839, par sa défaite, pour repaître plus puissants encore l'année suivante, à la suite d'une révolte générale des Tchétchentes, qui devaient être désarmés, sur toute la Tchétchnia; Schamy dut toutefois employer les menaces et la violence pour faire consentir les habitants de la partie septentrionale de la Tchétchnia à se transporter dans les contrées montagneuses du sud. En 1840, tous les Tchétchentes reconnurent la souveraineté de Schamy, qui, pour rendre son pouvoir illimité, choisit Dargo pour résidence, plus tard Védén en Itchkérie, et introduisit un régime théocratique pareil à celui qui dominait au Daghestan. (Voir le chapitre des Lesghis.)

Besserrés de plus en plus du côté du nord et du côté de l'ouest par les progrès incessants des armes russes, notamment dans les dernières années, les Tchétchentes succombèrent enfin avec Schamy et sont tous devenus sujets de la Russie depuis 1859. C'est alors que leur territoire reçut la division territoriale que nous avons indiquée ci-dessus.

Les Tchétchentes, dont la population s'élève en totalité à environ 150,000 individus, parmi lesquels 90,000 se sont soumis tout récemment, se subdivisent en plusieurs tribus dont voici la nomenclature :

Les Ingouches, près de Vladkavkaz, entre le Térék et l'Assa, sont définitivement soumis à la Russie depuis 1810, et en grande partie baptisés depuis 1820, bien que quelques-uns soient encore très-attachés à leurs anciennes idoles. C'est ceux d'entre eux qui sont restés païens, et parmi lesquels on retrouve cependant encore plusieurs traces de l'ancien christianisme, les prêtres jouissent de beaucoup de considération et exercent une grande influence sur le peuple;

Les Nazraniens (Nazz-kho), au nord des précédents et au sud de la Petite-Kabardah, entre les rivières Sounja et Kamblička (confluent du Térék). Ils sont au nombre de 10,000 individus et parlent un dialecte particulier;

Les Karaboulaks (Kara-Boulak, c'est-à-dire source noire), à l'est des précédents, sur les deux rives de l'Assa et de la Sounja. 2,000 âmes;

Les Galachi (Galachevtses), peu nombreux, au sud des précédents, sur l'Assa supérieur;

Les Galgai (Gal-Kho), au sud des précédents, dans la contrée des sources de l'Assa. 2,000 âmes;

Les Kistes ou Kistintses (les plus rapprochés), à l'ouest des précédents, au sud des Ingouches et à l'est du Térék supérieur, sur le Makaldona et le Kistinka;

Les Djérakhi, peu nombreux, sur le Makaldona, dans le voisinage immédiat des précédents;

Les Thori, peu nombreux aussi, dans le voisinage des Galgai, sur un affluent de la rive droite de l'Assa supérieur.

Toutes ces tribus, si on les considère dans un sens plus restreint, n'appartiennent pas précisément aux habitants de la Tchétchnia, bien qu'é-

tant tchéchétiens; mais elles habitent seulement le territoire à l'ouest de la Petite-Tchéchnia.

Les tribus qui habitent positivement la Tchéchnia, au sud jusqu'à la montagne d'Andi, sont :

Les Kistes (dloignés), dans les gorges rocheuses des sources de l'Argoun, au nombre de 20,000 âmes; ils forment l'une des tribus les plus nombreuses, à laquelle s'en rattachent beaucoup d'autres petites, telles que Mitkhi, Maïsti, Kheldiroï, etc. Elles ne sont soumises par la plupart que depuis peu de temps;

Les Akhous (Akintses), peu nombreux, aux sources du Ghékha. Soumis aussi depuis peu de temps;

Les Tchékhdof (Chopoti), dans la contrée des sources du Marton, à l'est des Akintses. 4,000 âmes;

Les Choubouty (Choubouty) ou Chatof, dans la vallée de l'Argoun. 20,000 âmes. En 1858, ils se soulevèrent à la Russie avec les Chatof, les Chantéï, les Dzooumsoï, etc., qui font partie du même groupe;

Les Chares et Kialaï, 7,000 âmes, sur le Charo-Argoun supérieur (Chato-Argoun), dans les hauteurs des monts Andi. Ils se sont soumis récemment à la Russie;

Les Djan-Boutri, sur l'Argoun;

Les Tcharbil (Tcharbilof, Tcharbelou) ou Taoubroui 6,000 âmes, dans le voisinage de l'Argoun supérieur; soumis depuis peu de temps;

Les Itchkériens (Itchkéri), sur le cours supérieur des rivières Khoul-koulou et Aksaï; tribu guerrière qui compte 20,000 âmes. Ils habitent des contrées sauvages, inaccessibles, couvertes de forêts, et ont conservé plus fidèlement que les autres Tchéchétiens leur nationalité. Intrépides partisans, guerriers indépendants et adonnés au brigandage, ils n'avaient réellement jamais reconnu la souveraineté russe. C'est au milieu d'eux que, depuis 1840, Schamyl avait établi sa résidence;

Les Kalchalyks, plus de 3,000 âmes, sur le versant septentrional de la chaîne du même nom;

Les Mitkchiks, 2,000 âmes, dans la vallée du fleuve de ce nom. C'est à cause d'eux que tous les Tchéchétiens ont reçu des Koumyks et des Kabardiens le nom de Mitkchik ou Mizidjigï;

Les Aoukh, 4,000 âmes, sur l'Aktach supérieur et le Yaryk-Sou. Une partie de cette tribu fut transférée, en 1841, dans les environs de Vué-zapnaïa;

Les Tchéchétiens du Térék, 6,000 âmes, sur la rive droite de ce fleuve. Ce sont d'anciens émigrés de la montagne; ils mènent une vie sédentaire. Soumis depuis assez longtemps, une partie d'entre eux se joignirent cependant à Schamyl en 1840;

Les Tchéchétiens de la Sounja, dont la population s'élève à plus de 20,000 âmes; ils habitent les plaines de la Tchéchnia entre l'Assa et le Goudermess. Soumis pendant assez longtemps, ils se joignirent en partie à Schamyl et furent transférés dans la montagne. Plus tard, une fraction de cette tribu revint dans ses foyers et s'y rétablit sous la protection des forteresses russes;

Les Tchéchétiens de Bragoun, à l'embouchure de la Sounja. Constantement soumis et vivant d'industrie.

Le nombre des Tchéchétiens soumis depuis les années 1858 et 1859 peut être évalué à 90,000; ceux qui avaient été soumis antérieurement, à 60,000. Présentement, ils reviennent en grand nombre de la montagne et retournent dans la plaine de la Tchéchnia.

Les Tchéchétiens sont pour la plupart sveltes, mais vigoureusement constitués; ils ont le teint pâle, le regard vif et expressif, le nez aquilin et les traits en général fortement accentués. Ils ont beaucoup de force, d'adresse et d'agilité dans leurs mouvements. Sous le rapport moral, ils sont loin de mériter l'éloge : les principes leur font presque complètement défaut; ils ont un goût prononcé pour le brigandage, et un vol dangereux, exécuté avec audace, passe chez eux pour une action d'éclat. Il est vrai de dire que si le vol a lieu aux dépens de la famille ou de proches voisins, il est considéré comme un crime. La prudence et la réflexion ne leur manquent point, et dans leurs rapports avec les autres hommes on remarque souvent beaucoup de complaisance et d'amabilité jointes à une certaine fierté. Ils ont d'ailleurs, comme tous les peuples sauvages, un caractère violent et indompté; ils sont cruels, cupides et fort vindicatifs. La vengeance du sang (le kanli) a chez eux la même valeur que chez les Lesghis.

Malgré tous ses efforts, Schamyl ne réussit pas, par l'introduction du Chariate, à extirper les anciens usages et les anciennes mœurs (adate). Les Tchéchétiens n'écrasèrent la trahison, le parlicide, l'inceste et l'adultère comme des crimes que lorsqu'ils étaient commis par la femme. La lâcheté n'est punie chez eux que par le mépris public. La femme infidèle était lapidée ou foulée aux pieds des chevaux. Une jeune fille séduite était réhabilitée par le mariage; mais, dans le cas contraire, la mort attendait son séducteur. La violation de l'hospitalité passa toujours chez eux pour un grand crime, quoique Schamyl tint beaucoup à ce qu'on lui livrât les criminels qui cherchaient par la fuite à se soustraire à un châtiment mérité. De même que les Lesghis, peuple démocratique qui n'a ni princes ni noblesse et chez lequel tous sont ouzdins, c'est-à-dire gens libres, les Tchéchétiens ne considèrent pas une atteinte à l'honneur, à la liberté individuelle ou à l'indépendance personnelle, ainsi qu'à la violation du droit de propriété et au trouble du repos public, comme des crimes sociaux. En ces sortes d'occasions, l'offensé devient son propre juge et le défenseur de ses droits méconnus.

La vie de famille des Tchéchétiens se distingue par un esprit tout patriarcal, mais elle porte néanmoins avec elle le cachet de l'influence mahométane, qui s'est fait sentir depuis le commencement du siècle précédent par la conversion du peuple à l'islam. Le père de famille est le chef de la parenté la plus proche, et sa volonté seule fait autorité. Malgré l'indulgence avec laquelle le Tchéchétiens semble traiter sa famille, il charge les femmes de la partie la plus pénible du travail, tout en s'abandonnant lui-même à la paresse et à l'inaction. Il a rarement deux femmes et se marie volontiers dans sa propre tribu; mais il choisit le plus souvent sa femme dans un autre adou. Le prix d'achat de l'épouse consiste en une somme de 20 à 30 roubles. Celle-ci doit en outre recevoir des vêtements comme cadeaux de mariage, et la noce est faite aux frais du mari. La cérémonie en est d'ailleurs très-simple: le moullah lit, dans la maison des parents, des prières que le jeune homme répète. La fiancée est amenée en arba couverte (véhicule à deux roues) dans la demeure du mari, qui ne doit pas assister à son arrivée. En attendant, les convives de celui-ci montent à cheval, s'exercent à quelque lutte ou chantent une chanson muride. A l'arrivée de la jeune femme dans la sakla (maison), on jette des vêtements sous ses pieds, des cavaliers adroits y jetent même leur propre tcherkeska, et en échange de cette politesse la mariée leur donne des bourses de son propre travail. Entrée dans la sakla, la jeune femme s'assied, mais elle reste voilée, tandis que les convives s'abandonnent à leur gaieté et dansent la lesghinka, très en vogue, avec un bruyant accompagnement de joyeuse musique. Ces fêtes de noces durent souvent trois jours, selon la fortune du jeune époux, qui, pendant ce temps, doit rester toute la journée caché dans la forêt ou chez ses amis et ne peut voir sa femme que pendant la nuit. Après trois jours écoulés, celle-ci doit, pour la première fois, aller à la fontaine avec une cruche, et commencer ainsi à s'acquitter de ses devoirs de femme de ménage; elle est accompagnée, en cette circonstance, par beaucoup de ses connaissances, qui, lorsqu'elle pose la cruche sur sa tête pour la porter au logis, annoncent par des coups de fusil la fin des cérémonies de la noce. Les femmes supportent avec patience et résignation les nombreux travaux dont elles sont chargées, et dirigent leur ménage avec beaucoup d'ordre. Ce qui frappe surtout, c'est la propreté des vêtements, celle du logis et de tout ce qui l'entoure. Ces ménages ainsi parfaitement tenus rappellent à beaucoup d'égards ceux de la Petite-Russie.

Les rapports entre mari et femme, chez les Tchéchétiens, se distinguent par beaucoup d'accord et d'harmonie. Les hommes sont très-jaloux et très-susceptibles en ce qui touche la fidélité conjugale, sans même que leur femme leur donne lieu de s'alarmer. Les jeunes gens sont très-réservés, et les relations entre futurs porteurs le cachet d'une décence qui va jusqu'à la pudeur la plus délicate. Le Tchéchétiens ne se permet jamais d'offenser une jeune fille ou même seulement de la toucher de la main, ce qui l'exposerait au mépris public. Le divorce a quelquefois lieu, soit par répulsion mutuelle, soit pour des causes légères. Lorsqu'il n'est désiré que d'une part, les cadeaux faits avant la noce sont restitués. Durant les couches de la femme, le mari quitte la maison, abandonnant aux parents le soin de son épouse jusqu'à ce que tout soit terminé; mais il s'abstient longtemps encore après l'événement d'adresser la parole à sa femme, surtout si l'enfant nouveau-né est une fille.

Les rapports entre le père et mère et leurs enfants sont simples et naturels. Ceux-ci grandissent dans la plus grande liberté; ils ne sont jamais punis, et l'on met tout en œuvre pour développer en eux la force de caractère, la confiance en soi-même et un courage téméraire. Arrivés à un âge fixé par l'usage, les garçons apprennent, sous la direction du mollah ou dans des écoles publiques, à lire le Koran et à écrire l'arabe. Les filles ne sont préparées que pour le ménage, les ouvrages d'aiguille et les travaux des champs. La vie privée et publique des Tchétchentes est extrêmement simple et modeste.

L'habitation est bâtie le plus communément avec des charpentes et de la terre glaise; mais, ainsi que nous venons de le dire, l'intérieur en est tenu avec ordre et propreté. Les habitants des plaines septentrionales demeurent dans de grands aouls; leurs maisons, bien bâties, ont des cheminées et une chambre à part pour les visites. Les Tchétchentes de la montagne habitent de plus petits aouls qui souvent ne sont composés que de quelques enclos; leurs maisons, construites en pierre ou avec du bois et de la terre, sont tenues misérablement et manquent de propreté.

Les habits des hommes ressemblent à ceux de tous les montagnards (un grand nombre de Lesghis portent le costume persan); leur vêtement consiste dans la tcherkesska, tris-commode et légère; dans le bechmète, des pantalons étroits, des souliers de cuir mou, et le bonnet de fourrure, sorte de cône en peau de mouton, entouré d'un large bord de même nature. Les femmes portent de longues chemises à longues manches, ordinairement de couleur bleu foncé, des pantalons, le bechmète, des espèces de souliers (tchévaki) et un grand mouchoir sur la tête; elles sont en général très-proprement vêtues.

La nourriture des Tchétchentes pauvres se compose de fromage et d'une sorte de pain (tchourek) de farine de maïs ou de millet, plus rarement de froment; ce pain est préparé avec de l'eau salée et du lait (bérym). Les gens aisés mangent du pain de farine de froment, du grain, des œufs accommodés de diverses manières, du macaroni, du mouton bouilli ou rôti, du bœuf, du bouillon de viande (tchouph), des gâteaux aux œufs et des gâteaux de maïs. Le thé kalmouk est la boisson la plus usitée. En été, on mange des melons ordinaires, des pommes, des prunes, des raisins sauvages (dont on exprime le suc, nommé tchapa, pour le boire). Dans le courant de la journée, on fait deux ou trois repas, et les convenances exigent qu'on laisse quelque chose sur l'assiette. Les jours de fêtes sont signalés par une plus grande abondance en toutes choses.

Les Tchétchentes sont sociables et hospitaliers, constamment disposés à s'entraider, mais orgueilleux et susceptibles. Aucune demande ne peut leur être adressée catégoriquement, il faut toujours user de certaines circonlocutions. Cependant une demande ne sera point repoussée s'il est possible d'y avoir égard. Ils ne connaissent ni les expressions grossières ni les insultes, et ce n'est que bien rarement qu'on les entend prononcer le mot djali-korné (enfant de chien), qui est sans doute imité du mot russe soukine-syne, qui a la même signification. Autrement, s'ils voulaient injurier un Russe, ils aimait à se servir d'un mot dont la prononciation peu modifiée avait deux acceptions très-différentes : c'est le mot ghiaour, qui signifie infidèle, et qui, prononcé gaour, signifie chien.

Pendant les travaux des champs, du labourage, de la fenaison et autres, ils s'aident mutuellement. Celui qu'on est venu aider doit régaler ses commençaux et préparer un festin en leur honneur.

La paresse naturelle et le manque de civilisation des Tchétchentes, joints à des circonstances locales défavorables, ont laissé la culture des terres dans un état très-arriéré. D'ordinaire ils sèment une petite quantité de maïs, de froment, de millet, etc., à peine suffisante pour les besoins d'une année, et ne font que peu de provisions pour le ménage. Les jardins et les potagers sont très-peu étendus. Ils sèment des concombres, des oignons, de l'ail, des courges, rarement des melons ordinaires et des melons d'eau. La vigne pousse à l'état sauvage; les arbres fruitiers sont rares. Les animaux domestiques consistent en chevaux, vaches et moutons d'une race inférieure. Les poules sont leur seule volaille domestique. Les Tchétchentes s'occupent pourtant un peu de l'élevage du ver à soie et des abeilles. Les branches d'industrie les plus exploitées sont le tissage, fait par les femmes, d'un drap et d'une toile de qualité inférieure, la préparation du cuir mou, des peaux de mouton, la confection du feutre, des bourkas et des ustensiles les plus nécessaires. Ils font échange de leurs produits avec les Tavlistes, montagnards fixés spécialement sur le versant septentrional du mont Andi.

La plus grande des mesures en usage contient 8 garnietz russes (un demi-scheffel de Prusse) ou 5 sags tchétchentes; 2 sags forment un mosol. Pour poids, ils ont le pouid russe (pouette) et le livre (gherké). Quant aux monnaies, ils nomment tumén la valeur de 10 roubles; un rouble, som; 20 copecs, épiz; 5 copecs, chaghi. Les produits ordinaires sont cotés aux prix suivants : une saga de sel, 12 sags de maïs ou 6 sags de froment, coûtent 20 copecs; une livre de beurre, 10 copecs; une livre de fromage, 5 copecs, etc. Les Tchétchentes aiment beaucoup les monnaies d'argent, surtout les plus petites et les plus nouvelles.

TCHERKESSES.

Les montagnards du Caucase nord-ouest nous sont connus sous le nom général de Tcherkesses, à l'exception des Osses, des Souanes (Géorgiens) et de quelques petites tribus tatares. Sous le rapport physique, religieux, social et politique, ils se distinguent essentiellement des montagnards du Caucase oriental, des Tchétchentes et des Lesghis. Tout en eux révèle de nombreux restes, purs ou mélangés, d'éléments européens, et une grande partie (plus de 200,000) ne sont point encore soumis au sceptre russe. On peut prévoir cependant que le dernier refuge de ces montagnards — l'intérieur du pays des Tcherkesses — ne tardera pas à devenir une province russe. Ne formant aucun ensemble politique tel que celui qui existait autrefois sous Schamy dans l'est du Caucase, la soumission pacifique des Tcherkesses devra marcher graduellement et simultanément avec le progrès des armes russes.

Les tribus tcherkesses, dont la population s'élève à environ 500,000 âmes, se divisent en deux groupes principaux, les Tcherkesses proprement dits ou Adighé (380,000), et les Abkhaz ou Azéga (120,000).

Quelques auteurs désignent les Outykhs, qui, au nombre de 25,000, font partie des premiers, comme un troisième groupe à part; et pour d'autres encore, les Kalardiens mêmes (qui appartiennent aux premiers) forment un quatrième groupe.

Tout le territoire faisant partie de ce que l'on nomme l'aile droite du Caucase, entre la mer Noire, la chaîne de montagnes au sud du fleuve Bilib, une petite partie de la crête principale jusqu'à l'Elbrous, et le Kouban, que la crête principale du Caucase sépare en partie nord-est et partie sud-ouest, est habité exclusivement par des tribus tcherkesses, sauf quelques tribus tatares et quelques milliers d'Arméniens. Des Tcherkesses habitent encore sous le nom de Kabardiens la province de Térék, et un certain nombre d'Abkhaz résident dans le gouvernement de Koutais. La partie septentrionale du territoire des Tcherkesses se nomme, dans un sens restreint, la Transkouhanie; la partie méridionale, qui touche à la première, a porté, jusqu'à la guerre de Crimée, le

nom de ligne côtière de la mer Noire. Toute cette contrée, située sur les rameaux collatéraux de la chaîne principale du Caucase, est presque exclusivement montagneuse.

Plus la montagne s'éleve vers le sud-est, plus s'étendent aussi ses ramifications; la partie nord-ouest est la plus accessible et la plus peuplée; car la véritable crête de la montagne dans le sud-est est inhabitable. La contrée plate entre le Laha moyen, le Laha inférieur et le Kouban, est habitée par des Nogais. La région voisine de la rive gauche du Laha et du Kouban est également plate. La contrée riveraine de la mer Noire n'a une étroite et plate ligne côtière que dans sa moitié nord-ouest; dans la partie sud-est, le versant de la montagne, raviné par beaucoup de petites rivières, s'avance directement jusqu'à la mer. Les petites rivières forment des vallées transversales accessibles et habitées.

Les peuples tcherkesses ou, comme disent les Russes, les peuples de la Transkouanie, parlant diverses langues sorties de la même souche, sont sans contredit les rameaux d'un peuple principal et font partie des habitants primitifs du Caucase. Ils ne possèdent pas de monuments historiques. Leur origine est inconnue. Ce n'est qu'à une époque relativement peu ancienne des annales du monde qu'ils sont descendus des contrées situées sur les hauteurs de la montagne dans celles qui se trouvent au pied du Caucase. Dans l'antiquité, les Tcherkesses furent nommés Korékètes, et l'on ne donna qu'aux Kabardiens le nom de Tcherkesses dans un sens plus restreint. Les Byzantins nommaient les Tcherkesses Tsarkasof, d'où dérive le nom de Circassiens.

Habitants du bassin du Kouban et autrefois aussi de la Crimée, ils ne l'occupaient cependant pas seuls. Un grand nombre de ruines de villages et d'anciennes églises attestent qu'indépendamment des Tcherkesses il s'y trouvait aussi des peuples civilisés qui faisaient un certain commerce et possédaient quelques richesses. Des traditions relatives aux Francs se sont conservées parmi les peuples des montagnes: c'est le nom qu'ils donnaient sans distinction à toutes les populations d'origine européenne qui habitaient naguère le Caucase. Ils font, au reste, une différence entre les Grecs, les Vénitiens ou Venécies et les Génois ou Djemidi. Le passage à travers la montagne de Soukhoum-Kalé, vers les côtes de la mer Noire, et de la Khoumara au Kouban, formait probablement la principale route commerciale des Grecs, des Vénitiens et des Génois, qui y possédaient des colonies dont il reste encore beaucoup de vestiges enfouis dans les ruines.

Sous l'influence des populations qui habitaient autrefois cette partie du Caucase, et aussi pendant la période de la souveraineté du royaume de Grouzie sur cette contrée, la plupart des habitants des montagnes professaient le christianisme.

Bien que les habitations et les monuments des peuples qui apportèrent la civilisation aux montagnards soient en ruines depuis des siècles, et que l'histoire ne fournisse pas de documents sur leur présence au Caucase, certains usages religieux du christianisme y sont encore observés jusqu'à présent parmi les habitants de la montagne. On peut conséquemment en conclure avec certitude que les anciennes populations chrétiennes du Caucase, ancêtres de celles qui l'habitent actuellement, étaient de beaucoup supérieures à leurs descendants sous le rapport du développement social, intellectuel et moral. Il est fort difficile de dire par suite de quelles circonstances les montagnards ont perdu leur importance d'autrefois, et pourquoi les émigrés européens ont abandonné les colonies qu'ils y avaient fondées; ces faits, aussi bien que ceux de l'histoire ancienne du Caucase, restent probablement toujours inexplicables. La seule conjecture qu'on puisse former quant à l'abandon des colonies, c'est que vraisemblablement la puissance croissante des Turcs était parvenue à affaiblir l'influence européenne.

Presque toutes les tribus, et surtout celles de la mer Noire, ont conservé du respect et une certaine vénération pour la croix. Elle remplace souvent à leurs yeux le saint patron que l'on invoque et auquel on sacrifie; elle sert aussi de monument funéraire et de préservatif contre les malignes influences. Beaucoup de fêtes chrétiennes sont célébrées par les Tcherkesses: ils ne travaillent pas le dimanche, et ils nomment le mercredi le petit jour de jéne, et le vendredi le grand jour. Un carême de sept semaines précède les Pâques (gadyj); quarante jours après le gadyj ils célèbrent le jéga. Ils adorent trois divinités: Tkhaptkho (le grand

dieu), sa mère, Mariem-tkha-jchi (Marie-dieu-prince), et Chergrouse. Ils célèbrent la fête des Rois sous le nom de Kordessék. L'office divin même, qui, sauf la fête du gadyj, n'est fréquenté que par les hommes, est célébré par d'anciens fonctionnaires estimés, et présente beaucoup d'analogie avec le culte chrétien.

La civilisation des peuples tcherkesses est très-peu avancée. Elles ont conservé l'organisation des tribus primitives des temps anciens, et sont divisées en beaucoup de petites fractions ou communes.

Bien que le principe démocratique des montagnards de l'est ait depuis quelque temps pénétré parmi les Tcherkesses, il existe encore chez eux plusieurs institutions aristocratiques. Tous les Tcherkesses jouissent de droits égaux; les diverses tribus se composent des classes sociales suivantes: les pchis ou princes, les vorks ou gentilshommes, les tkhvkhotks ou hommes libres; les obs sont ceux qui, n'ayant pas de parents, ont été recueillis et protégés par une famille; les pchits, paysans dépendants, et les yassers, esclaves.

Autrefois, l'importance des pchis et des vorks était très-grande; ils décidaient de toutes les affaires intérieures et extérieures, et opprimaient les habitants moralement et matériellement. Plusieurs révoltes du peuple contre la noblesse étaient restées sans résultat lorsque, vers la fin du siècle dernier, les tribus des Abkhaz ou Abadzé réussirent à expulser leurs princes et de grande partie de la noblesse. Ces princes trouvèrent un appui auprès de ceux des tribus des Adighé, et recherchèrent avec eux, en 1792, la protection de l'impératrice Catherine; mais l'insuffisance des forces militaires que représentaient les Kozaks de la mer Noire, dont les colonies peu nombreuses encore venaient d'être récemment établies, ne permit à l'impératrice de leur prêter qu'une faible appui. Des luttes opiniâtres eurent lieu alors entre l'aristocratie et le peuple, et quoique la première fût restée victorieuse, elle émigra cependant en partie chez les Adighé et en partie vers la rive droite du Kouban. Par suite de cet événement, ces émigrés devinrent les premiers Tcherkesses pacifiques, qui forment la stanitsa actuelle de Grivenkafka.

Les princes et la noblesse périrent bientôt aussi une grande partie de leur importance chez les Adighé eux-mêmes, de sorte qu'aujourd'hui les trois premières classes de la population ont des droits presque égaux: la seule différence actuelle consiste dans l'influence morale de quelques princes et dans quelques prérogatives honorifiques.

Les peuples tcherkesses se sont trouvés à toutes les époques dans une dépendance plus ou moins grande des autres peuples; c'est ainsi que dans ces derniers temps on les a vus subir l'influence des Turcs, qui s'efforçaient de les exciter contre les Russes et employaient dans ce but tous leurs efforts pour propager l'islamisme dans la contrée. A la suite de la paix de Koutchouk-Kainardji en 1774, le fleuve du Kouban étant devenu la frontière de la Russie dans le Caucase, on commença bientôt à coloniser la ligne du Kouban, et l'on établit sur le fleuve des stanitsas de Kozaks zaporogues transférés en 1792 dans ces régions et auxquels on donna le nom de Kozaks de la mer Noire. En 1829, par suite de la paix d'Andrinople, la rive orientale de la mer Noire fut annexée à la Russie; ce fut alors seulement que les contrées des tribus tcherkesses passèrent définitivement sous le sceptre de la Russie. Ce n'est qu'à dater de cette époque que l'on put s'occuper sérieusement et systématiquement de la soumission complète des Tcherkesses. L'étendue de leur territoire et l'impossibilité d'une attaque du côté de la mer Noire expliquent pourquoi, durant trente ans, c'est-à-dire de 1829 à 1859, on ne déploya jamais contre eux autant de forces militaires que dans le Caucase oriental.

Nous avons déjà fait mention de la longue lutte chez eux entre l'élément démocratique et l'élément aristocratique. Il y a eu pendant cette lutte des périodes où les Tcherkesses implorèrent eux-mêmes l'assistance des Russes; mais les ennemis de la Russie s'efforçaient constamment d'étouffer ces querelles intestines et de faire entrer les Tcherkesses dans un soulèvement général contre les Russes. C'est précisément dans ce sens qu'agissait aussi Schamy.

La séparation topographique des tribus tcherkesses, éloignées des tribus du Caucase oriental, empêcha Schamy de paraître en personne dans la Transkouanie; mais il y envoya des émissaires qui, prêchant le Chariate, devaient en même temps travailler à l'union politique. Parmi ces émissaires, les trois principaux étaient Khadjî-Mahomet, Soliman-Effendi, et Mahomet-Amine. Ce dernier a fait maintes fois sa soumission.

Khadji-Mahomet se montra en 1842 dans la Transcaucasie, où il prêcha activement le Chariate et le muridisme de Schamy. Quoique le fanatisme religieux ne fût pas très-violent parmi ces tribus, on vit pourtant beaucoup d'individus embrasser la doctrine de Khadji-Mahomet et former l'association spéciale des khadjirètes, qui se signala bientôt par ses irruptions et ses dévastations sur le territoire russe. Ils se nommaient aussi moutazigs, ce qui avait la même signification que muride à l'est du Caucase.

A la mort de Khadji-Mahomet, qui arriva bientôt après, s'éleva Soliman-Effendi, qui, malgré ses profondes connaissances religieuses, n'était cependant pas à la hauteur de sa mission. Non-seulement il n'eut aucun succès, mais il se brouilla même avec les chefs et se rangea du parti des Russes en 1846. Ses attaques contre la doctrine religieuse de Schamy restèrent également sans effet.

Mahomet-Amine, le dernier émissaire de Schamy, eut une tout autre importance. Agé actuellement de près de soixante ans, et natif de Khounoud, près d'Ountoukoul au Daghestan, il se montra chez les Abadzekhs, revêtu du caractère sacerdotal, et s'appuyant sur un nombre considérable de moutazigs, il acquit au muridisme, par sa doctrine sur l'égalité, de nombreux partisans parmi ces tribus démocratiques qui avaient déjà expulsé leurs princes et chez lesquelles l'islamisme était assez répandu. Par contre, le muridisme rencontra de grands obstacles chez les Tcherkesses en général, par le manque de foi religieuse, l'insuffisance des moulahs et des kadis, l'opposition soulevée par l'élément aristocratique des Adighé et la résistance des tribus libres, due aux suggestions de celles qui, déjà soumises à la Russie, leur achetaient tout ce qui était nécessaire à leur entretien et dont il leur répugnait de rester séparées. Malgré ces obstacles, le cheïkh (c'est le nom que l'on donnait à Mahomet-Amine chez les Tcherkesses) poursuivait infatigablement ses projets, prêchant le Chariate et le muridisme, et organisait dans six localités des places armées (mekkémé), dont l'une, dans le pays des Natoukhaites, lui servait de principale résidence. Un tribunal était établi dans chacune de ces places. Dans les mekkémé se trouvaient des kadis, des moulahs et une garnison permanente de moutazigs, qui occupaient le même rang que les murides de Schamy. En 1851, Mahomet-Amine avait déjà pour lui un puissant parti; la plupart des Abadzekhs, les tribus pacifiques, les Kalardiens fugitifs, les Besléné et les Makhochéi reconnaissaient son autorité. Afin de gagner les Adighé à sa cause, il chercha à nouer par un mariage des relations avec la famille princière Karabek-Bohotokov, la plus opulente du pays, ce qui lui assura la souveraineté des Témirgot, des Yéghéronkoi et des Mamkhiréi. Homme sans naissance, il devint, par sa nouvelle parenté, allié à la plus haute aristocratie, et put dès lors disposer de sommes importantes. Occupé pendant quelque temps de l'organisation intérieure des tribus, Mahomet-Amine n'entreprit aucune hostilité contre la ligne du Kouban. Il voulait d'abord soumettre toutes les tribus tcherkesses. Les Chapsougs, farouches et avides de liberté, et les Natoukhaites, qui avaient une organisation aristocratique, lui opposèrent la plus grande résistance. Les Russes lui firent bientôt éprouver aussi des défaites. En 1853, il chercha à agir plus efficacement sur les Chapsougs par la prébation du Koran, et comme il ne connaissait pas encore parfaitement la langue tcherkesse, il choisit, pour l'aider dans son œuvre, un effendi lettré nommé Abdoulla.

Dès le début de sa carrière politique dans la Transcaucasie, Mahomet-Amine avait l'intention de former au sein même de la population une classe à part dont les intérêts se rattacheraien au nouvel ordre de choses. Dans ce but, il voulait favoriser l'introduction de l'élément religieux concentré en sa personne et qui devait lui fournir une arme puissante. Le plan échoua, les diverses tribus ne formèrent pas un ensemble politique solide; il ne resta de tant d'efforts qu'une plus grande inimitié contre les Russes, et bien que la troupe des moutazigs s'accrût de jour en jour, il lui manqua toujours l'unité que pouvait seule lui donner l'idée religieuse, qui fut étouffée par le pouvoir de la force matérielle.

Il se produisit pourtant, à une certaine époque, des circonstances qui semblèrent devoir favoriser la propagation de la doctrine religieuse de Mahomet-Amine. Au mois de mars 1853 apparut dans la Transcaucasie, et surtout au milieu des Chapsougs, un individu nommé Abdoulla-Effendi, homme âgé, toujours vêtu de blanc, qui enseignait à lire et à écrire aux jeunes garçons des tribus déjà soumises à la Russie, et qui visait à former une secte religieuse à part, dont la pratique principale était

le jeûne et la prière. Il se rendit chez les Makhochéi et les Yéghéroukof, et utilisa ses relations précédentes avec les tribus soumises pour prédire à celles qui ne l'étaient pas des attaques de la part des Russes, des victoires, etc. Connaissant le passé, il en tira des inductions pour l'avenir, et semblait ainsi prévoir ce qui devait arriver. Il forma une école religieuse particulière pour les garçons, et, appuyé sur cette fondation, il se présenta, au mois de juillet 1853, devant Mahomet-Amine, dans le dessein de travailler avec lui à relever aussi l'esprit religieux des Tcherkesses, ce qui aurait probablement réussi pendant la guerre d'Orient, du moins sous le rapport politique, si Mahomet-Amine n'avait pas trouvé alors un adversaire dangereux en Sefer-Bei, chef des Natoukhaites. Sefer-Bei, de la famille Zan, qui gouverna antefoix la tribu Khéak, actuellement répartie entre les Natoukhaites et les Chapsougs, était retenu comme otage, en 1807, entre les mains des Russes, après la prise d'Anapa. Ayant plus tard déserté le régiment qui tenait garnison à Anapa, il entra au service de la Turquie, et, en 1829, il fut fait prisonnier par les Russes, étant alors arrivé au grade de colonel turc. Il obtint toutefois la permission de retourner dans sa patrie, où il prit part à la députation de Tcherkesses qui se rendit à Constantinople pour implorer l'assistance du sultan contre les Russes, et resta en Turquie, dans l'intention d'y assister en toute manière ses compatriotes. Pendant la guerre d'Orient, il retourna chez les Tcherkesses avec le titre de pacha; mais il ne parvint point à rassembler des troupes armées, et ne put, comme représentant du principe aristocratique, s'entendre avec Mahomet-Amine, qui agissait d'après un principe tout contraire. Les Abadzekhs et autres tribus des Adighé tenaient à Mahomet-Amine; les Natoukhaites, et Sefer-Bei; les Chapsougs restèrent neutres. Une entreprise hardie de Mahomet-Amine contre les Karatchéi (Tatars), dans le but d'agir ensuite sur les Kabardiens, avorta en 1856. Durant les années suivantes, les efforts des armes russes furent constamment heureux dans les contrées du Kouban inférieur; la chute de Schamy ayant eu un formidable retentissement dans ces contrées, Mahomet-Amine ne crut pas devoir attendre de nouvelles et plus vastes entreprises de la part des Russes, et se soumit avec les Abadzekhs et les Barakai (Abkhaz) au mois de novembre 1850. Toutes les tribus au nord de la montagne, entre le Kouban supérieur et les Chapsougs, ont été successivement soumises depuis cette époque.

La famille libre, avec ses vassaux (paysans) et ses esclaves, constitue le fondement de l'existence sociale et politique des Tcherkesses. Le père de famille est le maître absolu de ses femmes et de tous ses enfants mineurs. Les Tcherkesses, généralement pauvres, n'ont pour la plupart qu'une seule femme, que chacun peut choisir dans toutes les tribus de la Transcaucasie et parmi les Kabardiens, pourvu qu'elle soit d'une naissance égale à la sienne. Les jeunes filles tcherkesses ne portent pas de voile; n'étant pas enfermées dans les maisons et pouvant converser sans contrainte avec les hommes, il est plus facile d'apprécier leur mérite et de faire un choix, qui doit toujours être suivi du versement du prix fixé pour l'achat de la jeune fille. Les amis et les parents font des cadeaux au futur et s'occupent des négociations avec les parents de la jeune fille; si elle est de race princière ou noble, on paye en une fois, pour l'obtenir, les trente parties du prix d'achat; si elle est de naissance ordinaire, on paye seulement dix-sept à dix-huit parties de ce prix. Ces trente parties, nommées bachas, sont représentées, chez les nobles, par les objets suivants : 1° un garçon; 2° une armure; 3° un casque pointu; 4° des brassards de fer et les sienes pour les articulations; 5° un sabre; 6° huit bœufs; 7° un bon cheval; 8° un cheval ordinaire. Ces huit bachas sont rigoureusement exigés et payés en nature. Pour les vingt-deux autres parties on consent à recevoir vingt bœufs, un fusil et un pistolet. Dans les classes inférieures du peuple, les bachas consistent dans les objets suivants : 1° un cheval; 2° un fusil; 3° deux bœufs; 4° vingt moutons et dix chèvres; 5° un chandron de cuivre de la valeur de deux bœufs; 6° un cheval ordinaire. Les autres bachas sont remplacés par des bêtes à cornes. Après le paiement du prix d'achat, le jeune homme obtient sa fiancée. Au reste, chacun peut enlever une femme; mais le prix d'achat doit être néanmoins payé tôt ou tard.

Après la noce, la femme prend à sa charge tous les soins et travaux du ménage, ne vit exclusivement que pour son mari, se voile le visage et ne se montre pas devant les étrangers; on trouve même inconvenant

que l'homme reste pendant le jour avec sa femme. Un mari peut renvoyer sa femme à ses parents; mais s'il la surprend en flagrant délit d'infidélité, il a le choix ou de la vendre ou de la renvoyer à ses parents en exigeant de ceux-ci la restitution de la somme qu'il a payée pour l'obtenir. Si le mari se permet injustement de mauvais procédés à l'égard de sa femme, la famille de celle-ci se charge d'en tirer vengeance. Les enfants sont la propriété du père, qui peut les vendre. C'est principalement pour empêcher ce trafic et s'opposer à l'esclavage qui en est la suite que les Russes ont construit plusieurs forts sur les bords de la mer Noire. On prétend toutefois qu'en vendant ses filles le père avait aussi en vue leur bien-être, parce que, dit-on, dans les harems des Turcs opulents leur sort était plus heureux que dans la famille.

L'éducation des enfants ne concerne que très-peu les parents. De temps immémorial régnait chez les Tcherkesses l'usage de les confier à d'autres familles, ce qui dut exercer une grande influence sur la vie sociale et politique de ce peuple. C'est pour ce motif que les familles s'unissent très-étroitement les unes aux autres et s'allient contre les ennemis extérieurs. Il paraît aussi, et cette raison peut au moins se comprendre, que les belliqueux Tcherkesses craignent d'effémier leurs enfants par une éducation faite dans la maison paternelle. Le père de famille (atlyk) qui se charge d'élever un enfant étranger assume une grande responsabilité, et afin de s'assurer l'amitié des parents, il fait tout son possible pour rendre à cet enfant l'existence agréable. Il en résulte que l'enfant a ordinairement plus d'attachement pour son atlyk que pour ses propres parents.

Les cérémonies des funérailles chez les Tcherkesses offrent plusieurs singularités remarquables. Les armes des défunts sont suspendues aux parois intérieures de l'appartement; dans la chambre mortuaire se réunissent les femmes, les parents et les amis de la famille; la veuve se tient debout sous la porte, devant laquelle se rassemblent les hommes; l'un d'eux s'approche de la porte et pousse un cri lamentable que répètent, en se levant lentement, les femmes qui sont dans l'intérieur tandis que celui qui a poussé le cri entre en se couvrant les yeux de ses mains; puis il s'agenouille devant le mort et pose son front sur le sien. Les jeunes filles l'aident à se relever, et il se retire. Tous les assistants accomplissent la même cérémonie les uns après les autres; cependant, au lieu de faire des lamentations, les vieillards adressent aux parents quelques paroles de consolation. Ces assemblées séparées des hommes et des femmes ont lieu durant trois jours. Mais les femmes de la famille et les plus proches parents doivent encore rester préparés pendant deux semaines à recevoir toutes les personnes qui portent le deuil. Les habits du défunt et les divers objets qui lui ont appartenu restent tels qu'il les a laissés, jusqu'au jour du grand repas funèbre qui a lieu six mois ou un an après le décès. Si les habits du défunt sont en mauvais état au moment de sa mort, on en fait de neufs aux frais desquels les parents contribuent de diverses manières, et que l'on place sur un tapis avec les autres objets ayant appartenu au défunt. Plus tard, on les distribue au moullah et aux personnes qui ont assisté à la cérémonie. A l'exception des armes que portait le défunt et du cheval qu'il montait, lequel, par égard pour son maître, est tenu pendant six mois, bien nourri, à l'écurie, la famille ne peut rien conserver pour elle des objets que la mort a laissés.

Les familles d'une même origine et celles qui leur sont proches par des mariages ou par l'éducation forment entre elles des alliances toutes spéciales. Chaque famille possède alors en propre et séparément ses propriétés mobilières et immobilières; tandis que le territoire de la commune n'appartient à aucune famille en particulier, mais à toutes en commun.

Les tribus tcherkesses manquant d'unité politique et d'organisation civile, doivent naturellement veiller elles-mêmes à leur sécurité et à l'ordre public; c'est pour cela que chaque Tcherkesse a le droit de se servir de ses armes pour venger ses offenses. Tous les membres d'une famille doivent s'assister réciproquement, même pour la vengeance du sang; chacun doit en outre prendre sa part des intérêts communs à toute l'association. Par compensation, la communauté tout entière doit protéger chacun de ses membres contre l'animosité de ceux d'une autre tribu. La vengeance produirait une agitation incessante et de continuelles petites guerres si elle ne pouvait être rachetée moyennant une indemnité qui

consiste en têtes de bétail et qui diffère selon la nature de l'offense et la condition de l'offensé. Les différends sont apaisés par des anciens et des personnes estimées choisies à cet effet, d'après les usages traditionnels (adate).

L'hospitalité orientale existe chez les Tcherkesses. Chacun, même un ennemi personnel, est le bienvenu et reçoit un bon accueil. Mais quelle que soit l'hospitalité que les Tcherkesses pratiquent entre eux, cela ne les empêche pas de dévaliser souvent les koukals (hôtels) arméniens qui traîquent dans la montagne.

Outre les relations créées par le mariage, l'éducation des enfants, le jugement des arbitres et la responsabilité qu'accepte toute la parenté pour chacun de ses membres vis-à-vis des autres familles, il existe dans les communautés tcherkesses des lois qui rendent leur union encore plus solide.

Les familles d'une commune vivent rarement très-près l'une de l'autre; les aoûtés sont souvent disséminés et mêlés à ceux d'une autre commune, ce qui donne nécessairement lieu à des délibérations et à une protection mutuelle, surtout en face d'un ennemi extérieur toujours menaçant. Chaque commune ou chaque tribu nomme des députés pour assister à ces délibérations.

Toutes les tribus tcherkesses sont très-arriérées sous le rapport de la civilisation; il en résulte que leurs notions religieuses sont superficielles et composées d'un mélange incohérent de christianisme, de mahométisme et de paganisme. Les Tcherkesses ne connaissent d'ailleurs pas le fanatisme religieux, et leurs invasions sur le territoire russe n'étaient motivées que par le goût du pillage et leur esprit belliqueux. Les cérémonies religieuses qu'ils pratiquent sont aussi très-superficielles. C'est seulement aux environs d'Anapa qu'on trouve beaucoup de mahométans, surtout parmi les hautes classes: cela résulte naturellement de nombreux rapports des Tcherkesses avec les Turcs, à l'époque où Anapa était en leur pouvoir.

La pauvreté des Tcherkesses jointe à leur audace habituelle les conduit à pousser leurs attaques jusque sur le territoire russe et même à se veler entre eux. Le larron pin sur le fait est passible d'une amende consistant en une certaine quantité de bétail. Il leur arrive souvent de nouer des relations avec des communes étrangères dans le but unique de se procurer de plus faciles occasions de pillage. Les irruptions qui eurent lieu précédemment sur la ligne des Kouzaks étaient de deux natures: les unes n'avaient que le pillage pour objet, tandis que le but des autres était d'attaquer à l'improviste les forts détachés, les avant-postes et les stanitsas isolées.

Les Tcherkesses ont la peau blanche, quoique hâlée par l'air et le soleil; les cheveux et les yeux noirs, l'occiput peu proéminent, le nez long, la taille svelte mais vigoureuse, la poitrine fortement développée et de larges épaules. Leurs aoûtés, petits et affectant généralement la forme circulaire, sont ordinairement situés dans des vallées ou dans d'épaisses forêts; quoique confortablement entourés, ils ne sont cependant pas défendus avec beaucoup d'opiniâtreté par leurs habitants, qui ont d'ailleurs toute facilité pour en reconstruire immédiatement de nouveaux dans d'autres localités: aussi ces aoûtés sont-ils peu fortifiés. La maison du Tcherkesse est généralement construite en poutres garnies d'osier tressé et de terre glaise; elle est entourée d'autres dôt l'épais feuillage procure un ombrage délicieux que les habitants apprécient par-dessus tout. Hommes et animaux vivent d'ordinaire sous le même toit.

L'aisance du peuple est plus que modeste; mais le pays offre des richesses naturelles qui n'attendent, pour se produire, que des forces actives et une bonne direction. L'abondance des bois de construction est immense. Quant à l'agriculture, elle est encore dans l'enfance; on la trouve pourtant, ainsi que l'élevage du bétail, un peu plus avancée dans la plaine, où les habitants de la montagne, qui sont très-pauvres, doivent constamment venir acheter leur blé. Le sel est une denrée de première nécessité, et son absence est une véritable calamité. La toile et d'autres grossiers tissus sont confectionnés par les femmes ou importés de la Turquie en contrebande. La poudre et les armes sont, pour la plus grande partie, de fabrication indigène. L'industrie des Tcherkesses est peu importante, mais ses produits se distinguent par un certain goût et une véritable élégance.

TCHERKESSES PROPREMENT DITS OU ADIGHÉ.

Les Adighé ou Tcherkesses proprement dits, nommés Azoukhs par les Abkhaz, habitent en général la partie la plus nord-ouest du Caucase, celle qui s'étend le long des côtes de la mer au sud-est jusqu'à la petite rivière Khamykh, entre le Sitché (Sotcha) et le Mslymta (Msymta), et sur le versant nord-est de la montagne jusqu'à la rive droite du Biélaïa. Ils habitent, en outre, sous le nom de Kabardiens, la Grande et la Petite-Kabardah. Dans l'étendue de territoire comprise entre le nord-ouest et le sud-est, et en allant du premier point au second, les Adighé se divisent en Natoukhais ou Natoukhaites (Nadkouadj), Grands et Petits-Chapsougs, Bjédoukhs, Gatioukai (Khatioukai), Abadzeks (Abadzés), Kemgoui (Kemkoï) ou Témirgou, Yéghéroukoi, Makhmiroi, Mokhochs, Beslémeï, Kabardiens, et en Oulykhs, qui forment la transition des Tcherkesses proprement dits aux Abkhaz.

Les Natoukhais (Nalkouadj ou Natkhokouadj), au nombre d'environ 50,000 âmes, habitent l'extrémité nord-ouest du Caucase, sur les deux versants de la montagne, entre l'embranchure gauche du Kouban et la mer Noire. Ils s'étendent au sud jusqu'à la rivière Pehad, au nord jusqu'au Kouban, à l'est jusqu'à l'Adagoum et au delà : c'est par ce point qu'ils touchent aux Chapsougs. L'influence des princes et de la noblesse sur le peuple s'est conservée chez les Natoukhais plus que parmi les autres tribus des Adighé, à cause de l'ancien ascendant que les Turcs avaient pris sur eux. Les Natoukhais sont de zélés mahométans, et jusqu'à la guerre de Crimée ils n'étaient qu'à moitié soumis. Ils font un peu de commerce. On avait cru devoir établir autour d'Anapa quelques stanitsas de Kozaks, et dans l'intérieur de leur montagne quelques forts pour relier les bords de la mer avec le Kouban. Mais cette ligne fortifiée ne remplissait pas le but, qui était de séparer les Natoukhais de leurs voisins ; car les forts n'avaient pas assez de résistance et se trouvaient pour la plupart continuellement bloqués. Les Natoukhais se sont récemment tous soumis ; mais ils émigrent par masses en Turquie.

Les Chapsougs habitent, à l'est des Natoukhais, les deux versants de la montagne, qui les divise en Grands et en Petits-Chapsougs. Les premiers demeurent sur le versant septentrional, entre le Soupsa à l'est, la vallée de l'Adagoum à l'ouest et la tribu des Bjédoukhs au nord. Les Petits-Chapsougs habitent le versant sud-ouest de la montagne, entre les rivières Chakhé et Pehad, et aux bords de la mer Noire. Les Chapsougs comptent 150,000 âmes ; une grande partie d'entre eux se sont soumis, les autres sont restés libres ; mais ils ne sont pas aussi dangereux pour les Russes que les Abadzeks, parce que les Grands-Chapsougs sont complètement séparés des Petits-Chapsougs sous le rapport géographique et politique. Ils sont très-sauvages, n'ont pas d'idées religieuses bien arrêtées, et tiennent à une sorte de culte mélangé de christianisme, de mahométisme et de paganisme ; beaucoup d'entre eux n'ont même pas de religion du tout. Les Petits-Chapsougs sont beaucoup plus pauvres que les Grands-Chapsougs, qui ont de bons pâturages.

Les Bjédoukhs, au nord des Chapsougs, à l'ouest des Gatioukai et au sud du Kouban, comptent 4,000 âmes, et, rangés sous l'administration du prince Kirkanokov, se divisent en Khamyché et Tcherchténés. Il n'y a que peu de temps qu'ils sont soumis à l'autorité russe.

Les Gatioukai ou Khatioukai, sur la Laha inférieure et sur la rive gauche du Kouban, comptent 3,000 âmes. Déjà entièrement soumis, ils ont recommencé depuis 1850 les hostilités contre les Russes.

Les Abadzeks, au nombre d'environ 90,000 âmes, sont, comme nous l'avons dit, la tribu la plus riche et la plus puissante des Adighé, et forment un groupe à part, réparti en neuf communes ou tribus libres qui ne reconnaissent pas de princes et se sont que faiblement attachés à l'islamisme. Les Abadzeks habitent le centre de la Transkaukasie, entre les fleuves Laha et Soupsa, des deux côtés du Biélaïa, entre la principale crête de la montagne et les tribus des Gatioukai et des Bjédoukhs, sur le Kouban. La commune de Tounha-Gabl est située entre les rivières Biélaïa et Païr ; la commune Temdachi, entre le Kourdjijse et le Pehékha ; Djenghète-Gabl, sur la rive gauche du Pehékha ; Tschébe,

entre le Pehékha et le Pehich ; Antchoko-Gabl, sur la rive gauche du Pehich ; Béchouko-Gabl, Edighé-Gabl et Néjouko-Gabl, plus loin vers l'ouest jusqu'au Soupsa, qui forme la limite avec les Chapsougs. La plus grande partie des Abadzeks habite le voisinage de la montagne, au-dessus des gorges de Maïkop, formées par le Biélaïa à son entrée dans la plaine septentrionale, et où est établi depuis 1856 le fort de Maïkop. Les Abadzeks qui vivent plus près de la plaine ont beaucoup de bétail et de chevaux et sont surtout des tribus de cavaliers ; ceux qui habitent la montagne sont plus pauvres et combattent ordinairement à pied. Les Abadzeks n'avaient jamais été domptés. En 1846, les tribus du nord, poussées par la famine, se soumettent aux Russes ; mais une abondante moisson étant survenue l'année suivante, elles rompirent les liens qu'elles avaient formés. Aussi leur récente soumission est-elle un fait des plus remarquables, qui annonce visiblement la prochaine pacification de toute la Transkaukasie. L'établissement des trois lignes menaçantes d'avant-postes russes sur le petit Laha et sur l'Adagoum, et la construction du fort Maïkop, qui eurent lieu dans les années 1855, 1856 et 1857, enclavaient des trois côtés les Abadzeks et les Grands-Chapsougs, et les amenèrent à la soumission.

Les Kemgouis (Kemkoï) ou Témirgou, les Yéghéroukai et les Makhmiroi habitent au nord des Mokhochs, le long du Laha et sur sa rive gauche jusqu'au Biélaïa. Ils comptent 15,000 âmes et reconnaissent l'autorité russe. Les trois tribus sont placées sous l'administration de la famille princière de Bolotolo, la plus illustre de la Transkaukasie.

Les Mokhochs, au nombre d'environ 4,000 âmes, habitent la rive gauche du Laha moyen. La famille princière des Bogarsoukov est chez eux la plus puissante et est très-dévouée à la Russie. Mais, après la mort de Mahomet-Bogarsoukov, les Mokhochs se sont encore une fois détachés de l'empire de Russie.

Les Beslémeï, dont la population s'élève à 5,000 âmes, sont de même origine que les Kabardiens et habitent depuis longtemps, entre le Kouban et la Laha, la fertile contrée située le long du Tégén, de l'Ourog et de l'Okarte, dans le voisinage des émigrés kabardiens. La fécondité du sol les engagea à diriger leurs efforts vers l'agriculture ; mais l'influence de leurs voisins les détermina à chercher deux fois, de 1845 à 1846, un refuge au delà du Laha. Revenus en 1855, après une troisième fuite, ils ne purent reprendre en entier leurs anciennes demeures, qu'ils trouvèrent occupées par une brigade de Kozaks.

Les particularités qui distinguent les Kabardiens (Kabarta) de toutes les tribus que nous venons de nommer sont beaucoup plus sensibles que celles qui distinguent ces tribus les unes des autres. Ces particularités dénotent visiblement les résultats de l'influence européenne, autant dans l'extérieur que dans l'organisation sociale et dans les mœurs. Les Kabardiens, au nombre de 40,000, résident dans la Grande et la Petite-Kabardah. Une partie d'entre eux, les plus notables, se sont enfin une première fois en 1804 et une seconde fois en 1822, à la suite de révoltes promptement apaisées, dans les contrées des sources de l'Ourog, de l'Okarte, de l'Anaout et du Kouva ; enfin une troisième fois, en 1849, ils se sont établis sur la rive gauche du Laha, où ils forment une population de plus de 7,000 âmes et vivent en constante inimitié vis-à-vis des Russes. Il y a parmi eux beaucoup de guerriers et de cavaliers d'une intrépidité sans pareille, qui servent de chefs aux bandes de pillards, ce qui a valu aux Kabardiens de ces contrées le nom d'arabes, c'est-à-dire brigands. Le pays de la Kabardah, en général découvert, est divisé en deux parties, la Grande et la Petite-Kabardah, par la grande route militaire de Stavropol à Tiflis ; circonstance qui a déterminé depuis longtemps l'asservissement des Kabardiens. D'abord en 1732, puis définitivement en 1771, les Kabardiens reconnurent la suprématie de la Russie. Depuis les trois révoltes mentionnées ci-dessus, la Kabardah est devenue un territoire complètement russe.

La Grande-Kabardah, qui au nord touche au Malka, à l'est au Térék, au sud à Digorie (faisant partie de l'Osétie), à Balkarie, à Khoulan,



Desiné d'après nature par F. Tschel

Imp. Lemercier Paris

Lithé par J. Laurent.

ОССЕТИНЕЦЪ. КАБАРАДИНЕЦЪ.
Ossète. Habitant de la Kabardah

à Tchégèhem et à Ouroupi, à l'ouest à Karatchaï, est gouvernée par quatre familles princières. La Petite-Kabardah touche au nord au Térék, à l'est à la Tchétchnia, au sud au plateau d'Oskov, et à l'ouest à la Grande-Kabardah.

Très-sensibles aux Adighé et aux Koumyks par la physionomie, les meurs et les usages, les Kabardiens ne se distinguent guère des premiers que par leur langage. Les princes kabardiens, moins considérés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois, sont d'origine étrangère, probablement arabe. Il est très-vraisemblable qu'il y a aussi dans ces familles un mélange de sang européen, peut-être génois ou provenant des croisés. Elles se distinguent remarquablement du peuple par leur extérieur et quelque chose de particulièrement chevaleresque.

De loin, les villages ou aouls des Kabardiens ressemblent à ceux des Russes; mais vus de près, cette ressemblance disparaît entièrement. Ils n'ont pas de rues; les maisons, placées par groupes, sont bâties en terre glaise, couvertes en jonc et divisées en plusieurs chambres avec des portes très-basses et de très-petites fenêtres. Le sol n'est pas planchéié, mais la terre en est fortement battue. Les cours sont entourées de clôtures formées de branchages tressés. Outre le principal corps de logis, habité par le maître, ces cours contiennent presque toutes un autre bâtiment destiné aux visiteurs, et que l'on nomme khadjitchij ou maison des koumaks. Le mobilier consiste en larges couchettes recouvertes de feutre et de tapis, et en tables rondes et basses. Pour véhicule on se sert d'une petite voiture carrée à deux roues et traînée par des boeufs.

Les Kabardiens mangent de la viande de boeuf et de cheval, que l'on tue en si grande quantité pendant l'automne que l'on en peut conserver, salée et séchée, comme provisions jusqu'au mois de mai. De mai à octobre, les Kabardiens mangent du fromage, du lait caillé et d'autres aliments semblables. Le fromage kabardien est fort gras, d'un goût délicieux et peut se conserver longtemps. Le pain est fait ordinairement avec de la farine de millet. On prépare aussi avec le millet et un mélange de houblon une boisson nommée makshym (boza).

Jusqu'à ce jour les Kabardiens ne possèdent pas encore individuellement de propriétés territoriales. Chacun d'eux utilise le terrain qui entoure l'aoul et cultive les terres qui ne sont prises spécialement par

personne, arrangement qui devient souvent la source d'assez vives contestations. Cette incertitude de la propriété est la principale cause du manque de régularité, d'ordre et même d'organisation dans l'économie rurale. Les bois sont aussi la propriété commune de tous les Kabardiens, chacun peut y prendre pour son usage tout ce qu'il lui faut; mais personne ne peut exporter du bois de la Kabardah pour le vendre, sans acquiescer à la caisse commune une somme déterminée. Dans ces conditions, le commerce du bois se pratique sur une assez grande échelle. Le Kabardien ne cultive la terre qu'en proportion de ses besoins; il récolte malheureusement plus de millet que de froment. L'éleveur du détail est très-prospère chez les Kabardiens; de nombreux troupeaux de chevaux et de moutons constituent leur principale richesse. Le cheval kabardien était connu dès les temps anciens pour la durée de son service, sa sobriété et sa vélocité; ces qualités se sont malheureusement amoindries de nos jours, par la restriction apportée aux pâturages. On élève aussi beaucoup d'abeilles. Les Kabardiens ne connaissent aucunement le jardinage ni la culture des potagers; cela vient certainement de ce que, comme nous l'avons dit, ils ne possèdent pas de terrains fixes. Leurs produits industriels sont insignifiants, mais exquis dans leur genre. Les Kabardiens tissent un drap connu sous le nom de drap tcherkesse; leurs boukas sont de première qualité, légères et imperméables. Différents objets en cuir brodé d'or et d'argent méritent aussi la réputation qu'on leur accorde.

La tribu des Oubykhs est celle qui diffère le plus des autres tribus des Adighé, ce qui la fait considérer par beaucoup de personnes comme une peuplade à part, formant la transition des Adighé aux Azéga. Au nombre de 25,000 âmes, les Oubykhs habitent le versant méridional de la chaîne du Caucase, immédiatement sur la mer Noire, entre les Tcherkesses proprement dits et les Abkhaz, près des petites rivières de Chakhé et de Khanych. Etant peut-être, en raison de leur langage spécial et de leur origine, un reste des anciens Alanes, les Oubykhs ressemblent beaucoup aux Abadzekhs par leur manière de vivre, leurs meurs, leur organisation, leurs usages et leur religion qui est le mahométisme. Outre leur propre langue, ils parlent aussi le tcherkesse. Excessivement rudes et belliqueux, ils ne sont pas encore soumis aux Russes. Leurs expéditions ne s'étendent pas jusque sur le versant septentrional de la montagne.

ABKHAZ OU AZÉGA.

Les Azéga, tribus abkhazes ou abazines, habitent sur tout le versant méridional de la principale chaîne de la montagne, entre les rivières Khanych et Ingour, et sur le versant septentrional, dans l'étroite contrée située entre la principale chaîne, les monts qui la côtoient, et les rivières Khodse et Teberda, à l'ouest de l'Elbrous. La beauté, la fertilité et la salubrité du climat de l'Abkhazie sont particulièrement remarquables: des fruits de toute espèce et toutes les céréales y viennent en grande abondance, mais à l'état sauvage, car l'agriculture n'y est pas développée. Les rivières et les forêts fournissent aux habitants leurs principaux ressources. La plus grande partie des Abkhaz (Aphkha), qui habitent les contrées de l'Abkhazie, du Samourzakhan, où la population est moitié chrétienne, moitié mahométane, et du Tsetchda, où l'islamisme est prédominant, se sont soumis aux Russes; la seconde partie, qui se divise en beaucoup de petites communes qui habitent les gorges inaccessibles de la montagne, ne s'est pas encore soumise et a conservé son caractère primitif de rudesse et de sauvagerie. Les Abkhaz n'ont pas d'ailleurs l'esprit chevaleresque et l'élément aristocratique des Adighé, ni la loyauté des Karthles, ni l'activité industrielle des Leghins, ni les facultés poétiques des Mingréliens et des Imers leurs voisins; ils ne possèdent, en un mot, aucune des qualités saillantes qui distinguent plus ou moins les autres peuplades des montagnes.

Bodenstedt, en parlant des tribus abkhazes, s'exprime ainsi: « Leur langue, qui a plusieurs dialectes, indique une parenté avec celle des Adighé, tandis qu'il serait difficile de trouver la preuve d'une telle parenté sous d'autres rapports. Par leur organisation sociale (démocratique)

ainsi que par leur physionomie et leur structure corporelle, les Abkhaz se distinguent singulièrement de leurs voisins les Tcherkesses proprement dits. Ils sont maigres et ordinairement de taille moyenne; leur teint est plus foncé, leurs traits sont irréguliers et leur visage a une expression farouche. Ils sont vindicatifs, sanguinaires, pillards et sans foi. Pendant longtemps et à diverses reprises ils se sont trouvés sous la domination étrangère. Les Abkhaz, peu avancés dans la voie du développement politique et social, n'ont conséquemment presque pas d'histoire; car ils se sont contentés de végéter durant des siècles. Les deux peuples qui se sont maintenus le plus longtemps maîtres de ce pays sont les Géorgiens et les Turcs. La majorité des Abkhaz est soumise à l'autorité des Russes depuis le commencement de ce siècle. Cette soumission s'est effectuée d'abord par l'entremise du prince Tsisianov, homme doué de qualités remarquables, et plus tard par l'influence du prince abkhaz Chervachidzé. Dès le temps de l'empereur Justinien le christianisme avait été introduit en Abkhazie par des missionnaires; toutefois, implanté seulement comme une greffe féconde sur l'arbre sauvage de l'antique superstition, il périt et tomba avant d'avoir pu porter des fruits. Sous la réine de Géorgie Thamara, qui avait incorporé l'Abkhazie à ses Etats, la population fut de nouveau convertie au christianisme. Aussi longtemps que dura la domination géorgienne, les Abkhaz furent chrétiens, au moins de nom; mais ils devinrent musulmans sous la souveraineté des Turcs. Durant ces phases diverses, ils restèrent toujours secrètement attachés à leurs anciens meurs et fidèles à l'adoration de leurs idoles, bien qu'il dût résulter infailliblement de leurs religions passagères un certain reflet de

christianisme et de mahoméisme mêlé aux cérémonies de leur propre culte. Ils professent une grande vénération pour les vieux arbres et surtout pour les chênes. Chaque tribu en possède un que l'on prend en quelque sorte à témoin dans plusieurs circonstances de la vie et que l'on invoque avec de solennelles cérémonies. Parmi les tribus plus rapprochées de la côte, où l'influence de l'islam s'est déjà fait sentir plus fortement, les anciens usages païens ont presque complètement disparu, tandis que dans l'intérieur de la montagne ils existent encore dans toute leur originalité primitive. »

Les Abkhaz se divisent en plusieurs tribus dénommées ainsi qu'il suit :

Sur le versant septentrional de la montagne — dans les contrées où les rivières Laha, Kefor, Bejzon et Selentchouk prennent leur source, dans le voisinage immédiat des Adighé, des Kabardiens fugitifs et des Tatars — résident les tribus abkhazes émigrées du sud : Barakaf ou Braki,

Chéghiréi ou Chakhghiréi, Tam, Bakh ou Bag, Bachilbaï, Kazilbeg ou Kasbek-Koadj, et celle de Baskhag ou Baskhog, que les Tatars nomment Alty-Kesk et qui est composée de six communes.

Sur le versant méridional de la montagne sont : Sadzén ou Djigeth (Djikhs) (voisins des Oubykhs, au nord de Gagry), Médovéi ou Médouzoi (aussi sur le versant septentrional de la montagne); les Abkhaz proprement dits ou Absoua en Abkhazie (Absoué), les Iambal ou Tchéldas, et les Samoursakhans. Les trois dernières tribus seules, dont la population est de 90,000 âmes, sont soumises à la Russie; tandis que le chiffre des habitants de celles qui ne sont pas encore soumises s'élève à environ 30,000 hommes que l'on tient en respect au moyen de la ligne de fortifications construite sur le petit Laha. Abkhazie, Tchéldéa et Samoursakan sont trois territoires sur lesquels l'autorité de la Russie est solidement établie, et qui, à ce titre, font partie du gouvernement de Koutaïs.

PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES.

PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES.

PEUPLES SAMOÏÈDES.

Les peuples samoïèdes semblent, par leur origine mongole, avoir une sorte d'affinité de race avec les Finnois, et forment, pour ainsi dire, la transition entre ceux-ci et les Mongols. Ils étaient déjà, dès l'établissement primitif de toute la famille finno-tatare, leurs voisins dans les monts Altaï. Ils habitent maintenant presque sans interruption, sur les côtes de la mer Glaciale, une région qui, s'élargissant de plus en plus vers l'est, s'étend depuis la mer Blanche jusqu'à la Khatanga et à l'Yénisséï, frontières communes qui les séparent des Yakoutes et des Toungouses. On trouve aussi sur la frontière de la Chine, dans le gouvernement d'Yénisséïsk, des tribus samoïèdes et finno-samoïèdes (Ostiaks-Samoïèdes) entièrement tatarisées réunies en groupes, mais faibles, isolées et près de s'éteindre, et quelques autres plus loin encore, à l'est, jusqu'au Bafkal, où se perdent dans les steppes de Séleghinsk les dernières traces de ce peuple si répandu.

Il ne faut donc pas considérer les Samoïèdes comme habitants primitifs du pays de leur résidence actuelle, mais comme un peuple qui, cédant à une cause inconnue, vraisemblablement à la forte pression d'autres peuples, a dû quitter les contrées montagneuses du sud pour se disperser dans celles du nord et du nord-ouest. Quant au nom de Samoïède, ou l'explication de différentes manières. En Sibérie, on appelle les Samoïèdes de l'ouest Nienetz (homme) ou Nientsa (hommes); les Samoïèdes de l'est et du district de Bérézov Khassov, (homme) ou Khassovo (hommes), dénominations également connues des Samoïèdes d'Arkhangel. Le nom russe de Samoïède qu'on rencontre déjà vers le onzième siècle, et qui signifie anthropophage, n'est usité ni chez les Samoïèdes ni chez leurs voisins; mais la rudesse de leur caractère et leur cruauté pourraient peut-être servir à en expliquer l'origine; car les Samoïèdes du district de Bérézov persécutaient avec acharnement, même encore dans le siècle dernier, les Ostiaks devenus chrétiens, et arrachaient le cœur à leurs ennemis

tués. C'est en effet par les traditions des Ostiaks que nous apprenons que les Samoïèdes tuaient leurs prisonniers et mangeaient les morts, leurs propres frères de race. Les Russes d'Arkhangel nomment les Samoïèdes Samody, et de cette forme d'appellation on pourrait peut-être déduire un ancien nom national auquel se rattacherait le mot lapon Samé (Souomi), ce qui rendrait vraisemblable la supposition que les Samoïèdes se sont séparés, dans un temps fort reculé, des Finnois, comme autrefois les peuples mongols des peuples tures (Tatars).

N'arrêtons pas notre attention sur les Ostiaks de l'Yénisséï, dont l'origine n'est pas assez connue, et constatons que les langues samoïèdes peuvent être divisées en trois principaux idiomes dont l'étendue doit être nécessairement très-limitée.

La langue des Samoïèdes du nord-ouest ou des Youraks-Samoïèdes se divise en divers dialectes : celui de Kanine ou de Timan, ceux d'Ujma, de Bolché-Zemelk et d'Oldorsk, celui de Kondine ou Kazym, et enfin celui des Youraks.

La langue des Samoïèdes du nord-est ou des Tavghi-Samoïèdes se divise en plusieurs dialectes, savoir : les dialectes d'Avame, de Khatat, de Karassine, de Bai et de Kamassine; ce dernier s'éloigne considérablement du dialecte des Ostiaks-Samoïèdes.

La langue des Samoïèdes du sud ou des Ostiaks-Samoïèdes comprend les dialectes de Touroukhansk et de Toksk.

Nous allons examiner plus en détail les peuplades samoïèdes, étudier l'affinité de leurs races, la position géographique du pays qu'elles habitent, les différentes mœurs locales, et le degré de culture des trois groupes principaux qu'elles forment et leurs subdivisions.

Nous y ajouterons la description des restes presque éteints des peuples samoïèdes dans la partie méridionale du gouvernement d'Yénisséïsk et d'Irkoutsk, et, comme appendice, nous ferons mention des Ostiaks de l'Yénisséï.

SAMOÏÈDES DU NORD-OUEST.

Les Samoïèdes du nord-ouest se divisent ainsi : Samoïèdes de Kanine, de Timan, Samoïèdes des marais de Bolché-Zemelk, Samoïèdes des contrées situées à l'embouchure de l'Obi, nommés aussi Samoïèdes du dia-

lecte de Kazym, et enfin Youraks. Ces derniers se distinguent généralement d'une manière très-marquée des peuples énumérés ci-dessus, ainsi que de toutes les autres tribus samoïèdes.

Les trois premières tribus habitent la Russie européenne et sont généralement nommées Samoïèdes du Mèzèn; il y a peu de différence entre

elles; il convient donc de les considérer toutes trois sous le même point de vue, sauf une courte description de leur résidence.

SAMOÏÈDES DU PAYS DE KANINE.

Ce sont ceux qui forment la tribu la plus occidentale de tous les Samoïèdes en général; ils habitent la partie sud (jusqu'au Mèzèn et à la Pésa) de la presqu'île située entre la mer Blanche et le golfe de Tchekaïa. On sait avec quels soins et quels succès ils savent élever les rennes; mais la chasse et la pêche font aussi l'objet de leurs occupations habituelles; ils chassent de préférence les renards, les loups, les rennes sau-

vages, les oiseaux, et sont très-habiles dans la capture des animaux de mer tels que les phoques et les ours blancs. Les rennes, qui prospèrent parfaitement dans ce pays marécageux, plein d'herbe et de mousse, sont distribués en troupeaux de 1,000, de 200 et de 50 têtes; et c'est d'après ce nombre qu'on juge de la fortune des Samoïèdes, dont la totalité se monte à moins de 1,000 âmes.

SAMOÏÈDES DU PAYS DE TIMAN.

Ils habitent aussi les côtes de la mer Glaciale, à l'est jusqu'à la Petchora, et au sud jusqu'à la Tsyïma; ils sont les voisins immédiats des précédents et vivent de la même manière qu'eux, mais s'occupent moins

de la chasse, de la pêche et de la capture des animaux de mer. Cette peuplade se compose de 800 âmes; le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes.

SAMOÏÈDES DES MARAIS DE BOLCHÉ-ZEMELSK.

Ces Samoïèdes, habitant le pays situé de la Petchora aux monts Ourals et jusqu'à l'embouchure de la Kara, se divisent, selon le lieu de leur résidence, en Samoïèdes-Poustozersks, Ijmas et Oust-Tselmsks. — Les Samoïèdes-Poustozersks habitent les côtes de la mer Glaciale et s'occupent de chasse, de pêche et de capture des animaux de mer; leur population s'élève à près de 1,600 âmes. — Les Ijmas ou Samoïèdes des forêts habitent au sud des précédents et sont entièrement séparés de la mer; ils vivent de la pêche dans les fleuves et les lacs, et principalement de la chasse, qui leur assure en hiver, dans les vastes forêts, un riche lutin en ours, martres, hermines, écureuils. Les marais leur fournissent aussi des rennes sauvages, des renards, des loups, des oiseaux, etc. On compte environ 1,000 habitants dans cette tribu.

Les Samoïèdes — Oust-Tselmsks résident à l'ouest des précédents et au sud des Poustozersks; ils vivent la plupart du temps, comme ces derniers, dans les forêts et exercent la même industrie qu'eux, mais s'occupent moins de pêche.

Ces trois subdivisions, considérées comme Samoïèdes du Mèzèn, donnent lieu aux observations suivantes :

Quand on vient de l'occident au pays des Samoïèdes, la ville de Mèzèn apparaît d'abord comme le point le plus rapproché du nord-est de l'Europe civilisée; c'est au delà de cette limite qu'on aperçoit l'élément samoïède adonné à la leison, à l'immoralité et à une malpropreté extrême. On remarque aussi la fréquence de toutes maisons, pour lesquelles les Samoïèdes ont une antipathie prononcée. En général, les Samoïèdes d'Arkhangel parlent, dans les dialectes susmentionnés, une langue abondante et riche, la même que parlent les Samoïèdes d'Obdorsk, de Iérezov, de Tomsk, etc. Ils ne sont nullement les habitants primitifs du pays, car tous les noms de ces contrées sont aussi peu samoïèdes que ruelles, mais évidemment d'origine tchoude.

Il est défendu aux Samoïèdes idolâtres d'Arkhangel, aussi bien qu'à ceux de Sibérie, d'épouser une femme issue de la tribu du père; celle qu'ils peuvent choisir, lors même qu'elle serait leur proche parente, doit nécessairement descendre de la tribu de la mère.

Les Samoïèdes du Mèzèn s'appelaient d'abord Samoïèdes de la Petchora, et payaient, dès le onzième siècle, un tribut à Novgorod. En 1829 on introduisit chez eux le christianisme, et c'est en 1826 que pour la première fois fut célébré le service divin, dans une église bâtie sur les bords du lac Kharvâ, au pied des monts Ourals. 3,303 personnes furent baptisées jusqu'à l'année 1830. Plus tard on construisit encore deux églises et une école pour chaque district. Les Samoïèdes non baptisés du Mèzèn pratiquent le chamanisme; ils croient à un être suprême, aux esprits, aux démons, et adorent des idoles. C'est dans l'île de Valgatz que se trouve le lieu le plus ancien et réputé le plus saint, où ces peuples célébraient les mystères de leur religion.

Il est très-difficile de savoir quelque chose de précis sur les cérémonies de ce culte, qui semble fondé sur toutes sortes de sortilèges, comme cela se voit encore chez les Samoïèdes en général.

Les peuples adonnés à la magie ont presque tous les mêmes symboles, qui sont en rapport avec leurs besoins et les souhaits qu'ils se plaisent à former. La magie s'occupe principalement du soin de guérir toutes sortes de maladies et de prédire l'avenir; cette dernière spécialité prédomine chez les Samoïèdes, et la guérison des maladies préoccupe principalement les Finnois.

L'être suprême s'appelle Noun chez les Samoïèdes; il n'en existe pas d'images; mais outre les qualités personnelles qu'on lui suppose, les dieux lui sont encore redevables de leur existence. Les idoles des Samoïèdes sont, à défaut de bois, pétrées avec de la neige ou de la terre. Ce peuple croit que tout finit avec la mort; les tadjiks (chamanes) sont seuls réputés immortels, parce qu'ils sont en communication avec les esprits. *Le défunt est censé vivre encore quelque temps dans sa tombe; c'est pour cela qu'on y porte toutes sortes d'aliments et même des rennes mis à mort.* Presque tous nomades, peu de Samoïèdes se sont établis près des églises. L'administration des Samoïèdes est régulière, et chaque individu attaché à une commune des marais a la jouissance de 60 dessiatines de terre pour lesquelles il n'est pas obligé de fournir des recrues ni de payer des impôts. Ils forment une classe de paysans d'une constitution toute particulière; ils peuvent même se faire inscrire dans une commune, s'ils y ont fixé volontairement leur domicile.

Chaque marais (tomdria) possède un chef que les Samoïèdes se choisissent entre eux pour trois ans, et lui adjoint un aide. Chaque chef reçoit deux pour cent de Pyassak (tribut en pelletteries), dont il est responsable. Toutes les lois et les règlements sont en général basés sur les coutumes nationales.

Les Samoïèdes sont timides, craintifs même et très-pacifiques; les disputes, les rixes et les meurtres n'arrivent que rarement et seulement à la suite de l'ivresse. Ils n'injurient pas et ne tolèrent pas l'injure. Ils sont très-adonnés à l'eau-de-vie et au tabac, comme généralement tous les peuples nomades du nord. Les pauvres vivent, la plupart du temps, aux dépens des riches, qui leur cèdent même leurs propres rennes pour voyager.

Un fond de bonhomie, compagnie ordinaire de la paresse, les caractérise au plus haut degré. Leurs facultés intellectuelles ne sont développées qu'en proportion de leurs besoins: aussi une extrême insouciance, augmentée encore par la vie nomade, les porte à ne penser qu'au moment présent et les conduit souvent à une extrême pauvreté. C'est ainsi qu'ils pourrissent dans la fange matérielle et morale, et tombent dans la dépendance du premier venu qui consent à satisfaire aux besoins les plus



Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société Géographique Impériale de Russie par Viale.

Gravé par Winkelman et fils, à Berlin.

SAMOYÈDES DE MÉSEN. МЭСЕНСКІЕ САМОѢДЫ.

ergers de leur existence. Ils ont incontestablement une grande aptitude à dresser les rennes et à corroyer les peaux; mais ils perdent la plupart de ces avantages par leur négligence et leur paresse. Ils sont aussi fort adroits à abattre les rennes, mais plus habiles encore à les manger; on ne saurait vraiment s'imaginer à quel point ils portent la glotonnerie; l'unique occupation à laquelle ils se livrent avec une véritable jouissance, c'est de manger: aussi l'état de bien-être ne subsiste-t-il pas dans une famille nomade au delà de deux générations. Généralement honnêtes, ceux qui se sont établis dans le village de Kalva ne sont devenus fripons que par suite de leurs fréquentes relations avec les étrangers. Toutes leurs pensées, tous leurs efforts tendent à trouver de bons pâturages pour leurs rennes; il est donc facile de s'expliquer pourquoi ces Samoïèdes, en attendant parler de la magnificence et de la splendeur de Pétersbourg, s'écrièrent, dans un transport unanime d'étonnement et d'admiration: «Quelle excellente mousse doit y croître pour nos rennes!»

Le Samoïède ne reconnaît dans le mariage aucun engagement solide: la femme abandonne son mari pour un autre qui lui plaît davantage; de son côté, le mari chasse femme et enfants quand bon lui semble; c'est pour cette raison qu'ils redoutent le baptême, qui leur prescrit des principes sévères de moralité. Une fille nubile sans enfants est regardée avec une sorte de mépris. Les mères sont, à la vérité, tendres pour leurs enfants; mais leur manière de vivre rend leurs soins pénibles et rudes.

Si l'enfant atteint l'âge d'un an, il jouit pour toujours d'une forte santé. La petite vérole et beaucoup d'autres maladies repoussantes font d'énormes ravages au milieu de ce peuple auquel les soins médicaux et la propreté sont complètement inconnus. La physiologie des

Samoïèdes, qui tient beaucoup du type mongole, leur langage, leur costume, spécialement celui des femmes, les distinguent des Ostiaks bien plus que la conformation de leur corps. Les hommes sont petits, mais très-robustes. Ils sont plus lents et plus réfléchis dans leurs mouvements que les Ostiaks, d'une nature plus paresseuse, et, comme on l'a déjà dit, sales au plus haut degré. Les femmes samoïèdes s'occupent de tous les travaux domestiques comme celles des Ostiaks. A peine âgées de vingt ans, par suite d'une vie très-rude, de leur malpropreté héréditaire et de leur dissolution morale, elles sont laides au delà de toute expression. Elles aiment à se parer, jusqu'à l'état de décrépitude, de toutes sortes d'affiquets qui donnent à leur laideur naturelle le surcroît du ridicule. Leur costume se distingue de celui des femmes ostiaks, non par la coupe, mais par les ornements dont il est surchargé. Elles enveloppent leurs petits enfants dans des peisses, ne les lavent ni ne les baignent jamais.

Les Samoïèdes n'ont point de demeures fixes; ils errent dans les steppes, munis de tentes coniques qu'ils recouvrent en été d'écorces de bouleau, et de peaux de rennes en hiver, époque où ils se retirent au sud vers les régions boisées. Les lieux affectés au pâturage pour les troupeaux des deux peuples sont contigus, mais les sources parallèles de la Kara et de l'Oussa leur servent en général de frontières. Quant à la cause de leur décadence, ils la doivent attribuer à eux-mêmes bien plus qu'à l'invasion de peuples étrangers, principalement des Zyrianes, après lesquels ils pourraient beaucoup apprendre. Ces deux motifs les conduisent inévitablement à leur perte prochaine, résultat inévitable de leur fusion avec d'autres peuplades.

SAMOÏÈDES DU GOLFE DE LOBI.

Ce peuple, qu'on appelle aussi Samoïèdes de Bérézov, comprenant 4,500 âmes, sert de trait d'union entre les Samoïèdes du Mézén et les Yourats; ce n'est point un peuple qui habite séparément des autres, mais il se trouve coupé à plusieurs reprises par les Ostiaks, nommément par l'Obi et le Naryn; il s'étend ensuite vers le sud jusqu'en Pime et à la Liamine, où il forme, ainsi que sur les rivières de Liapine et de Syria, de petits établissements isolés. — Restés étrangers à l'influence russe à cause de leurs retraites reculées et de leur éloignement des fleuves, les Samoïèdes de l'Obi ressemblent en général à ceux du Mézén; mais ils en diffèrent essentiellement par leur dialecte. Ce dialecte est riche comparativement à celui des Ostiaks; mais, par la prononciation, il paraît plus dur et est fort désagréable à l'oreille. Il n'existe pas chez ce peuple de langue écrite. Ces Samoïèdes, par leur capacité intellectuelle, sont supérieurs aux Ostiaks. Ils sont prudents, réfléchis, solides et économes. Les enfants des Samoïèdes qui ont, dans les années 1844 à 1849, étudié dans les écoles du district de Bérézov, montraient des dispositions étonnantes pour l'arithmétique, le dessin et la calligraphie. Le pays habité par les Samoïèdes de l'Obi est partagé en deux moitiés par le golfe du même nom: l'une, montagneuse, s'étend des sources de la Sobia, le long de la chaîne des monts Ourals, jusqu'à la mer de Kara, et confine aux pays habités par les Samoïèdes du Mézén ou d'Arkhangel; l'autre moitié, appelée terre basse, s'étend depuis les golfes de l'Obi et de Tazov, vers l'est jusqu'aux Samoïèdes-Yourats, dans le district de Touroukhansk du gouvernement d'Yénisséïsk. En conséquence, les Samoïèdes de l'Obi se divisent en Samoïèdes des montagnes ou des rochers, et en Samoïèdes des terres basses. Les premiers forment six tribus et les derniers en forment neuf. De plus, il y a encore des Samoïèdes incorporés dans les baïliffs (volosts) de Kounonavta, Liapine et Kazym (en tout 800 âmes). Ils faisaient autrefois partie des Samoïèdes d'Obdorsk; nous ignorons pourquoi et à quelle époque ils s'en sont séparés.

Les Samoïèdes de l'Obi sont presque tous de petite taille, mais d'une forte constitution; ils ont la tête grosse, le front étroit, le visage rond et plat, la bouche large, le teint d'un jaune foncé; les pommettes sont saillantes comme chez les Mongols, les yeux étroits, les cheveux noirs et hérissés, les oreilles grandes, les lèvres pinçées, les mains et les pieds courts. Les femmes ressemblent aux hommes et sont tout aussi laides qu'eux. Le costume des deux sexes consiste en peaux de rennes et ressemble à celui des Ostiaks. Des bandes de drap bariolées et cousues en

échiquier sur les pelisses, passent chez les femmes pour un luxe extraordinaire. — Les tentes portatives, en usage chez presque tous les peuples nomades de la Sibirie, se nomment en russe teloun, et en samoïède niakani.

Les Samoïèdes mangent peu de pain; mais, en revanche, beaucoup de poisson et de renne. Quand ils tuent un renne, c'est une vraie fête pour les Samoïèdes comme pour les Ostiaks. Au moment où ils saignent l'animal pour le tner, ils en recueillent le sang dans des vases et le boivent avec délices. Aussitôt que le renne est dépouillé de sa peau et qu'il a le ventre fendu, toute la famille, armée de couteaux, se jette avec avidité sur lui pour dévorer sa chair tiède, qu'ils trempent dans le sang encore fumant. On ne saurait trop admirer l'adresse avec laquelle ils détachent du corps de l'animal des morceaux de chair qu'ils saisissent avec les dents et qu'ils coupent à l'aide du couteau, tout près de leur bouche; et on est effrayé de la voracité bestiale avec laquelle ils dévorent ces morceaux sans les mâcher. Les restes abandonnés par les hommes sont dévorés par les femmes, qui, sans autres instruments que leurs dents, détachent avec une merveilleuse adresse les fibres de cette chair sanglante.

Les Samoïèdes et les Ostiaks étaient autrefois soumis à un seul et même chef, le kniaïzek d'Obdorsk; mais sous le règne de l'empereur Alexandre I^{er}, chaque tribu obtint le droit de se choisir séparément un chef. Les Samoïèdes donnèrent leur suffrage à un certain Poutog; mais après sa mort ils rentrèrent sous la dépendance du kniaïzek d'Obdorsk.

Chaque tribu (sotnia ou vataga) a son chef, qui répond pour l'Yassak, et qui, dans quelques circonstances peu importantes, est investi d'une certaine autorité. Quoique les Samoïèdes soient en général obéissants et ennemis de toute rébellion, il y eut néanmoins, dans les derniers temps, un brigand insoumis parmi eux. Un certain Vaouli Piettomine, qui avait été châtié et banni, en 1839, pour vol de rennes, s'échappa, dans le cours de la même année, du lieu de son exil et se présenta devant Obdorsk avec une troupe armée forte d'environ 400 hommes; on réussit par ruse à s'emparer de la plupart des insurgés, et les chefs de ce mouvement furent transportés à la ville de Bérézov. L'enquête fit connaître le dessin qu'avait Piettomine de faire diminuer l'Yassak, et se déclarer chef de la partie septentrionale des monts Ourals, de s'emparer par un coup de main de la ville d'Obdorsk, d'incendier l'église, d'égorger tous les Russes dans leurs maisons, et de se retirer, après le pillage, vers le Taz et l'Yénisséïsk.

Entièrement voués au chamanisme, les Samoïdes de l'Obi non-seulement se refusèrent à adopter la religion chrétienne, mais ils pillèrent et massacrèrent ceux des Ostiaks qui demeurèrent avec eux et qui s'étaient fait baptiser. Malgré les efforts du moine Makarii, envoyé de Tobolsk à Oulouk pour prêcher la foi chrétienne, il ne se trouva qu'environ vingt Samoïdes et Ostiaks qui consentirent à recevoir le baptême.

Les cérémonies qui accompagnent les inhumations sont, chez ces Samoïdes, des plus singulières. On lave le corps du mort, on le revêt de ses plus beaux habits et on le fait sortir du tchoum par une ouverture pratiquée vis-à-vis de l'endroit même où il a rendu le dernier soupir; on transporte alors le défunt, sur le dos de son renne favori, à la fosse déjà toute préparée pour le recevoir, et on couvre cette fosse de planches et de terre. Puis quatre Samoïdes, armés de gros bâtons, brisent

la tête du renne favori, placé en sens inverse de la tête du défunt. Si l'animal succombe sans tressaillir sous les coups violents qui lui sont portés, tous les assistants éprouvent une vive joie; mais s'il relève la tête, chacun se met à courir çà et là en criant vassissa! vassissa! (malheur! malheur!), parce que tous s'imaginent que c'est un présage de mort prochaine pour un de leurs frères de tribu. Alors on allume un grand feu sur la fosse; on y jette de l'huile, de la graisse, du pain et du tabac; et l'on expose à la fumigation les vêtements de chacun. Tous les assistants, à commencer par le chamane (tadibé), prennent des verges, enjambent successivement la fosse qu'ils foulett de leurs tolos, puis enfouissent les verges dans la terre, et c'est ainsi que finit la cérémonie funéraire.

YOURAKS.

Les Youraks forment la peuplade la plus orientale et septentrionale des Samoïdes de l'Ouest, peuplade nomade et du reste peu connue.

Leur pays, très-plat, a pour frontières à l'Ouest le Taz, au nord la mer Glaciale, à l'Est l'Yéousséï, et au sud une ligne supposée entre l'établissement Koutriskoloï sur l'Yéousséï et la station d'hiver Tazovskoloï près de la chapelle. Ce dernier point est situé non loin des ruines de Mangazéïa, ancien bourg kozak.

Dans cette vaste contrée, qui forme une partie du district Touroukhansk du gouvernement d'Yéousséïsk — pays où l'été se fait à peine sentir, — habite en très-petit nombre (environ 300 hommes et un peu plus de 180 femmes) la peuplade des Youraks. Selon les lieux qu'ils habitent, ils se divisent en deux petites tribus : celle du Taz, la plus nombreuse, et celle des bords de la mer Glaciale, qui compte environ 60 âmes.

Les Youraks ont les cheveux noirs, le teint brun et le visage plus agréable que le reste des peuples sauvages de la Sibérie; ils sont de belle stature, agiles et adroits. On peut en dire autant des femmes, dont le type est le même que celui des femmes russes. Le costume des deux sexes est fort simple. Le vêtement d'été consiste en une espèce de sur-tout en peau de renne sans poils, orné de boutons en laiton, de rubans de diverses couleurs et de fausses perles. Les bottes, qui montent jusqu'aux genoux, sont faites aussi en peau de renne et parsemées de grosses perles fausses. Le vêtement d'hiver, de la même peau que celui d'été, forme une espèce de sac pardessus lequel ils portent une sorte de surtout surmonté d'un capuchon. Des bottes faites avec la peau des pieds d'un renne ou d'un loup; des gants fourrés, une ceinture en cuir, ornée de perles fausses, à laquelle sont suspendus un couteau et une poire à poudre; un petit sac contenant un briquet et une pipe, complètent leur costume. — Les femmes portent des bonnets de drap rouge ou bleu clair, bordés de peau, et en forme d'énormes coiffes; elles ont aussi des bottes comme les hommes et des parkas (espèce de chemise) en cuir de renne, garnies de drap rouge, jaune ou bleu, le tout orné d'une quantité de fausses perles, d'anneaux et de boutons. Leur longue chevelure noire s'échappe du bonnet et tombe en tresses sur la poitrine; elle est ornée de boutons en laiton, de chaînettes et même de roubles d'argent. Du cou jusqu'aux genoux leur descend, en forme de tablier, un morceau de peau de renne qui est également orné de boutons, de fausses perles et de roubles d'argent. Elles portent, à l'instar des hommes, la ceinture avec tous ses accessoires. Les Youraks obtiennent ces ornements, par échange, des marchands du gouvernement d'Yéousséïsk, ainsi que du blé, du sel et quelques autres objets de première nécessité.

Malgré la solitude et la rudesse du climat des côtes de la mer Glaciale, les vêtements et les coutumes russes s'y sont propagés. Parmi les Youraks, ceux qui sont le plus souvent en contact avec les Russes les imitent en beaucoup de choses et adoptent quelques-uns de leurs usages; tandis que les riverains tiennent plus strictement à leurs coutumes et à leurs vêtements nationaux. Ils se tatouent même encore le visage avec des arêtes de poissons et du charbon de bois. L'usage des armes à feu leur est presque inconnu.

Les Youraks habitent des joutes (nutes) appelées tchoums, la plupart de forme ronde, hautes de 9 à 10 archines, et faciles à transporter; elles sont faites de peaux étendues sur une légère charpente de perches.

Pour construire un tchoum d'été, ayant 6 à 7 archines de diamètre, il faut au moins 35 ou 40 peaux, et le double pour un tchoum d'hiver. L'intérieur d'un tel tchoum, dont le centre est occupé par un foyer, peut contenir plus de vingt personnes. Les habitants des côtes maritimes paient tous l'yassak, et quelques-uns d'entre eux, établis sur le Taz, savent lire et écrire. La tribu riveraine est entièrement composée de païens. Ils nomment l'Être suprême Noum. Les nombreux dieux inférieurs qu'ils adorent sous la forme d'une quantité de petites images d'un travail grossier représentent des animaux. Le loup est généralement excréé des Samoïdes païens et chrétiens, probablement à cause de son influence nuisible sur leurs troupeaux. Les Youraks riverains respectent l'ours, et par cette raison ne mangent pas de sa chair, tandis que les Youraks du Taz en sont très-friands.

A peine un enfant vient-il de naître qu'on le plonge dans l'eau de la rivière ou dans la neige, afin de le fortifier; il est d'ailleurs allaité jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, pour lui donner plus de vigueur et hâter son développement physique. Le berceau ressemble à une espèce de bierre en bois de bouleau au fond de laquelle est adapté, pour la propreté, un appareil tout particulier, c'est-à-dire une sorte de tuyau conducteur en bois. Pour préserver le corps de l'enfant de toute humidité, on le saupoudre d'écorce de bouleau pulvérisée. L'enfant couche ordinairement nu, les bras croisés sur la poitrine et les pieds attachés avec des liens de bouleau; le milieu de son corps est fixé au berceau par une courroie ou des cordes. Le froid rigoureux de l'hiver et la vie nomade sont les causes générales d'une très-grande mortalité parmi les enfants.

Les garçons, dès l'âge de sept à huit ans, s'exercent au tir avec des arcs et des flèches; c'est ainsi que les Youraks deviennent d'excellents tireurs : beaucoup d'entre eux percent avec leur flèche une autre flèche lancée dans l'espace; ils tuent aussi de petits oiseaux avec des lalles. Les filles, dès leur plus tendre enfance, aident leurs mères dans les soins du ménage et s'occupent des travaux habituels de leur sexe.

Le mariage a lieu d'après le désir du père et en présence d'un chamane, sur la demande du prétendant et à titre d'achat, moyennant 10 à 15 rennes (coutume turque, nommée kalyn, généralement adoptée chez les peuples de la Sibérie). Comme le mariage, selon un ancien usage, ne consiste chez eux qu'en une espèce de fête pendant laquelle on présente la fiancée à son futur époux, les Youraks chrétiens se font un devoir de sanctifier cette coutume d'après le rit grec, c'est-à-dire en renouvelant la cérémonie du mariage.

Les Youraks se distinguent, entre beaucoup d'autres indigènes du district de Touroukhansk, par un trait caractéristique tout particulier et qui consiste dans les soins qu'ils donnent aux malades. Tandis que l'Ostiak fuit et abandonne à son sort un malade de sa famille, l'Yourak le soigne jusqu'à sa dernière heure et lui prodigue tous les secours que lui suggèrent ses faibles connaissances dans l'art de guérir. Les Youraks redoutent seulement la petite vérole et la fièvre chaude, maladies considérées par eux et par les peuples du Nord comme incurables. Si quelqu'un perd la vie par la réverbération de la neige, ce qui arrive fréquemment, on le saigne aux paupières; s'il se blesse, on suce le sang de sa plaie, sur laquelle on applique de la mousse. Ils guérissent les engelures avec



Desiné d'après nature par Peterzanovsky.

Est. par Winckelmann et fils à Berlin.

ЮРАКЕ.

ЮРАКЪ.

de la graisse d'ours, du fiel de poisson, etc. Si, malgré les soins qu'on lui donne, un Yourak vient à mourir, tous les autres abandonnent le tchoum et vont à quelque distance en établir un nouveau. Le soin d'ensevelir les morts est confié aux hommes. Ils s'en acquittent en enfouissant dans la terre quatre pieux qu'ils joignent par le haut avec des traverses de bois recouvertes de branches entrelacées, ce qui fait une espèce de plate-forme sur laquelle on dépose le mort enveloppé dans une peau de renne; car, selon leur croyance, ce n'est qu'ainsi que le défunt peut arriver au ciel. On dépose ensuite près du cadavre toutes sortes d'ustensiles et la partie supérieure d'un renne, qui doit absolument avoir été un mâle et le premier né du troupeau. Après avoir laissé le mort exposé pendant deux ou trois jours, les parents s'éloignent à une portée de trait, lancent deux ou trois flèches et quittent enfin la contrée. Les Youraks évitent, comme nous l'avons dit plus haut, le voisinage des morts.

Les Youraks habitent des forêts et des marais coupés par des rivières et des lacs riches en poissons. Aussi la chasse, la pêche et l'élevé des rennes sont-ils leurs principaux moyens d'existence. L'animal le plus

utile dans les marais est le renne domestique. Les plus aisés Youraks en possèdent plus de mille; ils ont un tel attachement pour cet animal que, si leurs chasses ou leurs pêches ont été infructueuses ou si une trop grande distance les tient éloignés de leur magasin de provisions, ils préfèrent souffrir de la faim pendant quatre et même cinq jours plutôt que se décider à tuer un de leurs rennes apprivoisés. Tant de patience et de résignation sont d'autant plus admirables qu'un Yourak, après avoir tué un ours ou un renne sauvage, dévore en une seule fois plus de quinze livres de chair.

Ceux qui connaissent les Youraks de plus près les considèrent comme un peuple patriarcal: les maris sont très-dévotés à leurs femmes, et jamais exemple d'une infidélité conjugale n'a été cité parmi eux. Les Ostiaks d'origine samoïède, n'aiment pas les Youraks, leurs frères de race; ils les tiennent pour faibles, égarés et paresseux. Le véritable motif de cette antipathie provient sans doute de ce qu'ils ont été refoulés par les Youraks des côtes de la mer Glaciale vers les environs de Touroukhansk.

SAMOÏÈDES DU NORD-EST OU TAVGHI-SAMOÏÈDES.

Ces Samoïèdes nomades habitent en très-petit nombre, sous un affreux climat, le point le plus extrême du nord de la Sibérie, pays couvert de marais, entre les cours inférieurs de l'Yénisséï et de la Khatanga. Ils se divisent en différentes tribus dont les noms correspondent à ceux des terres situées sur les fleuves Khéta, Piassina, Khatanga et Taimour. Outre les dialectes des tribus susmentionnées, il en est encore un, celui de Karassine, le plus pur, qu'on parle près de Doulina et de Tolstoï-Nous, sur la rive droite de l'Yénisséï inférieur.

Ces Samoïèdes du nord-est sont idolâtres et vivent dans l'abrutissement et dans l'ignorance la plus profonde. Quoique leurs cérémonies religieuses diffèrent beaucoup de celles des Samoïèdes du sud, les deux peuples reconnaissent cependant un même Dieu, appelé Noum, Nome

ou Nag, dont le Samoïède du nord-est a une si grande frayeur qu'il ne l'invoque qu'en tremblant. A cet Être suprême sont subordonnés d'autres dieux avec lesquels communiquent les chamanes. Ils ne croient pas seulement à la puissance divine des images, mais adorent encore les pierres et les arbres qui frappent leur vue.

Les Samoïèdes du nord-est et ceux de l'Ohi sont les seuls qui mangent encore de la chair crue, usage barbare qui a cessé depuis longtemps chez les autres, et qui passe à leurs yeux pour un grand péché. Ils s'occupent presque exclusivement de l'élevé des rennes et sont les habitants les plus aisés des marais du nord; c'est sous ce rapport et sous celui de la propreté qu'ils sont supérieurs aux Ostiaks-Samoïèdes.

SAMOÏÈDES DU SUD OU OSTIAKS-SAMOÏÈDES.

Les Ostiaks-Samoïèdes habitent au pays des Youraks et à celui des tribus fixées au sud-ouest de la peuplade des Tavghi-Samoïèdes: ils occupent les contrées intérieures entre l'Yénisséï et l'Ohi, touchent à ce dernier fleuve dans la partie nord-est du gouvernement de Tomsk et le dépassent même près de Narym. Ils forment deux subdivisions — l'une au nord, l'autre au sud — qui correspondent aux deux principaux dialectes de Touroukhansk et de Tomsk.

Ces Samoïèdes, et spécialement ceux du nord, étaient connus autrefois sous le nom d'Ostiaks de l'Yénisséï; mais, d'après les dernières recherches

de Castrin, ils ont été reconnus comme purs Samoïèdes. Nous désignerons aussi sous le nom d'Ostiaks de l'Yénisséï, à défaut d'un autre plus exact, quatre petites tribus établies vers le milieu du cours de l'Yénisséï et qui se distinguent essentiellement des Samoïèdes et des Ostiaks par leur origine et par leur langue.

Sous la dénomination d'Ostiaks-Samoïèdes il faut donc comprendre toutes les tribus samoïèdes qui habitent le Taz supérieur, l'Yélogout et les affluents du Vakh, dont les noms dérivent de ceux des animaux, et principalement des oiseaux (Laaks ou hommes-oies).

OSTIAKS-SAMOÏÈDES PARLANT LE DIALECTE DE TOUROUKHANSK.

Ces Samoïèdes se divisent en cinq tribus nommées Natsko-Pompopoïsk, Karassine (supérieure), Baïkhine, Tyn et Karakonsk; ils ont pour frontières: à nord le pays des Youraks et des Tavghi-Samoïèdes, à l'est celui des Ostiaks de l'Yénisséï, et au sud celui de leurs propres frères de race parlant le dialecte de Tomsk. Il y a une différence remarquable entre le dialecte des tribus habitant près de Touroukhansk et celui des tribus fixées sur le Taz: ces dernières forment la transition avec celles qui parlent le dialecte de Tomsk.

Ces tribus samoïèdes s'occupent plus de la pêche que de l'élevé des rennes, et sont, comme presque toutes les peuplades de la même origine qui se livrent à cette industrie, paresseuses et malpropres. Un fréquent contact avec leurs voisins a adouci leurs mœurs; mais ces tribus, minées par les étrangers, sont beaucoup plus pauvres que les Samoïèdes les plus sauvages du nord-est.

OSTIAKS-SAMOÏÈDES PARLANT LE DIALECTE DE TOMSK.

Ces tribus samoïèdes, habitant principalement la partie nord-est du gouvernement de Tomsk, se nomment peuple indigène. Elles parlent une langue toute particulière s'éloignant du dialecte du nord, mais dont on ne saurait contester l'affinité avec celle des Samoïèdes. Tous les indigènes du pays qui s'étend entre l'Obi et l'Yénisséï, depuis les frontières de Sourgoute et le fleuve Tyn au nord, jusqu'au Tchoulym au sud, appartiennent à la race des Samoïèdes. Ils s'occupent principalement de pêche et de chasse, et ne forment pas un ensemble homogène, mais ils se divisent en trois groupes, d'après les différents dialectes résultant de causes extérieures.

Le dialecte inférieur ou de Naryn et Tyn est parlé depuis la frontière de Tobolsk jusqu'au Ket, près de Naryn : ce dialecte tient beaucoup de celui des Ostiaks.

Le dialecte de Ket est parlé sur les rives du Ket, de la Tchaïa, du Parabel et de l'Obi, près de Tougou. Il s'est conservé dans toute sa pureté et se distingue par le rebondissement des consonnes.

Le dialecte du sud est parlé sur le Tchoulym et l'Obi : il participe beaucoup du tatar.

Quelque baptisés depuis longtemps, les Ostiaks-Samoïèdes célèbrent encore en plusieurs lieux leurs cérémonies idolâtres. Les idées religieuses des Samoïèdes de Tomsk se distinguent de celles des Samoïèdes du nord-est notamment en ce que les premiers attribuent aux chamanes seuls la puissance de représenter par des images les divinités inférieures pour se les rendre propices, comme des dieux protecteurs. Ils ont des chants héroïques traditionnels comme les Samoïèdes du nord-est ; mais ils n'ont pas conservé toute la pureté de leurs mœurs et de leurs anciens usages.

Quant à leur genre de vie, il faut distinguer parmi les Samoïèdes de Tomsk ceux qui demeurent sur l'Obi même et ceux qui habitent ses affluents de droite.

Les Samoïèdes demeurant sur les rives mêmes de l'Obi vivent comme les paysans russes, mais dans des habitations bien froides et bien sales ; ils sont brutaux, pauvres, stupides et paresseux. La pêche et le transport des marchandises sont leurs principales occupations ; en général, leur position est la même que celle des Ostiaks de l'Irtych.

Les Samoïèdes du Tyn, du Parabel et des autres affluents de l'Obi vivent sur les bords de ces rivières et rappellent par leurs mœurs et leur genre de vie les Ostiaks de Sourgoute. Au commencement de l'hiver, toutes les familles, munies de provisions, partent en traîneaux tirés par des chiens, pour aller à des chasses lointaines. Quand la neige est très-épaisse, ils descendent des traîneaux, se frayent un sentier au moyen des raquettes qu'ils portent aux pieds, puis s'arrêtent dans une espèce de camp qu'ils dressent à la hâte pour y passer la nuit.

Le costume national des Samoïèdes de Tomsk, qu'on ne rencontre que rarement, est à peu près le même que celui des Ostiaks de l'Obi : il consiste en une courte peau de renne plissée sur le dos chez les femmes et tout unie chez les hommes.

Les souliers sont faits de cuir de renne et ont de longues tiges en drap. La chemise ne fait pas partie du costume national ; les bonnets des hommes sont hauts et pointus ; ceux des femmes, plats et arrondis. A mesure que le nombre des rennes sauvages diminue, les deux sexes adoptent l'habillement russe, consistant en un surtout de gros drap, tout uni sur le dos chez les hommes, et formant quelques plis chez les femmes.

PEUPLADES SAMOÏÈDES DANS LES LIEUX DE LEUR RÉSIDENCE PRIMITIVE.

Les contrées de l'Altaï limitrophes de la frontière chinoise, jusqu'au Baïkal, ont été habitées dans les temps les plus reculés par des peuples tchoudes qui avaient, longtemps avant les Kirghiz (Tatars), abandonné ces contrées où ils ont laissé de nombreux vestiges.

Après l'entière extinction des Assanes, des Kottes et des Matores, il semble qu'une partie des Kamassines, dans le district de Kan, doive être l'unique petit peuple samoïède qui soit resté dans les anciennes habitations du sud et qui ne soit pas encore devenu tout à fait tatar.

A ces restes des tribus primitives des Samoïèdes devenus aujourd'hui complètement tatars, et que nous examinerons plus tard, quand nous parlerons des Tatars de la Sibérie — appartiennent les Karagasses (restes des anciens Kottes), les Solotes (de la même origine que les Karagasses), les Kotalas (d'origine samoïède ou ostiak de l'Yénisséï), et enfin les Beltys ou Belters, qu'on présume être des Fimoïs devenus Tatars.

Toutes ces tribus appartiennent aujourd'hui au district de Minoussinsk

et forment un camp nomade (oulous) de la tribu sagalisk, fort d'environ 3,000 âmes.

La partie samoïède des Kamassines, habitant la rive droite de l'Yénisséï supérieur, compose un des trois oulous des Kamassines (Tatars), réunie de trois nationalités différentes.

Ces Samoïèdes-Kamassines forment le camp d'Abalakoff, qui est aussi désigné sous le nom Kagmaghè (au pluriel Kagmaghezang), dénomination empruntée aux Tatars et signifiant enchanteur. Ceux-ci, c'est-à-dire les véritables Kamassines, sont peu nombreux, se divisent en cinq tribus, et sont peut-être aussi des Ostiaks de l'Yénisséï. On ne saurait du moins se refuser à reconnaître leur origine samoïède, quoiqu'ils aient adopté la plupart des habitudes et des mœurs tatars. Cette origine ressort évidemment de leur occupation principale, la chasse, et de la conformation de quelques têtes trouvées dans d'anciens tombeaux.

APPENDICE.

OSTIAKS DE L'YÉNISSÉÏ.

On appelle ainsi une peuplade vivant vers le milieu du cours de l'Yénisséï ; qui compte près de 900 âmes et parle une langue distincte de toutes les langues communes en Sibérie, et qu'on présume être d'origine fino-samoïède. Cette langue est parlée dans les deux dialectes d'Imbatsk et de Sym.

Ce peuple, d'une race encore inconnue, mais qui tire son origine de

l'Yénisséï supérieur et qu'on croit descendre des Ougours, se divise en quatre tribus : celle de Symko-Kassovsk, de la Toungouska-Podkamenala, d'Imbatsk supérieur et d'Imbatsk inférieur. Eux-mêmes se donnent les noms de Tindighètes et de Tchikpanes.

Les Ostiaks de l'Yénisséï errent entre les fleuves Taz et Yénisséï, principalement sur les bords de ce dernier et de ses affluents ; ils sont

de moyenne taille, de faible constitution et sans traits caractéristiques. Les hommes ont le regard dur et sombre; les femmes, un aspect maladif.

Plusieurs d'entre eux portent l'habillement russe, d'autres leur ancien et simple costume, consistant en une longue robe de peau de renne. Quelques-uns se coupent les cheveux à la manière des Russes; d'autres les laissent croître et les séparent en deux parties égales, sans se couvrir jamais la tête. Les femmes et les filles portent le même costume: des chemises longues, des pantalons courts, des espèces de kaftans et des bas de fil. Les plus pauvres portent des mouchoirs de coton sur la tête; celles qui sont plus aisées, un mouchoir ou un petit bonnet chinois fourré. Toutes sont remarquables par une absence complète de propreté.

Convertis depuis longtemps au christianisme, ces Ostiaks n'ont pas de chamanes; mais ils sont encore très-sauvages et peu disposés en faveur de leurs voisins. Ils sont, de plus, rusés, trompeurs et cruels envers leurs femmes, lesquelles, à la suite de mauvais traitements, ont souvent des couches très-difficiles. Le mariage est un véritable marché, et une femme ne coûte pas à son acheteur au delà de 10 à 15 roubles.

Les Ostiaks de l'Yénéïssi ne traitent pas leurs malades d'une façon moins révoltante que leurs femmes. Ils abandonnent surtout à leur sort ceux qui sont atteints de maladies contagieuses. On enterre ceux qui meurent de mort naturelle avec tous les effets qui leur ont appartenu, à l'exception de leur famil.

PEUPLES FINNOIS.

Les peuples d'origine finnoise, qui, avec les Tatars, constituent la majorité de la population non-slave de l'empire russe, habitaient, à une époque très-remote, l'est de la Sibirie ainsi que les parties septentrionales et centrales de la moderne Russie d'Europe, et participèrent sans doute aux premières migrations des peuples de l'Asie vers l'occident. Le renouvellement successif de certaines tribus isolées dans les districts où l'on parle la langue finnoise, surtout dans le nord-ouest, est en effet aussi incontestable que l'est la parenté de toutes ces peuplades avec la race mongole. La langue seule des tribus finnoises, vu son caractère particulier, nous interdit de considérer une fraction de ces peuples comme appartenant à une autre souche qu'à celle de la race mongole, dans l'acception la plus étendue. Rien ne prouve que dans le cours des temps quelques tribus caucasiennes soient devenues finnoises.

N'ayant jamais pu parvenir à une indépendance politique de quelque durée ou même à l'établissement d'un état qui présentât de la stabilité; sans organisation intérieure et dépourvus de toute trace de noblesse nationale, quelques-unes des tribus finnoises acquirent cependant une certaine puissance, notamment dans les monts Ourals et sur le Volga; mais elles finirent toujours, malgré une résistance persévérante, par subir, comme les autres, la domination de leurs voisins et des étrangers.

Au point de vue collectif aussi bien que séparément, les Finnois sont tombés dans l'immobilité et l'isolement; leur existence ne fut d'ailleurs jamais que passive, les hommes de cette race se renfermant absolument dans le cercle restreint de la commune et de la famille avec ses émotions intimes; et depuis mille années, le désir de participer à la vie publique ne s'est manifesté chez eux d'aucune manière sensible.

Les tribus orientales des Slaves, qui prirent plus tard le nom de Russes, plus compactes et plus vigoureuses, se sont fait jour, depuis des siècles, chez les tribus finnoises qu'elles ont marquées; et suivant le cours des fleuves, comme voies naturelles du commerce, elles pénétrèrent jusqu'à la mer Blanche et à la mer Baltique, en effaçant, autant que possible, les traces de l'élément finnois qui se trouvait sur leur passage, et préférant se l'assimiler par la fusion plutôt que de l'annéantir et de l'expulser par la violence. C'est ainsi que, d'année en année, on vit cet élément disparaître, surtout dans les contrées du Volga, sans autre cause que cette loi de la nature selon laquelle la nation la moins favorablement douée cherche instinctivement un appui auprès de celle qui a plus de force et de vitalité.

Si les Finnois de l'Esthonie et surtout ceux de la Finlande ont conservé le type primitif infiniment plus pur qu'en d'autres contrées habitées par la même race, la raison en est dans une nationalité plus tenace et dans la position géographique plus isolée de ces deux pays, ainsi que dans leur éloignement des voies maritimes, nécessairement et judicieusement occupées par les Russes.

En résumé, nous voyons actuellement les tribus finnoises divisées en deux groupes très-considérables, l'un occidental, l'autre oriental, mais offrant cependant beaucoup de nuances et de modifications. Ils se distinguent, entre autres, sous le rapport linguistique, en ce que les Finnois de l'ouest n'ont pas le *ch*. Nous allons analyser d'une manière spéciale, mais brève, chacune des tribus isolées, dont l'ensemble s'élève à 3,800,000 âmes.

GRUPE OCCIDENTAL.

Le groupe occidental des peuples finnois, ou Finnois de la Baltique, comprend ceux que l'on a coutume d'appeler les Finnois proprement dits (en russe Tchoukma, Tchoukhontsy, et en finnois Somonalaïsets); en outre, les Esthoniens, les Lèves et les Lapons, au nombre de 2,475,000 âmes, ou, en d'autres termes, les habitants de la Finlande (et de la Laponie), de l'Esthonie, et en partie ceux des gouvernements limitrophes d'Arkhangel, d'Olonez, de Pétersbourg, de Novgorod, de Tver, de Livonie et de Courlande.

Les habitants primitifs de la Finlande, et peut-être même des provinces actuelles de la mer Baltique, furent les Lapons; les contrées sud et sud-ouest du lac Ladoga étaient habitées par des tribus tchomdes (Yemes et Votes). Au nord de ceux-ci, et s'étendant jusqu'à la mer Glaciale, habitaient les Karéls, de la fusion desquels avec la Laponie subjugués par

eux sont probablement issus les Lapons russes d'aujourd'hui. Déjà au commencement du douzième siècle, et par suite de l'envahissement des Russes, les tribus karéles commencèrent à pousser les Tchomdes vers l'ouest; il en fut de même d'une partie des Yemes, d'abord refoulés en Finlande par les Ingriens (Ijors) qui vinrent occuper leur territoire; ils chassèrent devant eux les Lapons, et, en continuant à s'avancer vers le nord, ils heurtèrent les Karéls (en finnois Karialaïsets), par lesquels ils furent poussés vers l'ouest au centre de la Finlande et vers le golfe de ce nom.

Les Votes, habitant le territoire vote de l'ancienne principauté de Novgorod (Votskala-Patina, c'est-à-dire le cinquième vote), furent presque complètement anéantis à la suite de leurs guerres avec le prince Vasylar de Polotsk (bataille de Novgorod en l'année 1069) et par l'arrivée continuelle d'autres tribus.

Leurs demeures désertes, ainsi que celles abandonnées autrefois par les Yemes, furent peu à peu occupées par les Ingriens (Ijors), et plus tard aussi par les Aeyrémets (Ayrémets), Aïrémets et plus tard par les Savakotes ou Savakos, deux tribus karéliennes; en sorte que la Votkata-Petina, qui dans le principe désignait un pays fort étendu, ne comprenait plus, dans le seizième siècle, que la partie ouest du gouvernement actuel de Pétersbourg, tandis que les cantons situés plus à l'est se nommaient Ijorskata-Zemlé (le pays Ijorien, l'Ingrie). Une partie des Yemes (ou Tchouhons dans une acception plus spéciale) retourna dans ses anciennes demeures (à l'est du lac Ladoga) dans les gouvernements actuels d'Olonetz et de Novgorod, y resta longtemps isolée, et ces Yemes se fondent aujourd'hui insensiblement avec les Russes, d'autant plus qu'ils professent la religion grecque.

De même que les Votes, les peuples karéliens qui habitaient plus à l'est se trouvèrent, dès la fin du onzième siècle, à cause de leur situation géographique, en contact immédiat avec les Slaves; ce qui contribua beaucoup à faire adopter par les Karéls les mœurs et la religion des Slaves.

Le groupe occidental des peuples finnois peut être divisé en quatre sections principales: les Tchouhons méridionaux (Lives et Esthoniens); les tribus véritablement finnoises; les tribus karéles; les Lapons.

Première section. — Les Lives, en Courlande, plus de 2,000 âmes. — Les Esthoniens (Virolaëts, en russe Tchoukonia) en Esthonie, dans le nord de la Livonie, et disséminés dans les gouvernements de Pétersbourg, de Pskov et de Vitelsk; 700,000 âmes.

Seconde section. — Les Votes (Vatjalaëts, en russe Vod, Vote, et aussi Tchoukonia), restes des anciens Tchouhons des contrées méridionales, qui comptent aujourd'hui à peu près 5,000 âmes. On ne les retrouve que dans deux districts du gouvernement de Pétersbourg. Les Tchouhons, dans une acception moins étendue (en russe Tchoud, Tchoukhary), qui sont, ainsi que les Votes, des rejetons des Yemes; au nombre de 55,000 âmes, habitent les gouvernements de Novgorod et d'Olonetz. — Les Finnois proprement dits ou Finnois des dialectes de la Finlande occidentale (Suomalaisëts, en russe ancien Soum) se divisent en Péri-Suomalaisëts et Tavastes (Hamelaisëts). Ils habitent la Fin-

lande sud-ouest et forment, au moyen des Kvanos ou Kahuolaisëts, la transition avec les tribus karéliennes ou Finnois des dialectes orientaux de la Finlande. Ils comptent 600,000 âmes.

Troisième section. — Les Karéls en général ou Finnois de la Karélie finlandaise et russe se divisent en Karéls proprement dits (Kariälaisëts), en Savolas (Savälaisëts) et en Kvanes (Kahuolaisëts), descendants de l'ancien peuple Kainon ci-dessus mentionné. Ils habitent le nord et l'est de la Finlande, particulièrement aussi les gouvernements d'Arkhangel, d'Olonetz, de Novgorod et de Tver, et en moins grand nombre celui de Pétersbourg.

— Les Ingriens (Ingrikotes, Inkerilaisëts, en russe Ijors), 18,000 âmes, répandus dans le gouvernement de Pétersbourg et devenus entièrement Russes. — Les Aeyrémets, au nombre de 30,000 âmes, dans le gouvernement de Pétersbourg et en partie dans celui de Vibourg. — Les Savakotes (Savakos) 45,000 âmes, formant la transition entre les Karéls proprement dits et les Tavastes, dans le gouvernement de Pétersbourg et en partie dans celui de Vibourg. — Ces deux dernières tribus se sont considérablement éloignées, par le langage et le caractère, de leurs frères de race de la Finlande; les Russes les désignent généralement sous le nom de Maimiss (en finnois campagnard), qui, de même que Tchoukonia, est employé par eux comme expression de mépris. Maimiss provenant du finnois Maan-mies (laboureur et aussi bourgeois), est synonyme du mot esthonien Ma-mes, dont les Esthoniens ont fait leur désignation nationale.

Quatrième section. — Les Lapons, 4,000 âmes, au nord de la Finlande; peuplade d'origine étrangère, qui parle aujourd'hui le finnois.

En dérivant ces diverses tribus, il nous paraît convenable de les grouper d'après les contrées qu'elles habitent aujourd'hui, parce que l'action exercée sur elles par leurs voisins aussi bien que par la proximité des Russes et des Suédois, leur dépendance politique et l'influence d'une civilisation étrangère, ont tracé, dans le cours des siècles, des lignes de démarcation plus distinctes que ne le furent leurs limites primitives. Conséquemment, nous suivrons, du sud au nord, le groupe occidental des peuples finnois: Les Lives, les Esthoniens, les Finnois du gouvernement de Pétersbourg, les Finnois de la Finlande avec les Karéls russes, et, comme appendice, les Lapons.

LIVES.

Les Lives, qui ne comptent guère actuellement au delà de 2,000 âmes, sont les débris des anciens Lives qui habitaient naguère les deux rives de la Duna inférieure, et qui furent refoulés vers le nord par l'irruption des Lithuaniens. La tribu des Lives se divisait alors en deux sections à peu près égales, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. La première se perdit bientôt dans les Lettons, et la seconde ne se retrouve plus que dans quatorze villages maritimes de la partie nord-ouest de la Courlande. La langue live s'est conservée assez pure, mais elle n'est parlée que dans les relations intimes: la langue officielle, celle de l'Eglise, du commerce et des affaires, est le letton.

Les Lives, dont le nom Lub et Läh, cité dans les anciennes chroniques russes, a évidemment du rapport avec Lalau, sont les plus proches parents des Esthoniens. Eux-mêmes se nomment gens des côtes, et leur langue s'appelle idiome de la côte (liiv signifie sable en esthonien). Ils prétendent être les habitants primitifs des contrées qu'ils occupent. Resserrés aujourd'hui sur un petit espace maritime, les Lives sont séparés des populations de l'intérieur de la Courlande par des forêts et des marais qui s'étendent parallèlement à la côte, — circonstance qui, avec la pêche à laquelle ils se livrent, contribua le plus à prévenir toute fusion.

Les demeures et costumes des Lives dans l'aisance ont aujourd'hui à peu près la même apparence que chez les Lettons; les vêtements prennent aussi de plus en plus la coupe lettonne ou allemande des paysans des campagnes voisines; tandis qu'ils gardent la couleur sombre et foncée des Esthoniens, en opposition à la couleur gris-claire des Lettons. Chez les hommes, on retrouve encore les jaquettes sans lujes, à col simple et droit, et le pardessus esthonien. Les femmes portent des jupes à larges raies, qui marquent à peine la taille, ce qui rappelle le costume esthonien. Une espèce particulière de bonnet serré sur les oreilles, et à fond bariolé, ne s'est conservée que dans quelques villages.

Le contraste des particularités nationales qui distinguent les Lives des Lettons s'est maintenu dans toute sa force. Les Lives, dont le caractère a plus de ressemblance avec celui des Esthoniens, diffèrent des Lettons sur tous les points, et conservent entre eux un certain esprit de corps. Habités des leur plus jeune âge à la mer et à ses dangers, les hommes deviennent des navigateurs intrépides et résolus. Les Lives aiment plus la vie commune que les Lettons; mais ils ont aussi plus d'énergie pour le mal, ce qui se manifeste par des colères violentes, des haines persévérantes et une inflexible obstination. L'ivrognerie, le vol, et notamment le pillage des navires échoués sur la côte, sont leurs méfaits les plus fréquents. Ils observent une grande moralité dans le mariage. Les femmes et les filles sont courageuses sur mer aussi bien que sur terre, laborieuses et propres. Elles se marient tard, et leur teint jaune terreux, accompagné de rides précoces, leur donne de bonne heure l'air décrépit, quoiqu'elles soient, ainsi que les hommes, d'une constitution robuste, de taille élevée et d'une excellente santé. Habiles et adroits entre eux, les Lives sont timides et gauches vis-à-vis des étrangers. Dans leur agriculture négligée, ils se servent de bœufs et non de chevaux, comme les Lettons.

Tous inhérents, les Lives se distinguent par leur esprit religieux et leur piété extérieure; mais on rencontre rarement chez eux une conviction profonde et les indices du vrai christianisme. Il vitent en assez bonne intelligence avec les Esthoniens à l'île d'Oesel.

Il y a environ quinze ans qu'un vieillard et six vieilles femmes krévinghes habitaient encore le domaine de Neuraden, près de Bausk en Courlande; c'étaient les derniers survivants des anciens Krévinghes, qui passent pour indigènes de l'île d'Oesel et conséquemment Esthoniens; ces vieillards étaient établis, au commencement du dernier siècle, sur la terre de Memelhof, appartenant à M. de Hahn. Ils étaient de petite taille, et on ne pouvait plus les distinguer des Lettons que par le costume.



Dessiné par Chalm d'après les croquis de la Société Géographique Impériale de Russie par Petzhold

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

LIVES D'JREEN.

KREVINUES DE NEURADEN.

(Costume de fête.)

ЛИБЫ ИЗЪ СЕЛА ИРЕНЬ.

КРЕВИНІИ ИЗЪ СЕЛА НЕЙРАДЕНЬ.

ESTHONIENS.

Les Esthoniens sont les plus anciens habitants des districts qu'ils occupent encore aujourd'hui, et vers les premiers siècles de notre ère ils s'étendaient bien plus loin dans le sud, principalement sur les côtes où sont restés quelques derniers débris des Livs.

Du moment où les Esthoniens acquirent quelque notoriété, ils furent considérés comme tribu essentiellement tchoude-finoise, à cause de leur langue, de la conformation de leur crâne et de leurs vêtements de couleur sombre; et c'est pour cette raison qu'ils reçurent des Russes le nom de Tchoudes, Tchoukhoutsy (étrangers). Engagés d'abord, à une époque déjà reculée, dans des guerres fréquentes et sanglantes contre les Scandinaves, et postérieurement contre les Russes de Novgorod et de Polotsk, ils n'en avaient pas moins avec ces derniers des relations commerciales très-étendues, ce qui contribua à ouvrir les premières voies au christianisme. Mais l'opiniâtre résistance des Esthoniens à l'introduction d'un culte nouveau ne put être vaincue que par la violence, lors de l'arrivée des conquérants allemands, et le christianisme fit des progrès peu rapides.

C'est de l'apparition de ces conquérants allemands et de la fondation de l'Ordre des Chevaliers porte-glaive (voyez Lettons) que date le développement vraiment germain des tribus esthoniennes subjuguées par la force, et ce développement a seul résisté jusqu'à ce jour à tous les bouleversements politiques; car les conquérants allemands furent et restent toujours exclusivement les maîtres immédiats de ce peuple opprimé. Dans la Livonie actuelle, les Esthoniens partageront les destinées des Lettons, desquels ils se distingueront, dès les premiers temps de la domination étrangère, par un caractère plus rude, mais plus capable de résistance et plein d'une vigoureuse énergie.

Directement enveloppés dans les luttes continuelles des seigneurs allemands contre les Lithuaniens et les Russes, leurs voisins et leurs ennemis, et enfin complètement subjugués en l'année 1327, les Esthoniens commencent dès cette époque à s'initier aux progrès de la civilisation allemande, qui se développait par les méurs de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Ce fut cette civilisation qui, en 1347, refoula entièrement l'influence danoise, jusque-là victorieuse dans les contrées septentrionales. Cependant les véritables Esthoniens ou les habitants des campagnes, opposés, en ce point, à ceux des villes, ne furent pas essentiellement germanisés, ainsi que cela eut lieu parmi les Lithuaniens de la Prusse.

Après l'introduction de la réforme de Luther en Esthonie, ce qui ne se fit qu'avec beaucoup de difficulté et de lenteur, et quand l'ordre Teutonique y eut perdu son indépendance politique (en 1562), les Esthoniens échurent d'abord en partage à la Suède, au Danemark, et, pour les parties du sud, à la Pologne, et ensuite à la Suède seule, depuis 1629 jusqu'en 1721, époque à laquelle ils tombèrent sous le sceptre de la Russie, qui les gouverne encore aujourd'hui.

Pendant que la Pologne rendait son pouvoir intolérable en Livonie, l'Esthonie était dévastée par la guerre et les calamités qu'elle entraîne à sa suite, et ce ne fut qu'avec des efforts inouïs que les Suédois purent la défendre contre les Russes. Sous la domination suédoise, le protestantisme prit le plus grand essor et anéantit les dernières traces du catholicisme, bien qu'en réalité les liens politiques avec l'Allemagne eussent été rompus, pour ne laisser subsister que les rapports de commerce. Éprouvant le contre-coup de tout changement de règne en Suède, les provinces esthoniennes n'étaient liées à ce pays que par une union en quelque sorte personnelle, et ce ne fut qu'avec le temps qu'elles prirent le caractère de provinces suédoises. L'influence suédoise agissait bien plus vigoureusement en Livonie qu'en Esthonie, parce qu'elle avait à déraciner en Livonie les pernicieux effets de l'événement polonais. Dans l'île d'Osael, l'influence danoise s'était bornée aux affaires ecclésiastiques. La déplorable situation des paysans, ou pour mieux dire, des Esthoniens, ne subit guère de modifications pendant tout le temps que dura la domination suédoise, ce qu'il faut attribuer principalement aux guerres fréquentes qui eurent lieu. C'est encore à la sollicitude éclairée du gouvernement russe qu'échut, à cet égard, la tâche difficile de conférer la liberté personnelle aux paysans, dès le commencement du dix-neuvième

siècle, sinon plus tôt, par l'organisation d'une existence libre pour les paysans fermiers et pour les paysans en état de domesticité, sans léser les droits du seigneur et sans amoindrir sa fortune. L'ancienne séparation en provinces, et plus encore la division territoriale des propriétés en Esthonie, ont assuré, sous le rapport de la liberté personnelle, une moindre part aux paysans esthoniens qu'à leurs frères de la Livonie. Cependant, au milieu de tous les conflits religieux, le paysan de l'Esthonie a manifesté plus d'attachement à sa foi que celui de la Livonie, surtout comparativement aux Lettons, qui se sont trouvés placés dans les mêmes circonstances. Eu égard à la situation morale du paysan russe et à ses rapports avec son propriétaire, le paysan esthonien est dans une position plus favorable, mais de beaucoup inférieure quant aux avantages matériels.

Un peuple resté fidèle à la simplicité primitive de ses travaux et de ses mœurs, et qui a su résister à l'influence absorbante de la civilisation qui nivelle tout, offre à l'éthnologue une moisson d'autant plus abondante d'observations et de faits intéressants. Cette considération ne saurait être appliquée à aucune branche de la famille tchoude et plus de justice qu'à celle des Esthoniens, quoique leurs rapports avec d'autres peuples aient toujours été passifs et plus intimes que ceux de leurs frères établis au nord du golfe de Finlande. Aussi longtemps que l'Esthonien labourera la terre de ses pères — ce que fait jusqu'à présent la majeure partie de ce peuple — et qu'il se délassera gaiement, pendant ses heures de loisir, en écoutant des légendes populaires dans le cercle aimé de la famille, sa nationalité restera intacte: mais dès qu'il franchira cette limite il aura fait le premier pas pour la perdre.

Les Esthoniens, au nombre de 700,000, habitent principalement la partie septentrionale de la Livonie (410,000) et le gouvernement d'Esthonie (260,000), et en outre quelques petites parties des gouvernements de Pétersbourg (10,000), de Pskov (10,000) et de Vitelsk (10,000).

L'Esthonien lui-même se nomme Ma-nees (homme du pays) ou Tallo-poo (fils de la ferme, du domaine, en finnois talo, en hongrois telek); ils appellent leur pays Meie-ma (notre pays), et se nomment eux-mêmes Ma-rhalvas (peuple du pays). Leurs voisins les plus rapprochés, les Lettons, les nomment Iggonous, peut-être par la raison que les Lettons les ont chassés des contrées plus méridionales vers le nord, dans leurs habitations actuelles; mais plus vraisemblablement du nom d'une province esthonienne voisine du pays des Lettons. Les Finnois les nomment, surtout ceux de Réval, Virolabsets.

Avant l'abolition du servage — qui eut lieu il y a trente ans, — ils n'avaient aucun nom de famille; ils empruntaient leurs noms au calendrier chrétien, ou adoptaient d'anciens noms patens auxquels ils ajoutaient, pour les distinguer, la dénomination de la contrée.

L'extérieur de l'Esthonien, de même que sa langue, annonce son extraction pure tchoude. L'orbite des yeux est généralement aplati et pour ainsi dire carré; les mâchoires sont larges et les lanches rétrécies; l'encolure est faible; en général, le corps est de médiocre stature, mais replet. Ceux qui habitent les côtes et les îles voisines sont de haute taille et bien bâtis, ce qui s'explique peut-être par une fusion avec la race scandinave. Chez tous les individus, les cheveux sont sombres, mais et tirant sur le rouge. La couleur du teint et la conformation du crâne des Esthoniens rappellent, plus particulièrement que chez leurs voisins septentrionaux, la race mongole.

La langue des Esthoniens est une ramification de l'ancien finnois, dont elle a conservé presque toutes les particularités, surtout le manque de consonnes à côté d'une surabondance de voyelles, la combinaison discordante des voyelles comme diphthongues et triphthongues, la flexibilité du mot radical, en absence toute de toute désignation du genre par les terminaisons, etc. La langue esthonienne se subdivise en deux dialectes principaux: l'esthonien de Réval, en usage dans les contrées septentrionales et occidentales occupées par ce peuple, et l'esthonien de Dorpat, dans la partie sud-est. Le premier a conservé plus que l'autre l'empreinte de son origine; toutefois, il est remarquablement privé de cette harmonie des voyelles qui domine dans la plupart des langues

finnoises, turques et mongoles, et qui se trouve aussi, quoique rarement, dans le dialecte de Dorpat.

Un indice important de la nationalité de l'Esthonien, c'est son costume particulier, surtout sur l'île d'Oesel, où l'influence du nord se fait plus particulièrement sentir dans la couleur sombre des vêtements. La couleur favorite des Esthoniens est le noir : excepté la chemise et les habits d'été, hommes et femmes se vêtissent naguère de laine noire. Il y a plus de variété dans le costume des femmes, surtout dans la coiffure, qui distingue essentiellement les femmes des filles. Malgré des différences dans le costume, le bonnet blanc garni de rubans est partout en usage, de même que le chapeau pour les hommes. Il règne une grande diversité dans la chaussure des femmes, notamment dans l'île d'Oesel, où quelques paroisses, il y a cinq cent ans déjà, ont tiré leur nom de la couleur des bas. Le dimanche on porte des souliers faits, comme les sandales, d'un seul morceau de cuir; cependant les insulaires ont de véritables souliers et des bottes. A part quelques modifications dans chaque paroisse, les jupes des femmes sont faites de drap rayé. Des chaînes d'argent passent pour l'ornement principal du cou, de même que des rangées de grosses perles fausses et de petites monnaies en argent. Les hommes portent sur la tête une casquette fourrée avec des oreillettes; pour se garantir du soleil et de la pluie, les femmes portent des mouchoirs en toile et des bonnets de carton prenant la forme de la tête, recouverts d'une étoffe légère et garnis en arrière de rubans variés. Ni les hommes ni les femmes ne se coupent les cheveux; ils ne les tressent pas non plus, mais les laissent pendre sur les épaules; — les hommes ne portent point de barbe. En général, le costume esthonienn est plutôt modeste qu'attrayant, et plus singulier qu'agréable; dans la forme des habits on retrouve la maladresse des Esthoniens, et dans la couleur leur caractère profondément sérieux.

Les habitations consistent en maisons simples, construites en poutres, rarement sur assises en pierre. A l'intérieur, elles sont peu spacieuses et sans cheminée, n'ayant qu'une fenêtre fort petite et une porte très-basse; elles sont recouvertes d'un toit mince de jonc ou de paille. La fumée s'échappe par le toit ou par la fenêtre. Il n'est pas rare que les paysans partagent avec des animaux domestiques leur étroite habitation.

Les aliments sont simples et toujours les mêmes: du pain noir avec du son, accompagné de poissons de mer salés ou fumés. Les harengs et la viande de porc sont des friandises de gourmet. En été, on mange le plus souvent des soupes froides. Les plats favoris sont les mets au lait, le poisson salé, les choux et une espèce toute particulière de choronote nationale; plus aussi du gruau peu épais. Comme boisson, on fait usage de taar (en finnois taari) et d'eau-de-vie.

L'Esthonien est, en général, sérieux et maladroït, et se méfie des étrangers; les femmes même témoignent peu de dispositions pour les plaisanteries et pour la gaieté. Pleins de patience, grâce à leur flegme habituel, ils ne s'emportent pas aisément; mais une offense grave produit chez l'Esthonien des campagnes une rançune profonde. Nous ne trouvons la preuve dans sa haine invétérée et persévérante contre la race allemande. Sans être d'une nature belliqueuse, il n'est pas moins brave que ceux de ses frères qui habitent au delà du golfe de Finlande, et son courage, soutenu par une sombre résignation, le porte aisément au mépris de la mort. Les habitants des îles sont d'intrépides marins. L'adultère est considéré chez les Esthoniens comme un crime épouvantable. Honnête et assez désintéressé, il succombe rarement à la tentation de s'approprier le bien d'autrui. Au reste, il est plus économe que bien-faisant. Au nombre de ses défauts il faut compter la paresse et l'indolence unies à un grand penchant pour la boisson, quoique à vrai dire l'ivrognerie commence à diminuer un peu chez l'Esthonien. Il ne possède d'ailleurs ni rapidité d'intelligence ni sagacité; mais il n'a pas non plus cette stupidité native que l'Allemand lui prête si gratuitement. Le plaisir de la danse n'est goûté que par les habitants des îles; mais la passion pour les balanciers est générale.

Les chants populaires des Esthoniens attestent chez eux un amour chaste et noble, qui n'est en général connu et célébré qu'au nord, et a un goût vif et chaleureux pour les beaux spectacles de la nature. Les légendes héroïques elles-mêmes reflètent la profonde sensibilité du peuple, qui s'unît souvent, comme dans les romans des Finnois, à une innocente malice.

En ce qui touche les cérémonies nuptiales en Esthonie, qu'on nous

permette de reproduire ici un article fort curieux de M. Gren, publié dans le Journal de Saint-Pétersbourg :

« Quelques parties de l'Esthonie ont conservé jusqu'à ce jour certaines cérémonies, certains usages bizarres dont l'origine remonte aux temps de l'idolâtrie. En vain les pasteurs, hommes éclairés et savants, s'efforcent-ils de détacher par la douceur, les exhortations et le raisonnement, leurs ouailles de ces traditions étranges et grossières; l'ignorance se cramponne obstinément à de vieilles coutumes, les unes ridicules et grotesques, les autres incultes et bruyantes, toutes pernicieuses, puisque les paysans gaspillent en quelques jours une épargne acquise par le travail, carrossé par bien des sueurs, et que beaucoup d'entre eux se trouvent par suite exposés, et pour longtemps, à la misère et au besoin.

« C'est au mois d'août ou de septembre, lorsque les travaux des champs sont terminés, ou bien trois ou quatre semaines avant Noël, que les crocs ont lieu, et pour les paysans esthoniens, c'est un temps de bon-hance et de plaisir. Vieux ou jeunes, tous dansent, chantent, boivent et s'amussent. Quelques vieillards, quelques filles femmes arrivent d'abord en charrette chez le père de la jeune fille à marier, et apportent, selon les moyens du présentant, deux ou trois toisats et même quelquefois plusieurs tonnelets d'eau-de-vie. On présente ce liquide au père et à la mère de la jeune fille, en disant: « Vous avez une marchandise et nous un acheteur. L'acheteur achètera la marchandise; il en a besoin. » Pendant ce temps la belle demeure cachée; mais à peine le père et la mère ont-ils goûté à l'eau-de-vie — c'est le signe de leur consentement — que les négociateurs se mettent avec ardeur à sa recherche. Quand ils l'ont trouvée, ils l'amènent à ses parents et l'obligent à vider un verre d'eau-de-vie. Ces détartrages n'aboutissent pas toujours à un bon résultat, car trop souvent la jeune fille se marie, non par inclination, mais par contrainte. La division, les querelles, l'animosité même entre le mari et la femme et les deux familles, sont la conséquence de ces unions forcées, et cependant jamais la femme n'a trahi son mari. Les Esthoniennes sont honnêtes et craignent Dieu.

« Il arrive quelquefois que c'est l'épouseur lui-même qui fait la demande en mariage. Il apporte alors des cadeaux aux parents et à la jeune fille. Ces cadeaux consistent en diverses bagatelles, et entre autres il doit offrir au père plusieurs pièces d'un rouble argent. Si le consentement est donné, les fiançailles se font le même jour. Le lendemain commence le régal, et ce jour-là le futur donne à sa promise un bonnet et quelques petits objets pour l'ornement de la tête. Le troisième jour, les fiancés se rendent chez le ministre, reçoivent sa bénédiction et lui demandent de publier les bans. Celui-ci indique le jour du mariage, qui est célébré d'après le rite de l'Eglise luthérienne. Aussitôt que la cérémonie est achevée, on couvre la tête de la jeune femme d'une couverture de laine. Les jours suivants, elle porte le bonnet offert par le mari, bonnet orné de rubans aux couleurs éclatantes, et d'une forme très-singulière.

« Trois semaines environ après le mariage, tous les amis sont convoqués à un monstrueux festin de noces. Ce festin, qui dure plusieurs jours, commence dans la maison maternelle de la femme et se termine dans celle du mari. Pendant tout ce temps, la table est constamment chargée de mets et d'eau-de-vie; pendant tout ce temps, on boit, on mange. « Voici les préliminaires du festin : de l'un matin la mariée gagne la maison de ses parents, et vers midi les amis de la famille commencent à se réunir. Le soir venu, le marié se met en route, accompagné d'un nombreux cortège dans lequel on distingue le père d'honneur (issaméss) et le garçon d'honneur (péic-pöts), tous deux portant, ainsi que le marié, des chaînes blanches ou bien des ceintures rouges en sautoir, et armés comme lui d'épées nues. Le garçon d'honneur, à cheval, ouvre la marche, suivi du père d'honneur et du marié en carrosse ou dans un traîneau attelé de trois chevaux fringants. Les autres suivent, et parmi eux un musicien avec une cornemuse. Pendant la marche, la cornemuse joue ou plutôt écorche toutes sortes d'airs de circonstance. « A l'approche de la maison de la mariée, des coups de fusil et de pistolet retentissent. Puis le garçon d'honneur, à cheval, fait trois fois le tour de la maison, en frappant chaque fois avec son épée sur le toit. La mère d'honneur et quelques vieilles femmes viennent recevoir le cortège à son entrée. Ces matrones, que l'on appelle cassidyés, sont engagées pour chanter, mais que Dieu vous garde de les entendre jamais! Leurs voix glapissantes et aiguës sont insupportables. A l'arrivée de l'époux,



Dess. d'après nature par Petzhold, 1854 pour la Société Impériale de Russie.

Esth. par Winkelmann et fils à Berlin.

ESTHONIENS
du village Mikhaelis.
ЭСТОНИЦЫ.

« la mariée court se cacher, et chacun de la poursuivre, et les danses « de commencer; mais préalablement on a chargé la table de mets froids: « pain de seigle et pain blanc, beurre, œufs, fromage, viandes, gâteaux, avec « quelques stoffs d'eau-de-vie. Quand on a bien dansé, viennent des soupes, « des viandes chaudes bouillies ou rôties. Cela dure trois ou quatre jours, « et chaque soir, avant de se coucher, le mari ne manquera pas de casser « sa cuiller et celle de sa femme. Quand toutes les provisions se trouvent « épuisées ou mangées, l'assistance est conviée à un nouveau festin chez le « marié. Avant de partir, on couvre la tête de la mariée d'une grande « couverture de laine qui est attachée à sa robe avec des épingles d'ar- « gent. Elle demeure ainsi attifée trois ou quatre heures; puis chacun « se lève et l'on part pour chercher de nouveaux plaisirs. La marche « est ouverte par le garçon d'honneur; ensuite viennent le père et la « mère d'honneur, et enfin l'inévitable joueur de cornemuse, suivi par la « jeune mariée, à laquelle son frère sert de cocher, on, à défaut de frère, « son plus proche parent, et enfin le mari avec ses amis et quelques « tonnelets d'eau-de-vie et de bière.

« Une fois à la maison, la mariée reprend son bonnet et s'assied sur « les genoux de son frère ou de son parent, pendant que le marié, le « père et le garçon d'honneur dansent comme des fous, l'épée nue à la « main. Après quoi on pose un jeune enfant sur les genoux de la mariée « qui l'embrasse et lui fait cadeau d'une paire de bas qu'elle a tricotés. « Les danses recommencent de plus belle. Un peu plus tard, l'un des « jeunes gens s'approche d'un côté de la mariée pour lui mettre un tablier « et lui donner un peu d'argent, tandis que de l'autre côté, une vieille « femme lui ôte son bonnet nuptial qu'elle remplace par un autre plus « espiègle, lui passe un châle autour du cou et de la poitrine, et pour en « finir, lui donne un soufflet. Dans l'interval, les repoussants cascadeux « sont présentés à la galerie de la bière et de l'hydromel, au chantant « d'une voix criarde: «Goïte, essaye; ce n'est pas amer, mais doux. Paye!»

«Chacun leur a remis ce qu'il a pu, et l'argent de cette collecte est « porté à la mariée. Aussitôt le mari apporte un panier rempli de pré- « sents pour les amis, auxquels le père d'honneur en fait la distribution. « Ce sont des chemises, des bas, des ceintures et des gants. En échange, « chacun promet de donner au jeune couple quelque chose d'une plus « grande valeur, comme du gros ou du petit bétail, des ruches, ou bien « encore du mobilier pour le ménage. Ces promesses ne sont peut-être « pas remplies de suite, mais toujours elles sont religieusement tenues. « Le lendemain, la mariée balaye le four et prend la direction du ménage. « Il est entendu que le festin offert par le mari a duré plus d'un jour.»

Les saisons exercent une grande influence sur la manière de vivre des Esthoniens: en été, ils travaillent beaucoup; en hiver, par compensation, ils dorment longtemps et souvent. Conformément à un usage très-ancien, (tout opposé à celui des Lettons, leurs voisins) ils ont vécu pendant des siècles dans des villages assez grands et irréguliers; ce n'est qu'après bien des années que des intérêts de ménage ont provoqué l'établissement de fermes séparées. Deux conditions essentielles sont à signaler dans la vie de l'Esthonien: les continus rapports avec le domaine et la maison de son seigneur, et ceux qu'il entretient dans son propre ménage. Il affectionne beaucoup la vie de famille; les vieux garçons sont méprisés, et l'on ne voit point un jeune enfant sur les genoux de la mariée qui l'embrasse et lui fait cadeau d'une paire de bas qu'elle a tricotés. On remarque comme un trait de superstition singulière de l'Esthonien, surtout dans les contrées de l'est, qu'il n'aime pas à mourir au lit, mais qu'à l'approche de la mort il se fait coucher sur le plancher. On met dans le cercueil une brosse à cheveux, un morceau de savon, de petites pièces de monnaie et un verre rempli d'eau-de-vie. Ceux qui rendent les derniers devoirs sont souvent, pour l'enterrement, placés sur le même char que le cercueil, et sont ainsi rapidement portés au cimetière.

FINNOIS DU GOUVERNEMENT DE PÉTERSBOURG.

Si l'on considère la manière dont ils sont groupés et disséminés, on trouve que les Finnois du gouvernement de Pétersbourg offrent en détail un aspect pareil à celui que présente toute la race finnoise en général. Les lignes de démarcation entre les districts finnois et russes tracent des configurations très-diverses sur la carte, en forme de presqu'îles, de promontoires et de baies, dont les deux premières représentent l'élément finnois qui s'est morcelé, et les dernières, l'élément russe qui s'avance. Les deux plus grandes baies s'étendent pour ainsi dire du sud-est au nord-ouest, dans la direction de la Narva, de la Louga, etc., presque jusqu'à l'embouchure de ces deux fleuves. Les baies russes pénètrent dans le territoire finnois de la même manière que les doigts d'une main s'adaptent à l'autre, et de la façon la plus frappante, dans les parties du territoire où il y a des communications fluviales. La masse la plus compacte des Finnois, limitée brusquement au sud, commence à l'aride plaine située entre Gatchina et Yambourg. Tandis que l'élément russe de la frontière méridionale avance insensiblement, le nord reste

sans mélange et ne montre aucun indice de transformation russe. L'élément russe est ainsi plus étendu et plus intense au sud, le long des fleuves qui affluent dans la Ladoga, où il régnait dès les temps les plus reculés.

Les Finnois du gouvernement de Pétersbourg, au nombre plus de 100,000, à l'exclusion de 10,000 Esthoniens environ (surtout dans la partie sud-ouest) et à peu près 3,500 Karéliens proprement dits (sur les rives sud-ouest du lac Ladoga) peuvent être classés, comme nous l'avons indiqué plus haut, d'après diverses fusions et influences anciennes ou récentes des Russes sur le langage, le genre de vie, les mœurs et les usages, en quatre subdivisions, savoir: Votes (Vatialaïsets), Ingriens (Ingrikotes), Aeyrémaloïsets et Savakotes. Les deux dernières seules, les Aeyrémaloïsets et les Savakotes, ont conservé leur nationalité pure et sont, pour cette raison, seuls désignés sous le nom d'Ingermanlandais. Ils considèrent eux-mêmes les Votes et les Ijors comme de véritables Russes.

VOTES.

Les Votes (Vatialaïsets, en russe Vod, Tchoudli), véritables habitants primitifs d'Ingermanlande, c'est-à-dire du gouvernement de Pétersbourg, sont aujourd'hui réduits au nombre de 3,000 âmes, et demeurent dans les districts d'Oranienbaum et de Yambourg, et sur les bords de la mer; ce sont des débris de la population jadis si nombreuse du grand district occidental (Votskaïa-Pätina) de la principauté de Novgorod, et ils furent nommés Tchoudes par les Russes. Plusieurs révolutions et mélanges successifs avec les Ijors, les Aeyrémaloïsets et les Savakotes, ont donné aux Votes une empreinte karélienne; tandis que leurs frères de race (les véritables Tchoudes, Tchoukhary), repoussés par les Russes et en partie retournés dans le nord-est, ont conservé leur langage primitif dans sa plus grande pureté, et ne commentent qu'à présent à s'effacer parmi les Russes. De fréquentes relations avec des tribus slaves avaient exercé, dès les temps les plus reculés, une grande influence sur leur langue,

qui, ayant adopté différents éléments lapons et surtout esthoniens, mais conservant néanmoins plus de rapports avec la langue finnoise qu'avec l'esthoniennne, s'écarte considérablement de celles des autres Finnois ingermanlandais. Bien que l'idiome des Votes diffère essentiellement de celui des Finnois proprement dits, les Russes ne sauraient être comptés comme Karéliens, par la raison que, à côté d'une grande analogie extérieure existant entre les Ijors et les Karéliens, les Votes nomment leurs voisins Ingrikotes (Ijors), Karialaïsets; d'où il faut conclure qu'ils considèrent les Karéliens comme un peuple à part, n'ayant jamais eu avec eux aucune parenté. Les Votes appartiennent, pour la plus grande partie, à la religion grecque; leurs cérémonies nuptiales et celles des funérailles sont identiques à celles des Ijors; les hommes parlent assez mal le russe, les femmes et les enfants ne le parlent pas du tout. Leur vie de famille rappelle les Esthoniens et les habitants d'Oesel et de Moe. Le Vote,

même le plus pauvre, est fermier indépendant. Les habits de fête des femmes offrent cela de particulier qu'ils sont richement garnis de monnaies, et rappellent ainsi le costume des Finnois de l'est des contrées du Volga.

Selon toute apparence, il existe encore des restes de ce peuple sur les confins du gouvernement de Novgorod, sur les bords de l'Oréjka, et de la jusqu'à la Kreménka; il y sont complètement entourés de Russes ou devenus Russes eux-mêmes.

INGRENS (IORS).

Les Ingriens, au nombre de 18,000, débris des tribus russifiées près de Schlüsselbourg et de Novo-Ladoga, sont la plus ancienne des trois peuplades finnoises immigrées en Ingermanlande, et habitent aujourd'hui en grand nombre les contrées avoisinant les Votes, tandis qu'autrefois ils étaient plus nombreux dans la partie nord-est du gouvernement actuel de Pétersbourg. Souvent mêlés avec les Aeyraemœisets et les Savakotes arrivés plus tard, les Iors ont beaucoup perdu de leurs qualités primitives, comme aussi leurs continuelles relations avec les Russes leur ont fait adopter la religion, les vêtements, l'architecture, l'aménagement, les manières et les usages de ceux-ci, et même beaucoup de mots de leur langue. Quant au nom d'Ingrie (Ingermanlande, Ijora), qui est le même pour le pays, la rivière et les habitants, il provient d'Inghergher,

filé d'Oloff Skotkonoung, roi de Suède, qui fut mariée en l'année 1019 au grand-duc Yaroslav, et qui fit passer son nom au pays qu'elle exigea en dot, et à la rivière ainsi qu'aux habitants, qui n'y parurent que cent ans après et furent nommés Ingrikotes (Ijors). Ces derniers prirent possession des contrées au sud du lac Ladoga, abandonnées par les Yemes et plus tard aussi par les Votes, qu'on n'y vit plus paraître. Les relations hostiles qui existaient depuis longtemps et devaient exister entre les Karéjs et les Yemes avaient eu pour résultat naturel de provoquer un rapprochement local et politique avec les Russes, car leur caractère honnête, mais simple, les rendait plus propres à une confédération que les intraitables Yemes.

AEYRAEMOËISETS.

Les Aeyraemœisets (Aeyraemœisets Aeyraemœisets), dont le chiffre s'élève à 30,000 âmes, demeurent disséminés dans tout le gouvernement de Pétersbourg, surtout près de la capitale, et mêlés avec les Savakotes, au nord de la Néva jusque dans l'intérieur de la Finlande. Ils sont tous luthériens et ont, au fond, le même dialecte que les Savakotes, quoique ce dialecte offre cependant bien des modifications produites par leur arrivée antérieure ou par leur contact plus intime avec les Russes. Ce qui constitue une différence encore plus grande et plus générale entre les Aeyraemœisets et les Savakotes, c'est le costume des femmes, qui consiste en une chemise blanche artistement brodée de laine rouge sur la poitrine, les épaules et les poignets, et qui s'attache au côté gauche du cou par une grande boucle de cuivre ou d'argent de forme conique. Une robe qui ne descend guère plus bas que le haut de la jambe, de grosse étoffe de laine quadrillée noire, blanche et rouge, avec un ourlet de drap rouge de la largeur de deux mains; un tablier dont le bas a

égalemeut une large garniture brodée et souvent en dentelles; enfin un ample vêtement en forme de blouse qui pend sur les hanches, et qui, en hiver, consiste en une grossière étoffe de laine blanche, et de toile en été, constituent le reste de l'habillement. Les femmes portent aussi un mouchoir noué autour du cou et plusieurs rangées de fausses perles. La chevelure, roulée en deux tresses serrées, est disposée de telle sorte qu'un mouchoir blanc courulé autour de la tête prend la forme d'un bonnet aplati sur le front. Les jeunes filles ajoutent à leurs tresses des lisères rouges de deux pouces de largeur, et les entortillent autour de la tête en les laissant pendre jusqu'à la moitié du dos. La chevelure est soigneusement lissée sur les tempes et séparée sur le front. De très-jeunes filles laissent tomber naturellement leur chevelure sur les épaules. Les pieds sont chaussés de bas de laine blanche et de souliers difformes arrondis par devant. En hiver, les femmes portent de courtes pelisses de mouton qui descendent jusqu'au-dessous des hanches.

SAVAKOTES.

Les Savakotes, au nombre de 45,000, sont également tous luthériens et habitent la partie septentrionale du gouvernement de Pétersbourg; ils y sont mêlés aussi à quelques Aeyraemœisets, avec lesquels cependant ils contractent rarement des unions. Par leur taille, leurs vêtements, leur développement intellectuel, leurs mœurs et leurs coutumes, ils se rapprochent davantage des Savakotes et des Karéjs; le nom de Savakotes démontrant déjà leur analogie avec ces tribus. En finnois Savako désigne le singulier, de même que Savakot le pluriel, et provient, comme Savolax, de Savo, nom primitif de cette province de la Finlande. Ils se nomment eux-mêmes, comme les Aeyraemœisets, Sonomalaisets. Leur immigration dans le gouvernement de Pétersbourg date de préférence du commencement du dix-septième siècle.

Leur costume consiste en un long vêtement de couleur uniforme, fait d'une étoffe à petites raies, et en un corsage aussi d'une seule couleur,

qui, dans quelques contrées, est garni d'une frise entourant les hanches, et dans d'autres endroits ne va que jusqu'à la moitié de la poitrine, où il se trouve attaché à la robe montante; par-dessus ce vêtement on met un spencer en étoffe de perse ou en drap. Lorsque la température est froide, les femmes portent un long pardessus de drap bleu ayant un grand nombre de plis autour des hanches et un collet rond et plat. Elles se couvrent la tête d'une cape confectionnée avec du carton et recouverte d'un mouchoir de couleur. Des bas et des souliers ordinaires composent la chaussure.

Tous les Finnois de l'Ingrie croient plus ou moins aux apparitions et aux revenants, aux génies tutélaires des maisons et à l'esprit des eaux; cependant, comparativement à ce qu'elle était autrefois, cette superstition diminue beaucoup, quoique de temps à autre il y ait encore des magiciens et des exorcistes qui se livrent secrètement à leurs pratiques cabalistiques.

FINNOIS DE LA FINLANDE, ET KARÉLS RUSSES.

Les Finnois proprement dits habitent principalement le grand-duché de Finlande, plateau rocaillieux recouvert de forêts, de lacs et de vastes champs de blé. Sur un nombre de 1,637,000 habitants, 1,430,000, c'est-à-dire les sept huitièmes, sont d'origine finnoise. Nés de la fusion de diverses tribus dont les Lapons ont disparu pour la plupart, les Finnois se distinguent essentiellement par la diversité de leurs dialectes, malgré la conformité qui règne entre eux à d'autres égards. Tandis que

sur la côte occidentale, habitée par des Suédois, l'élément suédois est resté prédominant, les véritables Karéls des districts orientaux, ceux surtout qui ne font plus partie de la Finlande, prouvent qu'ils ont subi plus que leurs voisins l'influence russe, qui se manifeste par un plus fort mélange de mots russes et même en partie par l'adoption de consonnes sifflantes étrangères au reste des Finnois du groupe occidental.

Leurs tribus, y compris celles qui sont fixées au sud du golfe de



Dessein d'après nature par Ch. Bata

Lith. par Wincelmann et fils à Berlin

FINNOIS DU GOUVERNEMENT DE ST. PÉTERSBOURG.

(Jugrikote.)

ФИННЫ С: ПЕТЕРБУРГСКОЙ ГУБЕРНІИ.

(ИЖОРЫ.)



Dessiné d'après nature par Ch. Buda.

Del. par Wundtman et fils à Berlin.

FINNOIS DU GOUVERNEMENT DE ST. PÉTERSBOURG.

(Aouramoïset et Savakote .)

ФИННЫ С ПЕТЕРБУРГСКОЙ ГУБЕРНІИ.

(АУРАМОЙЗЕТЪ И САВАКОТЬ.)

Finlande, sont depuis longtemps adonnées à l'agriculture; cependant les habitants des côtes font un commerce actif et sont excellents navigateurs.

Les tribus qui, depuis des siècles, habitent la Finlande, Finnois proprement dits (Péri-Soumalaisets, Soums), Tavastes (Hémélaisets, Yem), Quenes (Kainous, Kainoulaisets), Savolaks (Savolaisets) et Karëls (Karia-laisets), différaient jadis entre elles beaucoup plus qu'aujourd'hui, et ont eu souvent des rencontres hostiles. Mais depuis qu'elles sont venues s'établir plus près les unes des autres, il n'existe plus entre elles de ligne de démarcation bien distincte, quoique leurs costumes et leurs dialectes continuent à offrir une grande variété. Le même phénomène, surtout en ce qui concerne le langage, se reproduit dans la plupart des contrées de notre globe, car dans beaucoup d'Etats les dialectes sont encore plus nettement tranchés qu'en Finlande: tel est, par exemple, le cas en Allemagne, en Italie, en Espagne, et particulièrement en France, où, malgré l'universalité de la langue nationale, chaque province conserve un patois qui n'est autre que l'ancien dialecte du pays primitif.

Les dialectes de la Finlande proprement dite (sud-ouest) et du pays des Tavastes ayant entre eux une liaison intime, ainsi que cela se rencontre aussi entre ceux de Savo et de Kariala, la langue peut être répartie en deux idiomes principaux: le finnois occidental et le finnois oriental. Comme intermédiaire se trouve le dialecte de Kathon, dans le milieu de la Bothnie orientale. Ce dialecte, dont il ne reste presque plus de traces, avait beaucoup de rapports avec le finnois de l'est, et à d'autres égards avec celui de l'ouest.

Le finnois oriental (kareléen) se décompose, dans la Finlande et la Karelhie russe, en quatre dialectes: celui de Savolaks, ceux de Katan, de Karelhie et de Vibourg, dont le premier est le plus répandu. Le dialecte de Katan se rapproche davantage de celui de Karelhie, qu'on ne parle que dans les contrées de l'est et dans lequel il tend à se fondre de plus en plus. Le dialecte de Vibourg est né du mélange de celui de Savolaks avec celui de la Finlande du sud-ouest.

On distingue encore dans quelques cantons méridionaux du gouvernement de Vibourg, mais surtout dans celui de Pétersbourg, deux catégories de population, dont l'une est nommée Savakotes et l'autre Aeyramoisets. Chez les derniers, le mélange avec l'élément finnois occidental se fait clairement apercevoir dans la langue, les usages et les mœurs; tandis que chez les Savakotes on retrouve beaucoup plus prononcé l'élément de Savo. Les Aeyramoisets ont conservé leur ancien costume national. Les vêtements des Savakotes sont plus simples et communément foncez; ils habitent de préférence les côtes, tandis que les Aeyramoisets résident dans les villages de l'intérieur.

C'est à juste titre que l'on a cité l'énergie, la ténacité et la patience comme les traits les plus saillants du caractère national des Finnois; cependant ces signes ne se retrouvent pas partout au même degré. Outre ce qu'ont pu faire pour l'assimilation de ces peuples le voisinage des Suédois dans les gouvernements d'Albo et de Nyland, et celui des Russes dans la Finlande orientale, un remarque encore, selon les diverses provinces, des différences et des modifications dans le caractère, le tempérament et les mœurs, qui dépendent en quelque sorte du plus ou moins de bien-être matériel et de la civilisation qui en ressort. Le paysan du gouvernement de Vibourg montre, dans sa pauvreté et sa situation précaire, moins de force de caractère que le riche et indépendant habitant de la Bothnie orientale: on peut remarquer que le premier est humble et suppliant en comparaison du dernier. L'habitant de la Bothnie orientale montre une franchise que l'on ne rencontre pas chez le paysan des autres provinces de la Finlande; la probité est véritablement aussi une vertu indigène dans le nord-est de la Bothnie. Les habitants du nord et du sud de cette province se distinguent entre eux sous ce rapport que les premiers, quoique vifs et intrépides, sont amis du repos et de la paix, tandis que les derniers ont un penchant irrésistible pour les querelles et les batailles, et sont toujours disposés à manifester dans ces occasions des idées chevaleresques. L'affabilité et l'hospitalité dominent dans l'intérieur de la Finlande. A côté du tempérament méridional, l'humeur finnoise peut paraître taciturne et mélancolique; toutefois la gaieté est toujours unie au sérieux, excepté dans les parties du pays où une oppression trop prolongée a produit un abatement difficile à déraciner. Le tempérament des Tavastes est comparativement flegmatique;

celui des Vibourgeois, mélancolique; celui des Karëls, sanguin; et celui des Bothniens de l'est, colérique.

Conjointement au grand progrès matériel produit par la construction des canaux — et bientôt par celle des chemins de fer, etc., — on remarque de nos jours une prodigieuse rapidité dans l'essor intellectuel et moral de ce peuple. La littérature finnoise gagne visiblement en influence et en vitalité; elle se fait jour dans des chants exprimant une grande chaleur de sentiments; et surtout dans beaucoup d'écrits véritablement populaires, répandus en grand nombre, et dont le contenu est consacré à la morale ou à l'agronomie; écrits et journaux qui sont non-seulement publiés pour le peuple, mais par le peuple même. Ce noble essor national est généralement considéré comme le véritable commencement de la vie intellectuelle des Finnois de la Finlande; et s'il est soutenu principalement par des Finlandais instruits, qui, par le fait, sont souvent d'origine suédoise et même allemande, et qui sont relevables aux Suédois de toute leur civilisation, il ne pénètre pas moins chez les paysans eux-mêmes, qui y ont été de tout temps plus ou moins libres. La formation de bataillons de carabiniers indigènes colonisés, ordonnée par le gouvernement russe, a singulièrement flûté le sentiment national des Finnois: aussi ont-ils cherché par tous les moyens à témoigner à l'empereur de Russie leur gratitude et leur attachement par une fidélité à toute épreuve, en se prêtant avec un louable empressement à tous les sacrifices et en repoussant avec indignation, dans la dernière guerre, toutes les propositions que les Anglais ont pu leur faire pour les décider à prendre du service dans les flottes ennemies de la Russie.

La mode n, en grande partie, fait rejeter l'ancien costume national des Finnois; on ne le retrouve plus que dans quelque paroisses. Dans toute la Bothnie orientale, les vêtements des hommes sont de la plus grande simplicité; mais ceux des femmes, surtout sur les rivages, sont plus somptueux que dans les autres provinces. Une description minutieuse nous mènerait trop loin; les habillements de femmes n'étant chez aucune nation aussi variés que chez les Finnois, et presque chacune des pièces dont se compose ce costume étant sujette à des modifications quasi annuelles.

Les Finnois sont en général de taille moyenne; ils ont le front bas, le nez droit, les yeux bleus ou gris et les pommettes des joues souvent très-prononcées. La chevelure est généralement très-blonde; dans les chants populaires des Finnois, le héros cependant, est presque toujours représenté avec des cheveux noirs. Les Finnois se rasent la barbe et les moustaches, partagent leurs cheveux sur le front et les laissent descendre assez bas pour recouvrir les oreilles.

Quant à leur architecture, il est à remarquer que, dans la Finlande occidentale, les fermes de chaque village se touchent, tandis que, à l'est, elles sont séparées et écartées les unes des autres. Dans l'est, chaque ferme, dont une moitié sert d'habitation et l'autre d'étable, est entourée de tous côtés de bâtiments, en sorte qu'on ne peut y avoir accès que par la porte principale; aujourd'hui, on donne de plus en plus les fermes les unes des autres, et on construit, autant que possible, les habitations séparément des étables, pour plus de commodité et pour prévenir les incendies. Les bâtiments sont disposés en zigzags, rarement en ligne droite; ils sont entourés généralement d'une quantité de greniers superposés sous des toits séparés. Ce genre de construction date des temps reculés et résulte de ce que le campagnard des contrées de l'ouest était obligé de se garantir des attaques ennemies, plutôt que celui de l'est, qui est moins séculaire.

Bien que les mœurs et les coutumes des paysans finnois diffèrent selon les diverses contrées qu'ils habitent, on trouve cependant partout chez eux la preuve d'une simplicité primitive unie à même de vivacité qu'on n'en remarque communément parmi les peuples indo-européens. Ceux qui habitent les côtes et surtout le voisinage des villes sont plus civilisés ou, pour mieux dire, plus pervers. En sautant, il ne s'agit pas de devant les personnes de qualité; les paysans entre eux se saluent par une poignée de main ou par une étreinte cordiale; l'embarquement, en usage chez les Slaves, est contraire à la nature du Finnois.

Les cérémonies des mariages sont différentes selon les diverses provinces: une description trop détaillée serait fastidieuse, bornons-nous à quelques observations sommaires. Dans quelques contrées, il est d'usage de poser sur la tête de la mariée une couronne en paillettes d'or; dans d'autres, elle est remplacée par une couronne verte et même par un

mouchoir. La noce dure parfois cinq à six jours sans interruption. La profonde sensibilité des Finnois et l'intimité de la vie de famille se manifestent essentiellement dans leurs chants de noce et dans les touchants adieux de la fiancée au moment où elle quitte la maison paternelle.

Les cérémonies des funérailles sont beaucoup plus simples: les cadavres sont ordinairement revêtus d'habits blancs en toile de lin, et transportés à l'église au chant des cantiques. Le cercueil est presque toujours noir, parfois blanc, rarement bleu, jaune ou vert, et jamais rouge. On ne trouve de monuments funéraires que dans d'anciennes églises.

Les Finnois luthériens, c'est-à-dire presque toute la population, sauf une petite partie au sud-est, célèbrent la fête de Noël avec une grande solennité. Il est d'usage ce jour-là, chez les Finnois et les Suédois, de couvrir le plancher de paille et de laisser des flambeaux allumés pendant toute la nuit. A la Pentecôte, les cours sont ornées de rameaux de bouleau et d'autres feuillages, et à la Saint-Jean on allume sur les hautes lieux de grands feux de joie.

Dans la Bothnie de l'est, comme dans tout l'est de la Finlande, on danse au son du violon; mais dans le gouvernement de Viborg et dans quelques autres contrées de l'est, on se contente souvent du chant pour accompagner la danse.

La poésie épique (poésie romane) est encore vivace parmi les Karéliens, mais moins chez les Bothniens de l'est; elle est presque complètement éteinte chez les Finnois de l'ouest, et il reste à peine des traces de la harpe nationale (*kantelet* ou *kantelo*), que l'on se voit plus d'ailleurs que rarement, même dans la Bothnie orientale.

La superstition et les préjugés sont encore fréquents parmi les Finnois; les magiciens et clairvoyants sont chez eux en grande considération, mais cette crédulité n'est pas universellement dominante.

L'agriculture est le principal moyen de subsistance en honneur chez les Finnois; le paysan a même commencé de nos jours à se livrer avec fruit au défrichement des marais; par contre, la culture des prairies est fort médiocre. Ce qui domine actuellement à la Finlande un essor prodigieux, ce sont les vastes travaux de canalisation et l'établissement des grandes voies de communication qui s'y pratiquent tant à l'intérieur que le long des côtes.

Les bœufs, moutons et chevaux sont nourris dans les habitations mêmes, en nombre plus ou moins grand et en proportion de la récolte du foin. Dans les villages situés au milieu des forêts ou sur des domaines seigneuriaux, où le peuple peut confectionner le fromage, on entretient aussi une grande quantité de chèvres. Ce n'est que dans la Bothnie orientale et en Laponie que les Finnois possèdent des reuses; l'entretien du bétail n'est pas assez considérable pour que l'engrais suiffe à tous les champs; pour suppléer à ce qui manque, on ajoute des branches de sapin, des rameaux de bouleau et d'autres, de la boue, etc.

La pêche a lieu non-seulement sur les côtes et autour des îles, d'où une grande quantité de poissons est expédiée dans l'intérieur du pays et à l'étranger; mais les Finnois pêchent aussi dans les nombreux lacs et dans les fleuves, pour leur propre usage et parfois aussi par amour du gain.

Ils se livrent à la chasse, soit pour la destruction du renne, soit comme simple passe-temps. Ils se servent principalement de la carabine; les

arcs, naguère en usage, ne sont plus employés aujourd'hui; mais on retrouve encore dans quelques contrées la lance, qui sert à tuer l'ours. L'emploi des trapes aux loups diminue de plus en plus. Les renards sont presque toujours pris au moyen de chausse-trapes; les oiseaux et les lièvres, dans des filets et des lacets.

La préparation du goudron est connue et répandue dans toute la Finlande. Dans plusieurs professions, telles que celle du forgeron, du constructeur de navires, etc., les Bothniens de l'est sont les plus habiles parmi les Finnois. Plusieurs même ont poussé, sans direction aucune, l'horlogerie, la confection des machines compliquées, la fonderie et le tissage, plus loin que ne l'avaient pu faire les meilleurs mécaniciens et maîtres ouvriers des villes.

Les habitants des contrées de Kémi et de Tornéo montrent plus de goût pour le commerce que les autres Finnois des campagnes. Ils transportent sur leurs propres embarcations, jusqu'à St-Petersbourg, des poissons et du bétail, qui sont les principaux objets de leur industrie. L'antique commerce d'échange continue encore dans les contrées plus éloignées des villes, non-seulement entre les gens de la terre ferme et les habitants des petites îles qui avoisinent les côtes de la Bothnie orientale, mais aussi parmi les habitants des côtes du gouvernement de Viborg. Ceux-ci transportent leurs poissons en Éthiopie, où ils reçoivent du blé en échange, sans évaluation monétaire de la marchandise.

En quittant la Finlande proprement dite, pour se diriger vers le nord-est en Karélie, on voit, dit Castrén, se développer en quelque sorte un nouveau monde. La vie extérieure du Karélien (Karélien) suffit déjà seule pour rappeler le passé à l'esprit de l'observateur; mais ce passé se retrouve surtout dans l'existence intime de ce peuple, dans sa manière de voir, dans sa fidélité au souvenir des anciennes traditions, et enfin dans les poésies nationales. Des hommes tels que Loennrot, Castrén, Ahlyvist, Cygroux et autres, tous Finnois, se sont acquis une grande renommée par la propagation, la publication et l'explication de ces vénérables traditions.

Les habitants de la Karélie russe (60,000 âmes) descendent pour la plupart moins des Lapons et des Finnois que des débris des anciens Biamiens, désignés dans la chronique russe sous le nom de Tchoudes au delà du Volga.

Près de 90,000 Karéliens vivent en groupes épars dans le gouvernement de Tver: — près de 30,000 dans celui de Novgorod: — 5000 dans celui de Péttersbourg, et 1,000 dans celui de Yaroslav. Mais ils sont tous à tel point russifiés que leur extérieur seul peut les faire reconnaître comme Finnois.

Des Finnois fortement modifiés par l'élément suédois habitent le voisinage de la côte méridionale de la Finlande occupée par de purs Suédois, et tiennent à peu près autant des uns que des autres.

Des Finnois primitifs (Tchoudes), presque aussi russifiés que les Karéliens habitent, au nombre de 48,000, avec une partie de ceux-ci, l'est et le midi du lac Oméga, et au nombre de 1,000 le gouvernement de Novgorod.

LAPONS.

Les Lapons, habitants primitifs de la Finlande, ont été repoussés par les Finnois, avançant de plus en plus vers l'est et le nord, jusqu'aux extrémités septentrionales, où, à peine un nombre de quelques milliers d'individus, ils se confondent dans l'élément finnois, en proportion des progrès que font dans ces régions glaciares l'agriculture et la civilisation.

Les Lapons paraissent appartenir aux habitants primitifs de l'Europe. À une race inconnue qui doit y avoir été établie avant l'immigration des Celtes, et dont on trouve encore des restes dans les provinces basses, en Écosse, etc.

Les Lapons actuels, apparentés aux Finnois pour leur caractère, leurs traditions et leurs superstitions religieuses, sont de petite taille et portent

sur leur figure l'empreinte du type mongol: ils ont le front déprimé, les pommettes saillantes, les cheveux de couleur foncée et des yeux à peine fendus. Ils se font remarquer en général par leur paresse et leur humeur morose; ils sont envieux et vindicatifs, mais en même temps pieux, complaisants, probes et hospitaliers. Tous les Lapons se ressemblent par une disposition de caractère qui retracerait l'image d'un ruisseau dont les eaux calmes et limpides n'ont qu'un courant presque imperceptible, et qui, s'il rencontre des obstacles, les tourne et n'en arrive pas moins au terme de sa course. Le type finnois se reproduit dans le caractère du Lapon; mais celui-ci perd sa qualité plus facilement que le Finnois, et peut, en général, ainsi que le dit Castrén, être regardé comme son frère de plus faible complexion.



Designé d'après nature par Eschschmück

Idem par Wandermann et fils à Berlin

FINNOIS.

(Souma-Läiset)

ФИННЫ.

(СУМА-ЛÄЙСЕТ)



Dessiné d'après nature par Voile

Lith. par Winkelman et fils à Berlin.

ЛАПОНС Д'ЕНАРÉ.

ЭЙНАРСКІЕ ЛОМАРИ.

Les occupations auxquelles se livrent les Lapons, et leur genre de vie nomade, qui disparaît de plus en plus devant des habitudes de domicile fixe, nous fournissent, pour leur classement, des bases moins exactes que

la différence de leur religion et les contrées qu'ils habitent. Nous les divisons donc en habitants de la Laponie finnoise et en habitants de la Laponie russe.

LAPONS DE LA LAPONIE FINNOISE.

D'après la localité principale de la Laponie finnoise, Enaré, et le lac si poissonneux du même nom, ils sont désignés sous le nom de Lapons d'Enaré; ils habitent le territoire le plus rapproché de la frontière norvégienne, et furent convertis au christianisme durant l'ère catholique de l'histoire de Finlande; mais ils professent le protestantisme depuis trois cents ans environ, et la construction de leur premier temple date du règne de Charles IX, roi de Suède (en 1600). Naguère encore ils étaient nomades; mais leurs pêcheries productives ayant amélioré leur sort, aujourd'hui on ne trouve presque plus, dans toute la Laponie d'Enaré, de Lapons montagnards ou nomades, livrés exclusivement à l'élevé et à l'exploitation du renne. Ils sont pêcheurs, c'est-à-dire occupés de la pêche pendant l'été, et pasteurs de rennes en hiver. Mais les Lapons des bois commencent aussi à donner plus de soins à la pêche et moins un renne, qui leur offre un moult bénéfice; car chez eux les rennes ne se dirigent pas, au retour du printemps, vers les bords de la mer Glaciale, ainsi que cela se voit chez les Lapons des montagnes; mais, hiver comme été, ils paissent dans les forêts et exigent par conséquent une surveillance très-exacte. Dans toute la Laponie finnoise, les Lapons sont sortis de leur ancien abrutissement: ils ont abandonné les monts et les forêts, ou, en d'autres termes, ils ont cessé d'être Lapons des bois et des montagnes. Ils se livrent maintenant, avec une certaine intelligence, à la pêche, et l'on peut s'attendre à voir bientôt chez eux un établissement de colons.

Les habitations des Lapons d'Enaré consistent en yourtes (mot qui n'est pas d'origine laponne, mais tatar; — en lapon, le mot habitation se traduit par *koté*) qui se composent d'un sombassement de poutres sur lesquelles la construction supérieure s'éleve en pyramide. Si le bois leur manque, cette yourte ou tente est recouverte de tourle sous laquelle les pierres sont entassées en forme sphérique. La tente se compose de plusieurs compartiments dont les trois plus rapprochés de la porte contiennent la provision de bois, les chausures et les ustensiles de ménage, tandis que les trois compartiments à l'arrière de l'habitation sont réservés aux comestibles et aux travaux qui exigent une certaine propreté. Le compartiment central se trouve sous le conduit de la cheminée et forme le foyer; à droite se trouve l'emplacement destiné au maître et à la maîtresse du logis; à gauche, celui des autres habitants. Il y a en outre des magasins de réserve arrangés au moyen de longues perches et destinés à la conservation du poisson. Les gens aisés possèdent une maison de bois qu'ils n'habitent pas dans la belle saison. L'aspect d'un village lapon produit en été une impression excessivement désagréable: des boyaux et des vessies de poissons, des poissons en putréfaction et toutes sortes de débris informes se trouvent partout épars et présentent l'aspect le plus repoussant, et l'on ne peut véritablement éprouver que du dégoût à la vue des Lapons. Quant à eux, ils professent à cet égard une complète indifférence, soutenant que l'Européen qui les visite dans leurs yourtes est d'autant moins disposé à partager que la politesse exige, selon les récits de Castrén, que chaque habitant de Yourte presse silencieusement la main du visiteur, auquel on adresse ensuite les questions d'usage: «La paix règne-t-elle sur terre? La santé du tsar est-elle bonne? celle de l'évêque et celle du gouvernement sont-elles satisfaisantes?»

La curiosité des femmes est incroyable et elles sont d'une excessive mobilité.

Le costume est le même chez presque tous les Lapons. La fourrure, les bottes et les pantalons sont faits en peau de renne. Chez les Lapons russes, ces deux derniers vêtements sont cousus. Lorsque le froid est rigoureux, les Lapons norvégiens et finnois portent un collet d'ours qui recouvre le visage, les oreilles, la poitrine et les épaules; quant aux Lapons russes, ils se contentent d'une cape à longues oreillettes. Les vêtements sont les mêmes pour les hommes et pour les femmes, sauf la

cape, qui, chez les femmes de la Laponie russe, est plus élevée et plus ample que pour les hommes. Le vêtement d'été habituel des Lapons finnois consiste en grosse toile et ressemble à une chemise ordinaire. Chez les Lapons russes, les vêtements sont le plus souvent semblables au costume russe. Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'ornementation des habits de fête et celle de la coiffure des femmes, qui se distingue par une gariture de deux verchoks de hauteur sur le sommet de la tête.

Pour les Lapons finnois, le printemps est la saison la plus importante. Fidèles à leurs anciennes coutumes, ils se rendent alors à la pêche sur la côte norvégienne, et pour cette industrie, deux ou trois d'entre eux s'associent un Norvégien qui fournit les instruments nécessaires. Le produit de la pêche est immédiatement et sur place échangé contre de la farine apportée par des marchands. A la fête de la Saint-Jean, les Lapons pêchent dans leurs propres lacs, alors dégelés, et c'est là que recommence pour eux un temps de prédilection où, bien reçus et entourés d'un essaim de moucheurs, ils dorment paisiblement dans leurs tentes et s'échangent leur sort contre celui d'aném mortel. Puis, dans l'intérêt de leur pêche, ils sont obligés de transporter leur tente d'un lac à un autre. A la fin de la saison, le Lapon rentre dans ses quartiers d'hiver et chasse le renne sauvage.

Outre une foi aveugle au pouvoir miraculeux de leurs chamanes (prêtres idolâtres et magiciens), il règne encore parmi les Lapons, de même que chez la plupart des peuples voisins de la Sibérie, une espèce de culte rendu au serpent, auquel ils attribuent des institutions sociales semblables à celles des hommes. Cette superstition originale, qui se perpétue opiniâtrement, fait un contraste choquant avec leur piété habituelle; car ils savent par cœur la plupart des cantiques, des psaumes, etc., et conservent même dans leur mémoire le Nouveau Testament tout entier.

Insciemment absorbés par les Finnois dont ils adoptent le langage, les Lapons d'Enaré se distinguent des autres par une grande modération qui n'exclut pas cependant toute cupidité et une certaine inséparabilité de caractère.

Sous le rapport religieux et moral, les Lapons montagnards sont de beaucoup inférieurs aux Lapons pêcheurs, ce qui provient non-seulement de leur vie nomade, mais aussi de l'ignorance de la langue dont on est obligé de se servir pour leur éducation religieuse. Néanmoins, le Lapon des montagnes est très-pieux, il récite chaque jour les prières en usage pour le matin, le soir et les repas, et oblige ses enfants à suivre son exemple. Comme le Lapon pêcheur, il est très-superstitieux et ignore absolument le passé; à cela il joint un profond attachement pour sa femme, ses enfants et même ses domestiques. Malgré cette douceur de caractère, il est fort intrévide. Il est rare qu'il commette de grands crimes; mais il n'a pas l'idée de ce qui, chez nous, constitue les bonnes mœurs. Semblable aux anciens Germains, il aime à se servir du poing pour faire prévaloir sa volonté. Malgré leur foi chrétienne, les Lapons montagnards sont un peuple encore sauvage; ils vivent sous la tente et changent parfois de domicile deux fois par mois, à cause des pâturages. Ils se nourrissent principalement de la chair des rennes que leur laissent les loms, et en font un bouillon sans sel; ils mangent aussi du pain, du beurre et du poisson salé, et vivent en général mieux que les Lapons pêcheurs.

Le Lapon pêcheur est par son genre d'existence bien supérieur au Lapon des montagnes; il passe la plus grande partie de l'hiver dans sa maison de bois, tandis que le Lapon montagnard se trouve engagé dans une lutte permanente contre le froid, la tempête et toutes les intempéries des saisons. Si le Lapon pêcheur possède une maison et des établis pour le bétail, il a déjà fait un grand pas vers la vie sédentaire. Il lui arrive pourtant encore d'être nomade en été; en hiver, il change aussi de résidence de temps en temps, et fonce ainsi un être intermédiaire entre le Lapon montagnard et celui qui est établi d'une manière fixe.

LAPONS DE LA LAPONIE RUSSE.

Ils sont nommés ordinairement Lapons russes et professent la religion grecque; mais ils croient néanmoins aussi à la magie et à la sorcellerie. Et en général ils ne diffèrent pas essentiellement des Lapons d'Énaré. En automne, ils reviennent de la pêche dans leurs villages très-rap prochés les uns des autres et dont la construction, empruntée aux Russes, leur interdit la possession de grands troupeaux de rennes comme en ont les Lapons d'Énaré. Mais d'autres rasses encore ont déshabitué le Lapon russe de l'élevé du renne, pour l'engager à se livrer presque exclusivement à l'industrie de la pêche: d'abord la nature elle-même, qui a placé dans leur voisinage la mer Blanche et la mer Glaciale, ainsi que deux grands lacs poissonneux, l'Imandra et le Nonotozero; et d'un autre côté, les jeûnes nombreux et prolongés que prescrit la religion russe. Ils sont très-pauvres et ignorent complètement les soins qu'exige l'élevé du bétail.

Il y a peu de variété dans l'existence du Lapon russe: il passe la plus grande partie de l'hiver dans sa maison basse et sombre, recouverte d'un toit plat; à l'intérieur, un banc régnant le long du mur tient lieu

de lit. Sur les bords de la mer et dans les contrées montagneuses, les Lapons russes passent même l'hiver sous des tentes faites de peaux et de planches, dont le toit plat est recouvert de terre.

Sous le rapport religieux, ils sont placés à un degré fort inférieur. Quoique observant rigoureusement toutes les prescriptions de l'Église, ils sont cependant adonnés à la superstition et à la magie. Les Lapons russes qui habitent près des grandes routes, bien qu'assez semblables aux autres tribus, se sont pourtant modifiés à leur avantage, par suite de leur commerce avec les Russes et les Karvik. Discrets et taciturnes avec les Russes, ils jouent le rôle de ceux-ci parmi les leurs et parlent russe; car ils ont aussi adopté les mœurs et les usages des Russes, aussi bien que leur costume. La langue qu'ils parlent n'ayant point de caractères fixes par l'écriture, il n'est pas douteux qu'après un laps de temps qui n'est peut-être pas très-loigné, les Lapons deviennent tout à fait Russes. Leur nombre s'élève en totalité à 3,000 âmes environ.

GROUPE ORIENTAL.

Chez les peuples finnois du groupe oriental, séparés du groupe occidental par la marche progressive des Russes vers le nord, les nationalités s'isolent d'une manière encore plus distincte, vu que, pendant des siècles, ces peuples furent tous éloignés les uns des autres par les Tatars et les Russes.

La subdivision de ces Finnois de l'est en trois groupes principaux — Finnois permians, Finnois du Volga et Finnois ougriens — a une origine historique et déterminée par l'idiotisme: ainsi les Finnois permians sont les restes des Biarmiens établis dans l'Oural central et la plaine qui avoisine cette chaîne de montagnes; les Finnois du Volga sont les débris du centre de la puissance finnoise dispersés par les Tatars et les Russes, c'est-à-dire des Bulgars du Volga; quant aux Finnois ougriens, ils descendent de l'ancien pays d'Yougra, dont le centre national s'était probablement trouvé toujours établi sur le versant oriental des monts Ourals.

Aussi les langues est-finnoises durent-elles plus que celles de l'ouest subir les influences étrangères, notamment celle des Tatars et des Russes; c'est par cette raison qu'on y remarque un résultat analogue à celui qui a été signalé à propos de la langue vote. L'influence russe était plus frappante sur les langues est-finnoises, car les Russes s'impatronisaient chez les Finnois de l'est par une double voie: par la religion d'abord, et par le contact de la vie journalière; tandis que chez les Votes, le premier mode agissait de préférence. Il faut convenir cependant que cette infiltration de la langue russe aussi bien que de la langue tatare consistait seulement en quelques expressions parasites, mais que la grammaire n'a jamais subi aucune transformation. Une langue, en effet, abandonne plutôt complètement ses formes grammaticales qu'elle n'adopte celles d'une autre langue.

FINNOIS PERMIENS.

PERMIANS.

Les Permians, restes des anciens Biarmiens, dont la puissance s'étendait jadis bien loin, sont réduits maintenant au nombre de 60,000 individus, et habitent principalement les parties occidentales du gouvernement de Perm (55,000), dont 35,000 âmes dans la campagne d'Ivén (propriété immense de la famille Stroganov) et une partie (5,000) dans le gouvernement de Viatka. Dans cette totalité de 55,000 âmes ne sont cependant pas compris les Permians complètement russifiés des districts de Solikamsk, d'Okhansk et de Perm, dans le gouvernement de ce nom, de même que beaucoup de colons qui habitent d'autres gouvernements. Vivant en groupes isolés les uns des autres et formant des communes séparées, ce petit peuple fournit la preuve la plus palpable du progrès toujours croissant de l'élément russe, qui depuis longtemps a moralement subjugué les Permians.

Mais la nature physique de cette tribu demeure elle-même sa fin prochaine. Jadis de stature robuste et souvent colossale, les Permians s'élevaient à peine aujourd'hui à la taille moyenne et sont presque dépourvus de force. Une seule famille se distingue encore par une force physique qui ne se rencontre plus dans cette race, mais il est notoire que cette famille est composée de Permians complètement purs de tout mélange. Un homme qui en faisait partie, et qui est mort récemment, soulevait un

chariot avec une charge de 25 poids de farine et le posait sur un autre: il a atteint l'âge de cent quinze ans; son père était mort à cent douze ans. De larges épaules, un cou mince et court, la poitrine aplatie, de petites jambes, de grosses mains et de larges pieds, donnent aux hommes un aspect difforme. La tête est en général petite et anguleuse, le front roide et déprimé. On remarque que, par une sorte de contraste avec les hommes, les femmes ont la main bien faite et les doigts effilés. En général on distingue deux types différents de physionomies. Le type principal offre des cheveux blond clair ou rougâtres, une figure large, un teint rouge ou jaunâtre, des yeux gris, un nez large et retroussé, de grosses lèvres et le menton arrondi. Le second type se distingue par des cheveux châtainés presque noirs, un visage allongé, un teint basané, des yeux bruns ou brun foncé, un nez droit et mince, des lèvres minces et le menton pointu. Hommes et femmes ne sont généralement pas beaux; leurs yeux à demi clos et sans expression, auxquels la passion ou une émotion passagère peuvent seules donner quelque éclat, joints à l'ensemble des autres traits, impriment au visage un caractère particulier de stupidité, de sornioiserie, de maliceux entêtement et, chez les gens mariés, de sensualité éteinte.

Les Permiennes encore jeunes ont les yeux plus vifs et plus expressifs,

mais les femmes en général manquent presque de sourcils et ont la poitrine peu développée. Les hommes sont rarement chauves, mais souvent imberbes; ils portent les cheveux coupés en rond et tombant sur le front jusqu'aux sourcils. Les femmes portent la coiffure russe habituelle: les femmes mariées, deux tresses; les jeunes filles, une seule. La démarche des hommes est gauche, lourde, vacillante, et ce qui la rend encore plus disgracieuse, c'est le balancement continu des bras.

La chemise de fête des hommes est en toile et a le col brodé de coton ou de laine rouge; le pardessus de fête est de même étoffe, à plis sur les hanches, et le plus souvent de couleur bleue. Le pardessus ordinaire à manches est en toile blanche. Les chapeaux ont des bords étroits et la forme élevée. En hiver on porte peu de fourrures, probablement à cause des rudes travaux auxquels les hommes se livrent pour la plupart, et qui consistent principalement à alattre et à fendre du bois pour les raffineries. Pendant la saison rigoureuse ils portent une redingote en drap blanc grossier, et par-dessus un autre vêtement avec des manches en toile blanche. Ils ne quittent jamais leur village pour longtemps, et ceux qui se livrent à la chasse sont en bien petit nombre. Les femmes ont des chemises de lin, à col plissé et à manches longues et amples; en été, et pour des occasions solennelles, on endosse par-dessus la chemise le sarafan russe, dont les bretelles sont brodées; la tête est recouverte d'un kokochnik ou pounik brodé de perles sur le devant. Tout cela marque de propreté et est fort mal entretenu, surtout les habits destinés aux jours ordinaires. En général, les Permiaks vivent très-misérablement.

En résumé, ils jouissent d'une bonne santé et supportent aisément les fatigues et la rudesse du climat. Les maladies habituelles dans le reste de l'Europe sont rares parmi eux; mais celle qui fait le plus des excès amoureux y est plus répandue, ainsi que le scorbut, suite d'une mauvaise alimentation. Nés paresseux plutôt que fainéants, ils accomplissent dans leur intérieur comme un dehors moins de travail que les Russes. Les mauvais chemins pendant l'été font que le Permiak, au lieu de chariots, emploie de préférence des chevaux pour le transport de ses denrées; souvent il monte lui-même sur le cheval déjà trop chargé. Les femmes, dont la paresse égale celle des hommes, doivent, outre leur ménage, s'occuper de la culture de leurs potagers, ce qu'elles font du reste avec une grande négligence.

ZYRIANES.

Les Zyrianes, véritable peuple chasseur, habitent, au nombre de 90,000, les contrées orientales et inhospitalières des gouvernements de Vologda et d'Arkhangel, et sont les voisins méridionaux des Samoïdes, qu'ils refoulent de plus en plus vers le nord ou parmi lesquels ils s'étendent chaque jour d'avantage.

Nous trouvons chez les Zyrianes une paisible indolence, une grande quiétude et une simplicité calme, résultant d'une existence uniforme et exempte de soucis. Le Zyriane est l'homme de la nature, ce que toutefois on ne remarque pas immédiatement. Au premier aspect, il produit un effet désagréable; l'expression terne de l'œil, le regard qu'il semble jeter soumissionnement de côté, une grossière maladresse, un opiniâtre silence lorsque les demandes qu'on lui adresse ne lui sont pas faites dans sa propre langue, son embarras et son flétri habituel, tout cela fait qu'on se sent repoussé au premier abord. Mais lorsqu'on sait s'y prendre, avec simplicité et douceur, on ne tarde pas à se convaincre que, malgré sa rude écorce, le Zyriane possède beaucoup de bonnes qualités de cœur.

Il est de structure régulière, de taille moyenne et pâle de visage; son parler est sacradé, aigu et accentué comme une sorte de chant. Un climat froid et favorable à la longévité fortifie ses membres et ses forces. Sans se soucier de toutes les intempéries du climat, il parcourt en tous sens, durant des mois entiers, de paisibles forêts, grettant sa proie malgré les plus fortes gelées, et se portant toujours bien. Il respire un air pur, ne se nourrit que d'aliments sains, dont le poisson et les fruits sont la base, et l'eau est son unique boisson.

La salutaire influence du contact perpétuel avec la nature est très-sensiblement chez le Zyriane; mais la force de l'habitude agit encore plus puissamment sur lui. Ces deux éléments réunis produisent un amour sans

d'une intelligence très-lourde, le Permiak dédaigne tout ce qui est nouveau; son caractère est violent, rancunier, vindicatif, querelleur, dissimulé et méfiant. Hardi et arrogant dans son ménage, le Permiak est ailleurs craintif et modeste. Il parle peu, est très-superstitieux et croit à l'existence de personnes malfaisantes qui apportent des maladies ou les guérissent, qui savent provoquer l'amour non-seulement par des paroles et des drogues médicinales, mais aussi au moyen du regard et de la respiration. On peut reprocher au deux sexes une grande sensualité, l'infidélité dans le mariage et un goût prononcé pour les spiritueux; les filles sont généralement de mauvaise conduite.

Le christianisme ne se répandit chez les Permiaks du domaine d'Ivén, que vers la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième, et plus tard chez les Zyrianes leurs voisins. Les églises sont peu fréquentées, mais on observe rigoureusement les jeûnes. Il n'y a pas de raskolniks (zèzes schismatiques) parmi eux.

Les Permiaks s'appellent eux-mêmes (comme les Zyrianes) Komi. Le nom de Permiak paraît leur avoir été donné par les Russes, qui s'avancèrent déjà dans des temps fort reculés jusque dans le pays des Permiaks. Ce nom paraît être dérivé plutôt de *pama* (mont) que de *Diamria*, vu que les districts de Solikamsk et Tcherydne (habités par les Permiaks) sont convertis de monts et de collines.

La langue des Permiaks est un des nombreux idiomes des tribus tchoudes ou finnoises; elle est en général pauvre. Les mots qui la composent ne désignent que les choses, les objets et les actions les plus vulgaires. Comparée au russe, elle ne contient pas beaucoup de substantifs; le manque d'un nombre suffisant de verbes et de conjonctions s'y fait également sentir. Il arrive souvent qu'une seule et même expression présente une infinité de significations diverses. Beaucoup de mots empruntés au russe sont modifiés d'après la forme de la langue. Les Permiaks n'ont jamais eu de littérature. Les parties du discours sont les mêmes que dans la langue russe, sauf qu'à la place d'une proposition on substitue une postposition. Il y a dix-sept cas dans les déclinaisons.

S'entendant chaque jour de plus en plus avec le peuple russe, la majeure partie des Permiaks parle le russe et presque tous le comprennent. Il n'y a d'ailleurs plus guère que les traits du visage, la chevelure blond clair et le langage, qui les fassent reconnaître comme étant d'origine finnoise.

Un hiver cruel et prolongé, qui détruit souvent toutes les moissons, l'oblige à se nourrir de son, d'écorces d'arbres et de jeunes rameaux de pins, et il s'y résigne plutôt que de quitter son pays.

Les mœurs des Zyrianes portent le cachet d'une grande rudesse et n'ont subi que peu de modifications depuis les temps primitifs. L'éducation chrétienne sera seule capable de les adoucir, mais ses progrès sont encore bien récents. Dans leur vie intime et sociale toute patriarcale, ils n'ont rien emprunté aux Russes; comme, en général, aucun élément étranger n'a été leur porté, même dans les plus banales intentions, n'a pu s'introduire chez eux. Franes et pleurs de bienveillance les uns pour les autres, les Zyrianes se montrent, à l'égard des étrangers, impénétrables, vindicatifs et méfiants, lorsqu'il s'agit de choses qui dépassent la mesure de leur demi-civilisation. Ceux de leurs compatriotes qui sont restés longtemps en pays étranger perdent beaucoup à leur yeux.

Persévérant dans le danger, excessivement téméraire dans ses entreprises et résigné dans le malheur, même au milieu des plus rudes épreuves, le Zyriane tient fermement à la parole donnée, s'acquitte exactement d'une mission reçue et se distingue en toutes circonstances par une sévère probité. Lorsque le Zyriane transporte dans des lieux éloignés des sommes considérables, telles que, par exemple, le montant des impôts, il informe tous les passants de la mission qu'il accomplit, et ceux-ci ne manquent jamais de se découvrir avec respect; arrivé à une station, il se débarrasse de sa charge; l'ôte alors renvoie toutes les personnes présentes; et lorsque l'événement est connu dans le village, chacun rentre chez soi à la hâte et n'en sort que lorsque le messager a quitté le village avec le fardeau qui lui a été confié.

Le Zyriane est très-hospitalier, et un voyageur ne sera nulle part

plus en sûreté que chez lui. Lorsqu'il quitte sa maison, il en ouvre toutes les portes afin d'engager à entrer tout visiteur qui viendrait à passer. Il aime les solennités qui se renouvellent fréquemment, qui exigent beaucoup de frais et durent pendant plusieurs jours.

Il est probable que c'est à la suite de la marche progressive des Russes vers la mer Blanche que les Zyrianes ont été repoussés des contrées ouest du gouvernement actuel de Vologda. Ils se retirèrent alors le long des fleuves, jusqu'à la Petchora, qui, à l'exception de quelques villages sur l'Ilych et l'Oussa, forme la frontière de leurs établissements vers l'est. Les Zyrianes d'Arkhangel semblent essentiellement distincts de ceux de Vologda.

Les Zyrianes de Vologda habitent, au nombre de 78,000 âmes, les districts d'Oust-Syssolsk et de Yarensk; ils ont des domiciles fixes, s'occupent un peu de l'agriculture et du bétail, qui leur fournissent leurs aliments favoris, pain, lait, beurre, etc.; mais ils se livrent d'ailleurs de préférence à la chasse et à la pêche, de même que tous les autres Zyrianes. La chasse à lours, au loup, à la martre, au renard et à la loutre, se fait sur une vaste échelle, et les Zyrianes reçoivent pour les meilleures peaux d'ours 6 à 7 roubles; pour la peau d'une loutre, 7 à 12 roubles; pour un renard brun foncé, 35 à 45 roubles; pour une zibeline, 10 à 15 roubles; pour dix hermines, de 1 à 1 rouble et demi, et enfin pour cent écureuils, 6 roubles et demi à 7 roubles. Malgré cette industrie lucrative, ils sont pauvres; cela tient à ce qu'ils n'ont une existence insouciante, assez large même lorsqu'ils le peuvent; qu'ils dissipent ainsi promptement ce qu'ils ont gagné, et ne craignent même pas de faire des dettes. S'occupant surtout de pêche au printemps, ils se rendent par bandes, après la récolte, sur la Petchora inférieure, afin de remorquer les navires qui vont à Tcherdyue, à l'entrepôt de Yaktchinsk. Une autre industrie à laquelle ils se livrent aussi est la récolte de pigéons d'ong, friandise favorite du peuple russe. Quand le Zyriane de Vologda abandonne pour longtemps sa demeure, il emporte toujours une copieuse provision de vivres; et à cet effet, la femme passe des journées entières à préparer des rôtis et autres aliments, ayant soin de fournir ce qu'elle a de meilleur. Le Zyriane se munit aussi de couvertures et de peaux de renne pour sa couche. Les produits de ses champs, cultivés à la sueur de son front, étant loin de produire ce qui est indispensable à son existence, probablement à cause de la rigueur du climat, le Zyriane ne base pas ses espérances sur les seules productions du sol, mais aussi sur son fusil de chasse; cette arme et son chien sont deux amis qui ne le quittent jamais et auxquels il tient de toute son âme. Le Zyriane n'est réellement jamais sans fusil, pas même pendant son travail, qu'il interromp pour chasser dans la forêt voisine, après quoi il reprend, gai et alerte, le labeur commencé. Si l'on enlève au Zyriane ses forêts et ses armes, il abandonnerait sa chaudière et périrait d'inani et de désespoir. Le district d'Oust-Syssolsk est fort abondant en rivières et en poissons; la Petchora nourrit beaucoup de saumons. Dans ces contrées, tous les bons poissons se distinguent par des dimensions énormes: le saumon pèse jusqu'à 1 pound et demi; le balch (c'est-à-dire le saumon qui a hiverné dans un lac) pèse souvent 5 pounds; le brochet 3 pounds et le sterlet 30 livres. Malgré la difficulté des communications, les poissons sont à fort bon marché en été. Dans ce district, on pêche, dans le courant d'une année, à peu près 200,000 pounds de poissons, dont un tiers environ est mis en vente. Ce qui se vend le plus facilement et conséquemment avec le plus de bénéfice, ce sont les oiseaux, que l'on prend d'ordinaire dans des filets. En automne et à l'entrée de l'hiver, on y tue de 3 à 500,000 raebtchiks (gallinottes) qui se vendent au prix de 7, 10 et 15 kopeks, tandis qu'à St-Petersbourg une paire de ces mêmes oiseaux de première qualité coûte parfois au delà de 70 kopeks.

Les bûins à vapeur des Zyrianes méritent une mention particulière. Ils ne se baignent pas, comme les Russes, à jours fixes, mais presque chaque jour, et sans préparation aucune; ils prennent un bain à vapeur d'une température moyenne de 68 degrés Réaumur, et 85 de chaleur intense. Un Zyriane est-il trop éloigné de chez lui pour pouvoir prendre

un bain dans sa maison, il s'assied près d'un feu, prend une bûche, en tire une planchette, l'arroudit, y taille des pointes, assujettit au milieu de sa planchette une laguette verticale, et voilà ses apprêts de bain terminés. Dans cet intervalle, il fait chauffer de l'eau; alors, et même pendant l'hiver, il se dépouille de ses vêtements, se lave la tête près du feu, et, prenant la planchette par le manche, se sert pour se frotter le dos en s'arrosant continuellement d'eau bouillante, jusqu'à ce que tout son corps, même pendant les froids les plus rigoureux, soit arrivé à l'état de transpiration. Puis il se lave, s'essuie, et dort tranquillement pendant toute la nuit auprès du même feu, pour recommencer son ouvrage le lendemain avec une nouvelle vigueur. Les Zyrianes de Vologda sont tous baptisés; une grande partie d'entre eux appartient à la secte des vieux croyants; pour cette raison, ils ne fument pas de tabac, mais ils boivent beaucoup d'eau-de-vie; ce spiritueux n'exerce pourtant pas sur eux un empire aussi irrésistible que sur les Samoïdes et les Ostiaks. Le costume des Zyrianes et l'architecture de leurs maisons sont russes; leur physionomie est finnoise. Le Zyriane de Vologda ne possède ni l'énergie ni l'extérieur imposant des habitants des bords de l'Arctique. N'il faut en croire la tradition, il serait les descendants des Ngouzdians qui se réfugièrent dans ces parages après que le tsar Ivan III eut pris d'assaut la ville qu'ils habitaient.

Les Zyrianes d'Arkhangel sont établis principalement sur l'Ijma, mais aussi sur l'Oussa et aux monts Ourals, au nombre de 12,000; ils parlent la même langue que ceux de Vologda, mais sont évidemment d'une origine différente. Cette différence se manifeste d'une manière visible par le nez aquilin de ces Zyrianes, par leur structure athlétique, leur regard hardi et leur assurance, leur esprit pénétrant et rusé, leur indifférence pour le danger et leur insatiable cupidité. Les vêtements et la construction des maisons dénotent chez eux de l'aisance, et les champs et les prairies qu'ils ont défrichés sur les rives de l'Ijma prouvent leur activité. Les Zyrianes d'Arkhangel s'occupent cependant beaucoup moins aujourd'hui de la chasse et de l'agriculture que du commerce et de l'élevé des rennes; ils surpassent même sur ce point les Samoïdes, auxquels ils doivent la connaissance de cette industrie. Actifs et entreprenants, pleins de bon sens et de vivacité, ils exploitent largement les richesses du pays et n'abandonnent jamais leurs troupeaux, quelque rigoureuse que soit la température. Le produit principal du renne provient de sa peau, qui acquiert plus de valeur en automne. Jusqu'à l'été, les Zyrianes vivent paisiblement; mais à partir de cette époque ils font de splendides festins: car il arrive souvent qu'ils économisent de 100 à 1,000 rennes, dont ils salent et conservent une partie pour leur propre usage, en vendant le reste sur l'Obi. On l'on paye jusqu'à 2 roubles la chair d'un renne; avec cet argent, ils achètent de gros poissons, notamment de l'esturgeon, qu'ils revendent ensuite pour Arkhangel et St-Petersbourg. Les peaux sont emportées sur les marchés d'Irbit et de Nijni-Novgorod. Ils transportent leur farine sur la Petchora, ainsi que d'autres objets nécessaires aux nomades de ces contrées. Un renne tué en temps opportun rapporte à peu près 4 roubles, non compris le bénéfice qui résulte de l'échange des marchandises. Le Zyriane qui possède de 6 à 7,000 têtes de rennes peut, sans affaiblir son troupeau, en tuer annuellement 1,500; ceci lui rapporte 6,000 roubles, dont 500 suffisent pour son entretien; de sorte qu'il n'est pas surprenant de trouver sur l'Ijma des paysans qui font un revirement de 30 à 40,000 roubles et répandent le bien-être sur toute leur commune. Aussi sont-ils comme négociants et éleveurs, les chefs et maîtres de la toundra. Aucune intempérie ne les arrête, et ils retrouvent leur chemin dans la nuit la plus obscure. Les Samoïdes, qui se plaignent, souvent à tort, de l'oppression de ces Zyrianes, s'inclinent volontiers, ainsi que les Ostiaks, devant cette supériorité. Mais la toundra peut entretenir plusieurs milliers de rennes de plus qu'elle n'en nourrit aujourd'hui, et si les Samoïdes restent, sans ce rapport, dans une infériorité relative, c'est leur propre faute.

VOTIAKS ET BESSERMAÏNES.

Les Votïaks, qui comptent environ 230,000 individus, habitent en masse compacte, au nombre de 220,000, la partie orientale du gouvernement

de Viatka, et en petit nombre — à peu près 9,000 — celui de Kazan, tandis que les avant-postes dissiminsés de cette tribu s'étendent vers le



Deussné d'après nature par Viale

Lith par Vincleto-son et fils à Paris

FEMME ZYRIANE. FEMME VOTIAQUE. VOTIAK. ZYRIANE.
 ЗЫРІНКА. ВОТІАКА. ВОТІАКЪ. ЗЫРІАНИЦЪ.

sud-est jusqu'au gouvernement de Samara et d'Orenbourg, où on les remarque le plus, parmi les Teptiars, dans le district de Birk. Ils se distinguent de leurs voisins, principalement des Tchérmissés et des Tatars, par leurs mœurs, leur genre d'existence, leur vie domestique et leur économie rurale. C'est un peuple à moitié sauvage, superstitieux, mais intègre et assez laborieux; son caractère est flegmatique et opiniâtre. Fidèlement attaché aux coutumes de ses pères, il craint l'approche des Russes, qui, plus civilisés que lui, se distinguent par une plus grande propreté et un meilleur arrangement dans leurs habitations.

D'après leurs mœurs et leur genre de vie, les Votjaks du gouvernement de Viatka se divisent en trois tribus qui se distinguent d'une façon assez tranchée les unes des autres. Les trois tribus sont: les Votjaks malnyjsko-sarapoulskis, Votjaks glasovsko-sarapoulskis et Votjaks yélaboujskis. Les premiers ont conservé plus que les autres leur langue et leurs anciennes mœurs, et sont excessivement malpropres. Les Votjaks glasovsko-sarapoulskis ressemblent déjà beaucoup aux Russes, d'après leur caractère et leurs mœurs. Leur langue est remplie de mots russes. — Les Votjaks yélaboujskis se sont rapprochés des Tatars par la langue, le costume, etc.; leurs demeures sont très-salées.

Les Votjaks sont de taille plus élevée que les Zyrianes leurs voisins, et ont comme ceux-ci la chevelure d'un blond fin ou rougeâtre, et les yeux clairs.

La vie domestique des Votjaks est absolument insupportable à tous ceux qui ont quelque habitude de la propreté. En hiver, ils habitent de grandes maisons de bois, mêlé avec les vœux, les chèvres, les moutons et les poules; au printemps, ils vont demeurer dans les bâtiments d'exploitation des fermes, où l'on voit nuit et jour brûler dans la cour un grand feu sur lequel est suspendu un chaudron où ils préparent leur nourriture habituelle, c'est-à-dire du gruau avec un morceau de bœuf ou de mouton pourri; ils aiment aussi les bières et les œureulis séchés, dont la chair et les os sont pulvérisés.

Leurs principales occupations sont l'élevé des abeilles et la chasse aux œureulis, dont ils font un gain considérable.

Avant l'ouverture des travaux de la campagne, les Votjaks ont une semaine entière de fêtes pour lesquelles ils préparent des boissons et

des comestibles. Mais, à dater de la fenaison jusqu'à la fin de la moisson, tous ceux qui sont capables de travailler ne quittent les champs ni jour ni nuit; les vieillards et les enfants seuls gardent les maisons. Par mesure de précaution, ils bâtissent leurs greniers en dehors des villages, et tâchent de les remplir pour deux ou trois ans de provisions qu'ils ne mettent jamais en vente, pas même aux époques de renchérissement. En hiver, ils battent le blé et tressent des sacs et des nattes (d'écorce d'arbre, principalement de celle du tilleul) universellement employés en Russie. Chaque saison est pour eux l'occasion d'une occupation quelconque, soit la chasse, soit toute autre, et il est rare de voir un Votjak oisif; en sorte que chez eux personne n'est réellement pauvre et que beaucoup d'individus, au contraire, sont dans une grande aisance.

Habités à leur rude climat, ils se vêtissent légèrement par les froids les plus rigoureux, et ne suivent pas en cela l'exemple des Russes et des Tatars; ils ne portent alors que de courtes pelisses descendant jusqu'aux genoux, et par-dessus un petit kaftan de toile ou de demi-drap.

Les Votjaks sont remplis de superstition. S'il survient quelque malheur, ceux qui n'ont pas reçu le baptême offrent des sacrifices au génie du mal, et à cet effet, on tue une oie, un canard ou un veau; ils les cuisent dans un chaudron où chaque assistant puise quelques cuillerées de bouillon qu'il jette au feu, après quoi on consomme la viande; et c'est ainsi que se termine la cérémonie.

La langue assez harmonieuse et peu comme des Votjaks passe pour très-pauvre et à peine suffisante pour désigner les objets les plus indispensables. Dans leur langue, les Votjaks se nomment Ough-nourte ou Oul-nourte. Quoiqu'ils n'aient pas de poésies traditionnelles, ils ont un goût prononcé pour le chant. Ils chantent assez généralement tout ce qui s'offre à leur vue; mais souvent il y a peu ou point de sens dans ces improvisations.

Nous mettons au nombre des Votjaks environ 5,000 Bessermaenes vivant disséminés parmi eux et dont l'origine est incertaine. On ne peut pas en effet décider d'une manière positive si cette peuplade est finnoise ou tatare.

PEUPLES OUGRIENS.

Les peuples que l'on nomme ougriens ou ougriques, c'est-à-dire les Vogouls et les Ostjaks, descendants des anciens Ougriens, avec lesquels les Madjars ou Magyars (en hongrois Magyars) ont aussi une parenté

assez rapprochée, habitent la partie septentrionale des monts Ourals et les contrées de l'Obi et l'Irtych.

VOGOULS.

Ce peuple, qui a presque entièrement disparu de l'Europe, et qui s'étendait autrefois d'avantage vers l'ouest, ne compte pas aujourd'hui plus de 7,000 individus, lesquels habitent principalement le versant oriental des monts Ourals jusqu'à l'Obi, — pas au delà de l'Oussa du côté du nord; et vers le sud, pas plus loin que la Tchoussovaïa. Ceux que l'on nomme Ostjaks de Berézov doivent être une tribu vogoule qui ne se distingue des Vogouls de Tcherydne que par le dialecte, mais qui diffère plus essentiellement des Ostjaks de la Konda et de l'Irtych, lesquels se désignent eux-mêmes sous le nom de Hondo ou de Khondo. Ceux de Tcherydne, jadis plus nombreux à l'ouest de la chaîne des monts Ourals, vivent actuellement presque exclusivement à l'est, près des sources de la Lovra, où ils furent transportés par l'impératrice Catherine II. Ces contrées étaient précédemment habitées par les Vogouls de la Sovra septentrionale.

Les Vogouls, jadis sauvages et turbulents, qui se trouvaient autrefois du côté de l'Asie et se nommaient Mansy, sont devenus paisibles et soumis depuis la conquête de la Sibérie, et, pour la plupart, font depuis plus de cent ans profession de la foi chrétienne, quoiqu'en réalité ils ne soient chrétiens que de nom. Leur existence isolée et leur état perpétuel de vagabondage leur ont donné un caractère dissimulé, farouche, disposé à la résistance et défiant à l'égard des étrangers, qu'ils servent cependant de bonne grâce et avec dévouement lorsqu'on les traite avec justice et

humanité. Ceux des Vogouls qui sont moins civilisés sont plus gais et plus vifs que la plupart des peuples finnois. Les Vogouls du sud ont presque complètement perdu leur nationalité, et il paraît qu'il n'existe plus de véritables Vogouls que sur la Lovra et le Pélum. Ceux de la Lovra inférieure et de la Lovra ne le sont plus que de nom. Sur le Vychera il n'y a que peu de Vogouls, encore sont-ils mélangés avec d'autres races.

Le Vogoul ne redoute aucune peine, sans cependant les rechercher. Essentiellement chasseur, l'hiver est pour lui l'époque du travail et des bénéfices. Il poursuit un animal durant des journées entières, et lorsqu'il est parvenu à le tuer, il n'en consomme qu'une partie, celle qui est absolument nécessaire à sa subsistance, cache le reste et ne revient chercher son butin qu'après la chasse terminée; puis il se remet en route pour recommencer de nouvelles courses. En été, le Vogoul préfère le repos, et ce n'est que dans des cas extrêmes qu'ils se décident à aller s'établir avec sa famille sur le bord des fleuves, pour se livrer à la pêche et chasser les oiseaux. Le Vogoul est taciturne, on observe rarement en lui les signes de la satisfaction et du plaisir, et même lorsqu'il danse, animé par le tabac ou l'eau-de-vie, il conserve l'expression sérieuse habituelle à sa physionomie. Cependant on ne l'entend jamais, comme les Samoïèdes et les Ostjaks, se plaindre pour des choses de peu d'importance. Ses lèvres serrées, son regard profond et sombre, indiquent énergiquement un caractère intraitable.

Les Vogouls sont en général de petite taille; ils ont la chevelure abondante et noire, et ressemblent, par leurs usages et par leurs mœurs, autant aux Lapons qu'aux Tchéménisses et aux Votjaks.

Très-dévotés encore au chamanisme, ils ont conservé de différentes cérémonies de ce culte, notamment celle où l'on innole des chevaux en sacrifice aux dieux.

On trouve dans leur poésie des chants héroïques et des chants consacrés à l'ours, dont les premiers rappellent leur ancienne puissance et un grandeur des longtempes évanouie.

On ne pourra porter un jugement juste et bien motivé sur la langue

encore presque inconnue des Vogouls que lorsque le Finnois Ahlqvist aura publié ses recherches et que le Hongrois Hunfalvy aura fait connaître au public les recherches littéraires de son compatriote Reguly.

Il est évident que les Vogouls, qui s'avancent à pas rapides vers une décadence complète, n'ont pas été les habitants primitifs des contrées qu'ils habitent actuellement, ce que prouve, au surplus, la désignation des lieux de leur résidence, dont les noms ne sont intelligibles que dans le dialecte permien. Il est probable qu'un autre peuple plus civilisé y vivait autrefois dans des villes, et que ce n'est que plus tard que Vogouls et Ostiaks y vinrent du sud-ouest, peut-être même du pays des Barkhins actuels.

OSTIAKS.

Les Ostiaks, qui comptent environ 23,000 âmes, sont la tribu finnoise la plus orientale. Formant au nord la transition avec les Samoïdes, ils sont restés à l'écart de toute influence étrangère et surtout tatare, tandis que dans les parties sud de la Sibérie, à l'ouest du lac Baïkal, beaucoup de tribus finno-samoïdes ne peuvent plus être reconnues au milieu des tribus tatars, et ne vivent dans ces contrées que comme les tribus débris d'une nationalité dont il ne reste que de faibles vestiges.

La peuplade des Ostiaks réside près du puissant réseau fluvial formé par l'Obi et l'Irtych; n'atteignant la mer Glaciale que vers l'Obi, ils touchent du côté du nord à la ligne parallèle des sources de l'Oussa et de la Kara; c'est au delà de cette ligne et jusqu'à la mer Glaciale que vivent des Samoïdes dont les établissements enclavés à l'est et au sud les habitations des Ostiaks. Au delà du district fluvial de l'Obi il ne reste plus qu'une faible branche d'Ostiaks de Berézov sur le Nadym. Ceux qui appartiennent au district fluvial de l'Irtych s'étendent au sud, jusqu'à l'embouchure de l'Alym, où ils vivent en commun avec des Tatars. Les rivières de Demianka, affluent de l'Irtych, et de Vassiongan, affluent de l'Obi, forment en général la limite méridionale de toute la tribu des Ostiaks. La steppe de Barala, au nord de cette limite, est exclusivement habitée par des Ostiaks, tandis qu'au sud on trouve des Tatars et des Samoïdes. Les Ostiaks habitent principalement les affluents du cours inférieur de l'Obi, et les Samoïdes nomades séjournent tantôt dans les marais entre l'Obi et le Taz, tantôt aux bords de la mer Glaciale. Les Ostiaks de l'Obi inférieur et de l'Irtych ont pour voisins à l'ouest des Vogouls, plus loin, des Samoïdes de Liapine et de la mer Glaciale, et au midi, des Tatars; mais les Ostiaks de l'Obi supérieur sont limités au nord, à l'est et au sud par des tribus samoïdes.

Dans ces contrées, la langue ostiak, qui appartient à la branche ouest-ostiak de l'idiome finnois, se divise en trois dialectes, de même que les Ostiaks eux-mêmes se partagent en trois tribus principales. Ces trois tribus sont: celle des Ostiaks de l'Irtych (avec le dialecte de l'Irtych), celle des Ostiaks de l'Obi supérieur (avec le dialecte de Sourgoute) et celle des Ostiaks de l'Obi inférieur (avec le dialecte d'Obdorsk). Ces derniers se subdivisent encore en trois groupes.

Les Ostiaks des contrées de l'Irtych, nommés aussi de Douchchikov, habitent, au nombre de 3,000, l'Irtych, le Toutass, le Kazym, la Demianka, à l'embouchure de la Konda, et le haut de ce fleuve jusqu'à la commune (volost) de Niakhratine, et au confluent de l'Irtych et de l'Obi. Leur dialecte contient beaucoup de mots russes et des expressions qui ne sont pas nécessaires au langage ni même compatibles avec le génie de la langue, dans laquelle l'influence du russe est sensible. Mais la langue tatare y a empreint aussi un cachet qu'il est impossible de méconnaître. Les deux autres dialectes ont moins subi l'influence russe. Par suite de raisons politiques plus immédiates, les Ostiaks de l'Irtych sont parmi ces peuples ceux sur lesquels la civilisation russe a agi avec plus d'efficacité. Ils sont baptisés depuis longtemps, fidèlement attachés aux usages de l'Église grecque, et croient fermement à la vérité des doctrines chrétiennes, sans en avoir pourtant une connaissance bien approfondie. Sous le rapport de la civilisation extérieure, ils ont une incontestable supériorité sur les autres tribus; ils habitent des maisons organisées à la russe, et vivent des produits de leur bétail, d'un peu d'agriculture et de commerce d'échange. Ils ne s'occupent qu'accessoirement de chasse et de

pèche. Ayant entièrement renoncé à leurs anciennes traditions, ils sont aujourd'hui régis par des lois municipales russes.

Les Ostiaks de Sourgoute comptent à peu près 5,000 âmes; ils commencent à se montrer sur le Salym ou plutôt sur le Tym, et le long de l'Obi et de ses affluents jusqu'à la frontière du gouvernement de Tomsk, ainsi que sur le Vassiongan, dans le même gouvernement. Ils vivent presque exclusivement de chasse et de pêche, dans de misérables yourtes, et il en est même quelques-uns qui mènent une existence nomade. Ces Ostiaks de Sourgoute forment, sous tous les rapports, la transition entre ceux de l'Irtych et d'Obdorsk: leur dialecte s'est conservé dans sa pureté et n'a surtout admis l'intercalation d'aucun mot russe. Les Ostiaks de l'Obi se distinguent en général par leur répulsion pour toute espèce de civilisation et de progrès, et par leur attachement à leurs anciennes coutumes. Ils sont convaincus que la civilisation détruirait leur nationalité, et ferait d'eux des Russes.

Les Ostiaks d'Obdorsk se divisent encore en Ostiaks de la Konda, qui comptent environ 9,000 individus établis sur la Soova, sur l'Obi au-dessus de Berézov et sur le Kazym, — et en véritables Ostiaks d'Obdorsk, habitant, au nombre de 6,000, les alentours d'Obdorsk et du village de Komovate. Les Ostiaks de la Konda proviennent des Tchoulas permien, qui s'étendaient, au quinzième siècle, jusqu'à Vym, lequel se jette dans le Vytégra. La différence de leurs dialectes nous autorise à les classer en deux subdivisions, savoir: celle d'Yongra (Sovino-Liapine) et celle de Berézov-Kodski. Nous avons en conséquence à signaler chez les Ostiaks d'Obdorsk les trois idiomes suivants: celui d'Obdorsk, celui de Sovino-Liapine et celui de Berézov-Kodski. Le premier contient beaucoup de mots zyriens et samoïdes; le second, des mots vogouls, et le troisième, des mots tatars. Toute la tribu ostiak du district de l'Obi se distingue en général par sa loyauté, sa complaisance, beaucoup de bienveillance et d'humanité, et surtout par une austère probité. Ces qualités tendent malheureusement à s'effacer de plus en plus dans le voisinage des bourgs, où l'on rencontre déjà beaucoup de fausseté et de mauvaise foi unies à la paresse et à l'ivrognerie. Le mariage est chose sacrée pour les Ostiaks, quoique la femme s'achète et que le choix de celle-ci soit fait par les parents du futur époux. Les actions bonnes des Ostiaks paraissent en général motivées moins par la conscience que par l'instinct du bien, guide d'autant plus sûr que l'homme est plus inculte.

Dans la description que nous allons donner de l'origine et des mœurs des Ostiaks, il ne sera question que de la race la plus pure, établie sur l'Obi inférieur, et dont les autres tribus ne sont que des ramifications plus ou moins altérées.

Le nom d'Ostiak, connu plus tard que ceux de Samoïde, d'Ougrien et de Vogoul, et qui paraît provenir de Ass-yakh (hommes de l'Obi), a, selon d'autres étymologistes, l'origine suivante: les Ostiaks prétendent s'être nommés de tous temps Ariakh (nombreux), dérivé de ar (beaucoup) et de kho (homme). Il est certain que, il y a quelques siècles, ce peuple était fort nombreux — ce qui est prouvé par les restes de beaucoup de bourgs en ruines — et était gouverné par plusieurs princes indépendants les uns des autres et qui guerroyaient entre eux. Plus tard, les Ostiaks commencèrent à se nommer Khondikh, nom qu'ils durent, selon leur propre opinion, à la perte de leur liberté,



Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société Impériale Géographique de Russie p. C. Rehr.

Leib par Minchikmona et fils à Berlin.

ОСТЯКИ Д'ОБДОРСК. ОБДОРСКІЕ ОСТЯКИ.

et à leur soumission servile vis-à-vis de leurs terribles vainqueurs, les Tatars. *Khon* ou *khan* signifie tsar, et *kho*, homme; *Khon-kho* ou *Khondkho* signifie homme du *khan* ou sujet du *khan*. D'autres prétendent que *Khondi-kho* n'a pas d'autre signification que celle de gens de la rivière *Konda*. Les fiers vainqueurs des Ostiaks, les Tatars, les nommaient *Ouchtiaks*, terme de mépris qui répond au sens d'hommes brutes ou de barbares, expression employée jadis dans le même sens par les Romains à l'égard des peuples conquis. C'est sous le nom d'*Ouchtiaks*, dont les Russes ont fait *Ostiaks*, qu'ils tombèrent sous la domination russe par la conquête de la Sibérie. Ce qu'il y a cependant de remarquable, c'est qu'outre les Russes et les Tatars, aucun peuple voisin ne les nomme *Ostiaks*. Les Samoïèdes les appellent *Taga*. La longue domination tatare sur les Ostiaks a laissé parmi eux des traces visibles. Les cabanes sont organisées à la manière tatare, de même que les greniers; beaucoup d'objets d'un usage quotidien ont des dénominations tatars. Le costume des femmes et leurs ornements sont absolument tatars; il en est de même des titres de quelques notabilités aristocratiques et même des noms de certains endroits. Quoique les Ostiaks soient sujets russes depuis environ deux cents soixante-dix ans, l'influence russe est restée jusqu'à présent beaucoup moins sensible que celle des Tatars.

Conformément à la distinction que nous avons établie plus haut, ceux que l'on nomme *Ostiaks d'Obdorsk* se divisent, aussi sous le rapport administratif, en *Ostiaks d'Obdorsk* et *Ostiaks de la Konda*, et chacune de ces subdivisions comporte plusieurs volosts ou communes. Ces deux sections réunies à la division de *Sourgoz* constituent l'administration du district de *Bérézov*, dans lequel se trouvent en outre 5,000 Samoïèdes et 4,500 Russes (dont plus de 1,000 dans la seule ville de *Bérézov*). Nous avons déjà parlé plus haut des divisions nationales et par idiomes des *Ostiaks d'Obdorsk*; ils se subdivisent encore en beaucoup de petites tribus dont chacune forme une grande famille à part. Les différences qui les séparent se sont effacées chez ceux qui professent le christianisme; ce, dans, en effet, sont régis d'après les lois russes et suivent les coutumes de cette nation. Les *Ostiaks d'Obdorsk* seuls tiennent fortement à leurs mœurs patriarcales. Parmi les *Ostiaks* et les *Samoïèdes* on retrouve souvent de petites peuplades qui, bien que composées de quelques centaines d'individus, ne connaissent pas leur origine et se considèrent tous comme parents; ils se soutiennent réciproquement, mais ne se marient pas entre eux. Chaque peuplade a son *doïcan*; la justice supérieure est dévolue au prince de la tribu. Plusieurs peuplades obéissent aux princes *d'Obdorsk* et de *Konovate*, dans le district de *Bérézov*, lesquels, ayant été reconnus comme souverains de ces contrées par Catherine II, ont le droit de prononcer toute sentence et d'infliger toute espèce de châtiment, sauf la peine de mort, dans les districts soumis à leur autorité. Ils ont pour mission essentielle de maintenir la concorde parmi les différentes peuplades. Les princes eux-mêmes sont soumis aux lois gouvernementales et à l'autorité du conseil de guerre. Leur dignité est héréditaire.

Les *Ostiaks* sont faibles de constitution, paresseux et d'une apparence maladive; leur teint est jaune pâle, leurs yeux sont petits, leur visage est rond et plat et le nez épais. La chevelure noire des hommes pend ordinairement autour de leur tête; mais ceux de *Kodski* et de *Sosva* la rattachent au front au moyen d'un lacet de soie. Ils ne portent point de barbe et l'arrachent impitoyablement. Les femmes, qui ne sont en aucune façon plus belles que les hommes, sont beaucoup moins propres, surtout celles qui vivent au nord de *Bérézov*. Les femmes ostiaktes de la *Sosva* sont, par exception, plus propres et moins laides que les autres.

La nourriture des *Ostiaks* consiste principalement en poisson préparé de diverses manières, en chair de renne, et pendant l'été, en oiseaux de passage. Ils consomment peu de pain. Le plat nommé *varka* (aliment cuit), qui passe chez eux pour une friandise très-recherchée, se compose de vessies et de ventres de poissons assaisonnés d'huile de morue et réduits en un épais bouillon. Ils ont aussi un goût très-prononcé pour le poisson ou vertèbres du moussone (espèce d'éperlan) séchés au soleil.

Le costume des hommes et des femmes offre plusieurs singularités. Il consiste surtout en peaux de renne, comme chez tous les habitants à demi sauvages de la Sibérie septentrionale; mais il est orné d'une façon toute particulière. Le vêtement principal, *malitsa*, consiste en peaux

de renne dont la fourrure est en dedans et le cuir en dehors; il est en forme de sac, descend jusqu'aux genoux et est pourvu de manches, de gantelets et d'une ouverture pour la tête; la partie inférieure est bordée de zibeline ou de poil de loup. La *malitsa* est attachée autour des reins par une ceinture de cuir garnie de boutons de laiton, et sur le côté pend un couteau, une poche et un briquet. La *parka* est absolument semblable à la *malitsa*, sauf que le poil est en dehors. Lorsqu'il se met en voyage par un froid rigoureux, l'*Ostiak* se couvre d'un troisième vêtement nommé *gous*, dont le poil est également en dehors et qui est garni d'un capuchon. Les pieds sont chaussés en hiver de plusieurs paires de bas superposés, cousus, en peaux de renne, le poil en dehors et ornés de bandes bariolées en fourrure blanche et noire. En été, les *Ostiaks* portent par-dessus la chemise et le pantalon de toile à voiles un vêtement nommé aussi *gous*, non plus en peau, mais en drap de couleur éclatante. L'habillement des femmes se compose d'une chemise de toile, d'indienne ou autre étoffe de coton ou de soie; le col est entouré de fausses perles, et sur la poitrine et sur l'épaule inférieure de la chemise sont diverses broderies en laine rouge. Les cheveux sont tressés en arrière et pendent en deux nattes garnies d'une bande de drap qui tombe jusqu'aux genoux et sur laquelle sont attachés des ornements en métal. Depuis l'âge de la puberté jusqu'à la mort, les femmes ne quittent jamais le voron, selon la coutume des femmes romaines de l'antiquité. C'est une large ceinture qui se porte sur le corps nu et à laquelle pend un morceau de toile piquée qui entoure les cuisses et vient se rattacher par devant. L'habillement d'hiver des femmes a beaucoup d'analogie avec la capote; il est garni de beaucoup de rubans qui servent à l'attacher, et de houpes. La femme ostiak se couvre toujours la tête d'un mouchoir long, large et bariolé, nommé *vokhim*, garni de longues franges en fil qui préviennent presque tout le visage. Le tatouage des mains est un indice de prostitution particulière.

Les *Ostiaks d'Obdorsk* vivent en hiver au milieu des forêts, dans le voisinage des fleuves, et sont séparés en plusieurs centaines de villages éloignés les uns des autres de 20 à 40 verstes et se composent chacun de trois à vingt yourtes. Ces cabanes n'ont souvent qu'une seule chambre en forme de corridor, et ne contiennent, d'après le modèle tatar, qu'un foyer et des lances destinés à servir de lits. Il n'est pas rare qu'une cabane soit habitée par cinq familles qui, pour la nuit, s'isolent par des compartiments en planches, comme on sépare les chevaux. La malpropreté de ces cabanes dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Dès que le retour du printemps, vers la mi-juin, fait dégeler les rivières, les *Ostiaks* réunissent tout ce qu'ils possèdent en plusieurs paquets qu'ils placent sur deux canots longs et profonds, attachés ensemble, et se dirigent ainsi sur les rives de l'*Obi* ou de quelque autre fleuve. Ils y vivent sous des tentes d'écorce de bouleau (*tchoum*) jusqu'en septembre et se livrent à une pêche très-lucrative. Mais au mois d'octobre, dès qu'apparaît la première neige, les *Ostiaks* retournent dans leurs forêts et recommencent leurs chasses, leur principale industrie; ils poursuivent notamment la zibeline, le renard, l'écureuil, l'hermine, le glouton, l'ours, le loup, etc. Quelques-uns chassent dans le voisinage même de leurs habitations. En décembre, la plupart des chasseurs reviennent avec le gibier qu'ils ont tué et le vendent à des marchands russes; avec le produit de cette vente ils payent l'*yassak*. D'autres, au contraire, passent tout l'hiver dans les forêts. En mars, les *Ostiaks* chassent jusqu'à dégel le renne sauvage et l'élan. De nombreux troupeaux de rennes forment, chez les *Ostiaks*, la principale branche de l'élevage du bétail, dont s'occupent surtout les *Samoïèdes* et même aussi les Russes; les rennes trouvent partout une nourriture abondante, consistant en mousse durant l'hiver et le printemps, et en feuillage et broussailles pendant l'été et l'automne. En 1847 on comptait dans le district de *Bérézov* environ 150,000 rennes privés, appartenant à des *Samoïèdes*, à des *Ostiaks*, à des Russes et à des *Zyriens*. En deçà de la région des neiges éternelles, l'élevage des chevaux et des bœufs forme, chez les *Ostiaks* colonisés, une importante branche d'industrie, et à 350 verstes de *Bérézov*, en remontant l'*Obi*, on trouve déjà quelques potagers cultivés. Les *Ostiaks* occupent spécialement de la confection de lanteaux, traîneaux, patins, arcs et autres objets. Ils fabriquent aussi des armes pour la pêche et la chasse. En été, ils fauchent le foin. Les femmes ostiaktes font de la toile avec des orties, du fil avec des peaux de renne, cousent les vêtements pour elles et leurs maris, trient des filets, coupent le bois, etc.

La bonne humeur de l'Ostiak, bien différente de la taciturnité des Vogouls, se manifeste par une loquacité familière, un franc rire et un chant monotone. Ils aiment l'eau-de-vie, le tabac et les bijoux. Les Ostiaks qui élèvent des rennes ont plus de penchant pour le gain et sont plus économes que les Ostiaks pêcheurs.

La demande en mariage se fait chez eux, de même que chez les Samôïdes, en s'adressant au père ou aux parents de la fiancée. En cette matière, comme dans d'autres circonstances importantes, la femme n'est pas consultée; elle est esclave dans toute la force du terme. Considérée d'ailleurs comme un être inpur, elle vit pour cette raison séparée de l'homme et dans la plus profonde dégradation. L'endroit visité par un être féminin est profané et doit subir des fumigations pour être purifié. Le prix d'une jeune fille diffère selon la localité: à Oïdorsk, on donne pour la fille d'un riche Ostiak de 50 à 100 rennes; celui qui est plus pauvre n'estime pas le prix de la sienne à plus de 20 ou 25 de ces animaux. Une fille se marie dès qu'elle est en état de s'acquitter de tous les travaux domestiques; son prix de vente est donc en quelque sorte le salaire de son éducation complète ou l'intérêt intégral du capital représenté par sa future activité domestique. Bien que la polygamie soit permise chez les Ostiaks, elle devient de plus en plus rare, en raison de l'élévation progressive du prix des jeunes filles. L'Ostiak peut prendre plusieurs femmes, lors même qu'elles sont sœurs; mais ces ménages sont constamment malheureux à cause des incessantes disputes des femmes. La femme n'a, plus que sa famille, de droits de succession à exercer après la mort de son mari; tout l'héritage est réparti

en portions égales entre des fils, qui sont obligés d'entretenir leur mère, leurs sœurs et leurs autres parents.

La magie, qui tient lieu de religion, est aussi le lien qui unit les individus des deux sexes, dont chacun adore depuis longtemps une idole distincte. Les Ostiaks pâles avaient des notions d'un Être suprême qu'ils nommaient Turin ou Turoum mais qu'ils n'osaient invoquer. C'est pour ce motif qu'ils imaginaient des dieux plus infimes, dont le pouvoir de faire le bien et le mal était borné, et qu'ils invoquaient comme de bons ou de mauvais génies. Dans les temps les plus reculés, quelques-uns de ces génies avaient été fabriqués en bois par des chamanes et revêtus d'habillements bizarres qui leur donnaient l'aspect d'hommes estropiés; d'autres étaient faits de métal et représentaient des oiseaux, divers animaux, et surtout des ours. Les Ostiaks croyaient à des dieux de terre et de mer, protecteurs de leurs industries, et ils leur laissaient des temples dans des lieux écartés protégés par d'épaisses forêts. Ils avaient la même vénération pour certains arbres et pour quelques montagnes. Ils offraient à leurs idoles leurs plus belles fourrures, des flèches, des monnaies d'argent, etc. Leurs prêtres, les chamanes, se chargeaient de présenter les offrandes à la divinité, dont ils rapportaient la réponse. Il y avait également diverses solennités en l'honneur des idoles. Tout cela se pratique plus ou moins encore aujourd'hui, notamment chez les Ostiaks pâles du nord. Chez eux, de même que chez les Samôïdes, le serment est un acte d'une suprême importance; pour le rendre plus solennel, on pose la main sur une tête d'ours, au moment de jurer, ce qui s'interprète ainsi: «Qu'un ours me dévore, si je fausse mon serment!»

FINNOIS DU VOLGA.

On compte deux peuplades de ces Finnois: les Tchérémisses et les Mordvines. Les Tchénvaches, que l'on rangeait autrefois parmi les Finnois du Volga, et qui présentent dans leur extérieur et leur genre de vie un type finnois, ne parlent maintenant que la langue tatare et doivent

être effectivement comptés parmi les peuples tatars. Il est très-probable que ces trois peuples ont joué un rôle actif dans les bouleversements politiques qui eurent lieu sur le fleuve sacré Irti (le Volga); mais l'histoire les a oubliés ou mis en scène sous d'autres noms.

TCHÉRÉMISSSES.

Les Tchérémisses, autrefois nombreux et répandus principalement vers l'ouest, constituent présentement — au nombre d'environ 210,000 — la plus faible des deux tribus suseptiennes du Volga; ils habitent, outre les gouvernements de Viatka (160,000) et de Kazan (90,000), quelques contrées de celui de Kostroum (4,000), de Nijni-Novgorod (7,000), de Perm (6,000) et d'Orenbourg (3,000).

Dès la fin du douzième siècle, un grand nombre de Novgorodiens s'établirent sur les bords de la Kama et du Volga, et soumit à leur pouvoir une partie des Tchérémisses, qui restèrent depuis cette époque sous l'influence russe, tandis que du temps de la domination mongole on les voyait tantôt à la solde des princes russes, tantôt dans les rangs de leurs ennemis.

Les Tchérémisses se désignent eux-mêmes sous le nom de Mari, et se subdivisent, depuis des temps déjà anciens, en Tchérémisses des montagnes et en Tchérémisses des prairies ou des forêts, c'est-à-dire en habitants de la rive droite du Volga (ou partie montagneuse) et en habitants de la rive gauche (ou partie basse) du même fleuve. Les Tchérémisses des montagnes, beaucoup moins nombreux, sont en général bien faits et leur visage pâle ne manque pas d'agrément; les Tchérémisses des prairies ont au contraire presque tout le teint foncé et sont petits de taille. Chez ces derniers, habitants des steppes, les organes de la vue et de l'ouïe sont extraordinairement subtils; leur caractère insouciant est assez remarquable. Les Tchérémisses des montagnes, dont les rapports avec les Russes sont plus intimes, sont actifs et laborieux, et comme ils savent confectionner eux-mêmes tous leurs outils de labourage et de construction, ils arrivent facilement à l'aïsaire. Ils méprisent les Tchérémisses des prairies et ne contractent jamais de mariages avec eux. Cette espèce de répulsion doit nécessairement avoir quelque cause que l'histoire a négligé de nous apprendre. Dans le dialecte des Tchérémisses des montagnes existe l'harmonie vocale, qui manque dans le dialecte de la plaine; le premier se distingue en outre de l'autre par

la formation des mots et par leur prononciation. Tous deux sont amplement pourvus de mots tatars.

Les Tchérémisses habitent de petits villages irréguliers ornés de beaux bouquets d'arbres, et ces villages ne consistent souvent qu'en quelques groupes de fermes avec une écurie commune. Les habitants se livrent ensemble non-seulement aux travaux de la ferme et à la culture des champs, mais ils partagent même souvent le travail et les produits de la moisson. Plusieurs colonies de ce genre, dont les Tchérémisses tiennent les noms secrets par superstition, forment une commune.

La cour intérieure, proprement entretenue et parsemée de gazon, est placée au centre des bâtiments d'habitation et de ceux qui sont destinés à l'exploitation. La porte des premiers est tournée vers l'est, mais ils n'ont aucune ouverture sur la rue. À côté d'un corps de logis assez proprement entretenu se trouve toujours une tente en bois ou yours, qui rappelle la vie nomade d'autrefois; les Tchérémisses en font leur cuisine et y passent aussi l'été.

L'habillement ordinaire des hommes, qui a beaucoup d'analogie avec celui des Russes, consiste en un kaftan de drap gris ou en une courte pelisse de mouton et un chapeau noir. Les femmes portent des pantalons comme les hommes; mais, sauf la chemise, aucun autre vêtement, du moins pendant l'été; en hiver elles portent des chapeaux semblables à ceux des hommes, et alors elles ne mettent pas de mouchoir sur leur tête. Les habits de fête des femmes consistent en un kaftan de drap blanc ou vert; ceux des jeunes filles, en un kaftan court et une espèce de peignoir en nankin; outre cela, filles et femmes portent sur la poitrine une quantité d'anciennes monnaies d'argent, et c'est leur parure la plus essentielle et la plus appréciée. Comme parties importantes du costume féminin, il faut signaler encore le nachkap, coiffure en forme de diadème, assujéti par les deux bouts aux oreilles, et diversement brodé; et le charpan, mouchoir plié en deux et attaché à la tresse derrière la tête. L'ornement hériolé de leur cou, composé de verroteries, monnaies et



Dessein d'après nature par l'auteur.

Leit par W. Schellman et H. v. Prins.

FEMME TCHOUVACHE.

MORDOUANS.

FEMME TCHÉRÉMISSE.

ЧУВАШКА.

МОРДВА.

ЧЕРЕМИСКА.

ruhans, est commun à tous les peuples finnois. La femme mariée cache soigneusement sa chevelure; la jeune fille, au contraire, la laisse pendre en deux tresses.

Généralement lent, peu laborieux et peu rusé, le Tchérémisse est mélancolique, capricieux, vindicatif et entêté, mais fidèle et honnête. Comme exemple frappant et triste à la fois de ce caractère vindicatif, nous citerons le fait d'un Tchérémisse qui, accusé de délit forestier, se pendit devant la maison du garde, afin de le compromettre dans une enquête de police. Le vol est le plus grand et on pourrait dire presque le seul vice du Tchérémisse; mais ce délit est réprimé par une autorité populaire ayant plusieurs degrés hiérarchiques. Bien que les vols ne soient pas une chose rare, on a cependant l'habitude de ne rien enfermer sous clef dans les maisons.

Les Tchérémisses aiment les festins qui accompagnent les solennités privées, et boivent alors de la bière avec excès, notamment pendant les noces et les fêtes de la moisson, qui se prolongent pendant plusieurs semaines. Quand il y a une noce, le son du tambour et d'un autre instrument semblable à la cornemuse invite les habitants du village à se rendre dans la prairie, où les jeunes gens dansent bruyamment sur le gazon, tandis que les jeunes filles assistent timidement à ce spectacle, n'ayant pour toute toilette qu'une chemise ou laine blanche, brodée en couleur et ornée sur la poitrine d'une véritable cuirasse de monnaies. Avant de se rendre à l'église, tous les habitants du village sont largement régalez par le futur époux. Le soir même du jour où la noce a lieu, on va chercher la mariée et on l'enlève de la maison paternelle; dans cette occasion, on fécit à l'honneur de se rendre furivement vers la demeure de l'époux. Après la noce, on continue pendant quelques jours à boire de la bière, et c'est chose fâcheuse que la quantité qui en est alors consommée. Ivres et goulés, ils passent, à la suite de cette orgie, plusieurs jours couchés et inertes; et cependant on ne peut leur reprocher d'être buveurs par inclination, car, ainsi que nous venons de le dire, ces excès n'ont lieu qu'à certaines occasions extraordinaires.

Le genre de vie des Tchérémisses diffère beaucoup de celui du paysan russe et du Tatar baptisé. Comme chasseurs, ils se distinguent des autres peuplades de la même origine. Des qu'il n'y a pas de travail pressé à la maison ou aux champs, le Tchérémisse appelle ses chiens, jette sur son épaule une carrossière d'écorce tressée, et, le fusil à la

main, se rend à la forêt pour rapporter chez lui au moins un écureuil. La chasse étant pour lui un métier, il tire les ours et les élans en hiver; mais dans les autres saisons, son butin se borne à des écureuils, qu'il tue uniquement pour avoir leur fourrure. Infatigable pendant ces chasses, il suivra en un seul jour, sur ses raquettes et pendant 30 à 40 verstes, les traces du gibier; et lorsqu'il l'a atteint, il le vise avec une grande dextérité: aussi le manque-t-il rarement. Ainsi, même à la chasse, le Tchérémisse fait preuve de la persévérance qui ne l'abandonne dans aucune circonstance de la vie. Il a, en général, une grande préférence pour les forêts, qui sont sa véritable patrie; il n'y va pas uniquement pour couper du bois, mais plutôt pour s'y promener. C'est pour cela que pendant la saison où l'on est menacé des incendies on emploie de préférence des Tchérémisses comme gardes forestiers.

Les relations de famille ne sont chez eux ni aussi intimes ni aussi patriarcales que chez les Russes; on achète quelquefois les femmes, et leur condition a, sous ce rapport, quelque analogie avec celle des femmes de l'Orient. Les fils adultes se marient de bonne heure et forment un ménage à part. Après la mort du père, c'est ordinairement le fils cadet qui hérite de la ferme.

Le commerce se fait par les mains de leurs chefs indigènes, auxquels chaque individu remet ses marchandises. Le chef prend d'ailleurs sa part du bénéfice aussi bien que tous les intéressés.

Les usages religieux et les préjugés des Tchérémisses montagnards se sont presque complètement effacés devant ceux des Russes; car le Tchérémisse des montagnes est zélé partisan de l'Église grecque. Les Tchérémisses des prairies, qui vivent pour la plupart disséminés, sont au contraire encore à demi païens. Dans l'idée d'eux se forment d'une famille nombreuse de divinités, beaucoup d'autres eux distinguent de bons et de mauvais génies auxquels ils offrent des sacrifices. Aux derniers ils attribuent tous les accidents fâcheux et les maladies qui les atteignent eux et leurs animaux. Bien qu'ils croient à la perpétuité de l'existence après la mort, et qu'ils prient pour leurs défunts, ils témoignent cependant peu d'intérêt pour eux et manifestent même souvent à leur égard une sorte de dédain. Ce qu'il y a de tout particulier, ce sont les cérémonies au moyen desquelles on prétend interdire au défunt la rentrée dans sa maison.

MORDVINES OU MORDVA.

Les Mordvines, plus nombreux et plus étendus que les Tchérémisses, mais aussi plus soumis à l'influence russe, habitent, au nombre d'environ 700,000, principalement les gouvernements de Penza (150,000), de Simbirsk (130,000), de Saratov (100,000), de Samara (140,000), de Nijni-Novgorod (70,000), de Tambov (75,000), et aussi en partie ceux de Kazan (17,000), d'Orenbourg (17,000) et d'Astrakhan (800). Depuis l'extinction presque radicale des Karataïs dans le district de Senghilev du gouvernement de Simbirsk, ils se subdivisent en deux tribus principales: celle d'Erza et celle de Mokcha, qui s'expriment dans des dialectes différents. Selon Castrin, le nom de Mordva serait dérivé de murte ou murte (homme) et de va (eau), et signifierait ainsi hommes des eaux ou des fleuves.

La capitale des Erza ou Erzans doit avoir été autrefois Arzamas, et celle des Mokcha ou Mokchans, une ville du même nom. Les premiers ont aujourd'hui pour centre le village de Terionichevo, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, et les derniers, la ville de Krasnoslobodsk, dans le gouvernement de Penza.

Les Mordvines forment la branche la plus méridionale des Finnois ou Tchouones, qui habitaient jadis le nord-est de l'Europe, et sont actuellement, partout où ils demeurent, mélangés de Russes et de Tatars. Leur langage et leurs usages se perdent visiblement, au point que dans beaucoup de contrées, où ils sont complètement tussifiés, on ne les reconnaît plus du tout pour des Mordvines.

Tandis que, dans la tribu des Erza, la structure corporelle des Finnois s'est conservée dans son type le plus pur et qu'on y trouve encore les cheveux blonds et même renoués particuliers à cette race, la tribu des Mokcha (habitants plus à l'est) se distingue par sa chevelure noire et lisse ainsi que par sa barbe peu fournie, ce qui fait supposer que les Mokcha sont plus fortement mélangés de Tatars.

Le costume des hommes est à peu près russe; celui des femmes est très-singulier: elles portent une casquette roide brodée de diverses couleurs et semblable à un schako sans visière, et autour du cou, plusieurs rangées de fausses perles; leur chemise de toile blanche, à manches étroites, descend jusqu'à mi-jambes; elle est mise sous une autre chemise n'allant que jusqu'aux genoux et fendue des deux côtés, étroitement serrée autour du cou, et brodée sur toutes les coutures de laine rouge et bleue. Devant et derrière, deux garnitures un peu plus larges descendent parallèlement de l'épaule jusqu'aux genoux; la chemise est rattachée à la ceinture par un tablier rouge. Souvent tous les vêtements sont remplacés par une chemise longue et étroite, nommée panar, brodée de triangles, de carrés, de croix et de diverses figures, avec de la laine de plusieurs couleurs. Dans le costume de fêtes des Mokcha, des garnitures et des houppes pendent tout autour de la large ceinture en laine rouge ou noire qui entoure le corps. Le cou et les épaules sont couverts de coraux et de fausses perles en forme de filet, ainsi que d'une quantité d'ornements divers en métal, tels que clochettes, etc. La coiffure des filles consiste en un morceau de toile blanche ou un mouchoir de coton rouge; les femmes portent le povoinik russe, avec une garniture de ruhans et d'objets brillants qui pendent sur la nuque. (La mode, dont l'inconstance et la variété n'ont point de bornes, a fait adopter, dans ces derniers temps, par les dames russes, même par celles des classes moyennes, comme toilette d'été, le costume mordvine, c'est-à-dire une courte blouse blanche en forme de chemise, garnie ou brodée en laine rouge. Un costume de ce genre, composé de deux chemises ou tuniques, l'une plus courte que l'autre, est fort en usage à la campagne pendant les chaleurs de l'été, et se nomme mordovka.)

Quand il y a une noce, la fiancée est enveloppée dans un grand voile blanc, et doit rester couchée par terre jusqu'à ce que chaque convive, auquel elle a versé elle-même à boire, ait vidé son verre.

Les villages, bien que composés de rués principales et de rués latérales, renferment, de même que chez les Tchérémisnes, des maisons avec accessoires, entièrement clôturées, dont les magasins et les logements d'été donnent sur la rue, et le corps de logis principal sur la cour intérieure. Une grande porcelaine règne dans les maisons. Vu le manque de bois, le mur de clôture des bâtiments est construit en terre glaise ou en pierres sèches; la même cause fait employer fréquemment pour

le chauffage des briquettes de fumier séchées au soleil. Les Morévines cultivent beaucoup d'orge, de seigle et d'avoine, et moins de chanvre et de lin. Leur richesse principale consiste en bœufs, chevaux et moutons.

Les Morévines sont honnêtes, laborieux, hospitaliers, mais d'un caractère taciturne et irritable. Ils n'ont d'ailleurs ni l'entêtement ni la fermeté de résolution des Tchérémisnes, des Tchouvaches, des Tchats, etc. Depuis qu'ils se sont rapprochés des Russes, ils sont tous chrétiens, au moins de nom; mais le paganisme et la superstition percent fortement à travers leur nouvelle croyance. Ils ont un profond mépris pour les Tchouvaches.

PEUPLES TATARS.

Les peuples tatars, les habitants les plus nombreux de l'empire de Russie parmi ceux qui n'appartiennent point à la race slave, comptent 5,700,000 âmes. Ils présentent l'élément asiatique développé au plus haut point et tranchant d'une manière frappante avec l'élément européen. Ces peuples nous offrent le spectacle intéressant d'une nation subdivisée en plusieurs ramifications, non pas toujours homogènes entre elles, mais finissant pourtant par former un ensemble compact par l'uniformité des mœurs, de la langue et de la religion (l'islamisme); d'une nation qui, après avoir perdu depuis longtemps son indépendance politique, possède encore néanmoins une ténacité et une force interne bien prononcées: aussi n'a-t-elle cessé d'opposer en toute circonstance, moralement et matériellement, la plus vive résistance au grand but que poursuit la Russie, celui d'élever l'Asie septentrionale et centrale à un plus haut degré de civilisation.

Le tatarisme forme un monde séparé, concentré pour ainsi dire dans son engourdissement; un édifice dont la base est colossale, qui étendait autrefois au loin ses vastes ramifications, et qui aujourd'hui tombe en ruines. Les Tatars ne sont pas seulement des peuples nomades, sauvages et dévastateurs, ni des hordes guerrières; mais ils ont su s'approprier les institutions des peuples subjugués par eux, et c'est ainsi qu'ils sont aujourd'hui les représentants encore survivants d'une civilisation ancienne et effacée, qui profita jadis de l'influence iranienne, et plus tard de celle que l'Europe à son tour vint exercer sur elle.

Par les formes rigides de l'islamisme et plus encore par l'influence du système rigoureusement féodal, aristocratique (dans le sens asiatique) et militaire du mongolisme, les tribus turques ou turkénanes, mères de tous les peuples appelés aujourd'hui Tatars, établirent des principes constitutifs de l'Etat et de la famille. Ils étaient fondés sur des bases simples, pratiques, et ayant quelque ressemblance avec les principes et les formes qui se trouvent aussi, mais purifiés et expliqués, dans l'Europe occidentale. Ces principes, purement pratiques, avaient rendu le tatarisme très-puissant et lui avaient assuré une grande et durable influence sur les Etats et les peuples soumis, surtout dans le Caucase et même en Russie. C'était là des bases imposantes, mais auxquelles manquait évidemment le germe fécond d'un développement progressif. Telle est la cause de la chute du tatarisme; tout y est préparé et réglé d'avance; il n'y a là ni progrès, ni amélioration, ni changement possible. Cet édifice toutefois se soutint assez longtemps, parce que les matériaux en étaient solides; mais des brèches de jour en jour plus nombreuses et plus larges qui ne pouvaient être réparées, hâtèrent le moment où il dut s'érouler.

Comme on a extrêmement abusé du nom de Tatar, dont on se sert même encore aujourd'hui en Europe pour désigner collectivement un certain nombre de peuples qui ne reconnaissent pas cette souche et ne prétendent nullement à en faire partie, nous parlerons avec quelques détails de l'origine de ce nom.

Sous la dénomination de peuples tatars nous comprenons tous les peuples et toutes les tribus de nationalité pure ou mélangée, qui tirent leur origine de l'ouest de l'Asie centrale (du Turkestan oriental et occidental), notamment d'un peuple qui occupait tout le pays compris entre la mer Caspienne et le plateau de l'Asie centrale, et qui s'étendait presque jusqu'au Koukoumor (appelé en mongol Kuku-noor, c'est-à-dire lac bleu). Ce peuple, qui depuis des milliers d'années n'a réellement pas changé de résidence, se divisa en diverses peuplades sédentaires et nomades, parlant la langue turque (dont le turc européen n'est qu'un dialecte), qui, pour la plus grande partie, se convertirent à l'islamisme après Tchinghis-Khan, mais ne portèrent jamais une dénomination commune. Les Osmanlis et les Yakoutes, formant les deux pôles de toute la race, ne s'appellent pas Tatars. L'islamisme n'a pas pénétré chez les Yakoutes ni chez certaines petites tribus de la Sibirie.

De ce peuple très-ancien se détacha probablement, il y a quelques milliers d'années, pour se diriger vers le nord-est, un autre peuple, les Mongols (il ne faut pas mettre en doute l'affinité des Turcs avec les Mongols; c'est un fait dont on peut s'assurer en approfondissant les langues des deux peuples). Ce sont les Mongols (voir le commencement de l'article Peuples mongols) qui conquirent, par la suite, sous le commandement de Tchinghis-Khan, les tribus turques ou les obligèrent en partie à abandonner leurs anciens établissements et à se diriger vers l'ouest. Une tribu principale de ces conquérants, qui doit avoir formé l'avant-garde de leurs armées, et à laquelle appartenait aussi la dynastie des princes mongols, s'appelaient Tatar; cette dénomination, dans le moyen âge, passa de l'Asie occidentale et de l'Europe aux tribus turques qui marchaient avec les Mongols et combattaient sous les ordres de leurs chefs; elle se conserva d'une façon singulière chez les peuples de l'Occident, tandis qu'elle se perdit de nouveau dans l'Orient.

Dans les armées de Tchinghis-Khan, de Batou-Khan et des autres chefs, se trouvait un très-grand nombre de tribus turques; et comme elles avaient été jusque-là pour la plupart sédentaires, qu'elles s'étaient occupées d'agriculture et étaient plus civilisées que les autres, elles avaient obtenu une prépondérance décisive sur les hordes mongoles de l'ouest. Bientôt après l'occupation du trône chinois par Khoubilai (1260), le colossal empire mongol fut divisé en plusieurs Etats indépendants; les Mongols tatarisés qui demeuraient sur les bords du Volga ne manquèrent pas non plus de se déclarer indépendants, après s'être faits mahométans, les uns par les raisons que nous venons d'indiquer, les autres en contractant des mariages avec des femmes turques, plus jolies, plus soignées et plus civilisées que les femmes mongoles. Ce changement eut aussi lieu dans d'autres khanats mongoles de l'Asie (en Perse et au Tchagatai). L'élément turc ne tarda pas à englober dans ces khanats l'élément mongol, sans toutefois se modifier essentiellement; mais en Europe on appela la nation formée de ces deux éléments, et plus tard aussi ses nombreux débris, du nom de Tatars qui n'appartient proprement et qu'en partie aux Mongols.

D'après la signification actuelle du mot Tatar, il est juste de nommer Mongols les hordes placées sous l'autorité de Tchinghis-Khan et de ses premiers successeurs, et d'appeler Tatars celles de Timour (Tamerlan), ainsi que tous les habitants des États qu'ils fondés.

Nous n'examinerons ici que les peuples tatars soumis à la Russie, et nous les diviserons, d'après leurs nationalités, en sept groupes, savoir :

Les Tchouvaches;

Les Bachkirs avec les Mechtchériaks et Teptiars;

Les Tatars proprement dits ou Tatars dans le sens rigoureux du mot.

Nous les classons, d'après leur origine et pour des raisons politiques et locales, en plusieurs subdivisions indépendantes : en Nogais, en Tatars

de Crimée, Tatars de Lithuanie, Tatars d'Astrakhan (ces trois derniers représentent une assimilation plus ou moins complète avec les Nogais. Il faut y comprendre aussi les Tatars du gouvernement de Stavropol, qui, par la contrée qu'ils habitent, font partie des Tatars du Caucase); en Tatars de Kazan et d'Orenbourg; Tatars de la Sibirie et Tatars du Caucase;

Les Turkmènes;

Les Khassaks (Kazaks) ou Kirghiz-Katssaks (Kirghiz de la Petite, de la Moyenne et de la Grande Horde et de la Horde Intérieure ou Boukèïev);

Les Kirghiz proprement dits ou Kirghiz noirs;

Les Yakoutes.

TCHOUVACHES.

Les Tchouvaches, au nombre de 670,000 âmes, habitent par masses compactes les gouvernements de Kazan (400,000), de Simbirsk (125,000), de Samara (70,000), d'Orenbourg (40,000), de Saratov (20,000) et de Perm (15,000), et forment un curieux mélange des deux éléments tatar et finnois.

Les Tchouvaches (qui sont peut-être les anciens Bulgars du Volga) forment, pour ainsi dire, la transition des peuples finnois aux peuples tatars, des Finnois du Volga aux Bachkirs. Quoique l'extérieur des Tchouvaches diffère essentiellement de celui des Tatars, ils appartiennent aujourd'hui à ces derniers, surtout par la langue, dont non-seulement la syntaxe, mais, ce qui est plus significatif encore, toutes les formes grammaticales sont tatars.

Le Tchouvache est maigre, mince, blond, beaucoup plus petit et d'un teint plus foncé que le Tatar. Naturellement timide et craintif, il se retire devant le Russe, dont il n'apprend qu'imparfaitement la langue. Les Tchouvaches s'habillent presque complètement à la russe; seulement ils entourent leurs jambes, au-dessous des genoux, de bandelettes bariolées, de telle façon qu'on peut reconnaître de quel district le Tchouvache est originaire, ainsi que cela se voit chez les Finnois du groupe occidental, notamment pour les habitants de File d'Oesel. Les femmes ont un costume particulier qui n'est, en été, qu'une chemise descendant jusqu'aux genoux, avec des sabots d'écorce pareils à ceux des hommes. Comme eux aussi elles s'enveloppent les jambes, mais de bandes plus nombreuses; car plus ses jambes sont grosses, plus la femme Tchouvache se croit belle. Elles portent aussi des pièces de monnaies d'argent en guise d'ornement, non-seulement dans leurs coiffures, attachées à des rubans qui descendent derrière les oreilles, mais principalement sur un morceau de cuir placé sur la poitrine et suspendu au cou; le rebord extérieur de ce plastron est garni de petites monnaies d'argent très-serrées, et on ne le détache jamais, même pendant la nuit. C'est ainsi que, malgré la variété des moyens employés par les femmes de diverses nations pour attirer et captiver les hommes, leur coquetterie se manifeste même chez les sauvages les plus abrutis de la Sibirie, par l'ornementation de leur costume, qui ne consiste souvent qu'en peaux de lièvres. Les femmes Tchouvaches portent sur la tête — excepté pendant l'été — un bandage blanc dont l'ourlet retombe sur les épaules. Cette coiffure leur sert les fêtes comme les jours ordinaires, et ce n'est qu'à l'occasion de solennités particulières, telles qu'un mariage ou toute autre cérémonie, que les jeunes filles portent une robe plus ample, à bordure blanche sur les épaules, et une coiffure de forme cylindrique élargie au sommet et garnie tout autour de petites monnaies d'argent.

La religion des Tchouvaches, baptisés généralement depuis 1743, à l'exception de quelques milliers, porte encore des traces de paganisme et de mahométisme. Ils furent d'abord soumis aux Tatars, qui ne parvinrent cependant pas à leur imposer leur religion, circonstance remarquable; car la majorité des tribus tatars professe l'islamisme. — Sous ce rapport les Yakoutes font exception. — Toutefois, les usages tatars se sont insensiblement introduits dans la religion et les mœurs des Tchouvaches; et depuis qu'on a étudié ce peuple, on a remarqué que sa langue était d'origine tatare. La mythologie des Tchouvaches admet l'existence d'un être bienfaisant et d'un être malfaisant, qui tous deux régissent l'univers; chacun de ces génies commande à un certain nombre de dieux subalternes qui remplissent diverses charges dans le gouvernement du monde, et auxquels on immole des animaux, en accompagnant ces sacrifices de cérémonies très-singulières.

Les Tchouvaches ont aimé de tout temps à s'établir dans des lieux écartés, au milieu des forêts et près des précipices, afin d'éviter l'approche des étrangers. Aujourd'hui même encore ils se retirent de préférence dans les bois et évitent autant que possible toute relation avec les autres hommes.

Ils ne témoignent d'intérêt que pour les objets matériels et se résignent facilement à leur sort. Leurs chants sont simples et naturels.

Malgré la fécondité naturelle de leurs champs, les Tchouvaches ne sont que de médiocres agriculteurs. La situation misérable des paysans et le mauvais état des habitations offrent un contraste frappant avec la fertilité du sol. La cause en est principalement dans le caractère insouciant des habitants, qui cultivent la terre avec beaucoup de négligence, en sorte que les mauvaises récoltes ne sont pas rares. On fait sécher le blé coupé non loin des maisons, d'une manière fort simple, mais assez dangereuse : on le place sur des perches posées en forme de cônes, au-dessus d'un fossé dans lequel on allume du feu.

Les femmes des Tchouvaches ressemblent en général à celles des Tchérémises, sauf que le bâtiment d'habitation se trouve isolé au milieu de la cour et présente une apparence et une organisation toutes différentes. Du côté de la façade, un escalier couvert conduit dans les chambres supérieures; le rez-de-chaussée est occupé par le bétail. Les portes de la maison et de la cour sont constamment tournées vers l'orient. La maison est faite en poutres. Ces habitations sont moins propres que chez les Tchérémises.

BACHKIRS, MECHTCHÉRIAKS, TEPTIARS.

Les Bachkirs, au nombre de 600,000 âmes, habitent les gouvernements d'Orenbourg (500,000), de Perm (60,000), et certaines parties des gouvernements de Samara (25,000) et de Viatka (15,000). Ils forment un mélange presque compact avec les Mechtchériaks, dont la population se monte à 125,000 âmes, et qui résident dans les gouvernements de Perm,

de Samara, de Penza, et principalement dans celui d'Orenbourg; les Bachkirs et les Mechtchériaks sont soumis aux mêmes règlements et divisions administratives et composent communément une troupe organisée dont le service est analogue à celui des Kozaks. Sous le rapport administratif et militaire, cette troupe est répartie en vingt-huit cantonnements.

Occupant la plus grande partie du territoire compris entre les monts Ourals, le fleuve du même nom, le grand Ik, la Biéla et la Kaspia, les Bachkirs habitent des contrées où la nature est en général prodigue de ses dons, mais où la ligne frontière orientale, steppe plane et déserte, forme un contraste frappant avec les autres contrées inférieures. Celles-ci offrent en effet un climat agréable et salubre ainsi qu'un sol fertile, renfermant de grandes richesses minérales. Sur la ligne, au contraire, on trouve dans la vaste steppe un climat très-difficile : l'été est court et très-chaud, l'hiver intense et très-rigoureux. Les ouragans de neige pendant les grands froids, et les tourbillons de poussière et de vent à l'époque des grandes chaleurs, appelés bouranes, sont pernicieux pour les hommes et les animaux.

Les Bachkirs ne sont certainement pas de pure race tatare : on ignore même généralement leur véritable origine. Ils pourraient bien être issus d'un mélange de races mongole, tatare et tchoude, où prédomine toutefois l'élément mongol. — Ils se disent eux-mêmes descendants tantôt des Mongols, tantôt des Kirghiz proprement dits, se nomment Bachkours ou Bachkourtes, et sont, depuis les temps les plus reculés, étroitement unis aux Metchériaks ; ils n'en diffèrent même que sous le rapport religieux, ces derniers étant des mahométans assez instruits en général, plus soigneux de leurs personnes et plus civilisés ; leurs prêtres se distinguent aussi à leur avantage de ceux des Bachkirs sous ces divers rapports.

Plusieurs peuples asiatiques appellent les Bachkirs Istiaks (Ostiaks), se fondant sur leur origine présumée et supposant que les Vogals, autrefois puissants, dans leurs fréquentes expéditions contre les Vogouls et les Ostiaks, avaient fait sur eux des prisonniers et les avaient emmenés pour les établir dans leur pays en les forçant d'adopter l'islamisme. Plus tard, quand les Vogals furent forcés par les Russes de se retirer en Asie, ceux d'entre eux qui restèrent furent appelés Bachka-Yourte (peuple, séjour ou habitat séparé), d'où serait venu le nom de Bachkour.

Se conformant autrefois, dans leur genre de vie, aux habitudes de tous les peuples nomades asiatiques, et entreprenant sans cesse des expéditions de guerre ou de pillage, les Bachkirs restèrent longtemps, les uns sous la domination du royaume de Kazan, les autres sous celle du khan de Sibérie et du royaume des Vogals. Ce ne fut qu'en 1556, et après la conquête du royaume de Kazan, effectuée en 1552, qu'ils se soumettent de leur plein gré au tsar Ivan IV, et conservèrent toutes leurs terres, qu'on leur laissa en pleine propriété. En 1574, ils demandèrent à la Russie la permission de bâtir le fort d'Oufa afin d'avoir un point d'appui et un lieu de refuge contre les hostilités de leurs voisins. Plus tard ces mêmes Bachkirs, vivant sous la protection de la Russie et possédant de grandes terres, recueillirent une quantité d'étrangers, surtout de réfugiés finnois et tatars sur lesquels ils prélevèrent des impôts. Cette circonstance donna lieu à des mésintelligence et à des disputes, relativement aux frontières, entre eux et les Kirghiz-Katsaks ; il s'ensuivit de fréquentes hostilités et plusieurs soulèvements qui, dans la période antérieure et postérieure à l'an 1700, furent marqués par beaucoup de scènes sanglantes et de grandes dévastations.

La physionomie assez expressive des Bachkirs offre très-souvent le type tatar. Ils ont le visage rond, le teint foncé, le regard vif, les yeux gris ou brun foncé, les cheveux châtain, le nez et la bouche moyens, les pommettes saillantes, de grandes oreilles et peu de barbe. Les traits du visage des hommes se retrouvent dans celui des femmes : aussi en voit-on peu de belles. La petite vérole et d'autres maladies contagieuses font de grands ravages sur la figure des Bachkirs ; les maladies d'yeux, causées par le vent, la poussière et la fumée, sont aussi très-fréquentes.

Leur costume est simple, commode, conforme à leur genre de vie et au climat ; l'habillement des femmes rappelle beaucoup le costume finnois. Quoique les Bachkirs soient généralement pauvres, il y a pourtant parmi eux, comme chez tous les peuples et dans les deux sexes, des individus dont la vanité se complait dans la parure et la recherche des ajustements. Les habits de fête des riches se distinguent de leurs vêtements habituels par un grand luxe dans la qualité des étoffes et par de nombreux ornements. Les hommes couvrent leur tête rasée d'un bonnet thibétain en velours cramoisi ; ce bonnet, haut de cinq verchoks, est bordé en poil de castor et se termine en pointe. Par-dessus ce bonnet ils en mettent un autre conique très-grand et fourré, terminé par quatre pointes et nommé malakhal ; ce bonnet est fait en peau de renard et recouvert de velours ou de drap rouge ; ses larges bandes inférieures

sont découpées et retombent sur les épaules, de sorte qu'on aperçoit à peine le collet montant de la chemise bleue, brodée de soie et de fils de diverses couleurs et garnie d'un mince cordon d'or ou d'argent. Les Bachkirs portent par-dessus la chemise une longue et légère robe dont les pans sont rentrés dans de larges pantalons de drap serrés par un cordon. Sur cette robe on en voit ordinairement une autre en soie rayée, attachée par une large ceinture dont les bouts assez longs pendent par devant. Enfin, par-dessus tout cela ils mettent souvent encore une pelisse de renard recouverte en étoffe de soie à raies de couleurs, ou un kaftan de drap rouge dont les parements, les pans et les bords sont garnis d'un cordonnet d'or ou d'argent. Les bottes sont rouges ou noires et aussi larges que celles des paysans russes. La coiffure de fête des femmes riches consiste en deux tresses de cheveux qui ceignent la tête ; sur ces tresses est posé un bandeau qui descend jusqu'aux sourcils, tandis que la vraie coiffure (kachha-on) est retenue par un cordon attaché sous le menton et forme une espèce de demi-ovale. Le bandeau et le kachha-on se composent de petits ronds d'argent consus en forme d'écaillés sur une double toile dont les bords sont ornés de coraux et de fausses perles. Le kachha-on, qui n'est pas posé droit sur la tête, mais un peu enfoncé sur la nuque, rappelle les bonnets des prêtresses russes et couvre une partie du dos. La poitrine est ornée d'écaillés d'argent ou d'une espèce de corset garni de monnaies d'or et d'argent comme le kachha-on et le bandeau, ce qui donne au costume une assez grande valeur. Outre les pantalons, qui sont semblables à ceux des hommes, les femmes portent encore une longue et large chemise en tafetas brodée, et souvent aussi par-dessus une espèce de kaftan court sans manches ; habituellement une riche robe de chambre ou un kaftan rouge absolument semblable à celui des hommes. Des bracelets et des bagues complètent leur toilette. Les jeunes filles portent le même costume, à l'exception du kachha-on, qu'elles remplacent quelquefois par un petit mouchoir ; souvent aussi elle ont la tête nue. Les Bachkirs tiennent autant à la richesse de la selle et du harnachement des chevaux qu'à celle de la toilette.

Beaucoup d'entre eux mènent la vie nomade, s'occupant principalement de l'élevé des chevaux, et en même temps de la chasse au faucon. D'autres vivent colonisés dans les villages, se livrant à la culture des champs et à l'exploitation des abeilles. Ces derniers, par leur genre d'existence, se fondent chaque jour de plus en plus dans la masse des Tatars du pays. En hiver, tous demeurent dans des maisons en bois dont l'agglomération forme des villages ; en été, les villages des Bachkirs nomades restent déserts et tout le monde se rend aux pâturages en kilitiks couverts de feutre. Ils ne payent ni redevances ni impôts, et ce n'est qu'à certaines circonstances urgentes qu'ils fournissent des recrues. Par compensation, ils font, outre le service de la poste, celui de Kozaks sur la ligne frontière contre les Kirghiz-Katsaks, et sont obligés, comme Kozaks, de suivre l'armée en pays étranger, à la première réquisition. Tous les hommes de l'âge de dix-sept à quarante-cinq ans comptent un service militaire, quoique le service effectif ne soit exigé que bien rarement, même en temps ordinaire ; le tour de chacun n'arrive que tous les six ou sept ans, et encore le service du cordon sur la ligne ne dure-t-il que six mois, pendant la belle saison, vu les obstacles qui résultent du climat et de ces localités. Il est vrai qu'à cette époque de l'année ce service devient non-seulement nécessaire mais même très-pénible ; car les Kirghiz-Katsaks, exclusivement en hiver, n'entreprennent alors aucune expédition de pillage et réservent tous leurs efforts pour la saison d'été. Obligés et serviables par caractère, les Bachkirs ne sont que de médiocres soldats, mais ils sont robustes et excellents cavaliers, et sont armés maintenant comme les Kozaks. Presque tous les villages ont actuellement des écoles et la civilisation fait des progrès rapides ; néanmoins il sera difficile de détruire de sitôt la superstition et la rudesse des mœurs. Le vice capital et le plus répandu est le vol des chevaux, pour lequel maintes occasions viennent favoriser leur penchant. Vivant très-simplement, ils sont endurcis à la faim et au froid, et se consolent des privations qu'ils endurent par l'espoir des joies qu'on leur promet dans le paradis. L'eau-de-vie, qu'ils aiment beaucoup, n'a pu leur être aussi pernicieuse qu'aux autres nations, en raison des grandes difficultés qu'ils éprouvent à s'en procurer. Le laitage, le fromage aigre (krouout), le makhan (mélange de chair de bœuf et de cheval), et principalement le bich-barmak, sont leurs mets favoris. Ce dernier est fait de lachis de viande



Desiné d'après nature par Zakhatoff

Leh par Winckelmann et fils à Berlin

БАСКІРС.

БАШКОРҢА.

et d'un peu de farine en pâte; nous en parlerons à l'article des Kirghiz-Kaïssaks de la horde de Boukév. Quelques-uns font en hiver un fort mauvais pain. Ils mangent en outre différentes sortes de gruau, mais peu de poisson et de gibier; ces aliments étant réservés pour être vendus aux Russes. Après l'eau-de-vie, leur boissons favorites et les plus usitées sont le koumys, l'airan et une espèce de kvass ou bière faite avec de l'avoine et qu'ils appellent bouza.

Leur langue est un dialecte tatar; leurs chansons se composent de couplets en vers; chaque couplet n'en contient que quatre; les deux premiers renferment le plus souvent une image allégorique et les deux derniers en font l'application à la réalité; la mélodie en est mélancolique et traînante sans être pourtant désagréable.

La religion dominante est l'islamisme; mais beaucoup de Bachkirs se sont déjà convertis au christianisme. Les légendes remplies de superstitions, qui semblent leur être venues du sud (de la Perse et de l'Arabie), et le défaut d'instruction de leurs mollahs, qui ignorent la langue arabe, ont contribué à faire des Bachkirs de fort tièdes musulmans. Ils connaissent fort peu leur religion pour devenir jamais fanatiques. Cependant on trouve parmi les vieillards beaucoup de gens réellement pieux. Les Bachkirs prétendent posséder des livres dont le texte a été composé en enfer; celui qui les comprend connaît le passé, le présent et l'avenir, et peut faire des miracles avec l'aide des esprits. Il y a chez eux beaucoup de choses qui rappellent l'ancien chamanisme, notamment la croyance que les magiciens ne sont pas en relation immédiate avec le monde des esprits, mais qu'ils ont besoin d'employer préalablement certains sortilèges, des mots catalistiques, des plantes merveilleuses, etc. Les Bachkirs tremblent devant les magiciens, et dans leurs maladies ils s'en remettent tout à fait à leurs soins, lorsque la prière du mollah et l'eau qu'il donne comme unique remède les a laissés sans soulagement. Ils professent également un grand respect pour les sorciers, qui jouissent chez eux d'une plus haute considération encore que les magiciens; mais rien n'égale le respect superstitieux des Bachkirs pour ceux d'entre ces sorciers qui prétendent avoir le don de voir le diable; ils ont recours à eux dans toutes les circonstances importantes de leur vie. Comme les Bachkirs croient beaucoup aux fantômes, le serment qu'ils prêtent dans un cimetière a bien plus de force qu'un serment ordinaire. En leur qualité de mahométans soumis, ils s'imaginaient être particulièrement favorisés du ciel. Cette conviction les rend très-fatalistes et leur fait entreprendre les choses les plus audacieuses et mépriser la mort. Le clergé, qui se divise en trois catégories, en akhouns, mollahs et azantchéis, est subordonné à l'autorité du mollah tatar d'Oufa. Leurs mosquées sont très-simples et se distinguent à peine des maisons ordinaires.

La religion permet aux Bachkirs la polygamie, mais pas au delà de quatre femmes; la pauvreté les empêche même ordinairement d'en avoir plus d'une. Les pères et mères livrent leurs filles en échange d'un

kaly, qui est fort considérable chez les riches; mais il faut remarquer que la dot de la fiancée est souvent égale au kaly payé par le promis. Quand la célébration des fiançailles a lieu, et que le kaly est en grande partie payé, les jeunes filles aiment de la fiancée, les femmes mariées, ses parentes et les connaissances de la famille, se rassemblent et forment deux cercles; la fiancée est assise dans le premier, puis il s'élève une discussion entre le cercle des filles et celui des femmes, pour savoir à qui la fiancée appartient. Cette discussion se termine presque toujours en faveur du cercle des femmes. Ensuite on déshabille la fiancée et l'on procède à une cérémonie fort singulière appelée yaki-algane, c'est-à-dire les préliminaires de la séduction. On revêt la jeune fille de ses plus beaux habits et on place pour la première fois sur sa tête la riche coiffure (karhha-on). C'est alors qu'apparaissent les hommes, accompagnés du fiancé, et que la fête commence. Des musiciens et des chanteurs jonent, les uns de la tchébighah, sorte de clarinette, d'autres chantent une espèce de duo où ils font exprimer à la fiancée son impatience de se marier. Pendant la première nuit, deux hommes et deux femmes restent avec les jeunes gens dans la même chambre; le jour suivant, on fait des présents aux invités, et les réjouissances durent souvent trois jours de suite. La jeune femme continue à demeurer dans la maison paternelle jusqu'à ce que le kaly soit entièrement payé; puis elle prend solennellement congé de ses parents et des voisins, et se retire avec de riches présents chez son mari. Une femme enceinte préfère mourir en couches plutôt que de recourir à un médecin, lors même que celui-ci lui donnerait gratuitement ses soins. Ce sont toujours de vieilles femmes qui assistent aux accouchements; elles ne possèdent naturellement que des connaissances pratiques. Mais les femmes bachkires, fortement constituées comme elles le sont, et avec leur rude genre de vie, n'ont que bien rarement des couches laborieuses. Le mollah dit des prières pour le nouveau-né et lui donne un nom; mais la circoncision ne se pratique que deux ou quatre ans plus tard. Lors des funérailles, on lave le corps du défunt et on l'enveloppe dans un linceul. Ceux qui ont pris ce soin reçoivent tous les vêtements du mort. On le porte sur une planche au cimetière, la tête en avant, et on le dépose dans une fosse plane qu'on recouvre de planches et de terre. La cérémonie des funérailles ne se termine jamais sans courses à cheval.

Nous comptons encore comme faisant partie des Bachkirs environ 275,000 Teptiars et Dolytes (classes de campagnards), qui leur ressemblent beaucoup sous le rapport de l'administration et par la proportion des éléments finnois et tatars dont ils sont mélangés. Ils habitent les gouvernements d'Orenbourg, Perm, Viatcha et Samara, et se composent de Tchérémisses, de Votiks, de Tchouvaches et de Tatars. Les Teptiars sont presque tous mahométans et d'origine tatar. L'élément finnois prédomine chez les Dolytes.

TATARS PROPREMENT DITS.

Nous donnerons une notice caractéristique des tribus comprises sous la dénomination de Tatars proprement dits, ou Tatars dans le sens rigoureux du mot, dont la population s'élève à 2,200,000 âmes. D'après les traits particuliers qui distinguent chacune des subdivisions établies plus haut. Pour plus de clarté, et afin d'éviter des répétitions inutiles, nous présenterons un aperçu historique sur leur origine et leur affinité entre elles.

Deux grands événements ont aidé les races turques que nous appelons tatars à devenir ce qu'elles sont aujourd'hui: l'adoption de la religion de Mahomet, et plus tard les conquêtes des Mongols sous Tchinghis-Khan et ses successeurs.

Leur histoire ne commence en effet qu'au moment où une nationalité étrangère, celle des Mongols, fut introduite dans celle des Turcs. Mais pour exposer comment cela est arrivé, il nous faut nécessairement remonter aux notions historiques les plus anciennes sur les races turques.

Les premiers renseignements sur les Tatars, ou plutôt sur les tribus de langue tourane ou turque qu'ils composaient en grande partie, nous

ont été fournis par les Chinois, qui, il y a 2,000 ans, en l'année 126 avant la naissance de Jésus-Christ, rencontrèrent, par suite de la découverte de l'Asie intérieure, différents peuples tels que les Turcs, les Khomms (ou chinois Hiong-nou, Hiong-nou, Khionn-nou, dérivés des Turcs, dans la suite les Mongols) et les Toungoues. Si les dénominations ne s'accordent pas rigoureusement avec les différences nationales de ces peuples, c'est parce que la dynastie régnante donnait ordinairement son nom au peuple qui lui était soumis. La race primitive des Turcs, habitant le Turkestan occidental et oriental (c'est mal à propos que ces deux régions sont appelées grande et petite Boukharie), occupa les contrées qui s'étendaient depuis la mer Caspienne jusqu'au Koukonour dans l'Asie centrale, et y vécut principalement dans les villes et villages, où elle s'occupait d'agriculture et de commerce.

Parmi les plus anciens Etats connus du Turkestan, les plus étendus étaient Tavan (dans le Khokand d'aujourd'hui); Ta-hia ou Da-sia (dans la Boukharie méridionale); l'Etat des Kirghiz nomades (aujourd'hui Kirghiz proprement dits, ou noirs, dont l'origine turque peut encore

être mise en doute) et celui des Kang-kiu (ou, d'après la prononciation actuelle de Pékin, Kamsin), qui se nomment Khassaks chez les Chinois et Kirghiz-Kassaks chez les Russes ou simplement Kirghiz, etc. Le voisinage des tribus finnoises et samoïdes au nord semble avoir eu bien moins d'influence sur les Turcs que celui des Mongols au nord-est, qui passèrent tantôt en grandes masses, tantôt en petites tribus, sur les terres des Turcs, soit pour les traverser, soit même pour s'y fixer. Les tribus mongoles furent en partie soumises aux Turcs dans les quatrième et troisième siècles avant Jésus-Christ, mais Moïe-Khan ayant, en l'année 177 avant Jésus-Christ, réuni toutes les forces des Mongols, soumit, quoique pour un temps assez limité, tout le Turkestan, la Boukharie et d'autres contrées. Il est encore douteux que les Khomms (Chuns) aient été des Mongols, car cela n'est pas clairement prouvé par les mots de leur langue que nous ont conservés les Chinois; mais, à part l'exactitude de l'identité des frontières politiques et des mœurs, on reconnaît cependant la différence des nationalités des Turcs, des Khomms (Mongols?) et des Tomgouzes, par les notions que nous ont transmises les Chinois, qui peuvent avoir néanmoins commis aussi quelques erreurs en les groupant. Ainsi les Ton-Kine (dont le nom est arbitrairement changé par J. Schmidt et par le père Hyacinthe en Toulga ou Douлга, tandis que, d'après le témoignage des Byzantins, il est proprement Ture) sont considérés par les Chinois comme descendants des Hiong-nou, et ils nous font connaître de la langue de ce peuple des mots aujourd'hui presque entièrement turcs. — Environ 1,100 ans après la naissance de Jésus-Christ, Yéllis Dachi (de la dynastie Kida) fonda, avec des hordes mongoles, un grand empire qu'il nomma Kara-Kitaï, et qui comprenait le sud-ouest de la Dzoungarie, le Khoukai et le Tachkent. La propagation de la doctrine de Mahomet eut l'influence la plus bienfaisante sur une grande partie des habitants du Turkestan, dont elle excita moins le fanatisme religieux qu'elle ne servit à développer leur organisation intérieure. L'islamisme contribua non-seulement au progrès moral des Turcs, qui avaient atteint déjà un plus haut degré de culture intellectuelle que les Mongols, mais il devint encore le lien qui unit les tribus de la race turque et porta au loin, dans les régions occidentales, l'influence de leur civilisation. L'islamisme apparut, en effet, au moyen âge comme le moteur le plus efficace de la civilisation en Asie, quoique le bouddhisme se montre habituellement plus philanthrope et plus tolérant que le mahoméanisme: ce qui ressort clairement de la comparaison de la morale théologique des deux religions. Le principal dogme de la religion de Mahomet est énoncé dans le Koran et contenu tout entier dans ce précepte: « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! » Une quantité de hadis, c'est-à-dire d'interprètes de la parole de Dieu ou de la vraie doctrine, ont paru depuis la création du monde; mais parmi eux on ne compte que six législateurs, dont le principal et dernier est Mahomet.

Le prototype de tous ces prophètes législateurs, la créature la plus parfaite de Dieu, c'est Mahomet. — Le Dieu unique et éternel est servi non-seulement par les hommes, mais encore par des esprits ou des anges placés dans un ordre hiérarchique: les uns dirigent les bonnes actions de l'homme, les autres inspirent les mauvaises. Il y a deux principales sectes de mahométiens, celle des sunnites et celle des chiites, divisées en deux camps hostiles, quoique leur séparation ne soit fondée sur aucun motif dogmatique. Les sunnites regardent la descendance des quatre premiers kalifes successeurs de Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali, comme tout aussi légitime qu'historique, tandis que les chiites affirment que le quatrième (Ali) eût dû succéder au Prophète, comme étant son cousin, le mari de sa fille unique Fatime et le premier qui ait reconnu la doctrine de Mahomet. Cette doctrine religieuse (dine) est étroitement liée à la législation (chariate), que les chiites assurent avoir été fabriquée. Les sunnites sont en général les tribus tatars de l'empire de Russie, les habitants de la Turquie d'aujourd'hui, de l'Afghanistan, du Tottan et des autres contrées; les chiites sont les Persans, les nombreuses populations de l'Inde, de l'Arménie et du Karabagh, et les autres musulmans de la Transcaspienne.

Au commencement du treizième siècle, Tchingghis-Khan réunit (voyez l'article peuples mongoles) toutes les tribus de race mongole (le nom de Mongol existait longtemps avant Tchingghis-Khan, puisque ce même peuple est nommé par les Chinois d'abord Mong-ou, ensuite Mong-kou-ki et enfin Mong-kou). Avec leur concours il soumit successivement à sa

domination les royaumes de Tangoute (dans la partie nord-ouest de la Chine), d'Ouïgour (dans le Turkestan oriental), — Kine (ou Ghine, nom chinois du peuple tomgouze qui, appelé aussi Niutchi, avait enlevé aux Kitans la Chine septentrionale, d'où les Mandchoux tirent directement leur origine), — Kara-Kitaï, Kharezem (dans le Turkestan occidental) et tous les peuples et les Etats jusqu'au Caucase.

Si l'islamisme a eu une influence prononcée sur les mœurs et la vie privée des Turcs, le principe mongol n'en a pas eu une moindre sur l'état politique extérieur, intérieur et social des peuples conquis. Les nouveaux empires tatars jouirent d'une puissance très-étendue par leur organisation, qui s'était formée surtout par l'effet de l'influence iranienne; mais des germes de discorde se développèrent simultanément par suite de l'exagération du système aristocratique et de l'irrégularité de la succession au trône, cause principale de la chute de ces empires. Il est intéressant et instructif de voir comment l'organisation intérieure des Tatars a survécu à leur décadence politique, et avec quelle opiniâtreté cette nation tenait à ses institutions, en dépit des influences diverses qui agissaient sur elle. Dans les Etats tatars qui se formèrent après la délivrance du jong mongol, et notamment des débris de l'empire de Timour-Lenk (Timour le Boiteux), on trouva encore des institutions bien coordonnées, une administration réglée, une organisation militaire, des lois relatives aux impôts, aux postes, aux monnaies, au cérémonial de la cour, etc. La noblesse administrait toutes les affaires, occupait les premiers emplois militaires et se divisait en classes, selon le degré de sa puissance et de son origine, tout au contraire de la masse du peuple ou peuple noir.

Les prérogatives étaient toujours strictement relatives aux fonctions. Dans cet état aristocratique militaire il y avait pourtant aussi des rapports très-pratiques civils et sociaux, réglés sur de larges bases et dont l'influence fut si vivace que tout le Caucase respire encore aujourd'hui le tatarisme, où le tatar, malgré quantité de langues indigènes, est encore la seule langue dominante.

Il y a plus: les Russes, longtemps soumis au jong tatar, mais déjà chrétiens depuis longtemps, empruntèrent, dans leur vie publique et privée, beaucoup de choses à leurs oppresseurs. Si le chrétien, fidèle observateur des lois et défenseur de la civilisation, condamne de plein droit l'empire tatar, le guerrier éprouvé pourtant beaucoup de sympathie pour l'esprit et les principes militaires de ce peuple, qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les armées de l'Europe. Il y a prise la conviction que le véritable esprit militaire peut opérer de grandes choses en s'appuyant sur la force inflexible qu'il sait opposer aux influences du temps et aux vicissitudes politiques.

Pour faire mieux comprendre le développement progressif des Etats tatars, revenons de nouveau aux Mongols.

Après la mort de Tchingghis-Khan, le vaste empire mongol fut partagé entre ses quatre fils, d'abord en quatre parties, puis en un plus grand nombre. L'aîné, Deboutchi, avait reçu les contrées occidentales ou le royaume de Kiptchak. L'histoire de ce pays est concentrée dans les expéditions militaires entreprises contre les grands-lucs et les autres princes russes, et dans l'influence et l'oppression que les khans exerçaient sur tout le peuple russe, sans s'inquiéter de l'administration des affaires. Ugesteï, successeur et troisième fils de Tchingghis-Khan, acheva les conquêtes de ce dernier et, en l'année 1236, son neveu Batou ou Baty, fils de Deboutchi, vers l'est de l'Europe. Ce prince soumit, à la tête d'un demi-million de guerriers, en deux campagnes, toute la Russie, détruisit les villes de Moscou et de Kiev, chassa les Polovtses du Don et pénétra par la Hongrie jusqu'en Moravie et en Silésie. A la mort d'Ugesteï (1241), Batou retourna à Kiptchak pour se réunir à la Grande Horde, et demeura en paix, parce que ses sujets commençaient à se plaindre dans ce lieu riche en pâturages. La horde de Batou, devenue célèbre dans l'histoire sous les noms de horde d'Or, de Kiptchak ou de Sarai, occupa tout le Kiptchak ou le pays des Polovtses, situé entre le Dniepr et l'Oural, la mer Noire, la mer Caspienne, la source du Khouper et l'embouchure de la Kama. Ses forces principales étaient concentrées dans les steppes d'Astrakhan, où Batou construisit sa résidence (Sarai) sur les bords de l'Arkhtouba, à 60 verstes de l'embouchure du Volga. La horde d'Or ne resta pas longtemps sous la dépendance du grand-khan de la Mongolie; le faible lien qui l'y retenait par la force et la crainte ne pouvait durer qu'un certain temps, car tous les successeurs des fils de Tchingghis-Khan avaient droit à une part d'héritage. Kouïouk ou Gaiouk

fil d'Ugataï, lui succéda comme grand-khan, et son neveu Mengghé fut élu ensuite. En l'an 1260, Khoublai, après la mort de Mengghé, usurpa le trône sans attendre l'élection, ce qui déterminait la scission des différents princes qui se rendirent indépendants. Batou en fit autant, et la horde de Kiptchak, ou horde d'Or, resta, jusqu'à la fin du quatorzième siècle sous l'autorité des khans de la maison de Delouchi, dans laquelle le trône passait du frère au frère ou de l'oncle au neveu. Le mot horde ou proprement orda désignait originairement en mongol la station du khan, sa tente, son palais. Les anciens Russes entendaient aussi par ce mot le lieu de sa résidence. Cette expression ainsi comprise fut étendue par la suite à tout l'Empire ainsi qu'aux sujets qui en faisaient partie. Les Mongols d'aujourd'hui prononcent ordo, ce qui correspond au mot turc yourte.

Sous le règne du troisième frère de Batou, Mengghé-Tamur (Mengghé-Timour), la doctrine de Mahomet se répandit rapidement, et vers la fin du treizième siècle elle devint générale sous le célèbre Oushek. A Mengghé-Tamur succédèrent deux khans; le frère cadet de Batou, Nogaï, qui gouvernait les contrées occidentales des pâturages situés entre le Don et le Dniestr, et son fils Touda-Maugou, qui régnait à Sarai. Nogaï se fit le chef de toute la horde; mais il en fut chassé par son neveu Tokhta, fils de Mengghé-Tamur, et se réfugia en Crimée, où il se fixa ainsi que sa postérité. Celle-ci finit dans la suite le khamat indépendant de la Crimée. Oushek, dont nous avons parlé plus haut, monta, par ordre de successibilité, au trône de Sarai en 1313. Ce prince soutint les prétentions des grands-ducs de Moscou contre leurs rivaux, ce qui contribua à leur assurer par la suite la puissance suprême et la forme monarchique.

La domination mongole (et puis tatare), qui se restreignait en Europe à la Russie seule et qui dura depuis 1257 jusqu'à 1480, se divisa, d'après sa puissance matérielle et morale, en deux périodes. Pendant la première, son joug asservit toute la Russie; pendant la seconde (depuis l'assujettissement des contrées russes occidentales par les Lithuaniens), il pesa seulement sur les provinces orientales, mais d'une manière bien moins oppressive.

La Russie s'en affranchit entièrement en 1480, sous le règne du tsar Ivan III.

La domination des Tatars ayant puissamment influé sur la nationalité russe, tandis que celle-ci n'a eu que très-peu d'action sur celle des Tatars (car les Tatars restèrent presque partout nomades), nous avons dû examiner, à l'article Russes, cette influence d'une manière plus détaillée.

L'islamisme, qui dominait partout depuis le temps d'Oushek, n'était pas capable d'adoucir la grossièreté des mœurs de la horde guerrière et nomade; et quoique les guerres civiles continuelles eussent affaibli sa puissance, les Tatars qui la composent trouvèrent longtemps encore un énergique appui dans leurs frères de l'Asie, qui, au besoin, venaient à leur aide en troupes innombrables. C'est ainsi que Mamai, chef d'armée ou tiemik (mot qui provient de tamenne on tommane, 10,000), devint, après un combat sanglant en 1370, khan unique de la horde. Il se lia avec Yagellon (Yaghello), prince de Lithuanie, et fut défait en 1380, dans la plaine de Koulikov sur le Don, par le grand-duc Dmitri (surnommé depuis Donskoi), dans une bataille où périrent près de deux cent mille hommes. Après cet événement, Tokhtamysh, rival de Mamai, dispersa entièrement les débris de cette horde. Mais Sarai demeura intact; et bientôt d'innombrables troupes tatars (turques) sorties de l'Asie centrale vinrent de nouveau fortifier la horde affaiblie de Kiptchak. Les hordes tatars étaient commandées par Tamerlan (Timour), grand conquérant comme Tchingghis-Khan, et qui, issu d'une famille princière de Tchagataï, soumise aux Kalmouks, battit d'abord ces derniers, puis conquit la Perse, la Syrie et le Turkestan. Compagnon d'armes et auxiliaire de Timour, Tokhtamysh voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, régner sur la Russie. Il pénétra, en 1382, jusqu'à Moscou, et effaça d'abord les traces désastreuses de la bataille de Koulikov, par l'emprisonnement du grand-duc. Mais son ambition le poussa plus loin encore; il voulut se rendre indépendant de Timour-Khan, et, dans ce but, il tourna ses armes contre lui; après deux campagnes désastreuses contre cet illustre guerrier, il fut vaincu et mis en fuite, dans une bataille sanglante livrée à Yékatérinograd, entre le Terek et la Kouma. Timour vanaqua vers Moscou; puis prit subitement une autre direction, alla détruire Sarai, dévasta tout le Kiptchak et retourna en Asie. La horde d'Or devint alors le théâtre de guerres civiles destructives, et ses expéditions victorieuses,

telles que celle dirigée par Edighé devant Moscou, n'eurent plus même le pouvoir d'empêcher sa décadence. Timour-Khan étant mort, Tokhtamysh, secouru par les Lithuaniens, revint au milieu de la horde d'Or; mais il y trouva un puissant adversaire dans la personne de Timour-Koutlouk, qui soutint Edighé, l'un des compagnons d'armes de Timour-Khan. Edighé avait communiqué la horde des Nogaïs sur l'Oural et avait réuni celle-ci à la horde de Sarai.

Les guerres continuelles des Tchingghis-Khanides de la famille de Tokhtamysh contre les Timourides amenèrent, vers la fin du quinzième siècle, une scission dans les trois royaumes indépendants, la Grande Horde ou la horde d'Or, la horde de Crimée et le royaume de Kazan.

La horde d'Or, sous la domination des Timourides, comprenait la plus grande partie de l'Empire de Batou. Elle avait continué à dominer sur la Russie, mais elle se vit forcée de la quitter sous le commandement d'Akhmed, à la suite de son expédition contre Mengli-Ghiréï, khan de Crimée, et après la destruction de la résidence de Sarai par Ivan III. — Les Nogaïs de l'Oural, profitant de son malheur, renouvellèrent Akhmed des steppes du Volga et le tuèrent sur les côtes de la mer d'Azov. Les Tatars qu'il avait commandés errèrent longtemps entre la Kouma, le Don et le Dniestr, soutinrent des guerres sanglantes contre Mengli-Ghiréï, et persistaient à se venter d'être toujours les maîtres de la Russie. Après la conquête de Kazan par Ivan III, les restes de la horde d'Or furent complètement chassés et dispersés par les Tatars de Kazan et par ceux de Crimée commandés par Mengli-Ghiréï (1502). Le dernier khan fut même obligé de s'enfuir en Lithuanie, où il mourut prisonnier à Kovno. Des débris de la horde d'Akhmed et des Nogaïs se forma la faible et peu belliqueuse royaume d'Astrakhan, qui, placé entre les Nogaïs et la Crimée, ne put jamais parvenir à une véritable indépendance; il dut souvent en appeler à des secours étrangers: aussi tomba-t-il, sans beaucoup de résistance, en 1554 au pouvoir de la Russie, après la défection du prince nogaïs, Derlych, qu'Ivan III avait nommé tsar.

La horde de Crimée parvint à un haut degré de puissance sous le règne du petit-fils de Tokhtamysh, Hadji-Ghiréï. Ayant trouvé dans Casimir, prince de Lithuanie, un allié et un protecteur puissant, Hadji-Ghiréï déclara la horde de Crimée, qui ne tenait plus que faiblement à celle de Sarai, complètement indépendante. Après sa mort, le tsar Ivan III profita de mésintelligence survenues entre les fils de Hadji-Ghiréï pour prendre le parti de Mengli-Ghiréï, qui, plein de reconnaissance, servit jusqu'à la mort les desseins du tsar contre la Lithuanie et la horde d'Or, et finit par détruire cette dernière en 1502, après de longs et sanglants combats. Les descendants de Mengli-Ghiréï, qui rentrèrent jusqu'à la conquête de la Crimée par la Russie, et qui jouissent encore de nos jours de droits princiers, avaient hérité, de génération en génération, de leur haine contre les Timourides dans la horde d'Or, et furent la principale cause de sa chute. La Crimée était devenue le véritable refuge tatar où vivait encore le vieil esprit mongol. Peu soucieux des avantages qu'aurait pu leur offrir le commerce, les Tatars de Crimée, ne vivant que de pillages, s'étaient fait les ennemis de tous leurs voisins et vendaient leur amitié à prix d'argent. Depuis le fameux khan Mengli-Ghiréï, dont l'attachement fut si utile au grand-duc Ivan III, la Crimée dépendait du sultan de Turquie; cette dépendance présentait au pays de grands avantages; car il suffisait alors d'envoyer des présents à Constantinople pour pouvoir compter sur un secours efficace. Après la mort de Mengli-Ghiréï, l'ancienne inimitié des Tatars contre la Russie se réveilla en Crimée; et si leurs irruptions et leurs expéditions n'ont pas toujours obtenu des succès réels, la Russie le doit principalement au boulevard redoutable que présentaient les Kozaks du Don et les Zaporouges, formant dès cette époque des corps politiques indépendants. La Crimée, tombée dans l'impuissance, resta encore quelque temps sous soumise à la Russie, mais elle finit par y être incorporée sous le règne de Catherine II, en 1783.

Le royaume de Kazan fut fondé en même temps que celui de Crimée, par un Tchingghis-Khanide, Oula-Makmet, mais qui n'eut tiré pas son origine de la famille des Tokhtamysh. Après avoir été chassé par les timourides de la horde d'Or, sur laquelle il avait régné, Oula-Makmet se réfugia d'abord chez le grand-duc de Moscou, puis s'enfuit dans la Bulgarie de la Kama, qu'habitaient des Tatars dont la race s'était mêlée à celle des descendants des anciens Bulgars (Tchouvaehes) et des Tchérémisces. Dépendants de la horde d'Or sous le règne de Batou et des

de ses successeurs, ces Tatars eurent plus tard leurs propres khans et furent les ennemis des Russes. Kazan, fondée par Batou et détruite par les Russes, vers la fin du quatorzième siècle, puis reconstruite dans une position plus avantageuse et fortifiée par Makmet, leur servit de point central. Makmet réunît tous les habitants de l'ancienne Bulgarie sous sa domination, et fonda un puissant empire qui devint, sous son fils et successeur, de khaan de la horde d'Or, khaan indépendant, mais trop faible pour entreprendre quelque chose contre Kazan, quoique cette ville fût isolée de la horde d'Or. Par suite de son inimitié contre Kazan, le grand-duc Ivan III profita des discordes intestines des habitants, fit prendre la ville d'assaut, y plaça un khan dévoué qui dut se déclarer vassal de la suzeraineté russe et marcher contre la horde d'Or; ce que fit d'ailleurs aussi d'un autre côté la horde de Crimée. (Depuis cette époque, la ville de Kazan ne put plus se soustraire à la puissante autorité de la Russie,

dont elle resta pourtant toujours une vassale insubordonnée jusqu'en 1552.) L'élection des khans, qui avait lieu, d'un côté, sous l'influence des tsars de Moscou, et de l'autre, sous celle des onlms et des mourzas, aspirant à l'indépendance, était toujours signalée par des hostilités et par des scènes sanglantes. Enfin, sous le règne d'Ivan IV, Kazan fut prise d'assaut, en l'an 1552, après de rudes combats, et son khaan Elazer fait prisonnier; cette ville reçut alors un gouverneur, des églises, des convents et une administration russes. Le royaume de Kazan n'avait jamais eu une bien grande étendue; mais il était riche, puissant et très-peuplé. Situé entre le Volga, les monts Ourals, la Kama et la Samara, il avait atteint un plus haut degré de civilisation que les autres royaumes tatars, par sa force militaire, son vaste commerce et la perfection relative de son organisation intérieure. Les plus nobles éléments du caractère national turc se développèrent à un très-haut point chez les Tatars de Kazan.

NOGAIË.

Les Nogaïs sont les descendants directs des hordes de Tchinghis-Khan et de ses premiers successeurs; ils appartiennent en conséquence aux Tatars qui ont conservé le plus de sang mongol. Mêlés avec des Tatars, ils habitent principalement les gouvernements de Tauride, de Stavropol, et une contrée située entre le Kouban et la Laba, où ils ont adopté les mœurs et les coutumes des peuples montagnards du Caucase, qui sont leurs plus proches voisins.

Ce peuple, autrefois très-nombreux, aujourd'hui réduit à 50,000 âmes, se divise, dans le territoire du nord du Caucase, en beaucoup de petites hordes insignifiantes et très-fortement mêlées avec des Tatars proprement dits. Ce n'est qu'au commencement de la Russie qu'on a trouvé parmi elles quelques faibles traces de colonisation. Ces peuples n'ont ni véritable histoire ni traditions fidèles, et il règne parmi eux différentes opinions au sujet de leur origine. Participant, depuis Batou-Khan, aux grandes expéditions guerrières de la horde d'Or, dont ils formèrent au commencement l'élément essentiel, une grande partie d'entre eux errait toujours au delà du Volga, tandis que l'autre se dirigeait vers les contrées du nord de la mer Noire et les terres contiguës au Caucase. Ils soumièrent ainsi une partie des indigènes et repoussèrent l'autre dans les montagnes. Ceci n'est d'ailleurs qu'un tableau général de la manière dont ce peuple est distribué, et il faut remarquer que jusqu'au commencement du siècle actuel d'autres divisions et migrations importantes ont encore eu lieu.

Les Nogaïs, au delà du Kouban, demeurent dans le voisinage immédiat des Kozaks du Kouban. Ils se divisent en cinq peuplades: les Takhtamychs, Massourouvs, Kiptchaks, Karamonrazs et Nourouzouvs; dénominations qui rappellent le temps de Taktamych et de la horde puissante de Kiptchak. Les Nogaïs actuels ne sont que des rejetons faibles et dégénérés des anciens oppresseurs de la Russie. Au nombre de 16,500 âmes environ, ces Nogaïs sont tout à fait pacifiques, professent le culte de l'islamisme, s'occupent de l'élevage du bétail et des chevaux. En cas de guerre, ils sont obligés de fournir 1,000 hommes à la milice. Ils se divisent en aristocratie (ou blanc) et bas peuple (ou noir), distinction qui s'efface de plus en plus dans la pratique des affaires communes. Ces Nogaïs sont déjà soumis à la Russie depuis quelques dizaines d'années. En général les Nogaïs ont conservé leur type assez pur sur les côtes nord-ouest de la mer d'Azov, où, jusqu'en 1860, ils formaient, dans le voisinage immédiat des memonites une population de 40,000 âmes. Mais depuis cette époque ils ont suivi en grand nombre l'exemple de leurs frères de Crimée, dont la totalité (80,000) a émigré en Turquie. L'influence bienfaisante des ces memonites, spécialement développée par les soins persévérants d'un certain M. Kornies, a contribué à développer chez ces Nogaïs colonisés dans des villages les connaissances utiles de l'agriculture, de l'élevage et de l'art de bâtir, quoique les Nogaïs aient d'ailleurs une proclétion pour la vie nomade.

Les Nogaïs sont de taille moyenne, trapus; ils ont une bonne tenue et possèdent de la souplesse naturelle. Parmi les colonisés on reconnaît un mélange de race caucasienne, ce qui prouve que précédemment les Tatars choisissaient volontiers leurs femmes dans d'autres races. Ils ont le teint foncé, tirant sur le brun, souvent même noirâtre, preuve de la

pureté de leur origine. Leur nez est bien dessiné, mais recourbé vers l'extrémité, ce qui augmente la largeur des narines. Leurs yeux sont noirs et brillants; leurs dents très-belles, et la barbe peu fournie. Ils ont d'ailleurs l'esprit extrêmement délié.

Leur costume est pittoresque: il consiste en un surtout court, étroit, le plus souvent de diverses couleurs, qu'ils portent par-dessus leur tunique, et en un long et large pantalon. Leur tête est rasée. En été ils portent une petite calotte fourrée, et en hiver une plus grande par-dessus la petite. Ils ont aussi pour la froide saison un long pantalon chaud et une pelisse de mouton. Quand le temps est trop mauvais, les Nogaïs couvrent sa tête d'un bachlik, espèce de capuchon, et s'enveloppe dans un large manteau imperméable fait de peau de chameau. L'habillement des femmes est assez commode; mais leur coiffure est disgracieuse et trop surchargée. Un long voile blanc leur cache le visage et laisse entrevoir seulement les yeux. Elles enveloppent d'une manière pittoresque leur tête d'un mouchoir dont les bouts descendent sur le dos. Leurs cheveux forment de longues tresses. Les filles sont coiffées d'un bonnet rouge pointu, orné de toutes sortes d'affiquets et de monnaies, et portent par-dessus leur chemise blanche ou rouge une espèce de kaftan attaché par une ceinture. Toutes les femmes portent des pantalons larges, des tabliers de couleur, et font parade de toutes sortes d'ornements; elles ont même des anneaux qu'elles passent dans leurs narines. Le costume de gala chez les riches est fort coûteux; c'est d'ailleurs leur seul luxe. De notre temps, le costume russe, ou plutôt celui des colons allemands, commence à se répandre et à remplacer chaque jour de plus en plus l'ancien costume national.

Les huttes en terre et en feutre établies précédemment par les Nogaïs, dans le voisinage des memonites, sont aujourd'hui converties en bonnes maisons dont l'intérieur est assez propre, mais le mobilier fort sale. Si plusieurs femmes habitent la même maison, chacune a sa chambre à part. Les Nogaïs, quoique très-sobres, préfèrent la viande aux aliments végétaux; ils ont une prédilection prononcée pour la chair du cheval, et mangent aussi celle du bœuf et du mouton, etc.; mais presque jamais de pain. Au nombre de leurs boissons se trouve une espèce de thé comprimé, qu'ils préparent avec du lait, du beurre et du sel. Mais leurs boissons favorites, qui sont d'ailleurs aussi celles de tous les peuples tatars et mongols, sont le koumyss et l'airane, dont il est bon de faire connaître la confection aussi exactement que possible.

Le koumyss (ou kymys, comme l'appellent les Nogaïs) est ordinairement préparé dans des cuves en bois d'une construction toute particulière; et pour en faciliter le transport, on le transvase dans des outres (bourdiaks) faites de peau de chèvre. On prépare cette boisson en versant d'abord dans la cuve une certaine quantité de lait de jument auquel on mêle, pour hâter la fermentation, un levain qui, le plus souvent, consiste en kor ou kalyk, c'est-à-dire en lie de koumyss. On tient le vaisseau aussi chaud que possible en le couvrant, et on le laisse reposer pendant quelques heures, une demi-journée au plus, en ayant soin d'y ajouter de temps à autre du lait de jument fraîchement traité, et de remuer souvent le mélange. Plus le koumyss reste déposé longtemps, plus il devient aigre, montant et spiritueux, et dans ce cas il demande à être

remué plus souvent et plus fort avec un moulinet en bois, fabriqué exprès pour cet usage. En plaçant immédiatement la cuve sur un poêle chaud, et en la couvrant avec soin, on n'a pas besoin de moulinet lorsque la boisson commence à s'aigrir; quand le koumys est devenu assez fort, on le couvre plus légèrement. Il est bien entendu que la propreté est l'une des conditions principales à observer en préparant et en conservant le koumys, boisson salubre et unique dans son genre. Le koumys des Turkmènes, et notamment de ceux des côtes orientales de la mer Caspienne, a une odeur de fumée occasionnée par certaines plantes aromatiques brûlées, ce qui affecte fortement le palais. En général, les Turkmènes estiment particulièrement leur koumys à cause de sa bonne odeur; c'est pour cela qu'ils le préparent avec du lait pur de jument, sans le mêler d'eau, tandis que les Nogais trouvent bon toute espèce de koumys. Aussi la boisson des Turkmènes et des Kirghiz-Kaïssaks est-elle toujours celle qu'on doit préférer; le koumys délayé des Nogais ressemble plutôt à l'airane.

L'airane est pour les Tatars encore plus indispensable que le koumys; c'est leur boisson journalière. L'airane, comme le koumys, se prépare dans de petites cuves en bois dans lesquelles on verse du lait de vache fraîchement trait et que l'on a fait bouillir; on le laisse refroidir et on le remue immédiatement après avec un moulinet. Quoiqu'on y ajoute un peu d'eau, l'airane conserve pourtant l'épaisseur du lait.

Avec l'airane les Nogais préparent le kroute, espèce de petit fromage rond qu'ils trouvent très-appétissant. L'airane peut d'ailleurs être préparé à toute température, et ne demande pas, comme le koumys, cette propreté observée par les Tatars de Sibirie et totalement ignorée chez les Nogais.

Généralement les Nogais ne parviennent pas à un âge très-avancé; beaucoup meurent avant d'avoir atteint l'adolescence. Les maladies cutanées sont celles qui régissent le plus fréquemment parmi eux, et leur malpropreté, jointe à l'emploi de toutes sortes de sorcelleries appliquées comme seuls moyens de guérison, rend ces maladies encore plus dangereuses. Les Nogais achètent le plus ordinairement leurs femmes chez les Tatars de Crimée ou dans des aouls (villages) étrangers, et règlent en vaches le paiement du prix d'achat (kalym). Ordinairement ils donnent trente vaches en échange d'une femme; ce qui équivaut à environ 170 roubles argent. Tant que le kalym n'est pas entièrement payé, le promis ne peut voir sa fiancée. Les parents ne consultent jamais la volonté de leurs filles pour le mariage; mais ils leur donnent une dot. Les filles tatars et kalmonks sont payées à un prix moins élevé, parce qu'elles se félicitent plus vite. Les cérémonies du mariage sont très-simples. Une fois mariée, la jeune femme n'ose parler, toute l'année, qu'aux parents et aux sœurs de son mari, ce qui la rend craintive et timide. La polygamie étant admise, il est prescrit dans le Koran que la première femme doit toujours avoir la préférence sur les autres; mais la jeunesse et la beauté font souvent maître des exceptions à cette règle.

La polygamie paraît d'ailleurs chez les Nogais une nécessité sous le rapport de l'entretien du ménage, parce qu'ils n'ont point de servantes. La femme occupe une position tout à fait analogue à celle des femmes de l'Orient: elle est la propriété absolue du mari et ne jouit d'aucun droit; elle doit à son époux une obéissance aveugle, n'ose pas quitter la maison sans sa permission, même pour aller visiter ses plus proches parents ou assister aux prières dans la mosquée; elle ne se permet

jamais de manger dans le même plat que son mari. Il est à remarquer que la naissance des garçons est en proportion bien plus considérable que celle des filles. Après la mort du père, les fils peuvent vendre ses femmes et même leurs propres sœurs. Le mari ne peut vendre sa femme, mais il a la faculté de la répudier sans aucune formalité, et celle-ci perd le droit de se remarier. Si cependant la séparation a lieu légalement, la femme peut se remarier, après avoir toutefois remboursé le kalym.

L'élevé du bétail est l'occupation favorite et exclusive des Nogais du gouvernement de Stavropol. Ils entretiennent de grands troupeaux de chevaux (tabounes) qui restent l'hiver et l'été dans les champs. Leurs chevaux sont de race kirghize, très-agiles, à os saillants; mais ils sont faibles et plus propres à la course qu'à l'attelage. Les vaches donnent peu de lait et les moutons sont de mauvaise race. Chez les Nogais colonisés, les femmes s'occupent des travaux des champs.

Le caractère du Nogais est celui du Tatar en général, mais fortement imprégné d'éléments mongols. Une de ses qualités dominantes, c'est le respect pour la vieillesse. Les mœurs de ce peuple sont tout à fait patriarcales; il obéit aveuglément aux chefs de tribu et de famille. Les Nogais est fier de son origine et de sa nationalité; l'élément mongol, comme le plus ancien et le plus noble, selon son opinion, l'élevé au-dessus des autres races tatars. On trouve toutefois dans sa manière d'être certaines contradictions surprenantes: ouvrir un mendiant, il ne volera jamais; mais, comme pasteur, il résistera rarement à la tentation de détourner du bétail dans la steppe, qui lui fournit des occasions très-favorables. A part cela, il est généralement assez sûr, mais emporté et vindicatif; et pourtant il se réconcilie facilement avec son ennemi. Il fait l'effet d'un homme né dans une meilleure condition, mais comprimé par des circonstances défavorables sous l'empire desquelles sa noble nature n'a pu se développer. Les Nogais ne servent pas comme soldats, mais ils font partie de la milice. Il n'y a plus que la noblesse (les mourzas) qui porte encore des armes; elle jouit de certains privilèges honorifiques et ne se confond pas avec le reste du peuple. Il existe aussi une petite noblesse, ainsi que cela se présente presque toujours chez les peuples éminemment guerriers.

Les anciennes divisions en tribus, auxquelles tiennent si fortement les Tatars et surtout les Mongols, ne se sont pas conservées dans leur rigoureuse exactitude chez les Nogais.

Les amusements et les jeux leur sont presque inconnus. La danse des hommes consiste en une espèce de pantomime exécutée, sans houer de place, avec la tête, les pieds et les mains. Les femmes ne chantent ni ne dansent. Les chansons populaires rappellent une ancienne grandeur politique déchu. L'habitude du tabac est une passion universellement répandue chez les Nogais. Leur langue est un dialecte du turc oriental. Leur civilisation, sous le rapport intellectuel, est au plus infime degré. Les écoles ne sont pas fréquentées que par ceux qui se préparent à devenir moulas (mollas). L'enseignement, très-restrict, est tellement lourd et mécanique qu'il étouffe plutôt le germe de l'intelligence qu'il ne sert à le développer. Les cérémonies religieuses des Nogais sont très-complicées, quoique leur mahométisme se borne à l'observation de certaines prescriptions du rituel. On dit même qu'ils offrent encore souvent des sacrifices, suivant les usages du jaganisme.

TATARS DE CRIMÉE.

Les Tatars de Crimée sont les derniers de tous les Tatars proprement dits qui aient perdu leur indépendance politique vis-à-vis de la Russie, et ils sont encore aujourd'hui les représentants les plus vivaces de l'existence et des mœurs tatars; l'islamisme s'est profondément enraciné chez eux, par suite de leur étroite union avec la Turquie.

On trouve en Crimée une population composée de diverses races parmi lesquelles les Tatars — qui comptaient encore, en l'année 1858, 240,000 âmes, sans y comprendre les 80,000 Nogais mêlés avec eux — sont, par suite d'une émigration en masse, réduits aujourd'hui à 50,000. Ayant en grande partie du sang nogais dans les veines, et mêlés plus que les autres Tatars à des peuples de race différente, ils peuvent être naturel-

lement classés en trois groupes que leur extérieur distingue d'une manière assez sensible. C'est parmi les Tatars résidant immédiatement au nord et au sud de Pérékop que le type mongol s'est conservé le plus pur. Les Tatars des montagnes du sud de la Crimée dénotent un grand mélange que l'on remarque particulièrement chez le troisième groupe, celui des habitants de la côte méridionale.

Les Tatars de la plaine en Crimée (à présent presque entièrement émigrés), c'est-à-dire ceux chez lesquels la trace du sang nogais se fait plus particulièrement sentir, sont d'une taille petite et rabougrée; ils ont le teint d'un jaune foncé, dégénéralent souvent en couleur cuivrée; les yeux noirs, le nez petit et plat, les cheveux noirs et très-peu de barbe. La

conformation des yeux et des tempes est frappante : ces dernières sont très-saillantes, tandis que les yeux, enfoncés dans les orbites, sont étroits et remontent, à leur extrémité, vers l'arcade sourcilière.

Les Tatars des montagnes, qui occupent les pentes septentrionales des montagnes de la Crimée, les steppes et les vallées du voisinage, se distinguent beaucoup des Tatars de la plaine : ils sont d'une haute taille, bien constitués, et se rapprochent de la race caucasienne ; ils ont le teint plus clair, les yeux grands et foncés, la barbe et les cheveux noirs et épais, et sont en général doués d'un bel extérieur.

Les Tatars de la côte méridionale paraissent avoir beaucoup de sang grec : ils sont de haute taille, d'une forte constitution, et ont le teint basané, mais ne sont pas jaunes comme les Tatars de la plaine ; leur visage est long et agréable, leur nez droit et souvent de forme grecque ou romaine ; les yeux et les cheveux sont noirs.

Chez tous les Tatars on remarque une singulière conformation des oreilles, laquelle provient sans doute du lourd bonnet de peaux de mouton qu'ils portent : leurs oreilles sont plates et se détachent de la tête, et leur largeur dépasse souvent leur longueur. La blancheur de la peau chez les femmes, et surtout celle du visage, est également frappante. Ce résultat provient du soin tout particulier que prennent les femmes de se couvrir le visage quand elles se trouvent exposées à la vivacité de l'air. Ce fait prouve que la couleur foncée des Tatars est l'effet de l'air et du climat. Le lieu commun qui réunit en une seule race nationale les trois groupes des Tatars de Crimée est la religion et des loix civiles en rapport intime avec elle. Les sentences du Koran servent également de principes à la religion et au code des loix civiles.

Le premier devoir de chaque vrai croyant, dit le Prophète, est la prière, qui, pour être efficace, ne doit se faire qu'après les ablutions. Avant un mariage et après un enterrement, les Tatars se lavent tout le corps ; mais avant les prières habituelles et journalières, ils se lavent seulement le visage, les mains et les pieds. Le soin de se raser la tête et de se couper les ongles n'est dans le fait qu'une loi de propreté, mais que les austères musulmans observent aussi exactement que celle des ablutions. Ils doivent réciter chaque jour cinq prières. Les Tatars ne vont à la mosquée au mesjid que le matin, les jours de fête et pendant le carême. Ils vont à la prière très-simplement vêtus, et déposent toute espèce d'ornemens avant d'entrer dans le lieu saint. Les femmes ne fréquentent jamais les mosquées au même temps que les hommes ; elles y vont rarement et à certaines heures. Il règne une grande propreté dans les mosquées ; les murs en sont mis, sans ornements, et le pavé est couvert de tapis de feutre. Les carêmes sont rigoureusement observés en Crimée ; la fête du ramazan est tout un mois de carême, en souvenir de l'apparition du Koran.

Les Tatars de Crimée ne considèrent pas l'eau-de-vie comme du vin : aussi la boivent-ils en grande quantité ; ils ont en outre une boisson spiritueuse, douce et agriquette, qu'ils appellent bozza et qu'ils aiment beaucoup ; elle est faite avec du riz.

Les Tatars ont une prédilection prononcée pour la chair du chameau ; ceux de la plaine comptent la chair du cheval en longues tranches et la mettent sous la selle de leur monture pour la rendre plus tendre.

Quoique les jeux de hasard soient sévèrement défendus, les Tatars de Crimée ne se font pourtant aucun scrupule de s'y livrer avec passion.

L'instruction de la jeunesse est fort défectueuse, et leur méthode pour enseigner la langue maternelle est lourde et toute machinale. Les femmes ne jouissent d'aucune éducation morale. Il n'y a point d'écoles publiques, et toute l'instruction des Tatars consiste à savoir lire le Koran et à l'écrire en tatar.

Le Koran défend d'avoir plus de quatre femmes ; cependant les riches et les moulas donnent la préférence au nombre sept ; et on ignore la raison. Les Tatars n'ont guère les moyens d'avoir plus de deux femmes, et il est même rare que ceux des montagnes en aient plus d'une seule. Quand un Tatar en a plusieurs, chacune prétend à une chambre séparée et à une table à part, de manière que le mari est tantôt l'hôte de l'une et tantôt de l'autre. La femme est nulle devant la loi. La femme est chargée des travaux les plus pénibles et les plus grossiers ; elle porte du bois, de l'eau, garde les bestiaux, aide à laver, etc. L'attachement du mari pour sa femme s'apprécie sur le degré de sa jalousie et du soin qu'il prend pour la surveiller. Les divorces sont très-fréquents chez

les Tatars, et une fois séparés, ils n'osent plus se réunir. Le seul droit qu'ait la femme, quand elle a été maltraitée par son mari, c'est de l'abandonner, ce qui du reste est un cas très-rare. Les hommes se marient rarement avant trente ans, tandis que les filles entrent en ménage dès l'âge de treize à quinze ans, et sont vendues à leur insu par le père, pour de l'argent ou du bétail. La circoncision a lieu chez les garçons à l'âge de neuf ans.

Une excessive familiarité, beaucoup de curiosité, de loquacité, de la propreté et une humeur hospitalière sont les qualités et les défauts prédominants des Tatars de Crimée. Ils pourraient acquérir facilement de l'aisance, mais ils n'y parviennent pas, parce que tout travail suivi les rebute. Ils accomplissent les travaux les plus simples en silence ; et tout ce qu'ils font s'exécute avec une certaine dignité. Il est très-intéressant de voir le soin qu'ils prennent de la propreté de leurs habitations et les prévenances qu'ils ont pour leurs hôtes. Ils expriment leurs sentiments de joie par la musique et la danse ; mais les deux sexes restent toujours séparés, selon l'usage adopté en Orient. L'Asiatique danse pour le plaisir de danser, tandis que l'Européen ne s'intéresse à ce plaisir qu'en vue de la personne avec laquelle il danse. Les Tatars de la plaine imitent leurs ancêtres dans la construction de leurs maisons, dans la confection de leurs ustensiles de ménage et dans la forme de leurs vêtements.

L'habillement est presque le même chez tous les Tatars ; mais les femmes font de grandes dépenses pour leurs vêtements de fête, particulièrement pour les ornements de la poitrine et du cou. Elles se teignent en rouge les cheveux et les ongles. Les deux sexes ne se séparent jamais de leurs prières renfermées dans un petit sachet de forme triangulaire, et qu'ils portent comme un talisman, les hommes sur le dos, les vieillards sur la poitrine et les jeunes filles au milieu des tresses de leurs cheveux.

La différence très-sensible qui se fait remarquer entre les Tatars des steppes, ceux des montagnes et ceux de la côte méridionale de la Crimée, apparaît non-seulement dans leur extérieur, mais dans le caractère plus sociable et l'intelligence plus cultivée des deux derniers groupes, comme aussi dans les travaux qu'exige la nature du terrain qu'elles possèdent.

Les steppes de la Tauride jouissent d'un superbe climat, sont riches en plantes de diverses espèces et offrent des pâturages délicieux. Les Tatars des steppes s'occupent tous presque exclusivement de l'élevé du bétail. Leur richesse principale consiste en troupeaux de moutons de race commune. Ils labourent d'ailleurs très-légèrement leurs terres et se servent de boeufs pour les plus rudes travaux des champs. Tout leur jardinage se borne à la culture des melons ordinaires et des melons d'eau (arbusoles). Leurs mets favoris sont la tchourba, espèce de gruau fait avec du millet, et la katika (lait aigre). Le principal repas n'a lieu qu'après le coucher du soleil, et en attendant ce moment ils ne mangent, de toute la journée, que du millet et du gros pain de froment. Comme ils n'aiment pas le pain aigre, ils font cuire leur pain tous les jours. Les riches mangent habituellement du mouton ; mais les mets qu'ils préfèrent est la graisse de mouton, qui est en effet très-délicate et ne contient pas de saif. Parmi les légumes ils préfèrent l'ail et l'oignon. Les occupations des Tatars changent au fur et à mesure que le pays devient plus montagneux vers le sud ; c'est là qu'ils cultivent surtout le tabac, qui donne une très-bonne récolte dans les lieux arrosés, tandis que les steppes ne produisent que du tabac de qualité commune, à grosses feuilles coriaces. Cette plante demande un terrain humide ; aussi a-t-on grand soin de faire en Crimée de nombreuses irrigations. La part que prennent à cette culture, outre les soins du ménage, les femmes et les enfants des habitants des montagnes et des côtes, consiste à découper le bard et l'extrémité supérieure des feuilles.

Les Tatars des montagnes et de la côte méridionale de la Crimée s'occupent particulièrement de la culture des jardins fruitiers et potagers. Quoique le produit soit encore loin de répondre aux besoins des cultivateurs, il y a pourtant déjà beaucoup de terres affermées qui rapportent aux propriétaires bien au delà de ce qu'on avait espéré d'abord. Les fruits d'été se vendent très-cher aux marchands de Moscou ; pendant le mois d'août, on compose une sorte de sirup avec ceux qui ne sont pas tout à fait mûrs et de médiocre espèce, en en exprimant le jus qu'on fait cuire et qu'on verse bouillant dans de petits tonneaux.



Dessiné par Ch. Bula d'après les croquis de la société Impériale géographique de Russie par Sitnikoff

Lith. par Winkelman. et fils à Berlin

TATARES DE LA CRIMÉE. MOLLIAN.

КРЫМСКІЕ ТАТАРЫ. МОЛЛІА.

Ce sirop, qu'on aime beaucoup en Orient, est très-épais, d'une couleur foncée, et se nomme bekmecha.

C'est à juste titre qu'on appelle la Crimée le jardin de la Russie. Pour le voyageur dont les yeux sont fatigués par les vastes steppes de la Russie méridionale, l'aspect des montagnes de la Crimée et des bords de la mer présente un charme tout particulier. Mais ce spectacle n'est pas la seule jouissance qu'on y éprouve, car plus on pénètre au sein des montagnes, plus on rencontre des beautés inattendues et saisissantes dans la variété des grands bois, dans le bruit des torrents et les productions de toutes les zones. On trouve dans l'intérieur de la presqu'île une quantité de jardins remplis de fruits délicieux. Mais l'aménagement des forêts est malheureusement très-négligé. La mauvaise habitude de couper les arbres à deux ou trois pieds de terre, et de laisser ainsi subsister des souches inutiles, cause un préjudice notable aux revenus du sol.

Beaucoup de Tatars sont chasseurs, mais ce n'est pas chez eux une passion exceptionnelle. Ceux des steppes s'occupent uniquement de la chasse au faucon, pour laquelle ils dressent, par la faim, de jeunes autours et des faucons bien emplumés. Partout ailleurs, dans la plaine, on chasse le lièvre au chien couronné et les chevreuils et les loupes dans les montagnes boisées.

Il n'y a pas de villes purement tatares dans les steppes; ceux qui les habitent ne semblent pas faits pour vivre en société. De toutes les villes de Crimée, Bakhtchisarai est la seule qui ait entièrement conservé son caractère oriental. C'est là que règne la véritable vie asiatique, dans les rues étroites, remplies de boutiques de boulangers, de bottiers, de marchands de cuir, de traiteurs, etc., etc. On n'y trouve pas de tailleurs, car les femmes filent et tissent les étoffes pour les habits qu'elles

compent et consent elles-mêmes; les Tatars riches achètent leurs vêtements aux juifs tures. Si les Tatars cèdent extérieurement en beaucoup de choses aux Européens, ils peuvent pourtant leur servir de modèle sous le rapport de leurs établissements de bains et dans tout ce qui touche à cette partie si essentielle de l'hygiène.

La côte méridionale de la Crimée offre, par sa nature même, un aspect riant qu'augmente encore sa position pittoresque et l'animation de la vie extérieure de ses habitants. Au lever du soleil, toutes les femmes, dans les villages, sortent de leurs maisons avec des cruches pour aller puiser de l'eau. Après les ablutions, les hommes se rendent à la mosquée. Le travail commence alors et dure jusqu'à huit heures. C'est à ce moment que toute la famille déjeûne avec du pain, de l'oignon et de l'ail. Puis les hommes allument leurs pipes et se rendent lentement au travail. Les enfants sont vifs et enjoués jusqu'à l'âge de huit ans; cependant les petites filles ne participent pas aux jeux des garçons et restent près de leurs mères qui les instruisent dans toutes les occupations du ménage. Vers midi, les Tatars se reposent pendant deux heures et mangent de nouveau du pain et des oignons. Le travail cesse au coucher du soleil et tout le monde regagne la maison. La crête et les sommets des montagnes éclairés par les derniers rayons du soleil couchant offrent un spectacle délicieux, au moment où le crépuscule étend ses voiles dans les vallées; c'est l'heure où vieillards et jeunes gens, assis sous d'épais noyers, au milieu du village, passent le temps à fumer et à causer. Mais quand la nuit est close, on entend l'appel pour la dernière prière. Les femmes se hâtent alors d'aller encore une fois puiser de l'eau, et chacun retourne paisiblement chez soi.

TATARS DE LITHUANIE.

Les Tatars de Lithuanie, dont le nombre s'élève à 8,000 âmes, vivent dispersés dans les gouvernements de Minsk (3,000), de Vilna (2,800), de Grodno (1,600), de Korno (400), et dans la partie septentrionale du royaume de Pologne (200). Les uns, Tatars de Crimée prisonniers de guerre, ont été colonisés en onduas (communes), en 1395, par Vitold ou Vitovt, grand-duc de Lithuanie; les autres ont été appelés par le même prince dans le pays pour faire près de sa personne le service de gardes du corps. Ils étaient tous des guerriers libres et représentaient alors, comme de nos jours encore, une partie de la petite noblesse polonaise (chikhtta).

À l'époque de leur colonisation, ces Tatars, mariés à des femmes polonaises de la petite noblesse, portèrent d'abord le nom de famille de leurs femmes, mais ils restèrent mahométans; plus tard et jusqu'à nos jours, ils ne contractèrent guère de mariages que dans leur propre caste, de manière que le type tatar et le caractère de soldat provenant de leur ancienne existence guerrière se sont conservés chez eux dans toute leur pureté. Il y a trente ans au plus qu'il existait encore un régiment de cavalerie tatare, dont le premier rang, armé de piques, n'était composé que de Tatars nobles, tandis que le second rang, formé de simples soldats, contenait, en quelque sorte, les serviteurs des premiers; ils semblaient

ainsi suivre leurs maîtres, et on les appelait chérengevovs, c'est-à-dire simples soldats. Ce n'est que dans ce régiment de cavalerie légère, très-considéré (konnotatarski polk), que les Tatars de Lithuanie pouvaient parvenir au grade d'officier et trouver un champ libre à une activité qui était tout à fait d'accord avec leur goût naturel. Depuis le licenciement de ce régiment, il n'y a plus que les Tatars favorisés par la fortune et doués de quelque éducation qui puissent servir dans la cavalerie russe; la masse, en grande partie très-pauvre, vit dans les villes ou plutôt dans les bourgs de la Lithuanie, le plus souvent dans un quartier séparé, témoignant, par une conduite irréprochable, de son respect pour la mémoire et l'écusson de ses pères. Ces Tatars trouvent leurs moyens d'existence dans les travaux de la tannerie, occupation qui offre encore quelque analogie, quelque rapport avec leur ancien régime de vie. Ce sont d'ailleurs d'excellentes gens, de fidèles et de braves soldats, modestes, sobres, ne se vantant ni ne se flattant jamais; rien chez eux ne rappelle les mœurs sauvages ni les usages barbares. Il n'y a que ceux qui sont civilisés qui sachent lire le tatar, mais sans le comprendre, et écrire le russe ou le polonais avec des lettres tatares (arabes). Ils lisent le Koran dans les traductions russes ou polonaises.

TATARS D'ASTRAKHAN.

Les Tatars d'Astrakhan, sans représenter une race distincte des Tatars proprement dits — vu que la dénomination de Tatars d'Astrakhan est plutôt historique et locale, — ont néanmoins dans les veines beaucoup de sang négroïde. Ils descendent en effet de la horde d'Or et du khaan d'Astrakhan qui s'en est formé, comme nous l'avons vu plus haut dans le court précis historique relatif aux Négroïdes. Nous comprenons aujourd'hui sous le nom de Tatars d'Astrakhan ceux qui demeurent depuis longtemps dans le gouvernement de ce nom et ceux qui sont venus s'y établir beaucoup plus tard. Ils se divisent en cinq groupes, savoir : les Tatars-Koundrovs; les Tatars-Yourtovs et Yémékhuis; les Tatars des marchés

de Boukhare, de Ghiliane et d'Agryjane; les Tatars immigrés des gouvernements de l'intérieur de la Russie, et qui, au nombre de 2,000, sont compris parmi les paysans de la contrée; et enfin les Tatars venus de différents gouvernements, pour un temps illimité, comme ouvriers pêcheurs, et dont le nombre s'élève à environ 3,000 âmes. Aux Tatars d'Astrakhan appartenent plus ou moins aussi les Tatars du gouvernement de Stavropol, comptés parmi les Tatars du Caucase, dénomination sous laquelle nous entendons surtout les Tatars de la mer Caspienne et ceux de la Transcaucasie. Nous avons cru devoir mentionner encore ici la race tatare (turque) des Karakalpaqs, répandue aussi dans le Caucase.

TATARS-KOONDROVS.

Les Tatars-Koondrovs forment une partie spéciale des habitants nomades du district de Krasnoïarsk dans le gouvernement d'Astrakhan. Pendant l'hiver ils habitent les contrées de Set'ovka et de Klujaïevka ou Kotchetaïevka sur l'Akhtouba et le Bereketh; en été, ils se transportent sur la rive gauche du Volga, où ils ont pour voisins, d'un côté les Kalmoûks, de l'autre les Kirghiz de la bordée de Boukôiev; et vers la mer, des paysans russes de la couronne et les habitants des côtes.

Ils se nomment eux-mêmes Karagatchs, du mot kara-agatch, qui signifie arbre noir. Ils sont d'origine mogaïs, comme beaucoup de leurs voisins, avec lesquels ils virent, en 1740, dans les contrées qu'ils habitent aujourd'hui. C'était l'époque où, sur le Volga inférieur, se préparaient de grands mouvements des peuples disséminés d'un côté de la Kouma et du Kouhan, vers le Volga, et de ce dernier vers les deux fleuves mentionnés plus haut. Comme ces événements ne sont pas encore très-anciens, ils se sont conservés dans les diverses traditions des émigrés et témoignent de l'influence que subirent ces émigrés transcaucasiens dans les contrées du Volga. Ils y virent, comme nous l'avons dit, en 1740, après avoir quitté leurs anciennes habitations, accompagnés des Kalmoûks-Doudouk-Omba (appelés ainsi du nom de leur prince), avec lesquels ils menèrent une vie nomade sur les rives de l'Akhtouba et faisaient le service de Kozaks. En 1770, après trente ans d'une existence nomade commune, ils furent abandonnés par les Kalmoûks qui, sous la conduite de leur khan Oulouchi, s'enfuiront en Asie. Cette circonstance les plaça entièrement sous le sceptre de la Russie, à laquelle ils rendirent différents services. On les a soumis, dans ces derniers temps, au recrutement militaire, dont ils peuvent toutefois se libérer au moyen d'une somme d'argent. Comme descendants directs des tribus qui obéissaient autrefois à Tchinghis-Khan, les Tatars-Koondrovs sont mahométiens chittes; ils se divisent, comme les Kirghiz-Kaisaks, en tribus et familles, et ont comme ceux-ci leur eri particulier de guerre (ourag, espèce de mot d'ordre), par lequel ils se reconnaissent quand il s'agit de se réunir en troupes.

Pendant trente ans d'une vie commune avec les Kalmoûks, beaucoup de Tatars-Koondrovs se sont mariés à des femmes kalmoûques. Un voisinage immédiat de cinquante ans avec les Kirghiz de la Horde Intérieure, dont beaucoup se sont aussi mariés à des femmes kalmoûques, produisit encore une assez grande influence sur le caractère de la population; et comme, à une époque plus récente, ces Tatars choisirent de préférence leurs femmes parmi les Kirghiz, le type koondrov est devenu presque tout à fait kalmoûk. On ne voit que peu de familles offrant le type pur kalardin, si remarquable par le nez droit, les yeux noirs et pleins de feu, les épaules larges, la stature svelte et les mouvements légers et gracieux.

Les Koondrovs, aujourd'hui au nombre de plus de 11,000 âmes (près de 7,000 hommes et plus de 4,000 femmes), ont, à côté de leurs anciennes mœurs, adopté, par suite des circonstances, beaucoup de coutumes et de particularités singulières étrangères à leurs usages primitifs. Par exemple, les membres des différentes tribus et peuplades ne fréquentent pas d'autres mosquées que la leur, tandis qu'ils se marient habituellement à des femmes d'une autre tribu.

Les Koondrovs demeurent en hiver dans les deux grands villages ci-dessus nommés, bâtis tout à fait à la russe, et qui se distinguent seulement par la disposition intérieure des maisons. Le titre de chef d'un aoul ou al-kalkaly (ce qui signifie en turc barbe blanche) est un reste de l'ancienne organisation des Tatars. Il suffit aujourd'hui de posséder quelque richesse pour obtenir cette dignité, qu'on retrouve aussi dans toutes les tribus et familles.

Au printemps, dès que la neige a commencé à fondre, les Koondrovs conduisent, vers le milieu du mois de mars, leurs troupeaux au pâturage et attellent des chameaux ou des bœufs à leurs arbas (grands charriots), sur lesquels ils chargent tout ce qu'ils possèdent. Un pareil déplacement, qui a lieu dans les tribus composées de plusieurs familles, est en général, pour le nomade un événement important dans sa vie à cause du changement total d'existence qui en est la conséquence. Cet événement se renouvelle régulièrement chaque année à la même époque, et le Koondrov en attend l'accroissement de son bien-être. Ces

excursions le mettent en contact immédiat avec la nature, et son âme s'éveille à une nouvelle existence. Celui qui ne connaît pas la vie nomade ne saurait se faire une idée de ses charmes et de son influence bienfaisante sur la santé. On comprend donc facilement que la plus grande pauvreté puisse seule contraindre le Koondrov à renoncer à un pareil genre de vie et à s'engager comme ouvrier salarié. La levée du campement se fait avec beaucoup d'ordre. En tête marchent les troupeaux, premièrement les chevaux, puis les chèvres et les moutons. Vient ensuite les arbas chargés de kibitkas, et dans lesquelles sont assis les femmes et les enfants, tandis que les hommes, à cheval, forment l'arrière-garde du convoi.

Les Koondrovs laissent leurs troupeaux au pâturage sur la rive gauche de l'Akhtouba, et s'arrêtent quelques semaines à chaque halte avant d'aller plus loin. Leurs kibitkas sont les mêmes que celles des Kalmoûks, c'est-à-dire qu'elles présentent une haute charpente conique faite de planches séparées pour les femmes. Des coffres placés tout autour renferment tous les ustensiles nécessaires à la famille. Les pasteurs, chargés de la surveillance des troupeaux, se construisent des tentes avec des perches qu'ils recouvrent de feutre, et auxquelles ils donnent le nom de koch. Plusieurs centaines de familles ne retournent pas en hiver dans leurs villages, mais restent dans leur kibitkas, sans changer le lieu de la résidence, qu'ils ont choisie principalement sur les côtes de la mer, dans de vastes oasis. Ils font seulement entrer, à l'hiver, les bestiaux qu'ils peuvent nourrir avec leur approvisionnement de foin; les autres sont laissés dans les steppes.

Comme tous les nomades, les Koondrovs sont remarquables par leur paresse; c'est d'ailleurs un trait de caractère qui s'explique tout naturellement par la chaleur insupportable qui dessèche tout dans les steppes et prédispose à une insurmontable apathie.

Leur nourriture, comme celle de presque tous les peuples pasteurs, consiste principalement en viande et en lait. L'usage du thé en tablettes leur est venu des Kalmoûks; les plus pauvres se contentent de galettes de millet.

L'habillement ressemble en général à celui de tous les Tatars: il est cependant plus simple chez certaines tribus; tandis que chez d'autres il rappelle les montagnards du Caucase, leurs anciens voisins. Les femmes portent des pantalons étroits en étoffe de perse, des bottes ou des souliers; leur chemise leur sert en même temps de jupon, et leur robe ressemble tout à fait au surtout des hommes; le bonnet est de forme cylindrique, élevé, un peu pointu par le haut et garni de divers ornements. Le bonnet des jeunes filles est souvent pareil à celui des hommes; seulement il est plus petit, fourré, garni de velours et de soie par le haut, et rappelle beaucoup les bonnets circassiens. Leurs danses sont bordées, sans grâce, et la musique est très-monotone. Le prix d'une femme (kalyñ) varie, suivant la fortune du mari, de 50 jusqu'à 1,000 roubles argent; somme exorbitante, mais facile à expliquer par les charges qui pèsent sur l'existence d'une famille, malgré la simplicité des mœurs et les besoins bornés. Une famille composée de cinq personnes, si elle veut échapper à l'indigence, ne peut pas dépenser moins de 100 roubles argent par an pour les besoins les plus urgents. Il faut en outre y ajouter les impôts, qui s'élèvent à 20 roubles. Si nous prenons la somme modique de 135 roubles comme base des dépenses indispensables à l'entretien d'une pareille famille, nous voyons que, pour l'obtenir, le Koondrov doit extraire de son troupeau quatorze animaux domestiques et les vendre au prix moyen de 25 roubles pour un chameau, 50 roubles pour deux chevaux, 25 roubles pour un bœuf, 5 roubles pour cinq chèvres et 10 roubles pour cinq moutons.

Les Koondrovs sont, comme les Nogaïs, malpropres, mais hospitaliers. Ils sont peu compatissants pour la pauvreté et la misère; et comme ils sont d'assez tièdes sectateurs du Koran, les moutons jouissent de peu de considération parmi eux.

TATAIS-YOURTOVS ET YÉMECHINS.

Les Tatais-Yourtovs, définitivement colonisés dans les environs d'Astrakhan et dont le nom provient d'yourte, ce qui signifie terre, lieu, séjour, établissement, se nomment eux-mêmes Nogais et se disent descendants de la horde d'Or, à laquelle Astrakhan doit son existence. Leur nombre s'élève à 10,000 âmes. Ils s'occupent de cabotage et sont en général laborieux, honnêtes, mais craintifs et fat crédules. On trouve parmi eux des visages réguliers, et on en rencontre particulièrement de très-jolis chez les femmes; mais l'emploi des corps gras dont ils se frottent la

peau, et la chaleur du climat, les font vieillir de bonne heure. Leur aspect extérieur dénote une dignité calme. Ils parlent très-bien le russe et ils aiment passionnément les jeux ainsi que la musique, qui consiste chez eux en chants fort agréables.

Les Tatais-Yémechins étaient autrefois sujets des mourzas (princes) tatais; ils furent émancipés plus tard par le gouvernement russe et réunis aux Tatais-Yourtovs.

TATAIS DES MARCHÉS DE BOUKHARE, DE GHILJANE ET D'AGRYJANE.

Le nombre de ces Tatais ne s'élève pas à plus de 600 âmes; ils sont les descendants de marchands de Boukhare, de Khiva et de Perse, appartenant à de différentes nationalités qui furent attirées, vers le dix-septième siècle, à Astrakhan par des affaires de commerce fort lucratives. Ils se sont fondus, en adoptant les mêmes mœurs et la même religion, en une masse homogène avec les Tatais-Yourtovs et avec ceux de Kazan, dont les usages et le genre de vie sont aujourd'hui plus remarquables que l'origine. Dans les premiers temps, il y avait entre eux des dissimilitudes notables, surtout sous le rapport religieux; car les Boukhars et les Tatais russes sont sunnites, les Ghiljanes (Persans), chiïtes, et les Agrayjanes

(Indous), adorateurs du feu; mais ces différences ont entièrement disparu de nos jours. Un mélange souvent réitéré avec d'autres peuples n'a laissé à ces Tatais aucune physionomie nationale. Ils sont en partie nomades, en partie membres de la communauté des marchands.

Nous comptons encore au nombre des Tatais d'Astrakhan les Tatais du gouvernement de Staropoul (province du Caucase), qui leur ressemblent par leur origine, par leur mélange avec les Nogais, et aussi à cause de leur voisinage avec la tribu tatar ou turque des Karakalpakks, que nous offrons ici comme appendice.

APPENDICE.

KARAKALPAKS.

La patrie des Karakalpakks ou Karapapakhs (bonnets noirs) est l'isthme située entre les mers Caspienne et d'Aral, appelé Ousst-Ourte ou Ousst-Yourte, c'est-à-dire haut pays, et la contrée limitrophe des côtes du sud-est et du sud-ouest de cette dernière mer. C'est un peuple qui probablement a fait autrefois partie des anciens Klakonks noirs. Ils sont malsainés, peu nombreux aujourd'hui, et font paître leurs troupeaux dans le gouvernement d'Astrakhan jusqu'à Kara-Yar (en russe Tcheryar-Yar). Leur langue est une variété du dialecte ture ou tatar que parlent les Kirghiz-Kaisaks de l'ouest et les Khivins. Ils ont les traits du visage réguliers, la peau très-foncée, et ressemblent, par leur costume et leur genre de vie, aux Kirghiz-Kaisaks, dont ils ne se distinguent que par leurs bonnets, qui sont de forme cylindrique, très-élevés, larges par le haut et faits de peau d'agneau noir. Ils étaient autrefois gouvernés par leurs khans; mais, dans le siècle dernier, ils ont été placés sous la domination russe.

Ceux qui habitent le gouvernement d'Astrakhan n'y sont venus qu'en 1817, et ne sont devenus réellement sujets russes que depuis 1827. Un

certain Mahomet Bektémirov, qui se disait Kirghiz-Katsak, arriva en 1817 dans cette contrée, et vint, au nom de quatre familles composées de 61 persanes, demander la permission de s'inscrire au nombre des Tatais-Koundravs. Ces familles avaient probablement erré autrefois au delà du fleuve Oural avec les Kirghiz-Kaisaks de la Petite Horde et étaient elles-mêmes des Kaisaks de la tribu karakalpakke. Ces gens allèrent ensuite trouver la Horde Intérieure ou de Boukèïev; mais, ne voulant pas payer d'impôts, ils résolurent de se soumettre directement au tsar de Russie. Les Nogais d'Yédissane et de Duenboulokov, au pied du Caucase septentrional, consentirent à les recevoir en 1830; mais ils ne purent accepter cette offre faite de bétail, et demandèrent qu'on leur assignât des résidences fixes et qu'on leur donnât la permission de se livrer à l'agriculture.

On trouve aussi des Karakalpakks dans le pachalik d'Akhalsik (en Transcaucasie), qui sont venus des contrées du nord-est du Caucase s'y établir vers la fin du dernier siècle. Ce sont d'habiles cavaliers et des guerriers courageux.

TATAIS DE KAZAN ET D'ORENBOURG.

Ces Tatais sont, pour la plupart, les descendants des habitants du royaume de Kazan. Mêlés en quelque sorte à l'élément finnois, ils résident principalement dans les gouvernements de Kazan et d'Orenbourg, au nombre de 430,000 âmes dans le premier et de 250,000 dans le second. On en compte aussi 105,000 dans le gouvernement de Samara, 85,000 dans celui de Simbirsk, 80,000 dans celui de Viatka, 50,000 dans celui de Saratov, 45,000 dans celui de Penza, 37,000 dans celui de Nijni-Novgorod, 35,000 dans celui de Perm, 13,000 dans celui de Tambou, 5,500 dans celui de Riazan, 3,500 dans celui de Pétersbourg, 600 au pays des Kozaks du Don, 300 dans le gouvernement de Kostroma et 300 dans celui de Moscou; ce qui donne en somme une population de 1,140,000 âmes.

Les Tatais de Kazan (sans y comprendre ceux d'Orenbourg, qui habitent les gouvernements d'Orenbourg et de Samara et forment un groupe

particulier) ont la ville de Kazan pour centre nationale, et ils s'y agglomèrent d'autant plus qu'ils en sont plus rapprochés.

Sans offrir précisément une distinction réelle dans l'élément tatar, les Tatais de Kazan sont, comme nous l'avons déjà indiqué dans notre courte préface historique, beaucoup plus civilisés que les autres, principalement les Tatais-Nogais nomades. Les traits de leur visage décèlent moins l'élément mongol que l'élément ture; d'ailleurs, à Kazan même, ils se sont mêlés à d'autres races, de manière qu'il est difficile de retrouver dans leur figure le pur type tatar. Quelques-uns les divisent, d'après leurs différentes physionomies, en quatre groupes, savoir: en Tatais purs; en Tatais mongols mélangés; en Tatais européens (mélange de races tatar et caucasienne) et enfin en Tatais mélangés de sang finnois. Les pommettes des Tatais de ce pays sont quelquefois si larges, leur nez si camus, que tout le visage semble entièrement

défiguré. D'autres ont une physionomie tout à fait caucasienne, c'est-à-dire un visage ovale, de beaux yeux gris et un nez gracieusement arqué. Chez presque tous le front est fortement bombé, la barbe rare et d'un très-beau noir. Les femmes sont petites et d'une constitution délicate; mais elles gâtent leur visage par une couche de fard très-épaisse. Les deux sexes ont beaucoup de souplesse et de grâce dans les mouvements que favorise leur chaussure soignée, spécialement celle des femmes. Il semble que les traces d'un peuple jadis riche et puissant ne se soient pas encore entièrement effacées chez eux, de même qu'elles ne s'effacent que rarement tout à fait chez les descendants d'une famille aristocratique déchuë.

Le costume des hommes consiste principalement en une longue chemise bleue qui laisse le cou libre, et en un chapeau de feutre blanc; ils portent de larges pantalons de coton blanc ou de couleur, des bottes en maroquin, sans semelles, et des pantoufles par-dessus les bottes; un surtout (arkhalouk) étroit, fait d'étoffe de soie rayée, leur descend jusqu'aux genoux, et leur ceinture est souvent formée d'un châle roulé autour du corps. Par-dessus cet habillement ils portent un long et large vêtement de couleur claire, qui ressemble par sa forme à un thalar. Ils couvrent leur tête rasée d'une petite calotte en cuir, quelquefois très-richement brodée. La classe pauvre s'habille de la façon la plus modeste et se contente, en été, d'une chemise brodée au cou et aux manches; en hiver, une simple pelisse de monton est jetée sur cette chemise. L'habillement des femmes ressemble à celui des hommes; celles qui sont riches portent de belles étoffes de soie à ramages ou à raies, et ornent leur poitrine de momiales d'or et d'argent superposées les unes sur les autres comme des écailles de poisson. Leur coiffure est somptueuse; celle des jeunes filles se distingue par de nombreuses tresses tombant sur les épaules. Dans l'intérieur de leur maison, les femmes et les filles laissent leur visage découvert. Au dehors, elles portent sur la tête un grand voile qu'elles ramènent sur la figure quand elles sont incourpées. Celles qui vivent dans l'aisance observent cette coutume avec plus de rigueur.

Le Tatar de Kazan diffère du paysan russe par son penchant remarquable pour la vie commode et la propriété; on s'en aperçoit même dans les moindres détails du ménage, et c'est sous ce rapport qu'il se distingue aussi des races nogais.

Malgré la disposition simple de l'intérieur de leurs maisons, on y voit un certain luxe, et même quelquefois le confort. Le plancher est couvert de nattes de jute et de tapis de laine, et les larges banes placés le long des murs sont garnis de petits et de grands coussins soigneusement rembourrés. Les fenêtres des maisons sont assez grandes; les maisons elles-mêmes sont spacieuses et commodément distribuées, mais toutes ont la même forme de construction, ce qui fait contraste avec les maisons des paysans russes, si chargées de nombreux ornements. Un double escalier couvert sépare l'entrée des hommes de celle des femmes et fait un assez mauvais effet. L'art de l'architecture semble fort peu avancé chez les Tatars, et leurs constructions proviennent très-peu de goût. Les mosquées sont en bois et ont toutes, à part le minaret, qui a son caractère particulier, l'apparence de simples bâtiments à deux étages. Le service religieux se fait, en été, dans les appartements supérieurs, et en hiver, dans les chambres chauffées de l'étage inférieur. La simplicité habituelle de l'intérieur des temples est d'autant moins compréhensible qu'on ne la remarque pas dans l'intérieur des maisons. Le pavé des temples est couvert de haillons servant de tapis, et les murs n'y sont jamais peints. On trouve la même nudité dans les cimetières tatars, qui ne sont pas même clos et où des pierres isolées indiquent

seules le lieu de la sépulture des morts. Le respect pour les tombeaux, si profond chez les musulmans, semble s'être totalement perdu chez les Tatars de Kazan.

Leur nourriture se compose en grande partie de la chair des animaux. Une ancienne coutume leur fait donner la préférence à celle du cheval; celle du porc leur est interdite, comme à tous les musulmans. Ils font aussi usage de lait, de miel et de thé.

Les Tatars s'occupent peu de la culture des terres, mais beaucoup de travaux industriels, et ils se livrent même, dans les contrées orientales, à l'exploitation des mines. La préparation des cuirs est chez eux une occupation nationale qui tient à leur régime de vie. Les fabriques de maroquin, de peaux de chèvre, de nankins (en russe kitaika) et de savon, à Kazan, sont renommées dans toute la Russie; on remarque cependant que leur activité commence à diminuer.

Les Tatars sont, en général, propres à toutes sortes de travaux et font preuve de beaucoup de bon sens. On leur enseigne dans plusieurs écoles à lire et à écrire leur langue. L'idiome tatar parlé à Kazan est le plus cultivé de tous les dialectes turcs en Russie. On trouve même dans ce dialecte une littérature assez riche.

Doté d'un caractère pacifique, affable et même fort doux, le Tatar est honnête, sobre, sûr et très-propre; qualités qui le font rechercher pour toute espèce de services. Il régit dans les familles, en dépit des usages orientaux, une parfaite union, et les enfants sont élevés avec soin. Ce qui est plus étonnant encore que les facultés intellectuelles des Tatars, c'est le besoin de civilisation qui les anime et que leur religion resserre pourtant dans des bornes fort étroites; d'un autre côté, cette même religion est sous beaucoup de rapports un puissant auxiliaire du tatarisme.

Le souvenir et les récits de leur ancienne domination, quoique depuis longtemps déchuë, contribuent beaucoup à la conservation d'un sentiment national qui donne au Tatar de Kazan un certain air de dignité.

La noblesse de race a bien diminué chez ces Tatars, comme chez plusieurs tribus de même origine qu'eux, parce que presque toutes les familles nobles se sont retirées dans l'Asie Mineure et se sont ralliées à leurs compatriotes, après la décadence politique de l'empire tatar.

La noblesse russe compte plusieurs familles distinguées dont l'origine est purement tatar ou chez lesquelles, comme dans beaucoup d'autres, le sang tatar s'est mêlé à celui des Slaves; ce qu'on peut remarquer facilement à la taille et à la physionomie.

Les Tatars de Kazan sont de zélés musulmans; leurs akhous (archiprêtres) et les mollahs (moullas) sont subordonnés au moufti d'Outfa, qui reçoit un traitement du gouvernement russe et représente la suprême autorité sacerdotale de tous les Tatars qui résident en Russie. Les mollahs sont généralement peu instruits; leurs connaissances se bornent aux pratiques du culte et aux objets qui concernent le service religieux.

Nous n'avons presque rien à mentionner de particulier sur les Tatars d'Orenbourg ni sur ceux du gouvernement de Samara. Ce que nous avons dit des Tatars de Kazan leur est applicable. Notons seulement qu'ils n'ont pas atteint le même degré de civilisation que ces derniers, et que le commerce et l'industrie n'ont pas fait chez eux d'aussi grands progrès. Ils se distinguent avantageusement de leurs voisins immédiats (Russes, Finnois) par leurs mœurs, leur genre de vie, et en général par leurs habitudes domestiques; l'influence du voisinage ne se fait sentir que dans leur langage. Ceux de ces Tatars qui font partie des Teptjars (mélange de Finnois et de Tatars) sont décriés au chapitre des Backhirs.

TATARS DE SIBÉRIE.

Plusieurs tribus de race turque ou, comme nous les nommons, tribus tatars, étaient, dès les temps les plus reculés, voisines des peuples finnois et samoïdes, dans les contrées méridionales de la Sibérie occidentale, et se confondirent en partie avec eux. A la suite des conquêtes de Tchingghis-Khan, ils formèrent dans ces contrées, situées sur l'Obi, l'Irtych et le Tobol, de grands et de petits royaumes ou khans, dépendants souvent les uns des autres, mais qui n'acquiescèrent jamais une importance notable en de quelque durée. Le premier état tatar considé-

rable en Sibérie surgit sur les bords du fleuve Ichin; sa capitale était la ville de Kysyl-Toura (la ville rouge), et plus tard Tounja. A la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, tous les oulusses tatars, mongoles et ostiaks, se réunirent sur les bords du fleuve que nous venons de nommer, et formèrent un puissant empire dont la capitale était Isker, à 16 verstes de la ville de Tobolsk. Les voisins de cet empire lui donnèrent le nom de sa capitale, et les Russes l'appellèrent Sibir. A la chute de Kazan, le prince Edigher se soumit à payer



Dessiné d'après les originaux et les costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Hübn.

Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

TATARES DE KAZAN. КАЗАНСКІЕ ТАТАРЫ.



Dessiné par Ch. Boileu d'après les croquis de la Société Géographique Impériale de Russie par Eschkeff

Lith par Winkelman et fils à Berlin

ВОУКАРЕ.

ТАТАРЕ ДЕ КИВА.

ТАТАРЕ Д'ОРЕНБУРГ.

БУХАРЕЦЪ.

ХИВИНЕЦЪ.

ТАТАРИНЪ.



Dessiné par Ch. Hübn. d'après les originaux de la Société géographique Impériale de Russie par Babitzki.

Lith par Wacziarg et fils à Paris.

FEMME BOUKHARE.

FEMME DE KHIVA.

FEMME TATARE.

БУХАРА.

ХИВИКА.

ТАТАРКА.

un tribut aux Russes; mais il fut chassé par Koutchoum, le puissant khan des Kirghiz-Kaïssaks, qui s'empara de tout le pays entre l'Oïbi et l'Oural, força les habitants de se convertir à l'islamisme, fit un traité d'alliance avec les Nogais et se révolta contre Ivan IV.

Les Stroganov, riches propriétaires de terres et de mines dans les contrées avoisinantes, offrirent, en échange de droits et de privilèges presque illimités, de repousser au loin cet ennemi audacieux, et de défendre particulièrement la ville de Perm. Ils établirent des places fortes, organisèrent une armée, et firent, à partir de l'année 1572, une guerre sanglante et opiniâtre aux Tatars de Sibirie, dont Koutchoum était le chef.

Pour renforcer leurs troupes, qui avaient beaucoup souffert pendant la guerre, les Stroganov appelèrent à leur aide l'un des rapaces atamans des Kozaks du Don, Yermak Timoféïev (fils de Timoféï). Ce chef arriva avec cinq cent quarante hommes, qui, réunis aux débris des soldats des Stroganov, formèrent une petite armée d'environ mille hommes.

Après bien des expéditions dangereuses et des combats opiniâtres, la ville d'Isker fut prise, et Ivan Koltso, le compagnon d'armes de Yermak, qui avait mérité la peine de mort, se hâta d'aller à Moscou et déposa aux pieds du tsar, en expiation de ses crimes, la possession de tout le pays conquis (1583). Cependant Yermak perdit bientôt la vie à la suite des continuels combats qu'il était forcé de livrer et ce ne fut que sous le règne de Boris Godolomov, que Koutchoum fut entièrement chassé du pays qu'il avait usurpé, et que la Sibirie, dont le nom passa successivement à tout le nord de l'Asie, fut peu à peu complètement soumise à la domination russe.

Outre les diverses branches tatares établies en Sibirie et descendant

des Kirghiz-Kaïssaks, des Kirghiz proprement dits et des Kalmouks, nous nommons Tatars de Sibirie toutes les tribus tatares devenues telles, dont l'extérieur seul dénote souvent une origine étrangère ou mélangée. Les Tatars de Sibirie occupent toute la partie méridionale de la Sibirie occidentale, au nord de l'étroite ligne de démarcation formée par les Kozaks de Sibirie, confinent vers l'est aux Bouriates et vers le nord aux Vogoules, Ostiaks, Samoïèdes et Toungouses, et ne sont pas renfermés dans des limites nationales bien précises, comme c'est d'ailleurs le cas pour toutes les races indigènes en Sibirie. Cela vient de ce que les lieux de leur résidence actuelle, surtout les contrées de l'Altaï, avaient été de temps immémorial habitées par des aborigènes (probablement des Finnois) auxquels succédèrent des Turcs et des Mongols, qui se heurtèrent d'abord, puis se mêlèrent avec eux.

Les tribus d'origine tatar ou devenues Tatars de Sibirie nous offrent dans leur mélange beaucoup de nuances, surtout extérieures, qu'on ne peut indiquer que dans une classification générale.

D'après ce qui précède, on peut les diviser en trois groupes principaux :

Les Tatars du gouvernement de Tobolsk, et spécialement ceux du gouvernement de Tomsk, qui nous offrent le plus pur type tatar, et, comme appendice, les Boukhars et les Tachkentés ;

Les Tatars du gouvernement d'Yénisséïsk, appelés aussi Tatars-Minousinsk, composés en grande partie de tribus finnoises, ou pour mieux dire ostiaks-samoïèdes, devenues Tatars, et plus tard encore mélangées avec des Tatars, dont la fusion est bien souvent difficile à constater ;

Les Téléoutes, dans les contrées de l'Altaï, habitant entre les Kalmouks, les Tatars et les Bouroutes, et qui sont probablement d'origine finno-kalmouke ou ouïgoure.

TATARS DES GOUVERNEMENTS DE TOBOLSK ET DE TOMSK.

Tenant par les liens de la plus proche parenté aux Tatars de Kazan, par la plupart musulmans, colonisés et ayant presque le même genre de vie que les Russes, les Tatars des gouvernements de Tobolsk et de Tomsk, au nombre de 40,000 âmes, n'ont rien de particulier qui les caractérise. Dans leur langage, leurs mœurs, leur genre de vie et leurs habillements, ils ont beaucoup emprunté à leurs voisins, spécialement aux Russes, dont l'influence sur eux, considérée sous ces divers points de vue, est très-puissante.

L'agriculture, l'élevage du bétail et le transport des marchandises sont les occupations principales des Tatars, qui portent le nom des fleuves près desquels ils vivent, et qui, sous les dénominations de Tourals ou Touralintses, de Barabas ou Barabintses, de Tatars de l'Oïbi et du Tchoulym, présentent entre eux quelques différences qu'on peut indiquer.

Les Tourals, les plus occidentaux de tous, et voisins immédiats de leurs frères de race en Europe, se rapprochent le plus, sous tous les rapports, des Tatars de Kazan. La plupart des habitants des villes se livrent au commerce, les autres à l'agriculture, à l'élevage du bétail et à la chasse. Moins civilisés que les Tatars de Kazan, ils n'ont pas cou-

servé leur langue aussi pure que ces derniers; mais ils ont emprunté beaucoup d'expressions aux langues russe et vogoule.

Les Barabintses, dans les contrées marécageuses situées entre l'Oïbi et l'Irtych, ressemblent beaucoup, par leur extérieur, aux Mongols. Ils ont le teint livide et peu de capacité intellectuelle, mais ils sont d'un caractère flegmatique et fort doux. Ils s'occupent principalement de l'élevage du bétail et de la pêche. Ils mènent une vie nomade en été, et passent l'hiver dans des habitations. Quoique le christianisme se soit propagé parmi eux, ils professent encore secrètement le chamanisme, et les chamanes jouissent chez eux d'une grande considération.

Les Tatars de l'Oïbi, établis sur le fleuve de ce nom, vers le nord jusqu'à Narym, ont emprunté beaucoup de leurs usages aux Russes. La plupart sont chrétiens.

Les Tchoulyms, demeurant le long du Tchoulym jusqu'à l'Oïbi, n'ont rien de finnois ni de mongol dans leur extérieur. Le christianisme a fait de grands progrès parmi eux, dans les environs de Tomsk et de la rivière de Kemtchoug. Ils se sont tellement identifiés avec les Russes qu'ils ont entièrement renoncé à leur langue primitive.

APPENDICE.

BOUKHARS ET TACHKENTÉS.

Les Boukhars et Tachkentés, qui sont pour la plupart de riches marchands et habitent principalement les lieux de commerce sur la frontière de la Sibirie méridionale, sont venus s'établir en Sibirie après l'introduction par la Russie d'un gouvernement régulier dans ce pays. Ils professent l'islamisme et résident presque exclusivement dans le gouverne-

ment de Tobolsk. Leur nombre s'élève à environ 9,000 âmes des deux sexes. Ils sont aussi répandus, mais peu nombreux, dans les grandes villes de la Russie d'Europe, et surtout sur la frontière asiatique, où ils font le métier de colporteurs dans les maisons, principalement pour le commerce des robes de chambre.

TATARS DU GOUVERNEMENT D'YÉNISSÉÏSK.

Les Tatars du gouvernement d'Yénisséïsk, au nombre total de 22,000 âmes, se distinguent particulièrement de leurs frères d'origine sibérienne par leurs mœurs, leur genre de vie et leur religion qu'on peut nommer païenne, même à l'égard de ceux qui ont reçu le baptême. Ils se com-

posent de différentes tribus, devenues aujourd'hui totalement tatares et qu'on pourrait concentrer en trois groupes, savoir : les Katchintés, les Sagaltes avec toutes leurs tribus réunies, et les Kahaïes ou Kofhalas. Les deux premières tribus tiennent plus de l'étonnant chaman et les

dernières de l'élément finnois et samoïde. — Les Kiziltes, faisant partie des Katchintes, forment, sous le rapport de l'administration, une quadrangulaire tribu séparée.

Entre les trois groupes d'origine mélangée tatare que nous venons de nommer, nous ferons encore mention des tribus qui sont formées des mêmes éléments, des Kassassintes, des Karagassas et des Saïotes. Le premier de ces trois petits peuples est d'origine tatare et samoïde ou ostiako-samoïde (voyez Samoïdes); les deux autres se sont presque entièrement fondus dans les Bouriates.

De tous ces Tatars ou peuples devenus Tatars, que nous venons de mentionner, ceux qui habitent le district de Minoussinsk, dans le gouvernement d'Yénisséïsk et qui, au nombre de 20,000, forment la majeure partie de toutes les tribus tatars ou de celles qui se sont assimilées aux Tatars, s'appellent généralement Tatars de Minoussinsk, sans autre désignation.

Le district de Minoussinsk, par la nature de son sol et les mœurs de ses habitants, offre au voyageur sage une des contrées les plus attrayantes et les plus remarquables de la Sibirie orientale. L'Yénisséï divise ce district en partie orientale, montagneuse et fertile, et en partie occidentale, riche en steppes, en lacs et en pâturages; la première est occupée exclusivement par des laborateurs (presque tous Russes); l'autre est habitée par des Tatars indigènes nomades, qui trouvent d'abondantes sources de richesse dans la chasse et l'élevé du bétail. La richesse du sol en produits minéraux et végétaux, et le spectacle saisissant d'une nature splendide, ont fait donner au district de Minoussinsk le nom d'Italie de la Sibirie orientale. Comprenant un espace d'une très-vaste étendue, ce district est coupé dans toutes les directions par d'abondantes rivières restées encore inexploitées, ainsi que les importantes chaînes de montagnes qui renferment dans leur sein presque tous les métaux connus. Les vastes steppes, les prairies et les plaines n'attendent que des bras pour faire de cette contrée un riche magasin d'approvisionnement pour tout le gouvernement d'Yénisséïsk.

Les habitants de ce district, en partie Russes (60,000), en partie formés de débris des races tatares et finnoises (20,000), attendent encore leur ethnographie, car on n'a en jusqu'à présent sur eux que des notions fort incomplètes.

Le district de Minoussinsk était, dans un temps très-reculé, habité par un peuple presque entièrement inconnu et qu'on appelle Tchoude dans le pays, aussi bien que dans la Sibirie occidentale. On peut affirmer avec assez de certitude que la culture intellectuelle de ce peuple n'était pas descendue à un degré trop inférieur, si l'on en peut juger par les divers objets qu'on a extraits de leurs tombeaux, par les inscriptions qu'on a trouvées sur les pierres tumulaires et sur les parois de rochers, et qui se rapportent à la période Tchoude. — Ces tertres (kourgans) couvrent presque tout le pays de Minoussinsk; on en trouve surtout au pied des monts Saïanes et au bord des fleuves Yénisséï et Abakane. Quoique beaucoup de restes précieux aient été perdus pour la science historique, par suite de la cupidité et du caractère sauvage des indigènes, l'archéologue trouvera pourtant encore un riche butin dans les fouilles de ces tombeaux Tchoudes, élos par d'énormes blocs de granit, et dans les figures grossièrement sculptées d'hommes, d'animaux et d'oiseaux dont ces tertres étaient surmontés, de même que dans les inscriptions, qu'on n'a pu déchiffrer encore.

Les premiers habitants du district de Minoussinsk étaient des Tchoudes; ils ont été, comme il est permis de le supposer, repoussés par un autre peuple plus puissant qu'eux, et celui-ci a laissé également dans ce pays des traces de son existence. Plusieurs endroits sur les bords de l'Yénisséï et de la Toula sont convertis d'inscriptions tout à fait différentes de celles des Tchoudes, et qui semblent se rapporter aux temps de Tchingghis-Khan et de ses successeurs. A l'époque la plus rapprochée du temps où on a pu écrire l'histoire, le district de Minoussinsk était en effet la patrie des peuples nomades qui composaient les hordes incommensurables de Tchingghis-Khan, parce qu'il confine par sa partie méridionale aux steppes sablonneuses de la Mongolie chinoise, dont il n'est séparé que par la crête des monts Saïanes. Les restes des hordes sauvages de l'Asie centrale errent encore aujourd'hui en nomades dans ce pays. Nous les appelons généralement Tatars, quoique les modernes interprètes de leur langue prétendent que ces peuples ne sont pas tous d'origine turque et qu'il y a parmi eux des tribus mongoles et finnoises. Nous n'avons pres-

que aucune notion sur leurs mœurs, leur costume, leur langue, les particularités de leur religion et leurs traditions historiques, et il est à craindre maintenant qu'ils restent à jamais inconnus; car l'accroissement journalier de la population russe, qui pèètre de plus en plus avant dans l'intérieur, enlève presque chaque jour quelque trait à la nationalité de ces peuples, qui est menacée de se voir bientôt entièrement effacée.

Les Katchintes, tribu tatare dans laquelle se sont plus ou moins fondus les anciens tribus voisins samoïdes, habitent presque exclusivement les districts de Minoussinsk et d'Atchinsk du gouvernement d'Yénisséïsk, et se nomment eux-mêmes Khachtarlis ou Kachters (pluriel de Kach). Ils exploitent les pâturages de la rive gauche de l'Abakane sur l'Yénisséï, depuis son embouchure jusqu'à celle de la rivière Askis; ceux du Biélo-Youss et de ses affluents, et ceux de l'Abakane. Errant autrefois en nomades sur la Katcha, dans les environs de Krasnoïarsk, ils s'emparèrent un jour des terres situées sur les deux rives de l'Youss, occupées jusqu'alors par les Kirghiz, qui en avaient eux-mêmes repoussés précédemment des peuplades finnoises et samoïdes. De Touss virent aussi, pour s'établir dans ces contrées, des Tatars qui, sous le nom de Kiziltes, occupèrent des steppes fertiles vers le nord de l'Youss. On doit donc, sur ces données, diviser la tribu des Katchintes en deux branches, dont l'une s'est arrêtée sur la Katcha et ses environs, l'autre dans la plaine des steppes, entre les rivières Biélo-Youss (Youss Blanc), l'Abakane, et un peu plus au sud de ce dernier, dans les pays des Kaitales. La branche du sud est la tribu tatare de Sibirie, qui s'est le moins mélangée et qui forme encore une masse compacte, car elle compte 9,500 âmes; tandis que celle du nord, qui est bien moins nombreuse, est devenue totalement russe. Les traits de leur physiognomie indiquent qu'ils sont Tatars, comme l'attestent aussi les dénominations de quelques-unes des dix subdivisions de leur tribu: Tatars, Kirghiz, Sakhons, etc. Ce sont vraisemblablement les restes des Yakonts-Toubas ou Toumbistes, qui habitaient autrefois la rive droite de l'Yénisséï et dont une partie vint s'établir sur la Léna. Les Tatars-Katchintes accablèrent, outre les Arines (Samoïdes), autrefois si nombreux, un certain nombre de Kirghiz qui étaient restés dans le pays; ce sont les plus aisés parmi les Tatars de Minoussinsk. Les Tatars-Kiziltes sont un mélange de diverses races dont l'une, nommée Kalmakhs, semble être d'origine kalmonke; une autre s'appelle Kammur (ou Quamar, d'après la prononciation tatare) ou Kambar (pluriel turc du mot kam, c'est-à-dire chameau). Une partie demeure sur les bords du Tchoulym, dans les environs de l'ancien ostrog de Meletsk, et porte le nom de Tatars de Meletsk ou de Tchoulym. Ils habitent des villages comme les Russes. Les autres mènent une vie nomade dans la région méridionale du district d'Atchinsk. Au nombre de plus de 4,000 âmes, ils se désignent eux-mêmes sous le nom de Kizi (homme) et se divident en dix tribus.

Les Sagaites avec leurs tribus réunies, au nombre de 11,500 âmes, vivent en nomades, en amont de l'Abakane, à partir de la rivière d'Askis, et n'ont pas de dénomination générale. Les Sagaites proprement dits prétendent être les habitants primitifs de leur pays, situés sur l'Abakane, et se disent descendants des Kirghiz, ce qui leur est contesté par les Kaitales. Ils comprennent encore d'autres peuplades établies sur les rivières de Mrassa, de Matyra, de Nénia et sur la rive droite de l'Abakane, nommément les Mrasses, et les Belirts entre le Tachtit et l'Abakane. Les Belirts ou plutôt Belters, d'origine finnoise, selon leurs traditions, et devenus de nos jours totalement Tatars, vivaient sur les bords de l'Youss et de l'Abakane, d'où ils furent chassés par les Tatars-Katchintes et les Russes. Ils éprouvèrent le même sort que les Kirghiz, et durent céder à leurs vainqueurs les meilleurs emplacements sur l'Youss Blanc et l'Youss Noir. Compris aujourd'hui dans le district de Minoussinsk parmi les Tatars Sagaites et les tribus unies, ils ne forment, à proprement parler, que l'une des onze colonies ou subdivisions de la tribu de ces Tatars. La population des Belters est d'environ 1,500 hommes; les femmes sont en moindre proportion. Cette peuplade n'a pas de dialecte national. Malgré leur langue tatare et leur origine finnoise, les Belters ne rappellent cette origine ni par leur extérieur ni par leurs mœurs; on ne saurait les reconnaître qu'en remontant à leur existence primitive. Ils ont souvent la physiognomie tout à fait russe, souvent aussi tatare ou mongole; mais aucun d'eux n'a conservé le type pur finnois



Dessiné d'après les originaux de M^{rs} Kochareff et les costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Rubin

Lith. par Windelmann et fils à Berlin.

FEMMES TATARES DE LA SIBÉRIE. СИБИРСКИЯ ТАТАРКИ.
ЕНИСЕЙСКОЙ ГУБЕРНІИ. ТОМСКОЙ ГУБЕРНІИ.
GOVERNEMENT DE YENISSÉISK. GOVERNEMENT DE TOMSK.

ou samoïde. Les uns ont leur demeure fixe dans des villages composés d'environ vingt-cinq maisons, les autres sont nomades et forment plus de cinq cents yourtes. Leur habillement est le même que celui des Tatars-Sagaites. Les riches seulement possèdent deux femmes. Ils donnent le plus souvent à leurs enfants deux noms, l'un paten et l'autre chrétien. Laborieux et honnêtes, ils ne commettent pas de vols; c'est un point de ressemblance avec les Finnois, malgré le mauvais exemple donné par leurs voisins; mais, en revanche, ils sont adonnés à la boisson. En été, ils consomment de l'aïraze (voyez Nogais) en grande quantité.

Les Kaïbales ou Koïhales errent en nomades sur la rive droite de l'Alakane inférieure, vis-à-vis des Katchintses, et sur la rive droite de l'Yénéisséï, le long de la Sogla, petite rivière qui se jette dans la Toula. Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de Kaïba et s'imaginent avoir vécu dans ces contrées même avant les Kirghiz. Ils sont au nombre de 1,100 et plus, dont 600 hommes et 500 femmes. Ils ont, ainsi que les Katchintses, presque entièrement substitué le tatar au samoïde, jadis leur langue maternelle. Les Kaïbales se considèrent, après le peuple primitif traditionnel tchoude, comme les plus anciens habitants du pays, et se divisent en plusieurs tribus. Ils sont, pour la plupart, d'origine samoïde. Beaucoup de Katchintses et de Tatars-Saïames, et même, dans les derniers temps, quantité de Russes, sont venus s'établir parmi eux. Les Kaïbales, méprisés de leurs voisins, sont accusés de plusieurs vices, surtout de celui du vol; mais on doit, pour les excuser, prendre en considération l'isolement absolu dans lequel ils vivent au milieu des steppes et loin du contact de toute civilisation.

Les trois tribus tatars des Katchintses, des Sagaites et des Kaïbales, auxquelles il faut joindre aussi, sous le rapport administratif, tous les restes des autres peuples devenus tatars, habitant le gouvernement d'Yénéisséïk, sont en partie idolâtres, en partie chrétiens, mais plus ou moins adhérents du chamanisme. Ils n'ont pas de physionomie caractéristique, par suite de leur mélange trop fréquent avec d'autres peuples. Presque tous ont un extérieur repoussant, et si on trouve par hasard chez eux une femme d'une figure passable, on peut affirmer qu'elle est de pure origine tatar.

Tous ces Tatars ont les cheveux noirs, et au-dessous de leurs yeux, noirs aussi et flamboyants, se remarque une proéminence qui semble faire ressortir leur nez recourbé et pointu, aux larges narines, comme s'il voulait se soustraire au regard. Leurs beaux sourcils, leur bouche petite, leurs lèvres fines et leurs dents blanches ne sauraient compenser la laideur générale de leur visage. Ils sont pour la plupart de taille petite et épaisse; ils ont le teint foncé, mais très-animé et coloré, ce qui provient probablement de l'usage immodéré du fard; ils se coupent les cheveux comme les Russes, et ont peu de barbe. Leur habillement est, en général, tout à fait russe; mais les femmes ont conservé pour leur vêtement de fêtes le costume mongol.

A la naissance d'un enfant, le père lui donne le nom du premier objet qui frappe sa vue, et l'enfant conserve jusqu'à la mort ce nom, conjointement avec celui qu'il reçoit au baptême. Dès que l'enfant commence à marcher, on l'attache avec une courroie à un objet quelconque, pour qu'il ne puisse pas s'approcher du feu. Quand un homme marié meurt, il est enterré avec des gémissements, des regrets et des cris plaintifs qui ressemblent à des hurlements; les femmes chantent comme d'inspiration les actions louables du défunt. Si c'est une femme que l'on enterre, le mari accompagne le corps de la défunte sans donner le moindre signe de douleur. Après la cérémonie des funérailles, les assistants mangent un mouton sur la fosse. Bien que beaucoup de riches aient deux femmes, il y a pourtant plus d'hommes que de femmes. Les Katchintses aiment leurs femmes au moyen d'un kalyu, et le mariage est ensuite tenu par le prêtre.

La femme, sans être esclave, est, comme chez tous les peuples nomades, chargée des travaux pénibles. En été, le mari est assis ou couché dans l'yourte près du feu; il mange, boit, fume, et monte à cheval deux fois par semaine, pour aller visiter ses troupeaux. En hiver, il va à la chasse des bêtes fauves ou s'occupe à fabriquer des ustensiles pour son ménage et ses travaux domestiques, dresse des chevaux et construit l'yourte. Ces occupations, qui sont loin d'être pénibles, lui laissent assez de temps pour se livrer à quelques distractions. Les osifs viennent, en hiver, visiter leurs voisins, et l'été se passe généralement en fêtes et en jeux :

on se réunit, on allume un feu autour duquel on s'assied en cercle; on boit du koumys, de l'aïraze, de l'eau-de-vie; on fume dans de petites pipes; on cause et l'on se divertit à voir danser et jouer la jeunesse ou à écouter un chanteur. Leur chant, qui déchire les oreilles, se compose d'airs improvisés ou d'espèces de ballades populaires. La musique est très-simple et le plus souvent employée à accompagner la voix. Les Katchintses possèdent deux sortes d'instruments à cordes. L'un, le koblyss, est une espèce de balalaïka à trois cordes recouvertes d'une vessie; l'autre, le djytagan, est une sorte de tablette mienne et plate de deux archines et quart de largeur, sur laquelle sont tendues sept cordes soutenues par deux chevaux. Les danses n'ont ni légèreté ni grâce; elles n'expriment aucun sentiment de l'âme, mais imitent le plus souvent le pas des animaux tels que l'ours, le loup, etc. Les exercices du corps offrent plus d'intérêt, quoiqu'ils ne consistent que dans la lutte. Les courses de chevaux fougues et sauvages forment aussi de nos jours les plus agréables de ce peuple. Souvent vingt, trente et même jusqu'à cinquante individus y prennent part simultanément et se livrent à une course rapide dans une vaste plaine, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent enfus, sans haleine et sans force. Quoique ces Tatars soient généralement d'un caractère doux, on reconnaît pourtant dans tout ce qu'ils font une certaine passion. Ils sont simples comme des enfants, mais méfiants comme tout peuple qui a subi l'épreuve de l'adversité. Soûlement, ils sont insouciant; en masse, ils sont ennemis de toute innovation. Le vol et la fraude sont à leurs yeux les signes évidents d'un esprit sensé; mais ils sont incapables de commettre de grands crimes. S'ils se laissent entre eux, ils le font avec des égards réciproques que pourraient envier bien des peuples plus civilisés : chacun frappe à son tour et reçoit le coup de son adversaire; cela continue ainsi jusqu'à ce que les deux antagonistes tombent épuisés de fatigue. Ils vengent même sur leur propre personne les offenses qui leur sont faites, et vont jusqu'au suicide si l'offense a été grave. Cette coutume, qui se retrouve quelquefois chez les Tchouvaches, existe aussi chez les Chinois, les Japonais et les Indous. On voit parfois de vieilles femmes battre leurs maris ivres avec un bâton; hors ces cas tout exceptionnels, la femme est en tout très-soumise, ce qui se conçoit parfaitement, car l'époux offensé a le droit de tuer impunément sa femme. Les Tatars de ce pays sont en général d'une nature persévérante, et sont de mauvaises passions brillent comme des éclairs à travers leur stupidité.

Les Katchintses sont les plus riches et les plus honnêtes de tous ces Tatars; ils se distinguent spécialement par leur loyauté et leur hospitalité, et conservent leur bonne humeur et leur cordialité même dans l'ivresse.

Les Kiziltzes sont malpropres et fourbes.

Parmi les tribus réunies, les Bektirs sont les plus recommandables et les Sagaites les plus insouciantes.

Les Kaïbales, abrutis par la pauvreté, sont paisibles et silencieux. Les plus misérables d'entre eux dressent leurs yourtes près d'un village russe, et se nourrissent, assis sur le seuil des maisons du village, de restes de pain qu'ils disputent souvent aux chiens. Quand ils rendent de petits services, ils s'en font payer le salaire en nature. L'yassak auquel ils sont taxés est très-insignifiant; ils ne payent en effet que la modique somme de 3 roubles à 5 roubles et demi par tête de seize ans à cinquante. Ils doivent ainsi fournir des chevaux de relais, mais ils sont exemptés du recrutement.

Les Kamassintses forment, d'après les trois nationalités dont ils se composent, trois tribus : ceux d'Outochomakov, d'Alakakov et d'Angoulsk.

L'ouïouss d'Outochomakov, qui appartient tout à fait à la race tatar, se compose de débris de ce peuple qui habitait autrefois les rives de la Katcha, dans les environs de Krasnoïarsk, et consiste naturellement en Tatars-Katchintses. Dans les derniers temps, il arriva du district de Krasnoïarsk dans celui de Kansk beaucoup de Russes qui se confondirent avec ces derniers et s'unirent aux Kamassintses. Ils vivent dispersés, les uns sur la Mana, les autres sur le Kane, et se nomment, comme tous les Tatars du district de Kansk, habitants des steppes; c'est par cette raison qu'ils sont appelés Kamassintses des steppes par les Russes, et Non (au pluriel Nonsang) par les Kamassintses des forêts ou par l'ouïouss d'Alakakov. Leur existence est tout agricole; ils sont

laboureurs ou bergers et habitent des demeures fixes. Ils ont aussi conservé leur langue, qui ressemble au dialecte katchinsk. Quant aux autres, ils sont devenus tout à fait Russes. Tous professent le christianisme.

L'oulous d'Abalakou ou des Kamassistes des forêts, d'origine samoïde, a été décrit à l'article Samoïdes.

L'oulous d'Agoulsk consistait autrefois en deux tribus, réduites aujourd'hui à 70 âmes par suite des ravages de la petite vérole. Dans les derniers temps, ils se sont établis au village d'Agoulsk, sur la rivière Agoul, et sont devenus tout à fait Russes par la religion, le langage et le genre de vie. Restes des anciens Kottes et de même origine que les anciens Assanes, ils ne sont ni Samoïdes ni Tatars.

La tribu des Karagasses, la plus orientale des races finno-samoïdes, est celle qui succomba la première sous l'influence puissante des Tatars-Katchinsks. Ce peuple était déjà tatar lorsqu'il s'est établi dans le district de Nijé-Oulinsk du gouvernement d'Irkoutsk, sa résidence actuelle. Si l'origine finno-samoïde des Karagasses prouve qu'ils sont un peuple chasseur, ce qui ne se rencontre jamais chez les Tatars, néanmoins, par leur langue, leurs croyances religieuses, leurs mœurs et leur costume, ils se sont transformés en de véritables Tatars. Leur dialecte tient plus de celui des Sotates que de celui des Katchinsks. Leur nombre ayant considérablement diminué, ils ne comptent actuellement qu'environ 500 âmes des deux sexes, et se divisent en cinq oulous. On les voit errant sur les rives des fleuves qui prennent leur source dans les monts Saïanes, et ils sont voisins des Kamassistes, des Sotates et des Bouriates. Les Karagasses sont de taille moyenne et de bonne constitution, mais peu robustes. Ils ont la tête petite, les épaules et les hanches étroites, les mains et les pieds mignons, les cheveux noirs et plats, de petits yeux, le front bas et le nez effilé. Par leur extérieur ils ressemblent plus aux Kirghiz-Katsaks de la Horde Moyenne qu'aux Mongols. Les hommes et les femmes portent presque le même costume, qui ne diffère que par la coiffure. Il consiste principalement en un court kaftan qui ressemble beaucoup à celui des Russes. Ils portent, à l'exemple des Koriaks, de ronds et larges chapeaux de jongs; et pour leur tenir lieu de bas ils s'enveloppent les pieds avec de l'écorce d'arbres, ce qui ne se pratique ni chez les Samoïdes ni chez d'autres peuples nomades, à l'exception peut-être de leurs voisins les plus proches. Ils s'occupent de chasse et de l'élevé des reunes. Les Karagasses sont doux, quoiqu'ils aiment extra-

ordinairement l'eau-de-vie. La Russie leur est principalement redevable de la découverte des lavages d'or dans la Sibérie orientale. Quoique baptisés depuis plusieurs générations, ils ne sont chrétiens que de nom. Avant leur conversion, ils n'avaient ni les idoles difformes ni les chamanes des Samoïdes; ils adoraient le soleil, le ciel, etc., et leur offraient la tête et le cœur de chaque animal tué; offrande sanglante que leurs voisins consacraient aussi aux montagnes et aux fleuves. On croit que les Karagasses, comme les autres races nomades d'origine étrangère devenues tatars et russes par la suite des temps et dont la langue présente de l'affinité avec celle des Samoïdes et des Ostiaks, sont un reste de la grande masse des peuples qui furent chassés jadis de la Sibérie méridionale par un puissant ennemi. A l'appui de cette opinion, outre la preuve qui résulte de la conservation de la langue nationale, on en possède encore une autre établie par la découverte d'anciennes idoles enterrées sur les rives escarpées de l'Yénisséï et de ses affluents. Ces idoles représentent différents objets, entre autres des animaux, parmi lesquels le reune domestique (qui n'existe plus aujourd'hui dans ces contrées) joue un rôle important. Tantôt il est représenté monté par un cavalier vêtu d'un habit étroit et court, coiffé d'un grand chapeau rond et tenant un arc tendu dans la main; tantôt couché docilement devant un homme qu'un chien accompagne.

Les Sotates, en partie voisins des précédents et demeurant près de la frontière chinoise, quelques-uns même au delà, sont également une race samoïde devenue entièrement tatar et même boriate, ce qui a eu lieu pour les Sotates entières de la steppe Tomkine par suite de leur mélange avec les Bouriates. Quant au petit nombre des Sotates vivant dans les monts Saïanes, ils conservent encore quelques vestiges de leur origine vraisemblablement samoïde. Aujourd'hui ils professent tous le lamaïsme.

La simplicité de leurs vêtements atteste la rudesse de leur genre de vie. Leur costume de voyage consiste en un manteau kirghiz fait de poil de chameau, en une espèce de calotte de crin de cheval, et en un bonnet tatar rond à larges bords.

Les habitants des monts Saïanes sont communément appelés Saïanes. Il faut compter parmi eux la tribu Ouriang-Khat, comme depuis peu de temps et qui offre à l'éthnologue un riche champ d'observations.

TÉLÉOUTES.

Nous nommons Téléoutes, Tatars-Téléoutes ou Kalmouks blancs, par opposition aux Kalmouks noirs ou de l'Altai (dénominations qui se présentent souvent, sous divers sens, chez les peuples asiatiques et même slaves), une peuplade devenue aujourd'hui tatar, principalement par sa langue et par son culte, mais autrefois kalmouke, peut-être finno-samoïde à sa souche primitive. Elle habite le gouvernement de Tomsk. Une partie de cette peuplade appartient à la Russie depuis la chute de l'empire des Dzungars, dont la ruine commença dès l'année 1755; l'autre partie est venu s'établir en Russie au commencement du dix-septième siècle, dans les environs de Tomsk et de Kouznetsk; les uns poussés par la nécessité, les autres par la crainte de tomber sous le joug des Kalmouks. Mêlés plus tard à des querelles sans cesse renaissantes, ils regagnèrent pour la plupart leur ancienne résidence. Les Téléoutes du gouvernement de Tomsk appartiennent à la même catégorie que les Tatars du gouvernement d'Yénisséïsk et se sont qu'une branche des autochtones des monts Saïanes, qui, après avoir été refoulés vers l'ouest, durent se retirer plus tard vers le nord. Les premiers diffèrent entièrement des Kalmouks par les traits du visage et par la structure du corps; ils se nomment entre eux Téléoutes, et sont appelés Tatars-Téléoutes ou Koumandins par les Russes, à cause du lac Télétsk et de la petite rivière de Koumanda, aux bords desquels ils résident de préférence. Quoique tout à fait Tatars, ils sont les véritables descendants des Téléoutes qui se mêlèrent avec les Téléoutes. Ces Tatars-Téléoutes se régénèrent pour la plupart chez leurs voisins orientaux et leurs frères de race les Saïanes. Ils parlent tous la langue russe et comptent une population de plus de 2,000 indi-

vidus, non compris les femmes. Ils se divisent en huit tribus descendant des snjets du frère du khan Koutchoum, régnant dans les steppes de Sogaïsk, où vivent encore de nos jours quelques Samoïdes dispersés dans leurs établissements primitifs. Les Tatars-Téléoutes habitent aujourd'hui la rive gauche de la Biïa, et principalement les villages colonisés; ils s'occupent d'agriculture, de l'élevé du cheval et du bétail, de pêche et de chasse. Leurs villages consistent en un petit nombre de maisons en bois irrégulièrement disposées et dont la construction se rapproche beaucoup de celle des maisons des Finnois sur le Ladoga, des Mordvines et des Tchouvaches. Ces Tatars-Téléoutes, qui sont tout à fait les mêmes que ceux de Tomsk et de Kouznetsk, passèrent, seulement après leur entière soumission à la Russie, de l'état nomade à l'état sédentaire, et apprirent des Russes à cultiver la terre et à former des établissements permanents. Sur la rive gauche de la Biïa ils ont les traits du visage encore moins mongols que sur le lac Télétsk, et l'habillement des hommes est tout autre; leur physionomie et leur costume rappellent d'une manière saisissante les Finlandais et les Karcik. Ils portent, comme premier vêtement, une longue robe, puis de grands pantalons en étoffe bleu foncé, et, par-dessus, un long surtout à manches étroites. Ils se coiffent d'un petit bonnet à bords retroussés, et à leur ceinture sont attachés différents objets d'utilité. Les hommes se rasent toute la tête, à l'exception d'un petit bouquet de cheveux qu'ils conservent sur le sommet, à l'instar des Chinois. Les femmes, assez bien faites, fument aussi bien que les hommes. Dans toutes les habitudes ordinaires de la vie, les Téléoutes se distinguent d'une manière frappante des tribus

tatars et mongoles. Un petit nombre d'entre eux seulement s'est converti au christianisme; ils résident sur les rives de la Biia, et même encore plus au sud.

Les Téléoutes ou Téléngoutes qui habitent le cours supérieur de la Mraza, de la Kondoma et du Ton, présentent une population de plus de 5,000 âmes, parmi lesquelles le nombre des hommes excède celui des

femmes. Ce peuple comptait originellement un peu plus de 100 familles, restes de celles qui, après avoir précédemment émigré à Tomsk et à Kouznetsk, étaient ensuite retournées dans leur pays. Cette population est devenue, dans les derniers temps, plus considérable, d'abord par l'accroissement naturel de la population, ensuite par l'arrivée des Tatars de l'Yénisséï supérieur.

TATARS DU CAUCASE.

Nous appelons Tatars du Caucase (nom que les Russes donnent communément, mais inexactement, à tous les peuples montagnards de cette contrée) les tribus d'origine turque, c'est-à-dire tatar, qui (non compris les Nogais du versant septentrional des montagnes du Caucase) habitent les rives occidentales de la mer Caspienne et principalement la partie orientale de la Transcaucasie. Il faut considérer ces tribus tatars de la Transcaucasie, connues vulgairement sous le nom de musulmans, comme les nombreux débris de celles qui ont porté la civilisation de tout le pays du Caucase au point où elle était parvenue avant l'influence russe. Les aborigènes des contrées de la Transcaucasie sont de race kartvèle ou géorgienne, haïkane ou arménienne, et irane (perse et kourde). Les Persans se mêlèrent avec les Tatars, leurs coreligionnaires, qui avaient pénétré dans le pays; et vraisemblablement de cette agglomération se forma, au milieu des pâturages du Kour et de l'Arax, le royaume de Chirvan, qui plus tard se divisa en plusieurs khanats qui existaient encore de nos jours. La première migration des races tatars vers la côte occidentale de la mer Caspienne doit avoir été postérieure à la destruction du royaume de Khovaresm (Kharesm) par les hordes de Tchéngis-Khan et après la lente et successive disparition du cours inférieur de l'Amou-Daria, qui avait probablement son embouchure dans la mer Caspienne, et qui actuellement se jette dans la mer d'Aral. La manque d'eau à cette circonstance rendit probablement inhabitable une grande étendue de terrain et contraignit les habitants de cette contrée à chercher une autre patrie.

La race tatar, qui s'était avancée dans la Transcaucasie, le long du Kour, n'occupe pas actuellement dans le Caucase une région circonscrite dans des limites déterminées, mais se trouve établie en différents endroits.

Comme tous les peuples asiatiques, les hordes innombrables de race turque (tatar) sorties des steppes de l'Asie centrale se dirigèrent par deux routes vers l'Occident, soit en passant par les steppes au nord de la mer Caspienne, soit par le sud en traversant l'Asie Mineure. De cette manière, les Tatars pénétrèrent par le nord et par le sud dans les pays du Caucase. Ils s'établirent d'abord au nord, dans la partie orientale du gouvernement de Stavropol, dans la plaine des Koumyks et dans les âpres gorges des montagnes, entre le cours supérieur du Koulan et celui de l'Oroump, où ils furent sans doute refoulés plus tard par les Kabardins. Par le sud, ces Tatars pénétrèrent avec leurs troupeaux le long de la vaste plaine qu'arrose le Kour. Il faut remarquer que ces derniers sont chiïtes, tandis que la majeure partie des autres Tatars du Caucase sont sunnites (sectateurs d'Omair).

Le cruel conquérant Nadyr-Chakh (Nadyr-Schah) forgea les Tatars du Caucase à devenir chiïtes, tandis que leurs frères de race qui demeurent dans les montagnes du Caucase restèrent sunnites. Nation dominante pendant longtemps dans le pays, elle vit plus tard sa puissance s'ébranler, et déjà, sous le règne de Pierre le Grand, le chamkhal de Tarkou, les khans de Derbent et de Bakou prétaient serment de fidélité à la Russie. Les khans de Chirvan, de Chéki, de Gandja, de Karalagh et plusieurs autres suivirent cet exemple sous le règne de l'impératrice Catherine II. Plus tard ils violèrent leur serment; mais Ytsiane, prince de Géorgie combattant à la tête des troupes russes, soumit dans de brillantes expéditions d'abord le khanat de Gandja, puis successivement tous les autres; il prit d'assaut, en 1804, le fort où l'on voit aujourd'hui la ville d'Elisabethpol, et perdit la vie bientôt après. Plus tard la Perse, ayant soutenu une guerre malheureuse contre la Russie, lui céda, en 1813, les khanats de Karalagh, Gandja, Chéki, Chirvan, Derbent, Kouba, Bakou et Talych, et s'abstint de toute influence dans le Daghestan, la Géorgie, l'Imérétie et l'Alkhasie.

Les Tatars du Caucase, y compris les 95,000 du gouvernement de Stavropol (qui appartiennent par leur origine aux Tatars d'Astrakhan et aux Nogais) et environ 5,000 Turkmènes, forment une population de 900,000 âmes.

Les influences politiques, climatiques et locales, agissant sur la moral aussi bien que sur le physique des Tatars du Caucase, les ont marqués d'un cachet particulier qui les distingue d'une manière caractéristique de leurs frères de race comme de leurs autres voisins. La noblesse que l'on remarque dans leur extérieur est un héritage de la période de leur puissance et de leur domination; mais ce qu'il y a quelquefois de mauvais dans leurs pensées et leur conduite date de l'époque de leur soumission aux Persans, dont l'influence a beaucoup contribué à dénaturer le caractère primitif de ces Tatars, qui, d'un autre côté, ont puisé dans ce contact une civilisation élevée et un certain éclat dans les manières et le costume. Omettant ici les Tatars du gouvernement de Stavropol, nous mentionnons seulement pour mémoire, et sans les décrire plus amplement, les Koumyks, peu intéressants malgré l'importance de leur population. Fixés entre le cours inférieur du Térék et celui du Soulak, ils ont été constamment soumis à la Russie depuis le règne de Pierre le Grand et ont adopté, avec les Karatchés (2,000), les Malkars, Orouspes, Tchighem, Khoulan, Péringhi et Balkars (9,000), et les Nogais du Kouhan (16,500), les mœurs et le costume des peuples montagnards avec lesquels ils étaient en rapports immédiats et continuels. On peut en dire autant des habitants du territoire du chamkhal de Tarkou, vassaux de la Russie (qui sont pour la plupart des Koumyks), ainsi que des habitants du khanat de Mekhtoula, qui, fortement mêlés aux Lesghis, parlent le koumyk, dialecte particulier du tatar.

Pour donner la caractéristique des Tatars du Caucase, nous étudierons spécialement cette grande masse presque compacte qui habite principalement la Transcaucasie, et dont la population se trouve répartie dans plusieurs gouvernements: dans celui de Bakou, 500,000; dans la province du Daghestan, 75,000 (sans y comprendre les Tatars sunnites des khanats vassaux), qui n'appartiennent cependant pas aux Tatars de la Transcaucasie proprement dite; dans le gouvernement d'Erivan, 100,000; et dans celui de Tiflis, 50,000.

Longtemps maîtres des régions du Caucase, les Tatars de la Transcaucasie sont les plus fiers de tous les Tatars en Russie. Comme nous l'avons dit, c'est grâce à l'influence perse qu'ils sont devenus le peuple le plus civilisé parmi les musulmans du Caucase.

Jaloux de conserver leurs mœurs et leur religion, ils ne subissent que lentement l'influence de l'élément russe; car les mœurs et la langue des Tatars, pénétrant toutes les existences au Caucase, agissent plus puissamment encore que le font en Europe les mœurs et la langue des Français.

Avant l'invasion des Mongols, la population était incomparablement plus nombreuse dans la partie orientale de la Transcaucasie; mais lorsque ce pays fut devenu le quartier d'hiver habituel des hordes innombrables qui y affluèrent de l'intérieur de l'Asie, ses vastes plaines se changèrent en déserts et en solitudes. La végétation, jadis florissante, se trouvant tout à coup privée d'irrigations artificielles, disparut peu à peu sous les rayons brûlants d'un soleil tropical; et de nos jours même ces contrées ne sont propres au pâturage que pendant une partie de l'année. Cependant les ruines imposantes de très-grandes villes et de plusieurs aqueducs qui traversaient les vallées du Kour, de l'Arax et la steppe de Mouzansk, témoignent encore de l'importance culture et de la nombreuse population d'autrefois. Mais ces énormes constructions ne

peuvent être tenus en bon état de conservation après la décadence de cette population. En effet, dès que les habitants eurent abandonné leurs demeures, les canaux s'ensablèrent, formèrent des flaques bourbeuses et des marais, les jardins disparurent, les villes et les villages tombèrent en ruines. Alors les eaux stagnantes produisirent des épidémies, puis une grande mortalité; et ces vallées ont acquis et conservé jusqu'à nos jours, sous le rapport de la salubrité, une bien triste renommée.

Néanmoins, les Tatars transcaucasiens s'occupent principalement de l'élevé du bétail et de l'agriculture. On doit les regarder comme l'élément producteur le plus important et le plus laborieux de la Transcaucasie.

Ils sont bien faits de corps et ont le visage agréable; leurs yeux sont grands, de couleur foncée; le nez a le type romain. Ils ont adopté l'habit persan; celui des riches est de couleurs variées et de bon goût. Leur costume de porter toujours des armes, costume qui s'est conservé jusqu'à nos jours, a pris naissance dans cette longue période de combats qui précéda la domination russe et où chacun devait veiller sans cesse à la conservation de sa vie.

Les femmes ont la taille svelte, sont bien faites, et leur costume est fort pittoresque. Leur courte tunique brodée d'or ou d'argent est serrée à la taille par une ceinture bouclée; la chemise est de soie rouge et fendue en long. Les pantalons sont d'une largeur excessive, et les bas de laine de couleur. Les jupes filles portent leurs cheveux noirs en longues boucles pendantes qui donnent à leur visage beaucoup d'expression, surtout quand elles exécutent à deux, avec accompagnement de castagnettes, leurs danses gracieuses et passionnées. Quoique la loi recommande sévèrement aux femmes de se couvrir le visage afin de le dérober aux regards profanes, la fille d'Eve est ici la même que partout, et lors même qu'elle est enveloppée de la tête aux pieds, elle cède involontairement aux inspirations de la coquetterie dans sa démarche aussi bien que dans sa tenue, dans l'art de draper ses vêtements et dans celui de plisser le voile de dentelle dont elle se couvre la figure. Bien plus, elle sait laisser échapper, comme fortuitement, devant un étranger, un des plis de sa draperie pour permettre à un regard furtif d'apprécier tous les charmes de son visage. En général, les femmes tatars aiment beaucoup la toilette et les plaisirs; elles sont vives, spirituelles et rieuseuses, et ne le cèdent en bavardages et en commérages à aucune de leurs sœurs d'Europe. Des lois et des mœurs toutes particulières (les mœurs musulmanes) tiennent constamment la femme dans une déplorable ignorance; s'il lui était permis de s'instruire, elle deviendrait, avec les heureuses dispositions dont la nature l'a douée et les grâces de sa personne, l'ornement de la société. L'extérieur des femmes tatars du Caucase rappelle celui des Polonaises, mais l'ardeur du soleil transcaucasien leur a donné un sang plus chaud encore.

Les Tatars chites de la Transcaucasie sont, comme les Persans leurs voisins immédiats, beaux parleurs, très-rusés et flatteurs, même entre amis intimes, mais toujours, au moins extérieurement, serviteurs dévoués. Étroitement liés entre eux par la langue et la religion, ils ont, malgré l'influence persane, conservé beaucoup de leur caractère national primitif et possèdent encore aujourd'hui la fierté et le courage impétueux de leurs aïeux. La tradition historique contribue d'ailleurs à entretenir en eux ces idées et cette manière d'être.

Ils sentent, en effet, qu'ils sont les descendants des hordes de Tchinghis-Khan et de Tamerlan; ils se souviennent de leur colossale puissance et de leur grandeur d'autrefois. L'élevation d'âme qui résulte de pareils sentiments est malheureusement ternie par de grands vices, tels que la ruse, la fausseté, la mauvaise foi et l'ignorance de ces loix morales qui tiennent au véritable honneur et à la dignité de l'homme. A ces vices se joignent un intérêt sordide et un penchant très-vif pour les plaisirs sensuels qu'excite encore leur boisson favorite le tariat, qui irrite les nerfs et porte le trouble au cerveau. L'hospitalité en temps de paix et la bravoure pendant la guerre sont les beaux côtés du caractère tatar. Les excès, la vengeance, la superstition, la crédulité, l'indifférence, la froideur pour leurs femmes (surtout à la suite de l'usage immodéré du tariat) et la jalousie, en sont les mauvais côtés.

Ce n'est pas uniquement dans un but de sensualisme que les musulmans des classes moyennes usent du droit d'avoir plusieurs femmes; ils y sont invités par la première femme elle-même, à cause de la difficulté de se procurer des servantes, qui troublent souvent le bonheur du ménage. En épousant une seconde femme, le musulman obtient une ouvrière laborieuse et dévouée, mais doit avoir grand soin de ne jamais lui confier la clef de son trésor ni celle du magasin des friandises. C'est par la même raison, et aussi dans l'intérêt commun de la famille, que les classes élevées entretiennent des harems; car les gros ouvrages seuls sont faits par des femmes esclaves. Si son peu de fortune ne permet pas au musulman de donner à chacune de ses femmes un appartement séparé dans sa maison, il épouse rarement une seconde ou une troisième femme, pour éviter les querelles qui ne manqueraient pas d'éclater et qu'il doit apaiser en personne, s'il n'a pas d'emmènes. Ces dissensions intestines amènent quelquefois de tristes excès. Aussi voit-on souvent des maris qui, pour se soustraire pendant quelque temps aux devoirs multipliés du mariage, s'enfient à la Mecque, sous le prétexte spécieux de remplir un devoir religieux.

La langue arabe n'est, chez les musulmans, écrite et comprise seulement que par les mollahs. Le peuple parle le tatar, qui est la langue maternelle, et dont les dialectes n'ont entre eux que de légères différences.

TURKMÈNES.

Sur le rivage nord-ouest de la mer Caspienne errent près de 2,000 familles ou kibitkas de Turkmènes (appelés à tort Troukmiènes), dont 1,500 sont d'anciens colons émigrés ou Turks (Tatars) du Caucase, et 500 des Tatars d'Astrakhan ou de Manghytchak, devant ce dernier nom à leur ancien établissement sur les côtes orientales de la mer Caspienne. Ils sont parfaitement persuadés qu'ils descendent d'un chef de race du nom de Turk, qui aurait habité, du temps de Mahomet, les déserts de l'Arabie, et qui de là serait allé vers l'Amou-Daria où il aurait pris une femme d'une race étrangère; celle-ci lui aurait donné huit enfants qui seraient devenus les chefs de huit tribus. C'est du nom de ce Turk ou Tourk qu'ils appellent tous Turkmènes ou Tourkmanes, car Tourk man ou Tourk man signifie : je suis un Turk (c'est-à-dire descendant de Tourk). Ils habitent pour la plupart le territoire russe (principalement entre la frontière septentrionale de la Perse, la mer Caspienne et le royaume de Khiva), et aussi les déserts qui séparent Khiva de la Boukharie. Quelques tribus portent le nom de Seikhanes (Siou-coukhines

ou Seinkhis), les autres celui de Khassanes (d'un de leurs khans, Khassan).

Nous devons encore faire mention des Turkmènes du Caucase, dont les premiers émigrants furent introduits par les Kalmoûks dans les contrées habitées par la horde de Boukévère. Là ils menaient la vie nomade et se rendaient, à l'approche de l'hiver, vers la Kouma, où ils finirent par s'établir, tandis que la plupart des Kalmoûks partirent pour l'Asie (1771). Séparés entièrement de ces derniers depuis 1825, ils sont soumis à la juridiction établie pour les musulmans.

Les nouveaux émigrants, pressés par les Kirghiz-Kaïssaks, se dirigèrent vers l'ouest; mais opprimés par les Khivites, ils se retirèrent à Ougst-Ourte. De là ils envoyèrent en 1803 des députés à Astrakhan, et la Russie, les ayant admis en 1803 au nombre de ses sujets, construisit un fort à Manghytchak. Les Turkmènes demandèrent, en 1811, la permission d'émigrer à Astrakhan; mais trouvant des difficultés à l'exécution de leur projet, ils vinrent de leur propre gré, en 1813 et 1815,



Dessiné d'après nature par F. Tschel

Imp. Leconteur à Paris

Math. par. Goussard

TATARE
(Transcaucasien .)

ТАТАРЫ
(Закавказскаго Края)

s'établir chez les Tatars-Koundrov, et furent, depuis cette époque, appelés Turkmènes de Manglychak.

On compte actuellement chez les Turkmènes de Manglychak 500 kilabkas ou une population nomade de 2,000 âmes. Ils sont de taille moyenne, de forte constitution, mais ont perdu la régularité de leurs traits à la suite de mélanges avec les Kalmouks. Leur teint est bronzé. Ils tiennent beaucoup à leurs anciens usages et à leurs mœurs patriarcales, et sont tous soumis.

KIRGHIZ-KAÏSSAKS.

Les Kirghiz-Kaïssaks, qu'on appelle inexactement Kirghiz, habitent, dans l'Asie occidentale, les plaines basses situées entre les hauts plateaux du Thibet, le pays des Turkmènes (au nord du plateau d'Iran), le fleuve Oural et les plaines de la Sibirie occidentale, et sont aujourd'hui, par le chiffre de leur population autant que par l'étendue de leur pays, la race tatare la plus importante qui, comme peuple pasteur, ait conservé le genre de vie de ses aïeux.

La steppe des Kirghiz est un vaste pays, bas, sablonneux et salé, mais un peu élevé dans les parties de l'est, de l'ouest et du sud-est, et fort accidenté. Il doit avoir été jadis le fond d'une mer qui unissait la mer Caspienne à la mer Glaciale. Les flots de sable qui couvrent cette contrée sont aujourd'hui soulevés par les ouragans du nord et du nord-est comme l'étaient autrefois les flots de la mer, et la conformation bouleversée du terrain représente assez bien l'image des vagues agitées par la tempête. Sur cette plaine immense, accentuée par l'agglomération confuse de collines et de petits fleuves, les transitions graduelles manquent totalement au climat et au sol. On voit cette steppe tout aussi roide que la vie de ses habitants; elle rappelle, comme ses habitants, sous beaucoup de rapports un état primitif. L'été et l'hiver se touchent et causent d'énormes ravages par l'excès incroyable et la brusque transition de la chaleur et du froid. Ce n'est qu'un printemps ou plutôt au commencement de l'été qu'apparaît l'herbe fraîche. L'été brûle tout. L'hiver déchaîne ces tempêtes glaciales, ces ouragans de Sibirie qui glacent tout le pays et chassent les troupeaux des pâturages, pour les englober dans des précipices contre lesquels rien ne peut les protéger. Autant le froid est rigoureux en hiver, autant la chaleur est brûlante en été et chauffe cette terre d'argile et de sable au point qu'il y a manque totale d'eau et que l'atmosphère fourmille de myriades d'insectes qui rendraient l'existence impossible aux indigènes, si ceux-ci ne portaient des vêtements confectionnés de manière à les préserver de la piqûre de ces hôtes malfaisants.

Quant à la nature de son sol et à sa physionomie, la steppe n'est pas partout la même : souvent ondoyée et quelquefois même montagneuse, le manque total de végétation se remarque dans une vaste contrée qui s'étend de l'est à l'ouest, au nord du fleuve Tchou. C'est seulement au nord et au sud de cette contrée que le pays devient habitable et bon pour les pâturages. La région la plus fertile est la partie septentrionale; dans la partie plus méridionale on ne voit point d'arbres, mais on trouve beaucoup de pâturages, de ruisseaux et des terrains humides; la région qui y confine vers le midi est la moins fertile; elle est traversée par des déserts de sable, des marais et des lacs salés. Les petits cours d'eau saturés de sel qu'on y rencontre sont entièrement desséchés en été, de sorte que nul animal, à l'exception du chameau, ne peut y vivre pendant les grandes chaleurs. On peut considérer comme une quatrième région de la steppe l'isthme situé entre la mer Caspienne et celle d'Aral, appelé Ouss-Ourte, formant un plateau entièrement stérile, sans eau, continuellement battu par les tempêtes, et qui, par la rigueur du climat en hiver, n'est pas même propre au pâturage. Dans la région de l'est, la steppe kirghize est riche en vallées fertiles. La ceinture du bassin de l'Issy-Koul (lac chaud), placé à plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, offre une nature grandiose et féconde en spectacles sublimes. C'est là que l'antripède savant russe M. Sémnov, entraîné par la science, a pénétré récemment, à travers mille dangers. Tous les lits des fleuves de cette contrée sont profonds, car les eaux

La plus grande partie des Turkmènes, sur la rive orientale de la mer Caspienne, ne s'est soumise que très-récemment au sceptre russe.

On compte encore quelques Khivins isolés qui sont venus s'établir dans les contrées d'Astrakhan et d'Orenbourg, où ils s'occupent d'affaires de commerce. Ils appartiennent par leurs mœurs et leur genre de vie aux habitants tatars des villes.

provenant de la fonte des neiges, ne pouvant pénétrer dans la terre trop aride, s'y déchargent abondamment.

Les frontières du pays des Kirghiz-Kaïssaks, soumis aujourd'hui à la domination russe, peuvent être indiquées de la manière suivante : la frontière nord-est, à partir d'Omok, monte parallèlement à la rive gauche de l'Irtych, et le long de ce fleuve jusqu'au Nor-Zaïssan (lac de Zaïssan); de ce lac et vers le sud elle touche au voisinage de Tchougoutchak, Ak-Koul et Kouldja, et s'avance jusqu'à l'Issy-Koul; ensuite elle embrasse le cours supérieur de tous les fleuves qui se jettent dans le lac Balkhash, et se prolonge jusqu'au Tchou; elle suit ce dernier jusqu'au Télé-Koul; plus loin elle atteint le Syr-Daria, au-dessus du fort Pérovski (Ak-Metchète), et se prolonge, le long du Syr-Daria, jusqu'à la mer d'Aral; entre celle-ci et la mer Caspienne on trouve le plateau désert et peu élevé d'Oms-Ourte, qui forme une frontière incertaine, laquelle s'étend le long de la côte nord-ouest de la mer Caspienne, du fleuve Oural et du pays des Kozaks d'Orenbourg et de Sibirie.

Le peuple kirghiz-kaïssak, appelé communément Kirghiz sans autre désignation, se divise avec les Kirghiz nommés soumis, au nord de l'Irtych, et avec les Kirghiz de la horde de Bonkéri, qui ne diffère pas originellement de la Petite Horde dont elle n'est qu'une fraction détachée par l'émigration en Petite, Moyenne et Grande Horde. Les Kirghiz-Kaïssaks, de la steppe kirghize, sujets de la Russie, se divisent politiquement en Kirghiz de l'administration d'Orenbourg et en Kirghiz de l'administration de la Sibirie occidentale; la frontière qui les sépare se trouve sous le 83° degré de longitude orientale, c'est-à-dire entre la Petite et la Moyenne Horde.

Ce peuple ne se donne jamais à lui-même le nom de Kirghiz, mais bien celui de Kazak ou de Kassak, qui lui donne aussi les Chinois, d'où dérive le mot corrompu de Kaïssak, dont on ignore la signification. Peut-être, ainsi qu'on le présume, ce peuple appartenait-il primitivement à une race purement turque et qui s'est perdue, depuis l'invasion des Mongols, dans un mélange de fuyards et d'aventuriers de toutes les contrées de l'Asie centrale.

Les traits du visage de ces Kazaks ou Kassaks n'annoncent pas une nationalité distincte; à côté du type mongol, qui est prédominant, on voit un type turc parfaitement caractérisé; mais ce dernier ne se trouve que parmi la noblesse, tandis que l'autre se remarque plus généralement dans le bas peuple. Cette singularité, qui contraste avec la physionomie des autres races tatars, pourrait peut-être s'expliquer par la fusion de la noblesse mongole avec la noblesse indigène bien plus nombreuse, et par l'infiltration successive, pendant plusieurs centaines d'années, de l'élément mongol dans la masse du peuple.

Les trois hordes des Kirghiz-Kaïssaks proviennent peut-être originellement de différentes races, mais elles se sont fondues en une seule nationalité par la communauté de langue, de religion, de coutumes et de mœurs; cette fusion se fera sans doute aussi bientôt sous le rapport politique, après leur entière soumission au sceptre de la Russie, malgré la subdivision des hordes en un nombre infini de degrés rigoureusement distincts, et quoique ces Kirghiz ne manquent jamais de passer séparément, et dans un ordre exactement déterminé, d'un pâturage à un autre. Les subdivisions comprennent seulement le bas peuple ou l'os noir; car la noblesse ou l'os blanc (qui comprend les sultans comme les descendants des khans) n'a qu'une même généalogie commune aux trois hordes.

Les Khassaks ou Kirghiz-Kassaks formaient, comme nous l'avons dit, dès les temps les plus anciens une branche de la grande famille des Tatars ou Turcs. Soumis plus tard à Tchinghiz-Khan et, après sa mort, à diverses souverainetés nomades, ils accueillirent parmi eux plusieurs peuplades étrangères dont les noms se retrouvent encore aujourd'hui dans quelques tribus, et devinrent, au commencement du quatorzième siècle, très-puissants sous le khan Arslan. Leurs traditions historiques, jusqu'à présent peu connues, semblent s'être effacées parmi eux aussi vite que disparaissent leurs établissements quand la nécessité les force à changer de place. La conquête de la Sibérie par les Russes les rapprocha d'autant plus facilement de ceux-ci que le dernier khan de Sibérie était un Kirghiz-Kassak; mais les Khassaks n'avaient pas la jouissance de tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui, et n'en possédaient que le centre. Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle qu'ils s'étendirent vers l'est, après l'annexion du peuple dzoungar; avant cette époque, leur puissance dans le sud était déjà fort considérable. Leur histoire ne se compose, jusqu'à la fin du siècle passé, que des expéditions belliqueuses qu'ils firent continuellement contre les Dzoungars. On cite comme khan célèbre des Kirghiz-Kassaks (réunis vers la fin du dix-septième siècle) Tiavka, fils de Djanggher, auquel ils doivent un code de lois, et qui gouvernait plus par son esprit et sa douceur que par la force et la violence; c'est lui qui institua un chef pour chaque horde.

Des discordes intestines et des guerres avec leurs voisins, surtout avec les Dzoungars sous la conduite du khong-taiüchi (grand-duc) Galdan-Tsyren, qui répandit la terreur jusqu'en Russie et en Chine, tels sont les principaux événements qui signalèrent chez eux le commencement du siècle dernier. Les Kirghiz-Kassaks ne purent trouver de secours contre leurs redoutables ennemis qu'après de Pierre le Grand, vis-à-vis duquel ils s'engagèrent à reconnaître la souveraineté de la Russie. Cependant, bien que démis, ils ne tardèrent pas à renouveler leurs anciennes rapines, jusqu'au moment où tous leurs voisins, ligués pour les attaquer, en soumettant la plus grande partie et contraignirent le reste à se réfugier vers le sud. Réunis plus tard par leurs communes disgrâces, les débris de la Petite et de la Moyenne Horde s'avancèrent de nouveau contre les Dzoungars, tandis que la Grande Horde resta soumise. Alors les deux premières, craignant le retour de leurs anciennes calamités, s'adressèrent encore une fois à la Russie, quoique le peuple fit en réalité toujours contraire à une pareille alliance; car il regardait les Russes comme des ennemis politiques et religieux, et préférait la vie sauvage à une vie d'ordre et de soumission. Ce ne fut qu'en 1730 que

le rusé Aboul-Khair prêta à l'impératrice Anne le serment de sujétion au nom de la Petite et de la Moyenne Horde, pendant que la Grande Horde, quoique soumise aux Dzoungars, étendait sa puissance au sud, du côté du Turkestan. Après la mort du khong-taiüchi Galdan-Tsyren (Tchharèn), il éclata parmi les Dzoungars des divisions qui amenèrent la chute de ce peuple. La Grande Horde, profitant de cette désunion, seconna tout à fait le jong lorsque les Dzoungars se furent soumis aux Chinois (1756-1757) et qu'ils eurent été presque entièrement anéantis. Les Kirghiz-Kassaks, une fois délivrés de leur ennemi le plus dangereux, purent s'approprier de plus vastes pâturages. La partie de la Grande Horde qui s'étendait le plus vers l'est, et dans laquelle s'étaient fondus les restes des Dzoungars, est encore aujourd'hui soumise aux Chinois; l'autre, celle de l'ouest, avait subi la domination des Khokands ou était en partie demeurée libre; elle n'a reconnu la souveraineté de la Russie que dans les derniers temps. La Grande Horde resta guerrière et sauvage à cause du voisinage des Kirghiz noirs; elle combattit en 1771, sous la conduite d'Oulachi, contre les Torgouts qui fuyaient des contrées du Volga et qui avaient éprouvé de grandes pertes en traversant la Horde Moyenne. Aboul-Khair, qui avait, en 1730, prêté serment de fidélité aux Russes, devint parjure. Dans sa feinte soumission, il avait consulté son intérêt personnel, son désir de régner sur la Horde Moyenne, bien plus que l'intérêt réel du peuple, chez lequel il avait trouvé une vigoureuse résistance.

En effet, il avait sollicité de l'impératrice la dignité héréditaire de khan et la construction d'une forteresse (Orenbourg) avec une garnison russe, afin d'avoir un point d'appui pour soutenir sa puissance. Mais cela causa de l'irritation parmi les Kalmons et les Bachkirs, et permit aux Russes d'élever des forts le long du fleuve Oural et de la ligne actuelle des Kozaks d'Orenbourg, lesquels avaient pour point central la ville d'Orenbourg, fondée en 1736.

Après des assurances répétées de fidélité de la part de ces hordes, presque toujours suivies de la violation de leurs serments, la Russie acquit successivement plus d'influence sur la Petite et la Moyenne Horde, surtout dans ces derniers temps, et depuis l'entière extinction des anciens khans qui les avaient gouvernés.

Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur les particularités qui distinguent chaque horde séparément; nous présenterons ensuite le caractère général des trois hordes, dont la population, sous le sceptre russe, se monte aujourd'hui à près de 1,450,000 âmes.

PETITE HORDE.

La Petite Horde des Kirghiz-Kassaks, comprenant environ 200,000 kibitkas (kilitki) soumises à la Russie, en environ 850,000 âmes, forme de nos jours trois subdivisions principales : la tribu d'Alinoul, celle de Baionli et celle dite des Sept Tribus (en russe, Sémirodsk). Quoique soumise la première à la Russie, la Petite Horde est la plus belliqueuse des trois. Elle a sa propre administration, placée sous la dépendance immédiate du gouverneur général d'Orenbourg et de Samara. L'autorité administrative nationale dépend de l'administration supérieure russe; elle est dépossédée entre les mains de trois sultans régnants auxquels obéissent

soixante-quinze chefs de district et quatre cents anciens chefs d'aoul, nombre qui change d'ailleurs chaque année. Dans la Petite Horde, les impôts sont prélevés sur les kibitkas; chacune d'elles doit payer un rouble et demi, ce qui, nonobstant certaines déductions, produit un revenu annuel de plus de 100,000 roubles. La Petite Horde comprend les contrées limitrophes des Kozaks de l'Oural et d'Orenbourg, à l'est jusqu'à 83° degré de longitude, au sud jusqu'à la mer d'Aral et le Syr-Daria, et se divise en trois districts.

HORDE DE BOUKÉÏEV.

Dans les basses terres, sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, et dans l'intérieur du pays, entre le Volga et l'Oural, se trouvent les Kirghiz de la Horde Intérieure ou horde de Boukéviev. Ils habitent une steppe saline, présentant vers le centre de petits mamelons sablonneux couverts d'herbes propres au pâturage; partout ailleurs elle est traversée par des marais salins. Ces flagues d'eau ne méritent le nom de rivières qu'au printemps, époque où elles débordent de 20 à 30 verstes dans les terres qu'elles arrosent et fécondent. La steppe des Kirghiz de la Horde Intérieure ressemble parfaitement à celle de l'Oural et peut-être est-elle encore plus stérile. Le sable mouvant soulevé par les ouragans du nord

et du nord-est vient en été, sans rencontrer d'obstacle, détruire et couvrir tout sur son passage, tandis qu'en hiver les chasses-neiges font périr bien souvent les troupeaux dans les pâturages; ajoutons à cela que la longue durée d'un rigoureux hiver dans les contrées du nord, et la glace qui couvre la terre d'une croûte épaisse, sont extrêmement pernicieuses pour les bestiaux et leur ôtent toute possibilité de trouver quelque nourriture.

Les Kirghiz de la Horde Intérieure, de même race que ceux de la Petite Horde, sont des émigrants qui vinrent, au commencement de ce siècle, s'établir dans ces pâturages tout à fait inhabités après que les



Dessiné d'après les originaux et coutumes de la Société géog. russe. Gravé par Cl. Hubert.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

FEMME KIRENZE ET KIRENIZ.

КИРЕНКА И КИРЕНЦЪ.



Dessiné par Ch. Huin d'après l'original de la Société Géographique Impériale de Russie par R. Tschérédoff.

Léon par Winkelmann et fils à Paris.

КИБИТКА ДЭВЛЕТ - БИРИЭТ, СУЛТАН ДЕ ЛА ХОРДЕ ИТТЭКЮРЕ ДЭС КИРГИЗЭС.
БЫТЧЕННОСТЬ КИВИТКИ СУЛТАНА БИУТЧЕННӨЙ КИРГИЗСКОЙ ОРАЙ, ДЕВЛЕТЬ - ТИРЕЛ.

Kalmouks (Tourgotes) eurent subitement quitté le pays, en 1771, pour se rendre en Chine. Le colonel Popov, qui commandait à cette époque le régiment des Kozaks d'Astrakhan, et qui était souvent en contact avec les Kirghiz, engagea le sultan Boukai (fils d'Aboul-Khair), alors président du conseil du khan, à demander au gouvernement russe la permission de venir se fixer dans les Ryzpessi. Boukai, qui connaissait déjà les riches pâturages de ces contrées, et qui espérait devenir riche et puissant sous la protection des Russes, s'empressa d'accéder à cette proposition, et présenta sa requête, avec prière de lui donner une sauve-garde de cent Kozaks pour maintenir l'ordre. La permission obtenue, il commença d'effectuer sa transmigration avec quelques tribus. Mais des abus et des procédés vexatoires intimidèrent les nouveaux venus, qui retournèrent bientôt furtivement dans leur pays; le seul Boukai resta sur le territoire russe avec environ 1,500 kilitkas. Plus tard on réussit cependant à attirer de nouveau ceux qui étaient partis et d'autres encore, ce qui valut à Boukai une plus grande considération. Dans le but de l'augmenter encore, il aspira à la dignité de khan. Au moment de l'élection, la horde se divisa en deux parties. La Horde Intérieure et les tribus de la Petite Horde voisines des Kozaks de l'Oural s'entendirent pour nommer Boukai, qui fut confirmé khan en 1812 par l'empereur Alexandre; sa dignité passa à son fils Djangher. Sur le faux bruit qu'on allait former les Kirghiz en Kozaks, en faire des paysans de la couronne et les coloniser sur la rive droite du Volga, un certain nombre se décidèrent d'abord à prendre la fuite; mais, bientôt convaincus que leurs craintes étaient chimériques, ils revinrent sur leurs pas. En 1822, les orages et les continuelles intempéries des saisons leur firent éprouver des pertes énormes; il périt environ 280,000 chevaux, 73,000 bêtes à cornes et un million de moutons. À la suite de ce sinistre, ils s'enfuirent tout effrayés dans le gouvernement de Saratov, d'où ils ne revinrent que bien lentement. Après divers soulèvements et plusieurs tentatives de fuite, la tranquillité se rétablit et on ne fut plus troublée depuis 1837. Si l'on doit reconnaître que le khan Djangher a beaucoup fait pour la civilisation et la colonisation des Kirghiz, il faut avoir aussi qu'il avait plusieurs côtés mauvais du caractère de son aïeul Tchinghis-Khan: tout en flattaient la Russie, il rêvait la grandeur des anciens conquérants mongols et ne cherchait qu'une occasion de se créer une puissance aussi indépendante que possible.

La population, d'abord peu nombreuse, a considérablement augmenté dans les derniers temps. En 1820, la horde ne consistait qu'en 7,500 kilitkas; de 1830 à 1840, elle en comptait 14,000 (soit 60,000 âmes) avec 2,300,000 animaux domestiques, proportion moins favorable toutefois que du temps de la première migration. Aujourd'hui elle se compose de 25,000 kilitkas ou environ 100,000 âmes, en y comprenant le nombre assez considérable de nouveaux arrivés.

Sortie de la Petite Horde, la Horde Intérieure se divise comme elle en grandes et petites tribus qui correspondent, d'après leur origine, aux trois principales subdivisions de la Petite Horde. La Horde Intérieure se décompose aujourd'hui en neuf subdivisions, dont chacune a pour autorité plusieurs chefs qui dépendent du conseil temporaire, lequel est placé lui-même sous l'autorité supérieure de la commission de frontière à Orkouloug. La dignité de khan, comme pouvoir suprême, a en effet cessé d'exister depuis l'année 1845, à la mort de Djangher. C'est un employé supérieur qui gouverne aujourd'hui, à la tête d'un conseil, et le fils aîné de Djangher, Tchinghis, a obtenu, ainsi que ses frères, la dignité héréditaire de prince russe, avec une pension, sans avoir pourtant aucune influence directe sur le gouvernement du pays. De cette manière, le gouvernement russe, en abolissant les privilèges de caste dont abusait l'aristocratie (l'os blanc) envers le peuple (l'os noir), qu'elle traitait avec la plus grande dureté, a établi moralement et matériellement un état permanent d'ordre et de légalité. Les postes inférieurs de l'administration sont occupés par des fonctionnaires kirghiz, et les litiges dont l'objet est inférieur à une valeur de 30 roubles sont jugés d'après la coutume kirghiz. Le plus grand vice des Kirghiz est le vol des chevaux, qu'ils pratiquent encore fort activement de nos jours; cependant l'accroissement des colonies, qui a créé de plus étroites liaisons avec les voisins et fait naître des meurs un peu plus douces, a considérablement diminué la grossièreté de ce peuple et sa passion pour le vol et la vengeance. Il n'a autre côté, pourtant, certains désavantages résultant de cette demi-civilisation; car la corruption et le goût des

procès augmentent de jour en jour; mais cela ne doit pas empêcher de reconnaître et de constater les effets généralement bienfaisants de l'état d'ordre et de légalité. Il faut y ajouter aussi le développement du penchant pour l'agriculture, quoique l'amour de la vie nomade ait encore pour les Kirghiz de grandes séductions. Il est bien vrai que l'attachement à la terre est le véritable fondement de la vie sociale. Les Impôts ne frappent que sur le bétail et sont ainsi répartis: on paye 18 copeks par chameau, 14 par cheval et 8 par mouton, ce qui produit à l'état un revenu annuel de 90,000 roubles.

La seule colonie qui soit digne d'attention, celle qui forme en même temps le siège de l'autorité administrative et le point central du commerce et de l'industrie, c'est la résidence du khan, d'où lui vient le nom russe de Khanskata-Stavka. Elle se trouve dans la partie nord-ouest du pays. Outre la confortable maison en bois du khan et la mosquée, on compte actuellement déjà plus de cent maisons aussi en bois, abritant plus de 450 habitants des deux sexes, dont beaucoup, à la vérité, sont Tatars et Russes. Malheureusement la Khanskata-Stavka est située dans une contrée déserte et semble menacée d'être englobée par le sable: aussi a-t-on conçu le projet de la transporter sur un terrain plus favorable. Le premier fondement de cette colonie a été jeté par un Russe, qui s'y bâtit, en 1824, une maison en bois; quatre ans après, en 1828, le khan suivit cet exemple.

Semblables en tous points par l'extérieur, les meurs et les usages, à leurs frères de race en Asie, les Kirghiz de la Horde Intérieure se distinguent comme eux en nobles (sultans) et en bas peuple, qui forment deux castes rigoureusement distinctes (l'os blanc et l'os noir). Le type prédominant est le mongol. Les femmes sont généralement laides et sans aucun soin de propreté; leur tenue et leurs mouvements sont semblables à ceux des hommes; elles se tiennent à cheval comme eux et portent le même long vêtement, les mêmes pantalons larges et des bottes; elles s'envolent seulement la tête d'un grand voile, tandis que les hommes portent la tibétéique (ainsi nommée par les Russes), c'est-à-dire un petit bonnet pointu par-dessus lequel ils mettent un chapeau blanc fait de peau d'agneau, en forme de cône tronqué, et dont les bords sont relevés à la manière chinoise. Les pauvres ne portent qu'un bonnet pointu de peau de mouton avec une bordure. Tous sont vêtus d'une longue robe appelée khalate, de la même coupe pour tous, mais d'une étoffe plus ou moins riche, selon les moyens de chacun. La course à cheval est pour le Kirghiz ce que sont pour l'Européen les festins, les fêtes publiques et les bals. Elle est pour lui l'objet du plus haut intérêt: ni noces, ni enterrement, ni naissance, aucune solennité en un mot, ne saurait avoir lieu chez un Kirghiz aisé sans ce divertissement qui excite tout autant d'animation et d'enthousiasme en faveur du vainqueur que les combats de taureaux en Espagne. Une énorme affluence de personnes des deux sexes, de tout âge et de toute condition, rend ces courses fort intéressantes. On s'étonne de voir comment les cavaliers, et même des enfants de neuf à dix ans, à peine vêtus, savent calculer au juste la portée des forces de leurs chevaux. Si un cheval vient à tomber d'épuisement à peu de distance du but, il est traîné jusque-là avec des cordes. On en a souvent vu parcourir une distance de 20 verstes en 34 minutes et 40 secondes. La course la plus curieuse est celle des femmes: l'amazone, montée sur un cheval très-agile, est poursuivie par d'habiles cavaliers qui cherchent à l'atteindre, à la saisir à bras-le-corps et à l'entraîner à terre. Elle se défend contre ces attaques peu galantes avec un knout (fouet court), jusqu'à ce que l'un des poursuivants parvienne à s'emparer d'elle de manière à ce qu'elle ne puisse plus se dégager. Mais un spectacle peu ragoutant qu'on offre aussi à l'assemblée est celui de la course aux chameaux. Ces pauvres animaux fent, il est vrai, en courant avec une vitesse extraordinaire, une distance de deux verstes en trois minutes; mais ils poussent des cris affreux et jettent de tous côtés, par la bouche et les naseaux, une épaisse écume.

Les autres défillements ressemblent à ceux des Kirghiz de l'Asie; nous les décrivons plus tard. Une individualité fort remarquable à signaler est celle du tkhular ou courrier qui transmet les lettres, les ordres, etc., dans les steppes avec une célérité incroyable. A peine couvert de misérables haillons et descendant rarement de cheval, il porte ordinairement ses pantalons par-dessus une espèce de robe de chambre, on même enveloppe ses jambes avec les pans de ce long vêtement et se fait une ceinture avec les manches. On voit sur sa poitrine une plaque avec une

inscription indiquant l'emploi dont il est revêtu, et dans la main droite une longue perche terminée par un lacet au moyen duquel il attrape en chemin un cheval du premier taboun qu'il rencontre, si celui qu'il monte est déjà trop fatigué par la longueur de la route (le taboun est un troupeau de chevaux en liberté, sorte de haras sauvage). C'est ainsi que le tchalar fait 200 verstes par jour et ne descend quelquefois de son cheval que pour en changer. On raconte qu'un sultan aurait parcouru en trente-quatre heures un espace de 200 verstes et n'aurait changé qu'une seule fois de cheval; ce qui semble d'autant plus incroyable que cheval et cavalier ne trouvent dans ces steppes qu'une très-mauvaise nourriture, qui consiste, pour le premier, en une mauvaise herbe de la steppe saline, et pour le cavalier en un mélange de farine, de lard et d'eau, appelé balamyk, et en chair de cheval, que les Kirghiz coupent par petits morceaux et font cuire en l'assaisonnant avec des oignons; ils appellent ce

dernier mets litchaoumak, c'est-à-dire cinq doigts, parce qu'ils le mangent avec les doigts ou le mettent avec leurs doigts dans la bouche d'un hôte qu'ils honorent.

Les kilitkas consistent en un grand échafaudage recouvert de feutre rayé et orné de raians. La lumière n'y pénètre que par la porte on descend d'en haut par une ouverture qui se ferme à volonté. Leur forme et leur disposition sont toujours les mêmes; mais leur prix varie de 15 à 600 roubles, selon le luxe des ornements.

Le voyage en voiture dans la steppe a aussi son côté curieux. Les chevaux de relais sont pris dans des tabouns sauvages qu'on réunit sur la route à la distance de 25 verstes; on attrape ces chevaux avec un lacet, pour les faire courir en pleine carrière jusqu'à la plus prochaine station, où ils sont remplacés par d'autres.

HORDE MOYENNE.

La Horde Moyenne, la plus pacifique de toutes, composée de 100,000 kilitkas (environ 400,000 âmes) complètement soumises, se divise en quatre tribus : celles d'Arghyne, de Naïman, de Kiptchak et d'Ouvak-Ghiré. Ces tribus habitent le pays qui s'étend depuis la ligne de l'Irtych jusqu'aux déserts qui séparent la steppe kirghize des khanats de l'Asie centrale; à l'est elle confine à l'empire chinois, et à la Petite Horde du côté de l'ouest. Elle est divisée en districts qui, pour les distinguer des districts intérieurs appartenant à la Sibirie occidentale, furent nommés antérieurement districts extérieurs des Kirghiz. Deux de ces districts, celui d'Aïngouze (Serghioïef) et celui de Koklektinsk, ainsi que celui de Kopal, qui comprend une partie de la Grande Horde, appartenant actuellement à l'oblast (province) de Sémipalatinsk. Les cinq autres districts, Akmoïnsk, Isaian-Aoulsk, Karkaralinsk, Athassarsk (Kich-Mourounsk) et Kéktchétsarsk, forment l'oblast des Kirghiz de Sibirie, sous les ordres d'un gouverneur militaire qui réside à Omsk, et qui dépend lui-même de l'autorité administrative de la Sibirie occidentale. Les camps nomades des Kirghiz forment plusieurs districts composés de quinze à vingt volosts appartenant à la même tribu ou qui sont voisines les unes des autres. Chaque volost contient de dix à douze aouls comptant de cinquante à soixante-dix kilitkas ou yortas, avec 250 à 400 âmes. Les Kirghiz ne peuvent pas passer d'un district dans un autre sans la permission de l'autorité locale. Chaque district est dirigé par le prikaz (conseil), qui réunit l'exercice de la police au pouvoir judiciaire. Le président du prikaz est un sultan élu par les autres sultans ses collègues. Deux assessors sont Russes, les deux autres sont Kirghiz de la classe des bis (bêi ou ley, c'est-à-dire prince de tribu). Les chefs de volost sont choisis par les Kirghiz eux-mêmes, parmi les sultans ou les bis de la volost. Les anciens (chefs) qui administrent les aouls sont aussi choisis parmi les Kirghiz. La dignité de sultan est héréditaire, même quand il ne gouverne aucune volost; mais, dans ce cas, il n'a plus le droit de se mêler des affaires de l'administration. Le sultan chef est élu pour trois ans et jouit, tant qu'il est en fonction, du rang de major russe. Les assessors sont choisis pour deux ans et appartiennent à la neuvième classe des employés, qui correspond au grade de capitaine; les chefs de volost, pour trois ans, et sont rangés dans la douzième classe, correspondante au grade de sous-lieutenant. La garde du district est formée de Kozaks de Sibirie (Kozaks de la ligne frontalière de la Sibirie occidentale), qui sont envoyés à la ville où siège le prikaz et s'y établissent ordinairement pour toujours. Tous les corps militaires et tous les établissements du district sont subordonnés au prikaz.

Les districts extérieurs étaient tous autrefois sous la juridiction générale du commandant de la frontière, qui jouissait des droits d'un gon-

verneur civil. Classées, depuis 1838, en districts administratifs, la Moyenne et la Grande Horde ensemble sont encore partagées, au point de vue militaire, en aile droite et en aile gauche, qui correspondent avec l'administration civile. L'aile gauche de la steppe ou le pays des Sept Fleuves (en russe, Sémiretchinski-Krai) contient les Kirghiz de la Grande Horde, qui s'occupent principalement d'agriculture, de l'élevé du bétail, de commerce et d'industrie, et sont pour la plupart colonisés; tandis que la population de l'aile droite est essentiellement nomade. De cinq routes de commerce qui conduisent de la Sibirie occidentale à l'Asie centrale, quatre passent par l'aile gauche. On s'y occupe, beaucoup plus que dans la contrée située à l'aile droite, de l'exploitation des mines, surtout des mines d'or, qui sont là plus ou moins riches. L'aile gauche contient un pays dont la fertilité est propice à l'élevé du bétail et permet à l'agriculture de prospérer en favorisant le genre de vie du colon; l'exploitation des mines et le commerce semblent aussi lui présager un grand avenir, à cause de sa proximité de la Chine et de la grande route commerciale qui y conduit.

Il faut signaler aussi quelques Kirghiz émigrés de la Moyenne et de la Grande Horde, qu'on nomme Kirghiz soumis (en russe, Vermopodanyie) ou Kirghiz des stanitzes (du mot stanitza, c'est-à-dire village placé sur la frontière ennemie). Tout en restant enclavés dans la ligne des Kozaks de Sibirie, ils se sont établis depuis environ soixante-dix ans sur la rive droite de l'Irtych, dans des districts du gouvernement de Tomsk au nombre de 30,000, et dans ceux de Tobolsk au nombre de 20,000 âmes. Ils sont soumis aux mêmes lois que les autres Kirghiz. Leur garde intérieure se compose de Kozaks de Sibirie. Ils ont le droit de dépasser la ligne des Kozaks pour aller errer dans les districts extérieurs, et payent généralement, à titre d'impôt, pour 60 bestiaux, une pièce de bétail ou une somme équivalente.

De 1838 à 1851, la Horde Moyenne payait l'yassak en bétail ou en argent. Dans différentes contrées on donnait une pièce sur cent cinquante bêtes à cornes ou cent moutons, et une aussi sur deux cents chevaux; ou bien on payait, au lieu d'un cheval, 10 roubles, au lieu d'un bœuf, 5 roubles 72 cop, et au lieu d'un mouton, 58 cop; ce qui produisait, dans les derniers temps, un impôt de plus de 100,000 roubles. Mais comme les dépenses de l'administration se sont augmentées considérablement depuis 1852, on a élevé ces taxes de 10 roubles à 13 roubles, de 5 roubles à 8 roubles et de 58 cop à 1 rouble. On compte dans la Horde Moyenne 400,000 Kirghiz payant des impôts et possédant 900,000 chevaux, 300,000 bêtes à cornes, 3,350,000 moutons et un petit nombre de chameaux.

GRANDE HORDE.

La Grande Horde compte 75,000 kilitkas ou 300,000 âmes, sur lesquelles 100,000 ont reconnu, il y a plusieurs années, la domination russe; cette horde se divise en quatre tribus, savoir: Ouisoune (Ouisoune, Sary-

Ouisoune), Toulataï, Sargam et Konkhrate, dont la dernière s'est détachée de la Horde Moyenne.

Les tribus de la Grande Horde soumises à la Russie portent le nom

collectif d'Oïssounes; il y en a une que l'on nomme Oïssoune rouge (Sary-Oïssouna) et qui se croit être le reste d'un peuple jadis nombreux et puissant.

La Grande Horde, qui habite la partie sud-est de la steppe, entre la frontière de la Chine, les monts Ala-Taou, Kounghi-Ala-Taou et le lac Balkhach, est régie par une administration distincte de la Horde Moyenne. Chaque tribu a son sultan chef, qui est confirmé par le gouvernement général de la Sibirie occidentale, avec l'assentiment du ministre des affaires étrangères. Les sultans ou chefs sont tous choisis parmi les descendants du klan Abtai, et leur pouvoir se transmet par succession à leurs descendants en ligne directe ou collatérale. Dans le but de les surveiller, le gouvernement a institué un officier supérieur qui s'appelle le pristav (commissaire) de la Grande Horde; il réside à Kopal et sert en quelque sorte de médiateur entre la horde et l'autorité supérieure. La Grande Horde ne paye pas d'impôts, mais elle fournit des relais pour les divisions de Kozaks. Aux environs de Kopal demeurent, dans des contrées plus peuplées et mieux connues, trois tribus distinctes, savoir : 1° celle des Djalatzi, la plus rapprochée de Kopal, entre Aktchaka et la vallée de Karatal. Cette tribu, qui a dû compter jadis beaucoup de Dzongars, est placée sous l'autorité du sultan Siouk, fils du célèbre klan Abtai et déjà fort âgé; il a le rang de la septième classe (lieutenant-colonel); 2° celle d'Atlanou, qui occupe le territoire entre la vallée de Karatal jusqu'à la rive gauche du Koksson et les montagnes sur sa rive droite; elle est gouvernée par le sultan Tezek, petit-fils d'Abtai; 3° enfin celle de Doulaty ou Toulatzi, qui obéit au sultan Ali, petit-fils d'Abtai, et occupe le pays depuis la rive gauche du Koksson jusqu'à l'HI et même au delà.

Sur les frontières des Kirghiz de la Horde Moyenne vivent en nomades les tribus Baoudjighite et Kyzai, originaires de cette horde; elles demeurent aux environs de l'Ala-Koul et sur les pentes méridionales des monts Tarbagatai, et sont mêlées de Kirghiz nomades du district d'Aïagouze et de Kokhektinsk. Leurs chefs se sont engagés à exercer une active surveillance sur leurs subordonnés, pour les empêcher de commettre des barantans (vols de bétail) et d'inquiéter la sécurité des routes commerciales.

La Grande Horde est en général plus pauvre en bestiaux que la Moyenne; mais elle possède plus de chameaux et de brébis, de meilleurs pâturages quoique moins étendus, et s'occupe plus activement de l'agriculture. Depuis peu de temps seulement la Grande Horde commence à respirer librement et à rétablir ses forces en jouissant d'un repos bien nécessaire. Précédemment elle était sans cesse harcelée par tous les peuples de l'Asie centrale dans leurs migrations de l'est à l'ouest, et finalement elle avait été pillée de fond en comble par la Horde Moyenne du côté du nord, et par les Kirghiz noirs ou Borontes du côté du sud.

Telle est la cause du nombre encore si restreint de ses troupeaux. C'est donc au gouvernement russe, qui la protège aujourd'hui contre les attaques de ses voisins, qu'elle devra véritablement son bien-être futur.

Les Kirghiz-Kaisaks n'ont pas le visage aussi large que la plupart des Tatars ni aussi plat que les Kalmonks; mais ils ont les yeux noirs et enfoncés, la bouche petite, les pommettes fort saillantes et peu de barbe, effet naturel de leur mélange avec les Kalmonks, dont ils préfèrent les femmes aux leurs. Du reste, les hommes et les femmes sont robustes et de bonne constitution; leur taille est moyenne (on en trouve de stature plus élevée dans la Grande Horde), et ils ont, dans leur jeunesse, le teint foncé. On pourrait dire des hommes qu'ils sont beaux, tandis qu'on ne peut en dire autant des femmes, qui, malgré leur figure fraîche et leur regard brillant et plein de feu, ne seraient nullement du goût des Européens, à cause de la forme disgracieuse de leurs yeux et de leurs pommettes saillantes. La pureté de l'air, un genre de vie simple, l'insouciance et la frugalité entretiennent la santé des Kaisaks, les font vivre longtemps et leur donnent la force de supporter la faim et la soif avec une patience incroyable. Leurs organes sont bien développés et particulièrement la vue; souffrir la soif tout une journée et la pain pendant deux jours leur est chose facile; mais à la première occasion ils savent prendre leur revanche, et le Kaisak mange alors et boit pour trois; on a vu de ces gloutons affamés qui, après avoir dévoré un agneau de six mois, en demandait un second.

Monter à cheval est le principal exercice gymnastique des Kirghiz-Kaisaks, qui semblent nés cavaliers et gouvernent leurs chevaux avec une adresse étonnante. Les femmes ne le cèdent pas en cela aux hommes; comme eux elles pressent entre leurs jambes robustes et un peu torses leur cheval maigre et oisif, en appuyant fortement leurs pieds sur de courts et larges étriers.

Extrêmement malpropres, les Kirghiz ne songent guère à se laver; mais ils aiment beaucoup à fumer, et, par une bizarrerie toute particulière, ceux de la Petite et de la Moyenne Horde préfèrent priser le talac. Les maladies contagieuses sont rares; celle qui exerce le plus de ravages est la petite vérole. Les autres sont des fièvres chaudes, des maux d'yeux et certaines inémodités qui ne deviennent dangereuses que par l'incurable malpropreté des Kirghiz. Le gouvernement russe, par des relations amicales et sa sollicitude à établir l'ordre et la tranquillité dans ce pays, a naturellement beaucoup contribué à en accroître la population.

Le Kirghiz-Kaisak est nommé par excellence; riche ou pauvre, il n'a jamais de grands besoins, et par conséquent a peu d'instruction. Il se nourrit exclusivement du produit de ses troupeaux, ne connaît pas le pain, n'a pas d'heures fixes pour ses repas, mais mange et boit quand il en sent le besoin ou lorsqu'il le veut. Ceux qui se livrent à l'agriculture et au commerce commencent en outre quelques mois préparés avec de la farine et de la graisse.

Les riches seuls mangent du riz; les pauvres se contentent, outre la chair de mouton, d'une espèce de fromage fait de lait aigre, et qui, imbibé d'eau, sert de nourriture ordinaire en voyage, où il calme à la fois la faim et la soif. Ils font peu d'usage du sel. Leur principale boisson est le koumys, dont on a déjà parlé au chapitre des Nogais.

L'habillement de ce peuple est, comme chez la plupart des Orientaux, long, très-ample, et semble incommode pour monter à cheval, quoique les Kirghiz passent la majeure partie du temps sur leurs chevaux. Ils ne portent pas de chemise, mais des espèces de robes de chambre qu'ils mettent les unes par-dessus les autres et dont le nombre dépend de la saison. Des pantalons très-larges sont portés par-dessus cet accoutrement. Leur bonnet, de feutre blanc et de forme pointue, est fourré et muni d'oreillettes en hiver. Les étoffes ordinaires pour les vêtements sont confectionnées par les pauvres Kirghiz; les riches tirent les étoffes fines de la Russie, de la Chine et des pays voisins du sud, au moyen du commerce d'échange. Les couleurs éclatantes et amarantes passent chez eux pour les plus nobles. Dans les grands froids, ils portent des pelisses couvertes de diverses étoffes, et en temps de pluie, un vêtement fait de peau de chèvre. L'usage de se raser la tête est presque général; quelques jeunes gens pourtant se tressent les cheveux; quant à la barbe, elle est rasée ou épilée. Il y en a qui percent le cartilage du nez de leurs enfants préférés pour y passer un anneau. Le costume des femmes est à peu près le même que celui des hommes; mais la robe que portent les femmes est boutonnée jusqu'à la ceinture et n'est pas ouverte dans la partie inférieure, ce qui la fait ressembler à une chemise. Leurs doigts sont couverts de bagues et leurs bras chargés de bracelets; elles portent en outre sur la poitrine des plaques d'argent, des cornalines et d'autres pierres précieuses. Leurs bottes à hauts talons et leurs pantalons ressemblent à ceux des hommes. Les femmes mariées mettent sur leur tête de hauts bonnets qui ont la forme d'un cône tronqué et dont la partie supérieure est enveloppée d'un voile dont les bords retombent sur le cou et les épaules. Sur le front, elles portent des ornements de métal, des perles, des coraux, etc. Les cordons qui attachent ces objets leur descendent sur les joues et souvent jusqu'à la ceinture. Les bonnets des jeunes filles, qui ressemblent à ceux des hommes, ont la forme de pains de sucre et sont en velours ou en étoffe de soie; elles les ornent de perles, de plaques d'or et d'argent, et, à la partie supérieure, de plumes d'oiseaux et d'ornements de diverses nuances, disposés en forme de cône. Les femmes et les jeunes filles se fardent beaucoup; les premières portent leurs cheveux en deux ou trois tresses et les secondes en un plus grand nombre; elles garnissent l'extrémité de ces tresses de toutes sortes d'affiquets.

Le Kirghiz est si constamment à cheval que le harnais du cheval fait, pour ainsi dire, partie du costume du cavalier. Les selles des hommes, recouvertes de cuir, ressemblent aux selles des Kozaks; celles des femmes sont couvertes d'étoffe et sont larges et plates par derrière, ce qui les rend très-commodes. Selles et brides sont ornées de pièces de métal

et de pierres précieuses. Les Kirghiz portent leurs habits de gala et se servent de riches harnais non-seulement les jours de fête et pour les visites, mais aussi toutes les fois qu'ils quittent une résidence qu'ils occupaient temporairement. Leur armement est généralement défectueux; mais l'usage des armes à feu fait chaque jour plus de progrès.

Sous le rapport religieux, les Kirghiz sont très-arrivés. Ils professent un mélange de mahométisme et d'idolâtrie; plusieurs d'entre eux croient à un dieu bon et à un dieu maléfisant. Ils adorent aussi d'autres esprits, et les magiciens ainsi que les devins ont sur eux la plus grande influence. Les Kirghiz s'imaginent pourtant être de bons musulmans et tiennent pour renégats ceux qui professent un autre culte. Ils manifestent même les mahométans chiites, se croyant eux-mêmes sunnites, sans connaître d'ailleurs exactement la différence qui existe entre ces deux sectes. Le Kirghiz ne fera jamais travailler un sunnite comme esclave.

La polygamie est très-répan due parmi les riches. Ils n'observent, au surplus, ni les jeûnes, ni les ablutions, qui sont pourtant un sage et sévère précepte du Koran; chacun dit ses prières pour soi et dans sa maison, car ils n'ont ni mosquées ni églises. L'islamisme n'est, à proprement parler, professé que par des prêtres de Khiva, de Boukhara et du Turkestan, ainsi que par quelques mollahs établis par le gouvernement russe et qui remplissent près des chefs de tribu les fonctions de secrétaires des tribunaux. La ville de Turkestan, qui fut souvent la résidence des anciens khans, est considérée comme l'un des lieux les plus saints; certains tombeaux de la steppe ont également droit à cette même vénération. C'est dans ces lieux consacrés que l'on récite des prières, qu'on invoque les saints et qu'on leur immole des animaux dont la chair est mangée par les auteurs du sacrifice. Les Kirghiz s'imaginent que les défunts rencontrent dans les étoiles de bons et de mauvais esprits, selon leur conduite, et qu'ils descendent sur la terre chaque fois qu'on célèbre leur mémoire par de ferventes prières. Chaque jour une étoile heureuse ou malheureuse tombe du ciel sur la terre, et, d'après cette croyance, le temps est divisé en jours heureux et en jours infortunés.

Les Kirghiz étant très-superstitieux, sont souvent dupes d'aventuriers qui non-seulement se vantent de pouvoir prédire l'avenir, mais encore de faire naître le bonheur ou le malheur et de guérir les maladies. Ceux qui se présentent comme médecins prétendent éloigner les maladies au moyen de conjurations, sous les balais ou balchi, qui rappellent beaucoup les chamanes de la Sibirie, et qui font en vérité parfois des choses très-étonnantes.

Ignorants, fiers, pareux, emportés et passionnés, les Kaissaks, enfants de la nature, ne sont dotés que d'un petit nombre de bonnes qualités. Le brigandage est leur élément; ils n'ont aucune idée du juste et de l'injuste, et n'ont en vue que leur intérêt personnel. Comme tous les soins du ménage reposent sur les femmes, le mari n'a absolument rien à faire à la maison; de là sa lubricité effrénée, son excessif gourmandise, le besoin continu de jaser et une insatiable curiosité. La nouvelle la plus insignifiante se répand dans la steppe avec la rapidité de l'éclair. L'oisiveté, jointe à l'aspect uniforme de la steppe, rend les hommes sombres, moroses et ennemis de tout plaisir bruyant. Ils sont moins méfians que les autres peuples asiatiques, parce qu'ils ne sentent aucun despotisme peser sur eux. Ils sont néanmoins très-enclins à exciter la méfiance d'autrui, c'est-à-dire à violer leur parole et à duper quoiqu'on n'est pas mahométan. Leur indolence ne les empêche pas de songer à leurs propres intérêts, et leurs exigences vont même jusqu'à l'impudence, si l'on a la faiblesse de céder à leurs prétentions. Ils ne connaissent ni les égards ni la pitié. Les deux seules bonnes qualités qui relèvent leur caractère sont le respect pour les vieillards et le sentiment de la reconnaissance; mais elles ne jettent qu'un faible éclat, à cause des nombreux défauts qui les ternissent; semblables en cela à deux tendres plantes étouffées sous les mauvaises herbes qui les entourent. On ne saurait même trouver de vrai courage parmi les Kirghiz, car un gain sûr et sans péril est le seul mobile qui puisse les entraîner dans une entreprise belliqueuse. On ne trouve chez eux aucune trace d'ordre, d'obéissance, de discipline ni d'ensemble dans les entreprises; ainsi les Kirghiz sont-ils incapables de soutenir un combat régulier. Ils attaquent par petites troupes, et avec une vivacité incroyable, les caravanes et les États limitrophes. Le premier choc, comme chez la plupart des peuples asiatiques, est rude et violent, mais ils ne tiennent pas longtemps et fuient bientôt en désordre. Ils ne sont hardis que dans l'espoir du butin, et parce qu'ils comptent

sur la rapidité de leurs chevaux. L'hospitalité qu'ils exercent entre eux n'est pas basée sur l'amour de l'humanité, mais sur les préceptes du Koran; ils sont même inhospitaliers à l'égard des étrangers. On trouve de la vanité chez les plus distingués d'entre eux; elle se fonde sur la pureté de leur race et la noblesse de leur origine, à laquelle ils attachent un grand prix. Toute marque de distinction de la part du gouvernement russe rend le Kirghiz très-fier. Ceux qui possèdent un grand nombre de bestiaux et de chevaux ne les vendent pas, car ils n'ont besoin de rien et sont heureux de pouvoir faire étalage de leurs richesses. Leur vengeance est d'autant plus terrible que le désir de l'exercer s'accroît par la passion du pillage, qu'ils appellent baranta (compensation); et celui dont les projets de vengeance sont déjoints se livre aux transports d'une violente fureur.

La Petite Horde est celle qui a toujours souffert le plus des dissensions intestines, qui consèrent une telle misère qu'en 1813 et 1815 les pères et les mères conduisirent eux-mêmes aux frontières russes leurs enfants pour les vendre. Le prix d'un garçon était de 3 à 4 sacs de farine, celui d'une fille de 2 à 3 sacs. Le Kirghiz porte un attachement profond à sa steppe, dont l'aspect lui communique un certain enthousiasme poétique et lui fait chanter l'inspiration le premier objet de la nature qui s'offre à ses regards. Les Kirghiz s'imaginent qu'ils compromettraient leur indépendance en s'occupant d'agriculture et en formant des établissements fixes; nomades, ils sont tout à fait libres et payent un tribut insignifiant. Le genre de vie de ce peuple ne permet pas d'enfermer les femmes dans un harem; d'ailleurs, comme plusieurs femmes coûtent ordinairement fort cher, les Kirghiz pauvres n'en ont ordinairement qu'une seule. Quoique jouissant d'une liberté presque absolue, les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques et traitées fort durement. Les femmes Kirghiz ont en général un bon naturel et valent beaucoup mieux que les hommes; elles sont tendres pour leurs enfants et compatissantes.

Le choix du mari est fait ordinairement par les parents; le montant du kalym et le terme du paiement sont déterminés d'avance. Le mollah bénit le mariage, qui est suivi de festins et de fêtes. Toutefois il n'est célébré que lorsque tout le kalym est payé. Le promis a le droit de fréquenter sa fiancée, mais il doit rester dans les bornes de la plus stricte réserve. Si par malheur la fiancée devient enceinte, on la marie au plus vite, lors même que le kalym n'est pas entièrement acquitté.

Si la jeune femme n'a pas été innocente, il est d'usage, dans plusieurs tribus, de prendre le meilleur cheval et le costume le plus riche de l'épouse et de les attacher à la kilatka de la coupable; l'époux offensé a le droit alors de tuer le cheval, de déchirer les habits, de détruire la kilatka et de redemander à son beau-père le kalym qu'il lui a payé ou d'exiger qu'il lui donne une autre de ses filles en mariage. Mais si la femme est sans reproches, le jeune mari va, revêtu de ses plus beaux habits et monté sur son meilleur cheval, rendre visite à son beau-père. Les Kirghiz riches qui ont plusieurs femmes logent chacune d'elles dans une kilatka à part. Ils épousent volontiers des femmes kalboukes, comme nous l'avons dit plus haut, et dans le cas où elles choisissent une femme kirghize, ils ont toujours soin de la prendre dans une autre tribu.

Lorsqu'il y a un décès, on procède à de grandes cérémonies de désespoir pour lesquelles on loue des femmes qui ont souvent répété leur rôle devant un mannequin, pendant toute une année, ce qui a lieu principalement dans la Horde Moyenne. Dans quelques tribus de la Grande et de la Moyenne Horde, on n'enterre pas tout de suite les morts, mais on les suspend à des arbres jusqu'au printemps, époque à laquelle ils sont expédiés dans le Turkestan, où alors on les enterre. Les cimetières produisent une impression toute spéciale par leur construction et leurs ornements; c'est la seule particularité qu'on rencontre dans toute l'étendue de la steppe et qui vienne en rompre l'uniformité. On trouve aussi quelques tombeaux isolés près desquels on a tracé un chemin qui conduit aux eaux les plus rapprochées, afin que le mort puisse plus commodément éteindre sa soif. Sur les deux rives de l'Irtysch il y a beaucoup de tombeaux tchoudes, avec des figures d'hommes taillées dans la pierre.

Les principaux délabements des Kirghiz consistent en courses de chevaux. Ces amusements ont toujours lieu aux jours de fêtes, attirent une nombreuse assemblée et fournissent aux gens aisés l'occasion de faire admirer la beauté de leurs chevaux et l'opulence étalée pour traiter les

convives. Les funérailles des gens riches sont constamment accompagnées de festins et de courses; dans cette occasion, les mets sont portés à cheval et présentés à la ronde. La foule des invités passe d'une yourte à une autre et dévore de la chair de mouton et de cheval, et boit largement du koumys. A ces fêtes il n'y a jamais ni querelles ni désordres.

Le commerce de ce peuple pourrait prendre un rapide essor, s'il était bien dirigé, car l'énorme quantité de bestiaux de la steppe procure chaque année à ses habitants un accroissement de ressources matérielles et fournit aux Russes l'occasion de faire un grand commerce de marchandises diverses. Les habitudes de la vie russe n'ont pénétré dans la steppe que depuis bien peu de temps, et les relations du commerce et de l'industrie n'y ont pu prendre encore beaucoup de développement. On ne saurait d'ailleurs nommer pauvre, en général, un peuple qui doit tout son bien-être à l'élevé du bétail, quoiqu'il ne veuille pas comprendre qu'on puisse se créer des moyens d'existence par le travail et vivre sans troupeaux. Les familles kirghizes les moins aisées fabriquent elles-mêmes tout ce qui est indispensable à leurs besoins, ou se le procurent chez les peuples voisins. Travailler pour les autres, même coudre leurs vêtements, semble déshonorer aux yeux des Kirghiz; aussi n'y a-t-il que les plus indigents qui s'occupent à confectionner des habits, des souliers, des selles, etc., et encore ne le font-ils pas pour toucher en argent un prix quelconque fixé d'avance pour leur travail, mais pour exister seulement; car ils n'accablent, après d'autre rétribution, qu'une certaine quantité de bétail, le plus souvent des moutons. Si un riche a besoin de quelque objet nécessaire à la vie, il envoie chercher un pauvre et le prie de faire pour lui tel ou tel ouvrage. Il fournit lui-même l'étoffe, etc., et ne manque jamais, aussitôt après la livraison de l'objet demandé, dont le prix n'a pas même été stipulé, de récompenser le travailleur en lui donnant des moutons ou d'autres animaux domestiques, de la laine ou des peaux. On n'exerce donc ainsi, dans le pays des Kirghiz, que les industries les plus simples, et ce sont les plus pauvres qui seuls s'en occupent. La préparation des cuirs, la confection des selles, des vêtements, etc., sont dévolues aux femmes. Les ornements en argent sont rarement confectionnés par les Kirghiz; ils sont importés chez eux par leurs voisins. C'est une chose vraiment remarquable que les Kirghiz pauvres de l'un et de l'autre sexe, qui vont travailler chez les riches des mois entiers, et quelquefois toute une année, ne s'informent aucunement de ce qu'on leur donnera pour salaire et ne pensent pas même à fixer le prix de leur travail. Les riches savent eux-mêmes d'avance combien ils doivent donner: c'est ordinairement de 20 à 50 moutons par an, plus la nourriture, et souvent aussi l'habillement. Mais quand ces mêmes Kirghiz travaillent pour des Russes dans les districts, ou pour des Kozaks (Tchala-Kozaks), pour des Tackkentes (émigrés et nomades venus de l'Asie centrale), pour des marchands ou des paysans dans les districts et les villes limitrophes de la steppe, ils les fixent toujours leur prix en argent, mais sans exiger la nourriture ni les vêtements. Sur la ligne frontière on rencontre beaucoup de ces Kirghiz pauvres qui se louent comme bergers, surtout comme faucheurs, et vont pour cela jusque dans l'intérieur des gouvernements limitrophes.

La chasse aux quadrupèdes et aux oiseaux, et la pêche dans les lacs excessivement poissonneux des parties septentrionales et orientales de la steppe, qui contiennent les espèces les plus recherchées, se trouvent encore dans un état d'enfance. Le lac Zalissan lui seul fournit annuellement plus de 10,000 pouds de poisson. Aussi l'exportation annuelle pour l'intérieur de la Russie de toute espèce de poissons est-elle très-considérable, d'autant plus que les Kirghiz de l'Altai n'en mangent que fort peu; mais dans les contrées où il y a des Kozaks, la pêche se fait avec plus d'ordre et donne un plus grand revenu.

Le transport des marchandises est en général très-cher: pour une distance de 500 verstes on paye de 30 à 40 copees par poud. Le commerce se fait d'ailleurs d'une manière fort singulière; car tout échange a lieu contre des moutons ou d'autres animaux et contre des objets dont le prix est supputé d'après celui des moutons. Dans les villes de district et dans les aouls, les Kozaks vendent tout infiniment plus cher que dans les villes situées sur la ligne. Le commerce le plus étendu est presque exclusivement entre les mains des marchands tatars et tackkentes, bien que les habitants de toute condition établis sur la ligne frontière de la Russie fassent aussi le commerce. Les marchands tatars vendent dans

chaque district, toute compensation faite, pour plus de 100,000 roubles de marchandises, et les cèdent volontiers à crédit; dans ce dernier cas, la somme due est doublée à la fin de chaque année; et malgré cela, le débiteur y gagne encore, parce que les troupeaux dont il se sert pour effectuer son paiement augmentent de plus du double dans le cours de chaque année, s'il en a bien soin et s'il ne leur survient pas de fréquents accidents. Un Kirghiz peu aisé achète, dans le courant de l'année, des marchandises pour la valeur d'environ 20 moutons, et comme il ne paye pas comptant, sa dette se monte l'année suivante à 40 moutons, l'année d'après à 80, et ainsi de suite. Si l'on déduit du chiffre de la reproduction les victimes de la mortalité, on trouve, d'un côté, que l'augmentation des troupeaux est pourtant encore supérieure à celle de la dette, et de l'autre, que le débiteur retire outre cela un gain réel provenant des agneaux morts et de la toute annuelle.

On nomme riches ceux des Kirghiz qui possèdent depuis 100 jusqu'à 1,000 chevaux et bêtes à cornes, au moins 1,000 moutons et quelques chameaux. Il y a de riches Kirghiz (on en peut compter jusqu'à cent dans chaque volost) qui dépendent par an de 1,000 à 3,000 moutons et qui s'entourent d'un luxe asiatique. Les Kirghiz qu'on nomme pauvres, c'est-à-dire qui ne sont par tout à fait réduits à la mendicité, possèdent encore jusqu'à 20 chevaux, 30 pièces de gros bétail et environ 100 chèvres et moutons. Une famille composée, par exemple, de huit personnes, dépense par an, tout compris, même les impôts, environ 300 moutons, ce qui équivaut en argent à 300 roubles; dans les environs des frontières on paye même un mouton 2 roubles et quelquefois davantage. 150 moutons servent de provisions de bouche, 70 sont dépensés pour des tissus de fabrique russe et pour payer l'yassak, et 80 pour du thé, des tissus d'Asie, etc. Cette somme représentée, proportionnellement au commerce de ce pays, un capital de 5,000 moutons. Une famille kirghize tout à fait pauvre gagne par an, sur la frontière, y compris son entretien, environ 200 moutons. Le gain considérable que font les marchands tatars, et qu'il est facile de s'expliquer en prenant pour base le calcul que nous avons présenté ci-dessus, donne l'espoir d'un avenir florissant pour la steppe, quand les relations de commerce seront établies d'une manière régulière. C'est alors que les Kirghiz pourront devenir progressivement l'un des peuples les plus riches de l'Asie.

Les seuls Kirghiz sibériens exportent annuellement par la frontière russe, pendant les quatre mois d'été, environ 150,000 chevaux, 100,000 bœufs et 3 millions de moutons, pour une valeur de 8 millions de roubles; il faut y ajouter encore 1,000 chameaux, des peaux, etc., qui sont vendus en Chine et dans les khanats du Turkestan, et valent à peu près 2 millions de roubles. Ces chiffres deviendront à l'avenir bien plus considérables; car les marchands russes n'ont pas encore établi de relations de commerce avec la steppe, et ce sont en grande partie des étrangers venus des khanats du Turkestan qui s'enrichissent chez les Kirghiz et qui, comme tous les marchands mahométans, ne dépendent pas du centime de leur profit. Le fait suivant fournit la preuve d'une de ces singularités qu'on remarque fréquemment dans les spéculations commerciales qui ont lieu chez ces peuples: un marchand tatar de Sémipalatinsk conserva en dépôt pendant cinq ans du thé comprimé et d'autre espèce, pour une valeur de 200,000 roubles, et quoiqu'il eût déjà payé pour les droits de douane un million de roubles pour cette marchandise, il refusa de vendre ses thés au comptant, sans que sa hausse de prix; cependant son commerce dans la steppe suivait toujours son cours ordinaire. Mais à la fin les prix haussèrent, et le marchand tatar, ayant vendu avec un grand avantage, resta encore en gain, malgré la perte des intérêts. Le commerce dans la steppe est impossible sans la possession de grands capitaux, car il faut faire des crédits considérables pour réaliser de grands bénéfices, et il est dispendieux et même dangereux d'avoir des commis ou des aides. Les Kirghiz méprisent en général la profession de marchand, parce qu'ils ont assez pour vivre et que le transport des marchandises, eu égard à leur genre de vie nomade, est fort pénible. Ce n'est que dans les derniers temps que des gens peu favorisés par la fortune, et aussi des Kozaks, ont commencé à fréquenter le voisinage des frontières et les districts, pour y acheter des marchandises et les revendre ensuite dans la steppe.

Comme le commerce d'échange avec les États voisins est énorme, il n'est pas hors de propos de dire ici quelques mots des caravanes qui

transportent ces masses de marchandises. Ces caravanes se divisent en trois catégories :

Les grandes caravanes, ordinairement composées de 2,000 à 2,500 chameaux, se rendent une fois par an aux principales villes de la frontière, particulièrement à Pétropavlovsk.

Les caravanes moyennes, composées de 300 à 1,000 chameaux, viennent deux ou trois fois par an des villes de l'Asie centrale (Khokand, Boukhara) dans la steppe kirghize, sans toucher aux frontières russes. Elles ont souvent Kouldja ou Tchougoutchak pour but, et apportent ordinairement du thé. Les marchands russes soutiennent avec elles un trafic d'échange dans tous les districts kirghiz.

Les petites caravanes d'environ 100 chameaux se dirigent seulement vers la Grande Horde et les districts du sud, de Karkaralinsk, Atagouze et Kokbektsinsk, où l'on ne trouve pas de colonies russes, et veulent leurs marchandises dans la partie orientale de la steppe. Comme la distance n'est pas longue, elles y viennent plusieurs fois par an.

Ces trois espèces de caravanes s'arrêtent souvent dans la steppe et dans les districts, échangent des marchandises et du bétail, et on stipule le paiement en montons. Comme il n'y a pas encore d'établissements kozaks dans la steppe qui s'étend de la mer Caspienne au Tchou, sur la route de Kopal, et au bord du Balkhach, les caravanes n'ont point à craindre de concurrence. Les Kirghiz nomades de cette steppe achètent tout de première main.

Jusqu'à présent, les marchands asiatiques ont toujours l'avantage sur ceux de la Russie, de même que les marchandises fabriquées en Asie obtiennent la préférence sur celles qui proviennent des fabriques russes. Cela tient en partie à l'habitude, à la conformité des mœurs, de la langue et de la religion. L'achat des tissus russes suppose déjà un certain degré d'aisance; c'est pour cela qu'on les envoie de Kiakhta dans l'empire chinois, plus riche en villes peuplées et où il y a plus de richesses et de civilisation.

KIRGHIZ PROPREMENT DITS.

Le nom de Kirghiz ou Kerghez ne convient qu'à ce seul peuple et n'appartient nullement, ainsi que nous l'avons déjà dit, aux Kirghiz appelés communément Kirghiz-Kaisaks, qui sont ses ennemis et lui sont totalement étrangers. Pour distinguer les vrais Kirghiz des autres peuples du même nom, on les appelle Kirghiz sauvages ou Kirghiz noirs, en chinois Bouroutes, en russe Dikokameynié, c'est-à-dire Kirghiz des roches brutes. Ils ne connaissent pas de frontières et errent en nomades sans obstacle, depuis l'Issy-Koul (Issyk-Koul) à l'est jusqu'à la route qui dépasse les avant-postes chinois et va de Kouldja à Akssou; au sud, jusqu'aux petits États indépendants de Badakhchan et Karatighen; à l'ouest, jusqu'à Khokand et Tachkent; et au nord, jusqu'aux hauteurs Koungli-Ala-Taou et aux sources de la petite rivière Tcharym. Il ne serait pas impossible que ce peuple eût porté anciennement le nom de Bouroutes; mais aujourd'hui il n'y a plus que les Chinois et les Mongols qui s'en servent encore pour désigner les Kirghiz ou Kerghez. S'il faut s'en rapporter aux historiens chinois, ce peuple aurait primitivement habité sur les pentes méridionales des monts Khotan, non loin du Thibet septentrional. C'est de là qu'ils passèrent, vers le quatrième siècle de notre ère, dans leurs résidences actuelles. Le nom de Kirghiz appliqué au peuple que l'on nomme aujourd'hui Kirghiz proprement dits, est tout à fait inconnu aux historiens chinois. Les anciens Chinois plaçaient la demeure des Kirghiz aux lieux où ils ont résidé selon Aboulgazi, c'est-à-dire entre la Sétoua et l'Yéousséi supérieur, par conséquent fort loin du prétendu séjour primitif des Bouroutes. Il est néanmoins fort étonnant que les Chinois dépeignent les Kirghiz comme un peuple de haute taille, ayant des yeux bleu-grisâtre et des cheveux noirs. Selon cette description, ces Kirghiz auraient été plutôt une race finnoise que turque ou mongole, et seraient devenus Tatares sous les descendants de Tchingghis-Khan. Ils furent chassés de leurs demeures de Sibérie d'abord par les Russes, et repoussés ensuite par les Dzoungars-Glet; puis, protégés par les Kassanissates, ils se dirigèrent un peu plus vers le sud-ouest, où ils s'établirent probablement parmi les Bouroutes. Il semblerait résulter de ces données que les Kirghiz-Dikokameynié se composent de deux peuples bien différents : de Bouroutes et de Kirghiz. Les derniers ne seraient venus que par hasard dans le district des premiers, et vivraient néanmoins en parfaite union avec eux depuis environ cent cinquante ans. Les anciens Chinois écrivaient le mot Bouroute Poliou (Bolion), Poulou (Boulou), plus tard Pouloute (Bouloute). Mais malgré cette orthographe différente, il ne peut y avoir d'incertitude sur l'identité du mot.

Les Kirghiz proprement dits se divisent en deux hordes principales, l'une orientale et l'autre occidentale; la première se trouve au sud-ouest de la Dzoungarie et au nord-ouest du Turkestan oriental; la seconde s'étend du Kachgar vers le nord-ouest et l'ouest, jusqu'aux frontières de la Boukharie. Il ne s'agit ici que des seules tribus des environs de l'Issy-Koul, imparfaitement soumises à la Russie; leur histoire est d'ailleurs assez obscure.

Durant la période de Tchingghis-Khan et de ses successeurs, ils disparaissent comme peuple indépendant, et les traditions que nous en avons rapportées datent de la période qui suivit celle des Mongols. On croit que dans les lieux qui servent de résidence actuelle aux vrais Kirghiz ont autrefois demeuré des tribus tatares (mogals); un grand nombre de ruines en fournissent la preuve. Quelques familles se disent d'origine mogals; d'autres prétendent que leur aïeul Kirghiz-Dei a quitté, avec ses deux fils et plusieurs tribus qui lui étaient soumises, les bords de l'Ili pour se retirer dans les montagnes vers le sud, afin de se soustraire à l'oppression des chefs mogals Manass et Samétié. Atighien, le fils aîné de Kirghiz-Dei, régnait dans les hauts pays de l'Amou-Daria, du Syr-Daria et de quelques autres fleuves en Kachgarie; le fils cadet, Togat, occupait les rives d'Issy-Koul et les terres avoisinantes. Toutes les tribus de la Horde Noire se nomment Kirghiz. L'épithète de kara (noir) leur vient de leurs voisins; mais les Russes les appellent, ainsi que nous Favons dit plus haut, Kirghiz-Dikokameynié. Une partie de ceux qui errent dans les montagnes de Karatighen et de Kachgar se regardent comme sujets de la Chine. Tout le reste de la Horde ne paya le tribut au khan de Khokand que jusqu'à l'année 1843; car lorsqu'en 1842 les Boukhars eurent tué leur khan Mouhamet-Ali, et que des troubles eurent éclaté dans le Khokand, les plus nobles tribus des Kirghiz noirs se déclarèrent indépendantes, sous le prétexte qu'elles ignoraient à qui elles devaient obéir, et chassèrent les Khokandais des petits forts situés sur les rivières Karikola, Boskaoua et Kouour-Ouloua. Les faibles garnisons qui occupaient ces forts, composés chacune de quarante à soixante hommes, y avaient été établies pour faire respecter le Koran (la religion) et protéger les percepteurs de l'impôt.

La Horde Noire, dont une partie (100,000 âmes environ) est sujette de la Russie, se compose de trois tribus: Bogou, Sara-Baghyeh et Soulty, qui sont sous les ordres des bis (chefs) et se subdivisent en beaucoup de petites tribus gouvernées par un chef élu à la pluralité des voix. Cette dignité est transmise le plus souvent aux fils et aux parents des chefs, lorsque ceux-ci sont riches ou se font remarquer par leur mérite personnel.

Les chefs des Ourmans, Djantat et Djan-Karatich, qui exprimèrent en 1847 le désir de devenir sujets russes, faisaient monter le nombre de leurs Kirghiz à 40,000 yourtes (200,000 âmes). Manap-Bouramlat, qui règne sur les Bogous et a reçu de l'empereur de la Chine la dignité de prince, a sous ses ordres 10,000 yourtes et 100,000 chevanx. Cette tribu bogoue a toujours été cruellement persécutée par les Sara-Baghyeh ses voisins, et c'est probablement cette circonstance qui l'a déterminée à se placer sous la protection russe.

Outre l'élevé du bétail, ces Kirghiz s'occupent presque tout de l'agriculture, qui répond mieux chez eux aux besoins de l'existence, que dans la Grande Horde des Kirghiz-Kaisaks. Leur bétail est fort beau; mais l'amélioration des mœurs et le progrès de la civilisation recon-

trent chez eux bien plus d'obstacles que chez leurs voisins, parce que le pillage des caravanes, le vol des bestiaux et les cruautés les plus barbares passent chez ce peuple pour des exploits héroïques et chevaleresques; ces brigandages ont encore augmenté depuis 1843. Néanmoins le gouvernement russe entretient des relations amicales avec les Kirghiz noirs, afin que les caravanes se rendant à Kouldja, Tchéououtchak, Tachkente, Khokand et en Kachgarie (Yarkend, Kachgar, Khotén et Akssar) ne soient point molestées pendant leur voyage.

Une fraction des Kirghiz proprement dits, fortement mélangée de sang russe et appelée Bouroutes par les Russes, occupe les districts de Kouz-

netsk et de Bisk dans le gouvernement de Tomsk; elle se compose de peuplades, les unes nomades, les autres colonisées, dont le nombre s'élève à plus de 10,000 âmes. Ces tribus tiennent par des liens de parenté aux Kirghiz de l'Yéniçéï, qui habitaient jadis le cours supérieur de ce fleuve, spécialement la rive gauche, et dont la véritable origine n'a pas encore été bien clairement établie. Ils offrent un mélange de races tatares et finno-saméides. La plupart des Kirghiz de l'Yéniçéï, opprimés par les Russes et les Dzungars vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, se décidèrent à retourner vers ceux de leurs frères de race qui résident entre le Khokand et le Turkestan oriental, où ils s'abritèrent complètement.

YAKOUTES.

Les Yakoutes, quoique séparés aujourd'hui de leurs frères de race les Turcs-Tatars, appartenant à la même famille qu'eux; ils sont également nomades et se sont toujours distingués de leurs voisins par la noblesse de leur caractère et leur esprit belliqueux.

Aujourd'hui les Yakoutes, au nombre de 200,000 âmes, habitent la Sibirie orientale, surtout les terres arrosées par le Léna et ses affluents, l'obstait d'Yakoutsk; ils occupent particulièrement les prairies et les vallées, où, comme peuple pasteur, ils font un contraste frappant avec les Toungouses, peuple exclusivement chasseur, qui errent entre les fleuves, dans l'intérieur montagneux et boisé du pays. Les lieux de pâturage des Yakoutes commencent au sud, à partir du fleuve Nyia, qui se jette dans le Léna; coupés par les colonies russes et le territoire des Toungouses, ils se déploient ensuite en aval du Léna. Vers l'ouest, les Yakoutes vivent le long du Vilouï et de ses affluents, et occupent tout le territoire qui s'étend jusqu'aux affluents de l'Yéniçéï, l'Olenek et la Khatanga. Vers l'est ils séjournent depuis le Léna jusqu'à l'Aldan et la Kolyma; puis on les rencontre plus loin, par petits oulous, dans la direction de l'ostrog d'Onda, du port d'Okhotsk et des rives septentrionales de la mer d'Okhotsk. Ils errent, au nord, le long des fleuves qui se jettent dans la mer Glaciale, notamment le long du Léna, de l'Yana, de l'Indighirka et du Kolyma, et s'avancent aussi loin que leurs troupeaux peuvent trouver à se nourrir. Deux toutes petites tribus yakoutes vivent entièrement séparées des autres à l'est de l'Yéniçéï inférieure, jusqu'au delà de la Khatanga.

On croit que les Yakoutes descendaient autrefois, avec des Mongols et des Bouriates, sur le cours supérieur du Léna, autour du lac Baïkal, mais qu'ils se séparèrent de leurs voisins à la suite de fréquents conflits, et descendirent le Léna sur des radeaux avec tous leurs bestiaux. D'autres prétendent qu'ils habitaient ces lieux avant les Mongols et qu'ils ont été refoulés plus au nord par ces derniers. Là, vainqueurs des Toungouses leurs ennemis, ils s'établirent les uns sur l'Olekna, les autres sur le Léna, et s'étendirent ensuite vers le Vilouï, l'Aldan, l'Yana et l'Indighirka puis passèrent l'Anahara pour se rendre sur les rives de l'Yéniçéï. Ces différentes migrations, ainsi que leur séparation d'avec leurs frères de race les Turcs-Tatars, eurent lieu probablement longtemps avant la conquête de la Sibirie par les Kouzaks.

Les Yakoutes eux-mêmes Sakha, au pluriel Sakhalar; mais les premiers Russes qui vinrent dans ce pays empruntèrent aux Toungouses le nom de Yako, par lequel ceux-ci désignent les Yakoutes, et en firent Yakouta, puis Yakoutes. Ils se divisent en plusieurs tribus qui doivent leur origine aux fils du fameux Eléï, père de toute la race. Avant l'arrivée des Russes, ils obéissaient à plusieurs princes qui vivaient entre eux en constante inimitié. On dit qu'il y en avait cinq, dont le plus puissant était Tyghyne, chef de l'ouïouss de Kangal, au sud d'Yakoutsk, sur le Léna. Il est à présumer que ces cinq princes firent la cause de la division des Yakoutes en cinq tribus ou oulous. Chaque tribu se subdivise en différentes petites parties, occupe un territoire séparé et ne se mêle pas avec les autres. Chaque territoire a son prince (ou chef, kniazek); à la tête de tous les Yakoutes se trouve un chef supérieur qui réside le plus souvent à Yakoutsk. La justice est rendue de vive voix par les kniazeks et les anciens. Il n'y

a que le vol commis au préjudice des Russes et l'assassinat qui soient punis d'après les lois russes. Le train que mènent les kniazeks est vraiment curieux: ils se donnent des airs de dignité et se font entourer de considération; dans leurs excursions, ils sont toujours escortés de coureurs destinés à tenir leur cheval, à les aider à le monter et à en descendre, à exécuter leurs ordres et à les amuser par des contes.

Les Yakoutes sont généralement de taille moyenne, d'une constitution assez robuste et ont les épaules larges; leur physionomie est kalmoïke, particularité qu'il faut attribuer à leur mélange avec la race mongole. Ils ont les yeux noirs, petits et brillants; les cheveux noirs et hérissés, la tête forte, le cou gros et court, le visage ovale et les pommettes des joues très-saillantes; leur nez est plat et large, leur teint très-foncé. Ils ont les dents blanches et bien rangées, les lèvres épaisses et les oreilles le plus souvent écartées. La nature les a privés de barbe; ils portent les cheveux très-courts, excepté derrière la tête. Les femmes, au contraire, portent leur chevelure longue, nattée et tressée. A force d'être assis et de monter à cheval, leurs jambes sont arquées, ce qui rend leur démarche gauche et disgracieuse. L'Yakoute a le regard à la fois sévère et doux. Tout son visage exprime le calme de l'âme et porte l'empreinte de la méditation.

Les Yakoutes de Touroukhansk, établis entre l'Yéniçéï et la Khatanga, ont la physionomie purement tatare et les cheveux naturellement frisés. Les femmes sont, sous tous les rapports, plus belles que les hommes.

Les Yakoutes des environs de l'ostrog d'Onda, spécialement les hommes, ont, comme les Bouriates, le visage plat et affreusement laid.

L'habillement des Yakoutes ressemble à celui de tous les indigènes de ces contrées de la Sibirie; il n'a presque plus rien de national. Il consiste, pour l'hiver, en peaux de rennes diversement préparées; en été, ils portent une espèce de kaftan court en ouïou, une sorte de tablier qui leur descend du cou jusqu'aux genoux et qui est fait de même étoffe que la chemise. Chez les femmes et les jeunes filles, ce tablier est brodé aux deux extrémités. Le kaftan ordinaire, plus long chez les femmes que chez les hommes, est fendu par derrière, afin de permettre de monter plus commodément à cheval. Depuis que les Russes font le commerce avec ce pays, le kaftan est recouvert de drap et même d'étoffe de soie, et orné d'une bordure en peau de renne. L'envie de plaire a inspiré aux femmes, dont les vêtements sont en étoffes tris-simples, le moyen de les orner avec toutes sortes d'affiquets tels que de petites perles en verre de diverses couleurs, qu'elles portent sur le poitrine, dans leur coiffure, à la ceinture et à la chaussure, et dont elles savent assortir les nuances avec assez de goût. Quant aux hommes, ils portent simplement une ceinture en cuir garnie de plaques de fer-blanc et à laquelle ils attachent leurs ustensiles usuels tels que couteau, briquet, etc. Les vêtements de gala, chez les femmes riches, sont des pelisses de renard, des kaftans de drap rouge serrés à la taille par une ceinture en argent; elles se couvrent la tête d'un mouchoir de soie et s'entourent le cou d'un large cercle en argent. Des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues et d'autres ornements ordinairement en argent, dans le goût asiatique, complètent leur toilette. C'est une chose fort étrange de voir ces femmes ayant autour de la tête, sous leur bonnet, un cercle en cuir d'où descendent sur la poitrine et sur le dos une quantité de laïères

garnies de lames de fer-blanc argenté. Leur habillement d'hiver consiste en un double vêtement de peau dont la fourrure est en contact immédiat; les deux sexes portent en outre de gros bonnets, des bottes et des pantalons fourrés. Ils se lient autour du cou une espèce de boa qui, avec leur bonnet très-enfoncé sur la tête, leur donne un certain air jovial et de bonne humeur. Les Yakoutes possèdent un procédé tout particulier pour tanner le cuir et le rendre imperméable. Ils ne connaissent pas autrefois l'usage des chemises, que les riches seuls portent actuellement, pour la plupart en étoffes de Chine; leurs vêtements de pelletterie étaient alors en contact avec la peau.

Sous le climat rigoureux des contrées qu'habitent les Yakoutes, coucher en plein air pendant les voyages ou à la chasse en hiver, par un froid de 40 degrés, est la chose la plus pénible qu'on puisse imaginer. Les préparatifs de ces sortes de couchers sont fort simples : on enlève la neige avec des pelles et on allume du feu qu'on entoure de branches de pin recouvertes de peaux. Était-on parvenu, à travers mille fatigues et mille dangers, de 40 à 60 verstes dans la journée, ce n'est qu'à l'endroit choisi pour la couchée qu'on fait le seul repos du jour; souvent on voit le bord de la cuiller se remplir en quelques secondes d'une couche de glace. Les Yakoutes se couchent entièrement nus et se couvrent de peaux autant que possible, car leurs vêtements gêneraient et ne leur donneraient aucune chaleur. Le lever est un moment terrible pour l'Yakoute, ce qui se conçoit aisément si l'on songe qu'il sort tout nu de dessous ses peaux; qu'il lui faut beaucoup de temps pour remettre ses habits, et que pendant cette opération il se gèle d'un côté tandis que de l'autre il se rôtit presque le dos en se tenant tout près du feu. D'Yakoutsks à Sredné-Kolymsk, les maisons de station n'offrent pas plus de commodités que les haltes en plein air. Ces maisons sont sans fenêtres et sans lanquetteries, on y a seulement pratiqué un trou pour qu'on puisse y faire du feu, lequel ne produit le plus souvent que de la fumée sans aucune chaleur. En été, les myriades de cousins et de mouches qu'on rencontre dans ces déserts marécageux, et les continuels cours d'eau qu'on est obligé de traverser, rendent aux hommes et aux animaux le voyage pour ainsi dire plus pénible qu'en hiver.

C'est à leur continuel séjour en plein air et à la courte durée des grandes chaleurs de l'été que les Yakoutes doivent la vigueur physique qui les distingue. Jouissant généralement d'une santé robuste, ils supportent avec beaucoup de patience et sans nul fâcheux conséquence toutes sortes d'intempéries, notamment les froids excessifs. Ils voyagent par 40 degrés au-dessous de zéro, et soignent leurs chevaux de bât les mains déconvenues. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des individus plus que centenaires, ce qu'on ne voit jamais chez les Ibériates, qui meurent cependant le même genre de vie.

Les Yakoutes sont à la fois pasteurs et chasseurs. Ce n'est que depuis peu d'années, surtout à partir de 1853, que l'agriculture s'est propagée, et il est à espérer que l'oblast d'Yakoutsks, à l'exemple des colonies russes, fournira, dans un espace de temps assez rapproché, le grain nécessaire à la nourriture de ses habitants. Dans les onlous de Boutouroussk et de Nansou on fait actuellement de grands efforts pour faire progresser l'agriculture; mais on ne sème encore que du seigle dans les deux districts de l'oblast, celui d'Yakoutsks et celui d'Oleïkminsk. Les Yakoutes restent sédentaires pendant l'hiver, ont naturellement deux genres de vie selon les saisons, celui d'été et celui d'hiver. Ils se construisent, en conséquence, des yourtes pour l'été et des yourtes pour l'hiver; les premières (outrass) consistent en longues bandes d'écorce de bouleau cuites, soutenues par une légère charpente de perches, pour en rendre le transport plus facile. Les yourtes d'hiver ne sont pas transportables; elles sont construites en bois et recouvertes de foin et de terre, particulièrement dans les onlous de l'est. Elles y sont, en effet, bâties très-solidairement et d'une autre façon que les habitations des indigènes de cette contrée, les Toungouses et les Koriaks. Comme les riches seuls peuvent se procurer des vitres en verre pour leurs fenêtres, les pauvres les ferment le plus souvent avec des morceaux de glace bien taillés et les calfeutrent avec de la neige.

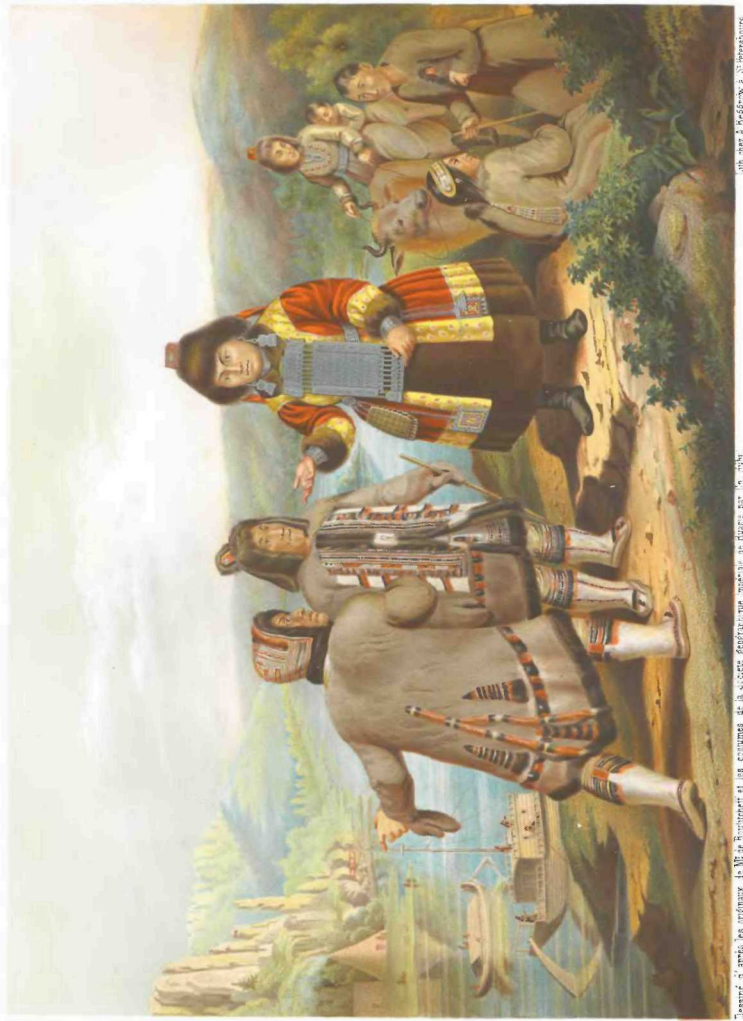
Outre l'élevé des troupeaux, les Yakoutes se livrent encore à la pêche et à la chasse. Ils prennent à leur service, pour les aider dans ces occupations, leurs voisins les Toungouses et les Youkaghirs, plus avancés mais plus pauvres qu'eux, et dont plusieurs servent les Yakoutes toute leur vie, seulement pour la nourriture, qui est infiniment meilleure

chez ces derniers que chez les Toungouses. Les Yakoutes n'ont le plus souvent que des chevaux et du gros létaï; ils ont peu de rennes et manquent presque totalement de moutons et de chèvres; aussi ne confectionnent-ils pas de feutre; mais ils gagnent beaucoup avec leurs chevaux par le transport des marchandises. Les Yakoutes qui demeurent dans les contrées orientales près d'Okhotsk achètent de chevaux que pour les tuer; ils ébrent une quantité de chiens dont ils n'ont ni soin ni souci, et qu'ils nourrissent en hiver d'arêtes de poisson. La récolte de la provision de foin nécessaire à la nourriture des animaux en hiver est l'objet principal des soins de l'Yakoute pendant l'été. L'hiver, il s'occupe presque uniquement de la pêche. Il sait raccommoder ses filets, condre et faire de jolies cisures en bois; le travail de la forge lui était connu avant l'arrivée des Russes. Pendant l'été, les Yakoutes riches passent presque tout leur temps à manger, à digérer et à dormir; ils sont généralement forts mangeurs; voir tuer, cuire et rôtir, est déjà pour eux une grande jouissance. Ils estiment chaque morceau en proportion de l'irritation qu'il produit sur la langue, et il est probable qu'ils ne doivent la conservation de leur santé qu'à la rareté des occasions qui se présentent de satisfaire leur gourmandise par des morceaux friands; car le riche Yakoute lui-même regrette de faire abattre un animal bien portant et n'éprouve aucun dégoût à manger la chair d'un animal malin ou mort par suite de maladie. Pour se faire une idée de l'intempérance de ce peuple qui le trouve une occasion d'y donner carrière, nous citerons un Yakoute qui but à une noce un poul de beurre fondu, et trois autres qui vident sans souiller un védro d'eau-de-vie, en mangeant un renne mâle d'un an, ce qui ne les empêcha pas de boire en même temps plusieurs livres de beurre fondu. Comme les Yakoutes ignorent la fabrication de l'eau-de-vie de lait aigre, que les Mongols et les Tatars du gouvernement d'Yeniséïsk savent si bien préparer, il est permis de supposer que leur séparation d'avec ces derniers remonte à une époque antérieure à la fabrication de cette boisson. Ils sont très-sériaux dans leur ménage, sous le prétexte que la crasse tient chand.

Les Yakoutes ont presque tous reçu le baptême, mais leurs notions sur le christianisme sont bien incomplètes et la superstition la plus absurde règne encore parmi eux. Dans leur religion primitive ils adoraient des esprits puissants et invisibles qui les vengeaient de leurs ennemis par des maladies, des épidémies et d'autres calamités. Leurs chamanes sont, comme partout ailleurs, des médiateurs privilégiés entre les dieux, les démons et les hommes.

L'Yakoute, naturellement paresseux, ne manque pourtant pas d'une certaine capacité, comme on peut en juger par ses travaux techniques; il méprise ses voisins moins intelligents que lui, et n'abdique sa supériorité que devant les Russes. Adroits, rusés et entreprenants, les Yakoutes sont, dans leurs rapports commerciaux, insinuant et dissimulés. Selon leurs idées, un homme est un sot quand il laisse échapper l'occasion de tromper son prochain; aussi regardent-ils le vol comme un délit et non comme un péché; ils volent non par besoin, mais pour montrer leur adresse. Comme tous les peuples peu civilisés, ils sont enclins aux intrigues, aux querelles et à la vengeance. Ils n'ont aucune idée de l'hospitalité, à tel point que si un Yakoute a traité quelqu'un, il le regarde comme son débiteur, et que si celui-ci ne le traite pas à son tour, il lui intente un procès, qu'il abandonne, à la vérité, s'il dure trop longtemps, mais qu'il a le droit de recommencer plus tard. Les Yakoutes ont une mémoire étonnante; ils se racontent souvent avec une scrupuleuse exactitude des choses qui se sont passées depuis vingt ans. Les pauvres sont méprisés, parce qu'on les croit abandonnés de Dieu. Les riches sont orgueilleux, inabordables et injustes. Malgré l'insignifiant yassak (impôt) qu'ils doivent payer avec d'autres peuples redevances, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante, ils ne peuvent pourtant guère parvenir à la fortune, à cause de leur indifférence, de leur paresse et de l'abandon dans lequel ils laissent la terre, qui, par un peu de culture, leur fournirait du moins les moyens de satisfaire aux premières nécessités de la vie. Si la femme de l'Yakoute est l'ouvrière active de la maison, c'est plus par habitude que par devoir, car le mari l'ose prendre aucune disposition sans son consentement. Une femme stérile joint de beaucoup moins de considération que celle qui a plusieurs enfants.

L'imagination des Yakoutes est fort peu développée; ils ne possèdent pas de chansons populaires, et leur poésie consiste seulement à peindre les objets qui frappent habituellement leur vue. L'accompagnement du



Scène à partir de la région de la Lena. Le monument et les costumes de la scène sont représentés dans le tableau.

Le tableau de P. P. Sokolov, « Yakoutie ».

ЯКУТЫ, (Vue prise sur la Léna.)

ЯКУТЫ, (Vue prise sur la Léna.)

chant est monotone et désagréable. Ils manquent d'instruments de musique et n'aiment guère la danse. En revanche, ils sont très-curieux et trouvent beaucoup de plaisir à écouter des histoires et des contes.

Leur langue dérive de la grande source turco-tatare; seule de toutes ses sœurs elle n'a rien emprunté aux langues arabe et persane; mais, par compensation, elle a subi l'influence de la langue mongole, ce qu'atteste l'introduction d'une quantité de mots de cette dernière. Jamais les Yakoutes n'ont eu de langue écrite.

Les usages pratiqués à l'occasion des mariages ressemblent à peu près à ceux des Bouriates; mais les conditions du mariage ne sont plus les mêmes qu'autrefois; on attend maintenant, pour faire un choix, que les jeunes gens aient atteint l'âge nubile. C'est aux habitudes russes qu'on doit cette innovation. Le père d'un jeune homme à marier envoie un messager au père de la jeune fille qu'il désire obtenir; si le consentement est donné, le père et le fils se rendent alors à la maison du futur beau-père, en compagnie de plusieurs proches parents des deux sexes, revêtus de leurs plus beaux habits et suivis d'un certain nombre de domestiques. A leur arrivée, ils sont régalez de thé, d'eau-de-vie, de mets de différentes sortes, principalement de chair cuite de jument. Après avoir mangé de tout en abondance, ils vont dormir, pendant que les futurs font ensemble plus ample connaissance. S'ils se plaisent l'un à l'autre, ils instruisent le lendemain leur famille de leur consentement réciproque, et c'est alors seulement que les parents passent à la stipulation du kalyu de la part du promis et à la dot de la promise. L'un et l'autre sont fort considérables chez les riches. Le kalyu consiste ordinairement en 10 étalons, 10 juments avec leurs poulains, 10 forts bœufs et 10 excellentes vaches; on l'augmente de la chair de 20 gros bœufs et vaches tués, ce qu'on appelle 20 kouroums ou régals. Cette partie de la dot est livrable en nature ou en argent (sur le pied de 15 roubles la pièce). Les parents des fiancés dressent ensuite un contrat particulier par lequel le père du promis s'oblige à payer au père de la promise 150 roubles et à la mère 100 roubles argent; si leur dot aussi un cadeau de deux beaux chevaux ou de 20 bœufs et vaches, qu'il peut remplacer au moyen d'un paiement de 30 roubles par cheval et de 15 roubles par tête de bêtes à cornes. Il est encore stipulé d'autres dons obligatoires en eau-de-vie et en viandes de différentes sortes, dont la quantité dépend d'ailleurs de la générosité du donateur. Enfin, le père du promis doit, outre les obligations ci-dessus, donner aussi deux juments grasses à ceux qui portent le kalyu à la maison de la fiancée.

Dans le cas où le kalyu est très-considérable, la dot de la promise consiste, de son côté, en une image enrichie d'ornements en argent, en deux beaux chevaux avec des selles garnies d'argent, en 20 vaches grasses et quelquefois davantage. On y ajoute une pelisse d'écureuil recouverte de drap, une grande pelisse pour porter par-dessus, des bonnets d'été et d'hiver brodés en argent, des pelisses couvertes de drap et de coutil, des boucles d'oreilles en argent, des ornements de tête, etc. Le père de la fiancée paye à celui qui a fait la demande un mariage de 150 à 200 roubles; de plus, il donne 10 pièces de bétail pour l'éménagement de l'ourte, tous les ustensiles nécessaires pour le ménage, etc. Cela couvrant, les parents fixent de part et d'autre un terme pour le paiement, après quoi le fiancé et son père retournent chez eux ainsi que toutes les personnes qui les avaient accompagnés. Quand la première partie du kalyu s'acquitte, le père et le fils, suivis de leurs proches et de leurs amis, souvent au nombre de cent à deux cents personnes des deux sexes, se rendent chez le père de la fiancée, qui alors leur donne un festin. Au second paiement du kalyu, c'est-à-dire lors de la livraison des 20 bœufs tués, on abandonne à la voracité des hôtes du promis et de la promise la chair de six de ces animaux, de cinq à dix vérols d'eau-de-vie et de cinq à quinze pounds de beurre fonda, dont ils sont régalez pendant trois jours; à chaque dîner et souper on leur sert un bœuf ou une vache, ce qui ne leur suffit pas toujours. Dès ce moment, les visites du père et du fils deviennent plus fréquentes; elles sont toujours accompagnées de présents et se succèdent jusqu'à l'entier acquittement du kalyu, ce qui dure quelquefois trois ans. Quand tout est payé et que la dot de la fiancée est prête, on fixe un jour pour le mariage religieux, et un autre pour la célébration des noces, si l'église est à une grande distance. La fiancée, escortée d'une suite nombreuse, est conduite à l'église avec accompagnement de chansons, et après la cérémonie tout le monde se rend lentement à la maison du jeune marié.

La les fêtes durent de cinq à six jours; on y consomme le double de ce qui a été mangé lors du paiement de la première partie du kalyu; mais le père de la jeune mariée supporte sa part de la dépense.

Si un Yakoute sent l'approche de la mort, il réunit autour de lui ses héritiers, leur lève ses biens, leur dit avec qui ils doivent entretenir des relations plus étroites, de qui ils doivent se méfier et de qui ils doivent tirer vengeance; il appuie toutes ses recommandations de raisons et d'explications détaillées. Les héritiers ne manquent jamais d'accomplir les vœux du testateur. On revêt les morts de leurs plus beaux habits et on met dans leur cercueil tout ce qui était à leur usage durant la vie, et même tout ce qui contribuait à les égayer.

Les Yakoutes de l'ouïouss de Giganek, entre l'Anahara et le Léna, se distinguent par l'honnêteté de leurs mœurs, leur probité, leur vie patriarcale et une certaine propriété. En été, ils séjournent dans des pâturages marécageux qui avoisinent la mer Glaciale, et se nourrissent de romes sauvages dont ils partagent la chair entre eux; chaque membre de la tribu reçoit ensuite à son tour une part de renne; de manière que le chasseur heureux ou habile n'a aucun avantage sur les autres.

Ces Yakoutes voient dans un renne abattu un don du ciel et le partagent entre eux avec autant d'équité qu'ils en mettent à s'entraider et à se dédommager réciproquement des ravages que les loups et autres animaux féroces auraient pu commettre dans le troupeau. Bienveillants quoique sérieux, ils sont très-hospitaliers; ils traitent généreusement leurs hôtes et leur font des présents. Ils sont en général d'une forte constitution, mais d'une nature flegmatique, et n'ont que des besoins très-bornés. Ils emploient une espèce d'herbe au lieu du thé comprimé en usage dans toute la Sibérie. Ils mènent une vie nomade ou plutôt errante, et n'ont presque pas de demeures fixes. Les hommes ne s'occupent que de chasse et de pêche; ils vont à la recherche des deuts de mammoth et font la chasse aux renards, aux romes sauvages, etc., dans les grandes lacs de la mer Glaciale.

Les travaux pénibles et tous les soins du ménage reposent sur les femmes, qui bâtissent même les ourtes, fendent le bois en hiver, portent l'eau, gardent les romes, etc.; mais elles sont inhabiles aux petits ouvrages manuels. L'habitation (ourte) est réduite presque tous les mois et d'une nouvelle manière aux différentes saisons de l'année; chaque fois son aspect présente une autre disposition. Les ourtes d'été (ourass) ont une forme conique et sont faites d'écorce de bouleau et de perches minces; elles sont établies aux bords des fleuves. Les ourtes d'hiver sont construites dans l'intérieur des forêts, à la distance de plusieurs verstes. Les Yakoutes qui habitent les côtes de la mer Glaciale et les îles avoisinantes se font des maisons en bois qu'ils recouvrent de terre. Ils sont tous baptisés. Pour les mariages, la demande est faite par un intermédiaire; le kalyu consiste en argent et en romes. Ces Yakoutes n'ont aucune idée de la musique. Les impôts qu'ils doivent payer sont très-minimes et ne dépassent pas la somme de 5 roubles par tête.

Les Yakoutes du gouvernement d'Yénisséïsk ne se composent que de deux tribus insignifiantes qui habitent le pays de Touroukhausk, contrée la plus âpre de l'extrême nord.

Quoiqu'ils n'offrent pas à l'observateur de particularités bien remarquables, ils sont pourtant dignes d'intérêt, malgré leur longue séparation de leurs frères de race. Ces deux tribus (formant deux communes) comptent environ 500 âmes des deux sexes, à peu près en nombre égal. La première se nomme Chorokhinsk et se compose de 30 individus; l'autre s'appelle Nijné-Zatoumdrinsk (au delà des marais) et renferme 470 individus. Les premiers habitent le village de Chorokhina, à 30 verstes de Touroukhausk, près de l'embouchure de la Chorokha, affluent de l'Yénisséï; les derniers demeurent encore plus au nord, dans d'immenses terres marécageuses couvertes de lacs poissonneux, aux bords de la Khéta, du Popigai, de l'Okla, du Khatanga et de l'Anahara. Ces deux tribus ne vivent, vu la rigueur du climat, que de chasse et de pêche. Elles ont, ainsi que nous l'avons dit, conservé dans leur extérieur le type tatar plus pur que les Yakoutes du Léna. La femme est aussi, chez eux, très-coquette et garnit ses vêtements de différents ornements et broderies; le long gilet de drap qui sort de dessous le kalfan fourré est surtout richement brodé de fausses perles. Le vêtement de dessus de ces Yakoutes est pareil à celui des Samoïdes;

les plus riches seuls portent des chemises. Ils sont d'ailleurs plus laborieux et jouissent de beaucoup plus d'aïssance que ceux de l'oblast d'Yakoutsk. Chez les Nijné-Zatoundrinski, chaque famille possède de 50 à 60 rennes domestiques, sans compter une quantité de rennes sauvages qui errent dans les marais. Le genre de vie de ces Yakoutes tout à fait russifiés ne diffère en rien de celui des Russes leurs voisins; rémés comme eux, ils habitent de petits villages et sont les seuls indigènes sédentaires du pays de Touroukhansk; ils comprennent bien le russe et sont gouvernés par leurs anciens. La plupart de leurs habitations consistent en une construction en bois, basse et fermée, dont le plafond sert de toit; un corridor la partage en deux parties dont l'une, également séparée, est destinée à contenir la famille et les provisions de bouche; l'autre est réservée aux rennes et aux chiens. Au milieu de la chambre habitée se trouve une espèce de cheminée: un long banc règne tout autour des murs; les ouvertures des fenêtres sont garnies de vessies en guise de carreaux de vitre. C'est à tort qu'on accuse l'Yakoute

de malpropreté: sa demeure est un palais en comparaison du tchoum d'un Samoïède.

Ces Yakoutes sont prévenants et hospitaliers. Aussi gros mangeurs que leurs congénères, leur mets national consiste en une sorte de gruaux de farine de seigle non tamisée, cuit avec du beurre et de l'eau. Tous sont baptisés et ont la réputation de chrétiens zélés; il n'en existe plus qu'un petit nombre professant encore le chamanisme et habitant sur les rives de l'Anahara. Antérieurement ils croyaient à l'existence de neuf dieux; dans les sept premiers vivaient différents animaux; dans le huitième demeurait le dieu des éclairs et du tonnerre; le neuvième était habité par dieu le tout-puissant créateur et par sa femme. Ils ne connaissent point la musique, mais ils aiment beaucoup la danse. Pour se livrer à ce plaisir, ils forment un rond et se meuvent lentement en avant, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, en chantant: Kheira, kheira, khetchou, khetchou, khougai, ourai, khougai, ourai, aggai, aggai.

PEUPLES MONGOLS.

La race mongole, qui habite le centre de l'Asie depuis les temps les plus reculés, n'est représentée dans l'empire russe que par quelques groupes épars, rameaux très-éloignés d'une nation autrefois innombrable et dont la puissance, un instant colossale, tomba bientôt dans une complète décadence.

Les Mongols sont un peuple essentiellement nomade et se divisent en noblesse, clergé et guerriers subalternes; ils ont été répartis par la dynastie actuelle des empereurs mandchoux-chinois en un grand nombre de divisions militaires placées sous l'autorité des princes de leurs tribus. Leurs annales présentent le remarquable phénomène d'une nation qui, de la plus profonde obscurité historique, surgit tout à coup et ébranle toute l'Asie et l'Europe orientale, fait d'immenses conquêtes, fonde dans des Etats étrangers des dynasties nouvelles tirées de son propre sein, et retombe dans le même néant politique d'où l'avait arrachée une rapide période de puissance et de gloire. Semblables aux ouragans des steppes qui soulèvent la poussière en chassant devant eux hommes et animaux, ces guerriers nomades se frayèrent un passage à travers la moitié du globe, démolissant sans rien édifier, détruisant sans créer. Le pouvoir et la domination immense de Tchingghis-Khan, dont l'histoire n'offre pas un second exemple, ne furent qu'un vertige politique de courte durée, résultat d'une union passagère de toutes les hordes dont jusqu'alors les nombreux princes indépendants s'étaient contentés de se piller réciproquement, de guerroyer entre eux ou de s'allier partiellement pour tenter des expéditions contre la Chine et le Turkestan oriental. Avant et après Tchingghis-Khan, les Mongols habitaient le plateau de l'Asie centrale et ne changèrent de domicile que sur leur propre territoire. Ils conservèrent le type de tous les peuples nomades: la brutalité, la rapacité et l'humour belliqueuse, conditions inséparables de leur singulière existence.

Les conquêtes rapides et prodigieuses de Tchingghis-Khan n'eurent pour les Mongols aucun résultat durable. Après leur expulsion de la Chine et la décadence des dynasties qu'ils avaient fondées dans les pays occidentaux de l'Asie, on les voit retomber dans leur insignifiance politique; les peuples autrefois subjugués par eux sont victorieux à leur tour; d'autres intérêts, d'autres relations surgissent, et la langue mongole elle-même, avec tout ce qui s'y rattache, finit par se perdre dans les pays conquis, sans y laisser de traces. A l'apparition de Timour (Tamerlan), l'époque des Tchingghiskhanides était déjà passée. Sous la domination de ce nouveau conquérant, le mongolisme cessa de régner dans

l'Asie occidentale pour céder la place au tatarisme fortifié de l'islamisme. Le tatarisme s'éleva bientôt plus puissant et plus vivace sur les ruines du mongolisme, et, malgré son engorgement précoce, il a laissé une empreinte profonde sur la physiologie des peuples autrefois assujettis. Ces Tatars, comme nous les nomons encore aujourd'hui, n'étaient plus alors, par le fait, des Mongols ou de véritables Tatars (Tatans ou Tatars), mais plutôt des tribus turques (Turkestan), nommées inexactement Tatars, formant probablement déjà sous Tchingghis-Khan et ses premiers successeurs la plus grande partie des armées mongoles.

Il est difficile de fixer avec quelque exactitude les limites nationales et territoriales des peuples nomades; les individus y sont aussi mobiles que les masses, et les fractions qui s'en détachent en groupes plus ou moins nombreux subissent plus souvent l'influence étrangère qu'elles n'exercent la leur. Dans notre ethnographie des Finnois, des Samoïèdes et des Tatars, nous avons fait mention du mélange de ces peuples avec les Mongols; il ne nous reste donc plus à nous occuper que des tribus mongoles plus ou moins pures de toute fusion, lesquelles, par l'unité de langage et de religion, forment un grand ensemble qui ne perdit rien de ses mœurs primitives, même après les fréquentes émigrations de tribus entières.

L'ancienne division des peuples mongoles en groupe oriental et en groupe occidental, qui a toujours prévalu avant et après Tchingghis-Khan, se retrouve parmi les Mongols de l'empire russe. Les Mongols proprement dits, dans la Transbaikalie, et leurs voisins les Bouriates, appartiennent aux Mongols orientaux; les Kalmonks de l'Altai, du gouvernement de Tomsk, et leurs frères de race les Kalmonks du Volga, appartiennent aux Mongols occidentaux ou plus exactement aux descendants de la ligne politique des Oïrates.

Quand et comment ces quatre groupes de Mongols virent-ils habiter leurs demeures actuelles, c'est ce qui ressortira du fragment suivant de l'histoire des Mongols en général, et spécialement des Mongols de Transbaikalie, des Bouriates, des Kalmonks de l'Altai et des Kalmonks du Volga.

La patrie des hordes mongoles de l'empire russe, comme de tous les Mongols en général, est le plateau de l'Asie centrale. Séparés peut-être ou issus des la plus haute antiquité des tribus turques de la partie occidentale du centre de l'Asie (du Turkestan oriental et occidental), les Mongols (Houngnous?), 200 ans au moins avant Jésus-Christ, alors que les Chinois découvrirent l'Asie centrale, étaient déjà essentiellement

distincts non-seulement des Turkestans, leurs ancêtres supposés, mais même des Toungouses, leur postérité probable. Le vocabulaire de la langue hiomngone que nous ont laissé les Chinois ne permet pas d'affirmer avec certitude que les Hiomngous aient été les ancêtres des Mongols.

Encore aujourd'hui les tribus mongoles nièrent une existence nomade : à l'est jusqu'aux steppes des Kirghiz-Katsaks, à l'est jusqu'à l'Argoun et le Sounggari (Sounggari-Onla), au sud jusqu'au Thilet, et au nord jusqu'aux monts Altaï et au lac Baïkal. Ils professent en majorité le bouddhisme ou lamaïsme, supérieur au chamanisme, qui fut leur religion primitive, mais inférieur au mahométisme, que reconnaissent les tribus turques.

Lors de la découverte de l'Asie centrale par les Chinois (environ 200 ans avant Jésus-Christ), découverte qui fut pour eux de la plus grande importance, toutes les tribus qui s'y trouvaient (et probablement les mêmes qu'on nomma plus tard les Mongols) furent simultanément réunies sous le sceptre de la dynastie des Chuns ou Khounns (selon la prononciation chinoise : Khionn-nou, Hiomng-nou, Hong-nou). Déjà dans les quatrième et troisième siècles avant la naissance de Jésus-Christ, le grand nombre d'États féodaux, qui se répartissaient encore en tribus ou divisions (nommées actuellement aimaks par les Mongols), s'étaient constitués en trois empires indépendants, à la suite des troubles civils de la Chine.

La nation recevait toujours son nom de la dynastie régnante, de même que chaque aimak tirait le sien de la famille qui le gouvernait. À la chute de la maison régnante, le peuple ne perdait point son existence politique ; il changeait simplement de nom.

Peu d'années avant la naissance de Jésus-Christ, la maison des Khionnn (Hiomng-nou) fut pendant quelque temps assujettie aux Chinois, et depuis l'an 14 on l'appelaït Goumoun (c'est-à-dire très-humble esclave, tandis que Khionnn-nou, comme les Chinois l'écrivent, signifie persenné esclave, ce qui est probablement la corruption d'un mot national). Cette maison se divisa par la suite en deux branches, l'une septentrionale et l'autre méridionale. L'histoire de cette dynastie et de celles qui lui succédèrent n'offre qu'un chaos de querelles intestines entre les princes indigènes et d'expéditions guerrières contre la Chine et le Turkestan. C'est ainsi qu'à diverses époques la totalité de ces peuples ou une partie d'entre eux se divisèrent en plusieurs hordes, soit libres, soit dépendantes ; et souvent des tribus particulières ou même entières changèrent de résidence, mais toutefois sans quitter les limites de la Mongolie.

Tel est le caractère général que présente l'histoire mongole jusqu'à Tchingghis-Khan, caractère qui s'est conservé même jusqu'au milieu du siècle dernier parmi les tribus non soumises à une autorité étrangère. Un souverain chinois de la dynastie des Mandchoux vainquit ensuite les Mongols de l'ouest ; puis enfin la Russie, par une sage administration, mit un terme aux querelles incessantes et aux éternelles oppressions de la noblesse mongole dans les tribus qui habitaient son territoire.

C'est par Tchingghis-Khan que la dynastie des Tatans, nommée plus tard Youan en chinois, arriva au pouvoir et se maintint dans la Mongolie orientale jusqu'à ce qu'elle eût été renversée par les Chinois. L'histoire de cette dynastie nous occupera quelques instants.

Sur les rives de l'Amour vivait, longtemps avant Jésus-Christ, un peuple nommé Souchén, et dans la Mandchourie actuelle, le peuple Ilou. Au commencement de notre ère, ce dernier peuple soumit les Souchén, adopta bientôt après le nom d'Oughis, et se divisa en plusieurs tribus. Au cinquième siècle, l'une de ces tribus, celle des bords de l'Amour, devint puissante et fut elle-même, deux cents ans plus tard, morcelée en seize hordes connues sous le nom de Mo-ho (Mokh). Il est probable que dans les premières années du neuvième siècle, une de ces tribus mokhes émigra vers l'Ordos (la Mongolie du sud-est), y prit le nom de Tatan et, grandissant insensiblement, se répandit dans la Khalka ou Kalka, à l'est de l'Argoun ; dans le dixième siècle, il transmit son nom à son pays d'adoption. Les Tatans se divisèrent en plusieurs aimaks dont les plus puissants furent les Mongols, les Taïtchoutes (Taïgoutes), les Kherhès (Kéris) et les Tatars. La première de ces tribus soutint seule, vers le milieu du douzième siècle, une guerre heureuse contre la Chine.

Il résulte de ceci que pendant longtemps on a cru à tort le nom de Mo-ho (Mokh) identique à celui de Mongol. L'histoire de la dynastie

chinoise des Tangs (618-906) fait déjà mention d'un peuple Mong-ou qui vivait au nord-ouest, à une grande distance des Mo-hos ; et au temps où régnaït la dynastie de Li-ou, une tribu nommée Mong-kou-li vivait en nomade dans ces contrées. C'était très-probablement la tribu des Mongols. L'histoire chinoise établit partout une grande différence entre les Mokhs et le peuple dont le nom commence par Mong (Mongols). Ces Mong-kou-lis, qui entretenaient alors encore avec la Chine septentrionale un paisible commerce de fourrures, se révélèrent tout à coup comme conquérants et fondateurs d'un empire universel à l'époque de la dynastie Kine (1115-1234). Vers la fin du douzième siècle, le souverain mongol Témoudjine devint le plus puissant de tous les princes tatans, et, après quelques victoires signalées par d'horribles cruautés, il fut élu empereur sous le nom de Tchingghis-Khan, à la suite d'un congrès des princes assemblés sur l'Onon supérieur, en l'année 1206.

De cette manière, le nom de Mongols ou Tatans devint usuel en Russie et en Europe, et fut appliqué plus tard, mais à tort, aux tribus turques qui parurent sur la scène politique sous Timour (Tamerlan) et fondèrent plusieurs États sur le Volga et ailleurs. (Tatar est la forme plurielle de Tatan, qui ne paraît que rarement dans la langue mongole, mais très-souvent dans la langue mandchoue, où la terminaison du pluriel *r (ri)* remplace le *u* du singulier. Les Mongols actuels ne connaissent plus le mot Tatan et disent seulement Tatar). Ces tribus turques de Timour sont les Tatars de nos jours, dont l'origine nous n'est conservé que dans la généalogie des familles primitives. Avant que Tchingghis-Khan eût soumis toutes les tribus de la même race et les eût toutes comprises dans la dénomination de Mongols ou de Tatans, les contrées gouvernées par des princes tatans proprement dits portaient seules ce nom, devenu général depuis Tchingghis-Khan ; ce nom se maintint dans la Khalka jusqu'à l'époque où Khoubilaï, à son avènement au trône de Chine, adopta pour sa dynastie et son empire le nom d'Youan. Lorsque, bientôt après la perte de la Chine, les descendants de Tchingghis-Khan durent aussi renoncer à la Mongolie orientale, le nom d'Youan ne resta qu'aux Mongols de la Khalka et de la Dzungarie. Au commencement du quinzisième siècle, l'ancien nom de Tatan fut rétabli par le khan Goltzi ; mais, au seizième siècle, les Chinois prirent possession de Tchakhar, et ce dernier nom fut dès lors donné à toute la nation (ce qui a cessé d'exister depuis longtemps).

Après avoir subjugué toutes les tribus et tous les peuples d'une même origine, Tchingghis-Khan étendit son pouvoir sur les États voisins et fonda un empire d'une étendue telle qu'il n'en a jamais existé de pareil sous aucun monarque. À la mort de Tchingghis-Khan en 1227, cet empire fut partagé entre ses fils en quatre souverainetés principales, celles de Kiptchak, de Tchagataï, d'Oûïgour et de Mongolie ; il reçut de nouveaux agrandissements par ses successeurs et s'étendit même sur toute la Chine. Les expéditions de Tchingghis-Khan et de ses successeurs, leurs conquêtes et leurs dépredations, ne furent le résultat d'aucun plan politique ; elles étaient entreprises uniquement pour satisfaire leur instinct national de lutttes et de combats, une avidité toujours croissante et une insatiable soif de butin, développées encore par suite des succès obtenus à la guerre. Ainsi s'explique la chute rapide des trônes créés par les Tchingghis-Khanides dans des pays étrangers, où ils ne se maintinrent que là où des circonstances particulières exercèrent une influence favorable à leur domination, comme cela eut lieu, par exemple, en Russie. Les discussions intestines recommencèrent bientôt comme par le passé, et la domination sur la Chine fut perdue en 1368. D'incessantes lutttes entre eux et avec les Chinois diminuèrent de plus en plus le nombre et affaiblirent la puissance politique des Mongols, en contraignant essentiellement à celle des Mandchoux et à leur élévation au trône de Chine. Cependant, au commencement du seizième siècle, Daïan-Khagan réunit de nouveau toutes les tribus mongoles, dont la puissance jeta un dernier éclat cent ans après, et rendit même temporairement la Chine tributaire sous le règne de Lindan-Khan. Mais ce suprême effort ne fut qu'un éclair qui précéda l'extinction définitive de la puissance mongole de l'est. En 1638, des fractions considérables s'étant détachées de la masse générale du peuple et des intérêts nationaux, les Mongols orientaux tombèrent sous la domination des Mandchoux et touchèrent au terme de leur indépendance politique. Dans les contrées de l'Altaï, les Mongols de l'ouest se maintinrent encore plus de cent ans, mais ils finirent par succomber à leur tour comme leurs compatriotes de l'est.

A la même époque, la Russie avait déjà vaincu sur le lac Baïkal les sauvages tribus bouriates des Mongols; elle entretenait aussi des rapports pacifiques avec celles de Khalkha, et ne tarda pas à se trouver en contact immédiat avec les Mandchoux, et s'avancant assez loin sur l'Amour. Il était de l'intérêt des deux parts de s'entendre à l'amiable sur la délimitation réciproque des frontières. Par la paix de Nerchinsk en 1689, la Russie céda à la Chine les contrées de l'Amour, et dès cette époque on fixa aux deux États des limites qui ne subirent plus aucun changement jusqu'en 1858. En vertu de cette paix, les Bouriates restèrent sous la domination de la Russie, à laquelle fut aussi incorporée une faible partie des Mongols septentrionaux sur l'Onon, patrie de Tchingghis-Khan.

La langue orale des Mongols s'est perfectionnée bien avant leur littérature et en dehors de toute influence étrangère. Lorsque, vers l'année 200 avant Jésus-Christ, Modo-Khan eut réuni en une seule masse les tribus alors nommées Hsiung-nou (plus tard les Mongols) et subjugué beaucoup de peuples voisins, une nouvelle organisation politique devint indispensable. Éprouvant avant tout le besoin d'une écriture, on commença à se servir de celle des Chinois, mais sans l'approprier toutefois à la langue mongole, c'est-à-dire qu'on n'en fit pas usage pour exprimer les sons élémentaires, comme procède une écriture syllabique et littérale. Ceci eut pour effet de décider beaucoup de Chinois à prendre du service chez les Mongols, où de grands avantages leur étaient assurés. Cet état de choses subsista chez les peuples mongols pendant plus de mille ans. Ce n'est qu'au dixième siècle de notre ère, sous le premier souverain de la maison de Kitan, en 920, qu'ils inventèrent enfin une écriture nationale. Après avoir presque complètement expulsé les Kitans et être devenus à leur tour les dominateurs de la Chine septentrionale, les Ninchis créèrent, au commencement du douzième siècle, une écriture qui ne fut cependant qu'une dérivée de celle des Kitans. On prétend qu'à cette époque il existait chez les Mongols une sorte de littérature; mais, à la chute des Ninchis, elle déclina et se perdit à tel point qu'il n'en reste que bien peu de monuments. Tchingghis-Khan se servait, ainsi que ses successeurs, de l'écriture ouïgoure aussi bien que de l'écriture chinoise. Plus tard on essaya d'introduire l'alphabet tibétain; mais l'alphabet emprunté aux Oulgoours l'emporta sur lui, et il est encore usité de nos jours, où il se présente à nous sous deux formes distinctes représentées par les caractères alphabétiques des Mongols orientaux et par ceux des Kalmouks. Toutes les tribus mongoles parlent la même langue. Sous le point de vue grammatical, elle est moins perfectionnée que la langue turque; cependant, à part les emprunts faits à d'autres sources, le caractère général, le système vocal et une infinité de racines de cette langue permettent de reconnaître en elle un idiome provenant de la même origine que la langue turque (tatare).

La religion des Mongols est, en général, le lamaïsme, ou le bouddhisme érigé en théocratie, bien que, chez les Bouriates surtout, on remarque encore des tendances au chamanisme. Les trois principaux peuples de l'Asie centrale, tels qu'ils se sont succédé de l'ouest à l'est, considérés sous le rapport de l'ancienneté, du degré de civilisation et de la religion, c'est-à-dire les Turkestans ou Turcs, les Mongols et les Toungouses, pressent encore les trois religions dominantes en Asie, c'est-à-dire l'islamisme, le lamaïsme et le chamanisme. A la croyance primitive, qui dégénéra par la suite en chamanisme, succéda chez les Mongols le bouddhisme, qui s'était formé dans le nord des Indes orientales, environ 500 ans avant Jésus-Christ, et dont le but est le perfectionnement et la glorification de la nature perverse, dès l'origine, de tous les êtres animés; but qui ne peut être atteint que par l'enchaînement d'innombrables existences successives; car la suppression complète de toute passion, que le dogme exige, ne saurait se réaliser dans une seule ni même dans plu-

sieurs existences terrestres. Conformément à la doctrine bouddhiste, il n'existe d'être suprême que l'esprit abstrait du monde, dont les parties sont disséminées sur tout l'univers et renfermées en chaque être à part et qui tend à s'affranchir éternellement de toute matière, affranchissement qui nécessite cependant l'anéantissement absolu de toute individualité. Les êtres déjà délivrés de la matière, mais existant encore individuellement, travaillent sans relâche à la délivrance des autres êtres, et créent ainsi des époques dans la doctrine de la glorification. Ces êtres sont les objets de la vénération du bouddhiste. Ce fut à l'époque de la naissance de Jésus-Christ que la doctrine bouddhiste parvint dans l'Asie centrale et bientôt après en Chine; mais l'époque à laquelle elle se répandit en Mongolie est incertaine; ce qu'on sait, c'est que cela n'eut lieu qu'après le règne de Tchingghis-Khan. Au Thibet, le bouddhisme s'éleva à une théocratie sous l'autorité d'une sorte de patriarches; mais les chefs ecclésiastiques étendaient leur hiérarchie sur ce pays et la Mongolie seulement.

Les lamas (prêtres bouddhistes) remplissent trois fois par jour leur ministère : le matin et à midi par la parole, chaque pause étant marquée par le son des timbales; et le soir, en se servant d'instruments à vent. C'est en soufflant dans de grandes conques marines qu'ils invitent les croyants à venir au temple pour la célébration du service divin, qui consiste surtout dans la lecture monotone et psalmodiée des livres sacrés, lecture souvent accompagnée par des timbales et des tambourins. Parmi les lamas, l'inspecteur du culte a seul la prépondérance sur ses collègues; tous sont revêtus d'un costume particulier et enveloppés de grands châles. L'architecture de leurs monastères mérite de fixer l'attention. Chaque lama a sa maisonnette et sa petite chapelle à part, groupées autour du temple, et où il élève des jeunes gens qu'il considère comme ses enfants ecclésiastiques. C'est ordinairement à l'âge de quatre à six ans que ceux-ci entrent au monastère. Le plus ancien élève succède au maître et doit pouvoir à l'entretien des autres. Ces maisons isolées sont pour la plupart entourées d'une muraille et soumises à une direction commune confiée à plusieurs administrateurs. Les temples mongols ont leur entrée du côté du sud, et cette entrée forme en même temps la façade principale de l'édifice; l'intérieur en est généralement très-sombre. A l'entrée du temple sont placés sur un socle très immenses idoles; celle du milieu représente le fondateur transfiguré de l'époque actuelle de la glorification, l'autre le fondateur de l'époque antérieure; et enfin la troisième présente l'image du créateur de l'époque future. Les autres idoles sont taillées en bois ou peintes sur de la toile. Chaque intelligence glorifiée ou, en un certain sens, chaque dieu individuel, quoique périssable, se nomme *Doudhia* (réveille) chez les Hindous, *Fo* et *Foé* chez les Chinois (ce qui n'est qu'une abréviation et une corruption du mot indien), et *Bourkhan* chez les Mongols. Les holocaustes, qui consistent en grosses pâtisseries et en belles fleurs artificielles, sont exposés sur une longue table devant les bourkhans. Sur cette même table se trouve une coquille où brûle le feu perpétuel; dans une autre sont des cordes dans lesquelles les suppliants viennent jeter des pastilles du Thibet. Les croyants ne fréquentent d'ailleurs presque jamais le temple pendant l'office. Les lamas n'ont pas d'influence directe sur le peuple. Les subordonnés de premier ordre du dalaï lama de Thibet sont les *khoutoukhous*; ensuite les *kambous*, dont la dignité correspond à peu près à celle d'évêque; le clergé subalterne est formé de *ghelogs*, *ghetsouls*, *bandis* ou *chalis* et *obouchis*; ces derniers sont à demi séculiers. Chez les Mongols, tous les ecclésiastiques étaient nommés *khourak*; les prêtres supérieurs seuls prenaient le titre de lama, dénomination qui par la suite s'est étendue à tout le clergé. Le mot lama est originaire du Thibet et signifie chef; les autres titres proviennent également du Thibet. L'état ecclésiastique oblige à beaucoup de privations. Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que, à l'exception des chevaux, des pores et du poisson, les lamas peuvent manger de toute espèce d'animaux; et cependant la doctrine bouddhiste considère comme un grand péché l'usage de la viande.

MONGOLS DE L'EST.

MONGOLS PROPREMENT DITS.

Le petit nombre de véritables Mongols qui habitent des contrées dépendantes de l'empire russe en Transbaikalie, sur la frontière chinoise, fait partie des Mongols de la Khalkha ou Kalka, qui vivaient en nomades dans les districts septentrionaux, au midi du lac Baïkal, et qui passèrent sous la domination des Tatares, par suite de leur invasion dans ces contrées. Ne se distinguant en rien des tribus khalkhas de leur voisinage, ils entrèrent en 1689 dans le pacte des peuples soumis au sceptre russe, par suite de la paix de Nerchinsk, et, en vertu d'un traité de délimitation conclu avec la Chine par le comte Golovine, ils continuèrent à demeurer aux lieux de leur résidence habituelle.

Ils se divisent en six petites tribus et sont comptés au nombre des Bouriates de Sélinghinsk.

Sous le rapport de la langue et de la religion des Mongols en général, ce qui précède est également applicable aux Mongols de la Transbaikalie, qui, par leur genre de vie, leurs mœurs et leur extérieur, se rapprochent beaucoup de ceux de l'Asie centrale. Observons toutefois que le voisinage et la domination des Russes ont considérablement tempéré leur caractère sauvage et farouche. Ils sont maigres, de taille moyenne, mais vigoureusement roûstifiés; ils ont la chevelure noire, le teint foncé (jaune-froment), les Jones rouges, la tête grosse et arrondie, et les oreilles écartées de la tête. Ils ont les yeux allongés, obliques et

peu ouverts; la racine du nez est plate. Les pommettes sont un peu saillantes, le menton est étroit, ce qui donne au visage, naturellement arrondi, une forme pointue à sa partie inférieure. Les lèvres sont minces, les dents blanches, la barbe peu fournie, le regard vif et perçant. L'usage habituel du cheval rend leurs jambes arquées, leur démarche mal assurée et leur donne une tournure un peu voûtée. Les femmes ressemblent aux hommes, mais elles ont le teint frais et vif.

D'un naturel intelligent, les Mongols ont le caractère ouvert, affable et bon; en égard à l'extrême simplicité de leur vie, ils ne sont pas très-grossiers et ont beaucoup plus de politesse et de tact que l'on n'est autorisé à en attendre d'un peuple nomade. Leur défaut capital est une extrême cupidité qui détermine chez eux un penchant au vol. En temps de guerre, ils se distinguent par la ruse, la duplicité et la cruauté. Placés sous la même administration que les Bouriates, ils ne diffèrent aucunement de ceux qui sont leurs plus proches voisins, par l'extérieur, le genre de vie et les mœurs. Complètement pacifiés aujourd'hui, ils mènent une vie errante avec leurs yourtes de feutre nommées ghyr. Ce n'est que vers la fin de l'automne qu'ils s'occupent de chasse, qu'ils pratiquent d'une façon tout exceptionnelle : ils cachent des ares tendus et dressés perpendiculairement, de manière que les animaux qui passent par-dessus soient exposés à se tuer en les touchant.

BOURIATES.

Les Bouriates sont une branche importante de la grande famille mongole, et peut-être l'une de ces tribus qui, dans l'antiquité, émigrèrent vers l'occident, s'étendirent plus tard vers le nord et le nord-ouest, d'où elles repoussèrent les Toungouses, et pénétrèrent dans les contrées du Baïkal dont elles forment la principale population. L'incertitude des traditions historiques ne permet pas de déterminer d'une manière précise l'époque à laquelle s'accomplirent ces faits; mais les nombreuses antiquités que l'on a retrouvées font supposer que des tribus tchouones ont occupé aussi la partie septentrionale de leurs possessions de l'ouest. Le caractère de leur pays actuel, essentiellement favorable à la vie nomade, indique que ce n'est tout au plus que partiellement qu'ils ont pu l'abandonner depuis qu'ils y sont établis. Bien que voisins immédiats des Kalmouks de l'Amur, il y avait longtemps que les Bouriates ne faisaient plus partie du peuple kalmouk lorsqu'il forma un ensemble politique; c'est pour cette raison que nous les considérons comme Mongols orientaux. Ce n'est qu'à l'époque de la domination russe que de petits détachements de ces Mongols sont venus s'établir dans les cantons actuels, à la suite de dissentiments. C'est au commencement du dix-septième siècle que les Russes recueillirent, par l'entremise des Kozaks de Mangazéïa, leurs premières notions sur les Bouriates, et dès l'année 1628 ceux de l'Okla, un des affluents de l'Angara, payaient le premier yassak ou impôt de pelletteries. (Yassak est une ancienne expression turque qui signifie institution, organisation, et qui date, comme beaucoup d'autres, du temps de la domination tatare en Russie). Les guerres et démêlés continués des Bouriates entre eux ou avec leurs voisins forcèrent les Russes à construire de petites places fortes nommées ostrogs, dont la première fut celle de Bratski, élevée en 1631, à l'embranchement de l'Okla. On en bâtit bientôt plusieurs autres; en 1661, il en existait une à l'endroit même où se trouve actuellement Irkoutsk. A partir de cette époque, les Bouriates devinrent de plus en plus paisibles et soumis.

C'est un peuple essentiellement nomade, qui a de grandes affinités avec les Mongols proprement dits, dont il parle un des dialectes. Ses nombreuses tribus et ses ramifications se partagent de nos jours en deux groupes principaux habitant les plaines et les vallées en deçà et au delà du lac Baïkal. Le pays des Bouriates se trouve compris tout entier dans le gouvernement d'Irkoutsk et la province (oblast) de Transbaikalie; il s'étend depuis la frontière chinoise, vers le nord, jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac Baïkal, le long de ses rives occidentales; et sur les rives orientales, jusqu'à la vallée de la Bargouzina; de l'ouest à l'est, depuis la rivière Okla et même depuis le pays de Nijné-Onlinsk jusqu'à l'Onon. Les Bouriates qui habitent la Transbaikalie, presque identiques aux Mongols septentrionaux leurs voisins, sont plus nombreux, plus riches et plus civilisés que ceux qui habitent dans l'île d'Orkhon, sur le lac Baïkal, et en deçà de ce lac. Ces derniers ont conservé des traces visibles de leur existence primitive.

Nommés autrefois Bratskiï par les Russes, les Bouriates, y compris les Mongols proprement dits, comptent environ 230,000 individus des deux sexes; le nombre des femmes excède celui des hommes. Ils sont répartis en peuplades qui prennent leur dénomination de la localité qu'elles habitent : ainsi à l'ouest du Baïkal il y a des Bouriates-Koudines, Verkholesks, Olkhons, Idines, Balagansks, Alarsks et Toumkins; à l'est, c'est-à-dire en Transbaikalie, des Bouriates-Khorines, Sélinghines, Kondarines et Bargouzines.

Les Bouriates-Koudines se composent de quatorze petites tribus établies sur la Kouda jusqu'au lac Baïkal, au nord d'Irkoutsk. Exclusivement adonnés à l'agriculture, ils sont très-pauvres. Pour que leur fusion avec les Russes soit complète, il ne leur manque que d'être convertis au christianisme.

Les Bouriates-Idines, qui ont aussi de nombreux établissements fixes, forment douze petites tribus et occupent la rive droite de l'Angara, en aval d'Irkoutsk.

Les Bouriates-Toungkines forment quatorze petites tribus nomades, qui habitent entre l'extrémité sud-ouest du lac Baïkal et les monts Salanes, autour de Toungkiouk et sur le cours supérieur de l'Irkoué.

Les Bouriates-Verkholenskies constituent dix petites tribus occupant la contrée située entre les sources du Léna jusqu'à Postrog de Verkholensk.

Les Bouriates-Olkhons, au nombre de 1,000, comptent cinq tribus fixées sur l'île d'Olkhon. Ils sont, comme nous l'avons dit, les plus sauvages de tous.

Les Bouriates-Ialaganskis forment seize petites tribus habitant dans le voisinage des Bouriates-Idines, des deux côtés de l'Angara, mais au-dessous des Idines et en descendant le cours de la rivière.

Les Bouriates-Alarsks, au nombre de neuf petites tribus, habitent la steppe d'Iréta au nord de la grande route de Moscou. Ils s'occupent d'agriculture.

Les Bouriates-Khorines, les seuls qui aient conservé leur nom d'origine, forment une peuplade de plus de 40,000 individus, divisée en quatorze tribus qui vivent en nomades sur l'Ouda et le Khiblé, et dont une partie se livre à l'agriculture dans le district de Verké-Oudinsk. De toutes les peuplades bouriates celle-ci est la plus considérable, la plus civilisée, et, grâce à ses troupeaux, la plus riche.

Les Bouriates-Sélinghines, sur les rivières Sélinga, Tchilkoï, Djida et Tiennik, forment dix-huit tribus dont six sont mongoles pures. Ces Bouriates échurent au partage à la Russie dans l'année 1737, lorsque le comte Raguzinski régularisa la frontière du côté de la Chine, postérieurement au traité conclu par le comte Golovine en 1689. Plus pauvres et moins nombreux que les Bouriates-Khorines, ils se rapprochent encore plus qu'eux des Mongols. Ils fournissent quatre régiments de cavalerie qui font le service de Kozaks sur la frontière chinoise. Parmi eux, sur quatre hommes on compte un lama, auquel le mariage est interdit, mais qui vit confortablement et possède une certaine éducation : les lamas doivent connaître à fond différents ouvrages scientifiques, et l'on trouve encore chez eux, outre ces livres, d'autres écrits religieux et profanes. On exige aussi d'eux des connaissances pratiques et théoriques en médecine. Chaque lama doit posséder la langue tibétaine, qui est l'idiome sacré, attendu que tous les livres de religion, quoique écrits en mongol, sont traduits des livres primitifs du Thibet. Mais que ceux-ci proviennent eux-mêmes du sanscrit ou prakit, c'est ce qui est à peine connu des lamas. Les lamas possèdent beaucoup d'habileté dans les travaux manuels et écrivent surtout supérieurement bien.

Les Bouriates-Koudrines sont les descendants d'émigrés Koudines. Ils comptent quatre tribus et habitent à l'embochure du Sélinga et sur le Baïkal. Ils sont agriculteurs, assez pauvres et en tout point russifiés.

Les Bouriates-Bargouzines comptent cinq tribus, sont peu nombreux et occupent la rive orientale du Baïkal, sur le fleuve Bargouzina.

Les Bouriates en deçà du Baïkal, qui sont adossés aux Toungouses vers l'embochure de l'Angara, sont encore quelque peu nomades, mais cependant plus sédentaires que ceux de la Transbaikalie; et, hormis ceux qui se livrent à l'agriculture, ils ne changent de localités que deux fois par an, en été et en hiver. C'est pour ce motif que les yourtes de ces Bouriates ne sont pas faites de feutre ou de peaux, mais de poutres minces; elles sont de forme hexagone, entourées de fumier et couvertes de mottes de gazon en hiver. Chaque propriétaire possède deux de ces yourtes situées à distance, l'une pour l'été et l'autre pour l'hiver. Les plus misérables de ces Bouriates de l'ouest sont ceux qui habitent la partie septentrionale du Baïkal jusqu'aux marais d'Olkhon; tandis que ceux de l'île d'Olkhon possèdent au contraire de nombreux animaux domestiques, notamment des troupeaux de brebis; mais ils en retirent peu de profit; les montons, vu le peu de soin qu'on en prend, ne donnent qu'une laine sale et grossière. Les chevaux, blancs pour la plupart, sont petits mais vigoureux et supportent bien la fatigue, quoiqu'ils soient abandonnés à eux-mêmes en hiver et obligés de chercher leur pâture sous la neige. On se sert des boucs pour l'attelage et ainsi comme monture. La pêche est très-abondante, mais son produit est réservé à l'usage privé. Au mois d'août, les Bouriates se rendent de préférence sur la rive septentrionale du lac Baïkal, pour la pêche de l'omoul (saumon d'automne), petit poisson très-abondant dans la mer Glaciale et dans le lac Baïkal; travail qu'ils font pour le compte

des Russes plutôt que de le faire pour leur propre compte. La chasse ne se fait véritablement qu'au sud-ouest du Baïkal, surtout près du village de Koultouk, contrée où les habitants possèdent encore une certaine énergie : cette qualité distingue en général les Bouriates de la Transbaikalie.

Nous avons dit qu'autrefois les Bouriates de l'ouest n'étaient désignés que sous le nom de Mongols; ajoutons, par contre, que ceux de la Transbaikalie s'appelaient de tous temps Bouriates et jamais Mongols. Leurs deux peuplades principales, celles de Sélinghine et de Khorine, se distinguent entre elles par les vêtements et aussi par le langage, qui, chez la dernière, offre quelques différences de dialecte. Ces deux peuplades voyagent en nomades avec des yourtes de feutre semblables à celles des Kalmouks, et conduisent à peu près chaque mois leurs troupeaux d'un endroit dans un autre. L'habitation préférée est toujours la tente de feutre, quoiqu'il y en ait aussi d'autres, et il y règne un certain goût et même quelque élégance. Dans l'intérieur et le long des parois de la tente, surtout à gauche, sont exposés des caisses précieuses avec toutes sortes d'effets, tandis qu'à droite prend une vaisselle magnifique. En face de la porte se trouve un grand divan; en face de celui-ci sont rangés les idoles bouddhistes, avec des timales et des trompes. La toilette des Bouriates est aussi riche et d'aussi bon goût que leurs tentes.

Chez les Bouriates-Bargouzines, les yourtes en feutre ou en écorce de bouleau sont fort rares; on y retrouve plutôt la forme et l'organisation des yourtes en poutres de la Cisbaikalie : le toit pointu, qu'on recouvre de terre, est placé sur des piliers, et au milieu se trouve une ouverture pour le passage de la fumée, qui remplit l'yourte pendant la majeure partie de l'année; car on ne connaît pas les poeles dans ce rude climat qui, sauf en été, nécessite un chauffage presque continu. Ces yourtes en bois sont spacieuses mais basses; à l'intérieur, un banc peu élevé règne le long de la muraille et sert de lit et de table de travail : il rappelle le divan des Asiates du sud-ouest. Les ustensiles de ménage, d'ailleurs très-simples, se trouvent dans le coin assez mal clos. L'irrigation des champs, chez les Bouriates agriculteurs de la Transbaikalie, se fait d'après un mode tout particulier et fort ancien, en usage chez les Chinois et autres peuples de l'Orient. Une partie des Bouriates de ces contrées est établie du côté oriental du Yablouvoï-Khrebet (Montagnes à pommes) sur la frontière chinoise, et se compose d'environ 8,000 individus, les femmes non comprises.

Les peuplades bouriates sont administrées par des tatchous, les tribus par des choulengous ou des dargous. Avant l'arrivée des Russes, les premiers avaient dans leurs tribus une puissance illimitée et étaient complètement indépendants, ce qui subsiste même encore aujourd'hui quant à l'administration intérieure, du moins en Transbaikalie; car en deçà du lac, les rapports intimes ont été modifiés par l'étroit voisinage des Russes et par suite de divers changements dans le genre de vie. Les anciens sont directement subordonnés à ces dargous; ils ont l'administration immédiate de la police et perçoivent les impôts (yassak). Les diverses administrations sont soumises à ce que l'on nomme le tribunal de steppe, dont un tatchou est le président et des choulengous les assesseurs; c'est ce tribunal qui constitue l'autorité supérieure des Bouriates. Sauf le cas de crime, toute la juridiction se trouve entre les mains des chefs de tribu. Outre l'yassak on exige aussi des impôts en nature, mais pas de recrues : on a formé, pour en tenir lieu, des régiments de cavalerie bouriate qui font le service de Kozaks sur la frontière de la Chine.

Les Bouriates, quoique séparés depuis longtemps des Kalmouks, ont conservé avec ceux-ci une grande ressemblance extérieure; les os trépassants de leurs jeunes ne se remarquent pas autant chez eux dans la jeunesse, à cause de leur figure potelée et en général d'un embonpoint, auquel ils sont très-disposés. Le Bouriate est de forte constitution et de stature moyenne. Ses cheveux, qu'il ne conserve qu'au sommet de la tête, sont noirs et lisses; il a les yeux noirs et étroits, les sourcils minces et élevés, les oreilles grandes et très-écartées de la tête, les dents régulières et d'une blancheur éclatante, le nez large et aplati, le front bas et plat, le teint foncé mais vif et luisant, la tête conique. Les jambes courtes des Bouriates sont toujours tournées en dedans, ce qui provient de l'usage continu du cheval ainsi que de leur habitude de s'asseoir à



Lait par Thourwarige.

Iconaire d'après les originaux et Costumes de la Société Géographique Impériale de Russie par O. Hehn.

Cheroukh Lemercier Fils.

ЗАБАЙКАЛЬСКІЕ БУРЯТЫ.
Buriates transbaikaliens.

la manière orientale. Cette particularité, jointe au développement prononcé de la partie supérieure du corps, rend leur démarche vacillante. Comparativement aux Russes, les Bouriates ne se distinguent pas par une grande force musculaire. Ils atteignent rarement un âge avancé, ce qui peut être attribué à l'usage immodéré du tabac et à leur répulsion pour tout médicament autre que ceux qui leur sont prescrits par leurs lamas, chamanes ou magiciens quelconques.

Le costume ordinaire des Bouriates consiste en une pelisse de mouton plus ou moins longue et recouverte ordinairement de quelque étoffe. Cette espèce de surtout a des manches longues, amples mais rétrécies vers le poignet, et garnies de fourrures. Ce vêtement est retourné en été. Les kaftans d'été sont en cuir, en drap, en soie, etc., et piqués avec du turcquin. La ceinture, à laquelle sont suspendus couteaux, briquet, sac à tabac, etc., est en cuir et garnie de corail; les pantalons et les bottes sont de même matière et très-amples; les bas sont en feutre mince. Les riches seuls portent une chemise. Ce costume, en général peu gracieux et assez sale, est loin d'offrir une coupe aussi agréable que celui des Toungouses; son ornement essentiel consiste en un morceau allongé de drap rouge, de couleur bleue chez les pauvres, ou en rubans de perles nuances, cousus sur la partie supérieure du dos. Les Bouriates achètent actuellement leur coiffure chez les Russes; antérieurement ils portaient des casquettes toungouses garnies de divers ornements; et à présent encore ils ont conservé, pour l'hiver, l'usage d'un bonnet conique, fourré en peau de renne. La barbe est chez eux peu fournie, rasée ou épilée; les moustaches se portent à la chinoise.

Les vêtements des femmes sont les mêmes que ceux des hommes, sauf que le surtout est, en bas, froncé de plus long et peu pris d'une arche. Pour les solennités, on porte par-dessus le surtout ordinaire un autre vêtement court ou long et sans manches, fait de diverses étoffes, mais le plus souvent en cuir. Les femmes ne se couvrent pas les cheveux; celles qui sont mariées les tressent en deux nattes qu'elles laissent retomber par devant sur leurs épaules; ces nattes sont entremêlées de fils, ornées de bagues, et se terminent par un sachet de velours. Les filles portent autour de la tête une vingtaine de tresses pendant jusqu'aux genoux et ornées de coraux, de monnaies, de glands de soie, etc. Le bonnet des femmes consiste en un chapeçon de feutre aplati, assujéti sous le menton au moyen d'une mince courroie; il est garni également de coraux et de morceaux de métal. Les bagues, les boucles d'oreilles et les bracelets ne manquent pas non plus à leur toilette.

L'habillement des Bouriates transbaïkaliens est en général beaucoup plus riche et plus magnifique; celui des jeunes filles du lac Baïkal est surtout très-singulier et leur sied admirablement. Dans la vie journalière, ces Bouriates ne portent que des peaux de chèvre ou de mouton; mais pour les fêtes ils ont des kaftans d'une zibeline si noire et d'une fourrure si fine qu'on n'en rencontre nulle part de plus belle. On doit surtout admirer comme accessoires de la toilette des femmes les pierres, les perles, les ornements d'or et d'argent dont elles se couvrent les bras et le cou, qu'elles suspendent à leurs oreilles, aux hanches de leurs cheveux et même à leurs vêtements. Ces femmes portent une robe de soie ou d'autre étoffe chinoise, très-ample, retombant jusqu'aux talons, et boutonnée sur le devant, sans être serrée autour de la taille; par-dessus cette robe, notamment lorsqu'elles montent à cheval, elles mettent un corsage étroit et sans manches. Hommes et femmes se couvrent la tête d'une cape pointue en soie garnie de zibeline et terminée au sommet par un morceau d'étoffe de soie poceau. Presque tous ont aux doigts des anneaux d'or et d'argent; à la ceinture, de longs couteaux à gaine brillante et une pipe chinoise garnie de laiton, ce qui constitue le comble de l'élégance.

Les Bouriates se distinguent essentiellement des Toungouses, leurs voisins septentrionaux sur le Baïkal; le genre de vie, qui exerce une influence si sensible sur le moral de l'homme, doit y avoir contribué bien plus encore que la diversité d'origine. Presque uniquement livrés aux soins de leur bétail et à la pêche sur le lac Baïkal, les Bouriates s'abrutissent dès leur bas âge dans les yourtes paternelles, pleines de fumée et d'exhalaisons fétides. Leur tempérament habituellement fleumattique, quoique fougueux et sauvage à l'occasion, ne les porte au travail que lorsque la faim les y contraint, ce qui n'a lieu que pendant l'hiver. Dans chaque ménage, les femmes et les enfants sont en général beaucoup plus actifs que le chef de la famille. Tous sont insoucians, dissi-

mulés, paresseux, entêtés, taciturnes, peu serviables, même en vue d'une récompense, frivols et sans foi dans les transactions commerciales. Ils ne lavent jamais leurs vêtements et se contentent de les essuyer. La misère leur fait souvent commettre de petits larcins, mais rarement des vols considérables. L'hospitalité est considérée par eux comme un devoir sacré.

Plus moraux, plus sûrs et plus civilisés que les Yakoutes, quoique moins intelligents que ceux-ci, les Bouriates de la Transbaïkalie sont paisibles, modestes, et se témoignent réciproquement beaucoup de sympathie. Ils ont un goût passionné pour les spiritueux et pour le tabac, qu'ils reçoivent des Russes par échange et qu'ils fument dans des pipes chinoises, souvent dès l'âge de neuf ans. Ils fabriquent avec le lait caillé une espèce d'eau-de-vie nommée doroussa, qui se boit pendant les solennités religieuses. L'ivresse chez eux se déclare très-prompement, sans doute à cause de leur constitution replette et sanguine, et les rend fort gais. Leur nourriture principale se compose de toute espèce de viandes, même malsaines; il arrive souvent qu'on fait rôtir et qu'on mange sans sel des viandes avariées. La graisse de phoque est une friandise; elle est coupée en longues trauches et mangée toute crue, sans sel ni pain. On fait infuser dans un chaudron du thé comprimé en forme de brique, mélangé avec de la graisse et du sel, très-rarement avec du lait, et cette boisson est réputée nourrissante et saine. Les Bouriates reçoivent des Russes de la farine en échange d'autres produits, mais ils ne s'en servent que comme accessoire et ce au mélange avec d'autres aliments. Avec le thé on consomme aussi, en Transbaïkalie, du lait, du beurre, du fromage, de l'airaine (can-de-vie de lait), mais peu de pain, bien que beaucoup d'individus soient agriculteurs, et encore moins de viande, jamais de poissons. Comme partout il y a aussi parmi les Bouriates des pauvres et des riches; mais si ces derniers vivent dans l'opulence, leur nourriture n'est cependant pas meilleure que celle des pauvres, surtout en Transbaïkalie.

Quoique essentiellement nomades, les Bouriates sont de mauvais pasteurs; ils ne s'inquiètent nullement de l'approvisionnement des fourrages et laissent tout leur bétail en plein air, hiver comme été. Quoique très-habiles cavaliers et adroits tireurs, ils chassent peu; la lutte et les courses de chevaux sont leurs récréations favorites. Ils fabriquent eux-mêmes leurs yourtes, leurs ustensiles de ménage, la vaisselle, tout, en un mot; ils préparent également les étoffes destinées à leurs vêtements et sont habiles à travailler le fer. Ils aiment beaucoup la musique et le chant. Simple, monotone et triste, leur chant n'est guère que l'expression de l'état de leur âme ou des tableaux qui s'offrent à leur vue; il existe toutefois chez eux d'anciennes chansons pleines d'intérêt et de sentiment. Les femmes sont considérées comme impures et leur sort est souvent fort à plaindre. La plupart des Bouriates, notamment les riches, prennent habituellement deux femmes.

Leur langage est l'un des quatre dialectes connus de la langue mongole; il ne se distingue essentiellement ni du mongol septentrional et méridional, ni du kalouk. Au delà du lac Baïkal, de même que dans la Mongolie proprement dite, cette langue contient un certain nombre de mots tibétains et hindous. Pour leurs transactions avec les autorités russes, les Bouriates se servent de la langue russe. C'est parmi les Bouriates-Khorines, les plus civilisés de toute la nation, que l'art de lire et d'écrire est le plus répandu.

Encore jusqu'au milieu du siècle dernier, la religion des Bouriates consistait exclusivement dans le chamanisme, tandis que leurs frères de race et en même temps leurs voisins immédiats les Mongols professaient depuis longtemps le lamaïsme. A dater de cette époque, la civilisation plus avancée des Mongols a, sous le rapport religieux, exercé son influence sur les peuples voisins, quoiqu'elle n'ait pas suffi pour faire disparaître complètement le chamanisme, résultat qui n'a pu être obtenu que parmi les habitants limitrophes des frontières. Bien que le christianisme n'ait pris racine que tout récemment parmi les Bouriates, il s'y propage d'une manière sensible. En effet, de 1840 à 1844, le baptême n'avait été conféré qu'à 1,300 Bouriates des deux sexes, tandis qu'en 1851 on comptait déjà plus de 9,000 chrétiens parmi eux, chiffre qui doit être aujourd'hui beaucoup plus élevé. On remarque que le nombre des femmes qui demandent le baptême est plus considérable que celui des hommes. Parmi les Bouriates chrétiens, il y a beaucoup de personnes très-honorables. Les chamanes des Bouriates sont en petit nombre, généralement

pauvres et plus misérablement vêtus que ceux des Toungouses; leurs fonctions se perpétuent presque toujours dans la même famille, et on a pour eux, en toutes circonstances, les plus grands égards. Plusieurs usages des Bouriates rappellent le chamanisme: par exemple, celui des sacrifices offerts aux dieux dans des circonstances importantes telles que maladies, voyages, etc. Beaucoup de localités des contrées altaïennes, notamment l'île d'Oïkhon, sont réputées sacrées.

Chez les Bouriates, particulièrement chez les adeptes du grand lama, on nomme obon (obo, mot qui signifie monceau) un cône irrégulier en terre où ils se livrent à leurs pratiques religieuses. Les habitants d'une contrée se rassemblent ordinairement pour établir un obon sur des hauteurs ou dans une vallée située au milieu de cimes escarpées. La consécration d'un obon est motivée le plus souvent par quelque calamité publique, telles que la mortalité du bétail, le manque de blé, de fourrages, etc. L'obon est consacré aux esprits du lieu, qui, selon la croyance des Bouriates, agissent d'une manière occulte et exercent une influence funeste sur les hommes, les animaux et les végétaux. Pendant la cérémonie de la consécration de l'obon, les Bouriates implorant la miséricorde de ces esprits, la cessation de leur courroux, et leur demandent grâce pour eux-mêmes et pour la contrée qu'ils habitent. Il y a encore une autre espèce d'obon nommé loussoud, élevé en l'honneur d'un génie du même nom, qui préside aux mers et aux fleuves et qui passe pour le plus méchant des esprits: on ne l'implore que pour apaiser son action maléfaisante. L'endroit où doit être établi un obon est choisi par les Bouriates et consacré par leurs lamas. On commence par enfouir dans la terre un objet très-ancien tel qu'une cotte-de-mailles, une armure, un casque en fer, ou bien, à défaut de ceux-ci, une sougoussa, c'est-à-dire un petit vase de cuivre que l'on pose devant les boutrhanes (idoles). On y place des monnaies d'argent ou d'autres objets précieux, et le tout est recouvert de charbon. Sur la surface du sol on place des pierres en forme de croix dont les extrémités sont dirigées non vers l'est ou l'ouest, le nord ou le sud, mais vers un des points intermédiaires. Tout autour des pierres on élève une espèce de berceau fait de branches de sapin et d'autres arbres du voisinage. Au moment de la consécration de l'obon, les lamas lisent des passages de livres tibétains, sonnent de la trompette ou soufflent dans des conques marines, et battent du tambour. On fait aussi parfois des décharges d'armes à feu. A l'issue du service religieux, tout l'assistance redescend dans la vallée pour la fête. Vêtus de leurs plus beaux habits, ceux qui doivent y participer s'assoient à terre, les jambes croisées, et forment deux cercles dont l'un est composé d'hommes et l'autre de femmes. Les lamas y occupent les premières places et sont les premiers servis au festin, à l'occasion duquel on présente ordinairement de l'arak (boisson) et des quartiers de bouc ou de mouton rôtis. A droite et à gauche des lamas se placent les doyens des tribus. On pose devant eux, sur de petits escabeaux de bois, des têtes de moutons dont le museau est tourné vers le peuple, qui attend impatiemment le moment de presdire par au festin. Les lamas bénissent les aliments en lisant diverses prières. La fête se termine ordinairement par des courses à cheval ou des luttes entre les hommes. Cette solennité se répète chaque année. Tous les ans aussi, mais à une autre époque, et sur l'invitation expresse des lamas, on procède à la cérémonie qui a pour objet d'entourer les obons de branches fraîches de sapin. Cette fête est un motif de réunion pour tous les Bouriates des contrées environnantes, qui s'empresse de s'y rendre aussitôt qu'ils en sont informés. Les habitants de ces contrées observent un singulier usage dans le mode de répartition de l'arak et des viandes

destinées à faire honneur aux visiteurs étrangers. Chaque onlous fournit des vivres selon le nombre des individus qui la composent; les retardataires sont passibles d'une amende qui s'ajoute aux prix qu'on décerne pour les courses. On choisit parmi les notables un administrateur pour l'organisation de la fête, le maintien de la tranquillité, la réception de l'arak et des viandes, et la distribution des aliments; on lui adjoint quelques jeunes gens pour exécuter ses ordres. Il fait en même temps une quête parmi les assistants, et chacun s'y prête de bonne grâce. Une partie de la recette est donnée aux lamas pour la célébration des cérémonies religieuses sur l'obon; l'autre partie est consacrée aux prix des luttes et des courses à cheval. Chaque onlous doit fournir pour la fête un certain nombre de chevaux. La moitié seulement des concurrents reçoit des prix. La part du premier vainqueur est la plus considérable, et on lui tient un discours emphatique où la religion et les affaires du gouvernement sont mêlées d'une façon tout asiatique. Les prix qui suivent alors deviennent de plus en plus minimes et insignifiants; ils sont déposés dans les bonnets de ceux qui les ont mérités. Lorsque les courses sont terminées paraissent les lutteurs. Ces lutteurs n'ont pour tout vêtement que des pantalons relevés jusqu'aux genoux. Rangés d'abord sur deux lignes qui se font face, ils sont conduits ensuite devant les lamas, dont ils reçoivent la bénédiction; puis on les asperge d'une tasse d'arak, et le combat commence. Les adversaires entrent courbés dans l'arène et sans observer réciproquement leurs mouvements; ils touchent la terre avec les mains, se jettent en avant et font un bond en arrière, comme s'ils représentaient des bêtes fauves. Ces singuliers jeux excitent dans le public une joie extraordinaire. Le vainqueur est conduit une seconde fois devant le lama pour recevoir sa bénédiction, et on lui décerne le prix qu'il a remporté. Alors le second couple de lutteurs s'avance, puis le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Les prix diminuent dans une proportion analogue. Enfin, le premier et le dernier combattants des deux rangs opposés sont présentés à l'assemblée, et le spectacle se termine ainsi.

Les Bouriates et les Toungouses considèrent le soleil, la lune, le feu, etc., comme des divinités d'un ordre inférieur; ils ont aussi différentes petites idoles des deux sexes, qu'ils considèrent comme leurs dieux domestiques et qui rappellent énergiquement la religion primitive de tous les peuples sibériens. Les lamas, qui sont en même temps médecins, quoiqu'ils ne guérissent que par des prières, se divisent en plusieurs rangs hiérarchiques et sont soumis, en Transbaikalie, au grand lama (en russe, vladka lamalte). Les Bouriates n'ont pas, à proprement parler, de jours de fête, le commencement de l'été est seul célébré par eux comme une grande solennité. Le lamaisme fut transmis aux Bouriates par les Mongols, qui, en 1689, entrèrent dans le pacte des peuples soumis au sceptre russe; ce n'est que depuis l'année 1764 qu'il est devenu indépendant en Transbaikalie, et que les lamas de cette contrée ont pu se soustraire à l'autorité du koutoukhly mongol. Cependant le lamaisme des Bouriates ne renferme pas toute la pureté des doctrines primitives des Hindous, ou en tout cas n'est pas observé par la masse de ses adeptes dans toute la rigueur de ses préceptes; car, s'il en était ainsi, la consommation de la chair des animaux, que le dogme de la métémpycose interdit expressément, n'y serait pas répandue aussi universellement qu'elle paraît l'être. Si le lamaisme des Bouriates est devenu indépendant, c'est qu'il s'est émancipé du Thibet. La doctrine pure du bouddhisme ne s'est, au reste, conservée mille part; elle a été plus ou moins amplifiée ou falsifiée dans ses détails.

MONGOLS DE L'OUEST OU KALMOUKS.

La véritable patrie des tribus occidentales des Mongols est la Dzoungarie, qu'habitent encore aujourd'hui les Kalmoûks; elle s'étend des monts Altaï et du lac Oubsa, vers l'ouest, jusqu'à la Grande Horde des Kirghiz-Kaïssaks, et de la frontière russe, vers le sud, jusqu'à l'Hymalata (Tengri-Vola).

La nationalité de tous les peuples qui se sont succédés dans ce pays, depuis l'an 200 avant Jésus-Christ, comme émigrants des contrées sud-est, est très-problématique et restera sans doute toujours une énigme; car aucune d'elles n'a laissé de traces d'une langue particulière. Nous devons nous borner à constater que probablement ce ne furent pas des

éléments mongols seuls, mais aussi des éléments turcs qui, depuis des temps très-reculés, se sont suivis, heurtés et mêlés dans les districts septentrionaux de la Dzoungarie (aujourd'hui Tarbagataï, c'est-à-dire riche en marmottes); car on voit que la tribu des prétendus Doulgas était désignée sous le nom de Tou-kou-jan par les Chinois, et sous celui de Tourkoï, c'est-à-dire Turcs, par les Byzantins, avec lesquels ils étaient en rapport presque à la même époque.

Les Doulgas ou Toulgas menaient la vie nomade sur la rive occidentale du lac Oubsa, au pied méridional de l'Altai. Ils étaient chargés de l'exploitation des mines de fer appartenant à la famille des Loujans, qui régnait alors sur la Khalka et la Dzoungarie. Ils profitèrent de quelques circonstances favorables pour augmenter leurs forces, renversèrent la dynastie des Loujans (552) et gouvernèrent ensuite toute la Mongolie. Mais de cette époque datent chez les Kalmouks les luttes et les dissensions intestines qui durèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, et qui forment à la fois le point caractéristique de leur histoire et la principale cause de leur décadence politique. La dynastie Doulga se divisa alors en branches orientale et occidentale; la première régna dans la Khalka et la Mongolie méridionale; la seconde, dans la Dzoungarie actuelle.

Vers le milieu du septième siècle, les Doulgas de l'ouest divisèrent leurs domaines en dix fiefs qui formaient deux divisions, l'une orientale et l'autre occidentale; d'où résulta plus tard le nom de Dzoungar, d'après la prononciation mongole du nord, et Djoungar, selon celle du midi, attendu que Dzoungar signifie littéralement main gauche (chez les Mongols de l'est, Dzoungar-gar). — Au surplus, presque tout ce qui nous est resté de la langue doulga est turc; le nom de Kalmouk lui-même (Kalmyk, Kalmak, Kalimak), que le peuple n'employait jamais, n'est pas d'origine mongole, mais turque orientale, et signifie ceux qui sont restés, par opposition avec les tribus émigrées au sud-ouest ou vers le Caucase, et qui y trouvèrent leur perte. Par la suite, le territoire ouest, nommé Baroung-gar, fut soumis à l'autorité des Bonrouis, avec la dénomination turque de Kergesh. Le mot Baroung-gar lui-même se perdit, et la partie de l'est, Dzoungar, conserva seule son nom.

Les longues dissensions survenues dans la dynastie Doulga, alimentées par la Chine, avaient atteint un tel degré d'intensité qu'en l'année 745 un terme fut enfin mis à la domination de cette maison par les Koukhors, la plus forte des quinze tribus des Touléas. (Les Turkestans nommaient ces Koukhors Ougouors. Notons, à ce propos, que tout ce qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de littérature ouïgourienne appartient en réalité à l'idiome turc.)

Depuis cette époque, les Koukhors régèrent sur presque toute la Mongolie; mais un siècle était à peine écoulé qu'ils furent renversés par la maison Kidan (Kitan), issue de la Mongolie orientale; et en 848 ils ne conservaient plus de leurs vastes domaines qu'un fragment de territoire situé sur les deux versants des montagnes qui forment la limite entre la Dzoungarie et le Turkestan oriental. Au temps de Tchingghis-Khan, cet empire se nommait encore Ougouor, bien que précédemment il s'appelât Pitchen, d'après la localité qui servait ordinairement de résidence au chef de l'Etat.

Enfin surgit la période des événements les plus grandioses, où l'on vit tous les trônes de l'Asie s'abîmer successivement dans le sang de leurs défenseurs; éclatante période pendant laquelle régna le souverain le plus puissant du monde, Tchingghis-Khan.

Du bouleversement général de l'Asie sortit par la suite dans la Dzoungarie un nouvel empire féodal, celui d'Amour, dont le chef soutint une guerre longue et opiniâtre contre Khoublai et son successeur Temour, dans le but d'abolir l'usage qui voulait que le Khan supérieur fût choisi dans cet immense empire par les princes mongols. Ils est vrai que cette guerre se termina sans résultat en l'année 1303; mais c'est aussi à dater de cette époque que commença la décadence de la souveraineté des Tchingghiskhanides sur le trône de Chine. Togou-Temour abdiqua en 1367 et se retira dans la Mongolie sa patrie, où il mourut de chagrin l'année suivante. Cet événement marque l'époque à laquelle, sous le nom d'Oïrates, les Mongols-Dzoungars paraissent pour la première fois sur la scène politique; c'est avec eux que commence la première période de l'histoire des Oïrates jusqu'à la perte de leur indépendance.

Au commencement de cette florissante et courte période, qui dura jusqu'à la mort du Khan Essehn (1453), époque de déclin de la puissance

des Oïrates, la fuite des Tchingghiskhanides de la Chine avait provoqué dans l'intérieur de la Mongolie une fermentation générale; les princes maintinrent leur ancienne prérogative de l'élection du Khan, mais uniquement dans des vues égoïstes. Les ministres chinois s'appliquèrent en vain à rétablir le calme, ils manquaient des moyens indispensables pour y parvenir: des troupes et de l'argent. Les successeurs du Tchingghiskhanide expulsé, Togou-Temour, qui montèrent après lui sur le trône mongol, soutinrent contre les Chinois des guerres sanglantes et presque toutes malheureuses; ils furent successivement assassinés par leurs propres vassaux, dont l'un, Golsi, réussit à usurper le trône. Dès lors les princes mongols se divisèrent en trois partis et pays distincts, et l'on vit le plus puissant d'entre eux remplir auprès du Khan supérieur les fonctions de taïchi (T'ai-chi en chinois, mot qui signifie grand vizir); il était généralissime de toute la Mongolie et revêtu d'un pouvoir presque illimité. Le prince Eloutch (Ele-tch), taïchi, assez puissant pour tenir tête aux deux partis du centre avec sa seule tribu, qui traitait de lui son nom d'Elelet (porté encore aujourd'hui par les Kalmouks) et qui menait une vie essentiellement nomade à l'est de la Dzoungarie, voulut, pour cette raison, former un contre-poids politique et fut l'instigateur de la ligue de trois puissantes tribus de la Dzoungarie: les Tchouross, les Khouchots et les Torgotes, qui, réunis, se nommaient alors Oïrates, mot qui signifie ligue ou fédération. Makhmond, prince des Tchouross, le plus puissant des trois, devint le chef de cette confédération oïrate dont la durée de trois siècles et demi fut pour les Dzoungars un légitime sujet d'orgueil. Plusieurs guerres sanglantes entre les Chinois assurèrent aux Oïrates la prépondérance parmi les Mongols. Eloutch perdit la dignité de vizir, et bientôt tout ce qui lui restait d'influence, dans un combat contre Makhmond, qui à son tour devint vizir. Eloutch se porta avec sa tribu sur les frontières de la Mandchourie, soumit la Chine, et perdit la vie en 1457, dans une bataille désastreuse contre Makhmond. Sous Togou, fils de Makhmond, les Elelets de la Mongolie orientale s'allièrent avec les Oïrates, qui étaient encore si nombreux qu'après cette réunion tous les Kalmouks furent nommés Elelets dzoungars.

C'est ainsi que les Mongols de l'ouest ou Kalmouks sont connus sous plusieurs dénominations. En effet, on les appelle Dzoungars à cause de la contrée qu'ils habitent; — Elelets-Dzoungars, en raison de leur nationalité; et Oïrates, par suite de leur ligue politique. Les différentes tribus et leurs subdivisions sont encore désignées sous des dénominations particulières.

De nouvelles querelles avec la Chine amenèrent une guerre dont l'issue fut fatale aux Chinois, qui perdirent en une seule bataille un demi-million de combattants, presque la totalité de leur armée. La paix fut conclue sous les murs de Péking. Essehn, fils de Togou, muni d'un pouvoir sans limites et réunissant en sa personne la double qualité de vainqueur et de taïchi, s'éleva, de son propre chef, des fonctions de vizir à la dignité de Khan, mais succomba à son tour sous la main victorieuse du nouveau taïchi. Avec lui tomba la puissance des Oïrates.

Cet événement termine la première période de leur histoire.

La seconde période, depuis la mort d'Essehn jusqu'à l'apparition de Khara-Khoula, embrasse un espace de cent cinquante ans. Cette période commence à la chute de la puissance des Oïrates, dont la suzeraineté passa aux Khalkas, qui devinrent la nation dominante de la Mongolie. La Chine fut essentiellement l'objet de leur convoitise. Mais, pendant cette période d'inaction, les Oïrates rassemblèrent de nouvelles forces. Un fils du Khan des Oïrates, placé à la tête de la tribu Durbête, consolida la ligue antérieurement établie par l'adjonction d'un quatrième membre, et depuis cette époque il y eut la confédération des quatre Oïrates (Durbê-Oïrates) composée des quatre tribus Tchouross, Durbête, Torgote et Khouchote.

Pendant la troisième période, les Oïrates, fortifiés par la tranquillité, acquièrent une nouvelle vigueur, et à partir de l'année 1600, le Khan Khara-Khoula, de la tribu Tchouross, s'appliqua à constituer les Elelets en une agglomération politique nouvelle et solide, à rétablir l'autocratie et à en fortifier la puissance par l'unité et les lois. Mais il rencontra la plus opiniâtre résistance; les dissensions qui en résultèrent parmi les Elelets furent très-favorables à l'extension de la domination russe dans la Sibirie et facilitèrent extraordinairement la

prise de possession des contrées méridionales de la Sibirie occidentale. Cependant, au pied de l'Altaï, une tribu kalmeuke, les Kirghiz, opposèrent aux Russes une résistance obstinée qui ne fut domptée qu'après un long espace de temps, par la fondation de Krasnodarsk en 1620. Déjà, en l'année 1609, les Telingoutes, autre tribu kalmeuke, avaient passé dans la contrée de Tomsk en qualité de sujets russes. Ce déplacement fut bientôt suivi d'autres émigrations beaucoup plus nombreuses vers les contrées du Volga inférieur.

Sous le régime de Khara-Khoula, mort en 1634, la tribu soumise des *Ouriangkhaïs* était devenue puissante dans l'est, sous leur chef *Altyne-Khan* (Khan or); mais de même que les Kirghiz-Katsaks dans l'ouest, ils ne parvinrent pas à se maintenir en état d'indépendance absolue; les réformes salutaires que le khan introduisit depuis 1600 amenèrent le renouvellement de l'alliance des Oïrates et leur réunion en une confédération politique compacte. Seulement *Kho-Ourlouk*, khan des *Torgotes*, se dirigea avec la majeure partie de sa tribu vers l'Ichim supérieur, le *Tobol* et l'*Enba*. Mais plus tard, lorsque, malgré ses secrètes négociations avec les *Nogais*, il eut reconnu tout à la fois son impuissance vis-à-vis des Russes et la stérilité des steppes voisines des Kirghiz-Katsaks, il abandonna les projets qui avaient inspiré sa retraite vers ces contrées, et se décida à émigrer dans le pays du Volga inférieur, en qualité de vassal des Russes. En 1643, il sollicita et obtint l'autorisation de se transporter sur le territoire russe de la steppe d'Astrakhan, sur le Volga.

Les *Elètes* se rendirent à Tangoute sous *Bator-Khon-Taïdzi*, fils de *Khara-Khoula*, qui combla de plus en plus la puissance des Oïrates. Un prince des *Khechotes* se rendit avec une importante fraction de sa tribu au *Khonhou-nor* (lac Bleu) et subjugué même le *Thibet*. Son neveu *Gouchi-Khan* l'y suivit et fonda un nouvel empire sur le *Kkon-khou-nor*.

Ces émigrations partielles des Oïrates ne doivent point être considérées comme une fuite capable d'affaiblir leur puissance; elles correspondaient, au contraire, parfaitement à la concentration et à l'affermissement de la ligue des Oïrates, telle surtout qu'on la voit grandissant sous l'influence de *Bator-Khon-Taïdzi*; ce furent des entreprises stratégiques qui, accompagnées avec des masses considérables, en imposèrent aux voisins et soumettre à la souveraineté des Oïrates, presque sans effusion de sang, l'immense territoire situé entre l'Altaï, la mer Caspienne et les frontières de l'Inde. Depuis cette époque les Oïrates sont connus dans l'histoire sous le nom de *Dzoungars*. L'affermissement de leur puissance extérieure s'opéra simultanément avec la consolidation de leur organisation civile; et le recueil connu sous le nom de règlement de steppe, décrété en 1640 par *Bator-Khon-Taïdzi*, est certainement, comme législation militaire, criminelle et civile, un des codes les plus remarquables et qui mérite de fixer l'attention. Pour sa mise en pratique et sa confirmation, les princes *dzoungars*, *khalkhas* et *khoukhonnors* se réunirent, dans le courant de la même année, chez le khan chef de leurs tribus réunies.

Ce code législatif est le reflet fidèle des mœurs, des usages et des traditions du peuple mongol. Quoique dépourvu d'ordre systématique, il nous initie suffisamment aux idées de ces nomades relativement aux crimes et délits : la peine de mort n'était applicable qu'à celui qui abandonnait le prince en face de l'ennemi ou négligeait de l'avertir de son approche; les peines corporelles et dégradantes, l'esclavage et l'exil, étaient complètement exclus de ce code, ou s'il se présentait un cas où de pareils châtimens auraient dû être prononcés, le coupable pouvait s'en affranchir en payant à l'offensé une amende en bétail. Les punitions étaient plus sévères contre le vol et les crimes militaires. Un homicide entre parents entraînait la perte des biens et souvent même l'exclusion de la famille. La loi la plus singulière est celle qui ordonnait l'acquisition annuelle de deux armures par quarante yourtes et imposait une amende d'un chameau et d'un cheval pour le cas où cette prescription n'était pas remplie. Par ce moyen, au bout d'une vingtaine d'années, il n'existait pas dans la Mongolie septentrionale une seule yourte qui ne possédât au moins une armure.

Bator (les *Mandchoux* disent *Batoroun* et les *Magyars* *Bator*; ce mot équivalait à celui de héros, et s'est étendu, avec des modifications insignifiantes, aussi loin que l'influence mongole au temps de sa plus grande gloire, c'est-à-dire de la *Toungouise* jusqu'à la *Hongrie* inclusi-

vement); *Bator*, disons-nous, eut douze fils; l'un d'eux, nommé *Galdan*, qui avait étudié au *Thibet* afin de suivre la carrière ecclésiastique, se proclama souverain autocrate en l'année 1677, subjugué celles des tribus de son peuple qui naguère s'en étaient détachées, et reçut en récompense du *dalaï-lama* le surnom de *Bochoktou* ou *Dochoktou*, qui signifie le béni. Ce qui a rendu célèbre cet homme vraiment remarquable, ce sont ses loix plus ou moins que ses guerres contre la Chine. Il inventa un nouveau système féodal qui limitait le pouvoir des trois autres khans des Oïrates; il introduisit aussi dans ses États les premières monnaies de cuivre. Sous son neveu *Tsevan-Rabtan*, en guerre avec *Tiarkha*, khan de la horde centrale des *Katsaks*, — *Alonki*, khan des *Torgotes* ou *Tourgotes*, passa de la Russie dans la *Dzoungarie* pour en ramener ceux de ses frères de race qui y étaient restés. À la suite de cette expédition, les *Kholtes*, les plus nombreux de la race *Durbète*, furent constitués en un *khanat* particulier.

A Tsevan-Rabtan succéda son fils *Galdan-Tséryne*, prince méchant, turbulent, faux et ambitieux, qui succomba dans une guerre contre les Chinois. Par suite de négociations qui se terminèrent en 1739, il dut reconnaître l'*Altaï* et le fleuve *Oussa* comme ligne frontière entre la *Dzoungarie* et la *Khalkha*, et perdit ainsi la moitié de son empire, ne conservant des pays conquis que le *Turkestan* oriental. Des guerres sanglantes contre les Kirghiz-Katsaks, qui, quoique battus, ne voulurent pas entrer en négociations, placés qu'ils étaient sous la protection russe, amenèrent finalement la retraite des *Dzoungars*. L'un des parents de *Galdan* qui s'était révolté contre lui fut assassiné; un autre fut arrêté au moment où il allait se mettre en sûreté chez les *Kalmoeks* du *Volga*, avec 10,000 *kibitkas*. Après la mort de *Galdan*, qui avait été un second *Tchinghis-Khan* pour ses voisins occidentaux, les anciennes et incessantes querelles de famille recommencèrent de nouveau. L'*Ambi-tieux Amoursana*, qui voulait s'arranger le titre de khan de toutes les tribus, fit, avec le *taïdzi* des *Durbètes* et des *Khechotes*, et 20,000 familles, sa soumission au gouvernement chinois, qui depuis longtemps voulait détruire l'empire *dzoungar* (1754).

Les Oïrates, composés de quatre tribus principales, constituaient encore une sorte de confédération politique à laquelle présidait le khan des *Théhoros*, comme le plus puissant. Après des guerres favorables, la Chine donna de nouveaux chefs à ces quatre tribus, qui commencèrent bientôt à s'attaquer entre elles. *Amoursana*, qui visait à la suprématie et à l'indépendance, fut battu par les *Mandchoux* et s'enfuit d'abord chez les Kirghiz-Katsaks, et de là sur le territoire russe, où il mourut bientôt de la petite vérole (?). En 1758, les généraux chinois s'avancèrent jusque dans le district d'*Ill*, y massacrèrent tous ceux qui résistaient au joug qu'on voulait leur imposer, et mirent ainsi fin à l'empire *dzoungar*.

Au temps même de leur puissance, les *Dzoungars*, ou les quatre États réunis des Oïrates, n'avaient pas renoncé à leur existence nomade. Ils ne comptaient que deux classes, les guerriers et les prêtres; la classe des guerriers était subdivisée en nobles et en tributaires. Le gouvernement était une autocratie limitée; l'autorité suprême était exercée par le khan des *Théhoros*, qui cependant ne pouvait entreprendre, sans l'assentiment des autres khans et du haut clergé, aucune expédition importante à laquelle toute la nation était intéressée. Tous les autres princes régnaient sur leurs États aux mêmes conditions. La religion était le lamaïsme. La justice se rendait verbalement, comme chez tous les peuples nomades. En cas de dissentiments, les usages confirmés en 1640 par le règlement de steppe avaient force légale. Les sciences et les arts étaient peu connus des *Elètes*, qui toutefois ont en longtemps une écriture qui leur était propre. Le clergé était en général d'une grande ignorance. *Bator-Khon-Taïdzi* aurait pu devenir le *Pierre* le *Grand* des *Elètes*; mais manquant lui-même d'éducation et ne trouvant autour de lui ni exemples ni soutiens, il eut peu de succès. Son fils *Galdan-Bochoktou* était plus civilisé, et néanmoins il ne put parvenir à introduire l'agriculture dans ses États; il faisait la guerre au *Turkestan* oriental pour en obtenir du blé et des tissus, deux produits qui rendaient les *Elètes* tributaires de la Chine. Du reste, et sans en excepter les princes, les *Elètes* ne connaissant aucun besoin : c'est ainsi que la monnaie de cuivre ne servait en réalité qu'à mieux désigner la valeur des objets de leur commerce d'échange.

Les deux premières périodes de l'histoire des Oïrates ne fournissent

aucun renseignement positif sur le mode de classement du peuple. Dans la dernière période, il fut réparti en otaki, c'est-à-dire parties de tribus qui formaient ensemble l'appanage privé du khan des Tchouros; puis en angli, parties appartenant aux trois autres khans et aux plus proches parents du khan suprême; et en dzissai ou petits districts affectés au clerge et à son entretien. Pour l'administration intérieure, tous ces otaki, angli et dzissai étaient divisés en sections gouvernées par des dzassans, parents éloignés des quatre khans et dont la dignité était héréditaire.

Il y avait vingt-quatre otaki, sous cinquante-quatre dzassans, contenant 98,300 kilitkas.

Les angli n'avaient ni frontières ni dénominations fixes et n'étaient pas toujours héréditaires dans la même famille. Dans les derniers temps, il n'y eut que vingt et un angli appartenant à divers taldzai, car une grande partie de la tribu des Khouchotes avait passé à Khonkhou-or.

Il y avait aussi neuf dzissai qui comptaient 10,600 kilitkas.

Vingt-quatre otaki, les vingt et un angli et les neuf dzissai formaient un ensemble de 200,000 kilitkas ou 800,000 âmes. La moitié appartenait au khan des Tchouros, dont le revenu consistait principalement dans les impôts payés par les otaki. Les 6,000 lamas étaient entretenus par les dzissai.

KALMOUKS DE L'ALTAÏ.

Les Kalmoûks de l'Altaï ou Kalmoûks noirs (ainsi nommés par opposition aux Kalmoûks du Volga, et aux Kalmoûks blancs ou Tchéoutes qui font partie des Finnois-Tatars) sont, comme nous l'avons vu plus haut, les débris des (Eketes ou Kalmoûks émigrés sur le territoire russe au temps de la décadence des Oïrates. Ils habitent, dans le gouvernement de Tomsk, les contrées nord et sud des monts Altaï jusqu'à la frontière chinoise.

Il existe aujourd'hui sur le territoire russe deux fractions de ce peuple, dont l'une entra complètement, dès l'année 1740, dans le pacte de sujétion à la Russie; tandis que l'autre, habitant sur la frontière chinoise, paye l'yaoussak à la Russie et à la Chine, ce qui lui a fait donner le nom de Dwoïedantsy, c'est-à-dire double tributaire. Les premiers, nommés aussi Kalmoûks russes, par opposition aux Dwoïedantsy, comptent 9,000 âmes de l'un et de l'autre sexe. Ils vivent en nomades sur les bords des rivières Katoumia et Ilimpér, sur le Kane, le Tcharych, etc., errant alternativement des vallées sur les montagnes et des montagnes dans les vallées. Les Dwoïedantsy, plus riches que les précédents et séparés d'eux par de hautes crêtes de montagnes et un espace de plus de 100 verstes, occupent au nombre de 3,000 âmes, les contrées supérieures du Tchouyng et du Bachkaouze, ainsi que quelques points isolés sur la rive droite de la Katoumia, depuis sa source jusqu'au Tchouïa.

Complètement séparés de leurs frères de race et restés presque en tout point fidèles aux anciennes mœurs et habitudes des Kalmoûks-Dzoungars, ils ont à peine fait le premier pas dans la voie de la civilisation; on remarque cependant chez eux l'usage plus fréquent des armes à feu. L'avenir nous apprendra s'ils se décideront enfin à s'adonner à l'agriculture et à se fixer dans des établissements permanents.

La langue des Kalmoûks de l'Altaï est un mélange de mongol et de tatar; mais les Dwoïedantsy possèdent un idiome particulier et se servent en outre de la langue mongole.

Ils sont trapus, de petite taille et ont les épaules larges; leurs jambes arquées annoncent l'habitude du cheval; la conformation de leur visage est mongole.

Embarcés dès leur enfance contre la chaleur, le froid et toutes les intempéries du climat, les Kalmoûks portent en toute saison les mêmes vêtements, consistant en une pelisse fourrée à manches longues et larges, faite de peaux de chèvre, de mouton ou de cheval, cousues avec un fil fumé des nerfs de ces animaux, et ordinairement garnie, du côté droit, sur les manches et en bas, d'une bordure en peau de cheval rougeâtre, de la largeur de deux verchoks. Les pantalons sont très-amplis et confectionnés avec de la grosse toile; les bottes ont une forme particulière, d'épaisse semelle et pas de talons; les bas sont en feutre; le bonnet, de forme semi-sphérique et orné d'une houpe en soie rouge au sommet, est en drap jaune ou en une espèce d'étoffe chinoise en soie; lorsqu'il est garni de la grosse toile, cette peau est toujours noire et le bonnet va en se retrécissant du front à la nuque, où il est attaché par de longs rubans bariolés. Les Kalmoûks ne mettent jamais de gants, leurs mains étant abritées par la longueur des manches de la pelisse. Les riches se font remarquer par de plus beaux vêtements et des fourrures d'un plus grand prix. Le costume des femmes ne se distingue de celui des hommes qu'en ce qu'elles portent en hiver par-dessus la pelisse, et en été sur la peau, une espèce de camisole

sans manches, nommée tchéghedek, faite en nankin ou en kitai bleu foncé, et ressemblant à un frac à longue taille dont les manches pendent sur les épaules. Ce peuple ne fait pas usage de chemise. Les femmes mariées nouent leurs cheveux en deux tresses, mais les jeunes filles en ont une douzaine entremêlées de coraux et d'autres ornements; elles se parent aussi de colliers, de bracelets, d'anneaux, etc. Les femmes sont plus propres que les hommes; leurs cheveux sont aussi plus richement sellés et harnachés, car ceux des hommes n'ont que des selles toutes simples, recouvertes de feutre ou de peaux de mouton.

Les kilitkas, nommées yourites, sont de forme conique et consistent en un assemblage de poutres légères recouvertes d'écorce de bouleau; sur le sommet est pratiquée une ouverture pour donner passage à la fumée. Ces yourites sont extrêmement malpropres. Sur les pentes des monts Altaï, où le bétail abonde, elles sont généralement en feutre et se nomment kibréghé. Ces habitations sont jolies et beaucoup plus chaudes que celles qui sont recouvertes d'écorce. Les Kalmoûks n'aimant pas les grandes agglomérations d'individus, leurs villages ne consistent qu'en deux, trois, rarement cinq yourites, renfermant le cercle de la plus étroite parenté. Chaque habitation possède plusieurs chiens servant de gardiens, qui aloient très-fort sans mordre. Le côté gauche de l'yourite conique est tenu en plus grand honneur que le côté droit; il contient les armes et les simulacres des dieux domestiques. Ces idoles sont des mannequins de bois recouverts de chiffons de feutre ou d'étoffes et dont de fausses perles ou des pierres simulent les yeux. À la droite de l'yourite sont les marmites, les ustensiles de ménage et les sacs en cuir remplis d'airane ou de koumys. Les hommes et les visiteurs se placent toujours à gauche, les femmes à droite; celles-ci n'ont pas la permission de passer à côté du feu, constamment allumé au milieu de l'yourite, ni auprès des idoles. Ce sont les femmes qui soignent le ménage; les hommes sont très-paresseux et ne s'occupent que de chasse. Chez eux se retrouvent les particularités et les usages communs à tous les peuples nomades en général, et que nous avons déjà en l'occasion d'étudier chez les Tatars. La femme est esclave et propriété de l'homme; on l'obtient à prix d'argent (kalym).

Le plat national se nomme kotoho; il consiste en une espèce de gruau d'orge non moulu. Ce kotoho, que l'on prépare dans une marmite chaque matin, est cuit simplement dans de l'eau ou avec du lait. On mange en outre toute espèce de viande, notamment celle du cheval; on la fait rôtir d'une façon particulière qui exige d'excellentes dents pour la manger. On ne consomme pas de pain, attendu que les yourites ne contiennent pas de four; aussi leurs habitants sont-ils faibles et peu propres à l'agriculture. Ils préparent pour l'hiver une espèce de fromage qui se mange avec du thé séché et comprimé en tablettes.

Comme boisson, les Kalmoûks ont d'abord l'eau des rivières ou des sources auprès desquelles ils ont coutume d'établir leur demeure, puis le thé comprimé en tablettes, qu'ils font cuire avec du lait dans de grandes chaudières de cuivre; ils le boivent dans des tasses chinoises en bois et le sucrant avec de la farine d'avoine séchée. L'été est le temps du repos pour les Kalmoûks; ils se livrent alors à toutes les jouissances dont ils peuvent disposer. Le koumys de lait de vache (l'airane des Tatars), le koumys ordinaire et l'arak qu'on obtient par la distillation, sont les boissons fermentées qu'ils préfèrent. Hommes et femmes se livrent également au plaisir de fumer.

Le bien-être des Kalmouks est basé principalement sur l'élevé du bétail. Beaucoup d'entre eux possèdent jusqu'à 40 taureaux de chevaux et jusqu'à 3,000 bœufs. Un taureau consiste en un petit troupeau d'environ 30 juments et d'un étalon. Les chameaux sont rares.

Les Kalmouks sont généreux, hospitaliers et obéissent à l'impulsion du cœur, sans calcul et sans arrière-pensée. Ils sont fiers, ils donnent tout ce qu'ils possèdent sans songer au lendemain. Les pauvres vivent côte à côte avec les riches et utilisent le lait de quelques vaches abandonnées à leur usage. Exemptés de toute contrainte dans leurs relations, ils ne connaissent pas même d'expression pour peindre la gratitude. Aussi longtemps qu'on ne gêne pas leur liberté, ils sont complaisants; mais à aucun prix ils ne consentiraient à se soumettre à un service mercenaire. Dans les cas extrêmes, et à défaut d'autres moyens, ils se vengent par le vol de la perte de leur liberté.

Leur musique est primitive; leurs instruments consistent en une flûte de roseau et en une espèce de guitare ou de violon en peau de cheval, avec deux cordes faites en crins tressés. Leur chant est triste, monotone, et ne traite en général que des objets qui frappent leur vue.

L'exercice du cheval, dans lequel ils sont très-habiles, et celui des armes, sont leurs distractions favorites. Hors de là, le Kalmouk aime à s'engourdir dans un repos apathique pendant le temps que lui laissent la chasse et la pêche. Sauf quelques animaux domestiques qu'il garde en hiver dans sa kibitka, il abandonne ses troupeaux à eux-mêmes durant cette saison; car dans ces contrées l'hiver est beaucoup moins rigoureux que dans la steppe méridionale des Kirghiz.

Les Kalmouks répandus sur tout l'Altai se divisent en sept volosts

nommés ditcheines. A la tête de chacun se trouve un zaïssan (dzaisan) chargé de lever les impôts et d'apaiser les querelles. Cette dignité est héréditaire. Le zaïssan a des subordonnés, les soudais et leurs adjoints les dimitches et les choulguéts. Pour faire un serment, les Kalmouks haïssent le canon de leurs armes; leur signature est remplacée par le signe dont chacun marque son bétail.

La religion des Kalmouks est le chamanisme; chez eux, les chamanes sont à la fois magiciens, voyants et médecins. La crainte de la mort et des maladies, et l'habitude de placer les objets favoris du défunt dans son cercueil, se retrouvent ici exactement comme chez les Mongols, les Toungouzes et beaucoup de peuplades tataras. Des esprits purs et impurs sont subordonnés à leur dieu bienfaisant, et on leur offre à tous des sacrifices, ainsi qu'au génie des montagnes, des lacs, etc., par suite de la crainte qu'ils inspirent. C'est en cela que consiste le culte de tous les indigènes non baptisés. Comme médiateur entre l'humanité et le diable, le Kalmouk choisit un personnage spécialement nommé kam: c'est pour cette raison que le sacrifice, qui est accompagné de cérémonies religieuses, se nomme kamlan. Les kams naissent avec une vocation irrésistible pour les sacrifices; leur emploi passe, par succession, de subdivision en subdivision de tribus, aux femmes aussi bien qu'aux hommes. On reconnaît un kam à son air lugubre et à ses yeux sanguinolents. Pendant qu'ils remplissent leurs fonctions, les kams tombent en convulsions et font des jongleries comme tous les chamanes en général.

Depuis l'année 1830, beaucoup d'efforts ont été tentés pour la conversion des Kalmouks de l'Altai, et ces efforts ont été couronnés de succès.

KALMOUKS DU VOLGA.

Les Kalmouks ou plutôt Torgotes (Tourgoutes), dont les tribus (ou-louss) sont à présent presque exclusivement nomades sur la rive droite du Volga, dans les gouvernements d'Astrakhan, de Stavropol et le pays des Kouzaks du Don, viennent des confins les plus occidentaux de l'empire chinois, leur véritable patrie, et reçurent, en 1636, de grands pâturages sur les deux rives du Volga. Leur migration fut motivée par des dissentiments entre les tribus alliées, et surtout par l'ambition de leurs princes. Les Kalmouks ou Torgotes, partis du versant oriental des monts Altai, se rendirent d'abord dans la steppe des Kirghiz et notamment vers les sources du Tobol, puis de là sur l'Émbla et plus tard sur l'Yaïk (fleuve Oural); ils se montrèrent enfin vers l'embouchure du Volga, sur le littoral européen, d'où ils s'étendirent sur les deux rives, et insensiblement dans la steppe, entre les rivières Ouzin et le désert de Rynepski, jusqu'au versant montagneux de l'Ergheneh et de la Kouma.

C'est sous leur prince ou tachi Kho-Ourlouk, qui avait conduit en Russie à peu près 50,000 kibitkas, qu'ils prêtèrent pour la première fois serment de fidélité au tsar Michel Fédorovitch; 3,000 autres kibitkas, également torgotes, vinrent bientôt se joindre aux premiers arrivés. D'abord paisibles nomades et trafiquant avec les Dackhirs, ils ne tardèrent pas à attaquer les villes de la Sibérie, à entreprendre des guerres contre Oufa, Saratov, Astrakhan, ainsi que contre les Yédissines et les Nougais; ils pillèrent et ravagèrent beaucoup de localités. Kho-Ourlouk, qui vivait en nomade tantôt sur l'Émbla, tantôt sur l'Yaïk jusqu'à la Samara, n'arrêta point leurs déprédations; mais il se rendit avec ses fils à l'Assemblée générale des princes mongols, pour se concerter avec eux sur les articles du code législatif mongol, et il n'en revint pas. Son fils Choukour-Ditcheine, qui était resté en arrière, prétexta auprès du gouvernement russe de son ignorance de ces funestes événements, alléguant l'absence de son père et promit derechef soumission et repos, ce qui ne se réalisa pas très-promptement.

Lors de la destruction de l'empire des Dzoungars par les Chinois en 1758, 4,000 kibitkas de la tribu des Dzoungars-Dorbiètes, suivies plus tard d'autres encore, arrivèrent aussi sur le territoire des Kalmouks du Volga. Oubliant leurs anciennes inimitiés, ils s'allièrent d'abord avec ces derniers; mais, pénétrés de haine pour leurs ennemis et pleins d'ardeur belliqueuse, ils ne tardèrent pas à exciter à la vengeance les Kalmouks nomades et paisibles des contrées du Volga, qui jusque-là n'avaient été inquiétés, de temps en temps, que par les Kirghiz-Kaisaks; ils réüssi-

sirent à réveiller en eux le sentiment de l'indépendance, et finalement les persuadèrent de retourner ensemble, par la steppe des Kirghiz-Kaisaks, dans les contrées des monts Altai. En 1767, les Kalmouks nomades des bords du Volga et de la mer Caspienne comptaient à eux seuls 42,000 kibitkas, tandis que toutes les familles riches ne s'élevaient pas en totalité à plus de 70,000. En janvier 1771, 30,000 de ces kibitkas abandonnèrent subitement la rive gauche du Volga, sous la conduite du tachi Oubouchi ou Oubichi, et passèrent le fleuve Oural sans obstacle, tandis que leurs frères de la rive droite furent contraints de rester en arrière, le Volga n'étant pas bien pris par les glaces. C'est ainsi que, renouvelant les anciennes migrations des peuples asiatiques, ils passèrent avec femmes, enfants et tout ce qu'ils possédaient, par la steppe des Kirghiz-Kaisaks. Les trois hordes des Kirghiz-Kaisaks et même les Kirghiz noirs ou véritables Kirghiz luttèrent contre les Kalmouks pour s'opposer à cette invasion. Ils ne purent cependant, malgré leurs efforts réunis, détruire entièrement l'ennemi; mais ils lui causèrent des pertes très-sensibles. Poursuivi jusqu'aux frontières de la Chine, Oubouchi perdit plus de la moitié de son monde et atteignit son ancienne patrie, non plus en souverain, mais en fugitif obligé de chercher un abri.

Les Torgotes, qui les premiers étaient arrivés en Russie, avaient reculé jusqu'aux contrées du Volga devant l'invasion des Dzoungars; quelques détachements des autres tribus oïrates s'étaient joints à eux et reçurent, par la suite, de nouveaux accroissements. Après un premier séjour qui dura tout un siècle et avant l'expédition d'Oubouchi, quelques-uns étaient déjà retournés dans leur ancienne patrie; d'autres, au contraire, allèrent s'établir à l'ouest, sur la rive droite du Volga; quelques-uns même avaient embrassé le christianisme. Après la retraite de tous, il resta sur le Volga inférieur un mélange de toutes les tribus, qui y établirent dans de petites proportions une nouvelle alliance d'Oïrates; cette fusion prit plus d'importance à partir de l'année 1772. Après la fuite d'Oubouchi, le titre de khan cessa d'exister et fut, pendant quelque temps, remplacé par celui de lieutenant; le titre de tachi fut également changé en celui de noïce.

Les Kalmouks se trouvent placés actuellement sous l'autorité du directeur des domaines impériaux du district d'Astrakhan, lequel est leur chef suprême. Ils se divisent en neuf groupes distincts dont chacun



Lith. par Thierymanget

Peinture d'après les originaux et Costumes de la Société Géographique Impériale de Russie par Ch. Hehn

Chromolith. Lefebvre, Paris

КАЛМЫЧКА. КАЛМЫКЪ.
Kalmouks

constitue une commune nommée onlous. D'après leur origine, ils correspondent à trois tribus des Oirates de l'Altai où les Torgotes sont représentés en plus grand nombre; ces tribus se divisent en fractions plus minimes nommées almaks. La plupart d'entre eux sont sujets immédiats de la couronne et sont administrés par des magistrats choisis par elle; d'autres appartiennent à leur noblesse indigène (Ios blanc), nommée noïone, c'est-à-dire maître, souverain; toutefois, l'autorité supérieure à laquelle ils sont tenus d'obéir est toujours l'autorité russe. La pauvreté a forcé beaucoup de Kalmoeks de toutes les tribus à abandonner leur résidence et à s'établir, pour trouver du travail, sur les côtes nord-ouest de la mer Caspienne, où ils sont placés sous une administration particulière.

Il y a en outre, surtout dans le gouvernement d'Astrakhan, beaucoup d'habitants professant la religion grecque, qui ne sont pas d'origine russe, mais kalmoëke, tatare ou kirghiz-kaisakke, et qui, séparés de leurs frères par la faim et le froid, mènent une vie nomade en ce pays et s'habituent insensiblement à l'existence et aux travaux des Russes. Chaque village (vataga) est entouré de quelques kibitkas habitées par des Asiates pauvres, venus de la steppe afin d'acquiescer par leur travail les moyens nécessaires à leur entretien et au paiement des impôts. Les hommes s'engagent soit pour les travaux des champs, soit comme pasteurs ou pêcheurs; les femmes, comme courtisanes. De cette manière se développent peu à peu les idées, les mœurs, les goûts russes et une vie sociale plus conforme aux usages russes; ajoutons-y la pratique de quelques coutumes chrétiennes qui n'ont malheureusement encore que bien rarement le baptême pour résultat. On trouve chez les Kalmoeks une simplicité de cœur et une candeur toutes particulières; la foi grecque ferait parmi eux beaucoup plus de progrès qu'elle n'en a fait jusqu'à présent, si leur vie nomade n'y mettait pas tant d'obstacles. Ils sont probes, pacifiques, et se distinguent par de bonnes mœurs et une sorte de fraternité; cependant leurs kibitkas et la préparation de leurs aliments sont tout à fait dépourvus de propreté. Dans ces derniers temps, le gouvernement a beaucoup fait pour parvenir à les fixer dans la même résidence; sous ce rapport, les paysans russes sont un exemple pour eux et leurs villages leur servent de centre de réunion; aussi leur immobilisation fait-elle de visibles progrès. L'agriculture, qui a pour objet les pommes de terre et le maïs, est fort négligée jusqu'à présent; mais l'élevé du bétail augmente considérablement, et en ce moment les Kalmoeks possèdent dans le gouvernement d'Astrakhan près de 100,000 chevaux, 150,000 bœufs, 790,000 moutons et 23,000 chameaux et chèvres, ce qui fait un total de plus d'un million de têtes de bétail ou d'animaux domestiques.

Ces Kalmoeks ont conservé presque intacte l'empreinte de leur nationalité mongole. Ils rasent leurs cheveux tout autour de la tête, sur une largeur de deux à trois doigts; le reste de la chevelure est séparé en deux et coupé à la manière kozakke, c'est-à-dire à la hauteur du cou. Ils laissent pousser les moustaches, mais ne les portent jamais relevées. Les gens âgés laissent croître leurs cheveux et les tressent en nattes. Presque tous les Kalmoeks portent deux anneaux, l'un à l'oreille gauche et l'autre passé à l'un des doigts de la main.

Les chemises des hommes et des femmes sont très-courtes; les pantalons, très-simples, sont serrés au-dessus des hanches. Les hommes portent, comme les Kozaks, en été une casaque ou bechnète de mankin bleu, avec une ceinture en cuir; en automne et dans les temps pluvieux, une espèce d'yerpaki en cuir de cheval tanné; en hiver, des peaux de mouton ou d'autres animaux, très-longues et recouvertes de quelque étoffe précieuse. Les casques des femmes sont en soie ou en perse, et assujettis sur les reins au moyen d'une ceinture de soie. On porte aussi chez les Kalmoeks des terliks, c'est-à-dire d'amples vêtements à collet droit sur lequel retombe le col blanc de la chemise; ces terliks sont en velours, en soie, en étoffes d'or et d'argent, en perse ou en mankin, et garnis de rubans de soie et de toutes sortes de laines. Pour monter à cheval, quelques-uns portent le tsoqkid, c'est-à-dire terlik sans manches et à larges plis par devant et par derrière. La coiffure des Kalmoeks est fort singulière et ressemble à celle que portent, dans les armées européennes, les ahlan, dont l'origine vient des Mongols et des Tatars: elle consiste ordinairement en une casquette de drap jaune ayant un rebord arrondi garni de peau de mouton, avec le fond carré; elle est ornée de glanbs rouges.

Les femmes ont la même coiffure, mais ordinairement en étoffe d'or ou d'argent et garnie de fourrures précieuses. Leur chevelure est séparée et tressée en deux nattes qui tombent sur la poitrine et se terminent en une longue louppe noire. Chez les véritables Kalmoeks des steppes, les élégants se rasent les cheveux autour de la tête, de la largeur d'une main; les femmes coiffées se fardent et mêlent dans les tresses de leurs cheveux de finesse mèches de crin. Les moineaux de poche et les anneaux forment des articles indispensables de luxe pour les deux sexes. Les jeunes filles ne portent pas, comme les femmes, les cheveux pendans en avant. La différence essentielle de leur costume consiste en une espèce de corsage qui serre fortement la poitrine à l'endroit même où commence la gorge; car chez les Kalmoeks ils n'est pas convenable qu'une jeune fille la laisse apercevoir.

Les deux sexes aiment passionnément le tabac et le fument dans de courtes pipes. Leurs aliments sont les mêmes que chez les mahométans voisins. Ils sont très-adorés à l'eau-de-vie, qui n'est point interdite par le lamaïsme; cette eau-de-vie se fabrique avec du lait de jument, de vache ou de brebis, et par un procédé très-simple. C'est surtout en été que les Kalmoeks boivent avec excès ce spiritueux qu'on nomme arza; en hiver, ils donnent la préférence à l'eau-de-vie russe et en consomment davantage. Tous, à l'exception du clergé, mangent de la viande de cheval.

Ce qu'il y a de particulier, c'est la méthode communément employée par les ghebons (ecclésiastiques d'un rang inférieur) pour la guérison des maladies. Les petits enfants malades reçoivent une médecine de beurre de vache. Dans les cas graves, les prières continuent jour et nuit, en même temps que le traitement. Ils est arrivé aussi plus d'une fois aux ghebons d'exiger un veau tout blanc dont ils coupaient la langue qu'ils saupoudraient de sel et enveloppaient ensuite dans un mouchoir de soie, après quoi la populace devait s'incliner devant le veau en récitant des prières. On cite le fait d'une dame riche qui paya 3,000 roubles, 50 chevaux et 400 moutons pour une cure heureusement accomplie.

Les Kalmoeks se divisent actuellement en chefs des onlous ou noïones (nommés autrefois taichis), puis en zaisangs ou zaisangs, président ordinairement l'almak, avec la prérogative de bourgeoisie notable; troisièmement, en ecclésiastiques, ayant le lama pour chef, formant plusieurs classes et occupant des emplois administratifs; et quatrièmement enfin, en noirs ou gens de l'os noir, qui sont directement sujets de la couronne ou des noïones.

La population des Kalmoeks ne se compte pas par têtes, mais par kibitkas, dont chacune comporte environ quatre individus des deux sexes. En 1850, il y avait dans le gouvernement d'Astrakhan 5,785 familles ou kibitkas appartenant à la couronne, 8,817 aux chefs des onlous ou noïones; plus 4,366 personnes du rang des noïones, des zaisangs ou des ecclésiastiques; ce qui forme un total de 65 à 70,000 têtes. Si l'on y ajoute plus de 20,000 Kalmoeks établis dans le pays des Kozaks du Don, ceux du gouvernement de Stavropol et d'autres encore disséminés de différents côtés, on trouvera que leur nombre total peut s'élever à 130,000 âmes. Les frais d'administration des Kalmoeks soumis directement à la couronne sont pris sur une contribution de 7 roubles 14 copeks que paye chaque kibitka; les autres ne payent que 44 copeks, plus une certaine somme à leurs noïones; ils font en outre le service de gardes-frontières et des relais.

La langue des Kalmoeks est le mongol quelque peu modifié. Séparés, dès les temps anciens, de leurs frères les Mongols de l'est, ils virent leur langue se corrompre et adopter beaucoup de mots tatars (tours), ce qui s'explique suffisamment par le voisinage des tribus tatars et leurs fréquentes relations avec elles. Plusieurs particularités se manifestaient déjà dans les traductions dzoungares des écrits religieux, c'est-à-dire bouddhistes, de la langue thibétaine, et cela non-seulement par l'intercalation de beaucoup de mots étrangers au mongol oriental, mais aussi par des formes grammaticales que le kalmoek seul possède. Au reste, ces différences seraient à peu près nulles si le Mongol de l'est se conformait pour l'écriture, comme celui de l'ouest, à la prononciation plus douce de la langue: l'alphabet plus complet des Kalmoeks s'y prête mieux.

Comme tous les Mongols, les Kalmoeks ont pour culte le lamaïsme, quoiqu'ils ne paraissent guère en général comprendre leur religion, sur-

tout lorsqu'ils sont en contact plus intime avec les Russes. Cependant ils tiennent à ce culte, et ce n'est que très-difficilement qu'on peut les décider à recevoir le baptême. Leurs églises ou khouloulous ne sont que de simples kilitikas entretenuës plus proprement que celles qui leur servent d'habitation, mais beaucoup plus grandes. Devant elles s'agit, élevée sur trois perches, une bannière nommée darzki, ornée d'inscriptions mongoles. Les prêtres ou ghekhong portent des vêtements de soie jaune, et souvent une espèce de bandier jetée sur l'épaule droite; pour les cérémonies de leur culte, ils sont assistés d'adjoints. Sur des socles peu élevés sont placées quantité d'idoles (harkhaues), plusieurs petites assiettes remplies de froment, et beaucoup d'autres objets sacrés.

Il semblerait, au premier abord, que les tribus et leurs subdivisions errent au hasard, tantôt ici, tantôt là, et qu'elles vont où bon leur semble; il n'en est rien; on observe rigoureusement, au contraire, une ligne régulière pour occuper successivement les pâturages, de telle sorte que le plus grand ordre règne sous cette apparente confusion. En hiver, les Kalmoûks restent presque toujours stationnaires (de même que tous les peuples nomades de la Russie); ils dressent leurs kilitikas et les abritent derrière une encanée, autant pour leur sécurité personnelle que pour garantir le bétail contre les bourrasques. Pendant la nuit, le bétail reste dans cette clôture et se nourrit de foin; le jour on le mène paître dans le voisinage; les chevaux seuls restent jour et nuit au pâturage, à une distance plus ou moins grande. Lorsqu'il y a abondance de fourrage et qu'on n'a pas à craindre de verglas, on voyage aussi en hiver. Le départ général de la tribu pour chercher de nouveaux pâturages s'opère au premier réveil du printemps; on charge alors tout le ménage sur des chameaux ou des boeufs, et l'on prend le chemin désigné d'avance par une ancienne habitude. Après avoir fait quelques vestes, les familles

nomades s'établissent par groupes séparés à l'endroit qu'elles ont choisi, et chassent devant elles au pâturage les montons, les boeufs, les chevaux, etc. Après avoir préalablement nettoyé les puits qui se trouvent toujours dans ces campements, les femmes dressent les kilitikas, qui sont plus coïques chez les Kalmoûks que chez les Tatars; elles les approprient complètement, font cuire les aliments, traitent les vaches, etc.; en un mot, la véritable existence nomade commence dans toute l'acception du mot, accompagnée de ses joies et de ses misères, et réveille dans l'âme le sentiment d'une vie nouvelle. Un camp semblable, un aoul, comme disent les Tatars (en kalmoûk, khotoue), se transporte à quelques verstes plus loin lorsque l'herbe a été broutée, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'été. Pendant ce temps, les aouls ont atteint les dernières limites de la route parcourue par eux chaque année. Au commencement de septembre ils retournent soit par le même chemin, soit par une nouvelle route, en décrivant une courbe, dans leurs quartiers d'hiver, où ils arrivent vers la fin de l'automne, transportant aussi leurs approvisionnements de fourrages, amassés dès le printemps sur le terrain des pâturages. Dans les différentes directions parcourues par elles, les tribus et peuplades isolées se croisent fréquemment; mais il n'arrive jamais qu'un aoul ou oulouss vienne s'établir sur l'emplacement réservé par un autre; un usage immémorial et sacré ayant marqué chaque pâturage comme propriété d'une tribu ou d'une de ses subdivisions. Non-seulement toutes les contrées des steppes sont exactement partagées entre les oulouss, mais la même opération se répète entre les diverses fractions de cet oulouss et les familles qui le composent. Quoique connu exactement la vie et les mœurs des nomades, ainsi que leurs lieux de pâturage, peut presque toujours indiquer le séjour momentané d'un oulouss ainsi que de ses subdivisions.

PEUPLES TOUNGOUSES.

La plus grande partie des vastes provinces de la Sibérie orientale est habitée par des peuples que nous nommons Tougousses (Toungousses). Dans des temps déjà reculés, ils se sont séparés des Mongols (peuple de l'Asie centrale, qui n'a reçu que plus tard cette dénomination); depuis, ils n'ont presque point changé de résidence, et leurs habitations s'étendent encore aujourd'hui à l'est jusqu'à la mer. Comme l'époque de cette séparation remonte fort haut dans l'histoire et que le caractère national des Tougousses diffère essentiellement de celui des Mongols, on peut regarder les premiers comme un peuple tout à fait à part.

Parmi les diverses tribus tougousses de l'empire russe, celle des Daours ou Daouriens, qui habite sur l'Amour central, se distingue par son développement intellectuel et sa manière de vivre, dus à l'influence des Mongols d'abord, des Chinois ensuite, et surtout parce que c'est la seule tribu tougousses qui soit complètement sédentaire.

À la suite des guerres des Mongols contre la Chine, pendant lesquelles la Daourie ne fut pas épargnée, les Tougousses (qui habitaient les régions voisines du fleuve Amour et s'étendaient jusqu'à la Corée et à la Chine du nord-est) se répandirent peu à peu, s'il faut en croire la tradition, et en différents groupes, durant les douzième et treizième siècles, dans la Sibérie orientale, en suivant la direction du nord-ouest. Au dix-septième siècle, les Daours s'avancèrent des contrées supérieures de l'Amour jusqu'aux régions moyennes arrosées par ce fleuve, abandonnant ainsi leurs habitations antérieures à d'autres tribus tougousses.

Quoique les Tougousses aient généralement entre eux une grande ressemblance, ils n'en forment pas moins des groupes distincts selon les contrées qu'ils habitent, leurs mœurs et les traits caractéristiques qui en résultent. Ces différences tiennent aussi à l'influence exercée par

leurs voisins, soit Bouriates ou Yakoutes, soit Chinois ou Russes. Ces groupes représentent, comme on le remarque dans toute la Sibérie, des tribus agricoles, nomades ou chasseurs. Afin d'offrir une appréciation plus juste, nous ne considérerons pas les Tougousses au point de vue exclusif de ces trois catégories: car, premièrement, à l'exception des Daours, bien peu parmi eux s'occupent d'agriculture; secondement, les Tougousses nomades ou pasteurs des contrées de l'est et du sud (Lamoutes et Orutchoues) offrent déjà eux-mêmes des différences marquées; et enfin les Tougousses chasseurs de l'Yénisséï sont les seuls qui aient conservé le type primitif. Quant aux Tougousses du gouvernement d'Irkoutsk et de la Transbaikalie, ils n'ont pu se soustraire à l'influence des Yakoutes et des Bouriates. Sur les côtes de la mer d'Okhotsk (habitée par les Lamoutes) aussi bien que dans les contrées de l'Amour inférieur (où résident les Namki? du mot nam, c'est-à-dire mer), et même encore le long des petites rivières, il y a des Tougousses sédentaires qui s'occupent principalement de pêche et qui ne sont vraisemblablement que des Tougousses nomades devenus pauvres.

Partant de ces données, nous diviserons les Tougousses, d'après les particularités qui les caractérisent et les contrées qu'ils habitent, en deux groupes principaux, savoir:

1° Tougousses errants, Tougousses nomades et Tougousses sédentaires (pêcheurs), qui se subdivisent comme il suit:

Tougousses du gouvernement d'Yénisséïsk, qui ont conservé en général le type national et représentent le mieux celui des Tougousses errants ou Tougousses des bois;

Tougousses des contrées du lac Baïkal, dans le gouvernement d'Irkoutsk, ressemblant beaucoup aux précédents;

Tougousses de la province (oblast) d'Yakoutsk, qui, errants

pour la plupart, ont adopté, sous beaucoup de rapports, les mœurs des Yakoutes, tandis que le petit nombre de ceux d'entre eux qui sont devenus sédentaires se rapprochent des Russes;

Toungouses de la mer d'Okhotsk, ou Lamoutes, qui sont en partie nomades, en partie sédentaires (pêcheurs et agriculteurs);

Toungouses de Nerchinsk, qui se livrent spécialement à l'élevé du bétail;

Toungouses de l'Amour supérieur (nomades et pêcheurs);

Toungouses pêcheurs sur l'Amour inférieur (Nanki?);

Toungouses du nord et du sud de l'Amour inférieur (mêlés de Mandchoux et de Chinois);

2° Daours ou Daouriens, sur l'Amour moyen, s'occupant d'agriculture et de l'élevé du bétail. Ces Daours s'écartent beaucoup du type général des Toungouses.

Les peuplades toungouses occupent la plus grande partie de la vaste contrée de la Sibirie orientale et s'étendent, au nord, presque jusqu'à la mer Glaciale; à l'est, jusqu'aux Tchoukchis, aux Koriaks et à la mer d'Okhotsk; au sud, jusqu'à la presqu'île de Corée, aux contrées de l'Amour et aux régions du lac Baïkal; à l'ouest, jusqu'à l'Yénisséï et même jusqu'au Ket, car on rencontre encore des tribus toungouses auprès du port de Makov. Dans ces contrées tout à tour montagneuses et marécageuses, riches en cours d'eau, couvertes de forêts vierges presque impénétrables et dans lesquelles la longueur et la rigueur des hivers augmentent encore l'inhospitalité d'un climat généralement très-rude, le peuple toungouse, vivant épars et par petits groupes séparés, offre une population d'environ 70,000 âmes. Ceux qui habitent la province d'Yakoutsk errent dans l'intérieur, pays montagneux et boisé, entre les pâturages des Yakoutes.

Le nom de Toungouse (Toungoussou) n'appartient ni à la langue russe ni à celle du pays; car, à proprement dire, les Toungouses n'ont pas de nom pour se désigner eux-mêmes. Quelques étymologistes font dériver toungouse du mot tatar toungou, qui signifie porcure, et qui paraît indiquer la malpropreté ou plutôt le rude genre de vie de ce peuple; mais toutes les tribus tatars du gouvernement d'Yénisséïk nomment le porcure tjetebka. Les Kozaks du Ket, qui les premiers ont rencontré des Toungouses et leur ont donné ce nom, ne connaissent précédemment d'autres Tatars que ceux de Tokohk et de la Baraba, qui ne furent jamais voisins des Toungouses. Les Russes nomment d'ailleurs autrefois tous les peuples de l'Asie Toungouses. S'il faut s'en rapporter au témoignage des historiens chinois, il paraîtrait que, dans des temps très-reculés, les peuplades du nord-est de la Chine étaient déjà connues sous le nom collectif de Toung-hou ou de Toung-khou, mot qui ne signifie autre chose que barbares du nord-est; car toung veut dire est, et hou barbares du nord. Cette origine peut donc avec plus de probabilité s'appliquer au mot toungouse. D'autre le font dériver de toung-tsé (c'est ainsi que les Arimes de l'Yénisséï supérieur nomment les Toungouses, c'est-à-dire hommes des trois tribus) ou de toungher (lac), ou enfin du mot tatar tounghiss (mer), parce que quelques-uns ont pris les Toungouses pour des Mongols qu'on nommait autrefois Mongols de la mer. Les Toungouses eux-mêmes ont adopté diverses appellations qu'ils s'appliquent selon les différentes tribus, telles qu'Ewenki, Orenki, Yévoûny, Kaminégnay, etc. Les tribus de l'est, sur la mer d'Okhotsk, portent le nom de Lamoutes; mais les Toungouses pasteurs des contrées du sud et de l'Amour sont désignés en général sous celui d'Orotchones; car eux-mêmes s'appellent Orotcha, Orotchones, ce qui veut dire pasteurs de rennes (oron signifie renne). Les Koriaks donnent aux Toungouses pasteurs le nom de Khotanka, du mot khoua (renne), et les Mandchoux (Mandjoux) du sud les nomment Solones (chasseurs). Les Mongols appellent aussi les Toungouses Orotchones ou Oronchones. Les tribus toungouses de l'Amour qui s'occupent de l'agriculture et de l'élevé du bétail sont nommées Daours par les Bouriates.

Les Toungouses sont les plus nombreux de tous les peuples nomades

de la Sibirie, quoique leur population soit relativement très-faible eu égard aux vastes espaces qu'ils parcourent. Les Russes connurent les Toungouses au commencement du dix-septième siècle. Lors de la complète soumission des Ostiaks du côté gauche de l'Yénisséï, les Kozaks du Ket rencontrèrent pour la première fois les Toungouses habitant le long de l'Angara (Toungouska) d'où ils les chassèrent; puis, s'avancant de Mangazéa vers le nord jusqu'à la rive droite de l'Yénisséï, ils imposèrent un tribut (yassak) à dix-huit peuplades toungouses campées sur la Toungouska inférieure, tribut que payèrent bientôt après tous les autres Toungouses du gouvernement d'Yénisséïk. Les Toungouses du gouvernement d'Irkoutsk, des provinces d'Yakoutsk et de la Transbaikalie, avec leurs voisins les Bouriates et les Yakoutes, sont devenus sujets russes dans le courant du dix-septième siècle.

Les Toungouses vivent en général dans les bois et sont considérés comme peuple chasseur par excellence. Leurs tribus restées pures de tout mélange et d'autres nations appartiennent aux peuples primitifs les plus intéressants et offrent encore aujourd'hui à un esprit observateur un aussi vaste champ d'observation qu'à l'époque où les Russes entrèrent en relation avec eux.

Le Toungouse naît, vit et meurt dans les bois, qu'il ne quitte jamais. La plupart des Toungouses pêcheurs et ceux qui s'occupent de l'élevé du bétail habitent dans des yourtes de bouleau semblables à celles des Toungouses des bois et ont aussi peu de besoins que ceux-ci. Le Toungouse des bois passe toute sa vie à errer d'un endroit dans un autre. S'il est célibataire, il va à la chasse, armé de sa carabine ou de son arc, suivant insoucieusement sa fantaisie pendant des jours entiers, sans prendre de nourriture et guidant ses pas sur la direction des étoiles. S'il est marié, son existence n'a plus d'autre but que l'entretien de sa famille, qui part avec lui; quelques rennes portant son modeste avoir, qui le plus souvent ne consiste que dans la possession d'armes et d'ustensiles de chasse et de pêche. Nous caractérisons plus spécialement les tribus qui diffèrent plus ou moins de ce type primordial quand nous nous occuperons séparément de chacune d'elles.

La physionomie du Toungouse respire en général la douceur et la bonté; ses yeux reflètent une âme pure et simple, étrangère à la fausseté et à la ruse. Paisible et sincère, il est essentiellement hospitalier et sacrifie à son hôte tout ce qu'il possède, sans souci du lendemain. L'amour de la liberté et de l'indépendance est chez lui le sentiment le plus vivace; aussi la nécessité la plus urgente peut-elle seule le décider à se soumettre volontairement à un travail quelconque.

La religion chrétienne n'a fait que bien peu de progrès parmi les Toungouses, et ils sont encore aujourd'hui plus fidèles au chamanisme que tous les autres peuples de la Sibirie. Leurs prêtres, qui jouissent d'une grande autorité, se donnent une apparence hideuse et farouche pour faire l'évocation des esprits. Le chamanisme, répandu encore maintenant dans presque tout le nord de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique, est une forme dégénérée de la religion primitive de l'Asie centrale, forme qui s'est conservée presque intacte chez les Toungouses, tandis que leurs voisins les Mongols professent le lamaïsme et la race turque le mahométisme. Cette religion primitive enseignait à adorer la toute-puissance et la suprême sagesse de Dieu et à glorifier les hommes célèbres, élevés par l'apothéose au rang de divinités de second ordre. Mais bientôt parurent des charlatans qui se dirent inspirés et chargés d'annoncer la volonté de ces êtres supérieurs avec le concours desquels ils prétendaient prédire l'avenir. De là vient l'origine de ces exorcistes hommes et femmes qui, au bruit des timbales et du tambourin, et à l'aide de contorsions, de sauts convulsifs, de cris aigus, souvent même de blessures qu'ils se font eux-mêmes, arrivent à un état peut ainsi dire extatique uni à une grande exaltation morale. C'est pendant cette crise qu'ils prétendent jouir de la faculté de se mettre en rapport direct avec les esprits ou avec les dieux.

L'étude approfondie des principaux dialectes toungouses de la Sibirie orientale a démontré que, malgré leur affinité avec la langue mandchoue, il existe souvent de notables dissidences grammaticales.

TOUNGOUSES ERRANTS, NOMADES ET SÉDENTAIRES (TOUNGOUSES DES BOIS, PASTEURS ET PÊCHEURS).

TOUNGOUSES DU GOUVERNEMENT D'YÉNÏSSÛSK.

Les Tougouses du gouvernement d'Yénissisk ont conservé par le type national primitif, et, sous ce rapport autant que par leur manière de vivre exclusivement errante, ils diffèrent de toutes les autres tribus de même souche, plus ou moins mêlées d'éléments hétérogènes.

Ces Tougouses n'ont point d'habitations fixes; ils se rendent aux lieux qui leur plaisent et y restent à peine quelques jours; ils ne vivent que du produit de leur chasse ou de leur pêche, qu'ils pratiquent en se réunissant par familles ou même par tribus.

Ils errent dans le gouvernement d'Yénissisk, dans le district de même nom et dans ceux de Bogoutchansk et de Touroukhansk; c'est-à-dire au nord jusqu'à Doulnsk sur l'Yénisséï, à 500 verstes en aval de Touroukhansk; au sud, jusqu'à la rivière d'Ona ou de Birussa, qui sépare le district de Kansk de celui de Njéououlnsk.

Ces Tougouses forment maintenant vingt-cinq petites tribus dont les noms dérivent plus ou moins de leurs chefs les plus célèbres. Par suite des ravages causés récemment par la petite vérole, leur nombre ne s'élève pas à plus de 1,700 individus du sexe masculin. Ils payent annuellement leur tribut (yassak) en fourrures, à des places fixes nommées soulgans, et c'est alors qu'ils échangent avec les Kozaks du blé et d'autres objets de première nécessité.

Les contrées qu'ils parcourent habituellement sont des forêts primitives coupées par des montagnes accessibles à eux seuls et qui servent de refuge aux animaux dont les fourrures sont les plus estimées, mais qui deviennent de jour en jour plus rares. On y rencontre des zibelines, des renards, des écureuils, des martes sibériennes, des loutres, des hermines, des gloutons, des ours, des loups et des rennes. Cependant quelques tribus toungouses vivent dans des contrées déboisées, mais coupées par des rivières poissonneuses, des lacs et des marais, contrées habitées pour la plupart par des renards blancs, bleus (satis) ou croisés, et des rennes sauvages.

Les Tougouses du gouvernement d'Yénissisk sont de taille moyenne, ont la tête ovale, la figure ronde, le front large et plat; les yeux étroits, noirs, brillants et un peu enfoncés; les sourcils arqués; le nez plat et camus, dont la partie supérieure se trouve presque sur la même ligne que les yeux; la bouche large et les lèvres généralement très-grosses, les pommettes saillantes, le menton carré, la poitrine bien développée et les reins vigoureux. Ils ne coiffent et ne peignent jamais leurs cheveux épais, longs et hérissés, mais ils les réunissent en touffe derrière la tête et les attachent à l'aide d'une étroite courroie. Leur barbe est peu fournie, et même épilée chez la plupart d'entre eux. Quelques Tougouses, en petit nombre, pour se distinguer des autres, se tatouent encore aujourd'hui la figure et le menton.

Les femmes sont presque en tout semblables aux hommes, mais elles ont la physionomie plus expressive; leur visage ressemble d'ailleurs plus ou moins à celui de tous les peuples sauvages de la Sibérie. Elles portent leurs cheveux arrangés comme ceux des hommes. Quelques Tougouses habitent plus vers le sud ont adopté, dans ces derniers temps, surtout depuis que le nombre des orpailleurs a augmenté, le costume russe, et il n'y a rien de plus comique que ces enfants de la forêt vêtus de fraes ou de surcoûts usés et coiffés de chapeaux ronds. Leur habillement national, tant pour les hommes que pour les femmes, est le même pendant l'été et pendant l'hiver. Ce n'est que dans les contrées plus méridionales que l'on porte des chemises, et par-dessus une espèce de kaftan fait en peau de renne dont la fourrure est en dehors pendant l'hiver, tandis que pendant l'été il se compose seule-

ment du cuir de l'animal. Le collet et les revers sont brodés en fausses perles et garnis d'ornements faits de poil de chèvre. Ce kaftan ou parka, comme on le nomme généralement, descend jusqu'aux genoux, tandis que les habits de dessous, faits de peau de renne, ne montent pas plus haut que les hanches et sont recouverts d'une courte robe de femme; du haut de cette robe et à partir des épaules descend une espèce de mantelet dont le côté velu, tourné en dehors, est également garni de fausses perles et de dessins laridiés en poil de chèvre. Un haidrier orné, passé sur les épaules et se rattachant aux hanches, porte suspendus les ustensiles les plus nécessaires et les objets les plus chers au Tougouse, tels que son couteau, le sac à tabac, un briquet, de petites pipes en fer ou pipes chinoises, etc. Les bas sont remplacés par de longues herbes. Les bottes, faites en peau de renne, sont attachées aux jambes au moyen de courroies. La coiffure des hommes ressemble généralement à une thibétika tatare; celle des femmes consiste le plus souvent en une peau entière de renard blanc garnie de divers ornements.

Errant dans les contrées les plus sauvages, le Tougouse supporte avec résignation toutes les privations imaginables. Son habitation ou tchoum n'est qu'une simple tente conique de quatre arches de diamètre consistant en une trentaine de perches très-longues réunies et disposées de manière à laisser passer la fumée par une ouverture; on les recouvre de peaux de renne préparées à cet effet ou d'écorce de bouleau. Le sol est recouvert de feuilles, de mousse, de branches de sapin, etc.; les armes et ustensiles sont suspendus aux parois; puis on pose les chaudières, et ainsi se trouve terminé le tchoum, ce témoin des joies et des douleurs de la famille du Tougouse, que pour rien au monde il n'échangerait contre une habitation européenne. Le Tougouse démolit et reconstruit facilement son tchoum; quand il le quitte, il en abandonne la charpente et n'en emporte que la couverture, qui se roule en plusieurs pièces.

Les Tougouses errent isolément ou en très-petites troupes de deux à trois familles. Il arrive souvent qu'une femme enceinte est délivrée sans aucune assistance; le mari pratique alors une seconde porte au tchoum, y conduit sa femme et allume un petit feu que la mère du nouveau-né doit enjamber trois fois pour sa purification, tandis qu'on lave l'enfant dans une eau voisine ou dans de la neige. Il ne reçoit pas son nom de ses parents, mais de la première personne qui entre dans le tchoum. Bien que dans les contrées méridionales beaucoup de Tougouses soient baptisés, ils donnent à leurs enfants des noms de circonstance; plus tard on y ajoute un nom chrétien; mais, au sein de la tribu, ils ne sont désignés que par le premier. Les Tougouses chrétiens baptisent leurs enfants lorsqu'ils vont payer l'yassak dans les soulgans. Durant trois jours la mère du nouveau-né est considérée comme impure; elle n'ose pas même, en voyage, monter sur un renne, et doit aller à pied. Chez les riches, le berceau est fait de peaux préparées et garnies de divers ornements; chez les pauvres, il est simplement en écorce, et pendant la route la mère le porte sur son dos. Les Tougouses sont des parents pleins de tendresse; ils ne donnent à leurs enfants que des noms d'amitié. Les jeunes gens se marient dès l'âge de quinze à seize ans; ils se cherchent eux-mêmes une fiancée et fixent le kalym, qui consiste ordinairement en dix rennes ou 30 roubles. Il arrive souvent qu'un lieu du kalym le fiancé offre en mariage au père, au frère ou à l'oncle de sa promise, sa propre mère, sa sœur ou une nièce. Les cérémonies du mariage n'ont rien de particulier: chez les Tougouses chrétiens, les noces se célèbrent dans les



Designé d'après les croquis et modèles de la Société géographique impériale de Russie par Ch. Radin.

Lith. par Wankelmann et fils à Berlin.

ТОНГУСЫ ДЕС БОИС.

ЛѢВЧІЕ ТУНГУСЫ.

souglans et y sont consacrées par le bréte. A cette occasion, on boit pendant quelques jours, sans aucune retenue, de l'eau-de-vie avec tous les parents, on danse et on chante; mais ces réjouissances n'ont jamais lieu devant des étrangers.

Les Toungouses n'ont pas de chants nationaux. Leurs chansons sont improvisées de la manière la plus simple et n'ont pour objet que ce qui frappe directement leurs yeux. Il paraît aussi qu'il n'existe chez eux ni légendes ni contes traditionnels. Leur danse ne consiste qu'en une sorte de tourbillonnement où hommes et femmes, se tenant embrassés, forment un cercle et tournent rapidement en frappant des pieds et en criant : *Yokher eh, yokher eh, yokher eh!* *tkokh, tkokh, tkokh!* *yokher eh!* Ils aiment beaucoup la danse, mais ils manquent complètement d'instruments de musique.

La polygamie n'existe presque plus chez les Toungouses, elle est même tout à fait abolie chez ceux de Touroukansk. La femme accomplit tous les travaux du ménage; elle tanne les peaux, charge les rennes pour le voyage, dresse le tehoun, coud les habits, prépare les aliments et soigne les enfants. L'homme ne saurait s'occuper de tous ces détails domestiques, car il est constamment à la chasse ou à la pêche, ou bien, s'il est un agoris, il doit recommander ses armes et ses filets. Le Toungouse traite sa femme avec égard et humanité, diffèrent, sous ce rapport, de la plupart des Asiatiques. On trouve néanmoins, ici comme partout ailleurs, des unions malheureuses. La femme infidèle fuit quelquefois le domicile conjugal; mais il est rare qu'elle échappe aux poursuites du mari, qui, pour éviter des discussions et des querelles, l'abandonne ordinairement au ravisseur, moyennant quelques mesures d'eau-de-vie et deux ou trois zibelines. Chez les Toungouses nous corrompus de Touroukansk on ne rencontre guère la mansuétude portée à une telle exagération: chez eux, le mari offensé enverrait plutôt une balle ou une flèche dans la tête du perturbateur de son bonheur domestique qu'il ne consentirait à accepter de lui l'hospitalité.

Les Toungouses redoutent beaucoup les maladies, qui, pendant leurs courses isolées, sont presque toujours mortelles. Un petit nombre seulement atteint l'âge de soixante à soixante-dix ans. Comme ils ne se lavent jamais, des maladies cutanées malignes sévissent fréquemment parmi eux. Ils craignent surtout les épidémies contagieuses et se figurent que la petite vérole, par exemple, est une terrible vieille femme armée de longues dents et circulant dans le pays pour mordre les gens. Ce lui qui a le malheur d'être atteint de cette maladie est abandonné dans le tehoun à sa triste destinée, et, après qu'on l'a pourvu d'aliments pour quelques jours, on s'éloigne même de la contrée pour aller en chercher une autre plus salubre. Lorsqu'un Toungouse chrétien meurt de maladie ordinaire, on dépouille immédiatement la tente des peaux qui la recouvrent, on allume du feu et l'on fait fondre de la graisse de renne; on tue ensuite un de ces animaux, et sa peau sert de linceul au mort que l'on se dispose à enterrer. Si c'est un homme, ses objets préférés l'accompagnent dans la tombe, c'est-à-dire ses ustensiles de chasse, de pêche, etc., et une chaudière à fond percé; si c'est une femme, on place près d'elle un couteau et la houlette avec laquelle elle conduisait les rennes; on fait cuire alors l'animal qu'on a tué; une des ses cuisses est coupée et déposée sur la tombe, puis le reste est mangé par les assistants. Après cette cérémonie, les Toungouses lèvent leur camp et vont habiter plus loin. Ils interceptent avec de la neige ou des arbres la route qu'ils viennent de parcourir, afin d'ôter au défunt la possibilité de les suivre. Chez les Toungouses païens, les cérémonies funéraires sont différentes: les morts sont pareillement couvés dans des peaux de renne, mais non enterrés; on les suspend à des arbres. Les Toungouses de Touroukansk préparent aussi à leurs morts une espèce de lieu de repos sur des arbres dont ils coupent toutes les branches afin qu'ils ne puissent pas en descendre.

A l'exception de quelques tribus errantes sur le Toungouska inférieur, les Toungouses sont les plus hospitaliers de tous les peuples nomades. Ne sachant pas même s'il aura de quoi se nourrir le lendemain, le Toungouse partage avec le premier venu son dernier morceau de renne ou de chevreau. S'il a pris un ours ou un sauglier et qu'il y ait quelque autre famille dans le voisinage de son halation, il prépare pour elle, avec le produit de sa chasse, un véritable festin. Dans leurs relations avec les Russes, qui ne leur inspirent aucune frayeur, les Toungouses se montrent tou-

jours convenables et pleins d'affabilité. Leur attachement au gouvernement russe est très-grand, ce qui s'explique par le bien qu'on leur fait. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a certains entrepôts de blé, de poudre et de plomb où ils peuvent prendre ces objets à crédit, et si une épidémie vient à se déclarer parmi eux, on leur envoie des médecins et des secours. La naïveté de la proposition suivante est un témoignage touchant de leur affection pour l'empereur. Lorsqu'au commencement de l'année 1813 les Toungouses eurent connaissance de l'invasion des Français à Moscou, ils s'offrirent à venir, sur leurs rennes et sur patins pour chasser l'ennemi.

Les Toungouses nomment les Russes *Loutchi* (ceux de l'Amour, *Lotcha*) et les visitent dans les souglans pour leur vendre des fourrures. Ils sont d'abord timides et peu communicatifs, mais les rasades d'eau-de-vie les rendent plus confiants; ils commencent alors à parler russe d'une manière fort originale, et, après une consommation un peu exagérée de leur boisson favorite, ils se défont à vil prix des fourrures plus précieuses. Ils permettent même à leurs enfants de participer aux festins qu'on leur offre et qui durent souvent plusieurs jours pendant lesquels le côté tout matériel de leur nature sauvage se manifeste d'une manière choquante.

Actifs et infatigables lorsqu'ils ne sont par ivres, les Toungouses sont en même temps vaillants et déterminés à l'heure du danger. Ils ont l'esprit naturellement pénétrant, quoiqu'ils ne s'appliquent nullement à le cultiver: aussi leurs notions sur les choses les plus ordinaires sont-elles très-bornées. Ils comptent les années par les hivers ou d'après leurs visites aux souglans; ils n'ont pas la moindre idée de la division du temps en mois, en semaines et en jours classés sous diverses dénominations.

En chassant à pied pendant l'été et sur patins en hiver, le Toungouse parcourt souvent un trajet qu'un cheval ou un chien pourrait à peine franchir. Dans ces déserts, la conformation du sol et en général tous les accidents de terrain lui sont parfaitement connus; chez lui, l'organe de la vue est incroyablement développé: il ne manque jamais son coup, même à une grande distance, ni avec la carabine, ni avec l'arc; avec ses flèches il atteint les poissons à des profondeurs souvent considérables. Ce qui réjouit le plus le Toungouse, c'est la rencontre d'un ours, qu'à dessin il se contente de blesser afin de l'expanser davantage et de le recevoir ensuite au bout d'un couteau très-aigu et tranchant attaché à un bâton de deux archines de longueur. Pour cette opération, il met un genou en terre et, appuyé sur l'autre, il tient fortement serrée dans sa main l'arme cachée derrière son dos; il attend ainsi, avec le plus grand sang-froid, l'ours qui arrive furieux et se dresse de toute sa hauteur devant lui. Au moment où l'ours veut saisir son adversaire avec ses pattes de devant, celui-ci enfonce rapidement son couteau dans la gueule de l'animal, qui retombe presque toujours inanimé et percé de part en part.

Les rennes forment la seule richesse du Toungouse; dans ces déserts immenses et ces forêts primitives, ce précieux animal, qui d'ailleurs ne demande aucun soin, est pour lui ce qu'est le chameau pour l'habitant des steppes: le Toungouse s'en sert comme de bête de somme; de sa peau il fait ses vêtements et la toiture de son tehoun, mais ne se nourrit que rarement de sa chair. S'ils n'avaient pas eu de rennes, les Toungouses auraient été forcés depuis longtemps de renoncer à leur vie errante et de se fixer dans des villages. Le nombre de ces animaux diminue considérablement, et c'est la tribu de Bogoutchansk qui en possède le plus aujourd'hui. Le renne domestique est un peu plus grand que le renne sauvage; il vit de quinze à seize ans, mais il n'est propre au travail que jusqu'à dix ans; il est en général faible, et sa charge ne peut excéder plus de quatre à cinq pouds. Les Toungouses n'ont pas l'habitude d'atteler leurs rennes aux nartes (légers traîneaux sibériens); ils ne s'en servent que comme bêtes de somme.

Les Toungouses du gouvernement d'Yénisséïsk ne sont pas lamaites comme ceux du gouvernement d'Irkoutsk; ils sont chrétiens ou partisans du chamanisme. Le dieu suprême des adeptes du chamanisme se nomme *Chevaghi-Okehari*; il est représenté par un homme à la fleur de l'âge, de haute stature, imberbe, vêtu d'or et habitant le ciel. Non loin de lui existe un dieu de moindre importance, patron des Toungouses; on le nomme *Ozebki*; il est d'âge viril, sans barbe, et de taille moins élevée que l'autre. Ce dieu apparaît vêtu d'une peau blanche de renne toungouse. Avec l'assentiment de *Chevaghi-Okehari*, il désigne les chamanes.

En opposition à ces dieux bienfaisants, le dieu de la mort et de la destruction règne dans des déserts immenses, impénétrables. Klarkhi, ou le dieu noir, ainsi qu'on le nomme, a les yeux démesurément grands, le nez plat et une tête merveilleuse. Sa barbe et ses cheveux noirs offrent l'image de la tempête au désert. Il porte toujours un costume toungouse noir et adopte diverses formes pour présenter les hommes, telles que celle de l'ours, du loup, etc. Outre ces dieux principaux, les Toungouses en adorent encore quelques autres, par exemple ceux qui président à l'eau, au gain, au serment, aux prophéties, etc. Quoique les chamanes soient naturellement les plus expérimentés dans les questions religieuses, il est néanmoins impossible d'obtenir d'eux des renseignements précis. A mesure que le christianisme fait des progrès, les chamanes deviennent de plus en plus rares; mais ils n'en inspirent pas moins de crainte et on les tient toujours en grande vénération. Leur costume est le même que partout ailleurs, cependant plus bizarre en-

core; leur bonnet a de longues cornes, et par-dessus leurs vêtements ils portent jusqu'à trois poids. Lorsqu'un chamane arrive à un campement, on lui construit un tchoum à part, près duquel on suspend la chair d'un renne qu'on a tué tout exprès, et l'on se rassemble autour du chamane pour entendre la prophétie. Il allume alors un grand feu et commence les cérémonies. Il bat du tambour, s'agitte et se dialogue les membres, imite le cri de différents animaux, saute par-dessus le feu, met dans sa bouche des charbons ardents, et tombe enfin le visage contre terre. Il s'assied ensuite au centre du tchoum, ferme les yeux et répond aux questions des assistants, questions ordinairement relatives aux endroits favorables à la chasse, etc. Par gratitude, on fait présent de quelques fourrures au chamane, puis l'on mange le renne tué. Les chamanes s'occupent quelquefois de la guérison des maladies et n'emploient pour cela d'autre moyen que certaines conjurations.

TOUNGOUSES DU LAC BAÏKAL OU DIRKOUTSK.

Gais, vifs, intrépides et dotés d'un esprit observateur, ces Toungouses vivent presque exclusivement de chasse et de pêche, comme ceux du gouvernement d'Yénisséïsk leurs voisins, et errent en nomades dans les contrées septentrionales du Baïkal. Sur les deux rives de ce lac, les Bouriates et les Toungouses sont limitrophes; la première yourte de ces derniers, sur la rive occidentale, est située sur le promontoire qui sépare la baie de Bogotchana de celle de Sludéna; ils s'étendent sur la rive orientale jusqu'à Bargouzinsk.

La plupart des Toungouses du cours inférieur de l'Angara supérieur forment une tribu fort pauvre; ils sont baptisés et ont échangé leurs noms patiens contre des noms chrétiens; mais leur nouvelle foi n'a point encore de profondes racines, et tandis qu'une présence des Russes ils observent toutes les coutumes chrétiennes, ils s'en écartent au sein de leurs forêts. Il n'en saurait guère être autrement, d'après le genre de vie qu'ils ont adopté.

A l'époque de la pêche de l'omoul ou saumon d'automne, qui se fait sur une très-vaste échelle, beaucoup de Toungouses pauvres, possédés par la misère, descendent de l'Angara supérieur sur la baie septentrionale du lac Baïkal et se mettent au service des Russes comme ouvriers. Ils appartiennent aux tribus de Kindighir et de Samagher, et ne possèdent presque pas de rennes; une trentaine de ces animaux constitue aujourd'hui pour eux un grand troupeau, tandis qu'il n'était pas rare autrefois de voir une même famille en avoir une centaine.

Les Toungouses qui habitent les contrées septentrionales du Baïkal ont le front élevé et large, les yeux tout chinois, les sourcils obliques, les pommettes comme les Bouriates, c'est-à-dire très-saillantes, le menton pointu, peu de barbe et le teint brun jaunâtre. Ils ne se tatouent point. Les hommes portent les cheveux longs et tressés en une natte dont l'extrémité est dénouée, avec un bandeau large sur le front et plus étroit sur le derrière de la tête, où l'on attache cette natte. Généralement robustes, ces Toungouses ont surtout les épaules très-développées par l'exercice et les fatigues; mais leurs jambes sont excessivement grêles. Chez eux, de même que chez toute la race, le sentiment de la liberté est développé au plus haut degré, et la misère seule peut les forcer à s'engager comme ouvriers. Ce sont presque toujours les femmes qui s'occupent de la conservation du poisson, tandis que les hommes passent leur temps à la chasse. Les Russes aiment ces travailleuses toungouses pour leur zèle, leur ordre et leur bonne humeur constante même pendant les plus rudes travaux. Les hommes sont complaisants, francs et assez causeurs. Pleins de modération et de frugalité,

ils suffisent, avec le boulean et le renne, à tous les besoins de leur existence; ce qui est d'autant plus remarquable que dans leurs vêtements aussi bien que dans tout ce qu'ils confectionnent avec ces deux grossiers éléments, ils manifestent un goût d'ornementation complètement étranger à leurs voisins, par exemple aux Bouriates. Leurs habits sont propres et bien faits; leurs yourtes n'ont pas de mauvaise odeur, et tous leurs mouvements sont libres et aisés. Ils sont dotés d'une habileté toute particulière pour la préparation des peaux de renne; les femmes cousent, avec les nerfs de ces animaux en guise de fil, des habits qui témoignent d'une grande aptitude et de beaucoup de soin. Avec la mince peau des pattes, elles font de très-belles couvertures qui ne manquent même pas de variété dans les couleurs. Elles sont en outre très-adroites dans la confection de boîtes et de cassettes, et dans la manière d'orner les berceaux de leurs enfants.

Leurs yourtes ou tchoums se nomment garans et sont faits également de perches recouvertes d'écorce de boulean; on transporte avec soi le matériel, qui consiste essentiellement, pour chaque garan, en trois pièces d'écorce longues de cinq toises et larges d'une archine et demie, et qu'on peut ployer, ou en plusieurs petits morceaux semblables qui sont cousus et qu'on roule lors du départ. La porte est retenue par des courroies assujetties à la partie supérieure du garan, on la descend à volonté. Chaque fois qu'on déplace le tchoum, la charpente en est refaite à neuf sur place.

Le Toungouse transporte avec lui, comme indispensables à son existence, les sept objets suivants : une lance pour combattre l'ours (ghidda), une carabine (pakteraouén), une queue de cheval (argouk) contre les mouches et les cousins, une pipe chinoise (oulla), une planche mince pour porter les effets à dos (panagheb), un canot de sept pieux de long (tchaou) en écorce de boulean, et une fourche à poisson (kranki).

Comme chez tous les peuples de la Sibérie, les femmes toungouses sont dans un état de dépendance entière et complètement soumises aux hommes. Elles sont responsables de tous les devoirs du ménage et chargées de tous les travaux de l'intérieur. Le concours de la femme est pour le Toungouse d'une nécessité absolue et, de même que le Bouriate, il ne saurait exister sans une compagne.

Sauf quelques tribus établies sur le Léna supérieur ou vivant en nomades sur ses rives, et que l'on nomme Toungouses errants de Baoumout et d'Angara, ce peuple, composé de 1,250 individus, forme plusieurs petites tribus réparties en trois districts aux environs de Nijntangarsk, de Verkhéangarsk et de Bargouzinsk, jusqu'au lac de Baoumout et au Tsuya.

TOUNGOUSES DE LA PROVINCE D'YAKOUTSK.

Après les Yakoutes, principaux habitants de cette province, les Toungouses y occupent la place la plus importante. Fixés d'une manière stable en peu d'endroits, ils y mènent à peu près la même existence que dans le gouvernement d'Yénisséïsk et dans les contrées du Baïkal.

Plus pauvres que les Yakoutes nomades, qui occupent les meilleurs pâturages, ces Toungouses errent sur des hauteurs boisées entre les fleuves; ils s'occupent presque exclusivement de chasse, et ce n'est que possédés par une extrême nécessité qu'ils se décident à servir les Ya-



Dessiné d'après les croquis et costumes de la Société géographique impériale de Russie par Ch. Huhn.

Lith. par Winckmann et fils à Berlin.

ШАМАНЫ.

ШАМАНЫ И ШАМАНИКА.

koutes, plus riches parce qu'ils ont en général beaucoup plus d'activité qu'eux. De longues relations avec ces Yakoutes ont amené une sorte de fusion entre les travailleurs et ceux qui les employaient. Les Toungouses se sont mêlés avec eux et ont adopté insensiblement leurs mœurs et même leur costume. Si ce voisinage a pu avoir sur eux une pareille influence, celui des colons russes a dû en exercer une bien plus grande encore, quoique moins efficace cependant que sur les Yakoutes ; aussi, parmi les Toungouses errants, on trouve-t-on quelques-uns qui ont établi leur résidence d'une manière fixe et ont reçu le baptême. Ils ressemblent beaucoup aux Russes par leurs mœurs et leur genre de vie, et se distinguent surtout par une grande propreté dans leurs habi-

tations. Ces Toungouses errants sont plus nombreux sur la rive gauche du Léna que sur la rive droite. Quoique baptisés, ils conservent néanmoins leurs noms païens à côté de leurs nouveaux noms chrétiens. Ils parlent habituellement le russe, en confondant continuellement les deux sons ts et ch. Petits, maigres et chétifs, ils sont habillés à la russe, et leur costume ne diffère de celui de ceux-ci que par les vêtements de dessous.

Malgré l'existence pacifique dont ils jouissent déjà depuis longtemps, le chiffre des Toungouses d'Yakoutsik diminue successivement, ce qu'on peut attribuer non-seulement à l'excessive rigueur du climat et aux ravages causés par les maladies, mais principalement à l'usage immodéré du thé et de l'eau-de-vie.

TOUNGOUSES DE LA MER D'OKHOTSK OU LAMOUTES.

Les Lamoutes, que l'on a souvent considérés comme un peuple (tongouse) à part, ne sont autres que des Toungouses habitant les contrées de la mer d'Okhotsk jusqu'à Kolyma et à l'Indighirka, ainsi que le district de Ghijghinsk, déjà occupé par les Koriaks. Sauf leur dialecte sonore et riche en voyelles, ils ne se distinguent point essentiellement des autres tribus tongouses, ayant le même genre d'existence qu'eux. Le nom de Lamoutes dérive de lamon, qui signifie mer; d'autres ethnographes regardent la désignation de Namki comme plus juste, parce que, dans ces contrées, la mer est nommée nam ou namon; — qu'amou et ouo signifient lac, — et que mou ou mouk désigne l'eau en général. La corruption des noms est si fréquente, quand on les fait passer d'une langue dans une autre, qu'il en sera probablement arrivé ainsi en cette circonstance. Ce qu'il faut remarquer, c'est que dans les contrées intérieures on établit entre les Lamoutes et les Toungouses leurs voisins immédiats une distinction prononcée, et qu'on divise les Lamoutes en tribus particulières. Cela vient sans doute de ce que sous le nom de Toungouses on ne comprend pas précisément les indigènes, mais plutôt les réfugiés tongouses venus dans ces contrées. De fait et officiellement, les Toungouses riverains de la mer d'Okhotsk et les Toungouses voisins des Youkaghirs nomades sur la mer Glaciale sont nommés Lamoutes et leur idiome est appelé langue lamoute. Ils passent, de même que les Youkaghirs, pour les meilleurs éleveurs de rennes.

Le district d'Okhotsk, habité primitivement par des Koriaks en nombre considérable, comme le font supposer les nombreux vestiges de leurs anciennes habitations, est occupé aujourd'hui par les Lamoutes, qui, au nombre de 3,500, y mènent la vie de pasteurs nomades et en sont la population la plus nombreuse et la plus influente. Les Koriaks, repoussés vers l'orient par les Lamoutes, ne comptent plus dans ce district que 200 individus. Les Yakoutes qu'on y rencontre n'y ont immigré que tout récemment.

Cette contrée, presque tout entière couverte de montagnes, de forêts et de marais, est tellement froide et inhospitalière qu'elle n'est guère accessible qu'aux Toungouses, qui, sous le nom de Lamoutes, y sont répartis, selon leur genre d'existence et leurs occupations, en trois catégories : pasteurs ou nomades; sédentaires; et pêcheurs temporairement sédentaires.

Les Lamoutes nomades ou pasteurs possèdent de grands troupeaux que, par superstition, ils ne comptent jamais exactement et avec lesquels ils campent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ne recherchant des lieux abrités que pendant l'hiver.

Le renne fournit tout aux Lamoutes, la nourriture, l'habillement, l'habitation; et cependant il n'exige que très-peu de soins, car avec lui on n'est pas obligé de faire d'approvisionnement de foin pour l'hiver; les femelles seules demandent quelque attention, au printemps, époque de la reproduction de l'espèce. La surveillance que demandent les troupeaux consiste donc presque uniquement à les protéger contre les bêtes fauves et à les mettre à l'abri des tourbillons de neige et des tempêtes. La neige, qui tombe en abondance et dont les masses incroyables, en certaines localités, ne fondent jamais entièrement, est très-pénicieuse aux rennes; car souvent, ne pouvant parvenir, en grattant cette couche épaisse, à trouver une quantité de mousse suffisante pour leur nourriture, ils sont atteints d'une maladie des ongles qui fait de grands ravages parmi eux. La femelle n'a jamais qu'un seul petit, auquel le

propriétaire fait dès sa naissance une marque particulière à l'oreille. Ces rennes éprouvent le même besoin de liberté que les Toungouses et n'aiment pas à séjourner longtemps dans les mêmes lieux. Ceux de ces animaux qu'on destine à la nourriture ne sont pas égorgés, mais étran-glés, et l'on a soin d'en recueillir le sang.

Par leurs mœurs et leurs habitudes, les Lamoutes pasteurs sont en tout semblables aux Toungouses; ils ont en grande partie adopté la manière de se vêtir des Yakoutes, et leur beau costume national ne se retrouve plus dans toute son originalité que sur les côtes. De même que leurs congénères sédentaires, ils sont tous baptisés, très-bons chrétiens et d'une telle loyauté que devant les tribunaux, par exemple, leur témoignage est toujours admis comme irrécusable. Le véritable costume national, qui disparaît de plus en plus, est le même pour les femmes que pour les hommes; il ne se distingue que par les ornements. L'habillement d'hiver consiste en une espèce de tablier de peau de renne descendant un peu au-dessous des genoux et dont la bordure inférieure est garnie de perles fausses et de poils de renne de diverses couleurs. Le pantalon et la chemise sont aussi en peau de renne; pour les pantalons, le poil de l'animal est tourné en dedans. L'ar-dessus tout cela les Lamoutes endossent une fourrure de renne descendant jusqu'aux genoux, dont le poil est en dehors; le bord inférieur est en garni de poils de chien; les riches y ajoutent de fausses perles. La casquette, en fourrure précieuse et enveloppant les oreilles, est également ornée de fausses perles. Les vêtements d'hiver sont faits en peaux de rennes âgés de six mois ou un peu plus; mais on ne se sert pour l'habillement d'été que de peaux tannées. A l'endroit où se trouvent ordinairement les boutons qui marquent la taille d'un paletot, les hommes portent deux morceaux de fer-blanc, et entre les deux, deux longues queues de poils de renne teints. Les femmes portent aussi, principalement les jours de fête, ces plaques de fer-blanc sur les deux côtés de la poitrine, à la bordure inférieure du tablier et à celle du vêtement de dessus. Des anneaux et des clochettes servent aussi d'ornements au tablier. Elles portent également des colliers. Au lieu de rubans, les filles attachent au bout de leurs tresses de petites pièces de tôle argentée, que les riches remplacent par un long ruban argenté de la largeur d'une main et qui représente des feuilles; un ruban pareil entoure la casquette fourrée, en sorte que le costume de parade coûte souvent 150 roubles et au delà. On se sert encore pour l'hiver de la kamlika, dont le poil est tourné en dehors, et pour l'été de la kamlika en cuir, dont la coupe ressemble à celle d'une longue chemise russe. En général, les gens opulents portent seule la chemise; les autres n'ont aucun vêtement de dessous. Quelques femmes ont des habits en étoffe de perse ou de soie de confection russe, mode adoptée principalement par les hommes, quoique cela leur donne l'air de véritables caricatures. Les endroits où ils dorment (en russe, pologs), disposés dans l'intérieur des yourtes légèrement construites, sont aujourd'hui souvent recouverts de perse; mais, en hiver, ces yourtes sont closes au moyen de peaux, dont elles sont abondamment garnies, afin de procurer la chaleur nécessaire à ceux qui y reposent sans aucun vêtement.

L'usage immodéré du thé, du tabac et des spiritueux exerce une influence désastreuse sur la santé des Lamoutes; les spiritueux et le tabac surtout leur sont très-funestes et ont presque complètement changé les mœurs primitives.

Des anciens temps date encore une danse originale dont voici la description : les jeunes gens des deux sexes forment un cercle, et, appuyant réciproquement les mains sur l'épaule de leurs voisins, commencent d'abord lentement, puis avec un mouvement accéléré, à se pencher de droite et de gauche, en sautant d'un pied sur l'autre, et s'écriant en cadence : Khaaddi ! Cette danse, exécutée jusqu'à l'entier épuisement de ceux qui y prennent part, commence d'ordinaire le soir et dure jusqu'au lendemain matin. Le Lamoute apporte dans tous ses rapports une affabilité remarquable qui se manifeste au dehors par une excessive politesse, des égards pour les personnes âgées, de fréquentes poignées de mains, etc. Cette peuplade est répartie en tribus administrées par des doyens. Les Lamoutes ne choisissent jamais leurs femmes dans leur propre tribu. Ils payent en fourrures leurs impôts, qui sont très-modérés.

Si le type toungouse s'est surtout conservé chez les Lamoutes pasteurs, il a, par contre, presque entièrement disparu chez les Lamoutes sédentaires, pour faire place à l'esprit et aux mœurs russes. Habitant de petits bâtiments à l'instar des maisons russes, mais très-propres, et où les poêles sont remplacés par des cheminées, les Lamoutes sédentaires ont une tout autre existence que celle de leurs frères éleveurs

de rennes. Egalement vêtus de peaux, ils les échaangent avec les Lamoutes nomades, tandis que leur principale richesse et leur nourriture consistent essentiellement en poissons et en animaux marins dont la pêche a lieu au printemps et en automne, et fournit tout à la fois à leurs premiers besoins ainsi qu'à l'entretien des chiens, qui sont leurs animaux domestiques les plus nombreux et les plus indispensables. Afin de pourvoir à la nourriture des autres animaux domestiques, on fait en été des approvisionnements de foin ; cette saison est aussi très-favorable à la culture des pommes de terre et de quelques légumes. En hiver, ces Lamoutes se livrent à une chasse peu productive.

Les Lamoutes de la troisième catégorie, pêcheurs temporairement sédentaires, sont tout à fait pauvres et dégénérés ; ils ne possèdent ni ménage ni troupeau, passent d'une rive à l'autre des fleuves avec leurs chiens, et vivent misérablement de la pêche, souvent insuffisante pour leur entretien, et qui peut encore moins leur procurer des vêtements, dont les Lamoutes éleveurs de rennes leur font ordinairement l'aumône. Ils habitent des espèces de terriers et sont placés au plus bas degré de la civilisation.

TOUNGUSES DE NERTCHINSK.

Par leur langue, leur affabilité et leur vivacité, les Toungouses de Nertchinsk nous rappellent en général le vrai type toungouse ; tandis que par leur costume, leur genre de vie, leurs mœurs et leur physiologie, ils ont plus d'affinité avec les Bouriatés.

Ces Toungouses, au nombre d'environ 10,000, vivent en nomades dans le district de Nertchinsk en Transbaikalie, surtout dans les contrées inférieures de la rive droite de l'Onon, sur la frontière chinoise, sur l'Ingoda et le Nertcha. Ils sont beaucoup plus civilisés que les autres tribus toungouses, à l'exception des Dauras, et la moitié d'entre eux est déjà convertie au christianisme, auquel le voisinage des Russes a ouvert chez eux un accès plus facile que parmi les Toungouses des bois ou Toungouses errants. Ceux d'entre eux qui sont restés païens professent le lamaisme ou le chamannisme.

Les Toungouses de Nertchinsk, en partie pasteurs nomades et en

partie sédentaires, n'occupent leurs domiciles actuels que depuis la fin du dix-septième siècle, et sont devenus sujets russes à la suite des expéditions militaires entreprises par les Kozaks de la Sibérie contre les Chinois. Le prince toungouse Gantimour (khan Timour), plein d'admiration pour la bravoure des Kozaks, résolut d'émigrer vers les régions que ce peuple occupe aujourd'hui. A dater de cette époque, le christianisme s'introduisit parmi eux, Gantimour lui-même demanda le baptême, et son exemple fut bientôt suivi par d'autres, notamment par les notabilités de la nation. Jusqu'à nos jours encore Gantimour est considéré par les Toungouses de Nertchinsk comme un personnage historique dont beaucoup de traditions sont restées vivantes.

Subdivisés en tribus sous des chefs particuliers, ils sont régis par une autorité spéciale dite tribunal de steppe (douma de steppe), et payent l'yassak.

TOUNGUSES DE L'AMOUR SUPÉRIEUR.

A l'exception de sa source, habité par des Mongols et des Bouriatés, et de son embouchure, habitée par des Ghiliaks, l'Amour est un fleuve essentiellement toungouse. Il ne prend le nom d'Amour qu'en aval du point de réunion de la Chilka et de l'Argoun, coule de l'est à l'est, dérivant une grande courbe vers le sud, et se jette dans le golfe de Tatarie, qui sépare l'île de Sakhaline du continent. Ce nom de Sakhaline (plus exactement Sakhaliane) n'existe réellement que sur les cartes

européennes : c'est une abréviation arbitraire des mots mandchoux sakhaliane oulaï angga, c'est-à-dire l'embouchure du fleuve noir (Amour) ; sakhaliane signifie noir ; mais l'île qui se trouve à l'embouchure se nomme Tarakai. En suivant les tribus toungouses sur la rive gauche de l'Amour, acquise aujourd'hui à la Russie, nous prendrons pour base la description donnée par M. Gersfeld.

OROTCHONES DE L'AMOUR.

Les tribus toungouses nommées Orotchones par les Russes (à cause de l'oron, c'est-à-dire du renne, leur unique animal domestique, qui leur sert à la fois de bête de somme, de trait et de nourriture) habitent les deux rives de l'Amour et s'étendent au nord jusqu'à l'Yablonovoï-Khrébet, depuis les sources de l'Amzar jusqu'à celles de l'Oldoi, rivière qui les sépare de leurs voisins de l'est les Maniaghers ou Maniaghers. Sur la rive droite de l'Amour, leur territoire s'étend depuis le fort Omt-Stredchinski-Karaul jusqu'à l'embouchure de l'Albazikha. L'Yablonovoï-Khrébet sépare les Orotchones de l'Amour de ceux du nord, qui mènent une vie nomade sur la rive droite du Vitim, sur les rivières Olekma, Toungbir, Nionkja, et appartiennent exclusivement aux Toungouses du Baikal.

Les Orotchones de l'Amour se divisent en deux tribus : les Cholo-

gonski, sur les affluents de la rive droite de l'Amour, qui ne comptent que 70 individus, et les Ninagaïski, habitant, au nombre de 130 âmes, la rive gauche du même fleuve. La première de ces tribus paye 2 roubles par tête pour l'yassak, et la seconde douze écuirens ou 1 rouble 7 copecks et demi. Les deux tribus sont baptisées, bien que pratiquant encore le chamannisme.

Les Orotchones de l'Amour, qui se transportent au printemps sur les rives de ce fleuve, très-abondant en poissons d'une énorme grandeur, se nourrissent en partie de ceux qu'ils ont pris ou les échaangent contre de la farine avec les Kozaks de l'Amour et de la Chilka. Ils donnent à cet effet un pond de poissons pour un demi-pond de farine de froment, et un pond de caviar pour trois et demi à quatre ponds de farine. Les contrées de la rive droite sont, en outre, fort riches en quadrupèdes,



Peinture d'après les originaux et costumes de la Société Impériale géographique de Russie par C. Bahr.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

ТОНГОУСЫ ДЕ НЕРЧЕНСК.

НЕРЧЕНСКІЕ ТУМГУСЫ.

surtout en élans et en écureuils; un habile chasseur peut tuer aisément, dans le cours d'une saison, de cinq cents à mille écureuils de la plus belle espèce, qu'il vend au moins 15 copecs pièce; mais la zibeline ne se trouve malheureusement plus dans ces parages. S'occupant d'aillieurs principalement, comme nous l'avons déjà dit, de l'élevé des rennes, les Orotchones de l'Amour sont en contact fréquent avec leurs frères de souche comme sur l'Oleka et parlent la même langue qu'eux, mais à la façon des Yakoutes, faisant presque toujours résonner la dernière syllabe, tandis que les Tomongoses septentrionaux placent principalement l'accent sur la pénultième. Les Orotchones sont petits et chétifs; ils ont les pommettes saillantes, le visage plat, le nez et la bouche souvent grands, avec des lèvres minces, les yeux petits et obliques, les sourcils rares, les cheveux noirs et lisses. Ils ont la barbe peu fournie. Les vêtements des hommes et des femmes sont presque identiques. Les Deux sexes fument et portent la chevelure longue, séparée par une raie

qui part du front et se prolonge en arrière. Les fourrures qu'ils portent en hiver ont le poil tantôt en dehors, tantôt en dedans.

Les Orotchones n'ont pas de demeures fixes, bien qu'ils soient nomades ou plutôt errants que dans des limites assez restreintes. S'occupant d'aillieurs principalement, comme nous l'avons déjà dit, de l'élevé des rennes, les Orotchones de l'Amour sont en contact fréquent avec leurs frères de souche comme sur l'Oleka et parlent la même langue qu'eux, mais à la façon des Yakoutes, faisant presque toujours résonner la dernière syllabe, tandis que les Tomongoses septentrionaux placent principalement l'accent sur la pénultième. Les Orotchones sont petits et chétifs; ils ont les pommettes saillantes, le visage plat, le nez et la bouche souvent grands, avec des lèvres minces, les yeux petits et obliques, les sourcils rares, les cheveux noirs et lisses. Ils ont la barbe peu fournie. Les vêtements des hommes et des femmes sont presque identiques. Les Deux sexes fument et portent la chevelure longue, séparée par une raie

MANIAGRES.

Les voisins les plus proches des Orotchones de l'est, sur la rive gauche de l'Amour, sont appelés Maniagres ou Manigres, dénomination dont l'origine est inconnue. Ils se distinguent principalement des autres Tomongoses en ce qu'ils élèvent des chevaux et non des rennes. Tout ce qui a été dit au sujet des Orotchones est applicable aux Maniagres; il faut seulement ajouter à ces détails que quelques-uns parmi eux entendent la langue manchoue, qu'ils prononcent un peu différemment de leurs voisins; qu'ils savent lire et qu'ils écrivent avec le pinceau et l'encre de Chine. L'influence exercée sur eux par les Chinois est en général très-prononcée. La frontière qui les sépare, à l'orient, des Daours établis sur l'Amour moyen (que nous considérons comme une tribu plus distincte des Tomongoses), est formée à peu près par l'embouchure du Khoumar dans l'Amour et par la ville de Sakhaline. La tribu la plus orientale des Daours, les Kilings, à l'embouchure de l'Oussouri, forme déjà la transition avec les habitants tomongoses de l'Amour inférieur, exclusivement pêcheurs, et qui confinent aux Ghilials à environ 200 verstes de l'embouchure de l'Amour. Les Maniagres vivent en plus grand nombre et sont plus compacts sur le Zéia, et principalement sur le Khoumar ou Khoumara, que sur les rives de l'Amour.

La physiologie des Maniagres présente deux types d'un contraste frappant : l'un a pour caractère un visage large, purement mongol, c'est-à-dire le nez petit et les pommettes saillantes; l'autre, une figure ovale, des traits distingués, les pommettes proportionnées, le nez long, droit ou un peu aquilin. La grande différence des deux types s'explique aisément par cette circonstance singulière que les Maniagres, d'aillieurs si jaloux, abandonnent souvent leurs femmes aux employés manchoux qui viennent les visiter chaque année. Une taille petite et des extrémités grêles, comme on le voit chez les Orotchones, se trouvent rarement chez les Maniagres; ils sont, au contraire, pour la plupart vigoureux et bien bâtis, de stature moyenne et quelquefois même élevée. Les femmes, les vieilles surtout, sont souvent fort âgées; on rencontre cependant parfois parmi elles des physiologies agréables.

Les Maniagres ne sont pas une tribu errante, mais seulement nomade; ils passent tout l'hiver dans le même lieu. Au retour du printemps, ils se rendent sur les rives de l'Amour afin de s'y livrer exclusivement à la pêche. Leurs yourtes sont construites de la même manière que celles des Orotchones; celles qu'ils habitent en été ne diffèrent point de celles où ils passent l'hiver, excepté que ces dernières sont bâties un peu plus solidement. Chaque membre de la famille a sa place particulière dans l'yourte : le maître et la maîtresse occupent le côté gauche, près de l'entrée.

Leur manière de se vêtir a emprunté beaucoup au costume des Manchoux. En été ils ne portent souvent qu'un kaftan descendant au-dessous du genou, et, par-dessus, une courte jaquette sans manches, ou un second kaftan. Pour l'hiver, les fourrures de coupe manchoue sont fort en vogue chez eux et sont attachées par une ceinture. Il en est de même pour les pantalons et les bottes fourrées; les riches riches portent seuls des bottes manchoues. La coiffure est également de forme manchoue et consiste en une petite casquette en feutre demi-ronde et de couleur

griotte ou noire, ou en une cape fourrée de même forme et garnie d'un gland. En hiver, les Maniagres portent d'amples et hauts bonnets de drap garnis de velours ou de peau de renard, ou des bonnets en peau, garnis de fourrures et ornés de deux larges rubans de drap ou de soie, descendant d'un bouton natte au sommet. Les Maniagres tressent leurs cheveux en une longue natte qu'ils laissent pendre sur le dos. Confortablement aux usages manchoux, chacun porte à la ceinture un petit sac qui contient la pipe et le tabac, le briquet, un couteau, etc., le tout suspendu par des courroies ornées de toute espèce d'objets. Peu de Maniagres portent des bagues, mais, par contre, ils se parent de bracelets en verre ou en métal qu'ils reçoivent des Manchoux.

L'habillement des femmes ne se distingue guère de celui des hommes; seulement leurs kaftans sont un peu plus longs et garnis d'ornements sur les manches, le dos et le bord inférieur, aussi bien que leurs coiffes et leur chaussure. Une raie partage par moitié leurs cheveux, tressés en deux nattes roulées autour de la tête et ordinairement ramenées et attachées sur le sommet. Les jeunes filles portent un bandeau sur le front et un petit bonnet d'un tissu broché. Le bandeau consiste en un large ruban garni de boutons, de fausses perles et de différents ornements de métal; il entoure les nattes et s'attache sur la nuque. Les femmes portent, en outre, différentes espèces d'ornements, tels que pendants d'oreilles, boutons, anneaux, bracelets, etc.; et à la ceinture, brodée avec assez de goût, pendent un petit sac à tabac, la pipe, des ustensiles de couture, etc. Pour se garantir contre la chaleur, les consins et les nouches, les hommes se servent souvent d'éventails ou se couvrent d'un bonnet pointu, d'un tissu léger, qui se rabat sur le visage.

Les occupations principales des hommes sont la pêche et la chasse; la première se pratique dans diverses localités, selon la hauteur des eaux de l'Amour, et la dernière, dès que ce fleuve est débarrassé des glaces. Les gens riches seulement, ceux qui ont le moyen de se construire des habitations espères pour la pêche, se livrent aussi, pendant l'hiver, à cette occupation.

Les armes à feu sont pour la plupart des carabines chinoises à mèche ou des fusils russes à pierre; les arcs ont maintenant presque entièrement disparu.

Les chevaux et les chiens sont leurs seuls animaux domestiques. Les chevaux ne sont pas grands, mais fortement constitués; ils ont le cou très-court, la tête moyenne, le front large, les oreilles et les yeux petits, la crinière courte, le dos droit, le poitrail large, les jambes un peu grasses, le poil assez clair; ils sont durs à la fatigue et pouvaient toujours eux-mêmes à leur nourriture. On ne se sert guère des chevaux que comme montures; après de longues courses, on les tient attachés pendant cinq ou six heures, et alors seulement on les met en liberté, les laissant paître à volonté.

Autrefois les Maniagres élèvaient des rennes; mais depuis longtemps ces animaux ont été remplacés par les chevaux importés par les Mongols. Les aliments les plus recherchés sont la chair des quadrupèdes et celle des poissons, quoique à vrai dire le Maniagre consomme indis-

intéressant tout ce qui lui paraît mangeable. La griette joue un rôle important dans leur cuisine. Les gens riches seuls font usage de sel.

Tous les Maniagres pratiquent le chamanisme et se distinguent particulièrement par une grande crainte des esprits maléfaisants. Leurs idoles, en bois et en bois, représentent communément des têtes humaines ou le corps tout entier. Derrière l'yourte se trouve un emplacement distinct, tenu pour sacré, sur lequel les Maniagres placent plusieurs de ces idoles.

Par leur contact continué avec les Mandchoux, les Maniagres ont beaucoup perdu de leur originalité, de la pureté de leurs mœurs et même de leur honnêteté.

Les hommes achètent les femmes, qui sont chargées des plus rudes travaux. Quoique la polygamie soit permise chez ce peuple, on ne l'y rencontre que très-rarement.

TOUNGOUSES PÊCHEURS SUR L'AMOUR INFÉRIEUR (NAMKI?).

Ces tribus sont réparties sur un espace de 900 verstes et se divisent comme suit :

Les Khoadsongs, qui commencent un peu en amont de l'embouchure de l'Oussouri et s'étendent presque jusqu'à celle du Dondou-birra;

Les Ghelghans ou Goldi (Golds), depuis les Khoadsongs jusqu'au-dessus du lac Kizi ;

Les Mangoutes ou Mangouy, depuis les Goldi jusqu'aux Ghilèns ou Ghiliaks.

Ces tribus, qui ont quelques points de ressemblance avec les Daours établis sur l'Amour central, en diffèrent néanmoins beaucoup par les mœurs et par plusieurs de leurs usages ; elles n'ont d'ailleurs que très-peu emprunté aux Chinois, avec qui elles n'ont jamais eu que de vagues rapports. Leur langue, ainsi que celle des Orochones, se rapproche davantage de celle des Tougousses septentrionales. Il y a cent cinquante ans environ, les Chinois nommaient Yu-pi-ta-tsé (ce qui veut dire Tatars à peau de poisson) tous les Tougousses habitant sur l'Amour en aval de l'Oussouri. Les habitations de ces Tougousses ont beaucoup d'analogie avec celles des Kilèngs (Daours) : devant chaque entrée se trouvent des perches en échafaudages pour sécher les poissons. Outre les pores et les chats, que l'on est obligé d'entretenir à cause d'une innombrable quantité de rats, les chiens sont en grand nombre et tiennent la principale place parmi les animaux domestiques. En hiver, on les attelle aux traîneaux, on été aux canots, pour remonter les fleuves. Les plaisirs de ces peuplades consistent en courses à pied ou en canots, en luttes et en certains jeux avec des cartes chinoises. Leur chant est le plus souvent improvisé, monotone et semblable à celui des Yakoutes.

Ils ont un goût particulier pour les ornements et les dessins en arabe que qu'on retrouve partout chez eux. Un très-petit nombre parmi ces Tougousses sait se servir du pinceau et des couleurs. Leurs notions astronomiques ne se bornent pas à la connaissance des noms des astres et des autres corps célestes ; ils savent que la terre se meut, et l'étoile polaire est considérée par eux comme le centre de l'univers. Leurs chamanes se livrent aussi à la médecine, qui consiste le plus souvent en cérémonies religieuses devant un simulacre ou bois de la partie malade. Les ophthalmies sont fréquentes dans ces contrées ainsi que plus en aval du fleuve ; elles sont produites autant par la malpropreté que par la réverbération de la surface des eaux et du sable des rives de l'Amour. Les derniers vestiges du lamisme et des doctrines de Confucius semblent disparaître sur le cours inférieur de l'Oussouri où le chamanisme prédomine. Les idoles sont nombreuses et représentent des formes humaines ou des images de bêtes féroces, notamment des tigres que l'on voit errer non-seulement sur les bords de l'Amour, mais aussi dans les contrées du Léna.

Les Mangoutes ou Mangons, en russe Mangouy, qui se désignent eux-mêmes sous le nom d'Oitcha, ressemblent à leurs voisins de l'Oest, les Goldi, par le langage, les mœurs, les habitudes et les usages religieux, quoique cependant, dans leurs districts orientaux, ils aient une tendance sensible à se rapprocher des Ghiliaks. Ils se distinguent en général par une aptitude toute particulière à s'approprier les usages des étrangers. Ils forment, comme les Goldi, une tribu nomade ; mais on remarque parmi eux, surtout dans les contrées de l'est, un redoublement d'ardeur pour les travaux de la pêche et une diminution sensible dans ceux de la chasse. L'emménagement intérieur des yourtes des Goldi diffère essentiellement de celui des Mangons : cette différence consiste en ce que, chez ces derniers, on trouve au milieu de l'yourte, entre deux piliers qui soutiennent le toit, une grande table pour les chiens, que les Mangons possèdent en grande quantité et qui leur servent en hiver à faire de longues courses dans des traîneaux auxquels on les attelle.

Les habits d'été des hommes et des femmes mangous sont ordinairement en peaux de poisson ; on en voit aussi quelques-uns de forme manchoue, composés de diverses étoffes, que les Mangous se procurent chez les Mandchoux et chez les Russes. Les vêtements des hommes descendent un peu au-dessous du genou ; chez les femmes, ils vont jusqu'à la cheville et sont artistement garnis, sur le bord inférieur, d'ornements en peaux de poisson de diverses couleurs ou de monnaies chinoises. En été, les hommes portent des chapeaux de forme conique en écorce et ornés de divers dessins ; les chapeaux de feutre de fabrication manchoue sont plus rares. Les femmes ont généralement la tête nue pendant l'été ; elles ne portent que rarement des chapeaux d'écorce, mais plus souvent des bonnets en étoffe blanche, ornés de dessins brodés. En hiver, hommes et femmes portent des habits en peaux de chien ou de renne ; les premiers sont confectionnés avec des morceaux de diverses peaux artistement assortis et dont le côté velu est tourné en dehors. Tous portent d'ailleurs une espèce de col pareil à celui des Yakoutes et fait avec des queues d'écreuil ; ils portent aussi des oreillettes brodées de soie et des gantelets. Les ceintures des hommes sont fort originales ; ils y suspendent toute espèce d'objets, tels que couteaux, pipe, sac à talac, briquet, etc.

Les Mangous sont en tout plus adroits que les autres habitants de l'Amour ; ils excellent surtout dans le métier de forgeron, et, de même que les Goldi, ils aiment à orner tous les objets usuels, surtout les articles de luxe, de dessins qui témoignent de leur aptitude pour la peinture ; car les couleurs qu'ils emploient s'harmonisent parfaitement les unes avec les autres, contrairement à ce qu'on remarque chez les peuples voisins. Plus on se rapproche de l'embouchure de l'Amour, plus les idoles deviennent bizarres et nombreuses, ce qui est surtout frappant chez les Orochones des côtes maritimes.

TOUNGOUSES AU NORD ET AU SUD DU COURS INFÉRIEUR DE L'AMOUR.

Sur le Garoun ou Gheryne et sur l'Amouan ou Houghi vivent des Tougousses auxquels les Russes donnent des noms différents. Ils appellent Samaghers ceux de l'embouchure de l'Amouan, Nendales ou Neghdales ceux de son cours supérieur, et Birars ceux du cours inférieur du Bourda. Les Samaghers se distinguent en rien des Mangoutes.

La contrée située entre l'Oussouri et les côtes, au sud de l'embouchure de l'Amour, est habitée par d'autres tribus tougousses nommées généralement Orochones et fortement mêlées de Chinois et de Mandchoux. Les

Orochones de la baie de Castrics paraissent avoir la plus grande analogie avec les Mangoutes, et leurs habitations d'hiver ressemblent absolument à celles qu'on trouve sur l'Amour moyen et inférieur. Leurs huttes d'été reposent sur des piliers. Ils s'occupent de pêche et de chasse et trafiquent avec les Mandchoux ou Daours établis sur le cours moyen de l'Amour.

Il y a aussi des Orochones dans le nord de l'île de Sakhaline, habités en outre par des Ghiliaks et Kouriles. Dans le sud de l'île habitent des Japonais.



Dessiné par Ch. Esbrin d'après Denigral de la Société Géographique Impériale de Russie par Meyer

Lith par Winkelman et fils à Berlin.

НЕНДАЛЕ,
(des environs de l'Amour.)

ИВЕДАЛЕЦЪ,
(СЪЗСРА, ОРСЪ ПРИБАМЪРСКО КРАЯ.)

DAOURS.

Les tribus tongousses de l'Amour qui s'étendent depuis l'embouchure du Khoumar jusqu'à celle de l'Oussouri, et que nous désignons sous le nom de Daours ou Daouriens, se distinguent sous plusieurs rapports des Orochones et des Maniagers, ainsi que des autres tribus de même race établies en aval de l'embouchure de l'Oussouri. Elles dénotent en général un plus haut degré de civilisation. La tribu des Kilengs forme la transition entre les Daours et les tribus de pêcheurs de l'Amour inférieur. Bien qu'assez chétifs en général, les Daours diffèrent cependant des Orochones et des Maniagers par leur taille plus élevée et plus vigoureuse, ainsi que par leur physionomie civile et plus noble; ils ont le nez plus saillant et les pommettes moins larges. Leur langue, qui a des sons gutturaux très-prononcés, est plus riche que celle des peuplades que nous avons nommées plus haut. Ils ont des demeures fixes, s'occupent plus ou moins de jardinage et d'agriculture, et ne négligent point les soins qu'exige l'entretien du bétail. Chez eux aussi l'influence chinoise, relativement au costume, aux usages et aux mœurs, est plus sensible que chez les tribus voisines.

Au dix-septième siècle, ces Daours demeuraient dans des villes, aux lieux mêmes où se trouvent aujourd'hui les Orochones et les Maniagers; tandis qu'en descendant le fleuve, depuis l'embouchure du Zéin jusqu'en aval de l'Oussouri, habitaient les Gogoïns ou Douthéri, leurs frères de race, adonnés comme eux à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Ces Daours étaient incontestablement une tribu tongousses plus civilisée, qui s'était retirée le long du fleuve, devant l'invasion russe, et établie sur les affluents méridionaux de l'Amour. Lorsque les Russes furent obligés d'abandonner l'Amour, par suite de la paix de Nerchinsk (1689), ces Orochones et Maniagers errants vinrent occuper le territoire qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Une partie des Daours doit avoir subi une fusion avec les Mandchoux, qui, depuis environ trois cents ans, sont devenus un peuple à part, formé de différentes tribus tongousses. Une autre fraction des Daours conserva peut-être sa nationalité, même dans sa nouvelle résidence, ce qui doit avoir eu lieu spécialement sur l'Amour, où les émigrants ne communiquèrent qu'avec ceux de leurs frères de race qui n'avaient pas quitté leurs habitations et qui étaient moins inquiétés par les Russes. C'est ainsi que nous retrouvons encore aujourd'hui les descendants des Tongousses sédentaires et civilisés, qui étaient établis sur l'Amour vers le milieu du dix-septième siècle. Toutefois, leurs habitations ne s'étendent pas vers le cours supérieur et inférieur de l'Amour aussi loin que dans d'autres directions. Ainsi la peuplade la plus importante de l'Amour moyen est celle des Daours (mêlés à quelques Mandchoux), qui composent indubitablement la majeure partie de la population. Ces Daours se distinguent, comme agriculteurs et pasteurs, des autres tribus tongousses de l'Amour central, qui élèvent des rennes et vivent du produit de la pêche et de la chasse.

Sous le rapport de la nationalité, le territoire des Daours sur la rive gauche de l'Amour, entre l'embouchure du Khoumar et de l'Oussouri, ne constitue pas un ensemble homogène; car on trouve en aval et en amont du fleuve des indices de transitions très-marpées, en sorte que le centre seul est purement daourien, bien que ses habitants aient adopté beaucoup d'éléments chinois, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

En remontant l'Amour depuis l'embouchure du Khoumar, sur un espace de 200 verstes, on en trouve les rives faiblement peuplées de Daours, qui forment pour ainsi dire le trait d'union avec les Maniagers leurs voisins. Ils habitent généralement des yourtes de forme conique et possèdent plus de chiens que de chevaux; tandis qu'une autre partie de Daours non mélangés habite des maisons entourées de jardins et de champs ensemencés de millet.

Les autres habitants de l'Amour moyen qui confinent à ceux que nous avons mentionnés ci-dessus forment, sur le court espace de 70 verstes, le centre de la civilisation sur ce fleuve et sa population la plus compacte. Des villages considérables sur la rive même ou un peu de côté, en face de la ville de Sakhaline, sont composés de dix, de cinquante et même

de cent maisons situées à l'ombre de quelques arbres touffus ou placées sur des îles et presque toutes salomonneses et plates, entre de maigres broussailles et des bruyères clair-semées.

Depuis l'embouchure du Nioumên ou du Bouréïa jusqu'à celle du Soungari (Songari), et en aval de l'embouchure du Zéin, on ne trouve, sur un espace de 350 à 400 verstes, que de misérables huttes et des yourtes coniques entourées de palissades pour les chevaux et le bétail, et d'échafaudages qui servent à faire sécher le poisson, comme cela se pratique chez les Orochones et les Maniagers, auxquels les habitants de ces yourtes ressemblent souvent par le costume et le genre de vie, bien que généralement leur constitution physique ait plus d'analogie avec celle des Daours, qui résident dans des demeures fixes.

Les habitants des villages et des maisons isolées sont vêtus presque entièrement comme les Chinois. Les hommes portent de longues houppelandes de couleur bleue et quelquefois blanche, et par-dessus des jaquettes semblables à des vestes; ils ont des souliers ou des bottes avec d'épaisses semelles en papier. Leur tête est rasée sur le devant et sur les tempes; mais ils portent, à l'occiput, leurs cheveux roulés en longue queue, non pas précisément comme les Chinois, mais d'une façon qui leur appartient essentiellement. Leur coiffure consiste en une casquette ou en un chapeau chinois. Les pantalons en fourrure ou en cuir ne se voient que chez une partie des habitants, tandis que l'autre suit sur ce point les modes chinoises. Les femmes portent de longs vêtements en forme de robes de chambre, le plus souvent en coton bleu, à manches larges et courtes, et un pardessus qui descend jusqu'aux hanches. Elles ramènent tous leurs cheveux sur le sommet de la tête, et les tressent en une natte épaisse dont elles font une espèce de tour pyramidal qu'elles attachent à la nuque. Des peignes élevés, des épingles à cheveux et des rubans garnis de fleurs complètent l'ornement de la tête. Des pendants d'oreilles, des ameeux et des bracelets en métal précieux et artistement travaillés, ajoutent à l'élegance de leur parure. Les deux sexes portent des pipes, des sacs à tabac et des éventails; mais les hommes seuls s'entourent la taille d'une ceinture à laquelle sont suspendus un fourreau contenant le couteau, les laquettes pour le repas, le sac à tabac, la poche à éponges, etc. Les mères portent leurs petits enfants sur le dos. Les jeunes filles pressent de bonne heure les longs vêtements des femmes mariées; tandis que les garçons de six à sept ans ne portent en été que des pantalons, toute la partie supérieure de leur corps restant nue.

Les huttes isolées aussi bien que celles qui sont réunies en village sont presque toujours entourées d'une grande cour dans laquelle on entre par une porte cochère; les clôtures consistent en pieux placés verticalement et serrés les uns contre les autres, ou en Jones entrelacés. La maison même est placée au milieu de la cour, entre des plantations de tabac, de courges, etc.; elle est construite en bois et en terre glaise, et offre un développement de plusieurs toises en long et en large; sa hauteur est d'une toise et demie. Le toit est fait de jonc ou de paille et affecte la forme d'un pignon. Malgré l'introduction de l'agriculture, de l'horticulture et de l'élevage du bétail, la pêche est encore une des principales occupations de ces Daours sédentaires; mais les habitants des yourtes qui vivent parmi eux semblent, par contre, exclusivement adonnés à la chasse et à la pêche. Tandis que, en descendant l'Amour jusqu'à l'embouchure du Khoumar, on n'aperçoit que des canots en écorce de bœuf, on rencontre ici beaucoup de barques ayant deux parois latérales, un fond plat, et se rétrécissant vers les deux extrémités qui sont un peu plus élevées; on y trouve encore des canots composés tout simplement de quatre planches. Les Daours se servent aussi de barques beaucoup plus grandes et portant un mât. A l'extérieur des maisons sont placés des armoires ou des tablettes contenant des inscriptions chinoises et mandchoues, ainsi que des idoles, et des cassolettes toujours fumantes. La façade de quelques maisons est décorée d'écrans en bois, larges et hauts de quelques pieds, garnis de perches devant lesquelles les dévôts

se prusterment. La religion des Daours est le chamanisme, mêlé postérieurement avec les doctrines de Confucius et les dogmes et usages lamaïques. Leurs véritables temples (miaos) ne se rencontrent que sur les rivages, dispersés çà et là.

Depuis la chaîne de montagnes au pied de laquelle le Soungari se jette dans l'Amour jusqu'à l'embouchure de l'Oussouri, sur un espace de 4 à 500 verstes, habite une tribu dont la physionomie autant que les usages et les mœurs offrent la plus grande identité avec les Daours qui habitent les villages voisins de la ville de Sakhaline. Cette tribu se distingue néanmoins par plusieurs particularités; elle forme la transition entre les Daours sédentaires, agriculteurs et pasteurs vivant en aval de l'embouchure du Zéin, et les tribus tongouèses vivant sur l'Amour, en aval de l'embouchure de l'Oussouri, et adonnés presque exclusivement à la pêche. Cette tribu est nommée Kilégh par ses voisins de l'est les Kheabong.

Le costume des hommes est habituellement chinois; mais ils portent aussi fréquemment des vêtements en peaux de poisson et en cuir, surtout en descendant le fleuve. Ce qui donne à l'extérieur des Kiléghs

une apparence extrêmement barbare, c'est l'habitude de se tatouer le visage. Ce tatouage consiste le plus ordinairement en cinq points disposés de manière à former une croix à la racine du nez. Les Kiléghs habitent de petits villages qui leur servent invariablement de quartiers d'hiver et qu'ils quittent pendant l'été ou à l'approche de l'automne, pour se rendre à la pêche du saumou. Les femmes confectionnent les vêtements de la famille avec des étoffes ou simplement des peaux de poisson et d'autres animaux; elles les cousent avec du fil de chanvre ou des nerfs préparés à cet effet. Les hommes fabriquent eux-mêmes les instruments et ustensiles qui leur sont nécessaires pour la chasse et pour la pêche, construisent des canots et quelquefois des bateaux en écorce de bouleau, assez solides pour résister à l'impétuosité des vagues. La chasse se fait à l'instar de celle des Orutchones et des Maniagres, sauf que les Kiléghs se servent encore d'ares et de flèches. Il y a chez ce peuple absence presque complète d'idoles de forme humaine; celles que l'on rencontre le plus fréquemment affectent la forme d'une tête ou représentent des grenouilles, des tortues ou d'autres bêtes du même genre. Ces idoles sont grossièrement faites et placées sur des perches élevées.

PEUPLES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE.

PEUPLES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE.

On ne trouve plus aujourd'hui que quelques faibles débris des habitants primitifs, naguère si nombreux, de la Sibérie orientale; décimés d'abord par des épidémies, ils furent plus tard presque entièrement détruits par les guerres civiles. Parmi ces débris, la peuplade des Koriako-Tchoukitchis est la plus considérable et la plus indépendante; elle forme en quelque sorte le trait d'union entre les Mongols et les Toungouses d'une part, et les peuples eskimos d'autre part; c'est celle dont la nationalité s'est le mieux conservée et subsistera sans doute longtemps encore dans toute sa pureté. Malgré les affinités de race qui existent entre les derniers représentants des peuples dont nous allons parler, leur

parenté est trop éloignée et trop imparfaitement constatée pour qu'il soit possible de les diviser en catégories précises. Il semble donc plus convenable de caractériser successivement chaque peuplade telle qu'elle apparaît aujourd'hui, alors que, profondément modifiés par l'influence russe, ces peuples se présentent parfois sous un aspect différent de celui qu'ils ont offert il y a trente ans aux voyageurs et aux savants.

Les tribus qui appartiennent à cette série sont les Youkaghirs (Youkaghirs) avec les Tchouvanthes, les Koriako-Tchoukitchis, les Kamtchadales, les Ghilaks et les Korilles ou Ainos.

YOUKAGHIRS.

Les Youkaghirs (Yonkaghirs), dont la population n'est que de 800 âmes, peuvent à peine être considérés aujourd'hui comme une peuplade séparée. Réunis toutefois aux 200 Tchouvanthes qui forment la transition entre eux et les Koriako-Tchoukitchis, on peut les considérer comme les seuls débris des diverses races qui habitaient entre ces derniers et les peuples toungouses et tatars, et les placer dans la catégorie des peuples primitifs de la Sibérie qui, n'appartenant à aucune race comme, notamment, avec les Koriako-Tchoukitchis et les Kamtchadales, la transition aux peuples eskimos. Ils étaient naguère assez nombreux et ont probablement été réduits à leur chiffre actuel par de fréquentes épidémies de petite vérole, maladie qui récemment encore a cruellement sévi parmi eux. Mais la cause de cette diminution peut aussi se trouver dans la rudesse et la barbarie de cette peuplade et de ses voisins en partie disparus; car les Youkaghirs ont toujours vécu en guerre soit entre eux, soit avec d'autres tribus.

Ils habitent sur les rives de la mer Glaciale, le long de l'Yana, de l'Indighirka, de l'Alazéa, du Kolyma et du cours supérieur de l'Anadyr. Ils s'occupaient autrefois exclusivement de l'élevé des rennes, et aujourd'hui même encore c'est à ces utiles animaux qu'ils doivent quelque aisance, bien que beaucoup d'entre eux aient perdu leurs troupeaux et soient réduits à vivre de chasse et de pêche. Quelques-uns seulement sont établis dans le district de Nijnékolymsk.

Des Kozaks de l'Yénisséï s'étant avancés par Yakoutsk jusqu'au cours supérieur de l'Yana, y rencontrèrent des Toungouses et, plus au nord,

des Yakoutes; par eux ils entendirent parler de la rivière Indighirka, vers laquelle ils se dirigèrent. Ils atteignirent cette rivière en 1639 et y trouvèrent un peuple nombreux, mais beaucoup plus hostile aux Russes que les Yakoutes. Ces peuplades n'avaient aucune idée de civilisation, vivaient de rapines, se servaient de haches en pierre pour le combat, préparaient leurs aliments dans des vases de bois et les faisaient cuire à l'aide de pierres brûlantes; elles ne faisaient aucun trafic et ne pourvoyaient à leur subsistance qu'avec le produit de leur chasse et les ressources que leur offraient leurs rennes domestiques. Leur religion consistait dans le plus grossier chamanisme. Les Kozaks laissés dans ces parages prirent dès l'année suivante l'initiative d'une expédition guerrière contre les Youkaghirs et firent prisonnier un de leurs chefs, qui donna son nom à la rivière Oufanida.

Les Youkaghirs ont les yeux et les cheveux noirs, le visage allongé et pâle, assez régulier et même expressif chez les femmes. Par les mœurs, le genre de vie et le costume, ils ressemblent aux Lamoutes leurs voisins. C'est à peine s'ils possèdent encore une langue nationale: aussi parlent-ils fréquemment le lamoute (toungouse) et le russe, notamment dans les contrées qui avoisinent Nijnékolymsk. Leur langue primitive, peu connue d'ailleurs, se perd de jour en jour.

Ils sont hospitaliers, modestes, somnifs, bienveillants et assez gais; mais très-paresseux, malpropres, passionnés pour le tabac et principalement pour l'eau-de-vie. Jamais, pas même dans la plus extrême misère, l'Youkaghir ne consentirait à se séparer de son renne domestique, qu'il aime

par-dessus tout; plutôt que de l'attire pour s'en nourrir, il se résigne aux travaux les plus pénibles et s'en acquitte alors avec une rare et touchante abnégation. Les petits enfants sont nourris à la mamelle jusqu'à l'âge de cinq ans (tantum que l'on trouve également dans d'autres pays, notamment dans le Saerhual de Westphalie). Les Youkaghirs tiennent beaucoup à leur bizarre manière de vivre, appropriée d'ailleurs aux circonstances locales et à la nature du climat. Ils ne pénètrent dans les forêts de l'intérieur que pendant les froids rigoureux, où, restant enfermés dans leurs yourtes, ils s'exposent, par suite de l'épaisse fumée et de la malpropreté qui y règnent, à des ophthalmies pour ainsi dire continues. Ils mangent peu de poisson et vivent presque exclusivement de la chair des rennes sauvages.

Bien que très-superstitieux, la plupart des Youkaghirs sont baptisés, surtout dans le district de Nijnékolymsk; le baptême a même lieu quelquefois dans des circonstances que l'Église réproouve: par exemple, lorsqu'on l'administre aux enfants des différentes épouses d'un même homme. Les Youkaghirs, surtout ceux qui sont baptisés, ont un penchant remarquable pour la piété, la bienfaisance et l'amour du prochain. Ceux qui sont adonnés au chamanisme ont les mêmes opinions et les mêmes superstitions que leurs coreligionnaires; ils sont persuadés que les chamanes peuvent faire le mal, soit spontanément, soit par suggestion des mauvais génies qu'ils vénèrent.

Le district de Nijnékolymsk est habité par des Youkaghirs, des Tomgouzes, des Lamoutes et des Yakoutes. Toutes ces peuplades, à l'exception de la dernière, sont désignées par les Tchoukhtchis sous le nom commun de Kaaramkel ou Kaaremkil. Les Youkaghirs, comme tous les habitants de ce district, bien que nomades, se livrent cependant à la pêche et à la chasse. Ce n'est qu'aux environs de Nijnékolymsk que la chasse est leur occupation presque exclusive; l'agriculture étant impossible sur ce sol éternellement glacé.

Depuis 1842, les Youkaghirs s'aventurent sur la mer à la recherche des phoques. Hommes et femmes entreprennent ainsi chaque automne une expédition contre les rats des champs, et s'emparent des provisions d'hiver que ces prévoyants animaux savent amasser dans leurs demeures souterraines. Les arbres produisent quelques baies que les Youkaghirs récoltent. La pêche leur fournit en abondance des poissons de bonne qualité; ils en consomment peu, en nourrissent presque exclusivement leurs chiens et vendent le surplus.

Les Youkaghirs, divisés en diverses petites tribus gouvernées par des

anciens, se rendent chaque année, ainsi que leurs proches voisins et les Tchoukhtchis, à la foire du fort Anouïnsk, situé dans les pâturages des Omoko-Youkaghirs, et s'y livrent à un commerce libre, qui n'est réglé par aucun traité, comme l'est celui des Tchoukhtchis. Ils y payent pour la plupart l'yaasak. A cette occasion, ils reçoivent leurs plus beaux habits, mettent des ceintures de parade auxquelles ils suspendent leurs couteaux, et envoient les anciens en députation chez l'employé russe (ispiravnik). Chaque fois ils lui exposent que l'année a été mauvaise et sans produits; qu'ils ont manqué de poudre et de plomb; qu'ils ont éprouvé des maladies, etc. Le fonctionnaire leur en exprime ses regrets, mais n'en exige pas moins l'impôt fixé proportionnellement par tête. Alors ils le prient d'accepter l'yaasak en argent au lieu de l'exiger en fourrures, ce à quoi le fonctionnaire délégué consent ordinairement. Lorsque l'affaire est terminée, les chefs sont régalez de thé et de friandises.

On range ainsi actuellement un nombre des Youkaghirs les Tchoukhtchis, qui ne s'élevait plus qu'à 200 individus et qui sont probablement de même origine. Réunis en une seule tribu avec les derniers débris des anciens Khodyutes, ils sont en partie nomades, en partie sédentaires, et vivent à Tchaoum, ainsi que sur l'Anadyr et le petit Anouï, où leur dernière résidence fixe est située à 300 verstes de Nijnékolymsk. Étant les plus proches voisins des Koriako-Tchoukhtchis, ils ne parlent plus que le russe et le koriak, et servent souvent d'interprètes dans les transactions commerciales et les tentatives de conversion religieuse. Le plus grand nombre d'entre eux ne possédait plus de rennes, en sont réduits à vivre des produits de la pêche et de la chasse. Bien que presque tous baptisés, ils sont encore fortement empreints de chamanisme et croient que les chamanes peuvent guérir les malades et faire descendre dans la tombe ceux qui sont en bonne santé. Quoique, sous le rapport de l'origine, ils se rapprochent davantage des Youkaghirs, dont ils ne diffèrent que par le nom, ils sont néanmoins montagnards comme les Tchoukhtchis, et leur costume ressemble tout à fait à celui de ces derniers. De même que chez les Youkaghirs, le renne domestique et le renne sauvage forment presque toute la richesse des Tchoukhtchis. Ils n'en attendent jamais qu'un seul à leurs traîneaux, tandis que les Tchoukhtchis et les peuples du Léna (Yakoutes et Tomgouzes) ont coutume de les atteler par paires.

KORLAKO-TCHOUKHTCHIS.

Le territoire des tribus tchoukhtchis et koriaks, qui habitent l'extrémité nord-est de la Sibérie, est limité à l'ouest par une ligne assez clairement indiquée qu'on peut se représenter comme étant tracée d'Ijiga ou de Ghijghinsk jusqu'à Nijnékolymsk, tandis qu'au sud le 56° degré de latitude forme à peu près, du côté du Kamtchatka, la limite extrême de ce territoire jusqu'où les Koriaks vivent errants avec leurs troupeaux de rennes. Bien qu'ils empiètent réciproquement sur les terrains qui leur appartiennent, en avançant les uns chez les autres, l'Anadyr peut cependant être considéré comme la frontière entre les Tchoukhtchis et les Koriaks. Ces derniers ne franchissent jamais ce fleuve pour aller au nord; mais les Tchoukhtchis habitent encore dans quelques parties les côtes de la mer, au sud de l'embouchure de l'Anadyr, et s'avancent même quelquefois avec leurs troupeaux sur le territoire des Koriaks, jusqu'à une ligne imaginaire tracée du cap Olouatsk aux sources de la Penjina.

Ces immenses vallées montagneuses et presque déboisées furent jadis le théâtre de bien des combats sanglants dans lesquels on se disputait la

possession des pâturages qu'elles renferment. Aujourd'hui, les contrées au sud de l'Anadyr sont connues non-seulement aux Koriaks et aux Tchoukhtchis, mais encore aux Lamoutes (Tomgouzes), devenus de plus en plus nombreux dans les derniers temps. Ces derniers, cherchant des pâturages et des terrains propres à la chasse, pénètrent même très-avant dans le Kamtchatka. La limite occidentale des courses nomades des Tchoukhtchis est généralement Nijnékolymsk; la rivière Omdon, affluent du Kolyma sur la rive droite, sert de limite aux Koriaks.

Ces tribus koriako-tchoukhtchis, liées par une étroite parenté et ne formant peut-être autrefois qu'un seul peuple divisé depuis par des circonstances et des événements fortuits, se distinguent très-essentiellement des autres races principales de la Sibérie, surtout des Tomgouzes, par la conformation du visage et surtout par celle du crâne, dont le type se rapproche davantage de celui de leurs voisins du sud et plus spécialement de l'est, les Akoutes, appartenant à la race des Eskimes dans le sens le plus étendu du mot. Les Tchoukhtchis et les Koriaks ont le crâne déprimé vers les tempes et un peu relevé en arrière. Ils ont

les yeux moins petits, le visage moins aplati et le front plus grand que les peuples mongols; mais leur visage est plus prononcé. Leurs cheveux sont noirs et hérissés, et l'on trouve même chez eux quelques physionomies agréables. Leurs mœurs ainsi sont très-différentes de celles des principaux peuples de l'Asie : parfois plusieurs familles vivent réunies dans une même yourte, ce qui ne se voit pas chez les Asiates. Il faut remarquer aussi que de tous les peuples de l'Asie septentrionale, les Tchoukchtis et les Koraks sont presque les seuls qui aient conservé l'habitude de se fatoner, coutume encore dominante chez quelques tribus

des Aléoutiens et des Koloches, et en général parmi tous les peuples sauvages du nord-ouest de l'Amérique. L'origine américaine (c'est-à-dire eskimos) des Korako-Tchoukchtis semble possible, si l'on en croit une tradition d'après laquelle ils seraient venus de l'est à Tchouan, dont ils auraient espulsé les habitants qui, sous le nom de Tchavatcha, parlaient une langue particulière qu'on suppose avoir eu quelque parenté avec celle des Youkaghirs. Mais l'origine mongole de ce peuple peut être considérée cependant comme plus vraisemblable.

TCHOUKCHIS.

Les Tchoukchtis, quoique très-belligères, sont un peuple essentiellement mercantile, habitant, sur les côtes de la Sibirie du nord-est, tout le territoire montagneux, marécageux et couvert de mousses, qui s'étend depuis la baie de Tchouan jusqu'au sud de l'embouchure de l'Anadyr. Au commencement du dix-septième siècle, les Kozaks envahirent le pays de Nijnokolymsk, habité encore à cette époque par des tribus dont quelques-unes, appartenant peut-être aux Youkaghirs, ont disparu. Les Kozaks firent irruption dans cette contrée par l'embouchure du Kolyma et s'en concilièrent les habitants par des procédés affables et pacifiques, par des cadeaux consistant en étoffes variées, en verroteries, etc. Pour leur sécurité autant que pour se procurer un abri solide, les Kozaks bâtinrent, en 1644, un fort (ostrog) en bois (aujourd'hui Nijnokolymsk) et surent si habilement tirer parti des incessantes querelles des indigènes, qu'ils s'en firent des amis et les amenèrent à leur payer un tribut; ils en baptisèrent même quelques-uns, grâce aux dons de couteaux et de haches qu'ils firent aux Omoks, objets entièrement inconnus alors à cette peuplade. Avec l'affluence croissante des Russes dans les contrées du Kolyma s'accrut insensiblement le nombre des néophytes, et dès le commencement du dix-huitième siècle, même avant l'ouverture de l'éparchie d'Irkoutsk, il y avait dans cette contrée une église et des prêtres. Le premier qui fut envoyé de Tobolsk, en 1704, reçut l'ordre de se rendre dans l'ostrog des Chiens. Néanmoins le baptême de tous les indigènes du pays de Kolyma, et en général de toute la contrée d'Yakoutsk, n'eut lieu que dans les années 1800 à 1810. Le véritable territoire tchoukchte est resté jusqu'à présent inaccessible au christianisme; quelques Tchoukchtis se rendant au fort d'Anionisk pour le commerce d'échange, ont seuls reçu le baptême. Pendant l'hiver de 1811 à 1812, le prêtre Sleptov, animé d'un zèle infatigable et plein d'abnégation, pénétra jusqu'à 500 verstes à l'est de Nijnokolymsk, dans le pays des Tchoukchtis, alors plus sauvages et plus hostiles qu'ils ne le sont aujourd'hui; il arriva ainsi jusqu'à Tchavan, désigné sur les anciennes cartes sous le nom de Tchouan, et qui, en langue tchoukchte, s'appelle Tchava, Tchouan, Tchouan. Là vivait autrefois un peuple que les Tchoukchtis nommaient Tchavatcha, désignation qui rappelle les Tchouvantses modernes. (Chez les Tchoukchtis, le nom de Tchavatchou ou Tchavatchou signifie Tchoukchtis, pasteurs de rennes.)

Les Tchoukchtis sont connus des Russes depuis plus de deux cents ans, c'est-à-dire depuis l'époque de l'invasion de leur pays par les Kozaks. Ils les rencontrèrent pour la première fois à l'embouchure du Kolyma, d'où ces farouches et hostiles indigènes se retirèrent du côté de Tchavan, fuyant devant les incendiaires barbares (les Russes) qu'aujourd'hui encore ils nomment Millitann, mot dérivé de milghir, feu : laissant ainsi en paix les Omoks, précédemment si durement opprimés par eux. L'interprète ataman Dejev poursuivit les fuyards, et, accompagné de quelques Omoks qui lui servaient de guides et d'interprètes, il se risqua, en 1648, sur la mer avec sept embarcations, par la rive droite de l'embouchure du Kolyma; mais les glaces détruisirent presque tous ses navires. Dénué de secours sur cette plage inhospitalière, il arriva avec deux seules embarcations au cap Errin, où il gagna les Tchoukchtis par quelques cadeaux et non des relations amicales avec eux. Il entreprit ensuite sa célèbre expédition maritime à travers le détroit de Behring, qui doit son nom à la gloire plus populaire, mais plus facilement acquise, d'un navigateur qui ne visita ces contrées que bien longtemps

après les événements que nous venons de raconter. De toutes les expéditions qui eurent lieu postérieurement dans le pays des Tchoukchtis, la dernière et la plus importante, sous le rapport scientifique, est celle du baron Wrangel, qui remonte environ à l'année 1820.

Les Tchoukchtis n'ont pas de nom générique; dans les contrées de l'ouest ils s'appellent Tchekto ou Tchaitchou, d'où dérive évidemment la dénomination de Tchoukchtis que nous appliquons à toutes ces peuplades. Ils se divisent, selon leur manière de vivre, en Tchoukchtis sédentaires ou Tchoukchtis habitants des côtes, et en nomades ou Tchoukchtis pasteurs; les premiers, en partie descendants directs des Eskimos d'Amérique, sont pour la plupart sous la protection et dans la dépendance des derniers, qui, plus riches et plus nombreux, mènent la vie errante de pasteurs à travers les montagnes et les marais. D'après leurs divers genres d'occupations, les Tchoukchtis se subdivisent en trois classes : les Tchoukchtis pasteurs de rennes (Tchavatchou, Tchaitchou), occupant spécialement de l'augmentation, de l'amélioration et de la sécurité de leurs troupeaux; les Tchoukchtis marins (Ankalehu), vivant principalement de la pêche du poisson et autres animaux de mer; et les Tchoukchtis marchands (Kavramenik), qui trouvent leurs principales bénéfices dans le commerce d'échange. On distingue d'ailleurs aussi ceux qui sont nomades au nord du détroit de Behring, ou Tchoukchtis de la mer Blanche (en russe, Biélomorskié), de ceux de l'Anadyr et notamment des contrées plus au sud de ce fleuve, nommés Tchoukchtis-Tomminskié. Par leur extérieur ils diffèrent peu des premiers, mais ils sont plus pauvres et moins entreprenants.

Les Tchoukchtis nomades s'approvisionnent annuellement des objets de première nécessité chez les Tchoukchtis sédentaires, établis principalement sur les bords et les embouchures des rivières, au sud du détroit de Behring; mais il se fait actuellement un commerce d'échange très-considérable dans deux localités : la première est Anionisk-Ostrog, sur la petite rivière d'Anion, à 250 ou 300 verstes de Nijnokolymsk; l'autre est située sur le Krogovy-Main (Main tortueux), qui forme un des bras du Kolyma, à environ 250 verstes au-dessus de l'embouchure de ce fleuve. C'est dans ces deux endroits, et surtout dans le premier, que se rendent, au mois de mars principalement, les Tchoukchtis de la mer Glaciale et même du détroit de Behring. La seconde de ces localités fut fondée en l'année 1788, et achetée en 1819 par un marchand nommé Baranov. Le fort Anionisk, créé, de 1808 à 1810, uniquement pour la facilité des communications des Russes avec les Tchoukchtis, possédé, depuis 1811, une chapelle et n'est habité qu'en temps de foire. On s'y transporte de Nijnokolymsk au moyen de traîneaux ou autres animaux au attelle dix à douze chiens et au delà. Ces chiens ne mangent qu'une fois par jour, et l'on estime la nourriture quotidienne de dix de ces animaux à 100 harengs ou autres poissons, soit 305,000 par an. Un millier de ces poissons coûte à Nijnokolymsk de 5 à 7 roubles $\frac{1}{2}$. Un chien de trait ordinaire coûte de 2 à 4 roubles; la meilleure espèce, de 7 à 10 roubles, et les chiens de chasse de 10 à 15 roubles. L'infécondité du sol, des masses de glaces escarpées, l'intensité du froid, la brièveté des jours et la privation presque totale de toutes les nécessités de la vie, rendent excessivement difficile un voyage dans ces contrées presque inhabitées; il faut la persévérance et l'énergie qui caractérisent les Russes pour déterminer ceux-ci à entreprendre des missions afin d'importer

insensiblement dans la peuplade sibérienne la plus isolée et de l'accès le plus difficile les lumières du christianisme et la civilisation européenne. L'échange des marchandises ne se fait pas précisément dans le fort d'Anouïsk, mais à une certaine distance, en plein air et sur la glace de la rivière Anouï. Les Tchoukhtchis échangent leurs traîneaux en ligne semi-circulaire, construits l'une près de l'autre, et par sections de tribus, un grand nombre d'yourtes en feutre faciles à transporter. La peuplade des Tchoukhtchis pasteurs laisse camper avant tout autre le plus riche des siens; chez les Tchoukhtchis sédentaires, cette prérogative appartient à celui qui est réputé le plus sage. Pour l'établissement de ce camp, les Tchoukhtchis pasteurs ont le pas sur les autres. Autrefois, quand ils venaient en grand nombre et tous armés, le commerce des marchands russes avec eux était fort dangereux; mais aujourd'hui les relations réciproques ont été réglées par des traités de commerce. Les Russes apportent de très-loin, même d'Yakoutsk, des marchandises à Nijnékolymsk, surtout du tabac de Tcherkassk, de la quincaillerie, de la verrerie, de la toile, des rubans, des fourrures de loutre, de loup et de glouton, contre lesquels ils échangent avec les Tchoukhtchis des peaux de renne, de castor, de martre, de loup-cervier et autres. Ces dernières, ainsi que les dents de morse, viennent presque toutes de l'Amérique. Jusqu'à quel point ce trafic est-il avantageux aux Tchoukhtchis, notamment à ceux qui sont en rapport avec les Américains, et spécialement avec les Ekryngoules, peuplade libre établie sur la côte nord-ouest du continent américain? Pour se renseigner sur ce point, il suffira d'établir un parallèle entre le prix des diverses denrées qui font l'objet de ce trafic. Une livre de tabac coûte 1 rouble à Nijnékolymsk, mais une fourrure de castor coûte 10 roubles; de sorte qu'un sac contenant 100 livres de tabac équivaut à 10 fourrures de castor. Il y a des Tchoukhtchis qui échangent 100 à 150 de ces sacs contre 1,000 à 1,500 peaux de castor. Et cependant la foire aux castors qui se tient sur l'Anouï n'est que la cinquième; la quatrième ayant déjà en lieu sur le détroit de Behring, avec un peuple qu'on croit être les Kargavales ou Ekryngoules. Les trois autres foires se tiennent dans des contrées inconnues du nord-ouest de l'Amérique, où aucun Tchoukhtchi ne pénètre et où le prix du tabac s'élève à un taux exorbitant. Par ce commerce qui mérite bien d'être signalé, les marchandises russes pénètrent jusque dans des contrées fort éloignées, tandis que les fourrures de castor arrivent en quantité considérable dans la Russie d'Europe. Les Tchoukhtchis riverains se trouvent aussi en rapports continus avec les pêcheurs de baleines, qui viennent en grand nombre au détroit de Behring; ils échangent avec eux diverses marchandises, notamment des dents de morse, destinées au commerce chinois.

La foire d'Anouïsk réunit habituellement de 300 à 900 individus venant de diverses directions; les Tchoukhtchis y sont les plus nombreux. Outre le commerce d'échange qui se fait en cet endroit, c'est là que se paye l'Yassak au gouvernement russe. Cet impôt est acquitté librement et sans aucune contrainte; 10 à 40 Tchoukhtchis se chargent chaque fois du paiement et reçoivent à cette occasion quelques petits présents. Outre l'Yassak ordinaire, ils apportent, comme témoignage de leur zèle, des renards noirs, qu'ils prient les employés de faire parvenir à l'Empereur de Russie; ils reçoivent en échange des kaftans, des sabres et de l'argent.

Les Tchoukhtchis pasteurs diffèrent de ceux habitant les côtes bien plus que le rapport de la nationalité que sous celui du genre de vie, quoique cette différence soit peu remarquable extérieurement.

Les Tchoukhtchis sédentaires, qu'on nomme aussi Yevkales, habitent les côtes de l'Océan Glacial arctique au nombre d'environ 10,000 individus répartis en 1,500 yourtes, et forment plus de cinquante oulous. Ce sont en général des pasteurs apparus par la perte de leurs troupeaux et poussés vers les côtes par une extrême misère. Il n'en est pas de même des Namolles, qui habitent les rives de la baie de Koloutchensk et de Penbouche de l'Anouï. D'origine étrangère et descendant directement de la race des Esquimaux, ces Namolles se ressemblent tous, surtout au sud du détroit de Behring, et ils se distinguent fort peu par l'extérieur des Tchoukhtchis pasteurs. Leur population s'élève à environ 1,000 individus des deux sexes; ils habitent de très-petits villages, demeurent en été dans des yourtes, en hiver dans des espèces

de terriers, principalement vers l'embouchure des fleuves. Leur langage, semblable en tout point à l'idjome kadiak, est considéré comme un des nombreux dialectes de cette langue. Plus petits de taille que les Tchoukhtchis pasteurs, les Namolles ont, comme eux, les sourcils élevés et les yeux très-rapprochés du nez. La physiologie de leurs femmes et de leurs enfants tient beaucoup du type mongol; car ils ont le visage tout à fait aplati et le nez presque imperceptible; cependant les petites filles sont assez jolies, la laideur du type mongol étant adoucie chez elles par la plénitude et la fraîcheur du visage. Les vieilles femmes sont affreuses. Ce peuple, généralement paisible, gai, modeste et bon, mais malpropre, pratique le chamanisme le plus grossier. Sur le détroit de Behring, les Namolles sont en rapport fréquent avec les Américains; mais c'est néanmoins de l'intérieur de la Sibérie, c'est-à-dire des Tchoukhtchis pasteurs, qu'ils tirent la plupart des objets indispensables à leur existence. Ces Tchoukhtchis des côtes n'offrent pas de rennes en sacrifice à leurs dieux, mais des chiens, quoiqu'ils n'en possèdent qu'un petit nombre qu'ils n'attellent qu'en hiver. Ils aiment passionnément le jeu, l'eau-de-vie et la chasse. C'est alors, et surtout quand il s'agit de chasser lours, que les chiens leur sont indispensables. La peau de ces utiles auxiliaires est employée comme ornement et garniture, mais on jette le surplus de l'animal, car les Tchoukhtchis ne mangent pas la chair du chien. Bien qu'ils vivent sur les côtes, la pêche n'est pas leur occupation, mais plutôt la chasse, qui se fait sur une grande échelle et avec beaucoup de préparatifs. Ils se servent à cet effet de fusils, d'arses, de lances, de filets, etc., et sont supérieurs aux Koriaks pour la persévérance et l'impitoyabilité. La chasse au loup n'a pas pour objet sa dépense, mais uniquement sa destruction, parce qu'on le croit animé d'un mauvais esprit et hostile aux rennes. On se sert en hiver, contre le loup, d'un fer enroulé de matières odorantes; on le dépose dans un endroit choisi exprès, et il se congèle sur la langue du loup lorsque celui-ci ouvre la gueule pour le saisir.

Les Tchoukhtchis pasteurs, qui parlent la langue tchoukhtche, presque semblable à la langue koriak, sont plus rapprochés des Koriaks nomades que des Koriaks sédentaires, et vivent, en été comme en hiver, dans des yourtes ou tentes couvertes en peaux de renne et ayant la forme d'une meule de foin un peu penchée. Dans l'yourte on dressa des compartiments (en russe, *pologs*) où les Tchoukhtchis hommes, femmes et enfants, ont l'habitude de coucher complètement nus. Depuis la porte jusqu'à un côté de l'yourte qui lui fait face, le plus grand *polog* a 3 archines de longueur; la distance entre les parois est de 6 archines, et du plancher au plafond, 2 archines $\frac{1}{2}$. Les yourtes sont souvent habitées par quinze personnes et au delà, réparties dans plusieurs *pologs* assez étroits. N'oublions pas de faire observer que toutes les immondices restent dans les yourtes aussi longtemps que celles-ci subsistent au même endroit, en sorte qu'il y règne une odeur infecte qui dépasse toute idée.

En été on trouve presque partout de l'eau douce; mais en hiver on en est réduit à boire de la neige ou de la glace fondue. Il est difficile de se procurer du bois; celui qui sert aux constructions manque absolument. Les Tchoukhtchis pasteurs mangent de la viande de renne, mais les Tchoukhtchis sédentaires se nourrissent de poissons et d'animans amphibiens. Les aliments ne sont préparés qu'une fois par jour, le soir, et le repas a lieu peu de temps avant de se livrer au repos. Si tout n'est pas consommé, le reste est pour le lendemain matin, ou mangé pendant la nuit, si les dormeurs se réveillent. Dans la journée on ne prend aucune nourriture au logis. Les Tchoukhtchis se procurent du feu en frottant vivement deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ce qu'ils font avec une remarquable habileté.

Les Tchoukhtchis pasteurs s'habillent à la russe en été; en hiver, leur costume ressemble exactement, pour la coupe et la malpropreté, à celui des Namolles. Les vêtements sont pour la plupart faits en peaux de renne. Les *pardessus* (*kokklankas* et *parkas*) ont le bord inférieur garni de fourrure de chien, de loutre ou de castor; le col est orné de queues de chien; c'est pour cela que les Tchoukhtchis sédentaires ont l'habitude de couper la queue à ces animaux; mais l'ornement le plus recherché est la peau du glouton; plus le poil en est long et blanc, plus il a de prix. Les habits de couleurs bigarrées passent pour les plus beaux. Les peaux de loup sont très-estimées et servent à faire



Les uns d'après les croquis et costumes de l'Académie Impériale des sciences par Zakharoff.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

ТШОУКТЧИС НОМАДЕС. ДЛЕННЫЕ ЧУКЧИ.

des casquettes fourrées; avec la tête de l'animal on confectionne une cape d'une forme particulière en usage en temps de guerre et en général dans toute entreprise périlleuse. Les hommes portent rarement leurs cheveux longs; ils les coupent ras pour la plupart, n'en conservant qu'un peu, en forme de cercle sur le sommet de la tête, pour y attacher des coraux. Hommes et femmes portent des boucles d'oreilles; ces dernières se tatouent le visage et le corps au moyen d'entailles dans lesquelles elles appliquent du charbon. Les femmes et les filles tressent leurs cheveux, fort mêlés le plus souvent, et les laissent retomber en deux nattes sur les tempes. Quelquefois aussi elles se rasant le sommet de la tête, ainsi que le font les femmes moréviens dans la Russie européenne, et portent des anneaux de fer aux bras.

Les Tcheoukchis ont les cheveux noirs et hérissés, les yeux généralement noirs ou grisâtres, pas de barbe, car ils ont l'habitude de l'arracher; les ongles très-forts, de grosses lèvres et de petits pieds.

Ils admettent la polygamie, mais ne payent pas de *kalyu* pour les femmes. Cet usage les distingue des peuples mongols. Celui qui veut se marier se rend chez le père de la fille qu'il a choisie, et entre à son service comme gardien des reines; après avoir acquis ses bonnes grâces, il en obtient la permission de faire plus ample connaissance avec sa promise. Lorsque les parents sont d'accord, le mariage ne peut avoir lieu que si la fiancée y consent. Les prétendants riches cherchent des épouses sans servir chez leur futur beau-père, et cependant sans payer de *kalyu*. La recherche se fait souvent dès les plus jeunes années des futurs époux: dans ce cas, le fiancé va habiter la maison du beau-père, avec l'assentiment de ses parents, et il y reste jusqu'à l'âge de puberté. Les causes fréquentes de divorce sont: les disputes entre les différentes femmes d'un même homme, le mécontentement réciproque, la vie irrégulière des époux, et la désunion entre le beau-père et le gendre. La veuve devient par héritage l'épouse du frère de son mari défunt. Le père ne peut épouser ni sa fille ni sa petite-fille; le frère ne peut pas non plus se marier avec sa propre sœur, ni le fils avec sa mère ou sa belle-mère. Chez les Tcheoukchis, la fille de l'oncle ou de la tante du futur est considérée comme la fiancée la plus convenable. Personne n'assiste les mères au moment de leur déviance; elles se tirent d'affaire elles-mêmes et lavent leur nouveau-né avec de l'urine, que les Tcheoukchis emploient sans plus de scrupule que les Européens l'eau de Cologne ou tout autre parfum.

Les morts sont ordinairement dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie; parfois cependant on brûle les cadavres. Pendant cette cérémonie, on ouvre la poitrine du mort et l'on tue en son honneur un renne ou un chien.

Il y a chez les Tcheoukchis trois grandes solennités: la première a lieu au mois d'avril, lorsque les reines mettent bas; la seconde en juillet et août, lorsqu'on tue ces animaux pour en faire des vêtements; et la troisième en automne, quand le temps du rut est passé. Le Tcheoukchi célèbre en outre le changement de ramure de ses reines; l'époque à laquelle on rassemble les ramures tombées; l'ouverture de la pêche et de la chasse, et le commencement d'un long voyage. L'action de tuer un loup est aussi pour ce peuple l'occasion d'une fête pendant laquelle on s'écrie: «Loup, ne te fâche pas contre nous; ce n'est pas nous qui l'avons tué, mais ce sont les Roussaki qui l'ont anéanti.» Lorsque le mauvais temps se prolonge ou que le chasse-neige est trop violent, les Tcheoukchis tuent un renne pour apaiser le ciel, et courent çà et là en luttant les uns contre les autres, dans un singulier état d'exaltation.

Pour prêter un serment, le Tcheoukchi saisit sa langue avec la main, la tire violemment hors de sa bouche et la toulte aux assistants jusqu'à la gorge.

Le seul instrument de musique de ce peuple est le tambourin; chaque maître de maison en possède nécessairement un. C'est avec ce tambourin que le Tcheoukchi exprime sa tristesse ou sa joie, qu'il évoque les esprits et qu'il charme ses loisirs.

Il revêt souvent, par désœuvrement, ses plus beaux habits et attelle son renne le plus rapide à un léger traîneau auquel est fixée une lance qui sert à le diriger. Les autres divertissements sont la course, la lutte et le jeu de la lance.

En temps de guerre, les Tcheoukchis, outre leurs lances, leurs carabines, leurs arcs et leurs flèches, portent une espèce de cuirasse qu'on dit être à l'épreuve de la balle. Même en temps de paix, le Tcheouk-

chi est constamment armé, au moins d'un couteau, quelquefois de deux, dont l'un est suspendu à la ceinture et l'autre attaché sur la hanche.

Abstraction faite de quelques individus qui ont reçu le baptême, la croyance religieuse de ce peuple consiste dans le plus grossier chamanisme. Ils n'ont pas de prêtres pour leur culte habituel, chaque père de famille s'acquitte lui-même des cérémonies religieuses. Dans les réunions populaires, le ministère du prêtre est rempli par celui des chefs de famille qui a fait l'invitation. Au moment de l'ouverture de leurs expéditions de pêche à Tchaou, on choisit chaque fois une personne différente pour réciter la prière par laquelle on sollicite une pêche abondante. Lorsqu'il s'agit de sacrifier une victime, le prêtre l'immole d'un coup de couteau porté au-dessous de l'omoplate gauche et qui doit traverser le cœur. Suivant la manière dont la bête tombe on interprète la volonté des démons; on observe aussi attentivement la position de la tête et de quelques-uns des membres de l'animal. Le renne est découpé, mais ses os ne sont ni sciés ni brisés. On place un charbon ardent sur l'omoplate de la bête, et l'on cherche ainsi à découvrir l'avenir, en observant les successives phases de l'extinction de ce charbon. Avec le sang de l'holocauste, l'homme frotte d'abord le front, la poitrine et la plante des pieds de sa femme; la femme, à son tour, en enduit son mari, ses enfants, l'yourte et le polog. Pour certains sacrifices, les chiens sont préférés aux reines, notamment les chiens achetés. On raconte qu'un des circonstances importantes les Tcheoukchis offrent à leur dîmons des sacrifices humains; mais ils ne veulent pas avouer ce fait et conviennent seulement que le meurtre a eu lieu par compassion, sur la demande formelle de ceux qu'on a sacrifiés, qui se prétendaient las de l'existence.

À l'époque des assemblés au fort d'Amouisk, à l'occasion des foires, les Tcheoukchis, vu l'importance de leur commerce d'échange, offrent aussi des sacrifices religieux. Le récit détaillé d'un sacrifice de ce genre, offert en l'année 1855, sera d'autant mieux placé ici que jusqu'à présent on n'a sur les habités de ce peuple aucun renseignement détaillé.

À deux verstes environ d'Amouisk, les Tcheoukchis rangèrent en demi-cercle, sur les rives de l'Anioï, leurs nattes chargées de marchandises. Un nombre immense de reines entourait leur camp. Les femmes et les filles s'y établirent en même temps, vêtues de leurs plus beaux habits, lesquels étaient ornés des dessins les plus bizarres que l'imagination puisse se figurer. Les femmes commencèrent la solennité en déblayant la neige, qui était si épaisse que la terre n'en fut débarrassée qu'au bout de deux heures de travail. Alors elles fixèrent des poutres sur les nattes disposées en demi-cercle, les recouvrirent de grosses pièces de cuir et formèrent ainsi une yourte très-spacieuse, avec une porte distincte faite d'un morceau de cuir; au milieu de cette yourte fut établi un foyer avec un tuyau pour l'échappement de la fumée; les Tcheoukchis y arrangèrent aussi deux pologs, en se servant pour cela de vingt peaux de reines. Dans cette habitation momentanée et assez propre, c'est-à-dire dans chaque polog, dont l'intérieur était éclairé au moyen d'une lampe alimentée par de l'huile de baléine et le sol recouvert de peaux de reines, il y avait place pour huit individus. On dressa devant les convives russes qui étaient présents une table petite et basse, garnie de trois assiettes de fer-blanc, et on les régala de chair de renne séchée et de langue fumée du même animal. Ce dernier aliment est succulent et délicat; la manière dont il est préparé et les substances grasses qui entrent dans sa préparation le rendent fondant comme du beurre. On servit ensuite du thé de bonne qualité dans des vases convenables, ce qui indique un progrès important dans la vie domestique de ces sauvages. Pendant ce repas, les femmes préparèrent un mets consistant en racines mêlées au sang, à la graisse et à la cervelle du renne, et firent cuire le tout ensemble sur un feu allumé en plein air; la maîtresse du logis puisa avec une cuiller dans ce mélange, en répandit un peu en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, et invita ensuite les convives à manger avec des cuillers d'argent de ce singulier ragoût, qui était très-doux, gras, et souverainement désagréable à manger sans pain. Après le festin commencèrent les préparatifs du sacrifice. On choisit un renne au milieu du troupeau; il fut conduit dans l'yourte, et la femme ayant pris une lance, s'approcha du renne et le tua d'un seul coup; la bête tomba en inclinant la tête du côté par lequel les visiteurs étaient arrivés, ce qui provoqua de la part du maître de la maison une exclamation joyeuse à laquelle répon-

dirent les convives. Sur un signal du maître, sa femme s'approcha de l'animal tué, enfonça la main dans la plaie et en retira une certaine quantité de sang qu'elle répandit autour d'elle.

On sacrifia de cette manière cinq rennes et un chien, qui tombèrent tous dans la direction désirée par le maître du logis. Le mets singulier dont il a été parlé plus haut, ainsi que le sang des rennes et celui des chiens tués, sont jetés comme nourriture aux esprits de la contrée momentanément habitée par les Tchoukhtchis. Si l'animal tué tombe du côté où les habitations des Tchoukhtchis sont ordinairement fixées, c'est un indice de mort ou de quelque autre calamité. Par suite de ce pré-sage, beaucoup d'entre eux renoncent à se rendre au lieu où ils avaient d'abord l'intention d'aller. Cet usage fort ancien est pratiqué par les Tchoukhtchis de Tchaoum aussi bien que par ceux de Tset.

On voit chez ce peuple des idoles et de petites figures, en souvenir des morts et en l'honneur d'êtres invisibles, qu'ils nomment kicelch ou krékamitchatkan, c'est-à-dire démons. Cette dernière appellation a probablement donné naissance au nom de Kautchadale. Ils témoignent de la vénération qu'ils ont pour ces idoles et les portant partout avec eux, attachées aux habits ou pendues au cou. Les anciennes idoles sont conservées dans les yourtes, et lorsqu'on célèbre une fête, elles sont portées sur le lieu du sacrifice, où on les place calament. Par suite de ce pré-sage, beaucoup d'entre eux renoncent à se rendre au lieu où ils avaient d'abord l'intention d'aller. Cet usage fort ancien est pratiqué par les Tchoukhtchis de Tchaoum aussi bien que par ceux de Tset.

On voit chez ce peuple des idoles et de petites figures, en souvenir des morts et en l'honneur d'êtres invisibles, qu'ils nomment kicelch ou krékamitchatkan, c'est-à-dire démons. Cette dernière appellation a probablement donné naissance au nom de Kautchadale. Ils témoignent de la vénération qu'ils ont pour ces idoles et les portant partout avec eux, attachées aux habits ou pendues au cou. Les anciennes idoles sont conservées dans les yourtes, et lorsqu'on célèbre une fête, elles sont portées sur le lieu du sacrifice, où on les place calament. Par suite de ce pré-sage, beaucoup d'entre eux renoncent à se rendre au lieu où ils avaient d'abord l'intention d'aller. Cet usage fort ancien est pratiqué par les Tchoukhtchis de Tchaoum aussi bien que par ceux de Tset.

On voit chez ce peuple des idoles et de petites figures, en souvenir des morts et en l'honneur d'êtres invisibles, qu'ils nomment kicelch ou krékamitchatkan, c'est-à-dire démons. Cette dernière appellation a probablement donné naissance au nom de Kautchadale. Ils témoignent de la vénération qu'ils ont pour ces idoles et les portant partout avec eux, attachées aux habits ou pendues au cou. Les anciennes idoles sont conservées dans les yourtes, et lorsqu'on célèbre une fête, elles sont portées sur le lieu du sacrifice, où on les place calament. Par suite de ce pré-sage, beaucoup d'entre eux renoncent à se rendre au lieu où ils avaient d'abord l'intention d'aller. Cet usage fort ancien est pratiqué par les Tchoukhtchis de Tchaoum aussi bien que par ceux de Tset.

Les Tchoukhtchis ont leurs propres légendes, d'anciennes traditions, et une poésie nationale à part, qui se manifeste dans des jeux et des chants. Pendant les jeux, on chante en mesure; les motifs du chant sont variés, et les sons gutturaux y jouent un grand rôle. Les Tchoukhtchis font, en chantant, des gestes expressifs; les hommes frappent sur leurs tambourins et murmurent uniformément une espèce de mélodie en observant la même mesure. En général, les gestes dont ils accompagnent leur danse et leur chant sont fort singuliers, ceux des femmes sont même très-indécents. De temps en temps elles imitent les hurlements et les cris de différents animaux et oiseaux, ce qu'elles font avec une grande habileté. Lorsque les jeux commencent, les femmes se placent deux à

deux et en face l'une de l'autre; tout en marquant du pied la cadence, elles se frappent alternativement la poitrine, la tête et les joues, suivant un ordre rigoureusement observé. Il y a des mélodies qui respirent une harmonie sauvage, mais qui ne manquent pas d'une certaine précision. Avant les jeux, quelques chanteurs imitent à s'y méprendre le cri du plongeon arctique, celui du chien, du renne, du veau marin et d'autres animaux. Cet exercice a lieu aussi à l'entrée de la nuit.

L'éleve des rennes et des chiens est la seule occupation de ces Tchoukhtchis. Le renne est une race essentiellement septentrionale; la femelle a des cornes aussi bien que le mâle. Pendant toute l'année ces animaux errent en liberté dans les toundras, mais non sans surveillance, ne se nourrissant que de mousse d'Islande qui pousse sur les ramaux de toutes les broussailles et des arbres; au printemps, ils broutent les frais bourgeons des saules et de quelques plantes herbacées.

La femelle fait annuellement un petit : le renne domestique au mois d'avril, et le renne sauvage au mois de mai. A l'âge d'un an, le renne est propre à la reproduction. Les Tchoukhtchis n'ont pas l'habitude de traire leurs rennes et ils ne les attellent qu'en hiver; les rennes de Tchaoum ne servent pas de montures. La charge d'un renne attelé varie de deux à cinq pouds, et l'animal parcourt de 7 à 35 verstes en une journée. Pour des courses rapides, on attelle deux rennes l'un devant l'autre et portant un siège entre eux; ils font ainsi un trajet de 100 à 200 verstes sans relais. Un grand nombre d'individus possèdent de 3 à 5,000 rennes. Quelques propriétaires seulement en ont de 10 à 12,000. Dépourvus de toute notion monétaire, les Tchoukhtchis, dans leur commerce d'échange, donnent à un renne mâle la valeur d'un castor; pour une femelle ils donnent de vingt à quarante castors. Les Tchoukhtchis nomades n'entretenant que peu de chiens et ne s'en servant pas pour l'attelage.

Peuple sain et vigoureux, ces nomades atteignent généralement un âge avancé. Les riches ne laissent aucun service sans récompense; ils sont très-hospitaliers et régalaient copieusement tous leurs hôtes pendant leurs fêtes, qui presque toutes ont rapport au renne. Malgré leur humeur sauvage et belliqueuse — que le christianisme a un peu adoucie chez ceux de Fouest, qui ont reçu le baptême, — ils sont justes et honnêtes. Autant ils sont implacables envers un ennemi — car la vengeance est permise chez eux, — autant un ami peut compter sur leur appui. Bien qu'aucun dénombrement général n'ait encore eu lieu chez ce peuple, on peut l'évaluer en totalité à environ 20,000 âmes réparties à peu près par égales portions entre les Tchoukhtchis pasteurs et les Tchoukhtchis sédentaires. Obéissant à des lois nationales et jouissant d'une administration complètement indépendante, ce peuple n'appartient véritablement à la Russie que nominale. Il y a bien longtemps déjà que les Russes ont fait connaissance avec lui, et des siècles s'écouleront encore avant que ce peuple avance en industrie et en civilisation, car le grossier chamanisme qui régnait parmi eux depuis des siècles s'opposera longtemps encore à tout progrès.

L'existence des Tchoukhtchis comme peuple est basée sur un sentiment exagéré et aveugle d'indépendance sans frein; ils joignent de plus un attachement opiniâtre à leurs usages héréditaires et une méfiance marquée pour tout ce qui est étranger. Leur éloignement, la difficulté de pénétrer jusqu'à eux, et leur pauvreté morale et matérielle, maintiendront peut-être encore pendant des siècles les Tchoukhtchis et leurs démeures dans un isolement absolu et dans leur état pour ainsi dire primitif.

KORIAKS.

Les Koriaks, voisins immédiats des Tchoukhtchis pasteurs du côté du nord, sont de la même race que ceux-ci et leur ressemblent presque en tout point. Ils jouissent en commun, mais non sans jalousie, de la chasse et des pâturages dont la richesse a attiré aussi, dans les derniers temps, les Lamoutes jusque bien avant dans la Kautchakta; mais les Koriaks voient cette communauté d'un œil moins jaloux que les Tchoukhtchis, qui s'avancent jusqu'à la baie de Penjinsk.

Les Koriaks ont généralement le visage rond, quelquefois ovale, mais seulement chez les hommes; leur teint jaune foncé est plus délicat et plus blanc chez les femmes. Les jeunes gens ont les joues pleines et très-colorées. Les pommettes étant peu saillantes, le nez paraît moins plat; il est même quelquefois aquilin chez les hommes. Le front est aussi, chez ces derniers notamment, plutôt élevé que bas. Le menton, qui affecte en général la forme ronde, est pourtant pointu chez quel-

ques-nus. Les yeux sont fendus et presque toujours d'une couleur foncée. Les oreilles sont un peu écartées, la bouche est grande, les lèvres rouges et pas très-épaisses. La lèvre supérieure, un peu allongée, donne au visage une expression intelligente. Les Koriaks n'ont presque pas de barbe : non-seulement elle est fort rare chez eux, mais ils arrachent même le peu qu'ils en ont. Leurs cheveux sont très-noirs, luisants, droits, épais et lisses. Les femmes ont toutes une très-forte chevelure qu'elles réunissent en deux tresses ; les hommes coupent leurs cheveux très-courts et n'en laissent pousser qu'un cercle autour de la tête. Il est rare qu'ils les portent longs ; dans ce cas, ils ont soin de les tresser.

Les Koriaks, par leur structure, se distinguent essentiellement de leurs voisins occidentaux, notamment des Youngoues. Ils n'ont pas les extrémités grêles et les épaules minces des Lamoutes. Leur taille, généralement moyenne, est presque toujours bien prise, solide et vigoureuse. Les femmes sont petites et fortes ; de même que chez presque tous les peuples de la Sibérie, elles ont les mains et les pieds fins et délicats. Malgré la différence de conformation de la tête et du corps qui existe entre eux et leurs voisins de l'ouest, les Koriaks et les Tchoukhtchis forment la transition, d'une part, aux débris des peuplades voisines du midi (Kamchadales, Ghiliaks et Kouriles), et de l'autre, à celles de l'est, les Eskimos et les Aléoutes, que l'on croit d'origine japonaise.

L'usage du tatouage est moins répandu parmi les Koriaks que parmi les Tchoukhtchis ; il ne se pratique guère que chez les femmes mariées, qui croient, par ce moyen, réparer les ravages du temps.

Outre leur propre langue, d'ailleurs très-pauvre et qui prédomine dans le nord-est de la Sibérie comme celle des Yakoutes dans le district du Léna, les Koriaks ne parlent que rarement la langue tchoukhtche, familière, en partie du moins, aux peuples leurs voisins. Les Russes de Ghjighinsk (ou Tighil) doivent donc savoir parler le koriak pour conclure leurs transactions commerciales, de même qu'il est indispensable pour les habitants des contrées du Kolyma d'entendre le tchoukhtche. La langue des Koriaks a les sons durs, mais son vocabulaire étant très-borné, on l'apprend facilement.

De même que les Tchoukhtchis, les Koriaks se divisent, selon leurs résidences et leur genre de vie, en nomades et en sédentaires. Ces derniers se subdivisent en quatre tribus parlant des dialectes différents ; un cinquième dialecte est affecté spécialement aux Koriaks nomades.

Les Koriaks habitant les côtes sont des nomades qui, à la suite de leurs guerres avec les Tchoukhtchis, perdirent leurs troupeaux et tombèrent dans la misère. Par leur genre de vie, ils ressemblent aujourd'hui aux Kamchadales. La vie sédentaire et leurs continuelles relations avec les Kamchadales et les Russes ont profondément modifié leur caractère national primitif.

Conformément aux indications de M. de Dittmar, nous rangerons les Koriaks sédentaires dans l'ordre suivant :

Les Kamentes et les Pallentes, sur le côté nord de la baie de Penjinsk, au nombre de 230 âmes, habitant d'informes terriers dont l'entrée, qui sert en même temps de cheminée, est pratiquée sur le toit. Ils n'ont pas encore reçu le lapteïne, sont d'un naturel excessivement turbulent, belliqueux et rapace, mais payent cependant volontairement aujourd'hui un impôt à Ghjighinsk (Jjighinsk). Vivent presque exclusivement de la chasse qu'ils font aux animaux de terre et de mer, ils sont très-adroits à cet exercice ; la chasse des animaux marins surtout exige une aptitude particulière, car ils se servent pour cela de petits canots qu'on nomme balgars et qui sont assez légers pour être transportés par terre. Leur habilite comme forgerons est aussi fort remarquable.

Les Pallentes vivent réunis en sept villages sur la côte nord-ouest du Kamchatka, sur les bords de la baie de Penjinsk, à une distance d'environ 400 verstes des précédents, et comptent 870 âmes. A peine chrétiens de nom dans les localités situées au nord, grossiers de mœurs et parlant le dialecte des Kamentes, ils sont véritablement chrétiens dans les villages du sud, où ils ont atteint un degré de civilisation beaucoup plus élevé, qui se manifeste chez eux par des habitations stables. Leur genre de vie et leurs occupations sont à peu près les mêmes que ceux de tous les peuples habitant les côtes ; on y remarque toutefois les nombreux essais auxquels ils se livrent pour l'élevé du bétail et pour l'horticulture. La pêche se fait, comme chez les Kamchadales, de la manière la plus grossière. L'abondance du poisson dans les rivières

est extraordinaire. Les ours en dévorent des milliers, et les restes qu'ils abandonnent répandent dans l'air une odeur infecte.

Les Oukintses, qui, au nombre de 410 âmes, demeurent dans six villages sur la côte nord-est du Kamchatka, n'ont conservé pure le caractère koriak que dans les localités qui avoisinent le nord. Ils sont tous baptisés, ont des habitations semblables à celles des Pallentes et s'occupent avec succès de l'élevé du bétail et même de culture potagère. Ils vivent principalement de la chasse très-productive des phoques et des morses, qu'ils trouvent sur l'île voisine de Karaga. Les belles fourrures trinites du phoque jouent un rôle important dans le costume des Koriaks et des Oukintses.

Les Ooutortses, voisins septentrionaux des précédents, touchent directement, par leurs villages dispersés, aux habitations des Tchoukhtchis sédentaires. Vivant, pour la plupart, dans des yourtes faites de terre, ils portent néanmoins le costume richement orné des Koriaks. Vu la rigueur du climat, ils trouvent leurs principales ressources dans la chasse et la pêche, qui leur procurent, au moyen d'échanges, les objets indispensables à leur existence. On trouve chez eux une grande quantité de sacs de voyage en peau de phoque dont le travail est très-remarquable, et de jolis objets sculptés en dents de morse, qui témoignent de l'incroyable habileté de ce peuple. Les Ooutortses sont, de tous les Koriaks sédentaires, ceux dont la conformation physique est la plus régulière : ils sont grands, sveltes, d'une physiognomie expressive et agréable. Les mœurs de ces Koriaks septentrionaux se rapprochent davantage de celles des Koriaks et des Tchoukhtchis nomades, tandis que l'influence russe se fait sentir plus fortement chez les Koriaks du sud, qui sont presque tous baptisés.

Les Koriaks nomades, qui parlent le cinquième dialecte, se distinguent essentiellement des quatre groupes dont nous venons de parler par l'importance que le renne a dans leur existence. La possession de troupeaux de rennes est la cause principale de la conservation de leur nationalité et de leur attachement aux anciens usages. De grands succès, ayant peu de besoins, le nomade de la zone septentrionale, pourvu qu'il ait des vivres, est content de son sort. Chez les Koriaks sédentaires, qui vivent du produit de la chasse, nous voyons le contraire : lorsqu'elle n'a pas réussi, ils sont obligés, faute de moyens d'échange pour se procurer leurs provisions d'hiver, de se nourrir de poisson au lieu de viande à laquelle ils sont habitués. Dans cette pénurie, ils font des dettes ou deviennent mercenaires, et perdent ainsi leur indépendance, leurs mœurs primitives et leurs habitudes nationales.

Le meilleur préservatif contre une pareille misère consiste dans la possession de troupeaux de rennes, qui seule leur assure la richesse et le bonheur. Les Koriaks parcourent continuellement d'immenses espaces, proportionnant habituellement la durée de leur séjour à l'abondance des fourrages ou des produits de la chasse ; s'éloignant bien vite avec leur léger bagage, en cas de non-succès, pour chercher un meilleur gîte. Les Koriaks pasteurs ne connaissent réellement pas la misère : la chasse pourvoit à leur nourriture, au commerce d'échange et au paiement des impôts au gouvernement russe, pour lequel ils professent la plus grande considération.

La frugalité des Koriaks nomades est remarquable : c'est le renne qui fournit leurs vêtements et la couverture de leurs habitations. L'yourte ou tchoum est une tente ronde ou carrée très-simple, consistant en une légère charpente recouverte de cuir en été et de peaux non tannées en hiver. Une simple portière de peau en ferme l'entrée. La partie supérieure de l'yourte reste ouverte pour donner du jour et laisser échapper la fumée ; la partie inférieure est de quatre à six toises de diamètre. On pratique à l'intérieur des compartiments garnis de peaux servant de couchettes, comme chez les Tchoukhtchis. La place d'honneur se trouve à l'entrée le plus éloigné de la porte. Pour la nuit, les couchettes sont recouvertes de peaux épaisses, et l'on brûle de l'huile de poisson dans une espèce de lampe, ce qui rend la chaleur si intense que les habitants doivent dormir complètement nus.

Les hommes portent, en hiver, un long vêtement de peau dont le poil est tourné en dedans ; ce même vêtement est en cuir pour l'été ; il est plus ample chez les femmes et ne descend que jusqu'aux genoux ; elles y ajoutent une sorte de jaquette sans manches, qui en recouvre la partie supérieure. Les hommes ne portent pas ce supplément de costume.

Les bottes fourrées des femmes sont cousues avec soin et souvent garnies de jolis ornements, même de perles fausses. Les bottes d'hiver consistent toujours dans la peau non tannée des pattes du renne, dont le poil est en dehors. Les Koriaks portent aussi pendant l'hiver des bas fourrés dont le poil est en dedans, et, pendant l'été, des chaussures faites avec des herbes sèches. Les habits de fêtes, ceux des femmes surtout, sont très-ornés. Tous les vêtements que nous venons de décrire se portent sans habillements de dessous; ceux qui ont en cuir sont noirs. La coiffure consiste uniquement en un capuchon.

Chaque enfant reçoit en dot à sa naissance un certain nombre de rennes que l'on marque, ainsi que leur progéniture. D'un signe particulier à l'oreille. L'enfant, emmaillotté dans un sac de cuir, est porté sur le dos de la mère jusqu'à ce qu'il marche seul; on lui donne alors un habit fait d'une seule pièce et où l'on ne laisse qu'une seule ouverture dont il est inutile d'expliquer le motif. Ce n'est que dans sa sixième année que l'enfant reçoit les mêmes vêtements que les adultes.

La femme s'acquitte de tous les menus détails du ménage, elle coud et prépare les peaux. Les travaux les plus rudes et les occupations du dehors sont le partage de l'homme. Les jeunes gens passent souvent tout l'été avec les troupeaux, loin des yourtes, établies le long des rivières et des côtes à cause des soins à donner aux pêcheries; ils ne vivent que de racines et du produit de la chasse, qui, chez les nomades septentrionaux, s'étend aussi aux animaux marins et notamment au phoque, en raison de la quantité de graisse qu'on en retire. L'approvisionnement du bois de chauffage est un travail très-pénible pour les hommes, il exige souvent une course d'une dizaine de verstes pour s'obtenir que de misérables brossailles. L'homme fabrique en outre les haidars et les traîneaux, confectionne les ustensiles de chasse, se livre à la pêche, au trafic, etc. Les Koriaks payent annuellement l'yassak en fourrures; ils sont chargés en outre de l'entretien des communications de poste avec le Kamtchatka.

Les Koriaks se créent beaucoup de difficultés pour le mariage. Celui qui veut contracter une union doit préalablement apporter des cadeaux à son futur beau-père; s'ils sont acceptés, il entre en service chez lui, où il est chargé des travaux les plus pénibles, tels que de garder les rennes, de chercher du bois, etc. Jamais il ne parle à sa fiancée, qui d'ailleurs n'a point d'opinion à donner; mais il compte sur son cœur tendre et reconnaissant. Si le fiancé plaît au père, celui-ci lui donne, en récompense de plusieurs, quelquefois même de dix années de travail incessant, sa fille, abandonnée au dernier degré de malpropreté. S'il déplaît, on le renvoie sans autre formalité, et ses peines sont alors perdues. Lorsque le père a donné son consentement, on arrange un nouveau compartiment dans l'yourte, et la veille du jour fixé pour les noces, les futurs parents du promis viennent avec d'autres individus le surveiller et le battre avec des laquettes. S'il endure patiemment les coups, cela indique qu'il supportera avec résignation toutes les épreuves de la vie, et alors seulement on le conduit, sans autre cérémonie, dans le poloq de l'épouse.

La polygamie est permise, mais toutes les formalités que nous venons de décrire doivent se répéter pour chaque nouvelle femme que le Koriak veut épouser; aussi se contente-t-il le plus souvent d'une compagne si chèrement achetée. S'il en a plusieurs, chacune a sa couchette séparée, mais l'une d'elles a toujours le rang de première épouse et les autres lui sont subordonnées. Il existe d'ailleurs peu d'exemples de jalousie: les diverses femmes d'un Koriak vivent entre elles en bonne harmonie et aiment l'époux commun. Il est naturel, vu les difficultés au prix desquelles le mari acquiert sa femme, que l'infidélité de celle-ci soit sévèrement châtiée. Une femme infidèle est répudiée avec tous ses enfants, qui perdent ainsi tout droit à l'héritage de leur père, et elle ne reçoit comme restitution que les rennes qu'elle a apportés en dot. Ajoutons que la femme adultère retrouverait difficilement un second mari. Le Koriak peut répudier sa femme sans rendre compte de ses motifs à personne; mais la rareté des cas de répudiation semble prouver que le Koriak ne s'y décide que lorsqu'il a de graves raisons pour en agir ainsi. Les filles qui manquent à la chasteté sont impitoyablement tuées par leurs pères.

L'hérédité est très-solennellement instituée chez les Koriaks. La dot de la femme reste sa propriété particulière et exclusive jusqu'à la naissance du premier enfant; mais alors le troupeau passe entre les mains

de l'homme, dans l'intérêt des enfants. Lorsqu'une union est stérile, les troupeaux communs passent aux plus proches parents. A la mort du père, les filles reçoivent tous les rennes issus de ceux qu'on leur a donnés à leur naissance; les frères se partagent le reste en portions égales. La veuve conserve tant qu'elle existe l'usufruit de sa dot; mais, après sa mort, cette dot revient aux fils, qui, dans tous les partages, doivent indemniser leurs sœurs par des cadeaux. Il se présente souvent des cas embarrassants, dont la solution a été prévue d'avance par des règlements précis. Entre plusieurs frères, le cadet peut, s'il devient veuf ou s'il est céliataire, épouser la veuve de son frère aîné; mais celui-ci n'a pas le droit de se marier avec la veuve de son frère cadet. Lorsqu'un Koriak épouse une veuve ou une femme divorcée, il n'est pas obligé de se soumettre aux travaux d'épouse et le mariage a lieu immédiatement après qu'on s'est mis d'accord sur les conventions réciproques. Tout cela démontre la simplicité et la pureté des mœurs de ce peuple qui en est encore à l'état primitif.

Comme époux et parents, les Koriaks ont beaucoup de douceur tendresse les uns pour les autres. Ils sont bons, humbles et justes. Hospitaliers jusqu'à l'insouciance, ils donnent à un ami leur dernière ressource. D'un tempérament vif pour la plupart, ils aiment la plaisanterie, ont beaucoup d'esprit naturel, de l'imagination, et laissent même échapper quelquefois de piquantes saillies. Mais s'ils sont offensés, leur rancune dure longtemps. Les hommes qualifiés l'emportent assurément de beaucoup sur les mauvais; cependant tout homme civilisé se sent repoussé par leur malpropreté, qui dépasse toutes les limites du possible: on ne peut assister sans le plus profond dégoût à la préparation de leurs aliments; leurs habits sont couverts d'insectes repoussants, et, depuis le moment de leur naissance, ils ne se lavent jamais, à moins qu'ils ne tombent accidentellement dans l'eau. Leur administration intérieure est fort simple: le chef de l'yourte décide dans tous les cas de détails et d'arrangements; il en est de même pour les chefs de chaque tribu, qui doivent être au nombre de huit chez les Koriaks nomades. Dirigeant très-habilement leurs troupeaux, ils traversent, pour ainsi dire, au vol, avec un attelage de deux à quatre rennes, les contrées les plus accidentées et les plus sauvages, suivant de près leurs troupeaux souvent très-considérables, ou chassant les bêtes fauves. En été, ils conduisent leurs rennes dans les montagnes pour les mettre à l'abri des maringouins et pour les réconforter en même temps par de frais pâturages. Le nombre des Koriaks nomades du district d'Ighinsk et de Pétropavlovsk qui payent l'yassak se monte à peu près à 1,750; si l'on y ajoute 1,000 autres Koriaks errant sur les frontières du pays des Tchoukhtchis, on arrive à un ensemble de 2,750 nomades des deux sexes, ce qui porte, en y comprenant tous les Koriaks sédentaires, la population totale de cette peuplade de 4,000 à 4,500 âmes.

Ils sont vigoureux et sains, et atteignent ordinairement un âge avancé; mais leur séjour prolongé dans des yourtes enfumées produit quelquefois de nombreuses ophthalmies. Le nombre assez restreint des Koriaks ne peut s'expliquer que par les ravages causés par des épidémies, toutefois assez rares, telles que la petite vérole, la rougeole et des fièvres qui les enlèvent par masses. Cela n'arriverait point si le Koriak avait un peu moins d'éloignement pour l'eau et s'il en faisait plus fréquemment usage dans un but de propreté. Les Koriaks ne laissent manquer leurs malades ni de soins médicaux ni d'assistance religieuse; mais lorsqu'ils ont reconnu que tout est inutile, ils tiennent sans scrupule le malade, s'il est hors d'état de se tuer lui-même, afin de le délivrer du mauvais esprit. Compassion barbare, qui commence cependant à faire place à des idées et à des sentiments plus chrétiens.

La croyance à une continuation d'existence corporelle semblable à celle de notre existence terrestre, professée par plusieurs peuples de l'Asie beaucoup plus civilisés, est aussi vivace et très-profonde chez les Koriaks. Les morts sont brûlés en compagnie de rennes que l'on a tués préalablement, de traîneaux, d'armes et d'ustensiles, afin qu'ils puissent s'élever aux cieux avec la fumée et qu'ils aient immédiatement sous la main tout ce qui est nécessaire à la vie nomade. L'inhumation paraît aux Koriaks indigne du défunt. Sur la tombe, on plutôt sur le bûcher, on tue tous les rennes qui ont été amenés, on mange ceux qui ne doivent pas être brûlés, et on ne se retire qu'après que le cadavre a été complètement consumé.

Les Koriaks nomades ne sont pas encore baptisés. Leur chamanisme



Dessiné d'après les originaux de Mr de Engelhardt par Ch. Heine.

Lith. par Wm. Schumann et fils à Berlin.

КОРИАКС СЕДЕНТАИРЕС.
ОСЪДАЛЪЕ КОРЯКИ.

КОРИАКС НОМАДЕС.
ОЛЕННЫЕ КОРЯКИ.

est un singulier mélange de crainte et d'adoration de bons et de mauvais génies. Le dieu bon, Apapel, c'est-à-dire l'ancien, le souverain maître de toute la création, est adoré par eux comme l'être parfait par excellence ; mais ils ont la conviction qu'il laisse les hommes lutter seuls contre les mauvais génies, en sorte qu'on l'invoque rarement. Leurs pratiques religieuses n'ont conséquemment pour but que d'opérer une réconciliation avec les esprits méchants, afin de les empêcher de nuire aux hommes. De même que les Tchouktchis, les Koriaks croient à l'existence d'un démon presque dans chaque localité. Des gens particulièrement doués remplissent l'office de prêtres, de magiciens et de médecins ; leurs

fonctions s'accomplissent toutes avec des cérémonies semblables à celles des Toungouzes. Ainsi que chez les Tchouktchis, le renne joue le principal rôle dans presque toutes les solennités des Koriaks. Parmi les animaux sauvages, le loup jouit d'une considération particulière comme serviteur du démon : on n'ose ni le tuer ni même tirer sur lui, et sa peau est employée à plusieurs usages religieux. Les Koriaks sont enclins au suicide, qui leur offre le moyen de se soustraire aux maladies douloureuses et autres calamités dont ils attribuent la cause aux mauvais génies, et aussi pour jouir des bénédictions du dieu bon après leur mort.

KAMTCHADALES.

Les Kamtchadales, habitants primitifs de la presqu'île de Kamtchatka, sont aujourd'hui semblablement diminués par la mortalité et l'invasion d'étrangers, surtout de Koriaks et récemment de Lamoutes, attirés par les beaux pâturages de la partie ouest de leur presqu'île. En outre, ils ont tellement perdu leur caractère primitif par leur fusion avec les Russes et avec des exilés d'autres nationalités, qu'il ne saurait être question, en parlant d'eux, d'un peuple d'une nationalité particulière. Ils ont presque complètement renoncé à leurs mœurs indigènes qu'ils ont même oubliées, sans toutefois s'être entièrement appropriés les mœurs russes, quoiqu'elles soient prédominantes chez eux. L'arrivée des premiers Russes qui pénétrèrent en Kamtchatka date de la fin du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième ; c'étaient des Kozaks isolés d'Yakoutsk, qui s'établirent à l'embouchure des fleuves Kamtchatka, Tighil et Bolchaïa (grand fleuve). Ils multiplièrent rapidement en peu d'années, et, vu la population considérable des indigènes, on installa spécialement pour le Kamtchatka une administration qui résida plus tard à Pétropavlovsk, sous le commandement immédiat d'un gouverneur militaire. Depuis la guerre de 1854, Pétropavlovsk a cessé d'être la capitale de la province (oblast) de Kamtchatka, qui forme elle-même aujourd'hui une partie de la province Primorskaïa (riveraine) nouvellement créée, et dont la capitale est Nikolalevsk, à l'embouchure de l'Amour. Avec la province Primorskaïa fut aussi formée celle d'Amour-skala, par suite du traité fait avec la Chine en 1858. La Russie doit l'immense terrain qu'elle acquit par l'effet de ce traité à l'esprit entreprenant du gouverneur d'alors de la Sibérie orientale, Mouraviev, actuellement comte d'Amourski. Ayant combiné ses plans et basé ses opérations sur les renseignements et les propositions d'un officier supérieur de marine, le prudent et énergique Nevelskoi, Mouraviev entreprit de franchir l'Amour sur des navires jusqu'à son embouchure. Son audacieuse tentative réussit. C'est alors qu'il établit, sur la rive gauche du fleuve, d'abord des postes isolés de Kozaks, puis de petites colonies qui s'étendent aujourd'hui jusque sur la rive droite de l'Oussouri.

Le désir de faire prospérer l'agriculture au Kamtchatka, ainsi que la nécessité d'en augmenter la population décimée par la petite vérole pendant le siècle précédent, engageant le gouvernement russe à envoyer dans cette contrée, à diverses époques, des colons des rives du Léna, qui fondèrent peu à peu de petits villages.

Le Kamtchatka, dont la position géographique à l'extrémité est du grand continent est la cause de la rigueur du climat sous cette latitude, présente, dans la configuration de son sol, des particularités essentiellement contraires à l'agriculture ; la chaîne de montagnes volcaniques qui traverse la presqu'île dans toute sa longueur en rend le terrain stérile et déverse sur la rive orientale d'incroyables masses de neige qui même, en certaines parties du pays, ne fondent jamais. C'est par cette raison que les vallées de l'ouest et celle du fleuve Kamtchatka, qui jouissent

de la température la plus chaude, sont les seules qui puissent se prêter à la culture des pommes de terre et de quelques autres légumes ; mais elles sont impropres à celle des céréales, car les gelées nocturnes du mois d'août détruisent toute végétation. C'est aussi dans ces vallées que les rennes trouvent sans beaucoup de difficultés, sous une faible couche de neige, les mousses nécessaires à leur nourriture. L'approvisionnement de foin pour l'hiver y étant fort difficile, l'élevage du bétail est peu productif.

Des 6,000 âmes environ qui habitent le Kamtchatka, à peu près 2,000 seulement sont indigènes, les autres étant Russes. Les Kamtchadales purs, c'est-à-dire ceux qui, en petit nombre, parlent encore bien ou mal leur propre langue, doivent être classés parmi les races générales des habitants primitifs de la Sibérie orientale, quoique leur extérieur porte une empreinte assez prononcée de race mongole. Tous sont baptisés et ont adopté simultanément, avec la religion, la langue et les mœurs russes. D'un caractère doux et bon, d'une constitution débile, ils sont tombés dans une grande pauvreté par le manque d'industrie, par la négligence avec laquelle ils exploitent des pêcheries dont l'abondance les enrichirait, et aussi par leur passion toujours croissante pour les produits du continent, surtout pour le tabac, le thé et les étoffes européennes ; d'où il suit qu'ils sont toujours endettés chez les marchands qui les trompent. Ces dettes proviennent aussi, en partie, des prix élevés qu'occasionait autrefois la difficulté du transport des denrées de première nécessité, amenées de la Sibérie orientale par le port d'Alana. Pour se faire une idée des prix de quelques objets de consommation, il suffit de savoir qu'en l'année 1843 un pound de farine de froment coûtait à Pétropavlovsk près de 14 roubles ; la farine d'orge, 4 roubles ; le riz, 4 roubles ; la chandelle, 20 roubles ; le sucre, 60 roubles ; une archine d'indienne, de 60 à 90 copecs. Depuis 1850, l'activité du commerce avec l'Amérique a fait établir d'autres prix, qui fera nécessairement tomber à un chiffre encore plus modéré la prise de possession de l'Amour : ainsi une livre de beurre ne coûtait déjà plus, même avant cette prise de possession, que 29 copecs ; la livre de sucre, 30 copecs ; le pound de riz, 2 roubles ; le pound de farine de froment, 2 roubles, etc.

Contrairement aux Koriaks et aux Lamoutes pasteurs, qui d'année en année arrivent en plus grand nombre dans ce pays avec leurs troupeaux, les Kamtchadales continuent à chercher dans la pêche et dans la chasse leur principal moyen de subsistance. Ils mangent d'ailleurs beaucoup moins de viande de quadrupèdes et d'oiseaux que ces pasteurs, et se contentent, la plupart du temps, de poissons et de laitage, peut-être en vue d'économiser la poudre et le plomb et de s'épargner les fatigues inséparables de la chasse. Les forêts du Kamtchatka sont très-riches en animaux de toutes sortes ; la chasse aux bêtes à fourrure est surtout très-productive en hiver ; c'est elle qui fournit aux indi-

gens leur article principal et presque exclusif d'exportation. L'éleveur des chiens y a lieu dans d'immenses proportions, ce qui fait un peu négliger celui des chevaux et des bœufs, qui y prospèrent mieux qu'à Yakoutsks. Les chiens kamtchadales sont endurcis à toutes les fatigues des voyages et surmontent avec énergie toutes les difficultés du terrain. Ils diffèrent peu de ceux des paysans russes en général; mais leurs maîtres ont complètement modifié l'existence de ces animaux par la nourriture, le traitement et la manière de les dresser. De tous les chiens de la Sibérie, ils passent pour les plus rapides coureurs; ils sont si ardens que souvent ils se démettent quelque membre, et leurs efforts sont tels que leur poil est parfois couvert de sueur et de sang. Ils sont d'une grande force: quatre chiens traient trois hommes y compris leurs bagages, et font de 30 à 40 verstes dans une journée par les mauvais chemins, et jusqu'à 80 verstes si la route est bonne. Lors même que la civilisation des habitants et la culture du sol subiraient quelques changements au Kamtchatka, des considérations de localité et de climat y feraient toujours donner, pour l'attelage, la préférence aux chiens sur les autres bêtes de trait. L'attachement que les habitants ont pour ces animaux est aussi vif que celui que l'on a pour les chevaux dans d'autres pays, et l'on consacre de grandes sommes à l'achat de ces excellents chiens. La manière de les élever et de les dresser spécialement pour la course et pour l'attelage ne pouvait rester sans influence sur le développement des qualités naturelles qui distinguent ces animaux. On désigne pour l'attelage les jeunes chiens qui ont de longues jambes, de longues oreilles, le museau pointu, le dos large, la tête en forme de massue, et qui annoncent un tempérament vif et ardent. Dès qu'ils commencent à ouvrir leurs yeux à la lumière, on les tient dans des fosses sombres jusqu'à ce qu'on les juge capables de subir l'épreuve. Attelés alors avec des chiens déjà dressés, la vue d'objets nouveaux leur cause un certain effroi et les fait tirer de toute leur force. On les ramène ensuite dans leur caveau, et la même chose est répétée jusqu'à ce qu'ils comprennent le commandement. Les traits s'attachent au collier, car ce n'est que par ruse et surprise que l'on réussit à atteler les chiens, qui hurlent et résistent avec furie pendant cette opération, mais qui se taisent dès qu'ils se mettent en route; il semble alors qu'ils veulent se surpasser en efforts, surtout dans les endroits difficiles, où ils re-

doublent de vitesse et conduisent souvent leur maître à sauter hors du traîneau. Un bon chien conducteur est indispensable; cette fonction n'exige de l'animal que de la docilité et un bon flair. Si à ces qualités le chien d'attelage joint de la force, il acquiert un prix inestimable. Le guide du traîneau s'assoit sur le devant, les jambes étendues; il ne se sert du fouet que le plus rarement possible, car les chiens commencent aussitôt à se mordre; on se contente donc le plus souvent de les exciter de la voix. Ces animaux n'ont de repos et de liberté réelle que pendant la courte saison d'été, qu'ils passent sur le bord des fleuves, se nourrissant des poissons qu'ils attrapent avec une adresse toute particulière. Lorsqu'ils en ont pris beaucoup, ils se contentent d'en manger les têtes. Au mois d'octobre, on fait rentrer les chiens de trait et on leur donne très-peu de nourriture, afin de diminuer leur trop d'embonpoint: en hiver, ils ne mangent que des poissons salés, pourris et séchés. Cette maigre pitance les affame et en fait d'excellents chiens de piste, mais les rend peu attachés à leurs maîtres.

Les Kamtchadales, selon les trois dialectes qu'ils parlent, se subdivisent en divers groupes ou tribus.

C'est ainsi que nous trouvons d'abord les Kamtchadales du fleuve Kamtchatka, dans l'intérieur de la presqu'île, descendants des indigènes primitifs de cette contrée. Dans quelques localités ils parlent un russe corrompu, et dans d'autres, leur propre langue, mais très-altérée.

Viennent ensuite les Kamtchadales-Kouriles de Holcheretsk, qui résident dans plusieurs petits villages répartis sur la côte occidentale de la presqu'île, depuis la pointe du sud, presque complètement inhabitée, jusqu'au 55° degré de latitude. Ceux-ci se servent encore fréquemment de leur langue nationale, mais abondamment mêlée de mots russes. Les plus méridionaux ont introduit dans leur langue des éléments kouriles qui s'effacent à mesure que l'on pénètre plus avant vers le nord.

Enfin viennent les Kamtchadales de Penjinsk ou Penjina, vivant aussi dans beaucoup de petits villages au nord des précédents, jusqu'au 68° degré de latitude. Cette tribu a conservé l'usage de la langue indigène dans sa plus grande pureté, excepté dans le nord, où elle y a mêlé quelques mots kouriles.

GHILLIAKS.

Les Ghiliaks ou Ghilm, ou Kilm, comme ils se nomment eux-mêmes, sont peut-être le peuple le plus essentiellement pêcheur de l'univers. Cette tribu offrait naguère encore tous les caractères d'une nationalité presque intacte; mais, depuis quelques années, son contact et ses fréquents rapports avec les colonies russes fondées à l'embouchure de l'Amour et dont la puissance s'élève si rapidement, lui ont fait oublier insensiblement sa langue et ses mœurs primitives, à tel point que cette influence étrangère pourrait être comparée à celle des rayons du soleil printanier sur la neige, qui fond en laissant apercevoir les pousses verdoyantes d'un frais gazon. L'esprit entreprenant des Russes se développe avec une incroyable rapidité chez les Ghiliaks. Encore quelque temps et cette tribu intéressante figurera parmi les peuples qui ont subi l'ascendant de la civilisation européenne, presque toujours vivifiante, mais destructive des mœurs primitives et du caractère national.

Les Ghiliaks sont probablement de la même race que les Kouriles leurs voisins, bien que de nos jours on les ait considérés comme peuple absolument distinct. Ils habitent sur les rives de l'Amour, à partir de l'embouchure de ce fleuve jusqu'à environ 200 verstes en amont; puis les côtes vers le nord, à une distance de 100 verstes, et vers le sud jusqu'au cap Lazarev; enfin sur l'Ooussouri inférieur et dans la partie sep-

trionnaire de l'île de Sakhaline. Le premier village ghiliak sur l'Amour est Oukhtar, qu'ils habitent en commun avec les Mangoutes, tandis que, plus en aval, le village de Kerch est exclusivement ghiliak. Une quarantaine de villages ghiliaks sont établis le long de l'Amour; on en trouve encore une dizaine au nord et au sud de son embouchure, dont Kol, le plus septentrional de tous, se trouve situé à 25 verstes environ de la station d'hiver de Pétrovsk (ci-devant Petrovskote-Zimovié). Tout le territoire des Ghiliaks est entouré, au nord et à l'ouest, de tribus tongouses parmi lesquelles ils semblent s'être introduits comme des étrangers. C'est à tort que les Russes désignent sous la dénomination générale de Ghiliaks toutes les tribus ghiliaks et tongouses du cours inférieur de l'Amour. Il est très-probable que les Ghiliaks ne sont autres que les Tchang-mao-tsy, Tchang-mao-tsy (c'est-à-dire hommes à longs cheveux) des Chinois.

Les Ghiliaks vivent absolument de la même manière que les Tongouses de l'Amour inférieur. Comme peuple pêcheur et chasseur, ils sont au même degré de civilisation que ces derniers, dont ils se distinguent d'ailleurs par l'extérieur et surtout par leur langage, qui n'a pas la moindre affinité avec la langue tongouse et se fait remarquer par une quantité de monosyllabes.



Dessiné d'après les originaux et les costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn.

Enl. par Winckelmann et fils à Berlin.

КАУТ'СИАДАЛЕ.

КАУЧАДАЛЕ.



Deuxième par Ch. Blain. D'après les croquis de la Société Géographique Impériale de Vienne par M. Meyer.

Enth par Winckelmann et fils à Berlin.

АИНОС ДЕС ÎLES KOURILES.

КУРИЛЕЦЪ.

PEOMME CHILIAQUE.

ЧИЛИЧКА.

CHILIAK.

ЧИЛИКЪ.

Les Ghiliaks sont plus fortement constitués et plus grands que les Toungouses. Ils ont le visage large ou plutôt carré, et leurs petits yeux noirs ou brun foncé sont moins obliques que ceux de ces derniers. La bouche, bien que petite et encadrée de lèvres épaisses, n'est généralement pas désagréable à voir. Le nez est court, gros et retroussé; les sourcils sont très-épais et fortement arqués. La chevelure, noire et épaisse, est frisée chez le plus grand nombre; la barbe est plus forte que chez les Toungouses.

Malgré la bonté qui les caractérise généralement, les Ghiliaks possèdent plus d'énergie et un goût encore plus prononcé pour l'indépendance que les Toungouses. Ils ne sont pourtant pas sans mélange, et l'altération de leur nationalité se fait surtout sentir dans les localités voisines des Mangoutes et sur l'embouchure de l'Amgoun, où habitent des Toungouses autrefois presque indépendants des Chinois et avec lesquels ils faisaient plus de commerce d'échange qu'ils ne payaient de tribut. Les Ghiliaks sont aujourd'hui complètement soumis aux Russes.

Leur costume et leurs canots sont pareils à ceux des Mangoutes et des Goldis (voyez Toungouses, habitants de l'Amour); cependant ils se servent plus fréquemment de peaux de poisson. Les habits et la coiffure des femmes sont de forme tout à fait toungouse, de même que leurs fourrures et leurs demeures d'hiver. Les armes à feu sont rares chez les Ghiliaks. Leur nourriture principale consiste en poissons. Ils ont beaucoup de talent pour la sculpture sur bois. Ils ne se désignent pas par des noms de famille, mais seulement par des surnoms distinctifs, comme cela a lieu chez les peuplades américaines. La vengeance par le sang est permise dans les localités où l'influence chrétienne n'a pas encore pénétré. Livrés au chamanisme, malgré le grand nombre de ceux qui ont reçu le baptême dans ces derniers temps, les Ghiliaks aiment à cacher leurs idoles. Les morts ne sont pas ensevelis dans des cercueils comme chez les Toungouses, mais brûlés.

KOURILES OU AÏNOS.

Issus peut-être de même race que les Kamtchadales, mais tenant aux Ghiliaks par des liens plus étroits, les Kouriles habitent les îles du même nom et la partie septentrionale de l'île de Sakhaline. Ils sont, sous le rapport numérique, la tribu la plus insignifiante parmi celles auxquelles on peut attribuer une nationalité distincte, c'est-à-dire celles qui forment la transition avec les peuples eskimos. On ne retrouverait guère aujourd'hui de cette tribu que plusieurs centaines d'individus des deux sexes.

Les Kouriles ont le visage allongé et plat, la barbe brune et les cheveux de même couleur, mais si épais et si longs qu'ils leur recouvrent presque tout le corps. Ils sont excessivement pusillanimes et très-portés au suicide. Les exigences bien modestes de leur misérable existence

trouvent à se satisfaire par la vie errante qu'ils mènent à travers les îles qui forment la chaîne des Kouriles et qu'ils visitent sur leurs balgars. Ils n'ont pas de demeures fixes, mais habitent des yourtes construites en terre et en bois flotté, et qui ne sont organisées que pour passer la saison d'hiver, après quoi on les abandonne. Ils sont en quelque sorte nomades sur leurs balgars, et la désignation de nomades maritimes serait peut-être celle qui devrait leur être le plus justement appliquée. L'île de Paramoujir, la plus grande des Kouriles, est le but de leurs plus fréquentes visites. Ils échangent annuellement des peaux de bœufs marines avec les deux colonies de la Compagnie russe-américaine, dans la partie nord de l'île de Choumchou, et au sud dans l'île d'Oouroup.

PEUPLES DE L'AMÉRIQUE RUSSE.

PEUPLES DE L'AMÉRIQUE RUSSE.

Les possessions de la Compagnie russe-américaine, situées dans la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale, sont habitées par diverses peuplades, pour la plupart peu connues. Elles peuvent être divisées en deux groupes principaux : le premier comprenant les peuples esquimaux (eskimos), dans la plus large acception du mot, et le second, les peuplades indiennes ; ou mieux encore, conformément à des différences marquées dans leur extérieur et leur langage, en quatre groupes principaux : les Aléoutes (parlant la langue *ounalacheke*), les Eskimos (la langue *kadiake*), les Kénaïens (la langue *atapaska*) et les Koloches (qui parlent trois ou plutôt quatre langues). En suivant cet ordre, la transition des peuples du nord-est de la Sibirie aux Koloches (peuple indien) se trouve exactement indiquée. Les indigènes ne connaissent pourtant pas ces dénominations générales ; car, en fait, les peuples de l'Amérique russe se divisent en un grand nombre de petites tribus qui se désignent mutuellement par des noms auxquels est attachée quelque signification extérieure.

Avant de signaler les traits distinctifs qui caractérisent ces différentes peuplades, il est indispensable de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la fondation et le développement de la domination russe dans le nord-ouest de l'Amérique septentrionale.

Les possessions de la Russie dans cette partie de l'Amérique, avec Sitka ou Novo-Arkhangel'sk pour chef-lieu, appartiennent à une société d'actionnaires placée sous la surveillance d'un gouverneur nommé par l'autorité russe ; elles s'étendent sur ce continent jusqu'au 141° degré de longitude occidentale de Greenwich, embrassant l'étroite côte qui s'y joint au mont Elias, jusqu'au 55° degré de latitude, ainsi que toutes les îles qui se trouvent à l'est dans ces parages, y compris même les Aléoutes, et les Kouriles qui appartiennent encore à l'Asie.

Cette contrée, dont la superficie est d'environ 20,000 milles carrés, mais qui n'est habitée que par 50,000 âmes environ, forme à l'orient le poste le plus avancé de la civilisation slave et spécialement russe, qui coïncide dans cette région au détroit de Portland (sous le 55° degré de latitude septentrionale), avec la civilisation occidentale ébauchée d'abord par les Portugais et les Espagnols, et développée plus tard par les Germains (Hollandais et Anglo-Saxons).

Le premier fondateur de la Compagnie russe-américaine fut Chélekhov, dont la mémoire ne périra pas : car c'est à lui que l'on doit l'organisation de la société commerciale si florissante aujourd'hui, et qui est destinée à acquérir encore une plus grande importance par les communications actuellement établies sur l'Amour.

Né en 1748, dans le gouvernement d'Orel, Chélekhov, après avoir traqué en Sibirie, se rendit, tout jeune encore, avec d'autres marchands de Koursk, dans le nord-ouest de l'Amérique, où les promyehéniks ou chasseurs de bêtes fauves s'étaient, depuis la soixante-dixième année du siècle précédent, considérablement répandus, à partir d'Okhotsk jusqu'aux îles Aléoutes. Peu scrupuleux sur le choix de leurs industries, ils se portaient mutuellement préjudice, ne songeant qu'à leur propre

intérêt et s'occupant, avant tout, d'entasser sur leurs navires des cargaisons de fourrures précieuses. Ils traitaient d'ailleurs les indigènes avec une excessive dureté, contrairement aux ordres donnés au gouverneur général de la Sibirie, Tchitchérovine, par l'impératrice Catherine II, après la découverte de ses îles Aléoutes. Ces ordres portaient « que les promyehéniks russes qui se rendaient dans ces contrées devaient se comporter avec douceur et bienveillance à l'égard des indigènes. » Révolté de l'injustice de ses compatriotes, et animé de la ferme volonté d'introduire un état de choses meilleur et plus avantageux dans cette contrée, autant dans l'intérêt bien entendu de la patrie que dans celui de l'humanité, Chélekhov forma, avec quelques autres marchands, une société de commerce qui fut nommée Compagnie américaine du nord-est, du nord ou des Kouriles ; il équipa à Okhotsk trois navires, et traversa avec eux la mer d'Okhotsk, en 1783, pour se rendre en Amérique. En lutte aux tempêtes et contrarié par de fâcheux accidents, l'expédition se vit forcée d'hiverner dans l'île de Behring, et n'arriva qu'en 1784 à l'île de Kykhtak (ou Kadiak), située à l'est de la presqu'île d'Aliaska (ou Aliaska). Mal accueilli par les indigènes, qui lancèrent contre lui une grêle de flèches, Chélekhov se vit contraint d'employer le canon, qui décida de la victoire. Mais les indigènes ne tardèrent pas à revenir de leur première panique, et recommencèrent de nouvelles et infructueuses attaques. Ce ne fut pas chose facile que d'établir avec eux des rapports d'amitié et de commerce ; on n'y arriva qu'insensiblement, en employant la douceur et au moyen de quelques présents. Lorsque la confiance des indigènes fut arrivée à un tel point qu'ils accoururent en grand nombre et dominèrent eux-mêmes des otages, Chélekhov fonda une école pour vingt-cinq garçons, et les habitua tous à ne voir en lui qu'un ami. Quelques petits forts, dont le principal se trouvait sur l'île de Kadiak, servirent d'appui à l'entreprise et lui donnèrent plus de consistance. Ce fut donc par la prise de possession de l'île de Kadiak que Chélekhov posa les premiers fondements de la colonie russe en Amérique.

Une exacte régularité introduite dans les relations commerciales devint la source d'opérations lucratives qui enrichirent Chélekhov et ses compagnons ; et déjà en 1784 l'exportation de la colonie atteignit un chiffre de plus de 133,000 roubles. Le négociant Baranov aida beaucoup, par sa prudence et son activité, les agents de la Compagnie, et devint par la suite le principal administrateur de la colonie. Après avoir fait de mauvaises affaires dans son pays, il s'était mis d'abord au service de Chélekhov, et était arrivé en 1790 en Amérique, où, dès l'année 1792, il fonda des colonies russes à Kénaïsk et sur la rivière Tchongang. Le bétail, que l'on avait fait venir d'Asie, rendit possibles les travaux de l'agriculture, et on put établir une organisation régulière. Enfin une mission ecclésiastique, sollicitée par Chélekhov et envoyée à Kadiak, était destinée à domer de la vie à l'entreprise et à lui imprimer plus d'essor, par le salutaire emploi des moyens religieux et moraux. Cependant les nobles intentions de Chélekhov et le succès même de son entreprise furent jugés défavorablement en Sibirie, et n'excitèrent que l'envie ; il était

réserve à la postérité d'en apprécier le mérite. En 1794, au milieu de la carrière la plus active, Chéfékhor mourut dans sa quarante-septième année, à Irkoutsk, où sa patrie reconnaisante lui a élevé un monument; et le détroit de Chéfékhor, qui sépare l'île de Kadiak du continent, a consacré son nom.

Après la mort de cet homme remarquable, une nouvelle société s'unît à celle qu'il avait formée. Elle fut confirmée par le gouvernement en 1799, dotée de privilèges très-étendus, et reçut le nom de Compagnie russe-américaine. Le capital qu'elle avait réuni était de 724,000 roubles, représenté par 724 actions de 1,000 roubles chacune. Baranov fut chargé de la direction de ces colonies, dont le territoire s'étendait de plus en plus; on fonda même, en 1812, celle de Ross, dans le voisinage de San-Francisco; mais elle fut abandonnée treize ans plus tard, en 1811.

Cependant de grands désordres s'introduisirent dans la Société et lui occasionnèrent des pertes sensibles; mais, dans les derniers temps, des circonstances plus favorables et une stricte régularité dans les affaires ont rétabli la prospérité de la Compagnie et lui ont donné le plus vaste essor. Cet heureux résultat doit être principalement attribué aux mesures adoptées par l'amiral Wrangel, jadis gouverneur de la colonie.

Aujourd'hui, l'autorité réelle de la Compagnie ne s'étend que sur une partie des habitants des côtes et des îles, car elle est considérée comme une médiatrice entre eux et le gouvernement. La Compagnie doit frayer à ces peuplades la voie vers le christianisme, le bien-être et la civilisation, et cicatriser les plaies que leur firent en si grand nombre la cruauté et la cupidité des anciens explorateurs et des commerçants qui les ont visités. C'est de cette manière seulement qu'elle prouvera par des faits qu'une administration coloniale basée sur les circonstances locales et les intérêts nationaux, et constituée dans des vues d'humanité, est seule en état de produire des résultats utiles et durables.

Si nous considérons toute la contrée américaine-russe en général, nous remarquerons que de nos jours les forces platoniques n'ont peut-être acquies nulle part le degré d'extension et d'intensité qu'elles ont en ces lieux; que nulle part on ne retrouve, soit sous le rapport de la température et de la végétation, soit même sous celui de l'espèce animale, une ligne de démarcation si tranchée et si subtile que celle qui résulte du voisinage de la haute chaîne volcanique qui se prolonge jusqu'à la presqu'île d'Alaska et aux îles Aléoutines. Cette chaîne montagneuse oppose aux vents qui soufflent du pôle et aux courants de la mer une barrière presque continue, tandis que les îles Aléoutines, fières de leur riche et exubérante végétation, forment une transition entre les bords dépourvus d'arbres de la nébuleuse mer de Behring, et les rivages boisés du grand Océan, subissant l'influence d'un climat beaucoup plus doux.

Les sujets de la Compagnie, répartis d'après leur nationalité, présentent les catégories suivantes:

Quelques centaines d'Européens, presque exclusivement Russes, qui conservent leur position dans la mère patrie et n'habitent la colonie que temporairement;

Les créoles, issus du mélange des Russes avec des femmes indigènes, et qui, au nombre de 2,000, forment une classe à part à laquelle sont accordés quelques privilèges, entre autres celui de ne payer ni contributions ni impôts. En compensation, ils sont obligés envers la colonie à dix ans de service, lorsqu'ils ont été élevés à ses frais;

Les indigènes, notamment les Aléoutes, Kadiaks, Kéniens et Tchoukatches, parmi lesquels les hommes doivent servir la colonie pendant trois ans et moyennant salaire, spécialement en qualité de chasseurs d'animaux. Le nombre des indigènes véritablement soumis ne s'élève guère, d'après le dernier rapport de la Compagnie russe-américaine, au delà de 8,000 âmes. Au 1^{er} janvier 1860, la population entière de la colonie se montait à 10,540, dont 5,382 hommes et 5,158 femmes.

Bien que les indigènes soient des chrétiens zélés, la civilisation et le bien-être n'ont passé jusqu'à présent chez eux que des racines peu profondes. Le contact de ces enfants de la nature avec la civilisation n'a guère servi qu'à les habituer à des besoins qu'ils ne sont pas en état de satisfaire sans jeter le désordre dans tous les rapports intimes et sociaux, qui subsistent en général la funeste influence du séjour passager d'Européens non mariés.

Quant aux autres peuplades, comptant à peu près 40,000 à 50,000 individus, soit de l'intérieur (tribus thamas), soit des côtes méridionales

(tribus koloche), la Compagnie ne se trouve en rapport avec elles que sous le point de vue des transactions commerciales que les indigènes entretiennent non-seulement entre eux, mais encore avec le nord-est de l'Asie, par l'intermédiaire des harlis et entrepreneurs Tchoukatches, leurs voisins. (Ces Tchoukatches sont probablement, de même que les Eskimos, d'origine mongole.) On a essayé d'empêcher par de petites fortifications leur intervention, qui est nuisible à la Compagnie. Pénétrant avec une incroyable vitesse, sur leurs baldairs, dans des contrées très-floignées, le long des côtes, les Tchoukatches riverains au Nanoules échangent des produits russes et des peaux de rennes contre des fourrures américaines et des dents de morse; et pour ce trafic, les îles de Gvozdev, situées au milieu du détroit de Behring, leur servent d'entrepôt, été comme hiver.

Bien qu'il soit difficile de donner quelques renseignements précis sur les différentes tribus qui habitent l'Amérique russe, surtout relativement à leur origine et à l'affinité que peuvent avoir entre eux leurs divers idiomes, la division que nous avons adoptée plus haut, et que nous reproduisons ici, permet d'en faire un exposé assez satisfaisant que possible.

Les Aléoutes, répandus sur la péninsule d'Alaska et dans tout l'archipel des îles Aléoutes, ont peut-être une origine assez rapprochée de celle des Eskimos, et on les nomme souvent Eskimos de l'Ouest, bien qu'ils se distinguent tous, et surtout ceux qui habitent la contrée qui s'étend de l'île d'Attou à la péninsule d'Alaska, très-essentiellement des Kadiaks.

Les Eskimos habitent, dans les possessions américaines de l'Empire russe, presque sans interruption les côtes des régions septentrionales les plus reculées, vers le sud jusqu'à l'embouchure du fleuve de Cuivre, et la partie septentrionale de l'intérieur. Ce n'est pas à tort que les Eskimos en général, qui composent une vaste famille de peuples, ont été nommés les Phéniciens du Nord; et leurs relations commerciales, naguère très-étendues vers le sud, suffisent pour expliquer cette particularité, que des mots appartenant exclusivement à leur langue se retrouvent parmi des peuples complètement étrangers aux Eskimos.

Les habitants des contrées méridionales de l'intérieur, les Kéniens, nommés aussi Kéniates, Kinsiens, Tymniens, Timais, Thinnas, — parmi lesquels les Kéniens proprement dits ont à peu près, relativement au groupe entier, quant à la langue et au développement intellectuel, la même importance que les Kadiaks vis-à-vis des Eskimos. Ces peuplades appartiennent, selon les découvertes les plus récentes, par leur origine et leur langue, à la tribu des Atapaskas, laquelle, étant la voisine la plus méridionale des Eskimos répandus sur toute l'extrémité septentrionale de l'Amérique, s'étend depuis le mont Elias presque jusqu'à la baie d'Hudson, et atteint même en partie, plus au sud, jusqu'au territoire de l'Oregon et aux côtes maritimes.

Les tribus koloche (de race rouge ou indienne) établies à l'embouchure du fleuve de Cuivre, et remontant vers le sud-est, occupent l'étroite côte qui s'étend au delà de ce fleuve, et principalement les nombreuses îles voisines.

On remarque chez les indigènes de la partie nord-ouest de l'Amérique une prodigieuse variété de langues; presque à chaque pas l'on rencontre des individus parlant une langue spéciale, ou du moins un dialecte particulier.

Un si grand nombre et une telle diversité de langues sur une ligne de côtes d'une si grande étendue offrent une singularité d'autant plus frappante que de toutes les tribus qui habitent cette contrée, aucune, prise isolément, ni même plusieurs réunies, ne méritent le nom de peuple. La langue amalalche, par exemple, qui a deux dialectes, n'est parlée que par 2,000 âmes; l'yakontae (langue koloche), seulement par 250, et celle-ci se divise même en deux dialectes.

La multiplicité des dialectes du nord-ouest de l'Amérique, encore si peu exploré, atteste que ses habitants furent toujours indépendants, du moins les uns des autres. On aurait tort d'ailleurs de considérer cette multiplicité comme une conséquence de la séparation dans laquelle vivent ces peuplades les uns vis-à-vis des autres, et de l'absence de relations réciproques entre elles.

Ne serait-ce pas plutôt, au contraire, à la grande diversité des langues qu'il faudrait attribuer la principale cause de leur séparation?

Les langues eskimos prises dans leur plus large acception, c'est-à-dire celles des Aléoutes, des Kadiaks et des Kéniens, ont cela de commun

avec les langues des Koloches, que dans aucune d'elles on ne trouve d'expressions différentes pour distinguer les sexes; d'où l'on peut conclure que ces langues en général n'admettent point cette distinction.

Les particularités spéciales des langues *oumalachke* et *kadiake*, et qui sont d'ailleurs communes à ces deux langues, consistent en ce qu'elles ont trois nombres: le singulier, le duel et le pluriel: — que les cas des déclinaisons sont indéfinis et que le nombre de leurs terminaisons s'élève environ à trente-six; — qu'en outre c'est aussi par leurs terminaisons que les verbes expriment d'ordinaire les nombres et les personnes.

Les langues *koloches*, par contre, n'ont que deux nombres, le singulier et le pluriel: leurs substantifs n'ont que trois cas, et les modifications que subissent les verbes se trouvent soit au commencement, soit au milieu du mot.

Dans la langue *oumalachke*, la numération est presque entièrement fondée sur le système décimal, et on compte par ce mode jusqu'à cent mille et au delà; tandis que, de même que les langues *koloches*, celle des *Kadiaks* a pour base de numération le nombre cinq. La langue *kénaïenne* forme la transition entre cette langue et celle des *Koloches*.

La langue *oumalachke* est parlée dans les îles *Aléoutes* et en partie dans la presqu'île *Alaska*; elle est aussi en usage sur les îles d'*Andrianirov*; mais on la parle en deux dialectes: l'*oumalachke* et l'*akhta*.

La langue *kadiake*, que *Chamisso* a déclaré identique à la langue *grenlandaise*, et qui a tout au moins avec celle-ci une grande affinité, est, quant au nombre de ceux qui la parlent, la plus répandue de toutes les langues de l'Amérique russe, et peut-être en général de toutes celles de l'Amérique septentrionale. Elle s'étend en effet de *Kadiak* et *Alaska*, des rives de la mer de *Behring* et de celles de la mer glaciaire, au cap *Barrow*, et même plus loin vers l'est, et se trouve en rapport d'origine avec la langue des *Tchouktchis riverains*, établis à l'extrême nord-est de l'Asie. La langue des *Eskimos*, ou *kadiake*, se subdivise en huit idiomes

composés: le *kadiak* proprement dit est parlé sur l'île de ce nom, par environ 1,500 personnes; le dialecte *aglegmute*, dont se servent à peu près 400 individus, dans la partie nord d'*Alaska*; le dialecte *tchougatche*, sur les îles du même nom et dans la partie sud-est d'*Alaska*, située en face de *Kadiak*, est encore moins répandue que les précédents; le dialecte *témgamute*, dans les environs de la redoute *Michel*, c'est-à-dire depuis le cap *Stéphens* jusqu'au détroit de *Behring*; le dialecte *malégmute*, près du détroit de *Norton* et du détroit de *Kotzebue*, et plus loin vers le nord; le dialecte *kouskukvim*, sur le fleuve du même nom, parlé par 7,000 indigènes environ; le dialecte *kvikhpak*, sur le fleuve de ce nom, qui, de même que le précédent, contient beaucoup de mots *yakoutes* — (*Véniaminov*, à qui nous sommes redevables des renseignements les plus exacts sur les langues du nord de l'Amérique russe, range d'ailleurs les dialectes *kouskukvim* et *kvikhpak* au nombre des langues *kénaïennes*); — enfin le dialecte des *Tchouktchis riverains* ou *Nanettes*, qui est principalement en usage sur la rive opposée du continent asiatique.

La langue *kénaïenne* est parlée dans l'intérieur des possessions américaines-russes par les *Kénaïens* ou *Kénaïtes*, les *Atnas* ou *Atnahkhiens* (sur le fleuve de *Cuivre*), les *Koltchanes*, etc., et se subdivise en deux dialectes jusqu'ici inconnus, le *kénaïen*, sur la baie de *Kénaï*, et le *mednor* ou *atnahkhiéne*, que parlent les *Koltchanes* et environ 50 familles établies sur le fleuve de *Cuivre*. Parmi tous les idiomes usités dans l'Amérique russe, et dont l'accentuation est généralement très-dure, la langue *kénaïenne* est celle dont la prononciation offre le plus de difficultés, à cause du grand nombre de sons gutturaux qu'elle contient.

Au groupe des langues *koloches* appartiennent les langues *yakoute*, *sikha*, *kalgoue*, et la langue des *Ougalgènes* ou *Ougalgakhmites*, au mont *Elias*, si on veut ne pas les considérer comme un simple dialecte de la langue *yakoute*.

ALÉOUTES.

Les *Aléoutes* habitent l'archipel des îles volcaniques du même nom, et en partie la presqu'île d'*Alaska* qui y est contiguë. De même que les *Eskimos* proprement dits, ils sont probablement venus de l'Asie; mais comme, dans l'émigration générale des *Eskimos* vers l'est, ils n'ont point touché aux régions polaires, il s'ensuit qu'ils offrent moins de points de ressemblance avec les autres ramifications de ce peuple si répandu. Une intelligence plus vive et une âme douée de qualités supérieures ont rendu les *Aléoutes* plus accessibles à la civilisation que les *Kadiaks* voisins et que les autres tribus de même origine.

Parmi ces *Aléoutes*, dont la population s'élève à 2,000 âmes, ceux de l'est ou *Oumalachsks*, qui sont les plus nombreux, se distinguent de leurs frères d'origine, les *Atkhiniens*, habitants des îles d'*Andrianirov*, par une civilisation plus avancée, par un naturel plus richement doué et un dialecte particulier, quoique dans les principales stations de la colonie le type national ait déjà dégénéré. Les *Aléoutes* portent des espèces de jaquettes et des redingotes; leurs femmes et leurs filles s'habillent avec des étoffes d'indienne; et leur plus vif désir est d'épouser un Russe on même un *créole*; c'est-à-dire de se détacher de leur propre nationalité. Le christianisme a rapproché les *Aléoutes* des Russes, dont ils adoptent avidement les mœurs et les habitudes, et il ne manque plus que l'introduction de la langue parmi eux pour achever leur complète fusion avec les Russes.

Quoique, par suite de leur continuel mélange avec les Russes, il n'existe précisément plus aujourd'hui de type général et bien défini chez les *Aléoutes*, et que leur sang, croisé avec celui des Russes, ait produit une

race plus belle et plus imposante, on peut signaler encore les circonstances suivantes comme traits distinctifs de leur tribu. Les *Aléoutes* sont vigoureux et d'une taille au-dessus de la moyenne; leur physiologie est régulière et assez agréable, et leur visage offre des pommettes un peu saillantes sur le devant; leurs cheveux sont noirs et rudes. Les hommes sont maigres, quoique les enfants soient pour la plupart assez gros; la couleur du visage est foncée et garde cette teinte malgré les unions mixtes. Les yeux sont petits et peu fondus, mais vifs et pétillants; le nez est peu aplati, et la barbe manque presque absolument. L'habitude d'être presque continuellement assis, surtout dans leurs *haidars* (canots longs, étroits, plats et très-légers, fabriqués avec des peaux de bêtes), empêche les *Aléoutes* de bien étendre leurs jambes, et les fait marcher les genoux ployés et le dos voûté, ce qui leur donne une apparence très-gauche; on le croirait adhérent à son bateau, comme l'habitant des steppes asiatiques paraît l'être à son cheval. Les femmes se distinguent très-essentiellement des hommes par leur taille plus petite, leurs sourcils plus épais et plus noirs, une plus petite bouche et des lèvres plus minces et plus régulières. Chez les jeunes filles, la poitrine est forte, mais elle manque de fermeté. Le teint des femmes est blanc en général; mais leurs jambes sont proportionnellement trop courtes, probablement par suite de l'habitude de rester toujours assises.

À côté du costume russe, adopté par la majorité des indigènes, on retrouve pourtant encore le costume national, qui est très-bizarre. Le

vêtement principal et indispensable est la parka, espèce de longue chemise à col droit et à manches assez étroites. La parka est faite en peau d'oiseaux (soit celle du perroquet marin, soit celle du plongeon); nul autre vêtement ne saurait la remplacer en ce climat, car elle sert à la fois d'habillement, de couverture, et même d'habitation en voyage, où elle peut parfaitement abriter contre le vent et le froid. Bien qu'en temps ordinaire les vêtements russes soient d'un usage très-fréquent, néanmoins l'ancien costume national, éminemment commode, est toujours employé comme habit de voyage. Outre la parka, les indigènes portent encore la kamléika, long vêtement fait aussi en forme de chemise, mais dans lequel le col droit est remplacé par un capuchon qui tombe sur le dos, et qui est destiné à remouvir la tête par le mauvais temps; ce capuchon est attaché au col par des cordons, de même que les manches le sont au poignet. La kamléika est faite ordinairement en loyons de lions marins, d'ours, de baleines et de morses; on ne la porte que dans les courses en baïdars, et généralement quand le temps est pluvieux. Quelque appropriée que soit la kamléika aux besoins du pays, la parka la surpasse de beaucoup en utilité et en durée. Autrefois les indigènes ne portaient point habituellement de coiffure; mais aujourd'hui les hommes ont des casquettes; les femmes mariées, les veuves et les vieilles personnes attachent un mouchoir autour de leur tête; les jeunes filles seules restent tête nue. Les Aléoutes commencent déjà à se servir de chemises, du moins les gens aisés, qui en général ont plus de goût pour le costume russe. Le vêtement national est porté jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux; c'est alors seulement qu'on le remplace par un autre. Evadant leurs courses en baïdars, les hommes portent une singulière espèce de chapeau en bois, garni de coraux et de poils de lion marin; cette coiffure est très-commode pour les courses sur l'eau. Le costume habituel des femmes est tout aussi artistement garni d'ornements brodés que celui des hommes; on ne le confectionne pas avec la mince peau du cou des oiseaux, mais avec celle des ours blancs. Le col de ce vêtement est droit, de la largeur d'une main, et diversement brodé de fausses perles. Un cordon de fausses perles et de coraux entremêlés pend du col sur le devant de l'habit, qui, de haut en bas, est garni de broderies qu'on retire aussi aux ouvertures des manches. L'habit de gala est garni de poils de chèvre, de bœuf de toporques (perroquets marins), et entremêlé de petites courroies. L'usage de mutiler le visage des femmes, et notamment la lèvre inférieure, par une entaille successivement agrandie, a presque complètement cessé, et l'on se contente aujourd'hui de porter de simples boucles d'oreilles, etc. Les Aléoutes, surtout les femmes, ont une habileté remarquable pour orner leurs habits et pour la confection d'ustensiles de ménage et autres. Malheureusement, la civilisation importée par les Russes, tout en introduisant beaucoup de bonnes choses, a détruit aussi bien des usages d'une utilité réelle. Plusieurs objets indispensables aux indigènes, parmi lesquels il faut placer en première ligne la construction des baïdars, qu'ils ont portée à un si haut degré de perfection, semblent, dans ces derniers temps, tomber peu à peu en désuétude.

Les habitations que les Aléoutes occupent aujourd'hui sont très-différentes de celles d'autrefois: ce sont de petites yourtes carrées et basses, moins enfoncées dans la terre qu'elles ne l'étaient jadis, munies au dehors de portes et de fenêtres, et à l'intérieur d'un emménagement plus complet. Par suite de ces modifications, la vie commune de plusieurs familles dans une seule grande yourte a cessé ou s'est restreinte à deux familles seulement, qui, pour plus de confort, construisent souvent une yourte à part pour les outils, et l'espace gagné de cette manière est rempli par une espèce de lit, objet jadis inconnu aux Aléoutes. La réunion de quelques-unes de ces yourtes forme un village. Les villages sont ordinairement très-éloignés les uns des autres, et presque toujours situés au bord de la mer, principalement sur la côte septentrionale des îles, à cause de la pêche, qui y est plus abondante.

L'alimentation très-misérable des Aléoutes, réduite à de bien faibles ressources par la rigueur du climat et la stérilité du sol, se borne presque exclusivement à une nourriture composée de la chair des animaux marins; ils y joignent quelques baies qui méritent à peine d'être mentionnées. Le sel n'est pas en usage chez ce peuple, ce qui donne à ses aliments un goût désagréable. On attritue, à tort ou à raison, à l'absence de ce condiment la vue très-peu distante qui jouissent les Aléoutes. Ce qui frappe le plus chez les Aléoutes, c'est une uniformité de mœurs et d'habitudes telle qu'on ne trouve nulle part d'exemple d'une pareille singularité. A quelques

exceptions près, le caractère de tous les indigènes semble avoir été jeté dans un même moule; ce qui est d'autant plus étrange que, bien réduits aujourd'hui au chiffre de 2,000 âmes, par suite de cruautés antérieures et de maladies importées du dehors, ils sont disséminés sur une étendue de plus de 1,500 verstes, dans diverses îles où ils forment de petites colonies très-éloignées les unes des autres.

En observant les usages actuels, le caractère et la situation intellectuelle et morale des Aléoutes, nous devons appuyer principalement sur la transition qui s'est opérée, sur les changements qui ont résulté et résultent encore chaque jour du contact de l'ancien régime avec le régime actuel. Ainsi que cela arrive presque toujours, chez les peuples sauvages et jeter insensiblement de profondes racines, tandis que, dans la vie intérieure des peuples peu éclairés, s'engage une lutte longue et opiniâtre entre la tradition et le nouveau prince civilisateur. Les anciennes traditions doivent nécessairement succomber dans la lutte; mais, à la suite de cette transformation que salut tout l'édifice national, l'élément victorieux qui vient de surgir détermine aussi la ruine des anciens fondements sur lesquels reposaient quelques institutions qui n'étaient pas sans utilité. C'est ainsi que la civilisation européenne et principalement le christianisme ont fait immensément de bien aux Aléoutes et ont dérangé chez eux quantité de coutumes pernicieuses; mais cette civilisation leur a en même temps amené les maux inséparables d'une crise violente.

Les mœurs actuelles des Aléoutes sont conséquemment le résultat d'un mélange des anciennes coutumes indigènes et des nouveaux usages que les Russes introduisent avec le christianisme; au plutôt les Aléoutes pratiquent simultanément les uns et les autres, mais sont très-réservés et très-discrets en ce qui concerne leurs anciennes traditions. Il faut convenir en général que, sauf l'enseignement religieux, l'éducation des enfants n'est pas meilleure que jadis; on pourrait même dire qu'elle a dégénéré sous le rapport de la vie pratique, car leurs aptitudes industrielles, et entre autres leur habileté pour la capture des animaux, la construction des baïdars, etc., sont maintenant beaucoup moins développées. La plupart des usages païens, même celui des mariages entre proches parents, ainsi que les unions conclues avec des membres de tribus ennemies dans le but d'empêcher les inimitiés, ont cessé depuis l'introduction générale du christianisme. C'est ainsi que de leurs anciennes grandes solennités nationales il n'est plus resté que de petites fêtes privées et certains jeux (surtout celui des échecs, où les Aléoutes se distinguent par une habileté remarquable). Dans ces fêtes, le chant tient toujours le rôle principal; quant aux danses, elles offrent un type tout particulier et paraissent avoir été empruntées aux chamanes.

Les traits les plus saillants du caractère des Aléoutes sont une incroyable patience et une résignation poussée presque jusqu'à la stupidité. L'Aléoute supporte avec la même indifférence les douleurs physiques et les peines morales; il est capable de jeûner pendant trois à quatre jours, sans qu'on puisse s'en apercevoir autrement que par son dépitement. Les douleurs les plus poignantes ne lui arrachent pas un cri, pas même un soupir, non plus que le travail, les fatigues et la plus mauvaise nourriture. Sa persévérance en toutes choses, et surtout au travail, est vraiment surhumaine; elle se signale spécialement pendant ses courses en baïdar, où, sur quatorze à vingt heures de marche, il ne se permet ordinairement qu'une seule pause de peu de durée. Le stoïcisme de l'Aléoute, sa persévérance d'esprit qui ne l'abandonne jamais dans les périls, surtout en mer, et son audace contre les animaux dangereux, poussée jusqu'à la témérité — car elle le fait souvent se risquer seul à la chasse d'un troupeau entier de baleines, — forment un inexplicable et bien singulier contraste avec sa lâcheté et sa pusillanimité en présence des hommes. « On peut certifier, dit le missionnaire russe Veniaminov, que les Aléoutes ne redoutent ni les vagues déchaînées ni les bêtes féroces; ils ne craignent, et avec raison, que l'homme. »

Les Aléoutes ont un talent d'imitation extraordinaire, leur intelligence est prompte, et ils ont appris des Russes tous les métiers que ceux-ci ont pratiqués devant eux. Ils ont la même aptitude à saisir les traits caractéristiques et le côté comique des personnes avec lesquelles ils sont en rapport; ils montrent beaucoup de goût pour la lecture et l'écriture, et semblent même capables de comprendre les choses abstraites, telles que les éléments des mathématiques. Mais malgré ces qualités, soutenues de



Lith par Thuvauger.

Desiné d'après les Originaux et Costumes de la Société Géographique Impériale de Russie par Ch. Hubn

Chromolith. Lameroux. Paris.

ALÛUTES.

АЛУТЫИ.

plus par une bonne mémoire et une imagination assez vive, les Aléoutes ne peuvent naturellement pas être mis en parallèle avec les peuples qui comptent déjà plusieurs générations de développement intellectuel; ils sont encore en général placés à un degré très-inférieur de civilisation, bien que supérieurs pourtant aux Koloche; ce qu'il faut sans doute attribuer en partie aux influences locales. Les créoles sont d'ailleurs beaucoup mieux doués que les Aléoutes de race pure, dont le nombre est relativement très-restreint, par suite du penchant prononcé qui porte les femmes à s'unir aux Russes. Ce n'est que dans des cas exceptionnels que l'on peut reprocher aux Aléoutes de se livrer au vol, car ils se montrent habituellement satisfaits de leur sort et savent supporter même une extrême pénurie, avec leur patience et leur résignation accoutumées, et sont vraiment trop insoucians et trop paresseux pour s'inquiéter même du lendemain. Leur cœur est sensible à la douleur et à la joie, mais il n'en laisse jamais rien paraître au dehors; de sorte que leurs peines ne les poussent jamais au désespoir. C'est à ces mêmes causes qu'il faut attribuer leur simplicité, leur frugalité et leur indifférence dans la prospérité; aussi ne remarque-t-on chez eux aucun sentiment d'envie dans leurs relations matérielles ou morales. La chasse au castor elle-même est plutôt pour eux un objet de plaisir qu'un moyen de satisfaire leur cupidité. La prohibé des Aléoutes, leur désir de la gloire, l'amour patrie et la piété filiale sont possédés quelquefois chez eux à un tel degré qu'il n'est donné qu'à des natures d'élite d'éprouver de pareils sentiments; et néanmoins ils mettent une certaine retenue dans la manifestation extérieure de leur

tendresse pour leurs femmes et leurs enfants, et se contentent de l'action et du regard pour témoigner des sentiments qui les animent. — Les Aléoutes ne sont pas flatteurs et ne promettent pas aisément; mais quand il s'agit d'accomplir une promesse, ils sont scrupuleux observateurs de leur parole jusqu'à la minute. On les trouve aussi très-reconnaisants des bienfaits qu'ils ont reçus. Habituellement silencieux, ils ont une extrême répugnance pour les discussions et les querelles; ils abhorrent le mensonge, sont discrets, réservés et soumis, sans être cependant exempts d'une certaine susceptibilité, surtout si on leur adresse quelque parole blessante. L'Aléoute est hospitalier et partage volontiers sa dernière ressource avec ses semblables dans le besoin. De même que tous les peuples de la Sibérie, il a contracté l'habitude du tabac et de l'eau-de-vie; mais dans l'ivresse même, son caractère pacifique ne se dément point. Simple et rude de formes, les usages de convention lui sont restés étrangers; mais il possède une sorte de pudeur instinctive que n'a pu détruire son penchant à la sensualité, augmenté encore par ses rapports avec les Russes, et qui paraît toutefois perdre de jour en jour un peu de sa force. En général, le contact avec les Européens a beaucoup contribué à effacer les vertus naturelles des Aléoutes et à altérer les bons côtés de leur caractère; mais, par contre, bien des faiblesses et des vices même ont diminué d'intensité ou cessé tout à fait, tels que le désir de la vengeance et surtout la malpropreté universelle dans l'intérieur des habitations et dans la préparation des aliments.

ESKIMOS.

Ce groupe de peuplades, avec leurs idiomes variés, habite le long de la côte, à partir du point le plus reculé vers le nord-est jusqu'au fleuve de Cuivre, et n'est interrompu que sur la baie de Kénaï ou de Cook, par les Kénaïens proprement dits. Ces derniers, en leur qualité de rejetons de la race thanaï ou tinaï, appartiennent à la famille des Atapaskas, qui parlent une autre langue. Les Eskimos habitent aussi l'intérieur septentrional du pays et s'étendent en même temps sur les îles rapprochées de la côte, surtout sur celle de Kadiak. Nous nous occuperons principalement ici des habitants de Kadiak ou des Kadiaks proprement dits, parce que, de toutes ces tribus éparses, c'est celle qui est depuis le plus longtemps soumise à la souveraineté russe; nous analyserons ensuite les autres le plus succinctement possible, dans l'ordre où la nature les a placées, en allant du sud au nord et en commençant par les Tchougatches.

La tribu qui comprend aujourd'hui les Kadiaks proprement dits ou les Aléoutes de Kadiak, jadis connus sous le nom de Koninghes, habite l'île de Kadiak (autrefois Kikhtak, c'est-à-dire la grande île) et trois îlots voisins. Beaucoup plus nombreuse avant l'arrivée des Russes, elle est réduite aujourd'hui à 1,500 âmes.

Les Kadiaks se rapprochent déjà beaucoup de la race indienne ou américaine, en opposition avec celles du nord-est de l'Asie, et ils n'ont dans leur extérieur que peu ou même point de ressemblance avec les Eskimos, — probablement par suite de leur croisement avec des tribus indiennes, qui a effacé chez eux le type asiatique dans la conformation du visage et du corps, ne leur laissant que le langage comme signe distinctif de leur origine. Les Kadiaks se distinguent donc par quelques particularités caractéristiques des deux autres principaux groupes d'Eskimos, dans le sens le plus étendu du mot, habitant les possessions de la Compagnie russe-américaine, à savoir: des tribus (indiennes?) thanaï ou tinaï dans l'intérieur, et notamment des Aléoutes, voisins de l'ouest; ils sont d'une stature plus élevée, la couleur de leur visage et de leur

peau est bruniâtre, presque cuivrée, ce qui tient probablement à leur genre de vie; ils ont le visage gras et aplati, de petits yeux noirs, des pommettes peu saillantes et des dents éblouissantes de blancheur. Hommes et femmes portent maintenant à l'européenne leurs cheveux jadis longs, enduits d'huile de morne, de poudre rouge, et parsemés de plume d'oiseaux; de ces divers moyens cosmétiques, l'huile de morne est le seul qui se soit conservé. Autrefois le visage était mutilé par le percement des narines, de la lèvre inférieure et du rebord extérieur de l'oreille, ainsi préparés pour recevoir divers ornements; mais à présent les narines seules sont percées chez quelques hommes, sans doute en souvenir des anciennes habitudes plutôt que dans l'intention d'y placer certains ornements singuliers dont l'usage a complètement disparu. Quelques femmes âgées se tatouent encore le menton, usage signifié général et qui s'étendait alors non-seulement au visage, mais aussi à la poitrine. Les nouveaux mariés se tatouaient même les mains et une partie du corps, comme indice d'un amour extrême, et l'emploi de procédés tout particuliers rendait indélébile cette singulière marque de coquetterie.

Sauf quelques rares exceptions, l'ancien costume national s'est conservé jusqu'à nos jours, surtout au dehors; mais dans l'intérieur des habitations, les indigènes portent le plus souvent divers ornements; les femmes, des robes d'indienne, et les hommes, des pantalons et des vestes. Le vêtement le plus usité pour les deux sexes est la parka et la kamléika, ainsi appelées par les Russes, qui ont importé cette dénomination de la Sibérie. Ces deux espèces d'habillements se confectionnent avec les mêmes matériaux que chez les Aléoutes; pour les orner, on emploie aujourd'hui de la laine rouge et des bandolètes de drap. Les Kadiaks ont adopté pour couvrir la casquette européenne à visière; quant au chapeau tressé de racines et si singulièrement horridé de diverses couleurs, il n'est plus employé que pour les courses en baidars. Les bottes en cuir de phoque, à semelles de peau de baleine, ne sont en usage que depuis l'arrivée des Russes.

La nourriture des Kadiaks consiste principalement en poissons et en animaux de mer, rarement en racines, herbes ou baies: ils font même souvent, et sans aucune nécessité, usage d'ingrédients ignobles et repoussants qui ne méritent certainement pas le nom d'aliments. A vrai dire, le Kadiak mange sans distinction tout ce qu'il trouve et tout ce qu'il peut digérer. Mais ses mets de prédilection sont la viande, et surtout l'huile de baleine; cette dernière se boit pure ou s'emploie pour apprêter d'autres aliments. Habitué, comme l'Aléoute, à une abstinence prolongée, le Kadiak, lorsque ses travaux sont terminés, fait preuve d'un appétit qui tient du prodige. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'en une seule nuit six hommes ont pu manger un grand ours tout entier. Avant l'arrivée des Russes, les Kadiaks préparaient avec le jus fermenté des framboises et des myrtilles une boisson qui produisait les mêmes effets que l'opium; mais elle est à présent remplacée par l'eau-de-vie. Le tabac, celui à priser surtout, le sucre et le thé, sont des objets de luxe aujourd'hui très-estimés.

Ces Kadiaks, qui naguère étaient tous épars, sont concentrés aujourd'hui en huit colonies, dont cinq se trouvent sur l'île même de Kadiak. Chaque village, dont la population est de deux à trois cents personnes, se trouve situé sur le rivage et contient tout au plus dix à douze habitations ou youtes; en sorte que chacune d'elles est habitée par trois ou quatre familles et même au delà. Dans chaque youte il y a un espace commun destiné à la cuisine, et quelques compartiments très-las y attenent, où les indigènes se retirent pour dormir. L'ensemble forme une espèce de terrier revêtu de planches, souvent muni d'un toit voûté fait avec des côtes de baleines, et recouvert de terre et de gazon; sur le sol, jonché d'herbes sèches, se trouve ordinairement une place pour le foyer. Les émanations des poissons séchés, de l'huile rance, de divers autres objets, font d'un intérieur semblable un séjour presque insupportable pour un Européen. L'un des divers compartiments ou, à proprement parler, de ces trous réservés pour dormir se transforme, à l'aide de quelques pierres brûlantes, en un bain de vapeur après lequel on se sert pour les ablutions, en été, de l'eau qui est toujours très-proche, et en hiver, de la neige qui ne manque jamais.

Les Kadiaks sont très-adroits non-seulement dans la confection de leurs vêtements, mais en général dans celle de objets de nécessité ou de luxe, et surtout de leurs baldairs, qui diffèrent de ceux des Aléoutes en ce qu'ils sont plus courts et plus larges, et n'ont besoin, pour être mis en mouvement, que d'une seule rame, et non de deux comme le baldaire de leurs voisins. Les baldairs des Kadiaks, qui se distinguent par la finesse du travail et la beauté de la forme, ne sont pas, comme ceux des Koliaches, faits en trous d'arbre creusés, mais consistent en une charpente quadrillée, de perches très-minces, et qui, sauf une ouverture pratiquée par en haut, pour le passage d'un seul homme, est entièrement recouverte et garnie en cuir de phoque. Il y a en outre des canots très-grands, mais dont la construction est la même. Les hommes sont très-habiles à sculpter le bois; les os de baleine et les dents de morse. Les femmes, outre la couture des parkas et des kamléikas, auxquelles elles s'entendent à merveille, sont aussi très-adroites à garnir de peaux les baldairs, pour les rendre imperméables, à falcigner des sacs en boyaux de divers animaux, ornés de plumes d'oiseaux et de laine barbotée; et enfin à confectionner une espèce de triquet au crochet; ces talents sont d'ailleurs presque tous employés pour des objets de parure.

Le genre de vie des Kadiaks est en général le même que celui de la plupart des riverains de l'Amérique septentrionale: en été, la chasse et la pêche, en hiver, le repos, qui aujourd'hui ne trouve presque plus, pour en charmer la monotonie, aucune de ces distractions, de ces divertissements et solennités qui y jonaient autrefois un rôle si important. Le poisson abonde dans ces parages: on y trouve notamment diverses espèces de saumons qui se laissent prendre très-aisément, attendu qu'à certaines époques ils viennent en masse de la mer et pénètrent dans les fleuves et dans les ruisseaux. On emploie peu d'armes à feu pour la chasse, mais presque toujours encore des flèches et des lances, dont la construction varie selon l'espèce d'animaux qu'on veut atteindre. La chasse la plus intéressante est celle de la baleine; mais l'île de Kadiak n'est fréquentée que par la plus petite espèce de ces cétacés, qui, ont, selon leur âge, de 4 à 10 toises, c'est-à-dire de 28 jusqu'à 70 pieds de longueur; les jeunes baleines seules deviennent la proie des chasseurs. Cette capture exige beaucoup d'habileté et d'audace; on y emploie deux baldairs à double rame, afin de pouvoir se sauver réciproquement en échouant; le javelot

n'est lancé que par une seule personne, pendant que l'autre fait l'office de rameur. La baleine blessée s'éloigne des autres et quitte la baie pour gagner la pleine mer, où elle meurt au bout de quelques jours; son corps ne tarde pas à être rejeté sur le rivage. Le mode usité par les Européens de prendre les baleines avec des harpons et des cordes ne réussirait pas dans ces parages, par la raison que l'agitation causée par l'animal blessé chasserait de la baie toutes les autres baleines, ce qui exposerait les indigènes à une famine générale.

On doit remarquer, particulièrement chez les Kadiaks, des connaissances dans l'art de guérir les maladies, et la passion du jeu. Celui auquel ils se livrent avec le plus d'ardeur consiste à lancer adroitement de grandes planches arrondies vers un but déterminé.

Quant à l'ancienne organisation par laquelle les Kadiaks étaient divisés en las peuple et en chefs héréditaires, il n'en subsiste plus qu'un seul vestige: c'est que les doyens (starchinas) des colonies ou villages sont choisis dans les familles des anciens chefs, qui reçoivent un traitement et que l'on gratifie, après un long et honorable service, d'un ample kaftan de drap rouge, ce qui leur donne parmi les indigènes une considération incroyable. On n'employait autrefois que des esclaves pour les rudes travaux de la Compagnie; mais tous aujourd'hui doivent également s'y soumettre; les chefs eux-mêmes et aussi les femmes. Tous les Kadiaks se sont convertis au christianisme; et, au regard de la civilisation européenne, ils se trouvent placés au même degré que les Aléoutes.

Les Tehongatches, qui ne comptent pas plus de 400 individus, habitent les plus grandes des îles de la baie de Tehongatche ou détroit du Prince William; et ils s'étendent le long de la côte sud de la presqu'île de Kénai, vers l'ouest, jusqu'à l'entrée du golfe Kénai. Ils étaient établis antérieurement sur l'île de Kadiak, et ne se sont transportés dans leurs résidences actuelles qu'à la suite de dissensions intestines. Provenant indubitablement de la même souche que les Kadiaks, ils parlent la même langue qu'eux, mais dans un autre dialecte, et leurs usages, ainsi que des restes d'anciennes notions religieuses, offrent de l'analogie avec ceux des Kadiaks; ils se distinguent toutefois de la race américaine ou indienne en ce qu'ils font dériver leur origine du chien, tandis que celle-ci se divise en deux parties principales qui reconnaissent réciproquement pour aïeux le corbeau et le loup. Les Tehongatches se donnent eux-mêmes le nom de Tehongatchilich. Ils sont, de même que les Kadiaks, relativement riverains, et comme eux et les Aléoutes ils confectionnent leurs parkas avec des peaux d'oiseaux, et leurs kamléikas avec les boyaux des baleines et des phoques. On suppose que, ainsi que les Kadiaks, ils sont, dans les temps primitifs, venus du nord, où demeurait encore aujourd'hui leurs frères de race, le long des côtes de la mer de Behring et de la mer Glaciale. Convertis au christianisme, et en contact continu avec les Russes, les Tehongatches ont aussi subi, par suite de leurs fréquentes unions avec des femmes d'origine américaine, de nombreux changements dans leurs habitudes tant intérieures qu'extérieures, et leurs anciennes mœurs se sont sensiblement modifiées.

Les Aglegmutes (Aglegmutes, Aglegmutes) habitent, au nombre de 400 âmes, les rivages de la baie de Bristol, sur la presqu'île d'Aliaska, entre le 56° 50' de latitude septentrionale et l'embouchure du fleuve Nouchagak. Les habitants du détroit de Norton les nomment, aussi bien que les Kadiaks, Akhlongmutes, c'est-à-dire habitants de la contrée chaude. Quoique tenant aux Kouskovigmutes à un degré d'affinité très-approché, ils leur sont cependant hostiles.

Habitant aussi les rives du fleuve Nouchagak, mais plus au nord que les précédents, la petite peuplade des Kiatatgmutes, composée de plus de 300 individus, ne se distingue pas essentiellement des Kouskovigmutes leurs voisins.

Les Kouskovigmutes, dont le nombre s'élève environ à 6,000 âmes, habitent le cours inférieur du fleuve Kouskoviin jusqu'à l'endroit où on a établi le poste de Kolmakov (61° 34' lat. N.). Comme tous les habitants de ces contrées, ils s'occupent en été de la chasse, très-dangereuse en ces parages, et du soin de préparer des provisions pour l'hiver, qu'ils passent réunis dans des habitations permanentes sur les rives du Kouskoviin. Dans chaque village se trouve un kajin ou édifice public

qui, profondément enfoncé dans la terre et construit avec des poutres, sert non-seulement aux hommes de lieu de réunion, pour tenir conseil sur des affaires importantes, sur la guerre, les fêtes, etc., mais aussi de local de réception pour des hôtes étrangers, de salle de bain, et même de chambre à coucher. Les vieillards, les enfants, les femmes et les chamans demeurent seuls dans les habitations proprement dites. De grand matin, les femmes préparent la nourriture de la famille, tandis que, revêtus de ses habits sacerdotaux, le chamane se rend au son du tambourin magique, au kajim, pour y officier. Après la célébration du culte, les femmes apportent au kajim les aliments qu'elles ont préparés. Mais cet usage tombe insensiblement en désuétude, devant les progrès du christianisme qui a trouvé chez les Kouskoviognutes, un accès facile. — La vanité et le goût du luxe, qui se manifestent principalement dans leurs nombreuses fêtes, par leur facilité à dissiper rapidement tout ce qu'ils ont amassé, et leur penchant singulier pour les bains de vapeur, où sont discutées les affaires privées les plus importantes, sont les particularités les plus remarquables de la vie des Kouskoviognutes. — Ils sont de taille moyenne, élancée, et d'une vigueur extraordinaire. Leur peau est ordinairement brune, mais quelquefois aussi assez blanche; leurs cheveux sont noirs, bruns ou roussâtres. Les hommes sont plus beaux que les femmes.

Les Agonmutes habitent l'intérieur du pays situé entre les embouchures du Kouskoviognut et du Kijoumak, aussi bien que les rives de ces deux fleuves. Leur nom signifie: gens qui demeurent entre les embouchures.

La petite tribu des Magmutes ou Magagnutes est fixée sur le terrain situé entre les rivières Kijoumak et Kijoumakik.

Les Kvikhluaknutes ont établi leurs habitations sur les rives d'une

des embouchures du Kvikhpak, nommée Kvikhluak, c'est-à-dire fleuve transversal.

Les Pachtolignutes, voisins des précédents auxquels ils confinent du côté du nord-ouest, habitent les rives du fleuve Pastol au Pachtol.

Les Kvikhpaknutes (dont le nom signifie: habitants du grand fleuve) demeurent sur le terrain qui s'étend depuis les montagnes riveraines du Kvikhpak jusqu'à l'Oualik, affluent de ce fleuve. Ils sont beaucoup plus nombreux que les tribus dont nous venons de parler, et font à Norton, un commerce de pelleteries, pour le transport desquelles les Kvikhpak leur fournit toute espèce de facilités. Dans ces derniers temps, ils ont presque tous reçu le baptême: et chez eux, comme parmi les autres tribus auxquelles ils tiennent par des liens de parenté, le christianisme a effacé ou détruit les traces de beaucoup d'anciens usages inhérents à leurs mœurs primitives.

Les Tchnagmutes ou Tchnagmutes habitent les côtes du golfe de Pastol et de Chalktolik, entre les fleuves Pastol et Oumalalik.

Les Malignutes résident sur la côte de la baie de Norton, à partir du fleuve Oumalalik, et s'étendent dans l'intérieur du pays jusqu'à la baie de Kotzebue. Avant l'arrivée des Russes les Malignutes étaient connus comme un peuple commerçant, parce qu'ils fournissaient par l'entremise des Tchouktchis des marchandises européennes, et surtout du tabac, aux tribus méridionales.

Les Analegmutes habitent la rive septentrionale de la baie de Norton. D'autres tribus eskimos, les Silhagnutes, les Kakhgmutes, etc., etc., s'étendent plus loin sur les bords de la mer Glaciale.

KÉNAÏENS OU THNAÏNAS.

L'intérieur de l'Amérique russe est, à vrai dire, encore un pays mystérieux pour nous, « terra incognita. » Il semble cependant être généralement habité par des tribus de même origine, dont celles du midi, un peu plus connues, forment deux fractions principales, parlant, comme nous l'avons dit ci-dessus, deux dialectes différents. Quant aux tribus établies plus avant dans l'intérieur du pays, nous ne possédons à leur sujet que des légendes qui tiennent plus de la fable que de la vérité.

Le nom général de Tînaïs, Tynnaïs, Thinaïnas ou Kénaïens, qu'on leur a donné d'après la tribu la plus connue, leur est peut-être moins exactement applicable que celui d'Éskimos, surtout en ce qui concerne les peuplades riveraines. On doit seulement faire observer que chez quelques-unes des tribus appartenant à ce groupe la transition qui les rapproche des Koloches ou tribus indiennes est encore plus fortement marquée que chez les Kadiaks.

Les Kénaïens ou Kénaïstes proprement dits, se donnent eux-mêmes le nom de Thinaïns, c'est-à-dire hommes, tandis qu'ils sont connus des Kadiaks sous celui de Kina-youre, dont les Russes ont formé le mot Kénaïstes. Au nombre de 250 familles, soit à peu près 1,000 individus, les Kénaïstes proprement dits habitent la presqu'île du même nom, d'où ils s'étendent du côté de l'ouest à travers les monts Tchigmit, jusqu'au Mantachtano ou Tchahkhouk, l'un des affluents méridionaux du Kouskoviognut. — Les Kénaïstes sont de taille moyenne et bien faits; les traits de leur visage et la couleur de leur peau dénotent le type américain; ils sont d'humeur gaie, et aiment beaucoup le chant et la danse, auxquels ils se livrent avec passion, pendant leurs grandes solennités. — Leurs habitations d'hi-

ver sont semblables à celles des Atnaïens et Ougalaïens (de race indienne); ce sont de vastes hangars, assez élevés, construits avec des poutres, pourvus au centre d'un foyer, et dont les côtés sont divisés en autant de compartiments qu'il y a de familles réunies et disposées à vivre en commun; à l'extrémité de ces hangars se trouvent une ou plusieurs chambres de bain, où les habitants séjournent pendant la plus grande partie de l'hiver. — On doit supposer que les Kénaïens sont venus d'un delà des monts pour se fixer dans leurs résidences actuelles; et que, de montagnards primitivement errants, ils se sont transformés en riverains presque sédentaires. — Ainsi que leurs frères de race, les Atnaïens, et que les autres peuplades américaines, ils se divisent d'après leur origine en deux races principales, qui se subdivisent elles-mêmes en tribus désignées sous différentes dénominations. Un Kénaïen de race coréenne est considéré comme parent par les Galtsanes ou Koltchanes, les Atnaïens et même par les Ougalaïens et les Koloches, de la même race principale, lors même qu'il n'en parle point la langue. Il ne paraît pas qu'il existe des marques distinctives qu'on puisse, en général, appliquer aux différentes tribus; leurs dénominations mêmes sont dérivées de circonstances et d'objets entièrement extérieurs. Il existe chez les Kénaïens aussi bien que chez les autres peuples sauvages du nord de l'Amérique et de l'Asie, un usage fortement caractérisé, en vertu duquel les hommes se choisissent une compagne dans une autre tribu ou peuplade; et, conformément peut-être à la filiation du peuple, qui, selon leur croyance, émane de deux femmes, filles du corbeau; les enfants sont réputés appartenir à la tribu de la mère. De nos jours cette loi traditionnelle relative au choix des épouses n'est plus si rigoureusement observée; et c'est à cette circonstance que

leurs vicissitudes attrahent la grande mortalité qui sévit parmi les indigènes, tandis que l'expiration très-naturelle et très-simple de ce fait est dans les ravages causés par la petite vérole que les Russes ont importée dans ces contrées.

Dans le grand nombre de coutumes singulières qui caractérisent les mœurs de ces peuples, il nous a paru intéressant de signaler les faits suivants. S'il s'agit de fiançailles, le promis fait connaître ses intentions en entrant comme serviteur dans la maison de son futur beau-père, chez lequel il travaille ordinairement pendant une année sans recevoir la moindre rétribution. A l'expiration de ce terme, on lui accorde la jeune fille désirée, et on lui donne une somme équivalant à son service. On ne célèbre d'ailleurs aucune cérémonie nuptiale. Les riches peuvent avoir trois à quatre femmes. La femme est, à la vérité, la servante la plus laborieuse du ménage, mais elle n'est point esclave; et si elle veut retourner dans la maison paternelle, l'homme doit restituer l'argent qu'il a reçu de son beau-père. Il n'existe pas de communauté de biens entre époux; chaque femme conserve ce qui lui appartient en propre; et, en cas de mort, si elle ne laisse pas de postérité directe, sa fortune est recueillie par l'enfant de sa sœur. On fait beaucoup de dépenses pour les enterrements; les gémissements, le chant et la musique y jouent un grand rôle. Les jeux et les fêtes qui consistent en danses, chants, festins et cadeaux ont lieu dans toutes les circonstances importantes, et notamment à l'occasion des funérailles.

Bien que l'autorité suprême dans les tribus et leurs subdivisions soit héréditaire, elle est cependant basée de préférence sur la force physique, et le lien qui unit la commune à cette autorité est très-faible. Il règne entre les deux races principales des Kénétiens une grande rivalité dont l'influence se fait sentir même dans les affaires privées. Aujourd'hui toutes les querelles qui peuvent survenir dans les tribus et les familles, sont soumisees aux autorités russes, à la décision desquelles on doit s'en rapporter.

Les Atnaïens ou Atnakhtians, voisins orientaux des précédents, et établis sur l'Atna (Athna) ou fleuve de Cuivre, ne comptent guère que 50 familles environ; ils sont d'un tempérament pacifique, s'occupent de commerce, et se nourrissent presque exclusivement du produit de la chasse au renne sauvage; du succès de cette chasse dépend souvent l'existence ou la mort de familles entières, succombant alors aux horreurs de la faim. Les Atnaïens ont, avec les tribus koloches voisines, plus d'analogie sous le rapport des usages et des croyances religieuses, que sous celui de la langue, qui ne contient pas de sons gutturaux, et paraît plus facile et plus harmonieuse que celle des Koloches. Ils divisent l'année en quinze mois dans l'ordre numérique, mais ils ne leur donnent pas de noms: dix mois sont consacrés à l'automne et à l'hiver, et cinq mois appartiennent au printemps et à la saison d'été. Ils brûlent les cadavres dans les voiles de leurs navires (faites de peaux de rennes tannées), les conservent dans des caisses posées sur des perches, et célèbrent chaque année un service funèbre en l'honneur des morts. Ils attrahent la création du monde au corbeau.

Les Inkalikhluates, c'est-à-dire Inkalikhs éloignés, habitent les régions situées sur le cours supérieur du fleuve Imoko, qui fait partie du système territorial du Kvikhpak; ils confinent au nord-ouest aux Thinaïens ou Kénétiens proprement dits, et sont peu nombreux. Leur extérieur, leurs

mœurs et leurs habitudes, leur donnent une grande analogie avec les tribus koloches. Ils sont belliqueux et braves, habitent, pour la plupart, des huttes fort basses et construites en poutres, et s'habillent avec les dépouilles des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Pour danser ils se teignent le corps en rouge, et se couvrent de plumes de cygne.

Les Thlégonkhotanes, voisins orientaux des précédents, habitent les bords de la rivière Thlégon, qui, après sa réunion avec le Tchagelno, forme l'Imoko. S'il faut s'en rapporter à Zagoskine, les Thlégonkhotanes (Thlégon-Khotani) ne forment avec les Inkalikhluates qu'une seule et même peuplade.

Les Yonghehutes, voisins au sud-ouest des Inkalikhluates, ont leurs habitations sur le Kvikhpak, le Tchagheliouk, et sur l'embonchure de l'Imoko.

Les Inkiliks habitent le cours inférieur de l'Younna, au sud du Nonlato, et portent plusieurs noms, tels que Olonkagutes, Takaïakses, etc. Le nom d'Inkiliks ne leur est donné en réalité, que par les populations des côtes, et sous cette dénomination collective on comprend aussi les deux peuplades dont il sera question ci-après. Les Inkiliks forment, en quelque sorte, le trait d'union entre les habitants des côtes et ceux des montagnes de l'intérieur, et leur langage, tout différent de celui des Kadiaks, est un mélange de la langue des Kénétiens, des Kadiaks, des Omalachks (Aléoutes) et des Atnaïens. — Les Inkiliks sont robustes, ils ont la peau brune, les cheveux noirs et crépus. Les hommes se pratiquent des entailles dans les lèvres, mais les femmes se contentent de se tatouer le visage. Les hommes se rasent aussi la tête, et les femmes laissent au contraire pendre leurs cheveux tressés en longues nattes. — Le costume des hommes est entièrement confectionné en peaux de castors; et, pour les temps humides, en vessies de poissons; les parkas des femmes sont faites en peaux. Les ustensiles de ménage sont fort artistement travaillés en bois; et pour cuire leurs aliments les Inkiliks se servent de vases en terre. Leur village principal, situé sur le Kvikhpak, à la limite des tribus qui parlent la langue des côtes, se nomme Anilokhtakpak, et contient plus de 600 habitants.

Les Youmakhotanes habitent le cours supérieur de l'Yonkhana ou Younna, à partir de l'embonchure de l'Younnaka.

Les Youmakakhotanes ont leur résidence sur le fleuve Yonkhana ou Younna (cours supérieur du Kvikhpak) entre les affluents Nonlato et Younaka, ainsi que sur le cours inférieur de ce dernier.

Les Galtsanes ou Koltchanes, dont le nom, dans la langue des Atnaïens et des Kénétiens, signifie étrangers forment la population relativement nombreuse et commerçante de l'intérieur. Ils résident entre les sources du Komsokrim, et s'étendent de là jusqu'aux affluents septentrionaux de l'Atna ou fleuve de Cuivre, et même beaucoup plus loin. Les premiers seuls sont en rapports de commerce avec les Atnaïens et les Kénétiens, qui parlent la même langue qu'eux; mais les autres ne sont connus que par des traditions faibles, qui les représentent comme des gens porteurs de queues. Les diverses tribus de Koltchanes sont, entr'elles, dans un état permanent d'hostilité.

KOLOCHES.

Les tribus indiennes désignées sous le nom de Koloches habitent la côte de l'Amérique septentrionale, qui s'étend depuis le mont Elie, ou même dès l'embonchure du fleuve de Cuivre, vers le sud jusqu'au fleuve Columbia, c'est-à-dire depuis le 60° jusqu'au 46° lat. sept. Mais le territoire russe touche déjà au 55° degré par le fleuve Nass aux possessions anglaises,

et nous n'avons à nous occuper ici que des Koloches du territoire russe, qui habitent les côtes et les îles voisines.

Les Koloches sont aussi désignés par les Russes de l'Amérique sous le nom de Olniags, appellation qui, de même que celle de Koloches n'est probablement qu'une corruption de mots indigènes, modifiés par la

prononciation russe. Il est possible aussi que le nom de Koloché provienne du mot russe kolot' (percer) à cause de l'habitude prise par les indigènes de se percer la lèvre inférieure. Ils se nomment d'ailleurs, eux-mêmes, Tlinkites c'est-à-dire hommes, et, contrairement aux Eskimes, ils sont d'origine indienne, ce qui apparaît très-risiblement dans leur langage et surtout dans leur extérieur. On croit qu'ils ont émigré de l'intérieur de l'Amérique pour venir occuper leurs demeures actuelles; ils s'étaient d'abord établis sur la côte, en face des îles Charlotte. Ils se subdivisent en beaucoup de tribus, qui se distinguent les unes des autres par des noms appropriés à leurs localités et surtout à leurs quartiers d'hiver, et qu'ils ajoutent au nom primitif de Tlinkite. Mais si on les classe d'après leur langue, ils comprennent trois groupes, et même quatre, en y joignant les Ougalentes. En avançant du nord-ouest au sud-est, nous trouvons, depuis l'embouchure du fleuve de Cuivre jusqu'au mont Elie, les Ougalentes, qui comptent un peu plus de 100 individus, et dans les quartiers d'hiver, sont situés sur le continent, en face de l'île de Kadiak. Dans leur voisinage, nous rencontrons les Koloches-Yakoutates; plus loin vers le sud-est,

du cap Ltova, le long de la côte jusqu'à Stakhine et sur les îles nombreuses situées dans ces parages, les Koloches-Sitkhas, qui parlent un idiome qui leur est propre; enfin, encore plus au sud, jusqu'à la frontière et spécialement aux îles Charlotte et Katigan les Koloches de la langue katigane qui forment avec les précédents les Koloches proprement dits, ou Koloches marins, et ne présentent, dans leur nationalité, aucune différence caractéristique.

La totalité des tribus koloches ne s'élève plus guères aujourd'hui qu'à 25,000 âmes. De ce nombre, jadis beaucoup plus élevé, 4,000 seulement se trouvent sur les possessions russes, et nous allons les étudier dans les deux groupes principaux des Koloches proprement dits, savoir les Tlinkites et les Ougalentes.

L'influence russe, agissant par le christianisme, la civilisation et les mœurs, fait disparaître insensiblement l'ancien état de choses chez ces peuplades, et pour avoir un tableau caractéristique de leur situation actuelle, nous nous en rapporterons essentiellement à la récente description qui en a été donnée par le savant Holmberg.

KOLOCHES PROPREMENT DITS OU TLINKITES.

Les Koloches proprement dits ou Koloches marins, aussi bien que tous les Koloches en général, se divisent selon leur origine en deux races principales: celle du corbeau et celle du loup, généalogie mythique, qui ne désigne sans doute que l'origine de deux familles primitives, dont les chefs se nommaient Yéhel, Yéhl ou Ehl et Kanok. Ces noms servaient par la suite à désigner le corbeau et le loup, lorsque les descendants de ces chefs se donnèrent eux-mêmes des noms d'animaux pour distinguer les races, et que, tout en restant réunis, ils habitèrent cependant des cabanes séparées et distinctes les unes des autres. Une augmentation de population les fit affilier vers d'autres demeures, auxquelles on transmit les anciens noms caractéristiques des races. C'est ainsi que les coutumes traditionnelles des tribus principales se sont propagées jusqu'à nos jours et que le souvenir des aïeux est entouré d'une sorte de vénération divine, car on croit émané d'eux tout ce qui contribue encore aujourd'hui au bonheur des Tlinkites sur cette terre.

Les Koloches de la tribu du corbeau se nomment Kiksates, ceux de la tribu du loup, Tsitkoutates; toutes deux se nomment réciproquement, et tout bas, Kommetkanghes; c'est-à-dire qui ne sont pas des nôtres, étrangers; et publiquement, Akhsanes, ce qui veut dire beau-frère ou beau-père, car les Koloches ne se marient jamais qu'avec une femme appartenant à l'autre tribu. Les membres d'une même tribu se nomment Alhommes, c'est-à-dire compatriotes, ou Akhgakous, amis. Les deux races se divisent en tribus portant le nom d'un animal quelconque. Les Koloches du loup ou, pour mieux dire les Koloches-Kanok, ont six tribus principales; ceux du corbeau ou Koloches-Ehl en ont également plusieurs. Chaque tribu se subdivise encore en peuplades et en familles désignées sous différents noms, qui correspondent aux barbares ou villages. La plus estimée de toutes les tribus koloches, est celle du loup, dans la race du loup ou Kanok, et la famille ou subdivision la plus importante de cette tribu est celle des Ka-ou-akanitane, ou Koukhotane, renommée en raison de l'importance numérique de ses membres résidant actuellement à Tchiklate. Chaque race, chaque tribu, etc., a des signes distinctifs, qui se font remarquer toutes les fois qu'il y a une réunion.

Les Koloches ont les cheveux noirs et crépus, les sourcils très-bruns mais petits, les yeux grands et vifs, qui forment le principal attrait de leur visage; les pommettes saillantes, les dents blanches, et les lèvres épaisses. Les femmes les garnissent de petits os de morveaux de bois creusés; et les hommes se percent les narines, qui deviennent extraordinairement allongées par les poids qu'ils y suspendent. La peau des Koloches est assez brune, et leur taille est moyenne; la démarche des hommes est droite et fière. Les mains des femmes sont très-petites, et, en général, leurs pieds ne sont pas grands.

Malgré la proximité de Sitkha, chef-lieu de la colonie russe, les Koloches sont restés encore assez étrangers à la civilisation. Néanmoins, par suite de leurs relations commerciales qui sont très-étendues, ils ont intro-

duit dans leur habillement assez d'éléments russes pour que le costume national ne se renouvelle plus que rarement. Ce costume consiste en deux ceintures dans lesquelles ils se drapent sans autre vêtement intermédiaire. Dans les occasions solennelles, ils portent une couverture bariolée et fort artistement brodée avec des poils de chèvre sauvage. Leur chapeau, fait de racines, est également orné de figures et d'animaux peints de diverses couleurs. Les vêtements des hommes ne se distinguent que très-peu de ceux des femmes; celles-ci sont vêtues d'une chemise allant jusqu'aux genoux, d'une couverture de laine de couleur blanche, rouge, verte ou bleue, pourvue sur le devant d'une rangée de boutons d'étain ou de nacre; cette couverture est ordinairement jetée sur les épaules de manière à recouvrir tout le corps; le chapeau décrit ci-dessus complète leur costume. Les pantalons sont aussi rares chez les hommes que les robes d'indienne chez les femmes; les chaussures leur sont inconnues; et, vu la constante humidité et la rudesse de ce climat il faut, pour se contenter d'un pareil vêtement, y avoir été habitué dès la plus tendre jeunesse, et s'être depuis longtemps durci contre toutes les intempéries de l'atmosphère. Dans les grandes solennités les Koloches emploient comme objets de parure toutes sortes de chiffons et de lambeaux d'étoffes sans valeur.

Les hommes aussi bien que les femmes ont l'habitude de peindre leur visage, auquel la nature n'a pas imprimé ce cachet de laidure qu'ils savent lui donner au moyen de leur affreuse teinture. Le noir et le rouge sont leurs couleurs de préférence; quand ils en ont eu fait leur visage, il le frottent d'huile de phoque, puis ils enlèvent la couleur sur quelques places à l'aide d'un grattoir en bois, et il résulte de ce grattage divers dessins et figures bizarres. Quelques-uns même se servent des deux couleurs à la fois, pour s'embellir davantage. Le Koloché riche se peint chaque jour la figure; mais le pauvre, ne recommence cette opération que lorsque les couleurs commencent à disparaître. Pour enlever cette épaisse couche de couleur, ils emploient leur propre urine, et de là provient cette insupportable odeur qui donne des nausées de dégoût aux étrangers. Les hommes se percent le cartilage du nez, pour plaire aux femmes, qui trouvent, en effet, cet usage de leur goût. L'opération se pratique déjà chez les enfants nouveaux-nés. Ils passent généralement dans cette ouverture un grand anneau d'argent, qui couvre souvent toute la bouche; mais on remplace aussi quelquefois cet anneau par d'autres objets plus légers. Dans les ouvertures qu'ils se pratiquent aux oreilles, ils portent de petits os empruntés à toutes sortes d'animaux marins; on trouve, en outre, chez beaucoup de ces indigènes le bord de l'oreille entièrement percé de petits trous à travers lesquels ils font passer de la laine rouge et des petites plumes. Le nombre de ces petits trous désigne l'importance de chacun; on, pour parler plus exactement, chaque trou rappelle un acte accompli par celui qui le porte, tel par exemple que la célébration d'une grande fête, en souvenir de quelque héros défunt. Le cou, le bras et les jambes sont également ornés, mais le plus souvent

d'un fil rouge seulement. Les anneaux passés à travers le nez chez les hommes représentent une parure équivalente aux ornements que les femmes suspendent à leurs lèvres. Dès que les premières traces de nubilité se montrent chez une jeune fille, on lui perce la lèvre inférieure, et dans cette ouverture on introduit un os pointu et le plus souvent une gonipille d'argent, qu'elle doit porter jusqu'à l'époque de son mariage. On remplace alors ce petit os par un ornement plus grand aussi en os, ou en bois, creusé inférieurement, c'est-à-dire du côté qui touche à la mâchoire. On augmente successivement, avec les années, le volume de cet ornement parasite, de telle sorte que chez une vieille femme il atteint jusqu'à deux poices en largeur. Il en résulte que la lèvre grossit en proportion de cet accroissement progressif, et offre un aspect on ne peut plus disgracieux, car la bouche ne peut plus être close, et laisse échapper une salive brune, provenant du tabac mâché presque continuellement par ces indigènes.

Les Koloches du territoire russe forment actuellement en tout seize colonies, où ils se sont établis à demeure fixe, pendant la plus grande partie de l'année. En été, ils se dispersent dans diverses directions, afin de mieux s'approvisionner de poissons pour l'hiver, et pendant ce temps ils séjournent dans de légères cabanes faites en écorce d'arbre. La yourte d'hiver est au contraire bâtie avec beaucoup de soin et de solidité et sert en même temps de maison fortifiée pour la défense des habitants en guerre avec les différentes petites tribus, qui les avoisinent. La maison ou yourte, consistant en une charpente de poutres, est haute, carrée, solide, et surmontée d'un toit en perches, recouvertes d'écorce d'arbre. Une petite ouverture très-élevée et une grande lucarne percée sur le toit, servent de porte et de fenêtre. L'intérieur ne contient pas autre chose qu'un foyer et quelques compartiments pour les provisions et les ustensiles de ménage; ce n'est qu'aux environs de Sitkha que l'on remarque dans ces ustensiles quelques signes d'une civilisation naissante.

Parmi le grand nombre d'instruments dont se servent les Koloches, et qui sont très-artistement fabriqués par eux, leurs canots tiennent la place la plus importante, tant par l'usage journalier qu'ils en font, que par leur construction singulièrement ingénieuse; elle est d'autant plus remarquable que l'emploi du fer était naguère complètement inconnu aux Koloches, et que tous leurs ouvrages en bois étaient travaillés à l'aide d'instruments de pierre. Les canots sont faits d'un seul tronc d'arbre creusé, auquel on fait prendre une forme conique en lui donnant, au moyen de l'eau bouillante, la flexibilité nécessaire. Tous les canots sont longs, étroits et pointus à l'avant et à l'arrière; ils contiennent environ dix à douze personnes; mais les canots de guerre sont plus grands et peuvent en recevoir de quarante à cinquante. Des ornements de toute espèce sont adaptés au canot et aux rames. Un bon canot doit être facilement dirigé, et résister à l'impétuosité des vagues. Parmi les objets actuellement fabriqués en fer, le poignard, inséparable du Koloch, occupe le premier rang; le javolet, considéré comme arme de guerre, ne vient qu'après le poignard. L'art de forger le cuivre, métal que le fleuve de Cuivre rejette par ses rives, est déjà très-ancien chez les Koloches. Ils confectionnent ainsi, avec beaucoup d'art, toute espèce de petits objets en os, en pierre, etc.

Comme tous les peuples de la côte nord-ouest de l'Amérique, les Koloches tirent leur principale nourriture de la mer. Les racines, les herbes et les baies ne sont pour eux que des friandises. L'immense abondance des poissons et des animaux qui vivent dans la mer, rend ordinairement leur capture assez facile; les harengs surtout se trouvent dans ces parages en masses compactes. Bien que d'ailleurs les Koloches ne soient guères délicats dans le choix de leur nourriture, ils ne mangent cependant jamais les poissons crus; ils les font cuire aujourd'hui dans des chaudières en fer. Avant l'arrivée des Russes, on se servait, pour cet objet, de paniers tressés et imperméables, où l'eau était mise en ébullition par des pierres brûlantes qu'on y jetait. La chasse et la pêche forment l'occupation principale et la plus appropriée à la situation des Koloches. Leur état de misère et leurs besoins augmentés par le contact des Russes ont surmonté leur paresse native, et leur ont donné plus d'activité. L'usage des armes à feu est devenu général chez eux. La pêche du hareng offre un spectacle assez curieux qu'intéressant; ce poisson, se montre, en effet, en masses si considérables, que le Koloch peut le prendre au moyen d'une longue perche garnie de 4 ou 5 clous, avec laquelle il frappe au hasard dans la masse compacte du poisson voyageur, et pique ordinairement au passage, un hareng à chacun des clous.

Les nouveaux besoins qui ont surgi dans l'existence des Koloches ont sensiblement contribué à développer chez eux l'esprit mercantile, surtout chez ceux que l'on pourrait nommer *nomades des côtes ou marins nomades*, aussi bien que tous les peuples qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique; la même cause a développé chez eux, pour la conduite des affaires commerciales, une adresse et une habileté inconnues aux Aléoutes et à leurs voisins en général; ce qui est d'autant plus remarquable, que cette activité dans toutes les affaires de négoce et d'industrie est radicalement en contradiction avec la paresse extrême qui les domine dans leur vie habituelle, et dont l'orgueil est le principal mobile. Un usage rigoureusement observé dans les mariages des Koloches, exige que l'époux et l'épouse n'appartiennent pas à la même race ou à la même tribu. C'est ainsi, qu'un homme de la tribu du corbeau ne peut choisir une femme que dans la tribu du loup et vice versa. Au reste la polygamie est générale, surtout chez les riches. Veniaminov parle d'un chef qui n'avait pas moins de quarante femmes; cependant la première en date conserve toujours une certaine prépondérance. La promesse s'obtient par le moyen d'un intermédiaire qui fait la demande en mariage et par des cadeaux envoyés au père et à la mère ou à la parenté; le père de la promise invitée à la noce les familles des deux fiancés. Mais le jeune couple ne prend aucune part aux chants, danses, et doit en outre subir, à deux reprises, un jeûne prolongé; ce n'est qu'après un martyre de quatre semaines, pendant lesquelles les époux ne reçoivent qu'une très-mince nourriture, qu'ils peuvent s'abandonner librement au penchant qui les entraîne l'un vers l'autre. En quittant la maison paternelle pour suivre son mari, la jeune épouse reçoit une dot dont la valeur doit être égale au présent de noces. Le mariage peut être rompu par le consentement réciproque des deux époux, et dans ce cas, ni la dot, ni le cadeau de noces ne sont restitués. L'homme mécontent de sa femme peut la renvoyer dans sa famille, mais il doit alors rendre la dot sans aucune compensation. Lorsque l'homme surprend sa femme en flagrant délit d'infidélité, il peut redemander les cadeaux qu'il a faits, sans être tenu à la restitution de la dot. Dans ces divers cas, les enfants restent auprès de la mère. De même que cela se pratiquait autrefois chez les Aléoutes, il existe encore parmi les Koloches des individus qu'on nomme *semi-maris*, (en russe *Polovitchiki*) ou amants privilégiés que les femmes se réservent ordinairement pendant l'absence de leurs maris; cette singulière charge est la plupart du temps remplie par les plus proches parents de l'époux. L'usage du pays ven aussi que dans le cas de mort du mari, son frère ou le fils de sa sœur épouse la veuve; si l'un et l'autre veulent se soustraire à l'accomplissement de ce devoir, il en résulte souvent des guerres meurtrières, parce que la tribu à laquelle appartient la femme se considère comme mortellement offensée par le refus successif des deux personnes qui devaient contracter cette union. Lorsqu'il n'existe pas de parents au degré prescrit ou que ces parents sont déjà morts, la veuve a le droit de se marier selon son goût. Si le séducteur d'une femme échappe au poignard du mari, il doit se réconcilier avec lui en lui donnant des marchandises, à moins qu'il n'existe entre eux un degré de proche parenté, auquel cas le séducteur est contraint de se charger des fonctions de *semi-mari* et de contribuer pour moitié à l'entretien de la femme. La situation des femmes chez ces peuples américains est très-dure. La manière dont elles sont traitées avant aussi bien qu'après la noce est presque incroyable. La femme à laquelle la nature a imposé de grandes souffrances est martyrisée, dans ce pays, de la façon la plus inhumaine, et cet indigne traitement est en quelque sorte justifié par la superstition et par l'usage traditionnel. Avant leur délivrance, on abandonne les femmes sans aucun secours à leur sort, parce qu'on les abomine comme impures. Après la délivrance, la mère est enlevée de l'yourte et transportée dans une légère cabane construite à cet effet, et elle reste en réclusion pendant dix jours. Des voyageurs contemporains ont entendu de ces malheureuses femmes abandonnées, pousser des cris qui retentissaient dans la forêt, sans que personne vint leur prêter assistance, toujours, par le motif qu'elles sont considérées comme des êtres impurs. Quand l'enfant nouveau-né est âgé de quelques semaines, il est enveloppé dans des fourrures et attaché sur une planche, que la mère porte constamment avec elle. Il est allaité pendant dix mois, et quelquesfois jusqu'à trente; mais au bout d'une année, on l'habitue déjà à d'autres aliments. Lorsque l'enfant commence à marcher, on le baigne chaque jour dans la mer, et en toute saison. C'est là ce qui explique la force remarquable des Koloches, leur fermeté à



Lith. par Thuvaugér

Dessiné d'après les Origines de M. de Ponce et les Costumes de la Société Géographique Imp. de France par Ch. Hübner

Chromolith. Lemercier Frères

COLOCHES.

KOLOM.

supporter toute espèce de fatigues, et aussi le chiffre restreint de leur population; car on comprend que les enfants doués d'une constitution particulièrement robuste, peuvent seuls résister aux rudes épreuves d'une pareille éducation physique.

Lorsque chez une jeune vierge paraissent pour la première fois les symptômes de la puberté, on l'enferme dans un hangar obscur, où on lui laisse à peine assez de place pour se mouvoir. Pendant ce temps elle est considérée comme impure, à tel point qu'on suppose que ses regards pourraient souiller le ciel; et pour empêcher que cela n'arrive, on la coiffe d'un chapeau à larges bords, afin qu'elle ne puisse pas lever les yeux vers le ciel. La mère et une esclave ont alors seules le droit de lui porter des aliments; on n'a, du reste, aucun égard aux autres nécessités ni au bien-être de son existence. Cette situation dure une année entière, et c'est depuis peu seulement que dans quelques localités ce temps a été limité d'abord à six, puis à trois mois. C'est à cette cruelle contrainte que l'on doit sans doute attribuer la démarche incertaine des femmes koloches, qui sont souvent courbées et même boiteuses, ce qui forme un singulier contraste avec la tenue droite et un peu haute des hommes. Lorsque le terme de la captivité de la jeune vierge est expiré, ses parents, s'ils sont riches, donnent une grande fête où leur fille, revêtue d'un habillement neuf, est présentée aux convives réunis, qui sont traités avec le plus de largesse possible. L'esclave qui l'a servie est alors affranchie, et les habits qu'a portés la jeune captive pendant sa reclusion momentanée sont anéantis.

Les Koloches brûlent les cadavres de leurs morts sur un bûcher; mais ceux des éphémères sont inhumés dans de grands sarcophages qui reposent sur quatre pieux. Les corps morts des esclaves sont simplement jetés à la mer. A la mort d'un Koloch notable et riche, de grandes fêtes sont célébrées sur le lieu même où est dressé le bûcher, et à cette occasion tous les convives doivent être d'une tribu étrangère, c'est-à-dire de celle à laquelle appartient la veuve. La samoussité du festin offre alors un contraste choquant avec l'explosion de la douleur des assistants, leurs sanglots, les tortures qu'ils s'imposent et les blessures qu'ils se font volontairement. Les parents rasent leurs cheveux ou les brûlent; ils se frottent le visage de suie, et se placent au centre du kajim, où ils entonnent un chant funéraire en l'honneur du défunt. Lorsqu'il s'agit d'un personnage très-considéré, on érige un ou deux esclaves pour le servir dans l'autre vie. Les gémissements durent pendant trois jours après celui de la combustion; ce délai passé, ceux qui ont pris part à la cérémonie se lavent le visage, le peignent de vives couleurs, et un repas d'adieux termine la solennité.

En général, toutes les fêtes ne consistent qu'en chants, danses, festins et cadeaux. Chaque fête a ses chansons appropriées à la circonstance. La danse est une action vive et passionnée qui correspond au sens du chant et à la signification de la fête. La plus grande solennité des Koloches est celle qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs parents morts. Ils la nomment l'élevation du défunt, parce qu'à cette occasion on lui élève un monument. De telles fêtes sont du reste fort rares, parce qu'elles sont excessivement coûteuses, et que l'hôte, par pure vanité ou par orgueil de famille, y dépense souvent en cadeaux toute sa fortune et jusqu'à la dot de sa femme. On place encore au nombre des grandes solennités, très-rares aussi, le jour du préceptement des enfants.

Dans chaque race et dans chaque tribu, les familles des Koloches se divisent en deux castes ou degrés hiérarchiques qui établissent entre les chefs (la noblesse) et le peuple une ligne tranchée de démarcation. La noblesse est héréditaire dans les familles; mais cependant la considération est uniquement basée sur la richesse, c'est-à-dire sur le nombre d'esclaves que l'on entretient; ceux-ci forment, en quelque sorte, une troisième caste, infime et héréditaire, car les enfants des esclaves sont et restent esclaves à perpétuité. Les esclaves des Koloches ont une triple origine: ils ont été pris à la guerre, ou achetés d'autres tribus, ou sont nés de parents esclaves. Quoique les guerres soient devenues beaucoup moins fréquentes, le nombre des esclaves n'a pourtant pas diminué, parce qu'on s'en procure, au moyen d'échanges, chez les Koloches non russes. L'esclave ne joint d'aucun droit civil; il ne peut pas se marier et ne possède rien. Mais un esclave affranchi a les mêmes droits qu'un Koloch ordinaire et fait partie de la tribu à laquelle appartient sa mère.

Si le nombre des Koloches ne diminue pas d'une manière évidente, ils finiraient vraisemblablement par devenir, dans un temps donné, la nation

prépondérante parmi les peuples riverains de l'Amérique septentrionale; leurs facultés, jadis assoupies, ayant pris dans ces derniers temps un développement remarquable. Ils ne possèdent pas, à la vérité, toutes les bonnes qualités des Aléoutiens; mais ils leur sont de beaucoup supérieurs par leur sagacité naturelle et leur bon sens pratique, encore bien que la civilisation, qui les a un peu développés, ait pénétré chez eux beaucoup plus tard que chez leurs voisins du nord-ouest. Nous avons parlé précédemment de l'activité, de l'énergie et de la finesse que les hommes déploient dans les relations mercantiles, qualités si opposées à l'indolence habituelle qu'on remarque dans leur vie journalière et qui n'est que le résultat de leur orgueil. Quant à leurs malheureuses femmes, elles font preuve, tant dans le ménage que dans de petits trafics, d'une activité extraordinaire; et, au milieu de leurs fréquentes relations avec les Russes, elles montrent plus de qualités que de défauts, si on les compare aux femmes créoles et aléoutiennes. Elles prennent plus de soin de leurs enfants que les créoles; elles sont laborieuses, hommes ménagères, et dévouées et fidèles à leurs maris qu'elles aiment. Cette singulière activité des femmes koloches apparaît même encore chez les femmes créoles issues du mariage des indigènes avec les Russes. Bien éloignés de l'insouciance des Aléoutiens, les Koloches sont économes, ils accumulent de grandes provisions et aiment à amasser des richesses, lors même qu'elles ne peuvent leur être d'aucune utilité. Très-endurcis à la fatigue et presque insensibles à la douleur physique, ils ne peuvent souffrir aucune offense morale et sont vindicatifs au plus haut degré; si l'agresseur leur échappe par la mort, ils reportent leur haine sur ses enfants. Il faut pourtant convenir que les Koloches ne sont plus aujourd'hui aussi farouches ni aussi barbares qu'on les dépeignait autrefois, et leurs défauts ne sont, en résumé, que ceux de tous les peuples sauvages. Le Koloch n'est point avide de sang; mais il exerce œil pour œil, dent pour dent. Les sacrifices d'esclaves, rares parce qu'ils sont très-dépendants, n'ont lieu que pour obéir à quelque superstition religieuse et pour prouver l'amour qu'on porte à ses parents. On ne saurait dénier aux Koloches le courage porté jusqu'à la témérité; mais ils ne font cependant preuve de ces qualités qu'à propos de dangers de médiocre importance, notamment dans des attaques surprises, et presque toujours dans la perspective d'une récompense immortelle et l'espoir de devenir une divinité de premier ordre, nommée Yek. On doit reconnaître aussi leur hospitalité et signaler, d'un autre côté, l'extrême vanité que révèle principalement la gravité de leur maintien, leurs habillements bigarrés et la susceptibilité de leur caractère, si on a le malheur de blesser leur amour-propre ou leur orgueil. Tout châtement corporel étant considéré par les Koloches comme la dernière des ignominies, on en fait rarement usage, et seulement dans le cas où un garçon refuse de se baigner dans l'eau glacée de la mer. Selon leurs idées, le vol n'est pas un grand crime, mais plutôt une témérité. Un larron pris sur le fait n'est tenu d'autre obligation qu'à celle de restituer ce qu'il a volé ou d'en offrir la valeur. Les guerres des Koloches, qui sont, comme on l'a déjà dit, de plus en plus rares, ont pour objet soit des hostilités de peuple à peuple, soit des querelles privées. Les premières ne consistent réellement qu'en attaques rapides et inattendues où ils exercent toutes sortes de cruautés. Équipé en chasseur, le Koloch se peint le visage en rouge, se saupoudre en genre de poussière rouge et les ornements de duvet d'aigle, en signe d'hostilité. Les querelles privées entre familles se terminent d'ordinaire par un duel. Les deux champions choisis ne combattent qu'avec le poignard, et au bruit de chansons accompagnées de danses. Les stages échangés à la conclusion de la paix sont obligés à ne manger pendant plusieurs jours qu'avec la main gauche.

Autrefois les Koloches manifestaient une aversion décidée pour le christianisme et le régime russe; cependant, en 1835, la petite vérole ayant emporté la moitié de la population indigène, sans atteindre ni seul Russe, cette circonstance semble avoir beaucoup modifié leurs idées sur ce point. Un des principaux obstacles à leur complète conversion provient toujours des anciens de chaque tribu, et surtout des chamanes, bien que leur confiance en ceux-ci, naguère si absolue, commence à diminuer d'une manière sensible. Au moins peut-on remarquer que les Koloches non baptisés ne ressentent aucune haine contre leurs frères chrétiens; qu'ils respectent la religion russe et ses usages, et sont même très-disposés à en entendre parler. Et cependant ils se décident difficilement à adopter la foi chrétienne.

Dans le dogme religieux des Koloches, Ehl est considéré comme créateur

de l'univers et de tous les êtres vivants. Son pouvoir est illimité. Il créa tout ce qui existe, la terre, l'homme, les végétaux, etc., et fixa à la place qu'il leur avait assignée d'avance le soleil, la lune et les étoiles. Il tira le feu d'une île solitaire au milieu de l'Océan, et l'eau fraîche d'une fontaine voisine du cap Oummannoi. Il aime les hommes, et néanmoins il fait souvent, dans son courroux, descendre sur eux le malheur et des maladies cruelles. Sa résidence est située vers l'orient, non loin des sources du fleuve Nahas, où il est inaccessible non-seulement aux mortels, mais même aux esprits; le vent de l'est seul atteste sa présence. Sa vie et ses exploits constituent les seuls dogmes religieux des Koloches, et toute leur morale est renfermée dans ce paragraphe : *Vivons et agissons comme Ehl vécut et agit.* — Tout, dans la création, trouve son éclaircissement on son interprétation dans la légende de la vie d'Ehl et de ses actions. Dans la mythologie des Koloches, Kanouk est un personnage mystérieux sans commencement ni fin, plus puissant qu'Ehl, mais qui n'a point eu de part directe à la création. Les Koloches ont, en outre, une innombrable quantité de divinités subalternes ou esprits, nommés Yeks, que les chamannes ou magiciens (ikhtbs) invoquent pendant leurs prières et leurs conjurations. Chaque chamane a ses esprits particuliers qui sont constamment à ses ordres, et, outre ceux-ci, une quantité d'autres esprits dont le concours protecteur ne lui est assuré qu'en certaines occasions. Ces esprits sont divisés en trois catégories : en génies supérieurs, en esprits terrestres habitant les régions du nord, et en esprits de la mer. Les premiers sont les génies des héros tués à la guerre; ils habitent le ciel et se montrent ordinairement dans les aurores boréales. Les esprits de la terre sont ceux de l'homme décédé de mort naturelle, et apparaissent aux chamannes sous la forme d'animaux terrestres. Les génies de la mer sont ceux des animaux aquatiques, et se montrent sous cette forme. Outre ces esprits, chaque Koloche a son yek, qui l'entoure sans cesse comme un génie tutélaire. Mais s'il devient mauvais et impur, son yek l'abandonne au parlais même cause sa mort. Tous ces esprits aiment l'extrême propreté et ne peuvent être conjurés qu'au bruit d'un tambourin ou d'un instrument qui représente un oiseau quelconque en bois creux et rempli de petits cailloux, de telle façon que chaque mouvement de l'oiseau occasionne un certain bruit. Dans tous les chants et danses on se sert de cet instrument à cause du bruit qu'il fait.

Les Koloches croient à l'immortalité de l'âme et à la métépsychose; mais ce dernier point de doctrine ne s'applique pas aux animaux; il se rapporte uniquement à l'espèce humaine, et spécialement aux parents du sexe féminin. Les légendes des Koloches parlent également d'un déluge universel pendant lequel les hommes se sauvèrent dans un grand bâtiment flottant qui échoua sur un rocher après l'éroulement des eaux et se brisa en deux moitiés; c'est de là, selon eux, que provient la diversité des langues. Les Koloches représentent une des deux moitiés de la population renfermée dans le bâtiment échoué, et les autres peuples de la terre représentent l'autre moitié.

Le chamanisme des Koloches est non moins important et tout aussi étroitement lié à leur foi religieuse. Comme chez tous les peuples sauvages du nord de l'Asie et de l'Amérique, le chamanisme joue un grand rôle parmi eux et se reproduit partout sous la même forme. Cette coïncidence entre peuplades qui, quoique vivant sous les mêmes influences de climat, de sol et de végétation, sont cependant séparées les unes des autres par des espaces immenses, constitue un fait fort remarquable pour la science. Les paroles et les actes des chamannes sont considérés par les Koloches comme infallibles, et on leur accorde une confiance illimitée. La défense de manger la chair de la baleine, considérée par toutes les autres peuplades de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale comme

un mets excessivement délicat, émane directement des chamannes, qui en ont interdit l'usage à leurs compatriotes pour des motifs inconnus. Le chamane a le pouvoir d'évoquer les esprits et de les rendre serviables, ce qui se pratique au moyen des plus singulières et des plus extravagantes contorsions, auxquelles on attribue une puissance magique. Le but de la magie, en général, est de connaître l'avenir, d'empêcher et de prévenir le malheur et la ruine, à l'aide de ces esprits asservis. Le chamanisme est le plus souvent héréditaire, c'est-à-dire que le sacerdoce qu'il représente passe au fils ou au petit-fils du chamane avec tout son mysticisme et ses attributs, tels que masques, tambourins, courroies, etc.; cependant les fils de chamannes ne sont pas toujours en état de le devenir eux-mêmes. Il est nécessaire, pour arriver à cet état, d'avoir le pouvoir de se concilier le concours des esprits et de se mettre avec eux en contact et en relation suivie. Quiconque veut s'y préparer se rend pour quelque temps dans une forêt en travers une montagne, à l'abri du voisinage des hommes. Il s'y arrête de trois à quatre semaines, se nourrissant d'une racine, jusqu'à ce que les esprits qui s'approchent lui envoient une vipère de rivière, dans la langue de laquelle on suppose cachées toute la force et toute la puissance mystérieuse du chamanisme. La superstition voulait autrefois que tout individu non initié qui découvrirait ce secret fût, par cela même, exposé à une mort prochaine; il en résulte que, jusqu'à l'arrivée des Russes, aucun Koloche n'aurait osé tuer une de ces vipères; mais aujourd'hui l'expérience et la cupidité ont fait abolir ce préjugé. Après plusieurs autres cérémonies mystérieuses, le nouveau chamane retourne très-affaibli et tout amaigri auprès de sa famille, où l'on met aussitôt à l'épreuve son pouvoir et sa science magiques. L'honneur et la considération du chamane dépendent du nombre de ses esprits familiers qui, lorsqu'il sait adroitement user de leur influence, contribuent essentiellement à son bien-être. Pendant les jours désignés pour l'opération du chamanisme ou de la magie, les parents du chamane, qui l'assistent en tout, non-seulement n'osent prendre aucune nourriture, mais ils poussent même le scrupule jusqu'à se purifier l'estomac au moyen d'un vomitif. La solennité commence au coucher du soleil et dure jusqu'à l'aurore suivante. Dans la cabane du chamane, qui a été appropriée le mieux possible, se réunissent tous les Koloches qui veulent participer à la magie; et hommes et femmes entourent un chant dont le rythme est marqué en frappant sur un tambourin. Après que le chamane s'est revêtu de son costume de cérémonie et recouvert le visage d'un masque, il commence à courir autour du feu allumé au milieu de la cabane; il courbe et fait ployer son corps en suivant la mesure frappée sur le tambourin, et se balance à droite et à gauche avec violence au point de se disjoindre, jusqu'à ce qu'enfin ses yeux, constamment dirigés vers la cheminée pendant sa course tourbillonnante, soient entièrement convulsés dans leur orbite. Soudain il s'arrête, examine le dessus du tambourin, et commence à pousser d'affreux hurlements; les chants cessent et tous les regards sont dirigés sur lui. A la révélation de chaque esprit, le chamane change de masque; c'est-à-dire qu'il met le masque correspondant au génie avec lequel il est momentanément en contact spirituel: c'est alors, dit-on, que toutes ses paroles sont des inspirations de l'esprit.

Si l'on veut essayer de décomposer en lettres toniques la langue Koloche, dont nous avons déjà indiqué les particularités dans ce qu'elles ont d'opposé aux langues eskimes en général, on en trouvera à peu près trente; mais si l'on ne s'arrête pas à ces nuances, on reconnaît que la langue koloche est en contact pas plus de dix-sept, dont la plupart ont beaucoup d'analogie avec les sons de la langue russe; on y trouve aussi beaucoup de mots composés. Les déclinaisons ne contiennent qu'un nominatif et un génitif. Il y a six temps dans les verbes.

OUGALENSES OU OUGALAKHMUTES.

Les Ougalenses ou Ougalakhmutes, voisins occidentaux des Koloches maritimes, résident en hiver auprès d'une petite baie située en face de l'île de Kadiak, et s'en éloignent pendant l'été pour aller à la pêche sur l'embranchure du fleuve de Cuivre. Les trente familles dont ils se composent ne comptent guère au delà de cent individus. Ils sont pei-

niques, soumis, et ressemblent plus aux Koloches par leurs usages et leurs notions religieuses que par leur langue.

En ce qui concerne l'affinité de la langue ougalakhmoute avec le groupe linguistique du voisinage, le savant Léopold Radlov s'exprime ainsi: « Bien que par leur situation géographique et leur genre de vie, dépendent par



Petit-Russien.



Suédois.



Tatar du Volga.



Kalmouk.



Eskimos.

Photographés d'après nature par l'académicien Moeller

Lithographés par Winckelmann et fils à Berlin

PRINCIPAUX TYPES CRÂNOLOGIQUES

(realtà au quart de leur grandeur naturelle)

tirés du musée anatomique de l'académie Impériale des sciences à St. Pétersbourg par l'académicien de Baer.

Famiral Wrangel, les Ougalakhmutes soient constamment en rapport avec les tribus qui appartiennent à trois groupes linguistiques différents, c'est-à-dire aux Kadiaks et aux Tchougatches (Éskimos), aux Ataniens (peuple kénaien ou atapaska) et enfin aux Koloches, on ne remarque cependant dans leur langue que peu d'analogie avec celle des deux premiers peuples. On peut affirmer avec certitude qu'il n'existe aucune identité entre les dialectes eskimos et celui des Ougalakhmutes. On n'y trouve même que peu de mots qui lui soient communs avec la langue kénaienne dans l'acception la plus restreinte; mais il paraît qu'on peut considérer principalement la langue ataienne ainsi que celle des Koltchanes (Gaitsanes) comme des anneaux intermédiaires entre la langue ougalakhmute et celle des Kénaiens prises dans une acception plus étendue. La langue ougalakhmute établirait conséquemment une sorte de lien de parenté entre les langues koloches et les langues atapaskas, s'il est permis toutefois de reconnaître cette parenté d'après les seules consonances de quelques mots, et sans avoir une connaissance exacte du caractère général et de la construction des langues en question. Le nombre des mots ougalakhmutes qui sont identiques par le son et la signification avec l'idione thinkite (koloche) est beaucoup plus considérable.

Du nombre et de la signification de tant de mots empruntés par les Ougalakhmutes à la langue des Thinkites il semble résulter que les rapports de ces deux peuples entre eux doivent être beaucoup plus fréquents qu'avec les tribus kénaiennes et eskimos, ou qu'ils sont, comme l'affirment d'ailleurs Wrangel et Véniaminov, d'une parenté réellement plus rapprochée avec les premiers qu'avec les autres; cela sert aussi à expliquer comment il se fait que les Thinkites soient parvenus relativement à un plus haut degré de civilisation, probablement par suite de leurs rapports jadis plus fréquents avec des Européens ou peut-être en raison de leurs facultés intellectuelles plus développées. Car bien que plusieurs des mots empruntés aux Thinkites désignent des objets restés longtemps inconnus aux Ougalakhmutes et dont les notions leur ont été certainement transmises par leurs voisins, un grand nombre d'autres expressions n'avaient aucun besoin de leur être empruntées et semblent plutôt attester une origine commune. Dans sa manière même de former les mots qu'il emprunte aux langues étrangères, l'Ougalakhmute se distingue essentiellement du Kénaien, circonstance qui témoigne encore en faveur de l'identité de race entre le peuple ougalakhmute et le peuple thinkite.



CARTE ETHNOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE RUSSIE

R. BERCERT

Membre effectif de la Société géographique impériale de Russie

à **ST. PETERSBOURG**

dessinée par **H. K. PERT** à Berlin

Gravée et imprimée en chromolithographie par C. Monecke à Berlin

à 6°

Longitude Est de Paris

Échelles
au 1:6,000,000.
Milles West Liens
Geograph. de 10' de 25
de 15 au degré au degré
au degré.

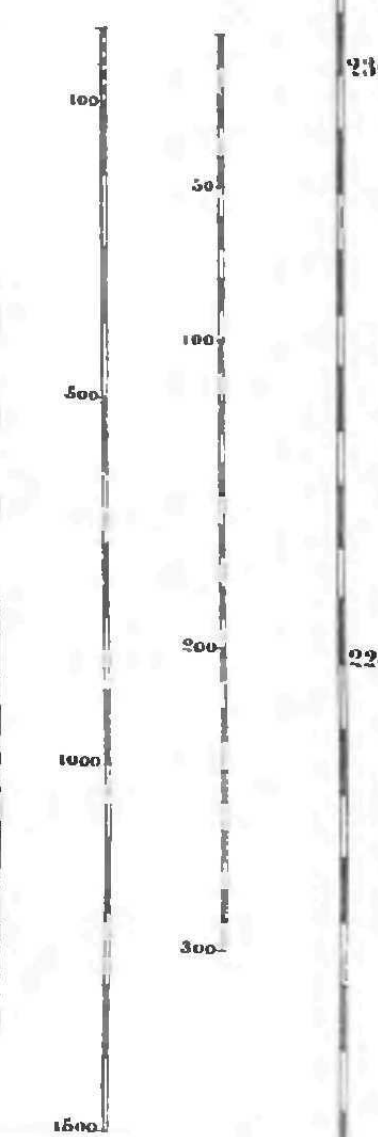


TABLEAU ETHNOGRAPHIQUE.

Slaves	1. Russe Grande Russie	2. Polonais	3. Russe Blanche
	4. Russe Sibirie	5. Kozaks	6. Bulgars
Lithuaniens	7. Lithuaniens	8. Lettons	9. Valakkes
Peuple de race latine	10. Ossètes	11. Persans	12. Kourdes
Iraniens	13. Arméniens	14. Allemands	15. Suédois
Différents peuples immigrés	16. Bohémiens	17. Grecs	18. Grecs
Appendice	19. Israélites	20. Karaites	
PEUPLES SÉMITIQUES	21. Géorgiens	22. Lesghiens	
PEUPLES DU CAUCASE	23. Kistes	24. Tchekessés	
PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES	25. Samoïdes	26. Samoïdes	27. Samoïdes
	28. Kamassintsés	29. Appendice	30. Ostiak de Venise
	31. Estoniens, Lives	32. Finnois, Votes	33. Karéles
	34. Lapons	35. F. Permiens	36. F. de Volga
	37. Tchouvatches	38. Bachkirs etc.	39. Tatars proprement dits
	40. Turcs (Tatars)	41. Turkmènes	42. Kirghiz - Kirghiz
	43. Yakoutes	44. Mongols	45. Bouriates
	46. Kalmonks de l'Altai	47. Kalmonks de Volga	48. Kalmonks de Volga
	49. Toungouses	50. Daouriens	
PEUPLES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE	51. Youkaghirs	52. Tchouktchis	53. Koriaks
	54. Kamtchadates	55. Ghiliaks	56. Amos
PEUPLES DE L'AMÉRIQUE RUSSIE	57. Aléoutes	58. Eskimos	
	59. Kénaïens	60. Koloches	

